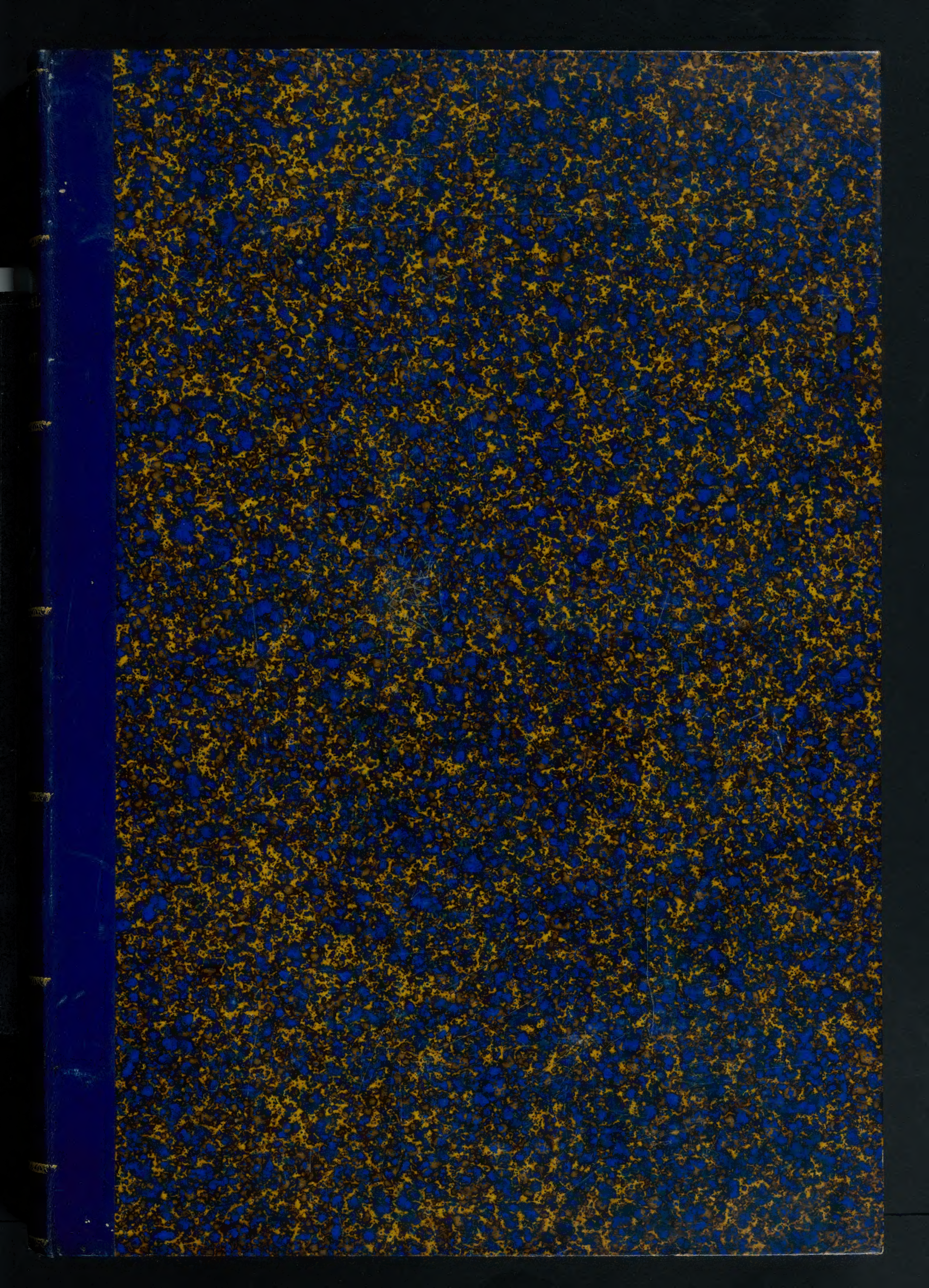


N° 418. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 2 Janvier.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

REVUE DE 1863, — par BERTALL.



DÉPART DE 1863.

Rien ne l'empêche de partir en ballon... son bagage est si léger!...

11747

REVUE DE 1863, — par Bertall (suite).



21749.

Costume exigé par la réserve et la décence politiques lorsque dame Vérité se permet de quitter son puits.



21748

LA TOUCQUES AUX ŒUFS D'OR.

Jardin d'acclimatation. — Produit supérieur obtenu par un croisement intelligent du cheval arabe avec le grand kanguroo de la Nouvelle-Hollande.



21750

Souvenirs cuisants laissés par le soleil de 1863 à son honorable contradicteur M. Mathieu (de la Drôme).



21751

VARIÉTÉS. — LES VOYAGES DE LA VÉRITÉ.

— Croyez-moi, ma bonne amie, par un temps froid comme celui qu'il fait maintenant, ce n'est pas dans ce costume qu'il faut chercher à voyager. Restez bien chaudement dans votre four...

REVUE DE 1863, — par Bertall (suite).



21752

LE FACTAGE PARISIEN.

Voilà qui est commode! vous prenez un commissionnaire, vous faites porter votre paquet au bureau, qui le donne au chef de factage qui le remet au facteur qui le transporte à son adresse. Au moins, comme ça, il y a plus de monde de content!



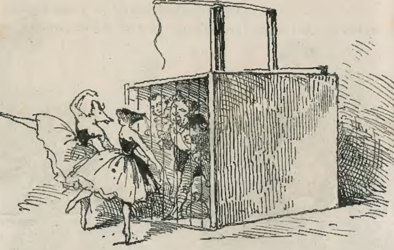
21753

— On a beau ne pas avoir froid aux yeux, si on m'ôtait comme ça au commencement de l'hiver mon chapeau, ma redingote et mes bottes, ça me ferait de la peine, parole d'honneur!...



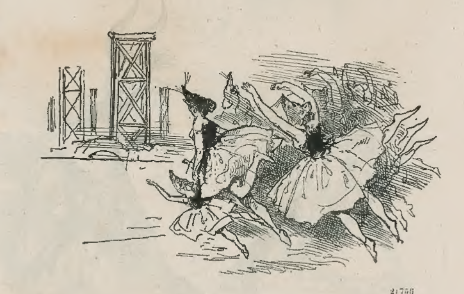
21754

L'Africaine de Meyerbeer voyant s'avancer la construction de l'Opéra, épie le moment d'entrer en scène.



21755

Les piéges à rats commencent à fonctionner aux environs du Grand-Hôtel.



21756

LIBERTÉ DES THÉATRES.

Les fondations étant terminées commencent à devenir de véritables nids à rats.



217 7

LIBERTÉ DES THÉATRES.

Le directeur des Français vient supplier Offenbach de lui donner *Orphée aux enfers*, afin d'égayer un peu son public.



21758

LIBERTÉ DES THÉATRES.

L'Odéon faisant usage de la liberté qui vient de lui être accordée, pour se chercher une place boulevard des Italiens.



21759

M. Meyerbeer prévoyant l'installation prochaine du nouvel Opéra, donne une dernière main à la toilette de sa chère *Africaine*.



21760

LIBERTÉ DES THÉATRES. — NADAR DANS UNE PIÈCE DE RACINE.

Est-ce toi, chère Hélice? ô jour trois fois heureux!...

REVUE DE 1863, — par Bertall (suite).

LES DIABLES DE 1863.



21761

LES DIABLES NOIRS (AU VAUDEVILLE).
Ce n'est pas que c'est sale, mais ça tient la place..... d'une bonne pièce.



21762

LES DIABLES ROSES (AU PALAIS-ROYAL).
S'il est vrai qu'il faut toujours tirer que'que diable par la queue, autant celui-là que l'autre, franchement!



LES DIABLES JAUNES (AU THÉATRE DU LUXEMBOURG).
Côté des hommes un peu sacrifié...



LES AMOURS DU DIABLE
(A L'OPÉRA-COMIQUE).



21763

— Décidément, cette année il y en a trop, et de toutes les couleurs, d'autant plus que bon nombre ne valent pas le diable.



21764

LES TROYENS DE BERLIOZ, OU LA RÈGLE DE TROIS.
Le savant professeur — donne à sa classe la formule algébrique des principales situations musicales.



21765

— Mais, sapristi, monsieur Berlioz, pourquoi ne laissez-vous jamais flâner la moindre mélodie dans ce que vous appelez votre musique?...
— Azevedo, vous êtes trop curieux; sachez que je n'ai pas de motif à vous donner...

REVUE DE 1863, — par BERTALL (suite).



21766

ARCHITECTURE.

Échantillon du style néo-casernique du dix-neuvième siècle, maintenant en activité de service.



21767

Ce style néo-casernique étant tout particulièrement patroné par l'administration, les professeurs de poncif religieux sont mis à l'Hôtel-Dieu, et leurs accessoires au grenier de l'École des beaux-arts.



21768

Les professeurs de poncif grec et romain sont mis aux Invalides, et leurs bibelots relégués à la cave de l'École des beaux-arts.



21769

DIVISION DE M. PILS A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

M. Pils ayant été nommé professeur avec le grade et l'uniforme de professeur général, est chargé d'élever les jeunes artistes — dans l'étude du troupier français et des gloires militaires.



21770

M. Gérôme est nommé professeur de la classe néo-pompéienne. — Aspasies, Phrynés, hétaïres, et courtisanes pour boudoirs d'hommes sérieux.



21771 21772

M. Cabanel nommé professeur pour dessus de portes, et portraits des bourgeois arrivés, que ne saurait satisfaire complétement l'essor de la photographie...



21773

LIBERTÉ DE LA BOULANGERIE.

Eux aussi, maintenant ils ont la liberté de faire des croûtes, mais au moins ils sont sûrs de les vendre!!...



21774



21775

JEAN BAUDRY (AU THÉATRE-FRANÇAIS).

Où il est démontré que si, par hasard, on rencontre un moutard sur un tas d'huîtres, au coin d'une borne, ce qu'il y a de mieux à faire est de le prendre délicatement entre les doigts, et de le jeter par-dessus le pont, si l'on tient à s'épargner quelques contrariétés dans l'avenir.

REVUE DE 1863, — par BERTALL (suite).



21776

DÉMOLITION DU BAL MABILLE.

— Pardon, excuse, mesdames, de vous renvoyer, c'est le trottoir qui va passer à votre place.
— Esclave, va dire à ton maître que nous ne nous dérangerons pas pour si peu.



21777

Orélie Antoine ayant été nommé roi d'Araucanie, importe chez ses nouveaux sujets l'usage du faux-col, pensant que cette contrainte sociale jointe à la pondération des pouvoirs et aux bienfaits de l'éloquence parlementaire, saura conduire son peuple à de hautes destinées.



21778

Orélie Antoine fonde des lavoirs publics sur une grande échelle. Malheureusement l'usage du linge étant inconnu en Araucanie, ces lavoirs prospèrent médiocrement.



21779

Orélie Antoine enseigne aux caniches du pays l'art de jouer aux dominos. Espérant ainsi adoucir les mœurs de ses sujets, — c'est alors seulement qu'il peut revenir en France, afin d'engager, pour les transporter dans sa capitale, quelques huissiers, avoués et notaires, dont le besoin commence à se faire sentir.

LES CONVIVES.

Chiens et chats mangent mal la pâtée ensemble; nous recommandons ce proverbe — que vous allez trouver mauvais quand vous saurez qu'il est de notre cru — à l'attention des gens assez bonasses pour sustenter leurs semblables gratuitement.

Le couple Bernard a voulu se payer une petite débauche en dehors de ses habitudes bourgeoises en conviant à sa table des artistes et des poëtes : MM. Frangipani, Martin, Godet et Lubeck.

— Ça nous changera, dit M. Bernard à sa femme; j'en ai assez, des commerçants retirés, je vais tâter des fils de l'intelligence.

— Pourvu qu'ils ne soient pas inconvenants, réplique madame Bernard.

— Allons donc! ils sont tous d'une politesse extrême.

— Comment as-tu placé ton monde?

— J'ai mis les deux poëtes à côté l'un de l'autre, ainsi que les deux peintres.

— Parfait! qui se ressemble s'assemble.

A sept heures précises les quatre nourrissons des Muses font leur entrée dans le salon de l'amphitryon.

L'air pincé avec lequel ces messieurs se saluent dénoterait, pour un observateur attentif, un mépris souverain à l'endroit du mérite respectif de chacun d'eux; mais les époux Bernard n'y regardent pas de si près, et sont per-

suadés que la plus touchante cordialité va régner dans leur petite agape.

Avant de commencer à faire parler nos gens, il est nécessaire de leur demander leurs papiers : Frangipani, poëte de l'école de Baudelaire, trouve que son chef d'école a souvent manqué d'audace, et n'a pas fouillé, comme elles méritaient de l'être, les sentines de ce monde.

Martin appartient à l'église du bon sens.

Godet est un peintre réaliste, et Lubeck un pur amant de la ligne.

M. BERNARD. — Je me suis laissé dire que les élèves de l'École des beaux-arts ne pourraient plus concourir passé l'âge de vingt-cinq ans.

LUBECK. — Mesure déplorable!

GODET. — Mesure excellente.

LUBECK. — Ah! vous trouvez que les études sérieuses qu'exige la peinture...

GODET. — Doivent être terminées avant trente ans, oui, je le trouve.

LUBECK. — Vous devriez envoyer à Rome des enfants au maillot.

GODET *avec une modestie pleine d'aplomb.* — A vingt ans j'avais produit une de mes meilleures toiles, *la Botte de radis à la pipe!*

FRANGIPANI. — Il est certain que la peinture n'étant pour la plupart des peintres qu'un métier, il est inutile de s'occuper d'eux lorsqu'ils sont couverts de cheveux blancs. Est-ce que le maçon reçoit une pension de l'État jusqu'à trente ans?

MADAME BERNARD. — Oh! monsieur Frangipani, comparer les artistes à des maçons!

FRANGIPANI. — Je n'établis entre eux aucune comparaison.

M. BERNARD. — A la bonne heure!

FRANGIPANI. — Pour moi, le gâcheur de plâtre l'emporte de beaucoup sur le gâche r de couleurs.

GODET. — Toujours du paradoxe.

MARTIN. — La folle du logis de M. Frangipani est toujours furieuse, on le sait.

FRANGIPANI *d'un air illuminé.* — Qui donc osera dire que le sommeil n'est pas le moment où la vie inconsciente s'éveille en nous et que la raison n'est pas la folie?

MARTIN. — Ce n'est pas avec ces idées-là que Voltaire aurait écrit la *Henriade*.

FRANGIPANI *riant convulsivement.* — Eh! eh! eh! eh!

MADAME BERNARD. — Vous n'aimez pas la *Henriade?*

FRANGIPANI *très-ému.* — Que vous ai-je fait, madame, pour oser m'adresser une pareille question?

MADAME BERNARD *rougissant.* — Vous savez, ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous être désagréable.

FRANGIPANI *avec émotion.* — Madame, on assassine, on viole, on lit Boileau, mais on rougit d'être Français quand on regarde la *Henriade!*

GODET. — Et les *Raphaëls* donc!

LUBECK. — Est-ce que vous les rangez dans l'école française?

GODET. — Dieu merci! non.

M. BERNARD. — Pourtant Raphaël...

GODET. — Lui!... Un professeur de dessin dans les couvents de jeunes demoiselles du papa Léon X.

FRANGIPANI. — Sans poésie, sans véritable instruction; un maçon, un véritable maçon.

LUBECK *commençant à voir gris.* — Le Sanzio, un maçon!

FRANGIPANI *froidement.* — Ai-je dit un maçon?... alors je l'ai flatté.

M. BERNARD. — Allons, vous exagérez.

FRANGIPANI. — Je voile une partie de ma pensée.

MARTIN. — Heureusement! ce serait trop laid sans ça.

GODET. — Pour changer la conversation, je vous dirai que je viens de terminer une toile qui doit me placer définitivement à la tête des réalistes français.

MADAME BERNARD. — Quel sujet avez-vous traité?

GODET. — Un sujet très-difficile par la prodigieuse variété d'accessoires qu'il comporte; mais je m'en suis tiré remarquablement bien, et ça se compose admirablement.

M. BERNARD. — Et c'est?...

GODET. — Un *Tas d'ordures.*

LUBECK. — En effet, ce doit être très-varié.

GODET. — Il y a de tout, quoi.

M. BERNARD. — Un vrai tas d'ordures?

GODET *blessé.* — Comment, un vrai? En douteriez-vous?

M. BERNARD. — Non, du moment que vous me le dites.

GODET. — C'est-à-dire qu'il sera à prendre au crochet.

LUBECK. — Motif bien digne d'inspirer un réaliste!

GODET. — Et la ligne y sera, mon bonhomme, c'est moi qui vous le dis.

LUBECK. — Parbleu! si vous ne le disiez pas, qui donc le dirait?

MARTIN. — Leur peinture vaut leur poésie!

FRANGIPANI *riant insolemment.* — Qu'est-ce?... monsieur Martin a prononcé le mot poésie, je crois?

MARTIN. — Il me semble que j'en ai le droit.

FRANGIPANI. — Pauvre Muse, il te faut donc des ressemeleurs!

M. BERNARD. — Ah! monsieur Frangipani!

MARTIN. — Laissez, laissez,

Pour être inconscient, on n'en est pas moins cuistre!

FRANGIPANI. —

Je chante ce Martin qui rime sur la France,
Et par droit de sottise et par droit d'insolence.

M. BERNARD. — Messieurs! messieurs!

MARTIN — L'insulte n'a de poids qu'autant qu'elle tombe de haut.

FRANGIPANI. — Alors je vous défie bien de me jamais rien laisser tomber sur la tête.

GODET. — Pour changer la conversation, je vous dirai que j'ai hésité longtemps entre un trognon de chou et un homard pourri...

M. BERNARD. — Pour votre déjeuner?

GODET. — Non, pour mettre au premier plan de mon tab eau.

FRANGIPANI *s'illuminant de plus en plus.* — De quel droit parle-t-on de décomposition devant moi? Chétifs que vous êtes! savez-vous où elle commence seulement?

M. BERNARD. — Dame!...

FRANGIPANI. — Mais le faisan, affreux bourgeois! vous le mangez putréfié.

M. BERNARD. — Faisandé seulement.

FRANGIPANI. — Des mots! des mots!

MARTIN. — Cher amphitryon, ne faites pas attention, c'est Charenton qui épouse la Morgue.

FRANGIPANI. — Tiens, le Martin a eu un éclair que je ne désavouerais pas. Je ne le croyais capable que de porter des sacs au moulin.

MARTIN. — Petit écrivailleur malfaisant, j'ai été couronné aux *Jeux floraux.*

FRANGIPANI. — Pouah! cette odeur de laurier-sauce est écœurante. Bernard, de l'air, ou je meurs.

GODET. — Pour changer la conversation, je vous dirai que j'ai fait proposer à Courbet de prendre quelques leçons de moi; mon atelier lui est ouvert.

LUBECK. — C'est généreux.

GODET. — Taisez-vous donc, géomètre!

LUBECK. — Cureur d'égouts!

MARTIN. — Celui-ci est digne d'illustrer les œuvres de celui-là.

FRANGIPANI *entre-bâillant la porte de l'avenir à l'instar de Joad.* — Silence! je vois, je vois!... Martin, je te connais... mais je suis et serai jamais le seul en France! Tu mourras avant peu dans ton obscurité native en essayant de retaper tes *Commentaires sur Demoustier;* moi... arrivé à la plus haute position littéraire... je serai élu académicien; horreur! Plutôt le lit de Procuste qu'un fauteuil à l'Institut!

MARTIN. — N'ayez donc pas peur, vous serez nommé avant aux *Petites-Maisons.*

FRANGIPANI. — Bernard, vous devez avoir du poison sur vous? Jetez-en quelques grammes dans le verre de cet homme, il a trop vécu.

MARTIN. — Une douche, une douche à cet hydrophobe, et qu'il en crève.

M. BERNARD. — Messieurs! messieurs!

GODET. — Pour changer la conversation, je vous dirai que si je fais encore des progrès, parole d'honneur! je ne saurai plus où les mettre.

LOUIS LEROY.

LES ÉTRENNES DE PITANCHOIS.

I.

Pitanchois — que je vous présente.
Profession : Septième d'agent de change.
Signalement : Pas fort, — mais laid.
Prétentions d'autant plus exorbitantes.
Pitanchois est marié.

Signe qui n'a rien de particulier : Pitanchois trompe sa femme avec une des *centauresses* qui domptent, quand la belle saison est venue, les coursiers fougueux de l'Hippodrome.

Or, voici ce qu'il advint l'an dernier à notre héros, à l'époque des étrennes.

Oyez!

II.

Le 1er décembre, Pitanchois, — en homme qui sait compter et prévoir, — se dit :

— Dans un mois, fin courant, nous serons arrivés à une fatale échéance.

On l'appelle le jour de l'an.

Faisons d'avance notre budget, afin de ne pas nous laisser surprendre.

Madame Pitanchois, née Dusorbier, mon épouse légitime, d'un côté.

Dolorida de Sainte-Hélice, née je ne sais pas comment, ma folle adorée, de l'autre.

Ce qui me constitue une obligation d'étrennes en partie double.

Diable!

Pitanchois, mon ami, il ne s'agit pas de lésiner. Ce *diable!* que tu viens de laisser échapper est une pingrerie.

T'en voilà pour tes six petits mille francs.

Ni plus ni moins.

Ce n'est pas tout, Pitanchois, tu te dois à toi-même d égaler en cette occasion l'impartialité de Salomon.

Madame Pitanchois a tout l'air d'avoir depuis quelque temps des soupçons sur tes coups de canif. Elle s'assombrit visiblement.

L'occasion est précieuse pour la rassénérer. Un cadeau galant dépistera ses idées noires.

Donc trois mille francs pour les étrennes de madame; trois mille francs pour celles de Dolorida.

Juste autant pour ta femme que pour ta maîtresse.

Je crois que l'on ne peut pas faire mieux les choses....

Sur ce monologue, Pitanchois se sourit dans le miroir de sa conscience — et sortit pour aller voir Dolorida.

III.

Le 10 décembre, notre septième d'agent de change entra chez un bijoutier.

— Monsieur, je désirerais voir deux bracelets?

— Trois, monsieur, si vous le souhaitez.

Le bijoutier qui était un homme complaisant, en montra dix.

Mais il y en avait surtout un...

Quelque chose de ravissant!

— Combien? dit Pitanchois.

— Quatre mille francs.

— Bigre!

Mentalement il avait déjà fait son addition :

— Quatre mille et quatre mille seraient huit mille.... Je réfléchirai, conclut-il en saluant le bijoutier.

IV.

Quand il fut dans la rue :

— C'est vraiment dommage que ce bracelet ne coûte pas trois mille francs.

J'aurais fait faire les deux pareils.

Dolorida aurait été capable de m'adorer pour six mois de plus.

Mais quatre mille!...

Il est vrai que madame Pitanchois n'a pas beaucoup besoin de bijoux. Une femme comme il faut doit briller par la simplicité.

Et puis, pour ce qu'elle sort!...

Avec deux mille francs j'aurai pour elle quelque cachemire qui lui sera aussi agréable.

Car enfin ce qu'on doit regarder, c'est l'intention.

C'est décidé.

Deux mille pour ma femme, quatre mille pour le bracelet de Dolorida. L'équilibre reste — et je fais toujours très-bien les choses.

V.

Le 20 décembre, Pitanchois retourna chez le bijoutier pour acheter le bracelet.

— Monsieur ne veut pas la broche pareille?

— C'est vrai... La broche!... Combien coûterait la broche?

— Mille francs seulement.

Pitanchois continua à réfléchir.

Et tandis que le marchand respectait sa rêverie :

— Cela ferait cinq mille...

Il ne resterait plus pour madame Pitanchois que.... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin d'un cachemire de plus, ma femme.

Celui de ses noces est encore bon, comme neuf.

Dolorida serait si heureuse!... D'autant plus qu'au fond je suis persuadé que madame Pitanchois ne se doute de rien.

Elle est sombre, j'en conviens, mais ce sont ses névralgies qui en sont cause.

Or, si elle ne se doute de rien, il est complétement superflu que je l'amadoue... D'ailleurs, avec mille francs on peut encore avoir chez Giroux un nécessaire très-présentable.

— Monsieur, enveloppez-moi aussi la broche...

VI.

Le 30 décembre, Pitanchois avait eu dans la soirée une querelle avec Dolorida.

Le soir, après son dîner, il se prit à songer à cette querelle :

— Pauvre chérie!... j'ai peut-être eu tort.... Elle a passé la nuit à mettre du papier chimique à sa tante qui est malade.... Et moi qui l'accusais!...

Heureusement que voici le jour de l'an.... Au fait, cela me rappelle que je n'ai pas encore acheté les étrennes de ma femme.

Aussi est-ce que je sais quoi?... Un nécessaire est ce qui l'est le moins dans l'existence.

Que diantre! elle a tout ce qu'il lui faut, madame Pitanchois. Toute l'année, je pourvois à.... Elle est en outre d'une indifférence... elle ne m'aurait aucune obligation de ce que je ferais pour elle.

Avec les mille francs qui restent, je vais aller acheter à Dolorida les boucles d'oreilles.

Ça complétera la parure!

VII.

Le 1er janvier, Pitanchois ne donna rien à sa femme.

Mais comme il passait dans le salon, à deux heures, pour aller chez Dolorida lui porter le bracelet, la broche et les boucles d'oreilles, il aperçut plusieurs forts sacs de bonbons qu'on avait envoyés à madame Pitanchois.

— Au fait!... ma femme n'aime pas les sucreries, murmura-t-il... ce sera autant d'économisé.

Et il prit trois des plus forts sacs pour les porter à Dolorida!!!

VIII.

Il y aura encore cette année beaucoup de Pitanchois, allez!

Pierre Véron.

LE BAL DE L'OPÉRA.

Le bal de l'Opéra a eu, comme toute chose, sa grandeur et sa décadence. On s'y est promené d'abord, on y a dansé ensuite, on y cancane aujourd'hui. Tout se corrompt avec le temps, ou, pour mieux dire, tout change. Étudions donc les changements successivement opérés dans l'existence de l'Opéra, si cela ne vous déplaît pas trop, lecteur bénévole, et tançons un peu en passant la période actuelle, nous conformant en cela aux bonnes habitudes de l'oraison funèbre, où l'orateur se sert du mort comme d'une canne pour assommer les vivants.

I.

La première époque fut cérémonieuse, prétentieuse et galante. L'étiquette des cours avait gagné les bals publics, et devant Sa Majesté le Roi on ne se serait pas mieux tenu que devant le Musard du temps. On se promenait, deux par deux, dans les couloirs, ayant chacun sa chacune, chacune d'un autre le plus souvent, faisant de l'esprit à voix basse, intriguant des gens qui savaient à quoi s'en tenir, s'amusant sans éclat et en dedans comme les Anglais. Les rendez-vous s'échangeaient entre les dominos noirs et les dominos roses; les billets se glissaient sous les pèlerines de soie; on parlait d'amour à mots couverts, on minaudait : une liberté sagement limitée régnait dans cette vaste salle, où, à part les grincements des quatre violons de l'orchestre, on aurait pu entendre voler un mouchoir.

Du reste, pas un de ces masques ne se serait permis un geste inconvenant, une phrase un peu leste. Tous affectaient une tenue décente, et les pierrots se croyaient dans le monde. Le carnaval était platonique. J'ajouterai toutefois, pour me conformer à la vérité, qu'après six heures de promenade, quand on avait fait sept lieues environ dans le foyer, on allait souper.

II.

Une gaieté folle caractérise la seconde époque. En ce temps-là, la société française semblait avoir bu un coup de trop. La ville et la cour s'entassaient à l'Opéra : le faubourg Saint-Germain risquait le faux nez classique; la noblesse ne dédaignait pas le costume de Polichinelle; la bourgeoisie se montrait fière de s'affubler pendant un jour du vêtement des marquis de l'ancien régime; l'Académie mettait le casque du chicard sur ses perruques immortelles; quelques sauvages représentaient la magistrature; la diplomatie endossait l'habit d'arlequin, et ne se croyait pas suffisamment déguisée. Jours heureux, où l'on se colletait avec les gardes municipaux, où ce qu'il y avait de mieux posé à Paris se faisait gloire de coucher au poste!

Que de plaisanteries de bon goût! que de tours charmants se permettaient les nobles pierrots d'alors! Joyeusetés d'autrefois, où êtes-vous! On osait se déguiser en armoire; la tête enfarinée du danseur, surplombant le costume, simulait un buste placé en haut d'un meuble. On écrivait sur la porte : — « Ne tournez pas le bouton, s. v. p.! »

III.

Tout a bien changé aujourd'hui. La direction des bals en est venue à ce point de payer des gens pour en amuser d'autres qui payent et ne s'amusent pas. On n'intrigue plus, on cause peu, on s'apostrophe seulement, et avec des gens mal embouchés; l'orchestre procède par coups de tam-tam; on n'entend que des cris, on voit passer des choses bariolées qui ressemblent à des hommes, et des masses de chair en sueur qui ne ressemblent plus à des femmes. Tout cela se mêle, tourne, court, gesticule, s'égosille, hurle, beugle devant des gens assez froids, gantés de frais, et qui causent de leurs affaires. Jamais pourtant on ne s'est tant bousculé, et à la porte pour entrer, et au foyer, et dans les couloirs. La foule vous serre, vous presse, vous étouffe; les danseurs enfoncent votre chapeau avec un enthousiasme trop largement rétribué pour n'être pas véritable; les dominos font le foulard avec une grâce toute féminine, et dans l'ivresse générale les bougies elles-mêmes, oubliant leur rôle modeste, abandonnent les bobèches de cuivre pour s'épancher en cascades blanches sur les habits noirs.

Une chaleur tropicale vous accable dans la salle; un froid norvégien vous attend au dehors. Heureux encore celui qui au vestiaire retrouve son paletot, et dans sa poche quelques sous, débris du naufrage de sa bourse! L'argent qu'on a, — quand on en a, — passe de lui-même, et d'une manière inexplicable, dans le gousset de débardeurs affamés, capables d'épuiser en une nuit les ressources de plusieurs princes russes. La fortune d'un honnête homme ne suffirait pas à satisfaire les caprices d'une seule de ces dames. Il faut avouer aussi que la moindre orange coûte cent sous, et le plus petit bâton de sucre de pomme dix francs.

Quoi qu'il en soit, le bal de l'Opéra est resté le divertissement par excellence. On y court encore tout l'hiver, comme aux jours où l'on s'y amusait. Peut-être ensuite, à la longue, ces beaux jours reviendront-ils; peut-être retrouverons-nous ou les joies discrètes d'autrefois, ou la folle gaieté d'il y a vingt ans.

Édouard Lockroi.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Par extraordinaire, et pour cette fois seulement, je demande la permission de causer théâtre à la place de M. Albert Wolff, empêché.

Je ne sais pas, sans autre préambule, jusqu'à quel point l'Odéon comptait sur *les Relais*, la comédie de notre collaborateur Louis Leroy. Le grand succès obtenu par cette œuvre nouvelle, la plus gaie et la plus originale qu'on ait jouée au second Théâtre Français depuis *César Girodot*, n'en a été probablement que plus sensible.

Le public a adopté dès le début cette comédie où l'esprit jeté à pleines mains n'empêche pas de saisir la pensée philosophique qui lui sert de base.

Le véritable titre des *Relais* serait *Place aux jeunes!* C'est en effet un plaidoyer en faveur de la jeunesse à qui les gens démodés disputent constamment une place qu'ils ne peuvent plus occuper. Chevaux fatigués ou poussifs, ils n'ont qu'à rentrer à l'écurie et à se faire relayer par des chevaux plus solides et plus fringants.

M. de Prébois veut à soixante ans courir encore les femmes. Mais il a les jambes lourdes et ne peut les attraper. Aussi est-ce son neveu qui le relaye à moitié de la course et qui les attrape à sa place.

Madame de Breuil veut faire la coquette à un âge où la coquetterie n'est plus un moyen, mais un ridicule; et c'est une jeune fille de dix-huit ans qui, sans système et sans minauderies, arrive à s'emparer du cœur que madame de Breuil, se croyant sûre d'elle, s'amusait à torturer.

Il y a aussi un peintre qui, sous prétexte qu'il a eu beaucoup de talent quand il était jeune, veut en avoir autant et même plus maintenant qu'il est vieux. Mais éclairé par les déconvenues que ses prétentions lui attirent, il renonce à la peinture et se retire sous sa tente pour le restant de ses jours.

Cette donnée est très-vraie, et le grand mérite de l'auteur est d'avoir traité avec une gaieté et une franchise qui ont mis de son côté les rieurs, c'est-à-dire toute la salle.

Le succès a été en grandissant à chaque acte. Après le troisième, on a rappelé Thiron, ne pouvant rappeler l'auteur. Au reste, les quatre actes n'ont été qu'un feu roulant de bravos comme ils n'étaient qu'un feu roulant de mots neufs et spirituels.

Les Relais seront pour l'Odéon un succès d'argent, ce qui a bien son importance, même pour un théâtre subventionné. La pièce est destinée évidemment à devenir centenaire. Une pièce centenaire, c'est l'oiseau rare partout, et à l'Odéon peut-être plus qu'ailleurs.

Les Relais sont joués avec un grand ensemble. Thiron y a trouvé un de ses meilleurs, peut-être son meilleur rôle. Il a montré, dans un personnage toujours si difficile de raisonneur, une autorité qui rejaillira probablement sur toute sa carrière théâtrale.

Au Palais-Royal, *le Pifferaro* et *la Commode de Victorine* ont été joués à très-peu de jours l'un de l'autre. *Le Pifferaro* est un petit acte amusant, qui sert à mettre en relief les qualités de chanteur que possède l'excellent Berthelier.

La Commode de Victorine est un acte plus important et signé des deux auteurs du *Voyage de M. Perrichon*, ce qui n'est pas peu dire. C'est une très-fine et très-spirituelle critique des duels qui ont accidenté les derniers jours de 1863. Geoffroy y est Geoffroy, c'est-à-dire la vérité et la bonhomie en personne.

Dimanche, à une représentation à bénéfice, on a donné aux Variétés une revue en un acte qui n'a d'autre prétention que d'amuser, et qui y arrive largement. *La Revue au cinquième étage*, de MM. Siraudin et Ernest Blum, a eu un de ces succès de fou rire qui ne s'analysent pas, et qui n'en sont que meilleurs. Dupuis et Couder y luttent de cascades, et mademoiselle Toudouze a fait dans son imitation de la fameuse Thérésa presque autant d'effet que Thérésa elle-même.

Henri Rochefort.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 419. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 9 Janvier

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LA CHASSE A COURRE, — par DARJOU.



LE RÉVEIL. 21780

Assez dormir, ma belle.... sur l'air de *Tonton, tontaine, tonton*.



— On n'attend plus que monsieur.
— C'est bon, on y va.... Diable de botte! 2178



Un Absalon d'un nouveau genre. 21782



SAINT-HUBERT. — Type perdu du dern r des piqueurs. 2178

LA CHASSE A COURRE, — par DARJOU (suite).



21784

CHASSEUR PERDU.

Si au moins il y avait un bec de gaz!



21785

UN INNOCENT.

— Ainsi, rien qu'à l'inspection de ce mince détail, vous reconnaissez la nature, l'âge, et jusqu'au nom propre de la bête?... c'est merveilleux!



21786

— Monsieur, à vous l'honneur.
L'INVITÉ. — Sapristi, je voudrais bien m'en aller.

LA CHASSE A COURRE, — par DARJOU (suite et fin).



LE CHENIL.
Plus de coups de fouet que de morceaux de pain.

LES DIFFÉRENTS REPAS.

La scène se passe dans un restaurant.

Un jeune garçon cause avec un vieux qui aurait droit à plusieurs chevrons.

LE NOVICE. — Comme ça, Bastien, vous m'affirmez que ce restaurant est une bonne maison?

BASTIEN. — Oui, mon petit Antoine; et si vous aviez quelques économies, je vous conseillerais de l'acheter.

— Quelles sont les gens qui font le mieux aller l'établissement?

— Il y en a de plusieurs espèces.

— Ça doit être difficile à distinguer.

— C'est simple comme bonjour. Vous n'avez qu'à me présenter les individus, et je me fais fort de vous dire tout de suite si ce sont de bonnes pratiques.

— Pas possible!

— Je vas vous faire voir la chose aujourd'hui même. Il est cinq heures et demie, les dîneurs ne vont pas tarder à arriver. Et d'abord nous avons déjà plusieurs dîners de commande qui pourront vous initier dès maintenant aux mystères de la chose.

— Procédons catégoriquement : nous avons déjà un

REPAS DE NOCES.

ANTOINE. — Est-ce une bonne affaire?

BASTIEN. — C'en est une et ça n'en est pas une.

— Je ne vous comprends pas.

— Le père, la mère et les mariés ne mangent pas beaucoup; mais les autres invités, qui n'ont pas de raisons pour être émus, mangent de tous les plats et acceptent de tous les vins. Plusieurs ne mangent pas la veille pour faire plus d'honneur au dîner; quelques-uns même ont pris la veille de la rhubarbe.

— Enfin il y a compensation.

— Compensation n'est pas avantage pour le patron.

— N'a-t-on pas commandé un grand dîner pour le salon numéro 3?

— Oui, c'est

UN REPAS DE CORPS.

Ce sont souvent des actionnaires qui se réunissent pour discuter, tout en mangeant, de leur grande entreprise. Mais comme en semblable circonstance le président annonce souvent qu'au lieu de partager des dividendes il faudra avancer de nouveaux fonds, cela coupe l'appétit aux convives et ils mangent fort peu.

— Mais dans les repas de corps il n'y a pas que des actionnaires.

— Votre remarque est fort juste.... Alors on prononce des discours dès qu'on finit le premier service, et il n'y a rien qui trouble un repas comme un discours ennuyeux, et ils le sont tous. Ceux qui doivent le prononcer, émus de parler devant un nombreux auditoire, ne mangent pas; et les autres, sachant qu'ils ont sur leur tête un discours suspendu comme l'épée de Damoclès, mangent fort peu.

— Alors, à votre avis, les repas de corps sont une bonne chose?

— Oui, mais ils ne valent pas

LES DÎNERS DE COCOTTES.

— Vous dites?

— Les dîners de cocottes. Nous avons plusieurs jeunes gens qui viennent dîner ici avec des petites dames; ce sont de véritables orgies dignes de l'antiquité. Au dessert, sur quinze personnes, il y en a douze sous la table; les trois autres n'ont pas la force de vérifier l'addition, et alors il est permis d'élever un peu les prix et d'additionner le numéro du cabinet.

— C'est indélicat.

— Qu'importe! du moment que l'on a affaire à des fils de famille? Ensuite le patron agit ainsi dans un but moral.

— Comment cela?

— Il tâche de dégoûter les jeunes gens de fréquenter des drôlesses qui leur mangent le peu qu'ils ont.

— Le patron est par trop ami de la vertu.

— Ensuite il y a la vaisselle et les verres cassés que l'on fait payer; ils en cassent toujours au moins pour deux francs par tête.

— Et on leur en compte pour quatre francs?

— On a tant de mal à rassortir des assiettes!

LE PATRON *criant d'en bas*. — Le cabinet numéro 17!

Un jeune homme et une jeune personne arrivent.

BASTIEN. — Voilà deux amoureux.

— Est-ce une bonne affaire?

LES DÎNERS D'AMOUREUX.

— Parbleu!

— Peut-on aussi additionner le numéro du cabinet?

— Toujours.

— Cassent-ils de la vaisselle?

— Jamais.

— C'est fâcheux.

— Mais ils ne mangent pas. Tout ce que nous allons servir à ces deux tourtereaux, nous pourrons le passer à d'autres personnes. J'ai vu quelquefois le même plat servir à trois cabinets où il y avait des amoureux.

— Ils n'y touchaient donc pas?

CROQUIS D'HIVER, — par DONJEAN.



21788

— Comment, monsieur, encore vous?....
— Oh! madame, laisserez-vous mourir de froid un pauvre jeune homme à votre porte?...



21789

— Vois donc, mon ami, ce manteau, il est pour rien; tu devrais profiter de ce que la saison est déjà avancée.



21790

Une saison qui permet de se cacher à ses créanciers sans en avoir l'air.



21791

— Dis donc, mon ami, quel air ai-je avec ça?
— Dame, je trouve que tu as l'air enrhumé.



21792

— Mais, monsieur!...
— Pardon, mademoiselle, ce brouillard est si épais que... on ne voit pas devant soi!...

— Quand on aime on n'a pas faim.

— Quelle bêtise!

— Monsieur Antoine, laissons au monde ses illusions; ensuite, il ne serait pas poétique pour deux amoureux de dévorer tout ce qu'on leur servirait.

Un monsieur arrive le chapeau crânement placé sur l'oreille.

BASTIEN. — Bonjour, monsieur, vous allez bien?

LE MONSIEUR. — Oui; Bastien, je viens vous retenir un cabinet pour demain.

BASTIEN. — Combien de couverts?

LE MONSIEUR. — Sept. Préparez-moi un bon déjeuner, vous savez que je ne regarde pas au prix.

BASTIEN. — Soyez tranquille, on continuera à bien vous servir.

Le monsieur s'en va.

ANTOINE. — Ce monsieur est venu retenir un cabinet pour une société d'amis de collége?

BASTIEN. — Non, mais pour un

DÉJEUNER DE DUEL.

Cet homme vient presque tous les mois ici pour faire un semblable déjeuner.

ANTOINE. — J'aurais parié vingt francs que c'était un duelliste; il a un chapeau placé sur le côté, il porte une redingote boutonnée jusqu'au menton; son allure est crâne, ses yeux lancent des éclairs. Sapristi! je ne voudrais pas lui marcher sur le pied.

— Il en serait enchanté.

— Pour avoir l'occasion de me pourfendre?

— Non, mais de faire un petit Balthazar.

— Ce monsieur ne s'est donc pas battu aujourd'hui?

— Non, il a fait des excuses à son adversaire.

— Serait-il vrai!

— Je connais mon homme; depuis trois ans il vient déjeuner ici.

— Mais pourquoi a-t-il commandé sept couverts? pour un duel on n'a que quatre témoins.

— Et un chirurgien.

— Comment! un chirurgien pour un homme qui fait des excuses!

— Il l'amène au déjeuner, c'est lui qui découpe.

— Alors cet homme peut être considéré comme un client de la maison?

— Le patron le vendra avec son fonds.

— Cet établissement doit donc réaliser de très-beaux bénéfices.

— Mais il y a des gens qui lui font du tort.

— Lesquels?

— On ne gagne pas avec

LES DÎNERS DE FAMILLE.

C'est-à-dire quand le mari vient avec son épouse et ses enfants. La femme examine avec soin l'addition, et ira chercher chicane à la dame du comptoir si elle a compté des radis qu'on n'a pas pris.

— Ça fait pitié.

— Ensuite ils se forceront à manger tout ce qu'on leur servira. Quand on retire un plat, il est aussi propre que si on l'avait lavé... Ils ne laissent pas une goutte de vin

CROQUIS D'HIVER, — par Donjean (suite).



21793

— Oh hé, là-bas! gare la bombe!...



21794

UN DIPLOMATE

— ... de plus, si votre patronne me voyait, je suis persuadé qu'elle me remercierait d'avoir protégé ses chapeaux!...

dans la bouteille. Enfin, j'en ai même vu qui emportaient dans un cornet le sel et le poivre.

— Je vois une chose, c'est que si un restaurant n'avait pour clients que des gens mariés...

— Il ferait faillite en moins d'un an.

A. Marsy.

J'AVAIS OUBLIÉ DE LUI DONNER DES ÉTRENNES.

(SOUVENIRS DU JOUR DE L'AN.)

I.

Du diable si je sais comment cela m'est arrivé...

Depuis Noël j'y songeais, mon budget était fait, et une pièce de vingt francs neuve lui était réservée...

Si bien réservée, que je l'avais placée dans un tiroir en vue, et que le 31 au soir j'étais rentré et l'avais saluée en me disant à part moi :

— Toi, demain, ma brave femme... tu toucheras un joli louis pour t'aider à fêter le premier de l'an!

Comment ai-je fait pour n'y point penser, c'est ce que je ne puis parvenir à comprendre.

Il y a des moments dans la vie où l'homme occupé oublierait les choses les plus sacrées!...

Mais croyez-moi, jeunes concitoyens, omettez tout!... mais n'oubliez jamais d'offrir des étrennes à votre concierge, car...

II.

Car alors la vie devient vraiment dure!

Jugez plutôt.

III.

Le lendemain, 1er janvier, je me levai rapidement et filai sans songer à autre chose qu'aux mille et une courses qu'il me fallait faire dans la journée.

Ma portière me sourit de loin...

En fou, je passai outre!... je rêvais fiacre et remise...

Le soir, je rentrai vers minuit; j'avais dîné en ville, et j'étais d'une gaieté qui mettait des papillotes à la pochardise...

Elle était encore levée...

— Monsieur Léopold, me cria-t-elle, je vous la souhaite bonne et.....

Je n'écoutai pas le reste, et grimpai lestement mes cinq étages, avide que j'étais de me glisser dans mon lit bassiné...

Le lendemain je me réveillai et fis mon compte. — Là, me dis-je, j'ai tout vu, tout distribué; me voilà encore quitte de ce jour de l'an-ci. Ouf! — Insensé!

Je sortis... Ma concierge me sourit de nouveau, mais son sourire prenait déjà une teinte safran.

Elle ne me souhaita rien.

Je rentrai dans sa loge et pris mes lettres; elle me questionna pour me mettre sur la voie.

Mais il paraît que j'étais devenu subitement idiot.

Je ne compris pas.

Huit jours se passèrent, la pièce de vingt francs m'était complétement sortie de la tête.

Je ne pensais pas plus aux étrennes de ma portière que n'y pensent les peuplades de la Terre de Feu, qui, j'oserais l'affirmer, n'y pensent pas du tout. Ma concierge était devenue à mon égard entièrement rébarbative.

Préoccupé que j'étais d'une affaire importante et qui avait rapport à mon propre établissement, je ne m'apercevais pas des plis que mon oubli avait burinés sur son noble front.

J'étais tout à ma future, car...

IV.

Car j'allais me marier.

Mes cheveux tombaient, voilà mon excuse.

V.

J'avais été présenté à la famille; il s'agissait d'une dot importante.

Le beau-père, un homme du monde, m'avait dit :

— Mon bichon, ça pourra se faire; vous êtes gentil, vous avez l'air d'être calé, mais il faut que je prenne mes renseignements.

Je m'étais incliné en répondant modestement :

— Si mon bonheur ne tient qu'à cette dernière formalité, c'est comme si je l'avais dans ma poche.

En effet, j'étais avantageusement connu dans le quartier.

L'épicier qui me fournissait des bougies et autres denrées coloniales avait en moi la plus entière confiance.

J'étais au mieux avec la fruitière, et j'aurais essayé d'emprunter cinq cents francs à mon charbonnier que j'y serais certainement parvenu.

Afin de m'assurer que je ne me trompais pas sur ce chef, le lendemain de ma solennelle causerie avec le père de ma dot, je me rendis chez l'épicier.

— Bonjour, père Gustave, lui dis-je.

— Monsieur Léopold, je vous salue, répondit-il d'un ton sec.

Cette allure me surprit.

— C'est un nuage, me dis-je; il est de mauvaise humeur; mais lui qui ordinairement quand il me voit me saute au cou...

— Donnez-moi donc, repris-je, cinq livres de bougie.

— Cinq? fit-il; hein!

Et son ton continuait à rappeler les déserts les plus sérieux pour la sécheresse.

Nonobstant il me servit.

— Vous mettrez cela sur ma note, lui dis-je; et je gagnai la porte.

Il me rappela.

— Pardon, me dit-il, mais vous me devez déjà une somme importante.

A PROPOS DE BALLONS, — croquis par Gédéon.



Un ballon mal dirigé. — Un ballon bien enlevé.

Je me sentis pâlir.

J'avais perdu la confiance de mon épicier.

— Vous voulez rire, père Gustave? fis-je.

— Je ne ris jamais avec les choses d'argent. Vous me devez trente francs, et vous m'obligeriez de les verser à mon épouse dans le délai le plus bref.

Trente francs! et je lui en avais dû jusqu'à cent.

Je fouillai à ma poche, et sans dire mot je versai la somme.

Gustave parut étonné de cette promptitude, mais aucun muscle de son visage ne bougea.

Je sortis, et je l'entendis qui disait à son épouse :

— Il paye, c'est qu'il aura fait quelque mauvais coup aujourd'hui.

J'eus quelque peine à me remettre de cet événement inattendu.

— Quel est ce mystère? me dis-je; qui donc m'a ainsi retiré brusquement l'affection de mon épicier ordinaire? Allons, il ne faudra pas envoyer l'homme du monde que le sort me destine pour beau-père prendre des renseignements chez lui.

Mais quel est cet ennemi inconnu?

Et tout pensif je rentrai dans mon nid.

VI.

En ouvrant ma porte, j'aperçus sur ma table une missive.

Je l'ouvris et lus.

Elle disait :

Monsieur,

Ci-jointe votre note de bois et de charbon; vous voudrez bien la payer sur-le-champ. Ma femme et moi sommes décidés à ne plus faire aucun crédit.

Signé : Votre charbonnier.

— Encore! me dis-je; ils se sont donné le mot. Et je tombai dans une rêverie profonde.

***

On frappa à ma porte.

C'était l'ami qui servait d'intermédiaire entre mon futur beau-père et moi.

Il venait m'apporter sa réponse.

— Eh bien? fis-je avec une anxiété que je ne veux même pas expliquer.

— Fini, me dit-il. Je suis allé ce matin où vous savez, et l'homme du monde m'a répondu : Allez dire à ce filou que ma fille n'épousera jamais un homme taré. Les renseignements ont été, paraît-il, plus que désavantageux.

— C'est la suite! m'écriai-je avec des larmes de désespoir; la suite de mes événements d'hier et d'aujourd'hui. L'ennemi continue son commerce.

— Quel ennemi?

— L'inconnu! Jules, ajoutai-je en sentant peu à peu la folie envahir mon cerveau, il m'est tombé du ciel un adversaire que je ne connais pas, et cela depuis huit jours seulement. Avant cette époque j'étais adoré de tous, estimé, considéré; en une semaine cet adversaire m'a fait tout perdre. Il faut que je sache son nom, ses raisons, ou que j'y laisse le peu de cheveux qui me restent à friser.

Jules essaya de me calmer, mais sans y parvenir. Je descendis rapidement mes étages et entrai chez ma portière.

— Madame, lui dis-je, avez-vous connaissance dans le quartier d'un homme qui a juré ma ruine? Vous qui par état savez tout, répondez, et ma générosité n'aura aucune limite?

— Monsieur, me dit-elle d'une voix de basse taille, je n'ai pas le temps de tenir conversation avec vous; veuillez me laisser à mes occupations.

Je la regardai avec stupeur.

Elle aussi, me dis-je, elle, ma protectrice!

— Mais, fis-je, qu'ai-je donc fait, Adélaïde? dites, qu'ai-je fait?

— Rien.

— Mais alors?

— Alors, monsieur, veuillez vous retirer, et acceptez pour lettre de congé mes souhaits de fin d'année les plus respectueux.

— Vos souhaits, vos souhaits respectueux! Ah! hurlai-je, je comprends, je comprends.

Et je remontai vivement chez moi.

Ce mot m'avait tout révélé.

J'ouvris mon fameux tiroir, le louis y était encore.

— Voilà, me dis-je, c'est elle; elle n'a pas reçu ses étrennes.

Je redescendis et lui mis trois louis dans la main.

C'était cher, mais il fallait frapper un grand coup. Son visage prit soudain sa physionomie ordinaire, elle me tendit la main et me permit de l'embrasser.

Le lendemain, l'épicier et le charbonnier vinrent me faire des excuses, et dans huit jours j'épouse la fille de l'homme du monde que vous savez.

Tout s'est arrangé, mais voyez quels dangers mon impardonnable oubli m'a fait courir!

Puisse mon exemple vous engager à ne jamais oublier de donner des étrennes à votre concierge; dussiez-vous, pour y penser, vous faire le matin du jour de l'an des blessures au bras, des nœuds à tous vos habits, et porter un costume Louis XIII!

Ernest Blum.



GRAVURE TIRÉE DE *DON QUICHOTTE* ILLUSTRÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

DON QUICHOTTE

ILLUSTRÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Deux volumes, librairie Hachette.

Gustave Doré est assurément une des organisations artistiques les plus étonnantes de notre temps; il a l'imagination, la verve, l'esprit, le talent de composition, la couleur — et, qualité aussi précieuse que les autres — il est amoureux de son art, et le travailleur le plus infatigable que l'on ait vu depuis Alexandre Dumas.

A l'âge où d'autres commencent à réfléchir sérieusement sur la direction définitive que leur talent doit prendre, Gustave Doré nous apparaît dans tout l'éclat de son talent : Doré a fait ses premières armes dans ce journal, et ce n'est pas là un des moins précieux souvenirs du *Journal amusant*. Dès ses débuts, Doré se distinguait par sa verve intarissable, par son labeur incessant, par ce besoin naturel de produire toujours et quand même. Aujourd'hui que son talent a grandi, que l'artiste est célèbre, il n'a rien changé dans ses habitudes : son crayon a conservé la même fougue, la même ardeur; seulement au lieu de petits bois purement amusants ou fantaisistes, ce grand artiste nous donne des chefs-d'œuvre par centaines, et unit son nom à tout jamais aux noms des plus grands écrivains de toutes les nations.

Après *Rabelais*, *les Contes drôlatiques*, *Dante*, les *Contes de Perrault* et *Atala*, il vient d'illustrer l'œuvre dans laquelle les jeunes gens apprennent pour ainsi dire à lire, et que les hommes mûrs relisent de loin en loin. Trois siècles se sont presque écoulés depuis l'apparition de cette grande et joyeuse épopée espagnole, et elle a conservé l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre. Cette ombre d'un héros, cette grande âme emprisonnée dans un cerveau en démence, ce don Quichotte fantastique est bien fait pour tenter l'imagination de Doré. Son crayon a fait revivre toute une époque oubliée du commun des lecteurs; l'artiste, qui est doué de la seconde vue — autrement on ne saurait s'expliquer cette étonnante facilité de s'assimiler toutes les époques et tous les genres — l'artiste a complété l'œuvre de Cervantes en continuant le travail là où la plume de l'écrivain a dû s'arrêter.

Que de grandes et belles pages il nous a données : tout en jetant sur le bois, pour se reposer des grands dessins, des centaines de petits croquis, on peut dans les deux volumes suivre pas à pas le talent et le travail de l'artiste. Quand il a composé un de ses magnifiques tableaux sur bois, il se repose un instant, mais ce n'est pas le repos de tout le monde. La lassitude est inconnue à cette riche organisation artistique; l'imagination de Doré ne tarit pas, et il faut bien que le crayon la suive dans sa folle course à travers l'histoire littéraire de tous les peuples! Quand il a terminé une grande planche, vite il songe à une autre, et pour se faire la main il jette sur le bois cinq ou six petits croquis, histoire de s'amuser un peu. Ce *Don Quichotte* illustré suffirait au besoin à la gloire d'un artiste moins ambitieux, mais ce n'est qu'un incident dans la prodigieuse carrière artistique de ce jeune homme. Depuis quelques années, Doré a pris la louable habitude de déposer un ouvrage illustré sur la table des étrennes; hier c'était *Atala*, aujourd'hui c'est *Don Quichotte*, demain ce sera autre chose. On lui commande quatre cents dessins comme on commande une aquarelle à tout autre artiste. La maison Doré tient des chefs-d'œuvre *en gros*; elle n'en donne pas moins de deux ou trois cents à la fois : pour la vente *en détail*, adressez vous à d'autres, Doré n'a pas le temps de s'occuper des petites commandes; son imagination est organisée de

façon à fournir des *grosses* de chefs-d'œuvre : c'est une spécialité bien rare de notre temps, où les réputations se font avec la moitié d'un livre, la moitié d'une pièce ou la moitié d'un tableau.

L'atelier de Doré est un vrai chantier; l'artiste y entre le matin et le quitte à minuit. Il dépouille sa correspondance : vite *deux cents* bois pour Hachette, *trois cents* pour Mame de Tours, *un cent* pour Hetzel, sans compter le courant. Et Doré remue ses piles de bois, donne des sujets bibliques à l'un, des contes d'enfants à l'autre, des compositions héroïques à un troisième, des œuvres artistiques à tout le monde, car, jaloux de la vieille réputation de son jeune nom, Doré ne laissera jamais sortir de son atelier un dessin indigne de son talent.

Il nous est impossible d'énumérer ici toutes les compositions que l'éminent artiste a semées dans le chef-d'œuvre de Cervantes. On marche de surprise en surprise, c'est une vraie féerie en quatre cents tableaux; les yeux sont émerveillés, et l'esprit se plaît à contempler ces belles compositions. On tourne la page, c'est un changement à vue : un décor plus beau que le premier se présente, le soleil brille dans tout son éclat et éclaire un paysage sévère; on tourne encore, voici la nuit : don Quichotte veille dans la basse cour de l'hôtellerie, et c'est là une des plus puissantes pages de ce livre si riche en beaux dessins. On tourne encore, on ne s'arrête qu'à la dernière page, puis on reprend au commencement.

Le *Don Quichotte* illustré par Doré est un des plus beaux livres de la librairie contemporaine; c'est une œuvre que chacun voudra avoir dans sa bibliothèque, c'est le plus beau cadeau qu'on puisse déposer sur une table d'étrennes. Les vieillards y trouveront réalisés les rêves de leurs jeunes années, car tout le monde a été quelque peu don Quichotte dans sa jeunesse, et les enfants y puiseront le goût des arts, qui élargit l'intelligence et complète l'éducation.

ALBERT WOLF.

FANTASIAS.

J'ai toujours remarqué une chose en France.

Toutes les fois qu'on élève une statue à un homme, c'est qu'on a envie de se débarrasser des souvenirs de sa gloire.

Il semblerait qu'on se figure que la dette une fois payée, tout est fini.

Voyez Decamps!

On lui a construit un monument à Fontainebleau, — un monument très-laid; — depuis lors la célébrité du peintre, qu'on prônait tant de son vivant, est reléguée dans la pénombre.

Je pourrais citer une douzaine de ces exemples-là. Le treizième serait celui de ce bon Lhomond, le grammairien.

Sa ville natale a eu l'idée de lui dédier un portrait en marbre.

Crac! voici que la *jettatura* opère et que l'on va proscrire du programme des études les livres antiques et solennels que tant de générations ont feuilletés.

— Ma foi! tant mieux, s'est écrié un de nos jolis réalistes à cette nouvelle. Je suis bien aise qu'on nous débarrasse de la grammaire française de ce pédant.

— Pourquoi lui en voulez-vous? intervint un voisin de café, vous ne la connaissez pas.

***

Le *Factage parisien* me réjouit.

Ne voilà-t-il pas qu'à présent il se charge de faire chaque matin les provisions de sa clientèle!

Il vous achète un gigot ou un quart de beurre, deux sous de fromage ou une poularde truffée.

Cette immixtion d'une entreprise particulière dans les intimités de la vie sociale a donné lieu cette semaine à un quiproquo plaisant.

Un monsieur se présente dans un des bureaux de la compagnie.

— Monsieur, vous vous chargez de toutes les commissions?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, envoyer demain, à sept heures du matin, au bois de Vincennes...

— C'est écrit, monsieur... Envoyer quoi?

— Un de vos employés pour se battre au pistolet à ma place avec un individu qui m'a provoqué.

***

A propos de duel.

X..., un excellent cœur, n'a qu'un travers.

Il aspire aux palmes du gandinisme et cherche à se faufiler dans le monde des cocodès, — surtout des cocodès à particule.

C'est sa toquade, à ce garçon.

Son dernier ami était un certain baronnet de je ne sais quelle provenance, fort raseur, et poseur sans vergogne.

A l'un des bals de l'Opéra, une querelle éclate entre le baronnet et un inconnu.

X... intervient, le baronnet s'esquive, et la querelle reste tout entière sur le dos de l'ami trop zélé.

Heureusement les témoins arrangèrent l'affaire.

Mais l'un de ceux-ci — les choses terminées — prit X... à part, et d'un ton paterne :

— Mon cher, que ceci te serve de leçon. Cela t'apprendra à vouloir *tirer les barons du feu!*

***

Toujours le duel.

C'est un sujet en vogue.

Un auteur dramatique dont je tairai le nom, mais que ses chutes dramatiques ont illustré, a une affaire d'honneur.

Il n'était jamais allé sur le terrain.

On s'aligne.

Une! deux! trois!

La balle de son adversaire lui passe au ras de l'oreille.

— C'est drôle! fait notre homme impassible, il paraît décidément qu'à toutes mes premières j'entendrai siffler!

***

Moment solennel!

Avez-vous assisté dans votre quartier aux émotions que cause l'arrivée de l'afficheur qui placarde les affiches de théâtre?

On fait cercle autour de lui, respectueusement, à distance.

Les commères s'assemblent.

Les passants indifférents font halte.

Un jouvenceau qui doit conduire la demoiselle de boutique de ses rêves voir l'*aquarium* de *Peau d'âne*, accourt anxieux pour bien s'assurer qu'il n'y a pas changement de spectacle.

C'est une physionomie de la rue que j'aime à surprendre.

J'assistais encore hier à cette opération.

Une vieille dame était arrêtée à côté de moi. Ses yeux tombent sur l'affiche du Lyrique :

— Tiens! *Rigoletto!*... Ils ont donc mis les *Mystères de Paris* en musique à présent?

***

Je serais malade si je ne pensais de temps en temps à l'Académie.

Ça me déride!

Justement, on y annonce une solennité excessivement prochaine.

Je ne passerai pas par là de trois mois.

Mais tout le monde n'étant point de mon avis, la cérémonie n'en aura pas moins lieu.

Il s'agit de recevoir le successeur de M. Biot. C'est M. Viennet qui fera les honneurs de l'Institut à son nouveau confrère.

— Tiens! pourquoi est-ce M. Viennet cette fois-ci? demandait quelqu'un.

— Parbleu! parce que le talent de M. de Carné est une fable!

***

Grand exemple de l'utilité du roman — au point de vue médical!

Une actrice d'une de nos scènes de genre est prise soudain d'une crise nerveuse.

Un médecin! un médecin!

Celui du théâtre, — un homme d'esprit, accourt. Il veut desserrer les dents de la malade pour lui faire avaler une cuillerée d'éther.

Impossible!

Il redouble d'efforts.

Peine perdue!

La contraction est si violente qu'il va y renoncer, quand une inspiration divine lui arrive.

— Qu'on coure me chercher un exemplaire de *Salammbô* chez le premier libraire venu.

Le volume est apporté sans qu'on devine dans quel but.

Le docteur en entame la lecture tout haut. A la trentième ligne, un bâillement providentiel a détendu les mâchoires de la patiente.

Elle est sauvée.

Avis à la Faculté!

***

Un excellent livre que — pour finir — je vous présente; auteur : M. Ch. Yriarte, rédacteur du *Monde illustré*.

Titre : *les Célébrités de la rue.*

Grâce à leur introducteur spirituel, ces célébrités-là sont déjà passées de la rue, leur demeure, dans tous les salons.

C'est que l'on ne peut s'imaginer une plus attrayante lecture que ce défilé de toutes les notoriétés excentriques du carrefour parisien.

Chodruc Duclos s'y promène avec ses haillons, Fanchon avec sa vielle, Isabelle avec ses bouquets, le sauvage avec son pavé, Mengin avec son casque.

Grande revue comique et instructive, que passent à la fois la plume et le crayon de M. Yriarte.

Les Célébrités de la rue sont un croquis exact et spirituel à la fois d'un coin de la vie parisienne, que Paris entier voudra regarder.

PIERRE VÉRON.

Nous recevons la lettre suivante avec prière de la publier :

M. Grisier apprend que quelques gens, comptant sans doute moins sur eux-mêmes que sur l'autorité d'une réputation établie, se font de son nom un moyen de publicité.

Il prévient le public que jusqu'à ce jour, il n'a pas eu le bonheur de trouver *un prévôt* qui comprît ses principes, fondés sur la logique et les preuves mathématiques.

Il n'a rencontré que des hommes incapables d'apprécier autre chose que le mouvement des jambes et des bras, et repoussant avec opiniâtreté la seule pensée que l'intelligence puisse quelque chose dans l'escrime.

Le public est donc bien informé qu'il ne rencontrera pas la moindre apparence des leçons de M. Grisier chez ceux qui ne peuvent rien SANS S'APPUYER DE SON NOM.

Il déclare hautement que *seul* son neveu Eugène Grisier a compris ses théories, que seul il est capable de les mettre en pratique dans les leçons et de perpétuer les traditions de la grande école.

GRISIER,
Chevalier de la Légion d'honneur, professeur de la maison civile et militaire de l'Empereur, inventeur de l'escrime à la baïonnette.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 420. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 16 Janvier.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . 17 »

PRIX
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



LA NOUVELLE ÉCOLE.

— Mes enfants, avec moi plus de systèmes, de poncifs, de gêne, fouillez, cherchez, essayez; vous n'êtes plus forcés dès à présent de dessiner sur du papier gris, ni de peindre avec du blanc de zinc, je vous accorde la permission d'être coloristes.

LA NOUVELLE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, — par DARJOU (suite).



21798

— Chers élèves, comme il est établi que vous vous encroûtez à faire des concours académiques jusqu'à trente ans, nous avons décidé et décidons que le terme en est fixé à vingt-cinq.
CHOEUR DES JEUNES. — Bravo! bravo!...



21799

CHOEUR DES VIEUX.

O rage! ô désespoir! ô palette ma mie,
N'as-tu donc tant vécu, etc. (*Voir* BOILEAU.)



21800

A UN GARDIEN.

— Pardon, monsieur, puis-je, grâce à son âge tendre et à ses dispositions précoces, présenter à la nouvelle école mon fils, qui, du reste, n'a reçu de leçons d'aucun maître.



21801

— Et c'était ma dernière année!... comprends-tu, jeune rapin, comprends-tu?

LA NOUVELLE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, — par Darjou (suite et fin).



21801

— Mon cher oncle, juste au moment où j'allais avoir le prix, on exclut du concours les élèves au-dessus de vingt-cinq ans. — J'espère que vous n'en continuerez pas moins la petite pension que vous voulez bien me faire, etc., etc. Pourvu que ça prenne!



21802

— Je me vengerai!
— En quoi faisant?
— De la couleur comme Delacroix!



21804

ORAISON FUNÈBRE.

— Adieu sujets bibliques, grecs et romains; — adieu, vous qui accompagnâtes ma folle jeunesse de tant d'illusions; et toi, casque antique, reçois les larmes de ton fidèle adepte avant qu'il te fasse monter en pot à tabac!

QUELQUES COCOTTES A LA MODE, — croquis par Pelcocq.



— As-tu vu... la casquette... la casquette?



Tout à l'écossaise... seulement l'hospitalité n'est pas aussi gratuite que chez les montagnards de *la Dame blanche*.

LES MONOLOGUES DE L'HABIT NOIR.

I. — PRÉLIMINAIRES.

J'aurais pu intituler cet article :
Ce que notre habit pense de nous.

Ne l'ayant pas fait, j'ignore absolument pour quelle raison je suis obligé de vous apprendre que c'est cela que j'ai voulu dire.

Sur quoi, je cède la parole à mon principal et unique personnage.

Au monologue!

II. — EN SOIRÉE.

Imbécile!

Fatigue-toi bien à faire sauter les tapisseries.

Attrape par vanité une bonne courbature!

Comme si l'on ne voyait pas, rien qu'en me regardant, que tu n'es qu'un pané!

Eh bien, oui, pané!

Je le crie par toutes mes coutures, que tu as vainement passées à une triple couche d'encre.

Je le proclame par les fissures de la reprise faite à ma manche droite par ton portier, qui est tailleur en vieux.

Tu espères qu'en venant ici, qu'en te faufilant dans quelques salons, tu te feras prendre pour un homme du monde.

Nigaud!

On sait comme moi que tu n'es qu'un humble clerc d'huissier,

Lequel n'a pas dîné pour acheter des gants,

comme dit la comédie de M. Ponsard.

Tiens! veux-tu que je te le dise, j'en déchire ma doublure de rage!

III. — A L'ENTERREMENT.

— Ce pauvre cher confrère!

— Un garçon qui avait tant de talent.

— C'est une perte irréparable!

Et patata! et patata!

Mon maître va de groupe en groupe s'épandre en doléances hypocrites.

A l'entendre, il était l'ami intime du défunt.

Seulement il l'éreintait sous un pseudonyme dans deux petits journaux.

De plus, il a déjà écrit au directeur de la *Revue des races auvergnates* pour réclamer la place qu'y occupait le décédé!

Tout bas il se frotte les mains.

Je le sais bien, moi qui entends son cœur faire tic tac.

Un tic tac de joie!

O les oraisons funèbres! Bon saint Tartufe, priez pour elles!

IV. — A LA MAIRIE.

Pauvre jeune fille!

Elle me fait de la peine! si je pouvais lui crier : *Casse-cou.*

Mais non!

Il est trop tard! Le *juro* solennel a été prononcé.

En voilà encore une que son mari rendra heureuse.

Car moi, l'habit de noces dudit mari, j'ai dans ma poche gauche une lettre que nous a écrite Irma, notre bichette du corps de ballet.

Irma que nous ne quitterons pas pour si peu.

Au contraire!

La dot de madame nous servira à solder les arriérés.

L'argent de la main droite passera dans la main gauche; c'est la règle.

Et je suis impuissant à protester contre ces vilenies!... Et il faut que je continue à faire le beau et à parader.

Ah! un habit noir est vraiment bien malheureux quand il a un brin de conscience!

V. — DANS UNE ANTICHAMBRE.

Il y a sept quarts d'heure que nous attendons, mon porteur et moi!

Nous venons pour solliciter une place.

Depuis que le tailleur auquel je n'ai pas été payé m'a apporté, je passe ma vie à solliciter des places.

Hum!... attention! Le directeur de la compagnie!

Saluons!

Assez, morbleu! A force d'aplatissements et de révérences, je vais me fendre dans le dos.

S'il est permis de s'abaisser à ce point. Assez, encore une fois.

Avant d'y avoir été, je n'aurais jamais soupçonné de quelles tortuosités l'échine humaine est capable!...

VI. — CHEZ UN MALADE.

Il me navre, ce malade!

Que maudit soit le jour qui m'a mis au service d'un médecin!

Toute sa science, c'est moi!

Non! ne soyons pas injuste. La cravate blanche y est bien aussi pour quelque chose.

Quelle bête d'ordonnance va-t-il encore rédiger là?

Une ordonnance d'une lieue et demie qu'il enverra fabriquer chez le pharmacien avec lequel il est associé.

QUELQUES COCOTTES A LA MODE, — croquis par Pelcocq (suite).



21807

— Des épaulettes comme nous!... Escusez! il ne lui manque plus que les chevrons d'années de service à c'te dame. Patience!...



21808

O femmes! n'était-ce pas assez de nous ravir nos cœurs, fallait-il encore que vous nous preniez nos casquettes et nos bottes?

Il diagnostique une fluxion de poitrine!

S'il est permis!

Il dit cela comme il dirait un cor au pied.

Ce qui n'empêche pas qu'on l'écoute comme un oracle.

Qu'on le remercie avec effusion. Mais c'est moi qu'on devrait remercier!

La seule vue de l'habit noir du docteur est un remède.

Je ne crois pas aux autres, — et pour une bonne raison!

Je les connais!

VII. — A L'ACADÉMIE.

Brron!... brron!...

Je conçois que ça lui soit égal à mon académicien de maître de venir à toutes les séances de réception.

Il dort tout le temps.

Mais moi qui entends ce qu'on y dit!.....

VIII. — L'HABIT DE L'AUTEUR.

Est-ce que ça ne va pas finir?

Il est assez long ton article. On nous attend à dîner en ville.

Dépêche-toi et signe!

Paul Girard.

LES TOURS DE SOCIÉTÉ.

Il y a quatre ans, les comédies de société étaient en vogue.

Il y a deux ans, c'était pour le cotillon que l'on avait un faible.

L'année dernière on ne parlait que de tableaux vivants.

Mais les comédies de société, le cotillon et les tableaux vivants n'ont pas tardé à lasser le goût du public.

Pour remplacer tous ces divertissements il fallait en trouver un autre; cet autre on le tient, et il paraît devoir faire fureur. Il consiste à imiter Robert Houdin, Robin et autres habiles prestidigitateurs.

On achète tout ce qu'il faut chez Voisin, le marchand breveté de ce nouveau divertissement, et de dix heures à minuit un jeune homme, qui a pris des leçons de prestidigitation (ouff!), escamote tout ce que la société veut bien lui confier.

On va chercher maintenant des escamoteurs comme l'on cherchait des *Bressant* et des *Delaunay* pour jouer des comédies de société, ou des conducteurs de cotillon, ou encore des messieurs assez bien faits pour figurer dans des tableaux vivants.

Mais nous pensons que l'on trouvera plus facilement des artistes amateurs et des conducteurs de cotillon que d'habiles faiseurs de tours.

Car ce n'est pas tout que d'avoir les instruments nécessaires, il faut savoir s'en servir.

Au moment d'escamoter un objet, faites tomber le double fond d'une boîte, vous verrez quel mauvais effet cela produira.

On sait parfaitement que personne n'est sorcier, mais encore faut-il ne pas être maladroit et savoir se servir habilement des gobelets, des horloges électriques, des boîtes à double fond et de la bouteille inépuisable.

Aussi tous nos gandins du grand monde s'empressent-ils de prendre des leçons de presti... (Voir le mot plus haut.)

Les faiseurs de tours vont donner des leçons au cachet.

Nous ne tarderons pas à voir appendus aux portes cochères des écriteaux avec ces mots :

M. Benjamin Gaudichon donne des leçons de prestidigitation au mois et au cachet.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au concierge.

Voilà une nouvelle industrie qui nous manquait.

Bientôt il y aura autant de professeurs de physique amusante que de piano.

Les premiers gagneront plus que les seconds.

Comme nous l'avons déjà dit, tous les gandins du faubourg Saint-Germain passent leur journée à s'exercer à escamoter.

Quand ils rencontrent un ami sur les boulevards ils l'arrêtent, et, tout en causant, ils essayent de lui enlever sa montre ou de lui défaire sa cravate sans qu'il s'en aperçoive.

Hier un monsieur que nous connaissons déjeunait pour la première fois dans un restaurant du boulevard.

Son déjeuner terminé, il paye et se dispose à s'en aller.

A la table à côté se trouvait un jeune homme qui en voyant notre ami s'apprêter à partir, appelle le garçon et lui dit quelques mots à l'oreille.

Aussitôt le garçon bondit comme un furibond sur notre monsieur.

— Vous êtes un filou! dit-il en l'appréhendant au collet.

— Pourquoi cette apostrophe blessante?

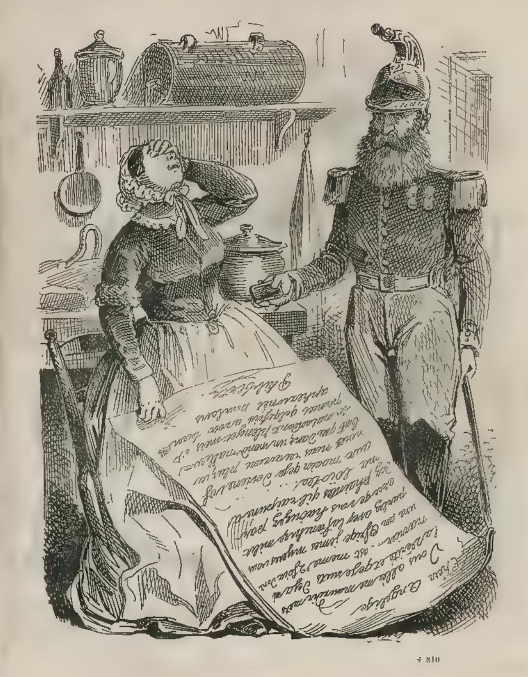
— Vous partez en mettant nos couverts dans votre poche.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21809

— Ah! Philibert, vous me faites faire des folies! je tremble que mes bourgeois ne nous rencontrent....
— Tes bourgeois! tu peux me les envoyer... je me charge de leur faire tourner la molette de mes éperons... à l'heure et à la course... pour leur apprendre à vivre!



21810

Une rupture.

A cette accusation faite à haute voix, tous les consommateurs se lèvent et entourent celui qu'on accusait de vol, et qui manquait d'étouffer sous l'étreinte du garçon.

— Mais je n'ai rien pris, articule-t-il avec peine.

— Fouillez-le, crient plusieurs voix, c'est le seul moyen de s'assurer de la vérité.

On plonge dans les poches du monsieur, et on en retire une cuiller, une fourchette, un couteau et jusqu'à la bouteille.

Des cris d'indignation s'élèvent de toutes les parties du café.

On parle déjà d'aller chercher un sergent de ville.

L'accusé proteste de son innocence, mais on ne veut pas l'écouter, bien entendu.

Le jeune homme qui était son voisin de table, et qui jusque-là avait ri à gorge déployée, voyant que cette scène prenait une mauvaise tournure, se lève, et s'adressant à toutes les personnes du café :

— Monsieur est innocent, dit-il, je puis vous le jurer; c'est moi qui lui ai introduit adroitement ces différents objets.

— Et dans quel but? demanda le monsieur avec colère.

— Comme ce soir je dois faire des tours d'escamotage chez la vicomtesse de Richepanse, je voulais m'exercer, et je vois avec plaisir que je suis assez habile, puisque vous ne vous êtes aperçu de rien.

— Mais cette plaisanterie n'est pas drôle.

— Monsieur, je vous fais mes excuses.

Comme ce jeune homme était connu dans le café, on ajouta foi à son attestation.

Et notre malheureux ami, victime de la passion du jour, fut relâché.

Méfiez-vous d'un ami escamoteur!

A. Marsy.

FANTASIAS.

La liberté des théâtres!

Encore la liberté des théâtres!!

Toujours la liberté des théâtres!.!

Vous ouvrez un journal, — vingt colonnes de feuilleton sur ce sujet.

Vous entrez dans un café, — trente colloques examinent la question sous ses faces les plus miroitantes.

Partout!

Mais il est un point sur lequel ne me paraît pas encore avoir porté l'investigation générale.

Dix, vingt, trente salles vont surgir de terre. Soit!...

Personne ne s'est encore demandé de quels noms on les baptisera... La chose en vaut cependant la peine.

Un bon titre, c'est souvent la moitié du succès.

Je propose de profiter de l'occasion pour réparer pas mal d'injustices.

La France possède un certain nombre de grands hommes. Quel usage en a-t-elle fait jusqu'ici?

Molière a donné son nom à une salle à peu près aussi vaste qu'un mouchoir de poche, où l'on balbutie les rudiments de l'art dramatique.

Beaumarchais n'a, pour tout patrimoine, obtenu qu'un petit coin si lointain qu'on fait venir un notaire avant de s'aventurer dans ces contrées polaires.

Corneille et Racine attendent encore l'honneur de servir de parrains à quatre murs ornés d'un lustre.

En revanche, nous possédons des intitulés ridicules.

L'Ambigu-Comique, là où il y a de l'ambigu parfois dans l'intrigue, mais du comique jamais.

La Gaîté, là où l'on pleure à torrents.

Les Variétés, là où le genre des pièces reste à peu près toujours le même.

Les Folies-Dramatiques, là où le directeur fait le moins de folies de mise en scène.

Ne serait-il pas temps de changer tout cela?

***

Provisoirement on se borne à essayer de changer le système antique et solennel des petits bancs.

Il s'agit — disent les journaux spéciaux — de les remplacer par des petits bancs électriques qui entretiendraient une chaleur constante aux pieds des spectatrices.

A ne rien vous celer, je soupçonne qu'une arrière-pensée se cache sous ce projet.

Le public parisien, horriblement blasé, laisse dans l'état actuel des choses les claqueurs faire seuls les frais de ses émotions.

Il n'est plus guère de tirades qui aient le don de le remuer.

C'est à désespérer les fabricants.

Avec le banc électrique, au contraire, rien de plus commode.

Tous les bancs dépendent de la même pile, placée sous la surveillance du régisseur.

Au moment pathétique du drame, quand l'actrice retrouve son enfant, ledit régisseur donne une commotion.

Aïe!...

Ce n'est qu'un cri à toutes les places.

Le lendemain, les journaux enregistrent l'effet immense produit dans sa grande scène par madame ou mademoiselle ***.

« *Toute la salle a été électrisée!* »

Parbleu!...

***

Monsieur Coste!

Je demande qu'on me restitue monsieur Coste.

Ce savant embellissait mes jours. Il avait promis à la France le *saumon pour tous*. Il avait prédit des inondations de turbots et des déluges de soles frites.

Au lieu de cela, rien.

Justement ému de ce trop long silence, un autre sa-

CROQUIS DE CHASSE, — par G. Randon.



21811

Comme quoi il n'est pas toujours agréable que le gibier vous parte entre les jambes.



21812

— Il faut que je vous dise, mossieu, que je suis membre de la société protectrice des animaux; par conséquent, vous comprenez...

— Oui, mais alors pourquoi vous mettez-vous en campagne affublé de cet appareil cynégétique.

— Ma foi, mossieu, c'est pour tuer le temps.



21813

— Cristi! il a reçu deux coups de fusil, et il demande encore à courir... faut avouer que voilà un lièvre qui est un fameux lapin!

vant, un confrère, est allé l'autre jour rendre visite à ce pisciculteur oublié!

Il l'a trouvé morne et regardant avec une fixité maniaque une cuvette dans laquelle stagnait de l'eau parfaitement inhabitée.

— Eh bien, cher collègue?... fit le second savant en entrant.

M. Coste releva lentement la tête.

— Eh bien, cher collègue, et ces poissons?

— Hélas!

— Ils vous ont trahi! c'est bien mal.... De sorte, mon pauvre ami, que vous ne croyez plus à la pisciculture?

— Vous vous trompez, monsieur, bondit M. Coste. Je crois... mais malheureusement je ne multiplie pas!

***

Les feuilles graves publiaient cette semaine des correspondances de Madagascar.

On lisait dans celle du *Constitutionnel* :

« *Le premier ministre est presque toujours ivre.* »

En pareil cas on se tait et l'on admire.

***

On a trouvé le mot, à propos de la *Maison de Penarvan*.

— Molière avait fait *le Bourgeois gentilhomme*, Sandeau a voulu faire *le Gentilhomme bourgeois*.

***

Entre cocottes :

— Figure-toi, ma chère... une infamie... c'est à n'y rien comprendre... la veille encore j'étais au mieux avec ce monstre d'homme-là!... A preuve que nous allons voir ensemble la revue des Délassements... et puis crac! le lendemain il me lâche.

— Dame! aussi pourquoi le mènes-tu voir *Lâchez tout!*

***

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime, d'avoir jamais besoin d'une garde-malade!

On a illustré cette classe sociale d'une foule de coups de crayon.

Mais il y a toujours à retoucher de ci, de là!

Je crois être en mesure d'apporter au portrait une ombre de plus.

Un mien ami — l'infortuné! — tombe malade. Une fluxion de poitrine! Il est seul. La garde est une nécessité cruelle.

Il en vient une.

Pendant tout le cours de la première nuit, mon ami remarque qu'elle semble inquiète, gênée, irritée.

On dirait qu'il lui manque quelque chose.

Le lendemain matin, en effet, l'intéressante matrone aborde carrément le lit du malheureux, et d'un ton sec :

— Monsieur, je m'en vas.

— Comment! vous vous en allez?

— Oui, monsieur. Je n'aime pas à soigner les malades qui *se retiennent d'avoir le délire pour surveiller ce que je fais!*

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le directeur des Bouffes-Parisiens a battu le rappel; les artistes, disséminés dans les théâtres de Paris et de la province, sont revenus. Les voici tous : Désiré, Léonce et Pradeau, les joyeux compères! Voici mademoiselle Géraldine, une gracieuse comédienne, une parfaite cantatrice; mademoiselle Irma Marie, une débutante qui porte un nom déjà célèbre à l'Opéra-Comique; Zulma Bouffar, une petite Parisienne qui a grandi en Allemagne.

— Y sommes-nous, mes enfants? Oui. Au rideau.

Et la toile se lève sur un prologue en vers qui n'est pas mal.

Quinze minutes d'entr'acte!

Voyons la salle.

Elle est charmante, ni trop grande ni trop petite; la décoration est gaie. Je reconnais bien là le maître Cambon, le décorateur hors ligne.

Toc! toc! toc!

On commence *l'Amour chanteur*, un acte de MM. Nuitter et Manuel, musique d'Offenbach!

Si un homme d'esprit peut se tromper au théâtre, il n'y a pas de raison pour que trois hommes d'esprit ne se trompent pas également.

On a été très-sévère pour cet acte, et l'on a eu tort.

La tentative en faveur de l'ancienne comédie n'est pas heureuse, mais elle est honorable. Offenbach a fait ce qu'il a pu ce jour-là.

On remarque généralement qu'il fait froid dans la salle; les portes n'étaient pas à leur place le soir de la première représentation; depuis tout a été fini, arrangé, chauffé.

On ne gèle plus, l'administration assure le spectateur contre les rhumes de cerveau.

Nouvel entr'acte.

Orgeat! limonade! bière!

Une observation à M. Varney, observation bien innocente.

Quand on entre aux Bouffes par le passage Choiseul, il faut passer par le café.

Il faudra remédier à cela.

Le théâtre, vu de ce côté, a l'air d'être dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin!

Voici des airs joyeux, faciles, entraînants, d'une gaieté douce! C'est Offenbach des *Deux Aveugles* qui reparaît.

Charmante saynette, d'une agréable folie, bien chantée par la gentille débutante Zulma Bouffar et le compère Désiré.

Les quelques mélodies de cette opérette deviendront populaires. Le spectacle est fini. Succès complet.

Passons aux Délassements-Comiques.

Ce joyeux petit théâtre fait ses adieux au public.

Après *Lâchez tout!* les maçons de M. le préfet de la Seine organiseront une petite représentation au bénéfice de la rue Lafayette prolongée!

La revue de MM. Blum et Flan est fort amusante.

Que de rondeaux, couplets, calembours et mots spirituels!

Il y a de la jeunesse et du mouvement dans tout cela. Bravo!

Grand succès orné d'une quinzaine de jolies femmes!

Chaque année les journalistes font courir le bruit que la Revue est bien morte!

Ah bien oui!

Il y en a partout! des deux côtés de la Seine, au boulevard Montmartre, au boulevard du Temple et à la barrière Pigalle, au Cercle dramatique, composé d'une réunion de jeunes gens pour tout faire! Ils composent leur revue, font la musique, brossent les décors, jouent la comédie, et remplacent les ouvreurs de l'orchestre! La salle est toute petite,... les actrices aussi... Tout le monde

est gai, et le public, une seule et grande famille, chante les *ensemble* avec les comédiens.

En voiture, messieurs, pour la place du Châtelet!

De la douce folie passons à l'art sérieux!

Des *flonflons* des revues passons à la grande et belle musique de *Rigoletto*.

M. Carvalho a été bien inspiré en s'appropriant la remarquable partition de Verdi.

En voici pour deux cents représentations!

Ismaël, mademoiselle de Maesen et Montjauze sont applaudis, fêtés, rappelés chaque soir.

A chaque représentation on *bisse* le merveilleux finale du troisième acte, et le superbe quatuor du dernier tableau.

Mais aussi quelle musique puissante! quelles magnifiques inspirations!

Comme cela va droit à l'âme et vous enlève un public!

Il n'en fallait pas moins pour réhabiliter ce malheureux théâtre, qui a été pendant trente soirées livré à l'infernal tapage des *Troyens!*

ALBERT WOLF.

MONSIEUR PERSONNE.

1 VOLUME, PAR PIERRE VÉRON (chez Dentu).

Voulez-vous savoir ce que sera Paris en 1901?

Je vois tout le monde me faire un signe affirmatif, car chacun est bien aisé de connaître l'avenir.

La curiosité est un faible du genre humain.

Or, vous pouvez savoir, si bon vous semble, ce qui se passera dans une quarantaine d'années.

Ce n'est pas M. Mathieu (de la Drôme) qui se fait fort de vous le dire, car cet astronome ne prédit que les pluies et les tempêtes.

Nous vous conseillons donc de lire un nouveau volume intitulé *Monsieur Personne.*

Ce monsieur, en vrai compère de revue, vous conduira à travers le Paris de 1901.

Et je vous promets que vous ne vous ennuierez pas en sa compagnie.

Il vous présentera à la société de *Saint-Torquemada*, il vous conduira à l'*Hôtel-Géant*, où toutes les pièces seront machinées comme le théâtre de M. Hostein.

Il vous fera faire la connaissance de *monsieur le gouverneur*, le portier du vingtième siècle.

Il vous fera voir les *journaux à vapeur*, où les articles se fabriquent à la mécanique.

Et mille autres choses fort curieuses qui, soyez-en bien convaincus, arriveront en l'an de grâce 1901.

Rassurez-vous; pour connaître l'avenir vous n'avez pas besoin d'avoir recours aux médiums, ni aux tables tournantes, mais à un *esprit* qui est plein de vie et de gaieté : cet esprit-là c'est celui de notre collaborateur Pierre Véron.

Car nous avons oublié de vous dire que ce livre est de lui; maintenant que nous avons nommé l'auteur, il est inutile de vous recommander davantage *Monsieur Personne.*

A. BRÉMOND.



GRANDES ET MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE, PAR MURILLO,

et LA DESCENTE DE CROIX, de LESUEUR.

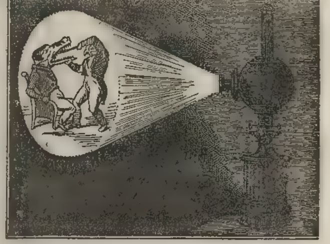
Ces photographies, œuvres de M. Michelez, sont deux des plus belles productions de l'art photographique; ce sont des épreuves bien plus dignes d'être encadrées que toutes gravures ou lithographies qui représenteraient les mêmes tableaux, car aucune gravure ou lithographie ne peut les représenter avec autant de fidélité, autant de vérité.

CHACUNE DE CES PHOTOGRAPHIES COUTE 20 FRANCS.

Pour nos abonnés, 8 francs seulement chaque photographie, et 10 francs expédiée franco. — Ceux de nos abonnés qui demanderont à la fois les deux photographies n'auront besoin de nous envoyer que DIX-HUIT FRANCS, le port n'étant pas plus cher pour deux photographies que pour une seule. — On ne peut les expédier qu'à plat, entre deux cartons, et par les chemins de fer ou les messageries. — Toute personne dont la localité n'est pas desservie par les messageries ou le chemin de fer, devra nous indiquer le bureau le plus rapproché de sa demeure, et nous adresserons le colis à ce bureau là.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.





LE LAMPASCOPE

LANTERNE MAGIQUE IMPROVISÉE.

Le *Lampascope* est un appareil qui se pose sur une lampe exactement comme un globe en cristal, forme à l'instant même une lanterne magique d'une plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, et n'exige aucun de ces préparatifs qui exposent à se tacher ou à se brûler.

Le *Lampascope* posé sur la lampe devient donc instantanément une lanterne magique. — A-t-on assez de la lanterne magique, on enlève le *Lampascope* et l'on remet le globe ou l'abat-jour.

LE LAMPASCOPE, AVEC 12 VERRES, SE VEND 20 FRANCS A PARIS.

Espérant être agréables à nos abonnés, nous avons promis d'annoncer le *Lampascope*, à la condition qu'une remise exceptionnelle serait faite aux souscripteurs du *Journal amusant*.

L'inventeur s'est engagé à adresser un *Lampascope* avec douze verres à toute personne abonnée au *Journal amusant* qui enverra un bon de poste de 15 francs; — l'appareil et les verres seront envoyés, bien emballés, dans une caisse en bois; — l'expédition sera faite port affranchi.

Adresser un bon de poste de 15 fr. à M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère

MIRAGIOSCOPE, effets d'optique amusants. Joli petit appareil très-portatif pour avoir à l'instant même une chambre noire, en quelque endroit qu'on se trouve. Ce petit instrument est très-utile aux personnes qui dessinent d'après nature, pour avoir en quelques coups de crayon le paysage qu'elles veulent dessiner, tout posé sur le papier, avec les places et les perspectives, qui sont toujours d'une grande difficulté pour les dessinateurs peu expérimentés.

Le *Miragioscope* simple coûte 12 fr., et 14 fr. se repliant et occupant un très-petit volume. — Ajouter 2 fr. pour l'envoi *franco* par les messageries. — Adresser un bon de poste ou des timbres-poste à M. E. PHILIPON, rue Bergère, 20.

LES PROUESSES DE MAITRE RENARD,

LITHOGRAPHIÉES A LA PLUME PAR COLETTE,

D'APRÈS LE REINEKE FUCHS DE GOETHE.

ILLUSTRÉ PAR WILHELM DE KAULBACH.

Cet ouvrage a obtenu en Allemagne, où il a été créé, le plus grand, le plus légitime succès. Prix : 6 fr.; 7 fr. rendu *franco*.

Chez E. PHILIPON, rue Bergère, 20.

CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

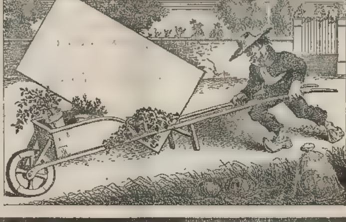
Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.



LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS.

GUSTAVE DORÉ a représenté, dans une série de lithographies exécutées avec toute la verve qu'on lui connaît, les différentes sortes de gens qui habitent tels et tels quartiers de Paris, — qui fréquentent tels et tels établissements ou localités. C'est un fort bon Album de salon. Prix : 6 fr. au bureau, 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

Contre 50 centimes en timbres-poste, on envoie un numéro d'essai, contre 20 centimes en timbres-poste.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, le plus élégant de tous les journaux de modes. Un numéro par semaine. La prime de 1864, LES TRAVESTISSEMENTS ÉLÉGANTS, vient de paraître, et est délivrée gratuitement aux abonnées pour une année. — Le prix des TRAVESTISSEMENTS ÉLÉGANTS est de 15 francs pour les personnes non abonnées, et 8 francs pour les abonnées de moins d'une année. — Nous envoyons *franco* un numéro du journal comme spécimen contre 50 centimes en timbres-poste adressés à M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année

Adresser un bon de poste de 5 francs ou des timbres-poste à M. E. Philipon, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière. 8.

N° 421. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 23 Janvier

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



DEMANDEZ, DEMANDEZ!!!

— Demandez! voici la liste exacte et détaillée des mots drôles et spirituels qui ont été ou seront... lancés... au bal masqué... pendant le cours de la saison 1863 et 1864... Elle est mauvaise! — A Chaillot, les gêneurs! — Des claques, des claques! — Et ta sœur! — On en mangerait! — Tu me fais de la Penarvan! — Ah! zut alors, si tout le monde est malade.... et mille autres facéties et reparties des plus nouvelles et des plus amusantes..... cinq centimes, un sou!



Le premier de ces deux gestes, qui remplace avantageusement le *pied de nez*, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer..... Le second, le *F'uuu''t'*, consiste à fendre l'atmosphère de la main droite, en imitant des lèvres le léger sifflement de l'air que l'on déplace. Du reste, on peut en faire une étude sérieuse sur nos principales scènes de genre, où il est très-consciencieusement usité.



Apercevoir un nègre, fût-il de la garde de Soulouque, et ne pas lui crier : « *Je ne te vois pas blanc,* » serait le comble du crétinisme.

Il peut arriver qu'on vous la fasse, celle-là; alors, n'hésitez pas (la moindre hésitation donnerait à supposer que vous n'êtes pas homme de bonne compagnie), et déclarez hautement que « *vous la connaissez*, et que *vous la trouvez mauvaise* ».

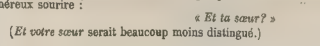
(Air que vous savez.)
« T'as des ch'veux qui r'muent,
» Tra la la la la la lere. »
Etc., etc.

Voulez-vous insinuer adroitement a une dame que vous la trouvez jolie, dites tout simplement
« On en mangerait! »

— Pourquoi t'obstiner à venir me conter que tu as soif? voilà déjà trois fois que je te dis *zut!* (On n'est pas plus gentleman.) 21817



Un domino mystérieux vous fait-il quelque demande indiscrète, répondez-lui avec un généreux sourire :
« Et ta sœur? »



(*Et votre sœur* serait beaucoup moins distingué.)



A Chaillot, à Chaillot les gêneurs!
(Ces quelques paroles suffisent pour mettre de suite les rieurs de votre côté.)

21820

UNE INVITATION AU QUADRILLE.

« Madame daignerait-elle me faire l'honneur de pincer avec moi le prochain rigodon? »

(De telles façons sont tout simplement irrésistibles.)

VOULEZ-VOUS ÊTRE EXCESSIVEMENT DRÔLE?

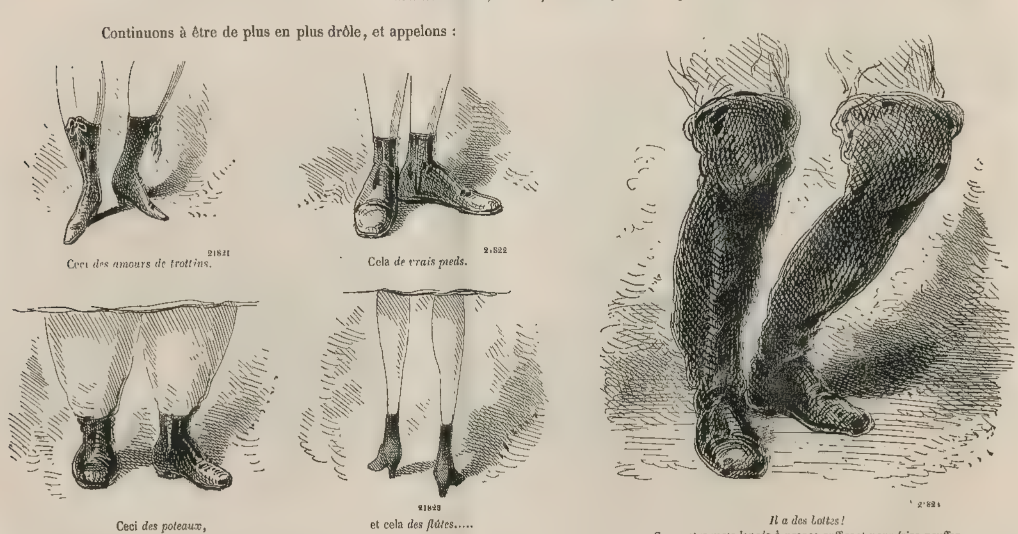
— N'appelez jamais un chapeau, un chapeau, mais *un tuyau de poêle*.

— N'appelez jamais un parapluie, un parapluie, mais *un riflard*.

— N'appelez jamais un paletot, un paletot, mais *une pelure*.

— Passeriez-vous près d'un monsieur dans la position ci-dessus, sans dire : « *Je le soupçonne d'avoir son jeune homme?* » Jamais, n'est-ce pas? Eh bien, ni moi non plus.

Continuons à être de plus en plus drôle, et appelons :



21821

Ceci *des amours de trottins*.

21822

Cela *de vrais pieds*.

Ceci *des poteaux*,

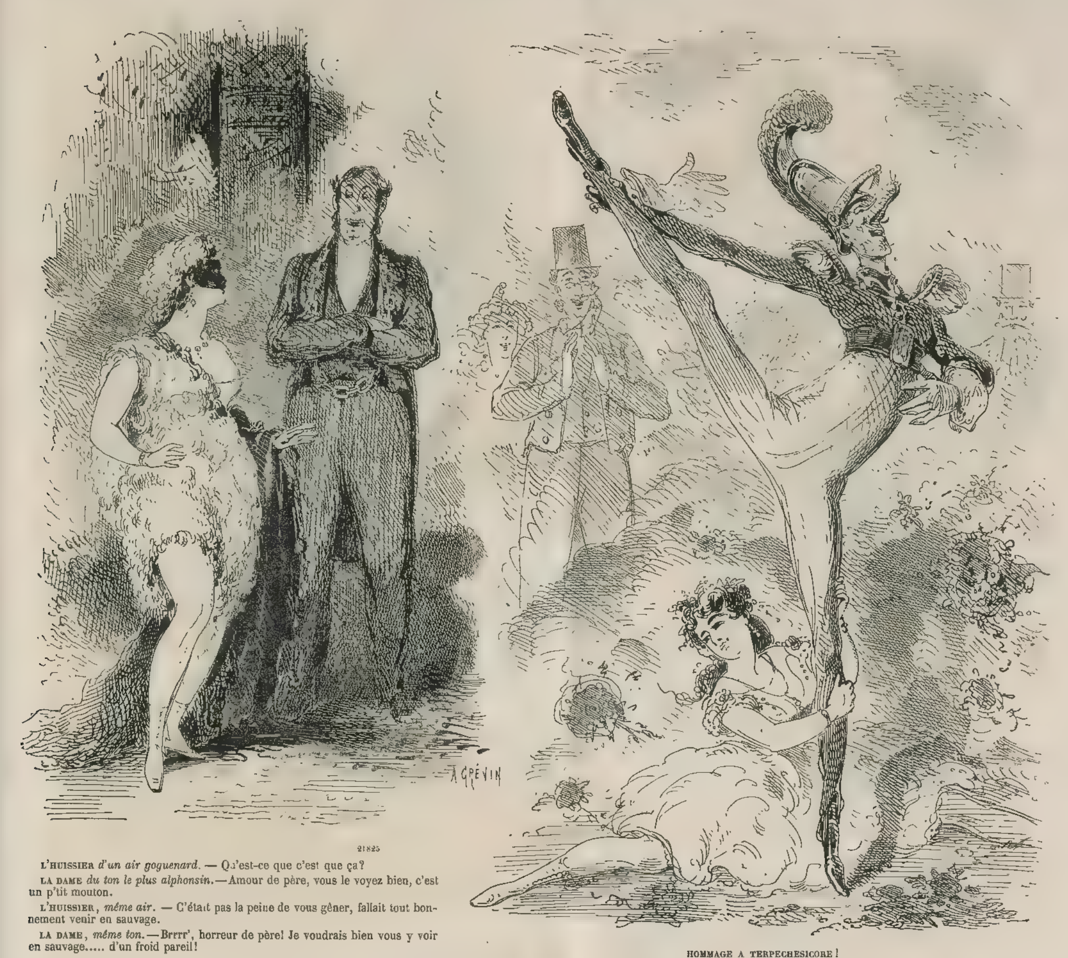
21823

et cela *des flûtes*.....

21824

Il a des bottes!

Ces quatre mots lancés à propos suffisent pour faire pouffer une salle entière.



L'HUISSIER *d'un air goguenard.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

LA DAME *du ton le plus alphonsin.* — Amour de père, vous le voyez bien, c'est un p'tit mouton.

L'HUISSIER, *même air.* — C'était pas la peine de vous gêner, fallait tout bonnement venir en sauvage.

LA DAME, *même ton.* — Brrrr', horreur de père! Je voudrais bien vous y voir en sauvage..... d'un froid pareil!

HOMMAGE A TERPECHESICORE!
(Quelques naïfs s'obstinent à prononcer Terpsichore.)

MÉMOIRES DE L'HORLOGE DE L'OPÉRA.

L'horloge qui est au foyer de l'Opéra a l'intention de publier ses Mémoires; nous vous laissons à penser s'ils seront intéressants.

Jamais personne n'a été initié à tant d'intrigues que cette horloge.

C'est en effet devant elle que se donnent tous les rendez-vous et que se passent les aventures les plus burlesques.

Cependant nous devons dire que les Mémoires de cette horloge sont d'une haute moralité.

Elle nous a communiqué les épreuves de son ouvrage, et nous en publions ici quelques passages seulement.

***

Un jeune homme se promène de long en large et regarde à tout moment les aiguilles.

— Deux heures et demie, dit-il, et elle n'est pas encore venue! Cependant elle m'avait bien donné rendez-vous pour minuit et demi devant l'horloge. A moins qu'il n'y en ait deux. Interrogeons ce garde municipal. Monsieur, y a-t-il deux horloges dans ce théâtre?... Vous dites qu'il y en a une autre chez le concierge...

Avez-vous l'intention de vous moquer de moi? Au fait, il a raison, sa réponse est fort juste. Ma bien-aimée a peut-être eu des remords. Comme c'est une femme mariée, elle a probablement eu honte de venir me rejoindre au bal de l'Opéra pendant que son mari était en voyage pour ses affaires. Ah! grand Dieu! que vois-je, ce monsieur à grosses moustaches... c'est lui-même, c'est son époux. Il vient à moi. Son regard est menaçant. Se douterait-il de quelque chose?

— Monsieur, vous êtes un polisson, dit l'homme aux grosses moustaches en appréhendant au collet le don Juan, j'ai trouvé dans le secrétaire de ma femme une lettre que vous lui avez adressée.

— Comment! moi?

— Oui, vous; et vous l'attendez en ce moment sous cette horloge.

— Je vous jure que...

— Ne jurez rien. Demain nous nous battrons au pistolet; si personne n'est blessé, nous prendrons l'épée; mais rassurez-vous, je ne vous manquerai pas, je coupe une fourmi en deux à vingt-cinq pas.

***

Deux biches bien capuchonnées sont assises sur le canapé.

— Adèle, tu viens de faire tomber quelque chose en prenant ton mouchoir.

— Ce sont mes cartes de visite.

— Que vois-je, madame la vicomtesse de Saint-Phar, rue de Varennes, 3! Mais ces cartes ne t'appartiennent pas.

— Si fait.

— Tu t'appelles Adèle Beauminet, et tu demeures cité Pigalle.

— T'es bête! si je donne mon véritable nom et ma véritable adresse à un monsieur, il ne m'emmènera pas souper; tandis que s'il voit sur ma carte une vicomtesse de Saint-Phar, demeurant rue de Varennes, il s'imaginera avoir affaire à quelque chose du noble faubourg, et il cherchera à faire ma conquête.

— Mais si le lendemain il va rue de Varennes?

— Que m'importe! j'aurai fait un bon souper.

— Tiens, tu n'es pas bête, toi. Donne-moi une de tes cartes.

— Pourquoi?

— Pour faire comme toi.

— Mais il y aura le même nom et la même adresse.

— Qu'importe! j'aurai l'air de ta sœur.

***

Un jeune homme se place devant la glace et refait avec soin le nœud de sa cravate.

— Amélie m'a donné rendez-vous ici, devant l'hor-



Quel est ce bruit qui frappe votre oreille?
N'en recherchez point la cause, mais écriez-vous de votre voix la plus sonore :

« *Asseyez-vous d'sus !* »

Ça produit toujours son petit effet.

— Je donnerais vingt louis pour un sourire de cette petite dame!...

Ton regence.

Ces paroles ne peuvent manquer de vous attirer l'attention des dames..... et c'est d'autant plus chic que çà ne vous engage absolument à rien.

286

---

loge, à une heure du matin; il est une heure moins dix, elle ne va pas tarder à arriver.

Je suis un heureux mortel, je n'ai qu'à demander un rendez-vous à une femme pour qu'aussitôt elle me l'accorde.

Mon succès tient aux avantages de mon physique.

Il s'agit de voir si j'ai assez d'argent sur moi.

Cinq louis, c'est bien suffisant. C'est suffisant, mais il ne me restera pas une forte somme demain matin.

Amélie consommera ici pour huit ou dix francs.

Elle aura probablement une voiture que je serai obligé de payer.

Puis il faudra la mener souper.

Si j'additionnais toutes ces dépenses, j'arriverais bien vite à un total de cinq louis.

Et Amélie ne m'en aura aucune reconnaissance.

Quand une femme soupe avec vous, elle prétend que c'est pour vous être agréable; on dépense de l'argent, et il faut encore être son obligé.

C'est insensé!

Avec ces cent francs je ferais peut-être mieux de m'acheter un paletot, car le mien commence à être assez usé.

Un bon pardessus me fera tout un hiver, et Amélie ne me sera jamais aussi longtemps attachée pour cinq louis.

Entre un paletot et Amélie, j'opte pour le premier.

Décidément, on a raison de dire que la nuit porte conseil; jamais cette idée ne me serait venue dans le jour.

Il s'agit maintenant de ne pas me trouver nez à nez avec Amélie, et de m'esquiver adroitement. Je vais me perdre dans la salle au milieu des masques.

* * *

MADAME DE GRANDPRÉ *à un jeune homme.* — Léon, vous êtes certain que sous ce masque il n'y a pas moyen de me reconnaître?

LE JEUNE HOMME. — Non, chère Berthe, soyez tranquille.

— Si un ami de mon mari me voyait ici, quel scandale!

— Je le tuerais s'il allait avertir M. de Grandpré.

— Mais cela ne referait pas ma réputation.

— Soyez sans aucune crainte, vous êtes masquée on ne peut mieux.

(*Dix pas plus loin.*)

M. DE GRANDPRÉ *à un domino rose.* — Julia, comme tu es svelte et gracieuse dans ce domino!

LE DOMINO ROSE. — Je ne pourrais pas te faire les mêmes compliments : tu es horrible sous ce capucin. Pourquoi as-tu endossé cette défroque?

M. DE GRANDPRÉ. — Pour ne pas être reconnu. J'ai des précautions à prendre, moi, je suis marié.

LE DOMINO ROSE. — Pauvre homme!

— Quel est celui qui ne fait pas une bêtise dans sa vie?

— Celle-là est trop forte.

— Aussi je cherche à la réparer. Ma femme me croit à la chasse.

— Toujours la même rengaine; mais qui peut te reconnaître ici?

— Les femmes de chambre de la maison, qui ne manquent pas un bal de l'Opéra, et les domestiques sont si bavards!

LE JEUNE HOMME *à madame de Grandpré.* — Berthe, à trois heures nous irons souper.

MADAME DE GRANDPRÉ. — Est-ce bien nécessaire?

— Une nuit de bal n'est pas complète sans souper.

— C'est que...

— Vous ne pouvez me refuser, j'ai retenu chez Brébant le cabinet n° 7.

LE DOMINO ROSE. — Mon gros, nous souperons, n'est-ce pas?

M. DE GRANDPRÉ. — Certainement.

— Où ça?

— Chez Brébant; j'ai retenu le cabinet n° 8.

— Sera-ce un souper au champagne?

— Parbleu!

– Tu fais bien les choses.

— Ma femme a hérité d'une vieille tante.

RÉFLEXION DE L'HORLOGE. — Du moment que dans un ménage le système des compensations existe, il n'y a rien à dire. Telle est mon opinion.

* * *

Cinq jeunes gens sont assis sur le canapé.

PREMIER GANDIN. — Thérésa m'a donné rendez-vous devant l'horloge, et elle ne vient pas.

DEUXIÈME GANDIN. — C'est pourtant bien ici que Thérésa m'a donné rendez-vous, et je ne vois rien venir.

TROISIÈME GANDIN. — Thérésa m'a écrit qu'elle me rejoindrait à cet endroit à minuit et demi, et il est bientôt une heure et demie.

QUATRIÈME GANDIN. — Une indisposition subite aurait-elle empêché Thérésa de venir à ce bal?

CINQUIÈME GANDIN. — Thérésa n'est pas exacte, j'attends depuis longtemps.

Un peu plus loin, un jeune domino appuyé sur le bras d'un vieux Brésilien lui montre le groupe de jeunes gens.

— Tu vois ces cinq gandins, lui dit-elle.

— Oui.

— Eh bien, ils m'avaient tous demandé un rendez-vous ici à l'Opéra; mais tu peux juger par toi-même comme je les fais gentiment poser.

— Tu m'es donc fidèle?

— En voici la preuve, mon ami; j'espère que tu me donneras cinq cents francs de plus par mois.

— Sapristi! tu me fais payer cher ta fidélité,

— Cinq louis par tête de gandin, c'est très-bon marché.

— Soit, je te les donnerai.

THÉRÉSA *à part.* — Je suis fâchée de ne pas en avoir fait venir dix.

A. MARSY.



JUSQU'A CE FARCEUR DE POMPIER.

— Mam'zelle! eh! mam'zelle!... si vous ne trouvez personne pour souper?...
— Eh bien?
— Eh bien! vous savez, c'est pas moi qui vous demandera la préférence.
(*Dialogue à voix basse et mystérieuse*)



UNE EXPRESSION ÉCRASANTE DE DÉDAIN ET DE FIERTÉ.

« *Oh! la la! Qué malheur!* »



— Vous, monsieur, qui assommez cette jeune dame de vos fadeurs ennuyeuses, vous seriez joliment étonné, n'est-il pas vrai, si elle vous répondait :

« *Du sucre.* »



« *Tu nous la fais à l'oseille* »

est une boutade charmante, mais un peu démodée; pourvu qu'il ne prenne pas fantaisie à l'ami lecteur de nous la lancer!

« Espérons-le 'rje
» O mon Dieu r'je. »

FANTASIAS.

C'est l'usage qui le veut.

Chaque fois qu'un personnage est mis en évidence pour une raison quelconque, le tout Paris des auteurs le proclame *roi du mot* pour vingt-quatre heures au moins, ou au plus, comme vous voudrez.

A l'époque de la *Dame aux camélias*, le roi du mot fut Dumas fils.

Sous la Restauration, c'était M. de Jouy, dit l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

Hier Sardou régnait.

Pour le moment, le trône est occupé par le spahi.

Depuis qu'on promène des représentants de ce corps exotique à travers le bal de l'Opéra et les autres curiosités de la capitale, on ne cite plus que leurs observations, reparties et saillies, retour du Sahara.

Suivons, suivons le monde.

Donc, pour commencer dans le ton à la mode, un mot de spahi.

Celui-là on ne l'avait pas conduit à l'Opéra, mais à une séance de l'Académie des...

Cherchez laquelle.

Notre sauvage civilisé regarde quelques minutes la collection de savants.

Puis se tournant vers son cornac :

— Oui!... oui!... bien, très-bien empaillés!

Il avait cru que...

Heureusement, je n'ai pas dit de quelle académie il s'agissait.

***

Celle des beaux-arts continue à donner une suite à la grande querelle des anciens et des modernes.

M. Ingres est toujours en tête de la croisade.

— Raphaël par-ci, Raphaël par-là.

— Mais pourquoi, demandait quelqu'un, M. Ingres s'intéresse-t-il tant à Raphaël?

— Parce qu'il croit être un de ses enfants.

— Non reconnu, alors?

***

La glace est fondue, le patin s'évanouit, — mais le souvenir reste.

Un paragraphe rétrospectif :

A l'une des dernières séances de patinage données au bois de Boulogne il y a quelques jours, chacun put admirer l'habileté enragée de deux inconnus.

Pendant deux heures ce fut entre eux comme un assaut.

L'un ne faisait pas un mouvement que l'autre ne fît le même.

Celui-ci allait-il dans un sens, celui-là le suivait.

Le tout accompagné de zigzags, de crochets, de détours.

La foule aurait presque applaudi.

Or, savez-vous quels étaient ces deux artistes?

M. le comte de *** et un garde du commerce qui, le reconnaissant du bord, s'était élancé à sa poursuite.

***

A propos de gardes du commerce, c'est le même comte de ***, un viveur, qui disait un jour :

— Ces diables de créanciers! ils me réclament leur argent à *recors et à cris*.

***

Un des précédents directeurs du théâtre de l'Ambigu avait une faiblesse déplorable.

Il ne pouvait assister à la lecture d'un manuscrit sans céder aussitôt aux charmes du sommeil.

Une fois, — employons cette formule des contes de fées, — une fois, un auteur connu, mais rageur, lui apporte un fort drame.

On prend place.

Le dramaturge commence, mais, dès le milieu du premier acte, il s'aperçoit que son directeur ronfle profondément.

Courroucé d'une part et résolu de l'autre à lui infliger une leçon, il court sans plus tarder à la dernière page, lit le dénoûment, et élevant le ton :

— Eh bien!... j'ai fini... que pensez-vous de mon ouvrage?

— Je pense que vous avez bien fait de m'en épargner quatre actes, le premier me suffisant pour motiver mon refus.

— Aïe!

Le dormeur prévoyant avait, avant de clore sa paupière, eu soin de regarder une pendule placée sur la cheminée.

***

Dans un journal, cette semaine, à propos de je ne sais plus quel fait divers, on lisait :

« M. le docteur Dangereux a donné ses soins..., etc... »

Le docteur Dangereux...

Brrrou! quel nom!

***

Y... s'épile.

Mais tant va la pince aux cheveux, qu'à la fin il n'en reste plus.

Ce qui arrive au ci-devant.

Le dessus de son crâne se dénude, se dénude!..

Un de ses amis du cercle le regarde hier, et s'apercevant des ravages de l'épilage :

— Sapristi, mon pauvre Y..., fais attention, ou tu finiras par avoir une *raie de Rivoli!*

***

J'ouvre un album pour y trouver l'alinéa de la fin.

Il y est.

Le voici :

« Il en est des livres comme des radis.

» Les petits valent le plus souvent mieux que les gros; — ils cessent d'être piquants quand ils deviennent creux. »

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Quelle heureuse carrière que celle de M. Auber!

Quarante années de succès et de gloire!

Et ça n'est pas fini.

Les mauvaises langues pourraient me répondre que M. Auber a bien eu par-ci par-là sa petite chute.

Soit, mais avec ces chutes-là, les meilleurs musiciens de la génération présente se feraient encore un succès très-agréable.

On a fait revenir le grand maître à l'Opéra-Comique, qui était bien malade et bien peu comique depuis quelques années. Nos musiciens ne rient plus; ils deviennent des hommes sérieux. Depuis qu'on a introduit le raisonnement en musique et remplacé la mélodie par la science, la gaieté s'est envolée de l'Opéra-Comique; à la place des choses de l'esprit, on a voulu nous donner des combinaisons scientifiques en musique. Il en est résulté d'un côté les épouvantables charivaris du *Tannhäuser* et des *Troyens*, et de l'autre côté ces opéras soi-disant comiques, où l'ennui se mêlait à une douce prétention à la grande musique.

L'heureux théâtre qui a le riche et inépuisable répertoire que vous savez a été livré à la musique prétentieuse, guindée, insupportable. Nos compositeurs ont tout cherché, excepté la gaieté et l'esprit musical, sans lesquels il n'y a pas d'opéra-comique. Maître Auber vient de leur donner une leçon sévère.

L'illustre musicien est arrivé à cet âge où les hommes renient généralement leur esprit passé, et veulent recommencer une seconde carrière avec les débris d'un talent qui n'est plus soutenu par les inspirations de la jeunesse.

Eh bien, M. Auber est revenu plus jeune que jamais, avec toute la grâce, l'éclat et l'esprit de son génie. Dans la salle se pressaient, le soir de la première représentation, plusieurs générations que le musicien avait successivement charmées. Les vieux se souvenaient avec les jeunes de l'impression qu'ils ont remportée de la première audition de tant de chefs-d'œuvre dus au talent d'un seul homme. Il y avait un courant de sympathie dans la salle qui entraînait les quelques indifférents vers un succès certain. On ne demandait qu'à applaudir, et les occasions ne se sont pas fait attendre.

La romance d'Achard, au premier acte, a été le premier signal; comme elle est jeune, originale, gracieuse, tendre et ravissante! M. Achard l'a dite avec un sentiment exquis, et le public l'a redemandée. Il en a été de même pour les premiers couplets de mademoiselle Cico, que le public a rappelée, fêtée, applaudie.

Le deuxième acte, malgré ses grandes beautés musicales, est noyé dans un tourbillon de situations qui se suivent et se ressemblent par l'ennui qu'elles font éprouver au spectateur.

Le musicien a été bien mal servi par le livret; une éclipse de soleil vient compliquer les choses, et empêche l'auditoire de distinguer les réelles beautés de la musique du réel ennui du livret.

Mais le ciel s'éclaircit au troisième acte; le jour revient, le soleil reparaît, et l'esprit de M. Auber se fraye un passage dans les ténèbres. Les mélodies reviennent, l'orchestre se réveille, les chanteurs retrouvent leur talent qu'ils avaient égaré dans l'obscurité.

Le succès se dessine de plus en plus. Mademoiselle Belia dit avec beaucoup d'entrain la partie supérieure d'un chœur de pages; mademoiselle Cico renouvelle son triomphe du premier acte, et le rideau tombe sur les plus éclatantes manifestations du public.

On rappelle M. Auber qui ne vient pas, et il fait bien, car c'est là une bien mince récompense pour l'illustre musicien, aujourd'hui qu'on rappelle n'importe quel auteur sur n'importe quel théâtre.

L'ensemble de l'exécution est excellent; on pourrait bien critiquer par-ci par-là, mais à quoi bon s'arrêter à quelques détails de second ordre quand on a éprouvé dans une seule soirée tant de délicieuses sensations?

C'est un très-grand succès.

L'Odéon a invité la presse à passer les ponts pour écouter une comédie en vers, *Une journée à Dresde*. Les journalistes sont venus pour ce petit acte : le bruit s'était répandu qu'au talent inconnu du graveur dramatique qui a signé la pièce s'était jointe dans le silence du cabinet la plume illustre de George Sand. Dans l'intérêt de l'écrivain célèbre, il faut espérer que ce bruit était dénué de fondement, car la *Journée à Dresde* n'est qu'un lever de rideau assez agréable, mais sans aucune importance.

Le théâtre impérial du Châtelet a remonté, avec un grand luxe de décor et de ballet, un vieux drame de Charles Desnoyers et de M. d'Ennery. Le *Naufrage de la Méduse* est un grand drame maritime que chacun connaît. Dans le temps, on est venu pour voir le radeau de la fin, et l'on est venu pendant un nombre respectable de soirées consécutives.

Cette pièce, pour laquelle M. Hostein, le premier metteur en scène de Paris, a dépensé toutes les ressources de son goût et de sa longue expérience, fournira, je pense, une carrière satisfaisante à la place du Châtelet.

On ne viendra que pour voir le superbe radeau et les gracieux ballets.

Mais le public viendra.

ALBERT WOLFF.

En attendant les grandes expériences aérostatiques annoncées pour le printemps prochain et les nouveaux voyages de long cours que nous promet le *Géant*, — au nombre desquels on parle d'une traversée de la Méditerranée, — la question de la *Navigation aérienne* proprement dite continue à préoccuper vivement les esprits, tant en France qu'en Angleterre. Deux conférences du plus haut intérêt ont eu lieu la semaine dernière, vendredi, au Cercle agricole, le lendemain samedi à la salle de la rue de la Paix. Dans ces deux conférences, M. Babinet (de l'Institut) et M. Barral ont de nouveau affirmé et motivé leur foi profonde à la solution prochaine de cette grande question. M. Barral complétera dans une seconde leçon, le 23 courant, son exposé de principes.

Une *Conférence hebdomadaire* vient de se constituer par l'initiative de MM. Nadar, de Ponton d'Amécourt et de la Landelle, dans le but de créer enfin le centre qui avait manqué jusqu'à ce jour aux chercheurs et aux partisans de la Navigation aérienne. M. Barral a accepté la présidence de cette association.

Une bonne nouvelle aux dilettantes : c'est le mercredi 27 janvier que mademoiselle Marie Darjou donnera à la salle Herz son concert à grand orchestre. — Nous signalons entre autres morceaux exécutés par elle la dernière œuvre d'E. Prudent, *Les trois Rêves*.

M. Nadar nous prie d'annoncer qu'il a repris, depuis son retour de Londres, la direction *personnelle et quotidienne* de son atelier de photographie, boulevard des Capucines, 35.

Les *Almanachs* et l'*Annuaire* MATHIEU (DE LA DROME) se trouvent chez tous les principaux libraires de France. Prix : 30 c., 50 c., 1 fr. — M. H. Plon, éditeur, 8, rue Garancière, à Paris, expédie *franco* aux mêmes prix, aux personnes qui lui envoient la somme en timbres-poste.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 422. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 30 Janvier.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon.



21831

—Pourquoi donc, papa, a-t-on mis des grillages si épais devant les cages des reptiles?

—Je l'ignore, mon ami, mais je suppose que c'est pour empêcher le public de les voir.



21832

LES GROTTES DES PORCS-ÉPICS. — Chaque fois que je viens au Jardin des plantes, j'ai beau m'arrêter ici des heures entières, je n'ai pas encore pu voir un seul porc-épic; il y en a pourtant, n'est-ce pas, monsieur le gardien?

— Dame! je crois bien qu'il doit y en avoir; mais, à vous parler franchement, je n'en suis pas bien sûr.



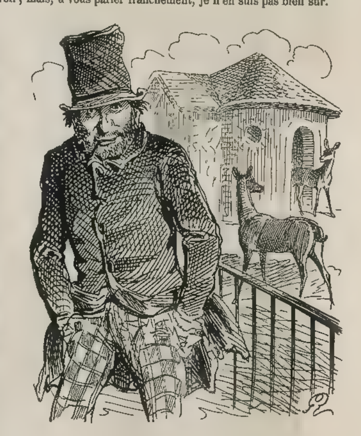
21833

— Je vous réitère qu'on dit *chacail* et non pas *chacal;* quand un supérieur qui a tiré les quinze ans d'Afrique vous dénote une chose, c'est qu'il en est sûr, et vous devez le croire sans balancer.



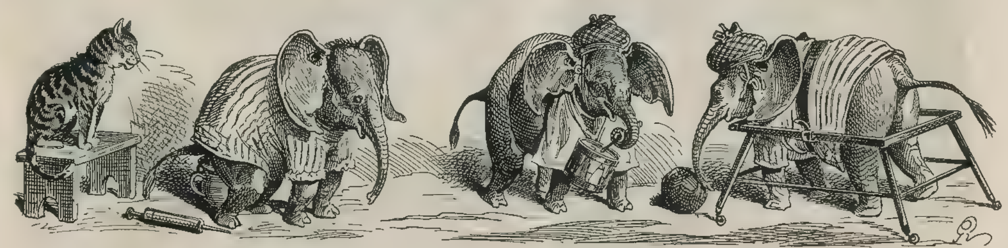
21834

— Ah, si j'étais petit oiseau!... le temps seulement d'aller cueillir là-haut un ou deux *moucherons*, histoire de rire!



21835

— Un petit coin de verdure, une petite cabane, le vivre assuré et rien à faire! l'idéal de mes rêves! et faut que ce soient des daims qui s'en payent la réalité!!...

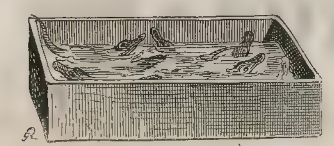


21836

Le public est instamment prié de ne plus donner de friandises aux petits éléphants, qui s'en sont trouvés gravement incommodés.

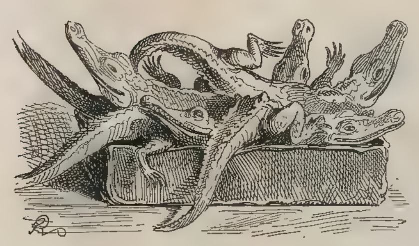
Vous dont les traits et la joie enfantine
Semblent toujours réclamer des baisers;
. . . .
Gentils léphants, restez toujours petits. (*Bis.*)

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon (suite).



21837

Petits caïmans folichonnant dans leur cuvette en l'an de grâce 1850.



21838

La même cuvette et les mêmes caïmans en 1864. Les scélérats, si jeunes encore, ils ont déjà *comblé la mesure!!*



21839

VIPÈRE CORNUE D'ALGÉRIE

(*province de Constantine.*)

Cette espèce manque absolument en France, où l'on commence à se dégoûter de la vipère commune.

Espérons que notre société d'acclimatation dotera bientôt nos campagnes de ce charmant reptile, qui fera, comme on dit, très-bien dans le paysage.



21840

— Quand on pense qu'une simple vitre vous sépare d'animaux aussi dangereux, cela vous donne le frisson.....

— Oui, madame, mais les serpents sont des êtres si froids, si apathiques, qu'ils ne sont jamais tentés de *rompre la glace.*



21841

LE TRIGONOCÉPHALE FER DE LANCE.

Quand on connaît l'individu qui repose là-dessous, on n'est guère tenté de tirer la couverture à soi.



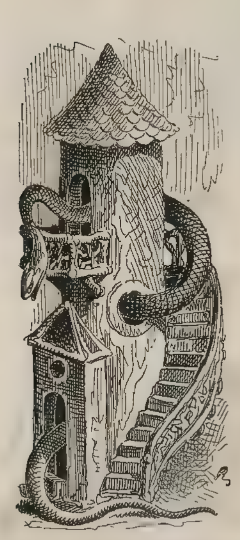
21842

Avec une carpe comme celle-là, un *boniment* bien tourné et la permission des autorités, un honnête homme pourrait se constituer de bonnes petites rentes.



21843

Le boa n'a point de préjugés à l'endroit de la cuisine : qu'on lui donne du chat ou du lapin, pourvu que ça passe et que ça le remplisse, ça lui est bien égal — et à moi aussi.



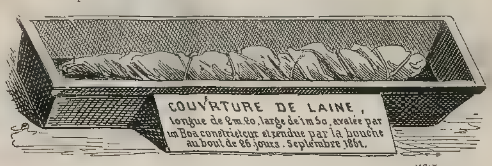
21844

Une maison où j'aimerais assez demeurer, si elle était un peu plus grande, et surtout mieux habitée.



21845

Pour peu qu'un visiteur sérieux ait l'air de croire ses serpents empaillés ou tout au moins engourdis, M. Vallée, le gardien des reptiles (un psylle qui en revendrait à ceux de l'Inde), se fait toujours un plaisir d'exhiber ses pensionnaires de façon à convaincre les plus incrédules de leur parfaite vitalité.



21847

Et dire que pendant ces vingt-six jours les gardiens de la ménagerie se regardaient en chiens de faïence à cause de cette couverture disparue! Faut-il que ce boa soit canaille d'avoir fait durer aussi longtemps cette mauvaise plaisanterie!

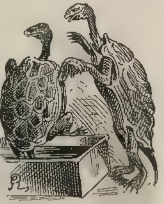


21846

UNE IDYLLE DANS UN BOCAL.

Scorpions mâle et femelle.

Par une attention délicate du gardien, des abris rustiques ont été ménagés à ce couple intéressant contre les regards indiscrets du public.



21848

LES TORTUES CHINOISES.

— Que c'est ennuyeux d'être ainsi constamment exposées aux regards du public!

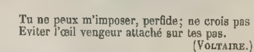
— Ces Parisiens sont si badauds, ma chère! on dirait qu'ils n'ont jamais vu une tortue sortir du bain!

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon (suite).

(LE PALAIS DE MESSIEURS LES SINGES.)



Pourrai-je, sans trembler, lui dire : Je vous aime?
(Racine.)



21849

Tu ne peux m'imposer, perfide; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.
(Voltaire.)



Va, je verrai, peut-être, à mes pieds abattu
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
(Voltaire.)



21851

Sans se voir, quand on s'aime, on peut se deviner.
(Lachaussée.)



21852

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose.
(Dorat.)



21853

Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai vu funeste.
(Racine.)

CROQUIS PRIS AU THÉATRE, — par DAUMIER.



UN NOUVEAU THÉATRE MODÈLE.
Rien n'y a été négligé pour la commodité des spectateurs.

UNE SOIRÉE D'ESCAMOTAGE.

Faire des tours en société est la grande mode du jour.

Nous entendons par tours non pas des cabrioles comme en font les clowns du Cirque; il s'agit ici de prestidigitation.

Madame de Valmèche a eu l'excellente idée d'organiser une petite soirée où M. Anatole de Beaupré doit faire concurrence à Robin.

Une table chargée de mille bibelots achetés chez Voisin est placée à l'extrémité du salon.

Tous les invités sont arrivés.

M. Anatole de Beaupré cause dans la pièce voisine avec son compère, le jeune Arthur de Gransac.

ANATOLE DE BEAUPRÉ. — Arthur, tu sais bien ton rôle, n'est-ce pas?

ARTHUR DE GRANSAC. — Sois tranquille. Mais, dis donc, il me semble que je remplis auprès de toi les fonctions de domestique?

— Que t'importe!

— Dans le salon se trouve mademoiselle de Vaudoré!

— Et tu es humilié de me servir de groom?

— Naturellement.

— Mais puisque ça n'est pas arrivé.

— Néanmoins, à la seconde partie tu devrais me passer la baguette.

— Si tu te mets à faire les tours aussi bien que moi, on ne me prendra plus pour un sorcier. Je tiens ce soir à tenir jusqu'à la fin mon emploi de prestidigitateur.

— Pourquoi!

— Parmi les invités se trouve madame de Verneuil.

— Cette petite blonde que tu courtises, et qui semble ne pas trop te...

— Silence.

— Je serai discret.

— Je vais profiter de ma baguette magique pour envoyer M. de Verneuil à soixante-dix ou quatre-vingts lieues d'ici : il me gêne en ce moment.

— Comment feras-tu pour l'expédier si loin?

— Je lui insinuerai qu'il est excessivement malade, et qu'un voyage dans un pays chaud lui fera grand bien.

— Il ne le croira pas.

— Il est assez stupide pour ajouter foi à ce que je lui dirai.

— Mais il se fera peut-être accompagner de sa femme.

— Une dame ne quitte jamais Paris l'hiver pendant la saison des bals. Mais ne bavardons pas trop, nos spectateurs doivent commencer à s'impatienter.

— Par quel tour allons-nous commencer?

— Naturellement par celui de la pièce de cinq francs et du louis d'or, puisqu'il exige quelques préparatifs. Mets cette pièce de cinq francs dans ta bouche, ainsi que ce louis.

CROQUIS PARISIENS, — par DAUMIER (suite).



— Dire qu'il y a des gens qui boivent de l'absinthe dans un pays qui produit de si bon vin que ça!

— Que ton boniment ne soit pas trop long, ça m'ennuie d'avoir cet argent-là dans ma bouche. Si par hasard quelqu'un m'adresse une question, je ne puis lui répondre.

— Rassure-toi, le tour sera bien vite fait.

MADAME DE VALMÈCHE *arrivant.* — Eh bien, messieurs, on vous attend.

M. DE BEAUPRÉ. — Nous faisons notre entrée.

MADAME DE VALMÈCHE. — Surtout, messieurs, je vous recommande de ne pas faire des tours indécents, il y a des demoiselles dans la société.

M. DE BEAUPRÉ. — Nos séances d'escamotage sont aussi morales que les proverbes de M. Octave Feuillet que nous jouions ici l'hiver dernier.

M. de Beaupré et son compère entrent dans le salon au milieu des applaudissements de la société.

M. DE BEAUPRÉ. — Mesdames et messieurs, vous voyez que je n'ai absolument rien dans les mains, rien dans les poches. Quant à mon ami, il n'est pas plus préparé que cette table. Nous allons commencer par le tour du louis d'or et de la pièce de cinq francs. Je prends ces vingt-cinq francs, je les mets dans ce coffret, et quand j'aurai tapé trois fois dans mes mains, la pièce de vingt francs et celle de cinq passeront dans la bouche de mon servant. Attention, mesdames et messieurs. Une, deux, trois : pièces, passez!

Au même moment Arthur de Gransac laisse tomber une pièce de cinq francs de sa bouche.

Toute la société applaudit.

M. DE BEAUPRÉ *bas à son compère.* — Et le louis!

M. DE GRANSAC *pâlissant.* — Je... je...

M. DE BEAUPRÉ. — Mais qu'as-tu donc? comme tu es pâle!

M. DE GRANSAC *étranglant.* — Je l'ai avalé.

TOUTE LA SOCIÉTÉ. — Oh! grand Dieu!

On tape dans le dos d'Arthur et on lui fait boire un verre d'eau sucrée.

M. DE GRANSAC. — Ça va mieux.

M. DE BEAUPRÉ. — Mesdames et messieurs, cet accident, qui est fort rare, est arrivé parce que j'ai fait passer les pièces avec trop de vitesse. (*Bas à son ami.*) Imbécile! tu ne peux donc pas faire attention!

M. DE GRANSAC *bas.* — C'est en voulant sourire gracieusement à mademoiselle de Vaudoré.

M. DE BEAUPRÉ. — C'est bon, mais n'oublie pas que la pièce de vingt francs m'appartient. (*A la société.*) Nous allons passer au tour de l'*horloge indiscrète.* Cette horloge est assez savante pour pouvoir dire l'âge des personnes. Quelle est celle de ces dames qui veut bien interroger ce timbre, qui sonnera très-exactement le nombre des années?

Profond silence. Plusieurs dames font semblant d'avoir trop chaud et passent dans une pièce voisine. Cette proposition jette décidément un grand froid.

M. DE BEAUPRÉ. — Je suis certain que madame de Vaudoré ne refusera pas d'interroger mon horloge!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21856

A QUOI TIENT LA DESTINÉE !

— Si la nature m'aurait refusé cet ornement, je fusse été obligé de servir dans le rang comme un homme ordinaire, tandis que ma vocation était d'être sapeur... mais c'était écrit là-haut !



21857

CHEZ LE PHOTOGRAPHE.

— Non, pas de livres ! ça sent trop le civil... mettez-moi plutôt un pot de myrthes et de lauriers dont j'aurai l'air d'en cueillir des branches.

Cette dame ainsi interpellée ne peut refuser ; mais elle paraît excessivement vexée.

M. DE GRANSAC *bas à son ami*. — Qu'as-tu fait ? tu veux donc me brouiller avec la mère de la jeune fille que j'aime ?

M. DE BEAUPRÉ. — Mais non, au contraire, je travaille à ton bonheur.

— Je ne te comprends pas.

— Il nous est permis de rajeunir cette dame d'une dizaine d'années.

— Tu as raison.

— Alors elle nous saura éternellement gré de ce que nous aurons fait pour elle, et elle n'hésitera pas à te donner la main de sa fille.

— Tu es un homme de génie... tu es mon sauveur ; si nous n'étions pas devant le monde, je t'embrasserais.

— Plus tard ; mais va surveiller la machine électrique.

— J'y cours.

M. DE BEAUPRÉ *à l'horloge*. — Veuillez me dire l'âge de madame de Vaudoré ?

Il se fait un grand silence. Les dames surtout sont très-attentives.

L'horloge se met à sonner et dépasse l'âge véritable de madame de Vaudoré de sept coups, c'est-à-dire que cette horloge, par trop indiscrète en effet, donne quarante-sept ans à madame de Vaudoré, tandis qu'elle n'en a que quarante. Cette dame se lève furieuse et s'en va.

M. DE BEAUPRÉ *bas à son compère*. — Merci, tu as bien travaillé !

M. DE GRANSAC *tout pâle*. — Ne m'en parle pas, je ne pouvais plus arrêter le courant électrique.

— Je te conseille de ne plus songer à mademoiselle de Vaudoré.

— Mon ami, fais une annonce au public, je suis trop bouleversé en ce moment ; il m'est impossible de continuer à te servir de compère.

— Repose-toi quelques minutes ; je vais montrer les spectres. (*A la société.*) Mesdames et messieurs, vous avez tous entendu parler des spectres de Robin ; eh bien, vous aurez ici les mêmes apparitions.

MADAME DE VALMÈCHE. — Oh ! pas de fantômes, vous nous feriez peur.

M. DE BEAUPRÉ. — Rassurez-vous, mes apparitions ne sont pas effrayantes. Je me bornerai à vous montrer ici, au milieu de ce salon, une corbeille de fleurs qui est placée dans la pièce voisine. Vous voyez, mesdames et messieurs, que mes spectres ne vous empêcheront pas de dormir.

MADAME DE VALMÈCHE. — A ce compte-là, vous avez mon entière approbation.

M. DE BEAUPRÉ. — Veuillez éteindre les bougies.

Une fois que l'obscurité est complète, M. de Beaupré court ouvrir l'appareil qui doit faire apparaître la corbeille de fleurs.

Mais au lieu d'une corbeille on voit au milieu du salon, parfaitement reproduit par la lumière électrique, le domestique de madame de Valmèche qui, tenant en mains un plateau chargé de grogs qu'il s'apprête à distribuer, boit à même les verres trop remplis.

L'imbécile a eu la maladresse de se placer au milieu des deux glaces devant la corbeille. Mais à en juger par l'air tranquille avec lequel il déguste les grogs, on voit bien qu'il ne se doute de rien.

Madame de Valmèche veut se précipiter sur son domestique, mais il est impalpable.

Toute la société profite de l'obscurité pour se livrer à une bruyante hilarité, sans avoir peur d'être remarquée et d'offenser la maîtresse de la maison, qui seule ne rit pas.

A. Marsy.

LES CERTIFICATS DRAMATIQUES.

Vous ouvrez un journal, — il n'y a pas de mal à cela.

Vous le parcourez.

Bulletin, dépêches, correspondances, faits divers...

Mais tout cela n'est rien.

Ce grand traître vous a réservé le coup de poing de la fin, consistant en une page et demie d'attestations, certifiant, avec plusieurs vingtaines de signatures à l'appui, que la *Graine de moutarde blanche* est la preuve la plus évidente de l'existence de la Providence ;

Que le *Fluide des Odalisques* est la plus vigilante sentinelle qu'on puisse préposer à la garde de sa chevelure ;

Que les buscs *sympathico-chimico-galvaniques* font vivre cent cinquante-deux ans tous ceux qui les honorent de leur confiance ;

Et cætera.

Or, à cette lecture, il m'est venu une idée.

Depuis longtemps je remarque, en effet, que la réclame tréâtrale est tombée dans le marasme.

Messieurs les secrétaires des entreprises dramatiques ne savent plus à quelle épithète se vouer.

On a épuisé les succès *immenses*, les succès *fabuleux*, les succès *délirants*.

On a blasé le public sur l'*éloquence des chiffres*, sur la *foule qui assiége les bureaux de location*, sur *la plus grande œuvre qu'aient produite les temps modernes*.

Sur tout !

De telle sorte que — si cela continue — la profession deviendra tout bonnement impossible.

Il est donc temps, plus que temps d'innover ; — et c'est cette innovation que je me flatte d'avoir découverte.

Cela m'a inspiré ceci :

Les certificats médicaux m'ont suggéré mon projet des certificats théâtraux.

A QUOI SERT UNE CANNE, — par TÉLORY.


21858
A faire un peu de chic,


21859
à rendre les moutards heureux,


21860
à faire valoir les talents de son chien,


21861
à réparer les méfaits du vent,


21862
à la faire admirer à ses voisins,


21863
à arrêter un ami trop pressé,


21864
à ne pas faire galoper les ânes de Montmorency,


21865
à se défendre contre les voleurs.

Comment les bourgeois résisteraient-ils à l'amorce, quand un ou plusieurs des leurs viendraient leur attester que telle œuvre est digne de toutes leurs adorations?

L'esprit de corps oblige.

Impossible de ne pas être ému lorsqu'on lira dans les feuilles publiques :

***

Théâtre du Palais-Royal.

« Je soussigné déclare que j'étais atteint depuis plus de dix ans d'une maladie de la rate qui me causait des souffrances inouïes.

» Tout était sombre pour moi.

» J'avais pris la vie en dégoût, et vingt fois je fus sur le point de rouler dans l'abîme du suicide.

» Mais hier, ayant eu par hasard l'idée d'entrer au théâtre du Palais-Royal, j'ai vu Berthelier, j'ai ri, — et j'ai été sauvé.

» Je mange et bois à l'heure qu'il est comme une personne ordinaire.

» En portant ces faits à la connaissance de mes semblables..., etc.

» CALUMET, *rentier.* »

***

Théâtre du Merci, mon Dieu.

« Monsieur le Directeur,

» Ma pauvre femme avait contracté, il y a dix-neuf ans, un refroidissement, d'où il était résulté pour elle un catarrhe opiniâtre.

» Toute la Faculté de médecine, que j'avais consultée sur la position d'Eudoxie, avait été impuissante à la soulager.

» Vendredi dernier, — date à jamais mémorable dans notre existence! — un de nos amis nous donna un billet de faveur pour aller voir le *Poignard empoisonné*, drame en dix-neuf tableaux que vous représentez en ce moment.

» Eudoxie m'y accompagna.

» O bonheur!

» Dès les premières scènes, l'invraisemblance des situations, l'incohérence du dialogue commencèrent à faire suer mon épouse.

» Et jusqu'à la fin de la pièce ce ne fut qu'un crescendo.

» Cette miraculeuse transpiration était précisément le remède occulte que la Faculté n'avait pas su découvrir.

» Eudoxie ne tousse plus, monsieur. Soyez béni!

» Et puissent tous ceux qui gaspillent un argent inutile en pâtes pectorales et en sirops incisifs prendre le chemin de votre bienheureux théâtre!

» GIBASSIN,
» *Bibliothécaire du bois de Vincennes.* »

***

Comédie française.

« Devant Dieu et devant les hommes, je jure que je ne dis que la vérité.

» Je souffrais horriblement d'une rage de dents qui me durait depuis trente-sept jours.

» Depuis le même laps de temps je n'avais pas clos la paupière.

» Je dépérissais à faire frémir.

» O cette canine! cette canine!

» Samedi, un de mes amis de Pontarlier vient à Paris, et malgré mes vives dénégations m'entraîne à la Comédie française.

» On donnait *la Maison de Penarvan.*

» Prodige! prodige!

» A la fin du second acte, ma douleur était assoupie.

» Au commencement du troisième, moi, que le sommeil fuyait obstinément, je dormais du plus profond de mon cœur.

» Oui, le proverbe a raison : *N'arrachez pas, guérissez*, et pour cela, vous qui souffrez, allez rue de Richelieu, la porte à droite en venant des Tuileries.

» CANARDOT, *propriétaire.* »

***

Je borne là mes exemples.

Ils ont suffi, lecteur, à vous faire apprécier l'utilité de ma proposition.

Avec la liberté des théâtres, on ne sait pas quels développements insensés elle est capable de prendre.

Pour ma récompense, je ne demande pas même à être, comme Alexandre Dumas, nommé président de la moindre société de sauvetage.

La satisfaction de faire le bien doit être le seul pourboire qu'ambitionnent les âmes généreuses.

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

Un sinistre!

Tout ici-bas a son bon et son mauvais côté.

La liberté des théâtres ne pouvait échapper à la commune loi.

Il faut donc vous apprendre—quoi qu'il m'en coûte—que M. Wagner, assisté d'un bailleur de fonds, a l'intention d'ouvrir à Paris une scène où l'on ne jouera que de sa musique.

— On devrait, a dit un homme de goût, appeler ce théâtre *le Théâtre correctionnel*, et envoyer là les gardes nationaux réfractaires, aux lieu et place de l'hôtel des Haricots, qu'on va démolir.

Au fait, c'est une idée!

***

Je cueille cette annonce dans les journaux qui se prétendent sérieux.

Nota. — Il n'y a qu'eux à le dire.

Second nota. — L'annonce est textuelle :

BOULES DE GOMME A LA GOMME,
BREVET D'INVENTION!!!

Boules de gomme à la gomme est déjà assez insolent pour les confrères.

Mais le brevet pris pour avoir inventé de mettre de la gomme dans les boules de gomme!

Grand comme les cinq parties du monde!

*
* *

Une bonne note — également — au théâtre de Grenelle.

Sur son affiche, en effet, après le titre de la pièce en représentation : *Pauvre idiot*, les populations que je ne veux pas blesser en les qualifiant de suburbaines ont pu lire toute la semaine des

Extraits des journaux de 1809 (*sic*),

attestant que le sujet du drame est historique.

Avis aux directeurs parisiens.

L'affiche professant un cours d'histoire est une trouvaille.

Le Courrier de Lyon n'a plus qu'à coller sur les murs tous les débats du procès Lesurques;

Le Naufrage de la Méduse, des fragments du *Moniteur;*

Moïse, un extrait de *l'Ancien Testament;*

La Fiancée du roi de Garbe, le conte de la Fontaine.

Ah! non, non!... Décidément, cette mode pourrait entraîner trop loin.

*
* *

Dialogue surpris chez un malade.

Une dame cause avec la femme de celui-ci.

— Eh bien, comment va-t-il aujourd'hui?

— Heu! heu!

— Avez-vous vu un médecin?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Que la maladie était mortelle.

— Quel est donc ce docteur-là?

— Le docteur X...

— Alors il a raison : avec lui toutes les maladies le sont.

*
* *

Une bête à bon Dieu que l'actionnaire en général, et celui que j'ai l'honneur de vous présenter en particulier.

Le malheureux a été ruiné, — mais ruiné à plates coutures, — par je ne sais quel gérant effronté qui s'en est allé voir en Belgique si le printemps s'avance.

Pendant ce temps, l'infortuné Gogo reste ici seul..... avec son désespoir.

Je le rencontre ce matin :

— Eh bien, et les affaires?

— Ne m'en parlez pas; ruiné! ruiné par ce ..... en qui j'avais tant de confiance. Il a pris la fuite.

— Ah! bah!... Mais j'espère bien que si jamais vous le repincez, vous lui ferez payer cher ce...

— Hélas! fit le pauvre diable avec un pâle sourire vraiment touchant, je suis si pauvre maintenant que je n'ai plus même de quoi nourrir un projet de vengeance.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Patti est revenue au théâtre impérial Italien.

C'est vous dire que la salle est comble à chaque représentation de cette adorable jeune artiste, et que les belles soirées du Théâtre-Italien, interrompues un instant par le départ de Fraschini, ont recommencé.

Mademoiselle Patti revient d'Allemagne, et, comme le petit Poucet, elle pourra retrouver son chemin si elle le veut, car elle a semé sur sa route une pluie de fleurs.

Le public des Italiens a acclamé cette jeune femme, qui est une artiste célèbre à l'âge où d'autres prennent leurs premières leçons de chant au Conservatoire.

Elle apporte au répertoire italien une nouvelle jeunesse, un nouvel attrait, une nouvelle vogue. On a écouté *la Somnambule* comme au premier jour. Cette voix jeune, fraîche et entraînante ajoute un nouveau charme aux fraîches mélodies du maëstro. A côté de la Patti se fait applaudir — vivement et justement — un jeune ténor, M. Nicolini, qui donne les plus brillantes espérances au théâtre.

Le caissier des Italiens peut se frotter les mains, si le public lui en laisse le temps.

Pas loin du Théâtre-Italien, où fleurit la gloire des grands compositeurs de ce pays, se trouve un autre théâtre lyrique qui, hier encore, n'était qu'une petite boîte à musique, et qui songe sérieusement aujourd'hui à prendre sa place. On prépare aux Bouffes-Parisiens un ouvrage en quatre actes, *les Géorgiennes* de M. Jules Moineaux, musique d'Offenbach.

Nous aurons la première représentation quand *les Bavards*, que madame Ugalde reprend à l'heure où nous mettons sous presse, auront fourni une nouvelle carrière. L'affiche est des plus attrayantes : *Lieschen et Fritzchen* devient la bouffonnerie à la mode, et tout Paris fredonne déjà le gai refrain de *Je suis Alsacienne.*

On a joué la semaine dernière un petit acte fort gai, qui, comme l'autre, a vu le jour au Kursaal d'Ems. Cela s'appelle *il Signor Fagotto*, et rappelle pour les paroles l'ancienne comédie dans laquelle un rusé valet trompe généralement avec beaucoup de succès son maître, qui a constamment une petite pupille à surveiller, et que le tuteur veut invariablement marier à un stupide vieillard. On sait ce qui advient en pareille circonstance; le valet se présente sous un déguisement quelconque, et unit la jeune personne au prétendu de son choix.

Voilà le livret de *Fagotto;* on l'a vu, on le voit, et o[n] le verra encore bien des fois au théâtre. Les auteurs n'o[nt] cherché que des situations musicales à l'usage de M. Offen[-] bach, et ils ont atteint leur but. Le musicien a brodé su[r] ce sujet quelques-unes de ces mélodies faciles et gaie[s] qui ont fait sa réputation.

La mauvaise saison exerce des ravages dans le[s] théâtres. Chaque jour on signale quelque nouvelle indis[-] position parmi les comédiens : l'excellent acteur du Palais[-] Royal, M. Lhéritier, avait été atteint d'une maladi[e] sérieuse qui a arrêté les répétitions de la nouvelle pièce[,] *la Cagnotte*, cinq actes de MM. Labiche et Delacour; mai[s] le voilà rétabli, les répétitions se suivent, et *la Cagnott[e]* sera jouée au premier jour. On compte sur un gran[d] succès.

M. de Montigny est le directeur le plus fantaisiste d[e] Paris; il a des audaces qui nous plaisent; c'est un déni[-] cheur de comédiens, et il consacre ses dimanches à essaye[r] des acteurs. En dernier lieu, il a pris au théâtre du Châ[-] telet un jeune acteur, qui n'avait guère joué jusqu'ici qu[e] des seconds rôles dans le mélodrame. M. Montigny l'[a] engagé et lui a confié un des plus charmants rôles, celu[i] d'Olivier de Jalin dans le *Demi-Monde* d'Alexandr[e] Dumas fils.

Ceux qui n'ont pas vu l'inimitable Dupuis dans ce rôl[e] si éminemment parisien trouvent M. Paul Deshayes in[-] suffisant; ce n'est pas l'Olivier de Jalin que nous connais[-] sons, le Parisien, gai, railleur, mordant; M. Deshayes e[n] a fait une sorte de raisonneur qui se prend au sérieux[,] un parfait notaire de province égaré dans le mond[e] parisien.

La bonne volonté ne manque pas à M. Deshayes; il [a] même une certaine distinction, une distinction du mélo[-] drame; mais son jeu est tourmenté, inquiet. On dirai[t] qu'il attend toujours l'inévitable procureur qui trouble le[s] fêtes dans les drames de d'Ennery.

Que M. Deshayes se calme.

Il n'y a pas de substitut dans *le Demi-Monde*, ni de fille enlevée... ni le moindre traître.

Qu'il reprenne donc sa gaieté.

Une jeune débutante, mademoiselle Pasca, est charmante et a obtenu beaucoup de succès.

Albert Wolff.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 423. — 1864 | Prix du numéro : 35 centimes. | 6 Février.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Petersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mietesch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

PARIS SUR LA GLACE, — croquis par CHAM.



— L'oie de madame est prête!
— Idiot de domestique.... dépoétiser mon cygne!

Nouvelle manière d'entamer des relations par cygne.



— C'est le vicomte qui me fait aller!
— C'est bien le moins; tu le fais aller depuis assez longtemps.



Comme quoi, pour écrire sur la glace, on peut se passer d'avoir une belle main; un joli pied suffit.

— Dépêche-toi, Polyte! mossieu ferme à quatre heures!

21868



21869

LE GARDIEN DU BOIS DE BOULOGNE. — Avancez, monsieur! il est défendu de stationner sur la glace!



21870

— Vous avez bien raison, monsieur, faut bien se couvrir de ce temps-ci!



Danger d'une discussion sur la glace.

21871

— Quatre francs? mais c'était deux francs hier la location de vos patins!
— La glace est moins solide aujourd'hui, j'ai moins de garantie.



21872

— Monsieur désire louer le sous-sol? il n'a pas encore été habité! monsieur le trouvera peut-être un peu humide en commençant.



21873

— Faut-il préparer le bain de monsieur?



— Polisson! voulez-vous bien finir?
— Tiens! je suis comme les autres; je me laisse entraîner par les femmes!



21874

— Monsieur ne veut pas s'amuser encore un petit peu?



L'ENTRAINEUR DES COURSES SUR LA GLACE.
Suivre un monsieur sans savoir seulement si sa figure vous convient.



21875

Inconvénient de se trouver sur la glace derrière des militaires.



Cas de cruauté non prévu par la loi Grammont.

21876

MAUVAIS TOUR A JOUER A UN PAUVRE AVEUGLE PAR UN TEMPS DE VERGLAS. — Diable de caniche, qu'a-t-il à courir si vite aujourd'hui?...



— Monsieur! peut-être est-il temps encore de vous engager à renoncer à cet exercice dangereux; réfléchissez avant de descendre.

21877

— Monsieur sonnera pour son linge!



LES INDISCRÉTIONS DU VERGLAS!
— Ah! fi donc, vicomte! des bottines ressemelées!

21878

Comme quoi la coiffure des turcos a bien son avantage par un temps de verglas.

LES MARTYRS DU CARNAVAL,

par Jules Pelcocq.



CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21880

ENGAGÉS VOLONTAIRES.

— Pardieu! vicomte, je commence à la trouver mauvaise.
Palsembleu! baron, j'estime qu'il se fait grandement temps d'écrire à nos parents.



2.881

BEAUX HOMMES, MAIS TROP D'AMOUR-PROPRE.

— Une puissance qui pourrait mettre en ligne un bataillon seulement de gaillards comme nous, je suppose que les autres y regarderaient à deux fois avant de s'y frotter.
— Mon cher, nous pouvons dire, sans fausse modestie, que ce jour-là l'équilibre uropéenne serait détruite.

LE MONSIEUR
QUI NE VEUT PAS VOIR LE BŒUF GRAS.

ACTUALITÉ.

C'est un type.

Classe des poseurs, — subdivision des esprits forts.

Huit jours avant le carnaval, il est en fureur — et il ne décolérera qu'en carême.

Quand il entre au café et qu'on journal lui tombe sous la main, — où l'on annonce que les bœufs gras pour 1864 s'appellent Chose et Machin, il rejette bruyamment le journal en s'écriant :

— Les folliculaires!...

Je vous demande un peu s'ils ne feraient pas mieux de s'occuper des questions utiles à leur pays?

Il faut ne pas respecter la dignité de sa plume pour la consacrer à de telles balivernes... Le bœuf gras!... ne voilà-t-il pas une belle affaire!... Il est bien intéressant, ma foi, de savoir qu'ils se nomment...

Au fait, comment se nomment-ils donc? cela m'est tellement odieux que je n'ai pas même regardé...

Et le monsieur, reprenant le journal, apprend traîtreusement par cœur tous les intitulés qu'il dédaigne.

***

Va-t-il passer la soirée chez des amis?

La maîtresse de la maison, sans penser à mal, lui adresse la parole :

— Monsieur Petrolin, est-ce que vous irez voir le bœuf gras?...

— Non, madame!...

Pour qui me prenez-vous?... Pour un de ces badauds obtus qui se pressent sur les pas de cette mascarade renouvelée des païens...

Car elle est renouvelée des païens... C'est le bœuf Apis, madame.

Le bœuf Apis en 1864!... au milieu d'un siècle de progrès et de civilisation!

— Mais, monsieur Petrolin, ce que je vous en disais, ce n'était pas pour vous offenser..

— Je le concède, madame; mais cette supposition n'en est pas moins blessante pour un homme sérieux.

S'en aller poser des heures entières pour attendre le passage d'un cortége idiot! Serviteur, madame...

Et en descendant le monsieur achète d'un crieur le programme qui annonce l'*Ordre et la marche* du quadrupède honni.

***

Enfin il est venu le grand jour!

Le monsieur qui ne veut pas voir le bœuf gras se lève avec le crépuscule.

N'allez pas supposer au moins que la cérémonie carnavalesque y soit pour quelque chose. Seulement, comme par hasard il ne dormait plus, il préfère se lever.

Une fois levé, il s'habille — et se dirige vers le quartier de l'abattoir.

Ce n'est pas, morbleu! pour le plaisir de voir sortir le char de l'Amour!...

Si vous émettiez cette supposition, il vous en demanderait raison.

Seulement, il s'est rappelé à propos qu'il avait une affaire de ce côté-là. Quelle affaire? On n'a jamais pu savoir. Mais une affaire sérieuse.

Et le monsieur part avec précipitation.

***

Comme cela se trouve!

Juste au moment où il va traverser l'avenue Trudaine, apparaissent les premiers gardes de Paris du cortége.

C'est un fait exprès.

Impossible de traverser la rue. Il faut faire halte.

Ne pensez pas surtout que s'il s'arrête, c'est pour regarder.

Seulement on n'est pas aveugle, n'est-il pas vrai?

Et le monsieur voit une première fois la cérémonie.

***

Mais une idée l'a frappé.

Ce retard sera cause qu'il ne trouvera pas la personne chez qui il avait affaire.

Force lui est donc d'aller d'un autre côté.

Précisément il a dans le faubourg Saint-Honoré une lettre à remettre.

Diable de bœuf gras!

Le voilà qui suit, par une fatale coïncidence, la même route que lui!

Il donnerait deux ans de sa vie pour être délivré du côte à côte des mousquetaires de la boucherie et des ophicléides qui hurlent l'air de *Ah! zut alors!*...

Seulement il ne peut pas s'allonger le chemin de gaieté de cœur.

Et le monsieur emboîte le pas sur les côtés du char.

***

Ah! mon Dieu!

Qu'arrive-t-il encore?

Une halte nouvelle!

C'est ce maudit bœuf qui va présenter ses civilités et ses biftecks futurs à un haut personnage.

L'encombrement est trop grand. On ne peut songer à passer.

Il s'en irait bien! Il voudrait bien s'en aller. Seulement il n'y a pas à y songer. Quand le passage redevient libre, il est encore trop tard pour aller porter la lettre au faubourg Saint-Honoré.

Et le monsieur, se rappelant qu'il a un ami au faubourg Saint-Germain, franchit les ponts — avec le bœuf.

***

A sept heures du soir, il n'a pu, malgré ses héroïques efforts, parvenir à se dépêtrer du cortége maudit.

Aussi le lendemain, quand ses amis l'interrogèrent :

— Hier! répondra-t-il, l'affreuse journée!... Ne me parlez pas du bœuf gras... C'est... c'est... c'est...

***

Mais les mêmes hasards recommenceront l'an prochain.

Ah! oui, allez, c'est un type que ce monsieur qui ne veut pas voir le bœuf gras!

Paul Girard.

UNE VENTE EN 1864.

Avant de commencer, qu'on nous permette un mot de morale.

Que le lecteur se rassure, ce mot ne pourra pas avoir plus de deux cents lignes, vu le petit format du journal.

Nous commençons.

L'espèce humaine est bien *rapiate :* nous n'avons pas craint d'écrire le mot en toutes lettres, parce que nous le pensons.

En effet, chacun tâche de spéculer sur la ruine de son prochain.

Vous apprenez qu'une personne vient de perdre toute sa fortune, vite vous courez lui proposer d'acheter la propriété qu'elle possède, parce que vous savez qu'ayant besoin d'argent, elle vous la laissera à bas prix.

Le patron d'un magasin de nouveautés annonce que, par suite d'une faillite, il vend tout à des prix vraiment extraordinaires de bon marché, et que même, loin de gagner, il perd au moins douze pour cent.

Aussitôt tout le monde de s'écrier :

Oh! la bonne affaire.

Et la foule se précipite dans le magasin pour acheter le plus possible, oubliant que tous les achats qu'elle fait ruinent un pauvre commerçant.

Elle croit acheter tout pour rien, peu lui importe le tort qu'elle peut faire à ceux qui lui vendent.

Nous le répétons, la société est ignoble.

Maintenant que nous avons fait notre petite tirade digne de figurer dans un vertueux mélodrame, nous entrons en matière.

***

M. Cornivet, propriétaire d'un grand magasin de nouveautés, a rassemblé toute sa famille et les principaux commis intéressés dans la maison.

— Messieurs, leur dit-il, les affaires ne vont pas mal; cependant, à mon avis, les acheteurs n'encombrent pas assez nos galeries.

— Faisons des annonces, propose le commis principal.

— Les annonces sont bien usées, on n'y fait guère attention; et d'abord, pour notre part, nous avons annoncé au moins quatre grandes ventes par suite de liquidation, et deux ventes à un bon marché sans précédent pour cause de faillite.

— Oui, continue le caissier, cette ficelle n'est donc plus bonne à rien.

— Aussi, mes amis, j'ai trouvé autre chose; il m'est venu une idée mirobolante. Voyez l'annonce que je vais envoyer à tous les journaux.

Et M. Cornivet lit à haute voix :

« Pour cause de ruine complète et de prochain départ pour la Belgique, vente de toutes les marchandises à des prix exceptionnels de bon marché. Nous perdons cinquante pour cent. »

— Que pensez-vous de cette réclame? demande le patron à ses employés.

— Elle n'est pas mal, murmurent ceux-ci.

— Mais ce n'est pas tout.

— Comment cela?

— Il ne suffit pas de dire que nous sommes ruinés, il faut en avoir l'air.

— Toi, ma femme, tu te mettras en haillons.

— Pourquoi cela?

— Afin de paraître bien malheureuse. Tu erreras ainsi à travers toutes les galeries du magasin, en traînant par la main cinq ou six enfants en haillons eux aussi.

— Comment! cinq ou six enfants?

— Oui, la misère paraît encore bien plus grande quand on a une nombreuse progéniture.

— Mais nous n'avons qu'une fille.

— Nous emprunterons des enfants à nos amis et connaissances. Moi, je porterai une redingote râpée, trouée aux coudes. Vous, messieurs mes commis, vous tâcherez d'avoir une mise semblable à la mienne.

— Cela est-il nécessaire? demanda l'un d'eux, un garçon très-fashionnable.

— Certainement; et vous direz à qui voudra vous entendre que depuis trois mois je ne vous paye plus. Alors le public sera convaincu que nous sommes complétement ruinés, et que nous vendons toutes nos marchandises pour vider le magasin, et vous verrez comme nous aurons des acheteurs.

***

M. Cornivet a fait paraître dans tous les journaux la fameuse réclame; des prospectus sont distribués dans toutes les rues de Paris.

La vente commence au jour annoncé. Les employés sont vêtus comme de véritables bohèmes, et sont coiffés de chapeaux à la Bertrand.

Les galeries du magasin ressemblent au dépôt de la mendicité.

Le patron est mis d'une façon encore plus repoussante que ses commis.

Les acheteurs arrivent en foule. La vente s'annonce sous les meilleurs auspices.

Tous les commis sont à leur rayon, sachant par cœur le rôle qu'ils doivent jouer dans cette grande comédie.

— M. Cornivet a donc fait de mauvaises affaires? demande une dame à un commis attaché à la soierie.

— Oui, madame; et comme son propriétaire lui a donné congé pour le 15, parce qu'il doit quatre termes, M. Cornivet est obligé de se débarrasser de toutes ses marchandises.

— Perd-il, en effet, cinquante pour cent?

— Et même davantage, mais il n'ose pas le dire, craignant de faire trop de chagrin à sa famille.

— O le pauvre homme! Alors je vais profiter de cette occasion et m'acheter trois robes. Combien coûte cette étoffe?

— Cinq francs le mètre.

— C'est cher.

— Non, madame, elle était même marquée dix francs; tenez, voici encore l'étiquette.

— Vous avez raison. Alors veuillez me couper une robe.

***

Le patron est occupé à montrer une confection à une dame.

— Combien me vendez-vous ce manteau de velours? demande la dame.

— Trois cents francs.

— C'est bien cher!

— C'est un manteau qui m'a coûté six cents francs.

— Je voudrais ne dépenser que deux cent soixante francs.

Au même moment la bonne arrive.

— Monsieur Cornivet, dit celle-ci, je ne pourrai pas vous faire à dîner ce soir.

— Pourquoi?

— Le boucher ne veut plus vous faire crédit, il demande un à-compte.

— Horreur!... trois fois horreur! s'écrie M. Cornivet en faisant semblant de s'arracher les cheveux.

Puis, se tournant vers la dame :

— Vous voyez à quelle misère je suis réduit. Si vous achetez ce manteau, je pourrai donner à manger ce soir à ma famille.

— Votre pauvreté me touche, je prends ce manteau, et de plus, comme mon mari est membre du bureau de bienfaisance, je lui demanderai pour vous une dizaine de bons de pain.

***

Un monsieur s'approche du caissier.

— Quelle est donc, lui demande-t-il, cette mendiante qui se promène dans les galeries en traînant derrière elle onze enfants en haillons?

— C'est la femme du patron.

***

Pendant les quinze jours que dure la vente, depuis le matin jusqu'au soir le magasin ne désemplit pas.

Tout le monde fait de nombreux achats pour profiter du bon marché, c'est-à-dire pour spéculer sur la ruine de ce malheureux commerçant.

***

M. Cornivet fait ses comptes avec son caissier.

— Ainsi, dit le patron, nous avons réalisé en quinze jours un bénéfice net de deux cent cinquante mille francs?

— Oui.

— Ces bons Parisiens se sont imaginé que j'étais ruiné et que je perdais cinquante pour cent. C'est charmant... Ah! ah! ah!...

— Les sans cœur ont acheté de la camelotte et ils l'ont bien mérité. Ah! ah! ah!

M. Cornivet et son caissier rient si fort qu'ils sont obligés d'appeler des commis pour leur tenir les côtes.

A. Brémond.

MAL AVEC LES DOMESTIQUES.

TABLETTES D'UN PIQUE-ASSIETTE.

I.

... Comme j'avais fait une bêtise dans cette maison-là, je m'étais dit :

— Voilà une auberge que je peux rayer de mes papiers....

II.

Si je vous disais, au fait, ce qui s'est passé... Voilà le récit.

III.

J'y dînais régulièrement tous les mercredis, et j'y dînais bien, je vous en réponds.

Le menu était ce que je me permettrai d'appeler un menu sérieux.

Petits pois en janvier, gibier en temps prohibé. Je m'y plaisais, quoi...

Un jour, bien entendu que c'était un mercredi, je vis entrer dans la salle à manger une femme âgée.

Quand je dis une femme âgée, je devrais dire une parente de feu Mathusalem.

Figurez-vous une vieille décrépite, rabougrie, poilue et laide à rendre dix sur vingt aux péchés capitaux.

J'étais placé à côté de la dame de la maison, et, pour me montrer extrêmement spirituel, je lui dis en voyant entrer le monstre décrit plus haut :

— Tiens, vous avez des phoques à dîner ce soir?

— Quel phoque? me dit la dame de la maison en fronçant le sourcil.

— Eh bien, cette vieillarde... cette duègne en robe de soie.

— C'est ma mère, monsieur.

Vlan!

IV.

En effet, c'était sa mère, qui avait quitté sa province pour venir embrasser sa fille.

Au moment de prendre congé, la dame qui avait coutume de me dire :

— Monsieur Pertuisane, à mercredi...

Répondit à mon respectueux salut par un :

— Monsieur Pertuisane, j'ai le regret de vous annoncer que nous ne recevons plus à partir d'aujourd'hui.

Je m'y attendais; je n'insistai pas, et je quittai la maison sans rien donner au domestique, qui me mettait d'ordinaire mon pardessus sur les épaules.

Ce domestique, habitué à recevoir sa pièce de quarante sous, me lança un regard chauffé à blanc, mais qui me laissa parfaitement froid.

— Tu comprends, me disais-je, que, puisque je suis fini ici, il est parfaitement inutile que j'encourage tes vices... je garde ma pièce.

V.

Deux mois se passèrent. J'avais complétement oublié la maison, lorsque je reçus un matin une lettre d'invitation à dîner.

J'en fus ébaubi.

— Comment! me dis-je... ils me réinvitent!... ils n'ont donc personne?... Tant pis, profitons de ce pardon, en faveur des petits pois.

Et j'y allai.

Hélas! pourquoi y allais-je?

Le domestique qui me mettait d'ordinaire mon pardessus sur les épaules servait à table.

Sitôt qu'il me vit entrer, il devint pâle de colère.

Je compris sur-le-champ que j'allais avoir affaire à un ennemi, et à un ennemi d'autant plus terrible qu'il était obscur.

La dame de la maison fut charmante, et comme je cherchais à deviner le pourquoi de ce rappitolliage, une vieille dame dit :

— Ah! voilà monsieur Pertuisane; au moins nous ne serons pas treize comme les deux dernières fois...

Ce mot fut une lueur.

J'avais été invité pour faire le quatorzième. Un moment j'eus l'envie de fuir, mais la vue d'un colossal jambon d'York posé sur la table en guise d'ornement me retint.

J'ai toujours adoré le jambon, surtout quand il est d'York.

Je restai donc, et l'on se mit à table.

VI.

Mon domestique commença par servir le potage. D'après mes calculs, je devais être servi le cinquième.

Je le fus le dernier.

Mon domestique donnait le premier accord de sa vengeance.

Je mangeai le potage, mais son infériorité blessa mon palais.

— Auraient-ils changé de cuisinier? me dis-je... Diable! ce serait grave; c'est pour le coup qu'à mon tour je bouderais la maison!

Mais au même instant, comme une clameur d'admiration s'éleva de tous les coins de la table :

— Ah! quel potage!... Délicieux! c'est comme un rêve!

Je regardai plus attentivement le mien, et je vis au fond de mon assiette une couche de poivre.

Je regardai mon domestique, il souriait.

C'était lui!

— Je suis pris! fis-je... Il va me faire ces farces tout le temps du repas... mais que faire?

Le moment de verser le vin avait sonné.

Mon domestique m'en versa, mais en même temps il remplit d'eau mon verre.

— Que faites-vous donc? lui dis-je, vous me mettez de l'eau dans le bordeaux!

— Que monsieur m'excuse, j'avais cru qu'il me l'ordonnait.

Les entrées parurent.

On me servit; mais à partir de ce moment, mon ennemi commença un manége que je recommande aux gens qui aiment à rester à jeun.

A chaque fois que j'attaquais un mets quelconque, le domestique accourait précipitamment et me retirait mon assiette qu'il changeait contre une blanche.

La première fois je me contins, mais à la troisième fois :

— Germain, lui dis-je, mais c'est une plaisanterie, vous m'enlevez mes assiettes avant seulement que j'aie eu le temps de voir ce qu'il y avait dessus.

— Que monsieur m'excuse, répondit-il, mais j'ai ordre de madame de presser le dîner.

Je regardai la dame, elle riait.

Je regardai Germain, il souriait.

— Allons, allons, me dis-je, il n'y a pas à dire, je me passerai de dîner ce soir.

Vint l'heure du café.

C'était probablement le moment attendu par mon ennemi pour couronner sa vengeance. En passant la cafetière à son collègue, il me la laissa choir sur un pantalon aussi neuf que de couleur voyante.

Cette fois, c'en était trop.

Je sortis et gagnai l'antichambre.

Le domestique m'y attendait.

— Germain, lui dis-je, j'aurais deux mots à vous glisser.

— Je suis aux ordres de monsieur.

— S'il vous était égal de descendre dans la cour?

— Comment donc! avec plaisir. Seulement, monsieur me permettra bien de mettre un cache-nez, car le temps se rafraîchit.

Je permis.

Pendant qu'il précautionnait, en domestique bien élevé, sa gorge contre le froid, je me tins le raisonnement suivant :

VII.

— Il y a deux moyens de me réconcilier avec ce domestique, mais il n'y en a que deux.

Le premier, c'est de lui flanquer mystérieusement une volée dont il gardera souvenir, ce qui à l'avenir le rendra doux et souple comme un mouton.

Le second, c'est de lui mettre simplement un louis dans la main.

Lequel des deux vais-je prendre?

Le cas est grave : d'une part, il peut se faire que ce gaillard me rende ma tripotée; de l'autre, que, furieux, il triple sa vengeance. Il est vrai que ma dignité me conseille ce premier parti : on ne doit pas laisser à un inférieur la conviction qu'il pourra se jouer de vous impunément.

D'autre part, le louis est une lâcheté, et c'est surtout vingt francs; mais c'est le moyen sûr, immédiat, quoique parfaitement indigne d'un homme qui se dit homme.

Je réfléchis dix minutes. Germain me suivait dans l'escalier; je le regardai, il était petit, maigre, et j'étais gros et robuste. J'optai brusquement pour la tripotée. Je levais déjà le pied, lorsqu'une vague odeur de dinde truffée me monta au nez.

VIII.

Hélas! qu'auriez vous fait à ma place? La dinde truffée était certainement là en préparation pour le dîner de mercredi.

Je pensai à ma dignité, à la truffe, aux vingt francs, à mon honneur, et...

Et je lui donnai le louis.

IX.

Que le premier mortel bien portant qui a dédaigné les bons dîners me jette la pierre, mais le premier seulement!

ERNEST BLUM.

FANTASIAS.

M. Home revient sur l'eau. Parlons un peu de M. Home.

Tout s'use en ce monde, — et même dans l'autre monde, à ce qu'il paraît.

Les esprits se sont lassés de faire craquer des guéridons en goguette et d'enlever au plafond des tables fantaisistes

Ils ont donc soufflé à l'oreille de leur fidèle collaborateur une idée lumineuse :

— Sois artiste!

— Mais je ne sais pas le premier mot du métier.

— Qu'importe!

Du courage!
A l'ouvrage!
Les vrais esprits sont toujours là.

Ainsi dit, ainsi fait.

Depuis lors, M. Home s'est mis à faire de la sculpture.

C'est feu Pradier qui — à ce qu'il prétend — dirige son ciseau.

Franchement, je trouve que, pour un spirite, M. Home est trop modeste. Pradier avait du talent; mais quand on a le droit de choisir, pourquoi ne pas aller tout de suite frapper au bon endroit?

A sa place, j'aurais sans autre cérémonie donné ma pratique à l'esprit de Michel-Ange ou de Phidias.

Et même... quelle inspiration!

Pourquoi M. Home n'évoquerait-il pas le statuaire anonyme et inconnu qui fit la Vénus de Milo, pour lui demander à quoi cette déesse pouvait employer jadis les bras qu'elle n'a plus?

* *

La liberté des théâtres en produit de toutes les couleurs.

Sa dernière création est une association de quinze auteurs (des jeunes!) qui vont faire bâtir une salle où ils ne joueront que de leurs pièces.

Les fonds sont prêts.

Les devis adoptés.

Les premiers frais sont même faits déjà.

Chacun des quinze a acheté un sifflet pour les soirs où on jouera l'œuvre d'un des quatorze autres.

* *

M. de Girardin a commis, l'autre jour, une tirade grotesque contre les petits journaux :

— Il est vrai, a dit X..., un petit journaliste qui en vaut dix grands, il est vrai qu'il y a une différence, M. de Girardin est tombé et nous ne le sommes pas.

* *

On en rit encore, on en rira longtemps dans un certain monde.

M. N... est jaloux de sa femme comme une association de tigres du Bengale.

Résolu à soumettre sa vertu à une épreuve perfide, il l'attend, l'autre soir, qu'elle était sortie pour aller chez sa mère.

Puis, au moment où elle passe près de lui, à l'endroit où il s'était embusqué en dissimulant son visage, il lui décoche une galanterie à demi-grossière.

Vlan!

Un magnifique soufflet est la riposte.

Le lendemain, le bon M. N... allait partout montrant sa joue encore endolorie, et répétant à ses amis :

— Quelle claque!... Quelle vertu!

— Vous savez que je l'avais reconnu, disait à la même heure à ses amies la petite madame N....

Ah! le bon soufflet qu'a La Châtre!

* *

Les concerts sont venus.

La musique classique ouvre la marche.

Sous prétexte de dignité, les compositeurs se mettent maintenant à étouffer la fantaisie, la mélodie, l'inspiration.

Tout pour la science!

S'ils choisissaient leurs auditeurs, ils se croiraient déshonorés!

Un de ces quakers de l'harmonie avait fait exécuter chez Pleyel un concerto de son cru.

Je ne vous dis que cela.

Il rencontre à la sortie Auber, qu'il avait trouvé moyen d'attirer dans ce piége.

— Eh bien, maître?...

— Vous pouvez être content... C'est un succès d'ennui.

* *

Barrière donnait à dîner à quelques amis. Soudain, — au moment où l'on porte à sa bouche la première cuillerée de potage, — un effroyable vacarme éclate dans la pièce voisine.

On eût dit qu'on brisait toute la boutique d'un faïencier.

Barrière appelle son domestique :

— Eh bien, quel malheur as-tu encore fait?

— Au contraire, monsieur, répond le groom radieux. J'ai eu bien peur, mais il n'y a pas une assiette de cassée.

— Comment! maladroit, *tu fais tant de bruit pour rien?*

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

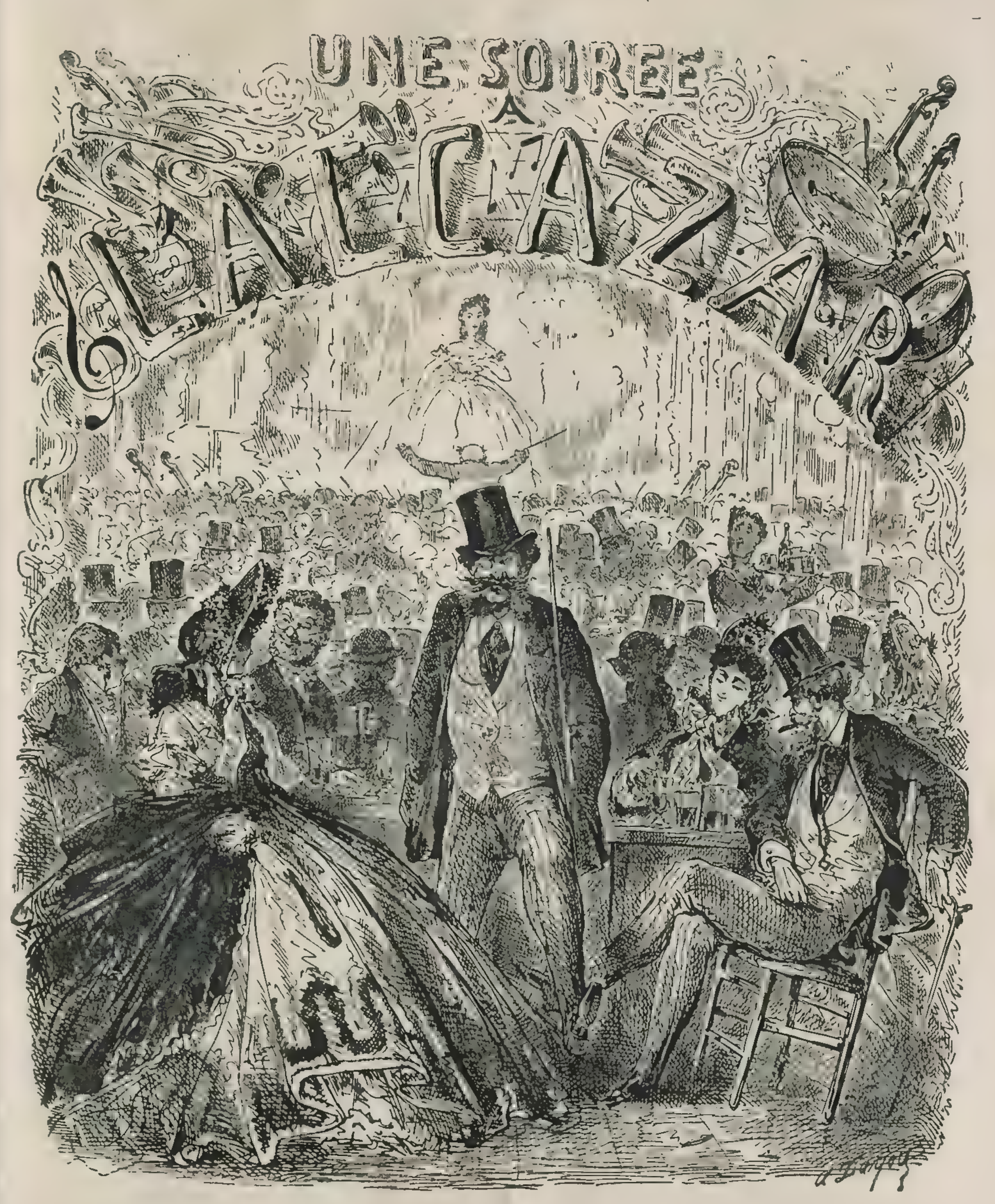
N° 424. — 1864 Prix du numero : 35 centimes. 13 Février.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »



La musique adoucit les mœurs, à preuve l'Alcazar; jamais un gros mot, pas de batterie, orchestre, chanteurs et public, tout le monde est d'accord.



— Et tu crois que ces nuages de fumée ne sont pas faits pour incommoder un peu les chanteurs?
— Au contraire, mon cher; ils y sont tellement habitués, que, si tu ne fumais pas, ils ne chanteraient plus.

21883

Ce n'est pas que le service en souffre; heureusement, comme dit le proverbe, le bonheur tient peu de place



A LA SORTIE.

UN MONSIEUR. — Ah! mademoiselle, j'aimais déjà bien la musique, mais à présent je ne pourrai plus m'en passer.
DEUX BICHES. — Ma chère, la musique! la musique!! O mes parents, que vous êtes donc coupables!
M. PRUDHOMME. — Mademoiselle ma fille, dès demain je vous donne un professeur.

21884

NOBLE ÉTRANGER.

— Monsieur, le concert est terminé, il faudrait vous retirer.
— Oh no! je renouvelai encore le troisième consommation, pour entendre toute seul mademoiselle Thérésa.



A LA GALERIE. — UN CALEMBOUR DE FONDATION.
— Ce que j'aime dans l'Alcazar, c'est le café qu'on sert.

Un monsieur qui est venu pour *voir* chanter; pour un peu il se mettrait dans les instruments.

L'instrument préféré du directeur de l'Alcazar.

UN AMATEUR POUR DE VRAI.
— Monsieur ne consomme pas?
— Non, je ne suis venu ici que pour la musique.
— Mais, monsieur?
— Gardez le reste pour vous.

L'ÉTOILE DE L'ALCAZAR.

21885

CROQUIS PRIS AU THÉATRE, — par DAUMIER.



Le quatrième acte d'un drame intéressant.

CE QUE L'ON FAIT EN DOUZE HEURES.

HUIT HEURES DU MATIN.

Armand Dugodet, jeune homme de vingt-huit ans et jouissant d'une dizaine de mille livres de rente, se lève, passe un pantalon, s'installe devant sa glace et fait sa barbe.

Tout en passant le rasoir sur sa joue, il monologue la réflexion suivante :

— C'est aujourd'hui la fête d'Henriette, je vais être obligé de lui acheter le bracelet qu'elle m'a montré hier soir chez un joaillier du boulevard des Italiens. C'est une dépense de trois cents francs. J'ai bien envie de ne lui acheter que de modestes boucles d'oreilles. Au milieu d'un beau bouquet, cela fera très-bon effet.

On sonne, c'est le commis d'un bijoutier qui apporte un écrin; dans cet écrin il y a un bracelet, juste celui qu'Henriette avait remarqué. Ce bracelet est accompagné de la facture : trois cents francs à payer.

— Qui donc vous a dit de m'apporter cela! demande Armand au commis.

— Une petite dame brune.

— Ah! c'est Henriette; je comprends, pour être bien sûre que je lui donnerai ce bijou, elle me l'a fait envoyer. Je trouve que cette fille est un peu sans gêne; bientôt elle achètera une maison de campagne, et me priera par un commissionnaire de vouloir bien la payer.

Il donne les trois cents francs au commis, qui se retire.

— Je suis forcé de le prendre, puisqu'on me l'apporte, se dit Armand. Ma maîtresse me regarde peut-être comme un imbécile, mais je lui ferai bien voir que je ne suis pas un bon jeune homme que l'on mène par le bout du nez. Je suis furieux.

DIX HEURES.

Armand déjeune, mais il mange sans appétit; il a un bracelet sur l'estomac : un objet de trois cents francs est lourd à digérer.

Arrive un oncle d'Armand.

— Mon cher neveu, lui dit-il, je viens te parler d'affaires sérieuses.

— Y a-t-il de l'argent à gagner!

— Beaucoup.

— Veuillez me dire de quoi il s'agit.

— Tu connais la fille de mon ami Cascaret!

— Pas du tout.

— Eh bien, je veux t'unir à elle.

— Est-elle jolie?

— Deux cent mille francs et des espérances.

— Mais je vous parle de son physique.

— Voici sa photographie.

— Elle n'est pas mal.

— Tu devrais épouser mademoiselle Octavie, c'est le nom de cette jeune fille. Hésiterais-tu à rompre avec ta maîtresse?

— Oh! non. D'autant plus que je crois qu'elle se moque de moi.

— Tant mieux.

— Pourquoi?

— De cette façon, tu rompras plus facilement avec elle.

— Vous avez raison, mon oncle.

— Veux-tu que je te présente aujourd'hui même à ta future?

— Elle ne l'est pas encore.

— Si fait, tu conviens à son père.

— Mais pas encore à mademoiselle Octavie.

— C'est une jeune fille très-respectueuse, elle est toujours de l'avis de ses parents. Je te donne rendez-vous à deux heures chez M. Cascaret.

LES PROVERBES ILLUSTRÉS, — par G. Randon.


21887
Rien pour rien.


21888
Ne réveillez pas le chat qui dort.


21889
Qui s'y frotte s'y pique.


21890
Chien qui aboie ne mord pas.


21891
Où il y a de la gêne, il n'y a point de plaisir.


21892
Une femme laide est un vrai remède d'amour.

— Et moi, se dit Armand, je vais passer un habit, puis j'irai chez Henriette pour rompre avec elle. Attention à la scène de la rupture, c'est un peu difficile, mais je trouverai bien quelque chose en chemin. Je vais emporter le bracelet, je le lui laisserai comme fiche de consolation.

MIDI.

Armand arrive chez Henriette.

— Je sais tout, dit-il en voulant paraître très-furieux. Henriette, entre nous, tout est rompu.

Henriette pâlit; cette pâleur n'échappa pas à Armand, et lui donna du courage; il espérait avoir frappé juste.

— Je suis sûre, s'écria sa maîtresse, que c'est Julie qui t'a fait des cancans.

— On m'a fait jurer de ne pas dire le nom de la personne qui a eu la bonté de me prévenir.

— Je suis persuadée maintenant que c'est Julie, car il n'y avait qu'elle qui le savait.

— Vous avouez donc votre faute, madame! s'écrie Armand en essayant de parodier Laferrière et en allant s'asseoir sur toutes les chaises.

— Mon petit Armand, je te jure que je ne te tromperai plus.

— Tu me jures cela aujourd'hui, mais demain tu recommenceras. Oh! comme voilà bien les femmes!

— Pardonne-moi, mon ami.

— Non, madame, je vous le répète, tout est rompu.

Et Armand s'éloigna.

— Ma foi, pensa-t-il une fois qu'il fut dans la rue, je n'espérais pas cela finirait si bien. Seulement, si elle m'avait demandé des explications, j'aurais été bien embarrassé. Tiens, qu'est-ce qui me ballotte donc dans la poche de mon habit? C'est le bracelet! J'ai rompu et j'ai économisé trois cents francs. Quelle chance!

DEUX HEURES.

— Monsieur Dugodet, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille, mademoiselle Octavie, une enfant charmante, qui a eu à la pension le premier prix de couture, et qui s'occupe tous les matins du ménage.

— Je vous présente monsieur Armand Dugodet, mon neveu, un excellent valseur et un très-fort pianiste.

Après ces présentations, on s'assit et on causa de choses et d'autres.

De l'académicien qui venait de mourir et de celui qu'on allait nommer.

Des pièces nouvelles.

Des étoffes à la mode.

Des trois bœufs gras.

Etc., etc.

Après une heure de conversation, on se quitta.

A peine furent-ils sur le palier que l'oncle adressa à son neveu les questions de rigueur.

— Comment la trouves-tu?... Te convient-elle?... Veux-tu l'épouser?...

— Oui, répondit Armand à toutes ces questions, qui arrivaient en feu de file.

— Très-bien, nous allons adresser notre demande.

— Mais je ne suis pas sûr de plaire à cette jeune fille.

— Elle veut bien de toi pour mari.

— Comment savez-vous cela?

— Il a été convenu que si tu lui plaisais elle laisserait tomber son mouchoir sur le tapis pendant la conversation.

— Elle l'a en effet laissé tomber, et c'est moi-même qui l'ai ramassé.

— Va au café voisin, j'irai t'y retrouver dans un instant, le temps seulement de faire ma demande.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21893

— Est-il vrai que dans votre pays vous pouvez épouser plusieurs femmes?...
— O cara bellamia! en France, Abd-Allah n'en voulir qu'oune petite... à la fois.



21894

— Tu as le toupet de bougonner!... tandis que c'est moi qui devrais me plaindre au colonel que tu as un piton qui ébrèche tous mes rasoirs!

QUATRE HEURES.

— Mon cher Cascaret, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Octavie, votre fille, pour mon neveu Armand.

— Je vous l'accorde avec le plus grand plaisir, et je vous prie d'amener votre neveu dîner avec nous ce soir.

— Je cours le chercher.

SIX HEURES.

— Mon cher gendre, tenez-vous à rester à Paris?

— Non certes.

— Alors je vais acheter un château à Évreux, et nous nous y retirerons tous en famille.

— J'adore la campagne, et vous avez là une excellente idée, mon cher beau-père.

Armand s'approche d'Octavie et tire de sa poche l'écrin qui renferme le fameux bracelet.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir ce petit cadeau en souvenir de notre première entrevue.

— O le charmant bracelet! s'écrie Octavie.

— Sapristi! mon gendre, vous n'avez pas perdu de temps.

— Enfin, se dit Armand, j'ai trouvé un bon placement de mon bracelet, Henriette a eu raison de me le faire apporter.

A HUIT HEURES DU SOIR.

Armand regagne son domicile.

— Dans huit jours, se dit-il, on signe le contrat, et dans trois semaines je serai marié. Je n'ai pas perdu de temps. En douze heures, j'ai rompu avec ma maîtresse, qui me mangeait cinq cents francs par mois, et j'ai trouvé une femme qui m'apporte vingt mille livres de rente.

Je suis comme Titus, je n'ai pas perdu ma journée!

A. Marsy.

LES CARÊMES PARISIENS.

I. — DIX CENTIMES DE PHILOSOPHIE.

Les austérités ont commencé.

La morue triomphe sur les ruines des faisans truffés et des poulardes odorantes.

C'est le carême.

Mais est-ce vraiment bien la peine qu'il y ait dans le calendrier une époque qui porte ce nom?

Pour la vie parisienne, n'y a-t-il pas des carêmes bien autrement maigres qui succèdent continuellement à des carnavals bien autrement gras?

C'est ce que nous allons voir, c'est ce que vous allez voir; c'est ce que trop de gens ont vu et verront encore.

Exemples :

II. — LE CARÊME FINANCIER.

— Numéro 52!..

Je ne suis plus même un homme! Je suis le numéro 52..

C'était pourtant une bien belle conception que celle des *étriers-calorifères* pour préserver nos sportsmen des bronchites.

Ça a même mordu un moment.

Deux quincailliers en retraite ont versé dans mon sein leurs économies.

Malheureusement mon sein fut comme le tonneau des Danaïdes.

Les économies n'ont fait que le traverser.

Alors...

Je ne me serais jamais douté de ce que l'âme d'un quincaillier en retraite pouvait contenir de colère.

Ils se sont mis tous les deux à mes trousses avec les recors, les commandements, les papiers timbrés!..

Les *étriers-calorifères* avaient vécu, — et avec eux mes splendeurs fugitives.

N'être plus qu'une fraction de l'arithmétique de Clichy!

Je pose zéro..., et je n'ai malheureusement rien retenu du tout!

III. — LE CARÊME AMOUREUX.

— Trois Adelines..., onze Louises..., six Mariettes!.. Quand je pense à ce temps-là!..

Les voilà toutes... Miniatures..., pastels.., daguerréotypes!...

Et elles m'aimaient! Et ne pas savoir où mettre ces encombrements de cœur... Hum!.. hum!..

Pauline!... Pauline!

Vous verrez que cette maudite bonne ne m'apportera pas ma guimauve.

Ah! vous voilà, Pauline! ce n'est pas malheureux.

— Quoi! pas malheureux!... On n'est pas des nègres. Je faisais mon pauvre café.

— Je ne vous dis pas...

— Et puis, vous savez, si vous n'êtes pas content, vous pouvez en chercher une autre.

— Pauline... Tu exagères... Je n'ai pas voulu... Voyons, regarde-moi!

— Joli spectacle... D'abord, il me faut de l'augmentation... Sans compter que vous m'avez promis un bonnet à rubans.

— Tu l'auras. (*Il entoure la taille de cette quinquagénaire gouvernante.*)

— Bien sûr?

— La paix est-elle faite?

— Enfant gâté! (*Elle lui offre une prise.*)

III. — LE CARÊME LITTÉRAIRE.

— Monsieur Grappin, éditeur?

— C'est moi, monsieur.

— Monsieur, mon nom ne doit pas vous être inconnu; je suis Clapotet...

— Clapote quoi?

CROQUIS PARISIENS, — par A. Grévin.



21895

— Il n'y a que trois mois que vous habitez Paris, et vous devez déjà trois termes à votre propriétaire!
— Oui, mossieu! j' vous dis, c'est à ne pas croire, les termes à Paris, comme ça court vite!...



21896

— Demandez, mon bourgeois, vot' cigare et vot' feu....
— Allons! va donc, je te dis que je ne fume pas.
— Et madame?...
— Madame non plus.....
— A' vous a menti, bourgeois, j' sais qu'a' fume.

— Clapotet, l'auteur des *Mystères de la Morgue*, un drame qui eut deux cent trente-neuf représentations de suite en 1841.

— Ah!... Que voulez-vous que j'y fasse?

— J'ai écrit aussi plusieurs romans; entre autres, les *Cœurs maudits*, qui furent tirés à onze éditions en 1846.

— Je ne vous dis pas le contraire.

— Monsieur, je viens vous proposer un volume.

— Oh! oh!

— Monsieur, je suis dans le plus grand besoin.

— Vous n'êtes pas le seul.

— Alors, monsieur, vous ne pouvez...

— Rien... A moins que vous ne vouliez entreprendre des travaux qui...

— J'accepte d'avance.

— Je publie une *Cuisinière bourgeoise* et un *Secrétaire des amants;* si vous vous chargez de revoir les épreuves et de rajeunir le style, c'est deux sous la page!!

IV. — le carême galant.

— Bougez donc pas, qu'on vous dit; n'en v'là encore un blanc!... Faut-i l'arracher?... Ça y est.

Ah! dame oui, c'est guignonnant!

On se dégomme à la queue leu-leu... Faut pas vous figurer, mam'selle Coquinette, que j'ai toujours été femme de ménage.

Des ménages!...

Avant d'en faire, j'en ai défait. Et peut-être plus que vous, ma petite chatte.

Ce que je vous en dis, c'est pas pour vous offenser, pas vrai?

Bougez donc pas!... Encore un blanc!... Ils s'éclaircissent aussi joliment dans les raies, vos cheveux ondoyants.

Pour vous en revenir, ce que j'en fais, c'est avec la bonne intention de vous avertir, parce que, comme on dit, un bon averti...

Vous êtes comme moi, vous! Vous n'avez pas usé souvent le trottoir d' la Caisse d'épargne.

Eh ben, rappelez-vous ce que je vous prophétise au jour d'aujourd'hui.

Vous poserez la sangsue, comme votre servante, et ça ne sera pas vieux, sans compter...

Bougez pas! Encore un blanc!

V. — le carême.

On pourrait passer ainsi une revue complète de la société.

A droite, à gauche, en haut, en bas!

On ne rencontre que carêmes.

Le carême du talent, pour ce peintre qui survit à sa gloire;

Le carême des idées, pour ce journaliste qui revient à la presse quand la presse ne voudrait pas revenir à lui;

Le carême de la santé, pour ce *cotillonneur* qui se trouve fort dépourvu quand les rhumatismes sont venus;

Le carême de la famille, pour ce père Goriot abandonné par des enfants ingrats!

Carêmes partout! carêmes toujours!

Almanach, tu dissimules!

Paul Girard.

FANTASIAS.

L'Académie n'est pas à la noce.

De tous les côtés on lui tombe sur le fauteuil, avec une *furia francese*.

Son prestige est fortement écorné, et je ne le lui envoie pas dire, — ce qui me fait six sous d'économisés sur le Factage parisien.

La faute en est aux vieux qui la firent si revêche aux talents modernes.

De cette façon, peu à peu un corps jadis illustre est tombé dans un discrédit qui le mine.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine croulante.

Et — comme pour hâter sa chute — l'Académie s'entête à ne nommer toujours que des médiocrités, des obscurités, des impuissances.

Un mot cruellement spirituel a été prononcé à ce sujet, au sortir d'une des dernières séances de réception.

— Mon Dieu! a dit un critique, on s'étonne toujours que l'Académie fasse obstinément des choix pareils... Rien de plus naturel... *On prend toujours des invalides pour garder les démolitions...*

***

Un statisticien vient de faire un calcul.

Il a supputé qu'en ce moment, dans toute l'Europe, on est occupé à métamorphoser trois mille vieux clichés des guerres de Crimée, d'Italie ou d'Amérique, pour en faire des gravures représentant des épisodes de la guerre du Danemark.

Le même statisticien a supputé encore que cinq mille littérateurs qui avaient commencé, dans diverses langues, des romans dont l'héroïne était une Polonaise, sont en train d'arranger les mêmes romans pour que l'héroïne devienne une Danoise.

Je crois que le statisticien a été au-dessous de la réalité.

***

Pradier n'est plus.

Je ne parle pas du sculpteur. Le bâtonniste a éclipsé celui-ci.

Aux derniers les bons — même dans la mort.

On a *oraisonfunébrisé* ce jongleur non Chinois de toutes les façons.

Déposons sur sa tombe une anecdote oubliée.

C'était sur la place des Pyramides, local d'autant plus aimé du bâtonniste que, par suite d'une permission spéciale, il avait seul le droit d'y stationner.

Pradier exécutait un de ses tours favoris, lequel consistait à lancer en l'air de la monnaie qu'il recevait ensuite dans son gousset.

— Voyons, messieurs, qui veut me confier une pièce quelconque?... Je me charge de faire passer votre argent dans ma poche par le procédé le plus expéditif...

Personne ne bouge.

— Eh bien! insiste le saltimbanque.

Nouveau silence.

— Je comprends... fait-il alors... Vous êtes blasés. Vous avez vu trop souvent exécuter ce tour-là à la Bourse!

***

La grippe! Elle encore! Elle plus que jamais! C'est au point que...

Jamais, je crois, je n'avais rencontré un type plus curieux.

J'avais hier besoin d'un char numéroté.

J'avise un remise.

— Cocher!

La voiture accoste le trottoir.

Je pose un pied à l'intérieur.

Mais au moment où je vais monter :

— Pardon, bourgeois, interrompt l'automédon. Auparavant, allez-vous de l'autre côté de l'eau?

— Non.

— A la bonne heure, parce que sans ça j'aurais pas pu vous prendre. Le médecin m'a défendu de passer les ponts à cause de ma grippe.

***

Ces académiciens!

Il faut toujours y revenir — et il paraît que ceux des sciences valent ceux des lettres.

Dernièrement, un savant avait adressé à l'Institut un rapport très-érudit sur la *quinoline*.

Le secrétaire perpétuel en rend compte à l'Académie en annonçant que c'est un rapport sur la *crinoline*.

Historiquissime!!

***

Il paraît d'ailleurs qu'à l'étranger les corps savants nous valent.

Une conférence de légistes mettait au concours le mois dernier en Angleterre cette question abracadabrante :

« *Peut-on épouser la sœur de sa veuve?* »

Il y a eu des mémoires envoyés.

***

Une de nos célébrités maritimes a commencé par être mousse à bord d'un bâtiment de l'État.

Mais mousse recommandé au capitaine, un vieil ami de la famille.

Aussi le débutant fut il d'abord traité avec toute la bienveillance désirable.

Par malheur, le gaillard avait la tête vive.

On lui inflige une punition.

Il se regimbe.

Bref, on est forcé de lui faire faire connaissance avec le cachot du bord.

En débarquant à terre, le jeune homme — une notabilité actuelle — écrit à son père pour lui rendre compte de la traversée.

Sa lettre, d'un laconisme ingénieux, se composait de ces seuls mots :

— Mon cher père,

J'ai achevé mon voyage. En voici le compte rendu fidèle :

Première partie : *Amicale*. Seconde partie : *A fond de cale*.

***

Vous les connaissez, ces importuns qui, à la troisième fois qu'ils vous voient, ont l'air d'avoir été élevés avec vous.

C'est le type de B..., un de nos gêneurs les plus réussis.

Récemment, ce raseur s'était accroché à un homme de lettres — connu pour sa cordiale hospitalité.

D'abord tout alla bien. C'était même fatigant d'obséquiosité.

Mais en peu de temps cela tomba dans l'excès contraire, à tel point que l'homme de lettres fut obligé de consigner B... à sa porte.

— Vous comprenez, racontait-il hier, un garçon qui le premier jour disait *vous* à mon chien, et qui le quinzième avait envie de dire *tu* à ma femme!

***

Un de nos académiciens est bavard, mais bavard... Quand il se trouve quelque part, il faut qu'il parle seul.

Jamais de sa vie il n'écouta.

Or, voici que justement il devient avec l'âge sourd comme un créancier qu'on implore.

— Il perd tout à fait l'ouïe, annonçait un de ses confrères à M. Villemain.

— Faute d'habitude, fit le secrétaire perpétuel du Dictionnaire.

PIERRE VÉRON.

On lit dans un journal du Midi :

« Les phénomènes météorologiques du mois de janvier se sont trouvés conformes aux prédictions de M. Mathieu (de la Drôme). « Vers le premier quartier du 15 janvier, probablement quelques jours plus tôt, avait-il dit, grands vents, pluie ou neige sur le littoral de la Méditerranée. Au centre et au nord, le premier quartier donnera peu d'eau, si ce n'est dans quelques pays de montagnes. » Pour le courant de février, M. Mathieu (de la Drôme) signale dans certaines zones, qu'il précise, de prochains dangers pour la navigation. »



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 425. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 20 Février.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

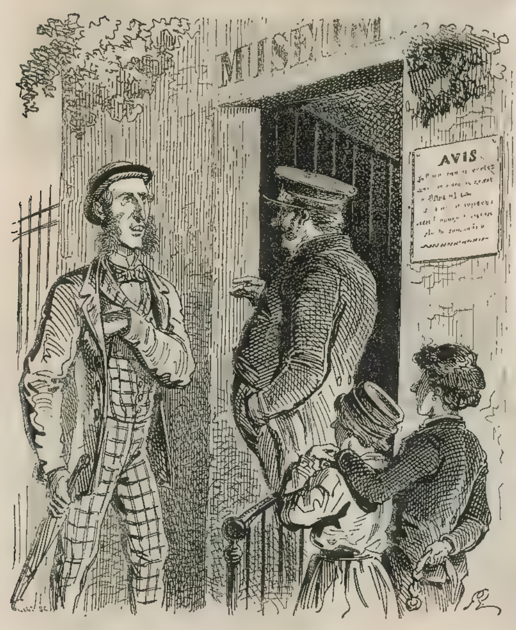
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon.



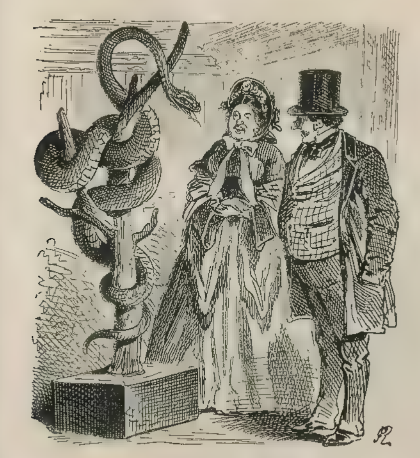
21897

— Moâ montrer passe-port à vô?
— C'est inutile, on voit bien que mossieu n'est pas Parisien.



21898

— Papa, à quoi donc peuvent servir les crocodiles?
— Mon ami, la nature est comme les rois ; elle ne veut pas être questionnée.



21899

— Si au moins le serpent du paradis terrestre avait été empaillé! quel bonheur pour la pauvre Ève!
— Et pour le pauvre Adam!



21900

LE HOMARD D'AMÉRIQUE.

— Quel dommage de sacrifier une si belle pièce à la curiosité des badauds!



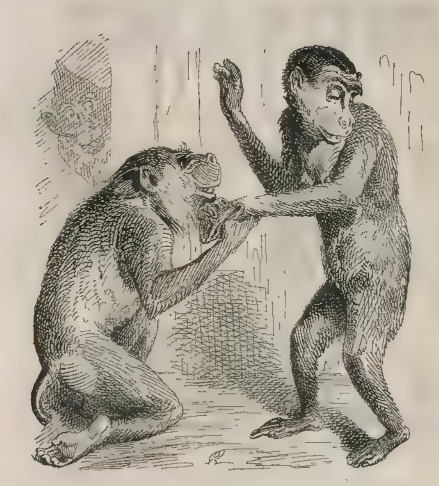
21901

LE BALEINICEPS ROI (*sic*).

Ah! dame nature! je vous y prends à faire aussi de la charge!

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon (suite).

LA SINGERIE.



21902

Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux
Qui redouble ma honte et nous pèse à tous deux.
(Voltaire.)



21903

Je veux t'entretenir un instant sans témoin,
Loin des regards jaloux de cet affreux *babouin*.
(Racine.)



21904

Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir se faire un heureux esclavage.
(Crébillon.)



21905

Je ne suis point un duc,
Je ne suis point un prince,
Mais je suis grand de cœur,
Si de corps je suis mince.
(Corneille.)



21906

Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ce lieu mettre un pied téméraire.
(Racine.)



21907

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.
(Regnard.)



21908

Oh! que n'ai-je aussi, moi,
Des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir!
(V. Hugo.)



21909

Moi, j'aime à voir quereller les méchants,
C'est un repos, du moins, pour les honnêtes gens.
(Colin d'Harleville.)

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. RANDON (suite).



21910

Les arts d'agrément y sont enseignés par des professeurs d'élite qui savent en rendre l'étude attrayante et fructueuse même aux élèves les moins doués ou les plus apathiques.



21911

Enfin, chez les natures vicieuses, les caractères récalcitrants, l'instituteur, homme sévère, mais juste, s'attache, pendant que chez eux l'épiderme est encore souple et tendre, à faire pénétrer les démonstrations les plus radicales de sa méthode.



21912

AVIS AUX FAMILLES.

On prend les jeunes éléphants en sevrage. Bon air, vaste promenade, soins maternels, prix modérés. — S'adresser à la rotonde du Jardin des plantes.



21913

JACK CHIMPANZÉ

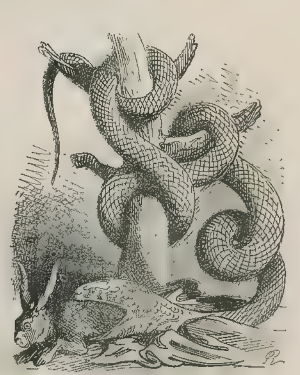
mort à la ménagerie à la fleur de l'âge.

Il était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin, etc., etc.



21914

— Voilà des petites gaillardes qui pourraient quasi, sans lever le cou, manger leur soupe sur ma tête.
— Et qui auraient l'agrément de n'y pas trouver de cheveux.



21915

Un lapin qui a le temps de broyer du noir pendant que le boa digère la première moitié de son individu.

LA PÊCHE AU MARI, — par Raunheim.



21916
M. Moutonet, ex-négociant en denrées coloniales, dix mille francs de rente, capitaine de la garde nationale, abonné depuis vingt ans au *Constitutionnel*.



21917
Madame Moutonet, quarante-deux ans, veut paraître du même âge que sa fille.



21918
Mademoiselle Palmyre, dix-huit ans, rêve petites moustaches.



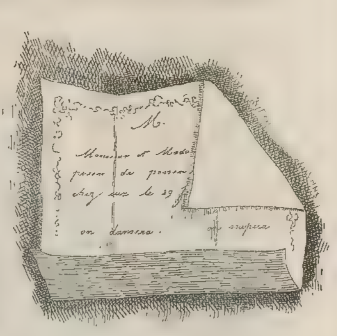
21919
M. Hercule fume les cigares de monsieur son père.



21920
Dans l'intérêt de la pêche, on jette l'hameçon — à la Porte-Saint-Martin,



21921
. .. dans les Musées et autres promenades publiques.



21922
L'exhibition au dehors n'ayant pas réussi, un grand raout est décidé.



21923
En attendant le grand jour, Palmyre a le sommeil quelque peu agité !...



21924
LE GRAND JOUR, SEPT HEURES DU MATIN. — On ne frotte pas souvent dans cette baraque.



21925
— Sapristi ! diantre de rasoir ! et de deux..... ça commence bien !



21926
— Sera-t-il blond ou brun.....
— Serrez ! serrez !... serrez donc !



21927
M. Hercule prend sa revanche du trop maigre dîner.

LA PÊCHE AU MARI, — par Raunheim (suite).


21928
A chaque coup de sonnette, la famille se précipite, dans l'espoir de voir arriver un prétendant.


21929
Quelques invités intimes, célibataires et bien posés.


21930
Peu de demoiselles, mais d'une laideur choisie. Beaucoup de jeunes gens.


21931
Cependant mademoiselle Palmyre trouve son idéal dans M. Adolphe, jolie moustache brune.


21932
Elle en fait part à M. et à madame Moutonet.


21133
Trente degrés au-dessus de Réaumur.

UN JURY DE PEINTURE FANTAISISTE.

Il commence ses opérations et se montre taquin envers l'Institut.

TOURNANT. — Messieurs et chers collègues, je me sens en goût de sévérité aujourd'hui, et vous?

BAZAR. — Moi de même, et sans que la moindre idée de justice vienne tempérer ce mauvais vouloir.

MICHEL. — Allons, gardiens, sortez les galettes du four.

(*L'escouade de gardiens tout entière apparaît attelée à une toile immense.*)

VERTFEUILLE. — Triple chope! en voilà une miniature!

BRANCARD. — De qui est ce petit bijou?

LE GARDIEN. — Il est signé à gauche.

TOURNANT. — M.e.i.s.s.o.n.i.e.r. Meissonier!

BAZAR. — Il aurait renié tous ses petits dieux, c'est impossible.

MICHEL. — Et pourquoi donc? En prenant de l'âge, il aura agrandi sa manière.

BAZAR. — En vieillissant, rien ne grandit, tout se rapetisse.

MICHEL. — Pardon, je sais des choses qui s'allongent avec les ans... le nez, le menton et les dents.

TOURNANT. — Que représente le tableau de Meissonier?

VERTFEUILLE. — Comment! tu ne vois pas : *Le combat de David et de Goliath*, sujet favori de tous les peintres réformés par le conseil de révision pour insuffisance de taille.

TOURNANT. — Aux voix, le *David* de Meissonier. Je vote noir.

QUELQUES VOIX. — Oui, oui, refusé!

BAZAR. — Pourtant cette toile n'est pas dénuée de sens.

TOURNANT. — Quelle bête de remarque! Est-ce que Meissonier n'est pas de l'Institut?

BAZAR. — C'est vrai; mais il ne manque pas de talent.

TOURNANT. — Deux raisons pour une de le refuser.

BAZAR. — Nous sommes donc passionnés?

TOURNANT. — Parbleu! comme Héloïse et Abélard.

VERTFEUILLE. — Tu aurais pu choisir une comparaison plus heureuse dans sa seconde moitié.

TOURNANT. — Gardiens, transvasez le *Meissonier* dans la salle des morts.

LE GARDIEN CHEF, *apportant une toile voilée avec un sourire narquois.* — Messieurs, ceci vient encore de la rue Mazarine!

TOURNANT. — Nous l'aurions bien vu à la touche. Découvrez ce tableau.

(*Le voile est retiré.*)

BAZAR. — Comment! la toile est toute blanche? En voilà une mauvaise plaisanterie!

LE GARDIEN. — Pardon, monsieur Bazar, c'est signé.

BAZAR. — C'est signé, c'est signé... En effet... Ah, mon Dieu! qu'ai-je lu?... « Picot *fecit.* »

(*Mouvement chez les neuf.*)

MICHEL. — Gardien, que signifie ce lazzi?

LE GARDIEN. — Faut-il vous répéter les paroles de M. Picot?

VERTFEUILLE. — Non, si elles doivent être pénibles à entendre.

TOURNANT. — Arrière toute pusillanimité! Parlez.

LE GARDIEN. — Pour lors, M. Picot nous a chargé de vous dire que ce tableau *non terminé* était assez bon pour vous, et qu'il entendait qu'il fût reçu et bien placé.

BRANCARD. — C'est trop fort!

LE GARDIEN. — Il a ajouté qu'il viendrait le finir, s'il en avait le temps.

VERTFEUILLE. — Il est impossible d'agir plus cavalièrement.

TOURNANT. — L'audace ne me déplaît pas chez un homme d'âge. Je vote pour la réception.

(*Sous le coup de la terreur produite par le nom flamboyant de* Picot, *la toile blanche est reçue à l'unanimité.*)

VERTFEUILLE. — Quelque chose me dit que nous venons de commettre une platitude.

TOURNANT. — Personne de nous n'en doute; mais il faut savoir quelquefois se faire mince pour n'être pas écrasé.

MICHEL. — Encore un peu, et il nous enverra une paire de bottes cirées à l'œuf, avec injonction de les recevoir.

BRANCARD. — Je vous propose une vengeance : nous placerons ce tableau inachevé sens dessus dessous.

MICHEL. — Belle malice! Le *sujet* se comprendra aussi bien.

BRANCARD. — Oui; mais le nom se lira à l'envers.

TOURNANT. — Messieurs, quand on fait les choses, il

LA PÊCHE AU MARI, — par Raunheim (fin).



21934

MAITRE JOSEPH POUILLOT. — Huissier.
PALMYRE. — Est-il laid!



21937

PREMIER CHAGRIN D'AMOUR.

— O Adolphe, j'en mourrai!!!...



21935

CONCLUSION ORDINAIRE.

Par-devant monsieur le maire.

21936

M. Adolphe!



21938

Maître Joseph Pouillot.

faut les faire bien; l'œuvre de l'académicien sera placée à l'endroit. Passons à un autre numéro.

LE GARDIEN. — Voilà un portrait de Flandrin.

LES NEUF *avec ensemble.* — Refusé!

LE GARDIEN. — Ah! messieurs!..

BAZAR. — Ce refus te peine?

LE GARDIEN. — Je l'avoue; M. Flandrin a un si joli crayon!

VERTFEUILLE. — Malheureux! tu oublies donc qu'il a un frère paysagiste?

LE GARDIEN. — C'est vrai, je l'avais oublié.

VERTFEUILLE. — Eh bien, nous refusons l'aîné à cause du cadet.

BAZAR. — Il est bien entendu que nous ne recevrons pas le cadet à cause de l'aîné?

TOURNANT. — Cela va de soi. — Autre chose!

LE GARDIEN. — Le *portrait de M. Couder*, par M. Alaux. (*Rire général*).

BAZAR. — Refusés : l'un à cause de l'autre, et l'autre à cause de l'un.

TOURNANT. — Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

LE GARDIEN. — C'est de M. Signol.

MICHEL. — Et ce sujet représente?

LE GARDIEN. — L'*Enlèvement du templier Bois-Guilbert par Rébecca.*

VERTFEUILLE. — Voilà qui est piquant.

BAZAR. — Encore un peu, et M. Signol fera lutiner Tarquin par Lucrèce. Ce tableau médiocre doit être reçu. Il montrera au peuple artiste ce qu'étaient ses ex-tyrans. M. Signol est admis.

LE GARDIEN. — Une nouvelle *Naissance de Vénus*, par M. Cabanel.

TOURNANT. — Il n'en finira donc pas celui-là avec la mère des Amours?

LE GARDIEN. — Celle-ci est de dos.

MICHEL. — Reçue à correction : vous direz à M. Cabanel qu'il retourne sa Vénus, et l'on verra.

LE GARDIEN. — Mais c'est un tout autre tableau à faire?

MICHEL. — Pas d'observations! faites disparaître Cypris.

LE CONCIERGE. — Messieurs, une députation...

LES NEUF. — Non, non, pas de députation!

LE CONCIERGE. — ... Composée d'élèves de M. Ingres et portant un tableau du maître, demande à être introduite céans.

TOURNANT. — Bah! introduisez.

(*Quatre beaux jeunes gens sont admis dans le sanctuaire. Ils portent sur une civière un tableau recouvert d'un crêpe.*)

TOURNANT. — Pourquoi cet appareil funèbre?

LES QUATRE JEUNES GENS. — Hélas! hélas!! hélas!!! hélas!!!!

MICHEL. — Veuillez traduire en langue vulgaire tous ces points d'exclamation.

PREMIER JEUNE HOMME. — Nous vous apportons ici une œuvre du maître, ô malheur!

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — O misère!

TROISIÈME JEUNE HOMME. — O désespoir!

QUATRIÈME JEUNE HOMME. — O tout!

TOURNANT. — Cette explication est insuffisante. Découvrez le tableau; peut-être sera-t-il plus explicite que vous.

(*Le crêpe est enlevé. O surprise! Une merveille de couleur s'offre aux regards du jury.*)

MICHEL *se découvrant.* — Messieurs, saluez!

VERTFEUILLE. — Ceci serait de M. Ingres?

LES QUATRE JEUNES GENS. — Cela en est.

BAZAR. — Mais c'est tout simplement un bouquet de fleurs de la plus belle eau.

TOURNANT. — Cher collègue, cette expression ne s'emploie que lapidairement parlant.

BAZAR. — Qu'importe? Je dirai, si vous voulez, que ce diamant est de la plus grande fraîcheur.

TOURNANT. — Même abus d'une qualification hétérodoxe.

MICHEL. — Mais que signifie ce tableau? Je n'ose en croire mes pupilles dilatées.

PREMIER JEUNE HOMME. — Vous ne le pressentez que trop! Voici le sujet : *Le triomphe de la couleur sur la ligne.*

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Vous y voyez Raphaël et Léonard de Vinci foulés aux pieds par Rubens et Rembrandt.

BAZAR. — C'est ma foi vrai.

TOURNANT. — Mais ces deux figures dans le coin, il me semble les reconnaître.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — C'est M. Ingres à genoux devant l'ombre d'Eugène Delacroix, et lui demandant pardon d'avoir sacrifié la couleur à la forme.

VERTFEUILLE. — Cette apostasie ne manque pas de grandeur.

LES QUATRE JEUNES GENS. — Elle nous plonge dans un désespoir incalculable.

TOURNANT *avec bonté.* — Remettez-vous, messieurs, d'une alarme si brûlante; ce tableau ne peut être reçu.

LES QUATRE JEUNES GENS. — Il serait vrai? O bonheur!

TOURNANT. — Ses grandes qualités picturales nous font un devoir de le refuser.

BAZAR. — Allez dire à votre maître qu'il fasse retoucher son tableau par M. Pingret, et peut-être pourra-t-il fléchir notre goût éclairé.

(*Les élèves remportent l'œuvre splendide du maître en exécutant un pas en rapport avec leur allégresse.*)

LE GARDIEN. — Un *Combat de taureaux*, par M. Heim, et la *Prise de Jérusalem*, par M. Brascassat.

TOURNANT. — Refusés tous les deux. Nous ne tolérerons jamais l'empiétement d'un artiste sur un confrère.

BAZAR. — En avons-nous fini avec l'Institut?

LE GARDIEN. — Il nous reste à vous présenter une pétition de MM. Léon Cogniet et Robert Fleury contre la réorganisation de l'École des beaux-arts.

MICHEL. — Dans quel but cette pétition?

LE GARDIEN. — Ces deux messieurs veulent qu'elle soit exposée comme un modèle d'indépendance à offrir à la jeunesse artistique. Vous voyez, elle est encadrée très-proprement.

MICHEL. — C'est assez original.

TOURNANT. — La pétition est reçue.

BRANCARD. — Mais cette calligraphie ne touche à la peinture que bien indirectement.

VERTFEUILLE. — Qu'importe! elle n'en sera que plus remarquée.

BRANCARD. — Si encore elle était peinte!

TOURNANT. — N'est-ce que cela?

BRANCARD. — C'est quelque chose.

TOURNANT. — Soit, nous la ferons vernir.

BRANCARD. — Devant cette concession, je vote pour la page d'écriture de ces messieurs; on mettra au livret : élèves de Favarger.

Louis Leroy.

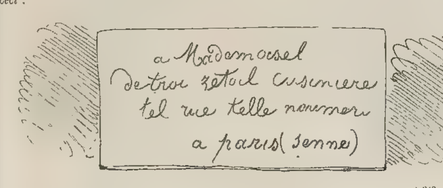
CROQUIS MILITAIRES, — par A. Grévin.



2,939

— Tu ne sais ni son nom ni son adresse, et ce n'est que ça qui t'embarrasse!... donne-moi ta plume, animal?

Toutefois et quand il se trouve que tu écrives à une personne que tu ignores, tu mets comme ceci :



2,940

— Et ça arrive, caporal?
— Mi-li-tai-rement!... A cette heure, tu as le droit de recommandère un litre.



21941

— Hé ben, sapeur, vous lui parlez donc pas?
— Inudile, mon bedit! si che lui dis rien, ma bonnet z'a boal et mon barbe i' lui dit quegue chosse.....

FANTASIAS.

La *Faïençomanie*, comédie de mœurs en cinq actes. Au besoin on pourrait ajouter : *et en vers*, pour faire pendant complet à la *Métromanie* de feu Piron.

La Bourse du bric-à-brac ne connaît plus d'autre idole que la faïence.

On vend des chandeliers où il n'y a pas même de chandelle des quinzaines de mille francs.

Dernièrement, on adjugeait huit mille francs une vieille tasse écornée.

— Voilà ce qui s'appelle payer les pots cassés, a chuchoté un crétin de l'auditoire.

*
* *

Et les tableaux!

Tous les cinq ou six mois environ, on entend parler de la découverte d'un Titien, d'un Raphaël, d'un Murillo.

Chaque fois que j'entends parler d'une de ces découvertes, je ne puis m'empêcher de me rappeler une des plus charmantes caricatures de Gavarni.

Un bonhomme, aux allures de rapin, présente un tableau à un marchand, avec l'intention parfaitement visible de le lui négocier.

Le marchand, qui entend malice à tout, regarde d'un air narquois, puis se tournant vers son vendeur :

— Ça, un Greuze?... *Comment vous appelez-vous?*

*
* *

Ce *comment vous appelez-vous?* c'est le mot de la plupart des situations contemporaines!

Celui-ci est élève de la Normale. Il travaille dans le genre dix-huitième siècle, et veut faire passer ses petites machines pour du Voltaire.

Pardon, mon ami... Comment vous appelez-vous?

Celui-là pastiche la vieille musique et prétend nous imposer comme de Glück ses somnolentes rapsodies.

Holà là!... Comment vous appelez-vous?

*
* *

A propos de la dernière pièce de l'Ambigu, un auteur jaloux a eu une idée.

— Les *Fils de Charles-Quint!* a-t-il dit.. Moi, je m'en vais faire les *Pères de Philippe II.*

*
* *

Toujours à propos du même événement.

On aurait pu lire dans les journaux :

« Samedi dernier, vers sept heures du soir, le quartier du Château-d'Eau a été tout à coup mis en émoi par une violente détonation.

» Le tonnerre était-il tombé? C'était bien invraisemblable en pareille saison.

» Alors une explosion de gaz? Un suicide par arme à feu?

» Chacun sortit de chez soi, et un attroupement ne tarda pas à se former sur le boulevard.

» Vérification faite, on apprit enfin la cause de ce bruit insolite.

» Ce n'était pas une détonation, c'était M. Beauvallet qui récitait à mi-voix la première tirade de son rôle. »

*
* *

Elle est plus que quinquagénaire.

Elle est plâtrée comme un bâtiment en construction.

En destruction plutôt.

Elle est minaudière, prétentieuse, agaçante.

Et l'autre soir, dans un salon, elle disait avec des œillades à tous les jeunes gens de la société :

— J'adore les arts... Ce matin encore, je suis allée visiter le musée des antiques.

— Et on l'a laissée sortir? chuchota un des auditeurs à son voisin.

*
* *

Les directeurs de province sont parfois d'une ingéniosité!...

Celui-là — dans sa petite ville — ne sait comment attirer les chalands sans bourse délier.

Dans ce moment-là, il montait *Nos Intimes*, et le *Moniteur* lui apprend que Sardou vient de recevoir la croix.

Immédiatement il court à l'imprimerie, et une heure après l'affiche offrait aux habitants ce trompe-l'œil :

Ce soir,

Première représentation de NOS INTIMES,

de Victorien Sardou.

(Décoration nouvelle.)

*
* *

L'esprit d'affiches ne court pas seulement la province, ainsi que pourrait le laisser croire le paragraphe précédent.

On le retrouve dans les rues de Paris.

Témoin certain marchand de vin du Gros-Caillou, qui vient de faire peindre sur sa boutique une enseigne représentant deux vieux braves trinquant sur le comptoir. Et au-dessous :

AUX CANONS DES INVALIDES.

*
* *

Mireille-ci, *Mireille*-là.

On s'occupe — et à juste titre — de l'opéra que Gounod prépare sur le compte de la pastourelle provençale chantée par Mistral.

Mais il y a des envieux partout.

Comme on parlait à l'un d'eux de la future pièce :

— Pourvu que ce ne soit pas *la Bergère de Saba*, fit-il hypocritement.

*
* *

Un mot de pâle voyou :

C'était à la porte d'un théâtre.

Une biche aborde en coupé fringant.

Un enfant du macadam accourt, et après avoir aidé la cocotte à descendre, sollicite le pourboire de la circonstance.

On ne répond pas.

Il insiste.

On l'envoie promener avec une apostrophe malsonnante.

Alors le drôle se campant sur la hanche :

— De quoi! Des manières entre collègues? Comme si nous ne devions pas tous les deux notre existence aux *portières!*...

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Victor Séjour est un des talents les plus intéressants et les plus sympathiques de l'époque; un artiste fourvoyé dans ce siècle où il s'agit avant tout de faire de l'argent au théâtre. Aussi voit-on l'auteur des *Fils de Charles-Quint* constamment flotter entre ses aspirations qui l'entraînent vers l'étude des grandes figures historiques et le besoin de satisfaire les goûts de ce tyran aux deux mille têtes qui remplit les salles du boulevard.

Philippe II a été mis au théâtre de toutes les époques et de toutes les nations; Schiller s'en est inspiré pour créer son magnifique drame *Don Carlos*. Mais la pièce de M. Séjour n'a qu'un rapport très-indirect avec le drame du grand écrivain allemand. *Don Carlos* repose sur l'amour de ce prince pour sa belle-mère et sur la lutte entre Philippe II et son fils. Dans le drame de M. Séjour, nous assistons à la conspiration dont le chef est son propre fils, irrité par les mauvais procédés de son père. Là s'arrête le côté historique de la pièce; l'artiste Séjour s'éclipse et fait place au dramaturge de l'Ambigu. A côté des grands personnages historiques, nous voyons surgir les bohémiennes, les folles, et tout le *tralala* du mélodrame. C'est un mélange des plus atroces et plus vulgaires fictions dramatiques et des figures les plus intéressantes de l'histoire. M. Séjour fait des drames panachés, histoire et mélodrame, une espèce de salade de grandes choses et de vulgaires situations, ce qui lui permet à la fois de lutter contre les dramaturges à la mode et de ne pas abdiquer tout à fait le titre d'écrivain qu'il ambitionne.

Il paraît que les directeurs trouvent leur compte dans ces étranges combinaisons, car M. Victor Séjour est un des auteurs les plus recherchés du boulevard, et M. de Chilly ne craint pas de faire de grandes dépenses pour ses pièces. Je souhaite à l'auteur et au directeur les cent représentations sans lesquelles il n'y a plus de fête au théâtre.

Le rôle de Philippe II est joué par M. Beauvallet, qui, en quittant la rue Richelieu, a emporté sa conscience, son talent et sa belle diction. Don Carlos est joué par M. Taillade. Ce comédien fait le tour de Paris, et se transforme aisément pour les besoins du théâtre qui le possède pour le moment : tantôt nous le voyons au théâtre Beaumarchais jouer des mélodrames de sa composition, tantôt nous le rencontrons à l'Odéon sous les traits de Macbeth, puis un beau jour il joue à Belleville et revient le lendemain à l'Ambigu pour endosser le costume de Don Carlos. M. Taillade est un acteur étrange; il a de grandes et réelles qualités, et on l'applaudit avec plaisir; puis, un instant après, ses défauts surnagent, et l'on serait presque tenté de le siffler. Ce talent mixte jongle avec le sentiment public. Quand on est sur le point de trouver M. Taillade ridicule, il devient presque sublime : ceci explique aisément les bravos qu'il soulève et les sourires qu'il excite. Dans *les Fils de Charles-Quint*, les bravos ont été en majorité, et nous sommes tout disposé à nous associer à ces bruyantes manifestations, car M. Taillade est un artiste qui cherche toujours et trouve quelquefois le beau.

Mademoiselle Rousseil a débuté dans un rôle de folle. On a vu tant de femmes en démence au théâtre de l'Ambigu, qu'on ne fait plus attention à celles qui paraissent. Madame Marie Laurent, la grande comédienne du boulevard, l'a si bien compris, qu'elle a refusé le rôle.

La pièce est généralement très-bien et très-consciencieusement jouée par tout le monde.

Le théâtre des Variétés a repris *la Sœur de Jocrisse*, un des plus amusants vaudevilles du Palais-Royal. C'est Hittemans qui joue Jocrisse : Hittemans, un acteur inconnu hier et qui devient aujourd'hui un chef d'emploi au théâtre du boulevard Montmartre; il a suffisamment bien joué ce rôle difficile. Ce jeune acteur a évidemment du talent; quand il se sera tout-à-fait débarrassé des dernières traces de la province, il rendra de bien grands services à son théâtre. La sœur de Jocrisse, c'est la belle Georgette Ollivier, une petite comédienne de talent qui a été condamnée de par ses beaux yeux à chanter des couplets dans les féeries; mais elle est assez jeune pour se faire une réputation d'artiste, maintenant qu'il est bien établi qu'elle compte parmi les plus jolies femmes de Paris : dans les théâtres de vaudeville, les femmes débutent toujours par leur beauté, mais elles ne s'y maintiennent que par leur talent.

Le public est revenu aux Bouffes-Parisiens avec madame Ugalde, la grande artiste, l'éminente cantatrice qui a le diable au corps : quel entrain! quelle science! et comme elle finit par vous intéresser au moins spirituel livret que je connaisse! Il faut dire aussi que la partition des *Bavards* est la plus fine et la plus mélodieuse d'Offenbach; elle fourmille d'airs charmants et de gaies chansons. C'est de la bonne musique sans prétention, comme Offenbach devrait en faire toujours.

Albert Wolf.

AVIS AUX FONCTIONNAIRES ET EMPLOYÉS. — Le *Manuel des Pensions civiles*, par M. Fournier, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, répond à une préoccupation naturelle de tous les fonctionnaires et employés des administrations publiques, puisqu'en mettant sous leurs yeux les textes législatifs et les décisions de la jurisprudence, il leur permet d'apprécier exactement quelle rémunération les attend à la fin de leur carrière, et si, dans la fixation souvent litigieuse de cette rémunération, tous leurs droits ont été pleinement appréciés. — En vente chez Henri Plon, éditeur, imprimeur de l'Empereur, 8, rue Garancière. Prix : 75 centimes. Envoi *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 426. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 27 Février.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

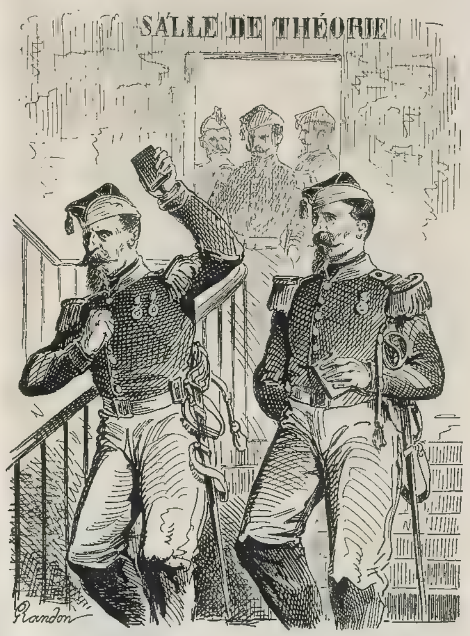
CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21942

— Vous êtes bien sûr d'avoir vu sortir le brigadier Chamousset?

— Tellement sûr, qu'il m'a dit en passant : Pipelu, j'ai une permission de huit jours pour Paris; si la marquise vient me demander, tu lui diras que je suis parti en témoignage, en remonte, en Pologne, ou n'importe quoi.



21943

— Encore deux jours de *bloc* pour cette chienne de théorie! c'est ma rente de chaque semaine!

— Au moins comme ça tu es fixé, tandis que moi, quand je vais la réciter, je ne sais jamais pour combien j'en serai quitte.



21944

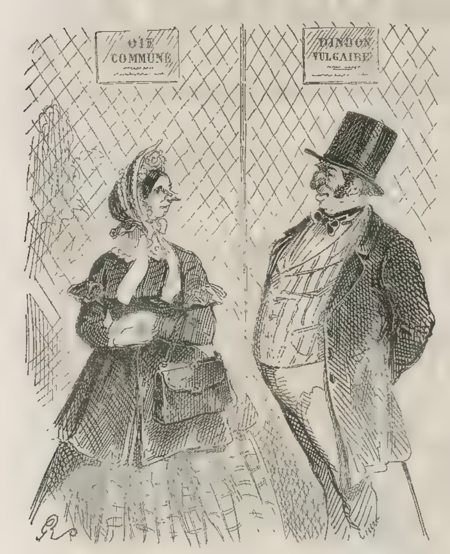
— Jusqu'à présent j'ai toujours amené *pile*, mais à la prochaine partie ce sera bien le diable si je n'ai pas enfin la chance de tourner *croix*.



21945

— Je me flatte d'avoir encore bon pied, bon œil; et si jamais vous deveniez veuve et que vous vouliez reprendre un mari, un homme qui vous adore, vous n'avez qu'à venir à l'hôtel, première division, corridor de la Rochelle, 9, et demander le *Troubadour*... Je ne vous dis que ça.

PROMENADES AU JARDIN DES PLANTES, — par G. Randon (suite et fin).



21946

— En vérité, c'est se moquer du public! Comme si l'on avait besoin de venir au Jardin des plantes pour voir des oies communes!
— Et des dindons vulgaires!



21947

CANARD TRICÉPHALE
enfonçant les aigles à deux têtes!



21948

Baisser la paupière
D'un air attendri,
Voilà la manière
D'avoir un mari.



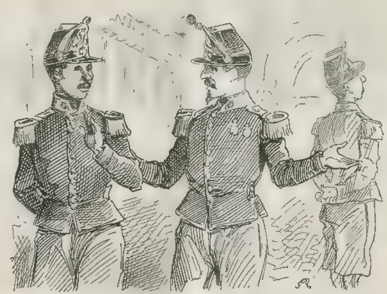
21949

— C'est moi qui ai donné cet oiseau au Jardin des plantes!!! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de mettre mon nom en lettres plus voyantes?... et d'ajouter : Propriétaire du *Café des Amazones?*



21950

— Monsieur le surveillant, auriez-vous l'extrême obligeance de me procurer une bougie pour lire les inscriptions de cette vitrine?



21951

— Viens donc, on m'a dit que la tête à Dumolard était exposée par là.
— Non, je ne veux pas voir ça; un gredin qui a fait périr tant de pauvres bonnes!... ça me ferait trop de mauvais sang.

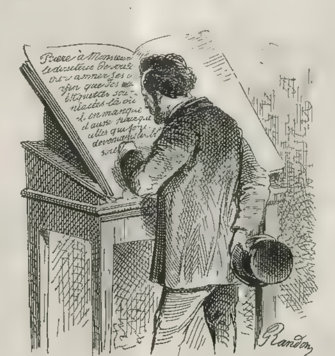


21952

— Si au moins ces diablesses d'étiquettes étaient lisibles!

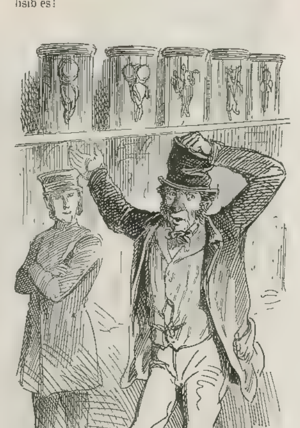
21953

Œsophage et intestin grêle de hanneton huppé, adulte, de Bornéo, variété noire.
!!!!!!!!!



21954

LE REGISTRE DES RÉCLAMATIONS.



21955

— Quand je vois tant de bon trois-six gâché pour conserver toutes ces saletés, ça me fiche malheur!

CROQUIS, — par Petit.



LES PATINEURS SUR LE BASSIN DU LUXEMBOURG.

LE THÉATRE DES REFUSÉS.

Un spéculateur aussi original que hardi a eu l'idée de fonder une salle de spectacle uniquement consacrée à la muse dramatique en souffrance.

Déjà 27,895 ouvrages ont été reçus, et chaque jour, de tous les coins de la France et de l'étranger, arrivent de nouveaux colis.

M. Baudrille, le directeur en question, a provoqué une assemblée de refusés afin de s'entendre sur la marche à suivre dans les travaux du théâtre hospitalier.

La réunion a lieu dans la nef du palais des Champs-Élysées, mais la moitié des personnes convoquées est restée à la porte, faute de place.

M. BAUDRILLE, *frappant trois coups sur son bureau.* — Au rideau! Allez, la musique!

Cette façon singulière d'annoncer que la séance est ouverte est couverte d'applaudissements.

Un vieillard, qui pourrait ne s'habiller qu'avec sa barbe et ses cheveux sans choquer la pudeur, demande la parole.

M. BAUDRILLE. — J'y consens; faites votre entrée.

LE BEAU VIEILLARD. — Messieurs, je propose, avant d'entonner l'ordre du jour, de voter quelque chose d'agréable à M. Baudrille.

UNE VOIX RAUQUE. — Nous ne sommes pas ici pour faire des manières. Baudrille sait ce que nous lui sommes, ça peut lui suffire.

M. BAUDRILLE. — Je ne sollicite aucun encens; cependant le mot de *monsieur*, appliqué devant mon nom, ne m'est jamais désagréable.

LA VOIX RAUQUE. — Des courtisaneries, n'est-ce pas? des platitudes, hein? On ne t'en donnera pas de quoi seulement te faire loucher; tiens-toi-le pour dit.

M. BAUDRILLE. — J'ai toujours blâmé l'abus du tutoiement, et je ne sais pourquoi cet inconnu semble prendre à tâche de m'en saturer.

VOIX NOMBREUSES. — Aux affaires! aux affaires!

M. BAUDRILLE. — J'y arrive de plein saut. Il s'agit de décider par quel ouvrage important le *Théâtre des refusés* fera son ouverture.

Chacun des membres en particulier et tous en général crient avec ensemble : — Prenez mon ours! Prenez mon ours!

M BAUDRILLE, *fourrant trois prises de suite dans la même narine, signe précurseur d'une grande émotion.* — J'entends bien, mais il faudrait s'entendre cependant. Je ne peux pas jouer 27,895 pièces d'ouverture.

LE BEAU VIEILLARD. — C'est évident, et je m'étonne que l'idée de produire la tragédie inédite du plus vieux de la société ne soit venue à personne.

LA VOIX RAUQUE. — En voilà un *beurre!*

LE BEAU VIEILLARD. — Si je comprends bien le sens de l'interruption, il me semble que l'on m'approuve.

LA VOIX RAUQUE. — Plus souvent!

LE BEAU VIEILLARD. — Je suis heureux de rencontrer tant de sympathies dans cette enceinte. J'ai donc l'honneur de proposer ma tragédie, intitulée *Le dernier des Atrides.*

UNE VOIX. — Je proteste!

M. BAUDRILLE. — Parlez; mais d'abord qui êtes-vous?

(*Un vieux fort laid se lève avec quelque effort et met en montre toute sa décrépitude.*)

LA VOIX RAUQUE. — Merci! c'est pas celui-là qu'a inventé la « belle tête de vieillard ».

M. BAUDRILLE. — Vous avez voulu protester, nous vous écoutons.

LE VIEUX FORT LAID. — Étant plus vieux que le gamin qui vient de vous jeter au nez sa tragédie...

LE BEAU VIEILLARD. — Pardon, je suis né sous le ministère de M. de Choiseul.

LE VIEUX FORT LAID. — Et moi sous celui du cardinal Fleury!

LA VOIX RAUQUE. — Des momies, quoi! des momies!

LE VIEUX FORT LAID. — De plus, ma tragédie s'appelant le *Premier des Atrides*, je dois avoir le pas sur le morveux de lettres ici présent.

LA VOIX RAUQUE. — Pourquoi qu'on a ouvert les caveaux des Pyramides? A c' cimetière tout de suite!

UN TOUT JEUNE HOMME. — Je dis, moi, que la pièce d'ouverture doit être empruntée à celui de nous qui a eu le plus d'ouvrages refusés.

(*Des bravos furieux éclatent dans la nef; quelques carreaux de la toiture se brisent en signe d'adhésion.*)

M. BAUDRILLE. — La motion du préopinant me semble avoir réuni la majorité.

LA VOIX RAUQUE. — Dis l'unanimité, et tu seras dans la chose en plein.

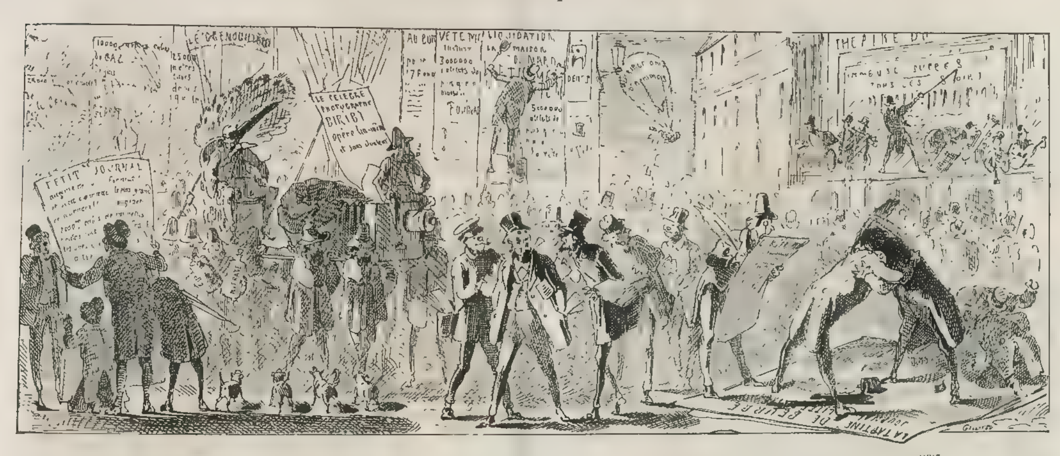
M. BAUDRILLE. — Je répète au monsieur qui m'interpelle qu'une basse familiarité engendre toujours le mépris.

LA VOIX RAUQUE. — As-tu une pipe de tabac à m'offrir?

M. BAUDRILLE. — J'y renonce. Que la discussion continue.

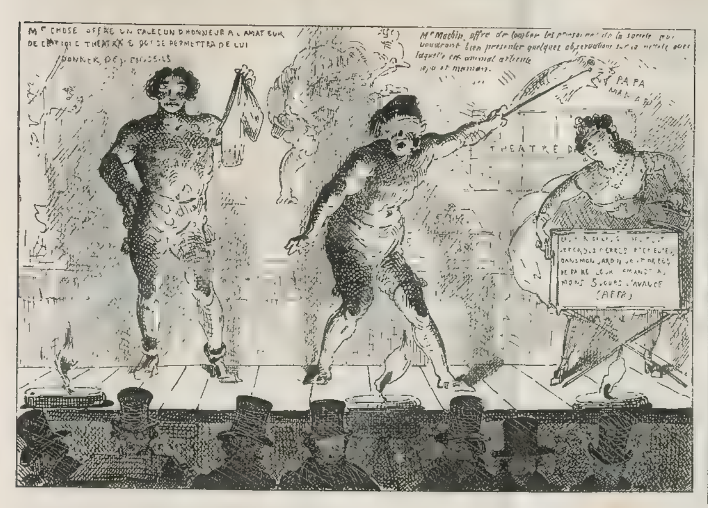
LE TOUT JEUNE HOMME. — Donc, ayant déjà eu cent vingt-deux pièces de refusées, je pense que personne n'aura le toupet d'entrer en lice avec moi.

LES RÉCLAMES, — par Henri Oulevay.



21957

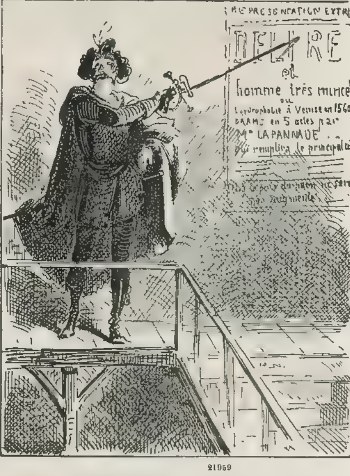
Réclame théâtrale, réclame littéraire, réclames commerciale, aérostatique, photographique, artistique, etc., etc.; par quel bout commencer, ô mon Dieu!...



21958

RÉCLAMES THÉATRALES.

Dieu nous garde de risquer la plus petite plaisanterie sur différents moyens de réclame employés par quelques-uns de ces messieurs les... artistes!



21959

LES PIÈCES D'ACTEURS.

— Entrez!! entrrrez!!!... c'est le moment, car ce soir et pour la dernière fois vous aurez l'avantage de me voir remplir brillamment ce beau rôle... Demain, je me fais HOMME DE LETTRES!!

M. BAUDRILLE. — C'est superbe! Mais quel âge avez-vous donc?

LE TOUT JEUNE HOMME. — Dix-huit ans aux prunes.

LA VOIX RAUQUE. — Celui-là a donc commencé à faire du théâtre dans le sein de sa grand'mère?

M. BAUDRILLE. — En effet, on n'a jamais vu une pareille précocité.

LE TOUT JEUNE HOMME. — Voici les titres de mes différentes pièces : *Paola ou la Fille mariée*, *Christina ou l'Ange du pôle arctique*, *Véroniqua ou la Fiancée de l'équateur*, *Olga ou...*

LA VOIX RAUQUE. — *Ou la géographie de l'abbé Gautier.* Merci! Passons à une autre latitude.

M. BAUDRILLE. — Avez-vous quelque chose à proposer, vous?

LA VOIX RAUQUE. — Un peu, mon neveu.

M. BAUDRILLE. — Le titre de l'ouvrage?

LA VOIX RAUQUE. — *L'Équarrisseur*, pièce en cinq chevaux.

M. BAUDRILLE. — Vous voulez dire : de la force de cinq chevaux?

LA VOIX RAUQUE. — Non, on tue un cheval à chaque acte.

M. BAUDRILLE. — Des vrais?

LA VOIX RAUQUE. — Parbleu! sans ça où serait l'attrait de ma pièce?

M. BAUDRILLE. — J'avoue même qu'avec ça l'attrait de l'œuvre m'échappe encore.

LA VOIX RAUQUE. — Parce que tu n'y vois pas aussi loin que ton nez.

LE TOUT JEUNE HOMME. — Assez de fadaises! Prenez-vous, oui ou non, ma *Fiancée de l'équateur?*

LE BEAU VIEILLARD. — Et mon *Dernier des Atrides?*

LE VIEUX FORT LAID. — Après mon *premier*, si vous le permettez.

LA VOIX RAUQUE. — Mais, tas de Sésostris, vous nous la faites aux carottes! Il n'en faut plus!

(*Le tumulte s'aggrave.*)

LA VOIX RAUQUE. — Baudrille, tu présides en vrai papier mâché.

BAUDRILLE. — Je voudrais vous y voir.

LA VOIX RAUQUE. — Confie-moi ton entreprise, et tu n'y verras que du feu.

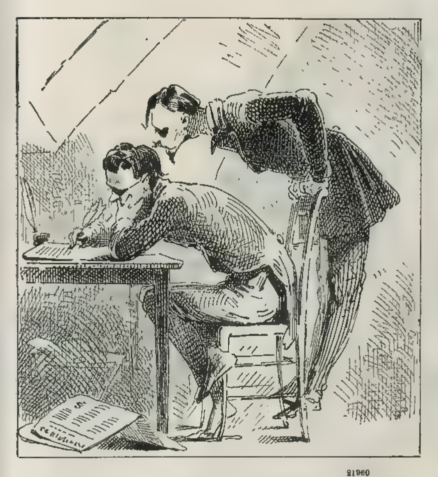
BAUDRILLE. — Je préfère gérer sans associé.

LA VOIX RAUQUE. — C'est bien comme ça que je l'entends : je t'oublierais tous les matins au vestiaire.

FRANCŒUR, *vaudevilliste du temps de la Restauration.* — Comme il est impossible de contenter tout le monde et son père, je vous soumets cette idée : que le spectacle d'ouverture soit composé en forme de pot-pourri, c'est-à-dire que chacun de nous fournisse un acte, et tout le monde sera content.

M. BAUDRILLE. — Mais, cher monsieur, quand bien

LES RÉCLAMES, — par Henri Oulevay (suite).



21960

UNE CHRONIQUE PARISIENNE.

« . . . . . Tout ce que Paris compte de sommités était là : Pinceboardes, le jeune et déjà célèbre Grenuche; Rifflandier, l'artiste aimé, dont le succès au Salon des refusés a eu un si grand retentissement; Burinois, Beaumoule et tant d'autres dont..... »

— Eh bon! mais, et moi?

— Toi, Fouillepain? tu es trop inconnu.

— Inconnu? alors, mets : Fouilepain, que tout le monde connaît!



21961

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

« . . . . Plein d'idées neuves, de révélations curieuses et d'aperçus philosophiques élevés, ce livre, un beau livre, est aussi et surtout un bon livre, qui, à ce dernier titre, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. »

— Ajoute qu'excellent pour allumer les pipes, son prix élevé en ferait cependant un moyen de chauffage assez dispendieux.



21962

POUR FINIR.

Une petite réclame à l'huile de pétrole, dont l'extrême bon marché, la mauvaise odeur et la supériorité éclatante sur la chandelle des six défient toute concurrence... Son usage sera généralement adopté.



21963

— Préjugés, mon cher, préjugés!... Ainsi voilà huit jours que nous nous en servons, nous, de cette ter..ri..ble pétrole! He bien! ça saute, c'est vrai, mais, sapristi! vous le voyez, nous ne sommes pas encore morts, Dieu merci!!...



21964

RÉCLAME PHOTOGRAPHIÉE.

— M'sieu, celle-là qu'on lui voit les jambes, qu'est tout à côté de Mélingue, et qu'on a mis d'sous qu' c'est Anita des Délassements... c'est ma petite sœur Victorine... vous auriez pas un peu de tabac?

même je jouerais dans la soirée vingt-sept actes, — ce qui constituerait peut-être un spectacle un peu long, — il n'y aurait encore que vingt-sept auteurs de contents.

FRANCŒUR. — Cette observation, malgré sa forme légère, ne manque pas de profondeur; aussi j'amende ma proposition : chacun de nous fournira une scène.

LA VOIX RAUQUE. — Ça y est! moi, je lâche celle où le bai-brun entre dans l'abattoir.

LE BEAU VIEILLARD. — Et moi, la mort d'Oreste.

LE VIEUX FORT LAID. — J'offre la naissance de Pélops, père de Plisthène et aïeul d'Agamemnon et de Ménélas.

M. BAUDRILLE. — Messieurs, vingt-sept mille huit cent quatre-vingt-quinze scènes formeraient encore un spectacle trop développé.

FRANCŒUR. — Je contre-amende mon projet de loi : ne donnons qu'un couplet, une tirade, une tartine quelconque.

LA VOIX RAUQUE. — Il y aurait encore de l'encombrement. Moi, je propose un mot par tête d'auteur.

FRANCŒUR. — Eh! s'il est bon.

M. BAUDRILLE. — Voyons votre mot, le monsieur à la voix grave?

LA VOIX RAUQUE. — Le voici : Zut!

M. BAUDRILLE. — Si c'est une insolence, je la dédaigne; si la proposition est sérieuse, je ne la prends pas en considération.

LA VOIX RAUQUE. — Ce commerçant finira comme les autres : vous verrez qu'il ira chercher Dennery.

(Hurlements sur toute la ligne en entendant ce nom abhorré.)

FRANCŒUR. — Est-ce vrai, monsieur Baudrille, vous seriez capable de commander de l'ouvrage à cet homme?

M. BAUDRILLE. — Mais, sac à papier! ..

LA VOIX RAUQUE. — Il avoue! J'en étais sûr.

LE TOUT JEUNE HOMME. — Si cela était, je proposerais de massacrer notre cher directeur.

M. BAUDRILLE. — Je vous supplie de m'écouter.

FRANCŒUR *ironiquement.* — Vous n'oublierez pas sans doute Anicet Bourgeois?

M. BAUDRILLE. — Je vous jure...

LA VOIX RAUQUE. — Baudrille est indigne de nous diriger.

LE BEAU VIEILLARD. — Du temps de Lekain, on l'aurait mis au fort l'Évêque.

LE VIEUX FORT LAID. — Louis XIV l'eût fait jeter dans un cul de basse fosse.

M. BAUDRILLE *commençant à en avoir assez.* — Dites donc, vous tous, savez-vous que vous m'ennuyez depuis déjà un fort long temps?

LA VOIX RAUQUE. — Le traître jette le masque!

CROQUIS PARISIENS, — par RAUNHEIM.



— Ne dirait-on pas un vrai cerisier?
— Oui, seulement qu'on a mis l'épouvantail à moineaux dessous au lieu de le mettre dessus.

M. BAUDRILLE. — Ce n'est pas une raison parce que vous êtes sans talent pour me turlupiner.

L'ASSEMBLÉE EN MASSE. — Il a dit sans talent! Qu'il se rétracte! qu'il demande pardon! à genoux!

LA VOIX RAUQUE. — A plat ventre!

M. BAUDRILLE. — Ah! c'est comme ça! eh bien, je vous abandonne; je vais consacrer mon théâtre à d'autres épluchures.

FRANCŒUR. — Il a dit épluchures!

LE BEAU VIEILLARD. — Il va commander des pièces à Collin d'Harleville.

LE VIEUX FORT LAID. — Ou à M. Alexis Piron.

LA VOIX RAUQUE. — Moi, je parie qu'il va engager une Thérésa quelconque.

M. BAUDRILLE. — Mieux que ça, peuple ingrat, peuple que je voulais aimer, mais qui me rend cet amour impossible, je veux reprendre...

LA VOIX RAUQUE. — *Le Pied de mouton?*

M. BAUDRILLE. — Mes capitaux d'abord.

FRANCŒUR. — Le lâche!

LA VOIX RAUQUE. — Et que feras-tu de ton théâtre?

M. BAUDRILLE. — Je l'appellerai le *Théâtre de l'Académie*, et on n'y jouera que des pièces du *parti des ducs.*

LOUIS LEROY.

UN REPAS DE NOCES.

Les Beaufumé ont marié leur fille avec un rejeton des Dubrancard.

Le repas de noces se fait dans un des nombreux restaurants du Palais-Royal.

Tous les invités sont réunis dans un salon en attendant l'heure du dîner.

M. DUGARDIN *à sa femme.* — As-tu faim?

MADAME DUGARDIN. — Pas assez, je le crains.

M. DUGARDIN. — Hier soir tu as pourtant pris de la rhubarbe.

— Et toi, te sens-tu en appétit?

— J'ai l'estomac dans les talons.

GUSTAVE DUGARDIN, *neuf ans.* — Je voudrais bien manger.

M. DUGARDIN. — Attends un instant, mon enfant.

GUSTAVE. — Défais la boucle de mon gilet pour que ça ne me gêne pas pendant le repas.

MADAME DUGARDIN. — Est-il intelligent, notre Gustave!

M. DUGARDIN. — Quand il s'agit de manger, mais pas quand il faut travailler. Ma femme, tu n'es pas trop serrée?

— Dans mon corset?... il tiendrait deux personnes comme moi.

— Tant mieux, car tu as l'habitude, lorsque tu fais quelques excès de nourriture, de te trouver mal à la fin du repas : ça jette un froid.

— Pourvu qu'à table on ne me place pas à côté d'une dame! car lorsque je mange, je n'aime pas à causer.

LE PÈRE DE LA MARIÉE *à sa femme.* — Comment, Euphrasie, j'aperçois encore une larme dans tes yeux!

LA MÈRE. — C'est plus fort que moi.

— Depuis ce matin, tu n'as fait que de sangloter. A la mairie, tu as pleuré dans les bras du maire et tu as même abîmé son écharpe. A l'église, tu t'es trouvée mal, et le suisse a été obligé de taper dans tes mains. Tu n'es pas une femme, mais une borne-fontaine. Ce n'est pas drôle pour les invités!

— Je ne puis pas être gaie le jour où je me sépare de mon enfant! (*A sa fille.*) N'est-ce pas, Valentine?

LA MARIÉE. — Mais nous nous verrons, maman.

LA MÈRE. — J'irai déjeuner tous les matins chez toi, et tu viendras dîner tous les soirs chez moi.

LE GENDRE *à part.* — Ça sera agréable pour moi.

UN HUISSIER. — Mesdames et messieurs, le dîner est servi.

A TABLE.

UN COUSIN FOLICHON. — Voyons, mes amis, il s'agit de s'amuser : une noce ne doit pas ressembler à un enterrement. Buvons pas mal en commençant, pour nous mettre en bonne humeur. Nous pouvons tomber sous la table, on y a mis un tapis.

UNE VIEILLE FILLE *à sa voisine.* — Quel est donc ce monsieur?

LA VOISINE. — Un cousin du marié, qui a la réputation d'être un joli farceur.

LA VIEILLE FILLE. — Il a de vilaines manières; il me déplaît fort.

LE COUSIN. — Savez-vous la différence qu'il y a entre un mariage et un duel à mort?

PLUSIEURS VOIX. — Non.

LE COUSIN. — Il n'y en a pas; car pour tous les deux il faut des témoins. (*Rires nombreux.*)

UN ONCLE. — Est-il farceur, ce Théodore! Je ne sais vraiment pas où il va chercher tout ce qu'il dit.

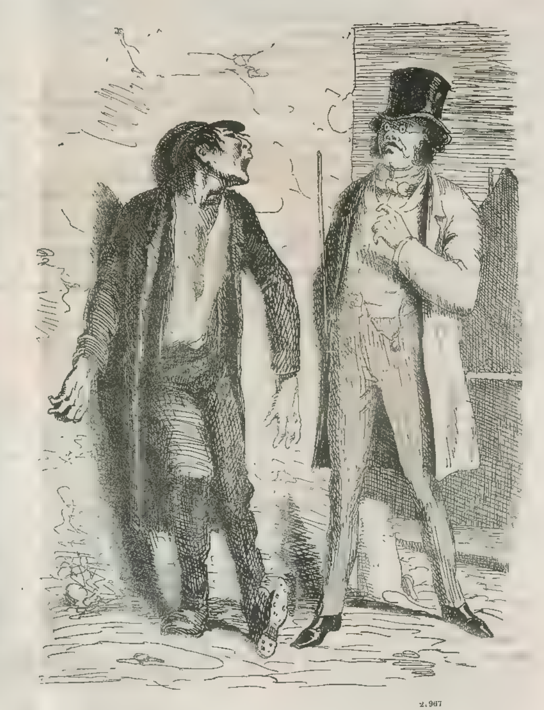
UN MONSIEUR JALOUX, *bas à son voisin.* — Il lit cela dans les petits journaux.

LE PÈRE. — Ma femme, ne pleure donc pas ainsi dans ta sauce blanche. Tu sanglotes juste au moment où le cousin de notre gendre dit quelque chose de drôle.

CROQUIS, — par DENOUE.



— Une supposition que j'aurais un domestique comme ça, Sénéchal,..., c'est moi qui l'enverrais pas souvent à la cave!



— Mais, malheureux ivrogne, vous ruinez votre famille, vous ruinez votre santé, vous ruinez.....
— De quoi..... j'en ruine pas 'core tant que toi, dis donc, m'sieu de la Bourse!

LA MÈRE. — On croit que je ris jusqu'aux larmes.

LE PÈRE. — Les garçons te regardent et ricanent.

LA MÈRE — Je me moque bien des garçons. (*S'abandonnant à ses réflexions.*) Quand je pense que cette nuit je rentrerai sans ma fille!

UN GARÇON. — Madame veut-elle un peu de perdreau?

LA MÈRE. — Non, je n'ai pas faim. (*A son gendre.*) Vous la rendrez bien heureuse, n'est-ce pas?

LE GENDRE. — Oui, ma belle-mère, rassurez-vous.

M. DUGARDIN *à sa voisine.* — Voyez donc ce gros monsieur en face de vous, comme il mange!

LA VOISINE. — C'est qu'il a faim.

M. DUGARDIN. — S'il engloutit tous les jours autant d'aliments, ça ne m'étonne pas qu'il soit gros comme un hippopotame.

LA VOISINE *avec colère.* — Monsieur, vous êtes un grossier personnage.

M. DUGARDIN. — Vous connaissez cet homme?

LA VOISINE. — C'est mon mari.

M. DUGARDIN *à part.* — Bon, c'est un joli four; voilà l'ennui de dîner en compagnie de gens que l'on ne connaît pas.

UN MONSIEUR *très-ému à son voisin.* — Oui, monsieur, si on veut éviter l'effusion du sang en Europe, on le peut, et voici par quel moyen.

LE VOISIN. — Vous me l'avez expliqué déjà deux fois.

LE MONSIEUR. — Je crains que vous ne m'ayez pas très-bien compris. (*Il recommence son récit.*)

MADAME DUGARDIN. — Cette sauce est délicieuse. (*Appelant un garçon.*) Pourriez-vous m'indiquer votre recette pour faire une sauce semblable?

LE GARÇON. — Madame, pour cela, il faudrait descendre à la cuisine auprès du chef.

MADAME DUGARDIN. — J'y vais.

M. DUGARDIN. — Maintenant?

MADAME DUGARDIN. — Pourquoi pas? Une femme doit toujours chercher à s'instruire.

(*Elle se lève de table.*)

Chacun attribue ce départ à une indisposition, aussi n'y attache-t-on pas grande importance.

LE COUSIN. — Je vais vous chanter une chansonnette comique.

LA VIEILLE FILLE. — Pas de gaudriole, je vous en prie. Ici tout le monde n'est pas marié.

LE COUSIN. — *La ronde du Brésilien.*

Il chante; on le couvre d'applaudissements.

LA VIEILLE FILLE. — Je me suis bouché les oreilles, heureusement.

L'ONCLE. — Ce garçon-là ferait la fortune d'un théâtre.

LA MÈRE *à son mari.* — Passe-moi ton mouchoir, le mien est trempé.

LE PÈRE. — Je n'ai qu'un foulard.

LA MÈRE. — Tant mieux, c'est plus grand.

LE MONSIEUR ÉMU, *toujours à son voisin.* — Voulez-vous que je vous dise comment l'Europe pourra éviter la guerre?

LE VOISIN. — Vous me l'avez déjà dit.

LE MONSIEUR ÉMU. — Vous ne m'avez pas bien écouté.

(*Il recommence.*)

MADAME DUGARDIN *revenant.* — Le cuisinier m'a envoyée promener : il m'a dit que je le dérangeais.

M. DUGARDIN. — Il a bien fait.

LE JEUNE GUSTAVE. — Papa, je n'ai plus faim.

— Il ne faut pourtant pas perdre cette cuisse de poulet.

— J'ai emporté un journal, je vais la mettre dedans; je la mangerai demain à mon déjeuner.

— Comme notre garçon est intelligent!

MADAME DUGARDIN. — Je suis d'avis que nous devrions mettre aussi quelques poires et quelques pommes dans nos poches.

M. DUGARDIN. — C'est mon intention. Ce restaurateur gagnera encore bien assez d'argent.

LE PÈRE. — Ainsi, tu n'as rien mangé?

LA MÈRE. — Une mauviette même m'aurait étouffée.

LE GENDRE. — Où est donc mon cousin?

LE COUSIN, *sortant de dessous la table avec la jarretière de la mariée.* — La voici, je la tiens.

PLUSIEURS VOIX. — Oh! c'est très-drôle.

LA VIEILLE FILLE. — Cet homme est décidément un mauvais sujet.

LE MONSIEUR *très-ému.* — Monsieur, quand je vous parle, vous ne semblez pas m'écouter : vous êtes un malotru; voici ma carte.

LE VOISIN *à part.* — J'aime autant ça. De cette manière, il ne me dira plus le moyen d'éviter l'effusion du sang. Comme c'est un homme pacifique, il me fera des excuses demain quand il sera dégrisé.

LA MÈRE *sanglotant.* — Ma fille, ma fille!... je ne te reverrai donc pas ce soir!...

LE MONSIEUR *de plus en plus ému et se versant un cinquième verre de cognac.* — Et dire que si on voulait m'écouter nous n'aurions pas la guerre au printemps!

A. MARSY.

FANTASIAS.

Les journaux se suivent, et ne se ressemblent pas.

Mais en voici un d'une nature encore complétement inédite :

« LE COCHER, journal de tous les cochers de France. »

NOTA. — *Deux avocats sont attachés à la rédaction.*

C'est court, — mais c'est clair.

Cela veut dire :

— Bourgeois, prenez garde à vous ! S'il le faut, on plaidera !

Depuis que j'ai lu cette annonce menaçante, je n'ose plus m'aventurer dans un coupé numéroté.

Quand, pressé par la nécessité, j'en suis réduit à cette extrémité terrible, je salue d'abord le cocher jusque par terre.

Puis je l'aborde avec des pleurs dans la voix et tout palpitant d'émotion :

— Monsieur, lui dis-je, serait-ce abuser de votre bienveillance que de vous demander de vouloir bien être assez bon pour me faire l'honneur de me conduire telle rue, tel numéro ?

Je monte ensuite.

Le long du chemin, si le cheval s'arrête :

— Mon ami, je vous en supplie, ne vous gênez pas. Tout, plutôt que de fatiguer votre coursier.

Enfin j'arrive.

— Mon ami, voici dix sous de pourboire... Pardon, je crois que vous avez froncé le sourcil. En voici vingt... Il ne me reste plus qu'à vous exprimer mon éternelle reconnaissance pour le service que vous venez de rendre à votre très-humble et très-obéissant serviteur...

Dame ! Écoutez donc !

J'ai toujours peur que mon Automédon ne soit abonné au journal *le Cocher*, et qu'il ne m'envoie le lendemain les deux avocats de la rédaction !

***

Je n'en abuserai pas ; — mais un petit paragraphe sur les concerts est de rigueur dans la saison présente.

Quelle avalanche !

Duos, trios, caprices, variations.

J'aime encore mieux les giboulées de mars, — les autres.

Mais qu'y faire ?

Dans le concert dont nous parlons, un pianiste — ils sont sans pitié — exécutait une série de gargouillades de sa composition.

L'auditoire n'en pouvait plus.

On arrive au trente-septième morceau :

— *Rêverie*, indique le programme.

— Elle est assez bonne, fait un monsieur à l'oreille de son voisin ; c'est nous qui dormons, et c'est lui qui rêve.

***

Vous savez que Jules Janin a repris un fiacre à l'heure.

En d'autres termes, il recommence ses visites académiques.

Tant de marches à monter pour le critique dont l'embonpoint égale le talent.

Quel héroïsme !

Ah ! s'il y avait une académie de gymnastique !

***

Les médecins ont le mot pour rire.

Avec cette grippe qui côtoie si souvent la fluxion de poitrine, l'escarcelle de ces messieurs de la Faculté s'emplit jusqu'au bord.

Aussi ne se plaignent-ils pas de l'hiver de 1864.

On parlait des ravages exercés par les bronchites au docteur *** :

— Docteur, il paraît qu'on meurt beaucoup en ce moment ?

— Que voulez-vous, madame, il faut bien que tout le monde vive, répondit-il doucement.

***

L'anniversaire de la naissance de Rossini a mis cette année en émoi tout le monde du dilettantisme.

C'est le 29 février qu'est né le cygne de Pesaro.

Par parenthèse, une observation.

Le cygne ne chante qu'en mourant, et, Dieu merci, Rossini a chanté en pleine existence.

Donc la comparaison est idiote.

Sur ce, je reviens à l'anniversaire.

— Quelle singulière date, disait quelqu'un au maëstro, le 29 février !

— Oui, je suis un compositeur bissextile, répliqua-t-il.

***

Du même à un autre :

— De cette façon, cher maître, observait un de ses familiers, vous ne savez votre âge que tous les quatre ans.

— Il y a tant de femmes qui ne savent jamais le leur ! fit-il en souriant.

***

Le style populaire a des bonheurs d'expressions qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Un grammairien prétendait jadis qu'on faisait plus de métaphores à la Halle en une heure qu'à l'Académie en cent ans.

Cette vérité n'a pas vieilli.

J'en ai encore acquis la preuve pas plus tard que ce matin.

Je passais sur le boulevard.

Un groupe était formé.

Au milieu un sergent de ville emmenant un monsieur qui venait de faire des confusions sur la valeur des pronoms possessifs.

Autrement dit un filou.

J'approche, et avec cette curiosité qui est un devoir pour un journaliste :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, mon bourgeois, exclame un gamin, c'est un monsieur qui vient d'obtenir ses entrées à Mazas !

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a fait la semaine dernière une tentative des plus honorables dans un genre plus littéraire que les mélodrames. M. Marc Fournier a tout simplement fait jouer à son théâtre l'œuvre d'un poëte bien accueilli au Théâtre-Français et à l'Odéon, et nous devons d'autant plus applaudir à cette hardiesse qu'il s'agissait d'un drame antique sans la moindre folle et sans la plus petite enfant enlevée par un vil intrigant ; aucune mère n'a couru pendant cinq actes après sa fille, aucun traître n'a persécuté l'innocence !

Où allons-nous, mon Dieu ?

Quoi ! on ose ces choses-là en plein boulevard, sur le boulevard qui s'appelle Saint-Martin, et auquel on donnerait volontiers, et avec plus de raison, le nom de boulevard d'Ennery !

Faustine n'est assurément pas un drame complet, mais c'est l'œuvre d'un artiste, et, à la première représentation, nous n'avons guère fait attention aux quelques imperfections scéniques pour applaudir des deux mains au beau langage auquel nous ne sommes plus habitués dans nos théâtres de drame. Le titi, ce souverain juge du mélodrame, a seul protesté contre tout cela. On lui a fait connaître et applaudir les plus vulgaires assassins et les adultères de bas étage..., il s'est nourri pendant des années d'une vulgaire et plate prose mélodramatique, et aujourd'hui qu'on lui montre Marc-Aurèle et Cassius, le titi se demande :

— D'où sortent donc ces étranges bonshommes dont on ne nous a jamais parlé ? Vite, qu'on nous rende Lagardère et des coups d'épée.

Il est bien heureux que l'opinion du titi ne soit pas encore souveraine dans la ville qu'on a appelée la capitale de l'intelligence.

Il nous reste encore quelques esprits délicats, une poignée d'artistes et tout un public bien élevé pour crier bravo à l'auteur de *Faustine* et au directeur qui a accueilli cet ouvrage littéraire.

Il est évident que *Faustine* sera beaucoup moins jouée que *la Maison du Baigneur* ; le plafond qui écrase un traître rapportera plus d'argent à la compagnie nantaise que les grandes passions qui agitent au théâtre de la Porte-Saint-Martin de grandes figures historiques ; mais M. Louis Bouilhet se consolera facilement ; si les droits d'auteur ne viennent pas faute d'un plafond mécanique, l'estime de ses confrères, des lettrés et du public délicat lui est acquise, et quand on a avant tout l'ambition d'être un écrivain et un poëte, on ne doit pas envier à M. Maquet le bonheur de s'enrichir avec un plafond.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a bien fait les choses : les décors sont fort beaux, les costumes très-riches, et le ballet est charmant. Ne traitons pas la question d'argent..., elle nous importe fort peu ! Ces choses-là doivent tomber dans la balance quand il s'agit de dépenser une forte somme pour une mauvaise littérature. Ce n'est pas une partie d'argent que le directeur et l'auteur ont jouée, et si le drame de M. Louis Bouilhet menace d'être une sentinelle perdue de l'art, ceux qui viendront après lui se feront peut-être écouter même du titi, ce fidèle ami des Dugué, des Anicet Bourgeois et des Victor Séjour.

La place étroite réservée dans ce journal à la partie littéraire me dispense heureusement d'une analyse complète des nouveautés dramatiques, et c'est bien heureux aujourd'hui que j'aie à vous parler du nouveau ballet de l'Opéra, car il me serait tout à fait impossible de vous raconter *la pièce* qui sert de prétexte à cette gigantesque sauterie de toutes les jambes dont l'Académie impériale de musique dispose dans la *Maschera*.

Le livret prétend que la danseuse Lucilla est amoureuse d'un peintre nommé Donato Rizzi qui revient à Venise couronné de lauriers. Cela m'est du reste fort égal ; je ne vois qu'un beau décor et de jolies danseuses qui tournent et pirouettent ; ce Donato Rizzi a une amoureuse qui se désole... Qu'est-ce que cela nous fait ? Intéressez-vous donc à la douleur de cette pauvre fille quand le corps de ballet au grand complet exécute les danses les mieux réglées qu'on ait jamais vues à l'Opéra... Donato a pour rival un riche gentilhomme vénitien... La belle affaire ! Voici la Boschetti qui bondit sur les ressorts en acier qui lui servent de jambes... Elle s'élance en l'air, elle marche sur la pointe des pieds, elle fait des tours de force ! Et la pauvre fille qui aime le peintre Donato Rizzi ?.. Eh bien, quoi, je n'ai pas le temps de m'en occuper !.. Nous voici dans le boudoir de la danseuse, un boudoir machiné comme un décor des *Pilules du diable !*

...Et Donato oublie-t-il sa fiancée ?.. Allez vous en informer à l'Opéra... Moi, je n'en sais rien ; j'ai affaire sur les bords de la mer, où viennent danser les belles Vénitiennes et les vilains Vénitiens !.. Et la pauvre fiancée se désole toujours ?.. Il paraît, mais je n'ai pas le temps de m'occuper d'elle... La Boschetti nous convie à un bal masqué superbe..., un bal amusant où l'on danse presque le cancan..., un cancan vénitien, tout cela est fort beau et fort divertissant.

Et la Boschetti ?

Les avis sont partagés sur son succès ! La Boschetti est assez grassouillette, mais elle ne manque ni de grâce ni de charmes, et elle a le diable au corps !

On m'a affirmé que Donato Rizzi épouse à minuit sa fiancée, qu'il avait délaissée depuis huit heures du soir, et je note en passant cet heureux dénoûment pour les personnes sensibles qui s'intéressent aux jeunes filles abandonnées dans les ballets de l'Opéra !

Rien de la musique qui n'existe pas !

ALBERT WOLFF.

Est-ce une cruelle vengeance de M. Mathieu (de la Drôme) ? Tandis que les incrédules raillaient, le prophète appelait à son aide les éléments. Pour février, il a voulu de la neige. Certes il n'en manque pas. Le Midi tout entier, de Lyon à Marseille, de Périgueux à Toulouse, d'Aix à Bordeaux, est enseveli sous un immense manteau blanc. Tous les journaux déplorent les effets désastreux d'un froid inusité. Les oliviers souffrent, les orangers éclatent, les citronniers périssent. Qui nous rendra le printemps perpétuel de ces contrées naguère si riantes ? N'est-ce point le cas de dire, avec le chansonnier Nadau : « Saint Mathieu (de la Drôme), priez pour nous ! »

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 427. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 5 Mars.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. Grévin.

DÉDIÉ A MA BLANCHISSEUSE.



— Dis donc, Clarisse, je n' sais bentôt plus quoi en faire du moutard ; i' n' veut plus de punch, i' n' veut plus de bichoff,..... j' crois ben qu'i' va falloir que tu viennes y donner sa goutte,..... ou ben qu' tu le fouettes' ...

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. GRÉVIN (suite).



21969

— Mon épouse me dit : « Mets-toi en page. » J' m'ai mis en page. A c't'heure, a' prétend qu' j'aurais été plus chouette en Turc; je l' savais bien, pardine, que j'aurais été plus chouette en Turc... v'là ce qui vous prouve qu'i' faut jamais faire à la volonté des femmes!



21970

— Pour lors', quéqu'i' faut lui servir à la *reine*, un p'tit peu de doux?
— Fichez-nous donc la paix avec vot' doux; la reine n'est pas différemment que les autres.....



21971

IL ÉTAIT UNE FOIS UN ROI ET UNE REINE DE BATEAU DE BLANCHISSEUSE

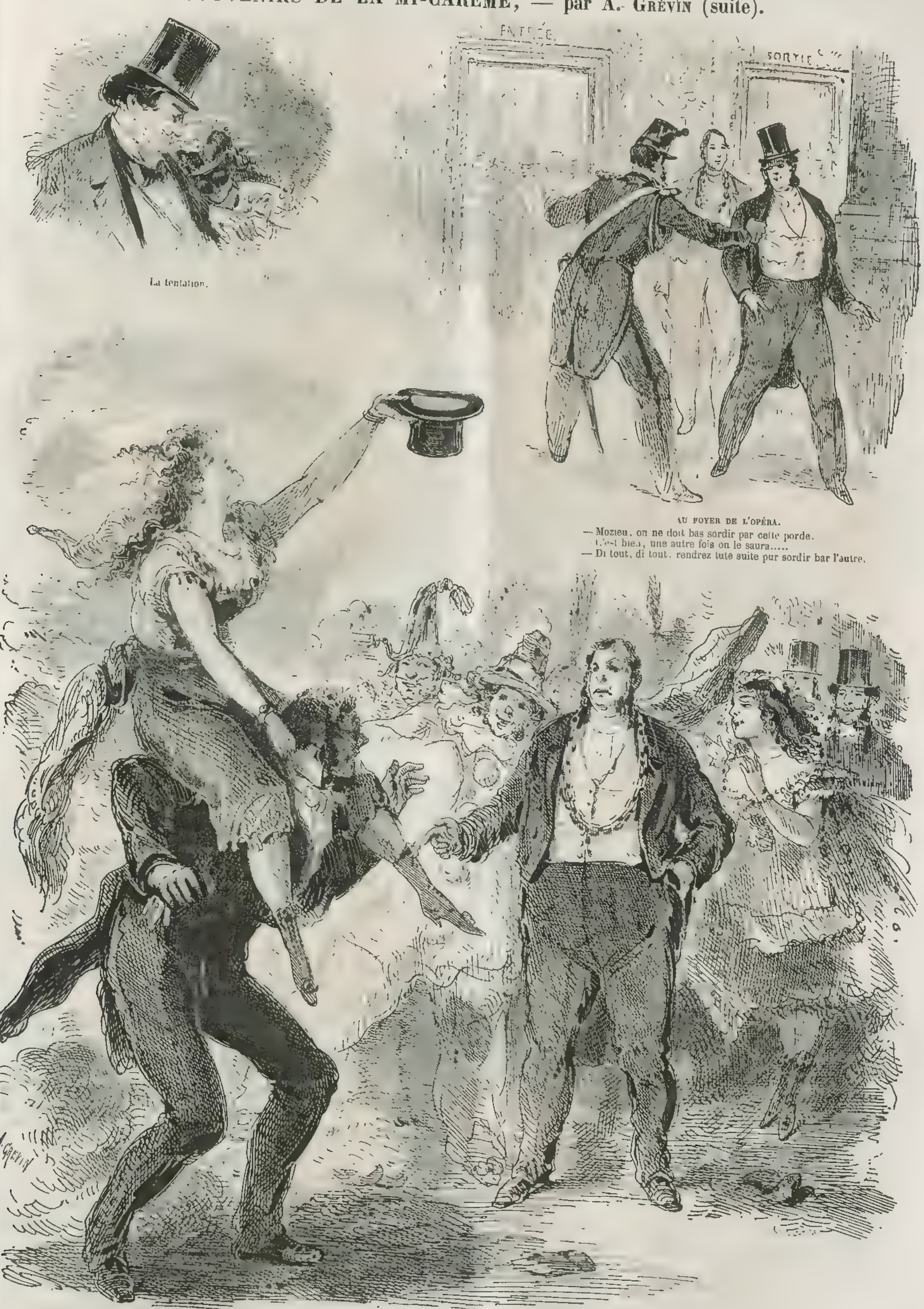
— Voyons, Alphonse, mets donc tes gants.
— Pourquoi faire? j'ai les mains propres!



21972

— O Verginie! dans une tenue comme ça c'est-t'y Dieu possible que t'espères qu'on te respecte!.....
— Dis-z'y donc zut!... c'est pas ta mère.

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. GRÉVIN (suite).



La tentation.

AU FOYER DE L'OPÉRA.

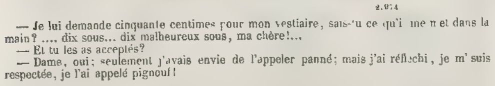
— Mozieu, on ne doit bas sordir par cette porde.
— C'est bien, une autre fois on le saura.....
— Di tout, di tout, rendrez tute suite pur sordir bar l'autre.

FALLAIT PAS QU'Y AILLE.

L'HUISSIER — Mossieu, ces manières-là sont inconvenantes ....
— Mais figurez-vous bien, huissier, que je ne la connais pas du tout.....
— Qu'est-ce que ce serait donc alors, mossieu, si vous la connaissiez?.. .

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. GRÉVIN (suite).




2.974

— Je lui demande cinquante centimes pour mon vestiaire, sais-tu ce qu'il me met dans la main? .... dix sous... dix malheureux sous, ma chère!...
— Et tu les as acceptés?
— Dame, oui; seulement j'avais envie de l'appeler panné; mais j'ai réfléchi, je m' suis respectée, je l'ai appelé pignouf!



21975

— Comment, t'es fichue bête comme ça! on t'offre à te rafraîchir et tu demandes de la limonade! Quelle opinion veux-tu que l'on ait d'une dame qui demande de la limonade!... Garçon, pas de limonade!... du champagne frappé vivement et aux p'tits oignons!!!...

LES ROMAINS EN PROSE.

ÉTUDE ANTIQUE.

LA SCÈNE SE PASSE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES, CEUX AVANT J.-C.

MARC-AURÈLE *lisant une feuille de théâtres.* — Voilà qui est plaisant! En croirai-je les *Coulisses de l'Olympe?*

FAUSTINE. — Que chantent-elles, ces coulisses?

MARC-AURÈLE. — Un fait d'une grossièreté révoltante.

COMMODE, *espèce de tambour-major taillé en force.* — Qui faut-il aplatir, papa? Demandez, faites-vous servir.

MARC-AURÈLE. — Croiriez-vous que sur un théâtre de la moderne Athènes, j'ai nommé Paris, on ait osé nous faire parler en prose?

FAUSTINE. — Les cuistres!

COMMODE. — Moi, je m'en bats l'œil.

MARC-AURÈLE. — Mon fils, je vous défends de vous battre quoi que ce soit sans mon aveu.

COMMODE. — P'pa, c'était une figure de rhétorique que j'employais, pour dire que je m'en *balladais.*

MARC-AURÈLE. — Que signifie ce mot bizarre que vous venez d'employer?

COMMODE. — Je l'ignore, mais il fait bien dans une phrase; tout ce que je sais, c'est qu'il est grec.

MARC-AURÈLE. — Non, monsieur, il n'est pas grec; je l'ai assez pratiqué dans mon temps; ce serait tout au plus de l'athénien de cuisine.

COMMODE. — Ah! zut alors, si papa est malade!

MARC-AURÈLE. — Non, monsieur, je ne le suis pas.

FAUSTINE. — En voilà assez. Finissez votre communication.

MARC-AURÈLE. — Eh bien, ma chère, dans une pièce qui porte votre nom, dans une pièce à casques, à toges, à robes prétextes et viriles, la langue des dieux a été forcée de céder la place à la vile prose.

FAUSTINE. — Vous nous l'avez déjà dit.

MARC-AURÈLE. — Et ça ne vous indigne pas?

FAUSTINE. — Mais si, ça m'indigne.

MARC-AURÈLE. — Vous dites cela bien froidement. — Commode, où allez-vous?

COMMODE *à part.* — Pincé! — (*Haut.*) Moi, p'pa? rien.

MARC-AURÈLE. — Vous alliez encore traîner vos guêtres autour de cette Marcia.

COMMODE. — Oh! si on peut dire!

MARC-AURÈLE. — Une femme qui vous a empoisonné! si ce n'est pas honteux!

COMMODE. — D'abord elle m'a empoisonné sans le vouloir; elle m'a affirmé souvent qu'elle ne l'avait pas fait exprès.

MARC-AURÈLE. — Et vous l'avez crue, grand nigaud? Ah! les femmes, les femmes!

FAUSTINE. — Que lui voulez-vous, à mon sexe?

MARC-AURÈLE. — Parlons-en, je vous le conseille!

FAUSTINE. — Pourquoi n'en parlerais-je pas?

MARC-AURÈLE. — Mais vous ignorez donc qu'à cette heure votre personne est traînée sur les planches d'un théâtre nantais?

FAUSTINE *souriant avec coquetterie.* — Eh! cette pièce-là doit être amusante.

MARC-AURÈLE. — Erreur; on la dit au contraire soporifique en diable.

FAUSTINE. — Comment! moi qui me suis tant amusée de mon vivant, j'ennuierais après ma mort? Ah! l'auteur a donc été bien maladroit?

MARC-AURÈLE *devenu rêveur.* — En effet, vous vous êtes beaucoup divertie sous mon régime impérial, et je pense souvent à la réputation que vous avez laissée, laquelle est loin d'être intacte.

FAUSTINE. — Cancans, ragots, potins.

MARC-AURÈLE. — Hum! Enfin... Je disais donc que cette pièce est, à ce qu'il paraît, *d'un nantais* incroyable.

COMMODE. — Je vous y prends, papa, à parler comme aux *Délass. comm.*

MARC-AURÈLE. — Mon fils, il y a une ville qui s'appelle Nantes, le mot « nantais » n'a donc rien d'insolite.

COMMODE. — Comme il se retourne, mon auteur! On voit bien que vous avez mérité jadis le sobriquet de *philosophe.*

MARC-AURÈLE *évidemment flatté.* — Je m'en flatte. Je disais donc, mon petit Commode, que je m'étonne sincèrement de voir notre vie privée mise en prose dans une pièce écrite par un poëte; il y a là intention évidente de nuire. Rien n'est plus blessant.

FAUSTINE. — Ils en sont punis, puisque leur tartutaine est ennuyeuse.

MARC-AURÈLE. — C'était immanquable : tous les ouvrages en prose manquent de gaieté; il n'y a de véritablement comique que les tragédies en vers.

COMMODE. — Ah ben, non, papa! Si vous dites de ces balançoires-là, j'aime mieux m'en aller.

MARC-AURÈLE. — Où allez-vous, drôle?

COMMODE. — Je vous le dirai quand je serai revenu. (*Il s'éloigne à grands pas.*)

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. Grévin (suite).



— R'gardez-moi donc c'lui-là avec son nez, i' dit qu'i' s'amuse.... oh! ioup!

UN ATTRAPAGE. — LE MOT DE LA FIN.
..... Ni vieille, ni grêlée; tu sais.... dis-en autant, ma biche!

Un homme irrésistible.

MARC-AURÈLE. — Je parierais qu'il va retrouver sa Marcia.

FAUSTINE. — Il faut bien que jeunesse se passe.

MARC-AURÈLE. — La vôtre, madame, a été longue à s'évaporer, je le dis avec amertume, et la postérité, toujours équitable, vous en fait porter la peine en vous infligeant la honte de parler en public comme la dernière des cuisinières bourgeoises.

FAUSTINE *souriant avec malice.* — Mon cher époux, la prose a du bon.

UN AUTRE ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

MARCIA *à Commode, qui arrive tout essoufflé.* — Te voilà, grand flandrin! Voilà une heure que je pose sur ce banc à t'attendre.

COMMODE. — Ma biche, c'est papa et maman qui m'ont retenu. Papa est comme un crin de ce que maman parle comme elle ne devrait pas parler dans la nouvelle Athènes. Voyons, qu'allons-nous faire pour nous amuser? Veux-tu que je te raconte une histoire?

MARCIA. — Non, tu as l'imagination trop épaisse.

COMMODE. — Veux-tu que je soulève des poids ou que je casse des cailloux avec mon poing?

MARCIA. — Ah! tu ne sais faire que l'Hercule.

COMMODE. — Il est certain que je suis fièrement fort. C'est bête qu'il n'y ait pas de cirque ici, j'éreinterais pour tes beaux yeux tous les athlètes de l'antiquité.

MARCIA *avec une intention malsaine.* — Jouons à la dînette, veux-tu?

COMMODE *ému sans savoir pourquoi.* — A la dînette!... Tiens, c'est drôle; c'est le dernier jeu que tu m'as fait jouer quelques heures avant mon claquage définitif.

MARCIA. — Que veux-tu dire, mon gros loulou?

COMMODE. — Est-ce que papa aurait raison?

MARCIA. — Sur quoi, mon taureau furieux?

COMMODE. — En m'affirmant toujours que tu m'as empoisonné.

MARCIA. — Vilain buffle, voulez-vous bien vous taire.

COMMODE. — Non, c'est que...

MARCIA. — Assez, mon joli dogue.

COMMODE. — Ils avaient un drôle de goût, les champignons farcis que tu m'as servis dans notre dernière dînette terrestre. Avec quoi donc les avais-tu assaisonnés?

MARCIA. — Rien que des herbes odoriférantes fortement infusées dans de l'essence de nicotine.

COMMODE. — De la nicotine, qu'est-ce que c'est que ça?

MARCIA. — Un condiment de haut goût, dont la recette se transmettait de mère en fille à la maison.

COMMODE. — Dis donc, Marcia, tous les maris dans ta famille sont-ils morts empoisonnés, de père en fils?

MARCIA. — Oui, sanglier adoré!

COMMODE. — Eh ben, mais... il est probable que tu m'as traité en mari, bien que je ne le fusse pas?

MARCIA. — Après?

COMMODE. — Comment! après?.. En voilà de l'aplomb!

MARCIA. — Et si j'ai voulu te donner une preuve de tendresse extraordinaire en t'empoisonnant, est-ce à toi de t'en plaindre?

COMMODE. — Ah! ce ne serait pas à' n oi?..

MARCIA. — Sans doute. Voyons, est-ce qu'on empoisonne jamais les indifférents? Est-ce qu'il me serait venu à l'idée de donner la colique à un monsieur qui aurait passé dans la rue, sous mes fenêtres?

COMMODE. — C'est ma foi vrai.

MARCIA. — Tu vois donc bien. Tiens, mon gros éléphant, goûte-moi de ce miroton; mes oignons d'aujourd'hui ont subi la même préparation que mes champignons d'autrefois.

(*Au moment où l'empereur Commode se prépare à faire une dinette aux petits oignons, l'empereur Marc-Aurèle, son père, et l'impératrice Faustine, sa mère, émergent à ses yeux.*)

MARC-AURÈLE. — Arrête, malheureux!

MARCIA *à part.* — Trop tôt, ô ma mère! trop tôt! (*Haut.*) Sire, peut-on vous offrir...

MARC-AURÈLE. — Quel toupet! elle ose me proposer de toucher à son rata falsifié! — Mon fils Commode, sens-tu quelque chose qui t'incommode?

COMMODE. — Non, p'pa, pas encore.

MARC-AURÈLE. — Grâce à Esculape, tu n'avais pas encore mordu à l'hameçon de cette sirène. (*A Marcia.*) Dans quel but, fille perverse, te préparais-tu à indigérer mon fils derechef?

MARCIA. — Histoire de passer le temps. Si vous saviez, sire, combien il faut de poison pour taper sur la tête de votre présomptif, c'est curieux; une baleine n'y résisterait pas; mais, bah! lui, il vous avale des kilos de mort-aux-rats comme un bocal de prunes à l'eau-de-vie.

MARC-AURÈLE. — Tant d'audace me confond. Ah! si nous étions encore à Rome, je la ferais mettre en hachis par mes licteurs; malheureusement, ici les prétoriens me manquent. Mon fils, passez devant ou suivez-moi, à votre choix.

COMMODE. — Tiens, je veux rester avec Marcia.

MARC-AURÈLE. — Mais, malheureux, elle veut te détruire, elle veut saper tes derniers fondements!

COMMODE. — Au fait, si je désire être empoisonné, moi! ça ne regarde personne.

MARC-AURÈLE *indigné.* — On n'est pas bête comme ça!

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. Grévin (suite).



Une mascarade dans Mouffetard-street.

Vraiment, votre sottise est encore plus grosse que vous. Je ne m'étonne plus que M. Bouilhet se permette de faire parler ma femme en prose, en voyant mon fils se dégrader si complétement en... en...

FAUSTINE *souriant méchamment.* — En quoi, sire?

MARC-AURÈLE. — Je l'ai oublié; allez le demander aux Nantais!

MARCIA *pleurnichant.* — Monsieur Aurèle, ne me reprenez pas encore mon gros César!

MARC-AURÈLE *avec amertume.* — Vos attentats ont besoin d'être complétés, n'est-ce pas?

MARCIA. — Mon miroton serait perdu.

MARC-AURÈLE. — Qui vous empêche de le consommer?

MARCIA. — Monsieur Marc, les oignons me sont contraires.

MARC-AURÈLE. — Commode, venez. Mon fils, je vais vous servir une dissertation sur les tragédies en prose; cela sera plus sain pour votre esprit que le miroton de cette hétaïre ne l'eût été pour votre corps.

COMMODE *entre haut et bas.* — Oh! quelle scie!

(*Le père et le fils s'éloignent en causant de la Porte-Saint Martin.*)

FAUSTINE *à Marcia.* — Tu dis donc, petite, que ton ragoût sera perdu?

MARCIA. — Oui, madame; et c'est désolant, il était d'un réussi!

FAUSTINE. — Peut-il se réchauffer?

MARCIA. — Oui, et il en devient meilleur.

FAUSTINE. — Tu veux dire que son effet...

MARCIA. — En est plus prompt.

FAUSTINE. — Eh bien, partageons : verses-en la moitié dans ma poche; ce sera pour le père, et je te promets d'utiliser le restant sur le fils.

***

Voilà, monsieur Bouilhet, voilà comment un écrivain qui se respecte traite les scènes émouvantes de l'antiquité! Comparez ce récit épique à votre petite machine de *Faustine*, et donnez-vous le prix si vous l'osez!

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Le dernier Chicard a exhalé son dernier *Ohé!* Les costumiers ont dépendu les loques qu'ils étalent sur un fond de calicot blanc dans leurs boutiques de hasard, — ce qui donne à ces établissements une vague allure de la *Morgue du plaisir*.

La mi-carême enfin a clos la série des réjouissances carnavalesques.

Mais à titre de souvenir rétrospectif, nous croyons remplir le plus impérieux de nos devoirs en vous racontant :

LA LÉGENDE DE LA BLANCHISSEUSE DE FIN

OU LE MASQUE DE VELOURS.

Gédéon — supposons qu'il s'appelle ainsi, pour ne pas trahir son individualité — Gédéon est employé.

Il n'y a pas de mal à ça.

Mais dans le service des administrations, l'expéditionnaire n'est pas riche.

Chacun sait ça!

Pour surcroît de non-richesse, Gédéon a l'habitude de dévorer, du 1er au 5 de chaque mois, les émoluments que le caissier verse dans son sein.

Aussi Gédéon est-il en froid avec ses fournisseurs.

Mais, en philosophe qu'il est, il prend bravement son parti de cette tension de rapports.

Et pour noyer ses chagrins, il avait, le jour de la mi-carême, cherché un asile — non héréditaire — dans la salle Valentino.

Fin du prologue.

***

En pénétrant dans ce qu'on eût nommé, en 1801, un temple de Terpsichore, Gédéon avise un domino.

Un amour de domino, hermétiquement clos sous un masque de velours.

Il remarque. On se laisse remarquer.

Il accoste. On réplique.

Il offre son bras. On accepte.

Il offre un verre de punch. On accepte encore.

Gédéon rutile.

— Garçon! garçon!..

Le garçon arrive. Le punch ensuite. Gédéon va payer, quand le domino s'exclamant :

— Dieu! le joli porte-monnaie!

— N'est-ce pas? C'est une de mes... parentes qui me l'a brodé au crochet.

— Voyons donc?

Sans défiance, le malheureux tend le porte-monnaie... Le domino s'en saisit, en regarde le contenu, le glisse dans sa poche, et se démasquant :

— Merci, monsieur Gédéon. Voici votre note acquittée.

C'était sa blanchisseuse, à qui il devait cent dix-sept francs cinquante!!!

La toile tombe.

SOUVENIRS DE LA MI-CARÊME, — par A. Grévin (fin).



(TOUJOURS DANS MOUFFETARD-STREET.) 21978

— J' demande poliment à madame qu'elle me fasse vis-à-vis, elle me répond : DES NÈFLES! Là d'sus, *pif, paf, beignn'*... et elle s'étonne!... elle pouvait pourtant pas s'attendre a ce que je lui dise : *Mon p'tit cœur!!!*



(IDEM.) UN ANGE GARDIEN. 21979

— I' dit comme ça qu' ça boulotte, et qu'i' n'est pas un enfant, et qu'i' veut pas du tout qu'on l'emporte..... y d'mande seulement un lampion!

*
* *

Et maintenant, place aux austérités du carême.

Le sermon remplace le piston.

Le sermon est à la mode comme autre chose, et l'on cite plusieurs actrices qui suivent assidûment les conférences de leur paroisse.

Mais chassez le naturel...

C'est une de ces pénitentes artistiques qui a laissé échapper le lapsus suivant.

On lui demandait si l'auditoire était nombreux pour entendre son prédicateur.

— Je crois bien, fit-elle... *on refuse du monde tous les soirs.*

*
* *

La musique de la *Maschera*, le ballet de l'Opéra, a trouvé la critique sévère, mais juste.

Tout le monde s'est étonné avec raison qu'on préférât un compositeur étranger de si mince imagination à tant de maîtres français qui auraient, à coup sûr, fait mieux.

Un de nos spirituels confrères a commis à ce sujet un mot charmant.

C'est M. Albert de La Salle, le critique musical du *Monde illustré*.

— Je comprends, a-t-il dit, qu'on aille chercher le café à la Martinique, mais non qu'on aille y chercher de la chicorée.

*
* *

Splendide en vérité!

Un entrepreneur de mariages publie — en 1864! — l'annonce suivante :

SUCCÈS GARANTI.

« Avec les procédés de ma maison, *la laideur n'est pas un obstacle.*

« *Pas de fille in-mariable!* »

Grand homme!

*
* *

Ledit entrepreneur aurait bien dû envoyer plus tôt un de ses prospectus à mademoiselle X..., l'une des plus antiques modistes de sainte Catherine.

Mademoiselle X..., pour qui, à ce qu'il paraît, la laideur a été un obstacle, s'en venge par des ironies au vitriol contre toutes les femmes.

Les femmes mariées surtout.

L'autre jour, elle s'en était prise à une charmante petite baronne que son mari trompe impudemment avec une chorégraphe de l'Opéra.

— Que voulez-vous, faisait hypocritement la perfide donzelle, c'est indigne, mais cela est ainsi... Les hommes qui ont les plus jolies femmes sont toujours ceux qui vont chercher des distractions au dehors.

— Alors, répliqua la petite baronne piquée au vif, vous avez eu bien tort de rester demoiselle, vous qui aviez tout ce qu'il faut pour retenir votre mari dans son intérieur...

*
* *

Murger n'aimait pas le monde.

Pourtant, aux premiers temps de sa notoriété naissante, un ami, qui désirait le présenter à un éditeur influent, le décide à venir dans une soirée où celui-ci devait se trouver.

Le soir venu, Murger arrive, l'air tout penaud et ne sachant trop quelle contenance tenir.

Son ami l'aperçoit, et remarquant cette gêne :

— Qu'as-tu donc? tu sembles tout embarrassé!

— Vraiment?... C'est bien possible... Mon habit sort pourtant du Mont-de-piété, et je comptais sur lui pour me donner un air *dégagé*.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Parmi les auteurs les plus distingués de ce temps, il faut compter les deux Labiche, qui se sont fait des positions hors ligne au théâtre.

L'aîné des deux frères, M. Eugène Labiche, est un de nos plus fins et plus amusants vaudevillistes; on lui doit, entre cent autres pièces, l'étourdissant *Chapeau de paille d'Italie*, ce monument de la gaieté gauloise!

Le second frère Labiche, qui s'appelle Eugène comme son aîné, a toute la verve, tout l'humour de son frère, plus un talent d'observation rare et une plume plus élégante; c'est l'auteur du *Voyage de M. Perrichon*, de *Célimare*, de *la Poudre aux yeux* et de *Moi*, comédie en quatre actes que répète en ce moment le Théâtre-Français.

Tandis que Labiche jeune escalade la scène de la rue Richelieu, Labiche aîné a donné au Palais-Royal une étourdissante folie en cinq actes, *la Cagnotte*, qu'il a composée en société avec M. Delacour.

Une bande de grotesques provinciaux a fondé une cagnotte, dont le total doit être dépensé en commun à la fin de l'année. Le grand jour arrive; on discute sur l'emploi des fonds, et comme plusieurs personnages doivent se

rendre à Paris pour des intérêts particuliers, toute la société se décide pour une visite à la capitale

Les provinciaux arrivent à Paris : ils entrent dans un restaurant. On les prend pour des voleurs..., ils sont conduits chez le commissaire..., on les jette en prison..., ils s'évadent... Ils vont au bal, et finissent par passer la nuit dans une maison en construction! Pendant cinq actes, ces malheureux sont poursuivis, traqués, pourchassés. Je ne connais rien de plus comique et de plus amusant! Il n'y a aucune raison sérieuse pour finir la pièce à minuit. Avec un supplément d'imagination, elle pourrait durer vingt-quatre heures; mais les auteurs ont pensé avec raison que l'excès en toutes choses est mauvais, et ils ont eu soin de faire intervenir le sauveur de La Ferté-sous-Jouarre à minuit moins dix minutes, et la pièce finit comme elle a commencé, par un immense éclat de rire! Labiche aîné doit être content; dans quinze jours nous verrons Labiche jeune au Théâtre-Français.

La Cagnotte petille de gaieté, d'esprit et de bonne humeur; c'est un succès très-franc et très-mérité que MM. Labiche et Delacour doivent partager avec les excellents artistes qui s'appellent Geoffroy, Brasseur, L'Héritier, Luguet, Lassouche et madame Thierret; mademoiselle Damain est fort gentille dans un rôle effacé.

Quelques jours après, le théâtre des Variétés a donné la première représentation de *le Petit de la rue du Ponceau*, comédie-vaudeville en deux actes de MM. Édouard Martin et Albert Monnier.

M. Martin est un des plus zélés collaborateurs des deux Labiche; il a signé avec Labiche jeune le *Voyage de M. Perrichon, la Poudre aux yeux*, et demain on le nommera au Théâtre-Français comme l'un des auteurs de la comédie qu'on répète. Quant à M. Albert Monnier, il est un agréable vaudevilliste et un journaliste des plus bienveillants, qui a pendant longtemps dit du bien de ses confrères dans ce journal. Comment se fait-il que ces deux hommes réunis n'aient pas réussi d'une façon plus éclatante? Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre. D'abord leur pièce en trois actes a dû être réduite à deux actes par suite de je ne sais quelle nécessité d'affiche; ensuite ce vaudeville, écrit peut-être dans l'origine pour un autre théâtre et pour d'autres acteurs, a subi bien des transformations qui ne lui ont pas fait beaucoup de bien; bref, *le Petit de la rue du Ponceau* n'est pas un grand succès, mais c'est un vaudeville honorablement écrit, que le public a écouté avec plaisir. Plusieurs jolis mots ont été perdus par les acteurs; il ne suffit pas toujours de mettre des mots drôles dans une pièce, il faut encore trouver des comédiens qui les fassent valoir. M. Potier ne peut pas jouer à lui seul une pièce en deux actes.

On nous promet bien des nouveautés au théâtre pour la semaine prochaine.

A l'heure où nous mettons sous presse, l'Odéon donne la première représentation du *Marquis de Villemer* de l'illustre George Sand, et quand le numéro sera distribué dans Paris, le public des Variétés aura sans doute applaudi un nouveau vaudeville de MM. Adolphe Choler et Henry Rochefort.

Puis, vers la fin de la semaine, tout Paris intelligent se pressera dans la salle du théâtre du Gymnase pour écouter *l'Ami des femmes*, la nouvelle comédie de ce profond et charmant esprit qui nous a donné *la Dame aux camélias* et *le Demi-Monde*.

Samedi dernier le Théâtre-Déjazet a joué une opérette, *la Nuit de la mi-carême*, une petite épopée burlesque de notre confrère Émile Abraham, sur laquelle M. Eugène Déjazet a brodé une très-jolie musique.

P. S. — La pièce de madame Sand a obtenu à l'Odéon un immense succès. — Au prochain numéro les détails sur cette *solennité littéraire*. — Cette fois, l'expression n'est que juste.

ALBERT WOLF.

Les *Almanachs* et l'*Annuaire* MATHIEU (DE LA DROME) se trouvent chez tous les principaux libraires de France. Prix : 30 c., 50 c., 1 fr. — M. H. Plon, éditeur, 8, rue Garancière, à Paris, expédie *franco* aux mêmes prix, aux personnes qui lui envoient la somme en timbres-poste

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 428. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 12 Mars.

LE
JOURNAL AMUSANT
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique.
Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

TYPES ET MENUS PROPOS DES BALS DU MONDE, — par Stop.



21980
— Eh bien, grand-père, comment trouves-tu que je suis habillée?
— Ma foi, fillette... pas trop!..



21981
— Quelle est donc cette grande haquenée qui danse là-bas avec une plume sur la tête?
— Monsieur, c'est madame Malicorne.
— Ah! diable!...
— Et je suis monsieur Malicorne!...
— Ah! fichtre!...



21982
Si on naissait avec ces choses-là sur la tête, que de mal on se donnerait pour les faire disparaître!...



21983
Encagé!



21984
Qui s'y frotte s'y pique.

TYPES ET MENUS PROPOS DES BALS DU MONDE, — par Stop (suite).



21985

Ceci vous représente l'air dégagé et folichon adopté par la jeunesse dorée, quand elle daigne se livrer à la contredanse.



21986

Mais il est permis de varier agréablement ses poses lorsqu'on adresse à une dame cette question — toujours charmante : — Madame, y a-t-il longtemps que vous n'avez entendu la Patti?



21987

— J'ai l'air de sortir de sa poche! mais... il n'y a pas à dire... c'est la femme de mon directeur!



21988

— Vous aimez ça, vous, le cotillon?
— Ah çà, mais... dites donc, cher confrère, il me semble que, si je m'en souviens, vous ne le détestez pas toujours... le cotillon!



21989

— Les bals! mais ils m'inspirent un profond dégoût! c'est la déification de la matière... pas un atome de poésie... pas une ombre d'idéal!
— Ah çà, mais... qui est-ce qui te prie d'y rester? va-t'en!
— J'attends le souper!



21990

— Ah! voici monsieur et madame de Beauminard... avec monsieur Anténor Cravachon.....
— Parbleu!

TYPES ET MENUS PROPOS DES BALS DU MONDE, — par Stop (suite).



21991

Cela est tout simple, a dit un homme d'esprit : on emploie tant d'étoffe pour les jupes, qu'il n'en reste plus pour les corsages.



21992

— Voyez donc mon mari qui me fait des signes pour partir.
— N'ayez pas l'air de le voir.
— Vous, ma chère, vous êtes bien heureuse! votre mari vous laisse au bal tant que vous voulez!
— Ma mie, cela dépend de la façon dont on les élève.



21993

— Allons, bon! une araignée dans le sirop! Il faut tout de même que je ne sois guère dégoûté pour retirer ça avec mes doigts!



21994

— Eh bien, jeune homme, vous ne dansez pas?
— Oh! monsieur, ce n'est plus guère de mon âge.



21995

Une demoiselle que madame X..., qui n'est pas méchante, compare à l'épée de Charlemagne, laquelle était longue... et plate.

TYPES ET MENUS PROPOS DES BALS DU MONDE, — par Stop (suite).



— Voyez donc la belle toilette; il y a au moins pour quinze mille francs de dentelles et pour quarante mille francs de diamants!
— Quel dommage que cette dame soit si petite!
— Pourquoi donc?
— Il en tiendrait bien plus... dessus.

Un mauvais tour... de valse.



— Tiens, tiens, tiens!... Les voilà qui en pincent un petit... folâtre jeunesse... ils me rappellent le temps où je n'étais pas *notai...ai...re!*



AU COTILLON.

L'orange. — On ne voit plus leurs visages; mais que de grâce dans leurs attitudes!

La victoire est au plus grand saut.

SINGULIERS EFFETS DE *L'AMI DES FEMMES.*

M TUBALQUIN *à son épouse.* — Il y a quelque chose, Caroline, il y a quelque chose.

MADAME TUBALQUIN. — Qu'est-ce qu'il y a?

M. TUBALQUIN. — Je ne sais pas, mais bien sûr il y a quelque chose. Depuis le jour où Dieudonné a été voir *l'Ami des femmes* avec son camarade Poivreau, je trouve la maison fort étrange.

MADAME TUBALQUIN. — Tu te trompes.

M. TUBALQUIN. — Puisse le ciel être de ton avis!

(*On frappe à la porte.*)

M. TUBALQUIN. — Entrez.

LA BONNE. — Je voulais demander à madame...

MADAME TUBALQUIN. — Depuis quand frappez-vous avant d'entrer?

LA BONNE *à part.* — Comme c'est ça. — (*Haut.*) Madame, je frappais toujours chez mademoiselle Pimentini.

MADAME TUBALQUIN. — Vous croyez-vous ici chez une lorette?

LA BONNE. — Non, madame, les profits y sont trop minces.

MADAME TUBALQUIN. — Cette réponse, étonnante d'esprit, ne peut être de vous; qui l'a placée dans votre bouche?

LA BONNE *à part.* — Tâche! — (*Haut.*) Madame, c'est personne. Combien faudra-t-il prendre de côtelettes?

MADAME TUBALQUIN. — Huit. Allez. (*La bonne sort.*) Cette fille a une singulière tenue depuis deux jours.

M. TUBALQUIN. — Quand je te le dis qu'il y a quelque chose.

DIEUDONNÉ, *quinze ans. Il entre en fumant un cigare.* — Bonjour, ma mè-re.

MADAME TUBALQUIN. — Comment, tu viens fumer dans le salon?

DIEUDONNÉ. — Si cela vous con-tra-riait, ma mè-re, je ces-se-rais à l'instant.

MADAME TUBALQUIN. — A la bonne heure.

DIEUDONNÉ. — Oui, ma mè-re.

M. TUBALQUIN. — Ah çà, que signifie cette voix traînante?

DIEUDONNÉ. — Mon pè-re, mon ho-mo-ny-me du Gymnase par-le com-me ça dans la pièce de Du-mas fils.

M. TUBALQUIN. — Tu me feras plaisir en changeant ça.

DIEUDONNÉ. — Oui, mon pè-re.

MADAME TUBALQUIN. — Finis donc de fumer, Dieudonné.

DIEUDONNÉ. — C'est que, voyez-vous, ma mè-re, si l'on ne fume pas chez vous, on fume chez la com-tesse.

MADAME TUBALQUIN. — Quelle comtesse?

DIEUDONNÉ. — Celle du Gym-nase, ma mè-re.

MADAME TUBALQUIN. — Dis-moi donc aussi pourquoi tu ne nous tutoies plus?

DIEUDONNÉ. — Ma mè-re, quand Dieudonné — pas moi, l'autre — raconte son histoire, on sent qu'il ne tutoie pas sa mè-re.

M. TUBALQUIN. — Tu ferais aussi bien de me parler chinois, je te comprendrais peut-être mieux.

POIVREAU, *dix-sept ans, air dégagé.* — Monsieur, madame...

MADAME TUBALQUIN. — Bonjour, monsieur Poivreau. D'où venez-vous comme ça?

M. TUBALQUIN. — Le drôle a l'air émérillonné.

POIVREAU. — Moi? quelle idée! Il y a longtemps que j'ai renoncé aux femmes.

MADAME TUBALQUIN. — Hein? qu'est-ce qu'il dit?

DIEUDONNÉ. — Ma mè-re, il dit qu'il a re-non-cé aux femmes.

M. TUBALQUIN. — Diable! tu donnes ta démission de bonne heure.

POIVREAU. — Parole d'honneur! ces dames sont trop faciles, c'est ennuyeux. Il suffit de se présenter pour être

TYPES ET MENUS PROPOS DES BALS DU MONDE, — par STOP (fin).



AU COTILLON.
La boule et les quilles.

22600
La jolie figure.

Le camp des maris pendant le cotillon.
22001

— Enfin, madame Coquardeau, cela vous amuse donc, vos soirées?
— Oui, puisque j'y vais.
— Mais j'y vais aussi, moi... et j'en ai par-dessus la tête!
— Allons, monsieur Coquardeau, on ne dit pas ces choses-là!
22002

Les anges de nos rêves... déplumés!
22003

happé au passage. Croyez-moi, madame Tubalquin, ne prenez pas un premier amant, il vous conduirait inévitablement à plusieurs autres.

MADAME TUBALQUIN. — Insolent!

POIVREAU. — Ne vous fâchez pas; on cause comme ça au Gymnase.

M. TUBALQUIN. — Jolie conversation!

POIVREAU. — Voyez-vous, ce qu'il y a encore de mieux porté, c'est la vertu. Vous viendriez vous jeter à ma tête, madame Tubalquin — ce que vous ferez infailliblement quand vous aurez vu *l'Ami des femmes* — que je vous dirais : Adressez-vous ailleurs, ma bonne dame, je ne peux rien vous faire; ou bien je vous engagerai à rentrer dans le chemin du devoir en vous brutalisant.

DIEUDONNÉ. — Les femmes aiment qu'on les bru-ta-li-sent.

M. TUBALQUIN. — Ils sont fous tous les deux.

DIEUDONNÉ. — Plus on est insolent avec les comtesses, plus les comtesses vous aiment, c'est connu... au Gymnase.

MADAME TUBALQUIN. — Ils ont été mordus par le boulevard Bonne-Nouvelle.

POIVREAU. — Mame Tubalquin, vous savez l'histoire du chemin de fer que je vous ai contée?

MADAME TUBALQUIN. — Vous ne m'avez rien conté du tout.

POIVREAU. — Comment?... Ah! c'est vrai. Eh bien, figurez-vous que me trouvant seul dans un compartiment avec une dame... Ah! avant, veuillez me dire ces mots en anglais : « Faites-moi descendre à Passy. »

MADAME TUBALQUIN. — Mais je ne sais pas l'anglais.

POIVREAU. — C'est fâcheux, je vous aurais reconnue alors.

MADAME TUBALQUIN. — La belle malice!

POIVREAU. — Je me contenterai de vous prier de mettre ce voile.

MADAME TUBALQUIN. — Pourquoi faire?

POIVREAU. — Il est en grenadine, une étoffe anglaise.

(*Madame Tubalquin met le voile.*)

M. TUBALQUIN. — Et puis après?

POIVREAU. — Maintenant, pleurez, madame Tubalquin, que je voie deux larmes chercher leur chemin sur vos joues de vierge adultère.

M. TUBALQUIN. — Sapristi! c'est trop fort.

POIVREAU. — Vous chutez? toujours comme au Gymnase. Je suis inconvenant, mais j'ai tant d'esprit qu'il faut bien me pardonner quelque chose.

MADAME TUBALQUIN. — Ah çà! est-ce que je suis condamnée au voile à perpétuité?

DIEUDONNÉ. — Attendez qu'il vous reconnaisse, ma mère

MADAME TUBALQUIN. — Eh bien, c'est moi, après?

POIVREAU. — Ah! elle avoue! C'est elle qui était dans le wagon.

MADAME TUBALQUIN *étonnée*. — J'étais dans le wagon?

POIVREAU *triomphant*. — Elle en convient! — Eh bien, pauvre femme, vous mentez.

MADAME TUBALQUIN. — Je mens?

POIVREAU. — Mon histoire était fausse comme une fourchette de restaurant.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Comment! vous devez m'apporter mon déjeuner à dix heures, et c'est à midi que vous arrivez!

— M'escuserez, mon capitaine; c'est que z'ai de la çaussure trop zuste, qu'elle m'a fait tomber-z-avec mon panier, que z'ai-z-été oblizé de ramasser tous les cornicons et tous les campignons... que ze sais que vous les aimez... même que des bourzeois ils ont dit: Ce militaire il a de la çance que sa bouteille il n'est pas cassée!



— Les camarades m'envoient savoir pourquoi il y a tant de chenilles dans les légumes.

— D'abord, mon cher, avez-vous lu les Métamorphoses d'Ovide? non! j'en étais sûr! eh bien! vous sauriez que la chenille n'est qu'un papillon déguisé; or donc, est-ce que le papillon est un objet dégoûtant? non! eh bien! alors, de quoi venez-vous donc vous plaindre?

M. TUBALQUIN. — Mais dites-nous donc à quoi elle rime votre histoire?

POIVREAU. — C'était pour amener l'effet de l'aveu de madame Tubalquin : j'avais prévu dès le premier acte qu'elle voudrait se donner à moi en se faisant passer pour mon inconnue; de là, ma demande de mettre ce voile et de me baragouiner une phrase d'anglais. Cela vous paraît invraisemblable qu'un monsieur sache ainsi d'avance ce qu'une dame fera et dira beaucoup plus tard? Mais c'est comme ça au Gymnase.

DIEUDONNÉ. — C'est ce que nous appe-lons, ma mè-re, un effet ti-ré de lon-gueur, ma mè-re.

MADAME TUBALQUIN. — Mais si je n'avais rien dit?

POIVREAU. — J'en aurais été pour mes frais de récit, et mon anecdote aurait fait four.

M. TUBALQUIN. — Je trouve que vous êtes arrivé à ce résultat.

POIVREAU. — Vous avez peut-être raison, j'ai manqué là de mon esprit ordinaire, mais j'en dépense tant ailleurs. En ai-je des mots! en dis-je, mon Dieu! Par exemple, je n'aime plus du tout les femmes; que voulez-vous, c'est sans doute parce que je les ai trop aimées; on se lasse de tout; mais je reste leur ami, et je le prouve en les accablant de sottises... spirituelles toujours. Croyez-moi, madame Tubalquin, ne prenez pas d'amant; tout vieux, tout laid qu'est votre mari, il est encore préférable. Si vous saviez comme c'est ridicule une vieille liaison. Ah! fi! fi!

M. TUBALQUIN. — A la bonne heure! il redevient raisonnable.

TITINE TUBALQUIN. (*Treize ans.*) — Bonjour, maman.

MADAME TUBALQUIN. — Bonjour, chérie.

TITINE *apercevant Poivreau.* — Ciel! lui! lui toujours!

MADAME TUBALQUIN. — Qu'est-ce qui te prend aussi, à toi?

TITINE. — Rien, maman. Veux-tu que je te chante mon air favori, petite mère? Oui, n'est-ce pas? (*Elle se met au piano.*)

On dit que l'on te marie,
Tu sais que j'en vais mourir?
Ton amour, c'est ma folie,
Hélas! je n'en puis guérir.

(*Elle se met à sangloter en se tortillant comme une anguille sur une table de cuisine.*)

Ah!... ah! maman!... fais-lui couper sa barbe!

MADAME TUBALQUIN. — A qui? Personne n'en a ici.

TITINE *montrant Poivreau.* — Oui, mais il en aura une un jour, lui! Ah! ah!... Je me trouve mal! Mon Dieu! que je vous demande pardon de me tenir si mal en société, mais c'est plus fort que moi : je l'aîme! je l'aîme!!

M. TUBALQUIN. — Qui? qui?

TITINE. — L'homme à barbe... Là! là!

M. TUBALQUIN. — Mais puisque personne de la société n'en porte?

TITINE. — C'est égal, je la vois... Elle ne sent pas le tabac, la sienne! Il ne ressemble pas au Vésuve qui fume toujours, lui!

M. TUBALQUIN. — Mais je tiens donc une succursale de Charenton!

MADAME TUBALQUIN. — On le dirait.

TITINE. — Père, mère, papa, maman, je veux me faire sœur du pot.

MADAME TUBALQUIN. — Plaît-il?

TITINE. — Tu sais, celles qui ont un grand bonnet. Ah! ah!

M. TUBALQUIN. — Tu veux entrer au couvent? soit; tu y entreras quand tu auras tiré à la conscription.

TITINE *riant aux éclats.* — Ah! ah! ah!

MADAME TUBALQUIN. — Cette enfant commence à m'inquiéter.

POIVREAU. — En avant, l'ami des femmes! — Petite, regarde... j'ai coupé ma barbe!

TITINE. — Tiens, c'est vrai. (*Elle se tord d'hilarité.*) Ah! ah! qu'il est laid! qu'il est ridicule! Père, maman, papa, mère, je ne veux plus soigner les malades. Je ne l'aime plus, lui; dame, pourquoi a-t-il coupé sa barbe?

M. TUBALQUIN. — Sapristi! que j'ai chaud! Ah çà! à qui, diable! en avez-vous tous?

DIEUDONNÉ. — Papa, j'ai vu *l'Ami des femmes*, avec Poivreau, et je l'ai raconté à ma sœur et à la bonne.

POIVREAU. — Et cette pièce a produit sur nous une si forte impression que nous nous sommes identifiés avec ses personnages. Allez la voir, madame Tubalquin; vous verrez que vous prendrez un amant comme madame Leverdet; par exemple, vous en serez bien fâchée après, parce qu'il vous fera changer votre cuisinière, et l'on tient à ces choses-là.

TITINE. — Papa, tu me conduiras au Gymnase, pas? Je veux voir la petite Chaumont pour mieux imiter son attaque de... de... Comment appelle-t-on ça, monsieur Poivreau?

M. TUBALQUIN. — Assez, mademoiselle! Vous irez chez Séraphin avec moi, et avant de vous y introduire, je demanderai encore qu'on expurge *le Pont cassé;* votre précocité est par trop effrayante.

DIEUDONNÉ. — Ma mè-re, vou-lez-vous me per-mettre d'en griller une?

MADAME TUBALQUIN. — Grille tout ce que tu voudras, mais, pour l'amour de Dieu, ne parle plus bêtement comme ça.

DIEUDONNÉ. — Oui, m'man.

POIVREAU. — Moi, je continuerai à ne plus aimer les femmes.

M. TUBALQUIN *guilleret.* — Mais ça n'en dégoûtera pas les autres.

MADAME TUBALQUIN *sévèrement*. — Monsieur Tubalquin, auriez-vous aussi été au Gymnase, vous?

LOUIS LEROY.

POLYPHÈME TARDIVET.

CROQUIS D'APRÈS NATURE.

C'est une histoire bien touchante, — que ne m'ont pas racontée des moissonneurs, comme dans la romance, mais que je puis certifier conforme à l'exacte vérité.

Car j'ai beaucoup connu le héros de ce récit, et c'est de sa bouche même que j'ai appris les principaux détails que je vais avoir l'honneur de vous transmettre.

Niera-t-on encore après cela l'influence des noms?

Il s'appelait Tardivet.

La fatalité de son intitulé s'attacha à ses premiers pas dans l'existence.

Tout était prêt pour son entrée dans le monde. Le médecin n'avait pas quitté la chambre maternelle depuis trente-six heures.

La famille des Tardivet tout entière attendait dans la chambre voisine.

Mais à force d'attendre on se lasse.

Il vint un moment où l'événement parut indéfiniment reculé.

Le docteur déclara qu'il était obligé d'aller donner un coup d'œil à sa clientèle délaissée.

La famille éprouva le besoin de sortir un peu pour prendre l'air.

Crac!

A peine tout le monde était-il éloigné que Polyphème Tardivet voyait le jour.

Sa mère infortunée faillit mourir faute de secours.

Polyphème Tardivet était en retard — avant d'être!

***

Ce début devait, hélas! être le prélude d'une suite de contre-temps lamentables qui s'acharnèrent sur ce malheureux avec une obstination furieuse.

Au collége, Tardivet était un élève très-brillant, ou plutôt aurait été.

Seulement, n'ayant jamais pu finir une composition à l'heure, il ne fut jamais classé.

Vint l'heure du baccalauréat.

Tardivet était sûr de lui. Il avait travaillé comme un nègre.

L'examinateur prend place, se mouche, essuie ses lunettes.

— Monsieur, pourriez-vous me dire la date de la naissance de Charlemagne?

— C'est...

— Eh bien?

— C'est...

— Voyons.

— C'est... c'est... c'est...

L'examinateur patienta pendant cinq minutes, s'emporta à la sixième, et à la septième déposa dans l'urne une boule noire qui excluait le candidat.

A peine dans la cour de la Sorbonne, Polyphème Tardivet récitait non-seulement la date demandée, mais l'histoire de toute la dynastie carlovingienne, sans oublier un seul fait.

Il était bien temps!

***

Le père de Polyphème avait des protections.

Un des ministres de Louis-Philippe était son compatriote.

C'était une carrière toute frayée.

— Envoie-moi ton fils demain, avait dit le ministre, je le caserai séance tenante.

Vous pensez la joie!...

Le lendemain, Tardivet s'achemina vers le ministère.

Il avait revêtu l'habit noir et la cravate blanche, et chemin faisant se livrait aux caresses de l'espérance.

Il se voyait chef de bureau, chef de division, secrétaire général, ministre...

Mais soudain un peloton lui barra la marche aux abords de la demeure de son protecteur.

— Où allez-vous? On ne passe pas.

— Mais j'ai une audience du...

— Elle est jolie votre audience!

La révolution de février venait d'éclater, et le protecteur de Tardivet était en fuite!

***

Tardivet résolut de se lancer dans l'industrie.

C'était un garçon d'initiative. Il chercha — et trouva une inspiration superbe!

Un procédé inédit pour fabriquer je ne sais plus quoi.

La fortune était au bout.

Pour mieux s'en assurer, Tardivet étudia la question sous toutes ses faces, perfectionna, reperfectionna.

Puis quand il eut enfin atteint le but qu'il poursuivait, il partit un matin pour la direction de l'agriculture et du commerce :

— Monsieur, je viens prendre un brevet d'invention pour...

— Excellente idée! fit l'employé.

— N'est-ce pas, monsieur?

— Excellente... seulement on a pris un brevet absolument pareil il y a un quart d'heure.

***

Tardivet aima.

Elle était jeune, elle était belle, elle correspondait à sa flamme.

Mais Tardivet n'était pas un étourneau.

Il tenait à approfondir le caractère de celle qu'il voulait associer à son existence.

Discrètement il continua à aller dans la maison, en se gardant bien de rien laisser percer de ses intentions.

Pendant ce temps-là, il observait.

Quand il eut observé, il prit le père à part :

— Monsieur, je désire vous parler au sujet du mariage de mademoiselle votre fille.

— Tiens! vous avez donc appris déjà qu'elle épouse à la fin du mois M. X..? Je comptais justement vous proposer d'être garçon d'honneur...

***

Tardivet joua à la Bourse.

Las de perdre à la hausse, il se mit à la baisse, — la veille de la prise de Sébastopol!

Tardivet avait une maison.

Il la vendit à vil prix, — deux jours après, elle fut expropriée et achetée par la ville au quintuple de sa valeur.

Tardivet acheta un privilége de théâtre, — un mois avant que la liberté des théâtres eût été proclamée.

***

C'en était trop.

Tant de revers avaient exaspéré Tardivet.

A tout prix, il jura d'être exact.

Il tint parole une fois dans sa vie.

C'était récemment. On lui avait proposé une très-belle affaire en Belgique.

Il avait rendez-vous pour le 13 au soir.

Levé avant l'aurore, il était à la gare à l'heure précise, et par extraordinaire ne manqua pas le train.

Atroce ironie!

Le convoi dérailla, — et Tardivet fut tué.

Il était dit qu'il n'arriverait jamais à l'heure!

PIERRE VÉRON.

CANCANS.

Je viens peut-être un peu tard pour parler des orgies carnavalesques de mon pays, mais je ne puis me défendre d'adresser de graves reproches au mardi gras.

Pourquoi ce jour à jamais folichon se laisse-t-il depuis quelques années enfoncer par la mi-carême?

Il a cependant pour lui la tradition, le bœuf gras et son cortége.

Cette année encore la mi-carême a triomphé, les rues étaient sillonnées de débardeurs, d'Espagnols et de Turcs de bonne maison.

Des chars de toutes sortes, y compris les voitures des commerçants affamés de réclames, se suivaient sans interruption.

La petite fête était vraiment charmante.

Le mardi gras, lui, est resté sombre. A peine si dans toute la journée il m'a été donné de joindre un malheureux pierrot.

Qui me dira le pourquoi de ce mystère?

Hélas! c'est que tout se déplace.

Et la gaieté française, chassée d'une foule d'endroits, s'est réfugiée chez messieurs les blanchisseurs!...

Mais quelle perturbation le jour où ces industriels se mettront à devenir sérieux!

Quand je songe que la joie parisienne dépend désormais de la blanchisserie, je me sens frémir, et pour rien au monde je ne mécontenterais ma blanchisseuse!

***

Les concerts du carême n'ont pas été précisément déserts.

Deux et trois par jour, voilà quelle a été la moyenne.

S'il faut des concerts, pas trop n'en faut, et je me demande si la musique de chambre ainsi répétée est bien nécessaire au bonheur des humains.

J'aime mieux me ranger à l'avis du vaudevilliste qui disait l'autre soir :

— Ces concerts-là, c'est encore un moyen de mortification.

***

Le plafond de *la Maison du baigneur*, le nouveau drame de la Gaîté, est l'événement le plus littéraire de l'année.

Il va sans dire que les plaisanteries circulent sur ce nouvel élément de succès artistique.

— Plafond lumineux dans la salle, disent les uns; plafond opaque sur la scène, tout cela indique que l'air tend à s'élever.

Mais je préfère le mot de ce titi qui en sortant de la première représentation s'est écrié :

— Ce plafond qui descend!... ça va être un succès écrasant!

***

La farce à l'ordre du jour du dernier bal de l'Opéra a été celle-ci.

On avisait un habit noir.

— Bonjour, Sleswig, disait-on; comment va ton associé Holstein?

***

Un de mes amis était allé de son côté, le même jour ou plutôt la même nuit de mi-carême, à la Closerie des lilas.

— Était-ce gai? lui demandait-on.

— Mais suffisamment, répondit-il; toutes les cinq minutes je me levais d'une table devant laquelle j'étais assis à boire de la bière, et je m'écriais avec une vingtaine d'autres jeunes fous de mon espèce :

— Ohé! les autres!

Ça nous a bien fait rire...

La jeunesse d'à présent sait se contenter de peu, — comme Jenny l'ouvrière.

***

On répète au théâtre des Variétés une pièce en trois actes qui a pour titre *les Coiffeurs*.

L'annonce de cet ouvrage émeut au plus haut point les artistes capillaires.

— Est-ce vrai, disent-ils à chaque client qu'ils rencontrent, qu'on va nous traîner à notre tour sur le théâtre?

— Dame, oui!...

— Mais en se moquant de nous, n'est-ce pas?

— C'est possible! On s'est bien moqué des médecins, des domestiques...

— Monsieur, disait dernièrement un de ces Figaros à qui l'on faisait la réponse précédente... ces gens-là n'étaient pas des artistes... mais nous, il me semble qu'on devait nous passer sous silence... entre confrères on se doit le respect.

*
* *

Toujours est-il, et encore à propos de cette même pièce, que le directeur a trouvé un moyen ingénieux de faire taire à la première représentation tout spectateur qui voudrait protester.

Au premier murmure, des hommes postés dans la salle à cet effet se lèveront et s'écrieront :

— A la porte le coiffeur!

Je parierais ma tête que personne ne sifflera.

ERNEST BLUM.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le Marquis de Villemer, qui devait tomber sous les sifflets d'un parti hostile et tapageur, a été plus qu'un succès pour l'illustre auteur. La défaite, annoncée un mois d'avance, s'est changée en un véritable triomphe, un des plus grands du théâtre contemporain. C'est la seconde manière de George Sand, la manière dramatique et spirituelle, qui est la seule bonne au théâtre. Jusqu'ici les plus grands succès de George Sand, même *François le Champi*, n'étaient que des succès de haute estime; le grand écrivain avait apporté au théâtre son grand style, son exquis sentiment et tout le charme de son talent; mais il manquait à ces pièces l'action qui émeut et l'étincelle dramatique qui met le feu à une salle. On écoutait avec respect, on souriait doucement, on était sous le charme d'un esprit distingué, mais on ne se passionnait pas pour la pièce.

Dans *le Marquis de Villemer*, George Sand, tout en conservant les éminentes qualités de ses œuvres précédentes, a fait d'heureux sacrifices aux nécessités théâtrales, et cette fois-ci le succès a été immense, complet. C'est bien là l'événement dramatique de ces dernières années, succès incontesté et incontestable, acclamé par un public qui se trouvait sous le coup d'une surexcitation fiévreuse, qui se passionnait comme aux grands jours des grandes luttes théâtrales. Il me semble superflu de raconter *le Marquis de Villemer*. Chacun a lu ce beau roman; tous se souviennent des belles pages si finement écrites, des caractères si heureusement tracés. Les mêmes personnages reviennent nécessairement dans la pièce; mais l'action est plus serrée, les événements se suivent avec la rapidité que la scène exige, sans que le dialogue perde rien de sa finesse et de son esprit.

Et c'est cette œuvre purement littéraire, si distinguée et si complète, qu'une poignée d'exaltés s'était proposé de siffler, comme s'il s'était agi d'un *cotillon* quelconque. Allons donc! une tentative aussi insensée serait tombée sous le mépris universel, et les conspirateurs de l'Odéon doivent se féliciter à cette heure de ne pas avoir cherché à disputer à George Sand une couronne si brillamment méritée.

Quelques comédiens ont mis au service de cette belle œuvre tout leur talent; quelques acteurs y ont ajouté leur bonne volonté, si bien que *le Marquis de Villemer* est joué dans la perfection par mademoiselle Thuillier, qui a trouvé ce soir-là ses plus heureux élans et obtenu son plus légitime succès. M. Ribes a été excellent dans le rôle du marquis; ses défauts mêmes sont devenus des qualités dans le rôle de ce personnage tourmenté. Quant à Berton, il recommence en ce moment une jeunesse brillante, plus jeune que la première. C'est un comédien accompli, un grand comédien qui se joue des situations les plus difficiles; c'est la grâce, la bonne humeur et la distiction, et aucun artiste de ce temps ne pourrait jouer comme lui le duc d'Aleria.

Rien ne manque au succès de l'Odéon : c'est un triomphe pour l'auteur, pour les comédiens, pour le régisseur et pour le caissier, car on se dispute les stalles, et toute la salle se trouve louée pour bien des représentations. Nous saluons cet heureux événement avec une joie profonde! Abstraction faite de l'admiration que George Sand inspire à ses lecteurs et principalement à ceux qui n'ont pas encore perdu à la Bourse le goût des lettres, il faut se réjouir qu'une œuvre si bien pensée et si bien écrite *fasse de l'argent*, comme on dit en argot de coulisses; car le succès encouragera peut-être quelque directeur, à moins compter sur les machines et à avoir plus de confiance en la saine littérature.

Il me serait doux de pouvoir constater un pareil succès de *l'Ami des femmes*.

Alexandre Dumas fils est un des écrivains distingués de ce temps, qui était un homme célèbre à l'âge où d'autres cherchent ordinairement le chemin de la renommée. Ses premiers pas au théâtre l'ont élevé au premier rang de la littérature dramatique contemporaine. Observateur de la vie parisienne, Alexandre Dumas fils est l'auteur parisien par excellence. *Le Demi-Monde* est un chef-d'œuvre accompli.

Le soir de la première représentation de *l'Ami des femmes*, il y avait au Gymnase tout un public sympathique qui ne demandait qu'à applaudir des deux mains et à acclamer l'auteur qui revenait à son théâtre après une absence de trois ans!

C'était une curieuse soirée : on assistait aux combats intérieurs de l'écrivain inquiet, qui avait transporté ses hésitations intimes au théâtre. Tantôt l'étincelant esprit de Dumas fils lançait des feux d'artifice de mots qui éblouissaient la salle; tantôt perçait un auteur moins heureux qui semblait indécis sur ses intentions mêmes. *L'Ami des femmes* est une pièce très-contestable, et qui sera assurément très-discutée; l'auteur semble même vouloir provoquer ces discussions, tant il s'est efforcé de paraître âpre, acerbe, agressif, et d'oser au théâtre des choses qui répugnent au bon sens public. Mais, quoi qu'il en soit, et quel que soit le sort que le public réserve à cette vaste exhibition de caractères, le grand talent de Dumas sortira intact de cette lutte qu'il a entreprise contre lui-même et contre l'auditoire. Quand un écrivain a, à l'âge de Dumas fils, un si brillant passé, il lui reste un avenir plus brillant encore, et l'erreur d'un moment compte peu pour la vie d'un tel esprit. Si *l'Ami des femmes* n'est pas un grand succès, c'est du moins une comédie qu'on écoutera avec un vif intérêt, et qui attire à l'auteur l'estime de ceux-là mêmes qui le combattront avec violence.

L'Ami des femmes est très-bien joué par les uns et très-mal joué par les autres. Mademoiselle Delaporte a été charmante, et le public lui a fait un succès bien mérité du reste. Mademoiselle Montaland a apporté dans cette pièce sa beauté, sa grâce et son talent qui grandit. Le jeune Berton a très-bien dit la seule scène importante qu'il a dans la nouvelle comédie du Gymnase. Landrol a un mauvais rôle qu'il joue fort bien. Le personnage important de *l'Ami des femmes*, c'est M. Paul Deshayes, un jeune acteur du boulevard; le rôle est difficile assurément, trop lourd pour M. Deshayes, pour qui la scène du Gymnase est un terrain nouveau. Il aurait fallu tout l'abandon, toute la bonne humeur de Berton, réunis aux qualités si parisiennes de Dupuis, pour donner à cette bizarre figure le relief nécessaire.

On ne peut pas demander à M. Paul Deshayes d'avoir tant de talent et tant d'expérience à son premier début sur une scène littéraire; il a beaucoup de bonne volonté, et M. de Montigny fera assurément de ce garçon un comédien suffisant.

Plus loin, au boulevard Montmartre, MM. Adolphe Choler et Henri Rochefort viennent d'obtenir un très-vif succès avec un petit vaudeville sans prétention, très-lestement et très-spirituellement écrit, et fort bien joué par tout le monde. Nous avons quelquefois été dur pour les comédiens du théâtre des Variétés; nous avouons volontiers nos torts. Décidément, c'étaient les pièces qui étaient mauvaises, puisque tel acteur qui nous semblait insupportable hier nous divertit fort aujourd'hui. Il règne dans *la Vieillesse de Brididi* une gaieté des plus communicatives qui provoque de gros éclats de rire. On y danse beaucoup le cancan, mais comme on le danse bien! c'est un succès de plus. Mademoiselle Lucile Durand exécute son pas risqué avec beaucoup d'entrain, et je dirai presque avec distinction. Quant à Georgette Ollivier, la jeune paysanne qui vient chez Brididi pour prendre quelques leçons de bonnes manières, et à qui, par une méprise des plus plaisantes, l'ex-danseur donne une leçon de cancan, elle a été le charme de la pièce; c'est une adorable femme, doublée d'une toute petite adorable comédienne.

Ajoutez à ce grand petit succès une petite pièce de MM. Siraudin et Blum, *le Bal des Alsaciennes*, une danse-folie de vingt-cinq minutes, et vous comprendrez aisément que le public recommence à s'amuser au théâtre des Variétés.

ALBERT WOLF.

Les violentes bourrasques que la France tout entière subit en ce moment ont été prédites depuis longtemps par M. Mathieu (de la Drôme) dans son *Annuaire* et ses *Almanachs*. Le savant astronome annonçait en effet plusieurs jours de grands vents dans les commencements de mars, et particulièrement dans le cours de la nouvelle lune du 8, qu'il avait bien prévue pluvieuse.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 429. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 19 Mars.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

AU CONCOURS RANDON JURY DE POISSY

PRIX D'HONNEUR

Ceci se nomme un bœu — à la façon de Poissy, mon ami.
En définitive, c'est assez souvent l'engraisseur qui est *le bœuf*, le boucher quelquefois, le consommateur toujours.



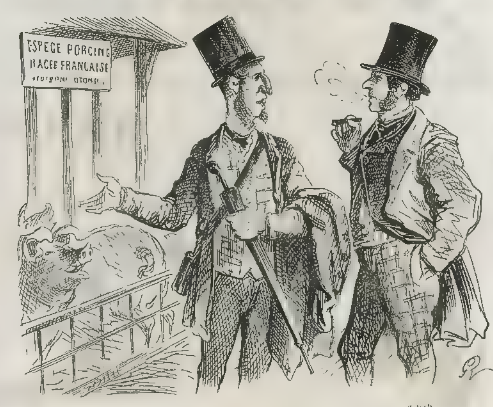
— Je vous avouerai, chère voisine, que j'avais une prévention contre la race anglaise... maintenant mon cœur me dit que j'avais tort... le souvenir de vos charmes ne me quittera qu'avec la vie.

RANDON-JURY. — CONCOURS DE POISSY (suite).



22008

— Et surtout, mon petit homme, n'achète pas des porcs trop gros... ni trop petits!
— Sois tranquille, ma petite Louloutte, je les choisirai... raisonnables.



22009

— Beef, maoutonn, bonnes animaux! cachonn, ingrate, stioupide bête qui ne valait rien dans lé estomac.



22010

— J' nons fait que ces cinq là, et ça me coûte gros; mais j' pouvons me flatter que d'z-é èves comme ça font honneur à leu' maître comme pas un.



22011

— Va, va, mon bonhomme; depuis trente ans que je suis dans la boucherie, on ne m'apprendra pas ce que c'est que la culotte...



22012

— Eh bien, mossieu, depuis que je fais prendre de l'huile de foie de morue à mes bestiaux, c'est merveilleux comme ça les pousse à l'engraissement!... Vous qui n'êtes pas chargé d'embonpoint, vous devriez en prendre aussi pour vous refaire.



22013

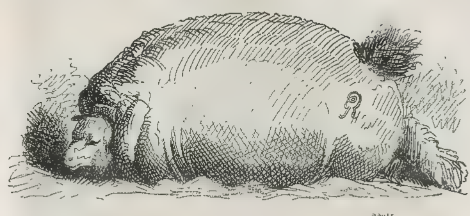
— Y n' veut point avancer... pourtant s' l'y disions qu'y va p't-être avoir eune médaille... mais ces animaux-là ça n'a point d'amour-propre!

RANDON-JURY. — CONCOURS DE POISSY (fin).



22014

— Foin de la forme! enfoncée la nature!!! inscrire un bœuf dans un cercle parfait, voilà le type, le prototype de l'engraissement, adopté sur toute la ligne... de la bêtise humaine.
Ainsi soit-il, et n'en parlons plus.



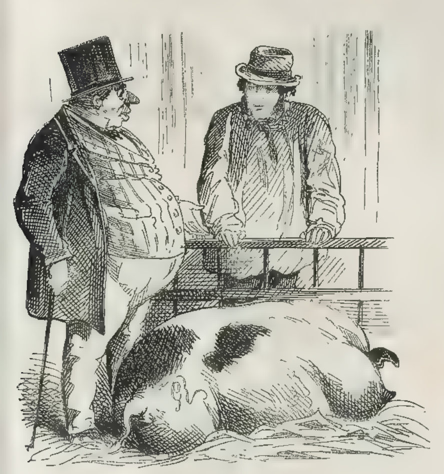
22015

—Ce mouton ne serait pas trop mal, mais c'est la tête qui me chiffonne... trop grosse et pas assez rentrée!



22016

—Ce cochon est mieux... le groin (entre nous soit dit) pourrait bien être un peu moins saillant; mais, bah! on n'est pas parfait.



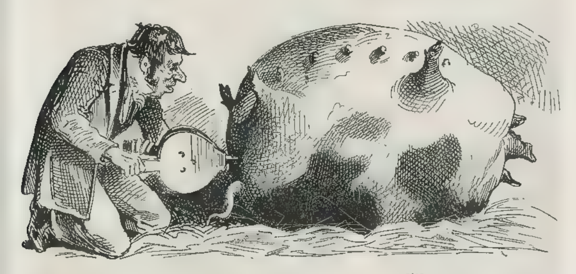
22017

— Il n'y a rien de lourd comme la graisse : moi, qui vous parle, je pèse deux cent quarante, sans que ça paraisse.



22018

Le culte de messieurs les engraisseurs.



22019

Un engraisseur à qui le temps a manqué pour achever son élève, et qui veut au moins sauver les apparences.



22020

Du moment où il ne s'agit plus ni de la perfection des types, ni de la production de la viande, pourquoi ne résumerait-on pas désormais les concours de bestiaux par cette simple et rationnelle exhibition?

CES PETITES DAMES, — croquis par RAUNHEIM.



UN DOMESTIQUE BIEN STYLÉ.

— Mossieu fait dire à madame que si madame veut bien attendre mossieu, à trois heures mossieu conduira au bois madame.

UNE VENGEANCE DE PHOTOGRAPHE.

VAUDEVILLE SANS COUPLETS.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rosine a dix-sept ans; — elle est adorable, elle est adorée.

Deux prétendus se la disputent : Édouard, commis d'agent de change; Joseph, photographe.

SCÈNE II.

Rosine est la fille d'un gros agronome, ancien premier adjoint d'une commune importante des environs de Paris — un Prudhomme mastodonte, arrivé à ce point d'obésité abdominale qu'il ne peut se baisser, et que l'on est obligé de lui mettre ses bottes et de lui enfourcher son pantalon.

Sa femme joue les madame Thierret dans la vie privée.

Comme caractère, le père de Rosine est un trait d'union vivant entre l'ancien régime et la révolution; ce qui l'autorise à lâcher à tout bout de champ ce juron fusionniste et par à peu près :

Par la sambleu nationale!

M. et madame Bourichard pèsent à eux deux deux cent soixante-quinze kilos.

On se demande comment une aussi épaisse collaboration a pu éditer une enfant aussi délicatement charmante que Rosine.

Mystère!.. Mystère!..

SCÈNE III.

Pour le portrait de Rosine, voir les photographies de Joseph — sans retouches.

Une petite brune, vive, accorte, coiffée en papillotes. — Le pied mignon, le nez au vent, les narines frémissantes, l'œil noir et vif, la bouche en accent circonflexe, la lèvre ironique.

Et, au menton, une ravissante fossette — une fossette à faire le plus charmant nid à baisers qui soit au monde.

Par la sambleu nationale! — jure parfois le papa Bourichard — ma fille est une jolie fille!

Il n'y a rien à répliquer.

SCÈNE IV.

Monologue de Rosine :

« J'aime un peu M. Édouard, j'aime beaucoup M. Joseph.

» Si le n° 2 avait la position financière du n° 1, M. Joseph serait le préféré de papa et le bijou de maman.

» Toute la question pour ce dernier est de gagner du temps et de faire fortune.

» Sera-t-il assez heureux ou assez adroit pour réussir?

» M. Sardou seul le sait.

» Les spirites sont les traducteurs jurés des points d'interrogation qui jalonnent la route de l'avenir. »

SCÈNE V.

Édouard est châtain, Joseph est blond hasardé.

Le boursier est toujours rasé de frais et cravaté de blanc; le photographe porte toute sa barbe et peu de cravate.

Édouard envoie des bouquets — Joseph envoie des baisers.

SCÈNE VI.

Chacun d'eux a fait officiellement sa demande en mariage; Joseph reçoit la lettre suivante :

« Monsieur l'artiste,

» Votre demande m'honore, comme elle honore également et simultanément mon épouse; mais j'ai le regret, etc. »

Et quelques instants après le billet qui suit :

M. et madame Bourichard ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Rosine Bourichard, leur fille, avec M. Édouard Renneval, et vous prient d'assister, etc.

Joseph a une semaine devant lui pour amener une rupture.

Cherche!.. cherche!..

SCÈNE VII.

Le matin du grand jour arrive.

Rien! rien! rien!

Fatalité! — Désespoir! — Vengeance!

Joseph prend un parti extrême : il se présente chez Édouard et l'adjure de dire NON devant M. le maire.

L'heureux fiancé évince son rival.

Oh! — s'écrie Joseph avec l'organe de M. Lacressonnière — je saurai bien empêcher ce mariage!

Allons donc... — plaisante mal à propos Édouard — un photographe est habitué aux épreuves.

Gare à vous! — menace Joseph.

SCÈNE VIII.

Soixante minutes avant l'heure de l'hyménée, Édouard fait venir chez lui un bain à domicile.

Le photographe, qui demeure à l'étage au-dessus du boursier, voit monter le garçon de bain : d'abord avec sa baignoire sur la tête, puis quatre ou cinq fois de suite avec un seau d'eau chaude à chaque main.

Joseph se frappe le front — pantomime indicatrice de la vengeance trouvée.

CES PETITES DAMES, — croquis par RAUNHEIM (suite).



AU BOIS.
Deux heures de promenade sérieuse, mais comme on se rattrape le soir au Casino Cadet!

Le baigneur verse le contenu de l'un de ses seaux dans la baignoire placée dans l'antichambre, le second seau est resté sur le carré.

Joseph, d'une main rapide, jette dans l'eau deux cents grammes d'un produit chimique et remonte chez lui.

Le tour est fait!

SCÈNE IX.

Notre commis d'agent reste dix minutes dans la baignoire; sorti de l'eau, il procède à sa toilette nuptiale.

En se cravatant, il jette un coup d'œil à son miroir de Venise; Édouard est frais et rose.

Il passe son gilet, son habit, se gante de blanc, met son chapeau.

Nouveau coup d'œil au miroir. — Sa figure est de plus en plus rose.

Il s'étonne... — Puis, se ravisant: Que je suis bête!.. Je vois tout en rose, voilà tout.

(*Il sort avec le sourire sur les lèvres.*)

SCÈNE X.

En route, Édouard a été rencontré successivement par des amis et des témoins qui se retrouvent à la municipalité et attendent.

PREMIER TÉMOIN. — Je ne sais vraiment pas ce qu'il a, il m'a paru amarante.

SECOND TÉMOIN. — Je l'ai trouvé grenat.

PREMIER AMI. — Du tout! il est violet.

SECOND AMI. — Il aura eu des mots avec un teinturier.

CHŒUR PARLÉ. — Je n'y puis rien comprendre.

SCÈNE XI.

Édouard est arrivé chez les parents de sa future.

— Ah! mon Dieu! — s'écrie belle-maman — vous êtes donc malade!

— Moi?... je ne me suis jamais si bien porté.

— Mais vous êtes violet!..

En effet, depuis qu'Édouard est sorti du bain, son visage est passé du rose tendre au rose vif, du rose vif au rose cerise, du rose cerise au ponceau, du ponceau au grenat, du grenat au violet foncé...

Au moment où sa nouvelle famille l'interpelle, il tourne subitement au marron carmélite.

— Par la sambleu nationale! — s'écrie à son tour le beau-père, — ce n'est pas un homme, c'est un caméléon!...

SCÈNE XII.

La fiancée apparaît. (*Musique.*) Elle est resplendissante de grâces et de beauté.

— Ah! — fait-elle avec une interjection de surprise en apercevant Édouard — un charbonnier!

Édouard court à la glace; il est noir à se prendre pour Cochinat. — Il se frotte le visage avec son mouchoir, le noir reluit... tel le cirage sous la brosse, tel le vernis sous le pinceau. — Plus il se frotte, plus il brille.

Il arrache ses gants, ses mains sont noires; — il déchire sa chemise, sa poitrine est noire... — Édouard est passé à l'état de nègre de la plus belle venue.

Rosine se trouve mal, la belle-maman se mord les moustaches, le beau-père est furieux... — Il jure, il sacre, il tombe...

On va chercher un cric pour le relever... (*Tableau.*)

Édouard se sauve comme un fou en criant au secours.

SCÈNE XIII.

— Docteur! — appelle Édouard, qui se précipite chez son médecin.

— Pardon... — fait l'Esculape — je n'ai pas demandé de domestique de couleur.

— Reconnaissez donc votre infortuné client!...

Le boursier explique sa métamorphose; le docteur n'y comprend goutte; il propose une consultation de ses confrères, un appel au corps médical tout entier, puis enfin un rapport à l'Académie des sciences, section d'anthropologie, qui fera une enquête, nommera une commission, laquelle désignera des délégués et finira par...

— Mais je suis pressé de reprendre ma blancheur naturelle... — interrompt Édouard — ma fiancée m'attend...

Le docteur s'arrête un instant à la pensée de faire donner au jeune homme une couche de blanc de zinc.

— Et si je déteins le soir de mes noces?... — objecte le malheureux boursier avec un sanglot.

Pendant ce temps le docteur a examiné à la loupe et gratté du bout de l'ongle l'épiderme de son sujet.

— Oh! oh! — conclut-il — j'y suis... Vous avez pris un bain de nitrate... vous avez probablement chez vous des agents chimiques propres à la photographie; et, par une confusion malheureuse...

Un éclair jaillit au cerveau d'Édouard, il comprend tout; c'est le *gare à vous!* de Joseph.

— Oui,... oui,... — balbutie Édouard — j'ai voulu parfumer mon bain, et croyant prendre un sachet...

— *Comment rendre à ma peau sa couleur primitive?...* — demande rapidement notre boursier, sans s'apercevoir qu'il fait un alexandrin.

— C'est bien simple... — réplique le docteur — à l'aide de frictions au cyanure de potassium...

— Merci, mon Dieu! — s'exclame Édouard. — Et combien de temps durera ce traitement? — continue-t-il avec angoisse.

— Voyons,... voyons... — réfléchit le médecin en prenant des temps, malgré l'impatience croissante de la

CROQUIS VILLAGEOIS, — par A. Grévin.



— Tu la r'connais-t'y, Cadet, c'te mamzelle-là?
— Parguenne oui, que j' la reconnais ben, c'est ma sœur de lait, la p'tiote Nime, la Parisienne...
— Eh ben, à cause que tu l'embrasses point, grand' bête?
— Dame! j' l'y cède l'honneur... j'attends qu'a' c'mence.

— Lourd comme deux liards de beurre, et c'est déjà madame!

victime photographique — on a dû verser dans votre baignoire environ dix seaux d'eau?

— Après?... — halète Édouard.

— Pour donner à dix seaux d'eau la vertu de vous faire passer du blanc au noir, vous avez dû user environ deux cents grammes de nitrate?...

Tout cela ne me dit pas pendant combien de temps j'aurai à faire des frictions au cyanure pour redevenir blanc...

— J'y arrive...

— Parlez vite...

— Multipliez 365 par 6; 6 fois 5 cinq font 30, je pose zéro et retiens 3; 6 fois 6 font 36 et 3 de retenus 39; je pose 9 et je retiens 3; 3 fois 6 font 18 et 3 de retenus 21, je pose 1 et j'avance 2. Total : 2,190. — Donc votre traitement durera 2,190 jours, soit six ans.

— Six ans!... — hurle Édouard aux trois quarts hydrophobe, — gredin!...

(*Le boursier saute à la gorge du docteur.*)

SCÈNE XIV.

Édouard est parti pour l'Amérique.

Il s'est engagé dans les volontaires anti-esclavagistes.

. . . .

D'ici à ce que son nègre d'occasion soit redevenu blanc, Joseph aura épousé Rosine.

Alexandre Flan.

LES FEMMES QUI SE PRIVENT.

(SCÈNE DE LA VIE DE MÉNAGE.)

Le concierge vient de monter une grande lettre à madame Dulaurier : celle-ci l'ouvre en présence de son mari.

— Ça doit être une lettre de mariage, dit ce dernier.

— Non, mon ami, c'est madame de Florval qui nous invite à aller à un bal qu'elle donne dans trois semaines.

— Cette dame est bien aimable, mais il faut refuser son invitation.

— Pour quelle raison?

— Parce que pour aller dans le monde il faut avoir de la toilette, et nous n'avons pas assez de fortune pour nous permettre de la gaspiller en robes de bal. Avec nos modestes rentes et ce que je gagne dans l'administration où je suis employé, nous avons à peine dix mille francs à dépenser par an.

— Je le sais bien.

— Tu as fait la connaissance de cette dame de Florval aux bains de Trouville?

— Oui, mon ami.

— Je suis bien fâché de t'y avoir envoyée; toutes ces grandes dames que l'on rencontre là-bas donnent aux bourgeois le goût du luxe.

— Alors tu veux que je refuse cette invitation?

— Certainement.

— Cependant, si je ne te demande pas un centime pour me composer une jolie toilette, me permettras-tu d'aller à ce bal?

— Oui; mais comment feras-tu?

— Ceci est mon secret.

— Tu as donc des économies?

— Voudrais-tu me les reprendre?

— Non, car ce que tu as mis de côté t'appartient.

***

Madame Eugénie Dulaurier va trouver sa bonne.

— Françoise, lui dit-elle, nous allons descendre au marché.

— Comment! madame m'accompagne aujourd'hui?

— Oui; aujourd'hui et les jours suivants.

— Madame n'est donc pas contente de ce que j'achète?

— Non; et puis vous vous faites voler, on ne vous donne pas le poids.

Madame Dulaurier va chez le boucher.

— Je sais, lui dit-elle, que vous avez l'habitude de donner à ma bonne le sou pour livre.

— C'est dans les usages.

— Je ne vous blâme pas; je vous invite même à continuer ce que vous avez fait par le passé. Seulement, c'est à moi que vous donnerez ces cinq centimes par livre.

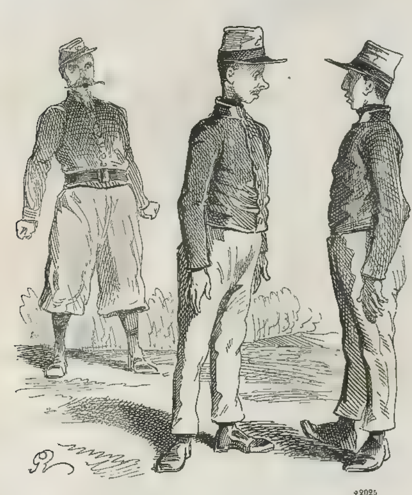
— Madame veut donc me faire concurrence? s'écrie la bonne.

— Comme je viens moi-même au marché, il est tout naturel que j'en profite.

— Alors vous pouvez chercher une autre domestique, je ne reste pas à votre service.

— Avec ces cinq centimes par livre, se dit madame Dulaurier, je ne pourrai pas payer ma toilette de bal, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



LE CAPORAL. — J' vous dis par le flanc gauche et pas par le flanc droite... que vous ne connaissez donc pas votre droite de votre gauche, n° 1...
LE N° 1. — Pardon, caporal, mais c'est qu'à c' matin il fait du brouillard !...



— Je demande d'abord au colonel la permission de nous marier, et s'il me la refuse, nous verrons voir !
— Alors, que ferez-vous?
— Pour lorss, nous verrions voir à tâcher moyen d'attendre que j'aie fini mon congé.

* * *

M. Dulaurier revient comme de coutume de son bureau, à six heures du soir.

Il se met à table.

On apporte une soupe aux choux.

— Quelle drôle d'idée d'avoir fait une soupe semblable! dit le mari, nous n'en mangeons jamais.

— C'est pour cela, c'est afin de changer. Rien n'est ennuyeux comme d'avoir tous les jours le pot-au-feu. L'estomac se fatigue même des meilleurs consommés. Tu ne prends pas de potage?

— Je ne puis souffrir le chou, je te l'ai souvent dit.

— Je l'avais oublié.

On sert un morceau de bœuf entouré de choux et d'un fort morceau de lard.

M. Dulaurier se coupe avec beaucoup de peine un morceau de bœuf. Il le retourne plusieurs fois dans sa bouche sans parvenir à l'entamer.

— Ça n'est pas du bœuf, mais du caoutchouc, dit-il en renonçant à ce travail de mastication.

— Tu veux plaisanter; pourquoi te donnerais-je du caoutchouc?... c'est parfaitement du bœuf de la troisième catégorie.

— Pour quelle raison me donner de la viande de ce numéro-là?

— Quelquefois elle est excellente.

— Qu'on me serve autre chose.

La bonne place au milieu de la table un microscopique morceau de fromage de Brie.

— Comment! il n'y a pas autre chose à manger? fait avec étonnement M. Dulaurier.

— Non, mon ami.

— Mais je n'ai rien mangé.

— Parce que tu es trop difficile; moi, je n'ai plus faim.

— Pourquoi m'avoir servi un si mauvais dîner?

— Pour faire des économies. Quand, comme nous, on n'est pas bien riche, il est ridicule de manger tout ce que l'on gagne.

— Ces principes t'honorent; mais j'ai bien mal à l'estomac, répond M. Dulaurier en bâillant à plusieurs reprises.

* * *

Le lendemain et les jours suivants, le malheureux bourgeois ne fit pas de meilleurs dîners. Seulement le chou fut remplacé par un plat à peu près du même prix et aussi délicat.

Un matin Eugénie dit à son mari :

— Mon ami, nous irons dîner ce soir chez mon parrain.

— Je ne demande pas mieux, car j'ai besoin de faire un bon dîner.

— Plains-toi donc toujours!

— Les employés de mon bureau prétendent que je maigris à vue d'œil.

— Tant mieux, car tu engraissais trop. Demain nous irons dîner chez mon oncle, et après demain chez les Dubrancard, qui nous ont invités.

— Ces invitations me comblent de joie.

— Moi aussi, parce que quand on dîne chez les autres on ne dépense pas d'argent.

* * *

Quinze jours après, Eugénie fit ses comptes.

Elle trouva qu'elle avait économisé pendant cette quinzaine cent quatre-vingt-dix-huit francs soixante-quinze centimes.

— C'est gentil, se dit-elle, mais cela ne suffit pas pour payer ma couturière qui rapporte demain ma toilette de bal.

Enfin, j'irai donc chez madame de Florval, et je ne serai pas une des plus mal mises.

Mais ce n'est pas tout, il faut que je cherche encore un moyen de m'amasser de l'argent.

Elle se frappa le front.

— J'ai trouvé! s'écria-t-elle.

* * *

Le lendemain, madame Dulaurier arrêta son mari au moment où il se disposait à partir pour son bureau.

— Tu oublies donc, mon ami, lui dit-elle, que c'est aujourd'hui la fin du mois?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me donnes-tu pas pour les dépenses de la maison?

— Tu n'as donc plus d'argent?

— Pas un centime.

— Mais toute cette dernière quinzaine tu m'as laissé mourir de faim, puis nous avons dîné souvent en ville. Je croyais qu'il te restait au moins deux cents francs.

— Tu es plaisant.

— J'admire alors tes économies!... Il fait froid ce matin, donne-moi mon paletot.

— Comme l'hiver touche à sa fin, bulbutia madame Dulaurier, je pensais que tu ne le mettrais plus, alors je l'ai vendu hier avec quelques autres vêtements.

— Qu'as-tu fait du produit de cette vente?

— Tu m'as toujours dit qu'avec tes vieux habits tu me permettrais d'acheter quelque chose pour ma toilette.

— Mais mon paletot était tout neuf. Qu'as-tu payé avec cet argent?

— Ma toilette pour aller au bal de madame de Florval.

— Ah! sapristi! s'écria M. Dulaurier en levant les bras au ciel, je ne m'étonne plus d'avoir fait de si mauvais dîners. Je te pardonne; mais, désormais, quand tu auras un bal, je préférerai t'acheter moi-même la robe.

A. Brémond.

FANTASIAS.

PRINTEMPS. — Substantif masculin.

N'en demandez pas davantage au dictionnaire de tous les Bescherelles possibles.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas leur faute. Chacun voit les choses à son point de vue.

Le printemps, pour le poëte, c'est un prétexte à rimes riches;

Pour le marchand de nouveautés, un sujet de réclames;

Pour le médecin, une époque favorable pour prendre de l'eau de Sedlitz;

Pour le traiteur de banlieue, le signal des intoxications;

Pour les petits des oiseaux, le moment de chercher un appartement;

Pour les tailleurs, l'instant des étoffes claires;

Pour le bohème, l'approche du terme d'avril;

Quant aux petites dames, elles y trouvent des ressources aussi imprévues qu'extraordinaires.

L'une d'elles a commencé déjà.

Elle a dit à son banquier quinquagénaire :

— Ami, les bourgeons vont mettre le nez à la fenêtre. La séve monte, comme la Bourse ne montera jamais.

La Faculté, ami, m'a recommandé le grand air. Je veux aller chercher une maison de campagne. Mais pour cela...

— Chère enfant, voici trois billets de mille.

— Oh! merci...

La petite dame a ensuite abordé son Russe et son Anglais, auxquels elle a tenu le même discours, suivi du même résultat.

Naturellement elle n'a loué qu'un immeuble — que chacun des trois croit avoir soldé.

Mais le hasard a des cruautés...

L'autre jour, il réunissait dans un dîner le Russe et le banquier.

Au dessert, on est expansif.

— Cher ami, venez donc demain visiter avec moi une petite propriété que j'ai louée à Viroflay.

— A Viroflay!... Parbleu! par la même occasion, nous visiterons aussi le pied-à-terre que j'y ai pris pour la saison. Nous serons voisins... Charmant!

— Je dois y faire porter des meubles.

— Moi aussi.

— A demain.

Le lendemain, ils partent par le même train, descendent à la même station, prennent les mêmes rues, s'arrêtent devant la même porte, et tirent chacun une clef.

Tableau!..

On va s'expliquer — quand la porte s'ouvre du dedans, laissant voir l'Anglais qui, de son côté, a eu l'idée de visiter son castel!!!

***

Une réclame à cueillir :

JOURNALISTE POUR 500 FRANCS.

Moyennant cette somme, on peut réaliser des bénéfices et se faire un nom.

S'adresser...

Il faut avouer que la gloire a des bons marchés fabuleux.

Pour 500 francs, devenir l'émule d'Armand Carrel ou de notre grand Girardin!

C'est moins coûteux et plus agréable que l'*art d'élever les lapins*.

Mais est-ce que pour les 500 francs on fournira aussi le talent à celui qui versera?...

***

M. X... a été cet hiver victime d'un accident.

En patinant sur le lac du bois de Boulogne, il s'est laissé entrer dans une crevasse inopportune.

Cette catastrophe n'a pas eu de suites graves, Dieu merci!

On a réchauffé M. X..., on l'a reconduit à son domicile, et tout a été dit.

Mais la frayeur qu'a causée cette chute à M. X... lui a laissé des traces dans le cerveau, et depuis lors il est sujet à des absences...

On racontait cette mésaventure, au foyer d'un de nos théâtres dont X... est l'habitué :

— Parbleu! exclama une ingénue du lieu, puisqu'il a été dans la glace, ça n'est pas étonnant qu'il ait l'esprit frappé!

***

C'est avec une profonde douleur que j'ai appris qu'on avait l'intention de supprimer les lions de bronze qui ornent l'Institut.

Car ces lions c'était un emblème de l'Académie :

Primo, ils étaient d'un classique à rendre fou;

Secundo, ils paraissaient pleins, et ils étaient creux;

Tertio, ils devaient servir de fontaine, et ils ne servaient à rien;

Quarto, ils ne sortaient jamais de leur immobilité funèbre;

Quinto, ils...

Je demande qu'on respecte les lions de l'Institut.

C'est une enseigne!

***

Une de nos jolies grues visitait cette semaine nos musées en compagnie d'un étranger et d'un guide qu'avait pris le susdit.

On arrive devant un *Crucifiement*.

— Ceci, dit le guide, est un Simon Vouet.

Mais la grue, en aparté à son étranger :

— Tu ne lui donneras pas de pourboire. Il se moque de nous.

— Pourquoi?

— Parce qu'il nous dit que c'est un Simon Vouet, comme si on ne voyait pas que c'est un Christ!...

***

La messe de Rossini!..

On n'entend plus parler que de cela :

— Vous savez la nouvelle?

— Quoi donc?

— Rossini a encore du talent!

— Pas possible!...

Ça lui apprendra.

***

Mademoiselle Y..., grande chanteuse et chanteuse grande, — cinq pieds deux pouces, — est affligée d'une maigreur dièse.

Cela n'ôte rien à son talent, mais cela ajoute à son cou, quand elle exhale des sons enchanteurs, certaines ficelles qui feraient envie à un dramaturge.

Quelqu'un assistait récemment à un concert.

Mademoiselle Y... chantait.

Elle charmait l'auditoire par ses accents; mais le malheureux cou faisait des siennes plus que jamais.

Et l'auditeur se penchant vers son voisin :

— Voilà ce qu'on peut vraiment appeler des *harmonicordes!*

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 430. — 1864. Prix du numero : 35 centimes. 26 Mars.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES ŒUFS DE PAQUES, — par BERTALL.



ŒUFS A SURPRISE.

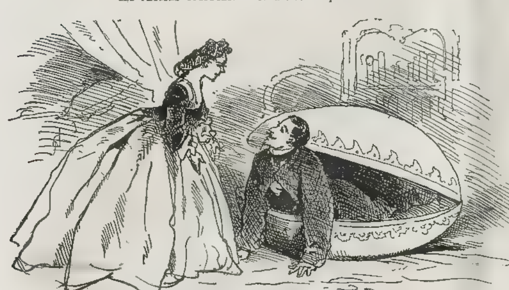
Le bonheur des enfants, la tranquillité des parents, la satisfaction de mesdames les cocottes, et la gloire de messieurs les cocodès.

LES ŒUFS DE PAQUES, — par Bertall (suite).



22028

LES PETITES COCOTTES. — Un nid formé par les Amours.



22029

Nouveau moyen, procédé Boissier, pour s'introduire dans la place.



22030

UN ŒUF. — De la part d'un vieux.



22031

— Nous avons le jour de l'an, nous avons les œufs de Pâques, c'est très-bien!...
— Mais il faudrait trouver quelque chose pour le mois de septembre!...

LES ŒUFS DE PAQUES, — par BERTALL (suite).



22032

Œufs de Pâques destinés par Mathieu (de la Drôme) à messieurs les maraîchers et à messieurs les photographes.....

Saint Mathieu (de la Drôme), priez pour nous. (NADAUD.)



22033

CE QUE CONTIENT UN ŒUF DE PAQUES POUR LONGCHAMPS.

Ce n'est pas son ancien droski d'Henri Binder, c'est un neuf

22034

OBSERVATION IMPORTANTE FAITE PAR UNE COCOTTE DE HAUTE VOLÉE.

Plus les cocodès sont vieux, plus les œufs sont gros. — Étudier la question. — Aménager sa basse-cour.

LES ŒUFS DE PAQUES, — par BERTALL (suite).



— Dis donc, Polyte, un domestique galonné vient de remettre pour toi un œuf de Pâques chez la portière. Il y a dedans cinquante bouteilles de champagne, une commande de six mille francs, et une place de professeur d'esthétique à l'Ecole des beaux-arts.....
— Merci.....

PHYSIQUE POUR RIRE,

A L'USAGE DES PERSONNES QUI N'ONT PAS TROUVÉ DE PLACE AUX COURS DE LA SORBONNE.

I.

DÉFINITIONS.

La physique a pour objet spécial l'étude des phénomènes naturels, non compris le phoque parlant et le veau à cinq pattes; cette science connaît en outre des causes qui produisent ces phénomènes.

Ces causes se déduisent comme suit : la pesanteur, la chaleur, le magnétisme, l'électricité, le son et la lumière.

Un lourdaud vous marche sur le pied, vous vous rendez instantanément compte des lois de la pesanteur et de l'état des cors.

Le thermomètre marque trente-neuf degrés, vous savez parfaitement à quoi vous en tenir sur la chaleur.

Une dame vous décoche un coup d'œil qui vous entraîne sur ses pas de la Bastille au jardin d'acclimatation... — Magnétisme.

Vous recevez une dépêche télégraphique : « *Mon loulou, je tire sur toi pour six mille francs; celle qui t'aime!* » — Électricité.

Un orgue barbare vous joue : « *Fallait pas qu'y aille!* » avec une infinité de notes fausses à la clef. — Vous maudissez le son.

Quant à la lumière, elle se subdivise à l'infini :

Le soleil, la lune, les étoiles, le gaz, les yeux de mademoiselle X..., les cinq académies, le pétrole en combustion, l'intelligence du lecteur, etc., etc.

II.

DES CORPS.

Les corps nous apparaissent sous trois états : le solide, le liquide, le gazeux.

Une forte poularde de la rôtisserie Pons. — Solide.

Une bonne bouteille de bordeaux. — Liquide.

Un siphon d'eau de Seltz. — Gazeux.

Qu'on vous serve, à la place d'un bifteck qu'on a fait cuire, un cuir qu'on a fait bifteck, et, en essayant de le découper, vous appréciez la loi de la cohésion des corps.

Les zouaves sont un corps solide.

III.

ÉQUILIBRE DES LIQUIDES.

Un porteur d'eau qui colporte adroitement ses deux seaux, sans répandre une goutte d'eau, personnifie l'équilibre des liquides.

Quand un homme est ivre et décrit dans sa marche des arabesques fantastiques, la condition de l'équilibre des liquides est rompue, et l'ivrogne ne tarde pas à tomber sur son..... centre de gravité.

IV.

MACHINE PNEUMATIQUE.

Ne confiez jamais votre porte-monnaie à quelque prêtresse du Casino, elle jouerait le rôle de la machine pneumatique... — En d'autres termes, elle y ferait le vide.

V.

MACHINES A VAPEUR.

Une machine à vapeur est un appareil dans lequel la vapeur joue du piston avec une force qui dépasse celle de Dufrêne, Denant, Duhem et Gobin.

Nous pourrions nous étendre sur les découvertes de Salomon de Caus, de Denis Papin, le créateur de la marmite qui porte son nom, de Watt, qui aurait dû inventer la machine à ouate; nous nous contenterons de définir la locomotive :

« Une grosse machine qui siffle et qui fiche son camp. »

NOTA. — On rencontre quelquefois, dans les hautes classes, des femmes à vapeurs.

VI.

BAROMÈTRE.

Le baromètre est un instrument destiné à mesurer la pression de l'atmosphère.

Le Journal amusant, dans l'intérêt bien compris de la

LES ŒUFS DE PAQUES, — par Bertall (fin).



22036

L'œuf du réalisme glissé dans le poulailler de l'Institut.

Mouvement de retraite opéré par les vieux coqs de la ligne, devant les jeunes cocodes de la fantaisie.

science, et pour compléter l'invention de Torricelli et de Pascal, propose un abonnement à perpétuité au futur inventeur d'un baromètre destiné à apprendre à quiconque est chez soi quel visiteur se présente sur le seuil; exemples :

Un gandin sonne à la porte d'une biche, le baromètre marque. . . . . Beau.

Un petit vieux lui succède. . . . . . . Très-sec.

Un monsieur beaucoup plus âgé. . . . Pluvieux.

Survient un créancier. . . . . Tempête.

VII.

PILES — BOUSSOLE — LENTILLES.

La pile est le développement naturel des forces physiques... — Éviter d'en recevoir une.

Les effets physiques des piles sont : le pochon sur l'œil, les dents ébréchées, le bras en écharpe, le lombago, la claudication.

La boussole sert à s'orienter. — Tâcher de ne jamais perdre la boussole.

Les lentilles sont des verres terminés par deux surfaces sphériques destinées à grossir les objets : — Redouter les indigestions de lentilles... de peur de grossir.

VIII.

THERMOMÈTRE.

Le thermomètre est un instrument qui sert à mesurer la chaleur et le froid.

Son application aux œuvres plus ou moins dramatiques est chose facile :

Sénégal.	40.	*Le Marquis de Villemer.*
Chaleur humaine. .	33.	*La Cagnotte.*
Bains ordinaires. .	30.	*La Maison du baigneur.*
Vers à soie. . . .	25.	*Les Géorgiennes.*
Serres.	20.	*Mireille.*
Tempéré.	10.	*L'Ami des femmes!*
Glace.	0.	*Faustine!!*
Rivières gelées. .	10.	*Le Docteur Magnus!!!*

Le thermomètre (mètre du terme) sert aussi à mesurer l'élévation des loyers.

IX.

CONCLUSION MORALE.

Jeunes gens, quand vous vous trouverez dans le monde, auprès de demoiselles bien élevées, n'abusez jamais de votre physique.

Alexandre Flan.

LE VÉRITABLE AMI DES FEMMES.

Dans sa dernière comédie, M. Alexandre Dumas fils nous a représenté à sa manière l'ami des femmes.

Nous n'avons pas trouvé que le type qu'il avait choisi fût le véritable, et nous sommes persuadé que ceux qui ont vu la pièce sont de notre avis.

Mais il est vrai de dire que l'ami des femmes peut exister sous différentes formes.

Cela dépend beaucoup de la personne à qui on a affaire.

C'est pourquoi, si vous voulez bien nous le permettre, nous allons passer en revue les divers amis du beau sexe.

De même que M. de Ryons dans le quatrième acte de la comédie représentée en ce moment au Gymnase, je vais me poser en juge d'instruction.

POUR LA MÈRE DE FAMILLE.

moi. — Suivant vous, madame, quel est le véritable ami des femmes?

la mère. — Le jeune homme qui épouserait une de mes filles.

— Vous avez donc des demoiselles à marier?

— Sept, monsieur.

— Je vous plains.

— C'est pour cela que le monsieur qui voudra me prendre une de mes enfants chéries me rendra un très-grand service; aussi je le considérerai comme étant un véritable ami.

POUR LA MAÎTRESSE DE MAISON.

moi. — Quel est l'homme que vous considérez comme étant le véritable ami des femmes?

la maîtresse. — M. Albert de Beaupréau.

— Je n'ai pas l'avantage de connaître ce monsieur.

— C'est un valseur charmant.

— Espèce rare.

— Il vient à mes soirées et fait danser toutes ces demoiselles.

— Jeune homme précieux.

— Il fait même polker les jeunes filles laides, qui sans lui feraient tapisserie toute la soirée.

— Ce M. Albert est un chef-d'œuvre.

— Aussi est-il mon ami.

— Il mérite bien votre amitié et celle de toutes les *tapisseries*.

POUR UNE VIEILLE DOUAIRIÈRE.

moi. — Veuillez me désigner quel est celui qui est l'ami des femmes?

la douairière. — M. Paul Dubrancard.

— Je n'ai pas l'avantage de le connaître.

— C'est un jeune homme qui est employé dans un ministère; il ne gagne que deux mille quatre cents francs.

— Pourquoi l'aimez-vous?

— Parce que c'est un excellent garçon. Quand il sort du ministère, il vient me voir et fait sa partie de piquet avec moi.

— Ce M. Dubrancard, est-ce un de vos parents?

— Non; c'est un voisin, voilà tout. Il demeure sur le même palier. Figurez-vous, monsieur, qu'à ma dernière maladie il a passé trois nuits à mon chevet. Aussi sera-t-il récompensé de toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je l'ai couché sur mon testament; et à ma mort il héritera d'une dizaine de mille livres de rente.

moi *à part.* — Son amitié s'explique alors.

LA FOIRE AUX JAMBONS, — par G. Randon.



— FLEUREZ-MOI ÇA !...

POUR LA FEMME MARIÉE.

MOI. — Quel est votre ami, madame ?

LA FEMME. — Je ne vous comprends pas.

— Parmi tous les messieurs que vous connaissez, quel est celui à qui vous donnez le titre d'ami ?

— A M. Jules.

— Un jeune homme blond ?

— Oui. Il est très-complaisant. Il va au-devant de mes moindres désirs. Quand il y a une première quelque part, il fait tout son possible pour m'avoir une loge. Oh ! ça n'est pas mon mari qui se dérangerait ainsi afin de m'être agréable.

— Alors M. Jules est votre ami ?

— Oui.

MOI *à part*. — Plaignons le mari !

POUR LA PORTIÈRE.

MOI. — Mère Chaffaroux, dans le sexe fort, quel est l'heureux mortel qui peut se flatter d'être appelé par vous votre ami ?

LA PORTIÈRE. — M. Chaffaroux.

— C'est votre mari, et non votre ami

— J'ai connu mon époux quand j'étais figurante à l'Opéra, il était alors machiniste. Quand j'eus quarante-huit ans, il me fit une position en m'épousant, bien que j'eusse une fille de dix-huit ans et une autre de vingt-trois. Je suis d'avis que l'homme qui agit ainsi est le véritable ami des femmes.

POUR LA BICHE.

MOI. — Quel est votre ami ?

LA BICHE. — L'homme qui me donne deux mille francs par mois, deux voitures et quatre chevaux.

— Enfin, suivant vous, le véritable ami des femmes est l'homme qui se ruine pour vous ?

— Certainement.

* * *

Nous nous arrêtons là, car la variété est trop grande. Qu'il vous suffise de savoir que quiconque fait toutes les volontés du sexe peut aspirer au titre d'*ami des femmes*.

A. Marsy.

UNE CUISINIÈRE.

I.

Madame Malplaqué va faire ses provisions.

— Eh bien, madame Choufleury, avez-vous une bonne à me donner ?

— Vous avez donc renvoyé la vôtre ?

— Oui ; elle ne savait pas faire assez bien les sauces.

— Vous voulez un cordon bleu ?

— Oui ; mon mari désire manger une bonne cuisine ; en vieillissant, mon époux devient gourmand, et il aime à se livrer aux plaisirs de la table.

— Madame Malplaqué, je crois avoir trouvé votre affaire.

— Oh ! tant mieux !

— Ça n'est plus une jeune fille.

— Je n'en suis pas fâchée, parce que les jeunesses sont trop coureuses.

— La cuisinière que j'ai en vue pour vous est mariée.

— Que fait son mari ?

— Il est marchand de coco ; il sort de grand matin, et ne rentre que très-tard.

— Heureusement, parce que je n'aime pas qu'il y ait des hommes dans ma cuisine. Mais je désirerais voir cette femme.

— La voici justement. Madame Adélaïde, venez ; j'ai trouvé une place pour vous.

Madame Malplaqué fait ses conditions.

— Alors, vous voulez quarante-cinq francs par mois ?

— Pas un sou de moins, et trois bouteilles de vin.

— Deux ne vous suffiraient pas ?

— Quand on travaille beaucoup, on a besoin de boire du bon vin.

— Enfin, je vous arrête ; voici votre denier à Dieu.

— Que cinq francs ?

— Ça ne suffit pas ?

— A une cuisinière qu'on paye quarante-cinq francs par mois, il faut donner dix francs au moins.

— En voici cinq autres... Dame !... je ne savais pas.

— Comme c'est la première fois que vous paraissez prendre un cordon bleu, je vous excuse.

II.

— Mon ami, j'ai arrêté une cuisinière.

— Quand viendra-t-elle ?

— Ce matin.

— Enfin, je vais donc pouvoir manger de bonnes choses et engraisser comme mon ami Dulaurier, qui pèse deux cents livres !

La cuisinière arrive avec ses malles et commence à s'installer.

— Ma fille, lui dit madame Malplaqué, comme il est encore de bonne heure, nous n'irons au marché qu'un peu plus tard. Voulez-vous venir dans ma chambre, m'aider à faire mon lit ?

— Madame ne sait ce qu'elle dit.

— Plaît-il ?

— Une cuisinière ne fait pas le ménage.

— Vous m'aiderez seulement à ôter les matelas et à les

LA FOIRE AUX JAMBONS, — par G. Randon (fin).



2.038

— Faut-i' que la France ait du laurier de reste, pour que la charcuterie s'en paye des distributions de ce numéro-là!



22039

— Vous n'avez donc pas de lard maigre?
— Du maigre! d'où sortez-vous donc? il y a beau jour que nous n'en f'sons plus!



22040

D'Yorck ou de Mayence,
A qui donner la préférence?
Entre les deux mon cœur balance.
(*Le fidele Berger.*)



22041

— Je crains toujours que ces saucissons ne soient fabriqués avec de la viande d'âne ou de mulet...
— Oh! ma petite dame, je peux vous garantir qu'il n'y entre que tout ce qu'il y a de plus pur en fait de cochon.



22042

CHOI CROUTE !!!
Doux souvenir de la patrie absente!



22043

— Qu'e' qu' tu viens faire par ici?
— Je viens voir s'i' n'y a pas moyen de faire du commerce... d'occase.

remettre en place. Cela ne s'appelle pas faire le ménage.

— Une cuisinière n'entre jamais dans l'appartement, elle doit rester à ses fourneaux; la cuisine est la seule pièce qu'elle approprie.

Adélaïde tourne les talons et va s'enfermer dans sa cuisine.

Madame Malplaqué paraît assez étonnée de ce sans-gêne.

— Cette femme a raison, dit son mari; elle est ici pour faire la cuisine et non pour nettoyer l'appartement. J'aime mieux que les meubles soient mal essuyés et que les mets soient bien préparés.

— Néanmoins, ajoute madame Malplaqué, c'est une domestique qui nous coûte cher.

— Nous regagnerons vite les appointements que nous lui donnons. Une cuisinière sait faire un excellent plat avec la moindre des choses; tandis que les filles que nous avons eues jusqu'à ce jour nous faisaient des ragoûts que nous étions obligés de jeter. Souvent nous achetions une magnifique volaille, et nous ne pouvions la manger, parce qu'elle était mal cuite.

— Tu as raison, mon ami; je crois que nous avons fait une bonne affaire en prenant un cordon bleu. Allons, viens m'aider à faire mon lit.

III.

— Je vais préparer le déjeuner de monsieur et de madame?

— C'est ça.

— Que voulez-vous manger?

— Une omelette.

— Et puis?

— Un peu de fromage.

— C'est tout?

— Que voulez-vous donc de plus?

— Mais c'est une plaisanterie. Vous ne vous nourrissez donc pas? Décidément, jusqu'à ce jour, vous n'avez pas encore vécu.

— Adélaïde, vous avez raison; c'était ce que je disais hier soir à ma femme.

— Je veux que vous vous nourrissiez bien, moi. Je vais vous acheter deux bons perdreaux et une truite saumonée.

— C'est beaucoup pour un déjeuner.

— Laissez-moi donc tranquille, vous mangerez bien ça.

— Décidément, dit M. Malplaqué à sa femme, cette cuisinière nous trouve trop maigres, et elle veut que nous engraissions. Je l'approuve, et grâce à elle je crois que je n'aurai plus mal à l'estomac. Il vaut encore mieux manger un bon perdreau à son déjeuner et ne pas aller aux eaux de Vichy.

IV.

— Adélaïde, je vais au marché avec vous.

— Oh! non, du tout; je ne veux pas de ça.

— Mais j'ai l'habitude d'accompagner mes bonnes au marché.

— Je tâcherai de vous faire perdre cette mauvaise habitude, et d'abord je vous prie de ne pas me considérer comme une bonne.

— Cependant, je...

— Il est inutile d'insister; si vous voulez venir au marché avec moi, je ne resterai pas ici. Et d'abord vous ne trouverez pas une seule cuisinière qui acceptera vos manies.

— Comment! mes manies?...

— Oui, certainement. Comme c'est aussi une manie d'enlever la clef de votre buffet. Si j'ai besoin de sucre, je serai donc obligée de vous attendre quand vous serez sortie? Il m'est impossible de faire de la bonne cuisine si vous me tenez ainsi.

— Adélaïde, voici les clefs, et allez au marché toute seule.

— Je vois avec plaisir que madame n'est pas trop entêtée.

V.

M. et madame Malplaqué finissent de dîner.

— Eh bien, mon ami, comment trouves-tu la cuisine de cette femme?

— Excellente, et elle vaut bien quarante-cinq francs par mois.

— Seulement il est fâcheux qu'elle nous ait servi ce matin un si bon déjeuner, je n'avais plus grand'faim pour faire honneur à ce dîner. Mais je ne sais ce que fait cette femme depuis un instant, on ne l'entend plus remuer dans sa cuisine.

Madame Malplaqué va dans sa cuisine et se jette dans Adélaïde, qui descend de sa chambre avec un bol qui a contenu du bouillon.

— D'où revenez-vous donc, Adélaïde?

— De ma chambre: mon mari vient d'arriver.

— Et vous lui avez monté un potage, chose que je vous défends?

— Non, madame.

— Pouvez-vous me soutenir le contraire, quand je vois encore quelques gouttes de bouillon au fond de ce bol?

— Il en a acheté chez le restaurateur du coin de la rue, et il m'a prié de le faire chauffer.

— A la bonne heure.

VI.

Le lendemain matin, Adélaïde vint trouver ses maîtres.

— Que faut-il faire pour votre déjeuner? leur demanda-t-elle.

— Mais, s'empressa de dire madame Malplaqué, il doit rester beaucoup de choses du dîner d'hier?

— Non, madame, plus rien.

— Vous avez enlevé une bonne moitié de poulet, un gros morceau de veau, et un poisson presque entier!

— Ne faut-il pas que je mange?

— Vous avez tout dévoré?

— J'ai bon appétit. Mais je trouve étrange que vous regardiez à ma nourriture.

— Ne lui faisons pas trop de reproches, dit M. Malplaqué bas à sa femme, elle répandrait le bruit dans tout le quartier que nous sommes des avares.

Puis s'adressant à Adélaïde :

— Allez faire d'autres provisions, lui dit-il.

— Que monsieur ait la bonté de me donner de l'argent.

— Comment! il ne vous reste plus rien des quarante francs que je vous ai donnés hier pour le dîner?

— Non, monsieur.

— Veuillez me détailler toutes vos dépenses.

— J'ai acheté beaucoup d'os pour faire la sauce du veau. L'avez-vous trouvée bonne?

— Excellente, je l'avoue.

— Elle revient à huit francs.

— Morbleu! maintenant je la trouve trop salée.

— J'ai acheté ensuite vingt-quatre œufs pour faire une crème renversée.

— Vingt-quatre œufs!.. Mais c'est renversant!

— Cherchez une autre place.

— Je m'en moque pas mal de quitter cette baraque, on n'y fait pas assez de cuisine, je me serais gâté la main.

VII.

— Enfin, ma femme, nous voilà donc débarrassés de cette cuisinière.

— Ça nous apprendra à avoir des cordons bleus.

— Désormais, quand nous voudrons faire un bon dîner..., nous irons au restaurant.

A. Brémond.

FANTASIAS.

Pan! pan! pan!

Quel est ce bruit?

Pan! pan!

...Qui vient du côté de l'affreuse verrue de cristal...

Pan! pan! pan!

...A laquelle on a donné le nom de Palais de l'Industrie.

Ce bruit est celui des marteaux qui commencent à poser aux murailles les clous auxquels on accrochera les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture contemporaines.

En d'autres termes, l'Exposition est en mal d'installation.

Les Vénus avec ou sans coquille, debout ou couchées, en long, en large, en blond, en brun, en rouge, envahissent les salles.

Avec leur variété accoutumée, les paysagistes ont envoyé 14,375 vues de la forêt de Fontainebleau.

Les peintres de batailles ont refait la même mêlée dont on ne change annuellement que les uniformes.

Les portraitistes ont copié pour la postérité 3,900 nez camus, retroussés, aquilins ou épatés, appartenant à 3,900 quincailliers, fruitiers, chefs de bureau, pédicures, herboristes ou ingénieurs des départements et de la capitale.

* *

Parenthèse. — Vous êtes-vous jamais demandé ce que les âges futurs penseront en retrouvant toutes ces débauches de *fac-simile* bourgeois?

D'abord que nous étions bien laids, — et puis...

Et puis bien vaniteux pour aimer ainsi à conserver les traits de toutes nos nullités.

Je ferme la parenthèse.

* *

Et je reviens à l'Exposition.

Hélas! elle a perdu son printemps.

Courbet n'expose pas la grande toile qu'un visiteur — oh! je voudrais graver son nom en lettres d'or! — qu'un visiteur a crevée en entrant chez l'artiste.

L'autre jour le maître peintre d'Ornans passait dans la rue.

Un des gardiens habituels du Salon l'aperçoit, le reconnaît, et s'approchant avec empressement :

— Pardon, monsieur Courbet, est-ce que c'est vrai que vous ne nous enverrez pas quelque chose pour nous égayer un brin!..

* *

Les voleurs sont sans pitié.

Ils ne font pas de différence entre un académicien et vous ou moi; entre un immortel et un mortel.

Tous les hommes sont égaux devant leur rossignol.

La preuve, c'est qu'ils n'ont pas craint de se glisser dans la maison de M. Ponsard.

Un conseil à l'auteur d'*Agnès de Méranie.*

S'il tient à ce que pareille chose ne se renouvelle pas, il est un moyen bien simple.

Qu'il fasse rédiger un écriteau ainsi conçu :

IL Y A
DES TRAGÉDIES DANS CETTE MAISON.

Et qu'il colle ledit écriteau au bout d'une perche aux quatre coins de sa propriété.

Il est sûr de son affaire.

Les voleurs ont du goût... Personne n'entrera.

* *

Jules Janin tient décidément à être académicien.

Il vient — rien que pour cela — de procréer un gros in-octavo.

La poésie et l'éloquence à Rome au temps des Césars.

Brrrou!.. C'est à se croire dans les caveaux de la *Revue des Deux-Mondes.*

Et 500 pages là-dessus!..

— Que voulez-vous, a dit quelqu'un devant qui on s'étonnait de cet accès de pédantisme, il le fallait ..

A l'Académie on ne juge pas les livres, on les pèse.

* *

X... a une bonne — comme il y en a trop.

Mais celle-là a perfectionné le système. J'ignore si elle a pris un brevet.

Toujours est-il que, tous les quinze jours environ, son maître est sûr de trouver dans sa cuisine monsieur un militaire.

Bien plus, — circonstance aggravante! — jamais ce militaire n'appartient au même régiment:

Tantôt c'est un zouave, tantôt un pompier, tantôt...

X..., poussé à bout, a voulu la renvoyer la semaine dernière.

Il faisait part de cette résolution à un de ses amis.

— Tu comprends, c'est intolérable!.. il n'y a pas moyen!..

— Allons donc, mon cher, répondit l'ami, tu as tort... Rien de plus commode... Une bonne comme ça, c'est une revue à domicile!..

* *

Robert Macaire n'est pas mort tout entier.

Il a laissé une progéniture assez copieuse pour que son nom — et surtout ses procédés — soient garantis contre le risque de se perdre.

Parmi ses petits-fils, figure — en digne héritier — un bon gérant que la police correctionnelle citera quelque jour à sa barre.

En attendant il continue son petit commerce.

Les Gogos se suivent sans murmurer.

Et même — ceci est le triomphe du genre — et même il s'en trouve dans le nombre qui chantent naïvement ses louanges.

L'un de ces moutons panurgiens vantait à un journaliste sceptique les mérites de son bon gérant.

Et comme le journaliste sceptique refusait de croire :

— Je vous assure, fit Gogo en manière de conclusion, que c'est un homme qui ne veut que le bien de ses actionnaires.

— Parbleu! c'est justement là ce qu'on lui reproche!

* *

La question des chiens enragés a repris depuis quelques jours une actualité qui n'a rien de récréatif.

On ne sait à quoi attribuer, dans une pareille saison, une recrudescence aussi anormale.

La *Société protectrice des animaux* prépare un rapport pour prouver que c'est notre faute.

Pierre Véron.

Tantôt armé de la marotte, tantôt de la férule, prédicateur de plaisirs ou professeur de morale, c'est ainsi que se présente Collé dans sa *Correspondance inédite*, que M. H. Bonhomme vient de faire paraître chez l'éditeur H. Plon. Ce livre est l'alliance de la fantaisie et du bon sens, un mélange de pensées charmantes et de piquantes folies. — Un beau volume in-8°. — Prix : 8 fr. *franco.*

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 431. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 2 Avril.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

PROGRAMME DES COURSES, — par Cham.



L'ÉPOQUE MODERNE N'AYANT RIEN A ENVIER AUX TEMPS FABULEUX.

12044



22045

L'ancienne méthode d'entraînement pouvant être remplacée avec avantage par la dissection, qui mettrait promptement le cheval et même le cavalier dans les conditions propres à la course.



22046

— Vicomte, vous m'avez trompée; vous m'avez refusé de l'argent sous prétexte que votre cheval vous avait tout mangé! ce n'est pas vrai! il serait plus gras que ça!



22047

Le jockey qui réserve ses moyens pour la fin, — quitte à donner la colique à son maître qui l'observe de la tribune.



22048

Le jockey qui lutte de vitesse avec son cheval, le stimulant par la crainte de voir arriver son cavalier avant lui.



22049

Le jockey fataliste, ayant le sentiment que s'agiter sur la selle ne change rien à la destinée.



22050

Légère émotion manifestée par le cavalier et son cheval à la vue de la banquette irlandaise.



22051

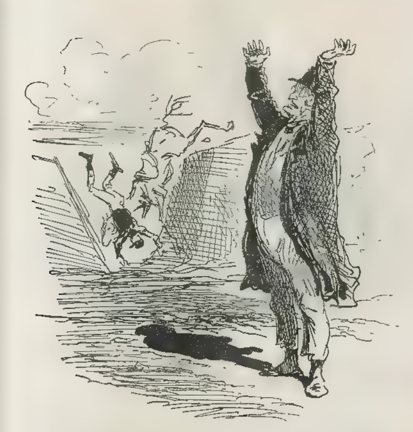
— Françoise! que voulez-vous que je fasse de ça? je vais aux courses.
— J'avais entendu dire aux amis de monsieur, que monsieur ne tenait pas à cheval parce qu'il manquait d'assiette! en v'là une!



Avantage du voile quand on passe dans un quartier où l'on compte des créanciers.



— Mon Dieu ! sont-ils maigres tous les deux ! Si j'étais le gouvernement, j'instituerais un prix d'huile de foie de morue pour l'amélioration du cavalier et de sa bête.



LA BANQUETTE IRLANDAISE.
— Pauvre Irlande ! que de reins cassés en ton nom !



Moyen proposé pour rassurer sur les conséquences du saut de riviere.



Le cheval ayant compris qu'il suffit qu'un des deux franchisse l'obstacle pour satisfaire au programme.



— Trois mille francs pour une course ! moi qui les fais pour quinze sous ! Traiter les chevaux mieux que les hommes, quelle infamie !





— C'est-il la peine de mettre la selle de monsieur?
— Pourquoi pas, drôle?
— Monsieur restera si peu dessus! monsieur tombe toujours!



— Mon ami, tu as plus que le poids réglementaire, profites-en pour te débarrasser de ce que tu as de trop.



— Prix pour chevaux n'ayant jamais couru! Qu'est-ce que cela veut dire, ma chère?
— C'est bien simple! n'avoir jamais couru! c'est le prix de rosière pour les chevaux.



— Te figurais-tu qu'il était lourd comme cela?
— Oui, ma chère, je me le figurais facilement, car il causait encore avec moi tout à l'heure!

UN ARTISTE DANS LE MONDE.

M. PYRIAC. — Va-t-on bientôt souper?

RAOUL, *artiste*. — Oh! il est encore trop tôt.

— Vous trouvez?

— Non, je ne trouve pas; je vous dis là seulement les paroles de la maîtresse de la maison; je les lui ai déjà entendu répéter au moins vingt fois.

— Il paraît qu'on a faim.

— Oui; les animaux prendraient volontiers leur nourriture.

MADAME VALTOURNÉ, *propriétaire de la fête*. — Comment, messieurs, vous ne dansez pas?

RAOUL. — Madame, je n'en ai pas encore manqué une.

M. PYRIAC. — Voilà mon premier entr'acte.

MADAME VALTOURNÉ. — Allons, allons, il ne faut pas s'arrêter, sans cela on s'engourdit.

RAOUL. — Je vous avouerai que je ne tiens plus sur mes jambes.

M. PYRIAC. — Sans un reste de pudeur, je m'affaisserais sur le parquet.

MADAME VALTOURNÉ. — De fatigue?

RAOUL. — Et de faim!

MADAME VALTOURNÉ *en s'en allant*. — Oh! il est encore trop tôt pour souper.

RAOUL. — Quand je vous le disais.

M. PYRIAC. — Mais, sapristi! il est trois heures.

RAOUL. — Oui; mais les salons sont encore pleins.

Si madame Valtourné veut manger toute seule avec son mari, elle n'a qu'à le dire, on s'en ira.

— Attendons patiemment, elle sera bien forcée de nous sustenter un jour ou l'autre.

(*Enfin, lassés d'attendre l'heure de la réfection, les invités ont battu en retraite; il ne reste plus que les voraces et les ventres creux.*)

RAOUL *à madame Valtourné*. — Ah! ah! nous y voilà cette fois!

MADAME VALTOURNÉ. — A quoi?

— Dame... à la galantine.

— Oh! il est encore trop tôt pour...

— Assez, madame, je la connais cette phrase, et, parole d'honneur! elle n'est plus en situation.

— C'est vrai, il est quatre heures. Allons, je vais faire dresser les tables.

(*Une demi-heure se passe en préparatifs, et les* immortels *de la soirée peuvent enfin bivaquer; la vieille garde trempe la soupe.*)

DANS UN PETIT SALON.

Table de quatre couverts.

RAOUL. — Nous serons très-bien ici.

UNE PETITE BOULOTTE. — Admirablement. Vite, vite, asseyons-nous, pour que mon mari ne trouve plus de place.

UNE GRANDE SÈCHE. — Vous ne tenez pas à avoir votre mari avec vous, madame?

LA BOULOTTE. — Non, il est trop bégueule; impossible de rire quand il est là.

LA SÈCHE. — Votre intention est-elle donc d'être extrêmement gaie?

LA BOULOTTE. — Encore plus gaie que ça.

LA SÈCHE *faisant la grimace*. — Je vous gênerai peut-être?

RAOUL. — Au contraire; quand je suis inconvenant, j'aime qu'on m'en fasse apercevoir. (*Appelant la bonne.*) Mélanie! Mélanie!

MÉLANIE *accourant*. — Monsieur?

RAOUL. — Mon enfant, pas de dilapidation; emportez ces carafes de vin ordinaire, et donnez-nous tout de suite le champagne.

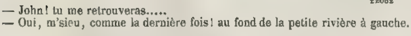
LA BOULOTTE. — C'est ça, du champagne! Quand j'en bois, je suis très-drôle.

M. PYRIAC. — Mes dents ressemblent à des défenses d'éléphant.

RAOUL. — Et moi, j'ai autant d'incisives que le crocodile le mieux doué.

(*La galantine, le jambon, le filet et le pâté de foies sont tour à tour l'objet d'une attention soutenue.*)




22062

— John! tu me retrouveras.....
— Oui, m'sieu, comme la dernière fois! au fond de la petite rivière à gauche.


22063

— Je suis allée aux courses à quatre chevaux.
— Je t'ai vue, tu n'en avais que deux!
— Les deux autres étaient dans l'intérieur de la voiture, tant ils étaient fatigués!

RAOUL, *commençant à lier connaissance avec* son jeune homme. — Voilà l'instant! voilà le moment! Truffons-nous, mes enfants... La truffe conserve, mesdames.

LA SÈCHE. — Mais il me semble, monsieur...

RAOUL. — Que vous ne valez pas la peine d'être conservée?.. Ah! madame, ce n'est point mon avis.

— Ce que vous dites là, monsieur Raoul, est très-malbonnête.

— Oui, mais l'intention est absente, et le jury le plus prévenu ne pourrait me condamner.

— Modérez-vous, je vous en supplie.

LA BOULOTTE. — Au contraire, monsieur Raoul; moi, je demande que vous vous *immodériez.*

RAOUL. — C'est bien mon idée. — Pyriac, passe-moi le champagne.

M. PYRIAC. — La bouteille est vide.

RAOUL. — Mesdames, comprenez-vous que les bouteilles renferment si peu de liquide, quand les yeux des faibles humains contiennent tant de larmes!

LA BOULOTTE. — A la bonne heure! vous êtes gentil, vous.

LA SÈCHE. — Je vous préviens, madame, que monsieur votre mari ne fait que passer et repasser devant la porte de ce salon.

LA BOULOTTE *chantant :*

Repasse, repasse, repassez demain (*bis*).

RAOUL *criant.* — On ne peut rien vous faire, mon brave homme! Où est le jambon? On m'a pris le jambon; je demande qu'on fouille ces dames pour retrouver l'York.

LA SÈCHE. — A qui ferez-vous croire que nous l'avons mis dans nos poches?

RAOUL. — Le soupçon est la dernière vertu de l'homme abusé!

LA BOULOTTE *riant aux éclats.* — Je ne comprends pas, mais je ris tout de même.

LA SÈCHE. — Mais c'est une orgie!

RAOUL. — Ah! ah! princesse Négroni, vous m'avez donné un bal à Venise, je vous donne un souper à Ferrare!.. Vous êtes tous empoisonnés!

LA BOULOTTE. — Pas de bêtises... C'est propre ce que nous mangeons, hein?

RAOUL. — Oui; mais nous le mangeons malproprement.

LA SÈCHE. — Parlez pour vous.

M. PYRIAC. — Moi, d'abord, je mets mes coudes sur la table.

RAOUL. — Attends un peu, bon vieillard, que ces dames t'en aient fait une loi.

LA SÈCHE *interrompant.* — Je vous le défends, monsieur!

RAOUL. — Madame, les Romains auraient tremblé pour le Capitole s'ils eussent pris le plus léger potage autrement que couchés.

LA SÈCHE. — Et cependant l'empire romain est tombé, monsieur.

RAOUL. — Voilà tout simplement le mot de la soirée. Pour tant d'esprit, je ne serai point ingrat : j'offre une cigarette à la plus belle!

LA SÈCHE. — Vous allez fumer?

LA BOULOTTE. — Ah! quel bonheur! j'adore ça. — Monsieur Raoul, faites-m'en une.

RAOUL. — Tant que vous voudrez.

LA SÈCHE. — Cela dépasse toutes les bornes; je lève le siége.

(*Raoul s'élance sur la porte et la ferme à double tour.*)

LA SÈCHE. — Mais c'est de la séquestration!

M. PYRIAC. — Nous vous confisquons. Tiens, on frappe à l'huis.

LA BOULOTTE. — N'ouvrez pas, c'est mon mari; j'ai reconnu sa manière de frapper.

UNE VOIX EN DEHORS. — Cornélie, la voiture est en bas; venez-vous?

LA BOULOTTE. — Jamais!

RAOUL. — Monsieur, l'intention de Cornélie est d'obtenir de moi un référé pour vous faire interdire.

LA VOIX. — Cornélie, la voiture est en bas...

LA BOULOTTE. — Qu'elle vienne me prendre ici.

RAOUL. — C'est ça; il n'y a que quatre étages à monter.

(*Trois cigarettes sont allumées.*)

LA SÈCHE *toussant.* — C'est horrible! On n'y tient plus.

M. PYRIAC. — Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre?

LA SÈCHE. — Non, monsieur, je crains le froid sur mes épaules.

RAOUL *chantant.*

Mets ton écharpe blonde
Sur ton épaule ronde,
Sur ton corsage d'or.

LA BOULOTTE *à la Sèche.* — Je vous assure que vous avez tort de ne pas fumer; c'est très-bon pour la gorge.

LA VOIX. — Cornélie, la voiture...

RAOUL. — Silence à la porte! — Monsieur, le tribunal a prononcé. Vous êtes séparé de votre femme jusqu'à *mon* nouvel ordre.

LA SÈCHE. — Monsieur Raoul, je vous en supplie, laissez-moi partir!

RAOUL. — Pour aller me dénoncer à madame Valtourné, n'est-ce pas? Vous êtes ici, vous partagerez ma bonne et ma mauvaise fortune. D'ailleurs, madame a besoin d'une suivante, et vous lui en tenez lieu. Voulez-vous une cigarette?

LA SÈCHE. — Monsieur Pyriac!..

RAOUL. — Pyriac, je te retire la parole. Passe-moi le cognac.

LA BOULOTTE. — Donnez-m'en deux larmes... Pristi! que c'est fort!

LA SÈCHE. — Je sens que je vais me trouver mal.

RAOUL. — Pensez à vos enfants, madame.

LA SÈCHE. — Je n'en ai pas.

RAOUL. — Votre cage serait sans enfants, votre maison sans oiseaux? Ah! je vous plains bien, pauvre mère!

LA VOIX. — Cornélie...

RAOUL. — Elle est morte!

LA VOIX. — ... La voiture...

RAOUL. — Elle me résistait, je l'ai assassinée!

LA BOULOTTE. — Ce n'est pas vrai, Théodule; je me porte comme toi et moi.

RAOUL. — Ah! mesdames! quand je pense que nous sommes seuls ici et de sexes variés, et que l'amour n'a point encore fait irruption parmi nous! Mais à quoi donc penses-tu, Cupidon? — Pyriac, qu'as-tu fait de ton cœur pour ne l'avoir point déjà déposé aux pieds de madame?

LA VOIX. — Cornélie, à la fin!..

RAOUL. — Calme-toi, Théodule! Je te la rendrai plus pure encore que je ne l'ai reçue de tes mains!

MADAME VALTOURNÉ *parlant en dehors.* — Le cotillon maintenant.

RAOUL. — Hélas! le moment est venu de nous séparer, mesdames. Fuyez ces bords fleuris, mais conservez-en la mémoire : précieux souvenir si vous êtes fidèles!

LOUIS LEROY.

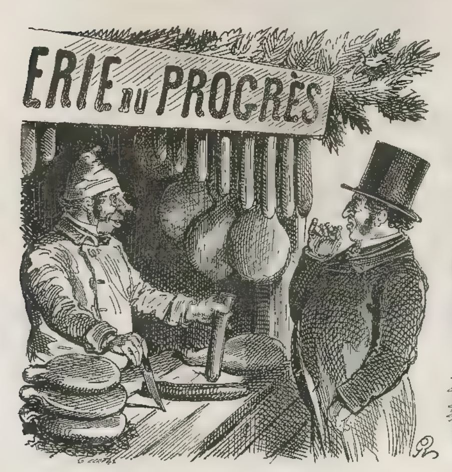
LA FOIRE AUX JAMBONS, — par G. RANDON (suite et fin).



— En v'là des pratiques... et qui s' payent des saucissons pas cher!...



— Faut-i' vous porter ça, not' bourgeois?



— C'est bon, n'est-ce pas? c'est délicieux; eh bien! mossieu, moi, je ne veux pas, comme mes confrères, sacrifier la vérité à un préjugé stupide, et je dis hardiment : Ceci est du cheval, ceci est de l'âne... et je le prouve par les factures de mon équarrisseur.



Jusqu'à la question allemande qui se glisse à la foire aux jambons sous l'insidieux prétexte de choucroute et de jambon de Mayence!!!



La foire aux jambons offre au public des distractions aussi variées qu'intéressantes : la célèbre, l'unique, l'incomparable madame Percheron, dite *bras d'acier*, la même qui a eu l'honneur de travailler devant le sha de Perse, le roi de Bohême, l'empereur des Birmans et une foule d'autres têtes couronnées, jalouse de rendre le spectacle de ses exercices accessible aux classes laborieuses.

LA FEMME IDÉALE.

Adolphe de Grandpré rencontre son ami Gustave, un camarade de collége.

— Mon ami, lui dit-il, je me marie.

— Toi?

— Oui; moi en personne.

— Je croyais que tu avais le mariage en horreur.

— C'est vrai; mais j'ai trouvé la femme que je cherchais et que je pensais n'exister qu'en rêve.

— Elle est donc idéale?...

— Oui, mon ami, tu as dit le mot.

— Sapristi! c'est un genre peu commun.

— Aussi me suis-je empressé de demander sa main.

— Et on te l'a accordée?

— Grâce à ma fortune qui est assez convenable et à la particule qui se trouve devant mon nom. A propos, voici la photographie de ma future.

— Oh! la ravissante personne!

— C'est là une femme idéale, n'est-ce pas?

— Idéale a. g. d. g. Et à quand la noce?

— Dans quinze jours.

***

Un mois après, Adolphe était marié.

La lune de miel durait depuis deux semaines.

Quand Adolphe regardait sa femme il croyait rêver, il s'imaginait avoir fumé de l'opium et être transporté dans le paradis de Mahomet.

De temps en temps il se pinçait le bras pour voir s'il était bien éveillé.

Quand il ressentait une vive douleur il était heureux : il ne dormait pas, l'être qu'il avait devant lui était bien réel.

Aussi passait-il des heures entières en contemplation devant sa femme.

Heureusement qu'il avait des rentes, car sans cela il aurait été incapable de gagner sa vie, et tous deux seraient morts de faim.

***

Un matin, comme il avait un rendez-vous avec son banquier, il voulut déjeuner une heure plus tôt.

— Veuillez annoncer à madame que je l'attends pour nous mettre à table, dit-il à la femme de chambre.

— Madame n'est pas prête, revint dire la camériste.

— Pourquoi?

— Elle s'habille.

— Elle fera sa toilette après le déjeuner.

— Madame ne veut pas se montrer devant monsieur sans être coiffée.

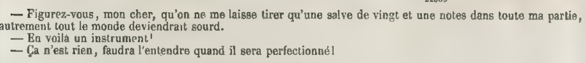
— Mais je ne suis pas un étranger pour elle, je la connais, pourquoi fait-elle des manières avec moi? Depuis que nous sommes mariés nous déjeunons chaque jour un quart d'heure plus tard. A quelle heure se lève donc madame?

— A neuf heures.

— Et elle ne peut pas être prête pour le repas de midi?

CROQUIS, — par Denoue.





— Figurez-vous, mon cher, qu'on ne me laisse tirer qu'une salve de vingt et une notes dans toute ma partie, autrement tout le monde deviendrait sourd.
— En voilà un instrument!
— Ça n'est rien, faudra l'entendre quand il sera perfectionné!



— Où qu'elle est, cette permission que monsieur le comte vous a donnée de chasser sur ses terres?
— Puisque je vous dis que c'est une permission verbale.
— Verbale ou non, je veux la voir!

— Il lui faut bien trois heures pour faire sa toilette.

— Ensuite, quand nous allons dîner en ville, il lui en faut autant, et quand le soir nous avons un bal, il lui faut encore trois heures pour se préparer. Total : neuf heures de toilette. Moi, en vingt minutes, je suis habillé depuis les pieds jusqu'à la tête, et j'ai encore le temps de me raser. Une jolie femme est agréable, mais pas quand on est pressé de déjeuner.

***

Il y avait un début assez important à l'Opéra, M. de Grandpré y conduisit sa femme, qui, comme toutes les personnes idéales, avait une violente passion pour la musique.

Madame de Grandpré s'installa dans son fauteuil, opération qui lui prit au moins un bon quart d'heure.

Adolphe se disposa à prendre place à côté d'elle.

— Mon ami, que faites-vous donc? lui demanda sa femme.

— Comme tu le vois, ma chère Juliette, je cherche à me glisser près de toi.

— Pour froisser ma robe, n'est-ce pas? Vous pouvez vous vanter d'avoir une excellente idée.

— Je prends beaucoup de précautions.

— Est-ce que vous vous imaginez que vous produirez un bel effet à côté de moi? Placeriez-vous sur une cheminée d'un côté un vase en terre et de l'autre une porcelaine de Chine?

— Oh! non, ma chère amie.

— Alors, passez donc au fond de la loge.

— Mais, Juliette, je ne verrai rien.

— Vous êtes donc comme un épicier qui, quand il va au théâtre, tient à ne pas perdre un seul geste des acteurs? On vient ici pour entendre et non pour voir, à moins que l'on vienne pour être vu ; mais je pense que vous n'avez pas la prétention d'attirer l'attention du public.

— Non; mais cependant...

— Taisez-vous, on joue l'ouverture.

***

La femme de chambre de madame de Grandpré faisant mal son service avait été congédiée. Au moment du départ de cette domestique, Adolphe vint trouver sa femme :

— Ma bonne amie, lui dit-il, veux-tu avoir la complaisance de régler le compte d'Annette?

— Mais est-ce que cela me regarde?

— Un peu.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper des domestiques. Je vous trouve charmant, ma parole d'honneur! Vous devriez aussi me prier de compter le linge sale, de mettre le vin en bouteilles et de faire la cuisine. Vous croyez donc avoir épousé une petite bourgeoise qui fait son ménage elle-même?

— Ma bonne amie, tu exagères.

— C'est vous qui me demandez des choses stupides.

Et Juliette rentra dans son boudoir pour s'étendre sur un sopha.

***

M. de Grandpré remarqua que sa femme n'était pas pour lui ce qu'on peut appeler très-gracieuse.

Il lui en fit l'observation.

— Pourquoi voudriez-vous, lui dit-elle, que je vous aimasse à la folie? Vous êtes chauve.

— J'ai dépassé la quarantaine.

— Moi j'avais rêvé pour mari un jeune blond élancé, la tête couverte d'une épaisse chevelure rejetée en arrière.

— Pourquoi m'avez-vous épousé?

— Parce que ma famille m'a donnée à vous. Vous n'êtes pas du tout poétique, et vous prenez du ventre. Si encore, pour racheter tous ces défauts, vous étiez décoré!... Mais à la boutonnière de votre habit pas le moindre ruban.

— Juliette, j'irai cette année à Rome, et je rapporterai une décoration; comme je ne regarderai pas à la dépense, je serai immédiatement commandeur d'un ordre quelconque.

***

Comme M. de Grandpré vit que sa femme avait ses nerfs, il la conduisit dans le monde pour la distraire.

Comme de coutume, son entrée dans le bal produisit la plus grande sensation.

Tous les gandins accoururent papillonner autour d'elle.

Pendant que sa femme valsa avec un jeune homme blond et élancé, répondant parfaitement au signalement qu'elle avait fait de son idéal, M. de Grandpré se plaça derrière deux dames qui causaient, sans s'apercevoir de la présence du mari de celle qui captivait tous les regards.

— Vous savez, dit une des deux dames, que le jeune homme qui valse avec madame de Grandpré est son amant?

— Cela n'est pas possible.

— Je le sais pertinemment; j'ai pris à mon service une ancienne femme de chambre de cette dame, et cette fille m'a montré une lettre que ce jeune homme écrivait à madame de Grandpré; elle s'en est emparée, je ne sais comment, mais la voici.

Et la dame lut :

« Chère Juliette,

» Je vous attends aujourd'hui au rendez-vous ordinaire.

» Celui qui vous adore,

» ROLLAND. »

M. de Grandpré passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais il demeura surtout très-longtemps jaune.

* * *

Trois jours après, M. de Grandpré, le bras en écharpe, rencontra son ami Adolphe qui courut à lui :

— Qu'as-tu donc, lui demanda-t-il, tu es blessé?

— Oui; je me suis battu avec M. Rolland de Prébois.

— Pour quel motif?

— A cause de ma femme, que je viens de renvoyer à sa famille.

— Serait-il possible !

— Mon ami, si tu as jamais envie de te marier, n'épouse pas une femme idéale; c'est un conseil que je te donne.

A. MARSY.

FANTASIAS.

Les courses de Vincennes ont recommencé.

Nous allons avoir le bonheur d'entendre parler avec un nouvel enthousiasme de la *Banquette irlandaise*.

Car tout homme qui ambitionne d'être pris pour sportsman n'a qu'à placer dans ses conversations quelques mots bien sentis sur la *Banquette irlandaise*.

C'est un effet sûr dans les salons de la bonneterie et les tables d'hôte des Batignolles.

Nous allons aussi retrouver les piquants côte-à-côte qu'amènent les solennités hippiques de la barrière du Trône.

Faubouriens et gentlemen, oisifs et travailleurs, ouvrières et cocottes.

Ces juxta-positions donnent lieu à bien des à-propos; mais aucun ne saurait avoir plus de réalité et de réalisme que la scène muette à laquelle j'ai assisté l'autre jour.

Le flot des voitures était tel qu'elles n'allaient qu'au petit pas, à ce moment-là.

Dans un huit-ressorts s'étalaient deux biches.

Auprès du huit-ressorts cheminaient pédestrement deux fillettes, à bonnet ruché, qui appartenaient évidemment à la corporation des piqueuses de bottines.

Celles-ci regardaient celles-là.

Celles-là regardaient celles-ci.

L'examen et le contre-examen durèrent bien cinq minutes.

Après quoi, simultanément, la biche se pencha à l'oreille de sa voisine et la fillette à l'oreille de sa compagne :

— Dire que voilà comme j'ai été! fit l'une.

— Dire que je serai peut-être comme cela! chuchota l'autre.

Tout un cours de philosophie contemporaine !

* * *

Pour comble de complication, la foire au pain d'épices tient en ce moment ses assises solennelles sur le passage des cortéges qui se rendent au turf.

D'où une affluence quintuple de tous les gavroches d'alentour.

Un d'eux stationnait devant une *boutique à treize sous* établie sur la place.

Passe un gandin à cheval que l'encombrement force justement à s'arrêter devant la boutique à treize.

— Hé! fait Gavroche s'adressant au marchand, *M'sieu en est-il ?...*

* * *

Le même un peu plus loin.

Une toilette tapageuse couvre de l'envergure de sa robe de moire toute la surface d'une victoria à 2 fr. 50 :

— Dis donc, Adolphe, exclame le la Rochefoucauld du macadam, en interpellant un frère et ami, crois-tu que c'est humiliant pour les vers à soie!

* * *

A cette foire au pain d'épices, dont j'ai prononcé le nom, on ne voit pas que des cocodès et leurs dames.

Le saltimbanque — ou du moins ce qu'il en reste, car les rois du tréteau s'en vont aussi! — le saltimbanque a planté là sa tente pour une quinzaine de jours.

Les femmes colosses, les géants, les avaleurs d'étoupe enflammée sont à leur poste.

J'y ai revu avec une émotion contenue l'*homme-squelette*, qui avait disparu depuis quelque temps de la surface des parades.

Naturellement, il m'aurait été impossible de résister au désir de contempler cette arête humaine.

J'entrai donc.

Une *brillante société* était déjà à l'intérieur.

Le sujet, exhibant ses ossifications, récitait le boniment au public.

L'auditoire lui posait des questions sympathiques :

— Est-ce que vous avez toujours été comme cela?

— Oui, monsieur. A quatre ans, ma famille a senti ma vocation.

— Mais vous ne devez pas manger votre content?

— Peuh! quand on est artiste, on y est habitué.

* * *

Paris est bien triste.

Depuis que le procès Armand est terminé, il n'a plus sa lecture de tous les matins.

Cette distraction laisse un vide dans l'existence de la capitale, réduite à compter les jours qui la séparent de l'ouverture des débats la Pommerays.

En attendant, on s'entretient par avance des détails connus de cette cause évidemment appelée à être plus célèbre que *Salammbô*.

La thèse en vogue était sur le tapis.

— Mon Dieu! dit un des causeurs, à la place du défenseur de l'accusé, je serais bien sûr de le faire acquitter.

— Et comment?

— Parbleu! un médecin qui tue une cliente... Je plaiderais la tradition.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

En ce temps de musique ennuyeuse, prétentieuse, assommante, on ne saurait décerner trop d'éloges aux fraîches mélodies que M. Aimé Maillart a semées à pleines mains dans son *Lara*, qui a obtenu à l'Opéra-Comique un si grand et si légitime succès. Après la fatigue que nous avait fait éprouver M. Gounod avec sa maladive *Mireille*, voici venir un autre musicien qui nous délasse, qui nous fait entendre de la vraie et saine musique, vraiment française par l'esprit, l'entrain et la puissance.

Nous sommes d'autant plus heureux de constater cette grande réussite que M. Maillart a vu son dernier ouvrage assassiné par le poëme coupable des *Pêcheurs de Catane*. M. Michel Carré avait à racheter ce crime; il est allé trouver M. Cormon, qui est de la garde dramatique, et à eux deux ils ont taillé en plein lord Byron un intéressant livret qui est presque un drame très-bien fait.

On se rend aujourd'hui avec une certaine méfiance aux premières représentations des théâtres lyriques. A qui la faute? Aux auteurs des livrets d'abord, qui croient n'importe quelle ineptie assez bonne pour un musicien; aux compositeurs ensuite, qui oublient les traditions de l'École française, et nous donnent d'ennuyeuses symphonies au lieu d'une musique dramatique et vivante.

On s'est donc méfié de *Lara* au premier acte, et malgré les réelles beautés qu'il contient, le public semblait se roidir contre le succès; on ne voulait pas croire à un retour de la bonne musique, et il a fallu tout le talent de M. Maillart pour vaincre les mauvaises dispositions; mais on s'est aperçu bientôt que la soirée allait devenir des plus intéressantes, qu'il y avait du souffle et des idées dans la partition. On a commencé par applaudir doucement, et on a fini par faire de véritables ovations aux compositeurs et aux artistes.

Le deuxième acte contient trois morceaux des plus remarquables : la chanson arabe, qu'on veut entendre deux fois à chaque représentation; les couplets de Gourdin, pleins de fraîcheur et d'entrain, et le superbe finale que Montaubry dit si bien! Le troisième acte a confirmé et augmenté le grand succès; et voilà une centaine de représentations assurées à l'Opéra-Comique.

Lara ne sera pas un succès passager, un succès de mode. Cette belle partition se maintiendra au répertoire comme une des meilleures œuvres que la musique contemporaine ait produites; elle marquera dans la carrière de M. Maillart, et lui ouvrira une bonne fois les portes de l'Opéra, vers lequel le poussent ses instincts. Deux ou trois fois, M. Maillart a trouvé l'occasion, dans le livret de *Lara*, de sortir de l'étroit cadre de l'Opéra-Comique et de faire preuve d'une rare puissance. Donnez-lui maintenant la grande scène de la rue Lepelletier, un livret dramatique comme *la Juive* et *les Huguenots*, et l'Académie impériale de musique ne sera plus forcée de vivre sur les sept ou huit partitions que lui ont léguées les musiciens retirés des affaires.

Le Théâtre-Français, qui a l'autre soir ouvert son vilain foyer avec une certaine solennité, a convié la presse quelques jours après à entendre *Moi*, comédie en trois actes de MM. Labiche et Édouard Martin. On était curieux de voir comment la muse du franc rire se conduirait dans cette austère maison, où le portier lui-même se donne l'importance d'un fonctionnaire influent. *Moi*, c'est l'égoïsme représenté par MM. Regnier et Got : le premier, un égoïste bon enfant; le second, un égoïste cynique. Ces deux personnages sont les pivots de cette comédie, qui, disons-le bien vite, a beaucoup réussi. Le succès a cependant été moins vif qu'on ne l'attendait généralement. Les deux auteurs du *Voyage de M. Perrichon*, habitués à réussir dans des théâtres plus faciles à aborder, se sont dit ceci :

— Ayons garde d'être trop amusants, le terrible comité de lecture nous en voudrait! Faisons rire les sociétaires, soit! mais glissons dans notre comédie un peu de sentiment pour arracher une larme au sévère directeur, et intercalons quelques tirades pour séduire les juges-comédiens qui aiment ces choses-là!

Et ils ont forcé un peu leur grand talent! Ils se sont égarés un instant dans un labyrinthe de sentiment. On voyait avec chagrin cette charmante comédie s'éloigner de plus en plus du franc comique. Heureusement les auteurs ont retrouvé leur naturel au troisième acte, qui contient quelques scènes hors ligne et beaucoup de mots charmants! Regnier et Got ont été remarquables, Lafontaine a un mauvais rôle qu'il joue fort bien; M. Worms a plus de chaleur qu'il n'en faut dans une comédie aussi légère; mesdames Riquier et Dubois sont adorables. Maintenant que les auteurs ont tâté ce difficile terrain, ils se remettront à l'ouvrage avec la conviction qu'il ne faut jamais forcer son talent, et à la Comédie française moins qu'ailleurs. Toutes les scènes qui sont l'expression du vrai talent gai de MM. Labiche et Martin ont enlevé la salle. Quant aux autres, les scènes de sentiment, elles ont beaucoup séduit les terribles sociétaires, l'austère directeur, le sévère secrétaire et l'éminent portier de la Comédie française, mais le public les a accueillies avec une froideur marquée. L'année prochaine, les deux auteurs reviendront avec une comédie simplement gaie et spirituelle, et ils auront un immense succès.

Les Géorgiennes n'ont pas eu de chance. A la quatrième représentation, mademoiselle Saint-Urbain, qui avait médiocrement réussi le premier soir, est tombée malade, ce qui est évidemment un trait d'esprit! Son rôle a été donné à cette grande artiste qui fait les belles soirées des Bouffes-Parisiens. Madame Ugalde a été fêtée et acclamée par le public dimanche soir, et la partition d'Offenbach, qui contient bon nombre de charmantes mélodies, s'est brillamment relevée. La Marseillaise des femmes du troisième acte, qui avait paru excessive le premier soir, nous a paru fort belle quand madame Ugalde l'a chantée avec l'entrain que vous lui connaissez! *Les Géorgiennes* deviennent maintenant un grand succès, auquel contribuent les deux amuseurs Pradeau et Désiré.

ALBERT WOLF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 432. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 9 Avril.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.



A cette tant désirée époque de l'année, l'Amour rajeunit le Temps de ses plus fraîches couleurs, de triste qu'il était en hiver, et il nous le montre tout aimable et chargé d'amoureuses promesses.

— Ah! pourquoi le printemps n'est-il pas éternel? (*Romance.*)



12072

INGRATITUDE.

— Les voilà bien pressés de me voir partir, parce que ce jeune roucouleur me succède, comme si mon violon n'avait pas remplacé le soleil!

LE DIEU CUPIDO ET SON AMI LE CHEVALIER PRINTEMPS (*vieux style*).

On les retrouve encore sur quelques pendules de château ou chez certains confiseurs entêtés.



12173

— Qu'est-ce que c'est : une ode à Vénus au lieu de votre version latine?
— Dame, m'sieu, c'est le printemps.
— Mossieu Adolphe, vous êtes coiffé du casque de l'impudence; vous me ferez cent lignes.

— L'amour est plus fort que la guerre, a dit un poëte.... C'est aussi l'avis du 65e en général et de la payse en particulier.



LE CHANT DE L'ARTISTE.

— Salut, soleil printanier, salut; nous allons donc renouveler connaissance, continuer nos consciencieuses études de litres à douze et d'omelettes au fromage.



Si le printemps ramène les courses, il n'y a pas que les chevaux qui soient entraînés.

L'AMOUR ET LA BICHE. (*Fable.*)

Amour, mon pauvre Amour, on se moque de toi;
Il est passé le temps où tu régnais sur terre,
Rengaine donc ta flèche au fond de ton carquoi,
Son cœur est cuirassé comme un vaisseau de guerre.



22076

— Allons, bon, encore une giboulée!... Rien ne m'ôtera de l'idée que Mathieu (de la Drôme) est intéressé dans une fabrique de parapluies.



22077

En hiver, c'était peut-être pour le velours et les fourrures; mais maintenant que c'est le printemps, c'est pour la paille d'Italie et la maison de campagne.

SI J'AVAIS 50,000 LIVRES DE RENTE.

I.

M. Tout-le-monde est assis dans un bon fauteuil au coin de son feu.

M. Tout-le-monde est un modeste bourgeois qui a assez de fortune pour vivre convenablement, mais non pour mener un grand train de maison.

Il peut se permettre de mettre la poule au pot plusieurs fois par semaine; Henri IV lui-même ne pouvait donc lui assurer un meilleur sort.

M. Tout-le-monde pense et il se laisse aller à ses réflexions. Un monologue est même le résultat de ses longues méditations.

— Ah! s'écrie-t-il en levant les bras au ciel, si j'avais cinquante mille livres de rente, comme je serais heureux! Ma femme m'a apporté cent mille francs, moi j'ai une place de cinq mille francs, ce qui fait en tout dix mille francs à dépenser par an; il m'en faudrait encore une quarantaine de mille pour jouir du bonheur parfait.

Alors je donnerais ma démission de sous-chef dans l'administration où je suis employé. Au lieu de me lever à huit heures, je resterais dans mon lit jusqu'à dix.

J'achèterais un château en Normandie et j'irais y passer six mois de l'année.

— Ah! pourquoi n'ai-je pas cinquante mille livres de rente!

***

Sa femme entra au moment où pour la quatrième fois il formulait ce vœu.

— Mon cher ami, lui dit-elle, si tu avais cinquante mille livres de rente, tu me donnerais la magnifique rivière de diamants que nous avons admirée hier chez un joaillier du Palais-Royal.

— Certainement, ma bonne amie.

— Nous aurions une voiture.

— Deux voitures même avec quatre chevaux dans nos écuries, un cocher et un petit nègre.

— Nous ferions de charmantes promenades au Bois.

***

— Si j'avais cinquante mille livres de rente, j'aurais tous les jours table ouverte.

— J'aimerais, moi aussi, à recevoir et à bien nourrir mes convives.

— Leur en ferions-nous manger de ces truffes!

— Et boire de ce bon vin!

— J'enverrais à toutes mes connaissances la circulaire suivante :

« M. et madame Tout-le-monde vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur de venir dîner chez eux quand bon vous semblera.

« On se met à table à six heures et demie. »

— Oh! comme cela serait amusant!

***

— Si j'avais cinquante mille livres de rente, ajouta M. Tout-le-monde, j'éprouverais un véritable plaisir à rendre service à tous mes amis et j'aimerais à les tirer d'embarras.

— Tu leur prêterais de l'argent?

— Tant qu'ils en voudraient.

— Et tu aurais raison. Sur cette terre, les hommes doivent s'entr'aider. Celui qui a beaucoup d'argent doit secourir celui qui n'en a pas.

— Je ne serais pas comme cet avare de Dubrancard qui a au moins trente mille livres de rente, et qui ne prêterait pas dix francs à un ami.

— Ne m'en parle pas, un homme de cette espèce-là est indigne de vivre.

La fortune choisit bien mal les gens qu'elle veut combler de ses faveurs.

***

Si tu avais cinquante mille livres de rente, dit madame Tout-le-monde, je suis persuadée que tu aimerais à faire des aumônes.

— Tous les pauvres qui viendraient frapper à ma porte seraient les bienvenus. La misère me fait mal à voir. Lorsque, pendant la froide saison, je rencontre un mendiant en haillons et grelottant, j'ai envie d'imiter saint Martin et de couper mon paletot en deux pour lui en donner la moitié. Si je n'agis pas ainsi, c'est parce que j'ai peur d'être ridicule de me promener sur les boulevards avec la moitié d'un pardessus.

— Ensuite nos faibles revenus ne te permettent pas d'être aussi charitable.

— Il est bien fâcheux pour l'humanité que je n'aie pas cinquante mille livres de rente!

II.

Par un hasard vraiment extraordinaire et que nous ne chercherons pas à expliquer ici, M. Tout-le-monde vient d'hériter des cinquante mille livres de rente tant souhaitées.

C'est un parent dont il ignorait l'existence qui lui a laissé cette fortune.

***

— J'espère, mon ami, lui dit sa femme, que maintenant tu ne vas plus rien faire?

— Tu te trompes, ma bonne amie; c'est justement parce que je dispose de forts capitaux que je puis me lancer dans de grandes entreprises. Qui sait si un jour je ne ferai pas concurrence aux Pereire et aux Rothschild! Ensuite je tiens à être décoré!

— Mais cependant tu disais que si jamais tu avais cinquante mille livres de rente, tu te reposerais?

— Je m'ennuierais si je ne faisais rien.



22078

AFFREUX PRINTEMPS, ENCORE UNE NOUVELLE FAMILLE!
CUPIDO. — Oubliez-vous donc, madame, que vous avez été jeune?



22079

— Ce maudit printemps, avec sa rage de fourrer des boutons partout, il va me falloir attendre la chute des feuilles pour me marier.

***

— Mon ami, tu vas m'acheter la rivière de diamants dont je t'ai parlé.

— Elle coûte au moins quarante mille francs!

— Qu'importe?

— Tu veux que je laisse dormir une aussi forte somme quand elle peut me rapporter des mille et des cents? Cela serait ridicule.

— Nous pouvons du moins avoir une voiture?

— Pour que le cocher et le valet d'écurie nous causent du tintouin. Nous avons déjà bien assez d'ennuis avec notre cuisinière. Que serait-ce donc si nous étions servis par deux domestiques de plus?

— Cependant une voiture est bien agréable quand on veut aller au Bois.

— Lorsque nous voudrons nous promener, nous prendrons un remise. Nous le garderons deux ou trois heures, suivant le plaisir que nous éprouverons dans notre promenade.

***

— A propos, mon ami, j'ai rencontré ce matin ton vieux camarade Dugardin, il m'a dit qu'il viendrait te demander à dîner ce soir sans cérémonie.

— Comment!... encore!... Mais il est venu me faire la même demande il y a trois jours. Je le trouve un peu sans gêne.

— Je n'osais te le dire, craignant de te froisser, parce que je sais que M. Dugardin est un de tes bons amis. Il vient chez toi comme à une table d'hôte.

— C'est étrange!

— Veux-tu que je lui fasse dire par la concierge que nous dînons en ville?

— Non, c'est inutile. Mais ce soir je lui ferai un si mauvais accueil que j'espère ne plus être importuné par lui.

***

Un ami de M. Tout-le-monde vient le voir.

— Si vous me prêtez cette somme de vingt mille francs, vous pouvez m'empêcher de faire faillite et sauver mon honneur.

— Dame! c'est que... murmure M. Tout-le-monde en faisant la grimace.

— Vous ne pouvez refuser de me rendre ce service. Soyez tranquille, je vous les rendrai.

— Je n'en doute pas.

— C'est une crise à passer; ma maison de commerce marchera mieux, et alors je gagnerai de l'argent. Ensuite je puis vous donner de sûres garanties. J'ai à quelques lieues de Paris une maison de campagne qui n'est pas hypothéquée, je pourrai la vendre pour vous rembourser ces vingt mille francs.

— Mon cher ami, je vous avoue que j'éprouverais un véritable plaisir à vous avancer cette somme, mais tous mes capitaux sont engagés en ce moment, et je ne puis même pas disposer d'un billet de mille francs.

***

— Ma femme, quand ce monsieur qui vient de sortir reviendra, tu lui diras que je n'y suis pas. Les amis sont insupportables lorsqu'on est riche, ils s'empressent de vous emprunter de l'argent. Il est heureux qu'il ne soit pas entré au moment où je comptais les cinquante mille francs que je viens de recevoir.

— Mon ami, il y a là dans l'antichambre une malheureuse femme dont le mari s'est cassé une jambe en tombant d'un échafaudage.

— Qui nous l'envoie?

— Madame Dubois.

— Et que veut cette femme?

— Sans doute quelques secours.

— Hier soir n'a-t-on pas servi du bœuf au dîner?

— Oui.

— Et nous ne l'avons pas mangé parce qu'il était trop dur.

— C'est vrai.

— Eh bien, donne-le-lui.

CONCLUSION.

Que de gens ressemblent à ce M. Tout-le-monde!

A. Marsy.

FANTASIAS.

Cette semaine a eu lieu, suivant la coutume, le banquet annuel de l'homœopathie en l'honneur de la naissance d'Hahnemann.

On y a dû porter pas mal de toasts aux triomphes de la médecine infinitésimale.

Pourquoi pas?

Il est deux choses, en matière médicale, que je n'ai jamais pu m'expliquer.

Parlez à un homœopathe de l'allopathie.

— Des bourreaux! s'écriera-t-il... Des gens qui ont plus contribué à dépeupler le monde qu'Attila fusionné avec Tamerlan.

Parlez au contraire à un allopathe de l'homœopathie :

— Des massacres! exclame-t-il aussitôt... Des gens qui ont immolé plus de victimes que l'inquisition en personne.

Bien! très-bien!

Mais maintenant adressez-vous à des clients de l'homœopathie.

Vous en trouverez cent qui vous jureront sur leur honneur qu'ils ont été guéris par elle de telle, telle et telle maladie incurable.

Adressez-vous également aux clients de l'allopathie.

Vous en trouverez cent autres qui vous affirmeront, sous la foi du serment, qu'ils lui doivent des cures non moins merveilleuses.

Or, si les médecins ont raison dans leurs opinions réciproques, les malades mentent donc?

Si les malades ont raison, ce sont donc les médecins qui se trompent?

O mère Nature! toi seule sais qu'ils ont tort les uns et les autres.

***

Ce qui n'empêche pas les augures de la Faculté de se regarder, non en riant, mais en se montrant les dents.

Jamais on n'oserait dire d'eux ce qu'ils en disent eux-mêmes.

CROQUIS, — par Petit.



LA PENSION EN RÉCRÉATION.

Exemple :

Le docteur ***, homœopathe à la mode, exerce sur la rive droite.

Le docteur R..., allopathe, exerce sur la même rive.

C'est entre eux une guerre d'épigrammes à outrance.

L'autre jour, un malade disait au docteur R... :

— Mon cher, savez-vous que, malgré tout, le docteur *** a une clientèle qui gagne tous les jours ?

— Je m'en suis douté, répondit-il, en voyant ce matin qu'on était occupé à agrandir le cimetière Montmartre.

⁂

Une nouvelle à la main d'outre-Manche, que nous apporte l'*International*.

Le directeur du théâtre Adelphi donnait audience à un artiste qui sollicitait l'honneur d'entrer dans sa troupe.

On procédait à l'examen oral du postulant.

Le directeur, renfoncé dans sa cravate, lui demande de lui réciter un fragment de rôle.

L'acteur s'exécute — ou plutôt exécute le rôle.

Quelque chose d'horrible.

— Pardon, interrompt le directeur, mais vous ne devez jamais avoir paru sur les planches.

— Si, monsieur.

— Ah !

— J'ai fait Abel dans une tragédie biblique.

— Eh bien, c'est Caïn que vous auriez dû faire, car je suis sûr que vous avez massacré Abel.

⁂

Après l'Angleterre, l'Allemagne.

Un journal choucroutisant rendait compte récemment d'un livre de philosophie publié par un métaphysicien du cru.

Et après des éloges pompeux, il terminait ainsi :

— M. *** n'a rien à envier aux philosophes d'aucun pays.

Il peut notamment rivaliser avec le chef lui-même de l'éclectisme français, et nous ne croyons pas être exagéré en proclamant que M. *** est un *Cousin Germain!...*

⁂

On s'entretenait de la réception de M. Dufaure entre académiciens.

C'était avant la lettre, c'est-à-dire avant la séance.

Chacun disait son mot.

— On assure, fit l'immortel Chose, que la réponse de M. Patin au récipiendaire est polie, mais trop superficielle.

— Parbleu ! répliqua l'immortel Machin, quand on s'appelle Patin on ne peut que glisser...

⁂

Les toquades littéraires représentent une des plus jolies collections du muséum social.

On les laisse circuler parce qu'elles sont généralement inoffensives, mais elles peuvent parfois avoir de désastreuses conséquences pour ceux qui en sont atteints.

Entre les types curieux de cette galerie, figure le fameux Gagne, l'auteur de l'*Unitéide*, poëme en treize mille chants.

Si j'en oublie, je lui en demande pardon d'avance.

L'illustre écrivain se portait — comme on s'en souvient — candidat aux dernières élections.

Il eut quelques voix !

— Moi, j'ai voté pour lui, disait un vaudevilliste.

— Allons donc !

— Parbleu ! je voulais perdre ma voix, et je me suis dit : A qui perd... Gagne !

⁂

Hélas ! il faut bien le reconnaître.

Nos saltimbanques ne sont que des innocents auprès de ceux que produit l'Amérique.

Barnum a fait là-bas souche de génies.

Je lis, par exemple, dans un journal de New-York, qu'un impresario exhibe en ce moment dans cette ville un musée de tous les instruments de torture depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Or devinez quels engins figurent entre mille dans sa collection.

Le tonneau des Danaïdes et l'épée de Damoclès !

Avec des certificats ! !

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Escusez, caporal, c'est le camarade qui me fait signe qu'il ne peut pas aller plus loin sans faire un petit repos... pour sanger d'épaule... et moi aussi....
— De quoi! refus d'obéissance! insubordination! fers cinq ans; avec complot, mort... Tâchez voir d'allonger le pas, vous changerez d'épaule au quartier.

***

On est sur le terrain.

Les préparatifs de la rencontre sont achevés.

Tout à coup un des adversaires est pris d'un violent saignement de nez.

Et l'un des témoins se précipitant :

— Messieurs, on est convenu que c'était au premier sang. L'affaire ne peut pas avoir de suites!

Pierre Véron.

BILLEVESÉES.

J'ai entendu, de mes oreilles entendu, un brave homme expliquer la cause de la guerre du Danemark par le percement de l'*isthme de Suède*.

O science géographique, ne serais-tu qu'un vain substantif!...

***

Il nous passe sous les yeux un feuilleton dramatique de l'*Opinion nationale*, dans lequel on lit :

« Maubant crie, cinq actes durant, avec *une voix de bois;* Worms est un amoureux transi qui ne dégèle pas de la pièce. »

Il y avait un moyen de dégeler M. Worms, c'était de lui donner la voie de bois de M. Maubant.

***

ENTRE DEUX GANDINES.

— Quel âge a le monsieur que l'on t'a présenté?

— C'est un homme mûr.

— Alors il est bon à manger.

***

Un commissionnaire m'a remis sa carte ainsi conçue :

« Courtine (n° 6,294), *fait les ensevelissements.* »

En voilà un à qui je donnerai ma pratique le plus tard possible.

***

— Deux sous de bleu, demande une élève blanchisseuse à un garçon épicier.

— De quelle couleur?

— Ah! on ne m'a pas dit.

***

Calino, lisant l'annonce suivante à la devanture d'un marchand de nouveautés : Vente après décès, s'écria :

— Bon! je ne pourrai acheter là que quand je serai mort!

***

C'est encore lui probablement qui a mis dans un procès-verbal conservé aux archives de ne je sais plus quel chemin de fer :

« Blessure à la tête; on pense qu'elle n'entraînera pas l'amputation. »

***

Un employé de Bicêtre était embarrassé pour écrire le mot œuf.

Il cherche dans Bescherelle *hœuf*,

Dans Napoléon Landais *euf*,

Dans le Dictionnaire de l'Académie *heuf*,

Et finit par s'écrier : « Comprend-on les ânes qui font les dictionnaires! ils ont oublié d'y mettre le mot œuf. »

***

— Eh! commissionnaire?

— Mochieu.

— Portez-moi cette lettre rue d'Amsterdam.

— Tout de chuite.

— Vous savez où c'est?

— Pardine! qui est-che qui ne connaît pas la *rue d'Amsterdam des lorettes!*

***

Un jeune premier du théâtre allemand a remplacé le langage des fleurs par le langage des graines; il vient d'envoyer à la demoiselle de ses pensées un sac de chènevis portant ces mots : N'en donne à personne.

Traduction : *Che ne vis que pour toi.*

***

Un avare commande l'inscription du tombeau de sa femme.

— Bonne épouse, bonne mère, propose le marbrier; puis il ajoute : Elle laisse des regrets *éternels*.

— Non! non! s'oppose vivement le mari. On n'aurait qu'à me faire payer une concession à perpétuité.

***

Le hasard a de singuliers effets.

En face de l'Élysée, d'où Napoléon partit pour aller livrer sa dernière bataille, se trouve un bottier qui, ainsi que le constate son enseigne, porte le nom de *Waterloo*.

***

Quelques pas plus loin, M. Didiot, gantier, a fait mettre sur sa devanture : *Gants Didiot*.

Comme c'est engageant pour les acheteurs!

***

Dans le même quartier se trouve un bazar à bon marché.

Le brave négociant qui tient ce bazar, fatigué de crier sans cesse : *La vente à vingt-cinq!* fit emplette d'un perroquet.

— Comme ça, se disait-il, et à force de m'entendre répéter toujours la même chose, mon perroquet me suppléera et je n'aurai plus qu'à me reposer.

La vente à vingt-cinq! criait notre homme d'une voix claire, et l'oiseau imitateur de redire sur le même ton et avec la même pureté d'organe, mais à de trop longs intervalles : *La vente à vingt-cinq!*

Quelques jours après son acquisition, le maître, exténué des nombreuses leçons données à son élève, prononçait avec peine et d'un timbre voilé : *Ente à vingt-cinq!* puis articulait seulement : *T'à vingt-cinq!* ensuite n'arrivait à faire entendre que *tcinq!* et enfin ne traduisait plus son prix fixe que par le télégraphe de ses cinq doigts répétée cinq fois de suite.

Bref, complétement enroué, l'homme du bazar ne pouvait plus se faire comprendre que par des gestes désespérés.

— Bah! pensait-il, j'ai mon remplaçant.

Compte là-dessus!

Le perroquet s'était appliqué à imiter jusqu'à l'enrouement de son propriétaire; et, s'agitant sur son bâton, battant de l'aile, dodelinant de la tête, l'animal se contentait d'une pantomime vive et animée.

Donnez donc de l'éducation à vos perroquets!

Mettez-les donc dans le commerce!

***

Paul Legrand rencontre un homme ivre, tenant dans

ses bras un enfant de trois ans à peine, et manquant à chaque pas de le laisser tomber.

— Vous n'avez pas de honte, lui reproche le spirituel mime des Folies-Marigny, vous mettre dans un tel état quand vous portez un pareil fardeau?

— Je ne sais pas comment ça se fait, balbutia l'ivrogne, nous n'avons cependant bu (*désignant l'enfant*) que quatre litres *à nous deux*.

*
* *

Nous assistons à un dîner doctoral; messieurs de la Faculté viennent de parler longuement du delirium *tremens*.

— Une tranche de gigot!... offre la dame de la maison à un profane.

— Oui, répond ce dernier, comme le delirium... *très-mince*.

ALEXANDRE FLAN.

THÉATRES.

La compagnie nantaise livrait dernièrement deux combats dans une même soirée. Les quatre fils Aymon, dans leur plus beau temps, n'ont jamais fait mieux,

Irai-je voir le bœuf gras,
Irai-je voir ma maîtresse?
D'un côté l'amour me presse,
Mais le bœuf a tant d'appas!

se disait le public en substituant aux mots maîtresse et bœuf gras celui du *Capitaine Fantôme* et de *la Jeunesse du roi Henri*...

Le Capitaine Fantôme n'est arrivé que second dans cette course au succès. Et, chose curieuse, c'est l'artiste sur lequel on comptait le plus pour faire réussir la pièce qui a failli la compromettre. Le drame est bien fait et serait tout à fait aussi intéressant qu'on pouvait s'y attendre de la part d'un homme de l'imagination de Paul Féval, n'était la trop grande préoccupation de donner à Mélingue l'occasion de tuer de sa main dix hommes à la fois, et de prendre à lui tout seul un vaisseau à l'abordage.

On ne peut pas barrer une carrière d'artiste sur d'éternelles invraisemblances. Mélingue s'est habitué à jouer des personnages tellement en dehors, qu'à force de vouloir faire pondre la poule il a fini par la faire crier.

Le spectateur, indulgent pour les hommes qu'il aime, est disposé à tout pardonner à Mélingue, à condition cependant que le fougueux comédien mettra lui-même une limite à l'extravagance de ses types.

Dans *le Bossu*, qui fut un grand succès, Lagardère semblait avoir épuisé toutes les impossibilités physiques. Le capitaine César en a refait une provision si considérable que le public a eu quelque peine à l'absorber.

A l'heure où nous écrivons cependant, *le Capitaine Fantôme* fait beaucoup d'argent et ne demande qu'à en faire davantage. Nous espérons néanmoins que la leçon de la première profitera à Mélingue, et qu'il exigera désormais un peu moins d'abordages et de coups d'épée pour un homme seul.

Le théâtre du Châtelet nous a donné en revanche une *Jeunesse du roi Henri* qui arrivera, nous en sommes convaincu, à une honorable vieillesse. Ce drame est un tableau qui avait peut-être besoin d'un beau cadre pour séduire son public. Or, comme le cadre est de toute magnificence, le succès total a été complet et se résumera par cent bonnes représentations, pas une de moins et probablement quelques-unes de plus.

M. Ponson du Terrail porte un nom assez populaire pour que le Parisien le plus sceptique aille voir après l'avoir lu son *Roi Henri*. Quelle que soit d'ailleurs son opinion sur l'ouvrage en lui-même, il est sûr de se rattraper sur la mise en scène en général, et en particulier sur une partie de chasse où de véritables chiens chassent un cerf qui n'est pas véritable, mais qui n'en est que plus curieux.

ALBERT WOLFF.

Le dernier mot ne semble jamais devoir être dit sur ces figures si curieuses et si opposées, madame de Maintenon, madame de Pompadour, madame du Barry. Dans ses *Curiosités historiques sur les cours de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV*, publiées par l'éditeur H. Plon, M. Le Roi, grâce aux documents inconnus qu'il a découverts dans les archives de la bibliothèque de Versailles, a cette bonne fortune de rétablir la vérité sur de piquants mystères, tels que celui du *Parc aux cerfs*. — Un beau vol. in-8°. Prix : 6 fr. *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 433. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 16 Avril.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

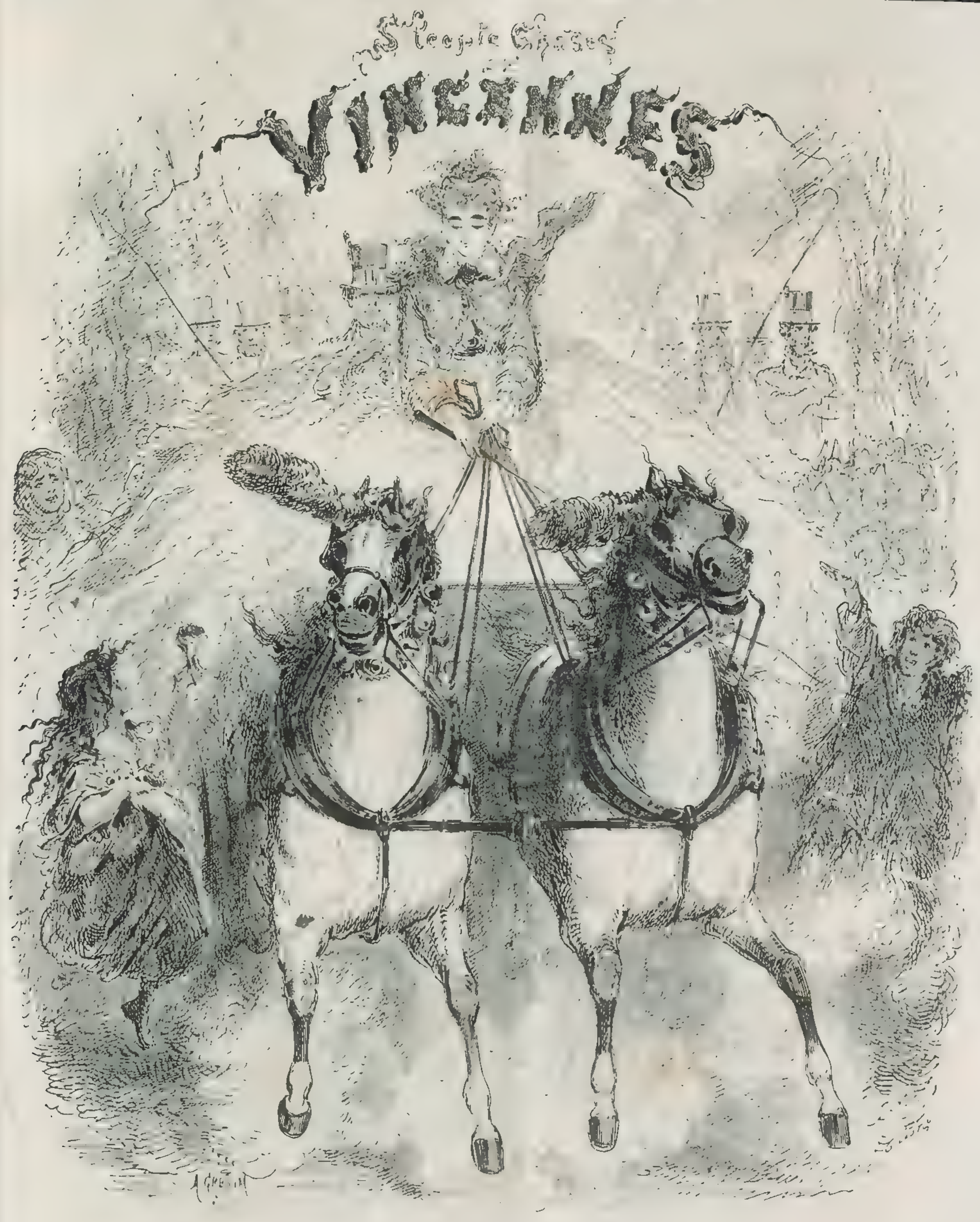
LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois . . . 17 »



Hier, aujourd'hui. . . . . et demain?



LA BANQUETTE IRLANDAISE.

— Oh hé! Gugusse, c'est rien rigolo, hein?... Eh ben, tu regrettes-t'y encore tes dix sous?



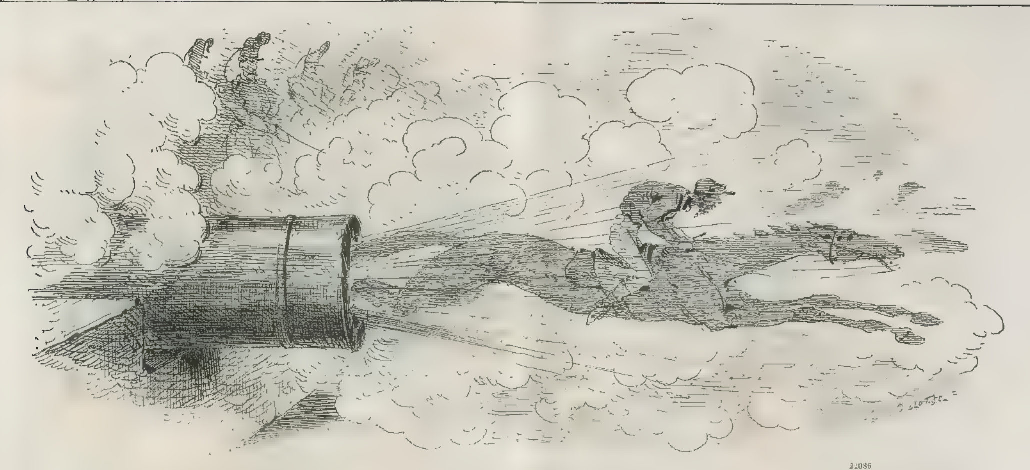
MULTIPLIONS LES OBSTACLES.

— Pour l'amélioration de la race chevaline?
— Toujours...



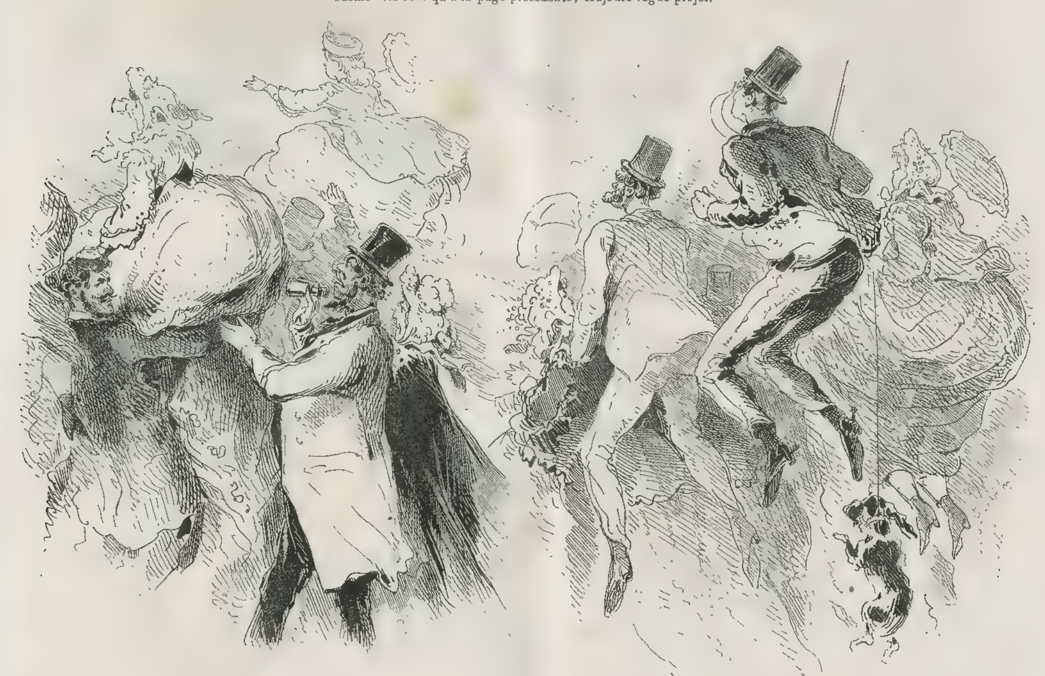
STEEPLE-CHASE DE PETITES DAMES.

Nota bene. — Afin de ne point induire en erreur le lecteur, déclarons franchement que ceci n'est encore qu'à l'état de vague projet.



22086

STEEPLE-CHASE PYROTECHNIQUE.
Même *nota bene* qu'à la page précédente, toujours vague projet.



22087

— Mossieu, mossieu! j'ai payé pour voir les courses.

— Comme ceci on voit parfaitement, oh, mais, par-fai-tement!



22088

— Eh! Théodore, tu sais, mon homme, méfie-toi à tes poches....
— As pas peur, j' te dis, j'y pense tout le temps!



22090

— Vous prétendez que vous ne me lorgnez pas?
— Nao! c'était le chien.

22089

— Pas s'ment l'instinct de s' faire un méchant p'tiot nœud à leu cottes!

22091

LE RETOUR.
Histoire de faire de la poussière.

LES SAUVETEURS NON DÉSINTÉRESSÉS.

AVANT-PROPOS.

Sur dix personnes qui vous rendent service, neuf agissent ainsi par intérêt.

Cet axiome irréfutable étant posé, nous entrons en matière.

Premier genre de sauveteurs.

Un jeune homme criblé de dettes est assis à son bureau et fait une addition pour calculer son déficit.

Puis, après avoir aligné les chiffres, il s'arrache les cheveux.

— Comment ferai-je pour payer tout cela? s'écrie-t-il avec désespoir. Mon père ne veut plus me donner d'argent, je ne puis emprunter à mes amis, j'ai déjà eu trop souvent recours à leur bourse Que devenir?

Un monsieur arrive.

— Jeune homme, lui dit-il, vous êtes gêné, n'est-ce pas?

— Qui vous l'a dit?

— Un de vos amis intimes, M. de Valcreuse, que je connais beaucoup, et qui m'a envoyé auprès de vous pour vous tirer d'embarras.

— Comment cela?

— Je suis riche, jeune homme, et j'aime à venir en aide à ceux qui sont dans la misère.

— Ah! c'est bien, cela, monsieur, c'est très-bien!

— De quelle somme avez-vous besoin?

— Je ne sais si je dois accepter....

— Vous me feriez de la peine de me refuser le service que je veux vous rendre.

— J'ai besoin de quinze mille francs.

— Les voici.

— Ah! je sens mes yeux s'humecter de larmes. Vous me sauvez.

— Je veux bien vous venir en aide, mais je ne veux pas perdre mes intérêts.

— Que voulez-vous?

— Vingt pour cent.

*
* *

Sur les boulevards.

Un orage éclate, il tombe une pluie torrentielle.

Une jeune dame se met à l'abri sous une porte cochère; un monsieur, quoique muni d'un parapluie, y cherche aussi un refuge.

— Madame, vous avez tort de rester dans ce courant d'air, vous allez attraper une pleurésie.

— C'est vrai, mais je ne puis continuer mon chemin par cette pluie. Et, par malheur, il ne passe pas une seule voiture.

— Madame, veuillez accepter mon parapluie.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas; que penserait-on de moi si quelqu'un me rencontrait en votre compagnie?

— La pluie, madame, fait tout excuser.

— Mon mari ne serait pas de cet avis-là.

— Vous frissonnez, madame.

— Oui, j'ai froid.

— Vous allez attraper un rhume. Tenez, madame, puisque vous avez peur que je vous compromette en vous accompagnant, prenez mon parapluie et retournez chez vous toute seule.

— Mais vous, monsieur, comment ferez-vous?

— Je braverai la pluie. Acceptez, je vous en prie.

— Monsieur, vous êtes vraiment trop bon. J'accepte, car je sens déjà que j'ai la fièvre.

— J'enverrai chercher chez vous mon parapluie par mon domestique; veuillez me donner votre adresse?

— Madame Verteuil, rue du Bac, 327.

La dame s'éloigne en remerciant son sauveur.

Le monsieur, en la voyant s'éloigner, se tient le monologue suivant :

— Quelle charmante personne! mais je crois avoir agi en grand politique. Si j'avais insisté pour l'accompagner, arrivé à sa porte, j'aurais été obligé de la quitter sans oser lui demander son nom. De la manière dont j'ai agi, je sais son nom, son adresse, et elle est forcée de m'avoir de la reconnaissance.

Le lendemain, le don Juan va chercher son parapluie lui-même chez madame Verteuil.

Trois semaines après il y oublie sa canne.

*
* *

Un jeune auteur se présente chez un dramaturge en renom.

— Monsieur, dit-il au faiseur en vogue, je vous ai apporté, il y a un mois, un drame en cinq actes, je voudrais savoir si vous en avez pris connaissance?

— Certainement. Je l'ai lu avec grand plaisir.

— Vous l'avez trouvé bien fait?

— Oui.

— Et vous consentiriez à accepter ma collaboration?

— J'allais vous la demander.

— Serait-il possible!

— Je suis d'avis qu'il faut lancer les jeunes gens. Les vieux doivent ouvrir le chemin aux jeunes.

— Comme j'aime à vous entendre parler ainsi! Le monde vous accusait à tort d'être l'ennemi de la jeunesse.

— Le monde ne sait ce qu'il dit.

— Si je parviens, c'est à vous que je le devrai : vous êtes mon sauveur.

— Avant de travailler ensemble, je dois vous dire quelles sont mes conditions.

— Je les accepte sans les connaître.

— Je toucherai les trois quarts des droits d'auteur.

— Que m'importe?

— Ensuite mon nom seul sera sur l'affiche.



— Celui qui vient de tomber là-bas? eh bien, vous savez, chère belle, c'est... De Chose; il paraît même qu'il s'est fait beaucoup de mal.
— Vrai! Eh bien, alors, je ne sais pas si j' vais le blaguer!

— Voyons, chante-nous quelque chose de gentil; tu vois, nous sommes tous des gens raisonnables.

— Votre nom seul!... mais comment voulez-vous que je me fasse connaître?

— C'est dans votre intérêt que je vous dis cela. Si par hasard cette pièce ne réussissait pas, cela vous ferait grand tort.

— Mais si elle a du succès?

— Alors vous pourrez après en faire une tout seul.

— Cependant je...

— C'est à prendre ou à laisser.

— J'accepte, répond tristement l'aspirant auteur.

⁂

Une demoiselle un peu bossue et jouissant de quarante-huit printemps vient trouver M. Gaston de Belleroche, jeune vicomte ayant à peine trente ans, mais complétement ruiné.

— Mon cher ami, dit la demoiselle, je suis une amie de votre famille, et je m'intéresse à vous comme à mon propre enfant. La position précaire dans laquelle vous vous trouvez me fait beaucoup de peine. Je veux vous sauver de la misère.

— Et comment cela?

— En vous faisant faire un riche mariage.

— Mais qui voudra de moi, qui n'ai pas de fortune?

— Je connais une demoiselle qui consent à vous prendre pauvre comme vous l'êtes.

— Serait-il vrai!

— Cette jeune fille, je la connais?

— Oui.

— Et elle m'aime?

— Puisqu'elle vous apporte toute sa fortune : quarante mille livres de rente!

— Quarante mille livres de rente, répète le vicomte ébaubi. Elle m'aime donc bien?

— C'est son premier amour, aussi croyez qu'il est sincère.

— Et cette personne, c'est....

— Moi, répond en rougissant l'ancienne coiffeuse de sainte Catherine.

A. Marsy.

UN MONSIEUR
QUI NE VEUT PAS ÊTRE PARRAIN.

Adolphe n'a jamais voulu être parrain.

Le filleul, prétend-il, est la charge la plus absurde qu'on puisse s'imposer.

Le neveu lui semble une obligation bien assez lourde sans aller encore, de gaieté de cœur, donner son nom au premier mioche venu, à qui plus tard il faudra octroyer des étrennes au jour de l'an, une pièce de cent sous à sa naissance, une autre à sa fête; sans compter la chance de devenir le restaurateur, le tailleur et le banquier du susdit marmouset, si le père et la mère viennent à lui manquer.

Tenir un enfant sur les *fonts* baptismaux, dit Adolphe, c'est s'exposer pour l'avenir à des demandes de *fonds*... non baptismaux.

Et puis, sans prévoir les malheurs de si loin, n'y a-t-il pas le jour du baptême, le cadeau à la mère, le cadeau à la nourrice, le pourboire au suisse, au bedeau, les gants et les fleurs à la commère, les bonbons à tout le monde?

Et puis enfin, à quoi est destinée la joue du parrain? — A servir de mouchoir au filleul.

Aussi, en fait de parrainage, Adolphe s'est-il promis de tenir la dragée haute à quiconque lui demanderait de perpétuer son petit nom.

Et pourtant on lui a proposé de bien séduisantes marraines!

Non pas de ces grosses filles qui ont le nez ponceau, la chevelure garance et les mains écarlates; mais des fillettes accortes, spirituelles, vêtues de blanc comme des mariées... et ne demandant qu'à l'être.

Règle générale : une marraine est doublée d'une future.

Et pourtant Adolphe a su résister!

Raconter ce qu'il lui a fallu de ruses pour se soustraire à cette contribution indirecte qui s'appelle *être parrain*, me paraît impossible; contentons-nous des principales.

Un jour, c'est un voisin qui vient prier Adolphe de servir de parrain à son premier-né. Le voisin ne connaît que le nom de famille d'Adolphe, aussi ce dernier s'empresse-t-il de cacher son nom de baptême.

— Mon cher monsieur, répond notre homme, je connais les devoirs que la société et la religion imposent au parrain, je saurai les remplir.

Le voisin met la main sur son cœur.

— Le premier de ces devoirs, continue Adolphe, c'est de donner son nom à son filleul. Eh bien, vous l'avouerai-je, monsieur?... Oui, je vous l'avouerai, mon nom de baptême est tellement baroque que j'hésite à accepter l'honneur insigne que vous voulez bien me faire en me choisissant. Onésiphore est mon petit nom, et vous ne voudriez sans doute pas que votre héritier se nommât Onésiphore?

— J'aurais préféré qu'il s'appelât Ernest comme M. Legouvé, ou Francis comme M. Ponsard, réplique le voisin un peu désappointé. Mais vous n'avez pas qu'un seul nom de baptême?

— Onésiphore-Théodule-Pancrace... choisissez!

— Mais vous pourriez donner à mon fils un autre nom que ceux-là?



Pour ce que ça leur coûte!

Ah! ah! voilà donc que l'on commence à vraiment rire!

— Jamais, monsieur!... Je connais les devoirs que la société et la religion, etc., etc.

Le voisin, ne tenant pas à ce que son fils s'appelle Onésiphore, Théodule ou Pancrance, et Adolphe ne voulant pas sortir de cette trinité désobligeante, le voisin renonce à l'honneur d'avoir Adolphe pour parrain de son fils.

Il est bon d'ajouter qu'Adolphe est couché... sur le grand-livre, et qu'il y a bien là de quoi tenter un bon père de famille.

Dame! on a vu des filleuls hériter de leurs parrains!

A cette condition, je consentirais à m'appeler Onésiphore.

Et vous?...

Une autre fois, visite d'un ami qui sait parfaitement que les noms de baptême d'Adolphe n'ont rien de ridicule.

— Bonjour, vieux; ma femme vient de me rendre père, je viens te prier d'être parrain.

— Fichtre!... c'est que... tu le sais... j'ai toujours refusé jusqu'ici.

— Raison de plus, en acceptant tu me donneras une preuve d'amitié.

— Écoute, dit Adolphe, je vais te divulguer un secret; surtout n'en parle à personne.

— Discret comme la tombe et le confessionnal, à l'instar de M. de Foy.

— Eh bien, je suis amoureux fou d'une jeune personne charmante.

— Tant mieux, tu la prendras pour commère; ce sera une occasion de lui faire accepter des cadeaux que le parrain sera censé donner, mais que l'amant seul offrira.

— Malheureusement, le père, la mère et la fille sont protestants!

— Eh bien?

— Quand j'ai fait ma demande en mariage, le père m'a répondu : Jamais ma fille n'épousera un catholique!

— De sorte que...

— De sorte que je vais me faire protestant.

— Changer de religion!

— Eh! mon cher, Henri IV a dit : Paris vaut bien une messe, mon adorée vaut bien un prêche.

— Devenir apostat! renier la foi de tes pères!...

— Tu n'es pas venu pour me faire un cours de théologie, mais pour me demander d'être parrain. Eh bien, les protestants ne reconnaissent pas le baptême; je vais être protestant, je ne puis pas être parrain.

L'ami court encore.

Soit dit en passant, nous n'apprécions pas la moralité de la ruse employée par Adolphe, nous racontons.

Enfin, poussé dans ses derniers retranchements par un sien cousin, Adolphe est obligé d'accepter ce titre de parrain toujours éludé. Le jour du baptême est fixé, la marraine est choisie, Adolphe va être parrain; lui-même a dit : Oui, il n'y a plus à s'en dédire.

Bien plus, il paraît heureux du choix qu'on a fait de lui.

Un déjeuner de famille réunit parrain et marraine : au sortir de table on doit aller chercher les cadeaux, le père de l'Adolphe futur est dans le ravissement.

— Ce cher cousin, s'écrie-t-il, va donc avoir un filleul!...

— Mais j'en ai déjà eu trois, répond Adolphe avec modestie et en préludant à une série de mensonges.

— Vrai? s'exclame la société.

— Parole! Mais comme je ne leur ai pas porté bonheur, j'hésitais à donner mon nom à un quatrième.

Le premier a roulé des bras de sa nourrice sur les marches de l'église et s'est dévié la colonne vertébrale... Il est bossu!

Le second, en jouant avec son frère de lait, a eu l'œil crevé. Il est borgne!

Le troisième est tombé de son berceau. Il est boiteux!

Espérons que le quatrième ne sera pas manchot.

— Diable! diable! fait le père, je ne veux pas de toi pour parrain.

— Mon cher, je n'ai qu'une parole; j'ai promis de tenir ton fils sur les fonts baptismaux, je le tiendrai.

— Jamais!

— Tu ne veux pas me priver de ce plaisir?

— Ça m'est égal!

— Et l'on dira que je refuse d'être parrain!

Bref, cette fois encore Adolphe sut se tirer d'embarras.

Mais, un beau jour, Adolphe prit femme; Adolphe devint père, Adolphe se mit en quête d'un parrain.

Voisins, amis, cousins, tout le monde déclina cet honneur.

Adolphe fut obligé de prendre pour parrain son perruquier et pour marraine la fille de sa portière.

Et son fils eut pour nom de baptême celui de Bonaventure!

La morale de l'histoire, c'est qu'il faut toujours accepter le titre et les devoirs de parrain....

Quand il n'y a pas moyen de faire autrement.

ALEXANDRE FLAN.

FANTASIAS.

Ah! le *Factage parisien* se trompait s'il croyait avoir dit le dernier mot de sa spécialité.

Il avait compté pour cela sans la Belgique, où les innovations françaises ont toutes leur contrefaçon.

Il existe donc à Bruxelles un *Factage parisien* — pardon, flamand — qui fonctionne sous le nom de *Commissionnaires publics*.

Mais après avoir lu le prospectus de l'administration d'outre-douane, je déclare que la France est complétement vaincue en cette circonstance.

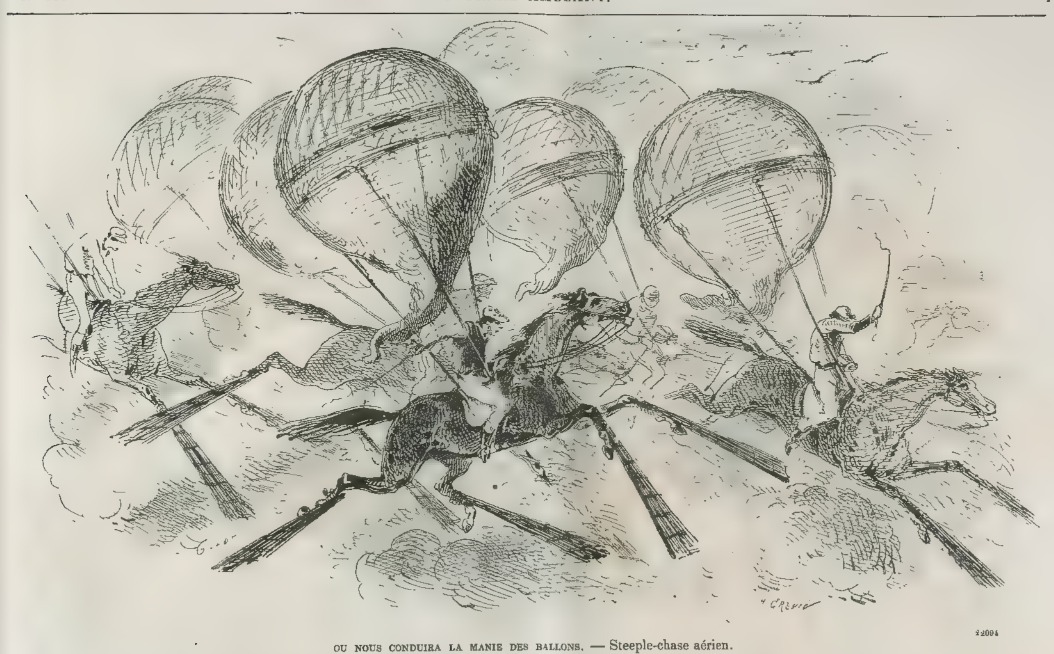
Nous nous figurions avoir fait un énorme progrès en possédant une compagnie qui se chargeait de transporter nos colis et d'acheter nos provisions.

Allons donc!

Lisez le prospectus belge :

« Les commissionnaires — c'est lui que je cite textuellement — peuvent être employés pour toute espèce de commissions. (Jusqu'ici rien que ne puisse signer M. La Palisse, mais patience!)

» Ils peuvent être employés pour entretenir et cirer les



OU NOUS CONDUIRA LA MANIE DES BALLONS. — Steeple-chase aérien.

maisons, battre les vêtements, arroser les trottoirs, aider aux noces. »

Qu'est-ce à dire?

Guideraient-ils comme M. de Foy, et pousseraient-ils l'obligeance jusqu'à conjoindre des époux assortis?

***

Mais continuons :

« Pour soigner les malades... »

La trouvez-vous bonne?

Un monsieur se sent la migraine.

Il met la tête à la fenêtre, et appelant un commissionnaire :

— Psitt! psitt!!

L'employé monte.

— Mon ami, j'ai de très-fortes douleurs de tête, savez-vous?

— Ah!

— Voilà vingt-cinq centimes (prix fixé par la compagnie), vous allez me poser des sangsues!

***

Et ce n'est pas fini!

« Ils peuvent être aussi employés pour accompagner les personnes à la promenade avec ou sans parapluie. Pour le parapluie, il y a supplément. »

Hum! je ne sais si je me trompe, mais voilà une clause qui doit aller à l'adresse des maris.

C'est si commode!

Artémise attend. On ne sait comment se débarrasser de son épouse.

On rouvre la fenêtre :

— Psitt! psitt!!

Nouveau commissionnaire.

— Mon bon, voilà cinquante centimes, promenez ma femme pendant une demi-heure!...

Et l'on file chez Artémise.

***

Une minute encore!

« Ils peuvent être employés comme témoins! »

J'y suis, voilà l'explication du fameux *aider aux noces* de plus haut.

Si l'on n'a point un ami sous la main, on se rend à la municipalité flanqué d'un commissionnaire pour prononcer le *oui* sacramentel.

Enfin — c'est là le bouquet! — enfin :

« Ils peuvent être employés — toujours! — comme GARDES DU COMMERCE!!! »

Après celle-là, il faut tirer l'échelle.

Quand je vous disais que notre *Factage parisien* n'était qu'un arriéré!

***

Dans ce même Bruxelles où les commissionnaires rendent des services si variés et si importants, on devrait bien réclamer leur concours pour la correction des épreuves de journaux.

J'ouvre une feuille de théâtre belge et j'y lis :

CE SOIR SAINT-HUBERT,

LA MAISON DU BANQUIER, par M. Auguste Raquet.

Après trois quarts d'heure de réflexions profondes, je me suis douté que cela voulait dire :

La Maison du Baigneur, par M. Auguste Maquet.

***

Rentrons à Paris.

Non, pas encore.

Tandis qu'on est en route, il n'y a pas de raison pour s'arrêter.

Vienne, capitale de l'Autriche, possède donc pour le quart d'heure *notre* Rigolboche.

Il paraît que les Autrichiens ne comprennent pas tous, sans traduction, le charme que nous avons pu trouver aux cabrioles de cette célébrité.

Un Allemand, qui a vécu à Paris et connaît les ressources de notre belle langue, disait en sortant d'une représentation :

— Il n'y a qu'une chose qui m'étonne.

— Laquelle?

— C'est qu'elle danse à l'orchestre — au lieu de danser *au violon*.

PIERRE VÉRON.

LE GRAND JOURNAL (*).

L'événement de la semaine a été l'apparition et l'immense succès du *Grand Journal*. Depuis huit jours, il remplace dans les entretiens le procès Armand et les désordres de Montpellier. La curiosité publique était excitée au plus haut point, et les demandes ont afflué en nombre si considérable que, même en continuant le tirage nuit et jour, il a été fort difficile d'y satisfaire. A chaque instant arrivaient des principales villes de France les dépêches télégraphiques les plus pressantes, au reçu desquelles étaient expédiés des milliers d'exemplaires aussitôt enlevés. Les bureaux du *Grand Journal*, qui sont les mêmes que ceux du *Figaro*, étaient encombrés. C'était et c'est encore une fièvre de consommation sans exemple.

C'est qu'il est aussi sans précédent, ce journal au format colossal. On n'aurait pas lu une ligne durant la semaine, qu'on n'en serait pas moins au courant de tout ce qui s'est passé.

La consultation donnée par les journalistes les plus autorisés de ce temps a été fort goûtée, et les lecteurs ont pensé que l'on pouvait avoir confiance en une direction qui s'adresse si haut et si bien, pour recueillir des avis et puiser des inspirations.

Cet appui des célébrités de la presse, l'abondance énorme de matières que comportent et le format géant et l'absence de toute annonce, la facilité de lecture qu'offrent les gros caractères, la variété des nouvelles, le charme des causeries d'Albéric Second, l'excellent chroniqueur que regrettent si vivement les abonnés de *l'Univers illustré;* les *Causeries scientifiques* du docteur Legrand du Saulle, le *Courrier des Tribunaux*, rédigé par un de nos avocats les plus distingués; enfin, l'ensemble des qualités que donne le mépris de la routine, ont opéré ce miracle que le *Grand Journal* est forcé, pour son second numéro, d'avoir deux compositions et de se tirer sur deux presses, en attendant que M. Lahure ait fait monter tout exprès une presse à réaction.

Une combinaison réalisée avec la presse départementale, et que nous ferons connaître ultérieurement, un roman commandé à l'une de nos plus éclatantes célébrités parisiennes, et les améliorations apportées après la période d'organisation, doubleront bientôt, s'ils ne le triplent, le tirage du *Grand Journal*, qui ne veut profiter de sa prospérité que pour la justifier davantage.

(*) Bureaux, rue Grange-Batelière, 14. — Abonnements pour Paris, 12 fr. par an; pour les départements, 14 fr. — Adresser les mandats à M. de Villemessant.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

MAISON GAGELIN

Faustine — *Lara* — *Marietta* — *Muscadin* — *Villemer*

Mantelets nouveaux pour le printemps de 1864, dessin extrait des *MODES PARISIENNES, journal de la bonne compagnie,* publié chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

N° 434 – 1864 | Prix du numéro : 35 centimes. | 23 Avril.

LE
JOURNAL AMUSANT
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique.
Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.
PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »
ÉTRANGER.
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LE GRRRAND JOURNAL, illustré par STOP.



— Voilà une feuille destinée à propager la fraternité! 22095



— On n'en[illegible]re pas!.. [illegible]



— Je suis pourtant bien sûr d'avoir vu mon débiteur entrer dans un café. 22097



— Vraiment! vous revenez du cercle!... à neuf heures du matin!
— Mon Dieu! ma chère amie... j'avais commencé *le Grand Journal* hier soir... et j'ai voulu le finir. 22098

LE GRRRAND JOURNAL, — illustré par Stop (fin).



22099

— Tiens! papa qui est à quatre pattes!
— Ne le dérange pas, mon ami, il *parcourt* son journal.



22100

— Comment, madame Pipelet, vous m'apportez un journal vieux de trois jours!
— Dame! monsieur, celui-ci ne se lit pas en une heure, comme les autres.



22101

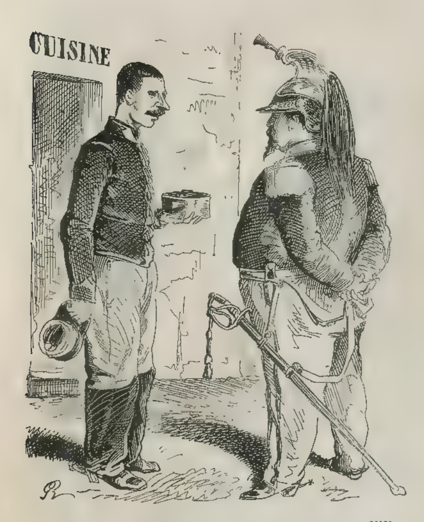
Comme quoi *le Grand Journal* peut devenir une lecture dangereuse.



22102

— Messieurs, je vous apporte un article pour *le Grand Journal.*
— Monsieur, *le Grand Journal* n'admet que de grands écrivains.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22103

— Mon capitaine, j'ai à réclamer primo : que la cuisine est toujours la même; secondo, que les rations sont trop petites; et troisièmo, que le cuisinier a les mains sales, que tout l'escadron en a mal au cœur.



22104

— Vous avez fait porter le cavalier Pinson au rapport pour injure grave; quelle est donc cette injure?
— Mon cap'taine, je n'oserais jamais vous la répéter...
— Allez, allez, dites toujours.
— Eh bien! mon cap'taine,... il m'a appelé *bipède!*



22105

— Des confitures!... Caroline, vous faites des folies... un simple biscuit et un verre de malaga, voilà tout ce que j'accepterai pour finir... avant le café.



22106

— Si mon shako serait aussi bien un casque, et que je ne vous connaîtrais pas, je vous prendrais pour Bellone, déesse de la guerre,.... militairement parlant.

LA COMPTABILITÉ POUR RIRE.

I.

La tenue des livres est l'art de compter et d'écrire correctement.

Pour compter et pour écrire, tirlifaut, tirlifaut...

Un brouillard, — ainsi nommé, parce que sans lui un négociant devient brouillon, s'embrouille, et risque de placer ses capitaux... sur les brouillards.

Un journal, — complétement étranger à la politique; inutile par conséquent de s'abonner à la *Gazette de France* ou à l'*Invalide russe*.

Et un grand livre, — les *Contes de Perrault*, illustrés par Doré, bien qu'édités dans un immense format, ne pourraient servir de grand livre.

La comptabilité se tient de deux manières :

En partie simple — comme bonjour.

En partie double — comme l'eau de fleur d'oranger de Grasse.

Dans l'un et l'autre cas, les écritures doivent commencer par un inventaire ou bilan, contenant l'état exact et complet de l'actif et du passif.

II.

DE L'INVENTAIRE.

Un spécimen tiré de la comptabilité de mon marchand de denrées coloniales fera mieux comprendre la façon de dresser un inventaire que toutes les définitions possibles.

CROQUIS PARISIENS, — par DAUMIER.



— Cet imbécile de Dubrancard, au lieu de dépenser trois cents francs pour cette soirée dansante où l'on ne vous sert que du thé, n'aurait-il pas mieux fait de nous donner un bon dîner?

(Opinion de ceux qui ne dansent pas.)

Actif :

	Fr.	c.
1° Mon fonds de commerce, acheté	6,000	»
2° Marchandises en magasin	11,800	»
3° Mon épouse, qui me sert de caissière et m'économise un employé à 1,200 francs.	1,200	»
4° La même, qui fait la cuisine et me tient lieu d'une bonne à 20 francs par mois.	240	»
5° Mon garçon, que je porte ici, parce qu'il est *actif*	*Mémoire.*	
6° 50 actions de la Société des pruneaux en caoutchouc estimées à 5 francs le cent.	2	50
7° Espèces en caisse	17	20
Total	19,259	70

Passif :

	Fr.	c.
1° Restant dû sur mon fonds de commerce et intérêts	6,600	»
2° Marchandises à payer	11,800	»
3° Dû à Duthibet, Tartan et Cie, un cachemire pour mon épouse, qui m'économise un employé	2,500	»
4° Dû aux mêmes une robe de soie pour madite épouse, qui me tient lieu d'une bonne	220	»
5° Appointements dus à mon garçon, très-*passif* à cet égard	600	»
6° Dû à la Société Floury, 50 actions de la Société des pruneaux en caoutchouc, achetées à raison de 550 francs l'une	27,500	»
Total	49,220	»

L'utilité de la situation qui précède s'affirme d'elle-même; mon épicier peut en effet se convaincre immédiatement qu'il est de 29,960 francs 30 centimes au-dessous de ses affaires.

Niez donc l'indispensabilité des inventaires!

III.

DOIT. — AVOIR. — COMPTES COURANTS ET AUTRES.

Les écritures se divisent en doit et en avoir.

Ne pas s'exposer à devoir trop longtemps, de peur de se faire montrer au doigt.

Économiser le plus possible, dans la crainte de perdre son avoir.

Cette double désignation des comptes porte aussi le nom de débit et de crédit.

Débit vient de débine.

Crédit vient de *credere* (croire), parce que l'on croit toujours être payé par les gens à qui l'on fait crédit.

Qu'un beau matin la Banque de France s'avise de vous ouvrir un crédit remboursable en visites de politesse, vous seriez bien maladroit de le refuser.

Les comptes à raison desquels un débiteur fait courir huissiers et recors après lui prennent le nom de comptes courants.

La tenue des livres comporte en outre l'ouverture de divers comptes, notamment :

De capital, de caisse, d'effets à payer et d'effets à recevoir.

Il serait oiseux pour un négociant de porter au premier de ces comptes le revenu de la ville de Paris, bien que ce soit là un véritable compte de capitale.

Si vous êtes officier de la garde nationale et que votre tambour vous batte un ban le 31 décembre, — coût cinq francs, — portez lesdits cinq francs au compte de caisse.

Lorsque vous créez des effets à payer, ayez bien soin de ne pas les souscrire dans la forme ci-après :

« *Fin, mon oncle, je payerai à l'ordre de M. Abraham* » *la somme de cinq mille francs, bien qu'il ne m'en ait versé* » *que deux cent cinquante.* »

Ou bien encore dans la teneur qui suit :

« *Au 31 février prochain je payerai à M. Chose la somme* » *de trois livres quinze sous, valeur représentative et pour* » *solde des cent mille francs que je lui dois.* »

Vous auriez de la peine à faire accepter ces valeurs en payement.

Cependant rien ne vous empêche d'essayer.

Règle particulière. — Si vous êtes mineur, ne souscrivez pas de billets, à moins pourtant que vous ne soyez émancipé; dans ce cas

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Quand vous avez des effets à recevoir, ne lambinez pas pendant soixante-quinze ans avant de les présenter; il est rare, en s'y prenant si tard, que le souscripteur n'ait pas changé de domicile.

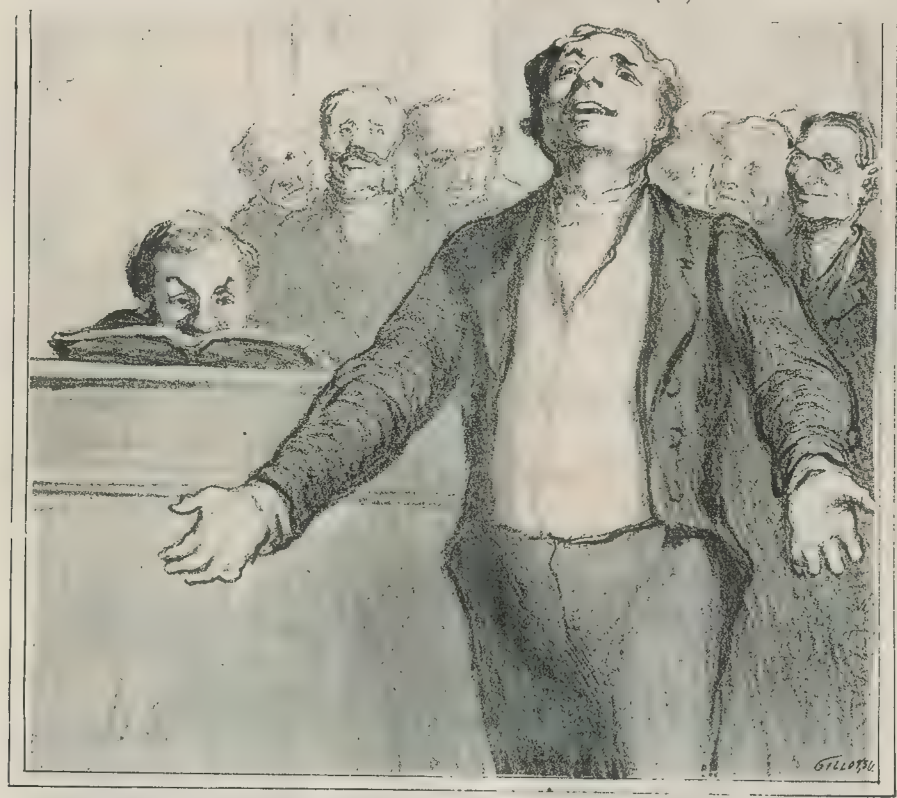
Apophthegme. — Si l'un de vos créanciers *tire* sur vous, n'hésitez pas à le faire arrêter pour tentative d'assassinat.

IV.

LIVRES AUXILIAIRES.

Quelques livres sont encore nécessaires au négociant et sont classés sous la dénomination de livres auxiliaires:

CROQUIS PARISIENS, — par Daumier (fin).



Ce qui est plus indigeste que le homard, c'est le monsieur qui, après un grand dîner, a la manie de chanter une romance.
(Réflexion d'un invité forcé d'écouter.)

Le répertoire, — contenant les noms des débiteurs et des créditeurs par ordre alphabétique, et renvoyant aux folios de leurs comptes. — La loi n'oblige pas à inscrire sur ce répertoire les pièces jouées au Palais-Royal ou aux Variétés.

Le copie de lettres — destiné à conserver la correspondance.

Observation importante. — Prendre garde de porter à ce livre des épîtres du genre de la suivante :

« Ma louloute,

» J'ai envoyé ma femme à la campagne, et pendant » quinze jours nous allons pouvoir la mener douce.

» Le porteur de la présente te remettra l'argent de ton » loyer et le prix des huit ressorts que je t'ai achetés, en- » semble onze mille balles que je passe à *profits et pertes*.

» Ma femme et mon cornichon d'associé n'y verront » que du feu.

» Ton Loulou. »

Supposons la susdite missive portée par inadvertance au copie de lettres et lue par l'associé de Loulou, nul doute que le susdit ne balance le susnommé et ne le fiche à la porte; cet acte donnerait lieu à ce que les comptables appellent une balance de sortie.

Règle générale. — Les négociants sont tenus de conserver leurs livres pendant dix ans; ce délai passé, il leur est loisible de les vendre au poids, c'est-à-dire de changer leurs livres en francs.

V.

DIVERS.

Il est bien d'autres comptes encore qu'il serait trop long de détailler; ces comptes s'ouvrent, en effet, selon l'importance et les besoins de telle ou telle entreprise. Voici néanmoins quelques applications.

Petites voitures. — Fonds de roulement.

Romans de Gustave Aimard. — Intérêts

Journaux de demoiselles. — Réserve.

Système diviseur. — Dividendes.

Un monsieur qui a gagné son gloria au domino. — Bénéfice.

Un particulier que l'on dépose au poste. — Consignation.

Des bottes de paille étendues sous les fenêtres d'un malade. — Amortissement.

Des vins frelatés que l'autorité fait verser sur la voie publique. — Liquidation.

Le pompier qui goûte votre bouillon avant vous. — Prélèvement.

Aphorisme. — Les bons comptes font les bons amis.

Alors pourquoi deux associés en arrivent-ils toujours à s'arracher les yeux? Question de tenue de livres.

Ayez un bon comptable, vous aurez de bons comptes.

VI.

DU TENEUR DE LIVRES.

Le choix d'un comptable est d'une grande importance : trop vieux, il met quarante-huit heures à passer un article; trop jeune, il fait des pâtés et des ratures; trop ardent, il tombe amoureux de la bourgeoise.

En tous cas, ne le prenez ni musicien comme H... ni poëte comme A.... — Musicien, il glissera ses notes dans vos factures; poëte, il mettra vos écritures en vers, sans même que vous vous en doutiez. Témoin le journal de M. L..., un négociant de la rue Montmartre.

— Doit à caisse, Émile, sa traite de. . . . 1,000 fr.

Cinq pièces vin blanc.

— Avoir Théophile, trois barriques d'huile du 28. 200 »

— A caisse, en recette, ci . . . . 2,007 »

Reçus de Bordeaux :

— Aux billets Lenoble venus du vignoble, 3,000 francs d'endos. . . . . » »

Inutile de demander au teneur de livres du journal la *Patrie* de se charger de votre comptabilité, vous vous exposeriez à un refus.

Il est de tout son sang *comptable* à la *Patrie!*...

Ne nous remerciez pas de ce renseignement, vous le devez au grand Corneille.

Résumons-nous.

A la mairie, l'employé aux naissances nous inscrit au livre de la vie.

Dans l'armée, le fourrier est chargé de la comptabilité du régiment; il aligne les chiffres, commande aux colonnes, et punit de la salle de police les nommés Report et Total, lorsqu'ils ne répondent pas à l'appel.

De dix-huit à vingt-cinq, l'amour tient nos écritures... en partie double.

Le mariage venu, les petits-cousins essayent de nous enlever notre crédit... auprès de notre femme.

En fait de comptabilité, le mieux est d'être couché sur le grand-livre de la dette publique.

QUELQUES BONS CONSEILS, — par CHAM.



Vous débutez dans l'année en donnant cinq francs d'étrennes à votre portier, tandis que le moindre des locataires lui a donné vingt francs, ceci vous procurera une foule d'agréments par la suite.



Le jour de l'an, vous vous présentez les mains vides dans une maison ou vous avez reçu mille politesses pendant l'année. Vous ne donnez rien, mais vous avez soin de manger les bonbons des enfants.



Vous profitez cependant du jour de l'an pour envoyer votre portrait à une femme mariée à laquelle vous faites la cour, la priant de l'accrocher dans sa chambre à coucher.



Pendant le carnaval, vous vous rendez au bal de l'Opéra; intrigué de savoir quelles peuvent être les dames qui s'y rendent, vous enlevez tout simplement leur masque, vous vous trouvez ainsi au fait d'un tas de choses.



Vous faites connaissance d'une Camélia quelconque, éprouvez son cœur en lui empruntant une cinquantaine de francs pour la mener souper.



Vous faites un excellent dîner; ne sachant comment passer votre soirée, vous déclarez au garçon que vous n'avez pas un sou pour le payer, il vous indiquera de suite la manière de passer votre temps.

VII.

APPLICATION DES PRINCIPES.

Doit.	*Avoir.*
— Le *Journal amusant* pour une étude complète et raisonnée de la comptabilité commerciale. 2,000 f.	— Reçu du *Journal amusant* pour l'étude ci-contre estimée 198 lignes à 10 c. . . 19 fr. 80 c.
	A profits et pertes. 1,980 fr. 20 c.
Somme égale. 2,000 f.	Somme égale. 2,000 fr.

Pour acquit :

ALEXANDRE FLAN.

CHOSE EST MORT!

CRESCENDO D'APRÈS NATURE.

I.

LE JOUR MÊME.

La scène se passe dans un café.

Quelques hommes de lettres sont assis autour d'une table.

On fait un fort bezigue.

— Cent d'as!...

— Comment! tu l'as déjà compté?

— Par exemple!...

— Enfin. Va toujours... s'il me rentre seulement une carte... je ne te dis que cela... Tiens, c'est Clochet... Bonjour, Clochet.

Entre un nouveau venu.

Mine de componction. Voix sombrée par l'émotion. Œil légèrement humide.

— Clochet, veux-tu une chope.

— Merci.

— Quelle est cette intonation mélinguiste?... Ah! mon Dieu! Messieurs, regardez donc Clochet... Clochet a quelque chose d'extraordinaire... Parle!... tu nous fais bouillir!

— Messieurs, ne plaisantez pas. Il s'agit d'une nouvelle grave et douloureuse qu'on vient de m'apprendre... (*Avec une pause.*) Chose est mort!...

— Comment!... Chose!...

— Lui-même, messieurs... et je crois que c'est une rude perte que la littérature fait là!

QUELQUES BONS CONSEILS, — par CHAM (suite).



Si vous aimez à lire tranquille, allez vous asseoir sur les rails d'un chemin de fer, vous n'y serez pas dérangé par les voisins.

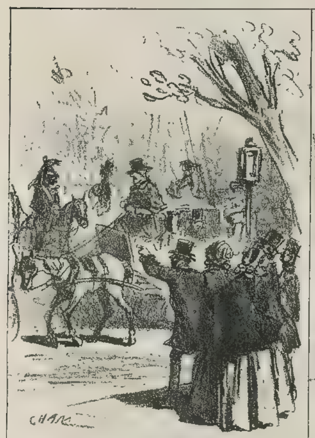


Dans le monde, si vous jouez aux cartes, évitez de donner un coup de poing sur la table en regardant votre jeu; vous donnez ainsi l'éveil à votre adversaire.



22111

Méfiez-vous, au café, des voisins qui veulent vous passer *le Constitutionnel*, ils ont peut-être de mauvais desseins, ils veulent vous endormir.



Si vous cherchez à bien vous poser dans le monde, faites-vous voir à la queue de Longchamp dans un fiacre.



Promettez une voiture à une petite dame, et au moment où elle attend l'exécution de cette promesse, apportez-lui une paire de socques; si vous aimez les scènes, vous en aurez une.



22112

Chaque fois que vous verrez un charretier fouetter ses chevaux, menacez-le de la loi Grammont, il ne fouettera plus ses chevaux.

— Si c'est une perte!
— Un garçon rudement fort!
— Et si gentil!
— Un camarade!
— Il n'avait pas donné tout ce qu'il pouvait donner.
— Je crois bien!
— Un vrai talent!
— J'irai à son convoi.
— Moi aussi... moi aussi... moi...

II.

LE LENDEMAIN.

On revient de la cérémonie.
En revenant, un groupe cause.
— Pauvre garçon!
— Qui est-ce qui aurait dit cela!
— Je l'ai encore vu il y a dix jours.
— Et moi la semaine dernière.
— Un garçon de mérite!
— Surtout dans ses premières œuvres.
— Il manquait un peu de style...
— Mais de l'imagination.
— Peuh! l'imagination! c'est comme le courage en France... qu'est-ce qui n'en a pas?
— Ça n'empêche pas que ces burgraves d'académiciens auraient dû s'honorer en l'admettant dans leur confrérie.
— Pour cela, c'est la vérité!
— Voilà une place à prendre dans le roman.
— Un genre bien usé.
— Et puis si quelqu'un voulait le pasticher, il ne faut pas croire qu'il aurait les mêmes succès! c'est bon une fois, à condition qu'on ne nous la refera pas!...

III.

UN MOIS APRÈS.

Chez l'éditeur.
Celui-ci cause avec des lettrés.
— Croiriez-vous cela?
— Quoi?
— Quand Chose est mort, j'ai fait tout de suite réimprimer sa collection.
— Comme de juste.
— N'est-ce pas? Vous penseriez que c'était une affaire?
— Dame!
— Eh bien, rien!... pas cent exemplaires de chaque volume.
— Moi, ce que vous me dites là ne me surprend pas. J'avais toujours supposé que c'était une question d'engouement.

— Quand on relit ses machines, rien ne se tient.

— En attendant, je vais avaler un fameux bouillon.

— Bien fait!... Pourquoi ne pas éditer les inconnus?

— Il faut encore que Chose barre la route aux autres, même quand il n'est plus là!

— Heureusement il n'en a pas pour longtemps.

— Dans six mois, on n'en parlera pas plus que s'il n'avait jamais existé!...

IV.

UN AN PLUS TARD.

L'Hémisphère, revue du Vieux Continent, publie un article de critique sur le mouvement général des lettres depuis dix ans.

On lit dans cet article :

« Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire le succès passager et incompréhensible dont jouit Chose pendant quelque temps.

» Faisant appel aux sentiments grossiers et aux passions malsaines, il ne se soutenait que par une vitalité factice.

» Aujourd'hui l'heure de la justice a sonné.

» Les romans de ce faiseur sont allés sur les quais rejoindre Pixérécourt et Anne Radcliffe.

» Ce qui prouve une fois de plus qu'on ne saurait rien fonder de durable sans le travail consciencieux, sans la recherche des caractères, sans l'élévation des sujets... »

V.

DANS LA POSTÉRITÉ.

La scène en 1880.

On cause dans un salon.

Le nom de Chose traverse la causerie.

— Chose! interrompt une dame... Est-ce qu'il n'y a pas eu quelqu'un qui s'appelait comme cela et qui a été connu autrefois?

Un monsieur qui pose pour l'érudition. — Oui, madame.

— Qu'est-ce qu'il faisait donc, ce Chose?

— C'était un fameux cornet à piston!!!

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

De ballons, il n'en est plus question.

La montgolfière de M. Godard est partie... dans une charette, façon inédite de quitter le sol.

Toute l'attention s'est retournée d'un autre côté, — à savoir sur le banquet Shakspeare.

L'Académie — avec ce tact qui la caractérise — n'a pas jugé à propos de s'associer à ce témoignage de sympathie.

Il faut excepter de ce blâme M. Legouvé, qui a eu le bon goût d'accepter une place dans la commission.

Mais M. Villemain!

Mais M. Guizot!

On assure que M. Villemain a répondu qu'il trouvait souverainement injuste qu'on ne commençât pas par un banquet à la mémoire de Ducis.

Quant à M. Guizot...

La véritable raison de son abstention a été donnée par un critique :

— Il était évident que l'ancien ministre de Louis-Philippe n'assisterait pas à ce banquet.

— Et pourquoi donc?

— Parbleu! parce qu'on a bien vu à la traduction de M. Guizot que Shakspeare et lui ne se comprenaient pas.

***

Je savais bien qu'on serait obligé d'en venir là.

L'expérience a démontré que les petites dames qui se rendaient aux courses de Vincennes avaient réellement trop peu d'agrément.

On finit par se lasser de s'entendre dire certaines vérités qui n'ont rien de flatteur.

En conséquence, pour soustraire les élégances demi-mondaines au contrôle des faubourgs, on a décidé de percer une nouvelle avenue qui conduira au turf par un chemin détourné.

Un philosophe du trottoir a apprécié dans son style imagé cette modification au programme.

— Allons, bon! a-t-il dit, voilà qu'elles récusent le jury!

***

Tous les journaux ont, sous le titre visant à l'effet de : *Une razzia de houris,* raconté l'opération pratiquée dans quelques cafés du quartier Latin dont on a écrémé la population féminine.

On a conduit — à ce qu'il paraît — à la préfecture celles des... houris, puisque houris il y a, qui ont semblé sortir trop violemment des bornes de la civilité puérile et honnête.

Depuis la disparition de leurs compagnes, quelques habituées de ces parages ont imaginé un charmant euphémisme pour désigner celles que la proscription a momentanément reléguées dans le silence et l'ombre des établissements gouvernementaux.

— Où donc est Joséphine? demandait l'autre soir, à la Closerie des Lilas, une polkette à une autre.

— Elle est au Salon des refusées, répliqua l'autre.

***

Des goûts et des couleurs, vous savez qu'il ne faut jamais disputer.

Cependant je ne crois pas m'écarter beaucoup de la froide raison en trouvant étrange le titre que vient de prendre un nouveau journal.

Il s'est baptisé lui-même :

LE GUIDE-ANE UNIVERSEL

Penser cela de ses abonnés, c'est déjà roide.

Mais le leur dire!

Eh bien, non!

***

Orthographe, dixième muse à laquelle il serait bon d'élever quelques statues, rien que pour relever ton culte un peu délaissé!

C'était dimanche,

A la fête d'une petite commune voisine de Paris.

Un colporteur-banquiste débitait à tout venant le *Livre du destin*, pour la bagatelle de cinq centimes.

— Mesdames et messieurs, récitait l'industriel, je suis envoyé par un célèbre... Ce livre est le résultat des calculs de ce savant.

Chaque exemplaire porte une lettre différente correspondant à des prophéties diverses.

Dites-moi seulement la première lettre de votre nom de baptême, et je vous remettrai l'exemplaire qui vous convient...

Une biche en toilette tapageuse s'avança résolûment :

— Quelle lettre? demanda l'homme.

— Un R.

— C'est bien la première de votre nom de baptême?

— Parbleu! je m'appelle Ernestine!!!

***

Quand on prend de l'ambassadeur étranger, on n'en saurait trop prendre.

Les Japonais nous envoient une seconde députation pour étudier nos mœurs et coutumes.

A cette nouvelle, cinq mille commerçants se sont précipités dans la direction du chemin de fer de Lyon pour faire leurs offres de services.

Ces cinq mille commerçants étaient des photographes qui avaient braqué leurs objectifs tout autour de la gare.

Les ambassadeurs ont pris cela de loin pour des batteries d'artillerie, et ont écrit sur leurs carnets :

« A Paris les débarcadères de chemins de fer sont fortifiés. »

***

Deux gandins.

La paire d'amis se promène sur le boulevard en fumant.

On cause d'une tierce personne que la conversation se chargera de vous présenter.

— Est-ce que tu n'es plus avec Louisa?

— Non.

— Et pourquoi ça?

— Parce qu'elle abusait de ma patience. Croirais-tu qu'elle a voulu me persuader trois fois de suite que je n'avais pas payé son loyer du dernier trimestre?

— Pas possible!

— Et comme je refusais, elle m'a criblé d'apostrophes malséantes.

— Décidément c'était, de toutes les façons, une femme *qui ne ménageait pas ses termes.*

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 435. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 30 Avril.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

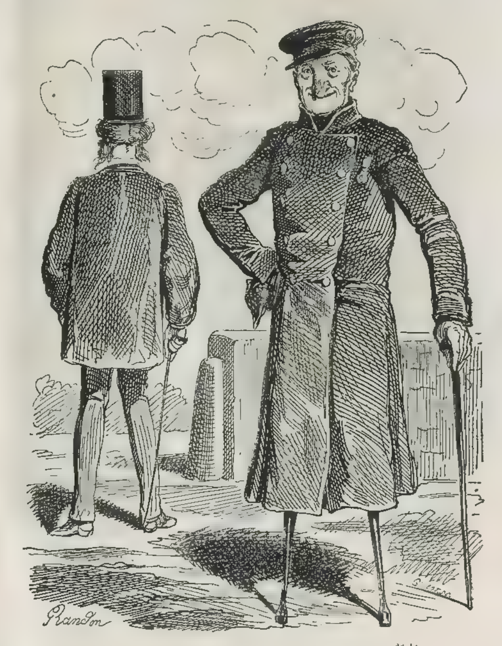
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Tiens, vous mettez des gants?...
— Toujours, quand je vais dans le monde.



22114

— Ça n'empêche pas que je ne voudrais pas encore changer mes jambes contre les siennes.



22115

— Conscrit!... faut toujours marcher droit dans l' chemin d' l'honneur!
— Oui, mon ancien, d' l'honneur... tout droit... mais fallait pas m' faire attaquer... la cinquième bouteille!



22116

— Il pleufra donc tuchurs dans ce fichu réchiment!

L'AUTOGRAPHOMANIE, — par Darjou.



Aspect d'un salon en 1864.



Porteur d'autographes.



— Mais, madame, ch'est que je ne chai pas écrire.
— Eh bien alors, digne fils de l'Auvergne, fais-moi une croix.



— Mais Joseph, tu ne vas pas, j'imagine, collectionner tous les dessins que fait ton fils?
— Madame, n'oubliez pas que ces croquis, quoique imparfaits et naïfs, sont autant d'autographes, et par le fait même appelés peut-être un jour à une grande valeur.



— Qué qu'il a donc à me reluquer comme ça? ....
— Oh! noble industriel, laissez-moi partager avec vous la chance de trouver un autographe.

L'AUTOGRAPHOMANIE, — par DARJOU (fin).



— Que signifie cette déclaration en vers? Expliquez-vous, je vous prie, mademoiselle.
— Comme t'es bête! tu ne vois pas que c'est du poëte d'hier à qui j'ai demandé un autographe?



— Eh quoi, ma toute belle, vous me faites redemander vos lettres?
— Mon cher comte, de tous côtés on me demande des autographes, et comme ceux que vous avez ont été corrigés.....

QUAND ON S'EST PERDU DE VUE.

— Un cœur d'or, un garçon charmant! Nous étions les deux doigts de la main, et dire que voilà bientôt vingt ans que nous ne nous sommes vus!

— Vous ne vous écrivez même jamais.

— Écoute donc, on finit par n'avoir plus rien à se dire.

M. et madame Panotet continuent de causer sur l'ami absent, Melchior Figarol, négociant à la Nouvelle-Orléans.

La femme met en doute les sentiments de son mari; celui-ci proteste que son amitié pour le *pauvre exilé* n'a pas subi le moindre temps d'arrêt.

— J'affirme que je le reconnaîtrais entre mille.

— Un homme change joliment en vingt ans!

— Oh! il a dû rester sec. C'était une nature vigoureuse, mais peu portée à l'embonpoint; un cadet dans mon genre.

A quelque temps de là, les époux Panotet, étant sur le point de dîner, virent entrer dans leur salon une espèce de colosse presque aussi large que haut.

Il avait refusé de dire son nom à la bonne.

A la vue de cet énorme monsieur, Panotet n'éprouva, nous devons l'avouer, qu'une sorte de répulsion. L'œil dur, le bouquet de poils au menton sans les moustaches, la joue gonflée par une chique énorme et le sans-façon du nouveau venu, ne lui constituaient pas un extérieur agréable, il faut le reconnaître.

— Voilà un gaillard, se dit Panotet, que je n'aimerais pas à fréquenter au coin d'un bois sur le coup de minuit.

Le gaillard se planta carrément au milieu du salon, fit exécuter à sa chique plusieurs mouvements de rotation, lança un jet de salive sur le parquet, au grand scandale de la maîtresse de la maison, et commença l'entretien.

— Monsieur Panotet?

— C'est moi, monsieur.

— Achille Panotet?

— C'est de plus en plus moi, monsieur.

— Monsieur, je vous suis envoyé par un de vos amis, Melchior Figarol, de la Nouvelle-Orléans.

— Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie. Et à part lui, Panotet se dit : — Quelle bête d'idée a eue Melchior de m'envoyer ce marchand de contre-marques!

— Figarol a voulu vous donner de ses nouvelles par un autre lui-même, ajouta l'Hercule du Sud.

— Ah! vous seriez... un autre lui-même?

— Exactement.

— Et comment va ce cher garçon?

— Heu, heu! santé bien faible. Il est aujourd'hui sec comme pendu.

— Oh! il n'a jamais été bien gras.

— C'est égal, je suis sûr que si vous le voyiez, vous ne le reconnaîtriez pas.

— Permettez, j'affirme le contraire; mon cœur a le don de seconde vue.

(*L'étranger partit d'un gros éclat de rire assez malhonnête.*)

— Vous riez?

— Il n'y a peut-être pas de quoi?

— Comment, je vous dis que mon cœur...

— Ton cœur, ton cœur, vieux bison, n'y voit pas mieux que tes quinquets, puisque tu ne m'as pas reconnu.

Panotet ouvrit une bouche énorme, écarquilla ses *quinquets*, en proie à une anxiété singulière.

— Dans mes bras, dans mes bras! s'écria le colosse; je suis Melchior Figarol, ton ami, ton Oreste, ton tout, quoi!

Il n'y avait pas à reculer, aussi Pylade fondit-il tête baissée sur le sein du Franco-Américain en simulant les transports d'une joie exagérée.

Après avoir étreint le mari, Melchior empoigna la femme par la taille, l'enleva à bras tendus et lui déposa sur les joues deux baisers au tabac des plus retentissants.

Cet hommage déplut souverainement à madame Panotet, mais elle cacha sous une grimace polie sa surprise de ces façons d'agir.

— Mes enfants, je crève de faim, fit le gros homme; y sommes-nous?

— Nous y sommes, dit Panotet. A table! Nous épancherons nos cœurs entre la poire et le fromage.

— Ah! ton cœur! parlons-en; il ne m'a seulement pas deviné.

— Écoute donc, tu es fièrement changé.

— Eh bien?

— Eh bien, si tu veux...

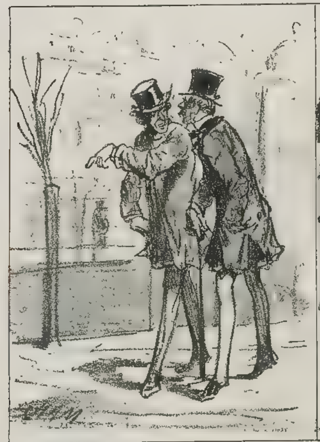
— Comment! est-ce que tu me trouverais d'un aspect désagréable? répliqua le confédéré en fronçant le sourcil.

— Je te trouve superbe, au contraire, d'une prestance magnifique.

— Allons, tu as encore du goût.

Le dîner se passa comme tous les dîners du monde, sauf cette particularité que Figarol échangea son bordeaux contre du vieux rhum

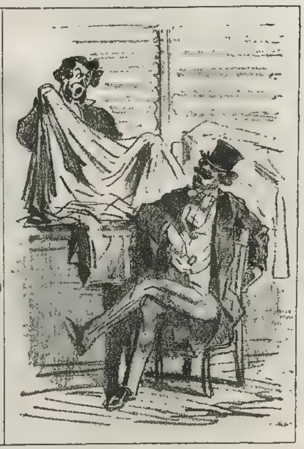
QUELQUES BONS CONSEILS, — par Cham (suite).



Si vous avez un pantalon bien propre, n'écoutez pas celui qui vous engage à traverser les boulevards; il en veut à votre pantalon, croyez-moi.



Vous entrez dans un omnibus au grand complet, demandez à une dame l'autorisation de vous asseoir sur ses genoux en attendant qu'il y ait une place de libre, je parie qu'elle refuse... il y a des gens si peu obligeants!!...



Entrez dans un magasin, faites dérouler les plus riches étoffes, demandez ensuite si l'on ne pourrait pas vous en vendre pour six sous.



Si vous vous ennuyez dans un concert, allez vous asseoir sur le piano; vous pouvez être convaincu qu'il ne sera pas bien longtemps avant que vous soyez dehors.



Si vous désirez être remarqué aux courses, ne montez pas de chevaux comme les autres.



Si vous désirez être bien reçu chez un épicier, habillez-vous en domestique à l'époque du jour de l'an, et présentez-vous à son comptoir pour lui demander des étrennes.

Au dessert, la conversation devint très-vive, et Panotet constata avec douleur que les *deux doigts de la main* n'avaient plus que des points de contact très-éloignés.

Un malheureux sujet, mis imprudemment sur le tapis, détermina une explosion désastreuse entre toutes.

— Tu as dû bien souffrir dans tes intérêts pendant le cours de cette guerre fratricide? demanda Panotet.

— Ne m'en parle pas; les gueux, les misérables!

— Ça ne finira donc jamais?

— Est-ce que je le sais?

— Pauvre ami, toi si grand partisan de nos principes de 89, combien de lances n'as-tu pas dû rompre contre ces abominables esclavagistes?

— Hein?...

— Je dis combien de lances n'as-tu pas dû rompre...

— Tu as parlé d'esclavagistes?

— Oui, et je manque d'expressions pour flétrir ces odieux marchands de chair humaine!

En entendant cet anathème, Figarol donna un énorme coup de poing sur la table; tout sauta : carafes, verres, assiettes, et madame Panotet plus que le reste.

— Ah çà, es-tu fou, vieux bison? exclama le confédéré.

— Je crois plutôt que c'est toi, répliqua vertement l'ami Panotet.

— Tu es donc pour les peaux noires?

— Je suis pour les droits imprescriptibles de l'homme, qu'il soit blanc, noir ou bleu.

— Les nègres, des hommes?

— Dame!

— Tu oses me soutenir ça?

— Tu trouves peut-être que ce sont des singes?

— Dieu m'en garde! Les gorilles ne me le pardonneraient pas.

— Ah çà, que sont devenues tes idées libérales de 1844?

— Est-ce que je sais où sont mes vieilles bottes?

— Tu as changé joliment d'opinions, toi!

— Est-ce que tu ne changes pas de chemise quand elle est sale?

— Cette comparaison est d'un goût détestable.

— Ne fais donc pas ton sucré. Si tu voyais les nègres, tu serais de mon avis.

— Jamais!

— Alors c'est que tu es devenu brute.

— Brute toi-même!

— Messieurs, messieurs, dit madame Panotet en essayant de s'interposer, deux amis, deux inséparables!

— Pas depuis vingt ans, toujours, réplique Figarol en riant du bout des dents. — Voyons, vieux bison...

— D'abord je te prie de ne plus me traiter de vieux bison.

— Mais c'est un mot d'amitié.

— Dans les États du Sud c'est possible, mais en France on prend ces choses-là très-mal.

QUELQUES BONS CONSEILS, — par Cham (suite).



Si vous êtes d'une nature frêle et délicate, ne tenez aucunement compte de ce détail, et attaquez-vous carrément au premier Hercule que vous rencontrerez sur votre chemin; si vous en triomphez, vous pourrez en tirer un légitime orgueil.



Si vous désirez attirer sur vous l'attention d'une dame, mettez fortement le pied sur le bas de sa robe au moment où elle descend un escalier; vous pouvez être sûr qu'elle se retournera pour vous dire quelque chose.



22125

Faites peindre votre portrait par un artiste un peu irascible; une fois le portrait terminé, déclarez que vous ne le trouvez pas ressemblant, et que vous le lui laissez pour compte.



Chassez avec un monsieur, et arrêtez-le pour causer chaque fois qu'il se met en mesure de tirer une pièce; vous m'en direz des nouvelles.



Placez-vous au beau milieu du parterre d'un théâtre, et mettez-vous à siffler un acteur chéri du public; vous pouvez compter sur des émotions.



22126

Signifiez à votre femme que vous n'entendez pas qu'elle porte une crinoline, vous verrez ce que produit l'esprit de contradiction.

— Ah! si je t'avais appelé tapir, je comprendrais ta susceptibilité; quoique, à vrai dire, tu n'aies pas volé cette épithète.

— Ce n'est pas, Dieu! possible! tu n'es plus le Melchior de 1844; tu jetais feu et flamme contre l'esclavage.

— C'est que depuis mes idées ont pris du ventre.

— Eh bien, moi, je suis toujours resté le même.

— Tu n'étais pas fort il y a vingt ans.

— C'est possible; en tout cas, je le suis devenu.

— Pourquoi dis-tu que tu es resté le même alors?

— Figarol, tu m'ennuies.

La discussion devint de plus en plus vive; madame Panotet elle-même, furieuse de voir le grossier intrus cracher partout, laissa son mari opérer des charges à fond sur un hôte si malpropre.

— Je te le répète, tu n'es qu'un esclavagiste!

— Et je m'en fais honneur!

— Tu as dû fouetter des nègres?

— Très-souvent.

— Tes semblables, malheureux!

— Panotet! Panotet!

— Est-ce bon le sang noir, dis? Je suis sûr que tu en as goûté, *buveur d'enfants!*

Cette épithète ne brillait pas par une grande logique, mais elle eut le don de déplaire singulièrement au gros Figarol. Il s'écria, au comble de l'exaspération : — Ah çà! mais je suis donc à New-York ici?

— Tu honores mon intérieur en lui donnant ce nom.

— On n'invite pas un ami pour l'insulter.

— D'abord je ne t'ai pas invité; et d'ailleurs qu'est-ce qui me dit que tu es bien Figarol? Tu ne te ressembles plus du tout, entends-tu?

— Appelle-moi intrigant tout de suite.

Panotet sentit qu'il avait été trop loin.

— Voyons, nous sommes bêtes; prenons le café gentiment.

Sans renaître précisément, le calme pointa par-ci parlà. Le rhum était bon, et le planteur s'en imbiba l'estomac avec un soin religieux. Tout à coup il poussa un cri féroce et jeta à travers la chambre un livre qu'il avait pris machinalement.

— Chat à neuf queues! c'est trop fort!

— Qu'est-ce qui te prend encore?

— Ah! tu empoisonnes ton rhum.

— Je l'empoisonne?

— Ah! tu sucres mon café avec des substances vénéneuses!

— Depuis quand la betterave...

— Fais donc l'innocent!

— Mais il est insensé, cet animal-là? Qu'ai-je fait? Accuse-moi, si tu l'oses, vampire de noirs!

PAYSANNERIES, — par Baric.



22127

— Nout' bourgeois, c'est moué, Charlot....
— Qu'est-ce que tu veux?
— Eh ben, nout' bourgeois, je viens vous dire de me retirer la clef de vout' cave....
— Pourquoi cela?
— Parce que j' boirais tout vout' vin....
— Tu plaisantes!
— Je le bois, depuis huit jours, nout' bourgeois; c'est plus fort qué moué!



12128

—Vous êtes montée dans une première avec un billet de troisième, vous avez à payer la différence du prix des places!

— S'i' vous plait?... j sommes montée dans la troisième voiture, comme portait mon billet, troisième, et je n' payerai, ma grand' foi de Dieu, ren! Vous me reconduirez p'utôt là d'où que je vins, pour me ramener dans la voiture qui vous plaira.

— Et ce livre, ami déloyal?

— Quel livre?

— Celui sur lequel je me ferais un devoir d'expectorer, si...

— Je te le défends, il y a assez de place sur les meubles.

— M'exposer à me trouver nez à nez avec lui, mais c'est à devenir enragé!

— Tu l'étais avant, tu ne fais que continuer. Voyons donc le titre du criminel volume.

En le lisant, Panotet éclata de rire, c'était l'*Oncle Tom*.

Figarol, furieux de cette manière de réfuter ses doctrines anti-abolitionistes, prit son chapeau, son rotin, et sortit d'une maison où l'on n'avait pas craint de le compromettre avec le livre de mistress Beecher Stowe.

— Bon voyage! lui cria madame Panotet. Il est propre, ton ami de vingt ans. Il n'y a pas à dire, il faudra que je fasse cirer demain la salle à manger, et peut-être serai-je forcée de la faire remettre à l'encaustique.

— Le fait est qu'il est joliment changé, mon Figarol!

— Et tu dis qu'il était gentil autrefois?

— Charmant; mais voilà, quand on s'est perdu de vue...

Louis Leroy.

VOYAGES D'UN HABIT.

— Monsieur Théodore Malplaqué, je vous apporte votre habit.

— Ah! tant mieux, je l'attendais avec impatience, car j'ai justement à aller dans le monde.

— Ce vêtement vous va à merveille.

— J'en suis enchanté. Monsieur Cracmann, je n'ai pas d'argent en ce moment, mais je compte en recevoir sous peu de jours. Je m'empresserai alors de vous payer.

— Je ne suis pas inquiet.

Le tailleur s'éloigne.

— Enfin je puis donc me présenter dans la belle société. J'avais grand besoin de ce vêtement de cérémonie. J'étais obligé de refuser toutes les invitations, car je ne pouvais pas aller en redingote. Et c'est ennuyeux de ne pas accepter les bons dîners quand, comme moi en ce moment, on n'a pas le sou. Je suis mis comme un gentlemen. On dit que l'habit ne fait pas le moine, mais il fait diantrement l'homme. Ainsi vêtu, je puis trouver une héritière qui m'apportera quarante mille livres de rente; avec une semblable dot je pourrai payer mon tailleur, et c'est à lui que je devrai une si bonne aubaine, ou du moins à son habit.

Théodore s'admire dans la glace.

***

— Que voulez-vous, père Plumet?

— C'est une lettre qu'on vient d'apporter, et comme on m'a dit qu'elle était très-pressée, je vous la monte.

— Qui peut m'écrire?

Il prend la lettre et la lit.

— Quoi! c'est Thérésa qui revient de la Picardie; elle prétend qu'elle s'ennuyait là-bas avec son mari, elle a trouvé un prétexte pour venir passer trois jours à Paris, et elle descendra ici, chez moi, sans craindre de se compromettre. Ces femmes mariées sont-elles assez audacieuses! Mais je dois me féliciter de ce petit voyage à Paris, car Thérésa est charmante. Sapristi! j'y pense, je n'ai pas un sou vaillant en ce moment. Nous sommes le 11, et je ne touche de l'argent que le 31. Je n'ai qu'une ressource, c'est de vendre mon habit. Mais je viens de le recevoir il y a à peine un quart d'heure. Il n'y a pas à hésiter, il faut faire le sacrifice de ce vêtement. Comme Thérésa n'arrive que demain, je puis aujourd'hui faire quelques visites. Je vais prendre des cartes dans ma poche, en cas que je ne trouve pas les personnes chez lesquelles je me présenterai.

J'irai ensuite non pas au Mont-de-piété, qui me donnerait trop peu de ce vêtement, mais chez le père Daniel, un vieux juif qui achète tout.

***

— Ainsi, père Daniel, vous ne me donnez que quarante francs de cet habit?

— Pas un centime de plus.

— Il m'a coûté cent trente francs.

— C'est possible, mais vous l'avez porté.

— Aujourd'hui seulement.

— Ce n'est plus un vêtement neuf, et jamais le Mont-de-piété ne vous en donnerait autant que je vous en offre.

— Donnez-moi quarante francs, père Daniel, et n'en parlons plus.

***

Quelques instants après le père Cracmann arrive chez le père Daniel.

CROQUIS, — par Petit.



UNE NOCE EN NORMANDIE.

— Avez-vous quelque chose à me vendre?

— Oui, un habit tout neuf que voici.

— Mais, si je ne me trompe, c'est celui que j'ai porté tantôt à M. Théodore Malplaqué.

— C'est lui-même qui me l'a vendu; faut croire qu'il a eu tout à coup besoin d'argent. Je vous laisse cet habit à soixante-cinq francs.

— Sapristi! comme vous y allez!

— Plaignez-vous donc, vous faites avec moi des affaires d'or. Tous les vêtements que vous m'achetez vous les revendez comme neufs, vos pratiques n'y voient que du feu; elles savent que vous êtes un grand tailleur, et elles ne peuvent se douter du petit commerce que nous faisons ensemble.

— Je suis bon enfant, je vous prends cet habit au prix que vous me demandez.

***

Quinze jours après, Théodore Malplaqué reçoit de l'argent et va commander un nouvel habit.

Le tailleur le lui apporte.

— Va-t-il aussi bien que l'autre? demande Théodore.

— Il n'y a pas la moindre différence.

— Il me semble qu'il est un peu plus large.

— C'est une erreur.

— Je le prends, et je vous payerai celui-là avec l'autre.

Le tailleur parti, Théodore se regarde dans la glace, puis fouille dans les poches de son habit. Il en sort cinq ou six cartes de visite à lui.

— Comment ces cartes se trouvent-elles dans cet habit? se dit-il; c'est donc le même que l'on m'a vendu : il n'y a pas à en douter, Daniel et Cracmann doivent avoir des rapports entre eux. C'est un habit d'occasion que mon tailleur me fait payer comme neuf. Enfin, peu m'importe, puisque je ne l'ai porté qu'une fois.

***

Théodore Malplaqué eut la mauvaise idée d'aller passer la soirée dans une maison où l'on se livrait à un léger lansquenet.

Il joua et perdit un peu plus qu'il n'avait dans son porte-monnaie, et il portait sur lui toute sa fortune, c'est-à-dire cent quatre-vingt-cinq francs. Comme une dette de jeu se paye dans les vingt-quatre heures, il fit de l'argent avec tout ce qu'il trouva chez lui.

L'habit fut naturellement dans le lot qu'il s'apprêtait à vendre.

Il se présenta chez le père Daniel, sa providence.

— Vous me donnez encore quarante francs de cet habit, n'est-ce pas?

— Non, certes; car celui-ci a été porté.

— Quatre fois à peine.

— Je vous en donne vingt francs, parce que c'est vous; je suis généreux avec les amis. Si vous refusez, je n'insisterai pas, car je perds sur ce marché.

— Donnez-moi donc vingt francs, dit en soupirant l'infortuné Théodore.

***

Le juif court aussitôt chez le père Cracmann avec l'habit en question.

— Je viens vous proposer un nouveau marché.

— Lequel?

— Celui de l'habit de M. Théodore.

— Il l'a donc encore une fois vendu?

— Les jeunes gens n'achètent-ils pas toujours des vêtements pour les vendre? Je ne vous en demande que cinquante francs.

— Il est un peu râpé.

— Vous donnerez un bon coup de fer, et on ne s'apercevra pas seulement qu'il a été porté.

— Voici vos cinquante francs.

— Voilà l'habit.

***

— Monsieur Cracmann, il me faut un habit pour jeudi prochain.

— Dans quatre jours alors?

— Oui.

— Sapristi, je n'aurai peut-être pas le temps de vous le faire.

— Il me le faut absolument, car je me marie.

— Vous vous mariez?

— Oui; j'épouse une jeune fille qui m'apporte quatre cent mille francs.

— Joli denier!

— Je pourrai donc vous payer comptant cet habit avec les deux autres que je vous dois déjà.

— Je n'en serai pas fâché, car j'ai grand besoin d'argent.

Quatre jours après, le tailleur apporte l'habit demandé.

— Combien vous dois-je, monsieur Cracmann?

— Trois habits de cent trente francs chacun, cela fait trois cent quatre-vingt-dix francs.

— Bigre!

— C'est le prix.

Théodore jette un rapide coup d'œil sur l'habit, et reconnaît un bouton qu'il a fait mettre et qui n'était pas pareil aux autres.

— Père Cracmann, dit Théodore, c'est la troisième fois que vous me vendez le même vêtement.

— Comment cela? je ne vous comprends pas, murmure Cracmann en rougissant.

— J'ai des preuves.

— Si vous avez des preuves, je ne continue donc pas à nier. Mais si j'ai agi ainsi, je vous jure que c'est en votre intérêt.

— Comment cela?

— Il vous allait si bien que j'aurais eu peur de ne pas vous en faire un autre pareil.

— Mais cette fois, comme je me marie, vous ne le reverrez plus. Voilà un vêtement qui me coûte trois cent quatre-vingt-dix francs; j'espère qu'il me fera du profit, et qu'il me durera aussi longtemps que trois habits.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Le joli mois de mai revient — et déjà les ébattements de l'été ont empiété sur le printemps.

Les gens que nous tuons, nous autres chroniqueurs, se portent souvent à merveille.

C'est précisément le cas du bal Mabille, dont toutes les feuilles, petites ou grandes, avaient annoncé le trépas.

Un boulevard, disait-on, lui avait passé à travers le corps, et le fait était en lui-même tellement vraisemblable à notre époque, que personne ne s'avisa d'en douter.

Il n'était pas vrai cependant.

Le bal Mabille a sonné de nouveau l'hallali des petites dames, et la curée de la galanterie a recommencé à l'ombre de sa végétation de tôle vernie.

A l'appel du piston de l'orchestre ont répondu toutes les habituées de l'endroit.

Il n'y a rien de changé, il n'y a que quelques rides de plus sur maint visage *poudrederizé*.

Désireux cependant de ne pas revenir le carnet vide d'impressions de ce voyage autour de leurs crinolines, j'ai prêté autour de moi une oreille attentive.

Une de ces dames en montrait une autre au gandin qui lui donnait le bras.

— Tu vois bien cette petite maigre?

— Oui.

— Eh bien, elle a mangé déjà six fortunes!

— Mâtin! mais c'est une fameuse réclame pour le dentiste qui lui fournit ses râteliers!

*
* *

Tandis que le demi-monde se livre à des joies douces et tempérées, le monde s'abandonne à son esprit naturel.

Savez-vous ce que les hommes ont su inventer pour se rendre heureux, comme dit quelque part Pascal?

Le voici.

Une nouvelle figure vient d'être ajoutée à celles dont se compose la danse nommée *cotillon*.

Elle consiste en un faisceau de rubans roses, verts ou bleus, dont les danseurs enveloppent leurs mains en les tenant derrière le dos, comme si elles y étaient assujetties.

Cette nouvelle figure s'appelle...

Oh! c'est le bouquet!

S'appelle... L'ARMANDINE!

Comme ce ressouvenir de la cour d'assises est bien fait pour jeter de l'entrain dans la société!

Déjà autrefois, dans les fameux *bals des victimes*, on avait imaginé une figure où en faisant l'avant-deux chaque danseur et chaque danseuse penchaient brusquement la tête en avant, en portant la main derrière leur cou, pour rappeler les exécutions de la Terreur.

Ah! le peuple français, quand il s'y met, ne manque pas de verve!

*
* *

Nadar *for ever*.

Ce n'est pas lui qui manquerait jamais de parole à ses concitoyens.

Quand il doit partir, il part, advienne que pourra!

Son ballon n'est pas de ceux qui se plaignent de leur grandeur qui les attache au rivage.

La preuve, c'est que Nadar va prochainement tenter avec le *Géant* la traversée de la Méditerranée.

— Mais si vous alliez tomber sur des sauvages? lui disait quelqu'un.

— Bah! j'ai déjà apprivoisé des huissiers, répondit-il avec douceur.

*
* *

De plus fort en plus fort.

Des annonces informent le public qu'on construit en ce moment, je ne sais plus où, une école d'équitation au premier étage.

Le *manége en chambre* était à trouver.

*
* *

En vérité, je vous assure qu'on tire toujours profit de ce qu'on entend sur les places.

Mengin n'est plus, c'est vrai, — et je le regrette.

Mais la race des charlatans n'est pas morte tout entière.

Ils ne sont pas morts non plus, les propos sans pareils qui tombent de leurs lèvres.

L'autre jour j'écoutais un débitant de taffetas pour les cors.

Il se lançait, pour vendre son *procédé*, dans des dissertations médicales.

Et d'une voix pénétrée :

— Oui, messieurs, je le répète, un cor mal coupé peut amener les désordres les plus graves, surtout si on a déjà le sang *entiché* d'un germe de maladie!...

*
* *

Léotard reparaît.

Le seul, le grand, l'incomparable, l'invincible!

Il revient de Lyon, chargé de bravos.

C'est un émoi au quartier Bréda!... Mais un émoi parmi toutes celles qu'on avait surnommées jadis les dames de Saint-Trapèze!...

Il vous résistera, mesdames... De grâce, ne l'assassinez pas.

PIERRE VÉRON.

BILLEVESÉES.

Ah! pour une jolie invention, voilà une jolie invention!

La voiture-bateau.

Ce nouveau véhicule à deux fins vient de faire son apparition dans l'avenue de la Grande-Armée.

Figurez-vous un bateau, portant pompeusement à l'arrière le nom glorieux de Magenta, flanqué de canons gros comme des lorgnettes de spectacle, recouvert d'une toiture élégante à l'instar des gondoles vénitiennes, et monté sur quatre roues.

Mais le cheval? — Permettez-moi de croire que c'est un cheval marin.

Voyez-vous d'ici le beau côté de l'idée?...

Vous vous promenez en voiture, vous apercevez une rivière : crac!... vous dételez... vous mettez votre voiture à l'eau... et vogue la galère!...

Vous avez suffisamment navigué, vous abordez, vous replacez vos avirons en guise de brancards, vous remettez votre bateau sur son truc... ça va comme sur des roulettes... et fouette, cocher!...

Ça n'est pas plus malin que ça...

*
* *

— Tiens!... — s'écrie un titi en voyant une biche, de retour des courses, étendue dans sa voiture, — une poupée sans ressorts dans un coupé à ressorts!...

*
* *

C'était lors d'un bornage de plusieurs pièces de terre dans la plaine d'Aubervilliers; un paysan, mécontent de l'opération et se croyant lésé, s'écria : Ah! voisin, vous n'êtes qu'un Voltaire!

L'explication réside dans une question d'orthographe, et la locution a cours entre riverains de campagne; celui qui empiète sur le terrain d'autrui est un vole-terre!..

*
* *

Le café X... est, de midi à une heure, le rendez-vous des clercs d'avoué.

On prend son gloria, on fait son piquet, on devise sur les événements, on débine les patrons.

Il n'y aurait dans tout cela que moitié mal, si certains de ces messieurs ne remettaient en honneur les *à peu près*.

« *Hyacinthe* ou six jours — disait l'un — j'ai vu LA
» CAGNOTTE; les auteurs sont de *Lassouche* des gens d'es-
» prit; ils arracheraient à ses chagrins *Lhéritier* le plus
» désolé, et feraient rire des pierres *Kalekaire;* deux tiers
» du succès sont pour eux, le *Thierret* pour les acteurs. »

Ouf!.. — Confiez donc vos procès à ces gaillards-là!..

*
* *

Voici une image assez ingénieuse, qui a cours dans les ateliers pour désigner un homme peu intelligent :

Il est *bas de plafond*.

*
* *

Madame N... venait d'arrêter une bonne; tout était convenu, depuis le café au lait jusqu'aux sorties bi-mensuelles.

— Ah! pardon... — fait la bonne — encore un mot... Quel jour madame reçoit-elle?

— Le lundi.

— En ce cas, madame voudra bien changer son jour; c'est aussi le lundi que je reçois.

*
* *

Un nouveau canot va sillonner les eaux de Bougival : LE GRAND JOURNAL, tel est son nom.

Le capitaine a fait emplette d'exemplaires imprimés sur toile du nouveau journal de M. de Villemessant, pour en habiller son monde.

En suivant pas à pas l'un des hommes d'équipe ainsi costumé, j'ai lu le dernier numéro :

La chronique sur l'épaule droite, *l'esprit des autres* sur l'épaule gauche, *le feuilleton...* en bas du dos.

Le canotier a poussé l'obligeance jusqu'à retourner son paletot, afin que je pusse lire l'*histoire de l'infanterie*.

Vous remarquerez — m'a-t-il dit — que c'est un paletot...

D'où je conclus que *le Grand Journal* n'est pas une *veste*.

ALEXANDRE FLAN.

On nous adresse le troisième numéro de l'excentrique journal l'*Aéronaute*, créé par M. Nadar, pour servir de Moniteur à sa *Société de Navigation aérienne au moyen d'appareils* PLUS LOURDS QUE L'AIR... Nous voyons que cette théorie, assez étrange au premier abord, a réuni déjà des partisans, parmi lesquels nous trouvons les noms d'hommes très-sérieux, celui de M. Barral en tête, qui a présidé les conférences hebdomadaires de ce petit groupe de croyants pendant cet hiver.

L'initiateur obstiné de ce mouvement, M. Nadar, annonce qu'il poursuit, avec la saison nouvelle, son projet de constituer le premier capital d'essais de la Société de Navigation aérienne (au moyen d'appareils *plus lourds que l'air*), par la reprise ou plutôt la continuation des ascensions du *Géant*, dont le matériel est complétement remis en état et le personnel d'équipe changé.

Le *Géant* s'enlèvera donc cet été, d'après l'itinéraire qu'il trace en ce moment, à Bruxelles, Londres, Bade, etc. Il n'est pas du tout question de Paris, qu'on semble bouder; mais en revanche de deux villes de France : Lyon, dont la famille du Parisien Nadar est originaire, et Marseille. De Marseille, si le vent l'y aide, le *Géant* tenterait la traversée de la Méditerranée. Plusieurs propriétaires de yachts anglais se disposent déjà à le suivre comme ils pourront... Mais ces deux dernières ascensions sont encore soumises à certains arrangements préliminaires.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 436. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 7 Mai.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

QUELQUES COURSES EN DEHORS DU TURF, — par J. Pelcocq.



Une course à laquelle beaucoup de monde passe sa vie.

22130

QUELQUES COURSES EN DEHORS DU TURF, — par J. Pelcocq (suite).



COURSE AU DÉBITEUR.
Projet de frise dédié au nouveau tribunal de commerce.



Qui vous donne une vague ressemblance avec le génie de la Bastille,



COURSE A L'OMNIBUS.
et quelquefois l'aspect d'Icare descendu trop brusquement de l'Empyrée.



Un gaillard pour qui les courses n'ont plus de mystères.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication de la REVUE DU SALON DE 1864 par BERTALL.

LES COUREURS D'HÉRITAGE.

Léopold Dubrancard, vingt-sept ans et célibataire, habite un modeste appartement composé de trois pièces, y compris une antichambre et un cabinet de toilette.

Dubrancard ne peut pas se permettre un luxe plus grand, car il ne gagne que dix-huit cents francs dans une administration.

Il est vrai qu'à ces dix-huit cents francs il doit ajouter trois cents francs de rente.

Mais avec deux mille cent francs il est impossible de faire des folies.

Pour tout domestique, il n'a que sa portière, qui vient lui faire son ménage.

Celle-ci arrive comme de coutume :

— Vous ne savez pas, monsieur Dubrancard, dit-elle, nous avons une nouvelle locataire dans la maison, au quatrième, juste au-dessous de vous.

— Que m'importe? murmure Léopold.

— Elle s'est tout de suite informée si vous étiez un jeune homme bien tranquille.

— Elle a donc l'intention de me demander ma main!

— Oh! non, monsieur, car cette dame a soixante-quinze ans. Mais vu son grand âge, elle ne voudrait pas avoir au-dessus de sa tête un locataire qui fît du bruit.

— Qu'elle se rassure, je ne suis pas bruyant.

— C'est ce que je lui ai dit. Figurez-vous que cette femme, qui a soixante-quinze ans, ne prend pas de bonne, par avarice; c'est moi qui ferai son ménage et sa cuisine.

— Elle est peut-être comme moi, elle n'a sans doute pas beaucoup de fortune?

— Au contraire, il paraît qu'elle est très-riche.

— Qui vous l'a dit?

— Une amie de la nièce de la concierge où elle habitait.

— Elle garde peut-être son argent pour ses héritiers?

— Elle n'en a pas. Aussi je vais tâcher de bien la satisfaire, pour qu'elle me couche sur son testament. Quand même elle ne me laisserait que cinq cents francs de rente, ça serait toujours ça.

Et la concierge, qui tout en causant avait fait le ménage, se retira.

Léopold devint tout soucieux.

Pourquoi Léopold eut-il cet air rêveur après avoir entendu le récit de la concierge? C'est ce que nous ne dirons pas avant d'avoir ouvert une parenthèse.

⁂

(Léopold, qui certes n'était pas dans une très-grande aisance, n'avait qu'une idée fixe, c'était de faire un héritage, désir bien concevable et que chacun de nous doit avoir.

Cependant il y avait une petite difficulté pour que Léopold fît un héritage, c'est qu'il n'avait plus aucun parent. Mais néanmoins il ne désespérait pas de voir un jour ses vœux s'accomplir.

Pour hériter, il fallait connaître quelqu'un qui eût de la fortune et se faire aimer de cette personne pour qu'elle lui laissât en mourant tous ses biens.

Voilà ce que cherchait Léopold)

⁂

La parenthèse étant fermée, nous continuons.

Quand sa portière se fut retirée, il se tint le monologue suivant :

— Une vieille femme de soixante-quinze ans qui n'a pas d'héritier et qui est très-riche, voilà mon affaire. Aussi dois-je chercher à me lier le plus tôt possible avec cette estimable personne.

Si j'allais lui rendre visite en qualité de voisin, de locataire du même immeuble?

Cela se fait à la campagne, mais pas à la ville.

Ensuite, une présentation *ex abrupto* ne produit jamais bon effet. On ressemble à un mendiant à domicile ou à un intrigant.

Il s'agit de me placer tout de suite très-bien dans l'estime de cette respectable douairière, qui doit avoir huit

ARTISTES ET AMATEURS, — par Émile Ulm.



COMBIEN ON ACHÈTE UN TABLEAU.

— Trop noir, jeune homme, trop noir; de quoi cela a-t-il l'air? Je vous en donne vingt-cinq francs.



CE QU'ON LE VEND.

— Cinq mille francs... . aoh! aoh!!

— C'est pour rien, monsieur, un Rembrandt authentique; et, s'il était signé, il vaudrait trois fois plus.



— Toi qui es toujours inspiré devant la riche nature, comment arrangerais-tu bien mes moutons?

— Sur le gril, en côtelettes.... j'ai une faim!



— Oh! c'est bien ressemblant!

— Mais je ne copie pas la figure de mon mannequin, je ne prends que les draperies.

— Allons donc, vous êtes trop modeste, je vous assure qu'il est très-ressemblant!

ou dix mille livres de rente, peut-être même davantage; à cet âge l'avarice est une manie.

Dix mille francs de rente feraient déjà bien mon affaire.

***

Trois jours après il rencontra la vieille dame dans l'escalier, elle montait un panier assez chargé.

Léopold fit une grande salutation, puis, s'approchant d'elle, il lui dit de l'air le plus gracieux du monde :

— Madame, voulez-vous me permettre de monter votre panier?

Et tout en parlant il le prit des mains de la dame.

— Oh! monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, murmura celle-ci. Vous demeurez donc dans la maison?

— Oui, madame, au-dessus de vous; et même auriez-vous la bonté de me dire si je vous réveille le soir quand je rentre me coucher?

— Non, monsieur, je ne vous entends pas.

— J'en suis enchanté, car sans cela je me serais empressé de ne plus sortir, pour ne pas troubler votre sommeil.

— Décidément, on ne peut pas être plus gracieux.

Et on vit une larme perler sous la paupière de la vieille dame.

***

Huit jours après, Léopold et madame Gibassier, c'était le nom de la vieille dame, étaient les meilleurs amis du monde.

La joie de Léopold était à son comble.

Tous les matins, avant de se rendre à son bureau, il allait prendre des nouvelles de *son amie*, comme il l'appelait. Et il s'empressait de lui faire son café et de chauffer son lait, qu'il lui servait dans son lit.

Le soir, de huit à neuf heures, il lui lisait la *Patrie*.

Enfin Léopold remplissait les fonctions de dame de compagnie.

Souvent, au milieu de la lecture des faits divers, madame Gibassier s'endormait; alors, pour ne pas la réveiller, son *lecteur* n'osait s'en aller, et, imitant sa bonne amie, il s'abandonnait au sommeil, et le lendemain matin quand il s'éveillait, il était encore sur le fauteuil, toujours la *Patrie* à la main.

Il appelait cela passer de bonnes soirées avec madame Gibassier.

***

Madame Gibassier tomba malade : ce fut Léopold qui la soigna, et il s'acquitta de ses nouvelles fonctions comme pas une garde-malade.

Madame Gibassier était très-reconnaissante des soins que Dubrancard avait pour elle.

— Léopold, lui disait-elle, je ne sais vraiment comment vous remercier. Au lieu de rester là près de moi comme vous le faites, vous vous amuseriez bien plus avec vos amis.

— Mais n'êtes-vous pas mon amie, vous, madame? répondait Léopold en serrant les mains de la malade.

— Soyez tranquille, excellent jeune homme, vous verrez que je ne suis pas une ingrate.

Cette phrase, qu'elle répétait souvent, comblait de joie le cœur de Léopold.

— Il n'y a pas à en douter, murmurait-il chaque soir en se couchant, elle me fait son héritier. Du reste, c'est bien le moins, je me donne assez de mal.

Et il avait des rêves dorés.

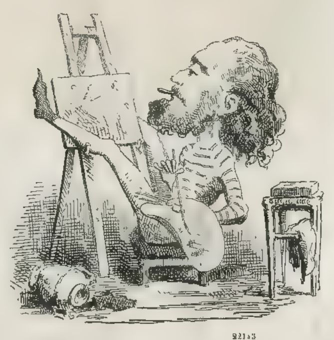
ARTISTES ET AMATEURS, — par Émile Ulm (suite).


22139
Quelques jours avant l'Exposition un peu d'aide fait grand bien.


22140
Un bas-bleu de la peinture.


22141
L'ARTISTE PHOTOGRAPHE.
Nouveau Samson, toute sa force est dans ses cheveux.


22142
Futur pensionnaire de Rome allant au concours d'esquisse.


22143
A l'atelier un certain sans gêne est toléré.

*
* *

Madame Gibassier entra en convalescence, grâce aux bons soins de Léopold, qui n'avait pourtant pas intérêt à ce qu'elle se remît de sa maladie.

La convalescence de cette femme lui coûta beaucoup d'argent. Elle adorait les confitures d'abricots et les macarons.

Tous les soirs, en revenant de son bureau, Léopold achetait un pot de confiture et une livre de vrai Nancy. Comme c'était une gracieuseté qu'il lui faisait, il ne pouvait demander le remboursement des abricots et des macarons.

— Mais, pensait Léopold, si elle me laisse dix mille livres de rente, je serai largement payé,

Heureusement que ce mois-là il toucha une gratification de cent cinquante francs, ce qui lui permit de parer à ces dépenses imprévues.

*
* *

Quelques jours après madame Gibassier tomba encore malade et mourut.

Le notaire fit mander une dizaine de personnes. — Il s'agissait d'ouvrir le testament.

Léopold était ému, — si ému qu'il manqua trois fois de se trouver mal.

La première personne eut en souvenir la literie de la défunte, une seconde la pendule, une troisième la commode.

— Bravo! se dit Léopold elle ne leur a fait que des dons en nature et pas un seul en espèces; j'aurai toute la fortune.

Son tour arriva.

— Madame Gibassier, dit le notaire, laisse à M. Léopold Dubrancard sa batterie de cuisine et sa petite chienne Betzy, pour laquelle il a toujours paru témoigner une très-vive sympathie.

L'héritier de la batterie de cuisine et de Betzy bondit sur son fauteuil, pas de satisfaction, mais de rage.

— La défunte n'avait donc pas de fortune? demanda-t-il.

— Elle avait placé tous ses biens en rentes viagères, répondit le notaire.

*
* *

Léopold jeta Betzy dans la Seine; il ne désirait pas garder cette contribuable.

Il vendit la batterie de cuisine; on lui en donna trente-deux francs soixante-quinze centimes.

Il avait dépensé, en un seul mois, pendant la convalescence de madame Gibassier, cent soixante-dix-neuf francs tant en confiture d'abricots qu'en macarons.

Léopold se propose de ne plus se mettre à la piste d'héritages.

A. Marsy.

LES SENSATIONS D'UN EXPOSANT.

I. — Avant.

La veille de l'Exposition.

Bitumin, peintre d'histoire, arpente de long en large son atelier.

— Midi et demi!...

Il n'est que midi et demi!...

Jamais l'aile du temps ne m'a paru plus indolente!...

Quand je pense que les heures filent si vite les jours où j'ai un billet à payer!

Il ne viendra donc jamais cet instant ambitionné où mon *Brennus mettant son glaive dans la balance* révélera mon nom aux populations les plus reculées?

Si je fumais une pipe?...

J'en ai déjà fumé dix, — et je n'ai plus de tabac!

Ni de monnaie pour en acquérir.

Heureusement que l'heure de la réparation est proche.

Le public, quoi qu'on en ait dit, est une synthèse intelligente.

Il me comprendra.

Le gouvernement, sous peine de se mettre en conflit avec l'opinion, sera obligé d'acheter *Brennus* pour le Luxembourg.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Dans deux ans, on me décore...

Midi trois quarts!...

ARTISTES ET AMATEURS, — par Émile Ulm (suite).



22144

UN QUIPROQUO A L'EXPOSITION.

— Votre nom?
— Rapogna.
— Avez vous eu des récompenses, des médailles?
— J'ai eu une récompense honnête, et voichi ma médaille.



22145

— Je voudrais avoir mon portrait, mais je voudrais quelque chose de simple et de gracieux tout à la fois : par exemple, couchée à l'orientale sur un divan, une demi-obscurité voilerait mes attraits, un rayon de soleil doré éclairerait mon visage seulement, et la fumée d'un narghileh jetterait sur tout cela quelque chose de vague qui ferait rêver!

C'est impossible!

Il s'est introduit des corps excessivement étrangers dans la boîte de mon coucou!

Non! rien!...

Sa sincérité n'est point altérée... Il marque l'heure du Palais de l'Industrie.

De ce palais où demain...

Je vois d'ici la foule frappée au premier coup d'œil, la critique réduite à l'impuissance, les journaux obligés de me faire cortége.

« *Brennus mettant son glaive dans la balance* est une de ces toiles qui font époque. M. Bitumin, un débutant dont le coup d'essai a été un coup de maître, a montré tout d'abord qu'il était imprégné de fortes études antiques. M. Bitumin est..... »

Sapristi! en pensant que la presse va gémir tout cela sur mon compte, j'ai des papillons devant les yeux... mes idées bouillonnent à cent dix degrés!... mes jambes refusent de rester plus longtemps dans l'inaction.

Allons faire le tour des anciens boulevards extérieurs (rive gauche).

Il n'y a pas d'exercice plus parfait pour tuer les heures!...

(*Exit.*)

II. — Pendant.

Le jour de l'ouverture.

Bitumin, peintre d'histoire, se promène de long en large devant *Brennus et son glaive.*

— Personne ne s'est encore arrêté!!...

Les cuistres! les vandales!...

Devant une œuvre qui crie de réalisme...

Le bras seul de mon Gaulois est d'un modelé!... on lui pincerait la saignée, tant c'est nature!...

Il est vrai qu'il est encore de bonne heure... les gens comme il faut se lèvent tard.

Ce sont les bélîtres qui ont passé sans égard devant....

Je le disais bien....

Un monsieur et une dame s'arrêtent.

Des connaisseurs, à coup sûr..., Écoutons!

La dame. — Ah! mon Dieu!...

Le monsieur. — Qu'avez-vous, comtesse... vous sentiriez-vous indisposée?

— Nullement, mais c'est cette caricature qui....

— En effet.... De qui est cet acte d'aliénation mentale?... Bitumin..., artiste-peintre... à ce que le Catalogue prétend.

— C'est une fausse nouvelle à faire démentir dans les journaux.

(*Ils s'éloignent.*)

Bitumin, ivre de colère.

— Dire qu'on se sent quelque chose là et qu'il faut endurer un pareil supplice!... Mais ne me parlez pas de ces gens du monde... L'aristocratie a des préjugés en tout : aussi bien en....

Chut!... une famille entière stationne devant *Brennus!*

Des natures simples et honnêtes. Je préfère de beaucoup leurs impressions naïves à....

Le bourgeois. — Tu vois, Ursule, ce tableau te représente une boutique d'armurier chez les anciens... on y vendait les armes au poids.

La bourgeoise. — Le grand bonhomme de droite...

Le bourgeois. — L'armurier...

La bourgeoise. — L'armurier, si tu veux... Il a l'air d'avoir des varices.

Le bourgeois. — Elles étaient peut-être inventées déjà.

Le fils de la communauté. — Dis donc, p'pa!... sont-ils laids tous! ils me rappèllent Guignol.

La bourgeoise. — Qu'est-ce que c'est que cette inscription qui est en bas : *Væ victis!*

Le bourgeois. — C'est probablement le nom du peintre.

La bourgeoise. — Eh bien, ce M. Væ victis peut se vanter de faire de jolies croûtes...

Toute la journée se passe ainsi.

A la fermeture, il y a presque émeute de quolibets devant *Brennus.*

Bitumin, qui a successivement maudit la bourgeoisie, les gens de lettres, les autres peintres, et généralement toute l'espèce humaine, rentre chez lui épuisé.

III. — Après.

La nuit qui suit l'ouverture.

Bitumin, étendu sur sa couche, rêve.

Il voit le serpent de l'envie qui tient une canne à la main, et qui veut avec cette canne perforer sa toile.

Il voit le Musée du Luxembourg devenu prison d'État, où lui, Bitumin, est soumis à la question.

Il voit les journaux danser sur son estomac des sarabandes indignées.

Il voit *Brennus* servant d'enseigne à un marchand de bric-à-brac.

Il voit enfin en se réveillant son propriétaire qui lui apporte son congé, six huissiers qui se disputent ses deux chaises, et onze créanciers qui se disputent les huissiers.

Brennus avait raison.

Malheur aux vaincus!

Paul Girard.

LA LIBERTÉ DES THÉATRES ET LES CLASSIQUES.

Le grand jour!

Juillet 1864 est arrivé, le privilége directorial expire, les théâtres sont libres!...

Les cafés-concerts sont transformés en salles de spec-

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22146

— Ah ! mademoiselle, je voudrais que ce peloton serait celui du fil de mes jours, et que j'aurais le bonheur de le dévider avec vous !



22147

— C'est fini !... mes forces m'ab...andonnent... va dire au r...égiment que je meurs... avec le r.. egret de n'avoir pas pu faire d...avantage pour la p...ostérité.
— Eh bien, Collinet, si c'est ton idée... rentrons... et mourons ensemble !

tacle, les marchands de vins en cafés-concerts; nous avons les théâtres de l'Eldorado, de l'Alcazar, du Cadran, du Casino, du Cheval blanc, du XIX° siècle.

Sans compter les Folies-Marigny, les Folies-Dauphine, les Folies-Hertz, les Folies-Érard, et je ne sais combien d'autres folies.

La Société nantaise a fait des petits.

Une Compagnie périgourdine a créé un opéra-comique au bazar Bonne-Nouvelle et un grand opéra au palais de la Bourse.

Une Compagnie franc-comtoise a fait un hippodrome du palais de l'Industrie et un cirque du café des Aveugles.

Une Compagnie hollando-belge a établi un nouvel Odéon aux Commissaires-priseurs et fondé un théâtre polyglotte à la Halle au blé.

Là, le père noble parle charabia, le premier rôle s'exprime en russe, le jeune premier aime en italien, l'amoureuse en allemand, le traître poignarde sa victime en espagnol.

Des interprètes-jurés sont tenus à la disposition du public.

Le besoin d'acteurs étrangers s'est fait sentir, tous les acteurs français étant devenus directeurs.

Nous avons le théâtre Mélingue, le théâtre Laferrière, le théâtre Paulin Ménier, le théâtre Hyacinthe, la Folie-Thierret.

Brasseur a fait un second Palais-Royal de la brasserie des Martyrs.

Léonce rouvre le Prado.

Lafontaine change le bain Deligny en spectacle d'été — théâtre Feydeau.

Nadar exploite le ballon-théâtre.

On joue le vaudeville aux Catacombes.

Rien du théâtre de la guerre.

. . . .

Et maintenant, place aux vaudevillistes de l'avenir, aux gloires de tout à l'heure! Chapeau bas devant les nouveaux ! — Voici venir d'abord...

UN RÉGÉNÉRATEUR.

La scène se passe au *théâtre des Débordements fantastiques*.

Le directeur, un ex-ferblantier enrichi, trône dans son cabinet.

Un incompris, qui n'attendait que la libre concurrence pour se faire jouer, a obtenu une audience, et se présente, après dix-sept heures trois quarts d'antichambre... les directeurs étant devenus infiniment plus abordables. — O progrès !...

— Monsieur !... — s'écrie *le nouveau* en entrant — vous voyez devant vous le régénérateur de l'art dramatique... Vous contemplez un poëte qui vous apporte la fortune de votre entreprise !...

— Inutile de vous déranger, elle est toute faite.

— Comment?...

— Moi, pas bête, reprendre les classiques... en vertu du droit que me donne l'article 4 du décret... De cette façon, pas de droits d'auteur à payer !...

— Grand homme !...

— J'allais me le dire.

— Une pareille idée devait sortir de votre cerveau, comme elle a jailli du mien.

— Daignez vous expliquer.

— Je le daigne... Je dépose à vos pieds Molière, Corneille, Racine, Voltaire...

— A quoi bon? J'ai la collection complète.

— Et vous allez représenter tels quels les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire ?

— Sans doute.

— Erreur ! aberration ! doigt dans l'œil !...

— J'ai soif d'explications.

— Je vais vous en abreuver : De par la liberté, Guignol aussi joue la tragédie, mais telle quelle, l'imprudent! Polichinelle pratique le vieil Horace, Pierrot représente le frère de Camille, et cette dernière apparaît sous les traits de Colombine... — Triomphez de la concurrence !...

— Par quel moyen ?

— C'est là que, bien à propos pour vous, mon intelligence éclate !... C'est là que l'utilité de mon intervention se dévoile !... Merci, mon Dieu !... j'arrive à temps pour sauver cet homme !

— Continuez, de grâce !...

— J'y consens. J'ai revu les maîtres, je les ai corrigés, arrangés, mis au goût du jour...

— Cependant mes spectateurs seront assez forts pour comprendre...

— Les spectateurs, soit ! mais vos artistes ?... Et puis, entre nous, ça n'est pas gai, le classique... — Je crois l'avoir rendu possible, amusant, digestible... jugez plutôt...

— Allez-y !...

Et, sur cette invitation remplie de dignité, renforcée d'un geste à la Ricourt, le régénérateur de l'art dramatique, ouvrant son manuscrit, poursuit en ces termes :

LA JOYEUSE ANDROMAQUE.

— Hein ?... — bondit le directeur qui croit avoir mal entendu.

— Tragédie-vaudeville en cinq actes de feu Jean Racine, arrangée par Bibi... Bibi, c'est moi.

— Je tombe de mon haut.

— Prenez la peine de vous relever... et veuillez, je vous prie, emboîter mon raisonnement.

— Je l'emboîte avec complaisance.

— Y a-t-il rien de moins divertissant, j'oserai même dire de plus monotone, que l'interminable dialogue d'Oreste et de Pylade, à la première scène d'Andromaque? Tandis que, grâce à mon ingénieux remaniement, Oreste chante à Pylade, *sur l'air du tra :*

CROQUIS PARISIENS, — par DENOUE.



22148

— Un petit sou, s'i' vous plaît, mon bon monsieur, ça portera bonheur à vot' mariage.



22149

— Mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais si l'expression des sentiments les plus délicats, unie aux soins les plus empressés.....
— C'est beau, la campagne!....

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Sur l'air du tra, la, la, la (*bis*),
Sur l'air du tra, déri, déra,
Tra, la, la!...

Avec une reprise ensemble et une ritournelle brillante à l'orchestre, voilà tout de suite le public mis en belle humeur!... Je continue...

— Non, non!... Je saisis le mécanisme.

— Alors j'arrive immédiatement aux fureurs d'Oreste *sur l'air du Saltarello*... Est-ce assez trouvé?...

Mon mal passe mon espérance...
Chargé du soin de me punir,
Le ciel, dans sa persévérance,
Aux douleurs me fait parvenir;
Sa haine a formé ma misère;
Du malheur modèle accompli,
Je sers d'exemple à sa colère...
J' meurs content, mon sort est rempli!...

— Assez! assez!...

— Très-bien, je passe à d'autres exercices.

— Mais puisque je comprends le procédé.

— Comprendre ne suffit pas, il faut que vous jugiez avec quel art j'ai respecté la pensée du maître, tout en la rendant plus divertissante... — Autre chose... — Vous conviendrez avec Bibi que le récit du gouverneur d'Hippolyte est un véritable pensum, qui suffirait à rendre Phèdre ennuyeuse comme la pluie... — Qu'en ai-je fait?...

LE RONDEAU DE THÉRAMÈNE.

Air des Comédiens.

Oui, nous sortions des portes de Trézène,
Lui sur son char; ses gardes affligés,
Tout en suivant le chemin de Mycène,
Ne disaient mot, autour de lui rangés.
Ses fiers coursiers, œil mort, tête baissée,
Ces beaux chevaux si fringants autrefois,
Se conformant à sa triste pensée,
Semblaient de ceux qu'on loue à l'heure au bois...
Quand tout à coup, une voix redoutable,
Un affreux cri, sorti du sein du lac,
Auquel répond un cri plus formidable,
Soudain dans l'air ont répandu le trac.
Bref, sur le dos de la plaine liquide
Une montagne apparaît à nos yeux...
L'onde s'approche et la montagne humide
Vomit sur nous un monstre furieux...
Ses beuglements font trembler le rivage,
Le sol s'émeut, l'air en est infecté,
Le ciel a peur de ce monstre sauvage,
Même le flot recule... épouvanté...
Tout fuit!...

— Y compris le directeur! — s'écrie l'impresario en gagnant la porte. — Mais d'une main rapide le régénérateur vous l'empoigne au collet et le force à se rasseoir.

— Grâce!... grâce!... Je ne jouerai pas de tragédie... même avec couplets.

— Vous avez raison... Molière seul a des chances de réussir au boulevard... mais arrangé par moi... Le croyez-vous?...

— Si vous m'y forcez...

— Voyez-vous d'ici Thérésa minaudant les coquetteries de Célimène sur l'air de *la Gardeuse d'ours?*... Quel succès!... et Joseph Kelm jouant :

LES CANAILLERIES DE TARTUFFE.

Quel triomphe!... — Tenez, je l'ai rafistolé, le Tartuffe... — Voulez-vous en ouïr quelques fragments?...

— Plutôt votre mort!...

— Vous êtes bien bon de penser à moi... — Je commence : cet honnête M. Tartuffe entre en scène à la fin du quatrième acte et chante :

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère,
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

Vous entendez ça d'ici dans la bouche de Joseph Kelm... — Quel effet!... Je crois qu'on ne pouvait pas choisir un air qui peignît mieux le pauvre homme traînant hypocritement la jambe, courbant humblement l'échine, baissant modestement les yeux... — Et puis, que dites-vous de ce contraste de deux chefs-d'œuvre d'un genre diamétralement opposé?... *Tartuffe* et *le Pied qui r'mue*... n'est-ce vraiment pas là ce qu'on appelle un coup de maître?... — O Molière! tu ne t'attendais pas à cette gloire-là!... — Je poursuis : Tartuffe est donc entré, il attaque l'air après le refrain :

Ah! dites-mèt, qui vous a donnét (*bis*)
Cette maison que vous avèt (*bis*).
Au bonhomme Orgon
J' l'ai chipée, il faut qu'il en sorte...
Le bonhomme Orgon

Je l' fiche à la porte
Sans façon.
J'ai un pied qui r'mue, etc...

Est-ce assez joli!... — Faire collaborer Molière et Paul Avenel!... N'est-ce pas du dernier sublime?... Voilà l'art nouveau, monsieur, le voilà!...

— Pardon, mais...

— Et le dénoûment?... L'exempt vient de débiter sa fameuse tartine sur l'air de *Quatre hommes et un caporal* :

Ah! d'une alarme aussi chaude,
Remettez-vous... — Nous vivons
Sous un prince enn'mi d' la fraude
Que n' peuv'nt tromper les fripons.

Il empoigne Tartuffe pour le conduire à Mazas, et on entame le chœur suivant :

V'là c' que c'est!
C'est bien fait!...
Fallait pas qu'y aille! (*bis*).
V'là c' que c'est!
C'est bien fait!
L'air est très-canaille,
Mais ça plaît.

Qu'est-ce que vous dites de tout ça?

— Je dis... je dis... que j'en ferai une maladie...

— Ce n'est pas tout...

— Encore!

— Il y a le vaudeville final, sur l'*air de l'Apothicaire*... et pas patoisé du tout, remarquez-le :

Messieurs, l'auteur a, tout exprès
Pour vous, mis Tartuffe en lumière,
Joignant ses lauriers aux cyprès
De feu Poquelin de Molière;
En faveur de l'auteur nouveau,
Dont vient d'éclater le mérite,
Veuillez accorder un bravo
Au grand homme qu'il ressuscite (*bis*).

Là-dessus le public, ivre de joie, pantelant d'enthousiasme, dégouttant de lyrisme, de crier : L'auteur! l'auteur!...

Joseph Kelm s'avance, une main sur son cœur et en se faisant un porte-voix des deux autres; et, après les trois saluts d'usage, s'écrie : Ohé! là-bas!...

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Octave Chamouillard et Jean-Baptiste Poquelin. »

Bravos, trépignements, tonnerre d'applaudissements, pluie de fleurs, flammes de Bengale.

Et comme Molière n'a pas été décoré de la Légion d'honneur que M. Samson, c'est Chamouillard que l'on décore.

Vive la liberté des théâtres!...

. . . .

Ajoutons, pour rassurer le lecteur, que le lendemain de cette représentation, et en vertu :

1° Du respect traditionnel dû aux classiques;

2° Des lois imprescriptibles du bon goût;

L'ordonnance suivante est rendue :

« Défense de faire ni déposer aucune ordure le long des monuments de la littérature française. »

ALEXANDRE FLAN.

FANTASIAS.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien, a dit Alphonse Karr.

L'autre soir, en sortant du cirque de l'Impératrice, un journaliste variait cet air connu en s'écriant :

— Ce qu'il y a de plus adroit dans l'homme, c'est le singe!

En effet, le théâtre de M. Dejean se fait en ce moment à lui-même une redoutable concurrence.

Un babouin, — l'affiche dit : *Artiste quadrumane!* — exécute sur un cheval tous les exercices qui sont d'ordinaire du répertoire des écuyers.

Et il les exécute beaucoup mieux que les virtuoses de la culbute.

Ce qui me fait fort redouter qu'après avoir vu le singe, le public ne se dise :

— Quoi! ce n'était que cela!...

Et passe, quand les pensionnaires ordinaires du cirque voudront recommencer à leur tour.

Quoi qu'il en soit, le singe, — l'affiche dit toujours en ses raffinements *Artiste quadrumane!* — le singe fait les délices du carré Marigny.

Deux petites dames qui sortaient d'une de ces représentations exprimaient à haute voix leur admiration :

— C'est tout de même un animal joliment adroit que le singe!

— Presque aussi intelligent que l'homme.

— Il n'a qu'une infériorité.

— Laquelle?

— Il n'a pas de porte-monnaie.

***

La parole est aux *salonniers*.

On désigne par ce vocable de nouvelle espèce les journalistes chargés de rendre compte de l'Exposition de peinture dans une feuille quelconque.

Pendant une quinzaine — ou deux — le salonnier est le maître de la situation.

On ne jure que par lui.

Ce qui explique quelles légitimes convoitises excite son poste honorifique.

Ces convoitises ont suggéré une singulière idée à un... individu que je vous désignerai tout à l'heure. Il a fait fabriquer des cartes sur lesquelles on lit :

X...

Chargé du Salon au journal des...

— Il est donc rédacteur?

— Allons donc!

— Mais alors...

— Alors il ne ment qu'à moitié. C'est lui qui, en qualité de garçon de bureau, est spécialement chargé de balayer tous les jours le salon de rédaction...

***

On causait de M. Autran.

Il y a comme ça des gens en France qui, lorsqu'ils ont empoigné un sujet de conversation, ne le lâchent pas, — quelque désagréable qu'il puisse être.

On causait donc de M. Autran.

Il y avait dans la réunion un nombre considérable et bien naturel de personnes qui s'étonnaient qu'on eût un seul instant pensé à lui pour l'Académie.

Il y en avait au contraire deux ou trois qui, — par esprit de contradiction, très-probablement, — s'étaient mises à défendre le littérateur Crésus.

— Enfin, vous ne nierez pas qu'il n'ait écrit, disait un de ses défenseurs.

— C'est justement ce que je lui reproche.

— Je voudrais bien savoir pourquoi?

— Rien de plus aisé... Je...

— Permettez... Que trouvez-vous donc de si mal dans ses livres?... Il s'est toujours inspiré des sujets les plus nobles.

— Je n'ai jamais vu cette inspiration-là.

— Il a chanté la mer, la terre, l'eau... tout ce qu'il y a de grand dans la nature... Pour les éléments...

— Excepté les éléments de succès!...

***

Tout gît dans l'interprétation des textes.

M. B... rentre dans la catégorie des maris qui se dérangent.

Il ferait peut-être mieux de rentrer tout simplement... chez lui. Mais là n'est pas la question.

M. B... a une femme qui a été mordue au cœur par le serpent de la jalousie.

Aussi — depuis qu'elle se doute des fredaines de son époux — elle ne le quitte pas plus que son ombre.

L'autre jour, il s'échappe.

Virginie l'attendait.

Une fois dans la rue, il secoue avec un soupir de soulagement le joug matrimonial, file à travers les voitures, fait des tours, des détours, et finalement arrive au domicile de Virginie.

Il va pénétrer sous la porte cochère, quand, par précaution, il se retourne.

Ciel! sa légitime!

M. X... — comme tous les poltrons en révolte — prend un air furibond, va droit à madame, et d'un ton tragique :

— De quel droit vous permettez-vous de vous cramponner à mes démarches?

— Du droit que me confère la loi.

— La loi?

— Oui, monsieur... elle est précise, fait madame, tirant un Code de sa poche. Lisez plutôt :

« *La femme doit suivre son mari.* »

***

On connaît la jocrissiade de ce relieur à qui l'on avait confié à relier un volume de Brantôme, et qui rapportait le livre ainsi étiqueté :

BRAN.

TOME I.

La profession n'a probablement pas voulu rester sous le coup de cette inculpation de naïveté.

Un confrère de l'homme au Brantôme vient en effet de faire un mot qui rachète l'esprit de son collègue.

Un de mes amis lui avait porté à relier les œuvres de Sainte-Beuve.

— Surtout, recommanda la pratique, vous aurez bien soin de laisser toutes les marges et de ne pas couper les pages de ces livres.

— C'est juste; je comprends. Monsieur aurait peur qu'on crût qu'il les a lus.

PIERRE VÉRON.

Les Rayons de M. Eugène Bazin, qui viennent de paraître chez l'éditeur H. Plon, tranchent d'une manière très-accentuée avec la plupart des recueils poétiques du jour : la pensée chrétienne qui en est l'essence, l'heureuse ciselure du vers, l'élévation des sentiments toujours noblement et poétiquement rendus, en font une œuvre vraiment digne d'admiration.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 437. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 14 Mai.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

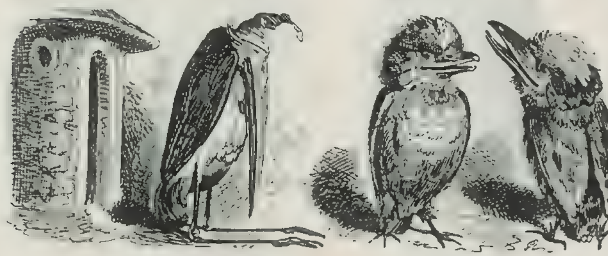
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

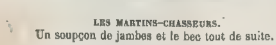
PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON.

Grand festival donné par les pensionnaires du Jardin d'acclimatation en l'honneur du printemps



LE MARABOUT.
— A Dieu ne plaise que j'aille compromettre ma dignité dans cette cohue.



LES MARTINS-CHASSEURS.
Un soupçon de jambes et le bec tout de suite.



LES CANARDS DU LABRADOR.
— De grâce, ma chère, laissez-moi d'abord essayer l'onde avant d'y plonger vos charmes.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON (suite).



Des yeux d'escarboucle, le mufle d'un bœuf, la barbe d'un bouc, la crinière d'un zèbre, les jambes d'un cerf, la croupe et la queue d'un cheval, des cornes impossibles, un aspect bizarre et farouche, un ensemble apocalyptique enfin, voilà le GNOU, cet animal qu'hier encore on eût cru fabuleux, et qu'aujourd'hui nous pouvons voir, rêveur et sombre, fouler d'un pied frémissant l'étroite enceinte où le retiennent captif les grillages galvanisés (b. s. g. d. g.) du Jardin zoologique.

22152

LES KANGUROOS (voir *marsupiaux*),

Marsupiaux, voir Jardin zoologique, — et quand vous aurez vu, si vous êtes contents et satisfaits, faites-en part à vos amis et connaissances.



22153

A l'effet d'obtenir du Jardin d'acclimatation la place qui lui est légitimement due comme espèce *utile* au premier chef. (Renvoyée à la commission des finances.)



22154

Est-ce que la chouette, qui fait une guerre si active aux rats, aux souris, aux mulots et autres fléaux de cette espèce, ne mériterait pas de figurer au moins comme oiseau d'utilité parmi vos pensionnaires? R. s. v. p.



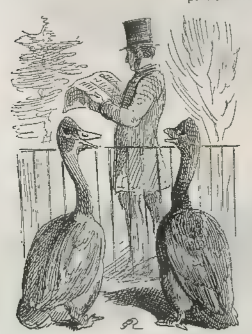
22155

Une indigne lamelle (permettez, on dit bien chamelle) s'étant formellement refusée à allaiter son enfant, le directeur, ému de compassion pour ce pauvre petit être, a chargé du soin de remplacer cette mère dénaturée une brave femme qui s'acquitte de sa mission avec un zèle, une tendresse, un dévouement que s'évertue à reconnaître par mille gentillesses affectueuses le jeune lama, qui la considère et qui l'aime déjà comme sa mère véritable.



22156

Patience! vous verrez dans cinquante à soixante ans d'ici, seulement, que la cloche sera déjà trop petite.



22157

LES OIES DE TOULOUSE.

— Si nous demandions à ce monsieur où en est l'affaire Armand?



22158

— Les appeler et ne rien leur donner, c'est le meilleur moyen d'attraper les gourmands.



22159

— Comment! tu mets de l'argent dans ce vase!
— Permets, chère amie, j'ai lieu de croire que c'est une tire lire.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).

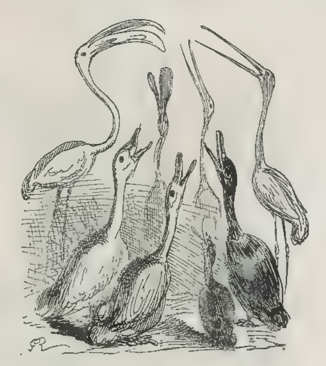


22160

— Si monsieur tient à avoir des œufs tous les jours, je ne l'engagerai pas à prendre ces poules-là.
— Eh! pourquoi donc?
— Parce que les poules anglaises ne pondent pas le dimanche.

22161

— Monsieur me boude?
— Oui, madame; croyez-vous que je prenne pour des politesses vos coquetteries avec le casoar d'à côte?



221 2

Quand les visiteurs se laissent surprendre par le mauvais temps, ce n'est pas faute d'être avertis.



22163

— Ces porcs-épics sont plus convenables que ceux du Jardin des plantes, ils daignent au moins se montrer au public.
— Dame, ils sont payés pour ça!



22164

LE MARCHAND DE PAINS DE SEIGLE.

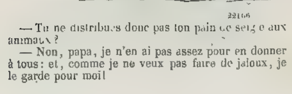
— Ça va-t-il un peu le commerce?
— Ça boulotte... si ça ne dépendait que des animaux, je serais riche, ils poussent assez à la consommation.



22165

— Tiens, je ne savais pas que les cerfs vivaient si vieux!... il me semble qu'il y a bien longtemps que cet Aristote est mort!





22166

— Tu ne distribues donc pas ton pain de seigle aux animaux?
— Non, papa, je n'en ai pas assez pour en donner à tous: et, comme je ne veux pas faire de jaloux, je le garde pour moi!



22167

— Si j'avais su qu'y n'aviont point d'porcs, p'us souvent que j'aurions lâché mes dix sous!



22168

LE CHRONOMÈTRE SOLAIRE.

— Une merveille de précision, mais j'aime mieux le canon du Palais-Royal; avec lui on n'a pas besoin de chercher midi à quatorze heures.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).



LE CHANT DES PERROQUETS.

Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le bosquet voisin va chercher un asile.



— Comment voulez-vous qu'on puisse voir vos lapins, perchés si haut?...

— Si monsieur veut prendre la peine de passer au bureau, on se fera un plaisir de lui ouvrir le registre des réclamations.



Liberté des théâtres! plus de priviléges! Venez, lions et tigres, ours et panthères; venez, grands pachydermes avec ou sans trompe. Princes de la création, vous qui fûtes trop longtemps l'apanage exclusif des royales ménageries, venez, le bois de Boulogne vous ouvre à deux battants ses grilles dorées et ses abris champêtres. Venez, la liberté des théâtres vous fait enfin les hôtes du Jardin zoologique, qui sera heureux et fier de vous devoir sa fortune et sa gloire..... Allez, musique!

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication de la REVUE DU SALON DE 1864 par BERTALL.

L'AUTEUR PEU MODESTE.

M. Dupressoir... vous connaissez bien Dupressoir, celui qui trouve bien tout ce qu'il produit et mal tout ce que font les autres; — vous le reconnaissez maintenant, cela suffit.

Je continue.

Dupressoir donne une grande *première*, une pièce en trois actes, sur laquelle l'administration fonde de superbes espérances.

Dans la journée il va au théâtre.

— Eh bien, mon cher, lui demande un de ses amis qui se trouve au foyer, êtes-vous ému?

— Moi, pas du tout.

— Il est vrai que ce n'est pas la première pièce que vous faites représenter.

— Je n'ai jamais eu plus d'émotion qu'en ce moment.

— Vous êtes heureux; il me semble que si j'étais auteur, les jours de grande bataille comme aujourd'hui j'aurais la fièvre.

— Je ne me prépare pas à une bataille, mais à un triomphe.

— Vous comptez sur le succès?

— Évidemment.. C'est un ouvrage qui enlèvera le public et qui sera joué cent fois de suite. On le reprendra quand on ne fera pas d'argent.

— C'est-à-dire quand on ne jouera pas de pièces de vous.

— Flatteur. Oh! voici le directeur. Mon très-cher, je viens vous demander une loge.

— Mais je n'en ai plus une seule.

— Je tiens cependant à en avoir une.

— Pour votre famille, sans doute?

— Non, pour moi.

— Vous resterez donc dans la salle? lui demande son ami.

PAYSANNERIES, — par BARIC.



22172

— Votre côtelette est *incuite*, mon ami.
— *Incuite*... quoi que cela veut dire, sans vous commander?
— Mon ami, cela veut dire le contraire de *cuite*.
— Ah! bon!... Alors, une supposition, c'est comme qui dirait, pour dire que vous avez de l'esprit, que vous êtes *in-sot*.



22173

— Mais, bon sens! vous m'prenez donc pour un canard! v'là p'us de trente fois que vous m'varsez d'liau!
— Pourquoi me tendez-vous votre verre?
— C'est pour trinquer, pardine!

— Toujours.

— Vous n'auriez cependant pas d'agréments si la pièce tombait.

— En ce moment vous n'êtes pas gracieux.

— Je dis ce qui peut arriver.

— Ces suppositions-là sont blessantes pour un homme comme moi.

— Excusez-moi; et pour racheter ma faute, je vous offre une place dans ma loge.

— Je l'accepte.

***

En sortant du théâtre, un marchand de billets court après Dupressoir.

— Monsieur, lui dit-il, ignorant à qui il s'adresse, voulez-vous des billets pour ce soir?

— Vous avez des places?

— Oui; deux fauteuils d'orchestre.

— Combien?

— Quarante francs.

— Voici.

Plus loin un autre marchand l'accoste

— Monsieur désire-t-il des places pour ce soir?

— Oui. Qu'avez-vous?

— Trois fauteuils de balcon.

— Combien?

— Trente francs chacun.

— C'est cher.

— Monsieur, parce que c'est une pièce bien importante.

Cette observation semble faire plaisir à l'auteur, qui donne quatre-vingt-dix francs au marchand.

— J'en ai t'y eu une de ces chances! se dit en lui-même le marchand; je craignais de ne pas pouvoir placer ces billets au même prix qu'au bureau. Heureusement que j'ai trouvé un bon jobard. Ça doit être un provincial qui veut voir les célébrités.

De son côté, Dupressoir s'éloigne en murmurant :

— Si on m'avait vu acheter des billets, moi l'auteur, on aurait bien ri. Ce n'est point pour faire des gracieusetés à des personnes de ma connaissance; mais je tiens à ce que l'on dise que pour ma *première* un fauteuil de balcon s'est vendu trente francs à la porte. Ça me donne de l'importance.

***

Sur les boulevards, il rencontre un de ses amis qui arrive de la campagne.

— Quoi de nouveau à Paris? J'arrive du fin fond de la Normandie, et là-bas on ne sait guère ce qui se passe dans la capitale.

— On donne ce soir une première représentation très-importante.

— Ah! Et en dit-on du bien?

— L'administration fonde dessus les plus grandes espérances.

— As-tu vu la répétition générale?

— Certainement.

— Quelle est ton opinion?

— C'est une comédie charmante et pleine de mots spirituels.

— C'est la première fois que je t'entends dire du bien d'une pièce d'un de tes confrères.

— Elle est de moi.

— Ah! fort bien!... Je disais aussi!...

***

Dès le commencement du spectacle, Dupressoir est installé dans la loge de son ami qui lui a offert une place.

Le premier acte marche assez bien; mais dès la deuxième scène du second acte les spectateurs commencent à murmurer.

— Qu'ont-ils donc? dit l'auteur avec étonnement.

— Je n'en sais rien.

— L'ouvreuse a probablement laissé une porte ouverte, et les spectateurs de l'orchestre qui ont froid se plaignent.

— C'est sans doute cela.

— On rit maintenant.

— Ce rire est assez narquois.

— Vous croyez?

— Je le crains. Mon ami, votre pièce ne marche pas bien.

— Il y a une cabale organisée. J'ai tant d'ennemis! Cela ne peut manquer d'arriver quand on a eu comme moi de nombreux succès.

— Aïe!... un coup de sifflet.

— Je suis certain que ce sont ces maudits journalistes qui font du bruit. On ne devrait pas leur envoyer des billets à ces gens-là, ils font tomber toutes les pièces.

— Mais alors qui rendrait compte de vos ouvrages?

— Est-ce que le public lit les feuilletonistes du lundi?

— Vous êtes ingrat en ce moment envers ceux qui vous ont souvent adressé des éloges.

— Toujours suivis de critiques.

QUELQUES BONS CONSEILS, — par CHAM (suite).



Si vous desirez faire votre provision de bois, rendez-vous sur les boulevards et cassez-y des branches d'arbres. Ne tenez pas compte des observations que l'on pourrait vous faire à ce sujet.

Promenez-vous aux Tuileries, et fouettez sans motifs le premier enfant que vous trouverez sur votre chemin, vous ne tarderez pas à faire connaissance avec sa bonne.

Arrêtez un omnibus pour demander l'heure au conducteur. Cela lui fait toujours plaisir.



Donnez quelque chose au garçon! cela ne sera pas toujours une raison pour qu'il soit content.



Si un monsieur demande un cure-dent, ne croyez pas lui faire une politesse en lui offrant le vôtre.



Si la dame de vos pensées aime la musique, soyez galant, achetez un orgue, et allez-en jouer sous ses fenêtres; elle vous accordera tout pour avoir la paix.

— Mais cependant...

— Taisez-vous, voici une scène charmante, nous allons voir comment le public l'accueillera.

La scène charmante est reçue à coups de sifflets.

— Quel tas d'idiots! s'écrie Dupressoir avec colère. Mais applaudissez, mon ami; en restant là tranquille, vous semblez donner votre assentiment à cette cabale. Si je n'étais pas connu dans la salle, j'applaudirais pour encourager ces malheureux acteurs.

— Je ne vous y engage pas.

— Suppléez-moi donc.

L'ami se met à applaudir à outrance.

Les voisins sont impatientés de voir un monsieur applaudir une pièce qui est détestable.

L'un d'eux se lève et interpelle l'ami de Dupressoir.

— Ah çà, vous êtes donc un claqueur? lui dit-il. Si on vous a donné vingt sous pour applaudir, en voici quarante pour vous taire.

— Souffletez cet insolent, dit Dupressoir à son ami.

— Merci, je ne tiens pas à avoir un duel, surtout pour une cause aussi futile.

— O les amis,... les amis!..., s'écrie avec désespoir l'auteur malheureux. Je vous laisse; de cette façon, vous pourrez vous joindre aux cabaleurs.

Dupressoir sort furieux.

⁂

Le lendemain il va trouver le directeur.

— Eh bien, mon cher, lui dit celui-ci, hier soir nous n'avons pas eu de chance.

— Parbleu!... il y avait une cabale. Pour une première vous ne savez seulement pas composer une salle, vous laissez entrer tout le monde.

— Mais permettez...

— Ensuite tous les acteurs jouaient comme des saltimbanques; il est impossible qu'une œuvre soit bien interprétée par de semblables cabotins; mais comme vous voulez faire des économies, vous refusez d'engager des artistes de talent.

— Cependant...

— Enfin la jeune première portait au second acte une toilette extravagante qui a excité l'hilarité de toute la salle. Sans tout cela, ma comédie aurait obtenu un très-grand succès.

A. MARSY.

ÇA NE SERAIT PAS A FAIRE!

I.

Le besoin d'une locution nouvelle se fait sentir sur la place.

« *Ça ne serait pas à faire!* » a des chances de réussite

QUELQUES BONS CONSEILS, — par Cham (suite et fin).



Soyez franc, la franchise plaît toujours; si vous dinez dans une maison et que le dîner ne soit pas bon, dites-le franchement au maître de la maison, vous pouvez être convaincu que cela lui fera plaisir.



Vous demandez à un ami s'il veut prendre quelque chose. il accepte; vous lui offrez un verre d'huile de foie de morue. Vous croyez probablement que la politesse est faite?



22170

Quand vous irez au Jardin des plantes, approchez-vous bien des animaux pour mieux les étudier; vous trouverez que cette étude a quelque chose qui attire.

Un instant « *Tu t'en ferais mourir!* » semblait tenir la corde.

La concurrence est près de l'emporter.

Mais que deviendra le dicton : *Fallait pas qu'y aille?*

Soyez sans crainte : lorsqu'une locution populaire a fait son temps à l'atelier, au théâtre, voire même au salon, où elle finit toujours par pénétrer, elle part pour la province, et de là s'envole à l'étranger.

Il en est des mots parisiens comme des toilettes de Paris, on fait des uns et des autres des envois dans les départements.

Langue française et modes parisiennes ont fait le tour du monde.

On parle français à Londres, à Madrid, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Berlin, aux États-Désunis, à Saigon, à Pékin... partout!

Tant mieux pour la langue, tant pis pour les modes!

Cherchez donc la cape, la hongreline, le dolman, la polonaise, le gacké, le caftan, la tunique de crêpe, la blouse de roseaux, le pagne ou la simple feuille de figuier.

Vous ne trouvez dans tout l'univers que l'habit noir.

Gustave Aimard m'a affirmé avoir connu au désert, dans le Far-West, un chef indien du nom de Ny-ny-kambo, qui se faisait habiller chez Dusautoy.

Et Moniteur *fils* annonçait l'un de ces derniers soirs que les ambassadeurs japonais allaient prendre la jaquette et le chapeau melon.

Après tout, langue et mode sont inséparables.

Qu'est-ce que la langue française?

Le premier magasin d'habillements du globe, la diplomatie elle-même s'y fournit : ses actes, ses notes, ses protocoles sont écrits en français.

Que sont les littérateurs passés, présents et futurs?

Des tailleurs.

II.

Les premiers tailleurs français, Thibault de Champagne, Alain Chartier, Charles d'Orléans, François Villon, Mathurin Régnier, Bertrand, Théophile, Clément Marot, Ronsard, Rabelais, trouvant une langue barbare, inintelligente, inintelligible, l'affublent à la grecque, à la romaine, à l'allemande.

Malherbe paraît, il poétise cette langue informe, et l'habille d'un vêtement simple et de bon goût.

Puis arrivent les maîtres :

Corneille, Racine, Molière, la Bruyère, Pascal, Bossuet, Fénelon, Boileau, la Fontaine, madame de Sévigné....

Ces admirables habilleurs du dix-septième siècle, qui, revêtant la langue d'éternels habits neufs, la voilent avec pudeur, la drapent avec noblesse, et font courir sur son costume des broderies de perles, des fleurs, des larmes, des étoiles.

III.

Il existe dans la friperie de la langue française une infinité de locutions tombées en désuétude, démodées, oubliées, à ce point qu'elles ne sont même plus intelligibles, et qui cependant avaient deux mérites :

La concision, l'harmonie imitative.

Qui osera remettre en honneur ces vieux mots du vieux temps?

Personne.

On aime mieux franciser l'anglais que revenir au gaulois.

Décrochons quelques vieux habits.

Amignarder — *dorloter de façon délicate.* — N'est-ce pas là une jolie expression, bien douce, bien suave, qui, avec sa double racine, amitié, mignardise, paraît faite pour courir sur des lèvres de femme?

Accravanter — *accabler* — *écraser.* — N'y a-t-il pas un juron qui sacre dans les deux premières syllabes, et de la vantardise dans les deux autres?

D'Artagnan a dû se servir de cet infinitif bravache, qui roule l'r comme un cinquième acte d'Ambigu.

Anguilloneux — *rempli de fourberie* — *enclin à tromper.* — Que cet adjectif peint bien l'homme insinuant, doucereux, de mauvaise foi; l'homme qui vous glisse dans la main comme une anguille!

Bobandiner (se) — *se rengorger.* — Un vrai verbe dominical à l'usage des endimanchés. — Un simple changement de lettre : un D au lieu du second B, et voilà monsieur de l'infinitif qui fait le *beau* et se *dandine.*

Caquetoy — *endroit où se réunissent les femmes pour babiller.* — Il semble, en effet, qu'on entende *caqueter* ces dames. — Le mot n'est pas galant; mais il est de Scarron, le premier mari de madame Louis XIV. — C'est le cas de placer cette sortie d'un prédicateur qui, lisant en chaire l'évangile de la Samaritaine, s'écrie : « Ne vous étonnez pas de la longueur de cet évangile, » une femme y *caquète.* »

Chocailler. — N'entendez-vous pas résonner le choc des verres? *Chocailler, s'enivrer à cheval sur un tonneau* — dit la définition des bons vieux vocabulaires.

Voyez-vous le vigneron d'Argenteuil, pansu comme Silène, à califourchon comme Sancho? — Il aime à choquer son verre; — mais choquer... ce n'est pas assez... c'est trinquer en boudeur, à de longs intervalles... — tandis que *chocailler*, c'est trinquer en bon vivant, à tous coups... — Il y a de tout dans ce joyeux mot : le bouchon saute, le glouglou chante, le vin rit, le flacon s'étoile... — Je crois même, Dieu me pardonne! qu'il est resté des grains de plomb dans la bouteille.

Chocailler, ce mot-là donne soif... — Mais prenez garde!... d'abord on *beuvotte*, puis on *beuvaille*, et enfin l'on *beuvasse*...

Ce gai trio de verbes invalides ne descend-il pas, clopin-clopant, les degrés de l'ivresse?...

Gloriette — *petite maison de plaisance.* — N'est-ce pas plus coquet cent fois que cottage, pavillon, chalet, pied-à-terre ou villa, et le bourgeois du temps jadis ne devait-il pas, à bon droit, se montrer glorieux de sa *gloriette?*

Humblesse. — Plus humble qu'humilité, devait cependant tenir tête à noblesse — au moins pour la rime.

Mercadant — *Marchand qui fait de petites affaires.* — Qui sait si Balzac n'a pas tiré de cet ancien mot le nom de Mercadet?

. . . .

Arrêtons-nous ici, de peur d'écraser le lecteur à coups de lexique.

IV.

De nos jours, voici comment nos tailleurs littéraires habillent la langue française.

Hugo lui taille dans le manteau de Shakspeare un pourpoint, qu'il soutache d'aperçus gigantesques et d'antithèses monumentales.

Lamartine l'enveloppe dans un nuage de pourpre et d'azur, et la coiffe d'un rayon de soleil.

Gautier l'habille à l'indienne et coud ses phrases avec du sanscrit et des mots retrouvés.

Dumas lui prodigue des milliers de robes changeantes, toutes plus à la mode les unes que les autres.

Barrière lui tresse des couronnes de *mots* qui brillent comme des perles et éclatent comme des fusées.

Arsène Houssaye la déguise en coquette Régence et lui jette un œil de poudre.

About la costume en Amazone et lui fait enfourcher une locomotive... — Hurrah! c'est l'express du *Progrès!*

Paul de Kock la déshabille en grisette : fleurs dans les cheveux, rire au regard, chanson aux lèvres.

Messieurs du roman-feuilleton la promènent dans un carnaval éternel.

Messieurs du vaudeville la patoisent.

George Sand lui rend sa grandeur, sa poésie, son éloquence, sa royauté...

ALEXANDRE FLAN.

(*La suite à un prochain numéro.*)

FANTASIAS.

Le singe! encore le singe!

Quand Paris empoigne une toquade, il faut qu'il aille jusqu'au bout, qu'il la pressure, qu'il en exprime tout ce qu'elle peut contenir de ridicule.

On avait vu tant d'hommes faire les singes, que cela surprend de voir un singe faire l'homme.

M. Arnault, de l'Hippodrome, en dessèche d'envie.

Les petites dames en brûlent d'enthousiasme, — et le caissier du Cirque s'en frotte les mains.

Bien plus, les théâtres dits de genre ont commencé à traiter le sujet à la mode.

Les Folies ont repris *Jocko*.

On assure qu'en outre M. d'Ennery met la première main à un drame intitulé :

LE SINGE DE MA MÈRE.

M. Dugué, à un re-drame historique intitulé :

ROQUELAURE ou LE SINGE DE L'HISTOIRE.

M. Émile Augier, à une comédie :

LES SINGES EN HABIT NOIR.

M. Labiche, à un vaudeville :

J'AI MANGÉ MON SINGE.

M. Ponsard, à une tragédie :

LE SINGE DU PÉLOPONÈSE.

Nous voilà tous *quadrumonomanes !*

***

La distribution des récompenses de l'Exposition est chose accomplie.

Par une excellente innovation, on a, cette année, adopté un système d'après lequel le public se trouve appelé à confirmer par ses suffrages — ou à contredire — l'opinion du jury qui a décerné les prix.

On s'accorde du reste généralement à reconnaître que l'équité et l'intelligence ont présidé à cette répartition des faveurs administratives.

On n'en a pas toujours autant dit, et jadis c'était un peu différent, souvenez-vous-en.

C'était sous le régime du favoritisme artistique.

X..., peintre d'une médiocrité nauséeuse, mais homme à courbettes, très-empressé à faire sa cour et à rendre mille petits services aux puissants, avait été mis sur la liste des récompensés.

Tolle général.

— Comment! X... a une médaille... A quel titre?

— Parbleu! fit Horace Vernet, très-franc en son parler, à titre de commissionnaire.

***

Après la *Bataille de Solferino*, le tableau qui au Salon attire le plus la foule, c'est celui où M. Gérôme a représenté une Rigolboche exotique se livrant à une danse échevelée.

C'est un vif succès.

Aussi les amis du peintre ont-ils décerné à l'auteur un surnom commémoratif de cette toile.

Ils l'appellent :

Le vainqueur de la grande Almée.

***

— B..., homme de lettres sans ouvrage, briguait l'honneur d'entrer dans un journal qui n'est pas précisément réputé pour l'esprit de ses rédacteurs.

Cette prétention de B... n'était justifiée que par sa propre incapacité.

Aussi la galerie s'en étonnait-elle à bon droit.

— Comprend-on qu'il ait le toupet de vouloir écrire dans.....

— Il y arrivera, fit Barrière.

— Allons donc!... sans mérite?

— N'importe, avec des protections.

— Bah!

— Je vous dis *qu'il a des inintelligences dans la place!*

***

Il paraît qu'on les fait encore comme cela.

La scène se passait au palais dit de l'Industrie, parce qu'on y expose des taureaux, des fleurs, des fruits et des tableaux.

Ils étaient deux devant un intérieur réaliste représentant une femme ourlant des torchons.

— De qui donc? murmura l'un.

Et il allait chercher au livret, quand l'autre le retenant :

— Pourquoi?... Est-ce que tu ne vois pas que c'est *un tableau de couture?*

Il paraît qu'on les fait encore comme cela.

***

Il était épris d'une demi-mondaine.

Épris au point de faire la plus suprême des sottises.

Au point de l'épouser!

Et comme un de ses amis lui demandait s'il avait renoncé à ce projet insensé :

— Jamais... Ce mariage-là ne me sort pas de la tête.

— Cela viendra plus tard, répliqua l'ami.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Comédie française, qui a déjà emprunté au Gymnase bien des comédiens, vient de reprendre une des plus charmantes comédies de l'heureux théâtre de M. Montigny.

Les nobles sociétaires de la rue Richelieu peuvent dormir sur les deux oreilles; tandis qu'ils refusent les auteurs avec une rare persistance, les autres directeurs s'emparent des meilleures comédies de l'époque, et, tout en travaillant pour eux, ils travaillent pour la Comédie française.

Quand un ouvrage a été joué deux cents fois chez M. Montigny, il peut encore fournir rue Richelieu une longue et honorable carrière, comme disent les journaux de théâtre.

C'est humiliant pour le Théâtre-Français, mais très-honorable pour le théâtre du Gymnase.

Voici donc *le Gendre de M. Poirier* installé dans la fameuse maison de Molière, et il y fait assez bonne figure.

C'est une charmante et très-gracieuse comédie, une des meilleures que le théâtre contemporain ait produites; ce fut d'abord un charmant roman de M. Sandeau avant de devenir une ravissante comédie de M. Emile Augier. On connaît la lutte entre le sac et le parchemin, entre le gentilhomme ruiné et l'ambitieux bourgeois, qui, après quarante années de mercerie, voudrait bien se retirer dans une bonne pairie; l'ambition du bourgeois folichon est excessive, mais avec une fortune colossale et un gendre qui a des relations, on peut aspirer à toutes les dignités. Lorsque Poirier voit s'écrouler sa pairie, il met son gendre au pain sec comme un écolier; c'est une excellente vengeance de boutiquier, mais un médiocre procédé de pair de France. On connaît le dénoûment; on connaît tous les détails de cette ingénieuse pièce, chacun l'a vue et voudra la revoir; elle a été supérieurement jouée au boulevard Bonne-Nouvelle, et elle est suffisamment interprétée rue Richelieu.

Le rôle de mademoiselle Poirier, devenue par son mariage la marquise de Presles, a été créé par la grande comédienne qui s'appelait Rose Chéri; je n'ai pas vu la pièce à la création, mais plus tard madame Victoria Lafontaine a déployé dans ce rôle toute la grâce et l'énergie de son talent. Le Théâtre-Français, en prenant la comédie du Gymnase, n'avait qu'à laisser le rôle à l'ex-pensionnaire de M. Montigny; on a préféré la remplacer par mademoiselle Favart; la comédie n'a rien gagné à ce changement dans la distribution.

Mais, en revanche, on a donné au mari de madame Victoria le rôle du duc de Montmeyran : Lafontaine a l'air de s'ennuyer beaucoup dans l'austère maison de Molière; il est entré par la rue Richelieu, qu'il sorte bien vite par la rue Saint-Honoré. Cet artiste fantaisiste n'est pas à sa place dans un théâtre où l'originalité est défendue. M. Provost a fait Poirier; ce fut le plus grand succès de Lesueur, qui s'incarnait dans le type de ce grotesque boutiquier qui semblait avoir plutôt envie de la clientèle de messieurs les pairs que de la pairie elle-même : le Poirier de M. Lesueur eût vendu des bougies dans les couloirs du Luxembourg, le Poirier de M. Provost a plus d'aplomb et est plus sûr de ses millions et de sa valeur; c'est peut-être plus vrai, mais à coup sûr moins amusant. Bressant est charmant et distingué comme toujours.

Le théâtre des Variétés a enfin donné ses fameux *Coiffeurs*. On avait fait circuler le bruit que les hommes qui rasent et frictionnent les Parisiens étaient mécontents d'être mis à la scène : nous avions déjà le parti clérical, le nouveau vaudeville devait nous montrer le parti coiffeur!

Est-ce ce fameux parti coiffeur qui a quelque peu sifflé le nouveau vaudeville?

Les Coiffeurs n'ont pas réussi à la première représentation avec ou sans le concours du parti coiffeur. On a généralement trouvé cette chose assez vieillotte et peu amusante; M. Grangé a eu assez de succès au théâtre pour se consoler facilement; il a vingt fois réussi au théâtre du Palais-Royal, et c'est évidemment un auteur de mérite à qui l'on n'a pas toujours rendu justice.

Quel besoin avait-il de s'attaquer au parti coiffeur?

Le voilà forcé de se raser lui-même, s'il ne veut pas exposer sa personne au rasoir vengeur du parti coiffeur!

Le deuxième acte se passe dans la loge d'Anita la comédienne.

On aurait véritablement bien fait de supprimer cet acte; il est tout à fait inutile de présenter au public les tripotages des petites actrices : cette loge est un vrai coupe-gorge, une succursale de la forêt de Bondy! On y détrousse le voyageur, on lui fait payer les notes des coiffeurs; on s'y livre effrontément aux plus viles spéculations sur le porte-monnaie d'un idiot vieillard!

C'est triste!

Mademoiselle Georgette Ollivier a été très-charmante dans un petit rôle de collégien : cette jeune comédienne fait de sérieux progrès.

ALBERT WOLFF.

L'ambassade japonaise s'est rendue dans l'atelier de M. Nadar, boulevard des Capucines, où elle a passé toute une après-midi à poser dans ses divers costumes d'apparat et de guerre. Mais ce ne sont pas les différentes opérations photographiques ni les nombreuses curiosités de cet atelier, avec son rocher et sa cascade, qui ont surtout attiré leur attention, ils s'intéressaient principalement aux ascensions prochaines et passées du ballon *le Géant*, dont ils voyaient les accessoires : ancres, cercle, literie, etc. Ils accablaient M. Nadar de questions, et ils ont tenu à emporter chacun les gravures du journal *l'Aéronaute*.

La royauté de Voltaire s'étend de jour en jour, aussi le beau livre de M. Arsène Houssaye, LE ROI VOLTAIRE, *sa généalogie, sa jeunesse, sa cour, ses ministres, son peuple, son Dieu, sa dynastie*, vient d'être réimprimé pour la cinquième fois par l'éditeur H. Plon en un magnifique volume in-octavo, orné de la gravure de La Guillermie, d'après le dessin de Moreau le jeune, *le Couronnement de Voltaire*. — Prix : 6 fr. *franco*.

La livraison de mai du *Monde judiciaire*, la piquante petite revue des tribunaux, rédigée par M. Norbert-Billiart, vient d'être mise en vente. *Le Monde judiciaire* paraît le 5 de chaque mois. Prix de l'abonnement pour Paris et les départements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Chaque livraison se vend 1 fr. — On s'abonne à Paris, chez E. Dentu, éditeur, Palais-Royal, 13 et 17, galerie d'Orléans.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 438. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 21 Mai.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PROMENADE AU SALON DE 1864, — PAR BERTALL.



22177

MM. Baudry et Cabanel, ayant eu grand succès à l'Exposition de 1863, sèment de la graine de Vénus et de baigneuses pour la récolte de 1864.



22178

LA BATAILLE DE SOLFERINO, par Meissonier.

— Faut être juste, il y a plus de mouvement autour du tableau que dedans!



22179

— Dis donc, papa, où donc est la boîte où l'on serre tous ces jolis petits dadas le soir?

PROMENADE AU SALON DE 1864, — par BERTALL (suite).



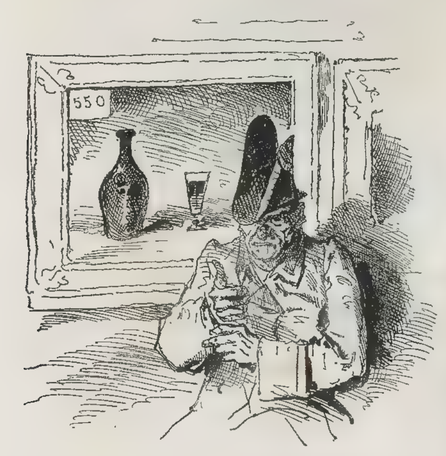
22180

1223. LES POUPÉES A VINGT-NEUF SOUS, par LÉVY
Ces poupées, dans le style néo-grec d'Allemagne, sont destinées à faire une révolution dans la grande industrie des poupées à ressort.



22181

2555. SPÉCIMEN DE BŒUFS AMÉLIORÉS par la méthode CLÉSINGER.
Race durham-romano-charolaise, échine longue de six mètres, indiquant un filet long et résistant; trois jambes seulement; une seule corne; les os sont presque abolis pour faire place à la viande.
— Nous signalons ce remarquable produit au bureau d'encouragements et récompenses (ministère de l'agriculture).



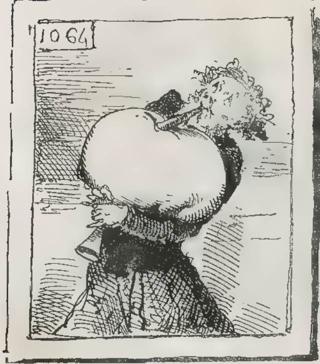
22182

550. LE SUPPLICE DE TANTALE.
Une nature vivante pres d'une nature morte.



22183

263. JE CROIS QU'IL NE PLEUT PLUS, par BRION.
Le Noé de M. Brion n'ayant pu se procurer qu'une petite arche d'occasion, a fait comprimer tous ses animaux par le procédé Choflet pour les faire tenir sous le plus petit volume possible.



22184

1064. UN MONSIEUR QUI JOUE DU BINIOU, par LAFONT.
Il est heureux, c'est le biniou de sa mère.



22185

1814, par MEISSONIER.
Quel dommage que Meissonier n'ait pas fait peindre ce tableau-là par M. Yvon sur une toile de dix mètres, on lui aurait donné bien sûr la médaille d'honneur!



22186

1363. LE FRICANDEAU AU JUS, par M. MILLET.
Deux gâte-sauce portent un fricandeau en ville, une pauvre vache qui passe reconnaît les restes de son veau malgré la triste manière dont M. Millet l'a accommodé. Ce n'est pas un tableau, c'est une élégie.

PROMENADE AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



22187

49. LA VALKYRIE, par Arbo.



22189

1008. UNE JUDITH QUI A LE BRAS LONG, par Jolin.
Certainement cette Judith est une femme élégante et bien mise, mais franchement Holopherne aurait bien dû se méfier....



22190

639. UN REPOUSSOIR, par Dupuis.
Achélaüs ayant pris la résolution de mourir de faim, repousse le mur et toute espèce d'aliments.



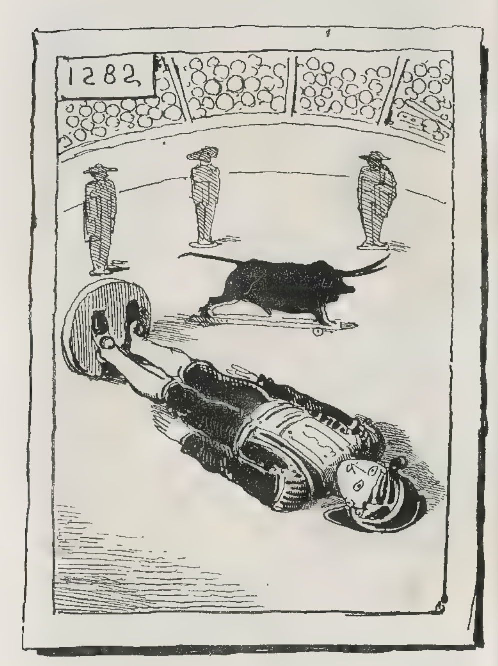
22188

1860. DEUX SOEURS SE PROMENANT DANS UN AQUARIUM, par Tissot.
Cette idée est des plus originales, et rendue avec un rare talent.

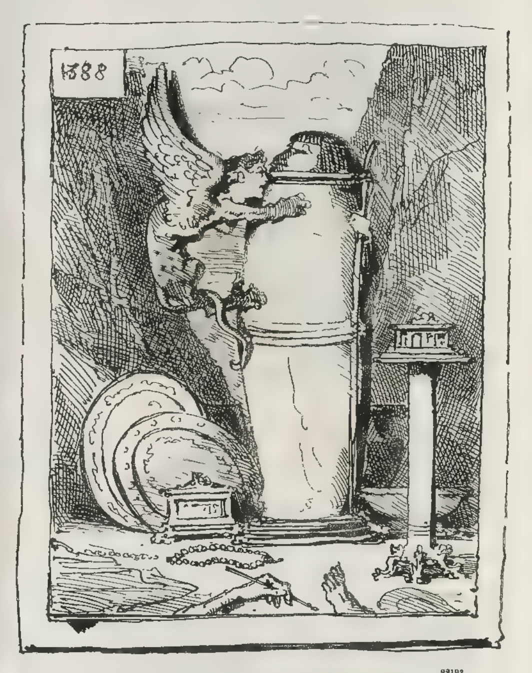


1180. UN DÉJEUNER DE GARÇON, par Leloir.
— Arrivez donc, mon bon ami, nous vous attendons pour déjeuner.

PROMENADE AU SALON DE 1864, — par BERTALL (suite).



1282. JOUJOUX ESPAGNOLS ACCOMMODÉS A LA SAUCE NOIRE DE RIBERA, par DON MANET Y COURBETOS, Y DORÉOS, Y RIBERA, Y ZURBARAN DE LAS BATIGNOLAS.



1388. SCÈNE DE PILLAGE, par MOREAU.
Objets d'art pillés dans les ateliers de Mantegna et de Desgoffes, et transportés dans les montagnes par des brigands.

Cette scène de pillage est reproduite avec un grand talent. On admire beaucoup le vase du milieu et son anse, dessinés d'une manière si élégante et si magistrale.

LE CAUCHEMAR DES DIRECTEURS.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Anatole Duroseau, dit *le Cauchemar des directeurs*.

Et en voici la cause :

Anatole est un auteur dramatique, ou du moins il aspire à le devenir.

Il a en portefeuille trois drames, sept grandes comédies, et un nombre incalculable de vaudevilles; on croit même qu'il a un grand opéra dont il ferait faire la musique par Rossini, « s'il *n'était pas si paresseux;* » c'est lui qui le dit.

Duroseau n'a encore eu rien de représenté, mais il cherche à se faire recevoir une pièce, une comédie de mœurs en trois actes intitulée : *Les femmes légères*.

Pour vous faire mieux connaître M. Duroseau, nous allons vous prier de le suivre au milieu de ses pérégrinations afin de placer sa comédie.

***

Il se présente chez la portière du théâtre, le premier obstacle à franchir.

— Monsieur le directeur y est-il?

— Non.

— Cependant, hier, vous m'avez dit qu'on le trouvait à cette heure-ci.

— Je me suis trompée.

Anatole pense alors que sans argent on ne vient à bout de rien en ce monde vénal, et tirant de sa poche une pièce de cinq francs, il la remet poliment à la concierge en disant :

— Êtes-vous bien sûre que le directeur n'y soit pas?

— Il est peut-être rentré pendant que j'étais occupée; montez au premier étage, c'est la porte à droite.

— Enfin! s'écria Anatole en escaladant les marches de l'escalier.

***

Il arrive devant la porte indiquée.

— Votre nom? lui demande le garçon de bureau.

Comme Anatole n'est pas connu du directeur, il se garde bien de dire son nom.

Puis il se fait la réflexion suivante :

— Si je me fais annoncer comme étant un auteur qui apporte une comédie en trois actes, le directeur s'empressera de me fermer la porte au nez. Je vais avoir recours à une petite ruse.

Puis se tournant vers le garçon de bureau :

— Veuillez dire à votre maître que je suis un créancier.

Duroseau savait bien que si on congédie un auteur, on reçoit toujours très-poliment un créancier.

Il connaissait fort bien les directeurs, il y avait si longtemps qu'il fréquentait ce monde!

En effet, le garçon de bureau le pria gracieusement d'entrer dans le cabinet directorial.

***

— Monsieur, dit-il à l'impresario, je ne suis pas heureusement pour vous un créancier, mais un auteur, et je viens vous apporter une comédie en trois actes.

Le directeur fit une grimace significative.

— J'ai droit à toute votre bienveillance, continua-t-il, car j'ai d'excellentes recommandations.

— Lesquelles?

— Je suis l'ami intime du neveu du frère du souffleur; voici une lettre qui vous prouvera que je dis la vérité. Voulez-vous en prendre connaissance?

— C'est inutile.

— Ma pièce est une comédie de mœurs, intitulée *Les femmes légères*, titre piquant, comme vous le voyez.

— Mais permettez, il y a huit jours, ne m'avez-vous pas envoyé ce manuscrit?

— Oui; mais je vous le rapporte, parce que vous n'avez pas daigné en prendre connaissance, bien que vous m'ayez répondu que ma comédie ne pouvait convenir à votre théâtre.

— Cela prouve donc que je l'ai lue.

— Permettez-moi de vous donner un démenti, car pour m'assurer si vous la lisiez, j'avais eu le soin de coller légèrement deux feuillets. Vous m'avez renvoyé mon manuscrit, et j'ai retrouvé les deux pages se tenant toujours; preuve évidente du contraire de ce que vous m'affirmez.

— Pour avoir l'idée de l'intrigue d'une pièce, il n'est pas nécessaire de lire attentivement chaque page, il suffit de la parcourir.

— C'est une erreur. Mais il est inutile de chercher à vous disculper, vous êtes tout excusé, car vous n'aviez pas l'avantage, c'est-à-dire je n'avais pas l'honneur d'être connu de vous. Mais maintenant que je vous suis chaudement recommandé, j'espère que vous me ferez un meilleur accueil.

— Mais puisque je vous dis que...

— Je vais vous lire les premières scènes.

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui; j'ai un rendez-vous d'affaires.

— Où cela?

— Très-loin d'ici.

— Tant mieux.

— Pourquoi cela?

— Je vous lirai le premier acte de ma comédie chemin faisant.

— Je prends une voiture.

— Cela vaut encore mieux, nous serons moins dérangés par les passants.

— Quel cauchemar! murmure le directeur.

PROMENADE AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



22194

Il y a foule devant ce tableau ; il n'y a pas besoin de demander si cela représente des baigneuses.



22195

2744. UN SAC DE POMMES DE TERRE VITELOTTES, par Préault.

On remarque avec intérêt comme les vitelottes sont disposées avec esprit, de manière à rappeler Vitellius, et chacun applaudit à cette touche tirebouchonesquement magistrale. L'auteur continue à donner de brillantes espérances.

Et il se sauve à toutes jambes, sans rien dire à l'auteur.

— Si je n'ai pas encore eu de pièces jouées, pense celui-ci, c'est que je n'ai pas été assez tenace avec les directeurs.

Il faut leur mettre le couteau sur la gorge.

Anatole Duroseau est installé dans un restaurant, il semble inquiet, et son regard ne quitte pas la porte.

— C'est curieux, murmure-t-il, je ne le vois pas arriver. On m'a pourtant affirmé qu'il venait dîner tous les soirs ici.

Quelque mauvais plaisant m'aurait-il induit en erreur? Si j'en étais sûr, je me vengerais.

Il est possible qu'il dîne en ville. Non, le voici; merci, mon Dieu!

Le directeur — car c'est lui qu'Anatole attend — entre dans le restaurant, et s'assied devant une table sans remarquer son cauchemar.

Comme celui-ci craint de le voir partir s'il s'approche trop tôt de lui, il attend qu'il ait commandé son dîner.

Au moment où le directeur commence à manger son potage, Duroseau court s'asseoir auprès de lui.

— Tiens, c'est vous, fait-il avec étonnement, je suis enchanté de vous rencontrer ici, et je bénis le hasard qui nous fait dîner à côté l'un de l'autre.

Le directeur reste interdit, et ne trouve rien à répondre.

— Si vous le permettez, continue l'autre, je vais vous faire la lecture du premier acte de mes *Femmes légères*. Vous pourrez manger tout en daignant écouter la lecture que je vous ferai. J'ai justement mon manuscrit sur moi.

Le directeur, qui commençait à manger du poisson, avale une arête en entendant la proposition de ce gêneur.

Comme l'arête demeure en travers dans le gosier, le directeur se pâme et passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

En moins d'une minute Duroseau s'est précipité dans la cuisine, a pris un poireau, l'a plongé dans la gorge du patient et en a retiré l'arête.

— Je vous remercie, monsieur, vous m'avez sauvé, dit le directeur.

— Pour la peine, vous daignerez bien écouter la lecture de ma comédie.

— Pas ce soir, cet accident qui m'est arrivé m'a bouleversé tout l'esprit.

— Je conçois cela.

— Je ne remettrai plus les pieds dans ce restaurant, se dit le directeur en s'en allant; de cette façon je ne rencontrerai plus ce garçon, auquel je dois malheureusement de la reconnaissance.

***

A minuit le directeur rentre chez lui.

En montant l'escalier il se jette dans une masse informe.

C'est Anatole Duroseau, qui, en attendant le directeur, s'est endormi sur les marches du deuxième étage.

A la lueur vacillante de son chandelier, l'impresario reconnaît son cauchemar.

— Comment!... encore vous! s'écrie-t-il.

— Je ne veux pas que vous vous couchiez sans prendre connaissance de ma comédie.

— Allez au diable.

— Vous ne passerez pas.

— C'est ce que nous verrons.

Le directeur pousse Anatole par les épaules, et l'infortuné auteur des *Femmes légères* roule jusqu'au bas de l'escalier.

Le concierge, réveillé en sursaut, croit qu'il y a des voleurs dans la maison. Il se précipite hors de sa loge avec un manche à balai et tombe sur Duroseau, qu'il jette dans la rue.

A. Marsy.

ÇA NE SERAIT PAS A FAIRE!

(Suite et fin.)

V.

Locutions mises aux *vieux habits, vieux galons:*

Avoir un cheveu dans l'existence — éprouver un ennui quelconque.

Se la casser, ou *jouer la Fille de l'air* — partir, s'en aller, brûler la politesse.

Se monter le coup — s'en faire accroire.

La faire à l'oseille — parler d'une façon aigre, se montrer rêche et désagréable.

Envoyer quelqu'un à la balançoire, à l'ours, à Chaillot — le « Allez vous faire lanlaire » de nos aïeux.

Avoir une araignée dans le plafond — être aux trois quarts toqué, à moitié fou, tout à fait crétin.

EXPRESSIONS DÉMODÉES, MAIS NON DÉMONÉTISÉES.

Tripoter le carton, maquiller les brêmes — termes de tripot : arranger les cartes; *se faire émécher* — perdre au jeu : quand on a perdu, il n'y a plus mèche.

Ça me coupe la figure à quinze pas — être surpris, étonné, épaté, renversé.

Non, c'est que je tousse! — donner un démenti, en ayant bien soin de ne pas tousser; donc, si l'on ne tousse pas, c'est que le fait que l'on soutient être faux est réellement faux. — (Ouf!)

Débiner le truc — terme de coulisse importé à l'atelier : expliquer à l'avance comment se cuisine telle ou telle chose.

Elle est mauvaise — sous-entendus la plaisanterie, la charge, la farce, la cascade.

Faire sa Sophie — se poser en chipie, en vertu, faire sa femme du monde; Molière a dit, dans Georges Dandin : « Ne faites pas tant votre *sucrée*. » — Il écrirait maintenant : *Ne faites pas tant votre Sophie.*

MODES DE SAISON.

Fallait pas qu'y aille! — aux trois quarts usé, à force d'applications.

Tu t'en ferais mourir — sous-entendu de plaisir. — C'est-à-dire que si je consentais à ce que tu demandes, tu en mourrais de joie.

Tu t'en ferais sauter le système — même définition : tout ton pauvre être en éclaterait de plaisir.

Tu peux te fouiller — réponse méprisante à l'adresse des cocodès d'occasion qui se croient assez riches pour frayer avec les gandins et les biches. — (*In extenso :* — Tu peux te fouiller, mon petit; tu verras que tu n'as pas assez d'argent pour partager nos folies et assez de crédit pour espérer nos dettes.)

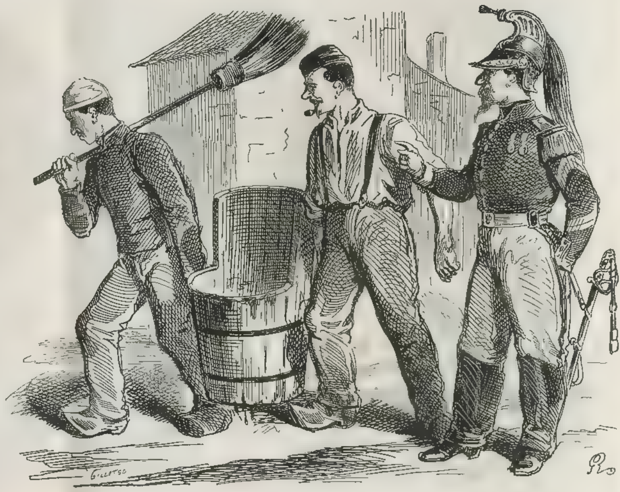
CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



21196

LA TOILETTE.

— Voyons, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?...



22197

— Dites donc, vous, là-bas, vous avez toujours un air de faire votre service à contre-cœur.
— Dame!... brigadier.....
— N'y a pas de dame; on a du goût à la besogne ou on n'en a pas..... je ne connais que ça.

Ça ne serait pas à faire! — le dernier-né des mots ayant cours, demande quelques développements.

VI.

Ça ne serait pas à faire est d'origine démocratique; il a dû naître dans un atelier quelconque où un contre-maître invitait un ouvrier à venir travailler le lundi, et l'ouvrier de répondre : *Ça ne serait pas à faire.*

Il est passé de là dans la bouche d'un cocher qu'un bon provincial voulait faire marcher au-dessous du tarif.

Puis l'expression est arrivée dans le monde des domestiques : « Vous vous lèverez à six heures du matin, — » leur disait-on; — madame ira avec vous au marché, » vous cesserez de fréquenter l'armée française. » — Et les bobonnes ont répliqué : *Ça ne serait pas à faire!...*

Enfin, certain diable devenu ermite a dû morigéner quelque étoile de la bicherie parisienne : « Revenez à la » robe d'indienne, au travail à l'aiguille; retournez en » journée, rachetez vos fautes... » — Et la gandine de hausser les épaules : « De quoi! lâcher le panier pour » prendre une troisième sur le railway de la vertu!... *Ça ne serait pas à faire!...*

Tout ceci n'est qu'hypothèses; toujours est-il que, à l'heure qu'il est, la locution susdite a droit de cité.

EXEMPLES :

A l'Exposition — on prétend que Marchal va retirer sa *Loue des servantes*, et Wilhems sa *Visite à l'accouchée.* — Cri public : *Ça ne serait pas à faire!*

A l'Institut — décidément M. Autran l'emportera sur Jules Janin : — *Ça ne serait pas à faire!*

Etc., etc.

Il ne manque plus à la locution nouvelle que *sa* chanson pour lui conquérir une immortalité de quatre-vingt-dix jours.

Soyez certains que cette chanson sera faite.

Un peu plus j'allais l'écrire, mais l'écho me redit : *Ça ne serait pas à faire!*

Alexandre Flan.

ASSEZ DE SHAKSPEARE.

Ils sont enfin passés, me disais-je, ces jours jubilaires et shakspeariens où il était poussé à tant de braves garçons une fraise tuyautée autour du cou, où il semblait que Stradford-sur-l'Avon fût la capitale du monde, et où on se croyait transporté au temps de la reine Élisabeth. La légende shakspearienne sévissait d'une cruelle façon; Barbanchu prenait le nom de Tybalt, Tartempion celui de Mercurio, et le poëte Cascadoux disait à sa blanchisseuse : Appelle-moi ton Roméo!

Ils sont enfin passés ces jours jubilaires, comme le chant du rossignol; ils se sont enfin évanouis ces jours shakspeariens, comme le chant de l'alouette.

Je le croyais du moins.

Tout à l'heure on vient de me remettre une lettre : je l'ouvre; savez-vous ce qu'elle contient? Un portrait de Shakspeare que chaque convive du banquet de Shakspeare devait trouver sous sa serviette, aimable surprise du photographe Pierre Petit, dont il ne veut pas faire tort aux souscripteurs; le banquet a été interdit, mais rien ne s'oppose à la remise du portrait.

Depuis ce temps-là, je n'ouvre pas une lettre sans trembler; je m'attends à chaque instant à lire :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous adresser le discours que je comptais prononcer au dessert du banquet en l'honneur du grand Shakspeare; il ne faut pas que ce morceau soit perdu pour la gloire de ce vaste génie.

» Votre confrère en Shakspeare. »

« Monsieur,

» Je comptais shakspeariser avec vous le verre à la main au Grand-Hôtel, et vous lire l'ode suivante en l'honneur du poëte de l'humanité; le gouvernement ne l'a pas voulu : *The government must be obedied*, comme dit Boltom dans le *Songe d'une nuit d'été.* Je vous adresse donc ce morceau de poésie, qui me semble tout à fait dans la manière de l'homme immense dont il s'agissait de fêter le jubilé tricentenaire.

» Votre coproscrit du banquet. »

Un de mes amis, qui, en sa qualité de commissaire du banquet en l'honneur de Shakspeare, a contribué à la rédaction du programme, m'a donné le tableau des diverses pièces de littérature qui devaient y être prononcées.

Toasts en prose, toasts en vers, discours en prose, discours en vers, odes, sonnets, hymnes, invocations, le tout donne le chiffre de deux cent cinquante-cinq morceaux, sans compter les pièces inspirées par l'enthousiasme du moment; le comité avait dû en outre refuser un nombre au moins égal de toasts, discours, etc., dont les auteurs s'étaient réunis pour former un banquet shakspearien des refusés.

Qu'allons-nous devenir, si tous ces messieurs suivent l'exemple du photographe Pierre Petit? On a trop parlé de Shakspeare, on en parle trop; si on continue à en parler, il est perdu. Quant à moi, dût le comité shakspearien m'assimiler aux montreurs d'ours du temps de la reine Élisabeth, si on ne reste pas au moins un an et un jour sans publier une seule ligne sur son compte, sans prononcer une fois son nom, je passe dans le camp de Voltaire; je déclare hautement que Shakspeare n'est plus qu'un barbare frotté de génie, et qu'il ne faut l'appeler ni Will ni William, mais Gille Shakspeare.

Paul Girard.

FANTASIAS.

La science a été sur la sellette en ces derniers temps.

Avez-vous fait une remarque?

C'est que chaque fois qu'on ordonne une expertise, les experts sont toujours en désaccord.

Il suffit pour s'en convaincre de repasser la liste des procès célèbres.

L'affaire de la Pommerais est venue confirmer cette règle sans exception.

Une chose m'a surtout frappé dans le rapport des médecins, c'est l'expérience des grenouilles.

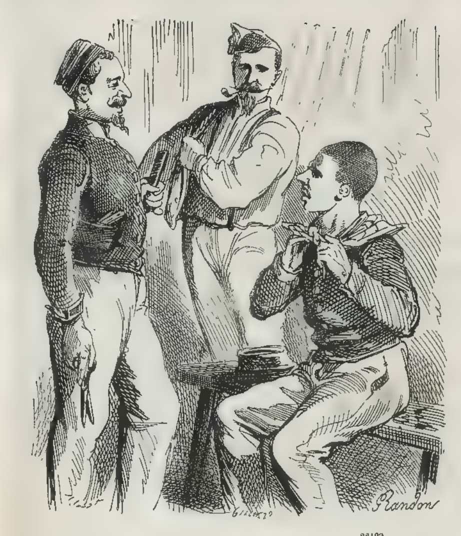
Les expérimentateurs ont déclaré avoir écorché vives des grenouilles, — qui sont mortes au bout d'un certain temps.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22198

— Impossible, chère amie! mais consolez-vous! c'est peut-être la seule chose capable de résister à la puissance de vos charmes.



22199

— Et maintenant mossieu voudra bien me dire de quel côté mossieu désire que je lui fasse sa raie.

Je désirerais savoir ce que les médecins auraient fait à leur place?

***

On a fait jadis un vaudeville sur *un Mari qui se dérange*.

Mais un mari trop rangé!

N'y a-t-il pas là un autre sujet non moins palpitant?

Je recommande à celui qui l'entreprendrait le dialogue suivant pris sur le vif.

UNE DAME. — A demain.

UN MONSIEUR. — Sans faute?

— Puisque je t'en réponds.

— Dans la soirée?

— Oui.

— Mais si ton mari allait vouloir sortir?

— Puisque je te dis qu'il se couche à neuf heures?

***

C'était à l'une des dernières soirées de la saison :

Car déjà mai en fleurs rit dans les champs, le rossignol fait entendre...

Voir pour plus de détails la boutique à quatre sous des pastorales en vers.

C'était donc à l'une des dernières soirées de la saison.

L'assemblée était nombreuse, mais composée presque exclusivement de demoiselles qui avaient servi de marchandes de modes à sainte Catherine.

Dans un coin du salon surtout figuraient une douzaine de beautés dont la maturité avait en vain essayé de mordre à une lune de miel quelconque.

Deux jeunes gens causaient.

En causant, ils passaient en revue cette collection de visages renfrognés.

Et l'un des deux dit tout bas à l'autre :

— Regarde donc.

— Quoi?

— L'*Exposition des refusées!*

***

Je trouve cette annonce dans un journal belge :

UNE DAME VEUVE DE SON PREMIER MARI

désirerait se marier avec un célibataire d'une santé délicate.

Ah! madame!

Vous demandez de la délicatesse, mais vous ne prêchez guère d'exemple.

***

O illusion!

Heureux l'âge où l'on croit encore à la passion des chevalières de la poudre de riz!

Ils sont comme cela quelques douzaines dans Paris qui s'imaginent être aimés pour eux-mêmes!

Mais le nombre en décroît à chaque expérience.

Il était candide.

Il avait rencontré, — à Mabille, — une ci-devant écuyère de l'Hippodrome.

Il l'avait circonvenue de palissandre. Il l'avait comblée de contrats, — non de mariage, mais de rente.

Ce qui vaut mieux aux yeux de ces réfractaires de la conscription matrimoniale.

Puis, un vilain jour, elle le plante là sans un bonsoir!

Et lui, navré, colportant en tous lieux son désespoir de gandin, s'en fut pleurer dans le sein d'un ami.

— Ah! mon cher, je suis bien malheureux!

— Que t'est-il arrivé?

— Tu sais bien Dolorida?

— Je sais.

— Une femme que j'adorais.

— La belle raison... et puis?

— Elle a joué avec mon cœur...

— Et elle a triché! fit l'ami impitoyable.

***

A bien ri qui a ri le dernier.

Cent cinquante-sept mémoires avaient été déposés à l'Académie des sciences, depuis les tentatives infructueuses de Godard pour enlever sa montgolfière.

Les cent cinquante-sept mémoires concluaient uniformément à l'impossibilité radicale d'enlever ce monstrueux engin.

Or, l'autre jour, *l'Aigle* partait sans tambours ni trompettes, au moment où un cent cinquante-huitième savant posait le dernier chiffre d'un calcul par lequel il prouvait que Godard était aliéné. Soudain la femme du savant entre dans son cabinet :

— Mon ami!

— Qu'y a-t-il?

— Mon ami, si tu savais... ton mémoire... Godard est parti... Il vient de passer au-dessus de notre maison.

— Allons donc! répondit le savant imperturbable... j'ai prouvé le contraire!

***

La toquade de ces dames pour l'art dramatique continue d'exercer ses ravages.

L'une d'elles — charmante enfant au demeurant — a la faiblesse de vouloir faire concurrence à la Patti.

Elle se décida donc à chanter à la salle de l'École lyrique dans un vaudeville.

La représentation fut égayée par un concert de sifflets dont elle conservera longtemps la mémoire.

Mais ce n'est là que la moitié de la question.

Le lendemain, il fallait solder les frais de la fameuse soirée.

La note s'élevait à un chiffre cruellement arrondi!

D'un air patelin, la belle aborde, à son arrivée, son protecteur, déjà fort indisposé par la chute de la veille.

— Mon chéri...

— Qu'est-ce que tu veux encore?... Avoue que tu as fait un joli four.

— Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il donc?

— On m'a remis ce matin le total de ce que je dois pour location de la salle, éclairage, souffleur. C'est...

Le protecteur jette les yeux sur ce total, et repoussant le papier qui lui était tendu :

— Merci!... Je veux bien consentir à subir vos couplets de facture, mais la facture de vos couplets, jamais!

PIERRE VÉRON.

M. Desbarrolles fera samedi 21 mai, à HUIT HEURES DU SOIR, au Cercle des sociétés savantes, QUAI MALAQUAIS, 3, une conférence sur la CHIROMANCIE NOUVELLE. Après avoir démontré physiologiquement les rapports des formes des mains, et des lignes de la paume avec les aptitudes, les instincts, les passions et même *la santé* des hommes, il donnera publiquement des preuves de la vérité de son système. Chaque personne recevra en entrant un cahier de gravures pour suivre les explications du professeur. Celui-ci fera en outre la comparaison des mains moulées de l'assassin Dumollard avec celles d'un de nos grands artistes, et en expliquera les différences.

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1864

ET DANS LES ATELIERS

MAGNIFIQUE ALBUM COMPOSÉ DE 82 CROQUIS ORIGINAUX

DE BAILLY, — BARREAUX, — BELLANGÉ, — BONNEGRACE, — BLIN, — ROSA BONHEUR, — BOUGUEREAU, — ÉMILE BRETON, — JULES BRETON, — BRION, — HENRIETTE BROWNE, — G. BOULANGER, — BOUQUET, — CARRIER-BELLEUSE, — CHAPLIN, — CHAIGNEAU, — CLÉSINGER, — COMTE, — LÉON COGNIET, — COROT, — F. DE COURCY, — DAUBIGNY, — A. DUMARESQ, — FEYEN-PERRIN, — FLAMENG, — GENDRON, — GÉROME. — GUÉRARD, — GUET, — A. GAUTIER, — HAMON, — HANOTEAU, — HÉBERT, — JUNDT, — JEANRON, — LEBOEUF, — LECOINTE, — ÉMILE LÉVY, — LUMINAIS, — CHARLES MARCHAL, — AIMÉ MILLET, — FRANÇOIS MILLET, — MONGINOT, — CHARLES MULLER, — A. DE NEUVILLE, — NAZON, — PALIZZI, — PERREAU, — PHILIPPOTEAUX, — PROTAIS, — A. PRÉAULT, — PROUHA, — PUVIS DE CHAVANNES, — A. RICHARD, — ROPS, — PHILIPPE ROUSSEAU, — THÉODORE ROUSSEAU, — SAAL, — SAUVAGEOT, — SCHUTZENBURGER, — SUTTER, — YAN D'ARGENT, — YONGKING, — CHARLES VOILLEMOT.

Pour donner une idée de cette publication originale, nous reproduisons ici la *Loue des servantes* de Charles Marchal, un zouave de Bellangé, deux croquis de Philippe Rousseau, et quelques autographes.

Je défie un maçon de mettre deux pierres l'une sur l'autre au contentement maximum de deux personnes chargées d'examiner son travail.
Auguste Préault

Je crois que l'improvisation constitue le seul intérêt des croquis, et qu'au contraire de l'opinion des artistes faiseurs un croquis de la belle Jardinière est plus intéressant qu'un dessin Dusautoy.
16 Mars 1864 Hte Bellangé

Charles Marchal Bouxwiller (alsace)

Mars 64 Ph. Rousseau

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 439. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 28 Mai.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LE PUBLIC AU SALON, — croquis pris par A. Grévin.



22200

— Mon Dieu oui! le dimanche, c'est comme ça, faut arriver à dix heures juste..... et encore, moindrement que vous vous amusiez à regarder un tableau ou deux, crac! tout est pris, plus moyen de s'asseoir!



22201

1533. LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.

Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
(La Fontaine.)

— Oh! regarde donc, maman, ce chapeau, plus d' bavolet!...

DEUX PETITES DAMES (PEINTES PAR ELLES-MÊMES).

Voilà de la peinture, c'est vivant, ça marche, ça respire, et pas la moindre mention honorable!

LE PUBLIC AU SALON, — croquis par A. GRÉVIN (suite).



— Meissonier! du talent, beaucoup de talent, énormément de talent, mais pas autre chose!

Chacun sa manière de voir.

6427. MADAME H. O.

— Cristi! moi aussi, j'ai chaud.

22202

2064 UN VAINQUEUR AU COMBAT DE COQS, UNE DES OEUVRES TRÈS-RÉUSSIES DU SALON.

— Vraiment! du Salon..... regardez donc ma petite fille, en voilà une que le Salon ne préoccupe guère..... vous pensez..... elle a sa robe neuve.....

— Et je sais même sur ce fait
Bien des mamans petites filles.

LE PUBLIC AU SALON, — croquis par A. Grévin (suite).



— Grand-père, tu m'amènes au Salon pour voir les tableaux, et puis voilà que tu ne veux plus que je les regarde.....
— Tous les autres, oui; mais pas celui-là!!! d'abord tu vois bien qu'il y a trop de monde.

LA FILLE A GÉROME
Ah! sapristi!!!

— Gardien, ce tableau a donc quelque chose de bien particulier, qu'on ne peut pas en approcher?
— Non, j' vas vous dire, c'est tout simplement une petite dame qui danse une danse un peu... un peu... mais écoutez-moi donc... un peu idéale.



— Un Lambron! c'est-t'i' donc parce que j'avons des blouses que vous voudereriez nous faire accroire que c'est un Lambron? comme si que je n'avions pas vu tout de suite que c'est un pourichinel!

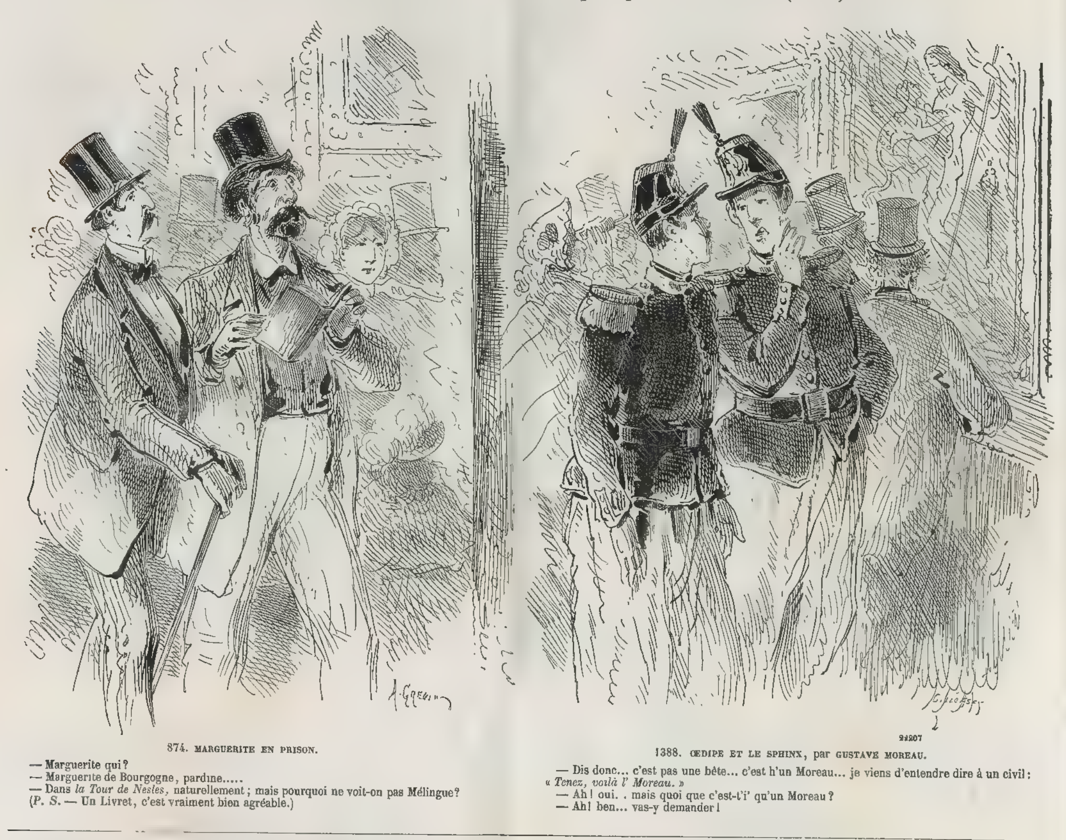


— Léda, Léda, toujours Léda! en voici pourtant une qui n'est pas déjà si laide, à moins que ça ne veuille dire autre chose.....



— Nous aussi nous avons été des Vénus dans notre temps, mais nous n'aurions jamais eu l'idée d'exposer notre portrait dans ce costume-là.

LE PUBLIC AU SALON, — croquis par A. Grévin (suite).



874. MARGUERITE EN PRISON.

— Marguerite qui?
— Marguerite de Bourgogne, pardine.....
— Dans *la Tour de Nesles,* naturellement; mais pourquoi ne voit-on pas Mélingue?
(*P. S.* — Un Livret, c'est vraiment bien agréable.)

1388. ŒDIPE ET LE SPHINX, par GUSTAVE MOREAU.

— Dis donc... c'est pas une bête... c'est h'un Moreau... je viens d'entendre dire à un civil: « *Tenez, voilà l' Moreau.* »
— Ah! oui. . mais quoi que c'est-t'i' qu'un Moreau?
— Ah! ben... vas-y demander!

LES CONCURRENTS DE M. DE FOY.

M. Bittermann, tailleur, vient trouver M. Théodore de Vaudoré, un gandin titré, mais sans le sou, une des plus mauvaises pratiques de M. Bittermann.

— Monsieur de Vaudoré, je vous présente mes hommages.

— Comment! c'est encore vous, monsieur Bittermann?

— Oui; ma visite ne semble pas vous faire plaisir?

— Parbleu! je suis sûr que vous venez me présenter votre note, comme toutes les semaines. Je vous dois quatre mille deux cents francs. Hélas! je ne le sais que trop.

— Non, vous faites erreur, je viens même vous proposer de vous faire un vêtement complet.

— Serait-il possible?... Non, vous voulez plaisanter.

— Je vous parle très-sérieusement.

— Vous consentiriez à m'habiller, lorsque je vous dois tant d'argent?

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle?

— Vous vous marierez.

— Mais je n'en ai nullement envie, et d'abord je ne connais aucune héritière.

— Moi j'en ai une à vous proposer.

— Vous?

— Oui; une jeune fille qui a quatre cent mille francs. Son père est un marchand de toile enrichi, et il ne serait pas fâché de donner sa fille à un vicomte. Vous l'êtes et vous ferez son affaire. Tenez, voici la photographie de la demoiselle sans retouche.

— Elle n'est pas mal. Mais, je vous le répète, je ne tiens pas à me marier, j'aime ma liberté! Et d'abord pourquoi voulez-vous me faire faire ce mariage?

— Parce que si vous épousez cette demoiselle, vous pourrez me payer *illico* les quatre mille deux cents francs que vous me devez. Voulez-vous accepter ma proposition?

— Non.

— J'espère que ce n'est pas votre dernier mot. Je reviendrai la semaine prochaine.

— C'est inutile.

***

Le lendemain Théodore reçut les factures de tous ses créanciers :

Celle de son tailleur se montait à ladite somme de.	4,200 fr.
Celle du chapelier, à.	500
Celle du bottier, à.	1,100
Celle du chemisier, à.	900
Et diverses autres, à.	2,000
Total.	8,700 fr.

De Vaudoré s'étonna de recevoir en même temps toutes ces notes malheureusement non acquittées.

Mais son étonnement s'accrut en voyant entrer son tailleur suivi du chapelier, du chemisier, du bottier et de cinq ou six autres créanciers.

— Monsieur le vicomte, dit M. Bittermann, j'ai convoqué tous ces messieurs pour leur faire part de mon projet, et ils l'ont accueilli à l'unanimité. Tous sont d'accord qu'il faut accepter le parti que je vous propose.

— Oui, oui, murmurent en chœur les créanciers.

— Monsieur le vicomte, l'existence que vous menez est insensée, continua le tailleur; vous avez vingt-huit ans, il faut vous ranger.

— Vous vous usez à passer des nuits à souper, dit le bijoutier.

— Vos cheveux commencent à tomber et vous êtes maigre comme un clou, ajouta le chemisier.

— Si vous continuez à mener cette vie dépravée, vous serez mort avant six mois, murmura le bottier.

Théodore frémit.

— Mariez-vous donc, mariez-vous donc, répéta le chœur des créanciers.

— Vous vous intéressez donc bien à ma santé? leur demanda le vicomte.

— Si vous continuez à faire des folies, reprit le tailleur, nous n'aurons jamais l'espoir d'être payés. Nous ne rentrerons dans notre argent que si vous faites un riche mariage.

— Et si je refuse, que ferez-vous?

— Demain vous serez enfermé à Clichy, et pour longtemps, car nous sommes tous fort entêtés.

— Dans huit jours devant M. le maire, ou demain à Clichy! dirent les créanciers d'une voix menaçante.

— Je consens à me marier, répondit le vicomte en se laissant tomber sur un fauteuil.

***

Le même jour, M. Bittermann courut chez le père de la jeune fille, qui se nommait Durosoir.

— Monsieur Durosoir, voulez-vous que votre fille soit vicomtesse?

LE PUBLIC AU SALON, — croquis par A. Grévin (suite).



22208

— Saperlotte! le dépôt au vestiaire qui n'est pas obligatoire, et je n'ai pas pris ma canne!!!



22209

913. L'AURORE D'HAMON.
— Elle boit la goutte!

— Mais ceci a été le rêve de toute ma vie.

— Votre rêve deviendra une réalité.

— Vous croyez?

— Cela ne dépend que de vous.

— J'accepte alors.

— Voyez cette photographie.

— Ce jeune homme a l'air un peu fatigué, mais il est très comme il faut.

— Parbleu! ses ancêtres ont été aux croisades.

— S'il épouse ma fille, M. Dugardin en mourra de dépit.

— Cela vous importe peu.

— Au contraire, j'en serai enchanté. Combien ce garçon apporte-t-il en dot?

— Huit mille sept cents francs de dettes.

— Des dettes!

— Oui; mais payez-les, car vous n'aurez jamais une si bonne occasion de faire de votre fille une vicomtesse.

— Vous croyez?

— Certainement; car s'il était riche, il n'entrerait pas dans votre famille, vous qui n'avez été qu'un simple marchand de toile.

— C'est évident, mais.....

— Vos ancêtres n'ont pas accompagné Godefroid de Bouillon à Jérusalem.

— Non. Où pourrai-je voir ce jeune homme?

— Demain, chez moi. Je vous ménagerai une entrevue avec lui. Pour prétexte, vous et lui viendrez examiner des étoffes nouvelles que j'ai reçues.

— C'est entendu. Faudra-t-il mettre une cravate blanche?

— C'est inutile, puisque soi-disant vous rencontrerez ce jeune homme-là par hasard.

— Oui; mais soi-disant je sortirais d'une noce ou d'un enterrement; je tiens à cela, parce que en habit noir et en cravate blanche j'ai beaucoup plus de tournure : on me prend pour un magistrat.

— Vous vous habillerez comme bon vous semblera.

* * *

M. Durosoir et le vicomte de Vaudoré se sont rencontrés chez le tailleur.

Depuis quinze minutes ils causent ensemble comme s'ils se connaissaient depuis quinze ans.

Le vicomte examina une étoffe qui était étalée sur une table.

Il se tourna vers le tailleur :

— Monsieur Bittermann, lui dit-il, vous prendrez de ce drap pour me faire un vêtement complet.

C'était le mot d'ordre; il était convenu que si de Vaudoré consentait à devenir le gendre de Durosoir, il se commanderait un vêtement complet.

Bittermann tira un gant de sa poche, le mit en toute hâte et dit à son client Durosoir :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille pour monsieur le vicomte de Vaudoré ici présent.

— Mais je la lui accorde avec le plus grand plaisir, s'empressa de répondre le marchand de toile enrichi, monsieur le vicomte me fait beaucoup d'honneur de vouloir bien entrer dans ma famille.

— Monsieur Durosoir, dit de Vaudoré, j'ai vu hier le portrait de votre demoiselle, sa beauté m'a charmé et depuis huit jours je la vois toutes les nuits en rêve.

— Je suis heureux que mon enfant vous ait inspiré une si violente passion.

— Vous avez la bonté de m'accorder la main de votre fille, mais elle, voudra-t-elle m'épouser?

— Ma fille, monsieur, ne m'a jamais désobéi, et ce n'est pas pour une chose si importante qu'elle voudrait contrecarrer mes volontés. Mon Eugénie est bien élevée, monsieur, elle vous épousera, et à partir de ce moment vous pouvez m'appeler beau-père.

* * *

Quinze jours après, le contrat était signé et on célébrait la noce, qui était fort belle, car M. Durosoir aimait à faire bien les choses.

Après la bénédiction nuptiale, un banquet de soixante couverts réunissait les parents et les amis intimes.

A la droite de la mariée était assis M. Bittermann, qui avait été un des témoins du marié.

Parmi les invités on remarquait aussi le bottier, le chemisier, le chapelier et quelques autres créanciers du marié. C'était tout naturel, puisque cette union s'était faite grâce à eux.

Tous mangèrent et burent de façon à rattraper l'intérêt de leur argent.

Il faut dire aussi que le jour de la signature du contrat, M. Durosoir avait payé les petites dettes de son gendre.

Si le couple Vaudoré n'est pas heureux en ménage, ça ne sera pas la faute de Bittermann.

A. Brémond.

UN BON COTÉ DES PROCÈS CRIMINELS.

Le bon côté que j'ai la prétention de signaler dans les drames de la cour d'assises, c'est celui des leçons gratuites qu'y donnent depuis quelque temps les médecins célèbres.

Déjà une première fois — cette année — dans le procès Armand, il nous a été donné d'assister à des discussions éminemment scientifiques entre la faculté de Montpellier et celle de Paris.

Aujourd'hui voilà que le procès La Pommerais a renouvelé ces discussions entre les plus grandes célébrités médicales et chirurgicales, sans oublier messieurs les chimistes.

PETITE PHYSIOLOGIE DE LA CERISE, — par J. Pelcocq.



SES ORIGINES. — S'adresser au compatriote de ce fruit, dit le Persan de la Bibliothèque, il vous en dira plus long que moi.

UNE RIVALITÉ. — Les lèvres d'une jolie femme. La recette se trouve chez tous les parfumeurs.

SES ENNEMIS. — Maraudeurs ailés.

HISTOIRE GALANTE. — Les premières armes de J. J. Rousseau.

SES ENNEMIS. — Bipèdes sans plumes.

Cet état de choses ne tend, comme toutes les bonnes choses, qu'à s'étendre et à se développer. Je suis convaincu qu'au prochain procès en transformera simplement la salle des séances en un vaste amphithéâtre, et que messieurs les étudiants viendront étudier de préférence au Palais de Justice.

Ce monument étant infiniment plus près du Casino-Cadet que l'École de médecine.

Déjà les habitués ordinaires du lieu en sont arrivés à une force agréable en médecine.

J'ai l'honneur d'en connaître un, et l'autre, je l'ai rencontré qui marchandait une cravate blanche.

— Que faites-vous donc là? lui dis-je.

— Vous le voyez... je me prépare à devenir un docteur sérieux par le physique.

— Bah! vous vous fourrez dans cette partie!... et depuis quand?... Je croyais que vous étiez un simple photographe sans ouvrage.

— Mon cher... c'est malgré moi. Figurez-vous que depuis six mois j'ai assisté à mon endroit favori. La cour d'assises a tant de discussions médicales, qu'un matin je me suis réveillé extrêmement fort dans l'art de guérir les gens.

— En vérité!

— J'ai d'abord vu cela sur ma femme... Il lui était venu un mal de tête persistant, des douleurs dans l'estomac et de fortes palpitations de cœur... j'allais ordonner de chercher un médecin, lorsque je me dis :

Mais, tiens! il me semble que le mois passé, un célèbre docteur a déclaré à une audience d'accord avec Nélaton, Velpeau, et cinq de ses grands confrères, qu'une certaine maladie n'était autre qu'un commencement de grippe et que la grippe se traitait par...

— Par?

— Par l'indifférence la plus grande.

— Vous l'avez ordonné à votre femme?

— Immédiatement, et le soir même, je vous remercie, elle se portait comme vous et moi.

— Tiens, c'est bizarre.

— C'est comme ça, je savais guérir la grippe... Mais ce n'est pas tout... mon oncle... mon brave oncle m'arrive, il avait une mine... oh! mais une mine! de déterré... Je le regarde et je me rappelle tout à coup que la semaine dernière, au procès Esclandard... le docteur Puch avait déclaré qu'un vieillard dont la physionomie prenait une teinte cadavérique, dont les yeux se bistraient et dont la langue se chargeait était bien près de sa fin.

— Vraiment?

— Il l'a dit!... mais qu'avec des soins, un régime doux, composé, par exemple, de toniques, tels que rosbeefs et vin de Bordeaux, on pouvait le ranimer pour quelque temps... Instantanément j'ordonnai ce régime à mon oncle, qui aujourd'hui même a repris son teint habituel et se porte comme l'hôtel de ville... J'avais encore guéri mon oncle!

— C'est très-curieux.

— Et ainsi d'une foule de mes amis, de mes parents et de mes voisins... Ma foi, en face de ces résultats, je me suis mis à récapituler tout ce que j'avais entendu à la cour d'assises de discussions et de leçons médicales et en rapprochant tout cela, j'en suis arrivé à me découvrir une véritable science, que je vais tout simplement exploiter au profit ou aux dépens de mes concitoyens.

— Mais le diplôme!

— Bah! le diplôme, on s'en passe... d'ailleurs je le ferai pour l'honneur! gratis... comme mes maîtres sans le savoir.

— C'est une idée!

— N'est-ce pas? D'autant que, suivant ma manie, je ne quitterai pas les séances de la cour d'assises, et comme on traitera évidemment au fur et à mesure des besoins de chaque procès toutes les questions médicinales, il est certain qu'avant un an j'en arriverai à posséder même votre clientèle.

— Ma foi, je ne dis pas non, et je consentirai, rien que pour me prouver à moi-même que j'avais raison, à déclarer que :

Les procès criminels eux-mêmes finissent par avoir un côté profondément utile!

Ernest Blum.

LE SALON DE 1870.

FANTAISIE.

Tous les journaux, à l'heure qu'il est, donnent à leur lecteurs le compte rendu de l'exposition de 1864.

Détailler, apprécier, juger des tableaux que l'on tient à portée de binocle, le beau mérite et la belle affaire!

Avec un peu de goût, quelque couleur dans le style, de bons yeux, un tantinet de critique, beaucoup d'éloges, un demi-quarteron de termes techniques : *chic, faire, pâte, brosse, pénombre, tons de chair*, etc., le premier venu peut faire un salon.

Ceci, sans rien ôter d'ailleurs au talent spécial des *salonniers* passés et présents, nous amène à dire que, par le temps de hâtivité, de soif d'apprendre, d'électricité, de divination qui court, ce n'est pas le Salon de 1864 que l'on devrait nous raconter, mais bien celui de l'année prochaine.

Et encore l'année prochaine, c'est trop près de nous.

Tel tableau est déjà ébauché, tel autre aux trois quarts fini; une visite dans les ateliers précoces suffirait pour bâtir en un clin d'œil le Salon de 1865.

Plus hardi, moins routinier, plus prophète que les autres, j'ose entreprendre le compte rendu de l'Exposition de 1870.

J'ai tiré l'horoscope de chaque artiste, je sais — grâce à la double vue — le sujet qu'il a choisi, de quelle façon il le traitera; celui-ci fera gris, celui-là bleu, cet autre vert; j'ai fait apparaître les dessins, les croquis, les maquettes; je pourrais dire, dès à présent, si l'on m'en priait un peu, qui aura une mention, qui une médaille, qui un rappel, qui la croix.

Six ans d'avance, c'est assez gentil!

Plus fort encore! — Je suis allé consulter sur cette grave question une somnambule extralucide, et j'ai appris d'elle qu'un garçon, du nom de Zozo, naîtrait le 15 juillet prochain, — jour du terme — et deviendrait un grand peintre.

Pressée de demandes, gorgée d'or, la somnambule m'a ajouté que, à cinq ans, Zozo serait déjà un prodige pictural, qu'il exposerait en 1870; et la pythonisse a fini

PETITE PHYSIOLOGIE DE LA CERISE, — par J. Pelcocq (suite).



LE BATON DE CERISES.

La joie des enfants, la tranquillité des bonnes.

par me décrire le tableau que composerait le Raphaël de l'avenir.

Patience, vous en aurez la description.

Mais d'abord, et maintenant, qu'est-ce que le livret de l'exposition ?

Ce n'est plus, malgré son volume, qu'un répertoire aride, sec, écourté, une *explication* qui n'explique rien, un maigre procès-verbal : nom de l'exposant, numéro de son œuvre, et enfin — par grâce — le titre de son tableau.

Autrefois, le peintre s'inspirait d'une grande bataille, et vous aviez un bulletin de la grande armée : — six pages d'impression.

Il traitait un sujet d'histoire nationale, — vous pouviez lire un long extrait d'Augustin Thierry, de Thiers ou de Michelet.

L'artiste était mythologue — trois ou quatre feuillets du Dictionnaire de la fable.

Poétique — cinquante vers des *Orientales*, cent vers de *Jocelyn*, deux cents d'un poëme complétement inédit et sûr de le demeurer.

Classique — un chapitre de Vertot ou de *Grandeur et décadence des Romains*.

Animalier — une page de Buffon ou de Toussenel.

Ce n'était pas un livret, c'était un livre.

Combien de rapins, combien de visiteurs du dimanche n'ont appris l'histoire ancienne, l'histoire de France, l'histoire naturelle, la poésie, la mythologie, que dans le livret de l'exposition !

Il est bon de revenir à cette méthode instructive — mais avec plus de gaieté dans les détails — dût le livret avoir dix volumes !

C'est ce que vous verrez en l'an de peinture 1870, ou plutôt c'est ce que vous allez voir tout de suite, par les échantillons ci-après classés, catalogués et numérotés à l'avance.

C'est à n'y pas croire!

1152. ANTIGNA (Jean-Pierre-Alexandre), rue Paul Delaroche.

Siége d'Asnières par les canotiers de Bougival.

« Le 25 juillet, à la pointe du jour et de l'île des Ravageurs, apparut tout à coup la flottille de Bougival, commandée par l'amiral Henry Thierry; les canotiers d'Asnières, pris à l'improviste, laissèrent aborder l'ennemi sans même se mettre en défense, et bientôt les maisons Cassegrain et Duveau furent enlevées de force et passées au fil de la fourchette.

« Hurrah! — criait l'amiral — du haut de la terrasse de Désiré, quarante glorias vous contemplent! »

(Charles Dupeuty, *Histoire de la marine cuirassée*.)

1165. ARMAND-DUMARESQ (Charles-Édouard), rue Bleue.

L'Atelier de couture.

« L'atelier était vaste et bien éclairé.

Trois jeunes filles y travaillaient : Rose, Marguerite, et Jacinthe. — Des noms de femmes et des noms de fleurs.

A voir cette trinité printanière, on se serait cru dans un jardin.

Tout jardin suppose un jardinier; un jeune homme entra : c'était Bouton d'or.

En même temps que le jeune homme, reparaissait le soleil, un instant caché par les nuages; cela faisait deux soleils.

L'un réchauffait la terre, l'autre réchauffait le cœur...

Et les jeunes filles devinrent rouges, telles que des cerises qui ne demandent qu'à mûrir... — et à être cueillies.

Il y avait là, pour un peintre habile, un délicieux tableau de genre à composer. — Malheureusement, les jeunes filles parlèrent : *Qué binette!...* s'écrièrent-elles d'une seule voix.

Et soleil et jeune homme s'éclipsèrent. »

(Henry de Cock, *les Revendeuses d'amour*.)

Nota. — Le tableau de M. Dumaresq a d'autant plus de succès que cet artiste s'était exclusivement livré jusqu'ici aux épisodes guerriers.

1265. BENOIST (Charles), rue des Dames.

L'Enfant prodigue.

En ce temps-là, l'enfant prodigue commença à se mordre les pouces d'avoir quitté la maison à papa, et se demanda, dans un entretien particulier avec lui-même qu'il n'osa se refuser, vu l'urgence, quel parti il y avait lieu de prendre.

D'immondes pourceaux étaient ses camarades de lit; et, comme l'a dit un philosophe de l'antiquité, quand on a couché avec ces particuliers-là, on est plus indulgent pour les punaises.

L'Enfant prodigue devait-il retourner au port? ou bien se faire charcutier?

Tel était le double point d'interrogation à répondre.

Mais on se lasse bien vite de charcuterie, et il préféra revenir manger du veau aux carottes nouvelles chez papa et maman, qui l'accueillirent à draps ouverts?

(*Traduit de l'hébreu*, par Adolphe Joly.)

1269. BLANCHE (Auguste), rue Delacroix.

Une vue de Villerville.

Mon cher ami,

Tu me demandes ce que j'exposerai au Salon de 1870, je ne sais pas prévoir les bonheurs d'aussi loin; mais il y a tout à parier et même davantage que ce sera une vue de Villerville.

Demande à Charles Deslys, à Michel Ben, à Jules David, s'il est possible, quand une fois on a peint Villerville, de peindre autre chose que Villerville.

Quoi de plus beau que sa plage à peu près ignorée des badauds, ses hautes falaises, ses chaumines dominant la mer, et son terrain à quatre sous!

Je me faisais hier ce calcul : J'ai dix mille mètres de terrain que j'ai payés ensemble deux mille francs; si je les envoyais à Paris, aux abords du nouvel Opéra, par exemple, où le terrain vaut quinze cents francs le mètre, je gagnerais quatorze cent quatre-vingt-dix-huit mille francs !

Eh bien, malgré ce joli denier, je ne quitterais pas mon trou de pays.

Songe donc que, grâce au spectacle éternel mais toujours varié de la mer qui miroite, bondit, étincelle, avec des voiles et des ailes au sommet des flots, et des draperies de nuages courant sur le tout, l'on peut devenir tout bonnement un grand paysagiste : Daubigny est là pour le prouver.

On peut même devenir un poëte, vois plutôt :

J'écoute sur le sable
La vague insaisissable
Mourir et se briser,
En donnant à la rive

Sur laquelle elle arrive
Un humide baiser.

Tu me diras que, si la vague est *insaisissable*, elle est bien heureuse; il y a plus d'un pauvre artiste, en proie aux huissiers, qui voudrait bien être comme elle; mais tu remarqueras, en passant, que je pince assez agréablement de la lyre... — après ça, si tu n'es pas content : la plus belle rime du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Viens donc à Villerville l'été prochain; tu nous arriveras vaudevilliste comme Ernest Blum, ce qui n'est pas mal; tu t'en retourneras poëte comme moi, ce qui est encore mieux.

Tibi : Auguste.

Alexandre Flan.

(*La suite à un prochain numéro.*)

FANTASIAS.

L'honorable M. Gagne, auteur de l'*Unitéide*, de la *Montpanglotte*, et d'une foule de livres qui font son propre bonheur, a ouvert cette semaine un avis qui a failli me priver du plaisir de causer avec vous.

M. Gagne a écrit une lettre pour demander l'abolition de la peine de mort pour tout le monde, *excepté pour les journalistes*, qui sont, à ses yeux, l'*incarnation de Satan*, et devant lesquels les *Lacenaire sont de grands saints.*

Je dois avouer qu'au premier abord cette déclaration m'a légèrement troublé.

Rentrant en moi-même, j'ai été sur le point d'abandonner une profession qui m'exposait à la colère de M. Gagne et à la supériorité de Lacenaire.

Puis j'ai réfléchi qu'il y avait de la faiblesse à déserter ainsi son poste devant la menace du coutelas, et qu'il serait beaucoup plus grandiose de continuer à écrire devant le glaive de M. Gagne.

Il est là, près de moi, brandissant l'arme fatale! Un mot de travers, une plaisanterie qui lui déplaise, et je vais peut-être succomber à la fleur de mes ans!

Tant pis, ô Gagne! frappe, mais écoute.

Je veux poursuivre jusqu'au bout cette chronique de Damoclès!

***

Et d'abord je parlerai de l'*Africaine*.

Sauvés, merci, mon Dieu!

On nous avait fait craindre que le testament de Meyerbeer ne s'opposât à la représentation de cette œuvre posthume.

Il n'en est rien.

Meyerbeer s'est borné à de scrupuleuses recommandations relativement à l'exécution de sa musique.

Ce souci de sa gloire, qui avait été le mobile de toute la vie du maestro et qui se manifeste même après sa mort, n'a pas laissé que de déplaire à certains petits hobereaux musicaux.

On a incriminé ce qui n'était que le respect de soi-même et du public.

On incrimine encore.

— C'est assommant, disait en plein café un barboteur de doubles croches... toujours s'occuper de sa réputation!

— Cela fait compensation avec ceux qui ne s'occupent jamais de la leur, répondit un assistant.

***

M. Clesinger a deux expositions bien différentes.

Dans le Palais de l'industrie figure un groupe de taureaux de la plus belle venue. Mouvements justes, agencement heureux des lignes, c'est parfait.

Mais au dehors le même artiste exhibe un François Ier qui contriste le regard par ses proportions malvenues et sa lourdeur disgracieuse.

Les taureaux ont quelque chose de majestueux qui manque complétement à l'ancien roi de France.

— C'est François Ier qui est le bœuf! s'est écrié un vaudevilliste.

***

Ils s'étaient rencontrés à Mabille.

Se voir, se plaire, s'adorer, tout cela fut l'affaire d'une soirée.

Passion à grande vitesse!

Mais le temps respecte peu ce qui se noue sans lui.

Au bout de huit jours — un siècle, *lui* déclara qu'il donnait sa démission.

Elle essaya de le ramener à des sentiments plus tendres.

Pour cela elle lui écrivit une lettre touchante où elle faisait appel aux souvenirs d'un bonheur passé, et passé si vite.

Mais lui, prenant la plume, répondit ces seuls mots :

« Ma chère enfant,

» Les trains express ne délivrent jamais de billets de retour. »

***

Vous avez vu, comme tout le monde, les grandes affiches vertes qui ont annoncé l'Exposition publique et la vente des bijoux rapportés de Chine par M. Negroni.

Il y avait là des monceaux de pierreries à stupéfier Aladin en personne.

Les petites dames qui affluaient regardaient surtout ces joyaux fascinateurs avec des yeux ardents de convoitise.

L'une d'elles stationnait devant je ne sais quels rubis.

Et soudain poussant le coude à ses compagnes :

— Viens-tu?

— Où ça.

— En Chine, parbleu!

C'était simple, mais d'une éloquence!...

***

On plaidait une demande en séparation de corps.

L'avocat de la plaignante avait tracé un portrait au mari... mais un portrait...

Brutal, violent, colère...

L'avocat du mari se leva à son tour et esquissa un croquis de la femme.

Méchante, emportée, acariâtre...

Quand le président interrompant :

— Pardon, mais alors où prenez-vous, messieurs, l'incompatibilité d'humeur?....

***

Et maintenant, ô Gagne, si j'ai mérité la peine de mort, je suis prêt à marcher au supplice, avec la consolation d'avoir une dernière fois rempli mon sacerdoce!

Pierre Véron.

Dimanche, 29 mai, à deux heures et demie, courses à Vincennes.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 440. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 4 Juin.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

PROMENADES AU SALON DE 1864, — PAR BERTALL.

(Deuxième promenade.)



La *Léda* de Galimard (au blanc de zinc) et celle de Baudry ayant produit beaucoup d'effet, grâce à leur cygne, nombre d'artistes se sont livrés cette année à l'élève de ces volatiles extraordinaires. On les voit figurer par bandes nombreuses à l'Exposition. Le cygne est le lion du Salon de 1864.

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par BERTALL (suite).



22213

677. LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT, par FANTIN LATOUR.

Le tableau est navrant de tristesse. On vient de délivrer les legs. Les légataires sont furieux et désolés. Le plus important, celui du milieu, est à son grand regret héritier du sac à charbon qu'il vient de revêtir, et de vieilles gratures de palette. Son voisin de gauche d'un soulier, vieux serviteur de Balzac; celui de droite, d'un reste bien sec de blanc de zinc; son camarade, d'une vessie de vert Véronèse. Les autres n'ont rien que du noir, sauf un seul, moins attristé peut-être, qui recueille avec soin le chien du maître.



22214

1570. ORPHÉE, ou LE TIGRE PÉDICURE, par PONCET.



222 5

248. L'ENFANCE DE LÉOTARD, par M. DE LA BRELY.



22216

132. FELLAHS TRANSPORTANT DES MARIONNETTES ÉGYPTIENNES, par M. BELLY.



22217

1818. LES LOUPS EN BOIS NE SE MANGENT PAS ENTRE EUX, proverbe russe peint par M. DE SCHWERTCHOFF.

Ils ne mangent pas non plus les poupards en carton, surtout quand il est tombé de la neige.



22218

1171. LE POT ET LE REPOS, par LEEHMANN.

Cette toile, l'une des plus belles du Salon, nous montre comment, lorsque les belles jeunes filles romaines voyagent et prennent du repos, elles portent toujours la tête d'une de leurs amies dans leur pot.

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



563. LE TABLEAU DE DESGOFFES.

— Moi qui suis orfévre, je m'y connais; ces raisins de Desgoffes sont de véritables bijoux.

22219

LA VOIX DES FEMMES.

— Tout ça m'est bien égal ! et quand je voudrai mon portrait, je me ferai périgonner quelque chose dans le genre de Dubufe. M. Millet sera pour ma cuisinière.



22220

264. PREMIER COURS DE LAHARPE A L'ANCIEN COLLÉGE DE FRANCE.

Ce tableau, peint au jus de réglisse, a pour but de constater l'antiquité de la maison Pleyel, qui construisait déjà des harpes en palissandre avec mosaïque et incrustations avant que les Gaulois eussent des chemises. (Commandé par MM. Pleyel.)



22221

1933. DANSE DE L'ANE, par M. Villa.

Joie du chien. Satisfaction mêlée de crainte de la villageoise. Quel sujet entraînant! Aussi l'auteur a été conduit à le peindre sur une toile de quinze pieds. — Son âne est étrillé de main de maître.



22222

1624. LE CANTIQUE, procédé inaltérable au charbon, par Ribot.

Cette vertueuse charbonnière et tous ses petits sacs de charbon sont-ils peints au charbon de bois ou au charbon de terre? nous l'ignorons. Mais, en ce genre de peinture, M. Ribot est le coke.....



22223

1898. TABLEAU DE M. VEND-CHANDELLES, qui continue toujours son commerce (écrire *franco*).

Quand un homme a le courage de continuer le même calembour pendant vingt ans, il a droit à tous les égards... O monsieur Van-Schendel, reçois notre humble salut.....

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



22224

913. L'AURORE, composition de M. Hamon, revue par Millet.
Essai de fusion des genres, et croisement des races.



22225

1288. DUMOLARD PASSANT LA REVUE DES BONNES ALSACIENNES, par Marchal.

Ce tableau, l'un des plus remarquables qui soient au Salon, fait le plus grand honneur à M. Marchal. Il est à regretter seulement qu'il ait cru devoir donner tant d'importance au souvenir de Dumolard. On apprécie beaucoup le groupe où l'aide du susdit Dumolard débarbouille une jeune bonne choisie par son patron.



22226

Meissonier, ne voulant plus désormais quitter son grand cheval de bataille avec lequel il a remporté la victoire de Solferino, remet précieusement à son premier lieutenant Fichel le petit bonhomme Louis XV que tout le monde connaît, et qui lui a rendu jadis de si grands services. Fichel en aura soin.



22227

305. Pénélope, ayant fini sa dernière pantoufle en tapisserie, s'aperçoit qu'elle n'a plus de cordes à son arc.



22228

643. RAMONEUR OUBLIÉ DANS UNE CHEMINÉE ET PEINT A LA SUIE, par Durangel.

LE SALON DE 1870.

FANTAISIE.

(*Suite et fin.*)

1272. BROWNE (madame Henriette), rue Gracieuse.

La leçon à la poupée.

Voyons, mademoiselle — fit l'espiègle Rosalie en prenant sa poupée dans ses bras — écoutez votre petite maman, sans quoi vous ne serez toute votre vie qu'une ignorante.

Savez-vous seulement pourquoi l'on vous appelle une poupée? Vous gardez le silence, c'est que vous n'en savez rien; taisez-vous et regardez-moi bien en face, je vais faire votre éducation.

Et après avoir assis commodément *sa fille* sur ses genoux, Rosalie reprit en ces termes : Néron était un empereur romain qui ne se montrait pas du tout commode, et à qui l'on reproche principalement d'avoir été le prétexte de tragédies où il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

Néron épousa Poppée — une femme qui avait eu déjà deux maris. (Quand vous serez plus grande, je vous apprendrai ce que c'est que le mariage.)

Poppée n'était probablement plus jeune, ce qui fit qu'elle se maquilla. (Maquiller est un mot latin qui veut dire : se faire les sourcils, se mettre de l'incarnat aux lèvres, du rouge aux pommettes, et du noir aux paupières.)

Puis, le maquillage ne suffisant plus pour cacher ses rides, elle se mit à porter un masque.

Et les titis de Rome criaient sur son passage : Voilà la Poppée!... — puis, par corruption : Voilà la Poupée!...

Et comme, vous aussi, mademoiselle, avez un visage de carton avec des lèvres grenat, des joues roses et des dents de porcelaine, on vous appelle une poupée.

Jadis, certaines Parisiennes ont porté ce nom; maintenant on dit d'elles : ce sont des biches.

(Eugène Nyon, *Contes pour les jeunes filles.*)

1371. BONHEUR (Rosa), rue Notre-Dame-des-Champs.

Les pâturages.

C'est pas tout ça, ma p'tite mère, *aga donc!* on dit que vous peignions comme Mame Sand écrivions, c'est bel et bien! — Mais, voyez-vous, vos toiles, c'est superbe, c'est solide, c'est franc, mais ça manquions d'odeur. — Tenez!... votre sol, c'est nature, pas vrai?... c'est retourné proprement, on dirait que l'soc et les bœufs y aurions passé... Eh ben!... il y a une chose qui me chiffonnions pour vous, ça n'sentions rien! — Faut m'engraisser c'te terre-là, mame la peinturlureuse. — Comment?... ah! v'là l'chiendent! — y a l'noir animal, sauf votre respect, prout!... — Y a l'guano, c'étions pas mauvais; mais voyez-vous, tout ça n'valions pas l'vrai fumier de vache, *aga donc!...* — mettez-en un brin sur votre palette... une pauvre brouettée tant seulement... Et vous m'en direz des nouvelles.

J'savons pas flatter, moi!... vous travaillez le terrain comme un ange... mais j'vous disons c'qui manquions...

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par BERTALL (suite).



794. L'ALMÉE FRANÇAISE A LA BARRIÈRE DE L'ÉCOLE, ou LA DANSE DE L'ASSIETTE, par GÉROME.

On ne saurait trop admirer tous les détails charmants qui abondent dans cette composition : l'assiette qui occupe le centre du tableau est en fine porcelaine, et peinte avec une merveilleuse délicatesse de modelé ; les grenadiers sont magnifiques : mais pourquoi le mur est-il en fromage de Brie?

— faut qu'ça prenne à la gorge... — pas de fumier, pas de récolte... — allez-y!... la terre n'est pas une ingrate... Et voilà!... *Aga donc!...*

(*Un Berrichon qui n'a pas sa langue dans sa poche.*)

1620. DAVID (JULES), rue de Madame.

La dernière romance.

Un ménestrel vient de chanter, sous les ogives de sa cocotte, un lied, paroles de Tourte, musique de Blaquière.

L'infante entr'ouvre sa persienne, et d'un geste aussi noble que M. le vicomte Ponson du Châtelet, elle lui jette une pièce de monnaie suisse. (Une femme assise, mettant son bras à rafraîchir au-dessus des glaciers.)

Le trouvère, sentant qu'il est complétement démonétisé dans le cœur et aux yeux de celle dont il est toqué, se passe sa propre mandoline au travers du corps, et meurt avec un tas de soupirs à la clef.

(*Histoire des troubadours qu'a eu des embêtements aux Jeux floraux.*)

2438. FRANÇAIS (FRANÇOIS-LOUIS), rue des Bois.

Le paysage du tailleur.

Il existe à Paris un tailleur allemand qui, à chaque exposition, achète un paysage, tantôt de Jules Dupré, tantôt de Français, le plus souvent du premier, qui a été et est peut-être encore son client.

Pourquoi cette acquisition? le voici : l'été, quand il pleut et qu'il ne peut pas sortir, ou bien s'il fait beau, mais que l'ouvrage le retienne, notre tailleur regarde son paysage, et le voilà content.

Mais — lui dit-on — pourquoi en acheter un tous les deux ou trois ans?

— Tiens!... — répond-il — pour ne pas toujours me promener au même endroit!...

3610. JADIN (LOUIS-GODEFROY), avenue des Chasseurs.

Le Panthéon des chiens.

... Alors, et comme la veille au soir, sa meute avait merveilleusement lancé le cerf de carton de M. Hostein, Robert Bult révéla à ses pensionnaires que les chiens avaient un Panthéon, et il leur en fit la description suivante :

C'est une éternelle prairie de chiendent, parsemée d'os à ronger, étoilée de gimblettes, constellée de morceaux de su-sucre, où colliers et fouets sont inconnus.

Rocador, de la vénerie impériale, est assis au premier plan sur un coussin de velours; il porte en sautoir un large ruban, récompense de ses faits de chasse, et jette un regard de bienveillance sur ses petits camarades.

A ses pattes joue Marphise, la chienne de madame de Sévigné.

Autour de lui aboient, courent et frétillent : Diane, Blonde, Bonne, Nonne, Ponne, Folle, Mite, Tane et Zette — les chiennes de chasse de Louis XIV.

Pompée, Florissant, Turlu, Mignonne, Sylvie, Blanche. — Deux chiens de chasse et quatre levrettes de Louis XV se tiennent au second plan.

A droite les deux levriers d'Écosse de Lamartine, le terre-neuve dont l'estomac a failli servir de tombeau à Alphonse Karr, Azor le chien de Jules Janin, et Bostowani, le montagnard de lord Byron, jappent littérature.

A gauche, Munito joue aux dominos avec les caniches de feu Boswell, du Cirque...

Pendant qu'au fond, précédés du chien du régiment, qui bat de la caisse, défilent avec armes et bagages les toutous célèbres, conduits par le chien de Montargis.

(THÉOPHILE GAUTIER, *les Chiens de Robert Bult.*)

Premier nota. — Ce tableau est à ce point nature que toutes les puces de l'exposition s'y donnent rendez-vous.

Second nota. — M. Jadin vient d'être mis en contravention, parce que ses chiens ne sont pas muselés.

L'espace nous manque, et nous passons au dernier numéro du Livret.

231,611. ZOZO (RAPHAEL), âgé de cinq ans, rue des Enfants rouges, décoré de l'ordre du Sucre d'orge de Rouen et de la médaille Darbo, membre de l'Académie des prodiges.

Les trois Parques.

Est-ce un croc-en-jambe à l'orthographe? Est-ce un jeu de mots que notre jeune et déjà si grand artiste a voulu se permettre? — On ne sait. — Toujours est-il qu'il a peint les trois filles de l'Enfer, assises toutes trois dans un bosquet différent, avec chacune un écriteau portant : *Parc de Versailles — parc de Saint-Cloud — parc Monceaux.*

En effet ne sont-ce pas les trois Parcs?

On n'est pas plus ingénieux.

(MONSELET, *Recherches sur la peinture à l'huile et au beurre.*)

Il est facile de voir par le numéro d'ordre de ce dernier tableau quelle importance a acquise l'Exposition de 1870; il est vrai que l'on n'y refuse ni les montagnes de meringues, ni les sentiers perdus dans les épinards, ni les vagues en crème fouettée, ni les chevaux arc-en-ciel, ni les devants de cheminée, ni les enseignes.

C'est l'ombre au tableau, les œuvres véritables n'en ressortent que mieux; mais pourquoi ne pas apprendre avant de s'exposer?

Il y a des choses que l'on sait sans maître :
Les amoureux peignent leur flamme.
Les gens gênés peignent leur embarras.
Les habitudes peignent l'homme.
Les mœurs peignent un pays.

Quant à ces barbouilleurs qui se croient le génie infus, comptent faire école, et sont bons tout au plus à mettre des parquets en couleur, les vrais artistes ne peuvent les voir.... même en peinture. ALEXANDRE FLAN.

PETITE PHYSIOLOGIE DE LA CERISE, — par J. Pelcocq (suite).



LES PREMIÈRES BOUCLES D'OREILLE.

22230

A UNE PETITE DAME.

Cadeau beaucoup moins coûteux qu'un huit ressorts; ne pas s'étonner si l'on vous répond : Des navets!

N. B. — Prendre cette réponse pour une boutade spirituelle, et non comme une protestation du goût en faveur du légume.



22231

LES CERISES DE MONTMORENCY.

Prétexte à une partie d'ânes avec tous ses charmes et toutes ses émotions.



22232

AVIS AUX NAÏFS.

— Des cerises à Montmorency? on voit bien que vous êtes un farceur de Parisien. Faut aller à la halle si vous en voulez, donc!

MORT DU SIFFLET.

Le sifflet vient de rendre le dernier son; c'est la liberté des théâtres qui l'a tué.

Dernier instrument de torture du moyen âge, vestige de l'ancienne barbarie, démenti forcé aux principes de 89, le sifflet résistait encore à toutes les attaques, à toutes les inventions, à toutes les malédictions.

On avait aboli la marque, on ne pouvait obtenir la suppression du sifflet.

C'est en vain que les philosophes et les philanthropes s'écriaient : « Vous ne voulez plus de la mort en matière politique, et vous la maintenez en matière dramatique. »

Allons, un peu de logique, messieurs les partisans du sifflet, répondez à ces questions : Sifflez-vous à l'Exposition les peintres dont les tableaux ne vous plaisent pas? non; les musiciens dont l'album vous endort? non encore; les orateurs dont l'éloquence vous donne la migraine? non, toujours non; pourquoi donc infligez-vous au comédien seul la peine du sifflet?

Ce restaurateur vous a donné hier un mauvais bifteck; vous tirez non pas une clef, mais de l'argent de votre poche; vous payez le gargotier, et vous ne retournez plus chez lui : faites-en autant avec ce directeur de théâtre, laissez là ses biftecks, c'est-à-dire ses ténors, s'ils vous paraissent coriaces, mais ne les sifflez pas.

Siffler, qu'est-ce que cela prouve? Voilà un ténor qui arrive courbé sous le poids des couronnes des Bordelais; c'était un Duprez, un Fraschini, sur les bords de la Gironde; sur les rives du Rhône, ce n'est plus qu'un rien; les Lyonnais le trouvent détestable, c'est leur droit; mais pourquoi le sifflent-ils quand il dépend d'eux de ne pas l'entendre; a-t-on le droit d'insulter un homme parce qu'il vous déplaît?

A cela les siffleurs répondaient : « Que voulez-vous, l'industrie dramatique est une industrie privilégiée; si un restaurateur vend de mauvais biftecks, je vais chez son voisin qui en vend de bons; je ne siffle ni les peintres, ni les musiciens, ni les orateurs, parce que je puis choisir entre les tableaux, les albums et les discours, tandis que je ne puis choisir entre les théâtres, et par conséquent entre les ténors; nous avons un directeur privilégié dans notre ville, et quiconque montre quelque chose au public pour de l'argent est obligé de lui payer une redevance; dernièrement il a fait dresser procès-verbal contre des enfants qui faisaient voir des souris blanches.

» Comme abonnés nous payons ce directeur, comme citoyens nous le subventionnons; de là un double mécontentement qui ne peut se traduire que d'une façon énergique. C'est de l'abonnement et de la subvention vexés que naît le besoin de siffler. »

Ces raisons ne valaient pas grand'chose avant la liberté des théâtres, maintenant elles ne valent plus rien du tout.

La plupart des grandes villes ayant supprimé la subvention théâtrale, les directeurs n'ont plus désormais à répondre de leur troupe devant le contribuable; l'abonné s'abonne comme il veut et comme il peut. La formalité des débuts est supprimée :

« J'ai quarante ans bientôt, nous disait dernièrement un des meilleurs ténors de nos théâtres des départements, vous ne sauriez croire quelle humiliation c'était pour moi de lire en tête d'une affiche :

« POUR LES DÉBUTS DE X....

» PREMIÈRE REPRÉSENTATION DES *HUGUENOTS*.

» Débuter chaque année, être un débutant jusqu'à la fin de sa carrière, rester soumis à un perpétuel noviciat, être obligé de se dire : Je suis ici un artiste honnête et distingué; là, je vais devenir un histrion auquel on jettera des pommes cuites, quel supplice! Enfin, m'en voilà délivré, je n'ai plus peur désormais qu'on me siffle, je ne

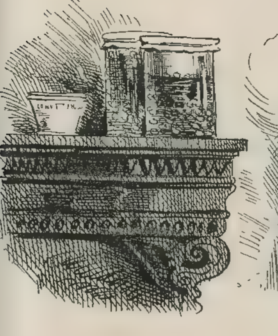
PETITE PHYSIOLOGIE DE LA CERISE, — par J. Pelcocq (suite et fin).



« Laissez les enfants à leurs mères,
» Et les cerises aux cerisiers..... »



LE NOYAU DISTILLÉ AVEC BEAUCOUP D'ALCOOL. — La sauce fait passer le poisson.



Un embaumement auquel M. Gannal est complétement étranger.

LA FIN. — Le gosier des petites dames de brasseries.
Lasciate ogni speranza!

uis plus exposé à lire dans un journal : « Le ténor X..., yant subi hier sa troisième épreuve, *a été admis* sans ifficulté. » Je m'appartiens, je suis un homme, je ne ébute plus; vive la liberté! »

La liberté des théâtres enlève en effet au sifflet le peu e raison d'être qu'il avait encore, aussi cette liberté est-lle attaquée de tous les côtés. Je reçois à l'instant une rochure intitulée : « *De la ruine prochaine de tous les réâtres*, épître aux auteurs du décret sur la liberté des néâtres, par Alcide R.... » Alcide, mon ami de collége, st un de ces tyrans de foyer que la suppression des dé-uts rend furieux; en possession depuis quinze ans de se rononcer sur le sort des premières chanteuses du grand iéâtre de Montélimar, son existence est désormais sans ut, et on comprend très-bien qu'il se roidisse à l'idée abdiquer au profit du suffrage universel.

Paul Girard.

FANTASIAS.

Suivez donc les modes!

Vous avez pu lire comme moi dans les faits qui se oient divers l'histoire d'une dame dont la coiffure était llement excentrique que *quinze cents personnes (sic)* se nt attroupées autour d'elle dans le jardin du Palais-oyal, et l'ont poursuivie de leurs huées.

On a — ajoutent les journaux — été obligé de fermer grilles derrière elle pour l'arracher aux fureurs de la ultitude.

Plusieurs choses me surprennent dans ce récit.

D'abord je m'étais laissé conter que le peuple français était l'inventeur breveté de la galanterie.

Ensuite je me demande avec angoisse ce que cette dame pouvait bien avoir mis sur sa tête pour soulever de pareilles tempêtes?

Car enfin les Parisiens sont blasés sur l'horrible et l'insensé.

Ils ont, sans sourciller, regardé leur plus belle moitié se coiffer avec des bottes de paille, des grappes de raisin, des cuirs de malle, des céleris en branche, des capotes de cabriolet!...

Mais qu'est-ce que cette dame pouvait donc bien avoir à son chapeau?

***

Parmi les excentricités du moment, la plus excentrique est sans conteste l'idée de l'armateur qui vient de donner à un bâtiment marchand le nom de :

ÉMILE DE GIRARDIN.

En apprenant cette nouvelle, un de ses confrères s'est écrié :

— Allons, bon! encore un homme à la mer!

***

Et quelles drôles de mentions cela nous prépare pour l'avenir!

Par exemple lorsqu'on lira dans un journal :

« Une fêlure vient de se déclarer à bord d'*Émile de Girardin*, et... »

***

Avez-vous fait une remarque à l'Exposition?

C'est que le portrait d'Orélie Antoine, roi d'Araucanie, est au Salon des refusés!

Décidément, pas de chance!

***

A la même Exposition, je suis tombé l'autre jour en admiration devant une pancarte ainsi conçue :

Le dimanche on peut passer directement
de la photographie aux beaux-arts.

Le reste de la semaine, c'est le contraire.

On passe des beaux-arts à la photographie.

A preuve les centaines de peintres sans ouvrage qui se sont jetés dans les bras du collodion.

***

Dans une des salles des Champs-Élysées.

Deux messieurs regardent un tableau qui est censé représenter Andromède.

Ladite Andromède apparaît au pic d'un roc.

Dans le lointain on voit sur le sable quelque chose de rouge, qui ressemble à ce que Janin appelait un cardinal de la mer.

A cet aspect Andromède fait un geste d'horreur.

— Tiens, exclame un des deux messieurs, c'est la première femme que je vois qui n'aime pas le homard!

***

B..., gérant de société en commandite, était prévenu de manœuvres non prévues dans l'école de peloton financière.

Un des actionnaires le cite devant le tribunal de commerce pour prêter serment qu'il n'a pas reçu certaine somme dont il nie l'existence.

B... trouve plus commode de passer la frontière.

— C'est bien simple, dit un huitième d'agent de change, il a mieux aimé lever le pied que la main.

***

La reprise d'un des chefs-d'œuvre d'Halévy à l'Opéra-Comique refait une virginité à l'anecdote que voici :

C'était dans une ville de province quelconque.

Une troupe d'opéra qui passait avait annoncé pour le soir *l'Éclair*.

Les gandins de la localité s'étaient, flairant une occasion de se divertir, rendus en masse à la représentation, avec l'intention d'égayer la séance.

En effet, un artiste entre en scène.

Sa tournure, à ce qu'il paraît, prévient en sa défaveur. Le public commence à siffler, à taper des pieds, à vociférer.

Mais le chanteur, sans se décontenancer, s'approche, et après un salut respectueux :

— Messieurs,

Laissez-moi chanter d'abord, vous vous fâcherez après, car on n'a jamais vu l'orage précéder *l'Éclair*.

Cette fois ce fut un tonnerre d'applaudissements.

***

On sortait de *la Nonne sanglante*.

— Que pensez-vous de Karoly? interrogeait une dame.

— Qu'elle pousse un peu trop loin la couleur locale.

— Pourquoi donc?

— Dame! pour jouer un rôle de nonne, sa voix n'avait pas besoin de prendre le voile.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Nonne sanglante! Voilà un titre bien ronflant, bien épouvantable, et voilà un bien piètre drame, bien pauvrement joué! Je ne sais vraiment pas quel intérêt peut avoir une direction à reprendre ces absurdes vieilleries! Qui espère-t-on tromper? Le public? Oh! non; le titi lui-même ne donne plus dans les grotesques machinations de l'ancien mélodrame. Les coups de poignard, les malédictions en mauvais français et les grotesques amours de ces pièces-là n'émeuvent plus personne. Nous n'en sommes plus, au théâtre, à cet art primitif qui bourrait cinq actes d'assassins de la dernière catégorie! Avec la civilisation, l'art d'assassiner son prochain s'est développé. Les terribles drames qui se déroulent devant la cour d'assises sont autrement intéressants et émouvants que les criminels des anciennes intelligences! Deux ou trois procès célèbres sont venus coup sur coup occuper l'attention d'un public haletant qui suivait tous les incidents avec une profonde émotion. C'était nouveau et hardi! Les principaux personnages ne se servaient pas de l'antique poignard de M. Anicet Bourgeois ni de la vieille fiole de poison de M. de Pixérécourt; les assassins ne débitaient pas les atroces tirades que nous savons par cœur; les vieilles ficelles du théâtre étaient remplacées par une infernale ingéniosité à faire frémir les plus redoutables criminels du mélodrame.

Et après cela on compte émouvoir ou intéresser le public avec ces pitoyables vieilleries, qu'on devrait une bonne fois laisser dans les cartons du théâtre! Sommes-nous donc vraiment si pauvres en littérature dramatique, qu'une *Nonne sanglante* ou une *Prière des naufragés* puisse suffire à un public? Tenez, j'ai là sous les yeux *le Théâtre complet* de Dumas que publie Michel Lévy, et rien qu'en lisant les titres de ces pièces devenues populaires par le succès, on devine que les directeurs pourraient reprendre d'autres ouvrages que les nonnes sanglantes et démodées. L'atroce mélodrame a vieilli comme les anciennes farces. Après les drames si émouvants, si mouvementés, si pathétiques de Dumas, le public ne veut plus se contenter de ces pauvres inventions d'un autre temps que la compagnie nantaise déterre dans ses cimetières privés.

Madame Karoly a eu un joli succès de gaieté dans cette *Nonne sanglante;* elle crie et se démène comme une nonne furieuse : c'est un bien comique spectacle, qui rappelle les grotesques débuts au Théâtre-Français d'une personne qui s'est fait un nom au tribunal, en attendant qu'elle se fasse jamais une réputation sur la scène. M. Taillade vaut mieux que son pauvre rôle.

Le mélodrame, chassé des boulevards par les rires qu'il excite, semble vouloir se réfugier à la banlieue.

C'est encore bien dangereux, car on a démoli le mur d'enceinte, et les douaniers sont aux fortifications; mais enfin, on n'est pas forcé d'aller à Belleville, et le théâtre de l'endroit peut ouvrir ses portes à la muse de madame de Chabrillan, qui a acheté les vieux fonds du boulevard!

Je n'ai pas vu *les Voleurs d'or*, je ne me souciais pas de les voir, et la direction ne tenait pas beaucoup à la présence de la presse; mais quelques confrères courageux et dévoués se sont risqués dans ces contrées lointaines.

Après tout, par une belle soirée d'été, on peut bien faire une petite excursion à la campagne. Un journal très-bien fait, et qui a pour rédacteur en chef notre excellent confrère de Pène, *la Gazette des étrangers*, m'a apporté à domicile des nouvelles de cette belle pièce dans laquelle madame de Chabrillan a fait assassiner cinq ou six hommes, dont un fiancé, et qui a valu à l'auteur de tant d'horribles incidents des fleurs, des bravos et des rappels!

Tout Belleville était là.

L'Éclair est revenu au répertoire de l'Opéra-Comique, et cette brillante partition a retrouvé le succès d'autrefois. Ce ne fut pas le moindre chagrin d'Halévy de se voir accusé d'avoir trouvé quelques mélodies dans l'œuvre d'Hérold! A Paris, quand un artiste fait une chose remarquable, on suppose toujours qu'il l'a prise à un autre; Henri Heine le savait si bien, qu'il put un jour accuser Meyerbeer de faire écrire ses opéras par un employé aux postes; il a fallu vingt ans et deux nouveaux chefs-d'œuvre pour convaincre les plus incrédules que Meyerbeer avait assez de talent pour travailler sans les postes, et que maître Halévy était assez riche pour ne rien prendre à son glorieux voisin. L'autre soir, pour fêter dignement l'anniversaire de la mort d'Halévy, l'Opéra-Comique a passé en revue ses principales partitions, et entre deux ouvertures du regretté compositeur, les artistes ont couronné son buste devant un public ému.

Nous avons un peu négligé les théâtres dans ce journal, parce que les théâtres se négligeaient eux-mêmes; mais il ne faudra pourtant pas passer sous silence les très-heureux débuts d'un jeune musicien à l'Opéra-Comique.

Ceux qui connaissent les difficultés que rencontrent les musiciens à leur début se réjouissent doublement quand un jeune homme d'une réelle valeur arrive enfin à produire son œuvre sur une de nos scènes lyriques. M. Guiraud, le compositeur de *Sylvie*, est un tout jeune homme, prix de Rome de 1859, et son premier début donne les plus brillantes espérances.

Il y a dans ce petit acte des mélodies fines et gracieuses qui dénotent une grande distinction de ce talent naissant.

Le public a applaudi à outrance, et nous avons fait comme lui.

La musique vive, gaie, élégante et vraiment française, semble vouloir revenir à la mode au théâtre.

Tant mieux! Il nous fallait bien cette douce consolation après tant d'œuvres prétentieuses et assommantes.

ALBERT WOLF.

Bade lance en ce moment le programme de sa saison théâtrale et artistique, qui abonde, comme tous les ans, en richesses chaque année plus abondantes et plus délicates.

Le théâtre de Bade aura pour ainsi dire trois sessions dans sa saison : session de l'opéra-comique français, session de l'opéra italien, session de la comédie française.

Les pièces inédites, expressément composées pour Bade, dont on aura la primeur, sont :

De par le roi, un acte de MM. Laurencin et feu Ancelot, musique de M. G. Héquet.

La Fleur de lotus, un acte de M. J. Barbier, musiq de M. Prosper Pascal.

Le Rouet, un acte, paroles de M. Michel Carré, mus que de madame la vicomtesse de Grandval.

Le Livre rose, comédie en un acte de M. A. Decou celles.

Il ne faut pas se jouer aux jeunes filles, trois actes p Ernest Feydeau.

Les Curiosités de Jeanne, un acte par M. Verconsin.

Les artistes engagés pour l'opéra-comique sont :

MM. Jourdan, Warnots, Crosti, Reynal, Jules Pet Sainte-Foy, Guerrin, Legrand.

Mesdames Faure-Lefebvre, Henrion, Bodin, Dori Duclos, Tillemont.

Pour l'opéra italien :

MM. Naudin, Léon Duprez, Delle Sedie, Agne Frizzi, Fallar, Arnoldi, Mercuriali.

Mesdames Charton-Demeur, Marie Battu, Giuli Sanchioli, Vestri.

Pour la comédie :

MM. Bressant, Régnier, Richard, Victor Henry, Va lière, Philippe.

Mesdames Madeleine Brohan, Angèle Brémond, C cile Germa, Hortense Damain, Garait, Chollet-Monros

En résumé, voilà trois théâtres parisiens, — de n plus grands et de nos meilleurs, — représentés p l'élite de leurs pensionnaires, qui vont aller passer à to de rôle la belle saison dans ce Bade enchanté.

Un autre jour nous parlerons des courses, des concert de cette inépuisable série d'agréments dont M. Bénaz est le dispensateur merveilleux.

L'*Histoire d'Hérodote* est un des monuments les pl curieux et les plus intéressants de l'antiquité grecqu non-seulement à cause de l'importance et de la varié des faits que l'auteur y raconte, mais grâce aux charm d'un style à la fois naïf et entraînant. Aucune traducti ne reproduit mieux les qualités exquises de l'histori grec que celle de Pierre Saliat, écrivain du seizième si cle et contemporain d'Amyot. C'est donc une très-he reuse idée de M. Eugène Talbot d'avoir remis en lumiè cette traduction, que Paul-Louis Courier eût reprodui s'il l'avait connue, et que l'éditeur Henri Plon vient publier dans un très-beau volume in-8°. Prix : 8 f *franco*.

Maison Amour et Cie. Sous ce titre piquant notre coll borateur Pierre Véron vient de publier un volume appe à un très-grand succès. Nous nous bornons à annonc aujourd'hui ce livre plein de gaieté et d'humour, en no réservant d'y revenir prochainement. En vente ch Dentu et à la Librairie centrale.

Le cours de *Chiromancie* de M. Desbarrolles, que no avions annoncé dans notre précédent numéro, a attiré u grande affluence d'auditeurs, et le succès du professeur été complet.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 441. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 11 Juin.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER -
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

PROMENADES AU SALON DE 1864, — PAR BERTALL.

(Troisième promenade.)



22236

997. LE JEU DE BASCULE AU MEXIQUE, par Janet-Lange.

Ce tableau, l'un des meilleurs du Salon dans le genre militaire, est remarquable entre autres qualités par la manière ingénieuse dont les chevaux se fixent à la bascule. (B. s. g. d. g.)



22237

473. COURSES DE POUPÉES D'ALLEMAGNE A NUREMBERG, handicap par Bin.

Le prix sera donné à la poupée la mieux articulée. Les tribunes et l'enceinte du pesage sont garnies des joujoux les plus élégants à 13, à 25 et à 39. Ce tableau a été fort apprécié. On remarque surtout l'ombre portée, qui atteint une vigueur que l'on n'aurait pu espérer de la part de simples poupées d'Allemagne.



22238

36. SAMSON, par Anglar.

Un lion ayant eu l'indiscrétion d'avaler la jambe droite de Samson, celui-ci réunit tous ses efforts pour se la faire restituer.



22239

— Ernest, je t'en supplie, regarde si tu veux la Vénus de Dubufe, elle est en coton, ou celle de Bouguereau qui est en fer-blanc, mais tu ne verras pas celle de Landelle!

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



22240

1080. LE DOIGT DANS L'ŒIL, par Lambron.

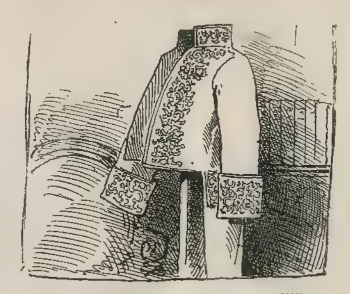
Polichinelle, ayant avalé sa dernière pratique, se plonge de désespoir le doigt dans l'œil jusqu'à la garde.



22240

QUI AURA LA TÊTE? ou une petite tête pour deux, par M. Vieil-Cazal.

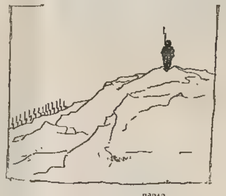
Tel est le sujet bien excusable du combat entre un centaure en acajou moucheté et un hercule en vieux chêne.



22241

PORTRAIT D'UN HABIT BRODÉ.

Nous recommandons le travail du collet et des parements à tous les véritables passementiers.



22242

1608. UNE SENTINELLE A ÉTÉ PERDUE, par M. Régamey.

La réclamer au bureau des cannes.



22243

88. FRANÇOIS D'ASSISE, par M. Baron-Loubet.

Si l'on en croit l'auteur, François d'Assise vivait comme un ours. Cette pensée est exprimée avec beaucoup de vérité.



22244

385. UNE FORTE TÊTE.

On jurerait qu'il en met sa main au feu comme feu Mucius Scevola. Savez-vous? par M. de Winne.



22245

UN PEINTRE A JOLIES FEMMES.

— M. Chaplin, je désirerais mon portrait.
— Très-bien, madame, comment le voulez-vous, framboise et vanille, ou groseille et pistache?

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par Bertall (suite).



22246

657. LE RETOUR, par Élie Maillard.

Deux soldats sur le retour sont reçus avec empressement par de bons villageois qui s'empressent de battre la semelle avec eux pour les réchauffer.



22247

1403. UNE PETITE LÉDA EN SEVRAGE, par de Moulignon.

Cette Léda est la plus précoce de toutes celles qui s'ébattent au Salon, mais il y en a une de soixante-cinq ans.



22248

787. M. de Saint-Hippolyte essayant une nouvelle victoria-tabouret d'Henry Binder, pour figurer aux courses de 1864.



22249

1807. UN STEEPLE-CHASE, par M. Steffeck.



22250

39. UN NOUVEAU BILBOQUET POUR DAME, par Mme Anselma.

COMMENT ON DEVRAIT VIVRE.

LONGUE PRÉFACE.

Ne croyez pas que je sois dans l'intention de vous faire de la morale et de vous indiquer un mode de conduite.

Oh! non.

Ne croyez pas non plus que je veuille vous indiquer quels plats vous devriez manger à votre dîner, et quel vin vous devriez boire.

Il n'est pas question de cela en ce moment.

Je trouve seulement que l'on vit mal; et pour que vous me compreniez bien, je vais m'expliquer.

On passe sa vie entière à travailler pour arriver à la plus belle position possible; et quand à force de persévérance on a obtenu ce que l'on désirait, on quitte ce monde.

Voici des preuves à l'appui de ce que j'avance :

Cet officier assistera à vingt batailles, et au péril de ses jours, il parviendra grade par grade jusqu'à celui de maréchal.

Mais au moment où il s'apprêtera à jouir de cette haute dignité, il mourra de vieillesse.

Ce commerçant se lèvera à quatre heures du matin pour descendre à son magasin et s'occuper de ses affaires. Le soir, à neuf heures, il se couchera rompu de fatigue, sans avoir le temps de dire à sa femme un mot aimable.

Après quarante ans de cette existence-là, il a fait fortune et se retire des affaires. Mais au moment où notre homme va devenir rentier, il meurt d'une attaque d'apoplexie.

Ce financier passera toutes ses plus belles années à faire des calculs, pour voir si telle opération sera bonne ou mauvaise.

S'il a été un habile spéculateur, il s'enrichit; mais à quel âge? A soixante ans!

Alors il s'empresse d'acheter un château, des voitures et des chevaux.

Mais au moment où il croit profiter de ses richesses, il devient fou, parce que les nombreux calculs qu'il a faits pendant sa jeunesse lui ont fatigué le cerveau.

On l'enferme à Charenton.

Et de même pour toutes les autres classes de la société, qu'il est inutile de passer ici en revue.

— N'ai-je pas raison?

— Vous êtes parfaitement dans le vrai.

— Mais comment voudriez-vous donc que l'on vécût?

— J'attendais cette question. Aussi vais-je m'empresser de vous démontrer le genre de vie que je voudrais. Si vous me le permettez, j'appellerai cela

La vie à l'envers.

— Bizarre dénomination!

— N'est-ce pas? Mais pourquoi ouvrez-vous de grands yeux?

— C'est que je ne vous comprends pas du tout.

— Suivant moi, on devrait finir par où l'on commence.

— C'est-à-dire que l'on naîtrait vieux et que l'on mourrait jeune?

— Justement; et, tenez, je vais donner des explications plus précises.

***

A SOIXANTE-DIX ANS.

C'est à cet âge que l'on viendrait au monde.

Car, pour moyenne de la vie humaine, je prends soixante-dix ans. Vous voyez que je suis généreux.

Mais cela ne serait pas une raison pour que l'on vécût jusqu'à l'âge d'un an.

On pourrait mourir à soixante-cinq ans aussi bien qu'à trente-cinq.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION (suite), — par G. RANDON.



22251

LES PHASCOLOMES LATIFRONS.

— Sommes-nous assez paresseux!
— Bah! mon cher, c'est dimanche. Avec le public à cinquante centimes on n'a pas grand'chose de l'on à espérer.



22252

LES RUCHES.

V'là ce que c'est, c'est bien fait! fallait pas qu'i-z-y aillent! (*Bis.*)



22253

Le messager, originaire des déserts de l'Afrique australe. Cet oiseau, à l'exemple des Auvergnats, est venu chercher à utiliser parmi nous ses talents de commissionnaire : célérité, discrétion, sobriété garanties. — Le *messager* se charge aussi à forfait de la destruction des rats et des serpents. — S'adresser à M. Rouard, au Jardin d'acclimatation. — Rien des bureaux de placement.

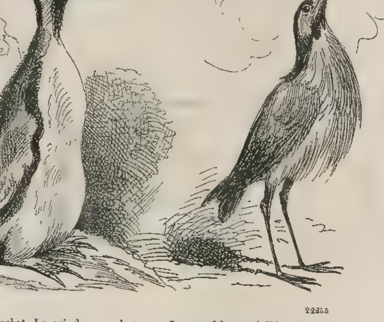


22254

Les rigueurs de l'hiver ayant été funestes à un grand nombre d'échassiers, la direction a fait un appel aux canards de bonne volonté pour figurer aux yeux du vulgaire les camarades que le frisquet a dégommés.



Le manchot. Le cri du manchot ressemble à s'y méprendre au braiement de l'âne (aimable oiseau!). Ne pouvant ni marcher, ni voler, il reste volontiers assis, à moins qu'on ne le dérange, ce qu'il n'aime guère, etc., etc.
(*Suites à Buffon.*)



22255

Le grand butor. A l'état de repos, cet oiseau se tient ordinairement le bec levé vers le ciel???... mystère!... Il est très-courageux, et lorsqu'il est blessé il ne ménage plus rien, et vise à l'œil de son agresseur (à sa place je viserais aux deux). Sa voix ressemble au mugissement du taureau, mais bien plus perçante, et s'entend à deux kilomètres!!! (*Idem.*)

Ainsi, on viendrait au monde maréchal, député, banquier, agent de change ou rentier.

On pourrait donc jouir de l'avantage de ces différentes positions sans avoir eu la peine de les conquérir.

Chacun continuerait à travailler pour les conserver.

Une vieille portière naîtra avec un cordon dans la main.

Mais elle se dira en ouvrant aux locataires :

— Je me plais à croire que cette vie ne durera pas continuellement; je serai peut-être un jour une célèbre cocotte, ou première danseuse à l'Opéra, comme ma cousine.

En voilà une qui a eu de la chance dans sa vie et qui a été aimée! Les hommes ont fait des folies pour elle; ils lui donnaient tout ce qu'elle leur demandait.

Puis elle ajoutera en prenant un miroir et en se contemplant :

— Tout me dit qu'un jour je serai très-jolie. Quand ces rides disparaîtront, j'aurai un minois chiffonné qui tournera la tête à bien des hommes.

Et la concierge se frottera les mains, dans la perspective d'une vie de plaisirs.

Vous voyez donc que, même dans cette vie à l'envers, l'espoir soutiendra le courage des mortels.

***

A CINQUANTE ANS.

Chacun commencera à travailler avec ardeur.

Le rentier ne sera pas fâché de s'occuper pour se distraire, parce qu'il sera ennuyé de la vie monotone qu'il aura menée pendant vingt ans à la campagne aux environs de Paris.

Le chef de division deviendra chef de bureau.

Le spéculateur ne sera pas fâché d'éprouver les violentes émotions de la hausse et de la baisse, émotions qu'il ne connaissait pas, car il était venu au monde fort riche et ne pensant pas à jouer.

Le maréchal passera général, mais il fera des prodiges de valeur sur les champs de bataille pour ne pas descendre un grade au-dessous, c'est-à-dire pour ne point devenir colonel.

Vous voyez que de cette façon on pourra continuer à avoir de bons soldats, de meilleurs même si c'est possible, car chacun cherchera à ne pas être dégradé.

***

A TRENTE ANS.

Continuation de la décroissance.

Le général arrive au grade de capitaine, mais sa bravoure ne fait qu'augmenter.

Le commerçant se lève à cinq heures du matin.

Le chef de bureau devient simple rédacteur.

Comme dans tout il y a des satisfaits et des mécontents, la concierge est devenue actrice et elle commence à avoir beaucoup de succès.

On lui donne des huit ressorts, et dans la même année quatre de ses amants entrent à Clichy.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).



22256

— Ce pauvre zébu qui s'imagine avoir une bosse! ça fait pitié!



22257

AU BUFFET. — *Les espiègleries des ruminants.*
Heureusement que ce n'est que dans le dos! ce serait aussi bien dans l'œil!...



22258

LE TAPIR ET LES CABRIS.
— Et vous croyez qu'il ne faut pas une patience robuste pour supporter toutes ces gamineries!



22259

Si la gourmandise était bannie du reste de la terre, c'est bien certainement parmi ces bestioles-là qu'elle viendrait se réfugier.

***

LA JEUNESSE.

Chacun se félicite de voir arriver la fin de sa vie; aussi ne voit-on pas avec effroi approcher les premières années.

En effet, celui qui avait été maréchal devient simple caporal, il se rappelle avec orgueil ses dernières années, où il fut comblé d'honneurs.

L'agent de change est commis, il touche cent francs par mois et il a quatre-vingts francs de gratification au 1er janvier, si les dividendes de fin d'année sont bons.

Le chef de division passe surnuméraire.

Le rentier entre chez un épicier en qualité de troisième garçon.

On ne lui confie même pas le débit de la mélasse et de la chandelle, il fait seulement des cornets et brûle le café.

L'ancienne concierge ne regrette pas la vie, elle qui cependant devait être heureuse de rajeunir. En effet, de première danseuse elle devient simple *marcheuse* dans un corps de ballet. Les gros financiers qui fréquentent les coulisses ne lui offrent plus des écrins renfermant des diamants, ils lui apportent des sucres d'orge.

***

A TROIS ANS.

C'est alors que l'expression *tomber en enfance* est on ne peut plus juste.

On n'a plus aucun souci.

Pour ceux qui ont eu la chance d'arriver jusqu'à cet âge, le cerceau est l'unique distraction.

***

A UN AN.

On entre en nourrice.

***

P. S. — Voilà mon plan, mais je n'ose pas vous certifier qu'il soit parfaitement exécutable.

A. Marsy.

CHOSES CURIEUSES ET INTÉRESSANTES.

L'usage de l'*eau rougie* remonte à 3,464 ans.

C'est Amphictyon, roi de l'Attique, qui, le premier, pour donner à son peuple l'exemple de la sobriété, s'avisa de mettre de l'eau dans son vin.

Et dire qu'il y a encore des gens qui se grisent!

***

On écrit de gauche à droite, depuis 2,750 ans.

Avant Pronapide, le maître d'Homère, on écrivait de droite à gauche.

Maintenant, on écrit à tort et à travers.

***

La première éclipse de soleil mentionnée dans les manuscrits chinois a eu lieu le 12 octobre 2155 avant l'ère chrétienne.

Les astronomes de cette époque se nommaient Hi et Ho.

M. Leverrier le sait-il?

***

La gamme, les dièses, les bémols, les bécarres et autres signes musicaux, ont été créés par Timothée (l'aïeul de Trim), le plus célèbre musicien de l'Ionie, en l'an 360 avant notre ère.

Le savais-tu, Paul Henrion?

***

Les girouettes remontent à la fin du siècle de Périclès; l'architecte Andronicus fut leur auteur.

Il construisit à Athènes *la Tour des vents*, qui existe

LES PAYSANS, — par Baric.



22260

— Aoh!... vo permettez que je tirai sur ces petites bêtes?
— Ces cannes-là, loin?... oh! vous pouvez ben tirer tant que vous voudrez!... (*A part.*) Ça m'est ben égal, all' n' sont pouint à moué.



22261

— Souleil! biau souleil! si tu étais aussi fatigué que mé, y a longtemps que tu serais couché!...

encore, et la surmonta d'un triton mobile en airain, tournant aux quatre points cardinaux.

Les girouettes politiques sont d'une antiquité encore plus respectable.

***

Le mécanisme du *soufflet* a été trouvé par le philosophe scythe Anacharsis, l'un des sept sages de la Grèce.

On souffla le feu... de la discorde entre lui et son frère, et ce dernier le fit mettre à mort.

***

L'usage de *cacheter les lettres* a été emprunté aux Lacédémoniens; avant eux, on liait les missives.

Billet doux — ruban rose.

Lettre de jeune fille — ruban blanc.

Lettre d'affaires sérieuses — ruban noir.

Épître d'un mari à sa femme — faveur jaune.

Lettre de commerce — une simple ficelle.

C'est de là qu'est venue l'expression : nouer des relations.

***

Aristote a dit que la coutume de saluer les personnes qui éternuent était un hommage rendu au cerveau, siége de l'intelligence.

Dieu vous bénisse, cher lecteur!

***

Au treizième siècle, Roger Bacon écrivait :

« On pourrait avoir des espèces de chariots qui, sans être traînés par des chevaux ou des mulets, feraient un chemin incroyable de rapidité. »

Ne prévoyait-il pas la vapeur?

Il disait encore :

« On pourrait même trouver le moyen de voyager dans les airs. »

N'était-ce pas pressentir Nadar?

***

Raquette a laissé son nom au jouet qu'il a fabriqué.

Il était protégé par Marie Stuart, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer au volant.

Si M. Lebrun avait connu ce détail avant d'écrire sa tragédie!

***

A Tonnerre, on lit sur la tombe du père de Campenon l'académicien :

« *Il fit dix fois le voyage de Tonnerre à Paris!...* »

De nos jours, on va en Chine en se promenant.

***

L'*Almanach de Matthieu Lænsberg* se publie depuis 1636.

Une moyenne de 100,000 exemplaires par an, pendant deux cent vingt-huit ans, à environ vingt-cinq centimes, représente cinq millions sept cent mille francs.

Courage, monsieur Mathieu de la Drôme!

***

A propos du célèbre prophète atmosphérique, quelques lignes de lui, extraites du *Moniteur* :

« Je suis bien aise de voir qu'ici l'on *prise* l'impôt sur le *tabac*. »

(Chambre des représentants. — Séance du 21 septembre 1848.)

***

On lit dans l'*Almanach de Dieu*, paru et disparu en 1738 :

« Le ciel est un jardin, les étoiles sont ses fleurs; Phœbé en est la belle de nuit, Phœbus en est le soleil. »

Alexandre Flan.

FANTASIAS.

L'émotion causée par la victoire d'un cheval français sur l'hippodrome de Longchamps n'est point encore calmée.

Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

Hurrah *Vermouth!*

Voilà qui me réconcilie presque avec cette liqueur purgative.

Les femmes n'ont pas témoigné un moindre enthousiasme que les hommes.

Quels transports!

C'était au plus fort de la manifestation.

Un cocodès qui paradait au milieu des voitures du demi-monde, allant de l'une à l'autre, s'approche de mademoiselle ***, une des rares actrices de nos petits théâtres qui ait mérité sa réputation de causticité.

Mademoiselle ***, calme au milieu de la fougue universelle, était nonchalamment étendue au fond de sa calèche.

LES PROVERBES ILLUSTRÉS, — par G. Randon (suite).



22262
Qui n'a pas honte de sa faute est deux fois coupable.



22263
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.



22264
L'habit ne fait pas le moine



22265
Il n'y a que la première bouteille qui est chère.



22266
Des goûts et des couleurs, il ne faut point en disputer.



22267
Quand le puits est à sec, on connaît la valeur de l'eau.

Le cocodès, voulant lier la conversation — ça pose en homme *chic* — arbore un sourire niais.

Mademoiselle ***, qui connaît le personnage et le fuit comme la peste de l'ennui, détourne la tête.

Mais lui, obstiné dans son projet, entame le dialogue :

— Pourquoi donc n'agitez-vous pas votre mouchoir comme tout le monde?

— Parce que j'aurais peur que vous ne crussiez que c'est pour vous le jeter.

Attrape!

*
* *

Mais pourquoi tarderais-je à vous initier aux splendeurs d'un art nouvellement découvert?

Cet art se nomme la *calliplastie.*

Ça vient du grec. Ah! pour l'amour du grec...

Le premier bachelier que vous rencontrerez sur votre chemin vous apprendra que cela veut dire : *Art de se faire une beauté.*

L'inventeur affirme que s'il existe désormais des gens laids, c'est qu'ils le voudront bien.

Quant à lui, il se charge de vous donner en très-peu de temps et par des procédés à lui connus le type que vous voudrez.

Il procurera au besoin un profil grec à Hyacinthe!

La *calliplastie* va s'installer dans de superbes appartements.

Là on vous maquillera de pied en cap.

On vous posera des sourcils, si vous manquez de cet ornement superoculaire; on vous fendra l'œil en amande, on vous creusera des fossettes assassines à l'aide d'ombres habilement calculées.

Que sais-je?

Par le temps de postichomanie qui court, la *calliplastie* peut rapporter des millions.

*
* *

Beaucoup de nos reines de toutes les élégances n'ont même pas attendu cette découverte pour se calliplastiser.

J'en sais une qui fait un effet superbe aux lumières, mais qui sous le regard du soleil est contrainte à des aveux d'extrait de naissance que ne dissimule qu'imparfaitement un voile hermétique.

Le blanc de céruse tombe, les rides restent, et les passants ont envie de s'évanouir.

L'autre matin, deux de ses adorateurs — aux bougies — rencontrent madame B... se rendant au bain, sans avoir pris la peine de se mettre en couleur.

— Eh bien, l'as-tu reconnue? fait l'un des deux quand elle est passée.

— Qui ça?

— Madame B...

— Allons donc!

— Positivement, mon cher. Nous n'en connaissions que l'édition revue et corrigée.

*
* *

Je passais dans le voisinage du Père-Lachaise.

Mon œil fut attiré par une enseigne.

L'enseigne surmontait une porte de marchand de vin. Elle était ainsi formulée :

CHARLES M..., VINS ET LIQUEURS,
A LA GAIETÉ DES CONVOIS!!!

Le Français est décidément né malin.

*
* *

Un nouveau journal : *la Salle à manger.*

Il y a quelques années une autre feuille gastronomique

fut ainsi fondée; celle-là spécialement destinée aux questions viticoles.

On l'appelait la *Gazette des caves*.

Le rédacteur en chef avait demandé de la copie à L..., homme de lettres, connu pour ses dispositions en la matière.

Rien ne vient.

Quelque temps après, ledit rédacteur en chef, attablé chez Brébant devant une table chargée de flacons, et déjà égaré visiblement dans les vignes du Seigneur :

— Eh bien, fait-il, vous voilà!... Vous êtes gentil! Vous m'aviez promis votre collaboration à ma *Gazette des caves*, et au lieu de cela....

— Comment, au lieu de cela?... Est-ce que vous ne voyez pas que je prépare mon article?

*
* *

Quand on prend des initiales, on n'en saurait trop prendre :

C'est le destin. Il faut une proie au journal,

et l'incognito fait les délices du lecteur.

Z... donc est ce que le *Montjoye* de M. Octave Feuillet appelle un monsieur qui vit dans le bleu.

Il passe sa vie à soupirer des idylles sur les petits oiseaux, la simple fleur des champs et les brises du printemps.

Quant à la réalité de l'existence, il la pratique avec un nonchaloir qui ameute à ses trousses une nuée de créanciers, que Z... tâche de traiter à la façon de ce bon M. Dimanche.

Mais le créancier a bec et ongles de nos jours.

Il fait même des mots au besoin.

Avant-hier, le tailleur de Z... frappe matinalement à son huis.

— Monsieur Z..., je viens pour réclamer le montant d'une petite facture.

— Ah! diable!

— Vous vous rappelez que vous m'avez formellement promis de me la régler aujourd'hui?

— Je ne dis pas non, mais...

— Il n'y a pas de mais.

— Mon cher, je vous avais oublié. Vous savez, moi, je ne suis pas un homme positif, matériel... je suis un descendant des trouvères. Je fais de la vie une romance...

— *Sans parole*, riposta le fournisseur.

*
* *

Comme revanche à la précédente, j'aime assez une réplique de débiteur.

Le bottier — c'est un bottier cette fois — se présente armé des foudres de l'indignation.

— Monsieur, je vous apporte votre note.

— Je suis vraiment désolé que vous vous soyez dérangé pour moi.

— Monsieur, je n'ai pas envie de plaisanter.

— Ni moi, je vous le jure.

— Monsieur, j'en suis fâché, mais j'ai besoin d'argent.

— Alors vous ne pouvez pas vous étonner que je sois dans le même cas.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le monde des théâtres et des arts a été cruellement frappé la semaine dernière : un des plus charmants écrivains de ce temps, un des princes de la critique parisienne, Pier-Angelo Fiorentino, est mort presque subitement, avant même que sa maladie fût connue de ses nombreux amis. Sorti des rangs de la petite presse militante, dans laquelle presque tous les journalistes apprennent leur métier, Fiorentino s'était élevé au premier rang de la critique parisienne. Il fut homme de talent autant qu'homme de cœur; doux, bienveillant, affable pour ceux qui débutaient dans la périlleuse carrière des théâtres, terrible pour ceux qu'il n'aimait pas, Fiorentino était le sincère ami des jeunes artistes et écrivains qui lui inspiraient de la sympathie; on ne lui demandait jamais en vain quelques encouragements pour les débutants des arts et des lettres.

Sa plume avait tous les emportements et toutes les indulgences, et ceux-là mêmes qui avaient à se plaindre du critique admiraient son talent si français, si parisien. Fiorentino s'était fait lui-même; il avait trente ans révolus quand il vint demander à la France l'hospitalité et le succès. Tout en donnant des leçons d'italien pour subvenir aux exigences d'une modeste vie, Fiorentino étudia la langue française, qu'il apprit si bien. Il était un des grands maîtres de la critique qui savait tout dire avec esprit et avec grâce. Ses feuilletons sont des pages ravissantes qui méritent d'être réunies en volumes; les jeunes littérateurs y apprendraient à écrire, car l'ancien professeur d'italien était devenu un des plus remarquables professeurs de français. Je n'ose pas dire que quelques amours-propres froissés se sont réjouis de la mort de cet homme de talent, mais j'affirme, sans crainte d'être démenti, que la plupart des artistes français le regrettent. Fiorentino était souvent acerbe, mordant, impitoyable, mais ses critiques mêmes étaient encore un honneur pour l'artiste : être discuté par Fiorentino, c'était le commencement de la célébrité.

Deux petits actes ont été jetés en pâture au feuilleton dans la semaine qui vient de s'écouler : l'un est d'un auteur jeune encore, qui a eu la bonne fortune d'être reçu au Théâtre-Français. M. Alphonse de Launay a été journaliste avant d'être auteur; la petite presse lui doit quelques pages remarquées; ses débuts sur la première scène de Paris ont été assez heureux. *Adieu, paniers, vendanges sont faites*, est un acte fort gentil, écrit avec un louable sentiment d'une langue possible; le dialogue est souvent spirituel et toujours agréable. Je ne dirai pas à l'auteur la phrase banale que son coup d'essai est un coup de maître, ce serait aller trop loin, et M. de Launay, qui est homme d'esprit avant tout, me renverrait le maladroit pavé; mais je puis dire en toute conscience que ses débuts au Théâtre-Français sont fort heureux, et donnent de légitimes espérances pour son avenir.

L'autre acte, *les Oiseaux en cage*, a été joué au théâtre du Gymnase.

Ces oiseaux sont deux jeunes gens enfermés dans un château de province; ils ne demandent qu'à prendre leur vol vers Paris et à se jeter tête baissée dans le mouvement parisien; la première femme qui s'approche de la cage est une madame de Vilmur; l'un des oiseaux brise sa cage et vient chanter à la belle l'éternelle chanson de l'amour; le mari se fâche, — c'est un droit incontestable dans sa position; on se bat à la cantonade, et tout finit bien.

C'est un bon petit acte d'été sans trop de gaieté. M. Émile de Najac a pris sa revanche depuis longtemps.

Le Théâtre-Lyrique est en pleine prospérité, grâce à *Rigoletto*, ce grand et très-légitime succès. Aussi la direction a-t-elle reculé d'un mois la fermeture annuelle, et brave les chaleurs, grâce à la reprise de *la Reine Topaze*, cette brillante et spirituelle partition de Victor Massé, qui fut à la création un double triomphe pour l'auteur et pour cette étonnante cantatrice qui a nom madame Carvalho. Pendant le trop long repos, cette gracieuse œuvre n'a rien perdu de son charme. On a écouté et applaudi les mélodies populaires comme au premier soir.

Il me reste juste assez de place pour recommander à mes lecteurs un fort amusant volume que vient de publier M. Nerée Desarbres, chez je ne sais plus quel éditeur. *Sept ans à l'Opéra*, tel est le titre de ce recueil des souvenirs de l'ancien secrétaire de l'Académie impériale de musique.

Ce volume doit nécessairement avoir du succès par sa valeur même et par la vive curiosité qu'excitent les révélations sur la vie de théâtre. C'est une intéressante lecture pour tout le monde, et notamment pour les personnes qui veulent pénétrer les mystères de la vie de coulisses, si attrayante pour ceux qui ne la connaissent pas.

ALBERT WOLF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 442 — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 18 Juin.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrenruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

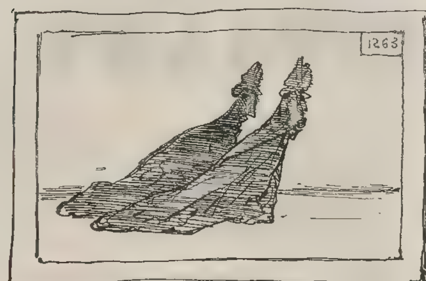
TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS PARISIEN, — par Siméon.



— Pensez-tu que nos toilettes ont produit de l'effet sur ces messieurs... nous ont-ils beaucoup regardées?
— Je ne sais pas... j'ai mon lorgnon, et quand je me mets cette petite mécanique sur le nez je ne vois pas clair... mais c'est la mode!

PROMENADES AU SALON DE 1864, — PAR BERTALL.



1263. BALAYEUSES AU BOULEVARD DE TROUVILLE PAR UN JOUR DE PLUIE, et par LUMINAIS.

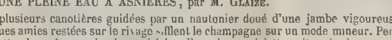


1409. LE SUPPLICE DE CANCALE.

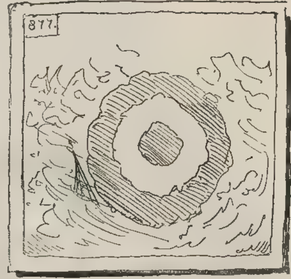
Deux vieilles femmes égarées dans une cave sont frappées d'étonnement en découvrant une huître malade, et d'une espece extraordinaire.



828. UNE PLEINE EAU A ASNIÈRES, par M. GLAIZE.



Par un beau soir du mois de juillet, plusieurs canotières guidées par un nautonier doué d'une jambe vigoureuse se sont embarquées pour une pleine eau. Quelques amies restées sur le rivage sifflent le champagne sur un mode mineur. Pendant que le maître du bachot ravi compte sa recette, la maîtresse des bains éclaire d'une lueur violette mélangée de gris perle toute cette jolie scène, à l'aide d'une puissante carcel. Rien de plus gracieux que cette peinture, une des œuvres réussies de M. Glaize, et composée avec un sentiment de poésie bien rare à Asnières.



877. UN OURAGAN SOUS L'ÉQUATEUR, par GUDIN.

Un bâtiment frrrançais vient d'être englouti par la tempête, on ne voit plus que les trois couleurs. Vive la France et M. Gudin.



2614. SATYRE ENFLANT DE PETITS OURS A L'AIDE D'UN CHALUMEAU, OU LES ÉLEVANT AU BIBERON, par FREMIET.

Pan docuit.. ursus inflare leves.

M. Fremiet a voulu, dans cette spirituelle sculpture, faire la satire de ces femmes qui, oublieuses des lois naturelles, laissent élever leurs enfants au biberon et dans la solitude, mauvais système qui en fait de *petits ours*. Voilà comment la sculpture bien entendue doit être un enseignement pour les masses.

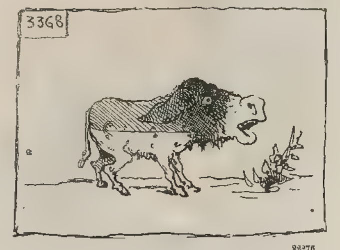


1314. UNE PETITE DAME DU QUARTIER DE LA MADELEINE PRENANT SA RETRAITE, par M. MASSON.



2500. UN MAUVAIS CAMARADE DE LIT.

Suivant M. Bartholdi, quand on a le désagrément d'être obligé de coucher avec un aigle, il faut avoir soin de lui cracher de temps en temps dans le bec pour l'occuper un peu et l'empêcher d'être trop désagréable.



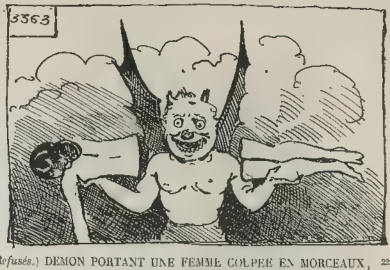
(*Les refusés.*) UN ANE A SURPRISE, par M. VIÉ.

La plus grande surprise, c'est qu'un âne pareil ait pu être refusé ; on n'aura sans doute pas vu que le dessus de l'âne s'ouvre, et que l'on peut y serrer des effets en grande quantité. C'est un âne de voyage.

PROMENADES AU SALON DE 1864, — par BERTALL (fin).

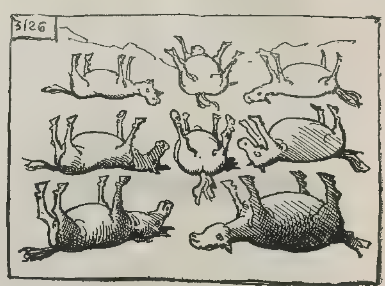


1149. EXALTATION DE SAINTE CRINOLINE, par LÉCURIEUX. 22277



(*Refusés.*) DÉMON PORTANT UNE FEMME COUPÉE EN MORCEAUX, 22278
par M. VALBAILLON.

Personne n'a pu deviner pourquoi ce superbe tableau figure parmi les refusés. Il est cependant à remarquer qu'un morceau de la femme manque. C'est la sans doute le motif du refus.



(*Les refusés.*) 3126. ÉTUDES DE CHEVAUX, par M. BRIVET. 22279

Ces chevaux remarquables sont obtenus par le croisement de carlins et de cochons d'Inde. Je vous demande un peu pourquoi l'on s'est permis de refuser une peinture qui constate un résultat aussi surprenant!



22280

3184. LE PETIT CHAPERON ROUGE,
par FOURNIER.

Refusé parce que évidemment le loup n'a pas reçu de l'artiste un estomac assez spacieux pour loger le Petit Chaperon rouge. — Faire réparer et élargir le loup, mon bon monsieur Fournier.



22281

3273. L'ÉTOILE DU SALON DE 1864.

Il comprit qu'une étoile est une grande chose,
La prenant dans ses bras, sur sa couche il la pose,
La contemple en silence et sent battre son cœur.
(*Vers inédits d'un drame anonyme.*)

Le jury a refusé ce tableau, ne voulant pas encourager les familiarités des bourgeois avec les étoiles. Mais ne trouvez-vous pas la mesure un peu sévère?



22282

UNE SCÈNE DE GUERRE, par M. JEAN DE REDON.

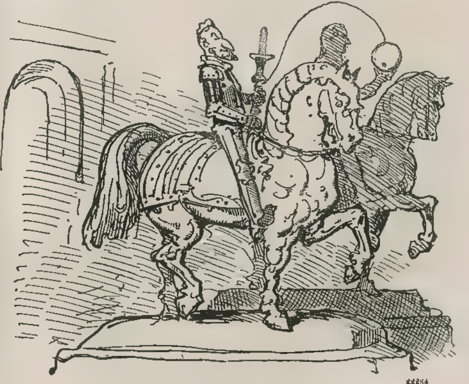
En refusant injustement ce tableau, le jury n'a pas remarqué certainement le splendide chameau à deux têtes, portant quatre hommes et un caporal, et pouvant marcher en avant, en arrière, à volonté. C'est pourtant là une magnifique conquête.



22283

LA GARDEUSE DE DINDONS, par BRÉTON.

— Ma foi, monsieur le comte, je donnerais tous les moutons, les veaux, et même la vacque de M. Millet pour un dindon de M. Bréton. Quant à la gardeuse, je ne demanderais pas mieux que de la garder moi-même, si c'était un effet de votre bonté.



22284

LE BILBOQUET.

Les deux superbes factionnaires posés par M. Clésinger à la porte de l'Exposition font une partie de bilboquet pour occuper leurs loisirs.

LE PUBLIC A L'EXPOSITION, — croquis par H. Daumier.



— Il n'y a pas à dire, c'est bien moi, c'est bien mon galbe...; mais je regretterai toujours que l'artiste ait eu l'entêtement de ne vouloir pas reproduire mes lunettes, non plus que mon faux col!...

CHARGÉ DE LA RECONDUIRE.

(VAUDEVILLE SEIZE FOIS HISTORIQUE.)

I.

. . . Ah bien! elle est bonne celle-là!

Hier Alfred me dit :

— Mon vieux, puisque te voilà venu à Paris pour passer huit jours, nous allons commencer par visiter les théâtres; demain je te mène au Palais-Royal!

— Sapristi! comme ça me va! répondis-je, moi qui n'y suis jamais allé — et à Pont-à-Mousson, mon pays, on me soutient que *la Cagnotte* fait mourir de rire, même les gens qui ne sont pas de la capitale... à demain soir donc et merci.

— Mais, ajoute Alfred, — si cela ne te fait rien, — nous irons dans une baignoire — car nous ne serons pas seuls.

— Bah! et qui donc?

— Une petite dame de ma connaissance, que je te présenterai.

— Ah! mon gaillard!

— Oh! une liaison de six mois... c'est presque un mariage. A demain donc, et mets des gants... Clarisse aime la tenue.

II.

Le lendemain j'arrivai trois quarts d'heure à l'avance au café où nous devions nous retrouver, Alfred, sa maîtresse et moi.

J'avais des gants gris perle et un lorgnon qui me gênait, mais qui me donnait l'air crâne.

Je pris, en attendant Alfred, une demi-tasse, puis deux demi-tasses, puis trois bocks, et enfin, au moment où j'allais retirer mes gants d'impatience, je vis mon ami déboucher, donnant le bras à sa maîtresse.

Il me présenta.

Clarisse était une petite brune fort piquante — je ne craignis pas de lui décocher un madrigal en la saluant jusqu'à terre.

— Madame, lui dis-je, mon ami me fait l'effet d'être un jardinier de l'Olympe, qui a su dérober au parterre des dieux leur plus belle fleur.

Elle sourit, me remercia, et nous entrâmes au Palais-Royal.

III.

— Baignoire 9 — dit Alfred en donnant son coupon au contrôleur.

— Tiens, dit sa maîtresse, c'est une baignoire que nous avons?

— Oui.

— Ah!

Et je vis la figure de Clarisse se rembrunir.

— Il paraît, pensai-je, qu'elle n'aime pas les baignoires: — tous les goûts sont dans la nature.

A peine installés dans la loge, Clarisse dit à Alfred :

— Décidément, c'est toujours la même histoire, vous voulez cacher à tout le monde que vous êtes en ma compagnie; vous tenez à me traiter comme une femme sans principes et comme vous feriez de la dernière venue.

LE PUBLIC A L'EXPOSITION, — croquis par H. DAUMIER (suite).



— Et toi, qu'est-ce que tu trouves le meilleur au Salon cette année?
— La bière.

— Clarisse, fit mon ami, pas de cris, je te prie... évitons à Adolphe (c'était moi) des scènes de ménage.

— Oh! continua-t-elle, monsieur peut entendre ce que je dis... cela m'étouffe d'ailleurs; voilà la troisième fois que vous me faites l'affront de vous dissimuler quand vous me menez au spectacle. J'en ai assez, et puisque vous ne me croyez pas assez honnête pour vous montrer en public avec moi, j'aime mieux rompre immédiatement.

— Comme tu voudras, dit Alfred. — Adolphe, tu reconduiras madame chez elle après le spectacle; moi, je vais prendre le train de la Havane... Je serai revenu demain pour déjeuner avec toi!

— Mais, fis-je alors en prenant enfin la parole, ce n'est pas sérieux, et pour une simple baignoire...

— Pardon, monsieur, dit Clarisse en m'interrompant, je n'ai qu'une parole.

Alfred prit la porte, la referma, et j'entendis son pas dans le corridor.

Je me levai pour aller regarder.

Il était décidément parti.

Je rentrai dans la baignoire.

Clarisse était en larmes!

IV.

— Ah! bon! me dis-je, je vais joliment m'amuser, moi. Je suis en pleine querelle d'amoureux!

— L'ingrat! dit-elle, il est parti! parti sans retourner la tête! Un homme à qui j'ai tout sacrifié!

— Mais aussi, fis-je doucement, c'est vous qui l'avez obligé à se retirer.

Elle leva le nez, me regarda, et...

— Ah çà! vous êtes donc bête, vous?

— Moi? m'écriai-je étonné.

— Vous croyez que lorsqu'une femme propose à un homme de rompre, c'est qu'elle en a envie? Mais je l'aime, moi, mon Alfred... je l'adore!

— Eh bien, alors, dis-je naïvement, pourquoi que vous ne l'avez pas retenu?

— Et l'amour-propre, monsieur!

— Ah! oui! l'amour-propre!... Eh bien, et lui?

— Lui! il est fou de moi, j'en suis sûre!

— Mais pourquoi est-il parti si vite alors?

— Ah çà, mais vous êtes donc né de ce matin? — et on vous a sevré à midi?

— Madame, cette supposition... — J'ai trente-deux ans.

— Eh bien, Alfred est parti, parce que je lui ai dit de partir... l'amour-propre aussi. Voilà, jeune homme! êtes-vous satisfait?

— Je le suis, madame, dis-je en m'inclinant.

Mais dès ce moment je compris que je n'avais pas affaire à une femme du monde.

V.

On frappa les trois coups, et la pièce commença.

Dès la deuxième scène, je me tordais de rire.

Je regardai Clarisse, elle ne cessait d'avoir le visage tourné vers la porte de la loge : elle attendait qu'elle s'ouvrît pour livrer passage au retour d'Alfred.

L'entr'acte venu, elle me dit :

— Je n'y tiens plus... il ne revient pas... je suffoque ici... allons voir s'il est dehors...

LES PROVERBES ILLUSTRÉS, — par G. Randon (suite).



22287

On ne peut faire boire un âne s'il n'a soif.



22288

Ventre affamé n'a point d'oreilles.



22289

Quand le vin est tiré, il faut le boire.





22290

Point de rose sans épines.



22291

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.



22292

On ne fait pas sortir de la farine d'un sac à charbon.

— Mais, fis-je, c'est qu'on va recommencer tout de suite, et je ne serais pas fâché de savoir si Geoffroy mariera sa sœur ou s'il ne la mariera pas.

— Monsieur, dit alors Clarisse sentencieusement, êtes-vous un homme ou ne l'êtes-vous pas?

— Madame, cette seconde supposition équivoque...

— Eh bien, si vous l'êtes, votre devoir est de protéger le sexe faible, de le consoler et de l'aider à être heureux. Au nom de la galanterie française, je vous somme de m'emmener prendre une canette au café voisin.

Je courbai la tête sous ce rappel à l'ordre, et nous sortîmes.

Clarisse fureta la place d'un simple coup d'œil.

— Il n'y est pas, dit-elle; entrons au café.

Nous y entrâmes : pas d'Alfred.

Le garçon s'approcha de nous.

— Que faut-il vous servir? demanda-t-il.

— Une bavaroise, répondit-elle en pensant à autre chose et en continuant à regarder sur la place.

La bavaroise servie au moment où elle allait la boire, elle me cria avec fièvre.

— Vivement! prenez votre chapeau, votre canne et payez... je le vois! je le vois!

— Mais, pardon, dis-je, la bavaroise est intacte, et payer une consommation sans...

— Mais venez donc, malheureux! fit-elle en me tirant par mon habit; il nous a vus, et il se sauve...

— Mais ma monnaie? j'ai donné vingt francs!

— Vous la reprendrez demain; venez, ou je vous injurie!

Je partis... le garçon me cria un :

— Merci, mon prince!

qui me serra le cœur.

Je compris encore cette fois que je venais d'être refait de mon louis.

En effet, c'était bien Alfred; il courait, nous nous mîmes à courir. En route, j'entendis la cloche du théâtre; c'était le deuxième acte qui commençait : je commençai à grincer des dents!

— Alfred! criai-je, Alfred!

Mais il courait et gagnait du terrain.

Enfin, nous le vîmes s'arrêter.

— Il s'amende! fit Clarisse avec joie, merci, mon Dieu! O mon Alfred! mon Alfred chéri! Et nous doublâmes le pas pour le joindre.

Mais sa halte n'était que momentanée; elle lui avait servi à héler un cocher et à grimper dans un fiacre qui partit comme le vent.

Clarisse tomba à moitié évanouie dans mes bras, et faillit me jeter à la renverse.

— L'infâme! dit-elle.

Une voiture vide passa.

Clarisse en l'apercevant se redressa d'un bond, héla le cocher et m'y entraîna.

— Vingt francs pour vous, cria-t-elle à l'automédon, si vous joignez cette voiture qui file devant nous!

— Mais Geoffroy? fis-je avec des larmes dans la voix.

— Vous m'ennuyez, vous!

J'essuyai mon front qui ruisselait, et je me mis à rêver au genre de pénalité auquel j'aurais droit si j'assassinais ma voisine.

VI.

Nous courûmes trois heures!

La voiture d'Alfred avait des chevaux à jarrets d'acier, et nous des chevaux — de fiacre qui se respecte...

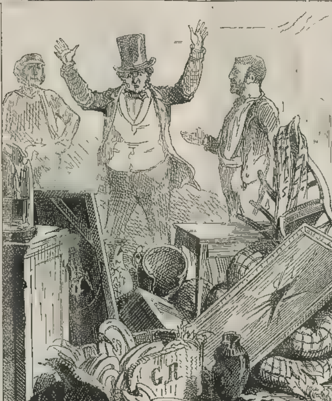
Clarisse pestait et rongeait le bout de ma canne.

A un moment donné, voyant que la voiture gardait toujours la distance, elle prit mon jonc entre ses deux mains et en fit deux cannes.

LES PROVERBES ILLUSTRÉS, — par G. Randon (suite et fin).



22293
Jamais long nez n'a gâté beau visage.



22294
Trois déménagements équivalent à un incendie.



2.295
La fin couronne l'œuvre.

Je jetai un cri!

— Le jonc de mon père! m'écriai-je.

Enfin un embarras de voitures arrêta net le fiacre de mon ami.

Clarisse eut un élan de joie; elle stimula notre cocher, qui en vingt tours de roue rattrapa la voiture d'Alfred.

Elle descendit rapidement ouvrir la portière et poussa un cri d'étonnement.

Ce n'était pas lui!

VII.

Nous retournâmes en désespoir de cause au Palais-Royal, au moment où la pièce finissait...

J'allais, la fureur au cœur, l'indignation à la lèvre, dire tout ce que je pensais à Clarisse, qui me proposait pour retrouver son amant de passer la nuit à courir tous les restaurants de Paris, lorsque Alfred me frappa sur l'épaule.

— Eh bien, nous dit-il le sourcil froncé, c'est ainsi que vous voyez le spectacle?

— Toi!... enfin c'est toi!... fis-je avec joie et en lui tendant la main.

— Arrêtez, monsieur!... arrêtez, madame!... continua-t-il en repoussant Clarisse qui voulait lui sauter au cou. J'ai tout vu... je suis aux fauteuils d'orchestre depuis le deuxième acte. — Monsieur Adolphe, à Paris il est un usage que vous ignorez peut-être : c'est que quand on a gardé une femme toute une soirée en dépit de la présence de son amant, on la garde toute la vie!... Gardez donc madame et soyez heureux; moi, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il s'éloigna...

. . . .

Ça s'est rarrangé, bien entendu, mais depuis cette histoire, j'ai fait un serment :

C'est que je n'irai jamais voir jouer *la Cagnotte* entre un amoureux et sa bonne amie!

Possible que *la Cagnotte* soit drôle, mais, sapristi! les voisins ne le sont pas!

Ernest Blum.

LES RÉFLEXIONS D'UNE GLACE.

Vous vous attendez, n'est-ce pas, à ce que j'orne mes commentaires d'une préface au-dessus de l'entre-sol?

Eh bien, non!

Je suis une glace trop finement étamée pour cela, — et trop sincère.

Dans le cours de mon existence, j'ai beaucoup réfléchi.

— Pardon, sans intention de calembour forcé.

C'est le résultat de mes méditations et observations que je veux consigner ici pêle-mêle, dans un désordre dont j'aurais pu faire un effet de l'art.

Mais à quoi bon?

***

L'homme ici-bas n'a pas de meilleur ami que sa glace.

Ce que je dis pour l'homme s'applique d'autant plus à la femme.

Mais j'ai eu, comme celles de mes semblables qui comprennent leurs devoirs, un défaut qui m'a toujours empêchée d'être appréciée à ma vraie valeur.

J'ai dit la vérité.

Ah! si l'on avait écouté mes conseils!

***

A peine au sortir de l'enfance, c'est-à-dire de la fabrique, je fus achetée par une petite dame

Tout alla bien d'abord.

Je faisais un cours d'Arthurs comparés!

M'en est-il passé devant le tain de ces profils blonds, bruns ou châtains!

Mais un jour...

Ma maîtresse se mirait dans mon cristal. Elle avait l'air de me demander un conseil.

Moi, je ne fis ni une ni deux, et sans cérémonie :

— Ma chère petite,

Les poudres de riz et les cosmétiques ont beau faire, vous vieillissez;

J'aperçois une ride là-bas, à gauche... Vous avez arraché un cheveu blanc, là-bas à droite.

Il faut économiser, si vous ne voulez pas être fort dépourvue, quand la bise sera venue!...

— Insolente! murmura ma petite dame en me tournant brusquement le dos...

Trois mois après, on vendait tout chez elle, par autorité de justice, — et je m'en allai à l'hôtel Drouot.

***

Je n'y restai pas longtemps.

Un gandin passait.

Il avait besoin d'un mobilier pour croquer en un gîte convenable l'héritage qu'il venait de faire.

Il m'acheta.

Quelle vie!

Chaque jour dîners somptueux, soirées joyeuses.

Et des amis!...

Mon gandin, qui s'appelait Cramoiseau de son nom, et qui s'était intitulé, de par ses écus, vicomte de Saint-Lupin.

Une fois qu'il me consultait sur l'effet des armoiries qu'il avait fait graver sur sa bague :

— Mon petit, lui dis-je,

Tu es ridicule, ridicule, ridicule.

Tu n'as pas plus l'air d'un grand seigneur que d'un valet de chambre.

Tes amis se moquent de toi, et je les vois hausser les épaules quand tu as le dos tourné.

Laisse-moi là les ambitions déplacées et les blasons d'emprunt.

Épouse quelque brave fille, bourgeoise comme toi, qui te rendra bourgeoisement heureux et...

— Assez! exclama mon gandin exaspéré.

Six mois plus tard, il était ruiné à plate couture, et redevenait gros Jean comme devant.

***

Dans la ruine, j'avais été vendue encore une fois.

Ce fut un spéculateur véreux qui m'acheta.

Je voyais chez lui des choses!...

— Filou, ne pus-je m'empêcher de lui crier un jour qu'il paradait devant moi.

Ne comprends-tu pas que cet œil louche, ces allures patelines, cette échine rompue aux révérences, trahissent l'incognito de la gredinerie, et que tôt ou tard...

La sixième chambre complétait ma pensée quelque temps après!

***

J'entrai au service d'un vieux rentier.

Il était célibataire, mais au bout de quinze jours je vis venir un monsieur qui lui parla mystérieusement.

Je compris qu'il s'agissait de mariage; que le monsieur était entrepreneur d'unions assorties, qu'en conséquence il proposait au vieux rentier d'épouser une jeune fille pauvre et charmante.

Quand le monsieur fut parti, mon maître s'en vint se cambrer devant moi en murmurant :

— Pourquoi pas?... ne suis-je pas admirablement conservé... elle m'aimera...

Mais moi, l'interrompant :

— Connais-toi donc toi-même...

Pourquoi faire cette mauvaise action?

Tu es laid, tu seras.....

Je te préviens.

Ne viens pas après cela accuser ta femme. C'est toi qui l'auras voulu, Georges Dandin.

Ah! ouitche!

Dites donc ce que vous pensez.

Georges Dandin m'en voulut à la mort, se maria, — et plaida en séparation à la fin du quatrième mois d'hyménée.

***

Je passai ensuite chez un malade imaginaire à qui je répétais inutilement qu'il mourrait de ses médecins,

Chez une couturière, où j'en appris de belles sur les charmes du sexe enchanteur,

Chez un gourmand, à qui je prédis en vain une apoplexie qui fut exacte au rendez-vous que je lui avais donné...

Chez... chez... chez...

Aujourd'hui, fêlée, désillusionnée, dédorée, j'attends dans l'arrière-boutique d'un marchand de bric-à-brac ma dernière heure.

Puissé-je n'avoir plus affaire à l'espèce humaine!

On ne peut l'aimer, quand, comme moi, on la voit telle qu'elle est.

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

Quand le jour de sa fête il pleut
Saint Médard, d'humide mémoire..

Ainsi commence un vieux couplet dont, pour mon bonheur et pour le vôtre, j'ai oublié la fin.

Le couplet a l'air de vouloir avoir raison, et saint Médard, le collaborateur de M. Mathieu (de la Drôme), nous a versé des torrents aquatiques qui ont fait déborder plusieurs rivières.

Il paraît que ce tyran du calendrier n'a pas exercé son influence que dans les régions atmosphériques.

L'autre jour un rustre administrait, en pleine rue, une correction à sa femme.

La malheureuse gémissait.

Un passant s'approche et intervient.

— Ah! monsieur, depuis ce matin c'est comme cela. Il me pleut des soufflets! soupire la femme.

— Et c'est la Saint-Médard; en voilà pour quarante jours, ajoute en ricanant le bélître de mari.

***

Les démolitions continuent à être à l'ordre du jour.

C'est maintenant la rue Réaumur qui va passer à travers Paris comme un boulet de canon.

Déjà les expropriations sont arrêtées, et les propriétés qui doivent tomber sous la pioche désignées dans un tracé préparatoire.

Parmi ces propriétés figure le théâtre du Vaudeville, dont les loges et galeries ne seront bientôt plus qu'un amas de décombres.

La rue Réaumur absorbe tout l'édifice.

— A la bonne heure, a dit un journaliste, voilà qui arrive à propos, car le Vaudeville avait besoin *d'entrer dans une voie nouvelle.*

***

Pendant qu'on s'apprête à abattre un théâtre d'un côté, de l'autre plusieurs scènes se mettent en mesure de profiter de la liberté qui va fonctionner à partir du 1er juillet.

Jusqu'à présent, c'est la musique qui tient la corde.

Aimez-vous l'opéra? On en fourrera partout.

Seulement, il n'est guère question que de musique rétrospective.

On va exhumer toutes les œuvres de maîtres trépassés.

Un musicien de talent, — mais qui a l'immense tort d'être encore en vie, — se présente l'autre jour chez l'un des directeurs parisiens :

— Monsieur, j'ai ouï dire que vous vouliez aborder le genre lyrique, et je vous apporte une partition dont...

— Inutile, monsieur, je ne compte jouer que des compositeurs morts.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond imperturbablement le musicien. Je me tuerai la veille de la première représentation.

***

Hurrah! trois fois hurrah!

C'est encore à propos de musique que je pousse ce cri de triomphe.

Vous savez bien cet impôt forcé qui, sous le nom de *renouvellement*, obligeait les habitués des cafés-concerts à renouveler les exploits de Mithridate?

Eh bien, le voilà aboli par ordre de l'autorité.

Chacun pratique du reste cette abolition à sa façon, et le peintre X... en a fait une application qui certes ne devait pas être prévue par l'ordonnance.

Avant-hier, poussé par un désœuvrement qui rend tout excusable, il avait pénétré dans l'un de ces sanctuaires de la mélodie avec chopes à la clef.

La première personne qu'il aperçoit assise devant un gloria, en compagnie d'une amie, c'est une petite dame avec laquelle X... conjugua jadis un ou deux temps du verbe *aimer*.

La petite dame remarquant sans doute que X..., qui vient de vendre très-somptueusement ses deux tableaux de l'Exposition, brille par un costume rehaussé de chaînes de montre, la petite dame, dis-je, invite avec empressement l'artiste à prendre place à sa table.

Celui-ci consent.

La conversation s'engage, et bientôt la cocotte, entrant dans des considérations attendrissantes, cherche à galvaniser le passé.

Mais X... l'interrompant soudain :

— Ma chère, tous ces souvenirs sont inutiles à évoquer ici. Vous devez savoir que dans les cafés chantants il est maintenant défendu de renouveler.

***

Tous les sujets de Georges Ier, roi des Hellènes, n'habitent pas Athènes.

Chacun sait ça.

On en rencontre un certain nombre dans les tables d'hôte où l'on fait sa partie après le gigot.

Dans un de ces tripots que la police ne peut tous découvrir, s'était fourvoyé un honnête, excellent et spirituel garçon, que les habiles de l'endroit plumaient sans miséricorde.

Non content de plumer, un de ces drôles, à un moment donné, se penche vers un collègue et lui dit tout bas à l'oreille :

— Il joue comme une oie!

Si bas toutefois qu'il eût parlé, sa victime, qui avait fini par voir qu'il était dupe de fripons, avait entendu le propos.

Et jetant les cartes au nez du coquin :

— Si mon jeu est un jeu d'oie, il doit vous plaire, car le jeu de l'oie est renouvelé des Grecs!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Voici venir le moment où nous devons aller chercher la chronique théâtrale hors Paris. Nos directeurs ne se pressent point de lancer les nouvelles pièces qu'ils répètent. C'est à qui reculera la première représentation des œuvres nouvelles au delà de ce terrible mois de juillet qui brûle les recettes. Le Gymnase lui-même s'émancipe; pendant huit mois de l'année c'est un théâtre très-sérieux et très-amusant, auquel les comédiens de la rue Richelieu empruntent de temps en temps une pièce devenue célèbre; puis, vers le mois de juillet, M. Monsigny dépose sa cravate blanche et devient un directeur comme un autre; il appelle à son aide les décorateurs, les danseuses et les machinistes, pour exciter davantage la curiosité de ce bon public qui passe ses soirées à la campagne. *Don Quichotte* doit cette année *faire* l'été du théâtre du Gymnase; M. Sardou et M. Dalloz se sont chargés du dialogue, orné de nombreux couplets, et des ballerines espagnoles lèveront des jambes qu'on dit fort bien faites. Gustave Doré, en sa qualité de peintre ordonnateur, surveille la mise en scène de cette petite fête dramatico-chorégraphique qui promet d'être charmante. Ensuite nous irons à Bade demander des nouvelles des artistes parisiens engagés pour la saison; ils sont nombreux et excellents; on sait que le directeur de Bade compose sa troupe avec les hommes d'élite des théâtres parisiens; le répertoire est bien choisi et très-varié; la musique italienne alternera avec les opéras français; l'ancienne comédie partagera l'affiche avec les productions modernes, puis une série d'opéras et de pièces inédites; voilà une saison qui promet.

En attendant que nous prenions nos passe-ports pour l'Allemagne, il faut parler des rares pièces qui se produisent sur les scènes parisiennes. Le théâtre des Variétés nous a offert deux petits actes pour mieux nous faire attendre *les Mémoires d'une femme de chambre* de Siraudin et Blum.

La Postérité d'un bourgmestre s'appelait l'hiver dernier *la Postérité d'un gendarme*, et eut un succès de fou rire au cercle des mirlitons : c'était un événement; on en parlait dans tous les clubs, on en riait dans tous les salons. L'auteur de cette fantaisie, souvent applaudi au Théâtre-Français, devait faire pâlir l'étoile de nos meilleurs vaudevillistes. Du salon, le petit acte a passé au théâtre, après avoir eu quelques démêlés avec madame la Censure, une bonne personne à ses heures, mais généralement trop bégueule; on a changé un personnage par-ci, coupé une phrase par-là; le gendarme s'est éteint et de ses cendres on a vu naître un bourgmestre belge, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, bref une charmante fantaisie s'est transformée en une pièce panachée, gaieté et ennui. Le sujet est bien primitif! Un gendarme, non, je veux dire un bourgmestre, a autrefois oublié son fils sous un arbre; c'est une négligence blâmable au point de vue de la morale, mais elle trouve son excuse dans les préoccupations du fonctionnaire. Vingt ans après, l'ancien militaire se souvient de son fils. Il retourne là-bas, l'arbre y est toujours, mais l'enfant a disparu! Le bourgmestre cherche un fils, il en trouve trois ou quatre, plus une fille. Voilà la pièce, qui n'a aucun sens, mais qui est ma foi assez divertissante et a fait rire; la grosse part de ce petit succès revient de droit à Couder, un échappé des Délassements-Comiques qui a vite fait son trou dans nos théâtres de genre. Il a de la gaieté, de la rondeur et de l'imprévu; les autres lui donnent la réplique, et dans ce modeste emploi, Kopp a encore pu être amusant : c'est énorme; les petits rôles servent quelquefois à mettre en relief des acteurs. Ainsi M. Grenier a trouvé son plus grand et je dirai même son premier vrai succès dans un personnage secondaire de *l'Homme n'est pas parfait*. Son Marseillais de la pièce nouvelle laisse beaucoup à désirer.

Le bénéficiaire, M. Dupuis, n'a pas paru dans cet acte de résistance de la soirée, mais il a joué à lui seul l'autre pièce, *Une femme qui ne vient pas*; c'est un simple monologue, un article de journal plutôt qu'une œuvre dramatique, une petite fantaisie qu'on lirait avec plaisir dans une feuille littéraire, et qui a paru fort peu de chose sur le théâtre, où elle n'a que la valeur d'une chansonnette sans musique; quelques mots heureux ont rendu la petite scène assez amusante; son principal mérite est d'être fort courte; elle ne dure que quelques minutes, juste autant que l'ouverture qui la précède, et c'est assez. M. Dupuis a nommé l'auteur, M. Montjoie, et s'est fait applaudir.

Une affligeante nouvelle est venue attrister le monde des artistes : mademoiselle Fix, une gracieuse comédienne, une femme charmante, qui s'était retirée du théâtre pour épouser un de nos plus riches et de nos plus honorables financiers, M. Salvador, vient de mourir en couches, au moment où tout semblait devoir combler son bonheur.

Quoique madame Salvador fût éloignée du monde des artistes depuis son mariage, sa mort subite n'en est pas moins pour le Théâtre-Français un véritable deuil de famille.

ALBERT WOLF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 443. — 1864. | Prix du numéro : 35 centimes. | 25 Juin.

Rue du Croissant, 16. | *Rue du Croissant, 16.*

LE
JOURNAL AMUSANT

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

VOICI L'ÉTÉ, FILONS! — par Stop.



22296

— Qu'est-ce que c'est que cela? un orgue de Barbarie dans nos bagages!
— Mon ami, je ne connais rien à la musique, mais vous l'aimez... j'ai pensé que vous seriez bien aise d'en entendre quelquefois pendant les trois mois que nous allons passer à la campagne.....



22297

— Adieu, mon cher, je m'en vais à la campagne.
— Et où cela?
— A Lyon.
— A Lyon?... Eh bien, il me semble qu'à votre place j'aimerais presque autant..... rester à la ville......



22298

— Vous devez avoir une vie charmante à la campagne?
— Mais oui; je me lève à huit heures... je monte en chemin de fer... je fais mes affaires à Paris jusqu'à cinq heures... je remonte en chemin de fer... je dîne... et ma foi, comme je suis éreinté, je me couche... voilà!



22299

— J'entends dire à notre sous-préfet qu'il n'y a personne à Paris pendant l'été... Comment diable est-ce donc quand il y a du monde?

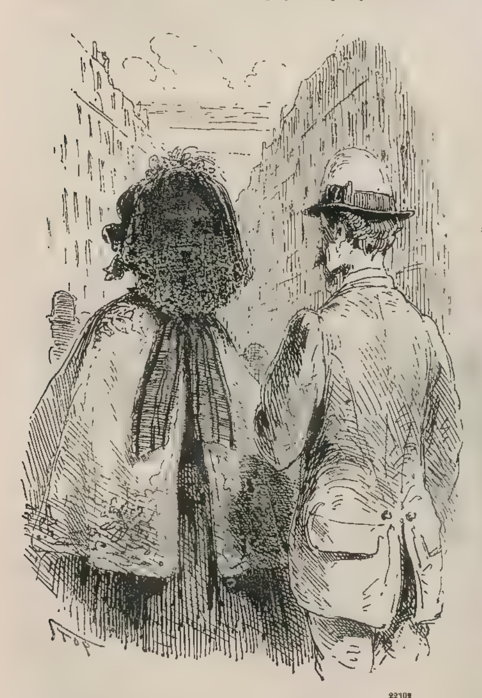
VOICI L'ÉTÉ, FILONS! — par Stop (suite).



— Puisque vous aimez tant la campagne, monsieur Bourgeois, pourquoi n'allez-vous pas vous y installer tout l'été?
— Oui, mais... madame... comment est-ce que je ferais pour y aller le dimanche?



— Je viens vous faire mes adieux, ma chère, je pars en campagne.
— Êtes-vous heureux!... je voudrais bien y aller aussi, car je l'adore... la campagne!... C'est-y loin?
— Oui... assez... c'est la campagne de Cochinchine.



— Quelle idée de sortir avec un voile aussi épais par une chaleur pareille!... je défie bien qu'on vous reconnaisse!
— Justement... en me voyant dans les rues de Paris, on n'aurait qu'à croire que j'y suis!...



— Docteur, ma femme prétend que j'ai la langue blanche, et que nous devons aller aux eaux....
— Voyons cette langue... En effet, je crois qu'il y aurait danger pour vous à ne pas faire ce que dit madame.

VOICI L'ÉTÉ, FILONS! — par Stop (suite).



22304

— C'est bien désagréable! Clara est en Suisse, Ernestine aux eaux, Louise dans ses terres, Eugénie aux bains de mer... et moi je reste comme une pauvre abandonnée!
— Madame aime donc bien à changer de place?
— Moi! j'en ai horreur! mais c'est si ridicule de n'être allé nulle part!



22305

— Tiens, monsieur, le portier vous a donc laissé monter?... maman est à la campagne.
— Vous êtes donc toute seule, mademoiselle?
— Oh! non, monsieur... je suis aussi à la campagne... comme maman.

LES FATALITÉS D'UN NOM.

Produit de la collaboration d'une demoiselle Adélaïde Cassegros et de M. Eustache Citrouillet, le jeune Théophile fut obligé de s'appeler Citrouillet.

Nous donnons ces détails pour vous prouver que cela ne fut pas de sa faute, mais que telle fut la volonté de la destinée.

Vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que peut un nom dans la vie d'un homme.

Quand même vous essayeriez de vous l'imaginer, vous ne vous en feriez qu'une faible idée; aussi nous empressons-nous de vous narrer tous les malheurs qu'endura Citrouillet à cause de son nom.

***

A dix ans on le mit au collége.

Quand ses nouveaux camarades surent son nom, ils s'empressèrent d'accabler le malheureux de quolibets. Le jeune âge est sans pitié.

Le pion lui-même, cet homme grave et sévère, ne pouvait garder son sérieux quand il prononçait le nom de Citrouillet.

Ce dernier se tint à l'écart de tous ses autres camarades, et il ne songea qu'au travail; ses efforts furent couronnés de succès, et il remporta tous les premiers prix.

Ce fut le seul service que lui rendit son nom bizarre.

***

Au sortir du collége, Théophile Citrouillet, qui avait un cœur, comme tout le monde, le sentit battre pour une actrice d'un petit théâtre du boulevard.

Amoureux fou, il écrivit à sa belle une brûlante déclaration, qui certes n'était pas mal tournée. Mais ce qui tua le style de cette lettre, ce fut la signature.

Citrouillet y mit son nom tout au long et envoya ledit poulet à la donzelle. Celle-ci le reçut au moment où elle était au foyer des artistes. Elle lut la lettre fort attentivement, puis quand elle arriva à la signature elle éclata de rire.

— Oh! le bon nom! s'écria-t-elle. Et elle s'empressa de montrer la lettre à toutes les personnes qui se trouvaient là.

C'était un coup terrible porté à notre pauvre amoureux.

En effet, comment une femme peut-elle prendre au sérieux un homme qui s'appelle Citrouillet? Allez donc passer les mains dans les cheveux d'un garçon porteur d'un semblable nom!

C'est impossible.

Aussi échoua-t-il dans toutes ses tentatives amoureuses.

Ce fut peut-être un bonheur pour lui, me direz-vous, car toutes ces petites dames de théâtre que l'on aime se plaisent à vous ruiner et à se moquer de vous.

Citrouillet se fit cette réflexion, et ce fut ce qui le consola.

***

Cependant, comme il était en âge d'aller dans le monde, un de ses amis voulut le présenter dans plusieurs maisons de la Chaussée-d'Antin.

Citrouillet ne fut pas fâché de se lancer dans la belle société.

Il y avait grand bal chez la baronne de Verneuil, Citrouillet y fut conduit par son ami.

Les domestiques, d'ordinaire, écorchent les noms propres, comme on le sait; mais le valet de chambre de la baronne prononça celui de notre héros d'une manière fort claire et fort nette :

— Monsieur Théophile Citrouillet, annonça-t-il.

Tous les regards se portèrent vers la porte par où entrait le nouveau venu.

Puis les dames se cachèrent derrière leur éventail pour dissimuler une forte envie de rire.

Sur tous les visages des messieurs on apercevait un sourire railleur.

Cette entrée interrompit même la troisième figure des lanciers.

Citrouillet s'aperçut de l'effet qu'il produisait, et bien qu'il ne fût pas timide, il se troubla et salua assez gauchement la maîtresse de la maison. Puis il se dissimula dans l'angle d'une cheminée.

Pendant un quadrille il entendit un jeune homme qui entretenait sa danseuse des différentes personnes qui se trouvaient dans le bal.

VOICI L'ÉTÉ, FILONS! — par Stop (fin).



— Tiens, monsieur, voilà qu'il te pousse des cheveux gris!... Eh bien, alors... fais comme maman... va passer six mois à la campagne, et tu reviendras noir....



— Et dire qu'il y a des malheureux obligés de rester à Paris, et privés du bonheur de respirer à pleins poumons, comme nous, l'air pur de la campagne!

— A propos, mademoiselle, dit le gandin qui ignorait que Citrouillet se trouvât derrière lui, avez-vous remarqué quel drôle de nom le domestique a annoncé il y a un instant?

— Oui, fort amusant, dit la jeune fille.

— Peut-on s'appeler Citrouillet! Quand on porte un semblable nom, on ne vient pas dans le monde.

A la fin du quadrille le jeune homme se sentit tirer par le bras; c'était Citrouillet qui le priait de passer dans une pièce voisine.

— Monsieur, lui dit-il, j'ignore si vous portez un nom plus joli que le mien, mais je suis fier de celui que m'a donné mon père, parce que mon père était un honnête homme, et je n'entends pas que l'on se moque d'un nom qu'il a toujours su faire respecter.

— Mais, monsieur, que voulez-vous dire? demanda le jeune homme en se troublant.

— Il y a un instant, durant le dernier quadrille, vous avez fait des gorges chaudes à mes dépens, et je vous prie de m'en rendre raison.

Ils échangèrent leur carte.

Le lendemain ils allèrent sur le terrain.

Citrouillet reçut en pleine poitrine un coup d'épée qui le força à garder le lit pendant trois mois.

***

Citrouillet songea un beau jour à se marier.

Il était tombé sérieusement amoureux d'une jeune fille charmante qu'il rencontrait quelquefois chez une dame de sa connaissance.

Il résolut de faire demander la main de cette ravissante personne.

— Au fait, se dit-il, pourquoi refuserait-elle ma main? J'ai vingt-huit ans, quinze mille livres de rente, et je ne suis pas mal.

Citrouillet avait en effet tout ce qu'il disait. Il était même joli garçon, et sa tournure ne manquait pas d'une certaine grâce. Il n'était donc pas trop fat en s'accordant quelques qualités.

La dame qu'il avait chargée de faire sa demande s'acquitta de cette délicate commission.

— Ma chère amie, dit-elle à la demoiselle, il y a un jeune homme qui est amoureux de vous et qui m'a prié de vous demander votre main.

— Qui est-ce?

— Vous le connaissez très-bien.

— Il se nomme?

— Théophile Citrouillet.

La jeune fille se mit à rire jusqu'aux larmes.

— Comment voulez-vous, dit-elle, que je consente à m'appeler madame Citrouillet?

La dame fit part au jeune homme du refus de celle qu'il aimait, toutefois sans lui en dire le motif; mais il ne tarda pas à l'apprendre.

Citrouillet, le cœur déchiré, jura de ne jamais se marier.

***

Il y a quelques jours, Citrouillet mourut âgé de cinquante-cinq ans, et garçon.

Au café des Variétés, plusieurs vaudevillistes étaient installés devant une table; l'un d'eux lisait le journal, et se mit tout à coup à rire.

On lui demanda la cause de son hilarité.

— Oh! dit-il, quel bon nom je viens de trouver dans l'article des décès!

— Lequel?

— Citrouillet; je le mettrai dans mon prochain vaudeville pour le Palais-Royal, ça fait bien mon affaire, moi qui justement cherchais un nom comique. Je donnerai ce rôle à Hyacinthe.

Telle fut l'oraison funèbre de Citrouillet.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Il n'est plus!

Est-ce une perte? est-ce un bien qu'il ait succombé? Dois-je prononcer son oraison funèbre ou me réjouir de ce qu'il a disparu de la surface du monde parisien?

Je ne sais.

Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'est plus.

Qui donc?

Lui, parbleu! lui, dont toutes les chroniques parlent, le bavolet des chapeaux de femmes!

C'est l'ambition qui l'a perdu, monsieur, comme César et bien d'autres.

Dans ces derniers temps, il avait voulu se faire plus grand que le chapeau lui-même. Cet acte d'usurpation ne pouvait rester impuni.

Et voici qu'un beau matin, on a appris qu'il avait payé de sa vie sa tentative d'envahissement.

Les dames maintenant portent sur la tête de minces bandes de crêpe, de tulle ou de n'importe quelle étoffe.

C'est laid, étriqué, absurde.

Il y a donc d'énormes chances pour que cela dure très-longtemps.

N'allez pas essayer de risquer une observation, ou vous seriez exposé à être reçu comme le fut l'autre jour

LE PUBLIC A L'EXPOSITION (suite), — croquis par H. DAUMIER.



LE 15 JUIN A CINQ HEURES.

— Hé, monsieur l'amateur!... il est temps de vous réveiller, l'Exposition est finie... on ferme!

le Mentor d'une magnifique petite Polkinette peu endurante, et qui probablement ce jour-là était en veine de franchise.

Mentor examinait depuis quelques moments, sans mot dire, un de ces affreux rabougris de chapeaux dont je viens de parler.

A la fin il n'y tint plus, et éclatant :

— Mais, ma chère, vous n'êtes pas coiffée du tout....

— Qu'est-ce que ça fait?... vous l'êtes pour deux. Boum!

∴

Qu'on prétende encore que l'instruction ne fait pas des progrès en France!

Un fabricant de papier à cigarettes vient d'inventer un procédé pour instruire ses concitoyens en les faisant fumer.

C'est le *papier biographique*.

Sur chaque cahier un portrait d'un côté, et de l'autre la biographie d'une *célébrité*.

Je trouve seulement que les célébrités sont un peu drôlement accouplées.

J'en ai deux cahiers sous les yeux.

Sur l'un, madame de Sévigné.

Sur l'autre... Rigolboche!!!

∴

Et puis l'auteur de ces biographies au caporal est vraiment un peu roide pour ses confrères.

Dans la biographie de madame de Sévigné, je lis :

« Elle fut incontestablement l'une des femmes les plus spirituelles de son époque, ce qui a d'autant plus de mérite *qu'elle n'en faisait pas une spéculation...* »

Attrapez, pauvres écrivains contemporains, obligés de vivre de votre plume!

∴

Ce n'est, du reste, pas la première fois qu'on s'imagine d'appliquer la littérature au commerce.

Il y a quelques années, un fabricant de chocolat, pour se conquérir une clientèle, avait eu l'idée d'envelopper chaque livre de sa denrée dans un fragment de roman-feuilleton.

On lisait, on mangeait, et on trouvait au bout :

« La suite aux prochaines tablettes. »

Force était, si l'on était curieux, de consommer derechef.

L'affaire coula.

Est-ce la faute du cacao ou la faute des belles-lettres?

Peut-être l'un et l'autre, — car souvent le plus indigeste des deux........

∴

Aux Tuileries.

Une beauté au blanc de céruse brode sur une chaise tout en décochant des regards caniculaires dans la direction de deux jeunes gens assis non loin de là.

PREMIER JEUNE HOMME. — Vois-tu?

SECOND JEUNE HOMME. — Énormément.

— Elle nous a remarqués.

— C'est-à-dire qu'elle veut que nous la remarquions.

— Tu es toujours le même, tu ne crois à rien.

— Au contraire, je crois à beaucoup de choses.

— Eh bien, moi, je suis sûr qu'elle est mariée.

— Parbleu, trop!

∴

X... est sujet à caution.

Il a été plusieurs fois pris en flagrant délit de plagiat, ce qui ne l'empêche pas de continuer à butiner dans les œuvres de ses confrères.

C'est si commode!

L'autre jour, l'éditeur de X... causait avec un autre homme de lettres.

— Vous savez, je publie la semaine prochaine un nouvel ouvrage de lui.

— Ah!

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION (suite), — par G. RANDON.



22309

ENCORE LE PETIT LAMA. — Un peu trop familier peut-être, mais laissez faire! les animaux savent bien reconnaître ceux qui les aiment.



22310

— Ah! ma chère, quel beau coup de fusil!
— Finissez donc, Jules, vous me faites toujours de ces frayeurs à me tourner les sens!



22311

— N'est-ce pas, monsieur Ernest, qu'il y a un pays où l'on adore le *grand Lama?*... Quand je dis quelque chose, mon mari a toujours l'air de rire.....



22312

— Rien qu'un, papa... pour les canards...
— Non, mon fils, non; ces palmipèdes ont ici leur nécessaire, du superflu deviendrait de la gourmandise, et je ne veux pas encourager ce vice, même chez de simples volatiles.

— Oui! Tenez, je vais même vous montrer l'affiche qui est déjà prête :

EUSEBIA, 2 VOL. IN-8°.

— Tiens, fit l'homme de lettres, pourquoi n'écrivez-vous donc pas *vols* avec un *s?*

⁂

Versailles veut se rattraper de sa solitude.

Le 2 juillet, la Pompéia royale donne une grande fête avec toutes sortes d'éclairages électriques.

— Irez-vous? demandait-on à un journaliste.

— Moi!... merci. Je n'aime pas Versailles. Ça me fait l'effet d'une ville *plus grande que nature.*

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Les Mémoires d'une femme de chambre de MM. Clairville, Siraudin et Blum, sont venus égayer la fin de cette triste semaine théâtrale, qui a vu éclore à la place de la Bourse une malheureuse pièce en trois actes et une espèce de saynète de M. de Banville. Les confidences de la femme de chambre, imprimées par Dentu, eurent un grand succès de curiosité pure, car le titre seul de ce livre est de quelque intérêt; le reste n'est ni nouveau, ni spirituel, ni imprévu; c'est un récit vulgaire émaillé de personnalités regrettables; le titre seul a dû tenter les trois auteurs qui viennent de remporter au théâtre des Variétés un gentil succès. Une bonne bourgeoise, madame Dumoulin, se donne le luxe d'une femme de chambre, qui, elle, n'est venue chez les Dumoulin que pour étudier un ménage bourgeois comme complément de ses *Mémoires.* Papa Dumoulin voit bientôt qu'il n'a pas affaire à une vulgaire domestique, mais bien à un bas bleu déclassé; son orgueil s'épanouit à la pensée que son nom sera imprimé dans un livre et vendu chez les principaux libraires. Ce n'est plus un bourgeois ordinaire; l'ambition ronge le plus noble cœur de l'épicerie française; il maquille son caractère pour être *flatté* dans le portrait que doit tracer de lui sa femme de chambre; Dumoulin *pose* devant l'illustre écrivain qui vit sous son toit; le bourgeois disparaît et l'ambitieux se réveille; il n'écoute plus la voix de la raison, une seule pensée l'obsède : Que dira de moi ma femme de chambre?

L'idée de la pièce est ingénieuse; elle méritait un meilleur sort. Deux actes avec les allures frivoles du vaudeville ne suffisent pas là où il y avait une belle et bonne comédie à faire; mais le dialogue est gaiement écrit, les mots spirituels ne manquent pas, et cet amusant vaudeville est joué avec beaucoup de rondeur par Couder, Kopp et mademoiselle Lucile Durand.

Après tout, doit-on reprocher aux auteurs de n'avoir fait que deux actes et un simple vaudeville avec une idée de comédie bourgeoise qui comporte quatre actes bien nourris?

Je ne l'ose pas, en ce temps de comédie prétentieuse où l'on cherche à remplir toute une soirée avec un sujet de pièce en un acte.

Le grand défaut des auteurs contemporains, c'est de vouloir faire de grandes choses avec de petites idées. Autrefois, au théâtre, on se contentait de peindre un caractère, un type; aujourd'hui on veut serrer tout un monde sur les quelques mètres de planches qui font la scène. De là viennent des pièces embrouillées d'une façon déplorable, dans lesquelles des personnages entrent et sortent sans rime ni raison, et fatiguent le public avec leurs inutiles dialogues.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION. — par G. RANDON (suite).



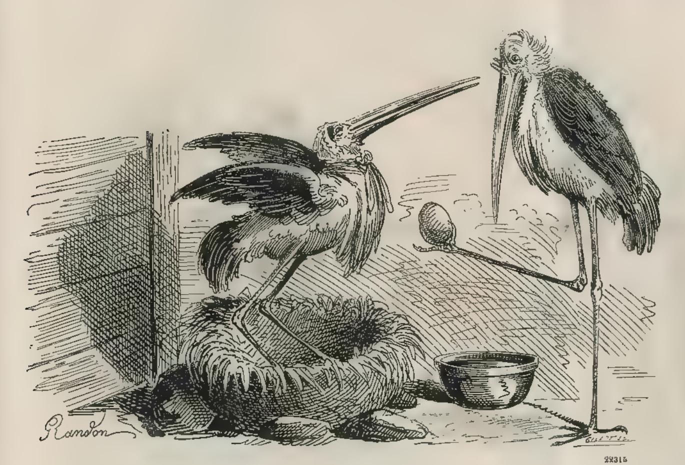
22313

— Entends-tu cette espèce qui se permet de nous appeler camarades!
— C'est dégoûtant, mon cher, mais que veux-tu? le monde est si mêlé dans ce jardin!



223 4

— Continuez, mossieu, ne vous gênez pas!
— Trop a mable, cher mossieu; c'est pour ma femme, qui a une envie folle de manger des poissons rouges.



22315

— Et dire que de cette chose inerte doit sortir un petit être,... un marabout qui sera ma vivante image!!.. mystère!!!...
— Adolphe!... je t'en prie... remets-le... un malheur est si vite arrivé!



22316

— Pour être un joli jardin, c'est un joli jardin, on ne peut pas aller contre; mais je trouve que le regne anima et aquatique y subordonne trop, et que l'élément du sexe y manque... peremptoirement... c'est mon opinion.

Il y avait une petite pièce gentille à faire sous ce titre : *Une marionnette de l'amour;* il eût été agréable de voir sur le théâtre un de ces pantins parisiens sans énergie et sans volonté, que la première femme venue fait danser à son gré au bout de sa ficelle. Eh bien, non! L'ambition a perdu MM. Amédée Rolland et Jules Moinaux; ils se sont bien moins préoccupés de leur pièce que du : Qu'en dira la femme de chambre dans ses Mémoires? Comme le bourgeois Dumoulin des Variétés, les auteurs ont chassé leur naturel et sont montés sur des échasses! L'étude d'*une* marionnette de l'amour ne leur suffisait pas; il leur fallait l'univers entier, tous les genres d'amoureux et dix ou douze marionnettes qui, somme toute, n'en font qu'une. M. Amédée Rolland a beaucoup de talent, M. Jules Moinaux a beaucoup d'esprit; à eux deux ils auraient pu faire une comédie charmante, poétique et extravagante à la fois. Hélas! ils se sont égarés! En entassant marionnettes sur marionnettes, ils ont fait d'un salon une espèce de caserne de l'amour où l'on voit dans la même chambre seize amoureux et un colonel; c'est beaucoup trop!

Le premier acte, quoiqu'un peu confus, a assez bien marché; mais dès le deuxième acte le public n'a plus rien compris à cette salade dramatique, qui s'est un peu relevée aux représentations suivantes. Les comédiens ont tout fait pour sauver cette malheureuse pièce, et le colonel Parade a lutté contre la mauvaise humeur du public avec le courage qu'il avait déjà montré dans cent batailles. Delannoy a la spécialité des mauvais rôles, et il faut tout son talent pour ne pas perdre sa réputation d'artiste à ce dangereux jeu. Saint-Germain interprète très-gentiment son jardinier amoureux, et mademoiselle Celiier est éblouissante de beauté dans son costume de paysanne.

Un acte en vers a commencé cette malheureuse soirée; il est de M. de Banville et s'appelle *les Fourberies de Nérine;* c'est la scène entre Géronte et Scapin, revue, corrigée et augmentée de vers inutiles et prétentieux. Molière a écrit la scène en prose; M. de Banville l'a refaite en vers; Molière fait parler à Scapin une langue simple, concise et nette; le Scapin de M. de Banville parle des astres, de Troie et de l'antilope aux yeux bleus.

Molière et M. de Banville ont chacun leur manière de voir sur Scapin.

La postérité jugera entre les deux auteurs.

Le théâtre des Folies-Dramatiques a donné un vaudeville nouveau de M. Émile Abraham. Ce petit acte fort gai a pleinement réussi et complète l'amusante affiche dont *les Calicots* de MM. Henri Thierry et Paul Avenel sont le morceau de résistance.

Nous verrions sans déplaisir M. Harel trouver enfin cette veine qu'il cherche depuis des années. M. Harel, après avoir livré son théâtre à des auteurs de contrebande, revient à ceux qui lui ont donné ses plus grands succès, et parmi lesquels il faut citer en première ligne Henri Thierry, l'auteur des *Canotiers* et de cinq ou six spirituelles revues de fin d'année.

ALBERT WOLF.

Dimanche 26 juin, courses de Vincennes.

Maison Amour et Cie, tel est le titre d'un nouveau volume que vient de faire paraître notre collaborateur

Pierre Véron, le spirituel auteur de tant de charmantes études humouristiques.

Pierre Véron nous prouve que notre siècle a fait de l'enfant de Vénus non pas une divinité, mais un commerçant qui débite des baisers et des phrases amoureuses à prix fixe.

Contrairement aux magasins de nouveautés, ce commerçant ne vend pas sa marchandise au-dessous du cours et ne perd pas cinquante pour cent dans l'unique but d'être agréable au public.

M. Amour, ce patron effronté, vend de la camelote qu'il fait payer fort cher.

Et ce Mercadet de bas étage ne fera jamais faillite, il ne verra jamais sa clientèle diminuer. Jobard fils se fournira dans cette maison, à laquelle Jobard père avait donné sa pratique.

Aussi dans cent ans le livre dont nous parlons pourra-t-il être encore une actualité que nos petits-fils liront avec plaisir.

Maintenant faut-il mentionner les chapitres les plus désopilants, par exemple :

La Carte du Tendre en 1864 ; *la Bourse de l'Amour; le Calendrier de Frisette; la Correspondance de Léonce.*

Je m'arrête, je les citerais tous.

La *Maison Amour et Cie* de Pierre Véron ne manquera pas de clients, nous voulons dire de lecteurs.

A. Brémond.

Le journal l'*Autographe*, publié par M. Gustave Bourdin, a eu la bonne fortune de donner à ses lecteurs, en dehors de sa publication normale, un curieux album du Salon de 1864, contenant quatre-vingts croquis originaux d'artistes célèbres.

On conçoit l'empressement du public à souscrire à une collection de dessins qui ajoute à des lettres et à des pensées autographiées des artistes, des traits massés au crayon ou à la plume, où se reflètent, avec une charmante vivacité, le caractère et le talent de leurs auteurs.

Le succès du premier album a décidé les éditeurs à en composer un second qui offre tout l'attrait et tout l'intérêt du précédent.

Chacun de ces albums coûte 1 franc pris au bureau, 14, rue Grange-Batelière, et 1 franc 20 centimes par la poste.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 1er juillet sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal. Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 444. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 2 Juillet.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

LE
JOURNAL AMUSANT
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



— Si ils sont bons!!! mais, ma p'tite dame, c'est au point que des fois, quand je les suce un brin, pour leur donner de l'œil, faut que j' me r'tienne; sans ça, j' mangerais toute ma boutique.

A TRAVERS PARIS, — par A. Grévin (suite).



22318

— Moi! une chopine de vin, un croûton de pain, et deux sous d'asticots, v'là mon dimanche!



22319

AU JARDIN DU LUXEMBOURG.

— Oui, monsieur, je suis seule, et je ne vo s pas en quoi cela peut intéresser monsieur.
— En quoi cela peut m'intéresser!... mais cela dépendrait beaucoup de madame.....



22320

A MABILLE.

— Madame est de Bulier... est-ce convenable, Bulier?
— Heu! heu!... on s'y amuse... mais c'est à peu près tout.



22321

UNE DAME CHIC.

— Me refuser de m'avancer trente-deux malheureux sous pour moi, ma voiture de mon Mabille de ce soir! Voyons, voyons, mère Pidoux, vous n'en auriez pas l'courage.

A TRAVERS PARIS, — par A. Grévin (suite).



PLACE DE LA BASTILLE. 22322

L'avenir dévoilé pour deux sous.



LES PIFFERARI. 22323

— Je ne dirais pas ceci à tout le monde, je craindrais de me faire moquer de moi ; mais je ne saisis pas bien ce que l'on peut trouver de si attrayant dans la musique italienne.

— Vous n'êtes pas la seule ; c'est bon genre d'avoir l'air d'admirer ça... soyons bon genre.

LA MARCHANDE DE JOUJOUX.

Minuit sonne!...

L'avenue des Champs-Élysées est déserte.

Le dernier omnibus est rentré.

La dernière calèche passe.

Ici, des chaises abandonnées forment le cercle : une conversation de gens invisibles semble chuchoter encore.

Là, un fauteuil, à demi penché sur un autre, paraît regretter un tête-à-tête interrompu par le couvre-feu.

Fleurs fanées et bouts de cigare jonchent le sol.

Les échos des cafés-concerts se taisent.

Les fontaines cessent de jaillir.

Le pas du factionnaire du palais de l'Industrie répond au pas de la sentinelle de l'Élysée.

Au bout de l'avenue — dont chaque bec de gaz devient une veilleuse — se dresse l'Arc de triomphe — quartier général des hirondelles — porte immense... — trop étroite cependant pour laisser passer de front toute la gentry parisienne.

Du Carrousel à Longchamps, Paris est un jardin :

Les Tuileries — parterre et orangerie.

Les Champs-Élysées — grande allée.

Le bois de Boulogne — parc.

Revenons à la grande allée — à l'heure de minuit.

Musard décédé n'y passe pas la revue des danseuses de Mabille et du Château des fleurs, non. — Mais un spectacle non moins fantastique nous y attend.

L'un des petits chalets qui bordent la contre-allée s'entr'ouvre, s'illumine, grandit, et devient un immense bazar de jouets de toutes sortes.

Une femme est debout sur le seuil — avenante et gracieuse. — D'une main elle porte à ses lèvres un mirliton, — musique d'Olivier, — de l'autre elle frappe sur un tambourin pendu à sa ceinture.

A cette mélodie de marionnettes, une foule bizarre, bigarrée, billebarrée, accourt et se précipite dans le magasin de joujoux.

Les mioches exécutent à domicile le nocturne de « *Dodo, l'enfant do,* » — pas un marmouset ne se présente. — D'ailleurs, pour avoir ses entrées chez la marchande, il faut être au moins une fois majeur.

Place à la clientèle!

Le premier chaland est fauve, mince, élancé : — il a vingt ans depuis deux ans. — Habit et culotte peau de taupe, gants peau de chien, chapeau bombe, bottes molles, vitre à l'œil, stick en main.

Il lui faut un joujou à promener de Vincennes à Chantilly, de Chantilly à la Marche, de la Marche à Epsom, d'Epsom à Longchamps — un cheval de course — mais un cheval qui gagne.

Ah! si Vermouth était à vendre!

Voici Bitter — un pur-sang — fils d'Aloès et de Curaçao.

Absinthe — jument helvétique — fille d'Anisette et de Vert-de-gris.

Bock — issu d'Orge et de Houblon.

Chartreuse — une bête toute simple.

Fine-Champagne — issue d'Alcool et de Verre-mousseline.

Sommes-nous assez loin de Bucéphale, qui portait Alexandre, et de Bayard, qui portait le quatuor des fils Aymon?

Notre jeune homme achète un cheval — puis une écurie — puis un jockey — eh! hue, dada!

Celui-là aura soin de ses joujoux — à moins que ses créanciers ne les lui abîment.

Le n° 2 de la clientèle est un brave négociant. — Il veut avoir pignon sur champs, ce cher monsieur! — Il se donne congé le dimanche et campos les jours de fête.

Choisissez votre immeuble, mon bonhomme :

Plâtras façon brique, garanti mauvais teint. — Chalet double-suisse, à l'épreuve du beau temps. — Paysannerie couverte en chaume — petit castel, entouré d'arbres taillés dans le copeau, et jet d'eau marchant vingt minutes. — 4,000 francs, clefs en main; est-ce assez donné?...

Croyez-vous qu'il soit jeunet, ce bon bourgeois mi-centenaire? Il achète maison en poche; et, au bout d'un semestre, le plancher crève, le plafond craque, le toit se troue... — Et il en est pour ses 10,000 francs de réparations. — Sans compter les chemins de fer sylvestres et les amis dominicaux. — Plus encore les frais de jardin et de basse-cour, qui mettent le radis à 1 franc pièce, la pêche à 2 francs, l'œuf à 3 francs — la villégiature en général à un louis l'heure.

Ah! ah!... — Voici venir une jeunesse chevelue, qui, si elle n'est pas majeure, est au moins émancipée. — Mademoiselle veut voiture. — Pourquoi pas? Sa mère en avait bien une. — Seulement, elle la traînait, la digne femme! — Avec du lilas au printemps, des fruits en été, des légumes en automne et des mottes à brûler en hiver. — Quel carrosse va se payer la petite, pour faire oublier les quatre saisons maternelles?

La marchande de joujoux est bonne personne, et fait un cours de véhicules. — Suit la sténographie dudit cours.

Et d'abord un hommage à Blaise Pascal, l'inventeur de la brouette et du haquet, qui, le premier, conçut l'idée du transport en commun.

La voiture d'apparat de nos aïeux, c'était la charrette. — Sous Philippe Auguste, défense est faite aux bons bourgeois de se promener en charrette, « ladicte étant « iustement considérée comme objet de luxe et hault « parage ».

Le premier carrosse à coffre suspendu que Paris ait été appelé à admirer servit à l'entrée d'Isabeau de Bavière.

Sous François Ier, on comptait en France trois carrosses : celui du roi, celui de Diane de Poitiers et celui du maréchal de Bois-Dauphin.

Ces trois carrosses étaient fermés par des rideaux de cuir.

A TRAVERS PARIS, — par A. Grévin (suite).



22324

AU CHATEAU DES FLEURS.
— Chûûûûûût'! bigre je suis en famille!
— En famille! tu vas me l' payer!
— Chûûûûûûûûûût' !!!



22325

— Le piano! encore une de mes toquades!...

Bassompierre fut le premier qui fit fermer son carrosse avec des glaces.

Les fiacres datent de Louis XIV.

Le coupé a été inventé par mademoiselle Coupé, de l'Opéra.

La berline vient de Berlin.

Le brougham, de Londres.

. . . .

La demoiselle a fait affaire. — Victoire! — La voici en victoria — fouette, cocher!...

Cependant le commerce de joujoux continue avec d'autres :

Celui-ci paye à prix d'or un ballon : —jouer au ballon, quelle fureur! — Géant par-ci, aigle par-là. — Poisson volant — public volé!

Celui-là fait emplette d'un sabre, d'une paire d'épaulettes et d'un chapeau à cornes... — pour jouer au soldat, à la bataille, au jeu de la force et du hasard.

Cet autre achète des tableaux, des faïences, des émaux — et des statues pas habillées du tout. — En sculpture, c'est de l'art médaillé; en photographie, c'est un mois de prison.

La grande curiosité du bazar des Champs-Élysées : — une statue en pied de la ville de Paris — avec les désignations ci-après :

Les sourcils — rue de l'Arcade.
Les yeux — rue du Regard.
Les cheveux — rue des Anglaises.
Le nez — rue Boucher (les jours de rhume).
Les pommettes — rue d'Anjou.
Les oreilles — rue Percée.
La bouche — rue Brise-Miche.
Les dents — rue de la Perle.
Le cou — rue du Cygne.
Le buste — rue Corbeau.
La ceinture — rue Richepanse.
Les jambes — rue des Colonnes.

Pas d'acquéreur, de peur que l'on n'exproprie un bras ou une jambe à la statue — pour cause d'inutilité publique.

Mais ce après quoi les acheteurs courent le plus, ce sont les titres, les brevets, les places.

Pour les acheteuses, les bijoux, le velours, la soie, les dentelles, les cachemires — quels plus délicieux joujoux!...

Et comment les refuser aux douces promesses, aux tendres regards, aux charmants sourires?

Les hommes sont de grands enfants!

. . . .

Le jour a reparu — le bazar fantastique redevient un modeste chalet, et bientôt une pauvre vieille appelle les enfants qui passent.

Des billes, des polichinelles, des soldats de plomb, des chevaux de carton, des poupées... — ces joujoux-là coûtent moins cher et ne laissent que d'heureux souvenirs...

Alexandre Flan.

MARIVAUDAGE D'ESTAMINET.

montour. — On ne voit plus Pilon?

chrétien. — Il est absorbé par les répétitions de sa pièce au théâtre du Luxembourg.

— Combien d'actes?

— La moitié d'un.

— Ils sont deux?

— Non, il est seul, mais l'acte est si petit!

— C'est son premier vaudeville?

— Son second.

— Est-ce drôle?

— Idiot depuis le premier mot jusqu'au dernier.

— Pourquoi l'a-t-on reçu?

— Le directeur lui en veut.

volage. — Il y en a qui ont de la veine. Moi, je suis toujours décavé du premier coup; tous prennent la fuite à la vue de mes manuscrits.

chrétien. — Le papier dont tu te sers a peut-être été mordu par un chien enragé!

montour. — Tu devrais demander à Pilon de t'épauler.

volage. — J'attends qu'il m'offre sa collaboration.

chrétien. — Les scélérats! ils seraient capables de tout à eux deux... et on veut abolir la peine de mort!

(*Pilon entre dans le café, le front sillonné de rides profondes.*)

volage. — Tiens, Pilon!

montour. — Bonjour, Pilon.

chrétien. — On se porte bien au Panthéon?

pilon. — Quel Panthéon?

chrétien. — Le tien, parbleu! celui des grands hommes.

pilon. — Je te remercie. Voltaire m'a chargé de te dire mille choses honnêtes.

volage. — Eh bien, ça va là-bas?

pilon. — Au théâtre? (*Ce mot dans la bouche de Pilon est grand comme le monde.*)

volage. — Oui.

pilon. — Toujours bien fatigué.

chrétien. — Le théâtre?

pilon. — Non, moi. Les répétitions m'écrasent, sans compter mes travaux ordinaires.

A TRAVERS PARIS, — par A. GRÉVIN (suite).



22326

AU JARDIN DES PLANTES.

— Courssss' de botanique! connaissais-tu c't'animal-là, toi! des botaniques?
— Tu ne vois pas, capon, que botanique il est un nom d'endroit comme qui dirait Vincennes, ous'que l'on fait la course!... Ah! l'on te blaguerait un peu bien au quartier, si l'on saurait que tu prends un nom d'endroit pour un nom de bête!



22327

— Baliveau, tu me fais bien rire... oui... tu me fais bien rire...
— Ah!...
— Tu fais bien rire aussi papa, et maman donc, et puis tout le monde.... Quand tu roules tes boules de loto, t'as une si drôle de binette!....

VOLAGE. — Il y a du nouveau sur le chantier?

PILON. — Un vaudeville sans couplets.

CHRÉTIEN. — Ça ne sera plus un vaudeville alors?

PILON. — Ça sera ce que je voudrai.

VOLAGE. — Tu devrais te faire aider.

PILON. — Je ne demanderais pas mieux, mais dans tous les manuscrits que je reçois j'en suis encore à pêcher une idée.

CHRÉTIEN. — Tu reçois des manuscrits?

PILON. — Au moins un tous les jours. Mes enfants, quand vous serez posés, vous connaîtrez cette plaie-là.

CHRÉTIEN. — Tu te crois donc arrivé?

PILON. — Moi?... non; mais ce sont les directeurs et le public qui se figurent ça.

VOLAGE. — Tu as eu des voix pour être nommé de la commission?

PILON. — Beaucoup.

CHRÉTIEN. — Seulement tu ne t'en es pas servi.

PILON. — Oh! si j'avais voulu....

VOLAGE. — Veux-tu que j'aille causer avec toi un de ces matins?

PILON. — Si ça peut te faire plaisir....

VOLAGE. — Je te porterai une petite machine.

PILON. — Ah! je t'en prie, grâce!

CHRÉTIEN. — Il refuse d'obliger un ami.

PILON. — Non, je vais payer ta chope, si tu le désires; mais pas de rouleau de papier dans ta poche, ou je me sauve.

MONTOUR. — Veux-tu que je te dise, Pilon, tu n'es qu'un faiseur!

PILON *très-flatté*. — Ah! voilà le grand mot lâché. Eh bien, oui, je suis un faiseur; ne l'est pas qui veut.

La fantaisie de cette conviction paraît si bouffonne à Chrétien qu'il s'empresse aussitôt de s'y prêter avec une ironie mal déguisée.

CHRÉTIEN. — Est-ce une raison parce que tu es arrivé pour dédaigner les amis moins heureux qui en sont encore à regarder le succès par le trou de la serrure?

PILON. — Je ne les dédaigne pas, au contraire; je forme des vœux pour leur réussite.

VOLAGE. — Je préférerais le moindre couplet de facture.

(*A ce moment un figurant s'approche de Pilon, chapeau bas, et lui murmure à l'oreille une humble requête. Le visage du faiseur a des tendances à s'épanouir, mais il contient ces marques de contentement.*)

PILON *au solliciteur*. — Mon Dieu, je ne dis pas non; seulement il est nécessaire que je vous entende auparavant.

LE FIGURANT. — Oh! monsieur, c'est ce que je demande.

PILON. — Venez demain chez moi à quatre heures; si j'y suis, je vous donnerai une *audition*.

(*Le figurant se confond en remercîments et sort du café à reculons, à la mode orientale, pour ne pas tourner le dos au grand homme.*)

MONTOUR. — C'est un chanteur?

PILON. — Non, c'est un comédien.

CHRÉTIEN. — Il venait te demander un rôle?

PILON. — Oui. C'est un garçon qui aura du talent.

CHRÉTIEN. — S'il pouvait avoir des bottes seulement!

VOLAGE *à Pilon*. — Je l'ai trouvé familier avec toi.

PILON. — Cependant....

CHRÉTIEN. — Il s'est assis pour te parler sans que tu l'y aies invité.

MONTOUR. — Manque d'usage.

CHRÉTIEN. — Il ne se serait pas permis cela avec Scribe.

PILON. — Scribe était de l'Académie.

CHRÉTIEN. — Est-ce que tu n'espères pas en être?

PILON. — Oh!

MONTOUR. — Le théâtre mène à tout.

CHRÉTIEN *regardant sur le boulevard*. — Messieurs, je constate que voilà la troisième femme qui s'est arrêtée aux carreaux du café pour regarder Pilon.

VOLAGE. — Les succès dramatiques ne lui suffisent pas.

PILON. — Ah! je pense bien à ça!

CHRÉTIEN. — Trop, beaucoup trop.

MONTOUR. — Tu aurais tort, Pilon, d'oublier ce que tu dois à ton talent pour les joies éphémères des passions absorbantes.

CHRÉTIEN. — Crois-nous, cher ami, n'augmente pas le nombre des énervés qui pullulent autour de nous.

PILON. — Quand je vous dis....

CHRÉTIEN. — Vois donc quelle joie pour tes nombreux ennemis si tu allais entrer à Charenton, section des gâteux!

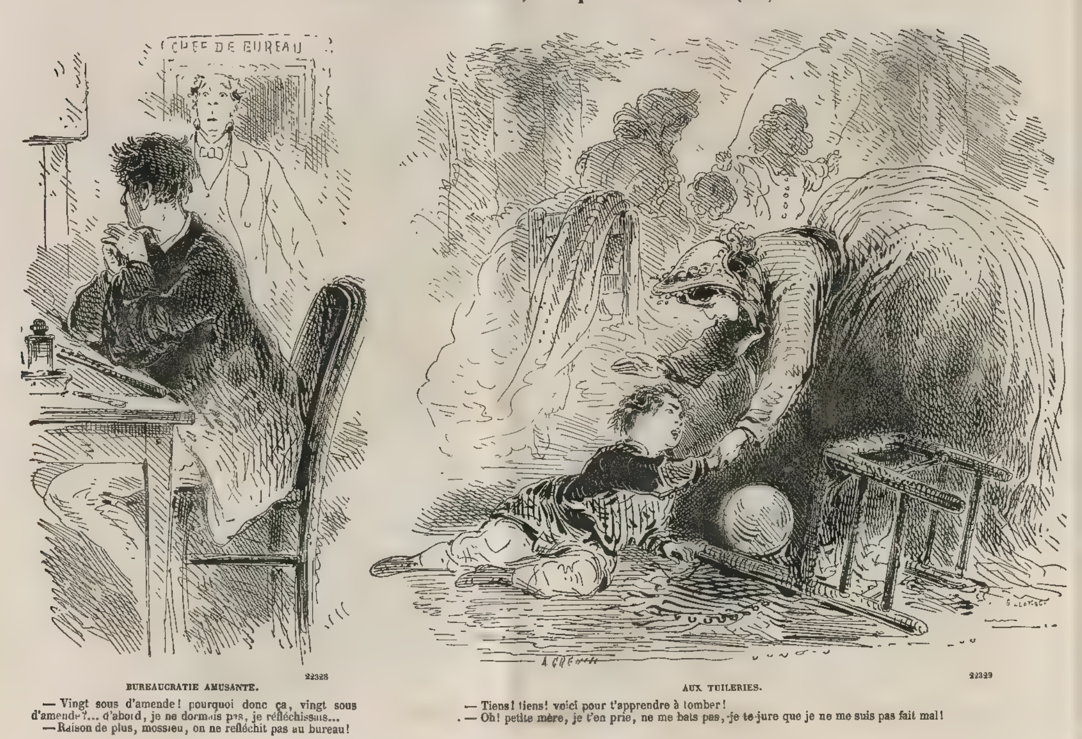
VOLAGE. — Ton ramollissement serait un malheur public.

MONTOUR. — Pilon idiot! cette nouvelle produirait la plus vive sensation dans le monde des lettres.

PILON. — Jamais je n'ai été plus fort au physique et au moral.

CHRÉTIEN. — Il faut donc te prouver ton imbécillité

A TRAVERS PARIS, — par A. Grévin (fin).



22328 BUREAUCRATIE AMUSANTE.

— Vingt sous d'amende! pourquoi donc ça, vingt sous d'amende?... d'abord, je ne dormais pas, je réfléchissais...
— Raison de plus, mossieu, on ne réfléchit pas au bureau!

22329 AUX TUILERIES.

— Tiens! tiens! voici pour t'apprendre à tomber!
— Oh! petite mère, je t'en prie, ne me bats pas, je te jure que je ne me suis pas fait mal!

par A plus B? Soit. Écoute, pauvre ami; je t'ai appelé *faiseur* pour avoir commis deux vaudevilles microscopiques, et tu ne m'as pas envoyé tes témoins.

VOLAGE. — Tu as refusé ma collaboration!

CHRÉTIEN. — Un instant... il a fait montre là d'un instant de lucidité, comme on en remarque chez tous ceux qui sont affectés de sa maladie; mais est arrivé un figurant, et notre pauvre ami lui a accordé une audition.

MONTOUR. — De plus, il s'est donné sa voix à l'assemblée des auteurs dramatiques, et sa douce folie lui a laissé croire qu'il avait été sur le point d'être nommé membre de la commission.

PILON. — Vous savez, vous m'ennuyez.

CHRÉTIEN. — Conviens-en, tu penses à l'Académie?

PILON. — Baudelaire a bien fait ses visites.

CHRÉTIEN. — N'évoque pas cette grande figure si tu tiens à clarifier ta cervelle.

MONTOUR. — Il a parlé de Baudelaire... son heure est venue!

PILON. — En voilà un avec qui je voudrais collaborer.

CHRÉTIEN. — Va, mon bonhomme, va!

PILON. — On ferait un vaudeville très-gai avec les *Fleurs du mal.* Volage, es-tu de la pièce?

VOLAGE. — Passionnément.

CHRÉTIEN. — Lâche! tu flattes le pouvoir.

PILON *à Volage.* — Tu sais, je prends deux tiers?

CHRÉTIEN. — Diable! il est moins fou que je ne croyais.

VOLAGE. — Puisqu'il le faut, je passe sous tes fourches.

MONTOUR. — J'irai siffler à la première.

CHRÉTIEN. — Et moi je vous éreinterai dans le *Times.*

PILON. — En attendant, si nous faisions un domino à quatre?

VOLAGE *à Pilon.* — Tu sais, j'ai une idée cocasse pour une féerie qui m'est venue en lisant la brochure d'Émile Augier, *le Suffrage universel à quatre degrés;* à l'apothéose, le génie de la France sortira d'une immense tabatière.

CHRÉTIEN *au garçon qui apporte le domino.* — Garçon, demain, à l'absinthe, je vous soumettrai un plan.

LE GARÇON. — De vaudeville? merci!

CHRÉTIEN. — Encore un faiseur! mais il sera bien forcé de le lire, mon plan.... Blanc partout!

Louis Leroy.

LES FAISEURS DE MARIAGE.

Il y a des gens qui ont la passion de faire des mariages; on ne sait pas pourquoi, mais ils éprouvent le plus grand plaisir à unir mademoiselle B... à M. O....

M. Grandet est au nombre de ses amateurs, c'est peut-être même le plus déterminé.

Toute sa vie il a fait des mariages, et, chose extraordinaire, il est encore célibataire.

Généralement les gens n'aiment pas ce qu'ils font.

Un pâtissier ne mange jamais de gâteaux, et un confiseur a les bonbons en horreur.

M. Grandet a été rendre une visite à une dame de sa connaissance, et dans ce salon il rencontre plusieurs personnes qu'il voit pour la première fois.

La conversation roule sur le mariage.

M. Grandet est à son affaire.

— Je voudrais bien marier ma fille, dit une dame.

— Qui vous en empêche? demande M. Grandet.

— Je ne trouve pas de prétendant.

— Madame, si vous voulez m'accorder votre confiance, je pourrai trouver ce qu'il faut à votre demoiselle.

— Serait-il vrai, monsieur; oh! vous me rendriez là un bien grand service; je conduirais bien ma fille dans le monde, mais cela coûte beaucoup trop cher.

— Vous n'avez pas besoin de mener votre demoiselle au bal.

— Cependant pour la montrer aux jeunes gens qui ont l'intention de se marier.

— Mais, madame, n'avons-nous pas la photographie, cette merveilleuse invention du dix-neuvième siècle, la photographie à laquelle plus de quatre cent mille époux devront leur bonheur?

— C'est vrai, monsieur.

— Tenez, il y a à peine deux mois j'ai uni une demoiselle avec un monsieur qui habitait New-Yorck. Par dépêche télégraphique je lui ai demandé s'il voulait se marier; par le même fil, il m'a répondu qu'il acceptait. Il y a alors eu échange de photographies, et six semaines après le mariage était fait. Télégraphie et photographie sont les deux derniers mots de ce siècle de progrès. Avez-vous un portrait-carte de votre demoiselle?

— J'en ai justement un *par hasard* dans ma poche.

— Pouvez-vous me le donner?

— Mais avec beaucoup de plaisir. Le voici.

— Cela ne suffit pas.

— Veuillez écrire derrière la carte quelques renseignements.

— Lesquels?

— L'âge.

— Après?

— La dot et s'il y aura des espérances.

— Comment! il faut mettre ce qu'apporte ma fille!

— Certainement.

— On n'épousera donc mon enfant que pour sa dot.

— Oh! non, madame, votre demoiselle est si charmante qu'on prendrait la dot rien que pour la personne.

— Ah! c'est très-gracieux. Je donne cent mille francs à ma fille.

— Écrivez-le ici en toutes lettres.

— C'est fait. En espérances il y aura le double.

AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — croquis par G. RANDON.



22330

LES CHEVAUX JAVANAIS.

— Oh! papa, achète-m'en un; ça ne doit pas coûter bien cher, ils sont si petits!



22331

Pour être donnée par un *butor*, cette leçon n'en prouvera pas moins à ce monsieur qu'il est impoli de tourner le dos aux gens chez lesquels on est en visite.



22332

LES GAZELLES.

— Je suis comme vous, belle dame, j'ai un faible pour ces animaux-là;... depuis que j'en ai mangé, je les préfère même au chevreuil.



22333

— Lève-toi donc, maman, voilà du monde... de bonnes figures qui vont nous donner quelques friandises....

— Enfant! tu ne connais pas le public du dimanche!... des bouts de canne ou d'ombrelle à sucer, des tuyaux de pipe à croquer, des cailloux, des bouts de cigare, voilà ce que ces gens-là ont à nous offrir... ce n'est donc pas la peine de nous déranger.

— Je voudrais bien voir la figure du jeune homme qu'on me destine, dit la demoiselle.

— Ma fille, répond la mère, tu auras bien le temps de la connaître lorsque tu seras unie à lui.

***

M. Grandet sort de cette maison, et dans l'escalier il se tient le monologue suivant :

— J'ai promis un mari à cette jeune personne, et je n'en connais aucun. Mais en cherchant un peu je finirai par en dénicher un. Aujourd'hui, c'est le jour de réception de mon ami Desjardin, je trouverai peut-être chez lui ce que je cherche. D'abord la jeune fille n'est pas un mauvais parti.

Tout en faisant ces réflexions, il arrive chez Desjardin.

On causait.

— Je commence à avoir des rhumatismes, dit un monsieur d'une quarantaine d'années, je voudrais me marier.

— J'ai votre affaire, s'écria M. Grandet en courant s'asseoir auprès de ce monsieur qu'il voyait à peine pour la quatrième fois.

— Ah! et qui me destinez-vous?

— Cette demoiselle.

Et Grandet exhiba la photographie en question.

— Cette jeune fille n'est pas mal, dit le célibataire, qui se nommait M. Beaudoin.

— Maintenant retournez la carte.

M. Beaudoin lut ce qu'on avait écrit derrière.

— De ce côté elle est encore mieux, ajouta le monsieur.

— Voulez-vous l'épouser?

— Avec plaisir.

— Donnez-moi votre photographie!

— Je n'en ai pas sur moi, mais mon ami Desjardin peut me prêter celle que je lui ai donnée.

— Très-volontiers, répondit Desjardin.

M. Grandet pria d'ajouter derrière les renseignements nécessaires.

Il écrivit son âge et la dot qu'il apportait : cinq mille livres de rente.

— Faut-il mettre aussi que j'ai été vacciné? demanda-t-il.

— Oui, répondit Grandet, ce détail n'est pas inutile, car la mère de la jeune fille doit être une femme vétilleuse.

Il emporta le portrait-carte, et tout joyeux il s'écria :

— De même que Titus, je puis dire que je n'ai pas perdu ma journée.

***

Trois jours après, l'entrevue eut lieu.

La semaine suivante, M. Baudoin épousait mademoiselle Eugénie Camus, la jeune fille au portrait.

Comme de juste, M. Grandet servait de témoin à la mariée.

***

M. Grandet désira laisser passer la lune de miel des jeunes époux.

Il ne voulut pas importuner les deux tourtereaux par de fréquentes visites; et, d'ailleurs, comme il avait eu un assez long voyage à faire, il ne revint les voir que six mois après leur mariage.

— Ils vont me sauter au cou, se dit-il, et me remercier d'avoir fait leur bonheur; jusqu'ici j'ai eu la main

assez heureuse, et je n'ai toujours eu qu'à me féliciter des mariages que j'ai faits.

Avant d'aller chez M. Baudoin, il acheta un melon.

Il avait l'intention de s'inviter à dîner sans cérémonie.

Puis il se rendit chez les nouveaux mariés.

Il sonna, la bonne vint ouvrir; elle avait l'air tout bouleversé.

Il entra dans le salon.

M. et madame Beaudoin étaient en train de se disputer et de se dire des choses aussi gracieuses que savent s'en dire les habitants de la rue Mouffetard.

— Ah! c'est vous, monsieur Grandet, dit le mari, vous arrivez bien, et je vous félicite de l'idée que vous avez eue de m'avoir fait épouser cette grue.

— Comment, vous...

Madame Baudoin ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase.

— Monsieur Grandet, dit-elle en sanglotant, vous avez fait le malheur de ma vie en me donnant ce monstre pour époux.

— Cette femme a un caractère impossible, ajouta M. Beaudoin.

— Cet homme n'a pas le moindre cœur, riposta sa femme.

Des gros mots on en vint aux gestes.

M. et madame Beaudoin prirent des tasses de porcelaine anglaise et se les jetèrent à la tête; mais ce fut M. Grandet, placé au milieu des combattants, qui les reçut toutes.

Pour éviter cette pluie de porcelaine, M. Grandet n'eut que le temps de se sauver avec son melon.

Il rentra chez lui quelque peu meurtri.

— Pour cette union, j'ai eu la main malheureuse, se dit-il tranquillement.

⁂

Quelques semaines après, M. Grandet reçut plusieurs lettres.

Monsieur, disait celle-ci, vous avez fait mon malheur en me donnant pour époux M. Jamboneau, etc., etc.

Monsieur, disait celle-là, ma femme n'a pas de conduite, c'est vous qui me l'avez mise sur les bras, je vous accable de malédictions, etc., etc.

Monsieur, disait cette autre, vous êtes un monstre, vous connaissiez M. Bigorneau mon mari, vous deviez donc savoir qu'il se grisait; pourquoi m'avez-vous engagée à la prendre pour mari?

Comme on le voit, toutes ces lettres se ressemblaient. Elles étaient écrites par des gens que M. Grandet avait eu la bonne idée d'unir.

Pour éviter la colère de toutes ces personnes dont il avait voulu faire le bonheur, M. Grandet se sauva à l'étranger, en jurant, mais un peu tard, de ne plus s'occuper de mariages.

A. Marsy.

FANTASIAS.

A donc, quand vous lirez ces lignes, l'ère de la liberté des théâtres sera ouverte.

Et déjà partout vous lirez sur les affiches :

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, de Molière.

NORMA, de Bellini.

LE MISANTHROPE, de Molière.

LE MARIAGE DE FIGARO, de Beaumarchais.

Sans compter Mozart, Corneille, Donizetti, Regnard et *tutti quanti*, qui vont accaparer les affiches de tous les théâtres.

Ces jeunes gens! il n'y en a plus que pour eux!

⁂

Quant aux nouvelles scènes dont l'abondance devait être si grande, — je cherche.

Jusqu'à présent, rien ne répond à ma voix qui fait l'appel des nouveaux venus. Rien qu'un seul nom :

Blondin!

Ne trouvez-vous pas d'une ironie assez réussie cette coïncidence?

La danse de corde représentant uniquement, pour le quart d'heure, la rénovation de l'art!

⁂

Ah! pardon. J'oubliais!

Il y a une autre danse et d'autres célébrités.

Rigolboche avait fait son temps — et au delà. Les braves Viennois avaient achevé son oraison funèbre. Il fallait de l'inconnu.

Et l'on a inventé *Castagnette* et *Fille de l'Air*.

Qu'est-ce que Fille de l'Air?

Qu'est-ce que Castagnette?

Deux célébrités chorégraphiques Deux étoiles du saut de carpe et du grand écart qui produisent une sensation profonde dans les parages de Mabille et du Château des Fleurs.

On assure que quinze auteurs dramatiques rêvent déjà à soixante sujets de comédie pour encadrer leurs exercices.

⁂

Ce n'est pas tout!

Dès qu'à Paris une individualité surgit, que ce soit un homme de génie ou un funambule, on lui prête des *mots*.

Ce qu'on a fait *immediatly* pour Fille de l'Air.

Choisissons-en un dans le tas.

On parlait à cette illustration naissante d'une rivale qui cherche à parodier son style et ses fioritures de jambes sans pouvoir y réussir.

La pauvre fille! fit-elle; elle se met le pied dans l'œil!

⁂

M. Listz proteste.

C'est à tort qu'on avait annoncé qu'il se retirait dans un couvent.

Il est vivant, bien vivant.

Soit.

Mais je demande qu'on le soumette à une épreuve, pour voir si c'est bien le Listz d'autrefois, le vrai Listz qui existe encore.

Pour cela, qu'on le mette en face d'un piano.

Si, en cinq minutes, il se casse, c'est lui-même!

⁂

Un joli titre; — un livre charmant.

Paris amoureux, par Manè, le chroniqueur-étoile de *l'Indépendance*.

Amoureux!

Qui ne l'a été, ne l'est ou ne le sera?

Voilà donc autant de lecteurs qu'il y a de citoyens français... sachant lire.

Nul ne sait, comme Manè, trousser l'anecdote, chiffonner le menu-propos, faire chatoyer l'actualité, le tout sans jamais être agressif, et en laissant toujours deviner l'homme de cœur et de goût sous l'homme d'esprit.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Fille du Maudit que le théâtre de l'Ambigu a joué l'autre soir n'est point la fille du *Maudit* qui fit tant de tapage dans la librairie parisienne. Le *Maudit* de M. Jules Barbier n'est pas plus abbé que vous ou moi, c'est l'exécuteur du roi Charles Ier qui joint à un terrible métier une douce sensibilité qui provoque des torrents de larmes! C'est un excellent bourreau que le faux Wilson. Il a coupé la tête à un roi, c'est vrai; mais ce petit incident a adouci ses mœurs. Depuis le jour fatal, il vit dans un coin de Londres où il prodigue toute sa tendresse à une jeune fille qui l'appelle son père. Il est bien entendu que ce n'est pas son enfant, sans quoi il n'y aurait plus de dénoûment possible. Il faut absolument que miss Anna retrouve sa véritable mère à la fin du septième tableau. La belle enfant ne perd rien pour attendre un peu; on la dépose vers minuit dans les bras de la duchesse d'Hamilton :

— Ma fille! s'écrie la grande dame.

— Ma mère! exclame la jeune personne.

— Mon épouse! dit le jeune Douglas à miss Anna.

On nomme l'auteur, on applaudit; on rappelle les acteurs, on applaudit encore, et un nouveau succès est acquis au théâtre de l'Ambigu.

Sur cette donnée vulgaire, M. Jules Barbier a brodé un drame très-intéressant et qui contient quelques situations très-heureuses; je déplore que la donnée ne soit pas plus neuve et plus hardie; il y a une place à prendre au boulevard pour un jeune auteur audacieux qui chercherait des effets nouveaux et peindrait des passions plus grandes que de vulgaires amourettes.

M. Jules Barbier pourrait devenir cet auteur qui manque aux théâtres de drame; ce n'est pas le talent qui lui manque. Lorsque de temps en temps il s'échappe de l'Opéra-Comique, il montre une grande expérience du théâtre et beaucoup de vigueur. L'année dernière, à pareille époque, il donna à l'Ambigu un drame fort pathétique et très-bien fait, il s'appelait *Cora*, et eut un fort grand et légitime succès. Dans quelques scènes on saluait avec plaisir l'homme lettré, l'écrivain. La donnée était originale, vraie, saisissante. L'auteur de *Cora* a été moins heureux cette fois-ci. Son drame historique, qui contient quelques tableaux très-étudiés sur la cour de Charles II, n'est dans le fond qu'un bon et gros mélodrame, assez intéressant, je le veux bien, mais qui n'est pas de nature à faire faire à M. Barbier un pas en avant.

Pour prendre une place à côté des vieux faiseurs qui tiennent magasin de bourreaux et de jeunes filles égarées, il faut commencer par ne pas les imiter. Ceci dit, il ne me reste plus qu'à souhaiter à *la Fille du Maudit* les cent représentations sans lesquelles il n'y a plus de fête possible au boulevard.

Le drame est d'ailleurs assez bien joué. Seulement le roi Charles II n'a pas une distinction bien royale. L'amoureux Douglas, c'est Métréme, un échappé du Théâtre-Français, qui roucoule agréablement la chanson d'amour au boulevard. Une débutante, mademoiselle Heyneau, a joué le rôle de miss Anna. Cette jeune et fort agréable personne a montré quelque talent; elle dit bien et juste, mais elle crie fort mal, et pour bien réussir au boulevard, il faut avant tout bien crier. Le public ne tient aucun compte des efforts d'une artiste quand elle ne jette pas au septième tableau le cri perçant qui va droit à l'âme du titi et provoque des torrents de larmes.

J'ai gardé pour la fin M. Clément Just, un acteur intelligent, qu'on voudrait bien faire passer pour une étoile. M. Clément Just s'est fait une réputation avec une excellente création dans *la Prise de Pékin*. Son Anglais était vrai, touchant, pris sur le vif. Mais nous avons bien des comédiens qui ont trouvé, une fois par hasard, une excellente création et qui vivent depuis sur leur passé. M. Just est du nombre; il nous doit encore le pendant de son fameux Anglais; il l'a cherché en vain dans *le Secret de miss Aurore*. Alors il imitait avec peu de bonheur Paulin Menier, que personne du reste n'imitera, parce que lui-même n'imite personne. Son bourreau n'est pas très-heureux. M. Just a une diction lente qui fatigue bientôt le spectateur. Il s'est relevé un peu vers la fin de la soirée, et puisque, somme toute, le public l'a applaudi, c'est un succès pour le comédien.

Le théâtre du Palais-Royal a joué, sans tambour ni trompette, un agréable vaudeville de MM. Varin et Delaporte, *Une Femme qui bat son gendre*, et un lever de rideau de MM. Rimbeaut et Raymond Deslandes, *l'Avocat des dames*; les deux actes ont suffisamment réussi.

A bientôt *les Femmes sérieuses*, de MM. Siraudin, Delacour et Blum.

Albert Wolf.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 445. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 9 Juillet.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PARIS DANS L'EAU, — croquis par H. DAUMIER.

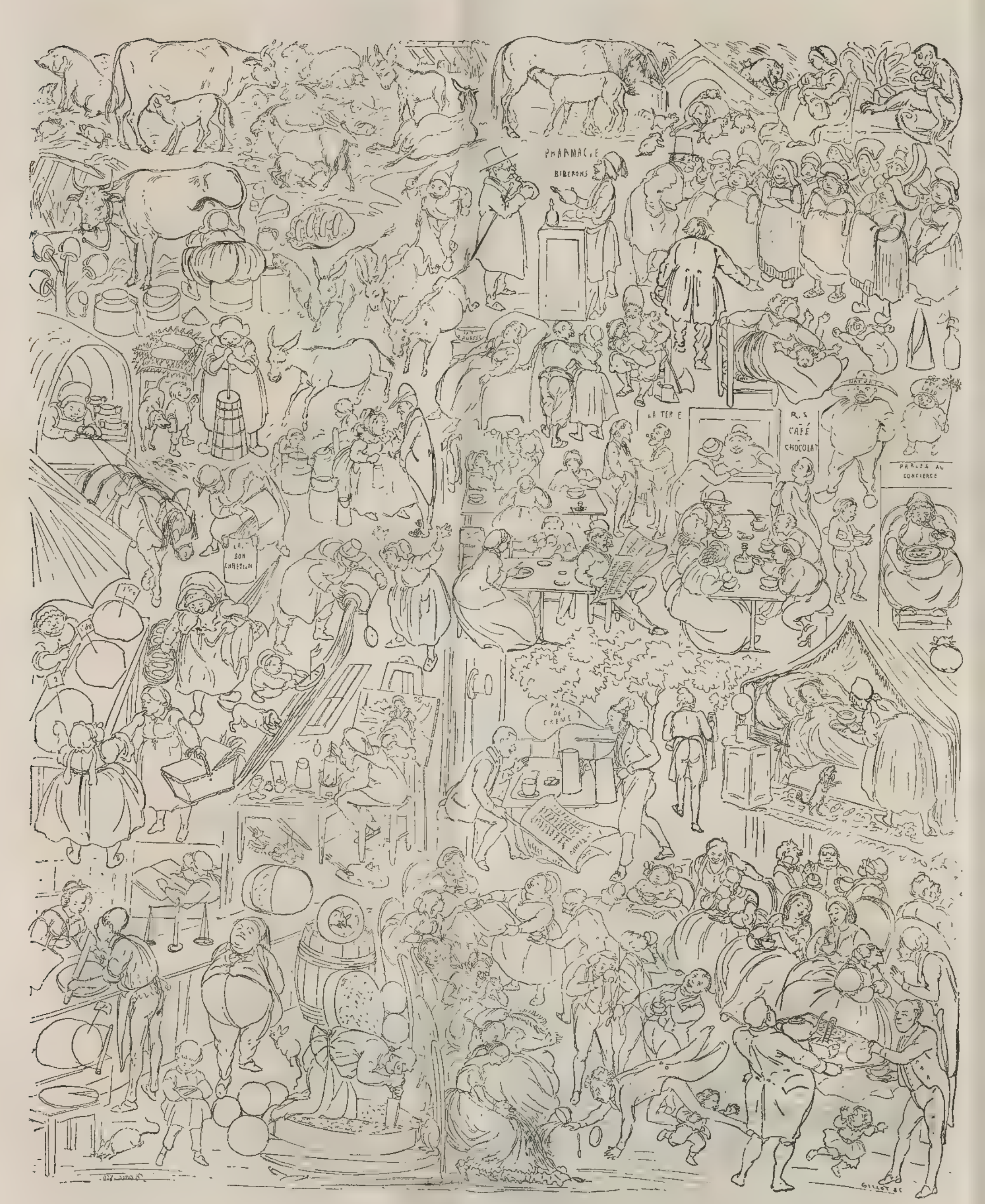


— Est-il permis d'être maigre comme ça?... Mon cher ami, vous ne devriez jamais venir aux bains Deligny sans vous mettre des mollets en coton.
— Et vous, mon bon, n'allez jamais dans le monde dans ce costume-là sans vous être préalablement fait capitonner... je vous donnerai l'adresse de mon tapissier.



Les tritons de la Seine.

ÉTUDES MICROSCOPIQUES, — par Baric.



Goutte de lait vue au microscope.

LES MODES NOUVELLES, — par J. Pelcocq.

1864. — La Mode butinant dans la friperie des temps passés



TOILETTE DU MATIN.

Une cuirasse!... rassurez-vous : ce n'en est que la forme. — Dentelles et batiste. — On ne tient pas absolument à blinder son cœur comme une frégate.



TOILETTE COSMOPOLITE.

Veste tunisienne. — Coiffure à la russe. — Résille espagnole. — Boucles d'oreilles égyptiennes. Ceinture suissesse. — La dame à l'avenant : *English spoken here.* — *Man spricht deutsch.* — *Se habla español.*

LES MODES NOUVELLES, — par J. Pelcocq (suite).

MODES D'ÉTÉ. — COTÉ DES DAMES.



LE JUGEMENT DE PARIS CORRIGÉ ET AUGMENTÉ DE CRINOLINES ET AUTRES MENUS OBJETS.

La *Bergère*, la *Muscadine* et la *Gandine* se disputent la pomme. — Moins exclusif que le berger troyen, le *Journal amusant* se dispose à la couper en trois.

LE 1er JUILLET 1864.

Remarquâtes-vous la physionomie des boulevards le 1er juillet dernier?

Non. — Vous eûtes tort, si vous le pûtes; la chose en valait certainement la peine.

L'influence de la liberté théâtrale se faisait sentir sur toute la ligne.

Paris entier s'était fait acteur.

On ne rencontrait à chaque pas que gens costumés et jouant la comédie : bourgeois, gandins, avocats, petites dames, cochers, ouvriers, ouvrières, garçons de café, marchands de journaux, maçons, etc.; le nombre des personnages était immense.

Dès le matin, M. Prudhomme fut s'asseoir à la terrasse d'un café; le spectacle commença.

En voici le compte rendu, d'après le célèbre observateur :

Dix heures. — Un orgue de Barbarie exécute l'ouverture de *Guillaume Tell*, un des inventeurs de la liberté.

Dix heures dix. — Un régiment défile, sapeurs en tête — et dzing, et boum!...

CHŒUR. — Oh! que c'est beau, l'armée!

UN TITI. — Voilà pourtant comme je serai l'année prochaine.

M. PRUDHOMME *avec l'organe qui n'appartient qu'à lui.* — O liberté dramatique! je constate ton premier résultat. Salut! voilà la pièce militaire qui passe!

Dix heures et demie. — Deux muets tiennent sur le trottoir une conversation télégraphique — pantomime.

Onze heures moins un quart. — Passe un tambour-major avec un sabre turc au côté droit et une femme ravissante au côté gauche.

M. PRUDHOMME. — Oh! oh! *Un Hercule et une jolie femme!*

Onze heures. — M. Gouget (du Châtelet) se croise avec Brasseur.

Tout le monde sait que, de sept heures et demie à minuit, M. Gouget entre dans la peau du duc de Guise.

Tiens! — fait le spirituel comique du Palais-Royal — Gouget en bourgeois!... Ah! oui, il est *dé guisé.*

Onze heures un quart. — Un cocher renverse une charrette à bras traînée par un brave homme coiffé à la Siraudin. — Émoi, attroupement, procès-verbal.

M. PRUDHOMME. — Ceci est le prologue d'un drame : — une mabillienne va s'élancer de la voiture et s'écrier : Mon père!

La voiture était vide!... Aucun cri filial n'a été jeté.

Onze heures cinquante — comme disent les indicateurs de chemins de fer. — Un moutard s'installe sur le trottoir avec une cage pleine d'hirondelles, auxquelles il donne la liberté, à raison de dix centimes par bec. — *Les oiseaux en cage.*

Midi. — Le vicomte de Col-brisé sort du restaurant, rose à la boutonnière et cigare aux lèvres : — *un fils de famille.*

Midi dix. — Quatre dames de province entrent au café et demandent une bouteille de bière et un pain au beurre : — *les femmes sérieuses.*

Midi quinze. — Un mari, tout de nankin habillé, court de fiacre en fiacre : — *Sganarelle, ou le... imaginaire.*

Voir pour le terme *ad hoc*,
Molière et Paul de Kock.

Une heure. — Concert ambulant. — *Les virtuoses du pavé.*

Une heure et demie. — Un monsieur nu-tête suit une demoiselle en toque, qui cherche à se débarrasser de son persécuteur. — *Le Lovelace du quartier.*

Ici M. Prudhomme, constatant que la vie est un carnaval, se prend à se demander pourquoi les acteurs de la comédie parisienne ne sont pas masqués.

Il se répond, avec cette sagacité qui le caractérise, que le carnaval de la rue est mort... par cela seul qu'il vit tout le long de l'an.

Et l'élève de Brard et Saint-Omer croit de son devoir d'improviser, pour cette fois seulement, par extraordinaire, et pour constater derechef que le théâtre est libre dans notre belle patrie, un rondeau de circonstance.

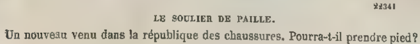
Étant convenu que, au *Journal amusant*, les vers tiendraient trop de place, nous transcrivons en prose la poésie susénoncée.

Hélas! dit-on de toutes parts, on ne voit plus de mascarades en fiacre, à pied, en cavalcades, parcourir nos gais boulevards.

LES MODES NOUVELLES, — par J. Pelcocq (suite).

MODES D'ÉTÉ. — COTÉ DES DAMES.





22341

LE SOULIER DE PAILLE.
Un nouveau venu dans la république des chaussures. Pourra-t-il prendre pied?



22342

UNE RÉVOLUTION A PROPOS..... DE CHAPEAUX.
Le chapeau obélisque détrôné par les bibis et leurs alliées les casquettes.

Voulez-vous qu'ici je vous dise pourquoi du masque on est si las? Toute l'année on se déguise, et tous les jours c'est mardi gras.

Ce prêteur, ce vieil usurier qui vous écorcha, Dieu sait comme! se déguise en très-honnête homme et veut devenir marguillier; ce politique-girouette, qui, changeant du soir au matin, au pouvoir faisait la courbette, n'est-ce donc pas un arlequin? Quant au gandin qui fait le haut, le matamore; et, tout godiche, se laisse berner par sa biche, entre nous, c'est un vrai pierrot.

Cet avocat, qui sait d'avance que son client est un coquin, et le blanchit à l'audience, cet avocat est un malin.

Ce pseudo-membre des jockeys, dont les paris sont la ressource, pour aller sur le champ de course, se déguise en cocher anglais.

Chacun déguise sa pensée, en affaires comme en amours; la mascarade est éclipsée, mais le carnaval vit toujours.

Sganarelle est très-bien porté; chez nos maris, que de Cassandres! Jocrisse renaît de ses cendres, Calino l'a ressuscité.

Bref, dans notre monde fantasque, si les jours gras sont détrônés, c'est que la vertu n'est qu'un masque, c'est que l'honneur n'est qu'un faux nez!

. . . .

Cependant, et après une foule d'observations dramatico-libérales qui lui ont fait oublier l'heure du dîner, Joseph Prudhomme a atteint huit heures du soir. — Le boulevard s'éclaire, les cafés se peuplent, la circulation grandit à mesure que le jour diminue.

La représentation prend des proportions énormes, on joue à la fois : *Paris la nuit*, *les Lionnes pauvres*, *l'Ami des femmes* et *les Marionnettes de l'amour*.

Dix heures. — On ferme le magasin de blanc et on va rêver grandes dames. — *Les calicots.*

Dix heures et demie. — Deux troupiers s'avancent, ils ont déserté madame Bellone pour le père Bacchus, et violent dans leur marche toutes les règles de l'alignement, — deux troupiers nature, Randon les signerait, — l'un est gris comme dix-huit mille cent quarante-trois fantassins, l'autre comme onze mille huit cent cinquante-sept cavaliers. — Total : ils sont soûls comme trente mille hommes. — *Deux permissions de dix heures.*

M. Prudhomme ne veut pas rentrer *passé minuit*, et constate, en regagnant ses foyers, que la Porte-Saint-Martin joue *Tartufe* avec un *f*, et le théâtre Déjazet *Tartuffe* avec deux *f*.

Probablement — se dit-il — pour que le public croie que ce n'est pas la même pièce.

Il remarque en outre qu'il y a relâche à l'Opéra-Comique, aux Italiens, à l'Odéon, au Théâtre-Lyrique, aux Bouffes-Parisiens, aux Délassements, à Beaumarchais et au Luxembourg.

Les théâtres sont libres... de fermer leurs portes au public.

VAUDEVILLE FINAL :

Du haut du ciel, ta demeure dernière,
O Poquelin, tu dois être content!

Pour copie conforme,

Alexandre Flan.

CEUX QUI JOUENT *TARTUFFE*.

Tartuffe à la Porte-Saint-Martin, *Tartuffe* au Théâtre-Déjazet, *Tartuffe* sur toutes les affiches, *Tartuffe* partout, *Tartuffe* toujours!

Si Molière n'est pas content, Molière aura tort.

C'est la liberté des théâtres qui nous vaut ce débordement de *Tartuffe*.

Tout à l'heure, un inconnu se présente dans les bureaux du *Journal amusant*, et s'adresse au rédacteur en chef :

— Je viens solliciter de vous un léger service.

— Lequel?

— Le théâtre des Batignolles met en ce moment la comédie de *Tartuffe* en scène, vous seriez bien aimable d'annoncer que c'est moi qui interpréterai ce rôle que j'étudie depuis longtemps; voulez-vous que je vous dise la grande scène avec Elmire? Je suis un peu enroué, cependant.....

— Il est inutile de vous enrouer davantage.

— Ainsi donc, je puis compter sur votre obligeance?

— Entièrement.

Les visites de ce genre se succèdent avec une telle abondance dans les journaux depuis quelques jours, qu'on agite la question si on ne fera pas insérer la note suivante :

AVIS AU PUBLIC.

« Les personnes qui désireraient être admises auprès du rédacteur en chef de notre journal sont priées de se munir d'un certificat attestant qu'elles ne doivent jouer *Tartuffe* sur aucun théâtre.

» Sans ce certificat, personne ne sera reçu. »

Je quitte le journal après avoir voté pour l'insertion de cette note, et au moment où je débouche de la rue du Croissant dans la rue Montmartre, je me sens arrêté par une main vigoureuse.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, mon bon!

— Et moi donc, mon cher!

— Comment ça va-t-il, mon vieux?

LES MODES NOUVELLES, — par J. Pelcocq (suite).

MODES D'ÉTÉ. — COTÉ DES DAMES.



BOUCLES ET CEINTURES A RENDRE DES POINTS A CRISPIN.

Souvenir de 1835. — Il y manque l'accompagnement de boa obligé..... Quant à la coiffure à casque, regardez à côté : elle pointe.

LE CHIGNON TROP RETROUSSÉ.

Dame! il fallait bien dégager le cou ; il ne restait plus rien à montrer du dos.

22313

CASQUETTE A GRELOTS.

Un grelot de plus, et nous aurions le bonnet de la Folie ; et, ma foi, il ne serait pas déplacé sur beaucoup de ces petites têtes.



JUPE PAILLASSE..... MANTEAU PAILLASSE.....

On demande un Jocrisse pour vis-à-vis.



22314

UNE TOILETTE SIMPLE ET..... COUTEUSE.

Rien que de la mousseline ; mais il y en a beaucoup, et ce beaucoup disparaît sous le Chantilly.

— Pas mal et toi, ma vieille?

— Vous sortez du journal?

— Oui.

— Vous ne me refuserez pas d'y retourner pour faire trois lignes sur les débuts d'un vieil ami?

— Vous débutez?

— Pour tout de bon.

— Où?

— A Belleville.

— Dans quoi?

— Dans *Tartuffe!*

En rentrant chez moi, mon concierge me remet la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous n'êtes point de ces gens qui condamnent le beau sexe au pot-au-feu à perpétuité : j'étais née plumassière, je veux mourir artiste. Un monsieur qui me porte beaucoup d'intérêt, ainsi qu'à l'art dramatique, m'a fait donner des leçons, voulez-vous juger si j'en ai profité? Venez demain au théâtre de Vaugirard, vous me verrez débuter.

» Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, mais je suis votre voisine, et j'ai bien vite vu à la coupe de votre visage que vous n'étiez pas homme à refuser une réclame au prochain ou à la prochaine.

» Votre voisine,

» Joséphine. »

Post-scriptum. — A demain soir, ne l'oubliez pas ; c'est dans le rôle d'Elmire du *Tartuffe* que je débute.

Heureux qui peut se soustraire aux Elmire et aux Dorine que la liberté des théâtres fait sortir du sol et du sous sol!

Les directeurs de théâtres existants ne savent plus à quel saint se vouer. A chaque instant leur cabinet est pris d'assaut par un individu qui leur dit :

— Monsieur, je sais que vous allez monter *Tartuffe.*

— Moi, jamais!

— N'essayez pas de le nier. Vous préparez même une mise en scène à la façon du dix-septième siècle ; je suis le Tartuffe qu'il vous faut, n'en cherchez pas d'autre ; prenez le seul, l'unique, le vrai Tartuffe dix-septième siècle.

Et quand on songe que les directeurs de théâtres qui n'existent pas encore sont exposés aux mêmes tribulations! Un de mes amis, désigné dans un journal comme directeur futur d'un théâtre, a été arrêté hier en rentrant dans son domicile, à une heure du matin, par un individu qui s'est écrié en lui mettant un revolver sur la poitrine :

LES MODES NOUVELLES, — par J. Pelcoq (fin).

MODES D'ÉTÉ. — COTÉ DES DAMES.



TOILETTE RETOUR DES COURSES.

Recette : Remplacer la poussière du *turf* par la cendre des fourneaux, lorsque la question d'argent n'a pas permis d'aller se faire poudrer sur place. Périsse un mantelet plutôt qu'un principe !



22345

LA COIFFURE LIVRÉE AUX BÊTES.

C'est maintenant le tour des insectes ; les reptiles pourraient bien réclamer plus tard.

— Tartuffe ou la vie?

Notre ami a dû s'exécuter en signant sous le plus prochain réverbère un engagement à cet individu pour jouer le rôle de Tartuffe.

Cette espèce de crise dramatique ne me semble pas près de finir ; la manie de jouer Molière, au lieu de se ralentir, fait au contraire chaque jour de nouveaux progrès.

On annonce que M. Gounod met *Tartuffe* en musique pour le Théâtre-Lyrique ; l'Opéra monte également, dit-on, un ballet intitulé *Tartuffe*.

Paul Girard.

FANTASIAS.

J'aime la philanthropie.

Mais il faut que ce soit de la philanthropie logique.

Un propriétaire écrivait l'autre jour à un journal une lettre émue pour lui soumettre une idée de sa composition.

Cette idée consisterait à réserver dans chaque maison — bien entendu aux étages supérieurs — une chambre qui porterait le nom de *chambre du pauvre*.

Soit !

L'innovation pourrait avoir de bons résultats à condition qu'on ne laisserait pas, sous prétexte de pauvreté, pénétrer dans les maisons des voleurs au bonjour qui pratiqueraient largement le proverbe :

« Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Toutefois, avant que les propriétaires exercent leur générosité sur des gens qu'ils ne connaissent pas, ne pourraient-ils pas commencer par leurs infortunés locataires ?

***

J'ai rencontré à ce propos, dans un coin de l'existence, un type bien plaisant.

C'était, lui aussi, un propriétaire philanthrope.

On n'ouvrait pas une souscription, on ne venait pas solliciter son concours pour une œuvre de bienfaisance sans qu'il desserrât libéralement les cordons de sa bourse.

Seulement, le lendemain il augmentait ses loyers !

***

A propos,

Combien de lots avez-vous gagnés au tirage de la dernière loterie, chers lecteurs ?

. . . .

C'est comme moi.

On aurait tort toutefois de proscrire absolument les loteries, car je leur ai découvert depuis peu un bon côté.

Voulez-vous savoir quel est un homme?

Écoutez-le former des projets sur le gain futur du billet qu'il a pris.

D'après la qualité de ses châteaux en Espagne, vous connaîtrez à fond le châtelain :

— Oh ! si je gagnais, dit un gourmand, quelle bombance !

— Si je gagnais, je placerais mon argent à huit.

C'est un avare.

— Si je gagnais, mon pauvre Henri, qui est au régiment, ne serait pas long à revenir.

C'est une mère.

On causait de ce sujet devant une biche candide.

— Oh ! si je gagnais !... s'écria-t-elle, je serais capable de me mettre à aimer quelqu'un !...

***

On parlait de la liberté des théâtres et des salles qui doivent s'élever en son honneur.

— Qu'en pensez-vous ? demandait-on à un critique.

— Que les refusés qui n'avaient qu'un salon auront maintenant un appartement complet.

***

Ils continuent à bien aller les fabricants de mort pour tous.

Huit brevets ont été pris dans le dernier mois pour des engins de destruction qui, à ce qu'assurent leurs auteurs, ne laissent absolument rien à désirer.

Et encore, dans la quantité, je ne compte pas un piano-mécanique !

***

Le formalisme anglais a une réputation européenne.

Mais rarement il fut, je crois, poussé aussi loin que par lord B..., qui en a donné cette semaine une preuve superlative.

Lord B..., qui n'est plus de la première jeunesse, traversait une rue de Paris, où il se trouve momentanément.

Un cheval le renverse.

A demi évanoui on le relève.

On l'emporte chez lui.

Un médecin qui passait monte.

— Mylord ? fait le valet de chambre.

— Qu'y a-t-il ? murmure l'insulaire entr'ouvrant les paupières.

— C'est un docteur qui s'offre pour vous administrer les premiers soins.

— Oh ! no !... *il ne m'avait pas été présenté !*

***

Parlez-moi de C...

Un gaillard dont la franchise est sans seconde.

C..., qui est gérant d'une entreprise passable, après l'avoir été de plusieurs entreprises mauvaises, se trouve aujourd'hui à la tête d'une position assez dorée.

Un homme d'affaires — par le métal alléché — se présente chez lui.

— Monsieur, je viens...

— Dans quel but ?

— Vous offrir des actions d'une excellente compagnie...

— Des actions, mon cher !... Mais je ne m'en prendrais pas à moi-même !...

***

Il y a des pays qu'on ne franchit pas aisément.

De ce nombre sont le passage du pôle nord pour les marins, la réception au comité de lecture des Français pour les écrivains, la quarantaine pour les coquettes.

Jugez quand la femme se double d'une actrice, ce que ce doit être.

Elle s'acharne en général à jouer les ingénues jusqu'à soixante printemps.

Cependant signalons une magnifique exception.

Une de nos artistes dramatiques qui n'a que cinquante ans est allée l'autre jour trouver son directeur pour l'informer qu'elle consentirait désormais à jouer les mères.

— Ah! bah! exclama le directeur stupéfait.

— Oui.

— Tout de bon?

— Positivement... j'ai pour cela des raisons...

— *Majeures?*... fit-il en souriant.

***

Pour la fin, un fragment d'affiche, copié textuellement à la fête de Neuilly.

C'était à la porte d'une baraque où l'on variait le spectacle avec une profusion touchante.

Escamotage, marionnettes, que sais-je?

Et l'affiche en question s'exprimait ainsi :

1° TOURS DE PHYSIQUE,
2° CELLE *de Nesle,*
jouée par toute la troupe!!!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le théâtre des Variétés a donné la semaine dernière un vaudeville nouveau des deux heureux auteurs de *la Vieillesse de Brididi*, Choler et Rochefort.

Ce petit acte s'appelle *les Pinceaux d'Héloïse* et est d'une gaieté folle.

Le sieur Montengraine a épousé une petite bourgeoise qui fait son bonheur. Rien ne manque à cette femme extraordinaire; elle est belle, elle est blonde, et la meilleure ménagère de Paris.

Aussi Montengraine se considère comme le plus heureux des maris.

Le malheureux ne sait pas qu'il a réchauffé une artiste peintre dans son sein, que sa femme est une femme extraordinaire, un bas-bleu de la palette, enfin l'auteur du fameux tableau *Joseph et Putiphar*, qui doit figurer au prochain Salon.

Quand Montengraine sort, tout se transforme dans sa maison. Sa salle à manger devient un atelier, sa bonne devient un rapin, sa canne se change en un chevalet, et sa femme s'affuble d'une vareuse rouge et d'un béret.

Mais la dame Montengraine a beau se dire élève de la nature, elle sent que pour frapper un grand coup à l'Exposition, il lui faut un modèle pour son Joseph.

Sa bonne a été chargée de découvrir cet homme et de l'introduire dans le domicile conjugal. Un ténor en bonne fortune passe par là, et se trompant d'étage, tombe comme une bombe dans le ménage de Montengraine.

— C'est vous que j'attends! Allez vous habiller en Joseph.

— Bien, se dit le ténor; elle m'a entendu chanter le Joseph de Méhul; c'est une fantaisie.

Ce qui se passe alors chez les Montengraine est incroyable : le vrai modèle survient;... puis le mari revient au logis et y trouve deux Joseph en tunique. Tout le monde perd la tête... le pauvre ténor se cache dans les armoires... le modèle, qui flaire en lui un rival, le poursuit... le mari court après le modèle... c'est un casse-tête chinois... Les mots spirituels mettent le feu à l'orchestre; c'est insensé, mais on rit... c'est stupide, mais on se tord... c'est impossible, mais on se roule sous les banquettes.

Quel succès! Par moments on n'entendait plus les acteurs. On n'avait pas cessé de rire d'une situation comique ou d'un mot drôle que déjà une nouvelle situation ou un mot nouveau venait provoquer des explosions d'hilarité : on riait encore après la pièce, on riait encore à minuit sur le boulevard!

Cette ravissante drôlerie est du reste jouée d'une façon charmante. Dupuis en Joseph est d'un entrain qui enlève une salle; Alphonsine a eu de très-beaux moments; Potier est une excellente ganache, et M. Grenier a très-bien joué son petit rôle.

Succès de pièce, succès d'acteurs. MM. Coigniard et Noriac doivent être contents.

Le 1er juillet a donné aux théâtres la liberté la moins restreinte : tout citoyen qui se conforme aux règlements de la police peut ouvrir un théâtre; tout directeur peut jouer tous les genres.

Les quelques théâtres qui ne sont pas fermés en ce moment se sont jetés sur l'œuvre de Molière et n'en ont fait qu'une bouchée : *Tartuffe* et *l'Avare* ont paru sur les affiches des boulevards! ils faisaient bonne figure sur l'affiche, mais sur la scène quel galimatias! Les acteurs ordinaires de la Porte-Saint-Martin qui font profession de sauver de jeunes filles dans les mélodrames sont venus nous débiter la prose de Molière, qu'ils avaient apprise du jour au lendemain. Il ne faut pourtant pas médire de la liberté des théâtres pour si peu de chose, et attendre avant de se prononcer pour ou contre elle. Une première tentative maladroite ne suffit pas pour condamner un directeur : une fois n'est pas coutume, dit le proverbe. Attendons donc avec résignation.

Rossini et Bellini ont débuté au boulevard en même temps que Molière!

Ils sont maintenant trois pour se consoler mutuellement.

L'exécution du *Barbier* a été une vraie exécution capitale! L'orchestre a maltraité les fines mélodies de son mieux : cependant Rosine et Almaviva ont sauvé la pièce. Rosine, c'est mademoiselle Balbi, une jolie personne et une cantatrice suffisante; Almaviva, c'est M. Capoul, un jeune et charmant ténor que l'Opéra-Comique a prêté à M. Marc Fournier. Il faut attendre que ce directeur ait constitué une véritable troupe pour prendre son opéra au sérieux.

ALBERT WOLFF.

GRAND ALBUM LITHOGRAPHIQUE.

Les Baigneurs et les Baigneuses, par H. Daumier. — En feuilletant cet album de Daumier, nous parcourons toutes les écoles de natation, depuis les bains prolétaires à 10 centimes jusqu'à ceux où l'on marche sur des tapis. Nous jetons même en passant un coup d'œil dérobé sur l'aquatique gynécée des femmes de Paris, puis nous suivons la Seine, observant les joies de la *pleine eau* et de la *coupe* contre le courant; nous voyons tout cela sous son côté amusant, car cet album est rempli de physionomies grotesques, de scènes plaisantes, tout le répertoire de toutes les tribulations qui peuvent assaillir le baigneur infortuné.

Le prix de l'album est, pour nos abonnés, de 6 francs pris au bureau et 7 francs expédié franco par la poste.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant.

Les Canotiers parisiens, par H. Daumier. — Album de 20 lithographies. Même prix que le précédent.

Les pluies du mois de juin avaient été prédites dans les Almanachs de M. Mathieu (de la Drôme). Serons-nous plus heureux dans les mois de juillet et d'août? C'est ce que chacun peut savoir en achetant un de ces excellents almanachs à 30 ou 50 centimes, qui se trouvent chez tous les libraires de France.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 446 — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 16 Juillet.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois 5 fr. 6 mois 10 fr. 12 mois 17 fr.

PRIX : 3 mois 5 fr. 6 mois 10 fr. 12 mois 17 fr.



CHEZ LE PHOTOGRAPHE.

— Voici le pôse le pliou nétiourel de moâ !

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A. Grévin (suite).



22347

Fraîchement débarqués.



22348

— Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ? une choppe, un bog?
— No!
— Un soda?
— No!
— Une glace? une demi-glace?
— No!..... des niouvelles de Rigolboche.



22349



22350

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

— Gassonn'!
— M'sieu!... mossieu a un bog?
— Ao yes! avec une toute grosse chenille dedans.
— Vraiment!... oh bien, pour mossieu, ça ne sera pas plus cher :... quatre-vingts centimes.

— Gassonn'!
— M'sieu!
— Je avais réfléchi, servez à moâ un bog sans chenille.....

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A. GRÉVIN (suite).



22361

— Tu dis que tu connais l'anglais, et tu ne sais pas ce que veut dire *give me some bread?*... ça veut dire donne-moi du pain... et *if you please?*
— Donne-moi de la viande....



22352

— Le face de vo, il avait tot à fait mequillé la hébit de moâ.



— Spécial! spécial! qué qu' c'est qu' ça, spécial; spécial qui, spécial quoi?
— Ao yes! vo spécial à moâ!,
— Toute la vie, alors?
— Ao yes! tote la vie, pendant one semaine!

22353

— Ao! vingt centimes!!!
— Eh bien, oui, vingt centimes; mon vestiaire, quoi!
— Vo voyez bien que le amor de vo, il était tout seul pour le porte-monnaie de moâ!

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A. Grévin (suite).



A MABILLE.

— Médème! vo méritez que je disais à vo, une grosse désagréable tout petit chose!... perce que le petit polkement de vo, il allait traoubler beaucoup fort le sommeil de moâ!

LE BILAN DE MON AMI BRABANÇON.

J'ai un ami qui se nomme Brabançon.

Il a soixante ans.

C'est un excellent homme.

— Mon cher, lui ai-je dit l'autre jour, voulez-vous venir faire une petite excursion sur les bords du Rhin.

— Cela me ferait grand plaisir, mais je ne le puis.

— Pourquoi? rien ce me semble ne vous retient à Paris, vous n'avez ni famille ni occupations sérieuses.

— C'est vrai : mais je n'ai pas d'argent.

— Oh! la bonne plaisanterie!

— Je vous parle très-sérieusement.

— Ah! çà, seriez-vous avare comme on se plaît à me le dire partout? Franchement, pour ma part, je commence à le croire.

— Comment! on me fait une réputation d'avarice!

— Certainement.

— J'en étais sûr.

— Voyons, mon cher, n'a-t-on pas raison?

— Oui et non.

— Cette réponse est vague. N'avez-vous pas quinze mille livres de rente?

— Je les ai bien.

— Il me semble qu'avec cette somme, quand on n'a pas d'enfant, on peut mener joyeuse vie et ne pas regarder à dépenser un billet de mille francs pour faire une promenade sur les bords du Rhin.

— Mon cher, j'ai quinze mille livres de rente, mais j'ai à peine cinq mille francs à dépenser par an.

— Quel est donc ce mystère?

— Je fais des rentes.

***

— Et tenez, me dit-il après avoir pris un crayon et du papier, nous allons calculer ensemble si je me trompe.

— Je ne veux pas scruter vos affaires particulières; j'ai même déjà été trop indiscret.

— Mais non, vous êtes mon ami, et je n'ai rien de caché pour vous, j'aurais déjà dû vous initier à ces petits secrets de famille. Alors vous eussiez pris ma défense, chaque fois que l'on parlait devant vous de mon avarice.

Brabançon m'invita à me rapprocher de son bureau afin de faire ensemble les comptes.

***

— A vingt-cinq ans, me dit-il, je pris une maîtresse, je fis cette bêtise.

— Il paraît que cela ne vous a pas réussi.

— Elle ne me coûtait pas beaucoup d'argent, heureusement, car à cette époque je n'avais pas de grandes ressources.

— Elle vous aimait pour vous-même.

— Oui, j'en étais quitte à trois cents francs par mois.

— C'est déjà raisonnable.

— Cela marcha ainsi jusqu'à ma trentième année. Je commençai alors à me lasser de cette femme, je voulus la quitter, ce fut une scène atroce. Elle me dit que je lui avais perdu son avenir, que sans moi, elle aurait trouvé à se marier avantageusement.

Elle fit tant et si bien que je finis par lui dire que je lui ferais des rentes. Je lui promis deux mille francs par an. Que m'importait à moi de donner cette somme, puisque je devais hériter d'un vieil oncle qui me laissait dix mille livres de rente; avec les cinq mille que je possédais déjà, cela me faisait quinze mille francs à dépenser par an. De cette somme il m'était donc permis de retrancher deux mille francs pour une femme que j'avais gardée cinq ans. Je paye donc tous les mois une rente à mon ancienne maîtresse.

— Elle vit encore.

— Hélas! oui, elle a soixante ans comme moi, et elle se porte à merveille, elle n'est jamais malade.

— Vous n'avez pas de chance.

— Oh! non. Nous mettons donc ces deux mille francs, ici, en regard.

***

— Mon oncle mourut peu de temps après.

— Il vous laissa deux cent mille francs.

— Sur lesquels je devais faire douze cents francs de pension à de vieux domestiques qui avaient toujours pris grand soin de lui.

Je prends donc en note ces douze cents francs.

***

— J'achetai un cheval. Un jour, en allant au bois, je

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A. Grévin (suite).



22355

— Vous prenez tout simplement le boulevard à la Madeleine, vous prenez la rue Royale, vous traversez la place de la Concorde, et vous *tombez* en plein dans les Champs-Élysées.
— Et c'était pas vo qui faisez tomber moâ!!!



22356

— Ce sont de très-beaux gants, et surtout très-bien confectionnés.
— Ao, yes! bien ménioufecteourés. (*Après trois minutes de silence*): Ao, yes! mais pas aussi bien ménioufecteourés que vo!

donnai un violent coup d'éperon à ma bête, qui s'emporta et se lança sur un ouvrier qui passait. Ce malheureux tomba roide mort. Comme cet ouvrier avait de la famille, une femme et trois enfants, qui à cause de moi étaient plongés tout d'un coup dans la plus profonde misère, je fus obligé de leur faire une rente de douze cents francs.

— Il le fallait bien.

— Nous inscrivons encore douze cents francs.

— Vous êtes donc voué à cette somme.

— Hélas! non; une plus forte m'est tombée sur la tête comme une tuile.

*
* *

— Dans un café, à la suite d'une discussion de jeu, un monsieur m'a donné un soufflet.

— Fichtre, c'était grave.

— Le lendemain, nous nous battîmes en duel, et j'eus la maladresse de lui toucher le cœur. Il tomba pour ne plus se relever.

— Et vous lui fîtes encore une rente?

— Pas à lui, mais à la famille, dont mon adversaire était le soutien.

— Définitivement, vous n'avez pas de chance.

— Je ne sais pas quelle fée présida à ma naissance.

— Et de combien fut cette rente?

— Le tribunal me condamna à servir à la veuve une pension de quatre mille francs.

— Bigre! voilà une somme qui diminue singulièrement vos rentes.

— Maintenant additionnez tous ces chiffres.

*
* *

J'allais commencer mon addition.

Le concierge de mon ami Brabançon entra.

— Monsieur, dit le portier, j'ai soixante-quinze ans et ma femme en a soixante-dix. Il nous est impossible de continuer à travailler.

— Vous voulez quitter ma maison, dit Brabançon.

— Oui, monsieur le propriétaire, mais j'aurais un petit service à vous demander.

— Quel est-il?

— Ma femme et moi nous voudrions nous retirer dans le pays qui nous a donné le jour.

— Vous en êtes libres.

— Mais il nous faudrait quelque chose pour pouvoir vivre. Comme nous sommes restés quarante ans à votre service, nous pensons ne pas être trop indiscrets en vous demandant une petite pension.

Brabançon me regarda en riant.

— Vous voyez, me dit-il, n'est-ce pas comme un fait exprès.

— Je vous ai fâché, reprend le vieux concierge d'un air humilié.

— Non, mon ami, et pour vous prouver que je ne suis pas un ingrat, je m'engage à vous faire une pension de quatre cents francs.

— Oh! merci bien, monsieur Brabançon.

*
* *

— Maintenant, me dit mon ami, continuerez-vous à croire que je suis un avare?

— Oh! non.

— Qu'on ne me demande plus rien, sans quoi, tout en ayant quinze mille livres de rente, je serais obligé, pour vivre, de me faire inscrire au bureau de bienfaisance.

A. Marsy.

COMME ILS ONT RAISON!

La scène en l'autre monde.

Section des trépassés dramatiques.

On voit accourir, de tous les côtés à la fois, les plus illustres personnages, tenant chacun à la main un numéro du *Figaro-Programme* d'outre-tombe.

MOLIÈRE. — Ah! mon Dieu!... si vous saviez ce qu'il m'arrive.

BEAUMARCHAIS. — Et à moi!

RACINE. — Et à moi donc!

CORNEILLE. — J'en ai autant à vous offrir.

MOLIÈRE *tendant un journal à Beaumarchais.* — Lisez!

BEAUMARCHAIS *tendant le journal à Molière.* — Lisez vous-même!

MOLIÈRE. — A qui le dites-vous?

CORNEILLE. — Ils appellent cela nous honorer.

RACINE. — N'avions-nous pas assez déjà de la façon dont on nous écorchait parfois à la Comédie française. Il me souvient pour ma part d'un écartellement de ma pauvre, *Phèdre*, il n'y a pas longtemps.

MOLIÈRE. — Pauvre ami! que direz-vous maintenant?

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A. Grévin (suite).



PICK-POCKET DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS.

Madeleine — Bastille.



— Disez! volez-vo laisser tranquille le montre de moâ!
— Vous fâchez pas, on va la remettre; c'était tout bonnement que je voulais savoir l'heure, et que j'osais pas vous le demander.

BEAUMARCHAIS. — Leur liberté théâtrale est excellente, et l'on sait que je suis partisan de toutes les libertés; mais...

MOLIÈRE. — Qu'on en fasse l'expérience sur d'autres.

BEAUMARCHAIS. — *In anima vili.*

RACINE. — Me voir livré sans défense à tout venant!

MOLIÈRE. — Sans compter les fioritures.

BEAUMARCHAIS. — Qu'entendez-vous par cette insinuation?

MOLIÈRE. — J'entends, parbleu, que le goût du moment est aux exhibitions, et que nous n'échapperons pas au goût du jour.

CORNEILLE. — C'est le moment alors de placer ma tirade du *Cid :*

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!

MOLIÈRE. — Calmez-vous, mon ami. Les vers aujourd'hui n'ont plus d'action sur le public.

BEAUMARCHAIS. — Mais que croyez-vous donc qu'ils nous fassent là-haut?

MOLIÈRE. — Peut-être pas tout de suite... mais...

BEAUMARCHAIS. — Mais?...

MOLIÈRE. — Avec le temps, vous verrez. On commencera par rajeunir notre mise en scène.

BEAUMARCHAIS. — Quant à cela...

MOLIÈRE. — Puis on arrivera à trouver que notre intrigue n'est pas assez corsée, et qu'elle a besoin d'être fortifiée par quelque accessoire.

RACINE. — Jamais!

MOLIÈRE. — Alors on glissera un ou deux trucs çà et là dans notre dialogue.

CORNEILLE. — Truc! qu'est ce mot?

MOLIÈRE. — Du parisien; un langage que vous ne comprenez pas. Inutile de chercher.

BEAUMARCHAIS. — Serait-il possible!

MOLIÈRE *examinant.* — Par exemple, dans la *Phèdre* de Racine, on fera se passer sous les yeux du public le récit de Théramène, et on y intercalera un monstre à ressorts qui dévorera Hippolyte sur la scène.

RACINE — Oh!...

MOLIÈRE. — Attendez! je vous en prédis bien d'autres.

CORNEILLE. — Et quelles autres, mon Dieu!

MOLIÈRE. — Après les exhibitions d'animaux mécaniques, les exhibitions d'animaux vivants.

BEAUMARCHAIS — En plein théâtre.

MOLIÈRE. — Rien n'est à la mode comme cela.

RACINE. — Mais ils ne pourraient justifier ces...

MOLIÈRE. — Quant à cela, rien n'embarrasse un directeur qui a une bête ou plusieurs à faire fonctionner. Tenez, moi, par exemple... vous savez bien, mon *Misanthrope.*

TOUS. — Sans doute!

MOLIÈRE. — Eh bien, je vous fais un pari.

TOUS. — Lequel?

MOLIÈRE. — C'est que — j'ignore comment, mais j'en suis sûr, — un directeur trouvera moyen un jour ou l'autre d'y faire paraître un éléphant savant ou une meute de chiens!

BEAUMARCHAIS. — En ce cas, il n'est qu'un parti à prendre.

MOLIÈRE. — Quel parti?

BEAUMARCHAIS. — Il existe dans l'autre monde une *Société protectrice des quadrupèdes.*

MOLIÈRE. — Oui.

BEAUMARCHAIS. — Eh bien, faisons une demande pour solliciter la même faveur et obtenir une *société protectrice des hommes de génie,* comme on nous appelle.

MOLIÈRE. — Je veux bien, — mais ça restera dans les cartons.

Paul Girard.

LA PORTE DE CLICHY.

— Mon Dieu, oui, messieurs... fit l'orateur, la porte de Clichy a joué un grand rôle dans mon existence.

Ainsi parlait, l'autre soir, au cercle des....., un de ces hommes à la verte allure qui portent leurs cheveux grisonnants comme un ornement.

— Quel rôle? demandèrent plusieurs voix.

— L'histoire! l'histoire!... insistèrent plusieurs autres.

— Messieurs, ce n'est point une histoire, ce serait tout au plus une série de sensations, et je craindrais de vous ennuyer en....

— Non! non!...

— Vous le voulez.

— Oui!

— Soit!...

Et le causeur s'adossant commodément dans son fauteuil :

— Je vous ai dit, messieurs, que la porte de la prison pour dettes avait eu dans ma vie une part d'influence plus grande qu'il n'est en usage.

Il faut, pour retrouver mes premières impressions à ce sujet, que je remonte bien haut, ma foi...

J'avais alors dix ans.

***

Bambin terrible, j'habitais, avec mon père, les hauteurs du quartier batignollais; — et chaque fois que nous passions devant l'huis redoutable, gardé par une sentinelle inamovible :

— Tu vois bien, Albert, me disait mon père, c'est là qu'on te mettrait un jour, si tu n'étais pas sage...

Vous l'avouerai-je?

ENGLISH SPOKEN HERE, — par A Grévin (fin).



22359

— Saint-Mandé, Vincennes, Fontenay.....
— No! coup de fiousil, netionel stetcheun!
— Le tir national?
— Ao, yes!



22360

— Vite, vite! je volais pas faire maouiller le péréploue de moâ!

Au lieu de m'épouvanter, ce refrain paternel m'avait inspiré un sentiment profond de curiosité.

Que se passait-il à l'intérieur de cet édifice mystérieux? qu'y ferait-on de moi, si je n'étais pas sage?

Un peu plus j'aurais interrogé le factionnaire!...

Le temps cependant avait marché.

J'avais vingt ans.

***

Et j'ignorais toujours le mot du problème de Clichy.

Un jour seulement, j'avais vu s'ouvrir la porte fameuse.

Un fiacre avait roulé sous la voûte.

De la rue j'avais aperçu une cour, des barreaux, un homme descendant du fiacre...

Un homme qui n'avait donc pas été bien sage?

Mon Dieu, j'étais naïf, très-naïf. Je vous l'accorde.

Élevé au foyer de famille, j'avais des candeurs réelles — mais en même temps de non moins réels désirs de savoir.

— Dis donc, demandai-je un jour à un de mes amis, sais-tu ce qu'on fait à Clichy?

Il me regarda.

Je réitérai la question.

Il me rit au nez.

— C'est sérieux, fis-je.

— Eh bien, si tu désires être bien renseigné, renseigné par toi-même, adresse-toi...

— Où cela?

— Au bal Mabille, un soir... La première dame à droite ou à gauche...

Le bal Mabille!

Je n'aurais jamais pensé peut-être à y mettre le pied.

Mais cette damnée curiosité!

Je partis à la dérobée. J'arrivai.

— La première dame à droite ou à gauche, m'avait dit mon cicerone.

Il y en avait non pas une, mais dix, vingt...

Bravement j'allai droit à une...

Une brune superbe, messieurs... avec des yeux!...

J'avais pris mon courage à deux mains, et d'une voix à peine tremblante :

— Pardon, madame...

La belle de nuit me toisa avec étonnement.

Evidemment son jeu de physionomie voulait dire :

— Que me veut-ce garçon embarrassé? Je ne sais d'où il sort...

Mais moi, entêté comme un Breton que je suis, dans ma première idée :....

— Pardon, madame, j'aurais un service à vous demander.

— Vraiment, répliqua-t-elle en riant malgré elle, ce qui me laissa voir trente-deux dents d'un tranchant!... mais aussi d'un brillant...

— Madame, j'ai un désir... Un désir irrésistible...

— Et lequel? interrogea la brune en clignant ses yeux veloutés?

— Je voudrais savoir ce qu'il y a derrière la porte de Clichy, et un de mes amis m'a dit que vous pouviez mieux que personne m'aider à franchir cette porte endiablée.

Pour le coup ce fut un éclat de rire colossal.

— Ah! çà mais il est drôle, ce petit... Ah! Ah!...

Mais j'ai presque envie de l'aimer un peu...

— Beaucoup si vous voulez, pourvu que vous me fassiez connaître Cli...

— J'en réponds!...

Elle avait raison, Messieurs. Bien raison!

Elle fit les choses magnifiquement.

En six mois trente-cinq mille francs de lettres de change, huit prises de corps.

Un matin, comme je la quittais, trois escogriffes me happèrent.

— Où me menez-vous?

— A Clichy.

— Enfin!...

Les escogriffes firent avancer un remise.

Hurrah!...

La porte de Clichy s'était ouverte pour moi!... et refermée sur moi!

J'eus trois ans pour satisfaire ma curiosité, car mon père ne voulut jamais convenir que c'était sa faute et qu'il avait eu tort d'éveiller en moi des désirs d'investigation précoce...

Quant à mon professeur féminin, je ne la revis jamais... Elle était peut-être allée donner des leçons à l'étranger.

Mais c'est égal, messieurs.

Quand je passe, moi, homme grave et marié, devant la porte de Clichy, c'est maintenant encore une émotion!... Le souvenir de la jeunesse! Des trente-deux dents de...

Chut!... Mon fils qui vient!

Surtout, je vous en supplie, ne parlons jamais devant lui de la porte de Clichy!

P. Verteuil.

FANTASIAS.

Le fait est que ce bonhomme Racine se faisait d'un vieux!...

De sorte que la Comédie française, qui est macadamisée de bonnes intentions, se dit :

— Qu'est-ce que je pourrais donc bien imaginer pour être agréable à ce pauvre Racine et relever son crédit chancelant?... Parbleu! je vais orner de chœurs la tragédie d'*Esther*, musique de M. Jules Cohen!

Il est des gens qui estiment qu'on aurait pu choisir pour cette besogne :

Ambroise Thomas,
Gounod,
Massé,
Maillart...

Il faut bien que les méchantes langues s'exercent...

Mais il est évident que M. Jules Cohen était infiniment plus connu, et que du moment où l'on voulait faire plaisir à l'ombre de Racine...

On parlait à une dame d'esprit de ces chœurs d'*Esther*, dont les sonorités intempestives étouffent incessamment les vers du poëte.

— Mon Dieu, je trouve que c'est une housse qui couvre trop les meubles.

***

J'ai lu la dernière chronique de M. Babinet, — et j'en suis bien aise.

Car j'y ai cueilli une fleur pour mon petit bouquet hebdomadaire.

La voici :

« On m'écrit — dit M. Babinet — pour me demander pourquoi la Saint-Jean tombe le 24 juin et non pas le 21.

Je crois que cela tient à l'époque à laquelle cette fête a été fixée!!! »

Premier prix de calinotade à l'élève Babinet!

En avant la musique!

***

Les Belges ont des audaces à nulle autre secondes.

Ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent de vouloir régulariser l'orthographe des affiches et annonces de leur pays!

Désormais toute faute commise dans un écriteau apposé publiquement sera punie d'une amende.

Par exemple! destinée des hommes de lettres naïfs! Voilà qui est trop fort! Être plus exigeant pour une enseigne qu'on ne l'est ici pour nos romans!...

***

Pardon, mesdames.

N'écoutez pas, je vous en supplie. Cela vous irait droit au cœur!

Et maintenant, représentants du sexe laid, à nous deux!

Comment! le bruit court — et court imprimé dans les journaux — qu'en Allemagne on vient de repousser une proposition qui avait pour but d'employer les femmes à la télégraphie.

Le refus a été motivé sur ce que les femmes sont trop bavardes pour ne pas divulguer les secrets de l'électricité!

Est-il possible, messieurs?

Ma foi, entre nous, je crois que vous avez bien fait...

Ah! mesdames, vous écoutiez!... Tant pis pour vous; je vous avais prévenues.

***

La scène chez un agent de change.

Un Gogo quelconque, à qui l'on a écrit la veille de passer dans les bureaux, se présente.

Le caissier le reçoit.

LE GOGO. — Monsieur, je viens, conformément...

LE CAISSIER. — Votre nom?

— Conformément à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

— Votre nom?

— Gustave Gogo.

— Ah! très-bien... Veuillez vous couvrir.

— Vous êtes bien honnête, mais je désirerais savoir ce que vous avez à me dire.

— Veuillez vous couvrir.

— Ne faites pas attention, je vous en prie... De sorte que vous m'avez écrit pour...

— Mais, saprebleu, je vous le répète depuis une heure. Veuillez vous couvrir.

— Merci mille fois, je ne crains pas de m'enrhumer.

— Et, sac à papier, il ne s'agit pas de cela. Je vous dis : Veuillez vous couvrir, parce que les dernières opérations que vous avez fait faire chez nous ont épuisé les fonds de la couverture que vous aviez déposée!...

***

Autre quiproquo.

La scène maintenant dans un théâtre de province.

Le directeur vient de recevoir par le chemin de fer un nouveau pensionnaire.

Un premier rôle de drame.

Le premier rôle répète un *Sonneur de Saint-Paul* quelconque.

Puis, la répétition achevée :

— Eh bien? fait-il au directeur.

— Hé! hé!... je ne suis pas très-content de vos effets.

— Mes effets!... j'en ai plein six malles!

***

A la Porte Saint-Martin.

Pendant l'entr'acte du *Barbier de Séville*, deux messieurs placés à l'orchestre dialoguent ensemble.

Un troisième monsieur, qui ne les connaît pas, écoute du coin de l'oreille.

PREMIER MONSIEUR. — Et votre fils?

SECOND MONSIEUR. — Je ne sais pas encore ce que j'en ferai.

— Est-ce que vous ne le ferez pas travailler avec vous?

— Quant à cela, non.... quand on a, comme moi, passé trente ans dans les fers, on en a assez.

Le troisième monsieur se recule de deux stalles, croyant avoir affaire à un petit-fils de Cartouche, tandis qu'en réalité il ne s'agit que d'un maître de forges.

***

Entre biches.

— Dis donc.

— Après?

— Tu ne sais pas?

— Va donc.

— Il est question d'abolir la contrainte par corps.

— Ah! mon Dieu, comment ferai-je pour me débarrasser de mes Arthur si je n'ai plus Clichy où les fourrer!

PIERRE VÉRON.

M. Desbarrolles a répété jeudi de cette semaine, pour la cinquième fois, sa *conférence sur la Chiromancie*, avec un succès toujours croissant. Une société élégante se presse dans le grand salon du Cercle des sociétés savantes; on y remarque surtout beaucoup d'étrangers. Les médecins eux-mêmes viennent écouter l'exposition de cette science étrange, prouvée par des faits séance tenante. La chiromancie, grâce à ces intéressantes conférences, tend à prendre sa place parmi les sciences utiles. Les séances sont terminées par d'unanimes applaudissements.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 447. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 23 Juillet.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois.	5 fr.
6 mois.	10 »
12 mois. .	17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

EN CANICULE, — PAR CHAM.



GARE LA BROCHE !
Le vieux Saturne profite des mois de juin et de juillet pour faire rôtir ses enfants avant de les dévorer.

EN CANICULE, — par CHAM (suite).



22362

— Dépêche-toi, mon ami, tu sais que nous dînons en ville!
— Quelle scie! faut-il que je mette un habit de cette chaleur?
— Mon ami, tu ne les connais peut-être pas assez pour y aller comme cela.



22363

LA MUSIQUE DES TUILERIES.

— Quelle musique préférez-vous, ma chère?
— De cette chaleur, je n'aime que les instruments à vent.



22364

Évitez la connaissance de gens qui ont la rage de vouloir vous embrasser avec des figures qui vous tiennent trop chaud.



22365

— Ne craignez rien, madame, je réponds de mon cheval; c'est seulement les mouches qui le taquinent.



22366

— Que je daignerais seulement pas transpirer pour un crapaud de soleil comme celui-là! A la bonne heure le soleil d'Afrique avec lequel que j'étais camarade, que c'était lui qui voulait toujours m'allumer ma pipe.



2236"

— Monsieur Dumanet, qué chaleur qu'il fait!
— Mademoiselle, que z'est z'encore de la glace comparativement z'au sentiment que j'ai pour vous.....

EN CANICULE, — par Cham (suite).



22368

— En ont-ils fait de ces pièces et de ces romans sur l'homme au masque de fer, et après tout qu'il n'était pas plus à plaindre que ma pauvre Zémire, qui se trouve de points en points dans la même situation.



22369

Laissez faire vos domestiques, les gronder n'avance à rien et ne peut que vous pousser à la transpiration par suite de la colère dans laquelle vous vous mettez.



22370

Parisien allant avec ses enfants prendre le frais et du repos à la campagne.



22371

Comme quoi la conquête d'une femme du monde doit être préférée au mois de juillet à celle d'une cuisinière, quelque charme de moins que puisse y trouver l'amour-propre.



22372

Choisissez bien votre établissement de bains, il y en a dans lesquels vous pourriez trouver qu'il fait trop chaud pour vous.

EN CANICULE, — par CHAM (suite).



22373

— Françoise, vous me servez une côtelette toute crue!
— Ma foi, monsieur, il fait tellement chaud, que je ne me suis pas senti le courage d'allumer mon fourneau.



22374

— Mais il y avait une rivière à c't endroit?
— Oui, monsieur, mais elle est à sec jusqu'au mois de novembre, ce qui fait qu'elle est préférée par les baigneurs qui ne savent pas nager.



22375

—Vous devez la trouver bonne! je fais ce que je peux pour la tenir fraîche; ce matin, j'ai quitté mon gilet de flanelle.



22376

— Mon bourgeois, donnez-moi la préférence, moins cher qu'au bureau!

ÉTUDES GASTRONOMIQUES.

LE MONSIEUR QUI VA DINER.

I.

SUR LE BOULEVARD.

Le monsieur qui va dîner consulte son Bréguet et jette un cri modéré.

— Six heures! je me demandais aussi pourquoi mon estomac hurlait de cette façon!

C'est que j'ai faim, et que l'heure où mes pareils prennent habituellement leur nourriture a sonné.

Allons donc nous repaître!

Où irai-je ce soir? Ma foi, je vais lâcher la famille.

Je me sens un appétit de dogue qui a pris seize verres d'absinthe... et comme en famille on s'obstine à m'offrir du bouilli, je vais me payer un festin sérieux dans un restaurant de ma patrie, mes moyens me le permettent.

C'est que, vraiment, j'ai les dents aiguisées... Où ai-je donc déjeuné pour avoir faim comme cela?

Ah! je me rappelle... j'ai déjeuné en famille!..

Gueuse de famille, va!... et qu'elle nourrit mal!...

Tant pis, c'est décidé; je m'offre Brébant et sa carte des cérémonies.

Bah! ce n'est pas tous les jours la Saint-Appétit.

Pourvu que dans ma route je ne rencontre pas de *gêneurs*.

J'ai toujours remarqué que les gêneurs se rencontraient surtout les jours où on voudrait les éviter.

C'est peut-être pour cela qu'on les appelle des gêneurs.

En voilà une réflexion bête, par exemple... c'est la faim! C'est que je suis idiot, moi, quand l'appétit s'en mêle...

Une, deux, arpentons le boulevard... il n'est que temps... Encore dix minutes, et je me fais des calembours.

II.

LE MONSIEUR QUI A DÎNÉ.

Eh bien, vrai, on a tort de dire du mal de l'existence.

C'est moi qui la préfère au trépas!

Il fait beau aujourd'hui... des étoiles... une lune pour de bon...

Hum! je suis content!

C'est qu'on dîne très-bien dans cet endroit-là...

Si je m'offrais un cigare!... le cigare, c'est l'ami de l'homme.

Gueux de turbot, va!... était-il exquis!

Tiens, une jolie femme, deux jolies femmes, trois jolies femmes!

Ah çà, il n'y a donc que des jolies femmes ce soir sur le boulevard!

O le divin cigare, l'étonnant cigare! c'est un rêve!...

La régie a ouvert pour moi ses portes d'or...

Et quand on pense qu'il y a des gens qui s'ennuient sur terre!

Les imbéciles!... pourquoi ne dînent-ils pas toute la journée?

Ah çà, mais je regarde de tous les côtés, et je ne vois pas un seul camarade.

Moi qui en ai tant rencontré avant de venir dîner, je n'en retrouve plus maintenant que cela me serait égal de causer.

EN CANICULE, — par Cham (fin).



22377

— Brigadier, je me suis laissé dire par les camarades que mon cheval il était ombrageux.
— Mais, imbécile, c'est les chevaux qui sont les plus z'agréables z'en été! Ombrageux, ça veut dire qu'ils vont toujours z'à l'ombre.



22378

A LA FOIRE DE SAINT-CLOUD.

— Mais le roi Louis XIV ne portait point de fraise?
— Monsieur, mes figures de cire coulent toujours un peu de cette chaleur, je suis obligé de leur mettre des bobèches pour que les têtes n'abîment pas les habits.

Je dirai même plus, que cela me ferait plaisir.

Je me sens d'un bavard ce soir!...

Ah! en voici un.

— Eh bien, mon ami, mon cher ami, mon excellent ami, es-tu content? ça va-t-il à ton gré? Ta femme, tes enfants, ta belle-mère, ton concierge... comment se porte cet amour de monde.

— S'il te plaît?

— Tu es triste, les affaires ne vont pas... ta femme est malade... allons, allons, ça se remettra tout ça... Sois gai, et viens prendre un excellent verre d'excellente eau-de-vie avec ton excellent camarade.

Ce cher Oscar! et que je suis heureux de le revoir! Mais vrai, ça me dilate le cœur! Veux-tu un cigare, deux cigares? veux-tu de l'argent, veux-tu mes meubles, veux-tu ma mais.....

III.

LE MONSIEUR QUI N'A PAS DÎNÉ.

— En voilà une mauvaise, par exemple! Anatole qui me fait faux bond!

Depuis sept heures je l'attends, et il en est neuf!

Le gueusard sait pourtant bien que mon gousset possède pour tout potage dix-sept sous, et qu'avec dix-sept sous on n'en a guère de potage.

Fiez-vous donc aux camarades!

Il me jure sur sa tête, sur ses épaulettes de garde national, qu'à sept heures précises il viendra me reprendre aux Tuileries pour m'offrir un dîner superfin, ou que dans tous les cas il m'enverra des fonds par sa livrée, et rien!

Et j'ai une faim à manger des salsifis crus!

Neuf heures et demie; il ne viendra plus maintenant, et je vais dîner par cœur!

Dîner par cœur!... En voilà un mot triste et un acte plus triste encore!

C'est la première fois de ma vie que ça m'arrive, et ça me gargouille dans l'estomac et dans les yeux.

La vie me paraît couleur de muraille, et voilà que je songe au suicide.

Je me sens peu à peu devenir misanthrope : les femmes m'apparaissent laides; je suis certain que n'importe qui me parlerait en ce moment, je lui répondrais par des grossièretés.

Ah! les gens qui ne dînent pas ce doivent être ceux-là qui écrivent des tragédies!

LE MONSIEUR QUI A TROP DÎNÉ.

. . . .

On n'en meurt pas — heureusement!

Ernest Blum.

UNE SÉANCE DE CHIROMANCIE.

Deux femmes attendent dans le salon du professeur Desbarrolles, et se préparent à la révélation de l'avenir en se faisant part de leurs impressions du moment.

MADAME FONDANT. — Ah! ma chère, j'ai trop peur! Si nous nous en allions?

MADAME JULES. — En voilà une idée!

— Qu'est-ce qu'il va m'apprendre, sais-tu?

— Est-ce que je sais?

— Que je suis donc fâchée d'être venue!

— Moi, j'en suis ravie.

— Ça ne te fait rien?

— Si, ça m'amuse.

— Pourquoi demeure-t-il rue d'Enfer?

— Pourquoi demeures-tu rue du Paradis, toi, et moi rue des Martyrs?

(*Une figure souriante se présente à la porte entre-bâillée : c'est celle du professeur.*)

MADAME FONDANT *sautant sur sa chaise comme frappée de la pile électrique.* — Ah!...

MADAME JULES. — Ne crie donc pas si fort, c'est bête.

MADAME FONDANT. — Je ne m'y attendais pas.

LE PROFESSEUR. — Si ces dames veulent entrer?

(*Madame Jules se lève intrépidement et passe la première; son amie, n'osant rester seule, se décide à la suivre dans le cabinet du chiromancien.*)

LE PROFESSEUR. — Il me semble avoir eu le plaisir de voir ces dames à mon cours?

MADAME JULES. — C'est ce qui nous a fait venir l'envie de vous consulter.

LE PROFESSEUR *à madame Fondant.* — Veuillez me donner votre main, madame.

MADAME FONDANT, *très-émue.* — Non, oh! non; commencez par Coralie.

MADAME JULES. — Voyons, pas de giries; tu es dans le fauteuil, restes-y.

LE PROFESSEUR *étudiant le facies de son sujet.* — Peau blanche, yeux bleu clair; il y a de la lune dans cette figure.

MADAME FONDANT. — J'ai de la lune, monsieur?

LE PROFESSEUR. — Oui, madame; elle domine dans votre physionomie. (*Il regarde la main.*) Ah! la ligne de vie...

MADAME FONDANT. — Je vous en prie, monsieur, ne me dites pas que je dois mourir jeune; ça me ferait trop d'effet.

— Rassurez-vous; si ce malheur devait arriver, je ne vous l'annoncerais pas.

— Il serait possible?... Je n'en ai plus pour longtemps alors?

— Mais je n'ai pas dit cela.

— Vous me le cachez, j'en suis sûre.

— Je vous assure que non.

— Parce que vous ne voulez pas m'effrayer.

— Au contraire, votre ligne est très-belle.

— Ah! ma ligne est...

— Madame, avant peu...

— Un malheur? Oh! non, non! J'aime mieux ne pas le savoir.

— La main est molle... Vous devez être paresseuse, madame?

— Mais, monsieur....

MADAME JULES. — Comme une couleuvre. Allez, vous y êtes.

LE PROFESSEUR. — Faiblesse très-caractérisée.

MADAME FONDANT. — De tempérament?

LE PROFESSEUR. — Non, de caractère; cependant...

— Un accident? Ah! monsieur, changez-moi ça, je vous en supplie.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION (suite), — par G. Randon.



22379

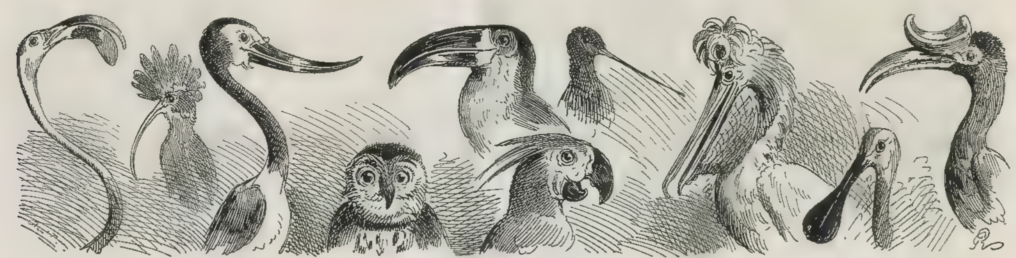
LE FLAMANT.

— Je te parie que c'est *un* oie.... entêté! puisque je viens de l'entendre dire à un bourgeois.... même que c'est *un* oie flamand.



22380

— Comme c'est amusant! nous n'avons seulement pas vu la serre... ni l'aquarium! quand vous daignez nous sortir, vous ne nous en faites jama s d'autres....
— Mais, ma bonne....
— C'est vrai; quand on sort avec papa, on est toujours sûr d'avoir des désagréments.



22381

Ce n'est pas chez les pensionnaires du jardin d'acclimatation que nous pourrons jamais craindre de voir l'ennui naître de l'uniformité.

— Il n'est pas en mon pouvoir, madame, d'arrêter le cours de votre destinée.

— Dites-moi autre chose alors.

— Il y a là une mort...

— Où, monsieur, où?

— Ici, cette ligne brisée.

— J'ai une mort dans la main? La mienne peut-être?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je me garderais bien de vous en instruire.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas la rarranger cette ligne-là?

LE PROFESSEUR *souriant.* — Mais puisqu'il ne s'agit pas de votre existence.

MADAME FONDANT. — Alors ça m'est égal.

— La proéminence de *Vénus* est très-marquée.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Que vous avez dû aimer beaucoup.

— MADAME JULES. — Plus souvent qu'à son tour; c'est moi qui vous le dis.

LE PROFESSEUR. — Malheureusement vos choix ont été souvent malheureux; l'absence de *Mercure* et le peu de *Jupiter*...

MADAME FONDANT. — Je n'ai pas de Jupiter?

— Vous pourriez en avoir davantage.

— Ah! je n'ai pas de Jupiter!... Merci, monsieur, merci; je ne veux pas savoir le reste. Vous comprenez, ce n'est pas agréable de s'entendre dire qu'on n'a pas de Jupiter.

— Mais savez-vous bien...

— Ce n'est pas difficile... Jupiter... c'est assez facile à savoir. — A toi, Coralie, j'en ai assez

MADAME JULES *se jetant dans le fauteuil et tendant ses mains avec enthousiasme.* — Allez-y, monsieur Desbarrolles!

LE PROFESSEUR *regardant les mains du sujet à la loupe.* — Mademoiselle...

— Tiens, vous savez que je ne suis pas mariée?

— Je lis cela à livre ouvert. — Mademoiselle, vous avez encore aimé plus que madame.

— C'est vrai.

— Et l'avenir vous tient en réserve de nombreuses occasions de montrer votre ardent amour du prochain.

— Oh! quelle chance!

— Vous vous marierez avant peu.

— Bah!

— Mais ce mariage sera invalidé.

— Comment! je me marierai avec un invalide?

— Je veux dire que cette union ne sera pas reconnue par la loi.

— Elle fera des manières, quoi!

— Catastrophe grave, effrayante... Faut-il continuer?

— Parbleu!

— Deux hommes... trois hommes... quatre hommes...

— Tant que ça?

— Quatre hommes se battront pour vous.

— C'est ça qui sera drôle!

— Vous serez blessée dans la lutte.

— Où?

— Je ne puis vous le dire... Enlèvement.

— Par un brun?

— Non, par un blond.

— Tant pis! je ne les aime pas.

— Vous résisterez.

— Vrai?

— Je vous l'affirme.

— Voilà qui est étonnant par exemple.

— Un homme mûr, vous portera le plus vif intérêt.

— Ça ne sera pas la première fois.

— Cet homme généreux...

— Généreux, hein?

— ... entreprendra de vous arracher aux séductions du monde.

— Tiens, de quoi se mêle-t-il?

— Il échouera dans ses tentatives... une fois... deux fois... quatre fois... huit fois... encore, encore.

— Pauvre homme!

— Enfin, ce beau vieillard désespéré...

— Il sera beau, mon vieillard?

— Superbe... finira par vous offrir sa main.

— Pour de vrai?

— Pour de vrai... Fortune, haute position.

— Et voiture?

— Nécessairement... Ah! diable!...

— Quoi? quoi?

— Voilà qui est singulier... je me trompe... non.

— Voyons, de quoi s'agit-il?

— Ce vieillard ne sera qu'un trompeur.

— Pas possible?

— Ses châteaux seront en Espagne et ses richesses

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).



Suite du chapitre précédent.



22383

LE BRAHMA-POOTRA.

— Ne l'agace pas, Théodore !... donne-lui vite son morceau de brioche, et allons-nous-en... cet animal me donne la chair de poule.



22384

— Allons, monsieur, le jardin va fermer...
— Mille pardons, mossieu ; je m'oubliais à contempler ces singuliers volatiles..... A propos, où prenez-vous Wallikiki ?

hypothéquées sur les brouillards de la mare d'Auteuil.

— Sapristi ! Le gredin !

— Néanmoins, vous l'aimerez.

— Jamais !

— Pardon... Mauvais traitements.

— Il me battra?

— Tout l'indique.

— Et qu'est-ce que je lui ferai, moi?

— Vous l'adorerez !

— Mon beau vieillard?

— Lui-même.

— Il sera donc bien beau?

— Attendez... je le vois... voici la ligne de conjonction. Ah! diable !!!

— Allez toujours, je m'attends à tout.

— Il retire sa perruque... son râtelier...

— Ah!...

— Son œil.

— Borgne? Un borgne !

— Je le crains.

— Et vous appelez ça un beau vieillard?

— Tout semblait l'indiquer au commencement.

— Il est inutile de vous parler de ses mollets en coton, n'est-ce pas?

— Mais ce sera donc une momie?

— Plus la force musculaire dont il abusera souvent.

— Contre moi?

— Contre vous.

— Je le lui rendrai au moins?

— Non, vous l'en aimerez davantage.

— Imbécile, bête que je serai.

— Ah!...

— Je finirai par être la plus forte?

— Ici je m'arrête ; ce que je vois est terrible.

— Allez donc, allez donc, je ne crains rien.

— Poison violent... arsenic... nicotine

— Il m'empoisonnera?

— Hélas !

— Aurai-je le temps de le dénoncer?

— Oui.

— Je serai vengée alors.

— Non, vous déclarerez au magistrat que vous vous êtes empoisonnée volontairement, et que votre mari est un ange.

— En voilà une grue !

(*Les deux dames quittent le cabinet de chiromancie et remontent en voiture dans un état d'exaltation facile à comprendre.*)

MADAME JULES. — Est-ce gai, hein?

MADAME FONDANT. — Pas de Jupiter! comprends-tu ça?

— Et moi, j'aimerai mon beau vieillard. Je vas le dénoncer d'avance.

— Pourquoi as-tu voulu venir?

— Ah! ma chère, un mari qui retirera son œil tous les soirs !

— Et qui le mettra près de lui dans un verre d'eau sucrée; si tu allais le boire?

MADAME JULES *riant à gorge déployée.* — Une consommation à l'œil, quelle veine!

Louis Leroy.

UN ARTISTE MULTIPLE.

La scène se passe dans le cabinet d'un directeur de théâtre.

— Avez-vous fait savoir partout que je désirais modifier ma troupe? demande l'impresario à son secrétaire.

— Oui, monsieur le directeur.

— Je désire en effet profiter de la liberté des théâtres.

— Vous auriez bien tort de ne pas en profiter, puisqu'elle existe; et d'abord si nous changeons notre genre, cela attirera le public; on est toujours avide de nouveauté!

— Seulement mes acteurs ne suffisent pas, il m'en faut d'autres.

Un homme de haute taille entre dans le cabinet directorial.

— Monsieur, j'ai entendu dire que vous aviez besoin d'artistes.

— C'est vrai; et vous venez vous proposer?

— Oui, monsieur, j'arrive de province où je jouais les Mélingue; et, si je n'étais pas modeste, je vous dirais que je l'enfonce.

— Pardon, mais j'ai un acteur qui remplit très-bien cet emploi-là; je n'ai pas l'intention de le renvoyer, et je ne tiens pas non plus à le doubler.

— Alors...

— Je n'ai pas besoin de vous, et je regrette que vous vous soyez dérangé.

— Oh! je ne suis pas en peine de trouver une place.

Le faux Mélingue sort.

Quelques moments après, arrive un autre artiste.

— Monsieur, je suis envoyé par un agent dramatique.

— Fort bien.

— On m'a dit que vous vouliez profiter de la liberté des théâtres pour jouer la tragédie.

— C'est vrai.

— Je suis un nouveau Talma.

— Je vous en félicite.

— Vous verrez que je pourrais vous rendre de très-grands services.

— Vous jouez la tragédie?

— Oui, monsieur le directeur, puisque je suis tragédien.

— Et puis?

— Pas autre chose.

— Dans un drame, on ne pourrait pas vous confier un rôle.

— Si fait.

— Ah! tant mieux.

— Pourvu que ce drame soit en vers et que je porte une tunique et un peplum.

— Mais alors ce serait une tragédie.

— Je ne puis jouer qu'en costume romain, et ne parler qu'en vers.

— Vous me parlez cependant en prose en ce moment.

— Dans la vie privée, je laisse de côté le langage des héros et des dieux.

— Votre talent est trop restreint, vous ne pouvez me convenir.

— Trop restreint! as-tu fini tes manières!

Le faux Talma s'en va en haussant les épaules.

Entrée d'un autre artiste.

— Monsieur, vous avez sans doute l'intention de jouer des opéras?

— Évidemment; beaucoup d'opéras même.

— Je suis un ténor léger, et je viens vous demander une audition.

— Avant de chanter votre grand air, veuillez me dire ce que vous savez faire.

— Je ferai tout ce qui concerne l'emploi de ténor léger.

— Vous ne pourriez jouer les Ravel dans un vaudeville?

— Monsieur veut plaisanter?

— Non, je parle très-sérieusement.

— Je ne suis que ténor, et pas autre chose.

— Vous ne pouvez me convenir.

Le ténor se retire.

— Monsieur le directeur, dit le secrétaire, en ce moment je ne vous comprends pas; vous voulez jouer des tragédies et des opéras, et vous refusez d'engager ces ténors et ces tragédiens.

— Certainement, ils sont spécialistes, donc ils ne peuvent me convenir. Je ne tiens pas à me mettre sur les bras quatre troupes différentes, car alors mes frais seraient quadruplés, et je ne tarderais pas à être ruiné. Ce que je veux, c'est un artiste pouvant remplir tous les emplois.

— Le voici! s'écrie un jeune homme en faisant irruption dans le cabinet directorial; je joue les Coquelin, les Mélingue, les Bressant, les Ravel, les Montaubry, les Talma, etc., etc.

— Serait-il vrai!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Au même moment il fait voir ses différents talents.

Il chante un morceau d'opéra, il joue une scène de comédie, de vaudeville, de drame et de tragédie.

— C'est charmant! s'écrie le directeur en sautant au cou de ce chef-d'œuvre.

— Je m'engage même à danser dans les ballets.

— Et pour cela que me demandez-vous par an?

— Pas plus que le premier artiste de votre troupe. Seulement je voudrais avoir quatre représentations à bénéfice, une pour chaque genre.

— Vous les aurez. Je vous engage pour dix ans. Signez ce papier.

Le secrétaire prend le directeur à part.

— Sapristi! lui dit-il, vous faites là une bonne affaire.

— Je le crois.

— A votre place je sais bien ce que je ferais encore.

— Quoi donc?

— Comme c'est un véritable phénomène, je le montrerais dans les foires des environs de Paris.

— Tiens, c'est une idée!

A. Marsy.

FANTASIAS.

La question des chemins de fer vient d'être remise un peu violemment sur le tapis par l'assassinat commis en Angleterre, dans des circonstances qui rappellent le fameux Jud, dont on continue à ne pas connaître l'adresse.

Quand et comment se décidera-t-on à faciliter une surveillance qui mette les voyageurs à l'abri du retour de semblables catastrophes?

Je ne me chargerai pas de répondre à cette grave interrogation.

Mais en attendant, les frayeurs qui s'étaient rassurées sont revenues.

Témoin l'anecdote suivante, qui s'est passée cette semaine sur la ligne du...

Un monsieur occupait un coin de compartiment, deux autres messieurs le coin opposé.

On part.

Les deux messieurs se mettent à chuchoter à voix basse.

D'abord leur compagnon de route n'entend rien. Mais il finit par saisir quelques lambeaux de conversation.

— Alors c'est fait?

— Parfaitement.

— Et tu les as tués tous les trois ensemble?

— Oui.

— C'est une fameuse affaire pour nous...

Plus mort que vif, le voyageur solitaire saute hors du train à la première station, et informe le chef de gare qu'il y a deux malfaiteurs dans le wagon.

Brouhaha, explication.

Finalement les deux malfaiteurs étaient MM. X... et Y... auteurs dramatiques qui combinaient un scénario de drame pour l'Ambigu.

***

Attention!

Voici le grand jour qui s'approche.

Le jour de la distribution des décorations décernées annuellement au 15 août.

Déjà les ambitions sont éveillées, — ce qui n'empêchera pas, comme toujours, ceux qui auront fait le plus de démarches de prétendre que c'est à leur corps défendant qu'ils ont été choisis!

Pareille chose advint il y a un an.

Z... est décoré.

Il arrive avec son ruban, tout flambant neuf, au café où il déjeune d'ordinaire.

Ébahissement des habitués.

Z... savoure la surprise générale, puis d'un ton modeste :

— Mon Dieu, oui, messieurs, la croix est venue me trouver; mais je vous assure que je ne m'y attendais pas.

— Ni nous non plus, fit un des assistants.

***

— Corbleu! ces dames vont bien!

Non contentes de porter la botte, la casquette, et tout ce qui généralement ne concerne pas leur état, non contentes de fumer, non contentes de canoter, voilà qu'elles se masculinisent à outrance.

Elles se font jockeys et spadassins.

Coup sur coup on a parlé d'un steeple-chase couru par des femmes, et d'un duel entre deux beautés jalouses, qui se sont disputé Arthur le fer en main.

— Mon petit, disait à ce propos une biche à son dix-cors, tu sais que je veux suivre la mode.

— Quelle mode?

— Je courrai prochainement dans une course au clocher, avec obstacles.

— Cela ne m'étonne pas. Il y a assez longtemps que tu es habituée à franchir toutes les barrières.

***

Un vaudevilliste qui a la candeur de croire encore à l'amitié avait donné pour une de ses récentes premières une baignoire à un camarade qui devait y aller en aimable compagnie.

La pièce commence mal, — continue pis.

C'est une débâcle.

L'auteur, qui était dans un couloir, se réfugie, à l'approche de la bourrasque, dans la loge qu'il a offerte à son ami.

Mais — stupéfaction!

Il le trouve en train de siffler de toutes ses forces dans une clef gigantesque.

— Comment!... tu siffles!...

— Laisse donc, tout l'orchestre me regarde. Or, comme on sait que je suis ton intime, on ne soupçonnera pas de cette façon-là que la pièce qui ne va pas finir était de toi... Je te sauve l'honneur... voilà!

Et il recommença de plus belle à réclamer Azor.

***

Il était question d'un feuilletoniste dont le style est aussi brillant que creux.

Ce ne sont que clinquants, qu'apparences, que bariolages qui défilent sans laisser rien derrière.

Le caustique L..., qui était présent, intervint pour résumer le débat d'un mot coupant comme un rasoir, et avec bonhomie :

— Ce sont des feuilletons qu'on ne lit pas... *on les regarde passer!*

***

Toujours la liste des *objets perdus*.

Elle me comble de joies sans mélange.

L'autre jour encore, parmi les bibelots oubliés sur la voie publique, figurait...

Devinez?

Une armoire à glace en acajou!!!

Y a-t-il des gens distraits en ce Paris!

***

On distribuait les récompenses d'un concours d'*oies grasses* — au pays strasbourgeois.

Des discours sont naturellement prononcés.

Le premier débutait ainsi :

« Appelé à l'honneur de présider cette *fête de famille...* »

***

M. M..., financier connu à la Bourse, n'y a pas conquis une réputation de propreté excessive, — et le fait est qu'il paraît, à en juger par ce qu'on voit, avoir une aversion profonde pour l'eau et le savon.

Dernièrement, M. M... avait une discussion avec un banquier.

— Enfin, s'écrie-t-il, je vous ai dit ce que je pensais de cette affaire... Maintenant, faites-la, ne la faites pas, *je m'en lave les mains.*

— Pas possible! exclama le banquier.

Pierre Véron.

Depuis plus de vingt ans, M. Feuillet de Conches se livrait aux recherches les plus actives dans les cartulaires des grandes familles, dans les archives de Vienne, de Moscou, de Turin, et tout le monde sait qu'il est résulté de ces recherches un recueil considérable des plus précieux documents. Aujourd'hui toutes ces lettres inédites, formant un ensemble historique du plus haut prix, et embrassant toute cette période de 1770 à 1793, vont paraître chez l'éditeur Henri Plon, sous ce titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth.* L'aimable et douce figure de la Reine remplit ces deux volumes, auxquels elle prête tout son charme.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 448. — 1864 Prix du numéro : 35 centimes. 30 Juillet.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

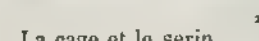
PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

REVUE DES MODES NOUVELLES, — par Stop.



Le chapeau de la veille et celui du lendemain.



La cage et le serin.



22386

— Je trouve qu'il n'y a rien qui rajeunisse une femme comme ces petits chapeaux-là.



22387

— Ah !... ces vilains hommes !... Regarde donc où tu laisses traîner la queue de ta robe !
— Laisse donc ! je leur ferai payer le blanchissage.

REVUE DES MODES NOUVELLES, — par Stop (suite).



— Jamais je n'adopterai ces pantalons flottants et ces habits trop larges, cela ôte à un homme toute sa grâce et toute son élégance.

— Quelle charmante mode que ces petites bottes!..
— Oui, au moins cela cache un peu les jambes.
— Allons donc!... c'est au contraire un excellent prétexte pour les montrer!...



— Voilà, mon cher, le dernier chic... gilet pareil à l'habit, boutonné jusqu'au menton... cravate à gros nœud flottant...
— Mais n'est-ce pas un peu chaud pour l'été?
— Horriblement chaud, mais... c'est le dernier chic!...

Vous nous avez pris nos casquettes, nos cravates, nos gilets, nos vestes, nos pantalons et nos bottes; voilà que vous nous prenez encore nos affreuses queues de morue... c'est une punition du ciel!

REVUE DES MODES NOUVELLES, — par STOP (suite).



— Quelle ressemblance y a-t-il entre une femme et un serpent?
— C'est que ni l'une ni l'autre n'aime qu'on lui marche sur la queue.

UN AMOUR PAR COMMISSIONNAIRE.

J'aime, j'idolâtre une charmante personne à laquelle je n'ai jamais parlé, qui ne me connaît pas, qui ne m'a même jamais vu.

Je passe cependant tous les jours devant sa demeure; elle est souvent à la fenêtre de son boudoir; pour se distraire, elle regarde passer le monde.

Je n'ose m'arrêter pour la contempler, j'ai peur de la compromettre.

Ce doit être une petite dame du demi-monde, je le sais bien, mais elle me semble honnête, je veux dire qu'elle doit être fidèle à son amant.

Il faut donc avoir pour elle les plus grands ménagements.

Cependant je dois chercher un moyen de lui faire part de mon amour.

Car, de nos jours, on n'aime plus une femme platoniquement.

Il est ridicule de se contenter de passer sous les fenêtres en soupirant.

Ensuite, elle ne me connaît pas, et elle ne peut me rendre l'amour que je lui porte.

Je n'ai qu'un moyen, c'est de lui écrire.

Vite, prenons cette plume, et adressons-lui un billet des plus brûlants.

Une déclaration est difficile à rédiger pour ne pas être ridicule.

Écrivons.

Là, voilà qui est réussi, je crois.

Maintenant, signerai-je de mon vrai nom : Anastase Calumet?

Ce nom n'est pas très-ronflant, j'aime mieux prendre un pseudonyme.

Par exemple, un petit titre ne produirait pas un mauvais effet; je vais signer comte de Grandval.

Il s'agit de faire porter cette lettre par un commissionnaire.

J'en connais justement un qui stationne au coin de la rue, c'est un garçon très-intelligent; il remplira parfaitement cette commission, que dis-je! cette mission.

***

— Mon ami, vous allez porter cette lettre à une dame qui demeure là, au n° 3, au premier. Je ne sais pas son nom; mais en vous y prenant adroitement vous arriverez jusqu'à elle.

— N'ayez aucune crainte, monsieur, je suis très-habile pour ces sortes de choses. Y a-t-il une réponse?

— Oui. Voici trois francs.

— Merci, monsieur.

— Je vous attendrai dans ce café.

Un quart d'heure après le médaillé revient.

— Eh bien, vous avez une réponse?

— Oui, monsieur!

— Donnez-la-moi!

— Madame a répondu qu'elle ne vous connaissait pas.

— C'est tout?

— Oui.

— Mais, alors, c'est une affaire manquée.

— Oh! non, monsieur, vous pouvez retourner à la charge.

— Vous croyez?

— Si vous lui écrivez une seconde lettre, elle verra que vous tenez véritablement à elle, alors elle sera plus aimable.

— Le pensez-vous?

— Reposez-vous sur ma vieille expérience. Ce n'est pas la première fois que je porte de semblables lettres. Avec les femmes il faut être persistant.

***

Le lendemain, Anastase rédige une autre lettre encore plus brûlante que la première.

Il terminé en disant :

« Madame, si vous continuez à être aussi cruelle, je me brûlerai la cervelle sous vos fenêtres, et on mettra dans les journaux que vous êtes la cause de ce suicide. Alors, si vous avez une conscience, elle sera toute votre vie agitée par ce crime que vous aurez commis, car c'est vous qui serez cause de ma mort. »

— J'espère que, cette fois, elle se laissera toucher, se dit Anastase.

Et il porta la lettre au commissionnaire, qui revint au bout de dix minutes.

— Avez-vous une réponse cette fois?

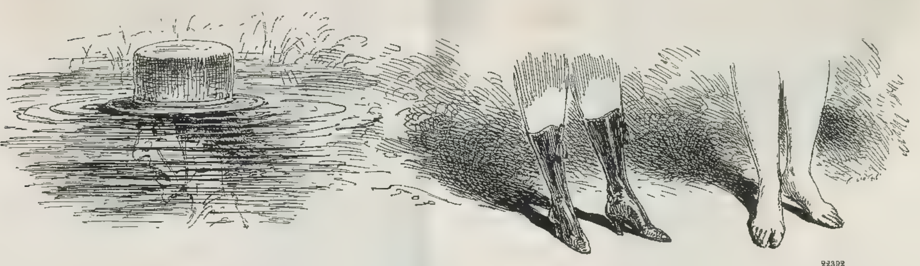
REVUE DES MODES NOUVELLES, — par Stop (suite).



— Comment, polisson, tu fais un bateau avec mon chapeau de liége!...
— Papa, ça ne l'abîme pas, ça l'entretient!

22301

— Comment! vous allez couper ces chapeaux en deux!
— Mais, oui, grand'mère, le temps des *passes* est passé, et le fond d'une coiffure élégante...
— C'est?
— ... le fond d'un chapeau.



— Pour peu que votre chapeau de liége tienne bien sur votre tête, vous pouvez tomber à l'eau... vous êtes sûr de ne pas aller au fond.

22392

— Et dire que si la Vénus de Médicis était née en 1864, elle aurait eu : les pieds comme ceci — au lieu de les avoir comme ça!...

— Oui, et elle est bonne. Madame a dit d'espérer.

— Serait-il possible! Mon ami, voici cinq francs pour cette bonne nouvelle.

— Merci, monsieur.

— Mais, à propos, pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit?

— Parce qu'elle craint de se compromettre. C'est une femme qui a beaucoup de précautions à prendre : elle est très-surveillée.

— C'est elle qui vous a dit tout cela?

— Oui, c'est elle qui m'a dit qu'elle ne voulait pas vous écrire, afin de ne pas se compromettre, mais j'ai eu les autres renseignements par la femme de chambre que j'ai interrogée habilement.

— Astucieux commissionnaire, voici cinq francs de plus.

— Oh! monsieur me comble...

— Vous prenez trop bien mes intérêts, je dois vous récompenser.

*
* *

Il ne me reste plus qu'à lui demander un rendez-vous :

« Madame,

« Ayez la bonté de vous trouver demain au parc Monceaux, près des ruines, à huit heures du soir. Je pourrai donc vous dire de vive voix tout l'amour que j'éprouve pour vous. Ce n'est pas de l'amour, c'est de la folie. »

— Commissionnaire, portez vite cette lettre.

M'accordera-t-elle ce rendez-vous?

Elle m'a dit d'espérer; mais une nuit a passé par dessus ce doux mot, et la nuit porte conseil.

Hier soir, je suis passé devant la maison, elle était à sa fenêtre; je lui ai souri gracieusement, et elle a fait semblant de ne pas me voir.

Serait-elle fâchée? m'en voudrait-elle déjà?

Cette indifférence est un mauvais signe.

Ce commissionnaire tarde bien à revenir.

Ah! le voici.

— Vite, répétez-moi ce qu'elle a dit, je suis sur des charbons ardents.

— Madame se trouvera demain au rendez-vous.

— Quel bonheur! Ah! mon ami, si nous ne nous trouvions pas dans la rue, je vous sauterais au cou! Voici dix francs.

— J'aime mieux cela.

*
* *

Que la journée m'a semblé longue, j'ai compté les heures et les minutes.

Enfin me voici au parc Monceaux.

Mais elle tarde bien à venir!

Depuis une heure, j'attends.

Une heure et demie.

Deux heures.

On ferme les portes.

Qu'est-il donc arrivé? Je voudrais être à demain matin, afin de savoir pour quel motif elle n'est pas venue au rendez-vous.

*
* *

— Portez en toute hâte cette lettre, je suis dans une inquiétude atroce.

. . . .

Ah! le voici déjà de retour, il n'a pas été long.

— Madame n'a pu se trouver au rendez-vous, parce qu'une personne est arrivée au moment où elle s'apprêtait à sortir.

— Enfer et damnation!

— Il paraît que son tyran venait lui souhaiter sa fête, aussi n'a-t-elle pu le congédier.

— Comment! c'est sa fête aujourd'hui. Où est mon almanach, que je sache tout de suite comment elle s'appelle. C'est aujourd'hui la Sainte-Clémentine.

Ah! il me vient une idée.

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier.



— L'eau est-elle bonne?...
— On en boirait!...

Je cours chez mon joaillier acheter un bracelet.
Ma bien-aimée me saura gré de cette intention délicate.

***

— Portez sur-le-champ cet écrin à madame Clémentine; vous lui direz que, moi aussi, j'ai pensé à sa fête.

— Bigre! monsieur fait bien les choses.

— Courez et ne perdez pas une minute.

Le commissionnaire revient cinq minutes après.

— Madame ne veut accepter aucun cadeau?

— Serait-il possible! mais alors c'est un ange. Quel désintéressement! Je suis fou de cette femme-là.

***

Le lendemain il rencontre sa bien-aimée et s'empresse de l'aborder.

— Que je suis heureux, madame, lui dit-il, de pouvoir enfin vous parler.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas.

— Je suis le jeune homme à qui vous avez donné rendez-vous au parc Monceaux.

— Je n'ai jamais donné aucun rendez-vous dans ce parc.

— N'avez-vous pas reçu plusieurs lettres de M. le comte de Grandval?

— Non.

— Et hier n'avez-vous pas refusé un bracelet que je vous envoyais pour votre fête?

— Non, monsieur. Et je vous prie de cesser cette plaisanterie, je ne vous connais pas et ne tiens pas à faire votre connaissance.

Et la dame s'éloigna.

***

Anastase court auprès de son commissionnaire.

— Vous n'avez donc pas remis mes lettres?

— Comment! monsieur sait que...

— J'ai causé avec cette personne.

— Du moment qu'il n'y a plus rien à cacher à monsieur, je vais tout lui avouer. J'ai agi ainsi pour réaliser quelques bénéfices.

— Misérable!

— Que voulez-vous, monsieur, le factage parisien nous fait tant de tort. Voici le paquet de lettres de monsieur, je les décachetais pour savoir ce que je devais répondre.

— Gredin!

— Ne me grondez pas, je vous ai peut-être évité bien des ennuis. Les petites dames, c'est si trompeur, et avec elles on a tant de tracas!

A. Marsy.

L'APPROCHE DES VACANCES.

I. — au collége.

le pion. — Monsieur Groseillard.

groseillard. — M'sieu!...

le pion. — Votre devoir?

groseillard. — Pas fini!

— Plaît-il?

— Pas fini!

— Vous dites...

— Je vous dis que je n'ai pas fini, quoi! Faut vous faire opérer, si vous êtes sourd. (*L'étude entière éclate de rire.*)

— Monsieur Groseillard, vous serez en retenue dimanche.

— Avec plaisir, môsieu! (*Nouveaux rires.*)

— Je vous défends de répondre.

— Alors, pourquoi me parlez-vous?

— Vous serez en retenue le dimanche d'après.

— Vous me comblez, m'sieu! (*Explosion d'hilarité.*)

— Prenez garde, ou...

groseillard *à lui-même.* — Vas-y donc avec tes retenues. Je t'en casse. C'est dans quinze jours les vacances, et je t'exécuterai le pas de *la Fille de l'air* devant le nez!

le pion *rouge cerise.* — Qu'est-ce que vous avez dit?

— Moi, muet comme une mouche.

— Vous me copierez cent fois le verbe : *Je fais des réflexions déplacées, et je soutiens ensuite que je suis innocent.*

groseillard *toujours en aparte.* — As-tu fini? Papa me change de lycée et vient me retirer le 31 du mois... A Chaillot, le gêneur!

(*Pendant que le pion a le dos tourné, il colle au plafond un bonhomme de papier qui excite les transports de l'assistance.*)

II. — dans une étude d'avoué.

Les clercs sont consciencieusement occupés à dévorer les journaux du matin, escortés de charcuterie que le saute-ruisseau est allé querir.

Un vieux monsieur ouvre la porte.

le second clerc *à part.* — Bon! encore le rasoir de Tolède.

Le vieux monsieur à qui l'on a donné le surnom de *rasoir de Tolède* s'avance le chapeau à la main, et en distribuant des révérences à droite et à gauche.

Il arrive ainsi devant le bureau du maître clerc.

le vieux monsieur. — Monsieur, je viens pour le procès Mouillebouche...

Silence.

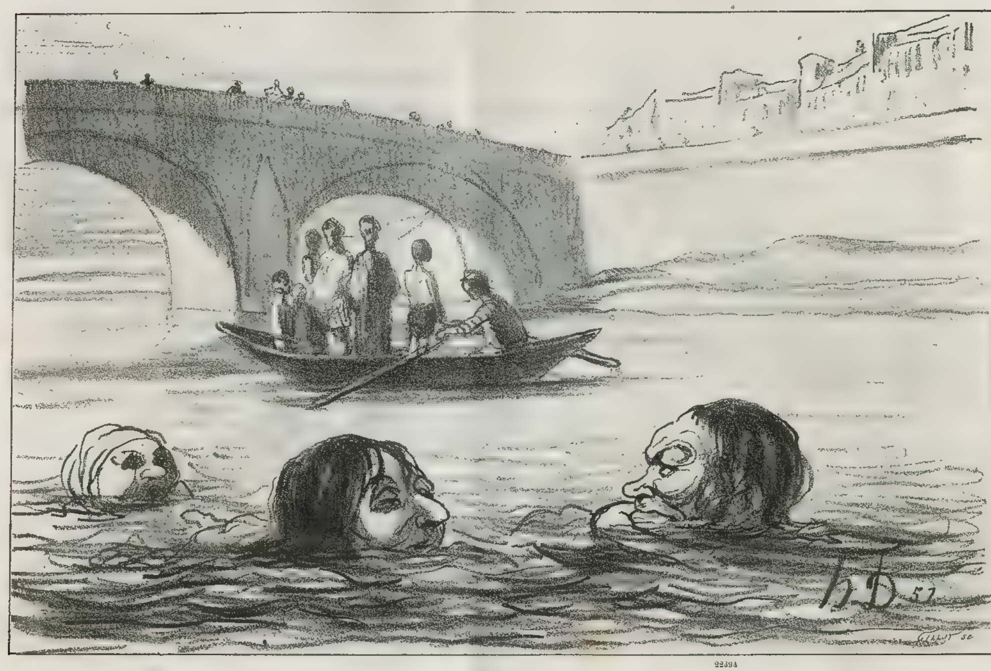
— Vous savez, monsieur... le procès Mouillebouche, de Saint-Quentin... Il s'agit d'un héritage...

Silence.

— Les Mouillebouche sont mes parents par alliance, et j'entame une action judiciaire dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir il y a...

le premier clerc *se retirant.* — Parlez au deuxième clerc, je suis pressé... c'est l'approche des vacances.

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier (suite).



UNE PLEINE EAU.

— Voyons, de la grâce, Balochet, du moelleux dans la coupe; songe que du haut de ce pont quarante Parisiens nous contemplent!...

LE VIEUX MONSIEUR *obéissant à l'injonction.* — Monsieur, serviteur très-humble, je viens pour le procès Mouillebouche de Saint-Quantin.

LE DEUXIÈME CLERC. — Oh! monsieur, ne me parlez de rien aujourd'hui... les vacances approchent, et nous sommes surchargés... voyez le troisième clerc.

LE VIEUX MONSIEUR. — Allié aux Mouillebouche par les femmes; je viens, monsieur, au sujet de...

LE TROISIÈME CLERC. — Monsieur, repassez en novembre. D'ici là nous sommes accablés.

LE VIEUX MONSIEUR. — Mais...

LE TROISIÈME CLERC. — Pardon, vous m'empêchez d'achever une copie urgente... (*Il lui tourne le dos.*)

LE VIEUX MONSIEUR *descendant l'escalier.* — Au fait, je conçois, au moment des vacances... Il y a des affaires avant la mienne... Je ne suis inscrit que depuis dix-huit mois!...

L'ÉTUDE *en chœur après son départ.* — Rincé!

LE PREMIER CLERC. — Et l'affaire Matubois?... la remettons-nous après les vacances?...

LE CHŒUR. — Parbleu!

— Et l'affaire Pillerge?

— Parbleu!...

— Et l'affaire...

— Parbleu!... Du moment que ce n'est pas au tribunal.

— Mais il y a là-dedans des choses pressées!...

LE CHŒUR *bâillant.* — Aaah!...

LE PREMIER CLERC *bâillant aussi.* — Aaah!... ma foi, tant pis! il fait trop chaud!

III. — A BULLIER.

UNE BICHE *seconde catégorie à un beau.* — Albert.

ALBERT. — Ah! bien non! Tu sais, tu ne vas pas me la faire à la glu, comme l'autre soir.

LA BICHE. — Albert, je voudrais te parler.

ALBERT. — Nous recauserons de cela à tête reposée.

— Tu ne m'aurais pas répondu ainsi il y a deux mois!

— Parbleu! la chronologie a des droits imprescriptibles.

— Alors, tu ne m'aimes plus?

— On le dit.

— Qu'est-ce que je t'ai fait?

— Je ne m'en souviens plus.

— Oh! les hommes! les hommes!

— Après les femmes, je ne connais rien d'aussi...

LA BICHE *à part.* — Judas, va! Si ce n'était pas l'approche des vacances, c'est moi qui...

L'ÉTUDIANT, *même jeu.* — Plus souvent que je lui payerai des domiciles à discrétion pendant que je serai en Picardie, chez mon oncle Benoît!

LA BICHE. — Une fois... deux fois...

L'ÉTUDIANT. — Non, merci. Je ne renouvelle pas mon bail. (*Il se jette éperdument au sein d'un quadrille.*)

LA BICHE *le regardant s'en aller.* — Et dire qu'au retour des vacances il fera peut-être des platitudes pour me reconquérir... Décidément, je repasse l'eau... Au quartier latin, il y a trop de morte saison!

Paul Girard.

LES LIÈVRES MALADES.

Les chasseurs sont en proie au plus profond désespoir.

Une épidémie terrible vient de frapper tous les lièvres des départements du nord de la France.

Ces malheureux après de cruelles souffrances rendent le dernier soupir.

Si cette peste étend ses ravages, nous sommes menacés de ne plus avoir un seul lièvre à mettre en civet à l'époque de l'ouverture de la chasse.

Plus de lièvres! Jugez quelle horrible chose pour les gourmets.

Il ne manque plus que les perdreaux soient, eux aussi, atteints de la peste, et que les faisans meurent de la jaunisse.

Alors chez les restaurateurs le gibier serait exclusivement remplacé par le veau.

Mais toujours du veau, rien que du veau, c'est monotone, et l'estomac se fatigue vite de cette nourriture.

Comme il est temps encore, il faut prendre de promptes mesures pour empêcher l'épidémie de se propager.

Pour cela voici donc ce que le *Journal amusant* propcs:

1° Il faut entourer toutes les forêts et tous les bois où règne l'épidémie d'un cordon de troupes auxquelles on donnerait la consigne la plus sévère.

Aucun lièvre ne pourrait passer sans être visité par un médecin qui constaterait qu'il n'est pas atteint de la terrible maladie.

2° Comme cela ne suffirait pas, et comme un lièvre pourrait très-bien emporter avec lui de l'air vicié; il restera en quarantaine dans un parc où rien ne manquera pour sa nourriture et son bien-être.

3° Ce gibier ayant pu essayer de s'empoisonner pour ne pas être traqué par les chasseurs le 1er septembre, on fera courir le bruit que la chasse est supprimée. De cette façon, on verra bien si c'est une maladie qui frappe le lièvre, ou bien s'il a recours au poison.

4° Tous les hommes de l'art sont priés d'étudier avec soin cette épidémie, et, s'ils trouvent un remède, ils sont priés de le faire connaître à l'Académie des sciences.

5° Un prix de cent mille francs, offert par les disciples de saint Hubert, sera décerné au médecin qui parviendra à combattre ce mal.

Telles sont les mesures que l'on devrait prendre le plus tôt possible, car il n'y a pas un moment à perdre.

Cependant, il serait bon d'inviter les médecins à ne

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier (suite).



— Quien!... core des Parisiens qui veniont s' baigner dans la rivière d' cheux nous... faut-y qu'y fassent des états sales dans c' Paris pour qu'y-aient besoin de s' laver comme ça tous les étés!...

pas négliger leurs malades pour chercher un remède à la maladie des lièvres.

L'espèce humaine étant encore plus précieuse que l'espèce léporine.

Mais il paraît que beaucoup de personnes prennent soin de ces pauvres lièvres.

Hier, je rendis une petite visite à mon ami Beaudrille, un chasseur enragé, qui ne manque jamais l'ouverture de la chasse.

Je ne trouvai que sa femme, qui était occupée à faire de la charpie.

— Mon mari est sorti, me dit-elle, il est allé chez le pharmacien.

— Vous avez donc quelqu'un de malade? Vous préparez de la charpie, et votre mari fait emplette de médicaments.

— C'est quelqu'un, sans être quelqu'un.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous savez que les lièvres sont très-souffrants?

— Oui; j'ai lu cela dans les journaux.

— Mon mari s'est rendu dans les départements où régnait l'épidémie, et il a rapporté une douzaine de lièvres frappés du fléau, que nous soignons ici.

— Serait-il possible?

— C'est un véritable hôpital d'animaux, et je ne sais où donner de la tête.

Mon mari me force à passer les nuits auprès de ses malades. Aussi je suis rompue de fatigue.

Au même moment arriva M. Beaudrille.

— Ah! me dit-il, vous venez savoir des nouvelles de mes pauvres bêtes.

Et il déposa sur la table une multitude de fioles et de paquets qu'il venait d'acheter.

— Ah! ces lièvres me donnent bien du tracas! ajouta-t-il en soupirant.

— Où sont-ils donc?

— Là, dans cette pièce.

Et mon ami me conduisit dans sa chambre.

Quatre lièvres étaient couchés dans son lit et huit autres dans de petits berceaux.

— Mais vous, où passez-vous donc la nuit? demandai-je.

— Auprès d'eux. Je ne sais vraiment pas quelle sorte de maladie ils ont.

— N'est-ce pas une lèpre qui couvre tout leur corps?

— Oui; mais pourquoi cette lèpre?

— Jusqu'à ce jour qu'avez-vous fait?

— J'ai essayé plus de dix remèdes, je leur ai même donné de la revalescière, de cette divine revalescière qui guérit tout; elle ne leur a rien fait.

— Comment! mon ami, vint dire madame Beaudrille, tu as encore acheté pour quarante francs de médicaments!

— Oui; je veux absolument sauver les lièvres, car sans eux que deviendraient les chasseurs?

— Ainsi, dis-je, vous tenez à les guérir pour les tuer ensuite.

— Certainement. Ma femme, je vais tenter d'un nouveau remède. Nous allons leur poser à chacun douze sangsues.

— Comment! des sangsues, maintenant!

— Oui; je le veux.

— Où les leur poserons-nous?

— Pas à la tête.

— S'ils pouvaient tous en mourir, me dit tout bas madame Beaudrille, au moins je serais tranquille.

Mon ami voulut me prier de l'aider, mais je m'excusai en lui disant que je n'étais pas chasseur et que je n'aimais pas le lièvre.

A. Brémond.

FANTASIAS.

On s'est demandé, dans un vers resté célèbre, ce que l'on pourrait bien faire du *nez d'un marguillier*.

Mais ne peut-on, avec autant de curiosité, se demander ce que, — en 1864, siècle des lumières, époque de progrès, de carton bituminé et de télégraphes électriques, — un citoyen jouissant de ses facultés mentales peut faire d'un *prix de tragédie!*

Et pourtant les prix de tragédie sont encore une réalité!

Bien plus, il existe des concurrents pour se les disputer, c'est là ce qui déroute toute raison!

Moi, j'ai toujours eu mon idée là-dessus. Chacun la sienne, n'est-ce pas?

Je me figure que les professeurs, tenant à sembler avoir des élèves pour que leur chaire ait une raison d'être, choisissent dans leurs relations quelques jeunes gens et quelques jeunes personnes d'un tempérament nerveux.

Sous un prétexte quelconque, ils les magnétisent; puis, quand ils ont pris sur eux assez de domination pour détruire les résistances de la volonté, ils les amènent — dormant, bien entendu — devant le jury de la rue Bergère, et les contraignent là à remuer pendant quelques minutes les bras, en poussant des cris inarticulés.

Sur quoi, le jury, qui n'est pas fâché d'échapper à ce supplice, se hâte de décerner un prix — et le tour est fait.

Si vous n'adoptez pas mon explication, trouvez-en une autre, et dites-moi ce que deviennent les prix dont on n'entend plus jamais reparler.

Vous voyez bien que c'est parce qu'une fois réveillées, les victimes ne se souviennent plus de rien.

Heureusement!

***

M. de Broglie II n'aime pas la *publicité*,

M. de Broglie II, dans sa tirade académico-somnifère de la semaine dernière, a déclaré d'un ton acerbe que les journaux ne parlaient au public que de choses mauvaises, absurdes, coupables.

Ah! bah!

L'aveu est bon à enregistrer.

C'est donc cela, monsieur le prince de Broglie, que les journaux se sont tant occupés de votre nomination à l'Académie !...

***

On causait dans un cercle de littérateurs et d'écrivains dramatiques.

Qui est?

Peu importe!

Laissez, de grâce, les enfants à leurs mères et le bénéfice de ces mystérieux arrangements au chroniqueur dont ils sont le plus bel apanage.

On causait donc.

Dans la réunion se trouvait un vaudevilliste dont les chutes rendraient pour la notoriété des points à celles du Niagara lui-même.

Et précisément le sujet de la conversation était *l'origine du sifflet*.

Où prit-il naissance?

Quand?

Comment?

Le vaudevilliste en question paraissait surtout regretter de ne pouvoir se répondre à ces questions.

— Mon Dieu, intervint le journaliste C..., qu'est-ce que cela te fait après tout; que ce soit n'importe qui l'inventeur du sifflet, tu n'en as pas moins le droit de prendre un brevet de perfectionnement.

***

Ces coquins d'enfants!...

Et, avant d'aller plus loin, j'ouvre une parenthèse.

On a souvent cherché pourquoi le peuple français était — entre tous les peuples — celui qui montrait les goûts les plus belliqueux et les aptitudes militaires les plus développées.

Pourquoi, grand Dieu!

Mais ces moralistes graves sont d'une myopie qui ferait de la peine à Paul Foucher en personne!

Pourquoi?

Vous vous en allez, tas de savants et de physiologistes, demander bien loin l'explication que vous avez sous la main.

Mais regardez donc autour de vous, — n'importe où, — dans la première rue venue.

Qu'apercevez-vous?

Une bonne, un moutard — et un soldat!

Trilogie inévitable, n'est-ce pas toi la source de nos guerrières ardeurs?

Ceci est, dès l'enfance, formé par le voisinage de cela.

Cuisinières, vous faites plus pour la gloire nationale que vous ne vous en doutez.

Soyez bénies, cuisinières.

Je ferme ma parenthèse, et reviens à mon anecdote.

***

Ces coquins d'enfants!...

Cela vous a de ces répliques imprévues!

Un mien ami passait l'autre jour devant le magasin d'un de ces tailleurs qui exhibent à leurs étalages de ces petits costumes de zouaves enfantins, — chers à M. Prudhomme.

Le mien ami tenait par la main l'héritier de sa race, — mioche de six printemps.

A la vue des uniformes, le gamin se cabre net.

— P'pa!

— Marche donc.

— P'pa!

— Quoi?

— Achète-moi z'en un.

— Que veux-tu que je t'achète?

— Un habit de soldat...

— Viens donc, tu es fou.

— Non, p'pa. Je t'en prie...

— Ah çà, tu vas...

— Je t'en supplie.

— Et à quoi cela te servirait-il donc? interroge le père surpris de cette obstination.

— Ça me servira... ça me servira que si j'étais habillé en zouave, ma bonne, au lieu de me tirer toujours les oreilles, elle m'embrasserait comme le militaire des Tuileries.

***

Nouvelle triste pour finir.

La littérature a encore un des siens à regretter, Antonio Watripon, — une des plumes les mieux trempées de la petite presse, — et que le *Journal amusant* avait compté au nombre de ses collaborateurs.

Et il est mort à l'hôpital, lui aussi.

— L'hôpital!... cet hôtel de Rambouillet moderne, a dit un satirique.

Hélas!

PIERRE VÉRON.

THÉATRE DE BADE.

Par le temps de *Tartuffe* qui court et rend dangereux le séjour de Paris, c'est à l'étranger qu'il faut aller chercher les surprises théâtrales. On sait depuis longtemps que dans la morte saison dramatique de Paris la scène de Bade se charge d'alimenter la chronique théâtrale.

C'est dans ce petit et élégant coin de la Forêt-Noire qu'on rencontre pendant deux mois de l'année l'élite des artistes parisiens : là une troupe de comédiens distingués vient alterner avec les plus remarquables chanteurs; ceux qui sont célèbres à Paris veulent encore se faire applaudir à Bade; d'autres, qui cherchent leur place dans le grand mouvement artistique de la France, commencent leur réputation dans la Forêt-Noire. Le bienveillant impresario de Bade sait attirer à son théâtre les étoiles d'hier et protéger les étoiles de demain; s'il se fait une gloire de réunir en été la plus brillante troupe du monde, il se fait aussi un devoir d'accueillir les autres, qui cherchent une occasion pour quitter les rangs obscurs et faire leur trou au théâtre; de là vient ce singulier mélange d'artistes hors ligne et de comédiens plus modestes, mais non moins dignes d'intérêt, qu'on trouve à Bade. Le directeur, qui sollicite le concours des grands artistes, se fait un plaisir de protéger ceux qui veulent le devenir.

Le mois de juillet et la moitié du mois d'août sont consacrés à l'opéra-comique; la comédie, le petit drame et même le vaudeville élégant, auront leur tour plus tard.

Une représentation de *la Dame blanche* a le 15 juillet ouvert la saison lyrique. M. Jourdan, un transfuge de l'Opéra-Comique, qui fait la fortune du Théâtre-Royal de Bruxelles, a débuté à Bade avec éclat. A côté de ce chanteur distingué, on remarquait mademoiselle Mendès, qui passera bientôt du Théâtre de Strasbourg sur une scène parisienne : c'est M. Mutée, l'habile régisseur de Bade et le directeur du Théâtre de Strasbourg, qui a découvert cette étoile de l'avenir. Mademoiselle Mendès va de Strasbourg à Paris par Bade; c'est le chemin le plus long, mais le plus sûr.

Le premier opéra-comique inédit vient d'être joué; il est de M. Laurencin pour les paroles, et de M. Gustave Héquet pour la musique : *De par le Roi!* est un livret très-ingénieux; la scène se passe en Espagne, pays qui a fourni tant d'opéras-comiques à la France : le chevalier d'Aubigny, élégant mousquetaire, a suivi en Espagne Philippe V, et s'est épris à Tolède d'une inconnue qu'il a entendue chanter seulement; jamais il n'a vu la jeune personne dont la voix a exercé un si grand charme sur le cœur bouillant du jeune officier; mais d'autres aventures l'attendent : l'alcade Malpico, heureux père de deux charmantes filles, ne se soucie pas du tout de recevoir chez lui le mousquetaire léger, et pour dérober ses filles aux regards brûlants de ce jeune séducteur, il les habille en garçons, ce qui amène des situations et des méprises très-heureuses et très-comiques; seulement le prudent alcade n'a pas eu le temps de travestir sa fiancée Dolorès, une belle Espagnole qui ne demande qu'à écouter le chevalier. Au moment où les choses se compliquent dans le jardin de l'alcade, le jeune mousquetaire entend cette délicieuse voix de Tolède qui l'impressionna tant jadis; cette voix est celle de la fille aînée de l'alcade, et c'est avec le plus grand bonheur que les deux jeunes gens acceptent l'ordre du roi qui ordonne au mousquetaire d'épouser l'Espagnole qui avait été compromise par lui. L'alcade garde sa légère Dolorès, et tout finit par plusieurs mariages. La musique de M. Héquet est fort agréable; j'ai surtout retenu certain boléro que tout Bade fredonne depuis la première représentation de ce petit opéra. M. Jourdan a été très-remarquable; la voix merveilleuse qui a dompté son cœur rebelle à la passion sincère est la voix de madame Faure-Lefèvre, et c'est tout dire.

La légère Dolorès a été jouée par mademoiselle Bodin avec beaucoup d'entrain et chantée avec infiniment de goût. Son costume était ravissant.

Il ne faut pas oublier de décerner des éloges justement mérités à l'excellent orchestre de Bade, si habilement dirigé par M. Koennemann.

Que vous dirai-je encore?

M. Raynal a fort bien chanté Blondel dans *Richard Cœur de Lion*, et à l'heure où j'écris à la hâte ces quelques notes sur le théâtre de Bade, on nous convie à une représentation de *Fra Diavolo* avec Jourdan, Sainte-Foy, madame Faure, mademoiselle Bodin. Ensuite nous entendrons *Maître Wolfranc*, de Reyer, et deux ou trois nouveautés lyriques. Je vous parlerai de tout cela en détail, le temps me manque aujourd'hui! J'ai tant de choses à faire! Il faut que j'aille déjeuner à Eberstein et dîner à Rothenfels, sans compter que j'ai à causer avec une foule d'hommes d'esprit et de charmantes femmes qui forment la colonie artistique de Bade. Ce pays est si peu fait pour le travail! chaque minute qu'on consacre à la littérature, on la vole au plaisir qui vous attend. Aussi j'admire les deux hommes de talent qui, dans ce tourbillon de la vie badoise, trouvent les loisirs pour rédiger chaque semaine le gracieux et spirituel moniteur du pays, qui a nom *l'Illustration de Bade*.

Ces deux coupables, qui écrivent et dessinent si bien dans une ville où tous les autres ne songent qu'au plaisir, sont MM. Lallemand et Félix Mornand, et je dénonce ces spirituels malfaiteurs à leurs contemporains.

ALBERT WOLFF.

Les *Mémoires de madame Roland*, publiés avec l'autorisation de S. Exc. le Ministre d'État, *intégralement pour la première fois*, d'après le manuscrit légué à la Bibliothèque impériale, et la remarquable *Etude de M. Dauban sur madame Roland et son temps*, accompagnée des *Lettres à Buzot*, forment deux ouvrages qui se complètent l'un l'autre, et qui pourtant se vendent séparément. Chacun est un beau vol. in-8°, avec portrait gravé et *fac-simile*, du prix de 8 fr. *franco*. — H. Plon, éditeur, 8, rue Garancière.

La maison Susse frères, place de la Bourse, vient de faire paraître une collection de cartes illustrées en couleur; sujets d'enfants et d'amours soutenant des ornementations au milieu desquelles on inscrit le nom des invités dans un dîner. Ces cartes se vendent cinquante francs le cent.

Six sont parues et dix-huit sont en cours d'exécution.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 449. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 6 Août.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX · 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier.



22396

EN FAMILLE.

— Non, je ne veux pas apprendre à nager dans l'eau!... à la maison tant que tu voudras, papa, mais pas dans l'eau, pas dans l'eau!...

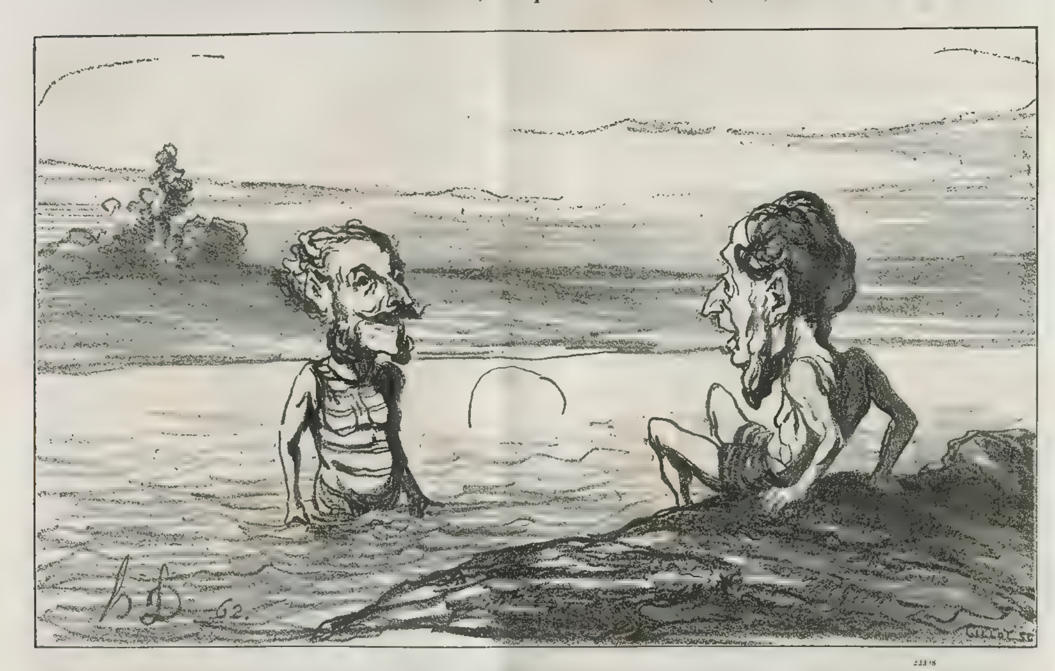


22397

UN PHILOSOPHE AMATEUR DES PLAISIRS TRANQUILLES.

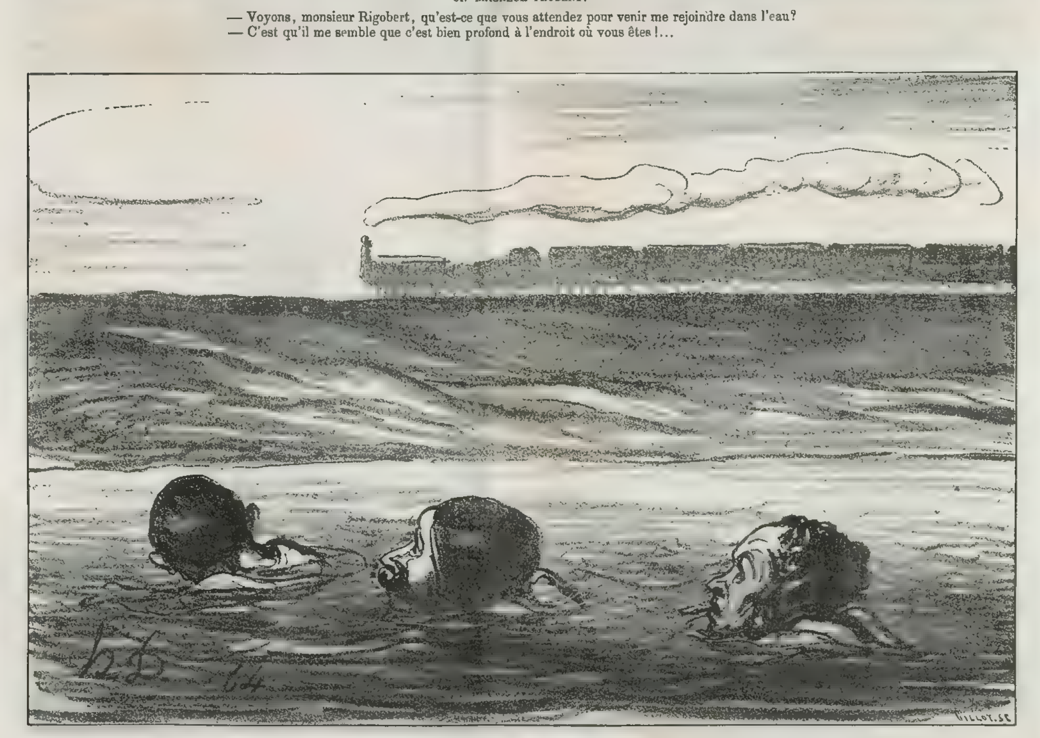
Un petit bras solitaire de la Marne, pas trop d'eau, quelques nénufars et un plus grand nombre de grenouilles, faire la planche pendant une heure, et voilà un homme heureux.

LES BAIGNEURS, — par H. DAUMIER (suite).



UN BAIGNEUR PRUDENT.

— Voyons, monsieur Rigobert, qu'est-ce que vous attendez pour venir me rejoindre dans l'eau?
— C'est qu'il me semble que c'est bien profond à l'endroit où vous êtes!...



Ayant eu la vaniteuse idée de vouloir lutter de vitesse avec le chemin de fer.

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier (suite).



Un bain contrarié.

LA PLEINE EAU.

DANS L'ÉCOLE.

GROS-CAILLOU, *baigneur*. — Allons, messieurs, la pleine eau!

LAVOINE. — Quand part-on?

GROS-CAILLOU. — Tout de suite.

LAVOINE. — Connu! On dit ça, et puis quand on a pris son cachet, on vous fait droguer pendant une heure.

GROS-CAILLOU. — Essayez voir. Quand on vous dit qu'il n'en manque plus qu'un. — Allons, messieurs, la pleine eau! On part!

FOUILLARD. — Voilà, j'en suis.

GROS-CAILLOU. — Passez au bureau prendre votre cachet. — Allons, les amateurs pour la pleine eau! Il n'en manque plus qu'un.

LAVOINE. — Toujours?

FOUILLARD. — Mon peignoir! On m'a fait mon peignoir; c'est dégoûtant! J'en ai besoin pour la pleine eau.

LAVOINE. — Tu viens donc avec nous, toi?

— A moins que les traités de 1815 ne s'y opposent.

— Mais tu ne sais pas nager.

— Comme père et mère seulement.

— Je ne t'ai jamais vu que dans la *crapaudière*.

— Parce que j'y donne des leçons aux fils de mon protecteur.

— Enfin, nous verrons bien.

LA VOIX DE GROS-CAILLOU *dans le lointain*. — Allons, les amateurs pour la pleine eau! Il n'en manque plus que deux!

LAVOINE. — Il y a progrès.

UN COLLÉGIEN. — Monsieur de Sainte-Poule, en êtes-vous?

M. DE SAINTE-POULE, *jeune élégant*. — Il y a bien du soleil aujourd'hui.

— Tant mieux! c'est le meilleur peignoir.

— Oui; mais le teint.

— Bah! un coup de soleil de plus ou de moins!

— Mille pardons, je tiens beaucoup à n'en point attraper.

— Ah! c'est vrai... A cause des femmes?

— Elles n'aiment pas les peaux tannées.

— Êtes-vous heureux de n'être plus au collége! Moi, j'en ai encore pour deux ans, sans compter l'école préparatoire, sans compter la Polytechnique, sans compter les mines, sans compter tout, quoi!

(*La cloche se fait entendre; messieurs les amateurs se précipitent à la porte d'eau de l'établissement.*)

EN PLEINE EAU.

GROS-CAILLOU. — Doucement, doucement, il y aura de l'eau à boire pour tout le monde.

M. DE SAINTE-POULE *à Fouillard*. — Ne poussez donc pas, monsieur.

FOUILLARD. — Pourquoi qu'on me pousse?

— Vous mentez, vous êtes le dernier.

— Comment, je mens!

— Comme le dernier des dentistes.

— Monsieur!

— Voulez-vous ma carte?

FOUILLARD *donnant un tour plaisant à la conversation*. — Vous avez donc une poche à votre caleçon? Oh! un caleçon à poche!

M. DE SAINTE-POULE. — Je vous retrouverai en rentrant.

GROS-CAILLOU. — Des histoires! des bêtises! Entre amis, est-ce qu'il devrait y avoir des batteries; l'eau est trop bonne pour ça.

LAVOINE. — Y sommes-nous, Fouillard?

FOUILLARD. — Pas encore; j'ai trop chaud.

LAVOINE. — Mais tu t'es déjà mis à l'eau.

FOUILLARD. — Ça ne fait rien, j'ai *repris* chaud depuis que j'en suis sorti.

M. DE SAINTE-POULE. — Ah! quel soleil! On cuit. (*Au collégien.*) Donnez-moi donc des nouvelles de mon nez?

LE COLLÉGIEN. — Il n'est que rouge.

M. DE SAINTE-POULE. — Comment! il n'est que rouge... (*A Gros-Caillou.*) Mon ami, vous n'avez pas un miroir de poche sur vous?

GROS-CAILLOU. — J'ai même pas de mouchoir.

LAVOINE *se disposant à piquer une tête*. — Une! deux! En avant chez les goujons!

FOUILLARD. — Oh! quel plat-ventre!

LAVOINE *reparaissant*. — Fameuse, hein?

FOUILLARD. — Fameux, tu veux dire.

LAVOINE. — Elle était mauvaise?

FOUILLARD. — Si elle n'avait été que ça, tu n'aurais pas la peau si marbrée. Il n'y a pas à dire, t'es cuit d'un côté.

LE COLLÉGIEN. — Oh! voyez donc, monsieur de Sainte-Poule, que de monde sur le pont pour nous voir!

M. DE SAINTE-POULE. — Beaucoup de femmes, en effet. (*Il se drape dans son peignoir.*)

LE COLLÉGIEN. — Nous y mettons-nous?

M. DE SAINTE-POULE. — Nous avons le temps.

LE COLLÉGIEN. — Prenez garde, votre nez rougit de plus en plus.

(*Ce renseignement décide le gandin à se jeter à l'eau. Il ne reste plus que Fouillard dans le bateau.*)

GROS-CAILLOU. — Eh ben, et vous?

FOUILLARD. — Je me sens des pesanteurs dans l'estomac.

— Vous aurez mangé trop de saucisses.

LAVOINE. — Quand on vous dit qu'il ne sait pas nager.

GROS-CAILLOU *à Fouillard*. — Est-ce vrai? Pas de bêtises alors.

FOUILLARD. — Laissez donc! Je ne vais jamais à Saint-Cloud que par eau.

GROS-CAILLOU. — Sur le vapeur?

FOUILLARD. — Oui.

GROS-CAILLOU. — Ça ne prouve rien pour vos talents de nageur.

FOUILLARD. — Je suis le Blondin de la natation.

GROS-CAILLOU. — Montrez-nous ça, voyons.

FOUILLARD. — Il y a une corde à l'arrière du bateau?

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION (suite), — par G. RANDON.



22401

— Puisque le public trouve les zèbres si jolis, pourquoi ne pas le contenter... quand on a des hémiones à revendre?



22402

— Pardon, monsieur, mais il n'est pas prudent de passer... plusieurs personnes à la fois sur cette passerelle.



LE BAL DES GRUES.

22403

Contrairement aux usages reçus, c'est le matin que ces dames se livrent à leurs ébats chorégraphiques dont rien ne saurait exprimer ni peindre les excentriques folichonneries... Allez, hypocondriaques les plus noirs; allez, ennemis les plus irréconciliables, assistez une fois seulement bras dessus, bras dessous, à ces exhilarantes sauteries, et si vous n'en revenez pas guéris, désarmés... tant pis pour vous!

GROS-CAILLOU. — Toujours.

(*Fouillard descend à l'échelle, s'empare de la corde et y reste cramponné.*)

GROS-CAILLOU. — Eh ben, après... c'est-y ça vos tours?

FOUILLARD. — Attendez donc.

GROS-CAILLOU. — Je vois la corde, Blondin, mais je ne vois pas l'omelette. Vous, vous allez me faire le plaisir de remonter dans le bateau tout de suite; c'est clair, vous ignorez les premiers principes de l'école de peloton des grenouilles.

FOUILLARD. — Laissez-moi là; j'ai l'air de savoir pour les gens qui regardent.

GROS-CAILLOU. — Ça en a-t-il de l'amour-propre! pus que ça n'est gros!

LAVOINE. — Eh, Fouillard! viens donc jouer aux passades.

FOUILLARD. — Attends-moi.

GROS-CAILLOU. — Allons, à c't' échelle tout de suite.

FOUILLARD. — C'est bon, on remonte... C'est égal, j'ai eu l'air de savoir pour les gens qui m'ont vu de loin.

LE COLLÉGIEN. — Oh! est-elle bonne! Monsieur de Sainte-Poule, pourquoi donc que vous descendez en tournant toujours le dos au soleil?

M. DE SAINTE-POULE. — C'est à cause de mon nez. — Comment va-t-il?

— Dame! il est fièrement cramoisi.

— J'en étais sûr. Je suis furieux d'être venu. En avez-vous attrapé des coups de soleil, vous?

— Très-souvent.

— Ça dure-t-il longtemps?

— Trois jours.

— Seulement?

— Attendez... Et puis après, ça se met à peler, à peler!...

— C'est horrible alors?

— On s'arrache des lambeaux de peau longs comme ça.

— C'est capable de changer la forme du nez.

— Dame, ça le rapetisse.

— Je suis furieux d'être venu.

GROS-CAILLOU. — En bateau, messieurs, en bateau!

LE COLLÉGIEN. — Encore un peu?

GROS-CAILLOU. — Est-ce que vous croyez que je n'ai que vous à laver?

LAVOINE *se secouant sur Fouillard.* — J'en étais joliment sûr que tu nageais comme un tesson de bouteille.

FOUILLARD. — Parce que j'ai éprouvé un saisissement. Finis donc, c'est bête.

M. DE SAINTE-POULE. — Le coiffeur de l'établissement doit avoir de la poudre de riz?

GROS-CAILLOU. — Est-ce que ça se mange?

LE COLLÉGIEN. — Il a de tout, et des pommades à la graisse d'oie qui embaument.

M. DE SAINTE-POULE. — Il se calme, n'est-ce pas?

LE COLLÉGIEN. — Oh! oui, toujours... en se gonflant.

— Il est gonflé?

— Extraordinairement.

— Suis-je bête d'être venu!

FOUILLARD. — Moi, je trouve votre nez beaucoup plus joli comme ça.

M. DE SAINTE-POULE. — Je ne vous demande pas votre avis.

PROMENADES AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).



22404

DANS LA MAGNANERIE.

— Êtes-vous comme moi, monsieur? je ne peux pas lire ces noms chinois sans avoir envie d'éternuer.

— C'est-à-dire, monsieur, que je m'enrhume rien qu'à les regarder.



22405

— Ce chérubin!!!... ses petits pains de sucre commencent déjà à pointiller!

— Il sera comme son papa : quand j'étais jeune, j'entendais toujours dire que j'étais trop joli pour un garçon.

FOUILLARD. — Si on n'a plus le droit de rire dans les pleine-eau...

DANS L'ÉCOLE.

M. DE SAINTE-POULE *devant une glace*. — Ah!... ah! mon Dieu!...

UN BAIGNEUR. — Vous êtes indisposé, monsieur?

M. DE SAINTE-POULE. — Je ne me reconnais plus.

UN GARÇON DE CABINET. — Ça, c'est rien... ce n'est ennuyeux que l'hiver.

M. DE SAINTE-POULE. — Comment, l'hiver?...

LE GARÇON. — A cause des engelures : elles ne manquent jamais de venir après les coups de soleil.

M. DE SAINTE-POULE. — Je serais condamné à avoir des engelures au nez?

LE GARÇON. — *Recta*. Vous connaissez le proverbe : Nez brûlé en été, nez gelé en hiver.

UN AMI DE FOUILLARD. — Tiens, d'où sors-tu, toi?

FOUILLARD. — De la pleine eau.

L'AMI. — Tu n'as pas eu peur?

FOUILLARD. — Quand on nage comme moi, on descend le saut du Niagara en fumant son cigare.

L'AMI. — Tu m'apprendras, hein? J'ai des dispositions...

FOUILLARD. — Ah! des dispositions, tout le monde en a; il faudra voir.

M. DE SAINTE-POULE *dans son cabinet*. — Il enfle encore!...

LA VOIX DE GROS-CAILLOU. — Les amateurs pour la pleine eau!... Il n'en manque plus qu'un.

Louis Leroy.

LES LETTRES DE NOTAIRE.

I.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais rien ne bouleverse plus une existence que l'arrivée d'une missive de notaire.

Messieurs les officiers ministériels ont cette propriété étrange de remuer profondément le cœur de leurs concitoyens, par ces simples mots datés de leur étude :

« Monsieur,

» Veuillez, je vous prie, passer demain à mon cabinet pour affaire qui vous concerne. »

Vous êtes calme, dépourvu de toute ambition, vous vivez heureux et obscur comme le sage; cette lettre vous parvient, et, crac, vous voilà transformé...

Les rêves vont alors leur train, les projets s'installent dans votre cerveau, et jusqu'au lendemain, ou plutôt jusqu'au réveil, votre individu entre complétement dans une autre peau, et dans quelle peau!

Tel fut le cas de mon ami Canichard, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Canichard possédait quarante-huit printemps, il était blond, timide, pétri de croyances, et pleurait au récit du couronnement des rosières de Nanterre.

Son ambition, complétement satisfaite, avait trouvé son assouvissement dans une place de sous-chef de bureau quelque part.

Il vivait calme et pur, et rien ne tachait le ciel de sa vie étroite, quand un matin qu'il venait de se faire la barbe sa concierge lui monta une lettre de notaire.

Elle disait, cette lettre, ce que vous savez.

Sitôt qu'il l'eut lue, Canichard devint pâle, et se laissant tomber dans un fauteuil :

— Ah! bah! dit-il.

II.

Un notaire qui me prie de passer chez lui, et pourquoi?

Parbleu! cela ne peut être que pour un héritage; mais de qui donc puis-je bien hériter?

Et Canichard fouilla dans la longue liste de ses parents et cousins.

— J'y suis, fit-il après un quart d'heure, c'est Anasthase, le cousin parti pour l'Amérique!

III.

PARENTHÈSE.

Hélas! quel est celui d'entre nous tous qui n'a pas un cousin ou un parent quelconque parti de bonne heure pour l'Amérique?

Lorsqu'il a quitté la France, ce dorloté parent, il était pauvre, poursuivi, et il s'était résolu à aller demander à un autre sol le pain jocko quotidien.

La famille s'était réunie pour lui parfaire le prix de son voyage. Chacun, qui connaissait ses allures et son tempérament, avait dit en l'embarquant :

— Ma foi, bon débarras.

Mais six mois s'étaient à peine passés que déjà tous avaient accumulé sur la tête de cet exilé mille projets de fortune; les petits neveux avaient grandi, et les mères en mourant avaient cru de leur devoir de les instruire de cette chose grave, à savoir qu'ils possédaient un parent éloigné qui habitait l'Amérique, et qu'ils eussent à faire attention à tout héritage arrivant de là-bas...

Et bien entendu que ce cousin, pauvre à Paris, est resté la plupart du temps pauvre en Amérique, et quand il revient — s'il revient — c'est pour carotter cinq francs à ses neveux, et les ennuyer à force de vouloir leur prouver que l'Amérique serait bien plus heureuse si Christophe Colomb ne l'avait pas découverte.

FIN DE LA PARENTHÈSE.

IV.

Dame, continua Canichard, si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc? et pourquoi ce notaire m'écrit-il; je n'ai rien à démêler avec les officiers ministériels, moi; je n'ai pas de propriétés, d'hypothèques, de mariage en train.

Je n'ai rien de rien... ou c'est-à-dire, j'ai...

J'ai mon cousin Anasthase!

Puis, joignant les mains comme pour une prière, levant les yeux au ciel à l'imitation de madame Laurent de l'Ambigu, il ajouta :

— Seigneur! si cela était! Seigneur, si ma première pensée avait été la bonne, si le cousin Anasthase, parti il y a vingt-cinq ans pour l'Amérique, y était mort en me laissant une centaine de mille livres de rente! Seigneur, si j'avais deviné juste... Ah! sapristi! quel enchantement!...

— Et pourquoi cela ne serait-il pas?... qui empêche qu'Anasthase soit mort, qu'Anasthase ait été riche, qu'Anasthase soit mon cousin?

Imbu de cette idée, Canichard acheva de s'habiller et se rendit à son bureau, mais non sans avoir jeté un coup d'œil de protection sur tous les magasins de joaillerie établis sur sa route, et devant lesquels jadis il passait sans les voir.

Arrivé à son bureau, lui toujours poli ne dit mot à son garçon de bureau; sa pensée fut :

— Millionnaire comme je vais l'être, je ne puis décemment continuer à me familiariser avec ces gens.

Son chef de division le fit appeler, il avait à se plaindre de lui — une peccadille.

D'ordinaire, quand Canichard devait recevoir un savon de son chef de division, il devenait pâle, tremblait, et ne répondait mot.

Cette fois il répondit, sa pensée fut encore :

— Un futur millionnaire! qu'ai-je besoin de cette place?

Le chef de division, qui le connaissait, étonné de ce changement d'allures, devint plus âpre au sermon, et ils se quittèrent plus qu'ennemis, car la dernière parole du chef fut :

— Monsieur Canichard, demain ou vous aurez quitté cette administration, ou j'aurai donné ma démission, moi.

LES PAYSANS, — par Baric.



22406

— Gagne de l'argent, mon fi', gagne-en, honnêtement, si tu peux, mais gagne-en.



22407

— Je cré, monsieur Vrillon, que n'en v'là n'une fière de charrue! elle durera ben une éternité!!...
— Tais-toi donc, innocent! alle en durera p'us d' deux et p'us d' trois aussi!!

Et Canichard répondit :

— Monsieur le chef, j'ai l'extrême honneur de vous regarder comme la boue de mes bottines.

V.

Le soir, à sa pension, Canichard, d'ordinaire aimable et content de tout, ne craignit pas de calomnier tous les plats, d'agonir le garçon, et de prouver pertinemment à la maîtresse du logis qu'elle venait de lui faire servir des épinards pour de l'oseille.

Enfin, non content de ces différents actes de haute insubordination, il osa s'écrier au dessert, en renvoyant noblement les pruneaux, qu'il dénomma *plat stupide et commun :*

— Demain, ô Dieu! réalise mon espoir, j'aurai dit un adieu éternel à cette cassine effrénée!

Le scandale fut grand, et la réputation de brave garçon que Canichard s'était faite dans la maison depuis dix ans qu'il y mangeait, s'écroula avec fracas et reçut pour épithaphe cette parole mémorable de la dame du lieu :

— Canichard m'a bien trompée! c'est encore une canaille de l'avenir!

VI.

Le soir venu, Canichard, après avoir refusé de faire son domino, maltraité ses partenaires ordinaires et laissé le sucre de son café en pourboire au garçon, qui le crut malade, fut se mettre au lit, et s'endormit en rêvant qu'il changeait son nom contre celui du comte de Monte-Cristo, et que celui-ci n'osait pas réclamer, et venait lui demander en grâce de l'accepter comme valet de chambre.

Le lendemain...

Holà! le lendemain, il se rendit chez le notaire la tête haute, les cheveux au vent, la tête pleine de mille projets d'achats de domaines princiers, etc.

Il entra dans le cabinet, le chapeau sur la tête, sans avoir salué les clercs, y compris le premier, des gants aux mains!... et il s'assit pâle d'émotion.

Le notaire ouvrit la bouche, et...

Il s'agissait de fournir un renseignement sur un ami mort sans fortune, mais non sans dettes.

Quand il rentra chez lui, Canichard se mit au lit; ce désappointement l'avait brisé, et il dut faire querir un médecin.

Il lui fallut trois mois pour se remettre, se raccommoder avec son chef, se faire pardonner sa brusquerie par ses amis de café, et il ne put jamais, quoi qu'il fît, rentrer dans l'estime de la maîtresse de sa pension.

VII.

Telle est, dans toute sa simplicité, l'histoire de Canichard et du trouble qu'occasionna dans sa vie une simple lettre de notaire.

Aussi, depuis ce temps, à chaque fois qu'il lui a été donné d'en recevoir une ou de voir un ami dans ce cas, s'écrie-t-il :

— Prenez garde aux illusions! les lettres de notaire, voyez-vous, ce sont les clefs qui ouvrent la fameuse armoire aux rêves en carton doré, et cette armoire-là pourrait bien être un peu parente de la célèbre boîte de feue Pandore!

Ernest Blum.

SCENES POPULAIRES,
par HENRI MONNIER.



Comme on écrit l'histoire!

Interrogez n'importe quel livre s'occupant de l'origine des découvertes, et demandez-lui :

— Qui a inventé la photographie?

Immédiatement, avec une assurance outrecuidante, ce livre vous répondra :

— Daguerre et Niepce de Saint-Victor.

Allons donc! tu mens, bouquin prétentieux.

L'inventeur de la photographie, c'est... Henri Monnier.

Seulement sa photographie, à lui, est un art subtil, puissant et raffiné.

Seulement, au lieu de se borner à reproduire les nez hydropiques ou les bouches lippues des grotesques de la

LES PAYSANNES, — par Baric (suite).



22408

— Comment, Madeleine! nous sommes parties ensemble! Il y a deux heures que je suis ici, et vous voilà seulement?
— C'est que madame est venue en première : faut l' dire! ça va bien p'us vite!

22409

— Y a, bonne gent, à nuit, huit jours qu'il s'est *éteindu*, le pauvre cher hommel!...
— Pourquoi n'avez-vous pas fait venir un médecin?
— Ah! mam'selle, je nous mourrons ben tout seuls, nous autres paysans!

vie, il reproduit leurs ridicules intimes, leurs poses morales, leurs pensées secrètes.

C'est la caricature des âmes, — s'il est permis d'ainsi parler...

Que me parle-t-on aussi de réalisme?

M. Courbet *fecit?*

Jamais de la vie.

Le réalisme, le vrai, le bon, le seul, c'est encore une invention de ce satané Monnier, qui en a imaginé bien d'autres.

Artiste multiple, observateur saisissant, philosophe de la gaieté qui se hâte de rire de peur d'être obligée de pleurer, Henri Monnier manie également la plume et le crayon.

Et, chose singulière!

Sa plume dessine! son crayon fait de la littérature!

Feuilletez plutôt, pour vous en convaincre, ce volume si curieux des *Scènes populaires* que tout amateur voudra avoir dans sa bibliothèque.

Que de types, et quels types!

Voici d'abord le Dieu... *Deus, ecce Deus!*



C'est Prudhomme tout entier à son œuvre attaché!

Prudhomme, c'est Brard et Saint-Omer.

Prudhomme, une des trois ou quatre personnifications de ce siècle.

Robert Macaire et Mercadet sont les autres.

Puis voici venir tout un peuple de *fantoccini*.

Madame Gibou, l'immortelle, dont le thé restera comme le pendant du baume de Fier-à-bras célébré par don Quichotte.



Madame Pochet la suit de près!

Madame Pochet, une émule qui brillant au second rang ne s'éclipserait certes point au premier. C'est le poëme de la bourgeoisie bête que ces deux créatures-là.

Que de fois nous avons vu grimacer leur profil dans nos relations de tous les jours!

Mais le défilé continue.

C'est la grande revue que passe le général en chef de la charge.

Ceci vous représente le *Roman chez la portière*, une bouffonnerie qui n'a rien perdu de sa verve à être mise en action sur les planches d'un théâtre.

Monnier avait deviné madame Pipelet avant qu'Eugène Süe lui-même y eût songé!

Et le gamin, l'affreux gamin, le *pâle voyou* de Barbier!

Comme il revit dans les *Scènes populaires* de Monnier, écrasant la patte des chiens avec la même insouciance que s'il s'agit de regarder passer une exécution capitale et de marivauder avec la guillotine!



Car les *Scènes populaires* s'élèvent parfois jusqu'à l'épopée du burlesque.

Il y a des pages terribles dans ce livre, qui reflète si crûment et si hardiment une époque sceptique jusqu'au cynisme.

Les pantins continuent à danser, mais c'est la danse macabre.

Un des plus grands et des plus rares mérites de Monnier, c'est d'avoir retourné le procédé habituel de l'écrivain.

Trop souvent l'auteur prête son esprit à ses personnages et leur fait parler un langage dans lequel on le retrouve.

Avec Monnier, le contraire se produit.

C'est lui qui a pris les mœurs de ses bonshommes.

Il s'est incarné successivement dans chacun d'eux.

Il n'est plus lui, il est tour à tour tout un monde d'excentriques sans le savoir.

Sans le savoir — entendez-vous?

Car il importe de bien le remarquer.

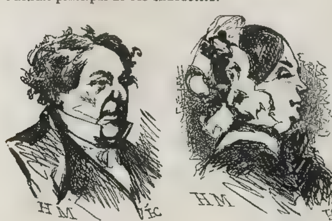
Le lecteur ne s'en rend peut-être pas toujours bien compte lui-même.

En savourant le plaisir que lui cause une peinture de

mœurs si juste, il ne se soucie pas d'analyser ce plaisir-là.

Il a tort.

En l'analysant, il comprendrait pourquoi le *naturel* fait l'attrait principal de ces silhouettes.



Elles n'ont rien de convenu, rien de prémédité.

Ce ne sont pas des acteurs qui débitent les mots de leur auteur.

Ce sont des êtres vivant leur vie propre et leur bêtise spirituelle malgré elle.

A coup sûr, les *Scènes populaires* de Monnier resteront comme un des monuments les plus curieux et les plus étranges de notre époque.

Ce n'est pas dans ses costumes d'apparat, dans ses toilettes du dimanche qu'il faut étudier une période.

Il faut la prendre en robe de chambre, en déshabillé même.

Monnier a pris ainsi le bourgeoisisme contemporain.

Voilà pourquoi j'avais raison, en commençant, de vous dire que l'histoire est une menteuse, et que l'inventeur de la photographie c'est Henri Monnier.

Hélas! la lui a-t-on assez abîmée depuis!

Mais n'importe!

Ses épreuves à lui sont indélébiles, car elles ont passé par un bain de bêtise humaine qui leur assure une durée égale à celle de notre espèce.

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

C'est une révolution!

C'est le salut de nos scènes lyriques, menacées d'une ruine prochaine par les prétentions sans cesse grandissantes des ténors, soprani, barytons, contralti et autres timbres diversement classés.

Le moyen d'y tenir avec des gaillards qui ne voulaient plus exhaler un son à moins de mille francs!

Et ce n'était pas encore leur dernier prix, allez!

Mais la Providence, qui veillait dans l'ombre, a dit à leur ambition :

— *Tu n'iras pas plus loin!*

Dans ce but, elle a permis qu'un mécanicien habile inventât *l'anthropoglossos*.

Un nom qui vient du grec et que je vous expliquerai un autre jour.

L'anthropoglossos est simplement une invention qu'on exhibe à Londres, et qui se compose d'une tête de cire dans la gorge de laquelle un mécanisme, que je me plais à qualifier d'ingénieux, a chanté tout le répertoire italien.

Voulez-vous du Verdi?... Un cran.

Du Rossini?... Deux crans.

Faut-il de la fougue?... Tournez ce bouton.

De la morbidesse? Pressez cette vis.

Ce n'est pas tout.

En rapprochant plusieurs têtes, on obtient des duos, des trios... On obtiendra des chœurs!

Quel progrès!

Le Fraschini aura-t-il un chat? On le portera chez le serrurier qui, en deux coups de marteau, le mettra à même de roucouler de plus belle.

La prima donna manquera-t-elle de verve? Un peu d'huile aux engrenages, et il n'y paraîtra plus.

Il était réservé au dix-neuvième siècle d'inventer les *virtuoses-Crampon!*

***

Comète!... C'est une comète.

M. Donati, astronome florentin, qui a la spécialité des comètes, comme d'autres ont la spécialité du *punch-Grassot*, ou des *dents à cinq francs*, l'a tenue sur les fonts baptismaux.

Que nous présage ce météore?

Car un météore ne se dérange jamais sans raison.

A l'effet de me renseigner, je suis allé trouver un nécromancien qui tire la bonne aventure pour quinze centimes dans les fêtes.

— L'an 1864, m'a-t-il répondu, sera signalé par plusieurs phénomènes.

On y verra :

Un gandin se rendre utile à la société;

Une biche fonder une société de secours mutuels pour les banquiers ruinés;

Un homme de lettres prêter un million à la maison Rothschild;

Un huissier payer les dettes de tous les malheureux qu'il sera chargé de saisir;

Un docteur publier une brochure pour démontrer l'impuissance de la médecine;

Hyacinthe épouser une princesse russe fascinée par son nez grec....

Le nécromancien a continué ainsi pendant une heure et quart.

J'abrége.

***

AVIS. — Cent mille francs de récompense à qui rapportera aux bureaux du *Journal amusant* un des saumons que M. Coste avait semés dans le lac du bois de Boulogne.

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 450 — 1864. Prix du numero : 35 centimes. 13 Août.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LE CAMP DE CHALONS DÉCOUVERT PAR RANDON



AVIS. — Un prix de cinquante mille francs est institué par le *Journal amusant* pour être décerné le 1er avril 1865 à l'inventeur d'un moyen quelconque de parvenir au camp de Châlons sans passer par cette affreuse et interminable rue, constamment poudreuse ou crottée à l'excès, qu'on nomme *Mourmelon le grand*, et qui serait bien plus convenablement désignée sous le nom de *Mourmelon le long*. Qu'on se le dise!



22411

— Mais enfin, on ne balaye donc jamais à Mourmelon?

— Balayer' avec tant de monde qui va-t-et viennent! ça serait-z-à recommencer le lendemain, et alors vous devez comprendre que ce n'est pas la peine.

22415

— Dans la cuisine militaire, si vous croyez qu'on va se mettre en blanc tous les jours... merci! ça serait du propre!

22421

DE L'EMPLOI DU CARBONATE DE CHAUX AU CAMP DE CHALONS.

Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

— Si nous faisions les trois Vertus théologales?... ou les trois Grâces?

— Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ne fait rien; allons-y tout de même.



22424

— Paraît, sergent, que c'est un métier bien difficile, la sculpture?

— Ça dépend de la matière employée : quand c'est du marbre, du bronze, oui, c'est difficile; mais quand c'est tendre comme celle-ci — et qu'on a des dispositions — ça va tout seul.



22412

Les abords de l'unique boîte aux lettres laissent peut-être bien quelque chose à désirer,... mais bah! à Mourmelon!...



22410

— Prenez la peine de vous asseoir; le temps de passer ma chemise et je suis à vous.



22422

LA VICTOIRE FRANÇAISE, *sculptée au couteau par un caporal du 107e.*

— Ce n'est pas pour flatter le caporal, mais d'ici on jurerait qu'elle est vivante

— Dommage que le cap'ral n'aie pas sui sa vocation! au jour d'aujourd'hui il serait un esculteur comme il n'y en a pas.

— Tas d'infirmes!... quel est celui de vous qui ne préférerait pas cent fois être caporal médaillé dans l'armée française, que d'être le premier sculpteur du monde... dans le civil?





22425 — 22426

REFUSÉS.

Soldat blessé à l'attaque d'une redoute.

Sujet inconvenant.

Quand un militaire en a assez, ce n'est pas une raison pour qu'il en dégoûte les camarades.

Jeune nymphe cueillant des fleurs et se mirant dans une fontaine.

Sujet gracieux.



22416

— Dites moi, je vous prie, militaire, quel est ici l'hôtel le plus convenable.

— Quand on est Français, l'hôtel la plus convenable est celle qui nous rappelle la patrie... dont qu'à Mourmelon c'est *l'hôtel de France* qui en est la première emblème... après le camp.

22417

Jeune grognard ne comprenant pas la nécessité de déranger la réserve de ses petites occupations.



22420

Nomade en subsistance dans la première division, et regrettant que la durée du camp soit si courte.



22414

Permission spéciale pour cause de vue détraquée par le soleil, et par les plaines crayeuses de la Champagne.



22418

— Ne trouvez-vous pas comme moi, messieurs, que depuis quelque temps la *mess* laisse un peu à désirer?

— C'est vrai, mais se plaindre pour n'être pas écouté... il est plus digne de se taire.



22419

— Venez donc avec moi au 100e, c'est son jour de réception; nous aurons de quoi fricoter à mort.

— Impossible; je suis attendu au 33e par un vieux camarade d'Afrique.



22423

— Vous pouvez faire tout le camp, si vous trouvez une mécanique comme celle-là... je la mange!



22427

— Comment! vous élevez un temple à la Fidélité, et vous tenez votre chien à l'attache!

— Ma foi, madame, c'est encore le meilleur moyen de m'assurer de son *attachement*.



22428

— Ça serait aussi bien un civil qui aurait imaginé ça, qu'il n'y aurait pas assez de trompettes dans les journaux pour le faire savoir à tout le monde.



22429

— Mes amis, ma femme a une envie folle de coucher sous la tente; est-ce que vous ne pourriez pas lui céder la vôtre?... pour une nuit seulement?

— Mon ami, je ne voudrais pas déranger ces messieurs, un tout petit coin me suffira.



22430

Hourra! les ordonnances vont vite!... pour le service de la *mess*.



22431

— Permettez, camarade; indépendamment de la bosse du courage, vous devez avoir aussi celle de l'ingéniosité...



22432

Demandez le *Petit journal* et le *Journal illustré* :

Vous y verrez l'aventure extraordinaire qui vient d'arriver à une cuisinière qui avait avalé, soi-disant par mégarde, une pièce de cent sous et qui n'a rendu que quatre francs cinquante, dont son maître lui ayant demandé ce qu'elle avait fait du reste, cette fille coupable a prétendu que le reste était *dissous*.



22433

— Vous avez un joli linot; mais pourquoi donc le laissez-vous célibataire? c'est dommage.

— C'est que, voyez-vous, du moment où il appartient à l'armée, il ne peut pas se mettre en ménage sans la permission de ses chefs... et c'est difficile à obtenir.



22434

— Voilà, sergent, les hommes de *corvée* que vous m'avez demandés.

— C'est bien : vous allez me les mettre après ce bloc et me faire fabriquer — *illico* — un groupe allégorique de *Mars et Vénus*... Il faut que notre régiment ait aussi son chef-d'œuvre sur le front de bandière.

— Mais, sergent, ces hommes ne sont pas.....

— Et que ça marche militairement et rondement, ou je les bloque tous quatre... et vous avec.



22435

— Si encore on saurait seulement comment c'est fait, Mars et Vénus...

— Mars, c'est comme qui dirait un pompier habillé rien qu'avec son casque et son coupe-choux... et Vénus, c'est une dame très-chic, habillée avec rien du tout.



22436

— Ce farceur de Pilloux qui ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!... maintenant que le plus difficile est fait, le reste va marcher tout seul.



22437

PHOTOGRAPHIE MILITAIRE.

Pourvu que le numéro du shako, la poignée du glaive et les sept boutons de la tunique ressortent bien, la figure ressemble toujours assez.

Mêmes aspirations que ci-contre. Le photographe lui fera ses médailles en plus, sans augmentation de prix,... pourvu qu'il achète un cadre.



22438

JARDIN DE L'ALCAZAR, délices des troubades,
Que j'aime à savourer ta bière et tes roulades
Sous l'azur enfumé du ciel de Mourmelon!



22439

Quand on a rempli ses devoirs envers l'état (corvée de camp) et envers ses camarades (corvée de pain), on a le droit de se jeter sur le flanc en attendant la soupe — et des jours meilleurs,



22440

à moins qu'on ne préfère se livrer aux émotions du jeu de boules, émotions qui remplacent à peu près au camp celles de la pêche à la ligne pour les âmes naïves et les cœurs désœuvrés.

LA VÉRITÉ AU BAL.

PETIT CONTE FANTASTIQUE ET FORT MORAL.

C'est fête de nuit au Château des Fleurs.

Les guirlandes de verres de couleur, les ballons et les lanternes vénitiennes suspendus aux branches des arbres répandent dans les rues voisines une vive clarté.

L'orchestre joue une valse qui donne envie à toutes les concierges des environs de se mettre à valser devant leur porte.

Il y a une longue file de voitures, et il en descend des dames vêtues de toilettes magnifiques et surtout tapageuses.

Beaucoup de gens du quartier viennent assister à ce déballage.

Ne pouvant entrer dedans, ils se contentent de la vue extérieure.

Dans le nombre se trouve une jeune ouvrière qui regarde avec un œil d'envie toutes ces belles dames, tout ce luxe, toutes ces lumières, tout ce va-et-vient.

— Ah! se dit-elle en soupirant, ces femmes-là sont bien heureuses, pour elles la vie est une fête perpétuelle, une noce avec un continuel lendemain!

Tandis que moi je suis obligée de travailler depuis le matin jusqu'au soir.

Ces femmes ne font rien et ont des toilettes magnifiques, leurs doigts sont couverts de bagues et leurs bras chargés de bracelets.

Moi, je n'ai qu'une robe de jaconas. J'ai voulu m'acheter des boucles d'oreilles il y a huit jours, mais j'ai été forcée d'y renoncer. Elles coûtent vingt-cinq francs, et je n'ai que vingt francs dans ma tirelire pour mes achats de luxe.

Je couche dans une pauvre petite chambre, au sixième étage. Je n'ai qu'un lit de fer, deux chaises en paille, un fauteuil, une table et une commode. Ces femmes habitent de magnifiques appartements, elles ont des meubles, de l'argenterie, des porcelaines, des objets d'art.

Ces femmes, pour avoir tout cela, ne sont pas plus jolies que moi, au contraire.

Sans fatuité, je suis certaine que si j'étais bien habillée je serais une des mieux de ce bal.

Pour avoir leur bonheur, que faut-il faire? — Affirmer aux hommes qu'on les aime, quand cela n'est pas.

Dans la maison où je demeure il y a un vieux baron qui me fait la cour; j'ai toujours repoussé ses avances; j'ai envie de les accepter, car il est riche.

Moi aussi je veux avoir de belles toilettes, moi aussi je veux rouler voiture, moi aussi je veux venir aux fêtes de nuit du Château des Fleurs, moi aussi je veux...

LA VÉRITÉ *s'approchant d'elle.* — Petite sotte, veux-tu bien te taire.

L'OUVRIÈRE. — Qui me parle, et qui ose m'appeler sotte?

LA VÉRITÉ. — Moi, la Vérité, qui t'écoute depuis un instant, et qui suis révoltée de la résolution que tu sembles décidée de prendre. Mais tu es bien plus heureuse que tous ces gens qui entrent dans le bal...

— Quelle plaisanterie!

— Je puis te le prouver sur l'heure. Je vais te conduire à cette fête de nuit, et lorsque tu auras fait deux ou trois fois le tour du bal, tu seras convaincue, je l'espère.

— Mais je n'ai pas de toilette.

— Tu seras aussi invisible que moi.

La Vérité entraîne la jeune ouvrière au Château des Fleurs.

* * *

LA VÉRITÉ. — Vois-tu cette femme qui est assise dans ce fauteuil?

L'OUVRIÈRE. — Près d'elle vient de s'asseoir un étranger.

— Oui, un Anglais. Approchons-nous de cette dame nous allons savoir ce qu'elle pense.

— Mais comment cela?

— En pénétrant toutes les deux dans sa pensée.

LA BICHE. — Voici un Anglais qui vient de prendre place près de moi. S'il pouvait m'inviter à souper! Non, je n'aurai pas cette chance.

Dieu! que j'ai faim.

Dissimulons ces bâillements... Au fait, non, au contraire; si cet insulaire me demande pourquoi je bâille, je lui répondrai que je n'ai pas l'habitude de venir ici, et que je m'ennuie. Cela produit toujours un bon effet.

J'ai des crampes d'estomac. Cela n'est pas étonnant, j'ai mangé à mon déjeuner un œuf sur le plat. Et n'ayant pas d'argent, je n'ai pu dîner.

Cet étranger me regarde attentivement. J'ai envie de rougir, cela lui plaira peut-être.

Il détourne la tête maintenant.

Il regarde sa montre.

Il se lève.

Il s'en va.

Allons, si je veux oublier la faim, je dois rentrer chez moi et dormir le plus tôt possible!

LA VÉRITÉ *à l'ouvrière.* — Qu'en dis-tu?

L'OUVRIÈRE. — Vous me montrez là une bohême de l'amour.

LA VÉRITÉ. — Ne le sont-elles pas toutes? Approchons-nous maintenant de ces deux femmes qui causent ensemble. Tu vois que leur toilette ne laisse rien à désirer, et à la porte une victoria les attend.

PREMIÈRE DAME. — Comment! ma chère amie, vous voilà ici. Qu'il y a longtemps qu'on ne vous y avait vue!

SECONDE DAME. — Parbleu! mon Brésilien était jaloux comme un tigre et me défendait de me montrer en public.

— Vous n'êtes donc plus avec lui?

— Hélas! non.



2.441

— Que serchez-vous donc là, Poitevin?
— Je cherche du mouron pour la serine de madame Fritz qui m'a ordonné de ne pas revenir sans.



22442

— Vous allez me tondre tous les gazons de ces bordures; voilà des ciseaux, ayez-en soin, surtout! des ciseaux à broder.



22443

— Tiens! tiens! mais c'est charmant ici! charmant! charmant!... en y plaçant un tapis, avec un divan... et quelques fleurs... pour changer un peu l'air...
— Oui, ma bonne; mais ppprends garde! ne va ppppas trop au fond.

— Vous êtes brouillés?

— Depuis hier. Il a trouvé dans une armoire un petit jeune blond. Ne pouvant expliquer la présence de ce blond dans ce placard, mon Brésilien m'a quittée juste au moment où il devait me payer vingt mille francs de dettes. Ah! ma chère amie, mon embarras est grand.

— Je vous plains bien.

— Dans huit jours, on saisira tout chez moi si je n'ai pas payé ce que je dois. Voilà pourquoi vous me voyez ce soir à la fête de nuit du Château des Fleurs. Aujourd'hui, pour payer ma femme de chambre qui me réclamait un mois échu, j'ai été obligée d'emprunter trente francs à mon cocher.

— A votre cocher?

— Oui; c'est mon parrain.

***

LA VÉRITÉ *à l'ouvrière.* — Envies-tu toujours le sort de cette femme?

L'OUVRIÈRE. — Non; mais je commence à croire que vous avez raison. Cependant, cette jeune personne qui danse là-bas semble être heureuse; elle ne lève pas la jambe avec mélancolie.

— Tu crois que là est le vrai bonheur. Tu vas connaître ce qu'elle pense en faisant *la dame seule.*

LA DANSEUSE. — Ce soir, il faut absolument que je me fasse une position.

Je ne suis pas jolie, mais je puis avoir de la renommée en lançant un bon coup de jarret.

Déjà, depuis plusieurs jours, on fait cercle autour de moi, et on m'applaudit à la fin de chaque figure.

Tout va bien.

J'ai aperçu dans la foule deux chroniqueurs.

S'ils peuvent parler de moi, ma position est faite.

Un bon article, et je suis une femme lancée.

C'est égal, il est pénible de se faire une réputation par trente degrés de chaleur.

***

LA VÉRITÉ. — Qu'en dis-tu encore de celle-là?

L'OUVRIÈRE *soucieuse.* — Rien.

— Veux-tu cesser de travailler pour devenir une des célébrités de ces bals publics?

— Non.

— Tu as raison, ma pauvre enfant, car en gagnant trois francs par jour tu es encore plus riche que la femme qui a deux mille francs à dépenser par mois.

A. BRÉMOND.

LES COURONNES.

ÉTUDE DE CIRCONSTANCE.

I. — LA COURONNE DU COLLÉGE.

LE PROFESSEUR *faisant fonction de greffier.* — *Thème latin.* Premier prix : l'élève Duflambeau.

UNE VOIX DE FEMME *dans l'assistance.* — Ah! Henri!... L'émotion... la surprise.

UNE VOIX D'HOMME. — C'est rien... Remets-toi, madame Duflambeau... En bien, oui, c'est notre Polyte qu'est couronné... Bravo, Polyte!... De quoi! C'est pas permis à une famil'e de s'épancher?... Qu'on vienne donc m'insinuer quelque observation!... Je me saigne assez aux quatre membres pendant toute l'année pour avoir le droit de crier pour notre argent... Bravo, Polyte!... Tiens! regarde-le... si on dirait jamais un fils de fruitiers... V'là qu'il embrasse M. l'inspecteur... Polyte, donnes-y-en un aussi pour moi, à ce cher homme du bon Dieu!... Bravo, Polyte!!!

II. — LA COURONNE DE COMTE.

Un monsieur lisait une lettre :

— Telles sont, monsieur, les conditions auxquelles il me sera possible de vous faire obtenir le titre de comte du grand-duché de Crakensberg... Six mille francs comptant, c'est roide.

Mais quand on a gagné trois millions dans les cassonnades et qu'on a de l'ambition...

Comte du grand-duché de Crakensberg, cela sonne!...

Que diront seulement mes parents, les Claquinet, du Grand-Charonne?

Bah! si ils disent quelque chose, j'en serai quitte pour ne plus les voir.

Je jouerai à qui perd gagne.

Ecrivons que nous acceptons les six mille comptant.

III. — LA COURONNE DE ROSIÈRE.

« Mon petit Bastien,

» Tu sais que c'est la semaine prochaine qu'on doit procéder à l'élection d'une rosière.

» Pour lors qu'il faut ne plus nous donner des rendez-vous dans le bois, près de la mare aux Grenouilles.

» Tu comprends que si quéqu'un nous apercevait, il pourrait faire des médisances...

» Ce n'est du reste qu'un moment à passer, et quand l'élection sera faite, je t'écrirai de toutes les façons.

» A bientôt, mon petit Bastien.

» CLAUDINE CHAMPIN. »

IV. — LA COURONNE DE THÉATRE.

Le fort ténor est en scène :

Ah! viens, viens, je cède éperdu...

Eh bien, qu'est-ce qu'ils font, ces animaux-là? Ils ont donc oublié le signal?...

Je leur avais dit : Vous me jetterez la couronne quand, à la fin de l'acte, je me gratterai l'œil gauche. . J'ai gratté, et...

Au transport qui m'enivre,
Au transport qui m'enivre...

Les brutes!...

Ayez donc confiance dans vos domestiques... Je leur ai fait donner exprès une avant-scène...

Ils me regardent encore!...

Et la couronne!...

Une couronne de cent cinquante francs!...

Ton amour, ton amour m'est rendu.

Avec les feuillages dorés!

Ils ont peut-être mangé l'argent.

Pour t'aimer, je veux vivre!

Ah!... je l'entrevois...

Une, deux, ça y est!...

Le fort ténor se baisse pour ramasser la couronne.



22444

— Le caporal qui veut qu'on porte son balai! en v'là une idée! Je trouve que c'est déjà bien assez joli de le traîner... par la chaleur qu'il fait.

— Et moi je dis que c'est encore de trop.



22445

— Caporal, devinez pourquoi les bourgeois qui vient visiter le camp ils ont l'air d'être des déserteurs... c'est parce qu'ils sont conduits de *brigade en brigade*.

— Et toi, gros malin! devine pourquoi je te flanque deux jours de consigne... c'est pour t'apprendre à me causer sans que je t'interpelle, et à me tenir des discours sabrenus.



22446

— Aux armes! aux armes! voilà des dames qui viennent par ici... le premier qui n'est pas chaussé et culotté dans une minute!... enlevé!



22447

— C'est l'emblème de la guerre; j'y ai travaillé plus d'un mois, eh bien! vous verrez qu'après la levée du camp le génie détruira celle-ci comme les autres... rien n'est conservé! c'est désolant!

— Désolant! désolant! désolant!... en usez-vous?



22448

— Je crois que la tente *fuit*.. v'là la pluie qui tombe des gouttes.

— C'est étonnant, elle ne fuissait pas hier... il y a toujours quelque chose de nouveau, dans ce fichu camp.



22449

— On a beau arracher cette maudite herbe des chemins, elle repousse toujours!... on dirait que la nature le fait exprès pour se ficher de nous... si je savais ça?...

Le public est piqué d'enthousiasme.

LE FORT TÉNOR *souriant avec amour*. — Les canailles! les feuilles ne sont qu'argentées. Ils auront bu le vin pur!

V. — LA COURONNE DE FLEUR D'ORANGER.

Est-il assez laid, mon futur?

Et vieux!

Mais s'il se figure que je m'amuserai à lui tenir les os de la tête.

J'aurais dû me faire faire par contrat une donation entre-vifs.

Au moins j'aurais pu ensuite agir comme j'aurais voulu.

Oui, va, je te conseille de me regarder avec des yeux tendres.

Cela le rend plus affreux encore.

J'aurais dû exiger une hypothèque pour la somme qu'il m'a reconnue...

Dieu! que cette journée me semble longue!...

Et courte!...

VI. — LA COURONNE D'IMMORTELLES.

L'héritier suit le convoi.

Il plonge convulsivement sa tête dans son mouchoir.

— Hi! hi!...

LES ASSISTANTS. — Quelle affliction!

— Pauvre jeune homme!

— Noble cœur!

L'HÉRITIER. — Hi! hi!...

LES ASSISTANTS. — Ça fend l'âme!

— C'est navrant.

— Il l'aimait tendrement.

On arrive ainsi aux abords du cimetière.

L'HÉRITIER *à un intime, supra voce*. — Va lui acheter trois couronnes... Pas plus de trente sous pièce... C'est bien assez bon pour un vieux ladre comme il l'était!

PAUL GIRARD.

L'AUTEUR QUI NE VEUT PAS ÊTRE JOUÉ.

Par cette température plus que tiède, on s'explique qu'un auteur ne soit pas pressé de faire représenter une pièce sur laquelle il fonde de grandes espérances.

Il ne tient pas à toucher dix francs pour tous droits d'un ouvrage formant spectacle complet.

Aussi le plus mauvais tour qu'un directeur puisse jouer à un auteur, c'est de lui dire, un jour de trente-trois degrés de chaleur :

— Mon cher ami, je fais relâche demain, pour commencer les répétitions générales de votre pièce.

— Comment, déjà! s'écrie l'auteur avec désespoir. Cependant le spectacle que vous donniez ces temps-ci était très-amusant.

— C'est possible; mais je ne faisais pas un centime de recette. Hier, il n'y avait pas un chat dans la salle. En donnant un ouvrage nouveau, je parviendrai peut-être à attirer le monde à mon théâtre.

— Attendez jusqu'au 1er septembre.

— Non pas; votre pièce me plaît, et je suis certain qu'elle parviendra à combattre les chaleurs.

— Quand même elle serait un succès, on ne fera que le quart du maximum des recettes.

— Cela sera magnifique pour moi.

— Je n'en dirai pas autant. Le quart ne me suffit pas, je demande le maximum.

— Enfin je vous ai prévenu, mon cher, je vous prie donc d'assister demain à la répétition générale.

Tel fut l'entretien que mon ami Baudrillard, auteur en renom, eut ces jours derniers avec le directeur du théâtre ***.

***

Le lendemain, Baudrillard alla au théâtre avec autant d'entrain qu'un condamné à mort en a quand il se rend à l'échafaud.

— Pour que mon directeur fasse ses frais, je suis obligé de me sacrifier, murmura-t-il. Oh! c'est affreux! Cependant ma pièce n'est pas encore jouée, tout espoir n'est donc pas perdu, car j'ai mon idée.

Au sixième relâche, les rôles étaient sus par tous les acteurs.

— Ça marche parfaitement, dit l'impresario en se frottant les mains, nous pourrons donner la première demain.

— Ça marche parfaitement! répéta l'auteur en faisant la grimace, je ne suis pas de votre avis.

— Comment cela?

— Je trouve que la deuxième scène du troisième acte est insensée.

— Vous croyez?

— Je n'ai pas d'amour-propre, moi, je ne trouve pas bien tout ce que je fais. Cette scène ne manquerait pas d'être sifflée, il faut que je la change.

— Ce changement ne vous prendra pas beaucoup de temps, n'est-ce pas?

— Deux ou trois jours à peine.

— Tant que ça!

— Je ne travaille pas à la vapeur.

— Cependant...

— Vous me permettrez bien de manger et de dormir?

— Je vous accorde les trois jours que vous me demandez. Vous devriez bien travailler aussi la nuit, car par ces fortes chaleurs on n'a pas de sommeil.

— Je travaillerai nuit et jour, et je ne me donnerai même pas le temps de prendre un bouillon.

— Vous exagérez les choses, mon ami.

***

Quelques jours après, tout marche pour le mieux.

Au milieu de la répétition, l'auteur s'approche de l'impresario, et désignant une jeune ingénue, il dit :

— Il faut absolument retirer le rôle à mademoiselle Virginie.

— Pourquoi? elle s'en acquitte fort bien.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle est dans une position intéressante, comme on dit en Angleterre?

— Néanmoins elle pourra jouer dans votre pièce pendant quelques semaines.

— Tout le monde se moquera d'elle.

— Pourquoi?

— Virginie remplit le rôle d'une jeune fille qui sort de pension. Si on voit qu'elle est enceinte, cela produira un singulier effet.

— C'est vrai. Mais vous auriez dû m'en faire la remarque lorsque nous avons distribué les rôles.

— Je n'y ai pas pensé. Nous donnerons donc le rôle à une autre actrice, à mademoiselle Julia, par exemple.



22450

Ordre du colonel

Les cantinières s'étant rendues à Paris pour y recevoir le prix de vertu, le service des rafraîchissements pour la fête de ce soir sera fait par trois sapeurs en grande tenue, sans hache, mais ornés de leurs plus gracieux sourires. Pendant ce temps, la musique, placée dans un bosquet voisin, fera entendre des morceaux appropriés à la circonstance.



22453

— Permettez-moi de vous présenter madame qui désire voir la fête et qui n'osait pas venir.

— Comment donc! mais madame... assurément... au contraire... allons *prendre* quelque chose, en attendant le dîner.



22455

C'est encore ce gueux de Pyrame qui traite *ses invités*!



22451

— Aussitôt que le rideau sera levé, vous vous tiendrez de chaque côté du théâtre, fixes, immobiles et sérieux;... le premier qui aura seulement l'air de sourire...

— Soyez tranquille, mon capitaine, je ne ris jamais qu'en dedans.

— Et moi, mon gabdaine, ché ne ris que quand ché suis tutt seul.



22456

On lit dans l'*Impartial mourmelonien* :

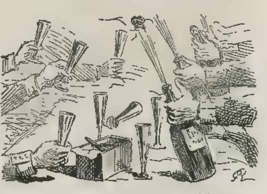
« ... Rien de plus gracieux et en même temps de plus pittoresque que ces arcades de verdure et de fleurs supportées par de magnifiques sapeurs, qui, l'œil farouche, la barbe hérissée et la torche au poing, formaient par leur aspect terrible un délicieux contraste, etc., etc. »



22452

— Qu'avez-vous donc, Freischutz, qui vous égaye si fort?

— Machor, je fais vus tire : agduellement qué ché ne suis blus te serfice, cho ris tes bédisses qué cett sacridisti te Guignol il tisai, hier soir à son femme.



22454

Des salves d'artillerie annonceront, comme d'habitude, l'ouverture, le milieu et la fin de la fête. (*Extrait du programme.*)



22457

Déjà minuit! tout à l'heure il va faire jour... ce ne serait vraiment pas la peine d'aller se coucher si l'on n'avait pas épuisé ses munitions.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

— Comme c'est contrariant!... Juste au moment où nous devions représenter la pièce!

— Le rôle n'est pas long, ce changement ne retardera la première que de quatre ou cinq jours.

— C'est énorme! Pendant ce temps-là, je suis obligé de payer les artistes.

— Oui, mais vous n'avez pas de gaz.

***

Tous les matins, Baudrillard court consulter le baromètre : il examine avec soin s'il baisse.

Mais l'aiguille persiste à marquer le beau fixe.

— Maudit ciel bleu!... Maudite chaleur! s'écrie l'auteur avec désespoir. Tout le monde est à la campagne, on représentera ma pièce devant les banquettes, les journalistes se garderont bien de venir s'enfermer dans une salle de spectacle, et d'abord ils voyagent tous en ce moment. En hiver, lorsque je donne une première, je reçois quinze cents demandes de places; mais aujourd'hui, si je rencontre un ami, il se sauve de moi comme d'un pestiféré; il a peur que je ne lui fourre un fauteuil d'orchestre dans la poche. Ah! je suis bien à plaindre!

Et en disant cela, il se jette dans un acteur qui se rend au théâtre.

— Où allez-vous? lui demande-t-il.

— Je vais répéter, parbleu!

— Venez avec moi à la campagne, je vous paye une partie de plaisir à Bougival.

— Je manquerai donc ma répétition générale?

— Ne craignez rien, ne suis-je pas l'auteur de la pièce?

— Mais les règlements!

— Soyez tranquille, je vous ferai excuser.

L'auteur emmène l'artiste à Bougival et le fait rester trois jours avec lui.

Il lui paye toutes les dépenses, et tâche de le distraire le plus possible pour qu'il ne s'ennuie pas trop.

Il le garderait plus de trois jours, mais il trouve que l'acteur abuse un peu de la position et fait trop de dépense.

Il le renvoie donc, pensant trouver une autre idée ingénieuse pour retarder la représentation de son œuvre.

***

A peine arrivé à Paris, il va trouver une des actrices, Estelle, la plus gourmande de la troupe.

— Ma chère, lui dit-il, je suis enchanté de vous; vous jouez on ne peut mieux le rôle que je vous ai confié.

— Je vois avec plaisir que vous reconnaissez que j'ai du talent.

— Pour vous récompenser, je viens vous inviter à faire un bon dîner au pavillon d'Armenonville. Acceptez-vous?

— Parbleu!... plutôt deux fois qu'une.

— Partons donc.

Baudrillard commande un festin de Balthazar.

— A propos, dit l'actrice, on joue votre pièce demain.

— Ça n'est pas sûr.

— Pourquoi? Tout est prêt : les affiches annoncent aujourd'hui le dernier relâche.

— Il peut encore arriver quelque anicroche.

— Quoi donc?

— Je ne sais, répondit l'auteur en mettant dans l'assiette de sa convive un morceau énorme de homard.

Le lendemain, le médecin du théâtre accourt dans le cabinet directorial.

— Mon cher, on ne pourra jouer ce soir.

— Pourquoi?

— Estelle a une indigestion des plus fortes!

— Sapristi! mais il y a donc un mauvais génie qui empêche la représentation de cette pièce nouvelle?

— Ce mauvais génie, je crois l'avoir deviné.

— Qui est-ce?

— L'auteur en personne, car c'est lui qui a payé à dîner à Estelle.

— Je m'en doutais. Ce farceur-là veut que l'on attende le mois de septembre pour donner sa pièce. Mais je triompherai de son obstination.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Il a un oncle fort riche qui habite Bordeaux. Je vais faire courir le bruit que ce précieux parent est très-malade, alors Baudrillard s'empressera de prendre le chemin de fer pour se rendre auprès de son oncle.

— Et en son absence vous donnerez sa pièce?

— Ça n'est pas plus malin que ça.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Quel remue-ménage!

Ce ne sont que fanfares, fleurs, lauriers, banderoles, croix d'honneur, lampions, livres dorés sur tranche! On ne sort d'une fête que pour tomber dans une autre.

Le Charybde et le Scylla des réjouissances d'août!

Les journaux ne sont remplis que de :

« *Jeunes élèves,*

« *C'est toujours avec un nouveau plaisir...* »

Suivons le monde!

C'est-à-dire occupons-nous des sujets en vogue.

Un mien ami froissé de son héritier qui n'a pas même obtenu à sa distribution un prix de croissance.

A l'issue de cette cérémonie, le jeune cancre arrive à la maison paternelle, où se trouvaient réunis quelques parents.

Entre autres une cousine de douze printemps, pour laquelle le gamin rime déjà des acrostiches.

Naturellement le mien ami, peu satisfait du résultat des travaux de son rejeton, l'accueille par une semonce que clôt efficacement un allongement d'oreilles.

Mais le bambin se redressant avec une pose à la Frédérick et désignant la mioche de ses rêves :

— O mon père!... pas devant elle, de grâce!... pas devant elle!!!

***

Tout cela n'empêche pas les canards de barboter.

Pour eux l'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces.

Témoin celui-ci, d'une venue colossale, et qui a fait le tour de tous les faits divers :

— Un nageur, qui prenait hier, à Étretat, un *bain de mer*, laissa glisser de son doigt une pierre d'un grand prix.

Une *carpe* qui passait d'aventure l'avala, et...

Inutile d'aller plus loin.

La carpe devenue tout à coup poisson de mer suffit à mon bonheur et au vôtre.

C'est le pendant du serpent que le *Constitutionnel* a tort de tant délaisser depuis quelques mois.

***

Avec la fête du 15 août, fond sur Paris une avalanche départementale, suburbaine et agreste, qui inonde rues et places.

Huit jours d'avance, ces caravanes se promènent, bras pendants, autour de tous les monuments dits publics et dans tous les jardins ou squares qu'ils peuvent rencontrer.

Avant-hier, dans le jardin du Luxembourg cheminait un quatuor de badauds tombés de je ne sais quel chef-lieu de canton.

Ils parlaient.... car ça parle — et beaucoup.

J'écoutai.

Et l'un d'eux, — le chef de la bande, un malin qui avait déjà vu Paris, disait aux autres d'un ton capable :

— Venez-vous-en voir un peu par ici dans la Pépinière, que je vous montre la statue de la *Vieille Léda.*

Nota. — *Velléda* pour les étrangers et les adolescents non encore reçus bacheliers.

***

Toujours autour de la fête du 15 août.

Les saltimbanques, fidèles à ce rendez-vous annuel, avaient même cette année devancé l'heure solennelle.

Parmi eux une femme à barbe.

Attaché par des liens de sympathie à cette spécialité dont j'ai narré jadis l'histoire, je pénétrai dans la baraque.

La dame parut.

— Messieurs, j'ai vingt-sept ans.

Je suis native de Corse.

Mon sexe.....

— Dis donc, papa!... interrompit en entrant soudain un petit bonhomme qui ignorait que *madame son père* fût en séance.

Tableau!

***

Une entreprise d'un genre spécial est en voie d'organisation.

Il s'agirait de créer une compagnie qui déposerait chez tous les marchands de tabac des parapluies qu'on louerait au public à raison de trente centimes par averse.

Pareille chose a déjà été — si j'ai bonne mémoire — essayée sans succès, il y a une douzaine d'années.

Espérons que la seconde édition aura plus de succès que la première.

***

Age d'or! naïveté enfantine!

J'en citais au début un exemple concluant.

Celui-ci l'est davantage encore.

Des petites filles crinolinées comme des biches jouaient jeudi dans un des quinconces des Champs-Élysées rajeunis.

Le jeu se termina — je ne sais pour quel motif — en querelle subite.

Et l'on en vint aux mots :

— Petite sotte!

— Taisez-vous!

— Taisez-vous vous-même, vous n'êtes qu'une fichue bête!

Un vieux monsieur, qui avait ouï le propos malsonnant, veut placer un bout de morale, et interpellant la délinquante :

— Fi! mademoiselle!... que c'est vilain!

— Quoi donc, monsieur?

— Qui est-ce qui vous a appris à parler ainsi?

— Dame! monsieur, c'est maman, qui appelle petit père comme cela toute la journée.

***

Oh! les pavés de l'ours.

Ce sont les seuls qui — dans les âges les plus reculés, survivront toujours au macadam.

Je cueille par exemple dans les parterres de la quatrième page cette réclame, qui a été évidemment rédigée par l'éditeur de M. Feydeau dans l'intention de lui être agréable.

Jugez-en :

— Conçu dans une gamme des plus tendres, ce roman accuse chez M. Ernest Feydeau *un changement complet de manière.*

L'amour du bien, des nobles actions, a inspiré cette fois l'auteur du *Mari de la danseuse*...

Hein!... Est-ce joli!

N'admirez-vous pas le *changement complet de manière*, qui consiste en ce que l'amour du bien et des nobles actions inspire *cette fois* M. Feydeau!

En termes clairs et nets, cela signifie simplement que d'habitude c'est l'amour du mal et des mauvaises actions qui l'inspirent.

Ah! oui! ah! oui!... La Fontaine a raison.

Jamais un bon ennemi n'en dirait de pareilles.

***

C'était à la représentation de je ne sais plus quelle rapsodie indigeste.

Un journaliste rencontre dans les couloirs Victorien Sardou.

La conversation s'engage.

— Et comment allez-vous?

— Très-bien, merci!

— Et le château de Marly?

— Il va bien aussi.

— Vous travaillez toujours autant?

— Toujours.

— Ah çà, mais quand diable dormez-vous?

— Quand j'assiste à une pièce comme celle de ce soir, répond Sardou avec conviction.

***

Dont voici le pendant :

Point vous n'ignorez que les plus vastes projets de rénovation s'agitent autour de tous les emplacements qui peuvent être bons à une entreprise théâtrale.

Parmi les maisons les plus guignées est certain grand établissement de lits de fer, dont les proportions colossales se prêteraient aux combinaisons les plus variées.

Dernièrement encore des amateurs se présentent. On pourparle.

— Et ce serait pour un théâtre, demande le propriétaire.

— Non. Pour une salle de concerts.

— Pour une salle de concerts! Faudra-t-il vous laisser quelques-uns de mes lits?

Pierre Véron.

Un livre fort intéressant vient de paraître chez Dentu, il a pour titre *la Passion de mon oncle*. L'auteur est M. Charles Maquet, c'est le frère de celui qui fut longtemps l'heureux collaborateur d'Alexandre Dumas.

Si famille oblige, M. Charles Maquet n'a pas manqué à ses devoirs. Son roman n'est pas taillé sur le modèle de ceux du vicomte Ponson du Terrail, mais c'est une charmante étude de mœurs semée de scènes spirituelles et amusantes; son succès nous semble assuré.

Au mois d'août, le mois d'excursions dans les montagnes, nous ne saurions trop recommander le charmant *Voyage d'un artiste en Suisse*, du célèbre chiromancien Desbarrolles, déjà à sa troisième édition. Le voyage se fait dans la plus belle partie de la Suisse : là chaque auberge est indiquée à chaque étape, la route décrite avec soin, et, tout en apprenant les secrets économiques, on comprend aussi tout le charme du voyage par des descriptions pittoresques, animées et pleines d'une véritable poésie.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 451. — 1864. Prix du numero : 35 centimes. 20 Août.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

LES BAIGNEURS, — par H. Daumier.



Se contentant de prendre un bain d'air.



BAIGNEURS [illegible]. — L'effroi des poissons !

REVUE DES MODES NOUVELLES, — par STOP.



22460

— Faudrait pourtant voir à ne pas tant faire le fier parce qu'on a des manches à gigot!
— Des manches à gigot!... quelque chose de rare!... j'en ai aussi, moi... dans ma cuisine.



22461

— Eh bien, après?.. quand nous serions bâtis comme ce gaillard-là... à quoi ça nous servirait-il?



22462

— Ah! mon Dieu, Mariette, qu'est-ce que c'est que ça que je trouve dans ma corbeille de mariage?
— Dame, mademoiselle, c'est un tire-bottes!



22463

— On critique les chapeaux noirs; pourquoi? Parce qu'il y a des maladroits qui ne peuvent entrer quelque part sans se cogner la tête!

REVUE DES MODES NOUVELLES, — par Stop (suite).



22464

— Maman, c'est ce monsieur qui a deux queues de vache au menton... tu sais?...



22465

— Des casquettes... des paires de bottes... retirons-nous, mon cher, il doit y avoir des demoiselles qui se baignent par là.....



22466

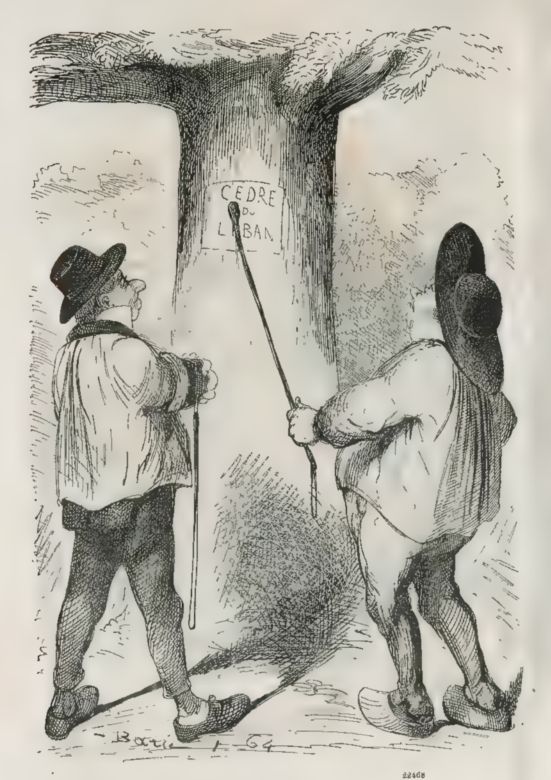
— Madame, c'est mademoiselle qui ne veut pas que je la botte...



22467

— Je ne sais pas si tout le monde est de mon avis... mais je trouve toutes ces modes-là aussi ridicules qu'exagérées!

LES PAYSANS, — par Baric.



22468

— N'en v'là-t-i' n'un bel *âbre!*... quéqu' ça peut être?
— Y a-t-i' point son nom? là, d'écrit?... Cèdre du Liban.
— C'est tout d' même un bel *âbre!* .. c'est i' grand dommage que c'est pouint un chêne!...



22439

— Qu'avez-vous donc fait de mes caoutchoucs neufs? je les cherche depuis plus d'une heure!
— J' les ai dans les pieds, madame...
— Comment! vous les avez dans les pieds?
— Oui, madame; madame m'a défendu de sortir avec ses vieux caoutchoucs; alors j'ai pris ses neufs.

QUAND LES JEUNES FRANÇAIS S'AMUSENT.

(*Une gare de chemin de fer quelques instants avant l'arrivée du train.*)

BERTRAND. — Oh! hé! Gros-Minet!

AUGUSTE. — Gros-Minet! Oh! hé!

VOLAGE. — Laissez-nous donc tranquille avec votre Gros-Minet.

AUGUSTE. — La gaieté serait-elle proscrite dans cette banlieue?

VOLAGE. — Non, mais ce Gros-Minet est bête comme tout.

(*MM. Bertrand et Auguste s'empressent d'accéder au désir de leur ami en évoquant Gros-Minet avec une nouvelle ardeur.*)

MADAME VAUTRIN *à son mari.* — Mon ami, qu'est-ce que c'est que ce Gros-Minet?

M. VAUTRIN. — Je vais le demander au plus raisonnable de la bande. (*A Volage.*) Monsieur, ce nom de Gros-Minet, c'est sans doute le sobriquet d'un de vos amis?

VOLAGE. — Non, monsieur, Gros-Minet n'existe pas; c'est un nom en l'air que l'on choisit en partant le matin et qui sert toute la journée.

M. VAUTRIN. — Qui sert à quoi?

VOLAGE. — Vous le voyez : à hurler de quart d'heure en quart d'heure.

M. VAUTRIN. — Je vous remercie, monsieur.

BERTRAND. — Oh! hé! Gros-Minet! oh! hé!

MADAME VAUTRIN. — Eh bien, où est-il ce Gros-Minet?

M. VAUTRIN. — Il n'y est pas.

— Comment, il n'y est pas?... mais puisqu'ils l'appellent depuis qu'ils sont ici.

— Ça leur sert à hurler.

— Bien obligé.

BERTRAND *imitant le bruit d'une locomotive.* — Pssi! psiii!... rump! rumpp! rumppp!

AUGUSTE. — Ce n'est pas ça du tout.

(*Une lutte s'établit entre les deux farceurs à qui fera le mieux la charge de la Crampton.*)

VOLAGE. — Finissez donc; vous êtes plus tannants que nature.

BERTRAND. — Mantes! dix minutes d'arrêt!

AUGUSTE. — Messieurs les voyageurs... en voiture!

GRÊLON. — Tiens! c'est vous!

BERTRAND. — Tiens! c'est lui! Qu'est-ce que t'as fait depuis ce matin?

GRÊLON. — Resté en forêt toute la journée. J'ai mes poches pleines de lézards, de couleuvres et de vipères.

(*Quelques dames s'éloignent du naturaliste avec un empressement marqué.*)

AUGUSTE. — Tu as négligé les crapauds?

GRÊLON. — Pardon, j'en ai un dans chaque botte.

AUGUSTE. — A la bonne heure! cet oubli m'attristait.

BERTRAND. — As-tu rencontré Gros-Minet?

GRÊLON. — Pas quitté de la journée. Oh! hé! Gros-Minet! oh! hé!

VOLAGE. — V'là le train.

(*Les cris redoublent en entendant le sifflet de la locomotive.*)

AUGUSTE. — Ce n'est pas pour nous; nous ne partons qu'à neuf heures quinze.

GRÊLON. — Encore un quart d'heure d'attente.

Voulez-vous... voulez-vous... voulez-vous accepter mon bras?
La dame ne répondait pas.

(*La ronde du* Brésilien *n'ayant pas rallié toutes les sympathies, chacun de ces messieurs entonne un chant différent.*)

UN MORALISTE. — Quel tapage insupportable! (*A Auguste.*) Seriez-vous assez bon, monsieur...

AUGUSTE. — Je le suis; montez en voiture.

— ... Pour me dire quelle sorte de plaisir vous éprouvez à vociférer ainsi?

— Je n'en éprouve aucun, monsieur.

— Ah!

— Seulement il est d'usage dans tous les trains d'agrément de crier, et nous crions.

BERTRAND. — Nous remplissons notre mandat.

AUGUSTE. — C'est une mission.

GRÊLON. — Un apostolat.

LE MORALISTE. — Fort bien. Et le lendemain, est-ce que vous pouvez encore parler?

BERTRAND. — Mal! oh! très-mal. Quantité de cordes vocales sont brisées ou détendues dans notre piano, mais on se rend cette justice qu'on a contribué au bonheur de la France dans la mesure de ses faibles moyens, et l'on

LES PAYSANS, — par Baric (suite).



22470

— Vous ne connaîtriez pas une bonne, mère Jeannette?
— Ma chère mignonne, je n'en connais, en varité pouint! quand je dis que j' n'en connais pouint, j'en connais n'une; mais pour dire que je la connais, je ne la connais pouint.



22471

— Regarde donc, gars, quoiqu'i fabriquiont là, d'*aluminium?*
— C'est du latin, quoi donc!

s'endort dans la paix du Seigneur avec le calme d'une conscience pure et enrouée.

GRÊLON. — Attention! on entre dans la salle d'attente. Bousculons-nous les uns les autres!

MADAME VAUTRIN. — Je vous en prie, monsieur, ne poussez pas comme ça.

GRÊLON. — Mille pardons, madame Gros-Minet; je ne vous remettais pas.

TOUS CES MESSIEURS. — Oh!... hé!... ah!... etc.

AUGUSTE. — Vite! plaçons-nous contre la porte de la barrière.

GRÊLON. — Nous monterons les premiers en wagon. (*Au gardien.*) Vous seriez bien aimable de nous ouvrir, cantonnier.

LE GARDIEN. — ...

GRÊLON. — Nous payerons votre amende si le besoin s'en fait sentir.

LE GARDIEN. — ...

BERTRAND. — Et, à la rigueur, je vous décorerais de mes ordres.

LE GARDIEN. — ...

GRÊLON. — Gros-Minet, ouvrez-nous?

AUGUSTE. — La cour, Gros-Minet! Chapeau bas, messieurs!

LE GARDIEN. — ...

GRÊLON. — C'est différent; fallait donc le dire tout de suite.

VOLAGE. — Laissez-le donc tranquille, cet homme; il fait son devoir.

GRÊLON. — Voyons, est-ce que je ne fais pas le mien?

AUGUSTE. — Place! place! voilà le train.

(*La porte est ouverte, et la meute se précipite à l'assaut des wagons.*)

BERTRAND. — Par ici! par ici! Ils ne sont que six dans ce compartiment.

UN PÈRE DE FAMILLE. — Pardon, nous sommes sept; il n'y a de place que pour trois.

GRÊLON. — Oh! en se serrant un peu...

LE PÈRE DE FAMILLE. — Monsieur, vous n'entrerez pas; nous sommes au complet.

GRÊLON. — Vous voulez me séparer de mon tuteur? c'est ça qui serait scandaleux.

UN CONDUCTEUR. — Une place à côté. Entrez là.

GRÊLON. — Quand on vous dit que j'ai ma pauvre tante souffrante dans ce compartiment.... N'est-ce pas, tantante?

AUGUSTE *en voix de tête.* — Qu'on me rende mon neveu ou j'en fais une maladie.

(*Le conducteur enlève Grêlon et le fourre, malgré ses protestations, dans le compartiment incomplet.*)

BERTRAND. — C'est amusant d'être séparé de ses parents Oh! hé! Gros-Minet!

GRÊLON *répondant.* — Ils dorment tous ici.

BERTRAND. — Sois tranquille, j'aurai soin de tes vipères; elles sont bien emballées dans les poches de ma redingote.

(*En apprenant ce détail, la partie féminine du wagon pousse des cris d'effroi.*)

LE PÈRE DE FAMILLE. — Vous auriez des reptiles sur vous, monsieur?

BERTRAND. — Oui, monsieur; voulez-vous les voir? Je puis les exhiber.

— Gardez-vous de cela, je vous prie.

— Il y en a une qui a des crochets longs comme ça.

— Ce fait est de la dernière imprudence.

UNE JOLIE BLONDE. — Papa, j'ai peur.

BERTRAND. — Ne craignez rien, mademoiselle, mes bêtes sont gorgées: elles ont mordu aujourd'hui sept personnes.

AUGUSTE. — Dont cinq sont mortes seulement.

LA JOLIE BLONDE. — O papa! papa!

LE PÈRE DE FAMILLE. — Calme-toi, mon enfant; pour te mordre, il faudra qu'elles me passent sur le corps.

BERTRAND *se tortillant comme un ver coupé.* — Aïe!... aïe!... sapristi!

AUGUSTE. — Qu'y a-t-il?

BERTRAND. — J'en sens deux qui se battent... et ma poche a un trou.

AUGUSTE. — Prie une de ces dames de t'y faire un point.

(*Cris d'horreur jetés avec ensemble.*)

BERTRAND. — Oh!... en voilà une qui se sauve... Je ne la tiens plus que par la queue; heureusement qu'on sait son métier de charmeur de serpents.

LE PÈRE DE FAMILLE. — Monsieur, votre conduite est inqualifiable.

BERTRAND. — J'en suis le premier puni, monsieur, car mon corps n'est plus qu'une plaie.

LA JOLIE BLONDE *effarée.* — Papa, j'en sens une!

LE PÈRE DE FAMILLE. — Quand je te dis que non. (*A Bertrand.*) Tuez-les, monsieur, tuez-les séance tenante.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



22472

— A propos de votre *flamme*, ça me fait penser que j'ai devant le feu un gigot qui doit brûler...

— Mademoiselle Zénobie, je vous croyais des sentiments plus distingués, mais je m'aperçois que vous n'êtes qu'une cuisinière... au physique et au moral... et pas autre chose.



22473

— Voyons, Laïde, tout à l'heure tu voulais sortir, actuellement tu ne veux plus... qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice?... avec toi si je sais sur quel pied danser, je veux que le diable m'emporte!

BERTRAND. — C'est bien ce que je fais, j'en suis à ma septième, mais celle-là a la vie joliment dure... aïe!... ça y est. Ne vous dérangez pas, je vais jeter les cadavres par la fenêtre.

(*Tout le monde plonge sous les banquettes.*)

BERTRAND. — Là... n'ayez plus peur maintenant, il ne me reste plus que trois amis de l'homme.

LE PÈRE DE FAMILLE. — Des lézards?

BERTRAND. — Non, monsieur... des crapauds.

(*Nouvelle émotion chez les dames.*)

LE PÈRE DE FAMILLE. — Toute une ménagerie!

GRÊLON *criant de son wagon.* — Ma tante! ma pauvre tante! Gros-Minet vient de se jeter sur la voie!

LA JOLIE BLONDE. — Un chat, papa?

AUGUSTE. — Non, mademoiselle... un humain! priez pour lui.

(*Le train entre en gare, et la sortie des wagons est aussi tumultueuse que possible.*)

BERTRAND *renversant tout sur son passage.* — Place! place aux ambassadeurs japonais!

LE PÈRE DE FAMILLE. — Quel trajet direct odieux!

VOIX DANS LE LOINTAIN. — Oh! hé! Gros-Minet! oh! hé!

LE MORALISTE. — Décidément le singe est un homme perfectionné.

LOUIS LEROY.

QUI AURONS-NOUS POUR L'OUVERTURE DE LA CHASSE?

ÉTUDES DE MŒURS CONJUGALES ET CYNÉGÉTIQUES.

— C'est décidément le 24 août que les perdreaux seront bons à manger cette année; l'arrêté préfectoral qui le déclare sera affiché demain, il s'agit maintenant de savoir qui nous inviterons cette année pour l'ouverture de la chasse. C'est là-dessus, chère amie, que je viens vous consulter.

— Moi! vous pouvez bien inviter qui vous voudrez; vous savez, Etienne, que j'ai toujours le plus grand plaisir à recevoir vos amis.

— Vous êtes la plus aimable des femmes, ô mon Eulalie, mais j'ai là ma liste de l'année dernière; nous allons la passer en revue. Voyons, que pensez-vous de

M. CHAUMONTEL.

— Invitez-le si vous voulez : j'ai le temps.

— Le temps de quoi?

— D'envoyer ma femme de chambre passer huit jours chez ses parents.

— Elle choisit bien son temps pour demander un congé!

— Elle ne m'a rien demandé du tout, monsieur; c'est moi qui crois devoir m'en séparer. Que voulez-vous? Justine est une fille sage, elle n'est pas habituée à ce qu'on lui prenne la taille dans les escaliers en fredonnant : Petite bonne agaçante et jolie ...

— Comment! ce vieil avoué de Chaumontel se permet...

— Demandez à Javotte, la fille de basse-cour; elle allait être rosière, lorsqu'il a plu à votre ami de la poursuivre de ses hommages; un conseiller municipal l'a vu qui lui prenait le menton en l'appelant : Jeune tendron! il n'en a pas fallu davantage pour déplacer la majorité : une autre a été rosière, et la pauvre Javotte, qui pour se marier comptait sur les cent écus que la commune décerne à la vertu, est restée fille.

Quant à moi, plutôt que de voir ce vieux Lovelace souiller ma maison de sa présence, je......

— Calmez-vous, madame, calmez-vous; respect à la vertu et aux rosières. Rayons, et passons à

M. BUTENBLANC.

— N'est-ce pas ce monsieur qui a remporté le prix au tir national de Vincennes?

— Lui-même.

— Il me semble que l'année dernière vous aviez juré qu'il ne mettrait plus les pieds chez vous.

— Pourquoi donc?

— Parce que, disiez-vous, il ne manque pas une pièce, et que partout où il a passé, on ne trouve pas trace de gibier.

— Vous avez raison, ma chère, je n'y songeais plus; cet homme ne se fait vraiment aucune idée de la modération en matière de chasse; c'est surtout en fait de lièvres et de perdrix qu'il faut de la modération. Effacé Butenblanc à l'unanimité! Qui est-ce qui vient donc après lui? ah! c'est

LE BARON DE VAUMUFFON.

— Vaumuffon!

— Lui-même, notre voisin le baron de Vaumuffon.

— Joli voisin!

— La plus ancienne noblesse du pays.

— Un rustaud!

— Un homme dont les ancêtres tuaient autant de lièvres et de sangliers qu'ils voulaient, tandis que les miens étaient pendus pour avoir pris un lapin au collet.

— Un être indécrottable qui fume la pipe dans mon salon.

— Habitude rustique.

— Qui ne s'habille même pas quand nous avons le sous-préfet à dîner.

— Laisser-aller de gentilhomme.

— Et qui, à toutes les incongruités qu'il commet, croit s'en tirer en répétant : A la chasse comme à la chasse. Je ne suis qu'une simple roturière, pas fière du tout, mais je n'aime pas qu'on crache sur mes tapis, et qu'on ait l'air de ne pas se gêner parce que mon père a vendu des

PHYSIONOMIES DE TRAINS DE PLAISIR, — par A. Grévin.



22474

Schocking ou pas *schocking*, pour elle tout est là!



22475

L'étranger qui est venu à Paris exclusivement pour voir si Blondin réussira sa trois cent quarante-septième omelette.

papiers peints. Vous pouvez faire fi de la famille, quant à moi j'entends me faire respecter moi et les miens, et si M. de Vaumuffon, le baron de Vaumuffon met les pieds ici, j'irai passer huit jours chez papa.

— Votre noble fierté me touche; restez dans vos domaines; Vaumuffon est raturé.

M. DE BOISDORÉ.

— Avez-vous quelque objection à faire contre lui?

— Ce n'est pas moi qui devrais en faire.

— Qui donc?

— Vous.

— Moi?

— Vous-même.

— Que puis-je donc reprocher à Boisdoré? un bon vivant....

— Qui garde tout le gibier qu'il tue.

— Que voulez-vous? il a tant d'amis!

— Des amis! des amis! savez-vous ce que j'ai lu l'année dernière sur une bourriche que Guillaume était chargé de porter à sa station?

A mademoiselle

Mademoiselle Rosalie Zéphyrine Gobichon,

rue Neuve-Bréda, 14.

Rue Neuve-Bréda! Je n'ai pas voulu en lire davantage.

— Ce farceur de Boisdoré!...

— Étienne!

— Mon Eulalie?

— Votre calme devant cette révélation foudroyante vient de vous trahir... Ah! mes soupçons ne me trompaient pas.

— Quels soupçons?

— Boisdoré, l'infâme Boisdoré, n'est qu'un prête-nom! c'est vous qui envoyez du gibier rue Neuve-Bréda.

— Moi?

— Sans cela vous ne tiendriez pas tant à ce complice, vous l'auriez immolé tout de suite à mes justes appréhensions.

— Je l'immole, chère amie, je l'immole! Alimenter ses désordres avec mon gibier! Je n'entends pas du tout de cette oreille-là; mes perdrix ne sont pas faites pour des Zéphyrine; mademoiselle Gobichon se pourvoira de rôtis ailleurs que sur mes terres.

— Étienne!

— Mon Eulalie?

— Cette indignation vous honore; je vous rends mon estime.

— Merci.

M. PERRICHON.

— Homme vertueux s'il en fut jamais.

— Je n'attaque point sa moralité.

— Digne d'ouvrir la chasse chez le bon Dieu en personne.

— Ses mœurs sont irréprochables, il est vrai, mais depuis ses derniers voyages il est devenu mortellement ennuyeux.

— Ça, c'est son faible.

— L'année dernière il m'a donné la migraine à force de me raconter ses aventures et l'histoire de l'homme qu'il a sauvé. C'est bien assez de le recevoir trois ou quatre fois à Paris avec sa famille; mais, à la campagne, je demande qu'on m'en délivre par égard pour ma santé. D'ailleurs, ne nous a-t-il pas dit, l'année dernière, qu'il comptait passer sa saison à chasser le bouquetin dans les Alpes?

— C'est vrai! s'il se fâche, je lui dirai : Tant pis; pourquoi vas-tu dans les Alpes chasser le bouquetin?

A qui le tour maintenant de passer au scrutin? Ma foi, c'est à

M. BEAUFUMET

— Un fin chasseur, celui-là.

— Un cuisinier, à la bonne heure! Cet être-là ne sort jamais de la cuisine :

Françoise, vous avez mis la broche trop tôt.

Françoise, vous avez mis la broche trop tard.

Françoise, vous saurez qu'un lièvre de montagne se rôtit au bois sec et toujours flambant.

Françoise, voilà des cailles qui sentiront la graisse rance demain : la caille se mange au bout du fusil.

Françoise, vous faites mariner le chevreuil toute une semaine, c'est une faute énorme; cinq ou six heures de marinade avec olives et sel suffisent amplement, si vous y joignez quelques cuillerées de bouillon généreux, un verre de madère, une cuillerée de bon vinaigre, avec échalotes, thym, laurier, persil, ciboule, sel, poivre, et un soupçon de piment pulvérisé.

M. Beaufumet met le nez dans toutes les casseroles, ouvre tous les tiroirs, furète dans toutes les armoires pour chercher des ingrédients indispensables selon lui, et tourmente tellement Françoise, que celle-ci m'a dit nettement : Si ce monsieur revient encore ici, madame peut chercher une autre cuisinière. C'est à vous maintenant à voir lequel vous voulez garder, ou votre ami ou votre cuisinière.

— Gardons la cuisinière! Encore cinq ou six noms, et notre liste sera épuisée. Que disons-nous, ma chère amie, de

M. JOSEPH PRUDHOMME?

— Homme instruit et charmant, il fait mon whist d'une façon charmante.

— M. Marjolaine?

— Hôte agréable, il passe sa journée à tailler mes rosiers et à mettre mon parterre en ordre.

— M. Blancpignon?

— Toujours à mes ordres pour faire mes commissions dans le village.

— Mais ces gens-là ne chassent pas.

— Qu'avons-nous besoin de chasseurs?

— Il me semblait pourtant que pour faire l'ouverture de la chasse.....

— Il y a longtemps que les braconniers l'ont faite pour vous. Mais la poste va partir, hâtez-vous d'écrire à MM. Prudhomme, Marjolaine et Blancpignon que nous les attendons avec impatience.

Paul Girard.

EH! LAMBERT!...

Lambert par-ci, Lambert par-là!...
Avez-vous vu Lambert?
Tiens!... voilà Lambert...
Avec madame Lambert.
Et le petit Lambert.
Eh! Lambert!!!

On n'entend plus appeler dans tout Paris que ce maudit Lambert.

Que dis-je, Paris? — Cette scie du nom de Lambert court déjà la province.

On hèle Lambert au Havre, à Dieppe, à Marseille, à Dunkerque, à Carpentras même.

De grâce! monsieur Lambert... répondez et que cela finisse.

Mais qui est-ce donc que ce Lambert, infiniment trop répandu, qui a la triste faveur d'éveiller tant d'échos énervants, assourdissants, crétinisants?

Interrogez les braillards de la voie publique — ou de la voix publique — qui jettent à tout vent et à tout propos le patronymique en question, demandez-leur ce que c'est que Lambert, ils vous répondront :

— Je n'en sais rien...
— Je ne sais pas...
— Je n'en ai jamais ouï parler...
— Lambert!... attendez donc... connais pas.
— Mais pourquoi l'appelez-vous?...
— Cette bêtise! parce que tout le monde l'appelle...

Un cri aussi universel, aussi unanime, aussi ennuyeux, aussi rasant, étant donné, en rechercher l'origine.

Les versions abondent.

Première version. — Lambert est le nom que la garnison de Vincennes a donné au chien du garde portier; du plus loin que les troupiers en goguette aperçoivent le fort, ils appellent Lambert. — Et le faubourg Saint-Antoine, sans savoir pourquoi, s'est mis le premier à appeler Lambert.

Deuxième version. — A la fête pyrotechnique du même Vincennes, un gandin éploré cherchait sa voiture et demandait inutilement son cocher : Eh! Lambert! — criait-il. — Cent mille voix l'ont aidé, en appelant Lambert avec lui et comme lui.

Troisième version. — Une dame Lambert, éloignée, séparée de son mari à l'un des derniers trains de plaisir du Havre, n'avait cessé de l'appeler tout le long du parcours : Eh! Lambert! — et les loustics en voyage de répéter le même cri.

Quatrième version...

Inutile de continuer. — Aucune interprétation n'est exacte, chacun ayant la sienne.

Eh! Lambert!... est sorti tout armé du gosier de la *gaminocratie*.

Mais que peuvent penser de nous les étrangers?

Les Parisiens sont fous — doivent-ils se dire — fous... ou idiots.

J'ai lu ceci sur le carnet d'un Espagnol :

— *Règle générale.* — « A Paris, tout le monde porte » le nom de Lambert. »

— *Observation particulière.* — « Cela doit être bien » gênant pour les relations. »

M. Prudhomme a une opinion à lui : « Ce nom de » Lambert doit être un vaste cri de ralliement; Lambert » est de toute évidence un proche parent de Bastien... » dont on a jadis chanté les bottes. — Si j'étais un des » bras de l'autorité, je ferais arrêter et charger de chaî» nes tous les gens qui appellent Lambert.

Diable! dans la soirée du 15 août, *cinq cent cinquante-deux mille six cent soixante-dix-neuf* individus des deux sexes, y compris les militaires et les bonnes d'enfants, ont appelé Lambert.

J'ai entendu, de mes deux oreilles, un papa très-bien dire à son fils, revêtu de l'uniforme des colléges : Ah! çà, pourquoi n'appelles-tu pas Lambert?

L'Alcazar d'été chante déjà une chanson sur Lambert.

Clairville a proposé à Th. Coignard d'intercaler dans *la Liberté des théâtres* une scène sur Lambert.

Où cette *Lambertomanie* va-t-elle nous conduire?

C'est à déserter la capitale!

Mais où aller?

En huit jours, ce nom de Lambert a fait son tour de France!...

La semaine prochaine, l'Europe entière appellera Lambert!

Heureusement encore que, à l'étranger, il y aura des variantes :

Eh! van Lambert!...
Eh! don Lambert!...
Eh! sir Lambert!...
Eh! Lambertof!...
Eh! Lambertski!...

Mais, au fond, ce sera toujours le même et inévitable Lambert.

Je demande à devenir sourd.

Au fait, à quoi bon?

Demain on lira sur tous les murs de Paris :

Eh! Lambert!!!...

ALEXANDRE FLAN.

FANTASIAS.

Adieu, lampions, les vendanges de la place publique sont faites.

Nous allons reprendre possession du calme qui sied à une grande nation (cliché du *Constitutionnel*).

Les derniers pétards ont cessé de retentir, les échafaudages sont rentrés sous la remise jusqu'à l'année prochaine.

Parlons donc d'autre chose, oh! oui!...

Par exemple de l'Académie... Voyons, ne tremblez pas comme la feuille... C'est de *l'Académie des modes* qu'il s'agit.

Une innovation qui me paraît appelée aux plus hautes destinées.

Comme qui dirait le *Congrès de la toilette*.

L'Académie des modes a tenu sa première séance à Dresde (Saxe).

De là elle va tour à tour siéger dans toutes les grandes capitales de l'Europe.

Il n'y a qu'un point qui me chiffonne.

Savez-vous à quoi a été consacrée cette première réunion à laquelle assistaient huit cents tailleurs, chapeliers, couturières de tous pays? A étudier la réforme de nos chapeaux grotesques? non. De vos robes ruineuses, mesdames? non.

Des paletots hideux, des habits abominables, des crinolines maudites?

Ah! bien, ouitche!

La délibération a porté tout le temps sur *les moyens d'augmenter les prix de ces denrées.*

Trop bons, en vérité.

* * *

Le baccalauréat se meurt — pour renaître sous une autre forme.

Aussi jugez du désespoir des fabricants de bacheliers sur commande.

C'est dommage. Ces messieurs avaient du bon.

En voulez-vous la preuve?

Un père de ma connaissance mène son fils chez un de ces entrepreneurs.

— Vous chargez-vous de le faire recevoir? lui demande-t-il.

— Dame!...

— Oh! pour intelligent, il est intelligent, fait le père avec empressement.

— *Ce n'est pas la question!!!*

* * *

Sur la porte d'un théâtre — que je m'abstiendrai de nommer.

On sort d'une première représentation.

L'auteur dramatique qui passe par là est entouré par quelques amis.

C'est à qui le flagornera, à propos de son œuvre insipide.

Survient Z... le critique, — surnommé *l'emporte-pièce* à cause de ses ironies vitriolées.

L'auteur va à lui.

— Eh bien?
— Ah! mon cher, je te félicite.
— Vrai?
— Oui, il y a dans ta machine des choses qui font très-bien.
— Quelles choses?
— Les coupures!

PIERRE VÉRON.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 452. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 27 Août.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

L'OUVERTURE DE LA CHASSE, — par CHAM.



— Que faites-vous là, mon ami, vous vous amusez à faire la cuisine?
— C'est ma provision de poudre que je fais sécher pour la chasse.
— Ah saprebleu! vous ne pouviez pas me dire cela plus tôt!



La nouvelle couvée faisant rougir les vieux lapins par sa mauvaise tenue au feu.



— Mon ami, tu as tort de conduire ce petit collégien à la chasse au marais, cela ne parait l'amuser que très-médiocrement.

22478

— Ah! mon Dieu, comme tu reviens pâle et affaibli de ta chasse au marais!
— Je crois bien! il n'y avait que de grosses sangsues.



— Ah! saperlote, voilà mon braconnier! s'il me voit avec un fusil, il va me faire une mauvaise affaire pour avoir voulu tuer son gibier.

22479

— Vous n'avez pas de port d'armes et vous avez un fusil?
— Mais, certainement, la liberté des théâtres m'y autorise; j'ai un fusil pour jouer le *Freischütz*.



22480

— Cette bête a l'air de me reconnaître; j'ai beau chercher dans mes souvenirs.... Serait-ce dans quelque dîner où je me serai trouvé cet hiver? non, c'est inadmissible, elle ne serait pas là!



22481

— Je vous en prie, mes amis! pas tous à la fois! il m'est impossible de m'y reconnaître... ces vilaines bêtes font ce qu'elles peuvent pour m'embrouiller; c'est dégoûtant!



Entre eux deux que vouliez-vous qu'il fît?
Qu'il mourût!...

22482

— A votre tour, mon cher!... voilà assez longtemps que je fais l'intérim.



— Vraiment, monsieur Prudhomme, j'ai honte de chasser avec vous, vous me suivez toujours à quatre pattes.
— Les Indiens, qui sont d'excellents chasseurs, se promènent ainsi; je ne puis mieux faire que de les imiter.

22483

— Emma, je t'en supplie! ne m'appelle plus ton petit lapin! cet imbécile de chien de chasse prend toujours cette épithète à la lettre!

LA POSITION DE MON FILS.

Le jeune Octave Moufflet vient de terminer ses études. Il a fait toutes ses classes de la façon la plus brillante.

Enfin il a été reçu bachelier sans boule noire.

M. et madame Moufflet causent de l'avenir de leur rejeton.

M. MOUFFLET. — Il faut maintenant lui trouver une position.

MADAME MOUFFLET. — Oui, et il n'y a pas un moment à perdre, car je ne veux pas permettre à mon fils d'être gandin.

— Oh! non. Il irait aux courses, il fréquenterait des biches, enfin il nous ruinerait en folles orgies.

— Il faut lui trouver quelque chose qui l'occupe depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir.

— Et après dîner il ne fera donc rien?

— C'est vrai; il faut qu'il travaille encore le soir, car



— Il va très-certainement se fâcher, s'il se doute du but de ma visite! je ne sais que lui dire. A-t-il des crocs! Tiens, je vais lui dire que je venais lui demander l'adresse de son dentiste.

22484

— C'est dégoûtant! ces renards ne se préoccupent pas du chemin qu'ils vous font prendre! ils devraient penser un peu plus aux personnes qui les suivent.



— Ah! sapristi, vous m'avez attrapé!
— Ah! j'en suis bien aise! je commets toujours une maladresse le premier jour de la chasse; j'ai maintenant payé ma dette et n'ai plus à m'en préoccuper.

Ne faites pas aux autres ce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fît.

un jeune homme a le temps de se perdre depuis sept heures jusqu'à minuit.

— Cependant nous devons lui laisser le temps de se débarbouiller et de manger.

— Il est difficile de trouver une carrière à un jeune homme.

— J'aimerais assez qu'il entrât dans un ministère.

— Je n'y vois pas d'obstacle. Nous demanderons pour lui des travaux extraordinaires.

— Penses-tu que nous puissions le caser facilement dans une administration du gouvernement?

— Parbleu! après les succès qu'il a obtenus dans ses études...

— Mais à qui pourrions-nous bien nous adresser pour cela?

— Je connais un chef de division; je dis que je connais, parce qu'il a demeuré un an dans la même maison que nous.

— Oh! oui, je sais qui tu veux dire.

— Appelle ton fils, nous nous rendrons sur-le-champ chez ce monsieur.

Le jeune Octave arrive.

OCTAVE. — Où allons-nous, papa?

M. MOUFFLET. — Cesse de m'appeler papa, tu es un homme maintenant; dis : Mon père.

OCTAVE. — Oui, papa.

MADAME MOUFFLET. — Nous te cherchons une position en ce moment. Tu n'as de préférence pour aucune?

OCTAVE. — Ma foi, non, pourvu que je gagne beaucoup d'argent.

M. MOUFFLET. — Octave, prends tous les prix que tu as eus.

OCTAVE. — Il faut que je les emporte?

M. MOUFFLET. — Certainement, pour montrer que tu es un garçon capable.

OCTAVE. — Faut-il prendre aussi les couronnes?

M. MOUFFLET. — Ta mère les portera.

Toute la famille se charge de prix et de couronnes.

*
* *

Ils arrivent chez le chef de division.

M. MOUFFLET. — Pardon, monsieur, je suis sûr que vous ne me reconnaissez pas?

LE CHEF DE DIVISION. — Non, c'est vrai.

M. MOUFFLET. — Nous avons habité, il y a deux ans, dans la même maison, rue de la Chaussée-d'Antin.

LE CHEF DE DIVISION. — C'est possible. Après?

MADAME MOUFFLET. — Nous venons vous demander si vous ne pourriez pas placer notre fils Octave que voici?

LE CHEF DE DIVISION. — Oh! non. Plus de quatre cents jeunes gens sont déjà sur les rangs pour être nommés surnuméraires; votre fils ne pourrait donc passer employé que dans une quinzaine d'années au plus tôt.

M. MOUFFLET. — Diable! cela ne peut nous convenir. Cependant voyez tous ces prix; notre fils a eu beaucoup de succès dans ses classes.

LE CHEF DE DIVISION. — Je ne doute pas qu'il ne soit un homme très-distingué, mais son avancement n'en serait pas plus rapide.

M. MOUFFLET. — Je suis fâché de vous avoir dérangé.

*
* *

Ils se présentent chez un grand fabricant de produits chimiques qu'ils connaissent depuis quelques années.

M. MOUFFLET. — Mon cher ami, voulez-vous prendre mon fils avec vous? Il a eu un premier prix de chimie,



— Saperlotte! le nom de ma femme et celui de son cousin! je m'explique maintenant pourquoi il m'a fait cadeau d'un fusil et d'un chien de chasse.

22486

— Canaille de chien! la première fois depuis trois ans que je tue quelque chose, il faut qu'il me l'avale!



22487

— Faut absolument que je change le numéro de mes verres de lunettes. De loin, j'ai cru tirer un perdreau.



22488

— Toi, si bon! tu l'as tué! tu n'as pas craint de faire de la peine à sa famille?
— Regarde-le donc! tu verras que j'ai fait plaisir à sa femme.

donc il pourra vous rendre de grands services. Octave, montre ton premier prix de chimie.

LE FABRICANT. — Très-volontiers.

MADAME MOUFFLET. — Que gagnera-t-il?

LE FABRICANT. — Douze cents francs.

MADAME MOUFFLET. — Que cela!... c'est-à-dire moins qu'un cocher de fiacre?

LE FABRICANT. — Je lui donnerai une augmentation dans quelques mois.

MADAME MOUFFLET. — Pourquoi attendre tant que ça et ne pas l'augmenter tout de suite?

LE FABRICANT. — Mes moyens ne me permettent pas de faire une si belle position à tous les jeunes gens qui entrent dans ma maison.

MADAME MOUFFLET. — Vous n'aurez pas mon fils. Octave, ramasse tes prix et partons.

*
* *

Ils s'adressent à un agent de change à qui le jeune Moufflet a été recommandé.

L'AGENT DE CHANGE. — Monsieur votre fils a-t-il des capacités pour le calcul?

MADAME MOUFFLET. — Il compte comme un ange. Octave, montre à monsieur le premier prix de mathématiques que tu as eu l'an dernier.

L'AGENT DE CHANGE. — C'est parfait. Nous attacherons ce jeune homme à la caisse.

M. MOUFFLET. — Il touchera toute la journée à des billets de mille francs?

L'AGENT DE CHANGE. — Certainement.

M. MOUFFLET. — Mais la vue de cet amas d'or pourra exciter en lui d'horribles passions : ce sera une tentation continuelle.

MADAME MOUFFLET. — Mais notre fils est honnête.

M. MOUFFLET. — Peut-on jamais répondre du cœur humain? Monsieur, je vous remercie d'avoir bien voulu vous occuper de mon enfant, mais je ne veux pas qu'il entre dans votre maison. La vertu a trop à risquer en étant obligée de subir des tentations pendant toute la journée.

*
* *

M. MOUFFLET. — Décidément, je ne sais que faire de notre fils.

MADAME MOUFFLET. — La famille est bien agréable, mais les enfants devraient naître avec une carrière toute faite. J'y pense, nous avons un cousin qui est huissier. Si nous placions Octave dans son étude?

— Mais là sa vertu serait aussi en danger.

— Pourquoi?

— Les clercs d'huissier vont faire des protêts chez les femmes du demi-monde, et tu voudrais que ton fils fréquentât des biches depuis le matin jusqu'au soir?

— Oh! non; je n'avais pas pensé à cela.

*
* *

OCTAVE. — Papa, ces prix me fatiguent bien les bras; j'ai envie de les rapporter à la maison.

M. MOUFFLET. — Mais nous ne t'avons pas encore trouvé une position.

OCTAVE. — Papa?

M. MOUFFLET. — Quoi, mon garçon?

— Tu n'as pas de rentes à me donner?

— Pourquoi?

— Parce qu'alors je ne ferais rien.

M. MOUFFLET *furieux*. — Affreux paresseux!

— J'ai tant travaillé au collège!

— Je n'ai pas de fortune, et je veux que tu travailles comme tous les Moufflet ont travaillé de père en fils. Tu n'as donc de goût pour aucun métier?

— Si fait, je voudrais être auteur dramatique. Il paraît qu'il y en a qui gagnent cent mille francs par an.

MADAME MOUFFLET. — Ça ne serait pas plus bête qu'autre chose. Parmi tes connaissances, tu n'as pas un auteur dramatique?

M. MOUFFLET. — Il est inutile d'en connaître un.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22489

— C'est des petits chats que ma bourgeoise m'a commandé d'aller détruire... je ne m'en sens pas le courage... vous seriez bien aimable de vous en charger...
Célestine, vous vous méprenez! le soldat français se bat, il n'assassine pas.



22490

— Vous me croirez si vous voulez, depuis qu'Aglaé m'a trompé je ne veux seulement plus regarder une femme.
— Bah! s'il fallait quitter la table pour un cheveu qu'on trouve sur la soupe!...

***

Ils s'empressent de se rendre chez un auteur en renom.

M. MOUFFLET. — Monsieur, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, et j'ose me présenter devant vous sans aucune recommandation...

L'AUTEUR. — Vous venez sans doute m'apporter une pièce?

M. MOUFFLET. — Non, mais mon fils qui voudrait se destiner au théâtre...

L'AUTEUR. — Comme artiste?

MADAME MOUFFLET. — Oh! non, comme auteur. Ne pourriez-vous pas le faire travailler?

M. MOUFFLET. — Il est très-fort en français, et il y a deux ans il a remporté un premier prix de narration.

L'AUTEUR. — Je ne prends pas d'élèves.

Et il s'empresse de congédier ces gens, qu'il considère comme des fous.

***

La famille Moufflet, harassée de fatigue, va s'asseoir dans un café.

M. MOUFFLET. — Ma foi, je renonce à chercher une position à Octave.

MADAME MOUFFLET. — Mais je pense à une chose.

M. MOUFFLET. — Communique-moi ta pensée.

— Nous avons un oncle qui est épicier, si nous placions Octave chez lui?

— C'est notre seule et dernière ressource.

OCTAVE. — Mais je ne veux pas être garçon épicier.

M. MOUFFLET. — Ton oncle n'est pas épicier, c'est un marchand de denrées coloniales.

OCTAVE. — Il était inutile de remporter tant de prix.

M. MOUFFLET. — Au jour de l'an, pour tes papillotes, tu feras des devises en latin, ça vexera tes collègues.

A. Marsy.

LA NOCE A L'AMÉRICAINE.

I.

PROFESSION DE FOI DU MARIÉ.

Cher ami,

Ne te dérange pas pour venir à ma noce; il n'y a pas de noce, c'est-à-dire :

Pas de procession de fiacres au bois de Boulogne.

Pas de dîner : je te connais, tu aurais été capable de chanter des couplets au dessert, et de vouloir prendre la jarretière de la mariée.

Pas de bal : il faut chercher sa femme au milieu des quadrilles, l'emmener en présence d'une foule de gens qui sourient, et puis sa mère qui est là, et qui pleure devant tout le monde, ça ne me va pas!

Un déjeuner chez Véfour après l'église, car enfin on ne peut pas renvoyer ses parents et ses amis à jeun; le déjeuner fini, ma femme rentre chez elle, quitte son voile, sa couronne d'oranger; elle endosse un simple tout-du-même en alpaga, et je l'enlève.

Si nous avions un Meschacébé, un Orénoque, un Rappahannoc quelconque, j'aimerais assez passer ma première nuit de noces sur un bateau à vapeur comme les Américains, mais nous n'avons pas le moindre steamboat sur la Seine à l'usage des nouveaux mariés.

Je me contente donc du chemin de fer. Je pars dans une heure.

Adieu! adieu!

Eustache Plumet.

II.

OPINION DE LA MARIÉE.

Chère amie,

Sais-tu bien que ça ne m'amuse pas du tout de m'occuper à faire des paquets en ce moment, et de songer que je vais me trouver tout à l'heure seule en chemin de fer avec un monsieur que je connais fort peu, et que je ne connais même pas du tout, quoique depuis trois mois il soit venu fort assidûment tous les soirs m'offrir un bouquet de violettes en sortant de son bureau?

Moi qui me suis tant amusée l'année dernière à ta noce! J'espérais bien que tu en ferais autant à la mienne! mais il prétend que l'on ne fait plus de noces maintenant.

Nous partons dans un instant; pour où? je l'ignore. Mon mari prétend que c'est délicieux d'aller sans savoir où l'on va, quitte à s'arrêter au premier site qui vous dit quelque chose à l'âme!

Si ce n'était pas la mode aujourd'hui de se marier ainsi, je serais furieuse; mais il faut bien faire comme tout le monde.

Aime-moi, chère Clotilde, comme je t'aime!

Eudoxie Plumet.

III.

PREMIER MONOLOGUE DU MARIÉ.

Imprudent!

Cette chaleur!... cette poussière!... Et puis, dès que je suis en chemin de fer, c'est plus fort que moi, il faut que je m'endorme.

Or, je ne puis me faire aucune illusion à ce sujet, je dors la bouche ouverte, et quand je dors, je ronfle.

Et voilà trois heures que nous sommes en route!

Allons, Plumet! allons, sors de ta torpeur, mon garçon, et tâche de faire un peu de poésie!

IV.

PREMIER SOLILOQUE DE LA MARIÉE.

Et quand on pense qu'au lieu d'être enfermée dans ce compartiment au grand complet, à côté d'un homme qui dort, je pourrais me promener au bois de Boulogne!

Mon voile et ma couronne m'allaient très-bien, et tous

LES PAYSANS, — par Baric.



22491

— Oh! mon Dieu! madame, sans le vouloir, je viens de tuer une de vos poules; combien vous dois-je?
— Oh! bonne gent! c' que vous voudrez!
— Combien les vendez-vous au marché?
— Oh! bonne gent! tantôt pus! tantôt moins!
— Mais enfin... trois francs, serait-ce assez?
— Allons, tenez, baillez-moi six francs, et je serons quittes!



22492

— Coupe de cheveux, un franc! excusez!... chez nous que ça n' coûte que dix centimes, comment qu'i s font donc?
— C'est p't-être qu'i's les coupiont un à un...

les promeneurs auraient dit : Elle est gentille la mariée!

Et ce soir, quel succès j'aurais eu au bal! J'ai eu le prix de danse à la pension, et toutes ces demoiselles savent comment je me tirais d'une mazurka ou d'une rédowa! et puis j'aurais mis tous mes bijoux! Au lieu de cela, je suis entourée de gens qui ronflent!... et mon mari qui ronfle à lui seul plus fort que tous les autres à la fois!

Décidément, je croyais que c'était plus drôle une noce à l'américaine!

V.

OU M. PLUMET FAIT DE LA POÉSIE.

Plumet a pris son courage et *l'Indicateur des chemins de fer* à deux mains; il puise à chaque instant de nouvelles inspirations dans cette publication utile et intéressante!

Il s'adresse à Eudoxie :

— Nous venons de traverser les coteaux de la Bourgogne, quels beaux vignobles!

Signe de tête d'Eudoxie.

— Quand les alliés en 1815 passèrent devant le clos Vougeot, le général qui les commandait fit porter les armes. Nous allons entrer maintenant dans les vignobles du Mâconnais : ici, pour deux cents à deux cent cinquante francs, on peut avoir une pièce de vin et pas frélaté du tout, tel qu'il sort des cuves du propriétaire. Quel vin boirons-nous à Paris, du bourgogne ou du bordeaux?

Plumet accentue le mot Paris d'un regard devant lequel Eudoxie aurait dû baisser les yeux, mais qu'elle soutient parfaitement. Plumet reprend.

— Châlons sur-Saône! jolie ville, mais ruinée par le chemin de fer; plus de batellerie. Ah! dame! c'est comme le roulage, enfoncé par le chemin de fer! Que voulez-vous? il n'y a pas de progrès sans ça.

Plumet paraît enchanté de cette réflexion; il continue, toujours en s'adressant à sa femme, qui garde un silence profond.

— Après Châlons, nous entrons dans le Beaujolais; joli petit vin, ma foi! quoiqu'il soit loin du bourgogne et même du mâcon; nous en goûterons à Lyon, on n'en boit guère ailleurs, attendu qu'il ne voyage pas; c'est dommage, sans cela...

La locomotive ralentit sa marche, et pénètre en soufflant dans une gare. L'homme d'équipe ouvre les portières.

— Mâcon, cinq minutes d'arrêt!

Eudoxie descend, Plumet la suit; après avoir jeté un vague regard autour d'eux, les deux époux se séparent.

Côté des hommes.

Côté des dames.

VI.

PLUS POÉTIQUE QUE JAMAIS.

— De Mâcon à Lyon, quatre stations; dans deux heures nous serons arrivés.

Il tire sa montre.

— Huit heures, les jours commencent à baisser; nous avons bien fait de dîner à Dijon, il sera trop tard pour manger quand nous serons à Lyon.

Eudoxie promène un regard mélancolique sur les bords fleuris qu'arrose la Saône; Plumet fait de vains efforts pour lutter contre l'influence somnifère du chemin de fer; il s'endort.

Un cri le réveille :

— Lyon Vaise! Lyon Vaise!

Eudoxie se prépare à descendre.

— Pas encore, dans cinq minutes.

Second cri :

— Lyon Perrache! Lyon Perrache!

— C'est ici!

Ce : C'est ici! est encore accentué d'un regard devant lequel Eudoxie n'aurait pas certainement pu se dispenser de rougir cette fois; l'obscurité le lui dérobe.

VII.

VARIATIONS SUR L'AIR DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Je ne suis pas noire, mais je suis belle, et j'attends mon époux sur le seuil de cette gare.

Il est allé chercher mes bagages, et je lui ai donné trois bulletins, et puis deux autres.

Dites-moi, hommes vêtus d'une vareuse et coiffés d'une casquette, mon époux a-t-il trouvé nos cinq colis?

Allez dire aux publicains qu'ils ne nous fassent pas trop attendre, et qu'ils visitent rapidement nos paquets.

Car il m'a emmenée de Paris pour m'épouser à l'américaine, et la nuit de mes noces ne peut pas se passer dans une gare de chemin de fer.

Cette gare est triste, et à la clarté de ces becs de gaz je la trouve plus triste encore.

Le sommeil appesantit ma paupière, et pourtant il faut que je veille en attendant mon époux; mais n'est-ce pas lui qui vient, semblable au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes parfumées?

VIII.

DIALOGUE PLUS RÉALISTE.

— Enfin, vous voilà!

— J'ai cru que ces gens de la douane et de l'octroi n'en finiraient jamais.

— Je meurs de fatigue et de sommeil.

— Un fiacre! vite un fiacre! Je cours en avant, suivez-moi avec les colis.

Aucun fiacre n'interrompt la monotonie de la place; aussi loin que s'étend le regard, aucune forme de voiture ne se dresse à l'horizon. Eudoxie arrive pour assister à ce désastre. Il commence à pleuvoir.

— Lyon, rends-moi mes fiacres! s'écrie Plumet en se frappant le front. Combien y a-t-il de la gare au Grand-Hôtel?

— Trois quarts d'heure environ, reprend le camionneur; mais vous pouvez attendre dans la gare, car les fiacres de la station ne peuvent tarder à revenir, ils ont été pris pour conduire à leur domicile les cinq cents orphéonistes qu'on attendait par le précédent convoi pour le grand concours de demain.

On rétrograde vers la gare; Eudoxie s'assied sur un banc. Plumet se promène de long en large, prêtant l'oreille au moindre bruit. Il trouve tout en marchant que la mode d'enlever sa femme n'est pas sans inconvénient, et qu'à tout prendre il serait mieux avec sa femme dans son appartement de la rue de Berlin.

L'arrivée d'un fiacre arrache les deux époux à leurs tristes réflexions.

IX.

VOYAGE A LA RECHERCHE D'UN NID.

Ils ont déjà demandé asile à quatre grands établissements. Pas de chambre.

A l'hôtel d'Europe deux chambres : l'une au troisième, l'autre au quatrième, séparées par des corps de logis différents.

A l'hôtel d'Orient une chambre si l'on veut, mais pour s'y rendre il faut traverser les quatre pièces occupées par l'orphéon de Castres, le roi des orphéonssss, comme dit son directeur.

A l'hôtel des Princes, si monsieur et madame veulent se contenter d'une petite chambre au cinquième, on leur donnera le lendemain l'appartement d'une famille anglaise qui part à cinq heures du matin.

Plumet se fait montrer la chambre : une mansarde avec un lit de sangle, deux chaises et un pot à l'eau ébréché, et sur les murs la lithographie de Poniatoswki se noyant dans l'Elster. Voilà le nid qui s'offre aux deux époux.

Ce nid est refusé par le nouveau marié.

Plumet vient annoncer à sa femme qu'ils n'ont plus pour chambre nuptiale que leur fiacre.

Une chambre nuptiale à l'heure, comme c'est américain!

X.

DERNIER CHAPITRE.

Eudoxie a dormi jusqu'à cinq heures du matin; Plumet a surveillé les colis. A l'heure du premier convoi pour Paris les deux époux sont partis. Plumet a dormi pendant tout le temps de la route, c'était son droit; Eudoxie a réfléchi.

Le résultat de ces réflexions a été qu'au bout de trois mois les deux époux plaidaient en séparation.

Plumet se demande quelquefois à quoi il peut attribuer ses malheurs!

Le malheureux oublie sa noce à l'américaine.

PAUL GIRARD.

LES BEAUX CERNEAUX!

C'est le cri d'hier, d'aujourd'hui, de demain...

Puis, quelques jours encore... et la marchande de noix laiteuses et de verjus criera *les belles noix vertes!*

Est-ce que ces trois mots : *Les beaux cerneaux!* ne vous laissent pas dans l'âme une vague impression de tristesse?

Que d'heureux jours écoulés déjà depuis le premier cri de la saison : *Fleurissez vos dames!*

La bien-aimée du mois de mai est-elle encore la bien-aimée?

Où sont allés les lilas en fleur?

Où les serments d'amour?

Aux pois verts, on chantait l'espérance, on égrenait les jours et les nuits de la vingtième année.

On souriait encore à : *Ma botte d'asperges*, mais le sourire n'avait déjà plus toutes ses dents.

On se prenait à réfléchir à : *Beau melon! beau melon!*

Ce cri n'avait rien de personnel, mais il annonçait la maturité.

Chasselas de Fontainebleau! contenait un premier avertissement.

Mais *les beaux cerneaux!* c'est l'automne criant à l'été : Sentinelle, prenez garde à vous!

En attendant que l'hiver dise à l'automne : Frère, il faut mourir!

Et ce qui se passe dans la rue à l'heure qu'il est se passe aussi dans le grand chemin de la vie, lorsque l'homme est arrivé aux trois quarts de sa route.

L'amoureux a effeuillé sa jeunesse, il a laissé la porte de son cœur ouverte... ses illusions sont parties, sa foi s'est envolée... — *Les beaux cerneaux!*

L'artiste a rêvé la gloire, il a lutté pour elle; et, de refus en refus, de déception en déception, il retombe dans l'oubli. — *Les beaux cerneaux!*

Le soldat a une médaille de plus et un bras de moins. — Le ténor a perdu sa voix — l'ex-gandin arrache son premier cheveu blanc — le vieil auteur frémit à son dernier sifflet — l'acteur usé frissonne à son premier chut... — Madame X... déchire son acte de naissance... — *Les beaux cerneaux!! (Bis.)*

Enfin viendra ce cri qui donne froid : *Le hareng qui glace, qui glace!...*

Et tout sera dit.

En attendant, jetons une bonne poignée de sel gris dans nos cerneaux; ajoutons-y un filet de vinaigre, une échalote...

Et — par Monselet! — si le cerneau est l'avant-coureur des derniers beaux jours, il n'en est pas moins un excellent manger.

ALEXANDRE FLAN.

FANTASIAS.

Je connais un excentrique littéraire qui a eu l'idée de composer à l'usage des journalistes un dictionnaire d'un genre complétement inédit.

On y trouverait en effet, à chaque mot, des indications sommaires sur tout ce qui est matière à articles dans ledit mot.

L'univers considéré au point de vue de la copie! quelle innovation!

Or, dans le dictionnaire en question, qui heureusement pour lui avance un peu plus rapidement que celui de l'Académie, on lit déjà à la lettre C :

— CHASSE — substantif féminin.

D'un usage très-commode aux approches de l'automne, quand la politique languit et que les voyages ont déplacé tout Paris.

La chasse peut fournir à un journaliste habile plus de dix mille lignes variées dont nous donnerons un aperçu sommaire.

1° *Articles sérieux*. — Statistique des ports d'armes. — Considérations sur la diminution du gibier. — Examen des lois du braconnage. — Historique adroitement amené des armes à feu. — Étude sur la vénerie chez les anciens et les modernes. — Nouvelle édition de la légende de saint Hubert. — Chapitre des accidents; conseils aux chasseurs, etc., etc.

2° *Articles de fantaisie*. — Les chasseurs de la plaine Saint-Denis. — Ceux qui chassent chez Potel et Chabot. — Ce que ces dames font en l'absence de leurs maris. — Anecdotes sur les chasseurs maladroits qui tirent le lapin dans l'œil de leurs collègues. — Aventures de gardes champêtres et de gendarmes. — Nouvelles à la main sur les chiens de chasse. — Mots de chasseurs. — Les chasseurs d'écus, de dots, d'idées, etc., etc.

J'abrége la citation, car elle remplira deux colonnes entières dans le dictionnaire que je vous ai annoncé; mais mon but n'est pas de lui faire une réclame.

Ce que j'ai voulu, c'est simplement vous prouver combien il m'aurait été facile d'abuser de la situation.

Je n'en userai même pas — et je jure solennellement de ne.....

*
* *

Pardon — rien que comme phrase incidente — un apophthegme d'une Diane chasseresse de la Boule-Rouge.

Vous savez qu'on a détruit une partie des arbres du Château des Fleurs; un boulevard lui passant à travers le corps.

Ces arbres sont précisément de ceux sous lesquels, quand on était las du tapage et du froufrou des robes de ces dames, on s'en allait oublier un instant les filles de l'air de la situation.

Ce qui ne laissait pas que d'en contrarier plus d'une, venue là pour chercher un souper sérieux.

Aussi, en apprenant que les bocages respectables tombaient :

— Tant mieux! s'est écriée une des Agnès, ça rabattra le gibier!

Maintenant je reprends mon serment interrompu, et je jure de ne plus prononcer le mot *chasse*.

*
* *

Même solennel engagement à propos de *Lambert*.

Dieu merci, je n'aurai pas du reste grand mérite à rester fidèle à ma promesse.

Déjà cette scie est complétement ébréchée, et dans huit jours il n'en sera plus question.

Au lieu de prendre la médecine par petites doses, comme avec le *Pied qui r'mue* et *Bastien*, nous l'avons avalée d'une gorgée.

Tant mieux!

L'arrêté qui interdit toute espèce de cri en chemin de fer a donné le coup de grâce à Lambert.

Cet arrêté a fourni à un conducteur d'une ligne de banlieue l'occasion de formuler une phrase superbe.

On chantait à une station.

— Silence, messieurs, fait-il majestueusement, vous savez bien que le train ne doit pas faire de bruit!...

*
* *

La Porte-Saint-Martin va jouer ou joue déjà — je ne m'en suis pas assuré pour cause de paresse dramatique — une grande pièce américaine : *les Aventures de la sonora*.

Pendant les répétitions, une jeune grue qui joue les figurations était dans la coulisse.

Un journaliste s'approche.

— Vous jouez là dedans?

— Oui.

— Vous savez qu'on vous scalpera au dénoûment!

— Scalper, qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est vous enlever la peau du front pour prendre vos cheveux.

— Alors ça m'est égal, les miens se démontent.

*
* *

Ceci est une annonce.

Je ne l'ai pas faite — Dieu merci!

DENTIFRICE DES CARMES DÉCHAUSSÉS,

UNIQUE

POUR LES DENTS QUI LE SONT.

!!!

*
* *

On s'est généralement étonné du peu de retentissement qu'a eu la fondation d'un prix de cent mille francs en faveur du plus bel ouvrage d'art qui se produira dans une période de cinq années.

C'est que Paris regardait à ce moment-là des lampions, et que — quand Paris regarde des lampions — la voûte du ciel ne le distrairait pas de cette occupation charmante.

Pourtant quelques commentaires ont été produits.

Je vous recommande celui du jeune ***, gandin gardinant et sportman raté.

Cet Aztèque du macadam (*Aztecus macadamogenus* — BUFFON) était au bois quand on lui apprit la création nouvelle concernant les beaux-arts.

— Comment! s'écria-t-il avec un accent de cœur, cent mille francs!... *autant que pour un cheval de courses!...*

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 453. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 3 Septembre 1864.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES PARISIENNES EN 1864, — croquis par SIMÉON.



12493

UN MONSIEUR QUI SE PRÉSENTE LUI-MÊME.

— Madame est Écossaise..... oserai-je lui demander des nouvelles de sir Lambert?.....



12494

Une allée du bois de Boulogne, non loin du parc aux biches.



12496

— Tu m'as l'air de te livrer cette fois à une lecture sérieuse et instructive.
— Je crois bien... les *Mémoires d'une biche anglaise*.

A LA CAMPAGNE, — croquis par René.



On ne dort vraiment bien qu'à la campagne... quand on n'est pas assailli toute la nuit par un millier de cousins !...

— Quel est ce monstre que j'aperçois dans la pièce d'eau, au milieu des grenouilles ?...
— N'ayez pas peur, madame, c'est mon fils ; je veux lui donner de bonne heure le goût de la natation.



LE PETIT COMMERÇANT.

— Garçon, une portion de lapin pour un ?
LE GARÇON. — Madame et mademoiselle ne dinent pas ?...
— Puisque je vous ai demandé une portion de lapin pour un, c'est assez pour trois, il me semble.

Il faisait pourtant si beau ce matin !

A LA CAMPAGNE, — croquis par René (suite).



22499

LE COLLECTIONNEUR.

— Eh bien, mon voisin, vous voilà père?

LE COLLECTIONNEUR. — Je suis on ne peut plus heureux; vous pensez, un enfant et ma collection d'oiseaux presque au grand complet!...



22500

— Quel est donc le livre que vous avez prêté à ma mère, qu'elle nous regarde toujours; ce n'est donc pas intéressant?

— Très-peu,.... j'espérais que cela la ferait dormir.

LE SOUFFRE-DOULEURS.

Il y a des gens qui sont nés sous une mauvaise étoile.

Ceux-ci perdent continuellement au jeu,

Ceux-là sont malheureux en amour,

D'autres voient échouer toutes les entreprises qu'ils veulent lancer.

Casimir Ducornet, que nous avons l'honneur de vous présenter, est né, lui aussi, sous une mauvaise étoile, et si vous avez le cœur un peu sensible, vous ne manquerez pas de le plaindre lorsque je vous aurai narré ses infortunes.

***

Casimir Ducornet a un caractère des plus doux, c'est probablement ce qui a fait son malheur.

Puisque nous avons l'intention de vous raconter sa vie, il est donc nécessaire de commencer par son âge le plus tendre.

Sa mère le confia aux soins d'une nourrice qui n'aimait pas les enfants.

Aussi, chaque fois qu'il avait le malheur de troubler son sommeil en poussant des cris aigus, il recevait le fouet.

Ou bien, quand la nourrice était lasse de le porter ou si elle était obligée de sortir, elle attachait le marmot à un clou, et il restait ainsi suspendu pendant des heures entières.

Mais Casimir aimait mieux ça que d'être tenu dans les bras de sa bienveillante nourrice.

***

A dix ans, il entra au collége.

Là, il eut de nouvelles émotions.

Tous ses bons camarades se donnèrent le mot pour que Casimir fût leur jouet.

On le martyrisa de la plus cruelle manière.

On lui mit de la poudre à gratter dans ses draps de lit.

On lui planta des épingles sur son banc.

On lui couvrit d'encre tous ses devoirs, etc., etc.

Quand on lui permettait de prendre part aux jeux, on le faisait continuellement trimer.

Pendant deux heures il tendait le dos pour que ses camarades sautassent par-dessus lui.

Lorsqu'il faisait des remontrances à quelques chicaneurs, on lui persuadait toujours qu'il avait tort.

A tous les jeux il avait le plus vilain rôle; si bien que tous ses camarades l'admettaient dans leur société, et même ils le forçaient à jouer afin de s'amuser à ses dépens.

***

A dix-sept ans, il passa ses examens de baccalauréat.

Comme il était très-fort, il avait des chances pour réussir.

Le matin de l'examen, un de ses amis, un cancre du premier numéro, vint le trouver.

— Mon cher, lui dit-il, je viens te prier de me rendre un service.

— Lequel?

— Si je suis refusé à mon examen, mon père me fera retourner au collége : il faut absolument que je sois reçu.

— Que puis-je faire? cela ne me regarde pas.

— Nous passons le même jour; tu me communiqueras ta version.

— Mais c'est difficile.

— Non; tu la mettras dans une boîte à plumes que tu me jetteras. On n'y verra que du feu.

Le jour de l'examen, Casimir fit ce que lui avait demandé son camarade.

Il enferma sa version dans une boîte et la jeta à son ami.

Le surveillant s'aperçut de cette manœuvre, il s'empara de la boîte et examina ce qu'elle contenait.

Casimir fut renvoyé sur-le-champ et remis à une autre session.

Ducornet père, qui tenait à ce que son fils fût reçu, appliqua à Casimir un coup de pied paternel mais vigoureux.

***

Après avoir passé ses examens, il voulut s'amuser.

Il fréquenta les bals.

Un soir, ses amis, après un bon dîner, l'emmenèrent à Bullier.

On dansa.

Un cavalier seul un peu trop léger, exécuté par un des jeunes gens de la bande, offusqua le garde municipal, qui vint rappeler le danseur à l'ordre.

Ce dernier exagéra encore ses gestes, et naturellement on l'appréhenda au collet.

Grande rumeur dans le bal.

Les amis voulurent s'interposer.

On se bouscula. Casimir fut lancé sur un garde municipal qu'il renversa.

Toute la force armée se précipita sur le malheureux

A LA CAMPAGNE, — croquis par René (suite).



A TRAVERS MON LORGNON.
— Ah! j'aperçois deux personnes qui sont venues ici pour prendre l'air.

TOUT LE MONDE.
Parti pour se reposer des fatigues des affaires, l'on s'en retourne plus mort que vif, heureux de rentrer chez soi pour se reposer des fatigues de la campagne.

Ducornet, qui fut conduit au violon, où il coucha, tandis que ses amis rentrèrent chez eux.

***

Casimir, dont le cœur avait été transpercé par les flèches de l'Amour, eut une maîtresse, une femme mariée.

Il aimait, il était aimé, il se félicitait de son bonheur.

Mais un jour qu'il était aux genoux de sa belle, on sonna.

— Grand Dieu! s'écrie l'épouse coupable, je reconnais le coup de sonnette de mon mari.

— Je le croyais à la chasse, balbutia Casimir.

— Il n'y aura pas été, c'était une feinte; mon mari se doutait probablement de quelque chose.

— Mais je ne trouve pas cela drôle. Où me cacher?

— Dans cette armoire.

Casimir se blottit dans le placard indiqué.

L'époux entra et chercha partout, il finit par découvrir la cachette de l'amoureux.

Comme l'époux jaloux était d'une force herculéenne, il empoigna le don Juan par le milieu du corps, ouvrit la fenêtre et le précipita sur le macadam.

Cette scène se passait heureusement à l'entresol.

Casimir en fut quitte pour une bonne courbature.

***

Ducornet était employé dans une grande administration où il remplissait les simples fonctions de commis-rédacteur.

Comme il travaillait beaucoup, tous ses collègues s'en remettaient à lui, et allaient faire une partie de billard au café voisin au lieu de venir au bureau.

Le chef vint faire sa ronde comme de coutume.

Casimir était seul dans la pièce.

— Comment! dit le chef, vous n'avez pas terminé l'ouvrage que j'ai apporté hier soir?

— Mais c'est un travail qui devait être fait à trois, et je vous ferai observer que je suis seul.

— Où sont vos deux autres collègues?

— Je l'ignore.

— Mais vous devriez le savoir, puisque je vous le demande. Si ce travail n'est pas fini ce soir à quatre heures, vous serez privé de gratification.

Casimir se remet à l'ouvrage avec acharnement. Mais le travail ne peut être terminé.

Alors le directeur mande Casimir dans son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, à cause de vous les affaires sont toujours en retard.

— Mais, permettez, vous vous en prenez toujours à moi...

— Je m'en prends à vous parce qu'il n'y a que vous que l'on trouve dans votre bureau.

— Alors je vous ferai observer que...

— Quand je vous parle, vos observations sont déplacées.

A partir d'aujourd'hui, vous cessez de faire partie de mon administration.

***

Pour se distraire de ses nombreuses infortunes, Ducornet était allé au théâtre.

Un monsieur, en regagnant sa place, lui marche sur les pieds et lui fait pousser un cri.

— Qu'avez-vous donc? lui demande le monsieur.

— Vous m'avez fait mal.

— C'est de votre faute.

— Comment cela?

— Certainement. Vous mettez vos pieds en avant comme pour m'empêcher de passer; et vous allez me faire des excuses sur-le-champ, ou sans cela je vous envoie un soufflet.

Cette mesure révolte Casimir, qui se refuse à faire des excuses.

Il reçoit le soufflet promis.

On se rend le lendemain sur le terrain, et Ducornet a le bras traversé par un coup d'épée.

***

Pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré Ducornet.

— Mon cher ami, lui dis-je, que devenez-vous donc, on ne vous voit plus?

— Je suis marié.

— Ah! bah. Et êtes-vous heureux en ménage?

— Oui; seulement ma femme est un peu nerveuse.

— Qu'avez-vous donc au coin de l'œil?

— Une écorchure.

— Vous vous êtes cogné?

— Non, c'est ma femme qui, il y a huit jours, dans un moment d'impatience, m'a lancé une carafe à la tête.

A. Marsy.

LE PROFESSEUR DE TRAGÉDIE.

(Une classe; élèves des deux sexes.)

MANCOR. — Mademoiselle Constance, je vous parie un cigare que M. Vibrion manque encore son cours aujourd'hui?

MADEMOISELLE CONSTANCE. — Je dédaigne la teneur de votre pari.

BRINON. — Si l'inexactitude n'existait pas, le père Vibrion l'aurait inventée. Quel loupeur!

CROQUIS POPULAIRES, — par Denoux.



— J' parie qu'i a encore rencontré Giboulard... attends, j' vas t'en tremper une de soupe... et qui sera aux petits oignons!...



— Chançard, va!... toujours du sexe pour lui frotter ses rhumatismes!

MADEMOISELLE CONSTANCE. — Loupeur? qu'est-ce que ça veut dire?

BRINON. — Je vous le dirai le jour de votre représentation de retraite.

MADEMOISELLE CONSTANCE. — Pourquoi pas après ma mort?

BRINON. — Si vous le préférez.

MANCOR. — C'est ennuyeux, j'ai mangé de l'artichaut ce matin, je ne vas pas pouvoir *vibrer*.

On nous avait parrrés pourrr cette horrrrible fête!
Soudain le brrruit des pas rrretentit surrr ma tête,
Je l'entends marrrcher, s'arrrêter, puis prrrier.

BRINON. — C'est mou. Tu n'auras jamais un trombone dans le gosier.

MANCOR. — La passion me sauvera.

BRINON. — Celle du domino à quatre. Un tragédien ne devrait jouer qu'aux échecs. Talma ne pratiquait que ce jeu.

MADEMOISELLE HERMINIE. — A quelle époque vivait Talma?

BRINON. — Sous Louis XIV, peu de temps après l'invention de la tragédie.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Et Louis XIV, à quelle époque vivait-il?

BRINON. — Sous Louis XV nécessairement.

(*Rires nombreux dans la classe.*)

MADEMOISELLE HERMINIE. — Je parie que Brinon vient encore de dire une bêtise.

BRINON. — Malheureusement, vous n'en êtes pas sûre.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Parce que je n'ai pas reçu d'éducation, n'est-ce pas? A quoi qu'ça sert dans notre état? Pourvu qu'on sache lire et qu'on ait du chien, le reste vient tout seul.

BRINON. — J'en ai connu chez qui il ne s'est jamais rendu.

MANCOR. — Voilà M. Vibrion. Silence dans les loges!

(*Le professeur entre à pas lents en jetant sur ses élèves un regard chargé d'électricité.*)

LE PROFESSEUR. — On étudiait, n'est-ce pas?... Je m'en moque!

MANCOR. — Je vous assure, monsieur...

LE PROFESSEUR. — Silence! vous n'êtes tous qu'un tas de fainéants; je parle aussi pour vous, mesdames.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Merci! je travaille pourtant assez, moi.

LE PROFESSEUR. — Vous... si vous arrivez jamais, je l'irai dire au cordon de madame votre mère.

MADEMOISELLE HERMINIE. — D'abord, maman n'est plus portière.

LE PROFESSEUR. — Encore une femme déclassée! — Mancor, commencez. Scène v du IVe acte d'Horace.

MANCOR. —

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères...

LE PROFESSEUR. — Animal! il vibre moins que le dernier garçon de café.

(*Mancor recommence et met le plus d'r qu'il peut dans sa diction.*)

LE PROFESSEUR. — C'est encore mou. Et ton bras, crétin, qu'en fais-tu? Tu en parles à Camille et tu ne le lui montres pas.

(*Mancor, en recommençant sa tirade, jette devant lui tout ce qu'il a de bras disponibles.*)

LE PROFESSEUR. — En voilà trop maintenant, goîtreux... un seul suffira... Bon! c'est le gauche qu'il agite à présent!

MANCOR. — Monsieur Vibrion, je suis gaucher.

LE PROFESSEUR. — Belle raison, saute-ruisseau! Allons, le droit tout de suite... Qu'on sente un frémissement, cela t'aidera à vibrer.... Triple sot! je ne te demande pas de faire de ton aileron un balancier de pendule. Regarde...

(*Vibrion donne à son bras droit une agitation tragique.*)

MANCOR. — Ça irait tout seul avec le gauche.

LE PROFESSEUR. — Je me moque bien de ton gauche, c'est le droit... que j'ai le droit d'exiger.

(*Ce délicieux jeu de mots est acclamé par les élèves.*)

LE PROFESSEUR. — A vous, Brinon.

BRINON *arrivant au dernier vers de son couplet.* —

Et rends ce que tu dois à l'HEURE de ma victoire.

LE PROFESSEUR. — Comment! l'heu-re?

BRINON. — Dame!... « A l'heure de ma victoire. »

LE PROFESSEUR. — Mais le vers est faux, brigand!

BRINON. — C'est la faute de Corneille.

LE PROFESSEUR. — Mais il n'y a pas d'e à « heur », ce mot-là n'a rien à faire avec les horloges; il s'agit de chance, de bonne fortune.

BRINON. — Je ne savais pas.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Et ça se moque des autres!

LE PROFESSEUR. — Herminie, mettez un cadenas à votre bec; vous n'êtes point ici dans la soupente de madame votre mère. — Recommence, Brinon... Gredin! es-tu détendu!... pas plus de nerf qu'un troisième comique.

BRINON. — Je crie pourtant assez.

LE PROFESSEUR. — Tes cris sont voilés, étouffés, fêlés. Monsieur aura étudié hier au *Château des fleurs!*

BRINON. — Je vous jure, monsieur Vibrion...

LE PROFESSEUR. — Tais-toi!... tu es indigne de prononcer mon nom! Est-ce que je m'appelle *Vibion?* Ne peux-tu dire Vibrrrion?

LES PAYSANS, — par Baric.



— Je venons faire faire le *recouvrement* de nout' parapluie... la *remise* à neuf, quoi!
— Ce n'est pas ici, ma brave femme...
— Je savons pourtant lire, p't'être ben?
— Viens-t'en donc! vois-tu pas que c'est pa'c' que j' sommes des paysans! si j'étions des bourgeois, i's nous feraient toujours ben la *commission*, va!



— N'oubliez pas le garçon, bourgeois?
— Ma foi! j'aime encore mieux vous nourrir à *ren* faire, que de vous donner de l'ouvrage, à vous!

BRINON. — Je n'ai pourtant pas mangé d'artichaut ce matin.

LE PROFESSEUR. — A vous, bellé Herminie.

MADEMOISELLE HERMINIE *finissant les imprécations de Camille :*

. . . .

Que le courroux du ciel allumé par mes FEUX,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de VOEUX!

LE PROFESSEUR. — Ah! la sotte! ah! la buse! Comment! vous voulez allumer le courroux du ciel avec vos *feux?*

MADEMOISELLE HERMINIE. — Avec quoi donc voulez-vous que je l'allume?

LE PROFESSEUR. — Avec vos *vœux,* grande malheureuse!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Elle est forte celle-là! Je dis bien et vous me reprenez!

LE PROFESSEUR *fortement ému.* — Elle ne comprendra pas!

Que le courroux du ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!

Entendez-vous, niaise?

MADEMOISELLE HERMINIE. — Je vous répète, moi, que vous vous trompez : on n'allume rien avec des *vœux,* tandis qu'avec du *feu* ça va tout seul.

(*Toute la classe part d'un éclat de rire.*)

LE PROFESSEUR *vibrant de plus en plus.* — Sacrrrrr!... Elle y tient!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Oui, j'y tiens. Je n'ai pas reçu d'éducation, mais je sais que quand on parle de déluge, il s'agit d'eau et non pas de feu. *Un déluge de feux!* En voilà une bêtise!

(*Nouveaux rires.*)

LE PROFESSEUR. — Mille tonnerres! Et la poésie, énorrrme sotte, qu'en fais-tu?

MADEMOISELLE HERMINIE. — La poésie est donc à l'envers du sens commun?

LE PROFESSEUR. — Tu l'entends, Apollllon!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Voyons, quand votre cigare est éteint, est-ce que vous dites à votre voisin : Passez-moi donc des *vœux ?*

(*L'hilarité redouble.*)

LE PROFESSEUR. — O misèrrre!...

MADEMOISELLE HERMINIE. — Et après un orage, lorsque vous avez oublié votre parapluie et que vous rentrez chez vous trempé comme une soupe, est-ce que vous dites à votre femme : Le *feu* tombait à verse?

(*Les élèves se roulent dans la classe.*)

LE PROFESSEUR. — Est-elle logique, l'idiote!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Logique vous-même! entendez-vous! J'en ai assez de vos brutalités. Je vous passe les petites sottises, mais je vous défends de m'appeler *logique!* Il n'y en a jamais eu dans ma famille! c'est bon chez vous!

LE PROFESSEUR *vaincu.* — Herminie, viens m'embrasser!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Pas avant que vous m'ayez fait des excuses.

LE PROFESSEUR. — C'est entendu, tu n'es pas logique.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Et je ne le serai jamais! Je ne suis pas bégueule, j'entends la plaisanterie comme une autre, mais je veux être respectée.

LE PROFESSEUR. — Tu le fus, tu l'es, tu le seras toujours.

MADEMOISELLLE HERMINIE. — A la bonne heure!... Voilà mes joues.

LE PROFESSEUR. — Ma fille, tu iras loin!

MADEMOISELLE HERMINIE. — Oui, mais toujours tout droit.

LE PROFESSEUR. — C'est convenu, tu ne prendras jamais le chemin des écoliers, toi.

MADEMOISELLE HERMINIE. — J'en ai peur.

LE PROFESSEUR. — Allons, recommence ta tartine.

MADEMOISELLE HERMINIE :

. . . .

Que le courroux du ciel allumé par mes FEUX
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de VOEUX!

LE PROFESSEUR *avec mélancolie.* — Tu y tiens, ma fille? soit. J'en causerai avec Corneille, et je ne doute pas qu'il ne fasse droit à tes justes observations.

MADEMOISELLE HERMINIE. — Parbleu! autrement il serait bête!

Louis Leroy.

LES RÉALITÉS DE LA FÉERIE.

I.

Lycéens en vacances,

Collégiens qui, depuis un mois, pouvez dévorer *le Journal amusant* sans crainte de vous le voir confisqué,

Vous tous enfin, jeunes lecteurs, qui en ce moment faites l'école buissonnière avec G. du G. C. — avec garantie du garde champêtre,

Ceci est écrit à votre intention.

Vous aimez le merveilleux, vous savez par cœur les contes de fées.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22506

— Choisis!
— Que voulez-vous que je choisisse; vous n'en laissez qu'une, et encore c'est la plus petite!
— Eh bien, n'as-tu pas encore le choix de prendre ou de laisser?



22507

— Comme ça vous change, l'état militaire!... moi qui autrefois n'aurais pas voulu porter à la main dans la rue une flûte d'un sou!

Vous avez vu ou vous irez voir *Don Quichotte*, au Gymnase — les envieux prononcent *Don Qui chûte* — et *les Sept châteaux du Diable*, au Châtelet.

Le moment semble donc bien choisi pour chercher avec vous à pénétrer la pensée ingénieuse et prophétique de Charles Perrault et de ses imitateurs.

Il nous est permis de supposer que Gustave Doré ne s'est pas amusé à illustrer *les Contes de Perrault* rien que pour remplacer les images grossières du temps jadis par des chefs-d'œuvre d'esprit et d'observation.

Le jeune maître a dû vouloir rendre hommage au génie de divination de l'auteur de *Barbe-Bleue* et de *la Belle au bois dormant*.

En effet, toutes les merveilles et toutes les inventions du dix-neuvième siècle sont prédites et utilisées par lui dès 1697; et ce qui, de prime abord, vous a paru fantastique, impossible, féerique, irréalisable, s'explique bientôt de soi-même, et peu à peu devient simple comme *rosa*, la rose, et *musa*, la muse.

II.

Ainsi, dans *le Petit Poucet* vous lisez ceci :

« Donnez-moi vite mes bottes de sept lieues — dit l'Ogre à sa femme — afin que j'aille attraper ces maudits enfants!

» ..... Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau.

» Le Petit Poucet aperçut un rocher creux, proche où ils étaient, et y fit cacher ses six frères.

» ..... L'Ogre qui se trouvait fort las du chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme) voulut se reposer. »

Est-ce que vous n'avez pas tout de suite reconnu le chemin de fer dans cette fiction des bottes de sept lieues? Le chemin de fer petite vitesse, bien entendu, car l'express fait plus de vingt-huit kilomètres à l'heure.

Quel mode de locomotion pouvait permettre à l'Ogre de franchir les montagnes et de traverser des rivières aussi rapidement sinon le chemin de fer?

Et le rocher creusé où se cachent Poucet et ses frères, n'est-ce pas un bel et bon tunnel?

Remarquez en outre que Perrault a le soin d'ajouter que les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme; et réellement rien n'est plus fatigant que le voyage en chemin de fer.

Plus loin vous lisez que « le Petit Poucet mit les bottes de l'Ogre; ces bottes étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de se rapetisser. »

Il est évident que Poucet prenait tout bonnement, pour s'en retourner auprès de l'Ogresse, le train par lequel était venu l'Ogre, lequel train pouvait nécessairement s'agrandir ou se rapetisser soit en ajoutant des wagons, soit en en retranchant : ce que vous voyez faire tous les jours dans les gares.

Moralité : — Un chemin de fer est un ogre qui dévore... l'argent de ses actionnaires.

III.

Dans *la Belle au bois dormant*, voici venir le télégraphe.

Vous vous souvenez que la bonne fée qui avait sauvé la vie à la princesse en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque arriva l'accident du fuseau; mais elle en fut avertie en fort peu de temps par un petit nain.

Ce petit nain, c'était, à n'en pas douter, le télégraphe électrique... paresseux ce jour-là, du reste, car il ne faisait que ses douze mille lieues en une heure.

Il est bien facile de prendre le fainéant sur le fait : en une seconde l'électricité parcourt deux cent cinquante lieues sur un fil de fer, et cinq cents sur un fil de cuivre; il y a trois mille six cents secondes dans une heure : à cinq cents lieues par seconde, cela donne un million huit cent mille lieues; par conséquent, le petit nain, qui vous semblait avoir accompli un tour de force de célérité impossible, incroyable, surnaturel, pouvait parfaitement transmettre sa dépêche en vingt-quatre secondes, au lieu d'y perdre une heure entière.

Coquin de petit nain, croyez-vous qu'il ait flâné en route?

Dans ce même conte de *la Belle au bois dormant*, le chemin de fer reparaît, mais plus rapide et déjà perfectionné. La fée arrive en un chariot de feu traîné par deux dragons : le chariot de feu, c'est la locomotive; quant aux deux dragons, l'un est le mécanicien et l'autre le chauffeur.

Si cependant l'illustre Bab me faisait l'honneur de me contredire et prétendait que le chariot de feu n'est autre chose qu'une montgolfière, je m'inclinerais devant une opinion que je suis très-près de partager.

Maintenant, comment s'y prit la bonne fée pour endormir tous les habitants du château, depuis la princesse jusqu'à la petite chienne Pouffe? C'est bien simple : par le magnétisme animal.

Étudiez pendant vingt-quatre heures de suite les lois de la magnétogénie, les effets de la magnétologie, les phénomènes de la magnétophrænie; rendez-vous compte en même temps des merveilles magnétoïdes, des miracles magnétotechniques; relisez au besoin une tragédie antique et solennelle : votre conviction sera faite, et vous ne tarderez pas à vous endormir.

Ce qui précède étant suffisamment obscur, inutile d'insister davantage.

IV.

Dans le conte qui porte son nom, Riquet à la houppe tombe amoureux d'une princesse, à la vue des portraits d'icelle qui couraient par tout le monde. Il est de la dernière évidence que, pour que la princesse eût un si grand nombre de portraits, il fallait que sa figure eût été reproduite à l'infini par un photographe quelconque.

Donc voilà la photographie parfaitement indiquée.

Plus loin, cette même princesse entend un bruit sourd qui semble sortir de terre, et aperçoit sous ses pieds une grande cuisine.

Nul doute que Perrault ne rêvât les cuisines en sous-sol.

Mansard venait bien d'inventer les mansardes!

Enfin la princesse répond aux vœux de Riquet; et bientôt, de bossu qu'il était et de louche, voilà notre heureux prince droit comme un tambour-major et ne regardant plus de travers.

N'était-ce pas là, pour notre conteur à double vue, prophétiser les établissements orthopédiques et prédire les habiles opérateurs du strabisme?

V.

De Perrault si nous passons à Hamilton, une autre curiosité nous attend.

Dans le conte du Bélier — un récit charmant, plein d'humour et de finesse — ce Bélier, qui était le factotum du géant Moulineau, construit un pont

> Plus large que du Négrepont
> Jusques aux confins de Bavière...

Le conteur a soin d'ajouter qu'il faut en rabattre d'au

moins sept ou huit cents lieues; il en restera néanmoins une assez jolie passerelle...

Vous avez vu le nouveau pont d'Arcole, qui n'a qu'une seule arche. Eh bien, l'ingénieur qui l'a construit se propose d'en jeter un semblable sur le détroit de Messine.

Un pont de vingt-deux mille cinq cents pieds de long!

Vous conviendrez après cela que la hardiesse du constructeur laisse derrière elle l'imagination du poëte.

Comme tous les conteurs, Hamilton rêve à son tour la locomotion extra-rapide, et, dans Fleurs d'épine, crée la jument Sonnante qui fait cinquante lieues en une heure.

Dans les contes de madame d'Aulnoy, nous trouvons le bateau à vapeur; le cheval de bois de la Chatte blanche, qui va sur l'eau à raison de quarante lieues à l'heure.

Et nous voyons apparaître de nouveau les ballons et les montgolfières.

Le char volant de la bonne petite souris.

Les globes de feu dans lesquels les fées viennent, à travers les nuages, pour assister aux noces de Gracieuse et de Percinet.

Dans le cours de ce dernier récit, qu'est-ce, s'il vous plaît, que cette illumination soudaine qui éclate instantanément au milieu de la forêt et fait briller le palais de féerie comme un soleil?

Évidemment le gaz, la lumière électrique, l'éclairage spontané par la combustion d'un fil de magnésium.

Remarquez en passant que ce château féerique s'appelle le Palais de cristal et contient tout ce que l'art a pu créer de plus beau : « Cela était d'un travail si fini que les Phidias et tout ce que l'ancienne Grèce nous vante n'en auraient pu approcher. »

En résumé, chemins de fer, télégraphe électrique, paquebots à vapeur, montgolfières, illuminations au gaz, photographie, Palais de cristal..., tous ces rêves, entrevus il y a deux cents ans, sont devenus des réalités.

Conclusion. — Le temps merveilleux dans lequel nous vivons a rendu réelles et possibles des impossibilités que les conteurs d'autrefois n'avaient osé placer que dans le domaine fantastique de la féerie.

Alexandre Flan.

FANTASIAS.

Dieu soit loué!

Nous voilà délivrés enfin — et sans reprise possible — de la *lambertomanie*.

Courte et mauvaise aura été la devise de cette plaisanterie à dents de scie, que les historiens de l'avenir nous feront, il faut l'espérer, le plaisir d'oublier dans les annales futures.

Il aurait été par trop cruel d'entamer l'hiver avec un pareil animal pour compagnon de coin du feu.

Car l'été s'en va; — il serait puéril de nous le dissimuler.

Voici que déjà les théâtres font feu de toutes leurs nouveautés : *Rocambole*, *les Plumes du paon*, *les Mohicans de Paris*, que les voyous du boulevard persistent à lire et à prononcer *les Moricauds de Paris*.

Voici l'heure aussi où les secrétaires des administrations théâtrales reprennent un sérieux dont ils s'étaient départis pendant les soirées caniculaires.

Mais rarement on avait vu pousser la franchise au point où l'a fait ***, un des secrétaires en question.

Ledit *** possède un ami à qui — durant les grandes chaleurs — il octroyait libéralement toutes les stalles que celui-ci pouvait souhaiter et même ne pas souhaiter.

L'habitude étant prise, l'ami croyait que la chose durerait indéfiniment, et hier il adressa une petite lettre à son intime pour réclamer de lui une loge de quatre places.

Par retour du commissionnaire, il recevait une réponse commençant ainsi :

« Merci, cher ami.

» Inutile de te déranger. La salle est louée, et nous *n'avons plus besoin de toi...* »

***

Un journal ami de la statistique publiait cette semaine un relevé des bénéfices réalisés par Alexandre Dumas Ier.

Le total est de dix-huit millions neuf cent mille francs — et quelques centimes.

Qu'on dise encore que la littérature ne nourrit pas!

Où sont passés pourtant tous ces billets de banque énumérés par l'addition ci-dessus?

Si Dumas Ier ne le sait pas, bien d'autres le doivent savoir, car il n'a jamais pu fermer la main à une demande de service.

— Comment diable, lui disait-on un jour, vous y prenez-vous pour dépenser tant d'argent?

— Je m'y prends à plusieurs, répondit-il.

***

Un autre mot du même.

Dumas Ier vient d'acheter à Enghien une villa superbe.

Quelqu'un essayait de lui faire des remontrances.

— Enfin, Alexandre, tu n'es pas raisonnable.

— Bah! j'ai vingt ans pour payer.

— Et si tu venais à mourir?

— Eh bien, cela passerait à mon fils. Ce qui est à moi est à lui...

Puis, avec un sourire :

— Le contraire n'est peut-être pas tout à fait aussi sûr...

***

X... est courtier d'annonces, mais courtier d'annonces fervent et convaincu.

Il passe tout son temps à chercher des combinaisons, à inventer des formules, à rédiger des modèles.

Aussi sur tout le papier qui traîne dans son bureau, rencontre-t-on des bouts de phrases telles que :

Remède infaillible.

On demande un associé, etc., etc.

Mais le plus comique de la chose, c'est que X..., étant très-distrait, se sert très-souvent, sans y prendre garde, pour écrire une lettre d'une feuille de papier au dos de laquelle il a inscrit quelqu'une de ses mentions à un franc cinquante centimes la ligne.

L'autre jour, X... que l'Amour a percé d'une de ses flèches en l'honneur d'une petite actrice d'un petit théâtre, se décide à lancer à l'adresse d'icelle une déclaration sentimentale.

Le malheureux!

Au verso de la feuille sur laquelle il roucoulait, il ne s'aperçut pas qu'il avait auparavant écrit :

— Commerce avantageux. — Bénéfices assurés...

***

Brrrou!

Cela donne un frisson.

Un émule du fameux docteur Gannal, un médecin-chimiste, qui a inventé un procédé nouveau, dit-il, pour conserver ses concitoyens beaucoup et infiniment plus longtemps que les momies égyptiennes, vient de faire faire des cartes qu'il envoie avec ses offres de services à toutes les personnes un peu bien placées.

J'en ai eu une.

Brrrou!

Cela redonne un frisson.

On y lit en effet ces mots :

*LE DOCTEUR ***,*
CONSERVATION DES CORPS.

Puis au-dessus du nom une rose gravée avec cet exergue :

J'EMBAUME!!!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Ambigu : *Rocambole*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Anicet Bourgeois, Ponson du Terrail et Ernest Blum. — Folies-Dramatiques : *Le Grand journal*, folie dramatique en dix tableaux, par MM. Thiery et Blum. — Palais-Royal : *Les Ficelles de Montenpoivre*, trois actes de MM. Varin et Delaporte. — *Eh! Lambert!* un acte de MM. Lambert frères.

Je ne sais combien de lecteurs ont tenu dans leurs mains le roman des *Drames de Paris*, de M. Ponson du Terrail, mais je crois que *Rocambole*, le drame de l'Ambigu, passera sous les yeux d'un nombre fabuleux de spectateurs. Le drame de *Rocambole* prouve une chose, c'est que les coups de poignard n'ont pas fait leur temps au théâtre, comme on l'a prétendu. Il ne s'agit que de savoir les donner.

Rocambole, en effet, n'est pas un malfaiteur vulgaire. Saisi par une main inconnue au moment où il plonge des doigts indiscrets dans un coffre-fort, il se trouve qu'au lieu d'aller expier à Mazas ses tentatives criminelles, le héros du drame, protégé par le dieu des voleurs et par un audacieux aventurier, change de costume, puis d'existence, et devient le futur époux d'une jeune héritière qui croit épouser dans Rocambole la noblesse et l'honnêteté même.

Vous dire par quelle série de crimes et au prix de quelles témérités Rocambole est arrivé à cette haute position serait une tâche trop difficile eu égard à la brièveté de notre article.

Nous ne vous détaillerons pas davantage les luttes qu'il a à soutenir contre tous les honnêtes gens du drame pour garder cette position qu'il a si impudemment acquise. Tout ce que notre cadre restreint nous permet, c'est de vous engager de toutes nos forces à aller voir par vos yeux comment, après avoir poignardé celui dont il a pris le titre et la fortune, noyé son complice qui le gêne, et assassiné ou à peu près la femme qui l'a reconnu et dénoncé, Rocambole finit par retrouver unies contre lui toutes ses victimes, dont il se croyait à jamais débarrassé.

Toutes les péripéties de ce drame, solidement conçu et énergiquement écrit, tiennent le spectateur haletant et fasciné pendant quatre heures. Si, comme l'a dit madame de Girardin, la joie fait peur, il faut croire que la peur fait quelquefois plaisir, car j'ai rarement vu public plus enthousiaste et pièce mieux accueillie que le drame de *Rocambole*.

Madame Laurent a été d'une dignité et d'une puissance remarquables dans le rôle de Baccarat la demi-mondaine qui devient femme du monde. Taillade a montré dans le personnage de Rocambole une souplesse de talent qu'il ignorait peut-être lui-même. Jamais, pour ma part, je ne l'ai vu plus complet.

Castellano et Reynard, excessivement amusants dans le rôle de Jean Guignon, ont contribué à faire de *Rocambole* un des grands succès du boulevard, qui en compte cependant beaucoup.

Le lendemain de *Rocambole*, joué à l'Ambigu, les Folies-Dramatiques donnaient une... comment dirai-je? une folie dramatique intitulée *le Grand journal*. Pourquoi le grand plutôt que le petit journal? je l'ignore. Mais ce grand journal, personnifié par une foule de petites dames costumées en chroniques, nous fait traverser tableau par tableau tous les milieux parisiens.

On y chante, on y rit, on y fait des calembours, c'est plus d'éléments qu'il n'en faut pour attirer aux Folies-Dramatiques, ne fût-ce que les gens qui n'auront pas trouvé de place à l'Ambigu.

Prenons l'omnibus du boulevard du Temple, descendons au Palais-Royal, où nous appellent deux pièces d'importance et surtout de valeur inégale. *Les Ficelles de Montenpoivre*, trois actes de MM. Varin et Michel Delaporte, ont réussi grâce à cette gaieté et à cette bonne humeur qui ont fait du modeste M. Varin un des maîtres du vaudeville. *Eh! Lambert!* l'autre nouveauté, si on peut appeler encore nouveauté cette *scie* vieille de huit jours, n'a pas séduit le public de la première. Peut-être plusieurs personnes du nom de Lambert se trouvaient-elles dans la salle et auront-elles trouvé mauvais qu'on les traduisît sur la scène. Si cette supposition peut consoler les auteurs de leur défaite, je la leur offre volontiers.

Paul Girard.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 454. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 10 Septembre 1864.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »



UN GYMNASE NAUTIQUE.

Du haut de son baigneur elle se précipite,
Et bientôt disparaît dans le sein d'Amphitrite.
(*Un académicien de l'avenir.*)



ROULAGE ACCÉLÉRÉ POUR LES BAINS A MARÉE BASSE.

Nota. — On ne prend pas de voyageurs en route... je le regrette.

Comme on entre au bain. Comme on en sort.



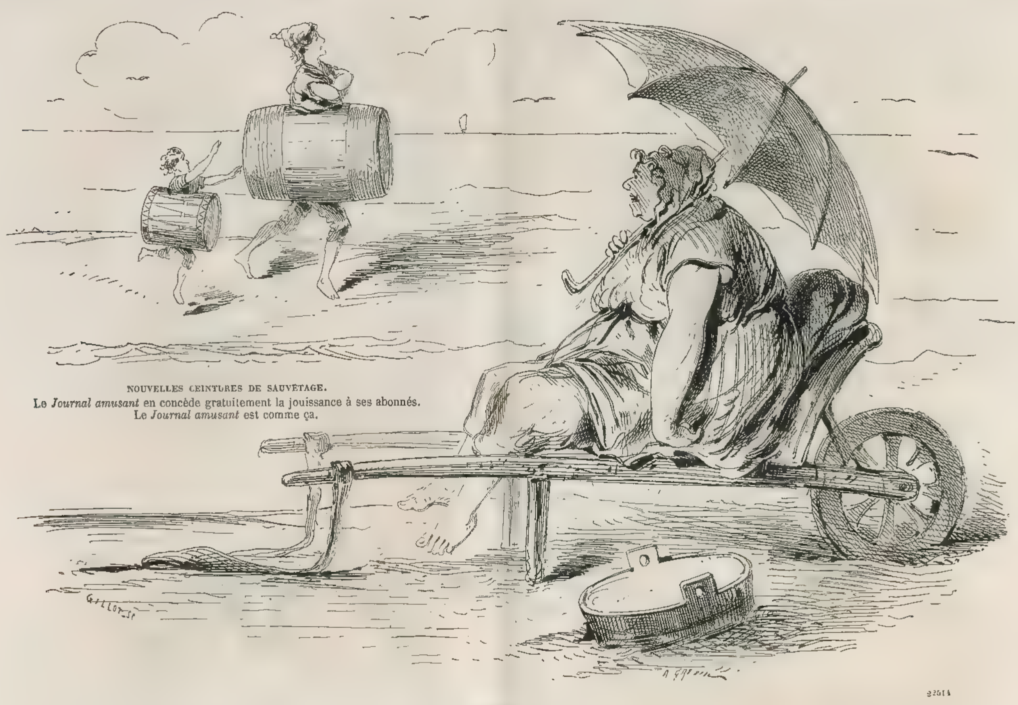
22511
— Regarde donc, Maria, comme c'est joli, la mer! vois donc ces vagues, on jurerait du champagne.....
— Oh! la, la! si c'en était!.....

Assistant pour la première fois au spectacle des bains de mer, quartier des dames.

UNE ANGLAISE.
Si jeune et connaissant déjà le *schocking!*

22512
— A-t-on jamais vu un polisson pareil, qui me chasse du bain des dames et qui m'appelle vieux farceur!

22513
Un monsieur blasé que rien n'intéresse plus.



NOUVELLES CEINTURES DE SAUVETAGE.
Le *Journal amusant* en concède gratuitement la jouissance à ses abonnés.
Le *Journal amusant* est comme ça.

Mécanique inventée par un maître baigneur ingénieux pour baigner les dames possédant un embonpoint par trop écrasant.

UNE PARTIE D'ANGUILLE.

MITRON. — C'est pas tout ça, à quoi qu' nous allons jouer?

TOTOR. — A dénicher des oiseaux.

MITRON. — En voilà un serin! Est-ce qu'il y a des nids à présent?

RAISINET. — Aux billes alors.

MITRON *avec dédain*. — C'est pus la mode; on n'y joue pus depuis un mois.

USTACHE. — Je propose *saute-mouton?*

MITRON. — Zut! ceux qui sautent bien *le sont* comme ceux qui sautent mal. J'ai notre affaire : à l'anguille!

RAISINET. — Ça y est, débutons.

TOTOR. — On ne *forcera* que le trois.

MITRON. — Pourquoi pas le un seulement?

TOTOR. — Dame! je suis petit, moi.

MITRON. — C'est entendu, on force le quatre.

(*Mitron tire une ligne sur la terre avec le bout de son soulier, opération qui remplace le mouchoir roulé en anguille, chacun de ces messieurs ayant négligé de prendre le sien en sortant du logis.*)

RAISINET. — *Der!*

MITRON. — *Sous-der!*

USTACHE. — *Preu!*... Je m'en moque pas mal de débuter le premier. (*Il prend son élan et saute assez loin du but.*)

MITRON. — Eh! c'est soigné, ça! A toi, Totor.

(*Totor s'éloigne du but le plus possible.*)

MITRON. — Ah çà, est-ce que tu vas prendre ton élan dans le département de Seine-et-Oise?

TOTOR. — J' suis dans mon droit. (*Il s'élance et marche en plein sur la raie. Tout le monde rit.*)

MITRON. — N' te gêne pas, mets-y les quatre doigts et le pouce.

TOTOR. — Pas vrai, j'ai pas marché.

RAISINET. — Non, c'est moi.

(*Les débuts terminés, c'est le malheureux Totor qui* l'est. *Il se met en place, courbe le dos en s'arc-boutant des deux mains sur ses genoux.*)

MITRON. — A moi à commencer.

TOTOR *se relevant*. — On ne *plombera* pas. (Plomber *veut dire frapper fortement sur le dos du cheval en sautant.*)

USTACHE. — On plombera si l'on veut.

TOTOR. — J'en joue plus alors; maman me l'a défendu.

MITRON. — N'aie donc pas peur, bête! c'est pour de rire. Allons, en place!

(*Au moment où Mitron va s'élancer, Totor se relève subitement.*)

MITRON. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

TOTOR. — On ne donnera pas de coups d'éperon.

RAISINET. — C'est pas la peine de jouer alors; dis-le tout de suite.

MITRON. — On donnera ce qu'on voudra.

TOTOR. — Je défends la tête.

USTACHE. — C'est convenu.

TOTOR. — Je défends aussi l'autre côté.

MITRON. — Tu défends donc tout? En v'là un mauvais joueur!

(*Totor se remet en position en grognant. Le trois est sauté assez bien par tout le monde, mais lorsqu'il s'agit de forcer le quatre, Raisinet marche sur le but, et cette faute le condamne à servir de cheval.*)

TOTOR. — Quelle chance! je ne le suis plus!

RAISINET *à Mitron*. — Oh! a-t-il plombé!

MITRON. — C'est convenu.

RAISINET *à Ustache*. — Pourquoi qu' tu donnes des coups d'éperon?

USTACHE. — Tu les as demandés pour Totor.

RAISINET. — Oui, mais pas pour moi.

TOTOR. — Quel trichard!

MITRON. — Ah! ah! voilà le quatre!

(*Ustache et Mitron s'en tirent galamment.*)

MITRON. — A toi, Totor.

TOTOR. — Je le sais bien qu' c'est à moi.

USTACHE. — Eh ben, tu ne pars pas?

TOTOR. — J' prends mon élan en dedans.

MITRON. — Tu ferais mieux de le prendre en dehors.

RAISINET *toujours en position*. — Ça va-t-il finir à la fin?

TOTOR. — Tu n'es pas assez haut.

MITRON. — Merci! monsieur veut donc sauter par-dessus l'obélisque?

TOTOR. — Encore plus haut!

(*Raisinet se tient droit en courbant la tête seulement.*)

MITRON. — Si Totor saute ça, j' l'appelle plus toute sa vie que Léotard.

TOTOR. — Oui, que je le sauterai! (*Il prend son élan; mais, arrivé au but, il s'arrête brusquement.*

MITRON. — Et puis après?

TOTOR. — J'ai eu un éblouissement. J' vas recommencer.

(*Le même effet se produit.*)

RAISINET. — C'est-y pour aujourd'hui?

TOTOR. — Pourquoi qu' tu fais exprès de te tenir tout droit?

RAISINET. — Parce que tu me l'as demandé.

TOTOR. — Pas vrai.

RAISINET. — Oh! si on peut dire! Messieurs, j' vous prends à témoin.

MITRON et USTACHE. — Oui, il l'a voulu.

TOTOR. — Eh ben, je n' le veux plus. — Plus bas... encore plus bas... encore... encore.

RAISINET. — Voyons, faut-il que j' me mette en boule? dis-le tout de suite.

TOTOR. — Pourquoi qu' t'as le dos si long?

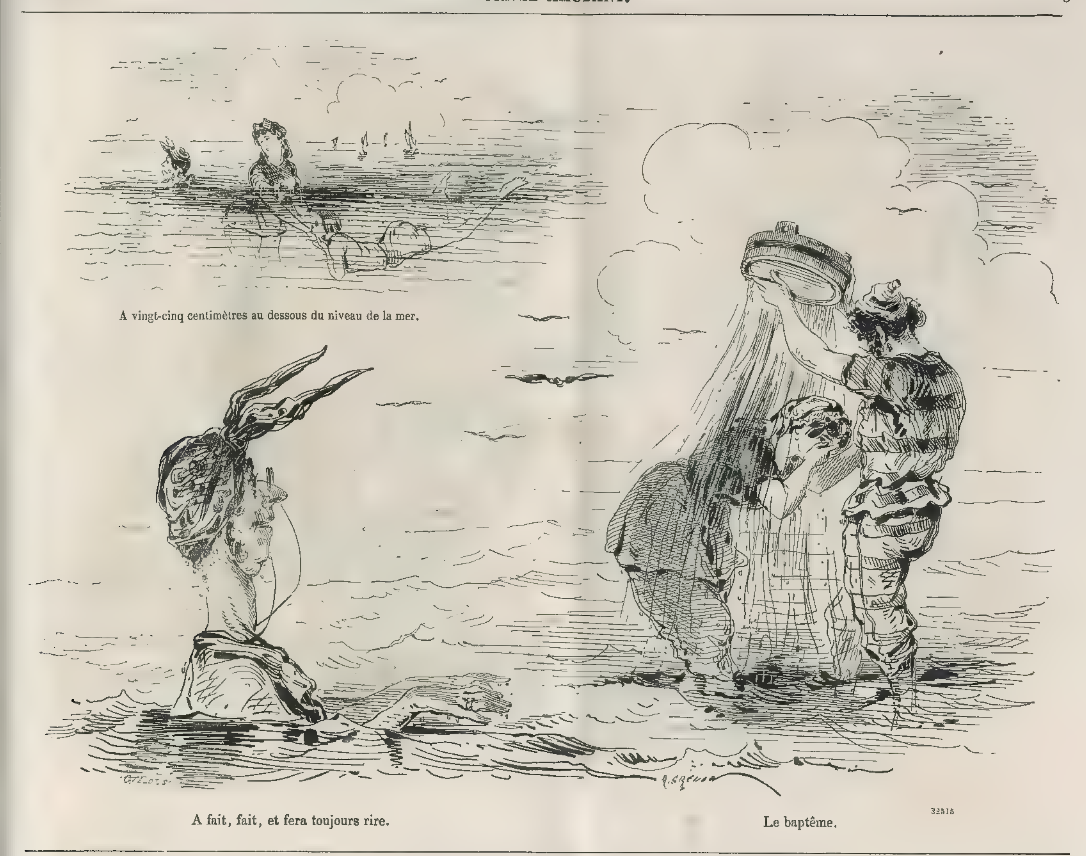
RAISINET. — J' m'en ferai couper un morceau pour ton agrément.

MITRON. — Si Totor ne saute pas, c'est lui qui le sera.

TOTOR. — Si, si, j' vas sauter... Là... je pars. (*Il ne bouge pas de place.*)

MITRON. — Est-ce que tu dors?

TOTOR. — Non, je réfléchis.



A vingt-cinq centimètres au dessous du niveau de la mer.

A fait, fait, et fera toujours rire.

Le baptême.

USTACHE. — A quoi?

TOTOR. — Je m' demande s'il faut mettre les mains en sautant.

MITRON. — Oh! c't aplomb! Mets-y les pieds aussi, si tu peux.

TOTOR. — Raisinet, *coupe* la tête, coupe-la.

RAISINET. — Mais j'en ai le torticolis.

TOTOR. — Une... deux... trois... (*Il reste immobile.*)

MITRON. — Quatre, cinq, six... Faut-il compter jusqu'à cent?

USTACHE. — Quel faignant!

MITRON. — V'là ce que c'est que de jouer avec des enfants.

(*La gravité de cette insulte stimule si fortement Totor qu'il se décide à s'élancer... Mais, hélas! il va se jeter en plein sur Raisinet, et tous les deux roulent dans le ruisseau.*)

TOTOR *hurlant.* — Hi! hi!... j'ai la jambe cassée...

RAISINET. — Animal! j'ai une bosse au front.

TOTOR. — Et le bras aussi.

MITRON. — Pas vrai; tu le remues, ton bras, et ta jambe aussi.

TOTOR. — Ils sont cassés tout d' même. Hi! hi!...

RAISINET. — Est-ce que j' pleure, moi, avec ma bosse?

TOTOR. — Une bosse... c'est grand'chose. Oh! la, la!...

MITRON. — Allons, recommençons ça. C'est Totor qui l'est.

(*Cette motion provoque chez ce dernier un redoublement de lamentations.*)

TOTOR. — Et mon pan... pantalon... tout déchiré; un tout neuf.

USTACHE. — J' te le connais depuis qu' t'es au monde.

TOTOR. — C'est un à papa qu'on a raccourci. Hi!...

MITRON. — Ça apprendra aux hommes à fréquenter les mômes.

TOTOR. — Môme toi-même. J' te crains pas.

MITRON. — Répète voir!

TOTOR. — J' te...

MITRON. — T'oses pas.

TOTOR. — Si j'étais plus fort que toi, tu verrais.

USTACHE. — Recommençons-nous une partie?

TOTOR. — J' veux bien, à condition que je ne le serai plus jamais.

RAISINET. — Pas gêné celui-là. Pristi! quelle bosse!

MITRON. — Elle augmente à vue d'œil, c'est vrai, mais ça te va bien.

TOTOR. — Il est déchiré aussi dans le dos, mon pantalon, hein?

MITRON. — A faire frémir.

TOTOR. — Plus qu'aux genoux?

USTACHE. — Onze fois plus.

TOTOR. — Oh! quelle pile en rentrant.

MITRON. — Ça t'apprendra à ne pas sauter le quatre.

RAISINET. — Et à ficher les chevaux par terre.

TOTOR. — Qu'est-ce que j' dirai à maman?

MITRON. — Que c'est la mode, la der des ders; tout ce qu'il y a de mieux porté.

TOTOR. — Et à papa?

MITRON. — T'y diras qu' t'as gagné ça en sauvant ton semblable des quatre fers d'un cheval, et il te bénira.

LOUIS LEROY.

MÉMOIRES D'UNE CHEVELURE.

PRÉFACE.

Tout le monde ici-bas aime à raconter sa vie, permettez-moi donc de vous narrer la mienne.

Seulement ma photographie ne sera pas mise en tête de cet ouvrage : c'est la seule chose qui puisse faire du tort à cette publication.

Sans autre préambule, je commence :

***

Je naquis à la campagne, dans un pauvre petit village, sur la tête d'une belle grosse fille, gardeuse de dindons.

J'étais blonde et touffue, mais mal entretenue.

Jamais ma maîtresse ne me peignait. Quand elle était dans les champs et lorsqu'elle avait sa fourchette de fer, elle se bornait à me la passer une dizaine de fois dans mes épaisses tresses. Puis elle m'attachait avec un cordon qu'elle avait trouvé un jour sur la route.

Elle appelait cela être coiffée!

La chère enfant n'en était ni moins belle, ni moins fraîche; seulement, sous le rapport de l'élégance, elle laissait un peu à désirer.

Un jour qu'elle ramenait ses dindons à la ferme, elle rencontra le frère du coiffeur du village, un artiste capillaire de Paris.

— Bonjour, ma belle enfant, lui dit-il, comme vous avez une belle chevelure!

— Vous trouvez?

— Et plus d'une grande dame vous l'envierait.

— Il n'y a pourtant pas de quoi.

— Vous n'y tenez donc pas?

— Non, certes : elle me gêne, et pendant l'été surtout elle me tient trop chaud.

— Vous voyez cette pièce de cent sous?

— Oui.

— Elle sera à vous si vous voulez me permettre de couper vos cheveux. Acceptez-vous ma proposition?

— Avec empressement; mais qu'en ferez-vous?

— Cela me regarde.



UN VILAIN TYPE DE BAIGNEUSE.
La poupée à Jeanneton.

SUR LA PLAGE.

— Demandez, demandez la liste exacte et officielle des principaux étrangers arrivés jusqu'à ce jour aux bains de Cabourg !...
— Jeune homme ! votre liste est incomplète ! Mon nom, jeune homme ! mon nom ; je demande mon nom !... ou mes deux sous !

Le coiffeur tira une longue paire de ciseaux, et, en moins de deux minutes, m'enleva de la tête de la jeune fermière, qui contempla avec admiration la pièce de cinq francs qu'elle reçut en échange de moi.

* * *

Une fois à Paris, on me nettoya avec soin, et on me mit en montre dans un magasin.

J'attirai vite l'attention du public.

Une belle dame descendit de sa calèche et vint me marchander.

— Combien ceci ? demanda-t-elle au coiffeur en me désignant du doigt.

— Cinquante francs.

— C'est cher.

— Non, madame, car vous trouverez rarement d'aussi beaux cheveux, et, chose étonnante, ils sont parfaitement de la couleur des vôtres !

La dame donna les cinquante francs et m'emporta.

Que voulait-elle faire de moi ? Cela m'intriguait fort.

Une fois rentrée chez elle, ma nouvelle maîtresse s'empressa d'ôter son peigne : un paquet de cheveux, formant une magnifique torsade, tomba à terre.

Je remplaçais ceux qui étaient délaissés.

Quel honneur pour moi de passer de la tête d'une gardeuse de dindons sur celle d'une dame du noble faubourg !

Pour faire mon chemin dans le monde, il m'avait suffi d'un simple coup de peigne.

Je dois dire que je remplaçais avec avantage mes prédécesseurs ; je faisais beaucoup plus d'effet qu'eux.

* * *

Le soir, nous allâmes dans le monde, dans un bal que donnait le prince de K...

Nous fîmes l'admiration de tout le monde :

— Quels magnifiques cheveux ! disaient les jeunes gens.

— La comtesse n'est pas jolie, fit observer un marquis, et cependant je l'épouserais volontiers si elle devenait veuve, et cela à cause de sa chevelure !

Enfin ce fut un véritable succès qui avait été préparé par celle à qui j'avais succédé, mais cependant je réveillais l'enthousiasme.

La fête aurait été complète sans un petit incident.

Pendant une valse échevelée, je tombai à terre ! j'avais probablement été mal attachée !

Un jeune gandin me heurta du pied et me ramassa.

Il ne voulut pas faire d'esclandre en demandant à toutes les dames à qui j'appartenais ; en agissant ainsi il eût fait preuve de peu de bon sens.

J'aperçus ma maîtresse, qui, toute honteuse de cette mésaventure, prit le bras de son mari et partit en toute hâte, en ayant bien soin de cacher sa tête dans sa sortie de bal.

Celui qui m'avait trouvée, ne pouvant me déposer chez un commissaire de police, me mit dans sa poche ; puis, en s'approchant de la femme de chambre de la princesse, me glissa dans sa main et lui dit :

— J'ai trouvé ceci, ma fille, vous êtes blonde, faites-en votre profit.

Cette camériste s'empressa de me fourrer dans son filet, je fus transformée en *queue de castor !*

Passer d'une comtesse à une femme de chambre, quelle décadence !

Enfin j'en pris mon parti, me disant que la vie est ainsi faite.

Cette camériste ne resta pas longtemps au service de la princesse.

Le prince la plaça chez sa maîtresse, une danseuse de l'Opéra qui, dès qu'elle me vit, s'écria :

— O les beaux cheveux, Julie, que vous avez là ! Mais ils ne sont pas de la nuance de vos cheveux naturels.

Alors Julie expliqua comment elle m'avait eue.

— Je vous achète cette chevelure soixante francs, car elle me conviendra parfaitement ; j'en cherchais justement une pour me faire des nattes.

— La voici, madame.

* * *

Un jeune homme faisait la cour à cette danseuse, qui répondait volontiers à ses avances.

Un jour, à la suite d'une tendre déclaration, il lui dit :

— Ma chère amie, voulez-vous me rendre bien heureux ?

— Comment cela ?

— Donnez-moi une mèche de vos cheveux.

— Je le veux bien.

Elle prit des ciseaux et m'enleva un grand nombre de cheveux, qu'elle remit au gandin, qui les couvrit de baisers.

Il embrassait et allait porter sur son cœur les cheveux de la gardeuse de dindons.

Je dois vous avouer que cette histoire me réjouit fort.

J'en ris encore en y pensant.



22517

AUTRES TYPES DE BAIGNEUSES.

On assure qu'il en faut pour tous les goûts.



22518

SUR LA PLAGE.

— Mon Dieu, chère amie, je ne vois qu'un g, un petit g, un tout petit g, un excessivement petit g..., et je ne saisis pas encore comment un g, si petit qu'il soit, veuille dire allons déjeuner...
— C'est pourtant bien simple, « *g, ex-ces-si-ve-ment fin* ».

***

Comme toutes ces dames ont des hauts et des bas, la danseuse fut un jour harcelée par ses créanciers, qui firent tout saisir chez elle.

Comme j'étais dans la toilette, on m'emporta avec les autres bibelots, probablement par mégarde, car je n'avais plus beaucoup de valeur, j'avais déjà trop servi à des gages d'amour.

***

J'échus à une revendeuse à la toilette, qui me céda à très-bas prix à une célébrité dansante du bal Bullier.

Ah! c'est maintenant que j'en vois de belles!

Je garde le silence, car mes mémoires ne pourraient plus être donnés en prix dans les institutions de demoiselles.

Qu'il vous suffise de savoir que la semaine dernière ma maîtresse s'est prise aux cheveux avec une autre célébrité de l'endroit.

Je fus arrachée avec violence et jetée à terre au milieu des lazzi de toute l'assemblée. Un garde municipal compatissant me releva et me conduisit au violon avec ma maîtresse, où nous passâmes la nuit.

Voilà l'existence que je mène. Ah! comme je regrette mes dindons!

A. Marsy.

FANTASIAS.

Voyez un peu la médisance.

Il y a quelques mois de cela, les journaux firent grand bruit d'un vol commis chez M. Ponsard, de l'Académie française. (Je salue.)

On racontait des détails touchants. On prétendait que deux tragédies en vers avaient été dérobées par ces scélérats, qui, c'était le cas de le dire, ne reculaient devant rien.

Eh bien, tout cela était de la mythologie fantaisiste.

On vient de juger les coupables. Ils ont, à la vérité, emporté des serviettes, de l'argenterie et un drap de coton; mais, quant à des tragédies, ils n'ont pas un seul instant conçu la pensée extravagante de s'en approprier.

C'est peut-être et probablement pour cela que le tribunal a admis des circonstances atténuantes.

***

Parlons un peu de mademoiselle Rigolboche, qui continue à émoustiller les Berlinois.

A tel point qu'un *poëte* (sic) de la localité est, annoncent les journaux d'outre-Rhin, en train de lui confectionner une comédie dont elle aura le principal rôle.

— Parbleu! s'est écrié un sceptique, je suis curieux de savoir comment elle jouera.

— Des jambes, a répondu un connaisseur.

***

C'est égal.

Voilà un précédent établi. Demain peut-être, se souvenant des lauriers de madame Ristori, l'ex-pied qui r'mue des Délassements voudra se jeter dans les bras de Gœthe ou de Schiller.

Elle changera de nom, se fera appeler madame Rigolbochmann, reviendra à Paris, jouera *Faust* en allemand et aura beaucoup de succès.

Je ne parierais pas que non. Et vous?

***

La pièce de mon ami et collaborateur Louis Leroy, qui a remporté une victoire si méritée à l'Odéon, met en scène un brocanteur de lettres qui achète au comptant les pièces comme de simples reconnaissances du mont-de-piété.

Grâce au ciel, je me fais un plaisir de croire que ce négoce pratiqué aussi crûment est une exception.

Mais ce qui se voit malheureusement trop souvent, c'est un auteur qui... copie çà et là des scènes dans de vieux ouvrages oubliés.

Tel est Chose. Vous savez bien...

Dernièrement il avait happé B..., un de ceux qu'il a l'audace d'appeler ses confrères, et lui lisait un manuscrit fabriqué ainsi de morceaux d'emprunt.

Un mot volé ici, un autre là...

La lecture achevée :

— Voici!... exclama Chose triomphalement, je crois que ça ira joliment au public.

— Tu me prends donc pour un recéleur, répliqua B...

***

Encore l'*aérophone*.

Cette pompe à vapeur et à musique dont l'existence avait été annoncée, arrive d'Amérique.

Elle va fonctionner à Paris le mois prochain.

C'est la vapeur qui lance sur les auditeurs des jets de Verdi et de Meyerbeer.

Puisque l'invention vient de l'Amérique du Nord, je m'étonne que les fédéraux ne l'aient pas gardée.

C'était peut-être le seul moyen de mettre les sudistes en fuite.

***

Une découverte est proclamée par plusieurs journaux depuis une semaine.

Il s'agirait d'un procédé à l'aide duquel on serait parvenu à fabriquer des souliers en papier d'une solidité irréprochable.

On lisait ce fait-divers au foyer d'un théâtre du boulevard.

— Voilà qui est curieux.

— C'est superbe.

— Malheureusement je n'en crois pas un mot. Des souliers en papier!

— Eh bien, intervint soudain la petite C..., une fine mouche, qu'est-ce que tu vois d'étonnant à cela? Est-ce qu'il n'y a pas déjà longtemps qu'en littérature on se sert du papier pour faire des cuirs?...

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

ODÉON : *Les Plumes du paon*, comédie en quatre actes, de M. Louis Leroy. — Réouverture du Théâtre-Lyrique.

Rien n'est important pour un théâtre fermé depuis trois mois comme de rouvrir par un succès. Rien n'est plus nécessaire à un auteur qui a réussi sa première pièce que de réussir sa seconde. Le public a généralement peur de s'être laissé surprendre, et demande presque toujours un scrutin de ballottage.

L'Odéon et M. Louis Leroy ont eu ces deux bonnes fortunes, le théâtre d'inaugurer sa saison par *les Plumes du paon*, l'auteur de donner *les Plumes du paon* à la suite des *Relais*, c'est-à-dire de greffer un grand succès sur un autre grand succès.

Les Plumes du paon, comédie essentiellement parisienne, nous introduit dans les coulisses du journalisme et de l'art dramatique. Ces coulisses, dont nous tenons les secrets, nous autres, mais dont le public se contente les trois quarts du temps de deviner les intrigues ou de supposer les déboires.

Journaliste et auteur, M. Louis Leroy pouvait mieux que personne soulever le coin de ce voile qui recouvre les plaies littéraires de notre époque. Sa pièce est un tableau mouvant où l'on assiste d'abord aux situations cahotées du *Perroquet*, journal intermittent qui se trouve toujours sur le point de paraître.

Ce premier acte est un daguerréotype. On y voit le journaliste insouciant, représenté par Champagnac; le journaliste rêveur, représenté par Léo le poëte; le journaliste convaincu, représenté par Paul Gérard.

Ce Paul Gérard, c'est vous, c'est moi, c'est lui, c'est tout homme qui, ayant caressé l'idée folle de vivre de sa plume, commence par en mourir, comme dit M. Louis Leroy. Refusé dans tous les théâtres, Paul Gérard, surmené par les besoins de la vie, ne va pas jeter son encrier par-dessus les moulins quand un inconnu vient lui proposer de lui faire jouer dans un théâtre de premier ordre une de ces pièces qu'il colporte inutilement partout.

Gérard accepte, mais ce serait trop de bonheur s'il n'y avait pas à côté de l'offre des conditions qui en détruisent les bénéfices. Gérard vendra sa pièce, et, une fois le marché conclu, il renoncera à la paternité de son œuvre, qui sera signée par un autre.

Mais en cédant ainsi sa comédie en quatre actes, le jeune auteur a compté sans le succès. Quand il la voit aller aux nues le jour de la première, il se sent perdre la tête, et, n'était le serment qui le lie à jamais, il crierait au public : — Mais on vous trompe! l'auteur, c'est moi.

Heureusement Champagnac, qui a tout deviné, se charge de dire tout haut ce que son ami est obligé de taire, et le geai, qui s'était paré des plumes du paon, retourne finalement à son nid, honteux et déplumé.

Cette charmante et fine comédie contient plus de mots et de saillies qu'il n'en faudrait pour peupler trois pièces en cinq actes. Mais, ce qui est rare, la gaieté, semée à profusion dans *les Plumes du paon*, n'a pas étouffé une seule situation dramatique, et le sentiment, notamment dans les scènes entre la jeune fille et l'auteur qui l'aime, est traité avec la délicatesse la plus pure et le style le plus touchant.

La pièce eût réussi partout, mais la façon remarquable dont elle est jouée par Thiron, Pierron, Romanville et mademoiselle Mosé, ont donné au succès un relief tout particulier.

M. Villeray, un tout jeune homme, débutait dans le rôle de Paul Gérard. Il a montré des qualités précieuses, et nous sommes convaincu que l'Odéon a mis la main sur une excellente trouvaille.

Cette semaine est la semaine des ouvertures.

Le Théâtre-Lyrique a commencé aussi son année théâtrale. Il a ouvert par *la Reine Topaze*. On ne pouvait mieux choisir comme œuvre et comme principale interprète, car la reine Topaze c'est madame Miolan Carvalho, qui a eu non pas seulement les honneurs, mais le triomphe de la soirée.

HENRI ROCHEFORT.

L'événement littéraire du moment, c'est la publication depuis si longtemps attendue sous ce titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, de quatre volumes de Lettres et Documents inédits qui renouvellent l'histoire de la Révolution française. L'auteur est M. Feuillet de Conches; l'éditeur, Henri Plon. L'ouvrage sera orné de portraits et de *fac-simile*. Le premier volume est en vente.

M. Chaix-d'Est-Ange fils publie depuis quinze jours, dans le *Moniteur*, une série d'articles très-intéressants et fort remarqués sur *Marie-Antoinette et le Procès du collier*. Ce travail est basé sur les curieux documents que renferme l'ouvrage de M. Campardon, ouvrage qui porte précisément ce titre, et que publie l'éditeur Henri Plon. — Un beau volume in-8°. Prix : 8 fr. *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 455. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 17 Septembre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LA MUSIQUE MILITAIRE A PARIS, — croquis par DARJOU.

AUX TUILERIES.

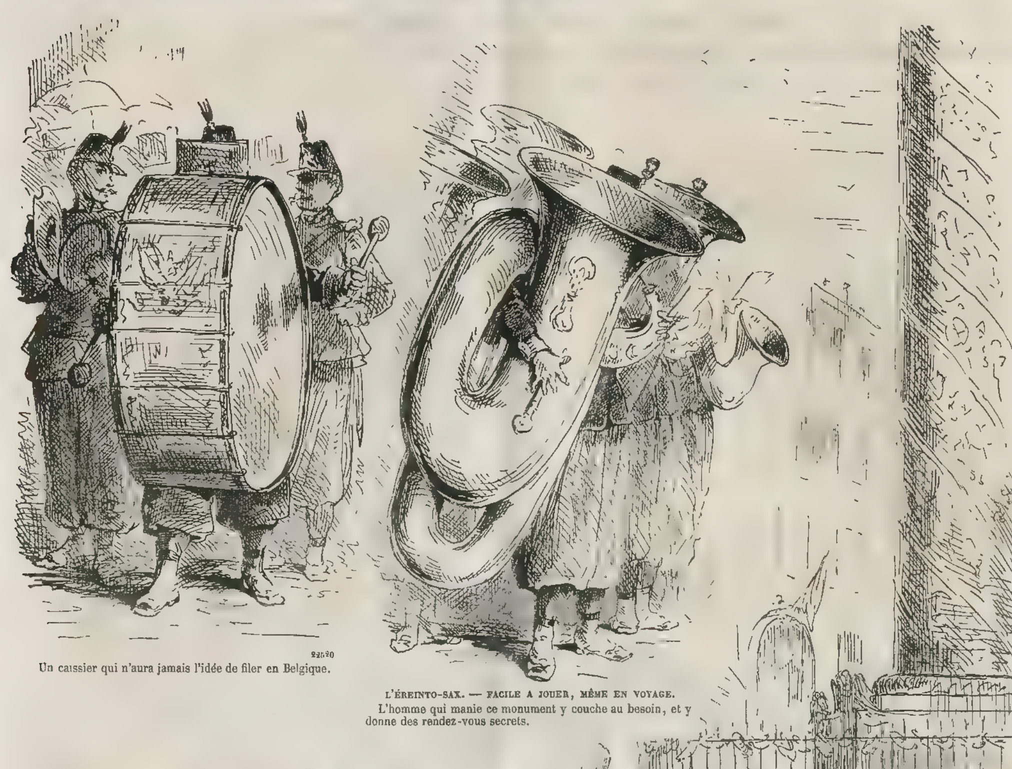


DE LA HAUTE GALANTERIE AVEC UNE POINTE DE DISTINCTION.

— Ce que nous préférons dans la musique militaire, belles dames, ce sont les gracieux visages qu'on y rencontre.

LA MUSIQUE MILITAIRE A PARIS, — croquis par DARJOU (suite).

PLACE VENDOME.



Un caissier qui n'aura jamais l'idée de filer en Belgique.

L'ÉREINTO-SAX. — FACILE A JOUER, MÊME EN VOYAGE.
L'homme qui manie ce monument y couche au besoin, et y donne des rendez-vous secrets.



SUSCEPTIBILITÉ MUSICALE.
— J'aime bien ce bourgeois, qui prétend que souffler n'est pas jouer.



Pas de chaises, pas d'arbres, pas d'ombre; tout pour l'amour de la musique.

LA MUSIQUE MILITAIRE A PARIS, — croquis par DARJOU (suite).

AU LUXEMBOURG.



Peut-être moins distingué qu'aux Tuileries, mais tout aussi charmant dans un autre genre.

Le prochain numéro du JOURNAL AMUSANT renfermera LE CAMP DE CHALONS (seconde partie), LA CAVALERIE, par G. RANDON.

MANUEL DU BON CITOYEN,

POUR FAIRE SUITE A LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNÊTE.

AVANT-PROPOS.

Tous les Français connaissent leurs droits.

Peu de Français pratiquent leurs devoirs.

Personne n'est censé ignorer la loi, mais beaucoup de gens ignorent les usages.

Tâchons d'instruire nos concitoyens — en les amusant.

NAISSANCE.

La naissance d'un enfant doit être déclarée à la mairie de l'arrondissement dans les trente-six heures.

L'enfant non déclaré n'est pas le moins du monde obligé de se rendre lui-même auprès de l'officier municipal, et de se faire inscrire personnellement à l'état civil.

Strictement, c'est le père, accompagné de son fruitier et de son porteur d'eau, qui doit remplir cette formalité.

Papa, médecin ou sage-femme certifient à l'employé de la mairie le sexe du nouveau-né.

Avoir soin surtout de ne se point tromper, ou gare aux conséquences!

Voyez-vous monsieur votre fils obligé de se faire couturière, et mademoiselle votre fille embataillonnée dans les zouaves!...

BAPTÊME.

Il est de la première utilité d'indiquer exactement les noms de baptême,

Et par-dessus tout, l'orthographe régulière du nom de famille.

Une supposition : — Vous avez des droits à la succession Bonnet...

Tout le monde peut avoir des droits à la succession Bonnet...

Si votre nom a été écrit Bonet, Bonnay, Baunet, ou Baunney...

Évidemment, vous ne sauriez vous faire envoyer en possession.

A quoi tient la fortune?

Ne choisissez pas pour parrain à votre enfant un centenaire; il y a gros à parier que l'honnête vieillard a déjà fait ses dispositions testamentaires, et que, de plus, il ne verrait pas grandir son filleul; partant, pas de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié.

Ne pas oublier d'acheter chez Siraudin les dragées du baptême.

ÉDUCATION.

Apprenez à votre enfant à épeler les légendes des dessins du *Journal amusant;* cette lecture lui rendra moins arides les études sérieuses, et préparera en lui un citoyen ayant le mot pour rire.

A dix-huit ans, ne craignez pas de le laisser s'initier au langage des fleurs; cela lui servira dans le monde, auprès des mamans et des demoiselles.

Suivent quelques échantillons de cet idiome fleuri.

Absinthe. — Cette plante, dont il se fait une consommation énorme de quatre à six, est le symbole des *peines de cœur.*

Balsamine — impatience —; le fait est que rien n'impatiente plus que les *belles à mines.* — Ceci n'est pas un calembour, c'est la façon de prononcer des fleuristes du Château-d'Eau.

Belle de jour. — Cette fleur est visible au Bois, sur les bords du lac; elle conduit elle-même et exhale un parfum d'eau de Lubin et de mousseline à faire aimer l'odeur de l'asphalte.

NOTA. — La belle de jour a besoin d'un tuteur.

Carotte. — Légume cultivé par les étudiants et les jeunes soldats.

Capucine. — Tire son nom de capucin, dont elle rappelle le capuchon; — une des pièces du fusil, ce qui permet au troupier de dire : Je suis embêté jusqu'à la troisième capucine.

Giroflée. — Ne pas cultiver celle à cinq feuilles.

Julienne. — Rêve d'amour ou potage, au choix.

Etc., etc.

Au moyen d'une éducation aussi complète, votre fils ne saurait manquer de devenir un grand homme. Dans ce cas, son illustre nom figurera nécessairement dans la nouvelle nomenclature des rues de Paris.

Vous n'avez pas oublié que *la Presse* proposait récemment d'ajouter à chaque nom célèbre donné à telle ou telle voie la qualité du parrain — afin de compléter l'éducation du peuple. — Ainsi :

Rue Arago — astronome.
Rue Auber — musicien.
Rue Chaptal — ancien ministre.

Supposons que vous vous nommiez Durand, vous aurez, grâce à votre héritier, le bonheur et la gloire de vous promener rue Durand, — grand homme, conformément d'ailleurs aux dénominations projetées ci-après.

Rue Bayard — vaudevilliste.
Rue Feydeau — l'auteur de *Fanny.*
Passage Feuillet — l'auteur de *Dalila.*
Rue Sainte-Foy — de l'Opéra-Comique.
Rue Saint-Hyacinthe — du Palais-Royal.
Chaussée du Maine — des *Mohicans.*

LA MUSIQUE MILITAIRE A PARIS, — croquis par Darjou (suite).

AU LUXEMBOURG.





22523

— Noble étranger!
— Padon, mossié le gâdien, paourquoi cette miousique il pârtait taout de souile?
— Mais parce qu'il pleut.
— Oh! il ne faisait rien du taout, puisque j'avais le paraplouie de moâ!



22524

— Cette Emma, fait-elle la fière, elle qui aimait tant la musique militaire!
— Le cuivre ne lui suffit plus, c'est de l'or qu'il lui faut maintenant!

Il est bon, toutefois, que l'avenir admirable destiné à monsieur votre fils ne lui fasse pas oublier l'époque du

TIRAGE AU SORT.

Si vous négligiez cette importante formalité, jeune homme, l'autorité civile ne pourrait procéder à votre

MARIAGE.

Pour cet acte, que l'on est convenu d'appeler le plus beau de la vie, quatre autres actes vous sont indispensables :

1° Acte de naissance,
2° Certificat de résidence,
3° Libération du service militaire,
4° Consentement paternel.

A défaut de ce dernier, on procède à des sommations aussi respectueuses que possible.

Éviter d'en arriver là.

Le jour de ses noces, se munir de quatre témoins, et ne pas obliger sa famille à se rendre à pied à la mairie — surtout s'il pleut.

Les violons en tête du cortége ne feraient peut-être pas mal; songer à ressusciter ce bon vieil usage.

Offrir un banquet à ses nouveaux parents, et s'arranger pour ne pas être gris au dessert.

Ne pas envoyer chercher un garde municipal, si la mariée danse le cancan.

Faire soi-même la police du bal.

A minuit... jouer la fille de l'air.

Après quelques années de ménage, une fois père de famille et la maturité venue, une fois surtout que vous avez été promu au caporalat dans la

GARDE NATIONALE,

il est bon de faire partie d'une société gobichonnante; cela pose un homme et cela le repose; le cheveu s'en allant, il est utile de prendre du ventre.

Pour se confectionner un abdomen présentable, on n'a que l'embarras du choix; demandez à Blot, à Pestel, à Véfour, à Brébant, à Gillet, ce que Paris renferme de

RÉUNIONS GASTRONOMIQUES.

Deux sociétés nouvelles, panachées de littérature et de joyeux festins, viennent encore de voir le jour :

Le Dîner des Pierrots, fondé par Paul Legrand,

L'Académie des Bonnets de coton, née sous le protectorat de Lachambeaudie.

La coiffure normande y est obligatoire.

Dis-moi comment tu mets ton bonnet de coton, je te dirai qui tu es.

Savez-vous ce qui va sortir de cette académie? La reprise des affaires sur les cotons.

Le nombre des académiciens de nouvelle fabrique étant illimité, ce sera à qui voudra se couronner le chef à l'instar du roi d'Yvetot; et, grâce à ce, les cotons reprenant, l'Amérique sera pacifiée. — Le Sud et le Nord n'auront plus à compter sur leurs champs de bataille d'aussi nombreux et d'aussi regrettables

DÉCÈS.

Ce dernier chapitre du journal n'a pas la prétention d'être des plus divertissants; il s'agit nonobstant de faire mourir le lecteur... de rire.

La déclaration d'un décès doit être faite immédiatement. (Est-ce assez gai!...) Il serait peut-être un peu tard à présent pour aller dire à la mairie que François Ier est mort. (Ah! ah! ah!... mais riez donc!...)

La première démarche consiste ensuite à envoyer des lettres de part; il serait d'un goût au moins douteux de prendre pour modèle la complainte de Malbrough.

Il serait malséant de refuser d'aller au convoi d'un ami, sous le prétexte spécieux qu'il ne pourra pas venir au vôtre.

Un mari qui conduit son épouse à sa dernière demeure doit s'abstenir de dire : Cette petite promenade m'a fait du bien.

Il serait de même peu convenable, de la part d'un vaudevilliste enterrant son collaborateur, de dire : Il n'a jamais rien écrit dans nos pièces; c'est moi qui faisais tout, prose et couplets...

S'abstenir surtout de prononcer un discours en vers.

Ici s'arrête notre tâche... — Puisse ce manuel éclairer les populations!... Puisse-t-il être illustré par Cham, traduit dans toutes les langues, et valoir au *Journal amusant* cent mille abonnés de plus!...

Alexandre Flan.

LA MUSIQUE MILITAIRE A PARIS, — croquis par Darjou (fin).

AUX TUILERIES.



Se posant en vrai dilettante, tout comme aux Italiens. 22525

Il y a bien les enfants qui gênent un peu. 22526

L'ÉMULE D'ALEXANDRE DUMAS.

Alexandre Dumas a un rival!

Cela peut sembler prodigieux, mais c'est l'exacte vérité.

Ce rival s'appelle Ponson du Terrail.

Ce ne sont plus les journaux qui s'arrachent ce romancier, mais les théâtres.

Après son succès de *la Jeunesse du roi Henri*, et surtout celui de *Rocambole*, tous les directeurs veulent mettre ses romans en pièces.

Comme cet écrivain travaille dans tous les journaux, tous les journaux inscrivent avec bonheur l'entre-filet suivant :

« *Notre collaborateur* Ponson du Terrail met en ce moment la dernière main à une grande pièce qu'il destine au théâtre de ***. »

On veut partout du Ponson du Terrail.

Ponson du Terrail *for ever!*

Voilà pourquoi Alexandre Dumas a un rival.

A huit heures du matin, le vicomte est réveillé par B..., un auteur dramatique.

— Excusez-moi d'être si matinal, lui dit B..., mais je viens vous faire une proposition.

— Laquelle?

— Voulez-vous me permettre d'arranger pour le théâtre le dernier roman que vous avez fait paraître dans la *Patrie*. Ce drame sera palpitant d'intérêt.

— Je vous accorde cette permission.

— Vous êtes un homme charmant, et je vous remercie de votre bonté.

Le fécond romancier s'apprête à se mettre au travail.

X..., un autre auteur dramatique, accourt tout essoufflé.

— Mon très-cher, moi l'illustre X..., moi qui ai fait tant de drames à succès, je ne trouve plus aucun sujet palpitant à mettre en scène. Daignez me permettre de collaborer avec vous. Je voudrais faire un drame avec votre dernier roman qui a paru dans la *France*.

— Avant, il s'agit de savoir si je ne l'ai pas promis à quelqu'un.

Il ouvre un grand registre qu'il consulte, et cherche par lettres alphabétiques le nom des auteurs qui ont sollicité sa collaboration.

— Mon cher ami, je suis bien fâché, mais j'ai promis ce roman à un de vos confrères, à Z...

— Qu'importe, nous pouvons en chercher un autre; par exemple, celui qui a paru il y a six mois dans la *Nation*.

Le vicomte consulte derechef son registre.

— Celui-ci est à votre disposition; mais vous êtes arrivé à temps, car c'est le seul qui n'ait pas été pris.

— Quelle est l'heure de votre collaboration?

— De trois à six.

X... s'en va; arrive le directeur d'un théâtre de genre.

— Mon cher Ponson, lui dit-il, je viens vous commander une pièce.

— A moi!... mais chez vous on ne joue que des vaudevilles; ça n'est pas mon affaire.

— Je renonce à toutes ces folies. Je veux profiter de la liberté des théâtres pour jouer des drames, et comme il n'y a que vous pour trouver des scènes palpitantes d'intérêt, je viens vous demander un bon gros drame tiré d'un de vos ouvrages.

— Mais ils sont tous mis en pièces.

— Vous devez écrire en ce moment un nouveau roman.

— En effet.

— Je le prends pour mon théâtre.

— Mais je commence le second chapitre du premier volume.

— Il sera terminé la semaine prochaine, je sais quel homme vous êtes... Acceptez-vous?

— Mais c'est que...

— Je ferai toutes les dépenses que vous voudrez. Vous aurez des chiens, des éléphants, des bêtes féroces; Hostein ne ferait pas mieux les choses.

— Vous aurez votre drame...

— Je suis sauvé; merci, mon Dieu!

Et Z... se sauve ivre de joie.

Bientôt tous les théâtres ne donneront plus que du Ponson du Terrail. On en jouera depuis l'Opéra jusqu'au théâtre des marionnettes du jardin des Tuileries.

Le vicomte deviendra à la mode comme Molière au commencement du mois de juillet.

Mais retournons dans le cabinet de travail du fécond romancier.

C'est l'heure de la collaboration. Huit secrétaires sont prêts à écrire sous la dictée du vicomte.

Les collaborateurs arrivent.

— Comment! fait observer l'un d'eux, nous allons travailler tous ensemble.

— Certainement. J'ai huit drames sur le chantier. Voici là mes huit secrétaires qui vont écrire sous ma dictée.

— Mais nous sommes neuf auteurs.

— Vous avez raison, je vous avais oublié. Je vais appeler mon groom qui me servira de secrétaire pour mon neuvième drame. Messieurs, ne perdons pas un instant.

Alors commence le grand travail qui, comme vous pouvez en juger par vous-même, enfonce celui de l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Mais que va dire Alexandre Dumas de cela?

On prétend qu'il est furieux.

Que les Autrichiens se tiennent sur leurs gardes. Pour se distraire, Dumas est capable de remonter en bateau pour aller délivrer la Vénétie.

A. Marsy.

J'AI DINÉ CHEZ LUI.

Mon ami Justin m'ayant proposé l'autre jour une collaboration, je lui fis cette simple réponse :

— Venez dîner demain chez moi, nous en causerons.

CROQUIS DE CHASSE, — par H. DAUMIER.



— Voyons... il est déjà trois heures et demie et pas encore levé !... Allons, allons, debout, paresseux !...

— Je ne demande qu'à en causer, me répliqua mon ami Justin; quant à aller dîner chez vous, c'est impossible.

— Pourquoi ne dîneriez-vous pas chez moi?

— Parce que je ne dîne chez personne. Mon oncle, en mourant, m'a laissé toute sa fortune, à la condition expresse que je n'irais jamais dîner en ville.

— Voilà une clause bizarre; et vous ne lui avez pas demandé ses motifs?

— Pardon, et il me les a donnés. Quelque temps après son mariage, mon oncle se trouvait un soir sur les hauteurs de Belleville à l'heure du dîner par une pluie battante, en compagnie d'un monsieur qu'il connaissait très-peu. On n'aurait pas trouvé un fiacre, l'eût-on payé cinquante francs l'heure. Quant aux omnibus, ils sont complets quand il fait beau, à plus forte raison quand il pleut. Le monsieur se trouvait à sa porte, et avec une obligeance parfaite il offrit à mon oncle d'accepter son dîner, puisqu'il lui était absolument impossible d'aller chercher le sien.

Il était difficile de refuser; aussi mon oncle accepta-t-il, car mon oncle n'a jamais rien su faire de difficile.

Le surlendemain, le monsieur rencontra mon brave parent sur le boulevard, et, pour mettre le comble à ses politesses, il lui proposa de l'emmener à son cercle afin de le présenter à plusieurs de ses amis.

On jouait dans ce cercle-là comme dans les autres, et mon oncle n'y était pas depuis une demi-heure qu'il avait perdu trois cents francs.

— Quelle singulière idée! lui dit sa femme quand il rentra le soir, quelle singulière idée de se laisser entraîner à aller jouer dans un cercle où l'on ne connaît personne!

— Que veux-tu, ma bonne amie, répondit mon oncle, je ne pouvais pas refuser d'accompagner ce monsieur, j'avais dîné chez lui.

Le monsieur, désolé d'avoir été la cause indirecte d'une perte pour mon oncle, vint le voir pour lui faire ses compliments de condoléance. La connaissance, qui n'était qu'ébauchée, devint plus intime. On se vit d'abord une fois par semaine, puis deux fois par jour.

Mon oncle, qui dirigeait une très-grosse maison de commerce, commençait à trouver que les visites de son ami étaient longues et passablement fréquentes; mais il se disait toujours :

— En somme, je ne peux pas faire autrement que de le recevoir, j'ai dîné chez lui.

Sur ces entrefaites il se fonda à Paris une entreprise considérable. Un chirurgien dentiste avait trouvé le moyen de fabriquer des fausses dents indestructibles et inaltérables en caoutchouc durci. Les râteliers ordinaires, qui varient de cinq cents à mille francs, et même quinze cents francs, reviendraient à un franc cinquante.

En outre, le caoutchouc, par un procédé jusqu'ici inconnu, acquerrait la blancheur du plus bel ivoire. C'était un succès certain.

Le monsieur était de l'affaire, aussi n'eut-il rien de plus pressé que de venir proposer à mon oncle de lui céder une partie des nombreuses actions dont il était possesseur.

Ce genre d'industrie ne souriait guère à mon oncle et pas du tout à ma tante, qui engagea de toutes ses forces son mari à placer ses capitaux ailleurs, mais celui-ci lui fit cette observation :

— Que veux-tu, je ne peux pas m'en dispenser, quand on a dîné chez les gens.

Les dents en caoutchouc tombèrent dans l'eau, et mon oncle en fut pour vingt-deux mille francs. Il est vrai qu'on lui donna en échange quinze mille et tant de râteliers. S'ils avaient été en caoutchouc ordinaire, il en aurait fait faire des balles élastiques pour ses neveux, mais ils étaient en caoutchouc durci et ne pouvaient servir à rien.

Malheureusement l'amphitryon, qui avait si obligeamment invité mon oncle à manger son dîner et à prendre ses actions, fut enveloppé dans le désastre. Il se trouva débiteur d'une somme relativement considérable, et se vit réduit à engager sa signature. Mais comme sa signature ne suffisait pas, il lui fallut en chercher d'autres, et l'idée de s'adresser à mon oncle fut une des premières qui lui vinrent.

— J'ai dîné chez lui, se dit mon oncle, je ne peux pas décemment refuser d'endosser ses billets; d'ailleurs, il est honnête homme, il payera.

Il était honnête homme, mais il ne paya pas, et ce fut mon excellent oncle qui arrêta les poursuites en soldant les effets.

— C'est un peu cher, pensa-t-il, mais franchement il ne serait pas convenable à moi de laisser fourrer à Clichy un homme chez qui j'ai dîné.

Pendant six ans il n'y eut pas de semaine où l'influence de ce dîner ne se fît sentir d'une façon plus ou moins désagréable.

Tantôt il s'agissait de livres rares qu'on n'osait pas refuser de prêter.

— Puisque je me suis cru assez lié avec lui pour aller dîner à sa table, faisait observer mon oncle, je ne vois pas pourquoi il ne se croirait pas assez mon ami pour m'emprunter mes livres.

Or, il est de notoriété publique qu'un livre prêté n'a jamais été rendu à son légitime propriétaire.

Tantôt c'était un cousin ou même une simple connaissance du monsieur qui venait, muni d'une lettre de recommandation, demander à mon oncle une place quelconque, depuis douze cents jusqu'à douze mille francs par an.

Enfin un jour, jour à jamais néfaste! mon oncle, sorti

CROQUIS DE CHASSE, — par H. DAUMIER (suite).



— On ne m'y prendra plus à venir faire une ouverture de chasse dans les plaines de la Champagne..... cinq heures de marche sans rencontrer un arbre..... et un soleil africain qui vous darde d'aplomb sur la tête..... Il est vrai que s'il pleuvait ça ne serait pas beaucoup plus agréable!.....

depuis le matin sept heures, n'était pas encore rentré à midi pour l'heure du déjeuner, ce qui, de mémoire de déjeuner, ne lui était jamais arrivé dans sa longue carrière.

Vers une heure mon oncle rentra, mais dans quel état, grand Dieu! il était étendu sur un brancard avec une balle dans le côté gauche!

— Ciel! s'écria la famille d'une seule voix quand elle l'aperçut.

Mon oncle nous raconta alors d'une voix éteinte que la veille son ami était venu le trouver au café pour lui demander de lui servir de témoin dans une affaire d'honneur. Il fallait se battre le lendemain matin, il n'y avait pas à reculer.

Mon oncle avait accepté, dans l'espérance d'arranger l'affaire, qui ne s'était pas arrangée : on s'était battu au pistolet. Par malheur, l'adversaire de son ami, aveuglé par l'émotion, avait laissé dévier l'arme dont la balle était venue frapper dans le côté mon oncle infortuné, qui se tenait pourtant à une distance respectable des combattants.

— Ah! mon ami! lui dit ma tante au désespoir, pourquoi avoir servi de témoin, toi, un homme tranquille, à un individu que tu connaissais à peine?

— Que veux-tu! Il le fallait : j'avais dîné chez lui! répondit mon oncle.

Cela dit, il envoya chercher un notaire, fit son testament en ma faveur et mourut dans mes bras le lendemain matin, après m'avoir expressément recommandé de ne jamais dîner en ville!

HENRI ROCHEFORT.

FANTASIAS.

Quel est donc ce mystère?

La distribution des prix de Rome et l'exposition des concours de sculpture, peinture, architecture, devaient avoir lieu au commencement du présent mois.

C'était un usage immémorial, — quelque chose d'antique autant que solennel; — et voilà que d'un coup on renverse la chronologie!

Les gardiens du palais des Beaux-Arts ne savent plus comment va le monde, et l'on assure que l'un d'eux, emporté par l'habitude, s'est assis à l'ancienne date, au bureau des cannes, et y est resté depuis huit jours, attendant la pratique qui ne venait pas, et refusant toute espèce d'aliments.

On désespère de le sauver.

Quoi qu'il en soit, c'est seulement à la fin du mois que nous serons appelés à voir les premiers résultats de la réforme opérée dans l'enseignement de l'École.

— Je suis curieux de savoir ce que cela va produire, disait un amateur à un de nos peintres fantaisistes.

— Parbleu, rien de plus simple... ce sera ennuyeux autrement.

***

Il me semble cependant qu'il y aurait une façon de stimuler et d'encourager la jeunesse artistique.

Nota. — Je ne dis pas cela pour le duc de Cobourg-Gotha, dont on va jouer une nouvelle œuvre.

Mais, principauté à part, il est sur le pavé de Paris un nombre navrant de garçons de talent, qui, parmi les musiciens surtout, sont impuissants à se produire.

Le peintre accroche ses tableaux aux murailles d'une exposition, — et, s'il a du talent, tout le monde peut le voir.

Pour le musicien, c'est toute autre chose.

Il lui faut une salle, il lui faut des décors, il lui faut des exécutants, il lui faut un orchestre, il lui faut... que ne lui faut-il pas!

Récapitulez le nombre d'ouvrages inédits représentés dans une année musicale.

Six au plus. (Je parle d'ouvrages importants.)

Six; et il y a déjà plus de vingt compositeurs connus!

Que sera-ce donc pour ceux qui ne le sont pas!

Aussi est-il profondément vrai et touchant, ce mot d'un musicien en apprenant la mesure qui ordonne que l'Hôtel-Dieu soit achevé en même temps que l'Opéra :

— Au moins, a soupiré le pauvre diable, si le second nous est fermé, le premier nous sera ouvert!

***

Et les littérateurs?

Ont-ils plus de facilités à se produire? Un peu, — mais pas beaucoup.

Heureusement M. Gagne, le célèbre et ingénieux M. Gagne est là.

Il vient d'adresser à M. de Pène, le rédacteur en chef de l'excellente et très-goûtée *Gazette des Étrangers*, une lettre qui va ouvrir un horizon tout neuf et un débouché précieux aux belles-lettres.

Il s'agit simplement d'autoriser les poëtes et les prosateurs à déclamer ou à *poëtorer* (sic) leurs vers et leur prose sur les diverses scènes.

Félicitons d'abord M. Gagne d'avoir enrichi la langue d'un verbe aussi mélodieux que ce poëtorer, qui a des suavités à nulle autre pareilles.

Félicitons-le ensuite de son idée merveilleuse.

Je ne doute pas que notamment l'apparition de M. Gagne sur la scène du Palais-Royal en compagnie de ses vers n'eût un succès fou.

Et quelle économie pour les directeurs!

Plus besoin de comédiens.

M. Augier jouerait à lui tout seul son *Inventeur*.

M. de Girardin (Émile) monterait tous les soirs sur les

planches du Vaudeville pour y déclamer, lorgnon à l'œil, la comédie qu'il fait annoncer si bruyamment.

Avec ce dernier, on n'aurait pas même besoin de souffleur.

M. H. Rouy tiendrait, je n'en doute pas, à honneur, de ne laisser à personne autre ces fonctions délicates.

Vive M. Gagne et la *poëtoration!*

***

A propos de cette pièce de M. de Girardin dont je viens de prononcer le nom, on causait.

— Je voudrais bien que cela eût un succès au théâtre, dit quelqu'un.

— Pourquoi?

— Parce que cela engagerait peut-être Émile à renoncer au journalisme.

***

Les correspondants sont bien parfois les êtres les plus réjouissants de la création.

Ce qu'il y a dans la boîte d'un journal de propositions saugrenues, d'idées incohérentes, de billevesées, est incroyable pour qui n'a pas assisté au moins une fois au dépouillement.

Fouillons dans le tas, au hasard.

Qu'est-ce que j'en tire?

J'en étais sûr! un chef-d'œuvre du genre.

C'est une lettre qu'un monsieur envoie en compagnie de je ne sais quelle œuvre de son cru.

La lettre que je copie TEXTUELLEMENT commence ainsi :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous adresser un opuscule de ma composition, dont vous seriez bien bon de me faciliter *l'incarcération dans un journal.....* »

Inutile de continuer, hein?

***

Mystères du cœur humain, qui vous sondera?

On avait vu l'amour éclore sous bien des prétextes, mais je crois qu'on ignorait celui-ci.

Il a été révélé au monde par une ingénuité de Mabille.

La susdite a adopté la spécialité des étrangers de passage à Paris. Tantôt un Anglais, tantôt un Allemand, tantôt un Italien, un Brésilien..., auxquels étrangers variés elle a soin, à l'heure du départ, de recommander de lui écrire.

— Ah çà! tu les aimes donc tous, que tu tiens à avoir de leurs nouvelles, lui demandait une amie.

— T'es bête! c'est à cause de ma collection de timbres-poste!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le Théâtre-Italien ouvrira sa saison le 1er octobre par la *Sonnambula*, chantée par Adelina Patti et le ténor Corsi.

Le début de la troupe dansante aura lieu le même soir dans un ballet en un acte très-apprécié en Italie, *Aci e Galatea*, du chorégraphe Costa, et dansé par mesdames Ernestine Urban, Gredlu Merante et M. Costa.

***

Le théâtre impérial du Châtelet vient de reprendre *les Sept châteaux du diable*, féerie en vingt tableaux, de MM. Dennery et Clairville, pour la rentrée de mademoiselle Tautin et de M. Colbrun. Le ballet a pour interprètes M. Honoré, mesdames Vernet, Ferrus, Letourneur, etc. Le magnifique décor de l'apothéose, représentant un bouquet, dont chaque fleur est une femme, est dû aux pinceaux de MM. Chéret et Chanet.

***

C'est décidément le 1er octobre prochain que le nouveau Théâtre Saint-Germain va inaugurer l'ère nouvelle de la liberté théâtrale. Une intelligente initiative vient, dit-on, d'être prise par le directeur de cette nouvelle salle dont la création est une heureuse pensée : M. Gérault accordera aux élèves des Écoles polytechnique, de Droit ou de Médecine, la faveur de ne payer leurs places que moitié prix.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.



N° 56. — **Marabout de tribu nomade** (Arabes pasteurs).

Notre collection compte dès aujourd'hui **443** costumes. Nous expédions une feuille coloriée (à titre d'échantillon) et le Catalogue détaillé des costumes déjà publiés à toute personne qui nous en fait la demande *franco*, et qui joint à cette demande 50 centimes en timbres-poste. — Adresser les lettres à M. E. PHILIPON, 20, RUE BERGÈRE.

Nous ne pouvons donner dans le Journal qu'une idée de la bonne exécution de nos costumes. Chaque feuille de notre collection est IMPRIMÉE EN TAILLE-DOUCE sur un très-beau papier, et COLORIÉE avec soin.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 456. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 24 Septembre 1864.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kelermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cᵉ, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

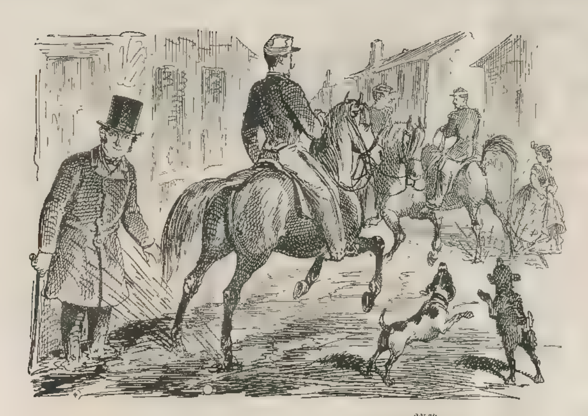
TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

LE CAMP DE CHALONS

PAR RANDON ☆ SECONDE PARTIE



Je connais quelqu'un qui, bien plus encore que le troupier, a été content de la levée du camp : c'est le pauvre *poulet d'Inde*, qui vient de tirer ses quatre mois à la belle étoile, et qui commençait à la *trouver mauvaise*.



22530

DANS LA GRANDE RUE DE MOURMELON.

— Qu'aimez-vous mieux : être écrasé ou embourbé?
— Va pour être embourbé! entre deux maux il faut choisir le moindre.



22531

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE DU CAMP.

Aussi quelle diable d'idée a eue le capitaine d'orner sa tente d'une bordure de sainfoin, le *saint* que les chevaux aiment le mieux!



22532

— Tu parles d'avancement, jeune présomptueux! sais-tu bien qu'il faut des années rien que pour apprendre à ficeler un bouchon de paille dans ce style-là! et encore que ça demande de grandes dispositions naturelles.



22533

La vie du camp, la vie de garnison, c'est toujours bonnet blanc, blanc bonnet; les agréments sont aussi variés ici que là-bas... encore si c'était à prendre ou à laisser!



22534

— Pourquoi donc ne vous servez-vous pas de votre balai?
— Marcha'gis, c'est pour le jardin du colonel, que le brigadier m'a recommandé de le ramasser sans le déformer.



22535

LE VISITEUR. — Le capitaine Schenk, s'il vous plaît?
UNE VOIX *à l'intérieur*. — C'est ici, donnez-vous la peine d'entrer.



22536

— Et comme ça, ces pauvres animaux restent en plein air du matin au soir!... et quand il pleut?
— Ah! quand il pleut, c'est différent..., ils y restent du soir au matin.



22537

LES EFFETS D'UN COUP DE VENT.

— Eh bien, caporal, vous ne sortez donc pas de votre tente pour la relever?
— Fait' excuse, cap'taine; c'est que mes hommes sont en train de se réveiller, qu'ils n'y voient pas clair pour retrouver leurs effets.



22538

L'ILLUSTRE BLACK DU 33e.

Le type, le prototype de l'obéissance passive! Si l'on oubliait de lui dire : Pille! il serait capable de rester ainsi jusqu'à la levée du camp.



22539

— Ça connaît les sonneries comme un vieux brigadier! Quand l'envie prend à mossieu d'aller pousser quelques fantasias à travers le camp, il n'y a pas de danger qu'il manque au rang quand il entend sonner *la botte*.



22540

LES GODILLOTS (*soldats de la réserve*).

Ainsi nommés parce que... parce qu'il fallait bien que le troupier eût son pendant d'*ohé Lambert!... ohé Godillot! ohé!*



22541

— Devinez pourquoi les chevaux de cavalerie résistent moins à la pluie que les chevaux d'omnibus?
— Dame! c'est parce qu'ils sont moins forts.
— Eh non, *Godillot!* c'est parce que ce sont des chevaux de *selle*.



22542

Nouvelle tenue de campagne admise au camp de Châlons. A l'inventeur les gibernes reconnaissantes.



LE CADRAN SOLAIRE.

— C'est drôle! ça ne marque rien!
— C'est étonnant! ça vient p't'-être de ce que tu ne places pas l'allumette du bon côté.



22543

LE SOLDAT GRINCHEUX.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire que je mette ma pelle sur le panier? vous pouvez bien y mettre aussi votre balai.
— Mon balai ne pèse pas si lourd que votre pelle, dont que c'est moi que j'y perdrais, et je n'ai pas les moyens de faire des cadeaux à personne.



22544

LA NOUVELLE TENTE-ABRI A LACETS.

— Des lacets au lieu de boutons, la belle malice! c'est une idée que tout le monde aurait eue, moi le premier.

— C'est vrai, il ne s'agissait que de l'avoir le premier.



22545

La tente-abri à lacets se met à toutes les sauces : qu'un camarade soit éclopé, vite deux carrés de toile lacés et deux bâtons, et voilà le palanquin demandé.



22546

De plus fort en plus fort! le camarade désire-t-il une position plus commode? il ne s'agit que d'abouter les bâtons et de lacer deux seconds carrés de toile aux deux premiers pour obtenir une litière a faire envie à un nabab.



22547

Du moment où il ne s'agit que de tuer le temps, la fin justifie les moyens.



22548

— Entre nous soit dit, c'est bien un peu exprès qu'on les laisse s'échapper... d'abord ça amuse énormément les chevaux; ça leur fait du bien, et puis ça émoustille les hommes; c'est un événement, et dans le camp nous avons si peu de distractions!



22549

Un libre *panseur*...



22550

— Sont-ils curieux, ces bourgeois! jusqu'à vouloir s'amuser à compter les clous des fers de nos chevaux!



22551

MARAÎCHAGE MILITAIRE.

Carottes phénoménales tirées du camp de Châlons par de jeunes soldats qui n'avaient eu jusqu'alors aucune notion de ce genre de culture.



22552

AU BAL DÉSANGLOIS.

Par ordre de monsieur le maire. — Une mise dansante est de rigueur. Il est expressément recommandé aux dames de ne lever qu'une jambe à la fois.

LES IMPRESSIONS DE VOYAGE DE Mme CAMUSET.

I.

M. Camuset, ayant perdu quinze cents francs en jouant à la Bourse, a refusé à sa femme de lui faire faire un voyage comme tous les ans.

Cependant madame Camuset n'a pas voulu rester à Paris.

— Mon ami, a-t-elle dit à son mari, si on me voyait dans les rues de Paris pendant les mois de juillet, d'août et une partie de celui de septembre, je serais une femme déshonorée. Ma position exige que je voyage.

— Ta position!... ta position!... nous sommes de simples rentiers.

— Néanmoins, je tiens à sauver les apparences. Comme tu ne veux pas dépenser d'argent cette année parce que tu en as perdu, pendant deux mois et demi nous irons nous cacher au fin fond des Batignolles; là, nous ne serons rencontrés par personne. Je ferai mes adieux à toutes mes amies, et je leur dirai que je pars pour Bade.

— Comme tu es faiseuse d'embarras!

— Acceptes-tu ma proposition?

— Où logerons-nous?

— Dans une modeste petite chambre, et nous mangerons dans une pension bourgeoise, nous ne dépenserons presque rien. Pour faire plus d'économie, nous renverrons notre bonne, qui pourrait nous trahir.

— A ce compte-là, j'accepte ce que tu me proposes.

Et voilà comment les Camuset allèrent s'installer à Batignolles.

II.

Quinze jours après, madame Camuset dit à son mari :

— Mon ami, madame Bouffardin m'a bien priée de lui écrire mes impressions de voyage. Je vais donc lui adresser une lettre.

— Ne fais pas cela, tu te trahirais. Madame Bouffardin verra bien vite que ta lettre n'arrive pas de Bade.

— A cause du timbre?

— Certainement.

— Rassure-toi, j'ai pris mes précautions. J'ai une amie dévouée à Bade, je lui adresse mes lettres, et elle les renvoie à Paris à madame Bouffardin.

— Comme tu es rusée!

Madame Bouffardin écrit sa lettre, qu'elle lit ensuite à son mari.

« Bade, 15 juillet 1864.

» Ma chère amie,

» Nous sommes arrivés à Bade et installés dans l'excellent *Hôtel de la cour de Darmstadt*, où nous avons l'habitude de descendre.

» Je ne vous décrirai pas toutes les merveilles de ce délicieux pays que vous connaissez.

» Je voudrais toujours vivre à Bade, et y mourir dans l'âge le plus avancé; tel est mon vœu le plus cher.

» Si jamais je deviens veuve, j'achèterai un petit chalet dans ce paradis, et je m'y installerai pour pleurer mon époux. Mes larmes grossiront le courant de la Murg.

» Tous les matins je me lève à six heures pour aller boire deux verres d'eau à la source. Je pense que ce traitement me fera grand bien pour mes œils de perdrix.

» Mon mari, lui, a préféré se mettre au vin du Rhin.

» Je vous embrasse de tout cœur. »

— Voilà ma lettre terminée.

— J'aurais préféré que tu ne parlasses pas de ton veuvage.

— C'était pour tenir de la place.

— J'ai peur que cela me porte malheur.

— Tu as tort d'être superstitieux.

— Ma chère amie, dans ta prochaine lettre tu devrais mettre que nous dépensons vingt francs par jour.

— Bon! et toi qui semblais te moquer de mon orgueil.

— Dame!... puisque nous sommes là-bas, autant bien faire les choses.

III.

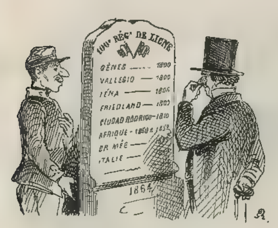
— Mon gros loulou, j'ai écrit une autre lettre à madame Bouffardin.

Elle lit :

« Bade, 18 août.

» Chère madame,

» Excusez-moi si je ne vous ai pas donné plus tôt de mes nouvelles; mais ici on a tant de distractions qu'avec la meilleure volonté du monde on ne trouve pas un instant à consacrer à ses meilleures amies.



22553

— Je n'en ai point fait aucune, étant de la classe de 63; mais si je serais aussi bien été de celle de 800, j'aurais pu les faire toutes, si je n'aurais pas été tué.



22554

LE CHEF DE POPOTTE.

— Je vous ai convoqués pour vous demander à quelle sauce vous préférez être mangés.
— Mais, chef, nous ne voulons pas être mangés...
— Silence dans le rang! et qu'on ne s'écarte pas de la question!



22555

— Je ne suis pas plus tendre qu'un autre, mais ça me fait quelque chose tout de même d'égorger ces pauvres bêtes...
— Bah! mon cher, il est écrit que celui qui becquête sera becqueté.



22556

— Ces dames désireraient-elles me faire l'honneur de voir tourner mon moulin?



22557

— Je commence à croire, messieurs, qu'il est malsain pour nous de rester plus longtemps en subsistance au centième... entendez-vous ces cris sinistres du côté de la cuisine?...
— M'est avis que nous ferons bien de décamper sans demander notre décompte.



22558

— Vous le rendre! mais il n'est pas à vous, puisque nous venons de l'attraper dans le bois.
— Précisément! c'est le lièvre de mon colonel qui avait tiré une bordée dans cette direction.

» Les heures passent comme des minutes. A peine est-on levé que le moment de se coucher est arrivé.

» L'existence ici est très-courte, il ne faudrait pas y rester toujours.

» Hier, nous avons fait une délicieuse promenade dans la Forêt-Noire.

» Nous étions très-nombreux.

» Les dames étaient en calèche, les messieurs à cheval.

» Mon mari a manqué d'être victime d'un terrible accident.

» Il montait un cheval rétif qui, au milieu de la forêt, se mit à pousser des ruades.

» M. Camuset fut lancé à dix pieds en l'air, et resta accroché à une branche d'arbre.

» On grimpa le chercher, il n'avait heureusement aucune contusion.

» En intrépide cavalier, mon mari remonte sur son fougueux coursier, et lui donne une bonne correction, qui met le cheval à la raison.

» Un rédacteur de *l'Illustration de Bade*, qui se trouvait avec nous, se propose de parler de cette aventure et de faire l'éloge de la hardiesse de mon époux.

» Je vous enverrai un numéro de ce journal.

» Excusez-moi si je ne vous en écris pas plus long, mais plusieurs personnes nous attendent pour aller déjeuner au Vieux-Château.

» Je vous embrasse. »

— Bravo! ma femme, ce récit est digne d'Alexandre Dumas.

— Il n'y a pas d'impressions de voyage sans accident.

— Mais il me semble que mon cheval m'envoie bien haut.

— Cela produit plus d'effet.

— Dix pieds, pense donc!

— Nous dirons que ce sont des pieds allemands.

— Justement! dans ce pays-là ils sont plus grands qu'ailleurs.

— Peu importe.

— Comme madame Bouffardin doit nous porter envie!

— Tant mieux!

— A propos; que faire pour passer la journée?

— Allons visiter les carrières de Montmartre.

IV.

— Je viens de terminer une nouvelle lettre.

— Lis-la-moi, car *nos impressions* m'intéressent beaucoup; elles ont pour moi tout le charme de l'imprévu.

Madame Camuset lit :

« Bade, 27 août.

» Ma chère amie,

» J'ai une grande et excellente nouvelle à vous apprendre.

» Mon mari a joué au trente-et-quarante, et il a gagné dix mille francs.

» Il n'a pas voulu garder cet argent pour lui. N'ayant pas d'enfants, il ne tient pas aux richesses.

» Apprenant qu'il y avait dans le pays une jeune fille sans fortune qui, pour ce motif, ne pouvait épouser un jeune homme qu'elle aimait, M. Camuset s'est rendu auprès d'elle et lui a donné en dot les dix mille francs qu'il avait gagnés au trente-et-quarante.

» Les deux jeunes amoureux voulurent lui élever une statue au milieu de l'allée de Lichtental. Mon mari le leur a défendu. De plus, il les a invités à ne parler à personne de ce qu'il avait fait pour eux.

» Il prétend que les bonnes actions doivent rester inconnues.

» Je ne suis pas de son avis, aussi je m'empresse de vous en faire part.

» Toute à vous. »

— Bravo! ma femme, ton idée est sublime. Mais tu as bien fait de dire que j'avais donné ces dix mille francs, sans quoi des amis auraient pu m'emprunter de l'argent, ce qui m'aurait vivement contrarié.

V.

— Tu écris encore, ma bonne amie?

— Oui; mais il est inutile que je te lise cette dernière lettre que j'adresse à madame Bouffardin. Je lui parle des représentations données par les artistes de la Comédie-Française. Je fais l'éloge de Regnier et de Bressant. Enfin je copie dans les journaux le compte rendu des courses.

— Nous retournons donc à Paris?

— Certainement; nous voici arrivés au 15 septembre, nous pouvons nous remontrer sur le boulevard des Italiens.

— Je n'en suis pas fâché, car je commençais à m'ennuyer à Batignolles.

Adrien Huart.

UNE BONNE TROP AIMABLE.

M. TROTTIN. — Jamais nous n'en avons eu de semblable.

MADAME TROTTIN. — Il est certain que cette Catherine est étonnante de prévenance et d'affection.

— Prodigieuse!

— Seulement je regrette qu'elle soit toujours sur mes talons.

— C'est le singulier attachement qu'elle a pour nous qui la pousse ainsi à nous rechercher.

CATHERINE *entrant dans le salon.* — Ma foi, monsieur, madame, je m'ennuyais de vous dans ma cuisine; alors j' m'ai dit : J' v'as aller leur faire une risette.

MADAME TROTTIN. — Vous nous êtes donc bien dévouée?

CATHERINE. — Madame est si gentille et monsieur est si bon! Jamais je n'ai eu que d' bons maîtres, moi; j'ai jamais eu à me plaindre de personne. Ah! quelle jolie tapisserie qu' fait madame! Madame serait bien bonne si elle voulait m'apprendre.

MADAME TROTTIN. — Mais, ma fille, c'est à peine si vous avez le temps de faire votre ouvrage.

CATHERINE. — Oh! j'aimerais tant ça!

M. TROTTIN. — Madame Trottin, tu pourrais bien un soir lui donner une leçon.

MADAME TROTTIN. — Nous verrons ça. En attendant, Catherine, vous allez m'habiller.

CATHERINE. — Avec plaisir, madame.

(*La bonne procède à la toilette de sa maîtresse.*)

CATHERINE. — Oh! comme madame a le pied petit!

MADAME TROTTIN. — Mais oui, pour ma taille.

CATHERINE. — Par exemple, moi, j'ai toujours servi de jolies personnes.



22559

— N'ayez donc pas peur! vous voyez bien que c'est pour badiner.



22560

C'EST TOUJOURS AVEC UN NOUVEAU PLAISIR

que messieurs les militaires voient ces pauvres bourgeois faire la culbute à travers les cordages de leurs tentes.



22561

— A c't' heure que j'ai vu tout le batacian de la cavalerie, je suis bien aise de m'être engagé dans l'infanterie.

— Le fait est qu'on n'est pas toujours à cheval, et que le cavalier à pied n'a guère le temps de s'asseoir.



22562

— Les nuits deviennent fraîches; Bichette craint le froid aux oreilles, et papa se moucherait plutôt dans rien du tout que de ne pas lui offrir le vieux foulard de l'amitié.



22563

CUISINE MILITAIRE.

— Cavalerie comme infanterie, voilà à quel signe on reconnaît que les effets de service commencent à en avoir assez.

— Vraiment?

— Parole! j'aurais pas pu obéir à des laides, c'est plus fort que moi.

— Quelle enfant!

— Est-ce que madame va sortir pour longtemps?

— Pourquoi cette demande?

— La maison m' paraît si grande quand madame n'y est pas!

— J'ai quelques courses à faire.

— Avec monsieur?

— Oui, avec monsieur.

— Ah! comme j' vas m'ennuyer.

— Donnez-moi mon ombrelle; j'entends monsieur qui m'attend dans l'antichambre.

(*Les yeux de Catherine commencent à s'emplir de larmes.*)

— Qu'avez-vous donc, mon enfant?

— Ah!...

— Est-ce que vous souffrez?

— Non, mais...

— Mais quoi?

— Madame sort, et... et... elle ne m'emmène pas.

— Et le dîner, Catherine?

— Oui... le dîner.

— Allons, il faut vous faire une raison.

— Adieu, madame.

(*Catherine se jette dans les bras de sa maîtresse en sanglotant.*)

— Mon Dieu! quelle est singulière!

(*Madame Trottin s'arrache aux étreintes de sa bonne, qui reste seule avec sa douleur. Un coup de sonnette vient la distraire de sa mélancolie.*)

M. BELHOMME. — M. Trottin y est-il?

CATHERINE. — A l'instant, monsieur.

— Il va rentrer?

— Non, monsieur, il sort dans le moment.

— Diable! c'est contrariant d'avoir monté cinq étages pour rien.

— Vous allez vous reposer dans le salon.

— Oh! ce n'est pas la peine.

— Pardon; madame ne me le pardonnerait pas si je manquais à ce devoir.

(*Moitié de gré, moitié de force, M. Belhomme est introduit dans le salon et déposé sur le canapé.*)

CATHERINE. — Si monsieur veut attendre, monsieur le peut.

M. BELHOMME. — J'en suis fâché, mais je n'ai pas le temps.

CATHERINE. — Si monsieur craint de s'ennuyer, j' peux lui tenir compagnie.

— Vous êtes bien bonne, mais j'ai affaire.

— Monsieur a-t-il connaissance de l'histoire de notre portier avec celui du 37?

— Je vous avouerai que non.

— Oh! c'est très-curieux.

(*Catherine entame un roman qui ne paraît intéresser que médiocrement M. Belhomme.*)

M. BELHOMME *se levant*. — Pristi! déjà trois heures, je me sauve.

CATHERINE. — Attendez la fin, c'est le beau de l'affaire. Pour lors, le sergent de ville, qu'on avait été chercher, entre dans la loge et voit les deux portiers en train de s'arracher les cheveux...

— Vous direz à Trottin que je suis venu.

— N'y manquerai pas. — Si c'est, Dieu, possible, qui dit que deux portiers se traitent comme de simples locataires...

— Adieu, mademoiselle.

— ... Ça ne s'est jamais vu, au contraire.

— Bien le bonjour.

(*Catherine retombe dans son isolement. Une idée singulière lui vient alors à l'esprit; cette idée, suggérée par le profond attachement qu'elle porte à ses maîtres, est aussitôt mise à exécution.*)

CATHERINE. — On sonne. Quel bonheur! les v'là qui rentrent. Oh! comme ils vont être contents!

(*En revoyant sa maîtresse, la bonne se jette dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues.*)

MADAME TROTTIN. — Elle est folle, cette Catherine!

CATHERINE. — Je suis si contente de vous revoir! Il me semble qu'il y a un siècle que madame est partie.

M. TROTTIN. — Le dîner est prêt, Catherine?

CATHERINE. — Dans n'un instant, monsieur.

MADAME TROTTIN. — Ça sent le charbon dans l'antichambre.

CATHERINE. — Ah! madame va être bien heureuse, c'est à cause de mon repassage.



22564

— Pourquoi ce que vos chevaux se permettent de venir dévorer nos choux, que je viens de voir que vous les lâchez exprès?

— Chut! Je peux vous le confier, parce que c'est vous : on va lever le camp demain matin, et il y a un ordre pour que tous les carrés soient mis cette nuit à la disposition de la cavalerie.



22565

On demande des gardes d'écurie pour faire vis-à-vis.



22566

.... et les dernières jambes du bal *Désanglois* ayant vu défiler le dernier pantalon garance, ont, ainsi qu'une volée de grues, pris leur essor vers des régions plus propices à leurs ébattements.



22567

Sic transit gloria mundi!

MADAME TROTTIN. — C'est égal, vous auriez dû fermer la porte de votre cuisine.

CATHERINE *souriant avec malice.* — C'est pas dans ma cuisine qu'y a de l'odeur.

MADAME TROTTIN. — Vous m'étonnez.

(*Les époux Trottin pénètrent dans le salon et restent frappés de stupeur en voyant le pot-au-feu mis dans la cheminée et la table à repasser installée sur le guéridon.*)

MADAME TROTTIN. — Que signifie cette plaisanterie, mademoiselle?

CATHERINE. — Quelle plaisanterie, madame?

MADAME TROTTIN. — Comment! vous avez osé transformer mon salon de réception en cuisine?

M. TROTTIN. — C'est invraisemblable, Catherine.

MADAME TROTTIN. — Pourquoi ce monde renversé, je vous prie?

CATHERINE. — Dame! madame... c'était... pour être plus près de vous.

MADAME TROTTIN. — Comment! pour être plus près de nous?

CATHERINE. — La cuisine est si loin de votre chambre que la plupart du temps je n' peux pas causer avec monsieur et madame.

MADAME TROTTIN. — Ah çà, est-ce que vous croyez être à notre service pour causer toujours avec nous?

CATHERINE. — Je m'ennuie trop quand je suis seule.

MADAME TROTTIN. — Et vous supposez que je suis chargée de vous amuser?

CATHERINE *pleurant.* — Hi!... hi!... comme madame me traite aujourd'hui... On aime ses maîtres... et ils ne vous le rendent pas. Hi!...

MADAME TROTTIN. — Assez de pleurnicheries, et remportez tout cet attirail dans votre cuisine.

CATHERINE. — Oh! non, jamais!

MADAME TROTTIN. — Vous refusez d'obéir?

CATHERINE. — Oui, j'aime mieux m'en aller tout de suite que de servir des ingrats... des sans-cœur!

M. TROTTIN. — Mademoiselle!...

CATHERINE. — Des rien du tout, qui ne savent pas apprécier mes bonnes qualités.

M. TROTTIN. — Mais, sapristi! on n'a jamais fait la cuisine ni de repassage dans un salon.

CATHERINE. — Oui, quand les maîtres n'aiment pas leurs fidèles serviteurs comme vous *deusses.*

MADAME TROTTIN. — Une fois, deux fois, voulez-vous emporter le pot-au-feu et vos fers?

CATHERINE. — Plutôt mourir!

MADAME TROTTIN. — Je vais établir votre compte immédiatement.

CATHERINE. — C'est moi qui vous le fiche avec plaisir le mien, allez! Soyez donc aimable pour des va-nu-pieds qui perchent au cintième; v'là comme y vous récompensent!

HUIT JOURS APRÈS.

M. TROTTIN. — C'est égal, Aménaïde, nous avons eu tort de renvoyer Catherine; cette fille-là nous était solidement attachée!

MADAME TROTTIN *furieuse.* — Attachée!... c'est à notre linge et à mes manchettes qu'elle l'était; toutes mes douzaines sont dépareillées, entendez-vous; je viens de visiter mes armoires.

— Pas possible!

— Et ma broche en turquoises a disparu.

— Oh! une fille si aimable!...

— Justement, ce n'était pas naturel. On s'en méfiera de ses pareilles à l'avenir. Ce qu'il me faut maintenant, c'est une bonne désagréable, grognon, répondeuse, insolente... au moins celle-là sera peut-être honnête.

LOUIS LEROY.

CELUI QUI MET EN SCÈNE *L'AFRICAINE.*

— Père! quel est ce vieillard auguste qui s'avance les mains derrière le dos, la tête penchée vers la terre, insensible à tout ce qui se passe autour de lui?

— Silence, enfants! c'est M. Fétis; il songe à la mise en scène de *l'Africaine,* éloignons-nous, ne le troublons pas dans ses méditations.

C'était, il y a quinze jours; deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la mairie de la rue Drouot.

Un passant attardé s'arrêta au bruit sourd de roues qui faisaient craquer le macadam du boulevard.

Ces roues traînaient un fourgon d'artillerie escorté par quelques cavaliers; en tête marchait le directeur de l'Opéra sabre nu en main.

Les portes de l'hôtel de la rue de Choiseul glissèrent sur leurs gonds, et se refermèrent sur le mystérieux cortége.

Le passant attardé se crut le jouet d'un songe, mais le lendemain il lut dans les journaux que le manuscrit de *l'Africaine* était décidément entre les mains de M. Perrin, et tout lui fut expliqué.

Il avait assisté à la translation de la partition de Meyerbeer du chemin de fer de l'Est à l'Académie impériale de musique.

Dans quelle partie de l'édifice *l'Africaine* a-t-elle été déposée? Il n'y a que le directeur de l'Opéra, M. Fétis, et Dieu qui le sachent!

Voici ce qu'on rapporte à ce sujet.

L'autre jour un Limousin, sa journée finie, rentrait au logis; soit que le chemin fût long, soit qu'il eût fait quelques stations chez les marchands de vin, la nuit commençait à venir lorsque le Limousin vit tout à coup surgir en face de lui un individu qui lui présentait un pistolet d'une main et une bourse de l'autre, en lui disant de le suivre.

Le Limousin obéit; on le fit entrer dans un fiacre, et on lui mit sur les yeux un bandeau qu'on ne lui ôta qu'en face d'un mur dans lequel on lui ordonna de creuser une niche carrée. Il devait avoir fini cette besogne dans deux heures sous peine de la vie.

Pareille aventure est arrivée à un des plus habiles serruriers du faubourg Saint-Antoine. La police connaît ces bruits, et, comme elle ne s'en émeut pas, il est probable qu'elle a ses raisons pour cela.

On voit que toutes les précautions ont été prises; ce n'est qu'en démolissant l'Opéra que l'on trouvera l'armoire de fer où a été renfermée *l'Africaine.*

Mais ce n'était pas tout que d'avoir la partition, il fallait encore la mettre en scène.

Or, il n'y avait qu'un seul homme au monde capable de se charger de cette entreprise, et cet homme était en Belgique.

La Belgique consentirait-elle à le prêter à la France?

Les négociations entamées à ce sujet ont obtenu un plein succès, et M. Fétis est arrivé à Paris.

On lui a préparé un logement meublé à l'africaine.

Le ministère de la marine a mis à la disposition du tapissier les plus beaux échantillons du musée africain que tout le monde a pu visiter dans l'hôtel Saint-Florentin. Le cabinet de travail de M. Fétis est à lui seul tout un musée.

Dents d'éléphant,

Dents de rhinocéros,

Flèches empoisonnées,

Œufs d'autruche,

Gorille empaillé,

Tout rappelle à M. Fétis le pays où se passe le drame lyrique qu'il s'est chargé de mettre en scène.

Son cuisinier est un Yolof pur sang.

Son valet de chambre appartient à la race des Chiboques.

En attendant qu'un magnifique nègre mozambique qu'on a engagé pour faire le gros de la besogne soit arrivé, on cire à l'œuf l'Auvergnat qui est chargé de frotter l'appartement.

Dès que les répétitions auront commencé, M. Fétis compte se mettre exclusivement au régime de la cuisine africaine; on a reçu l'ordre à la boulangerie viennoise de se mettre en mesure de lui fournir du pain de manioc.

En attendant, il se livre à des études préliminaires indispensables, et il s'entoure de tous les renseignements

dont il a besoin pour mener à bonne fin la tâche qu'il a entreprise.

Vous connaissez sans doute de réputation le capitaine Pamphyle ; il m'a abordé l'autre jour sur le boulevard.

— Tron de l'air ! me voilà.

Après les compliments d'usage, je lui ai demandé s'il se livrait toujours à l'agréable commerce du bois d'ébène.

— Plus moyen, m'a-t-il répondu, j'allais offrir mes services à M. Jefferson Davis, lorsque tout à coup j'ai reçu une lettre du gouvernement qui m'engageait à venir tout de suite à Paris pour fournir à M. Fétis toutes les lumières dont il pouvait avoir besoin sur les danses nationales de l'Afrique.

Tel que vous me voyez, je sors de chez M. Fétis, et j'en ai les genoux brisés ; il m'a fait danser la bamboula, la bacchava, la kakalamba, le mistanflu, le kokorugu, et il m'a demandé si j'avais épuisé tout mon répertoire. Le capitaine Pamphyle, lui ai-je répondu en haussant les épaules, en aurait, s'il voulait, pour vous danser jusqu'après-demain. Il y a trois cent quatre-vingt-quatre danses nationales, rien que dans le bassin du Sénégal.

— Fort bien, mon cher capitaine Pamphyle ; revenez demain, nous reprendrons cette étude importante.

— En attendant, vidons la calebasse de l'amitié, et asseyons-nous devant ce café, car j'ai les jambes qui me rentrent, tron de l'air !

Ainsi parla le capitaine Pamphyle. On voit que M. Fétis ne néglige aucun détail.

Il y a en ce moment à la foire de Southampton quatre batacudos qui font l'admiration des habitants de cette ville par la grâce tout africaine avec laquelle ils avalent du poisson cru.

M. Fétis a manifesté l'intention de les consulter.

Le télégraphe a joué, et la réponse du directeur a été qu'une fois la foire terminée, les batacudos viendraient se mettre à la disposition de l'Académie impériale de musique.

On voit que M. Fétis ne perd pas une minute : pour l'instant, il est plongé dans la lecture de tous les auteurs qui ont écrit sur l'Afrique, depuis Strabon jusqu'à M. du Chailla.

L'administration a fait joncher de paille la rue Drouot, afin que rien ne vienne le troubler dans son travail.

M. Fétis ne reçoit personne, à moins que le visiteur n'arrive de Tombouctou.

Après avoir travaillé toute la journée, il passe souvent une partie de la nuit à méditer sur le manuscrit de *l'Africaine ;* sa seule distraction, après son dîner, est de se promener pendant une demi-heure sur le boulevard, et les passants se disent : Voilà celui qui met en scène *l'Africaine !*

O vous qui le rencontrez, jeunes ou vieux, pères ou enfants, éloignez-vous, ne le troublez pas dans ses méditations !

Paul Girard.

FANTASIAS.

Il serait temps cependant de démolir encore une réputation usurpée.

On en démolit tant qui ne le sont pas !

Or, le héros dont je demande l'abolition, c'est... l'automne, saison bête et malfaisante dont je sollicite la condamnation sans circonstances atténuantes.

Les poëtes, dont la profession consiste, sous prétexte d'originalité, à faire courir en vers quelquefois faux un tas de bruits qui le sont toujours sur les choses d'ici-bas, les poëtes ont voulu faire de l'automne la saison idéale et charmante.

Farceurs !

Voici ce que leur répond la réalité :

AUTOMNE — substantif masculin.

Saison intermédiaire, féconde en rhumes de cerveau, toux, douleurs rhumatismales, occasionnés par les brouillards malsains et les averses perpétuelles qui font de cette époque la plus stupide de toute l'année.

Comme ornement du paysage, la promenade des malheureux poitrinaires qui s'acheminent vers le Père-Lachaise ou le Mont-Parnasse.

L'automne est gai comme une agonie. L'année y perd peu à peu tous ses charmes, feuilles, soleil, clémence de température, à l'instar d'une beauté en retraite qui voit ses dents tomber, ses yeux s'érailler, ses cheveux blanchir, son front se rider.

En automne les jours sont trop courts pour la vie de campagne et les soirées ne sont pas encore organisées pour la vie de ville.

C'est le moment où la bise implacable commence à murmurer à l'oreille du pauvre hère, grelottant sous la pelure d'oignon de son habit râpé :

— Frère, il faut acheter un paletot.

Il faut acheter du bois pour chauffer ta famille, il faut acheter des vêtements pour les petits, il faut...

Que ne faut-il pas quand vient l'automne, cet huissier sans cœur, par l'office duquel le Temps fait ses sommations brutales !

Malheur aux vaincus de la misère !

L'automne ! — savez-vous l'effet qu'il me produit avec ses quelques beaux jours, faits pour nous rendre le regret plus poignant encore ?

Il me fait l'effet d'une maîtresse qui ne nous aime plus, et reste encore un mois ou deux avec nous par compassion.

De temps à autre une caresse de complaisance, un sourire pour la forme, nous rappellent un passé paradisiaque en nous faisant plus cruellement sentir que ce passé est perdu à jamais.

Au diable les maîtresses de transition ! au diable les automnes de ce bas monde !

Là !... Maintenant que j'ai dit à ce faux bonhomme ce que je pensais de lui, me voilà presque soulagé !

***

Mais pardon...

J'entends d'ici un lecteur pointilleux me poser une objection :

— Monsieur, me dit-il, vous oubliez, en accusant et condamnant l'automne, que c'est à lui que nous devons surtout ces milliers de paysages qui meublent nos expositions.

— Eh ! sapristi ! c'est vrai, je mettais une circonstance aggravante contre le prévenu.

Merci, lecteur méticuleux !

***

Heureux mortel que je suis !

J'ai reçu cette semaine un autographe précieux ; c'est une lettre de l'illustre M. Gagne, le même dont je célébrais l'autre jour la poëtoration.

Je voudrais pouvoir vous offrir ce morceau en son entier, mais quelques échantillons suffiront.

A deux ou trois fleurs nous jugeons du parterre.

Je cueille donc, — première fleur :

« J'ai l'honneur, monsieur, de vous inviter respectueusement à célébrer *avec éclat mes œuvres et ma personne.* En me comblant de vos éloges vous aurez *votre part de la couronne de gloire.* »

Deuxième fleur :

« Mes gigantesques poëmes et tragédies dépassent de cent coudées tous les chefs-d'œuvre des Lamartine, des Hugo, et du *fameux mulâtre Dumas (sic).* »

Troisième fleur :

« Je me rappelle glorieusement que l'*Union*, qui s'y connaît, a dit que l'*Unitéide* était destinée à un immense éclat de rire. »

O *poëtorateur !* soyez heureux. Moi aussi je le dis.

***

Madame X..., beauté surannée, s'est jetée dans la dévotion.

Quand le diable devient vieux...

Probablement elle est allée demander à la ferveur des pratiques pieuses la consolation dont elle a besoin depuis la perte de ses charmes.

Mais son mari, qu'elle persécute de remontrances, goûte peu cette passion nouvelle.

D'où des tiraillements perpétuels dans le ménage.

L'autre jour, madame X..., revenant du sermon, entreprend à table son époux infortuné.

— Ah ! mon ami, j'aurais voulu que vous fussiez là ! quelle éloquence !... Si vous aviez entendu parler de l'enfer, où il y aura des pleurs et des grincements de dents... j'ai frémi de tout mon corps...

— Eh, ma chère, fait M. X... impatienté, s'il doit y avoir des grincements de dents, cela ne peut pas vous regarder !

***

Simple dialogue.

— Vous savez ?

— Quoi ?

— Gounod, à ce qu'il paraît, va mettre en musique *Agnès de Méranie !*

— Peut-on être jaloux de Richard Wagner à ce point-là !

***

Vous connaissez bien le gros B... ?

Un des viveurs les plus endiablés de Paris.

Mais les revers sont surtout faits pour ces médailles qu'on appelle vulgairement pièces de cent sous.

Si bien qu'un matin le gros B..., se réveillant radicalement ruiné, a formé un pourvoi en grâce.

Je veux dire qu'il s'est marié avec un sac d'écus plus vieux que lui, et horriblement jaloux.

Ledit sac d'écus a imaginé même, pour surveiller la fidélité de B..., une fidélité sujette à caution.

Un moyen des plus ingénieux.

Sous prétexte que B... n'est pas bien au courant des affaires de la communauté, madame le fait escorter partout par une sorte d'intendant-espion qui rend compte à l'ombrageuse moitié de l'emploi de chaque journée maritale.

L'autre jour, B... et son cornac étaient assis devant la porte du café Riche.

Un ancien ami du viveur passe, s'installe et cause avec lui.

Mais s'apercevant au milieu de la conversation qu'un tiers les écoute :

— Quel est donc ce monsieur qui ne dit rien ? demande l'ami.

— Ça, répond B... à voix basse, c'est *l'homme de défiance* de ma femme !...

Pierre Véron.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 457. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 1er Octobre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

EN VENDANGES, — par H. DAUMIER.



— Porter des charges comme ça d'puis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir pour vingt-cinq sous… et il y a des Parisiens qui croient qu' c'est amusant les vendanges !…



Un criminel!

EN VENDANGES, — par H. Daumier (suite).



— Faut pas s' plaindre de c' temps-là... c'est du vin qui nous pleut!...



— Soyez donc pas dégoûté comme ça... vous voyez bien que j'ai eu soin d'ôter mes souliers!...

EN VENDANGES, — par H. Daumier (fin).



A ASNIÈRES. — Vendangeant sa treille en famille.

LES ATELIERS DE PROFESSEURS EN DÉROUTE.

(*Le théâtre représente tout ce qu'il faut pour peindre et dessiner. Une forte odeur de térébenthine brûlée embaume l'atmosphère.*)

FLAMBEAU *entrant dans l'atelier le chapeau sur la tête.* — Ça sent mauvais ici.

BERNIER. — A bas le chapeau!... à bas le chapeau!...

FLAMBEAU. — Si l'on pouvait mettre un baquet de chlore dans un coin de ce salon, la salubrité publique y gagnerait beaucoup, et la vie moyenne des rapins s'en augmenterait sensiblement.

EUSTACHE. — C'est parce que j'ai nettoyé ma palette avec de l'essence.

FLAMBEAU. — Tu n'as pas dérobé cette essence-là sur la toilette des Grâces; les yeux m'en piquent!

EUSTACHE. — Ah! bien! très-bien!... on m'a volé mon huile grasse!

BERNIER. — C'est quelqu'un qui aura eu du monde à dîner, et qui se sera lancé dans le champignon à la provençale.

EUSTACHE. — On ne peut rien avoir ici : c'est le pendant de l'île de la Tortue du temps de Monbars l'exterminateur; tas de flibustiers! — Flambeau, confie-moi un peu de copal.

FLAMBEAU. — A seule fin?

EUSTACHE. — A seule fin de faire sécher la cuisse de ce misérable Lombard, qui se liquéfie de plus en plus!

LOMBARD, *modèle.* — Messieurs, je vous assure que je ne dors pas.

EUSTACHE. — Répète mon dernier mot.

LOMBARD. — Lequel?

EUSTACHE. — Silence!... Pose la bouche, faquin!

FLAMBEAU. — Tu travailles donc sérieusement, Eustache?

EUSTACHE. — Le sérieux est ma qualité dominante.

FLAMBEAU. — Mais, malheureux! dans quel but cette vie de labeur?

EUSTACHE. — Il y a à Rome, villa Médicis, un appartement qui me conviendrait sous tous les rapports.

FLAMBEAU. — Insensé qui ne voit pas qu'il peint sur un volcan! Mais on ne donnera plus de grand prix.

EUSTACHE. — Pas de bêtises, hein.

BERNIER. — Depuis la chute de l'Institut, la magnifique utopie d'être logé, chauffé, éclairé et nourri aux frais du gouvernement, a cessé d'être une vérité.

FLAMBEAU. — A l'heure où je parle, le grand prix de peinture n'a pu être décerné faute de décernants : les anciens juges ne sont pas venus et les nouveaux se sont abstenus.

EUSTACHE. — Pourquoi ces nouveaux ont-ils décliné leur mandat?

FLAMBEAU. — Parce qu'ils aspirent à devenir des *anciens*, et qu'ils ont besoin pour cela des suffrages de leurs illustres et futurs collègues.

BERNIER. — La peinture d'histoire n'est plus qu'un vain mot. — Lombard!... tu dors, brigand!

LOMBARD. — L'heure du repos est venue, monsieur Bernier.

BERNIER. — Elle sonne pour toi à tous les quarts.

LOMBARD. — Écoutez donc, c'est fatigant d'être assis.

BERNIER. — Il suffit : la semaine prochaine tu nous poseras le mouvement du génie de la liberté qui perche sur la colonne de Juillet.

EUSTACHE. — Non, simplement la pose d'un fellah qu'on empale; je fournirai la broche!

FLAMBEAU. — Chut! voilà M. Piquenot, il traverse la cour... son beau front paraît chargé de nuages.

(*Tous les élèves simulent le plus vif empressement au travail.*)

M. PIQUENOT *s'arrêtant sur le seuil de l'atelier.* — Bien, messieurs, très-bien! Courbés sur la toile comme le laboureur sur la terre inculte qu'il défriche! Ah! vous m'offrez là un beau spectacle!... Ça sent bien mauvais chez vous, messieurs.

LE MASSIER. — C'est de l'essence brûlée.

M. PIQUENOT. — Je ne comprends pas ce manque d'égards : on sait que c'est aujourd'hui le jour de ma leçon, et l'on se fait un jeu d'empester l'atelier!... Enfin, ouvrez la fenêtre. (*Au modèle.*) Couvrez-vous, mon ami.

LE MASSIER. — Vous ne corrigerez donc pas, monsieur?

M. PIQUENOT. — Non, chers élèves. Je viens aujourd'hui m'attrister avec vous sur l'anarchie dans laquelle est plongée l'École des beaux-arts.

EUSTACHE. — C'est vrai, monsieur, que les professeurs ne se sont pas trouvés en nombre pour donner le grand prix?

M. PIQUENOT. — De quels professeurs parlez-vous?

EUSTACHE. — Dame... de tous ceux qui ont été nommés.

M. PIQUENOT *sévèrement.* — Sachez, monsieur, que ce beau titre ne peut être accordé qu'à ceux qui, comme moi, font partie de l'Institut. Quant à ces plantes parasites et grimpantes qui cherchent à nous enlacer, vous trouverez bon que je m'abstienne de qualifier leur intrusion parmi nous.

UNE VOIX. — A la porte les parasites! (*M. Piquenot sourit.*)

DIX VOIX. — A bas les plantes grimpantes!

(*Ce dernier cri est repris en refrain par tout l'atelier.*)

M. PIQUENOT *ému.* — Chers élèves, mes enfants... je n'ai jamais douté de votre dévouement à l'illustre corps qui me compte parmi ses membres. N'est-ce pas que vous répéterez avec moi ces paroles : Périsse l'École de Rome plutôt qu'un principe! (*Profond silence.*) Eh! quoi! me serais-je abusé?

COURSES D'AUTOMNE, — croquis par A. Grévin.



Après les courses du printemps les courses d'automne; — les saisons changent, mais les plaisirs restent toujours les mêmes.

UNE VOIX. — Moi, je préférerais voir *claquer* le principe.

(*Rire général.*)

M. PIQUENOT. — Qui veut-on claquer ici?... Je demande qu'on explique le mot.

LE MASSIER. — Monsieur Piquenot, c'est une manière de dire que l'on tient au grand prix.

M. PIQUENOT. — Plus qu'à la gloire de l'Institut?

LA VOIX. — C'te bêtise!

M. PIQUENOT *se couvrant.* — On m'insulte, je crois?... Ainsi voilà la récompense de mes soins paternels, nourriciers?

LA VOIX. — A vingt-cinq francs par mois, sans compter le sucre et le savon.

(*L'hilarité gagne les frises.*)

M. PIQUENOT. — Il suffit... Devant l'ingratitude de l'élève le devoir du maître est tout tracé. Messieurs, je licencie l'atelier!

(*Tumulte, protestations, cris nombreux de :* A BAS L'INSTITUT! VIVE L'ECOLE!)

M. PIQUENOT. — Sortez, messieurs!

FLAMBEAU. — De quoi? un 18 brumaire!... Avez-vous fini!

M. PIQUENOT. — Des violences?... Massier, faites-moi faire place. Je quitte ces murs pour n'y jamais rentrer.

(*L'air de :* BON VOYAGE, M. DUMOLLET, *est entonné immédiatement.*)

FLAMBEAU. — Maintenant, que le plus grand désordre préside à nos travaux.

BERNIER. — Cassons les bosses.

EUSTACHE. — Parbleu!

FLAMBEAU. — Je parie que je crève la toile d'Eustache du premier coup?

EUSTACHE. — Qu'est-ce ça me fait? je ne l'ai pas payée. Ah! par exemple, voilà qui est indécent... on s'est assis sur ma palette.

BERNIER. — C'est M. Piquenot, je reconnais ses traces.

EUSTACHE. — Il veut faire croire à son pantalon qu'il est coloriste.

BERNIER. — C'est pas tout ça, nous voilà sur le pavé.

FLAMBEAU. — Je vous recueille; j'ouvre une crèche pour les rapins en bas âge; on ne payera que vingt francs par mois, mais on ne sera pas forcé de travailler, le contraire seul sera exigible.

EUSTACHE. — S'il n'y a plus de prix de Rome, ma carrière est brisée.

FLAMBEAU. — Eh! non, elle est à ciel ouvert, voilà tout; si le talent te vient, on le verra plus facilement.

BERNIER, *tristement.* — On ne casse donc plus rien?

LE MASSIER. — Je vous prie de remarquer que je réponds de la casse.

BERNIER. — Tu vois bien que le cas est prévu, cassons.

FLAMBEAU. — Il serait convenable auparavant de boire quelque chose.

(*Un léger punch de plusieurs litres est improvisé séance tenante.*)

BERNIER. — Messieurs! messieurs! Piquenot a oublié sa canne.

FLAMBEAU. — Quel supplice allons-nous lui infliger?

EUSTACHE. — On pourrait la brûler.

FLAMBEAU. — Non, ce serait trop doux. J'ai son affaire : nous allons en faire un chasse-mouches.

BERNIER. — Par quel procédé?

FLAMBEAU. — Rien de plus simple : ce jonc est superbe, en le fendant un nombre incalculable de fois en long, nous arriverons à produire l'effet désiré.

(*Le jonc est haché menu, menu, menu.*)

EUSTACHE. — On frappe. — Entrez!

LE PORTIER *passant sa tête avec précaution.* — Messieurs...

FLAMBEAU. — Que veut ce questeur?

LE PORTIER. — C'est pas moi, c'est M. Piquenot qui a oublié sa canne.

FLAMBEAU. — C'est trop juste; qu'on rende l'objet réclamé.

LE PORTIER. — Ça... sa canne? mais c'est un petit balai. Il se fâchera.

FLAMBEAU. — Il aura tort, car ce travail a été fait avec grand soin... Portier, êtes-vous invité pour la première?

EUSTACHE. — Oui, oui, un peu de danse macabre.

(*Une ronde s'organise, et l'heureux concierge est forcé d'y prendre part.*)

BERNIER. — Assez, assez, le portier est mort.

DANS LE JARDIN DES TUILERIES, — croquis par DARJOU.



Chacun prend son plaisir où il le trouve.



Venu tout exprès pour *voir* jouer la musique militaire.

EUSTACHE. — Je vais le faire revenir en le soumettant à l'action d'une pile... non galvanique.

LE PORTIER. — Merci, ça va mieux... J'étais étourdi seulement. J'emporte la canne, pas vrai?

FLAMBEAU. — Oui, colombe de l'arche; prends ce rameau dans ton bec, et va le déposer aux pieds de Piquenot en signe de réconciliation.

(*De nombreux hurlements sont poussés en guise d'adhésion.*)

LE MODÈLE *se réveillant.* — Je vous jure, messieurs, que je ne dormais pas!

LOUIS LEROY.

LES MELONS D'ALEXANDRE DUMAS.

LÉGENDE.

I.

Or, en ce temps-là, — an de grâce 1864, — il advint qu'un romancier célèbre du nom d'Alexandre Dumas eut une fantaisie.

C'était peut-être la dix millionnième de sa vie.

Mais celle-là dépassait tellement les autres, qu'on la remarqua par hasard.

Donc la ville de Cavaillon ayant écrit au grand homme pour lui demander la collection de ses œuvres pour la bibliothèque, le grand homme prit la plume pour répondre, avec cette exactitude qui est la politesse des rois de l'intelligence.

Et sa réponse voulant être aimable se trouva ainsi conçue :

« Habitants de Cavaillon!

» J'ai pleuré d'émotion en lisant votre épître.

» Habitants de Cavaillon!

» J'ai intimé à Michel Lévy, — c'est mon éditeur, — l'ordre de vous envoyer immédiatement les trente-neuf mille six cent trois volumes qui composent mon petit bagage littéraire.

» Le facteur vous les remettra par le prochain courrier, mais...

» Habitants de Cavaillon!

Il y a un mais...

» Tel que le ciel m'a créé, j'adore le melon. C'est un goût trivial, que voulez-vous? Je l'adore!

» Ayant appris en conséquence que les melons les plus fameux se trouvaient en votre pays, je vous demande comme unique faveur de me constituer une rente de douze de ces cucurbitacées.

» J'ai dit.

» A vous de cœur, — et bientôt d'estomac!

» *Signé*, ALEXANDRE DUMAS. »

Car il signa!

Hélas! il ne se doutait pas que cette signature devait causer sa mort.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

(*La suite au prochain chapitre.*)

II.

Humbles bourgeois, obscurs conducteurs d'omnibus, paysans ignorés, vous tous enfin qui passez sur cette terre sans y laisser autre chose qu'une dépouille anonyme, ne vous plaignez pas de cet incognito.

Et apprenez par la continuation de ce récit que's sont les dangers de la célébrité.

Un premier venu quelconque — vous, moi, eux — aurait échangé avec un autre premier venu une lettre pour lui demander des melons, que le fait aurait évidemment passé inaperçu en Europe.

Et plût au ciel qu'il l'eût!...

Malheureusement pour Dumas (Alexandre le grand) l'inaperçu était un rêve irréalisable.

A peine avait-il paraphé son mandement aux Cavaillonnais, que la presse — qui en l'an de grâce 1864 se trouvait précisément affamée de nouvelles — se jeta sur celle-ci avec une voracité qui ne laissait rien à désirer.

De Lille à Bayonne, de Saint-Malo à Colmar, tous les citoyens français, y compris leurs citoyennes, lurent l'histoire des melons!

Et aussitôt l'ambition de germer dans le cœur de toutes les cités départementales, qui se dirent. ..

(*La suite au prochain chapitre.*)

III.

Qui se dirent :

— Ce Cavaillon est un bourg profondément intrigant. Avoir ainsi conquis l'amitié et les œuvres complètes du *Vulgarisateur* (c'était le surnom qu'Alexandre s'était décerné dans un peu d'épanchement avec lui-même).

Ce Cavaillon est un bourg profondément intrigant.

Mais pourquoi n'intriguerions-nous pas aussi?

Il a ses melons, c'est vrai; — et nous ne songeons même point à les lui contester.

Mais nous avons, nous........

La première partie de ce monologue fut commune à toutes les cités.

Arrivées seulement à ce passage, chacune d'elles y ajouta la nomenclature du produit qui lui était propre:

Lyon, de ses saucissons.

DANS LE JARDIN DES TUILERIES, — croquis par Darjou (fin).



22576

— Eh bien, Victoire, encore un militaire?
— Lui, un militaire; mais c'est un musicien, et de la garde encore!



22577

UN AMATEUR DE LA MUSIQUE MILITAIRE.
— Après la bourse, mon absinthe à moi, c'est un joli solo de clarinette!



22578

UN AFFAMÉ.
— Cette musique ne finira donc pas?... allons dîner!
— Mon oncle, le trombone souffle et ne se rend pas.

Verdun, de ses dragées.
Pithiviers, de ses pâtés.
Chartres, de son café.
Strasbourg, de ses foies gras.
Tours, de ses rillettes.
Agen, de ses pruneaux.
Clermont, de ses pâtes d'abricot.
Étampes, de ses écrevisses.
Montélimart, de ses nougats.
Pont-à-Mousson, de ses raisins.
Clamart, de ses petits-pois.
Dijon, de ses nonnettes.
Orléans, de son vinaigre.
Bayonne, de son chocolat...

(*La suite au prochain chapitre.*)

IV.

Nous avons cité au hasard quelques villes.

Mais toutes possèdent dans leur répertoire une spécialité quelconque; il faudrait remplir dix pages pour faire un entier dénombrement des cités qui deviennent rêveuses en lisant la réponse d'Alexandre Dumas à Cavaillon-les-Melons.

De la rêverie on passe à l'action.

Ce qui advint.

Et toutes, avec frénésie, chargèrent un de leurs édiles d'écrire au romancier pour lui demander ses œuvres complètes.

Chaque demande se terminait pas l'offre d'une rente de douze :

Saucissons,
Sacs de dragées,
Pâtés,
Livres de café,
Foies gras,
Rillettes, etc., etc.

(*La suite au prochain chapitre.*)

V.

Ce fut un grand ébahissement chez le *Vulgarisateur*, quand trois jours après il reçut par la poste dix-huit cent quinze lettres qui toutes lui faisaient les mêmes offres, en sollicitant la même faveur.

Giboulée! déluge! avalanche!

Le romancier illustre en tressaillit d'orgueil.

— Quelle célébrité! murmura-t-il... Je suis l'homme de la France... Oui, mes frères; oui, mes amis, vous aurez mes œuvres, et j'accepte les vôtres.

Marché conclu!...

Sur quoi, sans penser plus loin, il rédigea un modèle d'acceptation enjouée et gracieuse qu'il fit copier dix-huit cent quinze fois par son secrétaire.

On verra tout à l'heure quelles funestes conséquences devait avoir cette dix-huit cent quinzaine de réponses.

(*La suite au prochain chapitre.*)

VI.

A quelque temps de là, tous les chemins de fer voyaient arriver de forts colis.

Tous dirigés sur Enghien.

Tous escortés par des députations respectives.

C'étaient les rentes d'Alexandre qui se mettaient en marche.

Le grand homme était occupé à écrire simultanément trente romans, quinze drames, deux cents nouvelles, quand on sonna à l'huis de sa villa.

C'était la première députation.

Celle de Lyon, qui arrivait avec les douze saucissons.

Et le chef de la station prenant la parole :

— Maître!

Nous venons déposer à vos pieds nos hommages et nos remercîments, en vous saluant au nom de nos concitoyens.

Maître!

Pour prouver que notre cadeau vous agrée, nous vous prions humblement de vouloir bien le goûter devant nous.

Voir manger un grand homme est un bienfait des dieux.

Dumas flatté sourit, prit un couteau, et en une bouchée avala la moitié d'un saucisson.

Après quoi il se remit au travail.

(*La suite au prochain chapitre.*)

VII.

Mais une seconde députation avait sonné à son tour.

C'était Verdun et ses dragées.

CROQUIS, — par A. Grévin.



UN VILLAGEOIS GALANT.

— Dites-moi, mon brave homme, pourriez-vous nous donner une tasse de lait?
— Du lait! ah! ben ouiche, du lait! depuis not' chemin de fer, je ne pouvons pu y suffire, j'envoyons tout su' Paris..... *je n' gardons qu' la crème*..... et c'est pour nous!



AYANT DES MOTS AVEC SA FEMME DE MÉNAGE.

— Une femme comme moi, qu'appelez-vous une femme comme moi?... Les dames comme vous en deviennent des femmes comme moi, entendez-vous!... et encore!

Le discours fut le même. Alexandre en vida un demi-sac, et reprenait la plume. Quand une troisième députation.

C'était Pithiviers et ses pâtés. Il en mangea un résolument.

Nous abrégeons.

A midi, les foies gras et les rillettes ayant passé, il avait des pesanteurs.

A deux heures, les écrevisses et les pruneaux s'y étant rejoints, il verdissait cruellement.

A six heures, les petits-pois, le vinaigre, les nonnettes, le chocolat...

Affreux mélange!...

N'ayant pas osé refuser les présents d'Artaxercès, Dumas le grand tomba raide mort, frappé d'indigestion foudroyante.

Ainsi mourut le *Vulgarisateur*, une des gloires du dix-neuvième siècle.

Puisse son exemple inspirer au lecteur l'horreur des melons et de l'orgueil!

Paul Girard.

UN BUREAU D'OMNIBUS LE DIMANCHE.

(PETITE SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.)

M. Dubrancard arrive avec sa femme et sa fille place de la Bourse.

MADAME DUBRANCARD. — Tu nous as à peine donné le temps de déjeuner.

M. DUBRANCARD. — Nous n'avions pas une minute à perdre. Vois, il est déjà midi, et nous ne sommes pas encore arrivés à Passy.

MADAME DUBRANCARD. — Les Cascamèche ne nous attendent qu'à deux heures.

— Tu sais pourtant bien que le dimanche on ne peut pas avoir des places comme l'on veut. La dernière fois que nous sommes allés chez Cornouillet à Courbevoie, nous avons attendu deux heures place du Palais-Royal.

— Aujourd'hui il faut espérer que nous ne ferons pas une si longue station, car il n'y a pas beaucoup de monde au bureau.

— C'est une chance. (*Au buraliste.*) Veuillez me passer trois numéros.

LE BURALISTE. — Voici, monsieur.

M. DUBRANCARD. — Comment! vous me donnez les numéros 360, 361 et 362?

LE BURALISTE. — Oui.

— Il n'y a pas trois cent soixante voyageurs ici dans ce bureau.

— C'est vrai, mais il y a des personnes qui ont pris leurs numéros d'avance, et qui sont allées au café en attendant le moment du départ.

— Combien part-il de voitures?

— Toutes les dix minutes.

— Nous partirons donc dans?...

— Faites le calcul vous-même, je n'ai pas de temps à perdre avec vous. Vous m'empêchez de faire mon service.

— Excusez-moi, monsieur l'employé.

— Voyons maintenant il s'agit de faire un problème: nous avons les numéros 360, 361 et 362, et une voiture part toutes les dix minutes; combien avons-nous de temps à rester ici?

— Bigre! c'est un fameux calcul!

— C'est tout simplement une règle de trois.

— Mais au fait nous oublions que notre fille, qui est très-forte en arithmétique, est là pour nous renseigner. N'est-ce pas, Eugénie?

MADEMOISELLE EUGÉNIE. — Mais certainement.

MADAME DUBRANCARD. — Pourquoi ne nous as-tu pas tirés plus tôt d'embarras?

EUGÉNIE. — J'attendais vos ordres.

Elle prend un crayon et se met à calculer pendant cinq minutes.

M. DUBRANCARD. — As-tu trouvé?

MADAME DUBRANCARD. — Ne la presse donc pas tant, il ne faut pas lui fatiguer l'imagination.

EUGÉNIE. — Nous attendrons ici deux heures et demie.

M. DUBRANCARD. — Ah! sapristi!

MADAME DUBRANCARD. — Tu ne t'es pas trompée?

EUGÉNIE. — Non, maman.

M. DUBRANCARD. — Quelle belle chose que la science! Sans notre fille, nous n'aurions jamais su à quelle heure nous serions partis.

MADAME DUBRANCARD. — Mais nous n'arriverons chez les Cascamèche qu'à deux heures et demie.

M. DUBRANCARD. — Nous aurons bien le temps de nous promener, puisque nous restons à dîner chez eux.

MADAME DUBRANCARD. — Nous aurions mieux fait de prendre le chemin de fer.

M. DUBRANCARD. — Tu ne sais donc pas que pour douze sous toi et ta fille vous pouvez aller à Passy? Quant à moi, je ne paye que quinze centimes, puisque je monte sur l'impériale. Nous avons une fille à marier, il faut faire des économies. Eugénie, dis à ta mère l'économie que l'on réalise à la fin de l'année en prenant l'omnibus au lieu du chemin de fer.

EUGÉNIE. — Cela dépend de combien de fois on va à Passy.

MADAME DUBRANCARD. — Je ne veux pas que tu fatigues le cerveau de ta fille en lui faisant faire des calculs éreintants.

M. DUBRANCARD. — Tu le lui diras la semaine prochaine.

MADAME DUBRANCARD. — Il faudrait trouver un moyen de passer le temps.

M. DUBRANCARD. — Si nous rendions une visite à mon ami Dugardin?

— Tu es fou, il demeure à la Bastille, et nous sommes place de la Bourse.

— C'est vrai, c'est un peu loin.

— Il vaudrait mieux aller à pied à Passy. Pour passer le temps, entrons dans ce café. Nous demanderons un verre d'eau sucrée pour trois.

— Il est ridicule d'occuper trois siéges pour ne boire qu'un verre d'eau.

— Tu es pétri d'amour-propre, toi.

— Ce n'est pas de l'amour-propre, mais je n'aime pas que l'on fasse du tort aux commerçants. Nous sommes aussi dans le commerce, nous, et tu ne serais pas bien aise qu'une famille entière vînt s'installer dans ton magasin pendant deux heures et demie pour t'acheter quatre sous de fil.

— Non, c'est vrai.

— Nous nuirions à l'industrie de ce café en occupant une table et trois chaises quand, par une chaleur comme il en fait une aujourd'hui, il manque de place pour satisfaire tous les consommateurs. Nous prendrons chacun une chope. De cette façon nous pourrons attendre notre omnibus en lisant les journaux. (*Ils entrent dans un café.*)

***

M. DUBRANCARD *regardant l'heure à sa montre.* — Fichtre! le moment est venu de nous rendre au bureau.

LE CONDUCTEUR *appelant les numéros.* — Le numéro 358, le 359.

M. DUBRANCARD. — Nous partirons par cette voiture, quel bonheur!

LE CONDUCTEUR. — Le 360?

MADAME DUBRANCARD. — C'est le mien.

LE CONDUCTEUR. — Montez. Le 361?

M. DUBRANCARD. — Le voici.

LE CONDUCTEUR. — C'est complet.

EUGÉNIE. — Et moi, papa, je n'ai pas de place?

M. DUBRANCARD. — Mais je veux que ma fille vienne avec nous.

LE CONDUCTEUR. — C'est impossible, puisque la voiture est complète.

MADAME DUBRANCARD. — Je prendrai mon enfant sur mes genoux.

LE CONDUCTEUR. — C'est défendu, votre fille a bien vingt ans!

MADAME DUBRANCARD. — Pas du tout, elle n'en a que dix-huit.

QUELQUES VOYAGEURS *mécontents.* — Descendez, si vous ne voulez point vous séparer de votre enfant.

M. DUBRANCARD. — C'est ce que nous nous empressons de faire.

UN JEUNE HOMME. — Monsieur, mon ami et moi nous serions enchantés de changer de numéros avec vous.

M. DUBRANCARD. — Quels numéros avez-vous?

LE JEUNE HOMME. — 385 et 386.

M. DUBRANCARD. — Quelle voiture est-ce?

LE JEUNE HOMME. — La prochaine.

M. DUBRANCARD. — J'accepte cet échange. De cette manière nous serons tous ensemble.

***

EUGÉNIE. — Papa, je viens de faire un calcul.

M. DUBRANCARD. — Lequel, mon enfant?

EUGÉNIE. — Le chemin de fer pour aller à Passy ne coûte que huit sous; c'est donc dix centimes de différence par personne avec l'omnibus.

M. DUBRANCARD. — Oui, mais je prends l'impériale à quinze centimes.

EUGÉNIE. — C'est vrai, papa, mais nous avons consommé pour vingt-quatre sous de bière pour attendre l'omnibus; de plus, avec le chemin de fer nous serions arrivés à Passy à midi et demi; il est trois heures moins vingt et nous ne sommes pas encore partis.

MADAME DUBRANCARD. — C'est ma foi vrai.

M. DUBRANCARD. — J'ai cinquante-cinq ans et je n'avais pas pensé à cela. Allons donc prendre le chemin de fer.

EUGÉNIE. — Pas aujourd'hui, puisque voici notre voiture.

Madame Dubrancard et sa fille prennent place dans l'omnibus.

M. Dubrancard s'apprête à monter sur le marchepied.

LE CONDUCTEUR *le repoussant.* — C'est comp'et.

M. DUBRANCARD. — J'ai le numéro 386.

LE CONDUCTEUR. — Vous êtes pour la prochaine voiture.

M. DUBRANCARD. — C'est une abomination! le jeune homme qui a échangé avec moi m'a mystifié. Je ne veux pas quitter ma famille. Viens, ma femme; viens, ma fille.

MADAME DUBRANCARD. — Nous n'irons donc pas à Passy?

M. DUBRANCARD. — Si fait, nous allons prendre un fiacre. Si le cocher nous y mène en un quart d'heure, je lui donnerai quinze centimes de pourboire.

A. MARSY.

FANTASIAS.

Démolir a de tout temps été infiniment aisé.

On s'en est aperçu à Paris depuis quelques années.

De même, nier est la chose du monde la plus simple. De là, sans doute, l'affluence de gens qui se sont donné cette carrière.

Car c'est devenu une vraie profession.

Nous avons des historiens qui ne travaillent que dans la négation.

C'est l'un d'eux qui a entrepris de prouver que Guillaume Tell n'a jamais existé, comme M. Fétis a essayé de démontrer que la *Marseillaise* n'est pas de Rouget de Lisle.

Peut-être, dans cinquante ans, viendra-t-il un disciple de la secte des négateurs, — lequel jurera que *l'Africaine* n'était pas de Meyerbeer, — mais bien de ce même M. Fétis qui en aura surveillé les répétitions.

Si c'était dans cet espoir que ce musicien belge a inventé son système!...

***

On annonce la représentation à Turin d'un ballet intitulé *Rodolfo de Gerolstein*, qui n'est autre que la mise en danse des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

Ce sujet bouleverse toutes mes idées chorégraphiques, et je me creuse en vain le cerveau pour deviner ce qu'on a pu trouver de sautillant dans l'œuvre sombre du romancier français.

Vous représentez-vous le prince Rodolphe administrant son *coup de poing de la fin* sur une mesure de polka?

Et le *Chourineur* opérant ses petits assassinats en six-huit?

Et le *Maître d'École*, à qui l'on crève les yeux sur un pas de deux?

Et l'exécution finale accompagnée par un galop général!

Ce doit être d'une gaieté!

Mais puisque les chorégraphes sont en train, ils auraient tort de s'arrêter, et je crois devoir leur signaler comme d'excellents prétextes à contredanses les *Mystères d'Udolphe* et les *Nuits d'Yung*.

Des œuvres dont chacun connaît la jovialité, et qui feront crânement avec des airs de mazurk?

***

C'est l'heure des débuts départementaux.

On n'entend parler que de chutes accompagnées de bruyantes protestations des parterres de province.

On ne rencontre dans les cafés spécialement hantés par les artistes dramatiques que victimes revenant éclopées de ces batailles théâtrales.

Sur quoi chacun de colorer du prétexte le plus présentable qu'il peut ses déconvenues et ses déboires.

L'un d'eux — un Gascon, — rencontre un camarade.

— Tiens, te voilà revenu de ***.

— Té! mon Dieu!...

— Tu as été sifflé?

— Non, mon cher, pas précisément... Seulement figure-toi, dans cette diable de ville, qu'ils ont tous l'habitude de jouer avec leurs clefs pendant qu'on chante. Moi, ça ne m'a pas plu, et je suis parti, bagasse!

***

C'était non loin de Strasbourg, sur la route de Bade.

Dans le paysage alsacien, une paysanne semblant se livrer à une occupation que je ne devinais pas.

J'approche.

Elle entonnait à une malheureuse oie des boules énormes d'une pâtée visqueuse, après quoi elle faisait glisser de vive force dans le gosier de la bête cette nourriture forcée.

— Hein! exclama la fille des champs, croyez-vous que ces fichus animaux-là sont bêtes de ne pas seulement savoir s'engraisser tout seuls!...

***

De la peinture à la musique. Les Muses sont sœurs, comme dirait M. Viennet.

Un de nos exécutants qui nourrit pour le piano une passion qui ne lui rend pas la pareille, donnait cette semaine un concert dans une ville d'eaux.

Trente-deux francs de recette, mais une salle superbement garnie de billets gratuits et des bravos à claque que veux-tu.

Après cette séance enthousiaste autant que peu lucrative, le virtuose rencontre près de la plage où soufflait une aigre bise un de ses collègues en piano.

— Eh bien, vous devez être content? cela a joliment marché.

— Oui, répond le pauvre diable frissonnant sous son habit noir râpé, malheureusement dans la saison qui vient on n'a pas chaud quand on n'est couvert que d'applaudissements.

PIERRE VÉRON.

On écrit de Marseille au *Progrès de Lyon:*

« On ne peut entrer dans un lieu public sans entendre applaudir, une fois de plus, à l'exactitude des prédictions de M. Mathieu (de la Drôme). Il avait annoncé que chacune des trois premières phases de la lune de septembre donnerait de l'eau en *quantité quelconque* et de *grands vents*, notamment sur le littoral de la Méditerranée.

» La prophétie ne nous promettait pas beaucoup de pluie, mais elle nous promettait beaucoup de mistral; l'événement n'a que trop donné raison au prophète. Ce n'est pas dans notre marine que la théorie de M. Mathieu (de la Drôme) rencontrera désormais des incrédules. Quelques sinistres ont encore été signalés sur nos côtes, mais combien ils eussent été plus nombreux sans la prédiction que nous venons de rappeler, et qui a aujourd'hui un an de date! »

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 458. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 8 Octobre 1864.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

NOS TROUPIERS, — par G. Randon.



22581

— Ce n'est pas nous, sergent, qui sont fautifs, c'est cet oie que nous l'avons gagné à la fête de Saint Cloud, dont qu'en revenant il nous a-t-échappé dans le bois dont nous avons manqué de le perdre, sans quoi nous serions rentrés à l'appel, et même à la retraite, que vous pouvez nous croire... et à preuve que voilà l'oie.



22582

— Je ne sais pas ce que j'ai, caporal, mais je ne me sens pas dans mon assiette. .
— Vous me ferez quatre jours de cousigne pour vous apprendre à me parler d'assiettes quand je vous interpelle d'une question catégorique et péremptoire



22583

AU CAMP DE CHALONS.

— Nous avons de tout au camp, jusqu'à des cocottes!
— Et ce qu'il y a d'agréable, c'est que ces cocottes-là ne vous mangent pas.



22584

— Chez nous la nourriture ne serait pas mauvaise, seulement elle n'est pas assez variée : toujours la soupe et le bœuf, pas de dessert, jamais de volaille, jamais de gibier, jamais de poisson... et chez vous?
— Chez nous, c'est différent : on a de tout ça à foison... par exemple, l'absinthe et le champagne se payent à part.

NOS TROUPIERS, — par G. RANDON (suite).



22585

— Vous devez être fier de votre ruban; pourquoi donc le portez-vous si étroit?... voyez le mien : il est le double plus large!
— Vous faites bien, cher monsieur; au moins comme cela on ne le prendra pas pour une *faveur*.



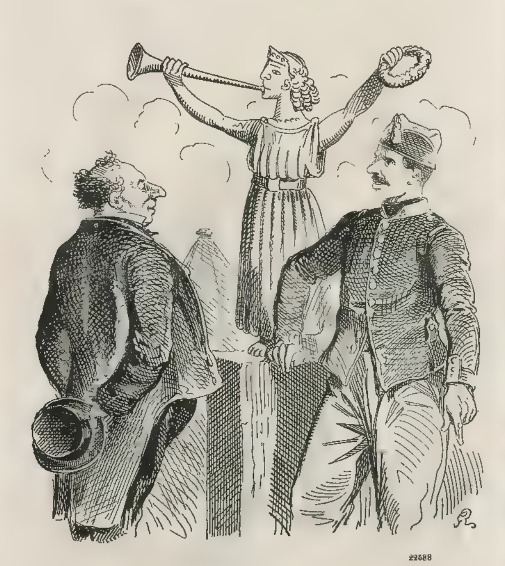
22586

— Angélique... vous êtes une sirène!... une vraie sirène!... vous pouvez faire venir vos papiers quand vous voudrez... je ne vous dis que ça...



22587

— C'est une vieille habitude; je ne peux pas me passer de cure-dent après dîner.



22588

AU CAMP DE CHALONS.

— Un Anglais voulait à tout prix me l'acheter, mais vous comprenez que j'ai dû refuser.... Je suis Français, mon œuvre doit rester à la France.

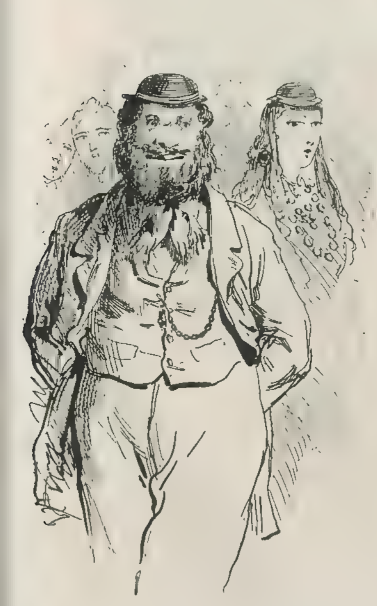
CROQUIS PARISIENS, — par Réné.



22289

— Avez-vous lu les Mémoires de ***?
— Chut, ne parlez pas de mémoires, cela est trop commun, mon épicier et ma blanchisseuse en font.

— L'on prétend que le chien est l'emblème de la fidélité, cependant il y a des hommes qui sont très-chiens, et qui pour cela ne sont pas fidèles.



22290

Lion et biche natifs de Paris, rien du Jardin d'acclimatation.



22291

— C'est singulier, quand il faut que je me paye à dîner à moi-même, j'hésite toujours à choisir sur la carte!

TYPES ET PHYSIONOMIES, — par H. Daumier.



— Une affaire d'adultère... je connais ça... je me charge de plaider votre cause avec le plus grand plaisir... vous verrez comme j'arrangerai votre mari... je prouverai que tous les torts sont de son côté... et on rira bien.

LA COMÉDIE DE LA RENTRÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. Galimard est revenu de la campagne avec son fils Anatole, un jeune collégien qui donne les plus tristes espérances.

— Mon fils, dit M. Galimard, fais ton paquet pour retourner demain matin au collége.

— Tu veux donc décidément me réincarcérer?

— Certainement, je tiens à ce que tu termines tes études.

— Tu as tort, papa.

— Pourquoi?

— Il ne faut pas éloigner les enfants de leur famille, cela endurcit leur cœur.

— Je sais que tu es une excellente nature; et tu n'oublieras jamais tous les sacrifices que j'ai faits pour toi. Je veux que tu entres à l'École polytechnique : je n'ambitionne que cela... Allons, bon!...

— Quoi donc?

— J'ai oublié à la campagne la clef de mon secrétaire.

— Je cours la chercher.

— Non, merci, tu profiterais de cela pour rester une quinzaine de jours absent.

— Papa, j'ai envie d'une chose.

— Laquelle?

— Au lieu de retourner au collége, j'aimerais bien mieux m'engager dans les zouaves de la garde.

— Dépêche-toi d'aller te coucher, et ne me le fais pas dire deux fois.

SCÈNE II.

Anatole est couché et se livre à de profondes réflexions.

— Faut-il que mon père ait été cancre pendant sa jeunesse! murmure-t-il. Tous les moyens que je cherche pour ne pas retourner au collége, il les connaît.

Impossible d'inventer du nouveau.

Demain je dormirai donc dans les draps du collége.

Oh! c'est horrible!

Si je pouvais seulement gagner du temps.

Mais pour cela, je ne sais que faire.

Si je simulais une indisposition?

Mais non, mon père enverra chercher l'homme de l'art qui prétendra que je n'ai rien.

Hier soir je n'ai même pas pu me donner une indigeston. Mon père me retirait tous les plats, il faut croire que dans sa jeunesse il a employé aussi cette petite ruse pour rester chez ses parents.

Ah! il me vient une idée sublime.

On a placé un gros pâté dans le buffet de la salle à manger. Je vais me lever sans bruit, prendre ce pâté et en dévorer le plus que je pourrai.

(*Il enlève ledit pâté du buffet et en mange une grande quantité sans boire.*)

SCÈNE III.

A trois heures du matin, Anatole pousse des cris qui réveillent tout le monde.

MADAME GALIMARD *au désespoir.* — Qu'as-tu donc, mon fils?

ANATOLE *pâle comme un mort.* — Maman, j'étouffe.

M. GALIMARD. — Que ressens-tu donc?

ANATOLE. — J'ai un poids énorme sur l'estomac.

M. GALIMARD. — Le maudit galopin a mangé notre pâté; voici le restant de son souper.

ANATOLE. — J'avais faim.

M. GALIMARD. — Tu as voulu te rendre malade.

MADAME GALIMARD. — Ne le gronde pas trop, il doit être le premier à se repentir de sa faute.

VIGNETTES DE CHAM, TIRÉES DE L'*ALMANACH POUR RIRE POUR* 1865.

(PAGNERRE, ÉDITEUR.)



— Vilain malpropre! tu n'as pas honte d'avoir des taches comme ça?
— Mais, maman, le soleil en a bien!... et il se montre tout de même.



— Eh bien! monsieur François, qu'est-ce qu'on dit de nouveau dans le monde?
— Toujours la même chose... c'est toujours : *François, faites avancer la voiture!*



Explication des phénomènes de la nature : Attraction vers la Terre.



M. MATHIEU (DE LA DRÔME). — Dites donc! je vois : *Beau temps de trois à quatre heures.* J'ai annoncé de la grêle! vous me ferez l'amitié de me changer cela.

M. GALIMARD. — Que l'on courre chercher le médecin, car il s'est rendu sérieusement indisposé.

MADAME GALIMARD. — Il ne faut pas songer à le conduire au collége demain.

ANATOLE *tournant de l'œil et à part.* — Quelle chance!... Mais c'est égal je suis bien fâché d'avoir mangé tant de pâté. Dieu! que je suis malade!

SCÈNE IV.

Trois jours après, Anatole est remis de son indisposition. Comme il se porte bien, il ne regrette pas son petit stratagème qui lui a donné trois jours de plus de liberté.

— C'est aujourd'hui que l'on doit me ramener au collége, murmure-t-il avec tristesse; qu'imaginer pour rester encore ici? J'ai une idée que je crois bonne. Je vais faire semblant d'avoir perdu la raison. J'ai lu dans des romans que ce moyen réussissait quelquefois.

Il se précipite dans la chambre de son père qui cause avec un de ses amis.

— Monsieur, dit Anatole à l'étranger, ne causez pas plus longtemps avec papa.

— Pourquoi, mon ami?

— Parce que c'est un assassin. C'est un complice de Latour, il l'a avoué à maman un soir que, caché derrière une porte, je les écoutais causer.

M. Galimard regarde son fils avec étonnement, et ne s'explique pas ce qu'il veut dire.

— Qu'a donc votre garçon? demande l'ami.

— Je ne sais.

Anatole continue d'un ton tragique :

— Si tu as tué quelqu'un, maman a l'intention de t'empoisonner pour épouser M. Durand, qui vient faire sa partie de dominos avec toi tous les dimanches.

— Que signifie ce langage? demande Galimard de plus en plus stupéfait.

— Quant à moi, ajoute Anatole, je veux travailler et entrer le premier à l'École polytechnique. Que l'on me reconduise sur-le-champ au collége.

— Grand Dieu! s'écrie M. Galimard en levant les bras au ciel, mon fils est fou!

M. Galimard s'empresse d'apprendre cette triste nouvelle à sa femme, qui s'arrache les cheveux de désespoir.

On envoie chercher un médecin.

— Il faut lui donner deux douches par jour, dit l'homme de l'art.

SCÈNE V.

A la cinquième douche, Anatole avoue qu'il n'est pas fou; mais qu'il a joué cette comédie pour rester encore quelques jours à la maison.

Quoique furieux d'avoir été mystifié par son fils, cet aveu comble de joie M. Galimard, qui finit par persuader à ce joli cancre que le moment est venu de prendre le chemin du collége.

— Afin de te consoler, dit la mère, je vais descendre à la cave pour chercher une bonne bouteille de vin de Bordeaux, que tu emporteras au collége.

— Maman, répond Anatole, il est inutile de te déranger, je vais descendre avec la bonne.

— J'y consens, j'aime à te voir gracieux comme en ce moment.

La bonne remonte quelques instants après en criant :

— Madame! madame!...

CROQUIS PARISIENS, — par X....



22593

DANS UN RESTAURANT A QUARANTE SOUS.

— Les plats marqués d'un A manquent.
— Ah! très-bien, A veut dire qu'on n'a pas!



22594

CHEZ UNE PETITE DAME.

— Madame, je viens de publier un roman... voulez-vous me permettre de vous en faire hommage... je le crois plein de sentiment...
— Envoyez-moi ça... j'aime les bêtises!...

— Qu'y a-t-il? demande madame Galimard.

— Votre fils s'est enfermé dans la cave et ne veut plus en sortir.

— Le monstre! s'écrie le père, encore une nouvelle ruse; cet enfant-là me fera mourir d'ennui. J'ai eu tort de le laisser nous quitter une minute : son obligeance me semblait louche.

La famille Galimard descend à la cave et somme Anatole de sortir.

— Je ne veux pas retourner au collége, répond celui-ci avec obstination.

Les locataires, attirés par ce bruit, descendent aussi à la cave.

On forme une espèce de conseil de guerre.

Quelques personnes sont d'avis d'enfoncer la porte.

Le propriétaire s'y oppose formellement.

Comme on craint d'attraper froid, chacun remonte chez soi.

Le portier seul est chargé de veiller à l'entrée de la cave.

SCÈNE VI.

M. Galimard se promène dans sa chambre en proie à une violente irritation.

— Comme il n'a pas mangé depuis hier soir, dit-il à sa femme, il sortira probablement à l'heure du dîner.

— Je viens de donner l'ordre à la bonne de lui passer un morceau de pain et une tranche de gigot par le soupirail.

— Tu as fait cela?

— Je ne veux pas qu'il meure de faim.

— Si tu lui envoies des aliments, comme il a de quoi boire, il restera enfermé jusqu'à la fin de nos jours.

La portière monte toute joyeuse.

— Monsieur Galimard, mon mari tient votre fils.

— Serait-il vrai?

— Il l'a forcé à sortir de sa cachette.

— Par quel moyen?

— En faisant passer dans la cave deux énormes rats. Votre fils a eu peur, et il s'est empressé d'ouvrir la porte.

— Votre mari est un homme de génie : voici dix francs de récompense.

SCÈNE VII.

Comme M. Galimard craint quelques nouveaux tours, pour le ramener au collége, il le fait charger dans une voiture du *Factage parisien*, et recommande aux employés de veiller sur lui pour empêcher toute évasion.

A. MARSY.

LE TRAIN DES THÉATRES.

Minuit 30.

La gare de l'Ouest regorge de monde; les derniers omnibus arrivent, les retardataires accourent.

Le café Lefèvre se vide, Jean sert son dernier bock.

Cinq minutes s'écoulent; Versailles et Saint-Germain partent, Auteuil va partir.

Dans un wagon de cette dernière ligne se placent six voyageurs :

M. et madame du Regard, petits propriétaires à Passy.

M. et madame Beaufumé, blanchisseurs de gros à Boulogne.

M. Grosminet, charcutier audit lieu.

Le jeune Achille, élève de sixième, en vacances à Batignolles.

Le train se met en marche.

MADAME BEAUFUMÉ *s'orientant.* — Tiens!... mais c'est M. Grosminet, notre voisin...

GROSMINET. — M. et madame Beaufumé... ça va bien?... vous revenez du spectacle?...

MADAME DU REGARD *à son mari.* — Belle demande! Qui est-ce qui ne vient pas du spectacle, à pareille heure?

BEAUFUMÉ *avec un rire aussi gros que lui.* — Appareilleur... à gaz.

MADAME BEAUFUMÉ. — Bon!... voilà encore que tu vas faire des calembours.

BEAUFUMÉ. — L'influence de la littérature dramatique sur la blanchisserie.

ACHILLE *s'endormant dans son coin.* — O le théâtre!... le théâtre!... les actrices!...

MADAME BEAUFUMÉ. — Sans vous commander, monsieur Grosminet, de quel théâtre venez-vous?

GROSMINET. — Des Français; moi, d'abord, je n'aime que les Français et l'Odéon.

MADAME BEAUFUMÉ. — Qu'est-ce que vous avez vu?

GROSMINET. — *La Volonté*... ce n'est pas mal, mais je préfère *Agnès de Méranie*...

BEAUFUMÉ *avec le même gros rire.* — Vous voulez dire *la Nièce de Mélanie*, de l'auteur d'*Horace enlaidi*.

GROSMINET *sérieux.* — Comprends pas.

MADAME DU REGARD. — Monsieur confond avec *Horace et Lydie*.

BEAUFUMÉ. — Pristi!... madame a fait ses humanités...

GROSMINET. — Et vous, à quelle comédie avez-vous passé la soirée?

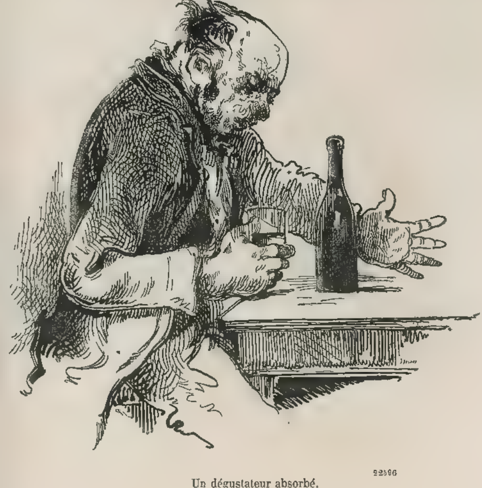
MADAME BEAUFUMÉ. — Mon mari m'a menée à *Rocambole*.

BEAUFUMÉ. — Un méli-mélo-drame de MM. *Dzing et Bloum!*... Je ne vous dis que ça... j'ai retenu des places pour le mois de janvier...

TYPES DE BUVEURS, — par PASTELOT.



Un dégustateur absorbant. 22595



Un dégustateur absorbé. 22596

MADAME DU REGARD. — O l'Ambigu... un théâtre populaire.

BEAUFUMÉ. — On voit bien que madame arrive de la grande Opéra... plus que ça de genre!... Et on prend des secondes.

MADAME DU REGARD. — Non, monsieur, nous venons du Châtelet.

BEAUFUMÉ *avec le susdit gros rire.* — Avaler *les Sept châteaux du Châtelet*... Excusez!...

MADAME BEAUFUMÉ. — Tu vas finir, Oscar, ou je te pince...

BEAUFUMÉ. — Ah! ben, non... Si on ne peut plus rigoler, je donne ma démission de Français... — Je me fais Espagnol...

(*Ici le train s'arrête.*)

LE CONDUCTEUR *désignant la station.* — Batignolles, tignolles, gnolles...

ACHILLE *rêvant.* — O Honorine, revoir Honorine!... et ne pas mourir!...

(*Le train se remet en route.*)

DU REGARD. — Je vous demande un peu si c'est la peine de prendre le chemin de fer, pour ne pas aller plus loin que ça; il y a des gens qui n'iraient pas de leur salle à manger à leur salon sans prendre une voiture...

BEAUFUMÉ *à Grosminet.* — Tiens!... vous avez acheté *l'Entraque*... Prêtez donc un peu, pour voir; moi, je ne le prends jamais .. Je connais tous les acteurs de Paris... (*Avec orgueil.*) Je blanchis M. Mélingue.

GROSMINET *passant son journal à Beaufumé.* — Alors, à quoi bon me demander mon programme?...

BEAUFUMÉ. — C'est pour parcourir le titre des pièces. (*Lisant.*) Opéra : *Le comte Ory*... (J'aime mieux la poule *au riz.*) — Opéra-Comique : *Le postillon de Longjumeau*... Je l'ai vue dans son beau temps, celle-là... et par Chollet... je blanchissais les mouchoirs de Chollet...

MADAME BEAUFUMÉ. — J' te vas mordre!...

BEAUFUMÉ. — Je reprends ma lecture... Théâtre-Lyrique : *La Reine d'Occase.*

MADAME DU REGARD. — *La Reine Topaze.*

BEAUFUMÉ. — Encore la dame qui a fait ses classes... — Moi, je n'ai été qu'à la mutuelle; je repoursuis. Vaudeville : *Le 24 février*... Hein? les fruits de la liberté des théâtres... on laisse jouer des pièces politiques.

DU REGARD. — Il paraît que c'est tout bonnement *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*... un grand drame, réduit en un acte par le procédé Chollet...

MADAME DU REGARD. — De la critique! faites-en donc autant...

DU REGARD. — Pourquoi pas?... tu ne te rappelles plus la poésie de circonstance que j'ai composée pour la noce à Bachu?...

> Ce convoi qu'on voit sur la voie,
> C'est le convoi de Courbevoie....

BEAUFUMÉ. — C'est de vous, ça?...

DU REGARD *se rengorgeant.* — Un peu!...

BEAUFUMÉ. — Pourquoi que vous ne faites pas des pièces de comédie?...

DU REGARD. — Oh!... il y a tant de coteries au théâtre...

BEAUFUMÉ. — Comment que vous vous appelez?...

MADAME DU REGARD. — M. et madame du Regard...

BEAUFUMÉ. — Du Regard... attendez donc... vous perchez à Passy... vous êtes le beau-frère à Lormier...

M. ET MADAME DU REGARD *ensemble.* — Juste!

BEAUFUMÉ. — Et vous connaissez Bachu, de *Querbevoie?*

MADAME DU REGARD. — C'est un cousin issu de germain à mon mari.

BEAUFUMÉ. — C'te rencontre!... moi, c'est le filleul du beau-fils de la tante à ma femme... — Bravo!... les amis de mes amis sont mes amis... faudra aller au spectacle ensemble.

MADAME DU REGARD *jetant un cri.* — Ouf!...

DU REGARD. — Qu'as-tu?...

MADAME DU REGARD. — C'est le train qui s'arrête... ça m'a donné un coup dans le dos.

LE CONDUCTEUR. — Courcelles, ourcelles, celles.

ACHILLE *rêvant.* — Susanne!... oh! qu'elle est belle!... Susanne!... à toi, mon âme!

Le train repart. — Sous le nouveau tunnel de Courcelles, Beaufumé ne peut s'empêcher de commettre encore un mot; voici dans quelles circonstances... atténuantes :

MADAME DU REGARD *bâillant.* — Encore une voûte... cette ligne ne sera bientôt plus qu'une longue suite de tunnels...

BEAUFUMÉ *malicieusement et avec préméditation.* — Ah!... le chemin de fer d'Auteuil se fait vieux...

TOUS, *à l'exception du jeune Achille, — et d'un air aussi curieux que mi-endormi.* — Pourquoi ça?...

BEAUFUMÉ *triomphant.* — Dame!... puisqu'il se *voûte.*

De Courcelles à la porte Maillot, on convient d'une partie de spectacle pour la semaine suivante, puis la conversation se ralentit; de la porte Maillot à l'avenue de l'Impératrice, le dialogue cesse complétement.

Madame Beaufumé dort sur l'épaule de son mari qui sommeille; madame du Regard a toutes les peines du monde à se tenir éveillée, son mari passe la tête de temps en temps par la portière; Achille continue à évoquer dans ses rêves anacréontiques toutes les actrices de la capitale.

La lampe elle-même ne jette plus qu'une lueur vacillante.

LE CONDUCTEUR. — Passy! assy! sy!

DU REGARD. — Cocher! arrêtez!...

MADAME DU REGARD *réveillée en sursaut.* — Ah! quelle peur tu m'as faite!... j'ai cru que l'on attaquait le train.

DU REGARD *sortant du wagon avec sa femme.* — Tu es toujours comme ça, avec tes frayeurs; et puis, à la sortie du Bois, tu vas prendre les arbres pour autant de brigands... (*Avec intention.*) Je ne t'emmènerai plus au spectacle...

ACHILLE *re-rêvant.* — Où je demeure?... ange du ciel... — A Batignolles sur Seine, rue des Dames.

Le sifflet part, même jeu de la machine à vapeur. A ce moment, Grosminet sort de sa poche un petit pain, un cervelas et une petite bouteille d'osier.

MADAME BEAUFUMÉ. — Ils ne sont pas mal, ces gens-là...

GROSMINET. — Oh! des propriétaires pour rire, je les connais bien; ils se fournissaient chez mon patron, quand j'étais commis charcutier à Passy : des gens à petit salé... jamais un pauvre jambonneau, encore moins de saucisse truffée.

BEAUFUMÉ. — Propriétaires cependant; alors ils connaissent les embarras que *les locaux motivent*...

MADAME BEAUFUMÉ. — J' te vas tuer!...

BEAUFUMÉ. — De quoi! madame Jud.

MADAME BEAUFUMÉ *s'apaisant tout à coup et reniflant.* — Oh! comme ça sent bon...

BEAUFUMÉ *se couchant tout de son long sur la banquette.* — C'est la campagne.

MADAME BEAUFUMÉ. — Mais non, c'est le voisin Grosminet qui s'offre à soi-même un cervelas à l'ail...

GROSMINET *parlant nègre.* — Moi, pas bête... — Savoir pas de buffet sur petite ligne à nous, emporter à souper à Bibi.

MADAME BEAUFUMÉ. — Ce n'est pas toi, Oscar, qui aurais de ces prévenances-là pour moi.

BEAUFUMÉ. — Mais Grosminet ne les a pas non plus pour toi.

GROSMINET. — Si madame désire...

(*Il tire un couteau de son gousset de montre, partage son cervelas en deux, et offre galamment à madame Beaufumé la moitié dans laquelle il a mordu.*)

MADAME BEAUFUMÉ. — Merci, voisin... attendez que je mette mon couvert.

(*Elle sort son mouchoir et l'étale sur ses genoux. Pendant ce temps, le train est arrivé à destination.*)

LE CONDUCTEUR. — Auteuil! teuil! euil!

MADAME BEAUFUMÉ. — Bon!... faut tout remettre dans le buffet...

(*Elle roule pain, cervelas et couteau avec son mouchoir, et fourre le tout dans sa poche.*)

BEAUFUMÉ. — Vite!... vite!... tu souperas en voiture...

GROSMINET. — Je vas vous retenir vos places à l'omnibus...

(*Il saute avant l'arrêt du train, tombe les quatre fers en l'air, et s'éloigne en boitant.*)

BEAUFUMÉ *riant aux éclats et criant.* — Eh! Lambert!... tu reviens du spectacle et tu prends un billet de parterre... c'est pas de jeu!...

(*Beaufumé sort du compartiment avec celle qui porte son nom.*)

MADAME BEAUFUMÉ. — Et le jeune voyageur endormi qui reste dans le wagon!...

BEAUFUMÉ. — Laisse donc... je vais dire au conducteur qu'on a oublié un paquet de linge... Elle est toujours drôle, celle-là...

Pour sténographie conforme :

ALEXANDRE FLAN.

FANTASIAS.

Roland à Roncevaux!...

Voilà l'événement capital de la semaine, voilà le sujet de toutes les conversations.

Chacun s'accorde à reconnaître que le musicien auquel on doit ces pages héroïques est un musicien de la plus haute valeur, que le librettiste qui a combiné les situations épiques de cette légende nationale vaut mieux que les faiseurs patentés.

Malheureusement on n'a mis que vingt petites années à s'apercevoir de toutes ces vérités-là.

Ainsi Félicien David resta quinze ans, après le *Désert*, sans pouvoir se produire au théâtre, — ainsi bien d'autres, — sans parler des martyrs inconnus qui meurent sans avoir pu prouver ce qu'ils étaient, ce qu'ils valaient, ce qu'ils pouvaient.

Il y a des sociétés d'encouragement pour les chevaux, mais on dirait qu'il n'y a que des sociétés de découragement pour les malheureux compositeurs et pour les auteurs novices.

On causait de ces lenteurs presque insurmontables des débuts.

— Ce pauvre Mermet, fit un critique, il n'a pas eu de chance.

— Naturellement, répliqua-t-on, il a attendu deux fois plus qu'un autre... Il avait fait la musique et les paroles!

*
* *

Continuation du précédent.

Un jeune homme se présente chez un directeur lyrique, un jour de cette semaine.

— Monsieur, je vous apporte...

— Pardon, j'ai un rendez-vous.

— Je vous apporte le manuscrit d'une pièce dont j'ai écrit la partition...

— C'est bien. Laissez-la-moi. Je la lirai.

— Volontiers, monsieur. Quand désirez-vous que je vienne savoir votre décision?

— Mais...

— Désignez vous-même l'époque.

— C'est que je suis horriblement pressé, et...

— Il suffit, monsieur. Je repasserai dans vingt ans.

Et le jeune homme sortit avec une révérence.

*
* *

Il y a des noms prédestinés.

Chaque jour un ou deux journaux — quelquefois dix — publient les réclames d'un spéculateur qui vend je ne sais quel remède infaillible.

Naturellement, et pour ne point forfaire aux saines traditions, le spéculateur accompagne son annonce d'une immense page de certificats à l'appui.

Il y en a de tous les genres,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais entre tous, j'en ai remarqué un qui porte la signature d'un médecin, lequel porte à son tour l'intitulé bizarre de *Docteur Dangereux* (sic).

On ne le lui fait pas dire!

*
* *

Cette semaine a enfin eu lieu l'exposition des prix de l'École des beaux-arts, section de peinture.

Vous vous rappelez que le jury n'avait pu précédemment couronner aucun front, tous les membres qui le composent étant occupés par la pêche à la ligne ou le jeu de boules.

Le sujet choisi était *Homère rencontré par trois gamins de Paris de la Grèce antique.*

Homère étant rencontré en plein champ, il a fallu que les concurrents se livrassent à une orgie de paysage.

Mon Dieu!

Si j'étais arbre, c'est moi qui aurais déposé une plainte en diffamation contre ces tableaux-là!

*
* *

On a de drôles d'idées parfois.

J'ai eu celle d'aller voir vendanger, non loin des fortifications.

Un gaillard qui me parut n'avoir avec la Société hygiénique que des rapports éloignés, piétinait dans la cuve avec rage.

Je regardais affligé.

A la fin, n'y tenant plus :

— Savez-vous que ce n'est pas très-propre ce que vous faites là!

— Ah! monsieur, répondit-il avec une candeur surhumaine, *je me lave après!*

*
* *

De grandes affiches couvraient le mur, annonçant la liquidation, pour cause de je ne sais quel départ, du mobilier d'une lorette en vogue.

Taisons son nom.

Deux messieurs passaient devant l'affiche, et en regardant l'en-tête :

— Vente de mademoiselle X..., lut le premier.

— Encore! fit le second.

*
* *

Peut-être faut-il attribuer cette manie à la rareté du gibier.

Ne trouvant pas autre chose à tuer, on se rabat sur les hommes.

Toujours est-il que c'est devenu un système; vous n'ouvrez pas un journal sans y lire la nouvelle du décès d'un monsieur plus ou moins connu, — lequel écrit le lendemain pour déclarer qu'il ne s'est jamais porté mieux.

Il en a appelé! il a bien fait.

Mais la plus jolie histoire en ce genre fut celle qui arriva à Privat d'Anglemont.

Une feuille annonce sa mort.

Le lendemain, la feuille recevait une rectification commençant ainsi :

« Monsieur le rédacteur,

« Pensant que cela intéresse au moins mes créanciers, je vous prie de déclarer..., etc. »

*
* *

X..., le peintre d'animaux, tient la confection artistique.

Au mètre, au centimètre, comme on veut! Il est de l'avis de Lafontaine,

Pourvu qu'en somme il vive, c'est tout ce qu'il lui faut.

Dernièrement il avait fabriqué sur commande un tableau pour un riche bourgeois.

Quatre chèvres dans un paysage, — dont le coût était de quatre cents francs.

Le bourgeois est ravi à tel point qu'il désire avoir sans retard le pendant. Aussitôt le peintre se met à la besogne, et lui porte au bout de quelque temps la toile demandée.

Le client, satisfait encore plus que la première fois, tire quatre billets de cent francs.

— Pardon, fait X..., encore un.

— Comment?

— Sans doute, dans l'autre il n'y avait que quatre chèvres, et j'ai été, par les besoins de la ligne, obligé de mettre cinq moutons. C'est donc cent francs de plus.

La pratique se récrie, elle a voulu un pendant, et ceci, et cela.

— Qu'à cela ne tienne, répond X... imperturbable; je vais vous en donner seulement pour quatre cents francs.

Et en deux coups de pinceau il a effacé le mouton supplémentaire.

PIERRE VÉRON.

Le bel ouvrage si plein d'attendrissements que l'histoire doit à M. Feuillet de Conches : *Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth*, est activement publié par l'éditeur Henri Plon. Le second volume, enrichi d'un superbe portrait de la Reine, gravé sur acier sous la direction de M. Henriquel Dupont, et de quatre fac-simile d'autographes, vient déjà de paraître. — Prix de chaque volume : 8 fr. *franco*.

Les vignettes de CHAM que nous publions dans le numéro de ce jour sont tirées de l'*Almanach pour rire pour* 1865, ENTIÈREMENT illustré par CHAM. — L'*Almanach pour rire* sera mis en vente le 15 octobre chez Pagnerre, éditeur, 18, rue de Seine.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 459. — 1864. **Prix du numéro : 35 centimes.** 15 Octobre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LE RETOUR A PARIS, POËME EN PLUSIEURS CHANTS, par CHAM.



— O ciel ! conducteur ! arrêtez ! je me suis trompée de compartiment ! arrêtez !...



22598

— Grand Dieu ! quel est cet homme chez moi ?
— Seriez-vous la bourgeoise de mademoiselle Françoise ? Nous ne vous attendions que demain ! vous ne pourriez pas revenir plus tard ?



22599

— Mais, malheureuse ! voi'à trois mois que je suis absent !
— Tiens ! j'ai pas fait bien attention ! j'ai cru que c'était monsieur qui rentrait tous les soirs avec madame.



22600

— Si c'est pas une horreur de voyager avec des malles comme ça ! je vous ferai donner congé ! bien sûr il y a des hommes dedans !



22601

— Baptiste, je vous avais dit de m'envoyer mes lettres pendant mon absence.
— Je sais bien, mais il y avait si peu de choses intéressantes dedans, que j'ai pensé que c'était inutile de les envoyer à monsieur.



22602

Tenez, portez-moi cette malle jusqu'à un fiacre.
Très-bien! faudra mettre la voiture dedans?



22603

— Cocher, vous allez me conduire rue Mogador, n° 109.
— Permettez, faut que je parcoure la collection du *Moniteur* pour voir si c'te rue n'a pas changé de nom.



22604

— Mon ami, je n'ai plus de place dans ma malle, tu serais bien gentil de me serrer ceci dans ta petite valise.



22605

AU CHEMIN DE FER.

— Mon petit chien où est-il?
— Madame, on l'avait mis dans la boxe avec ce gros chien, qui l'a mangé; voulez-vous la moitié de celui-ci?



22606

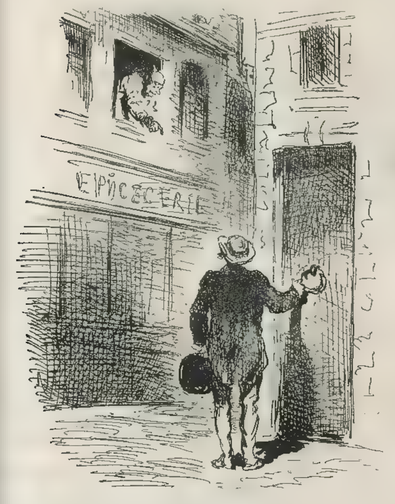
— Ah! mon Dieu, que signifie ceci?
— Madame, c'est le porteur d'eau; j'ai eu beau lui dire que les maîtres étaient à la campagne, il a dit que vous ne lui aviez pas donné d'ordres, et qu'il apporterait de l'eau tout de même; et comme je n'ai pas pu la boire, voilà la chose!



— Ma chère Zémire, on dirait qu'elle ne reconnait plus sa maîtresse!
— J'ai oublié d'écrire à madame qu'elle était crevée et que j'ai été obligée de la faire empailler.

22607

— Je ne ressens pas encore l'effet des eaux!
— C'est pas tout de suite; j'ai connu une dame qu'est morte que six mois après.



22608

— Monsieur, il est inutile que vous cogniez! vos portiers sont à la campagne, ils ne reviennent que dans huit jours.



22609

— Caroline! je t'avais bien dit de ne pas descendre! je savais bien que le train partirait sans toi!

CE QUE LE PUBLIC NE VOIT PAS

QUAND IL SIFFLE.

L'émoi est grand dans les coulisses d'un théâtre lyrique. On va donner la première représentation d'un opéra en trois actes, début d'un jeune compositeur connu seulement d'un petit groupe d'amateurs délicats.

Le poëme, œuvre d'un faiseur, pastiche défraîchi, inspire aux gens du théâtre les inquiétudes les mieux fondées.

Le drame se passe dans les coulisses.

LE DIRECTEUR *au régisseur*. — Voyons, va-t-on commencer?

LE RÉGISSEUR. — On frappe les trois coups.

— La salle me semble bien bruyante.

— Oui, elle sent la chair fraîche.

— Je serais fort étonné si nous avions un succès.

— Il y a des choses charmantes dans la musique.

— Oui, mais le poëme!...

— Le finale du premier, le duo du deux et la sérénade du trois sont adorables et d'une distinction!...

— Trop distingués : le public ne comprendra pas du premier coup, et c'est dangereux. Enfin, au petit bonheur.

Le poëte et le musicien s'approchent.

LE DIRECTEUR *au musicien*. — Avez-vous peur, mon cher Verneuil?

VERNEUIL. — Oui, monsieur, extrêmement.

LE DIRECTEUR. — Et vous, Gaspard?

GASPARD. — Moi? rien du tout. Je suis sûr du succès.

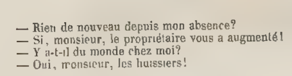
L'ouverture est jouée au milieu d'un profond silence, et applaudie seulement par la claque.

Le premier acte est reçu froidement, et des chut énergiques se font entendre au baisser du rideau.

LE RÉGISSEUR. — Allons, vivement, au deuxième; n'impatientons pas le public, il est grincheux ce soir.

VERNEUIL. — Je me meurs de peur.




— Rien de nouveau depuis mon absence?
— Si, monsieur, le propriétaire vous a augmenté!
— Y a-t-il du monde chez moi?
— Oui, monsieur, les huissiers!


22610

— Joseph, vous allez me suivre à la promenade.
— Madame m'excusera, mais j'aurais honte d'être vu à Paris au mois d'octobre; on se respecte!


22611

— M'sieu revient des eaux?
— Y a longtemps! voi à plus de six semaines que les bains à quatre sous sont fermés.


22612

— Joseph!... Mon domestique avec mes hab'ts!
— Monsieur m'avait dit de faire prendre l'air à ses effets pendant qu'il serait en voyage!

LE RÉGISSEUR. — Du courage, il y a des choses superbes dans les deux derniers.

VERNEUIL. — Mais rien ne porte.

LE RÉGISSEUR. — Soyez tranquille, nous allons les décrocher.

VERNEUIL. — Mon cher Dorval, c'est mon avenir, ma vie d'artiste qui se joue en ce moment. Si j'échoue, je suis perdu!

MADEMOISELLE CASTELLI, *première chanteuse.* — Ah! mes amis, je tremble comme la feuille; jamais je n'ai vu le public aussi mal disposé.

GASPARD. — Laissez donc, ça va se réveiller. Je compte beaucoup sur votre duo avec Christiern; la situation est palpitante et elle fera de l'effet.

Gaspard ne s'est pas trompé, la situation fait de l'effet, mais il est en sens inverse de celui qu'il attendait. Des rires bruyants, partis de l'orchestre, ont salué les dernières notes du morceau.

MADEMOISELLE CASTELLI *rentrant en pleurs dans la coulisse.* — C'est indigne! abominable! Je n'aurai jamais la force de continuer.

LE RÉGISSEUR. — Voyons, mon enfant, voyons, vous n'avez pas le droit de faiblir; vous tenez les cartes, mais c'est ce pauvre Verneuil qui a mis au jeu. Remontez-vous?

MADEMOISELLE CASTELLI. — La peur me serre le gosier, m'étrangle.

VERNEUIL. — Je vous en supplie, mademoiselle, du courage.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Je voudrais bien vous voir à ma place.

VERNEUIL. — Croyez-vous donc que je ne souffre pas? J'ai la fièvre; mes artères battent à éclater.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Vous n'êtes pas forcé de chanter, vous.

VERNEUIL. — Si l'on siffle, dites-vous que c'est à moi que les sifflets s'adressent.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Parbleu!... personne n'en doute.

GASPARD. — Merci.

LE RÉGISSEUR. — A vous, Castelli.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Je n'ose plus.

LE RÉGISSEUR. — Allons, pas d'enfantillages, vous allez manquer votre entrée.

La prima dona se décide, mais la peur agit sur elle avec tant de force qu'elle chante une mélodie ravissante d'une façon déplorable. Le public rit à se tordre.

VERNEUIL. — Et voilà quinze ans que je travaille pour arriver à ce résultat!

LE RÉGISSEUR. — Il est certain que ce n'est pas drôle, mon pauvre garçon.

VERNEUIL. — On siffle... mon Dieu, mon Dieu, que leur ai-je donc fait?

GASPARD. — Mâtin! ça chauffe. Écoutez... on se querelle dans la salle... on crie à la porte le claqueur. Un ami qui aura voulu se singulariser. Honneur au courage malheureux!

VERNEUIL. — Le bruit redouble... Ah! j'en mourrai!

GASPARD. — Est-ce qu'on meurt de ça; les chutes m'engraissent, moi.

LE TROISIÈME ACTE.

On entend des cris dans la coulisse.

LE RÉGISSEUR. — Quoi! qu'y a-t-il?

UN MACHINISTE. — C'est mademoiselle Castelli qui a une attaque de nerfs.

LE RÉGISSEUR. — Bon! il ne manquait plus que ça...

MADEMOISELLE CASTELLI. — Ah!... ah!!...

LE RÉGISSEUR. — Voyons, mademoiselle, voyons. — Faites-lui respirer quelque chose. Qu'on aille chercher le médecin.



— Qui que tu salues?
— Ce sont les ordures du 7 qui sont revenues de la campagne!... trois mois que je les avais pas vues.

— Mon bourgeois est allé aux eaux.
— Connais pas! moi je n'ai jamais z'été qu'au feu!

VERNEUIL *avec de grosses larmes dans les yeux.* — Ah! mon rêve!... et *Elle* est dans la salle! elle a voulu assister à mon triomphe!

LE RÉGISSEUR *à la chanteuse.* — Ça va mieux, hein? On peut frapper?

MADEMOISELLE CASTELLI. — Non, non! je ne veux plus m'exposer à leurs insultes! Je n'avais jamais été sifflée jusqu'ici!

GASPARD *en sourdine.* — Il y a commencement à tout.

VERNEUIL. — Allons, mon enfant, allons.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Laissez-moi, vous! c'est à vous que je dois cette humiliation.

LE RÉGISSEUR. — Mais vous l'avez supplié de vous donner le rôle.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Ça n'est pas vrai! Je ne l'ai pris que contrainte et forcée.

GASPARD. — Voilà comme on écrit l'histoire.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Pourquoi a-t-on sonné, puisque je ne veux plus reparaître?

LE RÉGISSEUR. — Prenez garde, ce serait grave... Vous payeriez cher cette faiblesse.

VERNEUIL. — Un dernier effort, mademoiselle; je vous le demande à genoux!

MADEMOISELLE CASTELLI. — Non, non!

LE RÉGISSEUR. — Entrez, c'est à vous.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Jamais!

LE RÉGISSEUR. — Ah! c'est comme ça? Eh ben, vous irez de force. (*Il prend la cantatrice par la taille et la pousse sur la scène.*) Ça y est. Maintenant qu'elle s'arrange avec le public.

Rires, sifflets, huées. Le public est heureux au possible.

LE RÉGISSEUR. — Les gredins!

GASPARD. — Il est évident qu'il y a des chiens enragés dans la salle.

VERNEUIL. — Ah! j'en ai assez! Qu'on baisse le rideau!

LE RÉGISSEUR. — Nous n'en avons pas le droit : ils ne le demandent pas.

GASPARD. — Non, ils veulent avoir du plaisir jusqu'à la fin. — Et le directeur, où donc est-il?

LE RÉGISSEUR. — Il se sera sauvé chez lui... On dirait qu'ils se calment.

GASPARD. — Non, ça reprend... ça reprend même fièrement bien... Quelles bordées! Je me suis entendu siffler bien souvent, mais jamais avec cet ensemble; il est évident que c'est un chef d'orchestre de talent qui conduit la cabale.

LE RÉGISSEUR. — Voilà le chœur de la fin, heureusement.

GASPARD. — Il a de l'agrément aussi, le chœur de la fin.

La toile tombe au milieu d'un vacarme épouvantable.

LE RÉGISSEUR. — Ils demandent l'auteur.

VERNEUIL. — Je ne veux pas être nommé.

LE RÉGISSEUR. — Il le faut, mon ami, ce serait aggraver la chute.

Le rideau se lève, l'acteur s'avance, charivari général.

L'ACTEUR. — Messieurs... mes... messieurs... messieurs... que nous avons eu... l'honneur (*très-vite*) de représenter devant vous, est pour les paroles de M. Gaspard et pour la musi...

Le nom de Verneuil se perd dans le bruit.

GASPARD *à Verneuil.* — Consolez-vous, ils n'ont point entendu votre nom.

MADEMOISELLE CASTELLI. — C'est une horreur! une infamie! de forcer des artistes de talent à jouer de pareilles pauvretés!

GASPARD. — Mademoiselle, je vous ferai remarquer que je pourrais vous entendre.

MADEMOISELLE CASTELLI. — Votre poëme est de la dernière stupidité!

GASPARD. — Belle nouvelle! est-ce que vous croyez m'apprendre du nouveau?

Le stoïcisme du parolier démonte la cantatrice, qui regagne sa loge, où elle casse une foule de menus objets.

LE RÉGISSEUR. — Bonsoir, mon pauvre Verneuil... Je n'ose plus vous dire au revoir.

VERNEUIL *désespéré.* — Cette soirée aura vu mon commencement et ma fin.

GASPARD. — Bah! le directeur nous reviendra : la mauvaise musique est si demandée.

LE RÉGISSEUR. — Oh! vous, vous êtes un sans-cœur.

Le malheureux compositeur descend l'escalier du théâtre en se cachant la figure dans son mouchoir.

Pauvre Verneuil! les spectateurs qui sortent rient encore aux éclats; mais ce qui met le comble à son désespoir, c'est de voir monter en voiture une jeune fille pâle, les yeux rouges et retenant avec peine ses sanglots.

— Allons, se dit le pauvre compositeur avec une amertume douloureuse, dans la salle, ce soir, une seule personne n'aura pas ri!

Alors il se frappe le front avec colère en s'écriant : — Et pourtant!... Puis il s'arrête désespéré et ajoute : Non!... il n'y a rien là!

LOUIS LEROY.

FANTASIAS.

Blondin et sa sœur!...

On ne lit que cela sur toutes les murailles, dans tous les journaux, sur tous les prospectus que distribuent les coureurs à poney qui portent en pèlerine le programme du spectacle de M. Arnault.

Blondin et sa sœur!... Ils vont nous quitter. Séparation navrante.

Mais, pendant qu'ils sont là encore, laissez-moi vous parler du rêve que j'ai fait.

Il me semblait être transporté dans la demeure de ces deux acrobates. Ils daignaient m'admettre dans leur intimité.

O visite que je n'oublierai de ma vie!

La sœur était assise sur un trapèze pendu au plafond et faisait de la tapisserie.

Le frère, sur une corde qui traversait la chambre, confectionnait un pot-au-feu pour le repas du soir.

De temps en temps, quand la sœur avait fini son aiguillée, elle exécutait trois ou quatre cabrioles, histoire de se tenir en haleine.

Le frère, lui, découpait les carottes en battant des entrechats, et mettait l'oignon brûlé en faisant le grand écart.

LES VOISINS DE CAMPAGNE, — croquis par DENOUE.



22614

— Je parie que l'intrigant vient espionner mes travaux sur l'*artichaut arborescens*.
— Je suis persuadé que le misérable cherche à me ravir ma belle découverte du *potiron épineux*.



— Enfin, mon cher monsieur, après cinq ans de labeurs obstinés, de déboires, de déceptions de toutes sortes, je suis parvenu à obtenir la rose fétide, *rosa fœtida*, et à combler ainsi une des lacunes les plus importantes dans le règne végétal!

Quand j'entrai, la sœur se releva vivement, et faisant le bras de fer de la main gauche, de la droite elle lissa ses bandeaux avec coquetterie, en me disant :

— Prenez donc un trapèze, je vous en prie.

Je me suis réveillé là.

Mais ne vous paraît-il pas qu'il y aurait un ouvrage de haute portée philosophique à écrire sous ce titre : *De la famille au point de vue de la danse de corde?*

Avec des protections, il y aurait peut-être là dedans un prix d'académie.

***

A propos de relations de famille d'une nature exceptionnelle, je me rappellerai toujours un excellent homme de saltimbanque que j'avais rencontré dans une fête des environs de Paris, et avec lequel j'avais lié conversation.

Le digne homme en était arrivé à l'expansion, et commençait à me parler de ses affaires de ménage.

— Le malheur pour moi, monsieur, me dit-il, un malheur irréparable, c'est que je suis veuf.

— Ah!

— Oui, monsieur!... et d'une femme, on peut dire qu'elle n'avait pas sa pareille!

— Vraiment?

— Quelle femme, monsieur, quelle femme!

— Elle était jolie?

— Pour ça non.

— Jeune?

— Pas de risque.

— Bonne?

— Hargneuse comme un roquet.

— Elle vous aimait?

— Peuh!

— Mais, alors?...

— Une créature, monsieur, qui, sauf votre respect, cassait un pavé d'un coup de poing!...

***

Jasmin est mort.

Les oraisons funèbres n'ont pas manqué au célèbre poëte gascon.

Une anecdote en passant.

C'était sous Louis-Philippe.

M. de Salvandy — auteur, comme on sait si l'on ne l'a pas oublié, de plusieurs livres médiocres, — et alors ministre de l'instruction publique, se prit d'un engouement sans bornes pour Jasmin.

Il parla de lui au roi, il le manda à Paris, et finit par lui faire obtenir la décoration.

On s'occupa beaucoup alors de cette nomination.

— Quelle singulière idée, disait quelqu'un, Salvandy a eue là de décorer un homme qui n'écrit pas en français!

— Parbleu! parce que ça justifie ses propres œuvres.

***

Et cependant les boucles de ceinture montent toujours!...

Cette mode insensée, cette toquade sans nom envahit toutes les couches sociales, barricade tous les corsages.

Si ça continue, — pourquoi pas? — les ceinturons de ces dames seront plus hauts que la porte de leur domicile.

Hier passait rue Notre-Dame-de-Lorette une biche sur le retour, nu-tête, comme cela se fait par là en voisinant, mais bordée d'un des engins d'ornementation à la mode.

Ajoutons — pour l'intelligence du fait — que la cocotte exhibait un sinciput veuf par larges places des tresses qui devaient l'avoir décoré.

En même temps cheminait un gamin sur le trottoir.

Il regarde la donzelle, s'arrête, et avec un geste éloquent :

— Des boucles de toutes les façons, j' dis pas... Excepté des boucles de cheveux.

***

Crinoline, crinoline, sois bénie!

Ce cri de reconnaissance m'est arraché par le récit émouvant que publiaient l'autre jour tous les papiers publics.

Une dame — était-elle jeune et belle? ô mon cœur! supposons-le — une dame jeune et belle rencontre, il y a de cela quarante-huit heures, un chien enragé.

Celui-ci saute sur elle.

Mais, ô bonheur! ses dents ont mordu les cerceaux de fer du jupon de la dame toujours jeune et toujours belle.

Celle-ci ne perd pas la tête, dénoue les cordons dudit jupon et laisse l'animal furieux se casser les dents sur cette résistance imprévue.

Sauvée, mon Dieu!

La chose a été racontée, reracontée et rereracontée par tout ce que la France possède d'organes sérieux.

Pas beaucoup, allez!

En achevant ce récit, j'ai couru acheter une crinoline que je porte toujours sur moi, — dans un papier, bien entendu.

Dès que j'aperçois un chien suspect, je lui tends le rouleau, et j'attends.

Aucun n'y a encore mordu. Il est vrai — ce qui est

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22616

— Je ne suis pas envitieux, mais il y a tout de même des moments où je voudrais être riche... quand ça ne serait que pour porter la soupe en voiture.
— Moi, si j'étais riche, je ferais mieux que ça! je la ferais porter par mes domestiques.



22617

— Mais puisque je vous jure que c'est un *pays!*
— Cornélie! une Française qui se respecte n'en a qu'un de pays; c'est sa patrie dont votre serviteur et brigadier doit être pour vous le premier symbole... humanitairement parlant.

peut-être une explication — que le papier dont je me suis servi pour enveloppe est un numéro du *Constitutionnel.*

***

X... est peintre.

Du moins il se le dit et il s'écoute.

Dernièrement l'idée lui vint de mettre en vente à l'hôtel Drouot quelque chose de son cru.

Trop cru, hélas!

Il choisit un paysage, y fait adapter un pompeux encadrement de cinquante francs, et attend anxieux le résultat.

Huit jours après, — comme il fumait une cigarette avec un ami, — on frappe.

C'est un employé de l'hôtel qui apporte à X... le bordereau de sa vente.

Il prend, lit, et bondissant :

— Comment! vingt-cinq francs!... Le cadre m'en avait coûté cinquante.

— Que veux-tu, fait l'ami avec condescendance, ta peinture lui aura nui.

Pierre Véron.

CANCANS.

Mon Dieu! que je voudrais donc que *l'Africaine* fût représentée, applaudie et critiquée, et qu'elle soit passée à l'état de fait accompli!...

Rien que pour avoir le plaisir d'en entendre moins parler.

Car, je ne sais si vous êtes comme moi, mais cet opéra, avec tous ses mystères, commence à me rappeler un peu la rengaîne Lambert.

Je trouve qu'on appelle trop *l'Africaine!*

Remarquez-vous? ce ne sont que lettres, réclamations, indiscrétions, révélations et divagations, toujours sur ce même sujet...

Certainement, il est bon de s'occuper de l'œuvre posthume d'un musicien de la force de Meyerbeer, mais enfin toujours la même chose — c'est dur!

***

Deux chiffonniers se disputent.

La discorde se fourre partout, même dans les meilleures sociétés.

Les injures pleuvent à verse et dégénèrent rapidement en coups de poing...

Un troisième chiffonnier survient et contemple le combat d'un air de juge de camp qui assiste à un tournoi galant.

Mais soudain un des deux chiffonniers voulant lancer une calotte à son adversaire prend mal son élan, et l'envoie au chiffonnier spectateur.

Ce dernier, sans rien dire, va à l'adversaire, et lui allonge la calotte destinée...

— Que faites-vous donc, lui dit quelqu'un, vous tapez sur l'autre à présent.

— Dame! répond le chiffonnier, il laisse tomber ses calottes... je les lui ramasse.

***

J'oserai indiquer aux gens véritablement économes le moyen suivant, employé par un bohème de ma connaissance.

Il reçoit un jour en cadeau une montre de son oncle.

Nous avons encore des oncles qui donnent des montres.

Dans la crainte d'en manger séance tenante la valeur, il court sans désemparer la porter au mont-de-piété.

On lui compte soixante francs.

Il prend les soixante francs et les glisse dans la boîte qui recèle la montre, et que le mont-de-piété va garder.

Et il s'en va en disant :

— Au moins comme cela non-seulement j'ai placé mes bijoux, mais encore je suis sûr de ne pas en manger l'argent!

***

Ci-joints un bourgeois, sa bonne et son domestique; le domestique pourrait s'appeler Calino, mais il préfère s'appeler Joseph.

Mais, comme vous l'allez voir, rien n'empêcherait qu'il passât tout au moins pour un de ses parents.

Le bourgeois a terminé, il est prêt à sortir. Il ne lui manque plus que son chapeau.

— Mon chapeau, Joseph? demande-t-il.

Joseph cherche le chapeau et ne le trouve point.

Le bourgeois s'impatiente et appelle sa bonne.

— Sapristi! lui dit-il, cherchez-moi mon chapeau; cet imbécile de Joseph n'en finit jamais!

Et la bonne, de son côté, se met à chercher le chapeau.

Tout à coup Joseph le trouve.

— Ce n'est pas malheureux, fait le bourgeois, vas en prévenir Gertrude, qu'elle ne s'exténue pas à le chercher par là-bas.

— Au contraire, monsieur, répond Joseph, laissez-la faire!

— Comment?

— Si elle le trouvait par hasard, ça vous en ferait deux!

***

On demandait à un monsieur qui, voulant paraître sérieux, avait adopté — sans besoin — l'usage des lunettes, quel intérêt il y voyait.

— Mais celui-ci d'abord, c'est que j'ai remarqué que les hommes qui s'enfermaient les yeux dans des carreaux couraient moins que les autres la chance de se fourrer le doigt dans l'œil...

***

On est bien sévère pour les petites dames cette année.

Voilà qu'on les exclut encore du théâtre des Italiens.

Défense leur est faite de pénétrer dans ce temple musical...

Je n'ai pas à me préoccuper de cette mesure, attendu d'une part qu'elle me laisse parfaitement froid.

Ce que je veux, c'est narrer l'exclamation d'une de ces pourchassées.

— Nous interdire les Italiens, s'écriait-elle l'autre jour, ils ont donc peur que nous apprenions le français à leurs chanteurs!

***

Une veuve rencontre une autre veuve.

On cause — qui causerait si ce n'étaient deux veuves?

— Depuis combien de temps avez-vous perdu votre mari? fait l'une...

— Depuis six mois seulement, répond l'autre, et vous?...

— Oh! moi, depuis deux ans.

— J'ai remarqué, reprend la seconde, que vous avez toujours eu plus de chance que moi!

ERNEST BLUM.

CHRONIQUE THÉATRALE.

C'est vraiment une singulière destinée que celle de M. Mermet, le triomphateur de l'Opéra : à l'âge où d'autres commencent à se reposer, il débute pour ainsi dire, car son *Roi David*, joué il y a quelques vingt ans, ne compte pas dans cette brillante carrière qui datera de la première représentation de *Roland à Roncevaux*.

Quelques amis de M. Mermet racontaient bien à qui voulait l'entendre que c'était un musicien distingué, mais les saints Thomas du boulevard n'y croyaient pas beaucoup.

En effet, dans ce Paris où l'on conteste tout, même la gloire acquise, comment voulez-vous qu'on accepte comme homme de talent un compositeur refusé impitoyablement par les directeurs?

Quand on racontait la légende de M. Mermet, de ce musicien qui promenait sa partition de théâtre en théâtre, sans pouvoir la faire jouer, on souriait malignement, et voilà tout!

Je déclare en toute humilité que j'ai souri comme tout le monde; je ne pouvais admettre qu'à notre époque un homme d'un talent rare ne pût pas faire jouer une œuvre hors ligne, dans cette ville qu'on a appelée la capitale de l'intelligence!

— Eh quoi! me disais-je, les directeurs pleurent et gémissent. La musique se meurt! sanglotent-ils, nous n'avons plus de compositeurs, et si la disette de partitions continue, nous serons bientôt forcés de fermer nos théâtres; un compositeur, une partition, un royaume pour un opéra possible! Et ces pauvres directeurs aux abois refuseraient le chef-d'œuvre de M. Mermet! Non, c'est impossible!

Cela était pourtant.

Pendant vingt ans M. Mermet a frappé à toutes les portes!

Il allait à l'Opéra :

— Revenez un autre jour, lui répondait-on, nous avons nos fournisseurs.

S'adressait-il au Théâtre-Lyrique :

— Très-cher, lui répondait le directeur, j'ai une demi-douzaine de traductions dans mes cartons; repassez dans cinq ou six ans, et l'on verra.

Je crois qu'aux yeux des directeurs le principal tort de M. Mermet a été d'avoir fait les paroles de son opéra.

Comment un directeur aurait-il pu admettre qu'un compositeur qui n'avait nullement sa confiance pût encore faire un poëme possible? Ils regardaient avec une douce compassion ce musicien pour tout faire, et le congédiaient poliment.

Aujourd'hui M. Mermet est bien vengé de tant d'humiliations; il lui fallait, après tant de refus, un triomphe éclatant, et il l'a obtenu. *Roland à Roncevaux* est plus qu'un succès, c'est un événement artistique; les uns se réjouissent de voir enfin un Français réussir à l'Opéra : le sentiment est louable, mais pour moi ce n'est qu'une question secondaire; ce dont je me réjouis, c'est de voir un homme de talent à l'Opéra, et franchement on en avait besoin.

Je n'essayerai pas de vous raconter ici le poëme émouvant; je chercherai encore moins à énumérer toutes les belles choses que contient cette brillante partition; la place qui est réservée aux théâtres dans ce journal ne me le permettrait d'ailleurs pas. Je pense que ce serait faire injure à M. Mermet que de vouloir analyser en cent lignes une œuvre qui a été refaite, étudiée, creusée et travaillée pendant vingt ans. Tout Paris parle de ce troisième acte si plein, si beau, depuis la première note jusqu'à la dernière, et qui suffirait à lui seul pour faire la réputation de M. Mermet.

Ce que j'admire le plus dans *Roland*, après le talent de M. Mermet, c'est la veine de M. Perrin, le directeur de l'Opéra; cet homme, heureux entre les heureux, a vraiment une chance étourdissante; lorsqu'il prit pour la dernière fois la direction de l'Opéra-Comique, il trouva dans les cartons l'étincelante partition de *Lalla Roukh*. A l'Opéra, M. Perrin tombe tout de suite sur une œuvre comme *Roland*, sans compter que le hasard le met en possession de *l'Africaine*, que Meyerbeer a refusée à tant de directeurs beaucoup moins heureux. Je ne sais pas composer trois mesures, eh bien, s'il me prenait fantaisie de porter à M. Perrin une partition en cinq actes, elle aurait, j'en suis convaincu, le plus grand succès; si jamais je joue à la loterie, je prierai l'heureux M. Perrin de me choisir quelques bons numéros.

Cependant je ne veux pas insinuer que M. Perrin n'est qu'un directeur heureux; il est bon d'ajouter qu'il est un administrateur habile, un homme de goût; la mise en scène de *Roland* l'a prouvé une fois de plus. Elle est superbe.

Un mot des artistes maintenant.

Les trois grands rôles de *Roland à Roncevaux* sont admirablement chantés par madame Gueymard, M. Belval et Gueymard lui-même; M. Gueymard est un ténor cuirassé, qui résiste depuis vingt ans au répertoire écrasant de l'Opéra, qui a tué tant de ténors! Dans sa longue carrière, M. Gueymard a toujours plus ou moins réussi; mais entraîné par l'exemple de M. Mermet, il a voulu, lui aussi, avoir un succès complet, sans restriction, après une si longue absence. Eh bien, ce succès, M. Gueymard l'a trouvé; il est vraiment bien étonnant dans le rôle de *Roland*.

Après tout, il nous devait bien cela.

ALBERT WOLFF.

P. S. — Un mot encore! Je ne puis quitter l'Opéra sans parler d'un charmant livre que vient d'écrire le secrétaire général de ce théâtre, M. Paul Dhormoys. L'historien national de Soulouque vient de publier un volume des plus intéressants. *Sous les tropiques* est un récit très-émouvant et très-curieux, que nous recommandons en toute conscience à nos lecteurs. La première édition de ce volume a été épuisée en peu de jours.

M. Perrin a passé à son secrétaire un peu de sa veine, tant mieux!

A. W.

La librairie Hetzel va faire paraître prochainement un livre sous le titre de *l'Humanité souffrante*, par M. Alfred Duroché.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 460. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 22 Octobre 1864.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LES JOLIS CHASSEURS, — croquis par H. DAUMIER.



— Ce n'est qu'un grain... il faut espérer que cela finira bientôt.
— Oui, mais voilà déjà deux heures que ça dure!



Qu'on dise encore que la chasse ne procure pas de vives émotions!

LES JOLIS CHASSEURS, — croquis par H. DAUMIER (fin).



— Allons, bon!... il paraît que je suis encore sur une chasse réservée!...



— Je commence à trouver qu'on a bien raison de défendre la chasse en temps de neige!...

DÉMOLITION DE L'HOTEL DES HARICOTS, — par Bertall.



L'hôtel des haricots, ce dernier boulevard de la vieille garde nationale de Paris, étant sur le point de disparaître, les ombres des Prudhomme, des Paturot, des Pigeons et des Bisets lui adressent un long et douloureux adieu !...

LES VENDANGEURS POUR RIRE.

M. Pitanchois, qui s'est enrichi dans la mercerie, a acheté dans les environs d'Asnières une petite maison avec une vigne de peu d'étendue.

Ce qui fait la joie de M. Pitanchois, ce n'est pas son chalet, c'est sa vigne.

Il est heureux de penser qu'il pourra faire ses vendanges, tout comme un gros vigneron de la Bourgogne.

Après avoir réuni sa famille en assemblée extraordinaire, il a été décidé à l'unanimité que l'on ferait les vendanges le 10 octobre.

Il fait alors l'achat d'une énorme cuve, qui lui coûte cent cinquante francs, achetée d'occasion, ce qui fait qu'il l'a payée le double de ce qu'elle vaut.

— Mais cette cuve est beaucoup trop grande, dit madame Pitanchois.

— Tant mieux; elle pourra nous servir lorsque j'achèterai des vignes voisines, comme j'en ai l'intention.

— Pour cette solennité, il faut inviter quelques amis à venir vendanger avec nous.

— J'en ai bien l'intention. J'ai fait quinze invitations.

— Sapristi !

UNE FRESQUE DE PRUDHON RETROUVÉE DANS LES RUINES DE L'HOTEL DES HARICOTS,

par Bertall.



La justice et la vengeance poursuivant le crime.

— Je veux avoir beaucoup de monde, ça n'en sera que plus gai.

— Mais il faudra nourrir tous ces gens-là.

— Évidemment. Nous rirons bien, ma femme.

— Seulement ça nous coûtera cher.

— On ne vendange qu'une fois dans l'année.

Le 10 octobre, trois familles arrivent de grand matin :

Les Bourdonnet,

Les Balandard,

Et les Ducormier.

Chaque famille amène un ami.

Total : dix-huit personnes.

Après avoir fait l'addition de ses invités, madame Pitanchois fait une grimace significative, et donne l'ordre à sa bonne d'aller acheter trois livres de viande de plus.

M. Pitanchois conduit tout son monde dans la vigne.

MADAME BOURDONNET. — Ce raisin est exquis.

M. PITANCHOIS. — N'est-ce pas?

M. BALANDARD. — Il fera du vin excellent.

MADAME DUCORMIER. — Sera-ce du bordeaux ou du madère?

M. DUCORMIER. — Mais non, ma bonne amie, ce sera du vin d'Asnières.

MADAME DUCORMIER. — Ce n'est pas un nom!

TOUS LES VENDANGEURS. — C'est vrai.

M. PITANCHOIS. — Je crois que ces ceps arrivent du village de Pomard; du moins celui qui m'a vendu cette propriété me l'a certifié.

M. BALANDARD. — Fichtre! vous aurez du vin de Pomard?

M. PITANCHOIS. — Je l'espère.

MADAME BOURDONNET. — Me permettez-vous d'emporter quelques livres de raisin à Paris?

M. PITANCHOIS. — Certainement.

MADAME BOURDONNET. — Je vais choisir les plus jolies grappes.

MADAME PITANCHOIS *à part*. — Qu'elle ne se gêne pas.

MADAME DUCORMIER. — Avec votre permission, j'en emporterai aussi pour en donner à ma sœur qui est souffrante.

M. BALANDARD *à son fils*. — Ne mange pas trop de raisin, tu vas te rendre malade.

LE JEUNE BALANDARD. — Sois tranquille, papa, je n'ai pas encore la colique.

M. PITANCHOIS. — Tout le raisin est coupé.

LES VENDANGEURS. — Déjà!

M. PITANCHOIS. — A vingt-deux personnes, ça marche vite. Que ceux qui veulent me suivre dans la cuve lèvent la main.

MADAME PITANCHOIS *bas à son mari*. — Comment!... tu vas les faire entrer dans la cuve?

M. PITANCHOIS. — Oui; il faut bien pour fouler le raisin, ça se fait toujours.

MADAME PITANCHOIS. — Mais c'est dégoûtant.

M. PITANCHOIS. — Si nous faisions faire nos vendanges par des paysans, ça serait bien plus sale. Nous connaissons tous ces gens-là, ce sont nos amis.

MADAME PITANCHOIS. — C'est possible; mais je ne boirais pas après eux, et tu veux que...

M. PITANCHOIS. — Laisse-moi tranquille, nous rirons dans la cuve. (*A ses invités.*) Vous savez que vous ne pouvez pas fouler le raisin avec vos bottes, je vais vous prêter des sabots.

LE JEUNE BALANDARD. — Moi aussi je veux entrer dans la cuve.

MADAME BALANDARD. — Tu y entreras, mon garçon : tu sais bien que tu ne quittes jamais ton père.

M. DUCORMIER. — Je ne sais pas si je dois vous accompagner.

M. BOURDONNET. — Pourquoi?

M. DUCORMIER. — Parce que je suis enrhumé du cerveau.

M. BOURDONNET. — Il n'y a aucun danger; le raisin n'est pas froid.

M. DUCORMIER. — Ma foi, je me hasarde; tant pis si mon rhume me tombe sur la poitrine!

M. BALANDARD. — Moi, j'espère que ça me fera du bien.

M. DUCORMIER. — Qu'avez-vous donc?

M. BALANDARD. — J'ai des cors qui me font beaucoup souffrir.

Tous procèdent à leur toilette et entrent dans la cuve en riant aux éclats.

M. DUCORMIER. — Cette petite fête est charmante.

M. BOURDONNET. — Vous avez bien fait d'acheter une grande cuve, vous pouvez recevoir du monde.

M. DUCORMIER. — Je m'enrhume davantage. (*Il éternue.*)

LE JEUNE BALANDARD. — Attendez! attendez!...

TOUS. — Quoi donc?

LE BAMBIN. — Je viens de laisser tomber mon polichinelle.

MADAME PITANCHOIS. — S'il allait déteindre!

CHEZ UN PHOTOGRAPHE, — croquis par Bertall.



— Monsieur, vous avez fait là un délicieux portrait de mademoiselle Patti, je voudrais que vous me fissiez le mien absolument dans le même genre...

M. BOURDONNET. — Ça colorera le vin.

M. BALANDARD. — A propos, est-ce du vin rouge ou du vin blanc?

M. DUCORMIER. — Il me paraît diantrement noir

M. PITANCHOIS. — Je suis certain qu'il sera très-capiteux.

LE BAMBIN. — Ah! maman.

MADAME BALANDARD. — Qu'as-tu?

LE BAMBIN. — J'ai bien mal au cœur.

MADAME PITANCHOIS *à part.* — Il ne manquait plus que cela. (*Haut et avec un effroi bien compréhensible.*) Tenez-lui au moins la tête hors de la cuve.

LE LENDEMAIN.

M. PITANCHOIS. — Ma femme, devine combien j'ai de bouteilles de vin?

MADAME PITANCHOIS. — Je n'en sais rien.

— Cinquante-sept, et j'ai fait le calcul de mes frais de culture et de vendange, mon vin me revient à six francs la bouteille; j'aurais peut-être mieux fait d'acheter du pomard en Bourgogne!

A. Marsy.

LE JARDIN DE MON ONCLE.

Mon oncle porte un nom bien connu dans l'agriculture et dans l'horticulture : il s'appelle Coquenard. Nous avons le sécateur Coquenard, le râteau Coquenard et le poinçon Coquenard pour écosser les petits pois. Ces divers instruments ont figuré à l'exposition des produits de l'agriculture. Le décorticateur Coquenard a même obtenu une mention honorable.

Autrefois mon oncle était célèbre dans l'horticulture par ses renoncules. C'était sa spécialité. La renoncule Coquenard est fort connue des amateurs. Aujourd'hui il ne fait plus que quelques dahlias par un reste d'habitude, mais la vérité est qu'il a renoncé à la fleur pour se jeter complétement dans le légume et dans le fruit.

C'est dans l'abricot et dans la pomme de terre que viennent se résumer les plus hautes questions, les problèmes les plus ardus de l'horticulture. Il n'est pas besoin d'être très-savant pour comprendre cela.

Mon oncle a publié l'année dernière une brochure dans laquelle il développe l'idée d'un congrès de la fructiculture universelle et de la légumiculture du globe. Il a reçu des adhésions de l'Inde, de la Chine, de la Perse et du Calvados.

C'est presque aux portes de Versailles que se trouve son jardin. Il est grand comme un parc; il renferme, comme de raison, un potager, un verger, un parterre, la serre chaude, les bosquets, les treilles, les tonnelles et tout ce qui s'ensuit. Le ventre en l'air, les bras relevés au-dessus de la tête, partout des espaliers se chauffent comme des *lazzaroni* au soleil. Il vient des gens exprès de Versailles et de Roquencourt pour voir le jardin de mon oncle.

C'est aujourd'hui la fête de ce brave homme d'oncle; je veux lui faire une visite, et vous conduire avec moi pour vous montrer son jardin. Vous verrez là un bon vieillard de soixante ans, franc, ouvert, hospitalier, aimant à faire un tour à la cuisine, et descendant volontiers dans la cave quand des hôtes lui arrivent. Tel du moins il était il y a cinq ou six ans, car depuis ce temps-là de longs voyages m'ont retenu loin de mon oncle et de son jardin.

Nous sommes arrivés; frappons. On ouvre. C'est le vieux jardinier Godichon. Son vieux chien Almanzor se jette entre mes jambes : « A bas! Almanzor, à bas! Eh! père Godichon! me reconnaissez-vous? Où est donc mon oncle Coquenard?

— Parbleu! si je vous reconnais; vous n'avez guère changé depuis six ans, allez! Votre oncle sera bien content de vous voir.

— Où est-il donc, le cher homme?

— Il est dans sa serre.

La serre est juste à côté de la maison; ce fut naturellement l'endroit que mon oncle devait me faire visiter le premier. Je lui rappelai ses belles renoncules d'autrefois.

— Voilà qui est bien plus beau, regarde, me dit-il en me montrant une quantité assez considérable de pots symétriquement rangés et contenant chacun une plante aux feuilles presque jaunes, à la tige maigre, rugueuse, couverte çà et là d'excoriations qui ressemblaient pourtant à des roses.

Mon oncle regardait ces vilaines plantes avec admiration.

— Elles deviennent de plus en plus belles, s'écria-t-il; on n'en a jamais vu d'aussi bien réussies.

— Comment appelez-vous ces fleurs?

— Ce sont, mon cher neveu, des roses malades; car il faut que vous sachiez que j'ai découvert la maladie des roses.

On a commencé par la nier.

Les roses, disait-on, ne sont jamais malades, et en général la maladie ne s'attaque guère aux fleurs; elles meurent de vieillesse, ou bien percées au cœur par le dard d'une abeille; quelquefois aussi des vampires, qu'on nomme scarabées, viennent leur sucer le sang; mais quelqu'un a-t-il jamais observé le ver de la rose?

Il ne s'agit pas d'un ver.

— De quoi donc?

— D'un champignon, messieurs, d'un champignon semblable à celui de la pomme de terre.

— Un champignon sur une rose? c'est impossible!

— Je vous le montrerai.

En effet, l'institut agricole nomma une commission, et il fut reconnu que certaines roses étaient atteintes d'un champignon. J'ai fait acheter tous les rosiers qui se

VIGNETTES DE CHAM, TIRÉES DE L'*ALMANACH COMIQUE POUR* 1865.

(PAGNERRE, ÉDITEUR.)



JANVIER.

Janvier étant un des mois les plus froids de l'année, en profiter pour se décolleter et sortir le soir.



FÉVRIER.

Février étant dédié aux poissons, on en profite pour fêter les bœufs.



MARS.

Faute de boulets, Mars se contente de vous envoyer à la tête des tuiles et des tuyaux de cheminée.



AVRIL.

Gardez-vous d'exécuter le travail sur lequel compte votre chef de bureau. Vous lui ferez poisson d'avril quand il viendra le demander. Cela ne peut que bien faire pour votre avancement.



MAI.

— « Satané polisson! Il n'en fait jamais d'autres! »



JUIN.

Si vous craignez, en piquant une tête, de vous faire mal contre le fond du bain, attendez le passage d'un baigneur dodu qui puisse amortir votre chute.

trouvaient dans le même cas, et, renonçant aux renoncules et aux dahlias qui se portaient bien, j'ai rempli ma serre de rosiers malades, afin d'être plus à portée de leur donner mes soins.

— Vous avez établi une maison de santé pour les roses?

— Précisément.

En quittant la serre, nous prîmes le chemin du potager.

Autrefois rien n'était appétissant comme l'aspect de ce potager. Avant déjeuner, mon habitude était de m'y promener pendant une demi-heure, contemplant le petit pois aux fleurs grimpantes, l'artichaut aux dards aigus, l'asperge perçant la terre d'un fer de lance, la laitue blanche, l'épinard velouté, l'oseille luisante; le fumier, au soleil levant, fumait sur les couches, les rayons doraient les cloches, les plates-bandes de fraises exhalaient leurs parfums. Ce paysage donnait appétit.

Couches, melons, asperges, laitues, épinards, oseille, petits pois, artichauts, tout cela avait été arraché. Le parterre tout entier ne formait plus qu'un vaste champ de pommes de terre.

Mon oncle me conduisit au milieu du champ.

— Regarde! me dit-il en me montrant d'un air fier une plante mise à part des autres, entourée d'une petite balustrade de fer, et ornée de l'écriteau suivant :

Plant provenant de la première pomme de terre
qui a eu la maladie,
rapporté d'Irlande par Jean Coquenard,
Membre de la Société agronomique de Versailles.

— Oui, mon neveu, continua-t-il, je suis allé moi-même en Irlande chercher cette plante; je l'ai portée dans mon chapeau, la soignant comme un trésor dans toute la traversée, m'arrêtant à toutes les stations pour l'arroser. Enfin j'arrive, je la mets en terre, et l'année suivante elle me donne cinq tubercules avec lesquels je sème le champ que tu vois là.

J'attends avec impatience le printemps. Mes pommes de terre seront-elles malades ou en bonne santé? Si elles sont malades, je pourrai essayer sur elles les divers traitements dont je suis l'inventeur, sinon il faudra que je les mange frites ou sautées, ce qui me serait une dure extrémité.

Le printemps est enfin venu, et j'ai eu la consolation de reconnaître que mes pommes de terre étaient malades.

Ce qui a perdu jusqu'ici les agronomes, c'est qu'ils ont prétendu traiter les pommes de terre par l'allopathie : *similia similibus*. Ce principe est vrai pour les hommes comme pour les tubercules. Je traite donc les pommes de terre par l'homœopathie. Elles sont atteintes d'un champignon, arrosons-les tous les matins avec de l'eau de champignon. Je me trouve fort bien de ce système, et je compte montrer à la prochaine exposition des produits de la société agronomique de Versailles des pommes de terre guéries.

Mais ce n'est pas tout encore.

On peut parvenir à annuler les inconvénients de la maladie des pommes de terre, et cela par un moyen si simple, qu'il est étonnant qu'on n'y ait point encore songé. Ce moyen, c'est la vaccine.

Dès qu'une pomme de terre est assez vigoureuse pour subir l'opération, vous mettez un champignon sur le bout d'une lancette, vous la piquez au bras, et la pomme de terre est vaccinée.

J'ai pratiqué l'opération sur une centaine de plants, et elle a parfaitement réussi. Mon Mémoire sur les pommes de terre vaccinées a été couronné par l'Académie de Carpentras. C'est au gouvernement à faire le reste. Tu connais la négligence ordinaire et les préjugés des campagnards; il faudrait accorder des primes à tous ceux qui font vacciner leurs pommes de terre. Je ne suis point assez riche pour me permettre cet encouragement. Je ne puis que pratiquer l'opération gratis, et me transporter chez ceux qui me font demander. J'ai vacciné cette année environ trois mille plants de pommes de terre. J'espère bien arriver au double l'année prochaine, quoi qu'en dise l'affreux Cabassou.

Il faut que vous sachiez, mon cher neveu, que cet affreux Cabassou a quitté il y a dix ans son affreux pays de Gascogne, et qu'il est venu s'établir, on ne sait trop pourquoi, dans le département de Seine-et-Oise.

L'affreux Cabassou prétend qu'il s'occupe d'agriculture parce qu'il a un carré de choux devant sa maison, et la Société agronomique a eu l'imprudence de le recevoir dans son sein.

Depuis ce temps-là, l'affreux Cabassou a pris à tâche de me contrecarrer perpétuellement : dans l'une de nos dernières séances, il a lu un mémoire tendant à prouver que les résultats que j'avais obtenus étaient radicalement nuls, attendu que les pommes de terre étant malades d'un ver, en leur inoculant un champignon, je ne les vaccinais pas le moins du monde.

Il n'y a qu'un âne bâté comme cet affreux Cabassou pour parler encore du ver des pommes de terre, version puérile rejetée depuis longtemps au rang des fables dont on berce les agronomes gascons et les petits enfants.

Les pommes de terre ont un champignon.

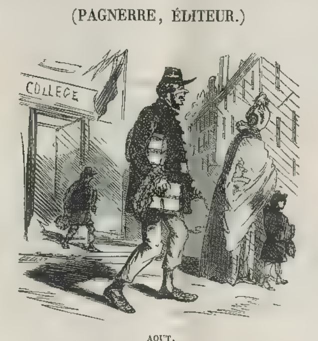
Ce champignon leur communique une maladie qui n'est autre chose que la petite vérole des tubercules. En inventant le vaccin des pommes de terre, je me suis égalé à Jenner. Je ne demande aucune récompense, ai-je dit

VIGNETTES DE CHAM, TIRÉES DE L'*ALMANACH COMIQUE POUR* 1865.

(PAGNERRE, ÉDITEUR.)

JUILLET.

Un nouvel Actéon se trouve fort sot en découvrant que Diane s'est acheté un costume de bain.



AOUT.

Refaites-vous une seconde jeunesse en vous promenant habillé en collégien, avec des prix sous le bras.



SEPTEMBRE.

Les lapins savants se mettent sous la protection de l'Institut.



OCTOBRE.

— « Fallait-il que les anciens fussent crétins pour adorer ce dieu-là! »



NOVEMBRE.

Si vous tenez à rester propre, n'embrassez pas le ramoneur pour le remercier d'avoir bien ramoné la cheminée.



DÉCEMBRE.

MADAME PIPELET. — « Monsieur veut-il goûter à notre réveillon? Nous avions une oie; ça nous a fait penser à monsieur.

---

l'autre jour à la Société; secourir l'humanité souffrante, voilà mon unique but, et je fais savoir au public que je tiens à sa disposition, gratis, des boutures de la première pomme de terre qui a eu la maladie, et qui, par conséquent, doit fournir le vaccin le plus sain et le plus énergique.

L'affreux Cabassou n'a rien répondu à cela. Tu as vu le potager, mon neveu, maintenant passons au verger.

PAUL GIRARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

FANTASIAS.

A quoi bon vous le cacher?

J'avais préparé pour mon exorde un fulminant réquisitoire contre les modes à la mode.

Je voulais vous dire des choses énormément pathétiques contre la *masculinisation* du sexe auquel nous devons de si doux instants et de si vilains quarts d'heure.

Mais un scrupule m'a pris à la plume, et j'ai juré non pas d'aimer Rosine, mais de remettre en poche ma tirade émouvante.

Voici pourquoi :

On parle toujours et partout de l'influence de la presse. Il est possible; toutefois il convient de s'entendre.

Dans la plupart des cas, elle paraît avoir, hélas! une influence au rebours de ce qu'elle cherche.

Voyez les petites dames.

Les journaux n'ont pas eu assez d'épigrammes, d'invectives et d'apostrophes à leur adresse. Qu'en est-il résulté? Que leur commerce n'en a que fleuri un peu plus brillamment.

Voyez Rigolboche.

Tous les articles écrits contre elle ont composé le plus clair de son succès, par la réclame.

Voyez les timbres-poste.

Si l'on n'avait pas stigmatisé — c'est le mot de M. Prudhomme — cette manie crétinisante, il y a gros à parier qu'elle n'aurait pas franchi les portes des maisons de santé.

Voyez la crinoline.

Les déclamations dont elle a été l'objet ont plus fait pour la fortune des fabricants de ce produit que les plus volumineuses annonces à cinq francs la ligne.

Voyez M. Buloz.

Sa notoriété n'est bâtie que sur des quolibets.

Et ainsi de suite.

Cela est tellement vrai, que nombre d'individus convoitent ardemment les bénéfices de l'éreintement.

On les jette du haut de la roche Tarpéienne, ils tombent en plein Capitole, sans la moindre fracture.

Ce petit exercice ne leur a fait que du bien.

Voilà pourquoi ma plume est muette, voilà pourquoi j'ai renoncé à médire des modes actuelles.

Elles en auraient abusé pour se prolonger indéfiniment.

***

Sur ce, je me tourne d'un autre côté.

L'Africaine...

Plaît-il? Vous trouvez qu'on en parle beaucoup trop. Hélas! si cela peut vous rassurer, je me fais un vrai plaisir de vous prédire que vous n'êtes pas au bout.

Il y en a pour un an de cancans, canards, nouvelles à la main, indiscrétions, révélations.

J'aurais la délicatesse de m'abstenir, par égard pour votre lassitude, que vous n'y échapperiez pas davantage.

Donc, inutile de se priver.

M. Fétis, le metteur en scène de ce grandissime opéra, est toujours le point de mire de la curiosité.

Le choix de Meyerbeer continue à être controversé.

— Comprend-on, disait un dilettante, qu'il n'ait pas confié cette mission à un autre?

— Mais, objecta un défenseur d'office du compositeur belge, M. Fétis est un critique hors ligne qui, à lui seul, a fait le talent de plus de cent musiciens célèbres.

— C'est donc cela qu'il n'a pas eu le temps de faire le sien.

***

Mademoiselle ***, une de ces cocottes qui prennent le théâtre pour une enseigne, avait obtenu un engagement dans un *bouiboui* (voir le Dictionnaire de l'Académie) des boulevards.

Tout le monde des gandins, désireux de se disputer à tout prix le cœur de la débutante, avait, le soir de la représentation, envahi la salle et lui composèrent une claque d'élite.

Le lendemain, tandis que mademoiselle *** recevait une avalanche de déclarations, toutes à huit ressorts, on s'entretenait de son début dans le monde des artistes.

— Comment cela a-t-il marché? demandait un journaliste à un autre.

— Pas mal! Des bravos assourdissants.

— Allons donc! Ce n'a toujours pas été un succès d'estime.

— Non, mais d'estimation.

***

Je reviens à *l'Africaine* en finissant.

Il paraît que dans le poëme de Scribe l'héroïne est une

reine de Madagascar, aïeule de cette reine Ranavalo, à qui la Constitution de son pays est obligée d'interdire les boissons alcooliques.

Il paraît aussi que cette reine de Madagascar *se périt* à la fin en se couchant sous un mancenillier.

— Toujours l'oubli de la couleur locale, a dit un réaliste. Pourquoi ne se suicide-t-elle pas avec de l'absinthe?

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Adieu les danseuses espagnoles!

Le théâtre du Gymnase, qui, pendant les mois d'été, a fait une terrible concurrence aux théâtres de féeries, vient de congédier ses Espagnols, son cheval et son âne.

Tout est rentré dans l'ordre voulu.

Le théâtre de M. Montigny est redevenu ce qu'il était : le théâtre de la comédie parisienne.

C'est le fougueux M. Barrière qui est venu donner un terrible coup de balai dans *les trucs*, les costumes et la danse de *Don Quichotte*.

La friperie dramatique a disparu, et la comédie nerveuse nous est rendue.

Tant mieux!

Un ménage en ville, tel est le titre de cette vigoureuse pièce en trois actes, qui a eu un si grand et si légitime succès. Le titre vous dit le fond de la pièce : c'est un mari qui a un petit ménage à l'ancienne banlieue, une liaison d'autrefois qu'il n'a pas eu le courage de rompre.

C'est bien simple, en effet; mais quel parti Barrière a tiré de cette donnée peu compliquée! Comme ses personnages sont fièrement campés tout d'une pièce! comme il a creusé les situations et manœuvré le cœur humain!

Ah! c'est un terrible homme que ce Barrière! Son talent a une brutalité adorable; il ne prend jamais le chemin le plus long, et ne fait pas de concession au goût du jour : il attaque le public de front, c'est une lutte corps à corps.

Parfois le public, énervé par de maladives comédies, semble surpris par l'allure carrée de ce vigoureux talent; il hésite, se roidit; mais un mot part, une situation l'empoigne, et il est vaincu.

Un ménage en ville est dû à la quadruple collaboration des quatre Barrière.

Premier Barrière : l'auteur de la comédie douce et émue qui a pour titre : *le Feu au couvent*.

Deuxième Barrière : l'auteur comique qui nous a donné *les Faux bons hommes*.

Troisième Barrière : l'auteur bouffon du Palais-Royal.

Quatrième Barrière : le terrible pamphlétaire des *Parisiens*.

Le Barrière numéro un a apporté sa part d'émotion et de larmes; le Barrière numéro deux a jeté dans le dialogue son observation; le Barrière numéro trois a écrit sa partie bouffonne, et le dernier et quatrième Barrière a glissé dans cette belle comédie deux ou trois de ces tirades qu'il aime à jeter à la tête de la société.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre que la collaboration de ces quatre hommes distingués a produit une œuvre des plus remarquables, qui a eu un très-grand et très-beau succès.

On a ri beaucoup, on a pleuré un peu, on a applaudi toujours!

Je reviendrai sur cette comédie, qui mérite mieux que ces quelques lignes écrites à la hâte en sortant de la première représentation.

La pièce est fort bien jouée par l'excellent Landrol, par Nertann, qui trouve enfin les rôles qu'il a vainement demandés au Vaudeville, et par les deux nièces Brohan, qui ont la grâce et la beauté de la famille, en attendant qu'elles aient le talent d'Augustine et de Madeleine. Ces deux jeunes personnes, qui n'avaient jamais paru sur un théâtre, ont été accueillies par le public avec une bienveillance marquée, qu'elles se sont efforcées de mériter.

Mais la joie de la maison, l'éclat de rire de la pièce, c'est Numa, l'étonnant Numa, le plus jeune des comédiens du Gymnase.

Quelle verve! quel talent et quel art!

On l'a fêté à sa première entrée, et quand il est venu nommer l'auteur, les applaudissements l'ont, pendant dix minutes, empêché de nommer M. Barrière.

Le même soir, le théâtre du Gymnase a donné une ravissante petite pièce en un acte de MM. Meilhac et Delavigne, prise sur le fait, bourrée d'esprit, et du meilleur. On retrouve dans cette délicieuse scène parisienne le talent si fin, si original de l'auteur de *l'Autographe* et de tant d'autres petites pièces charmantes. *Les Curieuses* sont des femmes du monde qui veulent voir ce qui se passe chez les femmes qui n'en sont pas! Les auteurs ont tiré de ce petit sujet tout le parti possible.

C'est un acte excellemment parisien, un petit tableau de genre d'une touche délicate et dessiné avec un grand art!

Bravo, messieurs!

M. Sardou est un homme prudent! Peu de jours avant son déménagement du Gymnase, il a loué le Palais-Royal pour trois mois! Cet auteur n'est donc pas sur le pavé. La bouffonnerie en quatre actes qu'il a donnée au Palais-Royal a pour titre : *Les Pommes du Voisin*, et est tirée d'une adorable nouvelle de Charles Bernard, *une Aventure de Magistrat;* c'est l'histoire d'un substitut que l'amour fait tomber dans les filets du Code pénal. Le défenseur de la famille et de la société, entraîné par une folle passion pour la femme du voisin, commet un à un tous les délits prévus par la loi! Les pommes du voisin Bertrand ont tenté le voisin Sardou; il a taillé dans la nouvelle une pièce des plus gaies et des plus amusantes. Il faut voir le substitut enlever une femme mariée, emporter la valise du mari, enfoncer les murs, grimper sur les toits et lutter contre la gendarmerie qui lui doit aide et protection; c'est une course échevelée, fantastique, un steeple-chase sur les toits.

On a ri du plus franc des rires. Geoffroy est rentré par le rôle de Larozière, qui a été pour lui un nouveau triomphe au Palais-Royal! Il partage la pièce avec mademoiselle Honorine; cette actrice a eu au Palais-Royal un très-grand succès pendant mon absence; or, comme il n'y a pas de fumée sans feu, je crois volontiers que mademoiselle Honorine mérite le succès que la presse lui a fait. Dans *les Pommes du Voisin*, la débutante s'est montrée comédienne intelligente; elle porte avec beaucoup de grâce le costume masculin, et a une certaine verve et un certain entrain; voilà tout!

Je ne parlerai pas du *Marquis Caporal*, qui a eu des malheurs à la Gaîté. M. Victor Séjour est un homme de talent qui cherche toujours et qui trouve quelquefois!

Cette fois il n'a pas trouvé du tout.

Voici assez longtemps qu'on fait et refait le marquis caporal, et qu'un émigré vole le plan de campagne des républicains.

C'est un drame militaire qui manque de soldats!

Aux Bouffes-Parisiens, on vient de reprendre avec succès deux charmantes opérettes qui n'avaient pas été jouées depuis plusieurs années, *les Pantins de Violette* d'Adolphe Adam, et *le Mari à la porte* de J. Offenbach. — Trois débuts ont eu lieu dans ces ouvrages : mademoiselle Garait et MM. Heuzey et Pujet. Les nouveaux artistes des Bouffes ont reçu un très-bon accueil du public. De plus, dans *le Mari à la porte* on applaudit chaque soir les ravissantes vocalises de mademoiselle Géraldine Bodin.

On annonce aux Bouffes une grande pièce de Griser, voilà une excellente nouvelle; comment ne compterait-on pas sur un grand succès avec l'auteur de *Gilles ravisseur* et de *l'Eau merveilleuse!*

ALBERT WOLFF.

L'*Almanach prophétique* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)* pour 1865 viennent de paraître, et sont en vente dans toutes les librairies.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 461. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 29 Octobre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

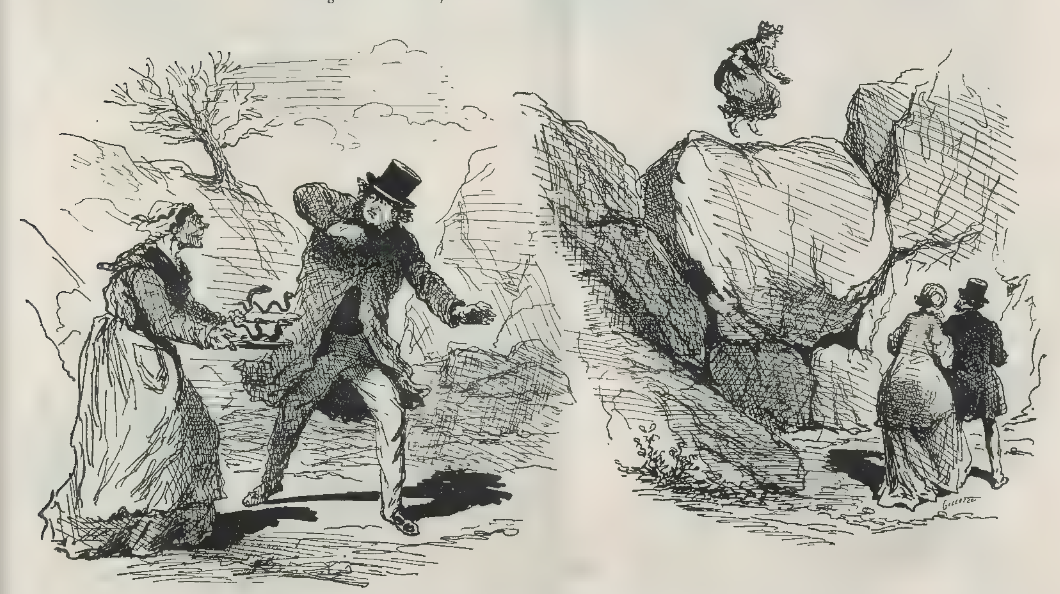
PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

EXCURSIONS A FONTAINEBLEAU, — par CHAM.



PLACE DU CHATEAU. — LES VOITURES POUR LA PROMENADE EN FORÊT.

— Bourgeois! n'allez pas dans sa voiture, son cheval n'a pas mangé de trois jours!
— Bourgeois! méfiez-vous, ses deux roues de derrière sont cassées!



LA MARCHANDE DE VIPÈRES.

— Monsieur, des vipères à cinq francs; je vous laisserai celle-ci pour cinquante sous parce que le venin en est moins frais.

LA ROCHE QUI REMUE.

— Tiens! elle chante dessus pour la faire remuer?
— Elle chante — *le Pied qui r'mue* — pour piquer l'amour-propre du rocher.

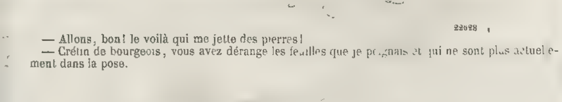


— Tenez, monsieur, je vous recommande celui-ci, le roi des chevaux!
— Je crois bien, il a été assez couronné pour ça.



L'AMANT DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

— Paltoquet! découvrez-vous donc! vous êtes devant un chêne de quatre cents ans!



— Allons, bon! le voilà qui me jette des pierres!
— Crétin de bourgeois, vous avez dérange les feuilles que je peignais et qui ne sont plus actuellement dans la pose.



— Madame, nous voici maintenant à la mare aux biches.
— Alfred, je ne veux pas que tu ailles par là, tu ferais des mauvaises connaissances.



LE DÉSERT.

— Voilà le désert!
— Il y a rien.
— Tu crois ça! et bien y a des partitions de musique superbes là dedans! M. Félicien David en a trouvé une magnifique.



22631

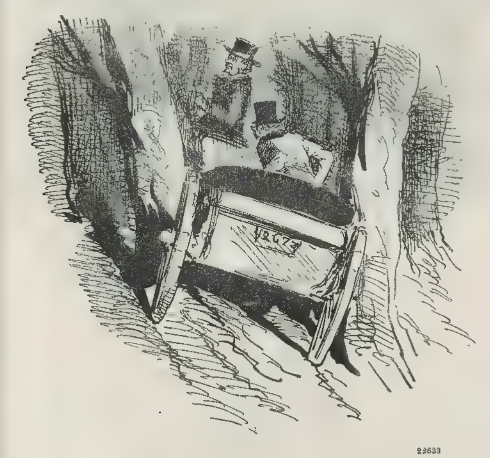
— Charles! on dirait que tu cherches quelque chose?
— Oui, maman; j'ai acheté une vipère dans la forêt, elle vient de s'échapper, et je l'ai perdue dans la chambre!



22632

AU FOND DU BOIS.

— Grâce, monsieur, pour ma vie! voici ma montre!
— Est-il bête ce bourgeois! il ne voit pas que je suis un peintre.



22633

LE VAL D'ENFER.

— Oh! monsieur, c'est rien que ça! nous sommes encore dans le beau chemin! monsieur va voir tout à l'heure.



22634

— Monsieur, madame, ne craignez rien! n'y a pas de danger; ils connaissent les gens du pays.
— Sapristi, c'est que nous sommes de Paris, nous autres!

LE JARDIN DE MON ONCLE.

(SUITE ET FIN.)

Abricots de mon enfance, je vais donc vous revoir; pêches que je dérobais pendant les vacances, prunes de mon oncle, votre souvenir fait palpiter encore les houppes nerveuses de mon palais. Comme je grimpais lestement à ces arbres, écureuil de douze ans! Je reconnais le cerisier dont mon oncle destitua le mannequin pour le remplacer par quatre ailes tournantes. Mais, pas plus que le mannequin, les ailes tournantes n'effrayent les moineaux de mon espèce.

Quatre hommes travaillaient dans le verger. Ils avaient auprès d'eux de vastes corbeilles dans lesquelles ils puisaient à pleines mains des paquets de grosses toiles assez semblables à celles des araignées, et qu'ils étendaient ensuite sur les arbres.

— Eh bien, mes enfants, dit mon oncle, la besogne avance-t-elle?

— Nous avons déjà fait les pruniers, les cerisiers et les abricotiers; il nous reste maintenant, répondit un des paysans, les pêchers, les poiriers et les pommiers.

— Du courage, mes enfants, car voici la pluie qui menace, et l'orage pourrait bien nuire au succès de mon opération. Ces larves sont bien portantes, et je crois que nous obtiendrons des chenilles de première qualité.

Quoique peu versé dans la science horticole, tu n'es point sans avoir entendu parler, poursuivit mon oncle, de la maladie qui affecte assez souvent les arbres fruitiers. Cette maladie est le fléau des jardiniers. Quand les chenilles se mettent à un jardin, c'en est fait pour plusieurs années. Le jardinier peut se mettre en journée chez le voisin. Il n'y a rien à faire chez lui.

Quel service ne rendrait pas aux bons habitants des campagnes celui qui parviendrait à guérir cette horrible maladie! Tentons cette entreprise, me suis-je dit; l'affreux Cabassou prétend qu'il n'y a, dans un cas pareil, qu'à couper l'arbre par le pied et à en faire des fagots. Montrons-lui qu'il n'est qu'un ignare. J'ai donc sollicité et obtenu de M. le préfet la permission de publier à son de trompe et d'afficher l'avis suivant :

AUX PERSONNES QUI ONT DES CHENILLES.

Le sieur Coquenard prévient le public qu'il achète les chenilles, larves, charençons, vers ou autres, au litron et au kilogramme.

Tu vois par ces paniers que mon appel a été entendu.



— Tu vas prendre cette gaule pour te garantir des vipères, tu baisseras aussi ton voile pour te garantir des peintres; il y a beaucoup de tout ça dans la forêt de Fontainebleau.

— Mais faites donc attention à votre cheval!
— Monsieur, il est aveugle. Rien qu'à se taper la tête contre les arbres, il reconnaît leur essence, ça lui suffit pour savoir où il est. Chaque allée à son essence, ça le dirige.



— Ah! la vilaine bê.e! venir faire tous ses petits dans ma boîte à couleurs!



LE COCHER. — La ville donne une prime pour les vipères; j'en ai pris trois que je rapporte en ville, je ne sais pas si elles sont bien mortes! Je les ai mises sous le coussin sur lequel vous êtes assis.

J'ai reçu pour environ six cent vingt-trois francs quarante-cinq centimes de chenilles, qui, soigneusement étendues sur mes plus beaux arbres, les dévoreront à bouche que veux-tu. Dans quinze jours, tout mon verger aura la maladie. Mes arbres y périront peut-être; en tout cas, je serai forcé d'acheter cette année mes confitures chez l'épicier, mais du moins j'aurai la consolation de prouver à l'affreux Cabassou qu'il n'est qu'un sot, et qu'on peut guérir les arbres aussi bien que les légumes. Par quel moyen? Je n'en sais rien encore, mais je le trouverai.

Je considérai attentivement mon oncle. Aucun notable changement ne s'était effectué pendant mon absence dans l'expression intellectuelle de sa physionomie: c'était toujours le même regard doux et tranquille, le même front évasé, et le même double menton des Coquenard.

— Oui, je le trouverai, continua-t-il d'un ton inspiré, il faut que je le trouve. Car, sais-tu bien ce que l'affreux Cabassou soutenait l'autre jour en plein Institut agronomique? Il soutenait que la terre vieillit, que l'air, la chaleur, les gaz répandus dans l'espace s'usent. Regardez la lune, ajoutait Cabassou, elle n'a ni gaz, ni air, ni chaleur, par conséquent pas d'atmosphère, partant ni vie, ni végétation, ni hommes, ni femmes, ni fleurs, ni pommes, ni pêches, ni poires, ni pommes de terre.

La lune possédait autrefois, selon Cabassou, des légumes d'une qualité excellente; les habitants de cette planète prisaient fort les petits pois à la maître d'hôtel et les pommes de terre frites. Un beau jour les chenilles et les champignons ont dévoré le règne végétal, le règne animal, ne trouvant plus de nourriture, a succombé, et la lune est morte.

Ainsi adviendra-t-il de la terre, qui entre déjà dans la phase des chenilles, et qui n'a pas seulement dix ou douze siècles d'existence dans le ventre.

Quand j'aurai supprimé les champignons et détruit les chenilles, nous verrons ce que dira l'affreux Cabassou, et ce que deviendront ses gaz et son atmosphère.

En finissant sa harangue, il se baissa pour ramasser quelques paquets de chenilles que le vent avait fait tomber, et il les replaça paternellement sur les branches.

Un des plus beaux ornements du jardin de mon oncle était, sans contredit, sa treille provenant des plants de Tomery. Elle ployait chaque année, septembre venu, sous le poids de ses grappes. Mon oncle en savait le nombre.
— Les loirs mangent mon raisin, disait-il, il faudra leur donner la chasse. Qu'on fasse venir le taupier.

Or, les loirs c'était moi.

Nous nous trouvions en face de cette treille. Une espèce de poussière blanchâtre la couvrait. Mon oncle poussa une exclamation.

— Mon neveu, je suis le plus heureux des hommes!

— Que vous est-il donc arrivé, mon oncle?

— La treille est malade; appelle Godichon, que je lui fasse voir que nous avons réussi. Voilà six mois que nous l'arrosions tous les matins avec des acides propres à donner des gastrites; rien n'y faisait. Enfin, nous n'avons plus rien à envier à l'Angleterre. Car, vous ne l'ignorez pas, mon neveu, les Anglais sont nos maîtres en tout, et c'est chez eux qu'a commencé la maladie des raisins et des pommes de terre.

C'est à Margatte, chez M. Sucker, jardinier pépiniériste, qu'on vit le premier raisin malade en 1845. Cabassou prétend qu'on avait déjà des grappes alitées à Londres en 1840; mais ce fait est apocryphe comme tout ce que dit Cabassou.

Les savants des trois royaumes décidèrent que la maladie des raisins s'appellerait *oïdium Suckeri*, par reconnaissance pour celui qui l'avait découverte.

En 1850, la collection de raisins du Luxembourg tomba malade.

En 1860, on s'écria: Le potager de Versailles se meurt, le potager de Versailles est mort! Que l'on juge de l'étendue du désastre, si la contagion s'étendait sur les autres vignobles de France et de Navarre!

Plus de vins du Rhône,

Plus de vins de Bourgogne,

Plus de vins de Bordeaux,

Plus de vins de Champagne.

L'Institut a nommé une commission pour examiner la maladie des raisins, et cette commission a décidé que la contagion ne ferait pas de nouveaux progrès, et qu'en



22637

LA CAVERNE DE MANDRIN.

— C'est l'ancienne caverne à Mandrin; comme c'était un voleur célèbre, il y a des voyageurs qui y laissent leur montre et leur argent pour lui rendre hommage.



22638

GALERIE DE HENRI III.

— Henri III, qu'est-ce que c'est, dis, papa?
— Petit imbécile, tu ne sais donc pas ton arithmétique! c'était lui qui venait avant Henri IV.



22639

— Monsieur, c'est ici qu'on a assassiné Monaldeschi!
— Voyez-vous ça! les journaux n'en ont pas parlé; probablement ils n'auront pas voulu effrayer, après ces histoires de Dumolard et de Latour.



22640

— Mon ami, j'ai très-faim, commande le dîner; voyons, quelle soupe?...
— Bah! on n'est pas à Fontainebleau pour manger de la soupe et de la viande! Garçon, du raisin, et pas autre chose.

tout cas on en serait quitte moyennant l'établissement de quelques lazarets, deux ou trois cordons sanitaires, et l'interdiction absolue aux vignobles de communiquer entre eux. Mais ne vaut-il pas mieux, quoi qu'en dise l'Institut, trouver un remède qui annule les effets de la maladie? On guérit la migraine, n'est-ce pas?

— Oui, mon oncle, en se frottant le front avec de l'eau sédative, et en se couchant sur le ventre.

— On guérit le mal de dents?

— En mettant sur la dent malade de la pâte du Bengale, et en se la faisant arracher.

— On guérit les maux d'yeux?

— En portant une visière verte.

— On guérit le mal d'oreilles?

— En y fourrant du coton.

— Tu vois donc, mon neveu, qu'il n'est nullement impossible de guérir la maladie du raisin. Les Anglais prétendent, et c'est aussi l'avis de l'affreux Cabassou, que le raisin est malade d'un champignon. On veut voir des champignons partout maintenant. Je crois plutôt que la vigne a des cors aux pieds, des oignons, des durillons qu'il s'agit de lui extirper soigneusement, tous les mois ou tous les quinze jours avec le plus grand soin, en prenant bien garde de ne point les faire saigner, de peur d'estropier la vigne. On confectionne pour moi en ce moment des instruments de pédicure, dont je ferai l'essai sur ma propre treille en présence du bureau de l'Académie agricole. Il faut que je lui écrive tout à l'heure pour le prévenir.

Fleurs malades.
Légumes malades.
Arbres malades.
Vignes malades.

Le jardin de mon oncle, que j'avais vu si beau, si robuste, si verdoyant, si savoureux, s'il m'est permis de me servir de cette expression, n'était plus qu'un lazaret végétal pouvant fournir un échantillon de toutes les pestes.

Et mon oncle était heureux, mille fois plus heureux qu'au temps où, roi d'un royaume de fleurs, de plantes, de légumes et de fruits de tous les goûts, de toutes les espèces, il régnait, un râteau d'une main, un sécateur de l'autre, sur un trône de primeurs.

Quand l'amour de la science envahit le cœur d'un homme, il n'y laisse de place pour aucun autre sentiment.

Je dis à mon oncle : — Allons voir le petit parc attenant à l'extrémité du jardin.

— Je l'ai fait couper l'année dernière, me répondit-il, pour juger par moi-même de l'effet du déboisement sur la température. J'ai eu cet hiver quatre rhumes de cerveau et deux lumbagos de moins que l'hiver précédent. Il est évident que les forêts attirent l'humidité.

— Et vos bosquets?

— Coupés aussi et remplacés par des prairies, où j'ai fait quelques essais de drainage.

Décidément il ne restait plus rien du jardin de mon oncle.

Nous rentrâmes au logis. Là aussi tout était bouleversé, changé, modifié, transformé; la première pièce était la pharmacie; la seconde renfermait les instruments chirurgicaux.

Seringues pour donner des lavements aux plantes.

Brosses pour enlever la poussière blanche de la vigne.

Soufflets pour lancer la fleur de soufre ou tout autre caustique sur les feuilles.

Bistouris, scalpels, scies, trépans, lancettes, etc., etc. Le cabinet de M. Dupuytren n'avait pas des instruments plus nombreux ni plus variés.

Quand nous eûmes suffisamment examiné toutes ces inventions de mon oncle, il me fit asseoir devant son secrétaire.

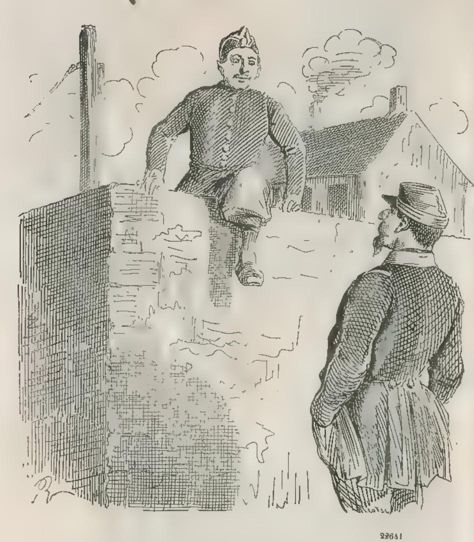
— Mon neveu, vous aviez autrefois une assez belle écriture.

— Une anglaise assez gentillette, mon oncle; elle est toujours à votre disposition.

— Prends donc une plume, de l'encre, du papier, et écris sous ma dictée.

— Je suis prêt, mon oncle.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



— Eh bien, que faites-vous donc là?
— M'escuserez, cap'taine, c'est que... je croyais que vous m'aviez appelé... alorsse c'était pour arriver plus vite.



— Qu'avez-vous?
— Major, je.....
— Voyons cette langue... plus longue!... encore... encore... parfait!... et que ressentez-vous?
— Major, j'ai.....
— Tire donc ta langue, triple buse! tu mériterais que je te fiche à la salle de police pour t'apprendre à la rentrer avant le commandement.

— M'y voici.

A monsieur le président de la Société agricole de Seine-et-Oise.

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous prévenir que mes soins ont été couronnés par un succès complet. Mon jardin est en pleine maladie.

Toutes mes pommes de terre sont malades.

Mon essai d'enchenillage des arbres fruitiers est en voie d'exécution. Mes arbres sont couverts de chenilles ramassées à grands frais, et tout me porte à croire qu'elles se portent bien. L'enchenillage a pris.

Ma vigne est dans le même état que mes pommes de terre.

Je ne demande qu'une récompense pour prix de tant d'efforts. La Société décidera dans sa prochaine séance si on doit donner à la maladie de la vigne française le nom d'*oïdium Coquenardi.*

Mon jardin est ouvert à tous les membres de la Société; ils pourront suivre l'application des divers traitements que j'ai inventés pour ces maladies.

Recevez, monsieur le président, l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

Athanase Coquenard,
Membre de la Société agricole de Seine-et-Oise, etc., etc.

Mon oncle reprit :

— Cabassou fera sans doute une opposition désespérée à l'*oïdium Coquenardi*, mais il n'aura pas la majorité. Mes confrères sont trop éclairés pour me refuser la justice qui m'est due. Ma proposition sera certainement adoptée. Or çà, maintenant déjeunons.

On nous servit des pommes de terre vaccinées sautées,
Des pommes de terre vaccinées frites,
Des pommes de terre vaccinées à la lyonnaise,
Une salade de pommes de terre vaccinées.

— Maintenant, me dit mon oncle, il faut que je te quitte. Je vais à l'Institut agronomique; c'est l'heure du cours de lapin. Le professeur doit traiter aujourd'hui des diverses maladies qui atteignent ce quadrupède et empêchent quelquefois de s'en faire trois mille francs de rente. Comme ce cours n'est suivi que par moi, tu comprends que je ne dois pas manquer la leçon.

Je serrai la main au respectable Coquenard, et un quart d'heure après je mangeais au restaurant un beefsteak aux pommes de terre non vaccinées.

J'ai promis de revenir à l'automne visiter l'hôpital de mon oncle.

Paul Girard.

BILLEVESÉES.

L'hippophagie est à l'ordre du jour.

Le bœuf n'est plus à la mode.

La viande de cheval est le dada du moment.

La Seine et le Rhône ont eu leurs banquets hippophagiques : le premier, au bois de Boulogne; le second, au restaurant Neyret, de Lyon.

Cette cuisine nouvelle va nécessairement amener des termes et des usages nouveaux.

Le roastbeef est mis au rancart, le filet rôti devient le *horsesteak.*

Les malades abandonnent le lait d'ânesse pour le lait de jument;

Les gourmands, la dinde truffée pour le cheval aux truffes.

Au carnaval prochain, on promènera *le cheval gras*, lequel sera forcément acheté par M. Fleschelle et traîné dans un char attelé de bœufs.

Les gens riches pourront se payer la tête de *Fille de l'air*... à l'huile,

Ou manger du *Vermout*... au lieu d'en boire.

Mais je plains les dîneurs à 1 fr. 60, qui n'auront droit qu'au *cheval de fiacre aux choux*...

Ils pourront, il est vrai, manger à l'heure ou à la course.

C'est égal, je me priverai de ce genre de nourriture; j'aurais peur d'attraper une fièvre de cheval...

Ou de voir mon dîner prendre le mors aux dents!

***

Un friturier de la rue Fontaine Saint-Georges a pris pour enseigne :

A JEAN GOUJON

***

Un ivrogne s'était promis de ne plus entrer au cabaret; il passe devant un marchand de vins et s'arrête à la porte :

« Ah! coquin — se gourmande-t-il lui-même — voilà » déjà que tu vas manquer à la parole que tu t'es » donnée!... veux-tu bien résister à ton mauvais pen- » chant... à tes instincts bachiques... et continuer ta » route... allons, marche!... »

Notre homme s'éloigne en se félicitant de sa propre énergie; deux cents pas plus loin, un débit de liqueurs s'offre à sa vue : autre station, nouveau monologue :

« Eh bien! voilà encore que tu t'arrêtes... tu n'as pas » pour deux liards de cœur... fi! ne pas savoir dompter » ses passions... Oh! le vilain ivrogne!... je ne te laisse- » rai plus sortir seul... allons, monsieur, allez-vous-en... » et plus vite que ça!... »

Il se remet vivement en route et passe successivement devant deux ou trois marchands de vins, sans même s'y arrêter; prêt à regagner son domicile, il avise un dernier bouchon et se tient ce langage :

« C'est bien... je suis content de toi... tu as été gen- » til, obéissant... tu as su te maîtriser... tu mérites une » récompense... tu vas la recevoir... viens, je paye une » tournée. »

Et il entra au cabaret.

***

Calino était domestique.

Son maître, donnant un grand dîner, avait annoncé à ses invités que l'on sablerait le moët et l'aï.

Au dessert, Calinot apporte les seaux de champagne frappé; on verse : un mélange de sable et de vin coule dans les coupes.

— Qu'as-tu fait? s'écrie le maître.

— Dame! monsieur, vous vouliez *sabler* le champagne; je vous en ai évité la peine.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22643

— La fumée d'une légère bouffarde il incommoderait-elle madame?



22644

— ... D'abord, moi, je n'ai pas de préjugés! parce que vous vous astiquez le cuir avec de la cire à giberne au lieu de blanc de céruse, ce n'est pas une raison pour que vous me soyez incompatible... d'ailleurs il est bon qu'un troupier connaisse un peu de tout.

* * *

Un bonhomme retiré du commerce avait invité un compositeur à dîner.

Au sortir de table, le maître de la maison s'approche de l'artiste et lui demande d'improviser quelque chose sur le piano.

Le jeune maestro s'excuse et dit n'être pas en goût de pianoter.

Alors on lui fait entendre clairement qu'il n'avait été invité que pour cela. — Chacun ici, dit l'ex-négociant, doit donner un échantillon de ses petits talents de société.

En ce cas, — réplique l'artiste en se tournant vers un artilleur qui faisait partie des invités, — que monsieur commence par tirer un coup de canon.

* * *

Le maire d'une petite commune de la Nièvre a fait publier à son de caisse l'avis suivant :

« Il a été trouvé un parapluie rouge.

» On le remettra à la personne qui en désignera la » couleur. »

* * *

Un bohême rencontre un ami :

— Prête-moi cinq francs.

— Tu ne me les rendras pas.

— Prête-m'en dix, je t'en rendrai cinq tout de suite.

Alexandre Flan.

FANTASIAS.

Homo centuplex!...

Pardonnez-moi cette orgie de latinité, mais dans les grandes émotions on n'est plus maître de soi.

Vous avez deviné, d'ailleurs, que l'homme centuple dont je veux parler, c'est Alexandre Dumas — seul au monde, — comme disait le titre d'une romance autrefois en vogue.

On connaissait déjà Dumas romancier,

Dumas dramaturge,

Dumas marquis,

Dumas homme d'État,

Dumas conquérant,

Dumas poëte,

Dumas capitaine de vaisseau,

Dumas cuisinier,

Dumas impresario,

Dumas amateur de melons, etc., etc.;

Mais on ne connaissait pas encore Dumas orateur.

Cette lacune va être comblée.

L'illustre écrivain va — assure-t-on — tenir conférence dans les salons de l'exposition de Delacroix.

La foule ne peut manquer de prendre d'assaut toutes les places disponibles.

Car on sait que la verve que le feuilletoniste a tant de fois prouvée la plume à la main, il la possède aussi dans sa conversation toujours éblouissante, et à laquelle on ne peut reprocher, au dire des amateurs, qu'un abus trop grand de la personnalité.

D'où ce jugement porté par quelqu'un à propos des conférences futures.

— De quoi parlera Dumas? demandait-on.

— Parbleu! de lui, fut-il répondu.

* * *

Pendant que Dumas aborde la tribune, la toquade à la mode dans le monde des actrices, c'est la littérature.

Depuis que mademoiselle Léonie Leblanc a écrit une préface à un volume récent, les imitatrices se sont mises à la besogne.

C'est un griffonnage général.

Mademoiselle A... arrive en retard à la répétition.

— A l'amende, fait le régisseur.

— Mon chéri, ce n'est pas ma faute. Je finissais mon huitième chapitre que je suis ensuite allée porter à l'imprimeur.

— Et vous, mademoiselle B..., à l'amende aussi.

— Impossible de venir plus tôt. Je corrigeais mes épreuves.

Il n'est pas jusqu'à la jeune Y..., aimable grue d'une scène de huitième ordre, qui nonobstant s'avise de rédiger son petit livre.

La jeune Y... qui n'a jamais, à ce qu'assurent ses camarades, été qu'à l'école du malheur!...

L'autre jour, elle rencontre un journaliste :

— Dites donc, mon cher, vous savez?

— Quoi?

— J'écris maintenant.

— En gros ou en moyen?...

* * *

Le fait-divers a été donné à l'homme pour récréer sa pensée, aussi ai-je toujours regretté sincèrement qu'il n'ait pas été créé par le Français, né malin.

Mais si le Français ne l'a pas créé, du moins le perfectionne-t-il tous les jours.

Cette semaine un nouveau pas — un fameux — a été fait dans la voie de la haute fantaisie.

On a raconté, en effet, avec un sérieux adorable l'histoire de la *jambe volée*, — un poëme.

Un invalide, qui a cultivé d'autres canons que ceux de l'hôtel, s'endort sous un arbre de l'Esplanade, à minuit.

Le lendemain matin, au réveil, il se tâte, sent qu'il lui manque quelque chose, et s'aperçoit finalement que pendant son sommeil un audacieux filou lui a subtilisé sa jambe de bois!...

On se perd en conjectures sur ce mystérieux événement.

Mais l'émoi est au camp des vieux braves.

Depuis ce sinistre, tous parlent de se faire faire des jambes à secret!...

Terrible! terrible!

* * *

Bout de conversation.

— Oui, ma chère, je vis tranquillement et honnêtement avec Albert.

— C'est donc ça que je te trouvais toute changée...

Pierre Véron.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.



Mantelets nouveaux pour l'automne de 1864, dessin extrait des *MODES PARISIENNES, journal de la bonne compagnie,* publié chez E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

N° 462. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 5 Novembre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

REVUE DU PROGRÈS DES SCIENCES ET DES ARTS INDUSTRIELS, — par BERTALL.



LA COCOTTE AUX CYGNES.

Nouveau système de natation destiné aux bains de mer de Trouville, Cabourg et Deauville, pour l'an de grâce 1865.



PROGRÈS DE L'ART DE LA TAPISSERIE EN FRANCE.

— Mon ami, dis-moi donc un peu comment une tapisserie faite en Flandre en 1640, d'après un carton de Jules Romain, révèle les progrès de la tapisserie française en 1864?

— Je l'ai déjà demandé, on m'a dit que c'était un secret.



22647

BIFTECKS RÉTRACTILES ET ÉCONOMIQUES EN CAOUTCHOUC VULCANISÉ, A BASE AZOTIQUE ET NUTRITIVE,

Pour les classes pauvres et les restaurants à bon marché.

Pouvant servir cinquante-deux fois sans déperdition de substance.



22648

PHOTOGRAPHIE PAR LE PANTÉLÉGRAPHE CASELLI.

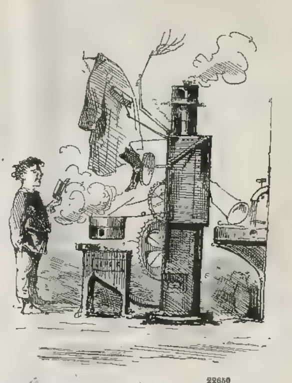
On pose à Paris, on développe instantanément à Marseille.
Ce procédé facilitera les entrevues pour mariage, sans déplacement ni temps perdu.



22649

BOMBES ASPHYXIANTES DÉCOUVERTES PAR UN MEMBRE DU CONGRÈS DE LA PAIX.

— Mon général, cette bombe en verre étant lancée au milieu d'un régiment, le régiment tombera immédiatement asphyxié, ce qui évitera toute effusion de sang.



22650

MACHINE DOMESTIQUE MUE PAR LE MOTEUR LENOIR.

Économie, discrétion, activité. — Cirage de bottes supérieur. — Entretien des habits et cuisine bourgeoise soignée. — Pas de bavardages avec les concierges.



22651

LA COUTURIÈRE DES FAMILLES,

Machine à coudre mue par le moteur Lenoir.

Mort aux tailleurs et aux couturieres. — Habits, pantalons, robes, cousus avec élégance et rapidité. — Pas de crainte des pays ni des pompiers.



22652

LA PHOTOSCULPTURE.

— Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces petits bonshommes sont en plâtre, et l'on jurerait que ce sont des petits bonshommes de bois.
— On ne peut pas dire pourtant que c'est de la f....ichusculpture.



22653

NOUVEAU MOYEN POUR PRENDRE RICHEMOND.

Bombe contenant de l'essence de fièvre jaune, de peste et de choléra superfins combinés. A la troisième bombe, il n'y aura plus personne à Richemond ni à l'entour.



M. Mathieu (de la Drôme) étant de plus en plus en bonne intelligence avec le Temps, reçoit ses confidences les plus intimes pour l'année 1865.

— ... Quand les moulins tourneront, c'est que le vent soufflera; il y aura peu d'abricots, et les jours où il ne fera pas beau, il y a grande chance pour qu'il tombe de la pluie.



22654

— Monsieur Mathieu, nous ne regardons pas à la dépense, un peu plus de pluie, s'il vous plaît, pour l'année prochaine.



22655

— Monsieur Mathieu, nous venons, au nom des collégiens français, vous demander un peu de gelée cet hiver pour les glissades.



— Mes chers enfants, tâchez de vous entendre; l'un demande de la pluie pour ses foins, l'autre du soleil pour ses photographies; comment diable voulez-vous que je fasse?



22657

— Que faut-il prendre aujourd'hui, mon ombrelle ou mon parapluie?

— L'Almanach est formel; aujourd'hui il faut prendre ton parapluie et ton ombrelle:



. . . .

Mathieu, poursuivant sa carrière
Aux sons d'Alexandre Dumas,
Versait des torrents d'almanachs
Sur ses obscurs blasphémateurs.

CROQUIS DE CHASSE, — par H. Daumier.



— Nous avons vu ce matin le lever du soleil, et voilà maintenant que nous voyons lever la lune!
— Oui; il n'y a que les lièvres que nous ne voyons pas lever!...

LA VOIX DU RAMONEUR.

On les a vus revenir, nos jeunes compatriotes à la face barbouillée de suie. Ils ont quitté les montagnes de Savoie pour revenir vers la capitale ramoner nos cheminées.

Ils se promènent dans les rues en criant à tue-tête leur fameuse phrase :

— Ramona les chemina du haut en bas!

***

Il y a un froid dans le ménage de M. X..

La femme boude.

Monsieur ne dit rien.

Le ramoneur passe dans la rue et lance son cri à tous les échos d'alentour.

— Ramona les chemina!...

La dame tressaille.

— Voici l'hiver, se dit-elle; mon mari m'a toujours dit qu'au commencement de la froide saison il m'achèterait un cachemire. J'entends le petit ramoneur, l'hirondelle de l'hiver.

Mais mon mari se gardera bien de me faire le cadeau qu'il m'a promis, car il est fâché contre moi.

Je voudrais pourtant bien avoir mon cachemire.

Il faut avouer que c'est moi qui ai eu tous les torts. Il y a huit jours, je l'ai envoyé promener à propos de rien.

Depuis ce temps-là, il ne me parle plus; et il se sauve au cercle sitôt après son dîner.

Si je tentais un rapprochement?

Oh! non, ce serait lâche

Quand même elle n'aurait pas raison, une femme ne doit jamais le reconnaître

Je ne céderai pas.

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina du haut en bas!

— Si je m'entête, continue madame X..., mon mari en profitera; il se gardera bien de me donner ce cachemire qui me tiendrait si chaud et qui m'habillerait si bien.

Elle s'approche de son mari et l'embrasse.

— Mon ami, veux-tu me pardonner? c'est moi qui ai tous les torts.

— Enfin, tu le reconnais!

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

— Pour te le prouver, je vais te mener faire le choix d'un cachemire.

— Oh! quel bonheur!

Grâce à la voix du petit ramoneur, voilà un ménage réconcilié.

***

Une dame se présente chez un peintre.

— Monsieur, lui dit-elle, tous les photographes trouveront cela stupide, mais je veux avoir mon portrait à l'huile.

— Je vous en félicite, madame; cela prouve que vous avez du goût.

— Combien me prendrez-vous pour un portrait?

— Trois cents francs.

— Oh! que c'est cher!

— Je ne puis à moins.

— Alors j'y renonce.

LA VOIX DU RAMONEUR *dans la rue*. — Ramona les chemina du haut en bas!

LE PEINTRE *à part*. — Fichtre! cela me rappelle qu'il va falloir faire du feu, et je n'ai pas d'argent pour acheter du bois. Si j'avais une commande, cela ferait assez mon affaire. (*Haut.*) Madame, je consens à vous diminuer cinquante francs, parce que c'est vous.

— C'est encore bien cher.

— Madame, je ne puis à moins.

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina du haut en bas!

LE PEINTRE *à part*. — Ce petit ramoneur est un avertissement du ciel, il me dit de ne pas perdre cette commande. (*Haut.*) Combien voulez-vous payer votre portrait?

LA DAME — Cent cinquante francs.

LE PEINTRE. — Vous plaisantez?

— Je ne vous donnerai pas un sou de plus.

— Je me vois donc forcé de...

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina!

LA DAME. — De refuser?

LE PEINTRE. — Non d'accepter. (*A part.*) Avec ces cent cinquante francs, je pourrai m'acheter du bois et du charbon de terre pour tout l'hiver. (*Haut.*) Madame, vous devez vous féliciter que le ramoneur ait passé.

— Pourquoi?

— Ah! pardon. Je dis que vous devez vous féliciter que je sois un ennemi de la photographie, je vous fais des concessions insensées pour que vous n'alliez pas chez un photographe.

***

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina!

Aussitôt un bourgeois se précipite à sa fenêtre et ouvre les persiennes.

MADAME DUBRANCARD. — Grand Dieu! que fais-tu donc?

M. DUBRANCARD. — Mais tu n'as pas entendu?

— Quoi donc?

— La voix du ramoneur.

— Eh bien?...

— Eh bien, maintenant nous pouvons ouvrir nos persiennes qui sont restées fermées pendant quatre mois. Du moment que les ramoneurs apparaissent, toutes les familles qui étaient allées s'enfermer dans leurs châteaux reviennent à Paris.

CROQUIS DE CHASSE, — par H. DAUMIER (suite).



Ayant trop fêté la Saint-Hubert.

— Tu crois?

— C'est connu. Tu voulais persuader à tes amis et connaissances, ainsi qu'à tes voisins, que nous avions passé la belle saison dans nos terres; pour cela tu as voulu que nous ne sortions pas, et que nous fermions hermétiquement nos persiennes.

— C'était nécessaire.

— Aujourd'hui nous pouvons nous montrer sur les boulevards et laisser le soleil pénétrer dans notre appartement. Merci, petit ramoneur, c'est toi qui nous as rendus à la liberté!

* * *

Chez des concierges.

L'ÉPOUX. — Dis donc, ma femme, écoute donc.

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina!

L'ÉPOUX. — Entends-tu?

L'ÉPOUSE. — Quoi donc?

— Voici les ramoneurs qui annoncent l'hiver. Tous les locataires de la maison ont déjà fait leurs provisions de bois, excepté le locataire du cinquième.

— Est-ce qu'il s'amuserait à en faire venir à la crochetée comme l'année dernière?

— J'en ai peur.

— C'est-à-dire pas de bûches pour nous.

— J' ne vas pas permettre ça.

— Que vas-tu faire?

— Lui flanquer son congé.

— Sans demander avis au propriétaire?

— Ne suis-je pas son intendant!

* * *

Chez une petite dame.

LA PETITE DAME. — Cher baron, veuillez me donner cent francs de plus par mois.

LE BARON. — Pourquoi faire?

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina!

LA PETITE DAME. — Vous n'entendez donc pas dans la rue?

LE BARON. — C'est un ramoneur qui passe.

— Voilà pourquoi je vous demande une augmentation de cent francs.

— Je vous en donne déjà cinq cents; ça ne vous suffit pas?

— En été si, mais pas en hiver; je brûle du bois, et beaucoup, car je suis très-frileuse. Comme en été je dépense juste mes vingt-cinq louis par mois, il faut donc bien qu'en hiver vous augmentiez ma pension.

L'augmentation est accordée.

La même demande est adressée à un vieux boursier et à un jeune cocodès.

Le trio amoureux de la belle.

Et le combustible est fourni gratis par un marchand de bois pour lequel on a quelques bontés.

* * *

Dans une mansarde.

Trois petits enfants grelottant de froid se serrent auprès de leur mère pour essayer de se réchauffer dans son sein.

LA VOIX DU RAMONEUR. — Ramona les chemina!

Ce cri bien innocent fait pleurer la pauvre mère.

Elle n'a pas de cheminée. Et quand même il y en aurait une dans cette mansarde, elle ne pourrait y allumer du feu, n'ayant pas d'argent pour acheter même un cotret!

ADRIEN BRÉMOND.

LES PORTRAITS DE VIRTUOSES.

En passant devant la boutique d'un marchand de musique, Jean Bertrand, artiste peintre d'un assez joli talent, fut étonné de voir un monsieur de ses amis, Paul Cornu, l'œil braqué sur la montre du débitant de doubles croches, et se livrant à des gestes extravagants qui pouvaient d'un moment à l'autre paraître suspects à l'autorité.

— A qui en as-tu? lui demanda Bertrand.

— Ah! c'est toi. Bonjour.

— Tu vas bien?

— Non, non, non!

Ces trois négations furent prononcées d'une voix rageuse et avec un crescendo d'indignation tout à fait réussi.

— Je répète ma demande en la variant : est-ce que ce marchand de musique aurait refusé de t'éditer quelque chose?

— Il s'agit bien de cela!

— Te devrait-il de l'argent?

— Rien du tout.

— De quoi s'agit-il, alors?

— Tu ne devines pas?

— Non.

— Cherche.

— Je cherche..., mais je ne rapporte rien.

— Cela te crève les yeux pourtant; regarde.

— Quoi?

— Tous ces portraits de pianistes mâles et femelles, de violonistes en bas âge, de vieilles clarinettes, de contre-basses apoplectiques, de harpistes, de flûtistes, de chanteurs de romances; enfin de toutes ces célébrités profondément obscures qui s'étalent effrontément à côté de Rossini et des autres dieux de l'harmonie!

— Oui, c'est drôle.

— Dis plutôt que cette outrecuidance est abjecte.

— Tu es dur pour tes confrères.

— Je suis indigné de leur aplomb. Ah! râcleurs, ah! souffleurs, ah! pinceurs, ah! tapoteurs, en aurez-vous bientôt fini avec cet étalage effronté de vos personnalités si maigres et si envahissantes!

— Calme-toi.

— Non! Je ne sais qui me retient d'entrer dans la boutique et de déchirer toutes ces images ridicules.

— On t'arrêterait.

LES PAYSANS, — par Baric.



— Fainéant! tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire!...
— Aussi je me suis mis à l'ombre, not' bourgeois!



— Pourquoi faire que tu prends ton fusil et ta blouse neuve?
— J'allons faire une battue dans la forêt pour tâcher d' pincer ces brigands qu'infestiont l' pays.
— Si t'allais être tué?... prends toujours ta vieille blouse!...

— Crois-tu?

— J'en suis sûr; et tu aurais ensuite de nombreuses chances pour charentonner quelque peu.

— Arrache-moi alors à ce spectacle odieux, ou je fais un malheur!

Bertrand passa le bras de Cornu sous le sien et conduisit le musicien rageur dans un café où de mémoire de bavaroise jamais pianiste n'avait pénétré.

— Garçon, un orgeat pour monsieur.

— Je voudrais quelque chose de moins excitant si c'est possible.

— Tout est possible : garçon, deux orgeats.

Après avoir bu plusieurs verres du liquide réfrigérant, Cornu rentra dans un calme relatif.

— Est-ce que tu trouves que j'ai tort, demanda-t-il à Bertrand, de m'élever avec tant de force contre cette mode idiote?

— Tu as raison de t'élever, seulement tu montes trop haut.

— Ah! c'est plus fort que moi.

— Ces gens-là ont des raisons pour exhiber leurs facies aux regards peu empressés du public.

— Je le sais bien. Dans notre stupide métier, il faut avoir sa lithographie accrochée à la vitrine des marchands en vogue; c'est un brevet de capacité aux yeux des sots.

— Je m'étonne même que tu n'aies pas sacrifié à ce préjugé comme les autres.

En entendant cette réplique de son ami, les yeux de Cornu s'injectèrent, ses dents grincèrent, et il fut sur le point d'avoir un second accès.

— Qu'oses-tu me donner à entendre? s'écria-t-il.

— Dame, cela ferait plaisir à tes élèves.

— Je me moque bien de mes élèves! faut-il me rendre burlesque pour leur être agréable?

— Non, sans doute.

— Mille trrrrombones! ton conseil est d'un...

— Garçon, deux nouveaux orgeats, s'il vous plaît.

A quelques jours de là, Bertrand vit entrer Cornu dans son atelier.

Le musicien avait l'air embarrassé, et l'on sentait vaguement qu'il ne savait comment aborder un sujet qui paraissait lui tenir au cœur.

— Voyons, lui dit le peintre, tu as quelque chose à me demander?

— Oh! oh!

— Un besoin d'argent?

— Pas du tout.

— Tu vas te battre en duel avec un *lithographié*, et tu manques de témoin?

— Erreur.

— Avoue alors.

— C'est que...

— Faut-il aller chercher les forceps?

— J'ai peur que tu ne te moques de moi.

— Si ta demande est ridicule, je n'aurai garde de manquer à ce devoir.

— Bah! je me risque. Je voudrais, cher ami, que tu me crayonnasses dans l'exercice de mes fonctions.

— Ton portrait?

— Oui.

Ce désir du pianiste fut accueilli par le peintre; mais il ne put s'empêcher de se livrer à une hilarité de bon aloi.

— Comment! toi aussi, tu vas exposer ton individu aux regards d'une foule peu idolâtre?

— Oh! pardon, pardon, répliqua le virtuose, il ne s'agit pas de cela; mais quelques vieux parents, habitant la province, me tourmentent depuis longtemps pour avoir mon portrait.

— Et tu n'en mettras pas une épreuve ou deux chez ton éditeur?

— Ah! fi donc! C'est à peine si j'en donnerai à mes élèves.

— Il suffit. Assieds-toi là. Voyons, comment veux-tu être représenté?

— Naturellement devant mon piano.

— Naturellement.

— Si tu peux me donner un air inspiré, cela ne gâtera rien.

— Tu seras illuminé, soit.

— Tu comprends, je tiens à être saisi dans le feu de l'inspiration.

— Chaud, chaud, c'est entendu.

— Et puis, autour de moi, toutes mes romances dans un aimable désordre.

— Désordre gracieux; est-ce tout?

— Diable! j'oubliais : tu t'arrangeras pour que les titres de mes mélodies soient très-visibles.

— Toujours pour tes vieux parents?

— Toujours.

Le portrait fut lithographié à la grande satisfaction de Cornu. Rien n'y manquait, pas même la mèche de cheveux, rebelle et frétillante, qui couronne si noblement le front de tout pianiste qui se respecte.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22663

— Si mademoiselle avait la bonté de marquer le pas... rien qu'une minute... ou seulement de ralentir... j'aurais à lui faire une petite communication... au sujet d'un cœur en disponibilité... qui désirerait reprendre du service.



22664

— ... Et si, comme preuve d'amour, on vous demandait de couper cette vilaine barbe?

— Gabrielle, je vous adore; mais ne me parlez pas d'une chose que nul mortel n'a jamais eu la pensée!

— C'est superbe! dit le musicien en se voyant ainsi représenté.

— Oui, je t'ai embelli.

— Je regrette qu'une œuvre d'art aussi remarquable ne soit pas exposée à Paris, elle te ferait beaucoup d'honneur.

— Cornu, où voulez-vous en venir?

— A rien.

— Votre intention n'est pas de faire concurrence aux flûtistes, aux bassistes, aux...

— Allons donc! pour qui me prends-tu?

— Pour un pianiste.

— Oui, mais pour un pianiste modeste, avare de sa personnalité, et ne livrant au public que les fleurs de son talent en se gardant bien de se pilorier lui-même à la vitrine d'une boutique.

— Voilà qui est parler. Combien faudra-t-il t'envoyer d'épreuves?

— Deux ou trois cents, pour commencer.

— Diable! ta famille est nombreuse.

— Tu sais, en Bretagne tout le monde est parent.

Or, par une belle matinée d'hiver, Bertrand se promenait, le cigare aux lèvres, jetant un regard distrait sur les magasins de la rue Vivienne. Arrivé devant un marchand de musique, il crut reconnaître le dos de son ami Cornu.

— Bon! se dit-il, le voilà encore en train de se livrer à ses anathèmes contre ses complices. Que fais-tu là? lui demanda-t-il; je parie que tu insultes tes frères, batteur d'ivoire?

— Moi? non, répondit Cornu d'un air ému.

— Quel piston te pique pour l'instant?

— Aucun, je t'assure. Viens-tu prendre un grog?

— Je veux savoir auparavant ce que tu regardais avec cette attention dévorante.

— Le portrait de la Patti, charmante femme. Viens-tu?

— Le portrait de la Patti! fit Bertrand en éclatant de rire. Ah! sycophante! ah! renégat! mais c'est ton image que tu contemplais avec tant d'amour!

— C'est vrai, j'étais très-étonné.

— Et de quoi?

— Je me demande par quel hasard ce marchand de musique se trouvait avoir en sa possession mon portrait.

— Veux-tu que j'aille le sommer de s'expliquer sur cette exhibition scandaleuse?

— Non, c'est inutile.

— Ah! tapoteur! ah! casseur de cordes! tu as donc sacrifié aussi à cette mode infecte, fétide, saugrenue?

— Écoute donc, j'avais moins de parents que je ne l'avais cru, et j'ai voulu utiliser mes épreuves.

— Et tu fais concurrence à Rossini comme les autres?

— Que veux-tu! Toi-même ne m'as-tu pas conseillé de me soumettre à l'exposition? Et puis, dans notre état, c'est voulu; un pianiste sans portrait, c'est encore moins qu'un pianiste sans piano.

— Tu te repens alors?

— Oh! oui.

— D'avoir cédé à l'entraînement général?

— Oh! non.

— Mais alors de quoi te repens tu, malheureux?

— De n'avoir pas cédé plus tôt.

Louis Leroy.

FANTASIAS.

V'là c' qui vient de paraître.

C'est la capitulation de M. Fétis, qu'assiégeait vigoureusement le neveu de Rouget de l'Isle.

Menacé d'un procès, le directeur du Conservatoire belge — qui devrait pourtant se connaître en contrefaçons — a reconnu son erreur.

La *Marseillaise* est parfaitement de Rouget de l'Isle.

On en a mis un exemplaire authentique sous les yeux de M. Fétis.

Si c'est comme cela qu'il s'y connaît, *l'Africaine* aura de l'agrément.

***

Qu'était-il devenu?

De temps en temps on voyait rue Richer les passants s'arrêter devant le grand magasin de literie, regarder avec étonnement, et s'en aller ensuite en murmurant des paroles vagues.

C'est que les passants se demandaient ce que devenait le fameux projet de concert qui avait été annoncé.

Tout vient néanmoins à point à qui sait attendre.

Le *grand concert* — on baptise tout *grand* aujourd'hui — va commencer ses travaux d'appropriation.

La musique comptera un temple de plus. Mais, c'est égal, vous verrez que longtemps après l'installation du grand concert il y aura encore des pratiques qui se tromperont, et qui viendront au contrôle demander... un sommier élastique?

***

Où allons-nous?

C'est une question qu'on aime toujours à s'adresser lorsqu'on voit quelque fait anormal forcer l'attention.

Celui des primes insensées offertes par certaines feuilles à leurs abonnés nous autorise donc à pousser ce cri éploré.

Celui-ci donne cinquante volumes.

Celui-là des billets de loterie.

Ce troisième des terrains à un franc le mètre.

Toutes les prodigalités, quoi!

Le *Journal amusant* ne pouvait rester en arrière.

Il prépare donc un projet, aux termes duquel tout abonné aura droit en prime :

1° A un hôtel entre cour et jardin, dans un quartier central;

2° A un coupé, orné d'autant de ressorts qu'on le désirera;

3° A vingt livres de marrons glacés à chaque jour de l'an;

4° A un sac de bonbons chaque fois qu'il baptisera un petit dernier ou une petite dernière.

Nota. — J'oubliais de dire que ces avantages seront exclusivement réservés aux personnes qui prendront un abonnement de cent cinq ans!

***

X... le journaliste est d'une prolixité qui n'a d'égale que celle de M. Sainte-Beuve.

Quand il entreprend un article, il y en a toujours pour une page, au bas mot.

— A quoi bon, lui demandait-on, de si longues tartines?

— J'ai besoin de développer ma pensée.

— Tu as bien tort. Avec deux colonnes il y en aurait toujours assez.

— Deux colonnes!

— Oui, que tu pourrais appeler les colonnes d'Hercule.

— Pourquoi?

— Parce que le monde ne va pas plus loin.

*
* *

Scène intime.

LA BICHE. — Un homme pour qui j'aurais fait des folies.

LUI. — Allons donc!

— Il n'y a pas d'allons donc! Jules, vous jouez avec mon cœur.

— Pas si bête! il tricherait.

*
* *

A la sortie du dernier four représenté sur une des scènes parisiennes.

Cherchez.

On avait bâillé à se décrocher les mandibules.

Mais, comme toute chose a une fin, minuit était venu délivrer les victimes.

On sortait donc.

Le critique Z... descendait l'escalier donnant le bras à un de nos peintres en renom.

Derrière eux deux amis — maladroits — de l'auteur sans doute s'évertuaient à chanter les louanges.

— C'est égal, exclama l'un des thuriféraires trop zélés, de façon à être entendu de ses voisins, je peux dire que je me suis amusé pour mon argent.

— Monsieur alors avait un billet de faveur? fit Z... se retournant.

*
* *

Les inventeurs!...

J'ai vu en passant avant-hier, rue ...., un meuble que j'ignorais.

Un écusson le surmontait.

On lisait sur l'écusson :

TABLE DE NUIT-BUFFET.

Brevet d'invention.

Je cours encore.

*
* *

L'Académie est sans galanterie.

Une jeune demoiselle du doux nom d'Élodie *** lui adressait l'autre jour une communication pour l'informer qu'elle avait trouvé le moyen de changer l'argile en or.

On a refusé de l'entendre, et l'on a passé à l'ordre du jour.

Eh quoi, voilà — quand tant d'autres personnes du même sexe ne s'occupent que de vider les porte-monnaie — voilà une intéressante chercheuse qui travaille à les remplir, et on la repousse dédaigneusement!

Ingratitude noire!

Cette nouvelle a d'ailleurs ému tous les mondes, y compris le demi.

— Dire que si c'était vrai, s'est écriée une cocotte, j'aurais le droit de dire à mon vicomte comme il est bête!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La Violetta du Théâtre-Lyrique, c'est *la Traviata* du Théâtre-Italien, qui, elle-même, on le sait, est *la Dame aux camélias* de Dumas fils.

De cette étude si fixe, si passionnée de notre temps, le librettiste italien a fait un opéra Louis XIII; le traducteur français a, lui, rapproché les distances et fait remonter l'action de la pièce à la régence. Aux Italiens, comme au Théâtre-Lyrique, ce n'est qu'un prétexte à costumes; le scenario du drame de Dumas a été conservé pour les trois premiers actes, on en a éloigné les types parisiens et on n'a gardé que Marguerite, Armand et son père. Avec ces trois personnages la pièce marche rapidement vers son dénoûment; on ne comprend pas toujours, mais enfin les fabricants de livrets supposent avec raison que le public connaît *la Dame aux camélias*, et que, par conséquent, il est inutile de s'arrêter aux détails.

Avant de vous dire le succès de *la Traviata* au Théâtre-Lyrique, je prends un plaisir extrême à défendre M. Carvalho contre l'injuste opposition qui semble vouloir se manifester contre sa direction.

De toutes parts j'entends dire :

— Eh quoi! encore une traduction! c'est donc le théâtre des étrangers! Le gouvernement a-t-il donné au Théâtre-Lyrique une subvention de cent mille francs pour encourager les Italiens et les Allemands? Et les jeunes qu'en faites-vous? A bas les vieux et vivent les jeunes musiciens!

Voilà le cri de guerre.

Je dirai d'abord aux mécontents qu'il a été ouvert au Théâtre-Lyrique un concours pour un opéra en trois actes, que les jeunes compositeurs ne sont pas exclus du répertoire, car M. Carvalho a joué un opéra en trois actes de M. Bizet, et répète deux actes d'un musicien qui a fait ses premières armes à l'Opéra-Comique il y a six mois à peine. On ne me dira pas que M. Guireaud est un vieux, c'est au contraire un tout jeune compositeur, mais il a donné au théâtre de l'Opéra-Comique un petit bijou qui s'appelle *Sylvie*, et M. Carvalho s'est empressé de lui demander une partition dans l'intérêt de son théâtre.

Et franchement, peut-on reprocher sérieusement au Théâtre-Lyrique d'avoir popularisé en France *les Noces de Figaro*, *Obéron* et *Rigoletto*, trois chefs-d'œuvre de trois grands maîtres, et qu'il cherche aujourd'hui à ajouter à cette liste *la Traviata?*

Je pense qu'une subvention n'est pas seulement accordée à un théâtre pour jouer tous les jeunes musiciens qui se présentent; la subvention doit aider le théâtre à se maintenir au niveau de l'art, et c'est ce que fait le Théâtre-Lyrique. D'ailleurs, cette scène se trouve dans une position très-difficile; elle n'a pas le répertoire de l'Opéra-Comique, et les opéras nouveaux ne réussissent pas toujours! Quand *les Troyens* ou *Mirelle* ont compromis la situation, on est bien aise d'avoir quelque chef-d'œuvre étranger sous la main pour sauver les intérêts du théâtre.

La Traviata a brillamment réussi à la place du Châtelet; le succès eût été plus grand encore si un poëte plus habile eût fait les paroles françaises; les vers sont lourds, plats, et presque toujours ridicules. Nous ne demandons pas de la haute poésie à l'opéra, quoiqu'elle ne gâterait rien, mais nous pouvons exiger que les vers ne nuisent pas à la musique; ceux de M. Duprez font du tort à la pièce, et changent souvent une situation dramatique en une situation grotesque.

Mademoiselle Nilsson a débuté dans le rôle de *la Traviata:* elle est, je crois, Suédoise, et on se racontait dans la salle qu'elle fut autrefois une petite chanteuse des rues; cette légende, qui circulait dans la salle, a tout de suite donné à la débutante un petit vernis poétique, et lui a d'avance assuré les sympathies du public. Mademoiselle Nillson a fort bien chanté les trois premiers actes, et remarquablement enlevé le quatrième. On lui a fait un grand succès; elle a été rappelée après le premier et le quatrième acte, et c'était justice. M. Montjauze a été vivement applaudi, surtout après le duo du quatrième acte; il a partagé le succès de mademoiselle Nillson. M. Lutz, dans le rôle du père, s'est montré chanteur du meilleur goût.

Voilà donc *la Traviata* installée sur l'affiche du Théâtre-Lyrique, et je vous promets qu'elle y restera longtemps.

Peu de jours avant cette première représentation, l'Opéra-Comique, qui fait de brillantes recettes avec la reprise de *Galatée*, le chef-d'œuvre de M. Victor Massé, a donné un tout petit acte, *les Absents*. Ici nous n'aurons aucun reproche à adresser au librettiste, M. Alphonse Daudet, qui est un vrai poëte, et a rimé son livret comme s'il avait voulu faire une comédie destinée à être refusée par les tyrans du Théâtre-Français. Il y a dans ce petit acte des vers charmants sur lesquels M. Poise, un élève d'Adam, a brodé une adorable et très-gracieuse musique. On a bissé presque tous les morceaux de ce petit acte, si bien joué par Capoul, Sainte-Foy et, mademoiselle Girard.

Je ne consacrerai pas le peu de place qui me reste à la comédie de M. Emile Augier, qui est, somme toute, un véritable succès. A la semaine prochaine.

Le théâtre des Folies-Dramatiques fait de superbes recettes avec *le Grand journal*, de MM. Thierry et Blum; la semaine dernière, les auteurs ont intercalé dans leur revue un acte nouveau, la parodie *des Drames du cabaret*, c'est fort gai et fort amusant; *le Grand journal* aura encore une cinquantaine de représentations. Tant mieux!

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 463. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 12 Novembre 1864.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »



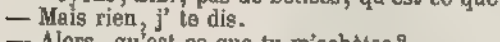
— De tout ton mobilier, voici ce qui te reste,
. . . . et ma fidélité!

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. Grévin (suite).



22666

— Voyons, Bibi, pas de bêtises, qu'est-ce que tu me rapportes?
— Mais rien, j' te dis.
— Alors, qu'est-ce que tu m'achètes?





22667

— C't'animal-là!... qui m'écrit qu'il ne pourra être à Paris que de jeudi en quinze!... à moi, ça m'est bien égal; mais c'est ma crémière, quand je vais lui dire ça, qui va en faire une de vie... pour ses trente francs six sous!



22668

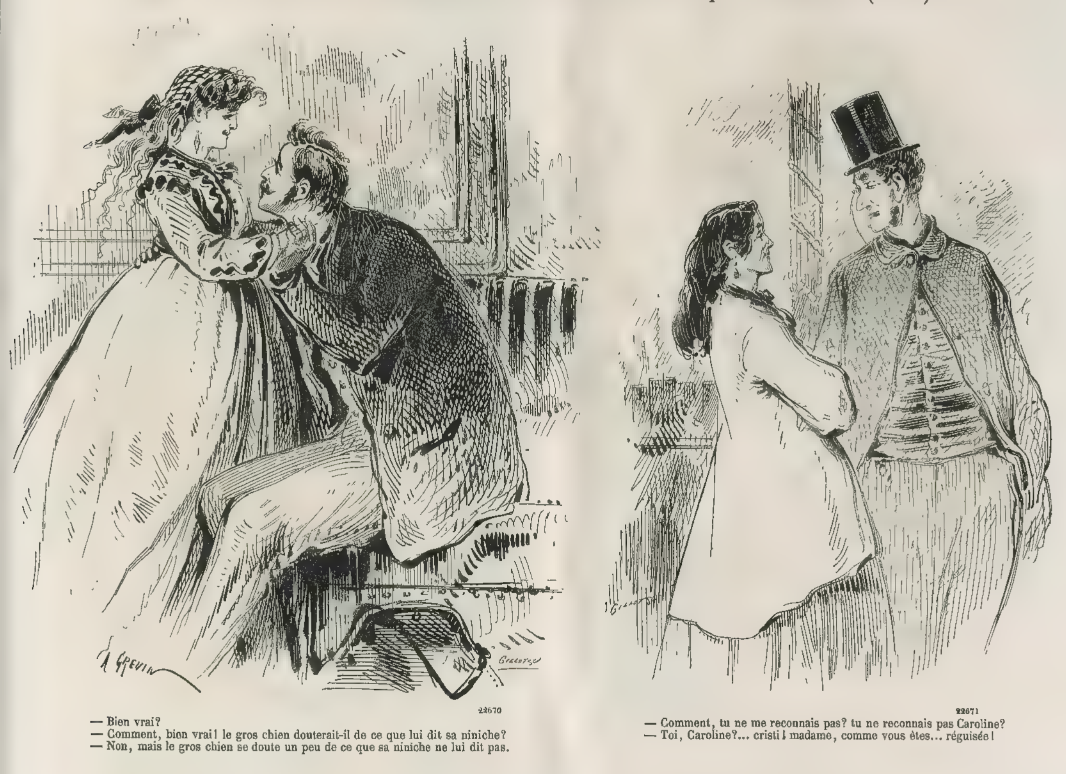
— Comment, Ninie, tu viens au-devant de moi comme ça nu-tête?
— Nu-tête! mais j'ai mon chapeau... ah! mais, mon cher, maintenant c'est comme ça qu'on les porte.



22669

— Je crois que monsieur se trompe.
— Monsieur voudra bien me permettre de croire que c'est lui.
— Serions-nous trompés tous les deux?

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. Grévin (suite).



22670

— Bien vrai?
— Comment, bien vrai! le gros chien douterait-il de ce que lui dit sa niniche?
— Non, mais le gros chien se doute un peu de ce que sa niniche ne lui dit pas.

22671

— Comment, tu ne me reconnais pas? tu ne reconnais pas Caroline?
— Toi, Caroline?... cristi! madame, comme vous êtes... réguisée!

LA LIBERTÉ THÉATRALE *.

— Montereau, cinq minutes d'arrêt! cria l'employé du chemin de fer.

Tous les voyageurs s'apprêtèrent à descendre; seul un gros monsieur assis en face de Néoptolème se renfonça dans son coin, rabattit sa casquette sur ses yeux et poussa un énorme soupir.

— Est-ce que vous descendez? demanda-t-il à Néoptolème.

— Oui, et vous?

— Moi, je ne bougerais pas pour un canon rayé. Ce n'est pas d'ici que je voudrais sortir, mais de la position affreuse où je me trouve.

— Qu'est-ce donc qui vous gêne? Êtes-vous enchaîné au wagon comme feu Prométhée à son rocher? Auriez-vous la colique? Seriez-vous compromis dans l'assassinat de M. Briggs?

— Je voudrais vous demander un conseil.

— Eh bien, tout à l'heure, le temps seulement d'aller chercher un cigare au buffet.

Le gros monsieur poussa un nouveau soupir plus formidable encore que le précédent.

— Ah çà, dit Néoptolème, vous finirez par faire dérailler le train; ça devient inquiétant. Que diable avez-vous à soupirer comme ça depuis notre départ?

— Écoutez, il faut absolument que je vous raconte mon histoire.

— Allons, soit; cela nous fera passer le temps. Je vais d'abord chercher un cigare.

— Messieurs les voyageurs, en voiture! cria l'employé du chemin de fer.

— Entendez-vous? dit Néoptolème vexé, il est trop tard. La peste soit de vos soupirs!

— Mon histoire vous dédommagera.

— Je l'espère, répondit poliment Néoptolème.

Tous les voyageurs étaient remontés; le gros monsieur commença ainsi d'un ton confidentiel :

I

— Quel âge me donneriez-vous?

— Moi, dit Néoptolème, je vous donnerais bien de trente à cinquante-cinq ans.

— Vous avez touché juste, j'ai en effet trente-deux ans. Tel que vous me voyez, je fus beau dans ma première jeunesse; à présent j'ai grossi, ce sont les chagrins. Fatale beauté, c'est elle qui m'a perdu. Ma personne vous représente un homme qui est allé en Californie...

— Permettez, interrompit Néoptolème, votre exposition me semble un peu confuse. A votre place, je tâcherais de procéder avec plus d'ordre.

— Je vois avec plaisir que je suis tombé sur un homme de goût, et vos observations, que je vous prie de ne pas me ménager, ne me seront pas inutiles. Monsieur tient peut-être le sceptre de la critique dans un journal?... Non? Tant pis! Je reprends. Ma mère et mon père moururent quand je n'avais encore que douze ans, me confiant aux soins d'un oncle célibataire. Je vous fais grâce de mes années de collége. Ma vingtième année venait de sonner à l'horloge du printemps quand mon oncle crut devoir se marier.

— Vous avez un bien joli style, monsieur, dit Néoptolème.

— Oui, la métaphore me réussit assez... Nous disons donc que mon oncle se maria. Ma tante était une superbe femme, d'un aspect tragique et qui avait un faux air de madame Thierret ou de Sémiramis. A l'inverse de la plupart des tantes qui n'adorent pas toujours leurs neveux, celle-ci me lançait parfois des regards qui semblaient me dire : — Va, je ne te hais point! Ce regard me scandalisa, et, farouche comme Hippolyte, je résolus de partir pour la Californie. J'avais d'ailleurs avec Hippolyte un autre point de ressemblance : j'aimais la chasse avec passion.

Je partis donc pour la Californie.

Il va sans dire que mon oncle et ma tante s'opposèrent de toutes leurs forces à mon départ, mais vainement. Mon projet était bien arrêté, et je quittai un beau matin Clichy-la-Garenne, où s'était écoulée mon enfance, ayant en poche un petit pécule qui provenait de l'héritage paternel. Ma tante bourra ma malle de gilets de flanelle et de bas de laine, parce qu'on lui avait dit que vers les montagnes Rocheuses la température était très-variable... Avant d'aller plus loin, je désirerais savoir ce que vous pensez du début de mon histoire.

— Mais, dit Néoptolème, elle commence à m'intéresser; seulement je crois devoir vous faire observer qu'elle me rappelle vaguement la *Phèdre* de Racine.

— Cette observation me charme, bien loin de me contrarier.

— Pourquoi donc?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Continuons.

II.

En me remettant la clef de ma malle qu'elle venait de fermer à double tour, ma tante me dit d'une voix caverneuse : — Nous nous reverrons! — J'en ai l'espoir, répondis-je en rougissant.

Je partis.

* Nous empruntons cet article à l'*Almanach comique* pour 1865, qui obtient, comme tous les ans, un succès très-grand, qu'il doit à sa rédaction piquante et à une foule de spirituelles vignettes de Cham. — Pagnerre, éditeur.

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. Grévin (suite).



— Suivrons-nous les cours cette année?

— Pourquoi faire?

— Dam', pour changer nos habitudes!...

ENTRE BLANCHISSEUSES.

— Pendant les vacances, tu ne demandais pas tant que cela à les faire, les courses de l'atelier.
— Eh bien, dis donc, et toi, mademoiselle, les demandais-tu?

J'avais eu soin de me procurer la collection complète de tout ce qui avait été écrit sur les chasses en Californie, et en tête de la collection figurait un livre d'Alexandre Dumas où il est question du carvana. Avez-vous jamais entendu parler du carvana?

— Bien vaguement.

— Mais du moins êtes-vous chasseur?

— Quelques alouettes tuées dans la plaine de Colombes me donnent le droit de me dire votre frère en saint Hubert.

— Alors je puis vous parler du carvana. Cet animal, découvert par Alexandre Dumas, et que personne autre n'a jamais vu, est un monstre amphibie de la famille du crocodile et que l'on suppose être deux ou trois fois gros comme un éléphant. Il paraît habiter les marais ou bayous des grands fleuves d'Amérique, où il se tient tapi dans des fonds vaseux, et on le pêche à la ligne avec des hameçons de la force d'une ancre de frégate. Il infecte les airs à plusieurs kilomètres de distance, et quand il se trouve accroché au bout d'une ligne, il pousse des mugissements qui font trembler les rochers d'alentour.

— Je comprends; c'est quelque chose comme le monstre marin de Théramène.

— Vous l'avez dit : seulement celui-ci s'appelle le carvana. Mon idée était d'en prendre un, de l'empailler, de le rapporter à Paris et d'en faire hommage au Jardin des plantes, où cet animal est tenu pour fabuleux. Ce point d'histoire naturelle éclairci au péril de ma vie, on m'aurait nommé par reconnaissance professeur de carvana, j'aurais fait mon cours dans cette partie des bâtiments qui est ornée de plusieurs squelettes de baleine, et là j'aurais tranquillement coulé mes jours, au sein du repos, sous les ombrages du jardin, à quelques pas du cèdre rapporté par M. de Jussieu dans son chapeau, et non loin de Bercy, que j'ai toujours aimé pour ses matelotes.

— C'est le rêve du sage, observa judicieusement Néoptolème.

— Vous pensez bien que je n'avais pas confié à ma tante mes projets relativement au carvana, elle n'aurait jamais voulu me laisser partir...

— Villiers-le-Bel! cria l'employé du chemin de fer.

Néoptolème se précipita vers la portière.

— Une minute d'arrêt seulement, cria l'employé, on ne descend pas.

— Sapristi! murmura Néoptolème, j'aurais bien voulu me procurer un cigare.

— C'est le vœu que j'ai bien souvent exprimé en Californie, mais vainement, répondit le narrateur.

III.

A bord du vaisseau qui me transportait à San-Francisco, j'employai mon temps à combiner mes plans et à lire mes livres de chasse. La plupart de mes compagnons de voyage se rendaient aux mines, espérant y faire fortune; moi je me moquais intérieurement de leurs illusions.

Nous doublâmes le cap Horn après avoir subi d'affreuses tempêtes, et nous débarquâmes enfin à San-Francisco.

Je m'étais muni, en quittant Clichy-la-Garenne, d'un couteau de chasse et d'un fusil rayé avec sa baïonnette. Mon premier soin, après avoir mis pied à terre dans la capitale de la Californie, fut de m'informer du lieu où l'on pouvait trouver des carvanas. L'un me dit qu'il y en avait au nord, l'autre qu'ils pullulaient au sud. Des renseignements aussi vagues ne pouvant me servir à rien, je compris qu'il ne fallait compter que sur moi-même, j'achetai un cheval et me lançai dans le désert.

Pendant un an, j'errai dans les prairies et sur les montagnes; je fis des chasses magnifiques, je tuai des cerfs, des daims, des élans, des caïmans et même des ours gris (ursus terribilis), mais je n'aperçus aucun carvana.

Je croyais pourtant plus que jamais à l'existence de ce monstre.

Épuisé de fatigue, je rentrai à San-Francisco pour y prendre quelques semaines de repos. Mais jugez de mon étonnement lorsque je trouvai à la poste une lettre de ma tante qui m'annonçait qu'elle allait se mettre en route avec mon oncle pour venir me rejoindre.

Cette lettre m'attendait déjà depuis plusieurs mois, de sorte que l'arrivée de mes voyageurs était imminente. En effet, quelques jours après, me promenant sur le port en fumant un cigare, je vis accoster au quai un canot où se trouvaient, entre autres passagers, deux personnes qui de loin me saluaient en agitant leurs mouchoirs.

C'étaient mes gens!

— O ciel! m'écriai-je, quelle fatalité!

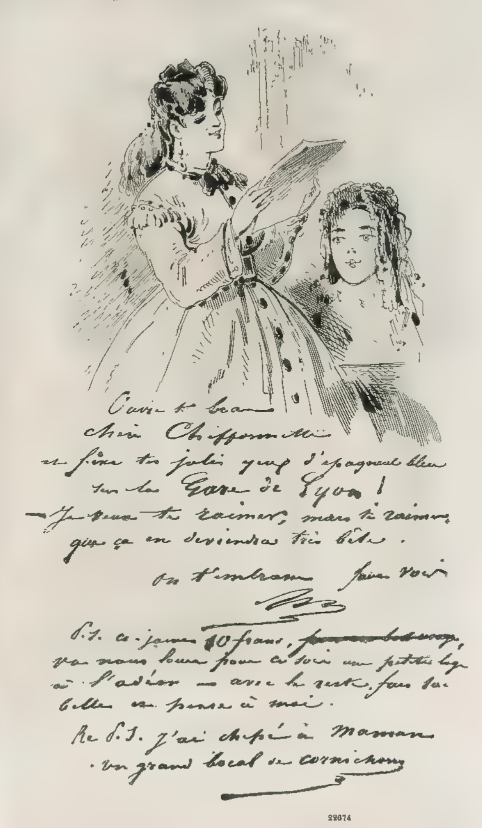
Ils débarquèrent lestement et se jetèrent dans mes bras. Je les conduisis à l'*Hôtel du Caribou*, où un appartement leur était préparé.

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. Grévin (suite).



22673

— C'est votre petite, grand monstre ! voyez donc comme elle est gentille; elle parle, figurez-vous... elle dit déjà papa et maman.
— Comment, elle ne dit que ça... aurais-je eu un phoque dans mes ancêtres !...



22674

— Ah çà, dis-je à ma tante quand nous fûmes seuls, quelle diable d'idée vous a pris de venir me relancer ici?
— Ingrat! s'écria-t-elle.

> Depuis le jour fatal où quittant nos rivages
> Un vaisseau vous porta sur ces lointaines plages,
> Il n'est plus pour mon cœur un instant de repos,
> Seigneur, et mon regard vous suivit sur les eaux.

Il faut vous dire que ma tante, possédée jadis de l'ambition de supplanter mademoiselle Rachel, avait dans son temps joué la tragédie à l'École lyrique.

Je lui répondis dans sa langue :

> Cessons, cessons, madame, un discours si funeste;
> Mon oreille ne peut en écouter le reste;
> Laissez-moi donc chercher un endroit écarté
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Du moins, si vous voulez que je vous écoute, parlez-moi en prose, j'aime mieux ça.

> Le vers dans ses propos brave l'honnêteté,
> En prose l'auditeur veut être respecté.

— Eh bien, soit, reprit ma tante.

Alors elle m'expliqua qu'elle avait décidé mon oncle à partir pour la Californie, en lui citant l'exemple d'un ancien avoué de Bergerac, Orlie Antoine Ier, qui était devenu roi des Patagons. L'ambition du bonhomme s'était ainsi éveillée, et l'espoir de devenir roi d'une tribu d'Indiens lui avait tourné la tête. Vous végétez honteusement à Clichy-la-Garenne, lui dit-elle, tandis qu'une couronne vous attend là-bas. Cela ne vaut-il pas mieux que de faire votre bézigue tous les soirs avec le capitaine des sapeurs-pompiers? Fi! vous devriez rougir! Là-dessus, mon oncle donna sa démission de lieutenant de la garde nationale et de conseiller muncipal, vendit sa maison et courut s'embarquer au Havre. Mais pour qui rêvai-je une couronne, ajouta ma tante, si ce n'est pour vous, pour qu'elle orne un jour votre jeune front?

Je vis à ce discours que ma tante donnait, elle aussi, dans le godant de la couronne. Parbleu, pensai-je, voilà une paire de toqués joliment réussie! Eh bien, lui répondis-je, comprenant qu'il ne fallait pas en ce moment la contrarier, nous reparlerons de tout cela plus tard. Commençons par aller dîner.

A table, mon oncle me donna lecture de la constitution qu'il avait formulée d'avance pour son peuple, et d'un projet de loi par lequel il m'associait à l'empire et me nommait d'avance son successeur.

Je me jetai dans ses bras en le remerciant de tant de bontés. Mais, au fond du cœur, je persistai plus que jamais dans mon projet de reprendre mes chasses aux carvanas.

C. Caraguel.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHANDELLE ET PÉTROLE.

(*La scène se passe chez un épicier.*)

UNE BONNE. — Donnez-moi une livre d'huile de pétrole.

L'ÉPICIER. — Vous ne voulez pas de bougie?

LA BONNE. — Non, je veux de l'huile de pétrole.

UNE PORTIÈRE. — Donnez-moi une demi-livre de pétrole.

L'ÉPICIER. — Vous n'avez pas besoin de chandelle?

LA PORTIÈRE. — Je n'en use plus.

(*Dans un coin du magasin.*)

LA BOUGIE. — Vous entendez?

LA CHANDELLE. — C'est une horreur!

L'HUILE CARCEL. — Une infamie!

LA BOUGIE. — On ne veut plus de nous.

L'HUILE CARCEL. — On n'use plus que de la pétrole, une huile qui est une infection.

LA CHANDELLE. — Et cela pour économiser quelques sous.

LA BOUGIE. — J'en ferai une maladie.

L'HUILE CARCEL. — Encore pour vous tout espoir n'est pas perdu.

LA BOUGIE. — Comment cela?

L'HUILE CARCEL. — On vous brûlera dans les soirées.

LA BOUGIE. — Laissez-moi donc tranquille; je suis certaine que l'hiver prochain dans les salons du faubourg Saint-Germain on éclairera à la pétrole. Les vicomtesses et les baronnes aiment à faire des économies comme les simples bourgeoises.

L'HUILE CARCEL. — Mais ce sera déplorable.

LA BOUGIE. — Qu'importe, pourvu que l'on dépense cent sous de moins pour l'éclairage?

LA CHANDELLE. — Je fais pourtant une guerre assez acharnée à la pétrole.

LA BOUGIE. — Vous?

LA CHANDELLE. — Oui, moi.

L'HUILE CARCEL. — Et comment cela?

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. Grévin (suite).



A LA BRASSERIE.

— Mal peignée! madame prétendrait-elle me donner des leçons de chic?

AU CAFÉ-CONCERT.

— Monsieur serait bien aimable de renouveler!
— Mais je croyais que c'était défendu.
— Pour les consommations, oui; mais il n'est pas défendu de renouveler l'étrenne du garçon.

la chandelle. — En envoyant aux journaux des catastrophes effrayantes occasionnées par l'huile de pétrole. Autant de jours dans un mois, autant d'accidents.

la bougie. — Serait-il vrai?

la chandelle. — Je suis très-bien avec un journaliste qui fait paraître tout ce que je lui envoie. Il est enchanté de m'avoir pour correspondante, je lui fournis de nombreux faits divers. Il trouve que j'ai un esprit d'invention vraiment fabuleux.

l'huile carcel. — Nous ne vous connaissions pas ce talent.

la bougie. — Et pouvons-nous avoir un spécimen de vos récits épouvantables?

la chandelle. — Mais oui; tenez, je suis justement enveloppée dans un numéro de la feuille qui a publié ma prose; car, en qualité de rédacteur, je reçois le journal. Écoutez-moi ça. (*Elle lit.*)

« Nous avons encore un nouvel accident à déplorer » avec l'huile de pétrole.

» Depuis quelque temps, M. X... avait adopté cet » éclairage comme étant d'une économie de cinquante » pour cent.

» Hier, M. X... et son épouse s'étaient mis au lit » comme de coutume.

» M. X... lisait à sa femme un roman de M. le vi- » comte Ponson du Terrail.

» Tout à coup la lampe fait explosion et communique » le feu aux rideaux.

» Le lendemain, quand on pénétra dans la chambre de » M. X..., on trouva le mari et la femme entièrement » carbonisés. Tout le mobilier était brûlé. »

l'huile carcel. — Bravo! ce récit est parfait.

la chandelle. — C'est un fameux avertissement pour ceux qui usent de la pétrole, n'est-ce pas?

la bougie. — Oui; mais permettez-moi une petite observation?

la chandelle. — Allez-y.

la bougie. — Comment a-t-on pu savoir que le mari lisait un roman du vicomte Ponson du Terrail, puisque le mari et la femme ont été carbonisés et les meubles réduits en cendres, le roman a dû l'être aussi? La scène de l'incendie n'ayant pas eu de témoin, je ne m'explique donc pas comment on a pu savoir si...

la chandelle. — Plus un fait divers est invraisemblable, plus il est effrayant et a d'influence sur les masses. Voici l'article que j'envoie aujourd'hui au journal. Écoutez-moi encore ceci :

« Dans le duché de Topinembourg, l'usage de l'huile » de pétrole était très-répandu, une grande fabrique en » fournissait à toute la population.

» Avant-hier, cette fabrique a sauté. L'huile enflam- » mée s'est mise à couler à flots dans toutes les direc- » tions.

» En un instant le duché de Topinembourg ne fut plus » qu'une immense chaudière.

» A l'heure où nous mettons sous presse, cette princi- » pauté n'est plus qu'un monceau de cendres.

» Inutile de dire que tous les habitants ont péri. »

— Comment trouvez-vous ce récit?

l'huile carcel. — Splendide!

la bougie. — Divin!

la chandelle. — Il faut espérer qu'il produira son effet, et que la semaine prochaine les souverains ordonneront, sous peine de mort, l'usage de l'huile carcel, de la bougie et de la chandelle.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Castigat ridendo mores...

C'était la mode autrefois de mettre sur les rideaux des salles de théâtre cette sentence en latin.

Probablement pour prévenir le public et le préparer à ne pas entendre parler français. Bonne précaution!

Quoi qu'il en soit, à force de voir affirmer que le théâtre châtiait les mœurs, des personnes crédules ont fini par se persuader que c'était arrivé.

Et d'autres personnes en ont abusé pour publier dans toutes les revues de pâte ferme des études en cent pages et au-dessus sur l'influence du vaudeville et du mélodrame sur la civilisation.

S'il est, Dieu, possible!

Moi, j'ai trouvé une réponse à ces kilos de philosophie qui ne demande ni plume, ni papier, ni encre.

Allez-vous-en seulement le premier soir du côté de la Porte-Saint-Martin, où l'on joue en ce moment *les Drames du cabaret*.

C'est terrible, formidable, médusant, cette pièce.

On y voit plus de scélérats en une heure qu'à la cour d'assises en un an.

Tout cela par la faute du vice.

Il semblerait donc que cette leçon lugubre dût influer, au moins momentanément, sur le moral des spectateurs.

Or, savez-vous ce qui arrive pendant l'entr'acte?

Tout le poulailler descend comme une seule soif chez les marchands de vins d'alentour!...

***

Même thême. Seconde variation.

Je passais devant le même théâtre Saint-Martin avant l'ouverture des bureaux.

LES RENTRÉES. — QUARTIER DES ÉCOLES, — par A. GRÉVIN (fin).



LA RENTRÉE CHEZ BULLIER. — Le pas de la satisfaction.

Chez le débitant voisin, des messieurs qui n'avaient dans la tenue rien qui pût les faire confondre avec Lauzun ou feu d'Orsay devisaient devant le comptoir d'étain.

L'un d'eux faisait aux autres une démonstration ornée de pantomime.

C'était un claqueur en titre qui expliquait aux *solitaires*, ou claqueurs à la soirée, la manière de se servir de l'applaudissement.

— Tiens! fit un ami qui m'accompagnait, *les Drames du cabaret!*

***

A propos, ne le lui répétez pas; mais c'est uniquement parce que c'est mon ami que j'ai l'air de trouver son mot joli.

***

Une bonne nouvelle vient de réjouir le monde des lettres.

Joséphin Soulary, le poëte lyonnais, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Jamais talent plus réel uni à plus digne caractère n'obtint la récompense après laquelle soupirent tant de convoitises.

Mais de ce qu'un poëte réussit, il ne faudrait pas conclure, hélas! que les vers sont une denrée d'un facile placement par le prosaïsme qui court.

Témoin Y...

Y... a touché la cinquantaine, et depuis trente ans il colporte de librairie en librairie un volume de poésies qu'on lui laisse scrupuleusement sous le bras.

Le malheureux a été héroïque jusqu'ici.

Cependant tout a des bornes, et devant l'âge qui vient, il commence à faiblir.

— Décidément, soupirait-il l'autre jour, je perds espoir. Je ne rencontrerai pas un éditeur qui me comprenne.

— Le fait est, opina un camarade, que je crois que tu feras bien de te résigner à coiffer Saint-Quatrain!...

***

Entre bohèmes.

Au coin du boulevard, à la chute du jour.

— Eh bien, comment va?

— Ne m'en parle pas. Une panne!

— Comme moi. Au point que j'ai des chaussures avec lesquelles je n'ose sortir que le soir.

— Pauvre ami! c'est tout de même dur de s'escrimer contre la misère...

— Avec des bottes secrètes!

***

X..., financier.

X... appartient à la catégorie des gens qui ont mal placé leurs affections.

Il est tombé entre les serres d'une cocotte de proie qui le ruine, et par-dessus le marché le trompe avec un cynisme...

Chaque coup de canif ne fait qu'agrandir sa blessure.

A la fin ses amis se sont émus de la situation, et l'un d'eux aborda l'autre jour la question carrément :

— Mon cher, il faut absolument que tu rompes...

Sur ce, grand émoi de X... qui s'épand en explications impuissantes.

C'est ceci, cela, le reste.

A la fin, se rejetant sur la corde sensible :

— Tu conçois, dit-il à son ami, à mon âge, quand on est garçon et sans famille, il est naturel qu'on s'attache... j'ai besoin de quelqu'un pour me fermer les yeux!...

— Sacrebleu, il me semble que tu les fermes bien assez tout seul!...

***

Les Champs-Élysées sont interdits à la circulation des charrettes.

Mesure protectrice pour le macadam!

Hier, passaient dans leur victoria deux biches dont le maquillage dépassait les bornes de la plaisanterie puérile et honnête.

— Tiens, exclama un passant, voilà qui viole les règlements... une voiture de plâtre!

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

J'ai souvent regretté que le peu de place réservée dans ce journal aux théâtres ne me permît pas d'analyser les grandes œuvres dramatiques.

Aujourd'hui, pour la première fois, je m'en réjouis; car je suis, ma foi, fort embarrassé de vous conter les trois actions différentes qui font le total de *Maître Guérin*.

Mes confrères de la grande presse, qui peuvent consa-

crer douze colonnes à une seule comédie, ont dû s'arrêter au milieu de l'analyse de cette œuvre un peu confuse, qui, je me hâte de le dire, contient d'admirables détails.

Maître Guérin a été tout d'abord annoncé sous le titre de *l'Inventeur*. Rien ne justifierait ce titre dans la comédie que j'ai vue aux Français; Geoffroy joue bien le rôle d'un inventeur, mais ce rôle est si effacé, si nul, il tient si peu à l'ensemble de l'action, il intéresse si peu et divague si bien qu'il a été impossible de le mettre en tête d'affiche comme *great attraction* de la comédie.

C'est *Maître Guérin* qui a remplacé *l'Inventeur;* maître Guérin est le personnage le plus vivant, le plus vrai, le plus senti de l'ouvrage; c'est, vous le savez déjà par les autres journaux, un notaire de province, moitié usurier, moitié ambitieux, qui voudrait accumuler toutes les richesses et tous les honneurs; honnête homme suivant la loi, qu'il tourne « pour la respecter », nature basse et crapuleuse, suivant les idées générales de la morale publique.

Avec ce *Maître Guérin*, M. Augier aurait pu composer une de ces admirables comédies aux allures grandes et franches comme lui seul sait les faire à notre époque; malheureusement l'idée première de *l'Inventeur* a gêné le célèbre auteur dans le développement de son notaire; M. Augier a voulu conserver son inventeur à tout prix; lui qui a toutes les audaces, n'a pas eu le courage de mettre ce personnage à la porte et de consacrer tout son talent à l'étude de son notaire, qui est le vrai pivot de la pièce.

Tout aurait marché à merveille sans cet inventeur, vraie mouche du coche, qui vient déclamer ses tirades inutiles et empêche souvent la conversation si fine et si spirituelle des autres personnages.

Et voici M. Augier qui arrête sa pièce au moment même où son notaire commençait à grandir : il nous montre ce vieil usurier, abandonné de tous; son fils le quitte, sa femme même l'abandonne; il reste seul avec Brenu, son homme de paille, et sa servante Françoise qui est à la cantonade.

Ce n'était vraiment pas la peine de développer si bien ce caractère pour arriver à un si mince résultat; son fils le quitte, la belle affaire! sa femme l'abandonne, notre notaire s'en moque bien! Il n'aura pas le château de Valdeneuze, qu'est-ce que cela lui fait? Demain, par l'entremise de Brenu, il deviendra acquéreur d'un autre château et il se présentera à la députation.

La comédie ne finit donc pas... elle s'arrête, et rien n'empêchera M. Augier de nous donner l'année prochaine une suite de son notaire, comme *le Fils de Giboyer* a été une suite des *Effrontés*.

Mais, en vérité, je suis bien audacieux de vouloir indiquer à ce maître du théâtre contemporain la route qu'il doit suivre; mieux que moi M. Augier sait, à cette heure, les défauts de son œuvre.

Quant aux qualités de M. Augier, l'esprit, la verve, le style, l'élévation de la pensée, elles sont toutes dans cette comédie à la fois si brillante et si confuse.

Aussi, disons-le bien vite, les reproches que je fais à cette comédie n'ont pas empêché le grand succès de l'œuvre. Le public, qui respecte le talent de M. Augier même dans ses erreurs, le public a fait semblant de ne pas s'apercevoir des défauts et a acclamé les immenses qualités du maître, le public a compris qu'il n'avait plus le droit de compter avec le célèbre auteur, qui avait d'avance pris sa revanche en vingt circonstances.

Nous aurions voulu applaudir tout sans restriction, car nous avons tous en haute estime le talent de M. Augier; l'illustre écrivain qui nous a donné *la Ciguë*, *la Mariage d'Olympe* et *les Effrontés*, a en effet tous les droits aux sympathies générales; M. Augier est un des deux ou trois véritables artistes de la littérature contemporaine, et c'est une douce satisfaction de voir encore par-ci par-là un écrivain d'élite rester fidèle à l'art dans un temps où nos plus beaux talents, entraînés par l'industrie, prostituent leur intelligence et deviennent *faiseurs* parce qu'ils n'ont pas le courage de rester écrivains.

Maître Guérin est remarquablement joué par Got, qui a trouvé là une de ses meilleures créations, par mesdames Plessy, Nathalie et Favart, par Lafontaine, qui a un mauvais rôle, et enfin par M. Delaunay, qui chante Arthur avec cette voix et ce style qui font de lui un rival de Tamberlick.

Je demande pardon à mes lecteurs de sauter de la Comédie française au *Pierrot pendu* de l'Opéra-Comique.

Quel triste personnage que ce Pierrot; je n'ai pas à vous dire la pièce, c'est une nouvelle édition — plus mauvaise que les autres — du Financier et du Savetier.

M. Cormon, l'un des auteurs du livret, est assurément un homme qui connaît son métier; mais où avait-il son talent et son expérience le jour où il a écrit ce livret ennuyeux?

La musique de M. Gauthier est de la musique, voilà tout, de cette bonne petite musique honnête et médiocre, qui n'a ni trop de grâce, ni trop de mélodie, ni trop d'emportement.

On écoute cette partition avec l'indifférence à laquelle elle a un droit incontestable.

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 464. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 19 Novembre 1864.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22677

— Sans vous commander, caporal, si vous achetiez des cornichons pour manger avec notre bœuf...
— Vous mériteriez que je vous flanque deux jours de salle de po'ice, pour vous apprendre à vous mêler des affaires de l'État!



22678

— Dès ma première visite, quand je contemplai toute cette batterie astiquée, polie comme de vieux *agréments*, je me dis : Cette personne n'est pas à sa place... Non, Valérie, permettez-moi de vous le dire, vous n'étiez pas née pour cette infirme condition!

22679

— Le gouvernement vous fait l'honneur de vous confier ce noble camarade... Saluez!... c'est à vous de vous en montrer digne par des égards et des soins assidus; désormais vous n'avez plus que lui à *panser*.



22680

— Quatre jours de peloton de punition pour vous apprendre à mettre pied à terre sans permission!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22681

— Jeune guerrier, voici ce que vous octroie la munificence de l'État pour vous sustenter pendant deux jours. Vous avez nonobstant le droit de le consommer incontinent, sauf à vous brosser le ventre en attendant la distribution subséquente.



22682

— Est-ce que *l'ordinaire*, de votre temps, n'était pas plus varié qu'aujourd'hui?
— Mais si, au contraire... tantôt nous avions du gibier, de la volaille à discrétion; tantôt du filet de cheval, des tiges de bottes marinées, des brochettes de rats, de la gelée de cuir bouilli, un tas de choses incroyables, et tout ça ne coûtait presque rien; on ne savait souvent que faire de sa solde.



22683

— A quoi pensez-vous, Baliveau?
— Moi? je pense à rien.
— Et moi aussi; c'est singulier comme nos idées se rencontrent!



22684

— Qu'est-ce que vous fichez donc là, conscrit?
— Sergent, c'est que cette dame là-bas, qu'on m'a dit que c'est la femme du colonel, dont que je l'ai saluée poliment, et qu'elle m'a commandé d'aller m'asseoir.

LA LIBERTÉ THÉATRALE.

(SUITE ET FIN.)

IV

Cependant le convoi filait toujours; l'employé criait les stations avec les temps d'arrêt, mais Néoptolème ne pensait plus à descendre.

V

Le lendemain, je dis à déjeuner que j'avais pris adroitement des informations auprès d'un trappeur de mes amis, et qu'il y avait à deux cents milles vers le sud une tribu de Sioux dont le chef venait de mourir d'une indigestion de bosse de bison, ce qui faisait justement un trône vacant.

— Diantre! s'écria mon oncle, dépêchons-nous, il n'y a pas de temps à perdre. Où est ton ami le trappeur?

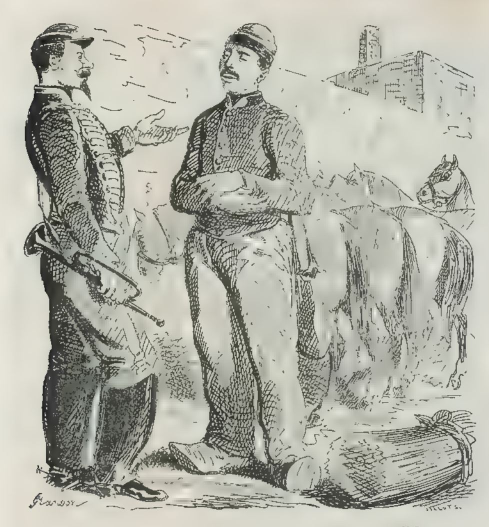
— Il est parti cette nuit pour les montagnes Rocheuses; mais je connais le pays, je vous servirai de guide.

Nous achetâmes des mules, et nous fîmes nos paquets Mon oncle voulut absolument revêtir son uniforme de lieutenant de la garde nationale de Clichy-la-Garenne, parce qu'il pensait que ce costume imposerait aux Indiens. Ce sont des êtres primitifs, disait-il, il faut parler vivement à leur imagination, les éblouir. C'est le conseil que donne dans ses *Mémoires* l'ancien avoué de Bergerac, devenu roi des Patagons.

Moi, je voulais seulement conduire mes gens dans le Sud, parce que je comptais y trouver des caravanes.

Nous nous enfonçâmes dans les prairies; je nourrissais mes compagnons du produit de ma chasse : néanmoins j'avoue que nous faisions maigre chère; nous couchions

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON (suite).



22685

— Voilà de jeunes chevaux qui arrivent, comme vous, en sabots au régiment; voulez-vous parier qu'avant six mois le moins dégourdi sera mieux ferré que vous sur l'école d'escadron?



22686

Elle me résistait... je l'ai assassinée!



22687

— Une barbe de dix-huit pouces! toute noire et frisée!! entrons-nous voir ça, caporal?
— Moi! ça serait bien faire trop d'honneur à une fumelle de cette espèce.



22688

— C'est le vent qui me l'avait emporté hier soir, comme je rentrais à l'appel... pour lors, je me suis mis à le chercher... tant que, finalement, je l'ai retrouvé ce matin... vu que je m'étais dit : Piédevigne, si tu rentres sans avoir ton plumet, tu n'as plus mon estime!

---

sous les arbres; nous crevions de faim, de soif et de fatigue. Mon oncle avait déjà laissé un pan de son uniforme dans les buissons; mais l'espoir de monter sur un trône le soutenait dans ses misères.

Un jour il me dit en essuyant son front qui ruisselait de sueur sous son bonnet à poil :

— Regarde donc là-bas dans ces broussailles cet animal qui a les yeux fixés sur nous.

Je regardai.

— Ah fichtre! m'écriai-je; c'est un Peau-Rouge!

— Qu'est-ce que c'est que ça, un Peau-Rouge?

— C'est un Indien.

— Bonne affaire! s'écria mon oncle en tirant un papier de sa poche, je vais lui lire ma constitution.

L'Indien se coula dans les herbes comme un serpent et disparut.

— Eh bien, dit mon oncle étonné, où va-t-il comme ça?

— Il va probablement chercher ses camarades. Nous voilà dans de jolis draps : il faut nous cacher.

— Comment! nous cacher?

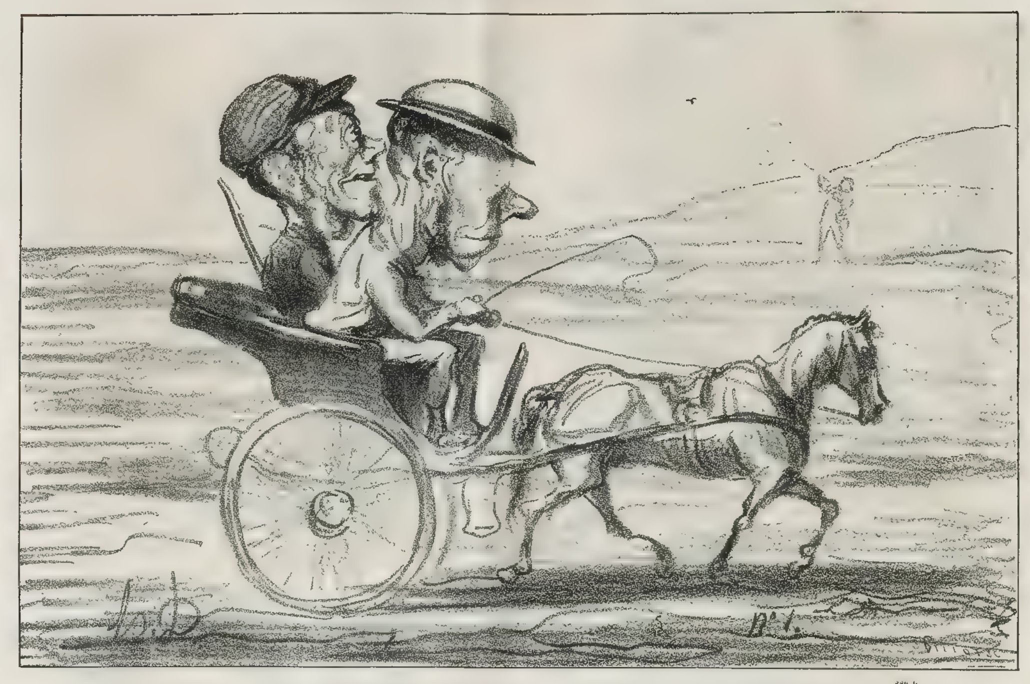
— Venez, venez, il n'est que temps!

Nous courûmes le plus vite possible, et au bout d'une heure nous découvrîmes une caverne masquée par des halliers assez épais. A l'intérieur se trouvaient des fragments de rocher que nous amoncelâmes à l'entrée pour former une barricade.

Peu après nous entendîmes marcher autour du rocher; c'étaient les Indiens qui avaient retrouvé nos traces. Je regardai à travers les interstices de notre mur de défense, et je les vis qui tenaient conseil.

Bientôt celui qui paraissait le chef de la bande s'approcha avec précaution. Il portait sur les épaules une peau de bison, dont la tête lui servait de coiffure; sous

CROQUIS DE CHASSE, — par H. DAUMIER.



— Pas de chance!... voilà qu'on tue notre perdreau... le seul qui restait dans le canton!...

cet accoutrement le drôle était hideux et effrayant; mon oncle, qui le regarda un instant, manqua d'en mourir de peur.

L'Indien prit la parole.

— Le Visage pâle, dit-il, ressemble à l'autruche qui croit n'être pas vue lorsqu'elle a caché sa tête derrière une motte de terre, mais le Peau-Rouge a l'œil perçant du lynx. Il y a dans cette caverne trois Visages pâles, un vieux qui a une tête d'ours, un jeune homme pareil à l'oiseau moqueur, et une squaw de grande taille. Veulent-ils sortir de leur cachette?

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa tête d'ours? demanda mon oncle.

— Il fait allusion à votre bonnet à poil.

— Et qu'entend-il par une squaw de grande taille?

— Il parle de ma tante.

— Canaille! murmura ma tante... une squaw!

Je leur fis signe de garder le plus profond silence.

L'Indien, ne recevant pas de réponse, reprit au bout d'un instant :

— Les Visages pâles peuvent sortir, on ne leur fera pas de mal. On prendra seulement la chevelure de l'oiseau moqueur et celle de la tête d'ours. Quant à la squaw, je l'emmènerai dans mon wigwam pour préparer ma nourriture et tanner mes peaux de castor.

— Sapristi! dit mon oncle, ça ne ressemble guère à un couronnement.

— Jamais, s'écria ma tante avec un geste tragique, jamais on ne prendra sous mes yeux la blonde chevelure d'Alfred (Alfred, c'est mon nom). Peau-Rouge, j'ai une autre proposition à vous faire.

— La squaw peut parler, répondit l'Indien, je l'écoute.

— La squaw, reprit ma tante, a une magnifique chevelure noire sans compter la fausse natte. Que le chef la prenne en échange de la blonde chevelure de l'oiseau moqueur.

Alors se tournant de mon côté. — Vois, ajouta-t-elle, vois, Alfred, jusqu'où peut aller mon dévouement à cette heure suprême!

— Nevers! s'écria le conducteur du train, Nevers; quinze minutes d'arrêt; buffet et table d'hôte!

VI.

— Allons dîner! fit le narrateur.

— Vous prenez votre sac de nuit? demanda Néoptolème.

— Oui, j'ai des raisons pour ça.

On se mit à table.

— Ça devient palpitant! dit Néoptolème. Je brûle de savoir ce qui advint de la proposition de madame votre tante.

— Vous connaissez le cœur humain, n'est-ce pas?

— Je m'en flatte.

— Alors vous ne serez pas étonné de ce qui arriva. Le Peau-Rouge ne répondit rien, il paraissait réfléchir. Mais mon oncle s'écria impétueusement : — Qu'est-ce à dire? Que signifie cette proposition? Comment m'expliquerai-je un dévouement si extraordinaire? Par le ciel! mes yeux commencent à s'ouvrir à la lumière. Je crains de trop bien comprendre cette énigme!

— Vaudoré (c'était le nom de mon oncle), Vaudoré, s'écria ma tante en cherchant à l'enlacer de ses bras, quel horrible soupçon égare tes sens?

— Des soupçons, ricana mon oncle, des soupçons, femme coupable!...

— Le jour, s'écria tragiquement ma tante, n'est pas plus pur que le fond de mon cœur!

L'Indien frappa à l'entrée de la caverne :

— Heugh! fit-il solennellement, que la squaw écoute ma réponse.

— Va-t'en au diable, imbécile, avec ta squaw! cria mon oncle. Il y a ici deux infâmes que je vais d'abord scalper de ma propre main.

En parlant ainsi il tira son sabre de garde national de Clichy-la-Garenne et saisit ma tante par les cheveux. En même temps, le Peau-Rouge, vexé d'avoir été traité d'imbécile, commençait, avec l'aide de ses compagnons, à démolir la barricade qui fermait l'entrée de la caverne.

Moi, dans cette extrémité, j'armai mon fusil...

Néoptolème, la fourchette à la main et la bouche ouverte, écoutait avidement et n'entendait pas la voix de l'employé qui criait : — En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture!

— Eh bien, dit-il, comment vous tirâtes-vous d'affaire?

— Ah! fit le gros monsieur, voilà ce qui s'appelle une situation tendue, et vous comprenez mon embarras.

— Il me semble que je suis avec vous dans la caverne. Voyons, fîtes-vous feu sur le Peau-Rouge?

— Pas encore.

— Osâtes-vous attenter aux jours de M. votre oncle Vaudoré?

— J'hésite, et c'est là-dessus que je voudrais vous demander un conseil.

— Comment, un conseil, sur quoi?

— Sur la manière de sortir de cette situation.

— Ah çà, dit Néoptolème, qu'est-ce que vous me chantez? Vous devez bien savoir la fin de cette aventure, puisque c'est votre histoire que vous me racontez.

— Permettez, dit le narrateur, je vous raconte un drame que je suis en train de composer pour la Société nantaise : et c'est justement le dénoûment de l'acte de la caverne qui me manque.

— Le diable vous emporte! s'écria Néoptolème furieux; vous m'avez empêché de dîner. Pourvu que je n'aie pas manqué le train!

— Monsieur, dit gracieusement un garçon blond et frisé, le train est reparti depuis cinq minutes!

— Moi, ça m'est égal, dit le gros homme, je m'arrête ici; c'est pour cela que j'ai descendu tout à l'heure mon sac de nuit.

CROQUIS DE CHASSE, — par H. Daumier (suite).



— Décidément ce qu'il y a de plus agréable dans la chasse, c'est le souper!...

— Brigand! s'écria Néoptolème en prenant le gros homme au collet.

— Écoutez, dit le monsieur, il y a une liberté des théâtres ou il n'y en a pas. Il m'est permis de faire un drame pour la Compagnie nantaise et de vous le raconter. En m'écoutant vous avez oublié de dîner et manqué le chemin de fer, c'est là un vaudeville tiré de mon drame; j'ai donc fait d'une pierre deux coups, et sur ce point encore je n'ai pas tort, puisque nous jouissons de la liberté des genres. Je dis plus : comme c'est à votre bénéfice que j'ai joué ce vaudeville, je pourrais à la rigueur vous réclamer des droits d'auteur.

— Ah! dit Néoptolème, c'est une idée!

— Si j'avais une fille, continua le monsieur d'une voix attendrie, je vous la donnerais en mariage pour que le dénoûment fût dans les règles, et nous chanterions une ronde finale sur un air d'Offenbach. Mais n'en ayant pas, je vous offre d'épouser mon drame, c'est-à-dire d'y collaborer avec moi. Nous enverrons une lettre de faire part à la Compagnie nantaise.

— Eh bien, soit, répondit Néoptolème, cela décide ma vocation; rentrons dans votre caverne.

— Après la cathédrale, ajouta le monsieur, c'est la seule curiosité de Nevers.

Il faut espérer qu'à eux deux ils auront trouvé le moyen d'en sortir.

C. Caraguel.

LE CAUCHEMAR D'ALEXANDRE DUMAS.

I.

Vous savez que chaque jour Alexandre Dumas reçoit la visite de spéculateurs qui lui font des propositions superbes afin de l'emmener dans des contrées lointaines pour lui faire faire des lectures et des entretiens littéraires devant ses admirateurs des cinq parties du monde.

Dumas refuse toujours. Toutes les richesses qu'on fait miroiter à ses yeux ne peuvent le décider à entreprendre de nouveaux voyages.

Après avoir écrit trois ou quatre mille lignes dans sa journée, il se couche, ayant besoin de se reposer un peu, afin de mieux travailler le lendemain et d'écrire six mille lignes, au moins.

A peine Morphée a-t-il clos sa paupière, qu'un homme entre dans sa chambre et le secoue violemment par le bras.

— Monsieur Dumas, lui dit-il, excusez-moi de venir vous déranger.

— Que me voulez-vous?

— Je viens vous supplier de venir en Amérique; les Américains ont un désir insensé de vous voir.

— Je ne trouve pas qu'il soit insensé, il est au contraire tout naturel.

— Voulez-vous me suivre?

— Hier, pour m'engager à aller en Angleterre, on m'a offert cent mille francs par semaine. De plus, j'étais logé, nourri, chauffé, éclairé et blanchi.

— Eh bien?

— J'ai refusé. Donc, si je n'ai pas voulu traverser la Manche, je suis loin d'avoir l'intention de partir pour les États-Unis, malgré toutes vos belles propositions.

— Mais nous ne vous proposons rien. L'Amérique est trop pauvre en ce moment pour vous offrir de l'argent.

— Ce que vous me dites là me donne à réfléchir.

— Nous ne payerons pas votre voyage, vous ne serez ni logé, ni nourri, ni chauffé, ni éclairé... pas même blanchi.

— Bravo! cela me convient.

— J'étais bien sûr que vous accepteriez cet arrangement, car je sais que vous êtes un original. Ensuite je dois vous dire que vous ferez une bonne action.

— Laquelle?

— Vous mettrez fin à la guerre d'Amérique; les confédérés et les fédéraux oublieront leurs querelles intestines en passant leur temps à vous contempler.

— Partons à l'instant. Mais avant promettez-moi une chose. Là-bas parviendrai-je à trouver cent mille nouveaux abonnés au *Petit journal?*

— Oui.

— Tant mieux, car je tiens à rendre service à mes amis.

L'inconnu lui donne à peine cinq minutes pour passer un pantalon et un paletot.

II.

Le lendemain il se trouve en Amérique, il y avait été transporté vite.

Il était enfermé dans une petite pièce. Il entendit un grand bruit au dehors. Une foule nombreuse se pressait dans les environs.

Une musique peu harmonieuse, ressemblant à celle des foires, attire son attention. L'orchestre était composé d'une grosse caisse, d'un tambour et d'un trombone.

L'inconnu entra dans la pièce occupée par Dumas.

Il était couvert d'un carrick, et le célèbre romancier vit sous ce pardessus un costume de paillasse.

— Mon ami, lui dit l'homme, dans un moment on vous montrera à la foule idolâtre.

— Mais, fit Dumas avec étonnement, vous me faites l'effet d'être un saltimbanque.

— Que vous importe?

Dumas entendit aussitôt une voix qui faisait à l'extérieur le boniment suivant :

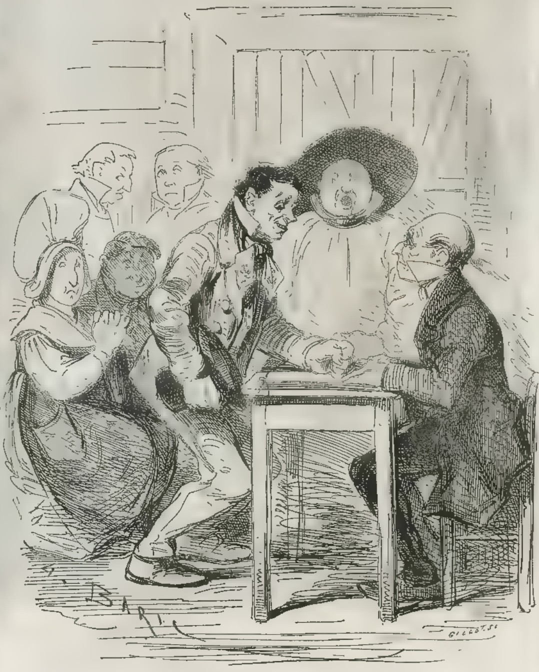
— Entrez, mesdames et messieurs, vous verrez un spectacle vraiment prodigieux. On montre ici le vrai, le grand, l'illustre Dumas, qui travaillera devant vous. Ça ne coûte qu'un demi-dollar les premières et un quart de

LES PAYSANS, — par Baric.



22691

— Av'-vous du bleu, madame, pour vout' savonnage?
— On ne dit pas : *Av'-vous!* on dit : *Madame,* AUREZ-*vous la complaisance de me dire si vous avez....*
— Pardine! ça vous est ben difficile, a vous, d'en pârler! c'est p't'ete vous qu'a fait les livres oùs qu'on apprend à dire.



22692

— Oh! mais minute, mossieu l' tabellion, la future a vingt ans d' pus que mon frè'! ça s' paye ça! Partant, faut augmenter sa dot ou diminuer celle de mon frè', pour que ça s' récompense! y a pas là!!

dollar les secondes. Entrez, mesdames et messieurs, on ne payera qu'en sortant si on est content.

Dumas ne prononça pas un mot, il était pétrifié.

III.

En moins d'une minute la salle fut comble.

La foule accueillit le fécond romancier avec des trépignements de joie.

Le Barnum, après avoir donné quelques détails sur la vie et les œuvres du phénomène, le prie de faire un mot. Alexandre Dumas fut obligé de s'exécuter.

— Maintenant, dit le saltimbanque, les bonnes d'enfants, les militaires et les hommes grêlés peuvent avancer pour passer la main dans l'épaisse chevelure du romancier.

Dumas voulut se sauver, mais en un moment il fut entouré par tous les spectateurs. Une dame voulut lui couper une mèche de ses cheveux.

Il poussa un cri et. . . . .
se réveilla en sursaut!

Il venait de faire un horrible cauchemar qui le décida à repousser toutes les propositions qu'on lui ferait de voyager à l'étranger.

A. Marsy.

LE DRAME SE MEURT!

Comprenez-vous cela?

Moi, j'avoue que j'en suis ébaubi.

Le mélodrame qui ne plaît plus aux Parisiens... que dis-je, le mélodrame qui en arrive à les ennuyer, à les laisser plus froids... qu'une tragédie de monsieur qui vous voudrez...

Étrange réaction! et combien la vie théâtrale est une chose pleine de surprises surprenantes!...

Rien de plus vrai pourtant, et à l'heure où j'écris ces lignes solennelles, les directeurs de théâtres à drames sont dans un désespoir pénible à contempler.

Le public ne mord plus à leurs machines.

C'est dur, mais c'est ainsi.

Qui est cause de cet abandon, quelle est sa source? je l'ignore, mais le fait est patent.

Les drames se montent, se jouent; les journaux en rendent compte, et huit jours après... rien, salle vide.

Mystère bizarre!

Parole d'honneur, un jour quelqu'un serait venu me dire :

— Vous voyez bien ce public affamé d'émotions fortes, ces spectateurs qui sanglotent avec M. Dumaine, qui applaudissent avec M. Paulin Menier, qui trépignent avec mademoiselle Lia-Félix.

Eh bien, ces spectateurs-là, dans quelques mois, riront des désespoirs du jeune premier, du dévouement du premier rôle, et des larmes de l'ingénue.

On aura beau dire devant eux :

— Misérable! vous êtes un traître; mais entre cette femme et vous je me place, moi, l'honneur!

Il n'aime pas voir cette action louable à tous les points de vue.

On aura beau crier :

— Colonel, vous en avez menti, et c'est moi Jacopo qui vous jette cette insulte à la face.

Ils resteront chez eux pendant cette provocation...

Que j'eusse certainement traité ce quelqu'un de prophète pour rire, et probablement qu'oubliant les saintes lois de la politesse, je lui eusse, à la façon de Jacopo, jeté cette autre insulte à la face :

— Blagueur!

Et cependant...

Oui, cependant ce prophète pour rire aurait dit la vérité...

Je le répète, d'où vient cette réaction? qui la cause?... c'est ce que nul ne sait.

Le public ne veut plus de larmes, et au contraire il veut des rires.

Un philosophe de mes amis m'assure qu'il y a de ces moments-là dans l'existence des peuples.

A un matin donné, ils se réveillent et se disent en se tirant les bras :

— Ma foi, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais pour un rien j'éclaterais de rire... des bêtises, voilà que j'ai une soif horrible de bêtises.

Et ces peuples endossant leurs habits des dimanches s'en vont aux endroits où l'on vend du rire, c'est-à-dire aux Variétés, au Palais-Royal et ailleurs, et s'en donnent à cœur joie...

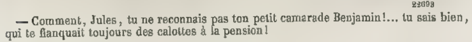
Les compagnies nantaises ont beau les arrêter au passage, leur montrer leurs affiches affriolantes, leur exhiber les noms d'artistes les plus célèbres, leur offrir les situations les plus poignantes...

Les peuples, se débarrassant des étreintes des compagnies, disent :

— Nous... nous voulons rire et non pas pleurer.

CROQUIS, — par Denoue.





22093

— Comment, Jules, tu ne reconnais pas ton petit camarade Benjamin!... tu sais bien, qui te flanquait toujours des calottes à la pension!



22094

— C'est moi qui ai eu l'honneur d'envoyer à monsieur un petit prospectus pour une nouvelle méthode d'embaumement.

Et ils passent.

Cela veut dire?...

Hélas! cela veut dire bien des choses!...

Mais, ces choses-là, ce n'est pas moi qui les expliquerai. Et d'abord pour une raison qui me paraît excellente, c'est que je ne suis pas bien sûr que ce soit cela...

Mais outre les compagnies nantaises, ce sont les auteurs de drames qu'il faut voir...

— Diable! disent-ils... voilà nos tirades éventées, nos coups de théâtre refroidis... qu'est-ce que cela veut dire? Et si l'on ne gagne plus énormément d'argent à entasser les unes sur les autres toutes les ficelles, le métier n'est plus bon qu'à lâcher.

Et ils le lâchent ou ils vont le lâcher.

J'en sais quelques-uns, moi, qui en ce moment commencent à regarder les théâtres de vaudeville d'un air tendre.

— Mais, dit le grand d'Ennery, le théâtre du Palais-Royal au fait... il n'est déjà pas si petit, et les pièces chez lui peuvent avoir longue vie.

L'illustre Victor Séjour :

— Mais ce théâtre des Variétés, par ma foi, on y joue les pièces un temps assez long... Voyons donc, voyons donc. Et c'est moi qui vous le dis, encore six mois de cette crise, et vous verrez ceci :

Le théâtre du Palais-Royal annoncera une forte bouffonnerie de l'illustre auteur de la *Grâce de Dieu*.

Les Variétés prépareront une revue du père de *la Tireuse de cartes*.

Les théâtres nantais joueront tous à qui mieux mieux des farces et des vaudevilles.

Et les peuples qui veulent rire en auront tellement l'occasion, que Paris d'un bout à l'autre ne sera plus qu'un immense éclat de rire.

Ce jour-là, je me commanderai une rate d'extra.

Ernest Blum.

LE BAROMATHIEUDROMÈTRE.

J'aime à m'entourer de grands hommes.

Cela élève mon esprit et me donne de vastes idées.

J'ai la statuette de Timothée Trimm, et les journaux ayant annoncé la publication d'un portrait de M. Mathieu (de la Drôme), je me suis empressé de l'acheter.

Il figure dans mon cabinet dans un beau cadre d'or, entre Mathieu Lænsberg et Tycho-Brahé, l'inventeur des almanachs.

Hier, je lisais au coin de mon feu un trente-quatrième article de M. Émile de Girardin sur la nécessité de faire passer la question de Venise avant la question romaine, lorsqu'un éternument sonore se fit entendre.

— Dieu vous bénisse! me dis-je à moi-même; et après m'être répondu : Merci! je repris ma lecture.

Deuxième éternument plus fort que le premier.

C'est singulier, pensai-je, comme la prose de M. Émile de Girardin enrhume! mouchons-nous.

Pour la troisième fois, un formidable éternument retentit juste au moment où je tirais mon mouchoir de ma poche.

Je m'aperçus alors que mon nez était étranger à cette explosion; mais d'où venait-elle?

Cherchant de tous côtés, et levant les yeux par hasard sur le portrait de M. Mathieu (de la Drôme), je le vis porter la main à son nez comme pour comprimer une nouvelle explosion prête à éclater.

Plus de doute, c'était le portrait de l'illustre météorologiste qui venait d'éternuer.

Un autre se serait étonné de ce prodige; je me dis tout simplement : Soyons logique.

Est-il vrai, oui ou non, qu'on ait vu dans les environs de Rome et dans Rome même des madones pleurer sur les trente-six infortunes du pouvoir temporel?

Cela est vrai, puisque M. Coquille l'affirme.

Or, la madone de Rimini et une foule d'autres madones versant quotidiennement des larmes, pourquoi le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) n'éternuerait-il pas?

Vous me direz : Les madones ont une raison de pleurer; sous quel prétexte le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) se permettrait-il d'éternuer?

Eh! mon Dieu! sous le simple prétexte de la pluie et du beau temps. Le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) est doué de très-grandes propriétés hygrométriques; il éternue quand le temps change. Ce n'est pas à proprement parler un portrait, mais un baromathieudromètre.

Il suffit de le consulter pour se faire une idée exacte de l'état de la température.

Le vol des mouches,

La grenouille en bocal,

Le capucin,

étaient jusqu'ici les seuls instruments de précision dont on pût retirer quelques indices sur les variations de la température, et à combien d'erreurs n'étaient-ils pas sujets!

Reste de l'ancienne science augurale, le vol des mouches n'était plus un renseignement auquel on pût se fier.

A peine une fois sur six la grenouille justifiait-elle la confiance mise en elle.

Le capucin pris de vertige mettait son capuchon à tort et à travers.

Seul, le baromathieudromètre fournit des indications d'une exactitude rigoureuse.

S'il éternue, c'est signe que le temps va changer, comme je l'ai dit, et que les brouillards sont proches.

S'il relève le collet de sa redingote, c'est signe qu'il faut prendre son manteau.

Je me garderais bien de sortir sans parapluie quand le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) a mis son chapeau.

Depuis que les facultés météorologiques de ce portrait sont connues, quelques personnes y ont adapté un petit tube en verre plein de mercure.

Cela est parfaitement inutile.

Le baromathieudromètre agit de lui-même, et sans le secours d'aucune autre matière ou substance.

Il est identique à la température, et adéquat à l'atmosphère.

Son action se trahit par certains signes qui ne sont pas tous connus encore, car il est évident qu'il ne doit pas se borner à annoncer les phénomènes atmosphériques du jour ou de la semaine, il doit prédire aussi ceux des saisons.

Si le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) boutonne son habit vers le milieu du mois d'octobre, cela indiquera un hiver rigoureux, bien plus sûrement que tous les vols de grues.

Les cigognes auront beau arriver à Strasbourg au commencement d'avril, je me garderai bien de compter sur un beau printemps si à cette époque le portrait de M. Mathieu (de la Drôme) n'a point encore quitté ses gants de filoselle.

On devine les services que ce portrait est appelé à rendre à l'agriculture, à la navigation et à l'hygiène publique.

Il est encore des gens cependant qui nient les propriétés du baromathieudromètre.

Je disais tout à l'heure à un de ces incrédules :

— Avez-vous lu Hérodote?

— Non, me répondit-il; mais qu'a de commun Hérodote avec M. Mathieu (de la Drôme)?

— Vous allez voir : Hérodote raconte que les statues d'Esculape avaient la faculté de guérir les maladies; pourquoi les portraits de M. Mathieu (de la Drôme) ne participeraient-ils pas au privilége de prédire le temps dont est investi le modèle?

Ce raisonnement parut frapper mon incrédule.

— Êtes-vous bien sûr, me demanda-t-il, qu'Hérodote ait dit cela?

— Très-sûr.

— Alors je vous quitte.

— Et où allez-vous ainsi?

— Acheter un baromathieudromètre.

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

Quelle injustice!

Il est des gens qui, sérieusement, se demandent à quoi sert la subdivision de l'espèce humaine à qui l'on a donné le nom de *savant*.

Sous prétexte que la science de ladite subdivision est presque constamment mise en défaut, les sceptiques dont je parle se hâtent de conclure à une absolue inutilité!

Téméraires!

Ils oublient un des côtés capitaux de la question. Ainsi par exemple voici une semaine triste et creuse. Il a plu à verse, un ciel gris de plomb a suinté la monotonie durant tous ces jours.

Pas le plus petit assassinat à se mettre sous la plume.

La chronique se mourrait, la chronique serait morte. Mais les savants sont là qui la protégent comme Dieu protége la France.

Et l'un d'eux voyant le danger que court la gaieté publique lance une prédiction relative à une comète qui doit prochainement *pulvériser* la terre.

On se tord de rire, — et voilà la semaine sauvée.

Le fait est que si la terre était jamais pulvérisée, suivant l'expression de l'homme de l'art, je voudrais bien savoir quelle vilaine poudre cela ferait là.

De la poussière de gandins et de cocottes, d'usuriers et de chevaliers d'industrie, d'ignorants et de méchants!

En attendant l'analyse de cette composition ou décomposition, la prophétie à comète aura servi à quelque chose et à quelqu'un.

Hier la petite Cavalcada, des régions Pigale, a dit à son Mondor :

— Gros chéri, prête-moi cinq cents francs. Mon propriétaire, ayant su que c'était bientôt la fin du monde, fait payer tous ses termes trois mois d'avance.

Gros chéri a prêté.

***

M. Godard m'étonne :

Non pas parce qu'il a construit un ballon qui cube je ne sais combien de mètres de gaz de plus que les autres.

Mais parce que M. Godard commande aux éléments.

Un talent de société que personne ne se connaissait jusqu'à la présente minute.

Lisez plutôt la dernière réclame du ballon *l'Aigle*.

Elle était ainsi conçue :

« L'ascension empêchée dimanche dernier par le grand vent aura *irrévocablement* lieu dimanche prochain. »

Ou c'est simple... comme les histoires de M. Capefigue.

Ou M. Godard peut partir malgré le vent, et alors pourquoi est-il resté à terre dimanche dernier?

Ou pour être sûr de partir irrévocablement dimanche prochain il a le pouvoir de faire la pluie et le beau temps.

Si j'étais le gouvernement, comme dit Prud'homme, c'est moi qui achèterais le brevet dans l'intérêt de la propriété du macadam, mon petit dernier!

***

A l'orchestre de l'Opéra.

Deux habitués tiennent à la main d'énormes jumelles qui leur permettent de voir les jambes des danseuses comme si elles n'étaient qu'à dix centimètres de leur prunelle.

Entre un sujet d'une maigreur diésée.

— Encore la petite Y...! exclame le premier habitué. Un vrai balai pour l'embonpoint.

— Vous vous trompez, objecte le second. Ce n'est pas elle qui remplit le rôle ce soir, c'est la grande Chose.

— Ah! très-bien; alors, c'est une autre paire de manches!

***

Malheur à moi!

J'ai rencontré ce matin, à déjeuner, B..., le dernier des Gascons.

De caractère s'entend.

B... est le fléau des cafés, la peste des restaurants, l'Attila des réunions.

Dès qu'il arrive, il entame une histoire, deux histoires, cent histoires. Il a vu ceci, fait cela, appris cent autres choses.

Vous voulez fuir.

Il vous retient par un bouton de votre habit et recommence.

Sans compter que chaque fois il contredit ce qu'il vient de raconter, intervertit l'ordre de ses bourdes et barbote une heure en s'apercevant qu'il se dément lui-même.

Et comme B... s'en allait enfin :

— Un phénomène que ce gaillard-là, fit un assistant. Il trouve moyen de se couper en rasant les autres!...

***

C'est de l'étranger aujourd'hui que nous vient le roman.

L'Angleterre a commencé, l'Espagne continue à nous initier à sa littérature contemporaine.

La preuve, c'est que j'ai sous les yeux une œuvre pleine d'intérêt de Gonzalès, *la Dame de nuit*, traduite par Charles Iryarte, l'heureux auteur des *Célébrités de la rue* et des *Cercles de Paris*.

La Dame de nuit n'est que la première pierre d'un édifice qui réunira tous les ouvrages méritants de la littérature espagnole.

La traduction remarquable de M. Iryarte mettra le public en goût. Voilà du bon libre-échange.

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 465. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 26 Novembre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



Dédaigné par MM. les directeurs pendant plus de vingt ans, Mermet conserva son chef-d'œuvre avec une persévérance sans égale.
Représenté pour la première fois en octobre 1864, on eût pu croire, sans l'indiscrétion de quelques amis, que *Roland à Roncevaux* n'était composé que de la veille.

ROLAND A RONCEVAUX, **en treize tableaux, plus un Prologue, — par A. GRÉVIN.**

MÉFIE-TOI DE LA PAYSE !!!

Toute la pièce est là, vous allez voir.

1er TABLEAU.

(*La scène se passe dans les Pyrénées.*)

Le ténor Warot, travesti en berger, prend la liberté de présenter au public l'épée de Roland, la fameuse Durandal, portant sur sa lame cette légende gravée en taille-douce :

Roland partant pour chercher noise aux Sarrasins d'Espagne, se présente incognito, sous prétexte qu'il pleut, au manoir d'une jeune personne nommée Alde la Belle.

Cette jeune personne se trouve être demandée en mariage par un certain Ganelon, homme perfide, mais qui ne lui plaît pas du tout.

— Soyez le bienvenu, dit Alde à Roland; je ne vous dis pas de vous asseoir, néanmoins je vais vous faire le récit de mes contrariétés.

— Tout de suite comme ça?

— Tout de suite comme ça.

Arrive Ganelon avec Turpin l'archevêque; mais au moment où ce dernier se dispose à donner aux époux la bénédiction nuptiale, Roland fait une scène, une vraie scène, casse le mariage, enlève la payse et passe les Pyrénées.

A Saragosse, Roland se rend directement chez l'émir de l'endroit, et lui présente de la part de Charlemagne un petit programme, ultimatum assez difficile à digérer.

L'émir se fâche, mais le perfide Ganelon qui avait suivi Roland avec cette idée fixe : « *Tu vas me l' payer* », fait signe à l'émir, lui insinue de tout accepter, et d'aller ensuite attendre Roland à Roncevaux.

— Vallon triste et sombre!

— Vallon sombre et triste!

Roland, croyant que tout allait pour le mieux, reprend tranquillement la route de Paris (bras dessus bras dessous avec Alde la Belle).

Arrivé à Roncevaux.....

— Vallon triste et sombre!

— Vallon sombre et triste!..... il s'aperçoit qu'il est cerné par cent mille Sarrasins!

— Il dégaîne?

— Évidemment..... mais jugez de sa surprise, au lieu de Durandal, sa fameuse épée, il ne dégaîne qu'un mauvais coupe-choux mal affûté. Le malheureux ne s'était pas assez méfié de la payse!!!

Quelques Fantaisies sur Roland,

2e TABLEAU.

Roland, *ce rude enfant de la Gaule, qui, chez les Saxons insoumis, de sa lance perçait jusqu'à trois ennemis qu'il emportait sur son épaule,* se présente au manoir d'Alde la belle,

qui s'empresse de lui offrir le cassis de l'hospitalité.



3e TABLEAU.

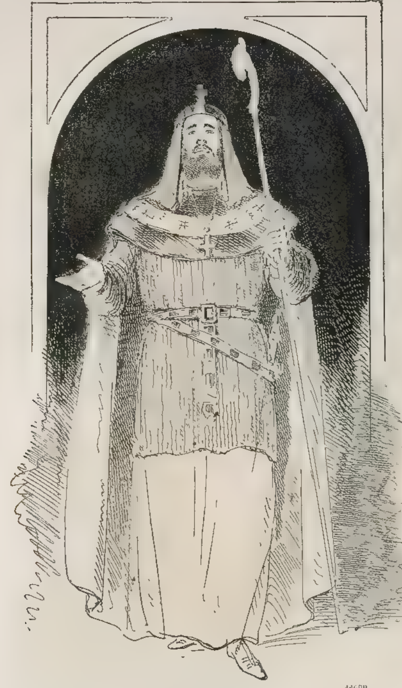
ALDE LA BELLE ET SAÏDA LA SARRASINE.

Une singulière ressemblance entre ces deux femmes fait que non-seulement elles peuvent se faire passer pour les deux sœurs, mais que tres-souvent, notamment au deuxième acte, on va jusqu'à les prendre l'une pour l'autre.

4e TABLEAU.

LE TRAITRE, L'INFAME, LE PERFIDE GANELON.

— On lui pince sa fiancée, et i' s' fâche; *en v'là un drôle de pistolet.*



22699

5e TABLEAU.
L'ARCHEVÊQUE TURPIN.
Une image de sainteté.



22700

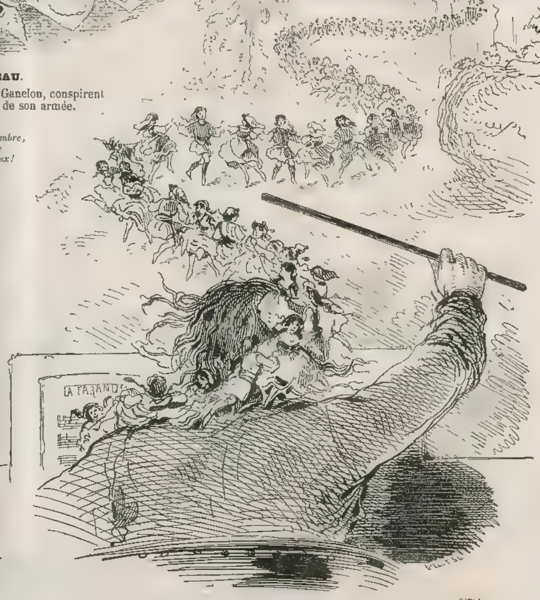
6e TABLEAU.
PETIT CANCAN SARRASIN. — LE PAS DES Z'HOURIS DANSÉ PAR DES RATS.
Trop de contre-basses à l'orchestre!



7e TABLEAU.
Les Sarrasins, excités par Ganelon, conspirent la perte de Roland et de son armée.

Roncevaux,
Vallon triste et sombre,
Prête ton ombre
A leurs tombeaux!

8e TABLEAU.
M. BONNESSEUR, L'AB-DEL-KADER DES SARRASINS.
De Roncevaux pour garder la mémoire,
Il faut un trophée à sa gloire,
A lui la Durandal!
(Pour remplacer son écumoire.)



22701

9e TABLEAU.
LA FARANDOLE.
Le théâtre représente les cheveux du chef d'orchestre, avec le vallon de Roncevaux dans le lointain.

(En avant la musique.)



10e TABLEAU.

Roland est cerné par cent mille Sarrasins; sa stupéfaction en s'apercevant que Durandal n'est plus qu'un choupe-choux mal affûté.

11e TABLEAU.

(CHŒUR DE GUERRIERS.) *Roland, Roland, sonne ton cor d'ivoire,*
Et Charles reviendra pour nous porter secours.
(ROLAND.) *Quelle honte m'est proposée!*
Ne plaise à Dieu qui fit ciel et rosée
Que pour des Sarrasins je sonne l'olifant!
(La fierté de Roland fait sa perte, voir le 12e tableau.)

LE TYRAN DU CORRIDOR B.

Le corridor est celui d'un ministère, et le tyran un garçon de bureau d'une cinquantaine d'années.

Ses bureaux, situés au dernier étage d'un des bâtiments de l'endroit, sont tenus avec une propreté rigoureuse; au point de vue de ses devoirs professionnels, Salomon ne laisse rien à désirer, mais il n'en est pas de même de son caractère pointu qui lui attire souvent des désagréments de la part de ses *subordonnés;* c'est ainsi qu'il appelle les employés placés au-dessus de ses ordres.

Il est dix heures et demie, Salomon est seul dans son *cabinet* où il fricote gravement son déjeuner.

— Viennent-ils tard! se dit-il en étalant un hareng-saur sur le gril, et puis ils se plaindront de n'avoir pas d'augmentations au mois de janvier! Ah! si j'étais seulement chef du personnel pendant vingt-quatre heures, je leur donne mon billet que j' te les mettrais joliment au pas.

— Fichtre! ça sent bon chez vous, dit le surnuméraire Michel en pénétrant dans le sanctuaire du garçon de bureau.

— Comme vous voyez, pas mal; et vous?

— Est-il friand, ce monsieur Salomon.

— En effet, je suis assez sur ma bouche.

— Je n'ai que deux sous de brie pour mon déjeuner, et encore il ne coule pas.

— A votre âge on n'a pas besoin de manger.

— Je me suis laissé dire le contraire.

— Pas par les savants toujours.

— Diable! il est moins le quart. Faut que j'aille me mettre à la besogne.

— J'y suis depuis huit heures, moi, et j'ai le double de votre âge.

— Vous êtes un Hercule, vous.

— Sûr et certain que je vaux encore mon prix.

— Quand vous aurez lu *notre* journal, vous nous le donnerez.

— Nécessairement.

Michel va s'installer devant sa table, et ses collègues commencent à arriver.

Chacun d'eux, en passant devant la loge du garçon de bureau, lui souhaite le bonjour poliment; Salomon répond toujours, mais ne commence jamais, à moins que ce ne soit pour rappeler à son devoir un employé distrait ou réfractaire.

— Bonjour, monsieur Salomon.

— Monsieur Picard, je suis bien votre serviteur.

— Ah! ah! nous nous offrons du hareng!

— A votre service.

— Merci.

(*Un commis d'ordre passe à son tour et se contente de s'écrier :*)

— Quelle puanteur ici!

(*Salomon dresse l'oreille et lance au manant un :*)

— Bonjour, monsieur Labobiche, — qui en dit plus qu'il n'est gros.

— Bonjour, Salomon, répond le commis.

— Bonjour, MÔSIEU Labobiche, répète avec affectation le garçon de bureau.

(*L'employé ne relève pas le mot et entre dans la salle.*)

— Le goujat! murmure Salomon; est-ce que je ne suis pas un *monsieur* comme lui?

(*Le sous-chef, attiré par l'odeur du hareng, vient d'un air inquiet soumettre quelques observations à l'irascible garçon de bureau.*)

— Salomon, vous devriez fermer votre porte au moins.

— Et pourquoi donc, monsieur Mélin?

— Mais pour empêcher les émanations de votre cuisine d'entrer dans mon cabinet.

— Rien de plus sain que ça.

— Je le veux bien, cependant...

— C'est le hareng qu'a fait les Hollandais c' qui sont.

— D'accord; cependant...

— J' suis ici depuis sept heures, moi, et faut pourtant que j' mange.

— On ne vous empêche pas de manger.

— Il ne manquerait plus que ça!

— On vous demande seulement de fermer votre porte.

— Pour que j' m'*esphixie*, bien obligé.

(*M. Mélin se le tient pour dit et se retire sous sa tente. — Les employés causent entre eux de leur tyran.*)

— Il est tannant, ce Salomon! s'écrie Labobiche; il faut toujours saluer monsieur, le premier.

— Il y tient, dit Michel.

— Soyons justes, ajoute Picard; il rend toujours le salut.

— Et le journal, où est-il?

— Salomon ne l'a pas encore fini.

— Ah ça! nous nous sommes donc abonnés pour lui!

— Dame! il a la peine de le monter.

— C'est son métier. Il faudra changer ces manières-là.

(*L'entrée de Salomon interrompt la conversation des employés; il apporte le journal et va se poser en point d'interrogation devant la table du surnuméraire.*)

— Monsieur Michel?

— Monsieur Salomon?



12e TABLEAU. (L'ACTION SE PASSE DERRIÈRE LE RIDEAU, PENDANT L'ENTR'ACTE.)

Affreux carnage!!! l'armée des Francs est taillée en pièces! Le chef des accessoires, aidé des machinistes, exécute avec les cadavres empaillés des soldats de Roland des raccourcis dignes... d'un meilleur sort. Roland, la main dans les cheveux, essaye de se faire la tête d'un désespéré, décidé à mourir comme un héros après s'être battu comme quatre.

— J'ai une lettre assez importante à écrire, et je tiens beaucoup à ce qu'elle ne contienne aucune faute.

— Voulez-vous que je vous fasse un brouillon?

(*Salomon sourit dédaigneusement.*)

— Il ne s'agit pas de cela; mais, mes études ayant été interrompues par suite d'événements politiques, je ne serais pas fâché de vous consulter sur une petite difficulté de la langue.

— Je vous écoute.

— Dit-on : *Qu'eu-t-est-ce?*

— Plaît-il?

— Je vous demande si l'on dit : *Qu'eu-t-est-ce* ou *quoi t'est-ce?*

— Je ne comprends pas.

(*Les employés dissimulent à grand'peine une forte envie de rire; Salomon lance sur eux un regard olympien et continue :*)

— Je sais bien que l'on peut dire l'un ou l'autre, mais j'ai des doutes.

— Eh bien, moi, je n'en ai pas, réplique Michel : on ne doit dire ni l'un ni l'autre.

— Comment! quand j'écris à ma femme : « Qu'eu-t-est-ce que cette conduite? » je fais une faute?

— Et si vous n'en faisiez qu'une encore!

— Alors c'est *quoi-t-est-ce?*

— Pas davantage.

(*Les rires éclatent sur toute la ligne et éteignent le feu des regards royés que le garçon de bureau lance à la ronde.*)

— Il suffit, messieurs, je me retire, honteux pour vous de votre conduite!

— *Qu'eu-t-est-ce* que cette colère? crie Labobiche.

— Salomon, à *quoi t'est-ce* que vous pensez? ajoute Picard.

(*Le linguiste referme la porte avec violence, et rentre dans sa niche en proie à un violent mécontentement. — Pendant la journée il se refuse à tout service, et laisse les employés de la salle n° 9 sans feu, sans eau et sans charcuterie.*)

— Il faut que cette insurrection soit réprimée, dit Labobiche; notre faiblesse a encouragé le drôle; qu'il passe sous le joug ou qu'il meure! Je commence les hostilités!

(*Le commis d'ordre entrebâille la porte et crie d'une voix ferme :*)

— Salomon!

(*L'écho seul lui répond :*)

— Salomon!

— Somon!

— Monmon!

(*Rien ne bouge. Labobiche se monte.*)

— Sapristi! Salomon! êtes-vous mort?

(*Alors une voix profonde se fait entendre.*)

— Je ne m'appelle pas Salomon!

— Elle est forte celle-là!

— Je me nomme *mosieu* Salomon, comme vous *mosieu* Labobiche!

— Assez de niaiseries! Nous ne sommes pas forcés de vous donner du monsieur.

— Apportez du bois.

— S'il vous plaît! vocifère le garçon de bureau.

— Non, du bois, tout court!

— En six traits, et plus vite que ça!

(*Toutes les portes du corridor B s'ouvrent à la fois, et c'est à qui enverra au malheureux Salomon les épithètes les plus saugrenues.*)

— Eh! conservateur du matériel!

— Jonathas! apporte du feu!

— Vieux machabée! nous sommes sans eau!

— Sire! venez vider le bain de pieds ou nous forçons votre palais!

— Entendez-vous, l'homme de peine?

(*Cette dernière insulte est si grave que l'ex-tyran tombe accablé sur son fauteuil de paille, et commence à comprendre que son règne est fini.*)

— Salomon, ici, tout de suite! répète Labobiche, ou je fais un rapport.

(*Devant cette menace le géant foudroyé se décide à obéir.*)

— Que désirent ces messieurs? demande-t-il d'une voix soumise.

— Du bois.

— De l'eau.

— Du feu.

— Du tabac.

— Une omelette.

— Deux sous de pain, un croûton et des serviettes.

— Et servez chaud tout ça!

— Veuillez me transmettre vos désirs par écrit, je ne m'y reconnaîtrai jamais.

— Ce sont des ordres, roi des Juifs, et non des suppliques! Allez, et souvenez-vous! A ce prix nous oublierons quelquefois, mais rarement, les tares de votre affreux caractère!

— Et surtout plus de cuisine dans votre niche.

— Ah! messieurs!...

— Mort aux harengs saurs!

— Plus d'ognons dans la soupe!

— Vous voulez donc ma fin prochaine? gémit le grand vaincu.

(*Le chœur lui répond :*)

— Oui! oui!

— Et je vous défends de m'envoyer un billet de faire part, ajoute Labobiche.

— De plus, dit Picard, si la bande de notre journal n'est pas intacte tous les matins, nous soumettrons l'affaire au ministre. Sortez maintenant dans le plus grand trouble, Salomon!

(*La fin de la journée qui vit ce 10 août administratif fut navrante pour le garçon de bureau découronné. —*



22704

13e ET DERNIER TABLEAU.

J' l'ai vu porter z'en terre,
Mironton, ton ton, mirontaine,
J' l'ai vu porter z'en terre,
Tout comme monsieur Malbrouck.

Soudain apparaît Charlemagne déguisé en soleil levant :

« Roland est mort!
Vive Roland!!! »
Et vive Mermet!!!!

Tous les employés défilèrent devant sa porte sans qu'un coup de chapeau, sans que le plus petit adieu lui fût adressé. — Labobiche le regarda en passant d'un air hautain.)

— Bonsoir, monsieur Labobiche, fit Salomon en s'inclinant respectueusement.

(*Oh! misère! Labobiche enfonça son chapeau sur ses yeux, fit sonner sa canne sur les carreaux, et ce fut tout. — Enfin, vint le tour du surnuméraire Michel; il s'arrêta devant la porte vitrée, et de sa voix la plus douce :*)

— Monsieur Salomon?...

(*Le cœur du garçon s'ouvrit à l'espérance; il y avait peut-être un bon Samaritain dans la bande.*)

— Monsieur Salomon?...

— Monsieur Michel?

— Vous aviez raison ce matin pour *qu'eu-t-est-ce* et *quoi t'est-ce;* les deux se disent.

— Vraiment?

— Oui, je viens de trouver ces expressions...

— Dans les dictionnaires?

— Non, dans une pétition adressée.

— Au ministre?

— Non, au fonctionnaire qui vous a remplacé dans vos fonctions d'homme de peine après votre promotion. La pétition émane d'un chiffonnier qui sollicite humblement les croûtes de pain et les vieux papiers. Vous voyez que c'est une autorité.

— Ah! monsieur Michel! vous aussi?

— Oui, César, et Brutus te salue!

(*Resté seul, Salomon se demanda s'il devait frapper un grand coup en donnant sa démission... Sa réponse fut un second hareng qu'il mit sur le feu pour son dîner.*)

Louis Leroy.

FANTASIAS.

Il y a des semaines comme cela

Depuis huit jours, nous nageons en plein dans l'invraisemblable, le fantasque, l'inouïsme.

C'est à ne plus savoir si l'on vit bien dans le Paris de 1864, au milieu de concitoyens jouissant de leurs facultés mentales — ou à peu près.

C'est à se demander si le 1er avril n'a pas été avancé par exception, et transporté par anticipation en novembre.

Premier phénomène.

Les journaux en ont fait avantageusement mention, comme disent les vendeurs de pommades en leur jargon.

Un mari, — le sieur X..., — ayant été entraîné, à la suite d'un dîner d'amis, à donner son cœur et sa foi à une petite dame de l'aimable société, n'a pu résister à l'idée d'avoir trompé sa femme.

Il s'est jeté dans la Seine et y a péri.

Age d'or, tu l'entends! Vous l'entendez, primitives vertus des époques envolées!

Il existe encore au second tiers de ce scélérat de dix-neuvième siècle de ces héroïsmes d'innocence conjugale.

Mais comme les loyers baisseraient vite, faute de locataires, si tous les Parisiens dans le même cas s'avisaient de recourir à un procédé de repentir aussi radical!

* * *

Second phénomène.

La mode des chiens panachés.

Ces dames ont imaginé à présent de teindre carlins ou bichons en lilas, en cerise, en orange.

Toutes sortes de couleurs ajoutées à trop d'autres!

C'est absurde donc de la prendre.

Mais gare aux quiproquos.

On se raconte déjà l'aventure pénible de mademoiselle X..., une Ninon de Lenclos, qui combat avec des réactifs la décoloration de sa propre chevelure.

Mademoiselle X... a adopté la toquade en vogue et maquille son chien.

Mais la malheureuse s'est hier trompée de fiole en faisant sa toilette et celle d'Azor.

De sorte que deux heures après, Azor était d'un blond cendré magnifique, et la chevelure de mademoiselle X... d'un vert d'émeraude!

Le doigt de la Providence!!!

***

Autre.

On causait de cette innovation grotesque chez une de ses sectaires.

— Ma foi, faisait celle-ci, c'est un travail que de teindre un chien comme cela.

— Le fait est, opina B..., le vaudevilliste, que cela doit vous prendre autant de temps que pour vous.

***

Mais ce n'est pas tout!

Je vous ai prévenus que nous rebondirions du Scylla de l'incroyable dans le Charybde du pharamineux.

Nous avions déjà eu les *mal peignées*, qui se laissaient pendre sur les yeux un tas de mèches qu'elles achetaient très-cher.

Maintenant c'est bien mieux.

On ne se peigne plus du tout dans un certain monde.

Le chic forcené consiste à marcher, les cheveux épars sur les épaules, comme Geneviève de Brabant quand elle fut rencontrée dans les bois, n'ayant que cela pour paletot.

N'était-ce pas assez d'avoir jeté son bonnet par dessus les moulins, sans abdiquer encore tout ce qui pouvait ressembler à une coiffure.

De loin, les excentriques qui s'affublent de la sorte rappellent vaguement la crinière des casques de cuirassiers.

— Mon chéri, disait hier une ex-écuyère de l'Hippodrome au peintre M..., je m'en vais me coiffer à la mode avec les cheveux tombants.

— Tu as raison, répliqua-t-il, ça te changera. Depuis le temps que tu te coiffes avec des cheveux tombés.

***

England for ever!

Si cela continue, nous n'aurons plus de littérature nationale.

La traduction nous tue.

C'est à présent non-seulement une pièce, mais une actrice anglaise qu'on va chercher à Londres.

L'actrice y remplit en ce moment avec un succès écrasant — c'est le mot — le rôle de *Mazeppa* traîné par un cheval fougueux.

Quel malheur qu'on n'ait pas pu engager Muller pour être pendu pendant cent représentations sur une scène quelconque.

***

Après l'Angleterre, l'Amérique.

Nous avons reçu cette semaine le premier numéro d'un nouveau journal illustré et transatlantique.

Chaque division du journal est séparée par une vignette en situation.

Par exemple, le feuilleton musical est orné d'une lyre.

Les faits-divers, d'un canard.

Mais le bouquet, le voici.

En haut de la liste des publications de mariage, on voit... quoi?

Une souricière!

***

X... tripote.

Voilà pour le solide.

Pour l'artistique, X... a la passion malheureuse de la musique.

Il fait des opéras secrets et des opérettes clandestines.

Bien entendu, nulle part on n'a voulu de ces partitions impossibles.

— Pauvre X..., faisait un agent de change, il n'a jamais été exécuté qu'à la Bourse!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Hostein, qui dirige le théâtre du Châtelet avec un soin et une intelligence dont M. d'Ennery n'a qu'à se louer, a voulu prouver une fois de plus qu'il n'est pas seulement un entrepreneur théâtral de la force de quinze féeries et de vingt pièces militaires, mais qu'il pouvait encore aspirer à l'honneur de faire partie de la société des auteurs dramatiques, dont M. de Saint-Georges est le président et le plus bel ornement.

Donc le directeur du théâtre du Châtelet est allé trouver M. de Chilly, qui a été un excellent pensionnaire de M. Hostein au temps où celui-ci dirigeait la scène de la Gaîté, et lui a dit à peu près ceci :

« Mon cher de Chilly, nous avons toujours eu des rapports fort agréables; j'ai été pour vous un bon directeur avant que vous ne fussiez devenu mon excellent confrère. Aussi je vous apporte un drame, oui, un drame en cinq actes.

— Ah bah! un drame! a dit le directeur de l'Ambigu; un drame de vous?

— Oui, il est de moi, sans être de moi; je l'ai découpé dans un roman anglais de miss Braddon qui a pour titre *les Réprouvés;* nous appellerons cela *l'Ouvrière de Londres;* vous connaissez mon théâtre; vous savez que mon traité avec les auteurs dramatiques me défend de jouer mes ouvrages chez moi, et cependant j'ai de l'ambition et des idées; de plus ma scène est trop grande pour le drame intime; j'ai joué le *Secret de Miss Aurore*, c'est vrai; et je me suis tiré d'affaire grâce aux spectres qui étaient la haute nouveauté du jour; mais en général il faut chez moi des décors, des ballets, des chevaux et du canon; il n'y a rien de tout cela dans *l'Ouvrière de Londres*, qui est un drame honnête sans grand *Tra la la;* vous avez un bon théâtre que vous dirigez très-intelligemment; vous n'avez pas habitué votre public aux grandes machines, et vous avez bien fait. Avec la mise en scène comme nous en faisons aujourd'hui, le jeu ne vaut pas la chandelle; nous dépensons pour monter une féerie ou une pièce militaire cinq cents francs par jour de plus que la recette. Il faut être Rothschild ou Pereire pour diriger un théâtre dans ces conditions; aussi je me suis empressé de m'annexer à la Compagnie nantaise, c'est elle que cela regarde maintenant. Le drame que je vous apporte est simple, touchant, émouvant; à vous qui n'aimez pas à dépenser de l'argent pour des décors, ce drame ira comme un gant; tout ce que je vous demande c'est un décor de gare de chemin de fer, et en cherchant bien nous le trouverons peut-être dans les magasins; pour le reste, rapportez-vous-en à ma vieille expérience. Depuis que je suis directeur j'ai refusé tant de pièces, que je connais mon métier comme personne. L'intrigue n'est pas bien neuve, mais c'est l'affaire de miss Braddon qui a écrit le roman. Le second acte se passe au bord de la mer... Vous avez bien une mer en magasin : quel directeur n'a pas une mer? Le troisième acte se passe dans un château... vous n'aurez que l'embarras du choix... les châteaux sont à un théâtre ce que le sel est à la cuisine, il en faut toujours et partout; nous avons donc tout ce qu'il nous faut. Résumons : une gare de chemin de fer, un château, une mer, un assassin, un bigame, une ouvrière et un suicide pour la fin. Croyez-vous au succès?

— J'y crois, cher confrère, a répondu M. de Chilly.

Et voilà comment le directeur de l'Ambigu a joué un drame très-intéressant du directeur du Châtelet, qui est bien homme à rendre la politesse à son confrère du boulevard Saint-Martin.

Madame Marie-Laurent est assurément la comédienne la plus nerveuse de ce temps; elle domine les masses et force l'orchestre de l'applaudir; Clément Just est un acteur de talent, qui a commencé par marcher dans les vieux souliers de Paulin Ménier et qui a maintenant un tottier à lui; c'est un artiste chercheur, observateur; Paul Boudois est charmant. Une ancienne célébrité du boulevard, Clarisse Miroy, est revenue à son public après un court séjour aux Bouffes-Parisiens, où elle n'avait que faire. La sympathique Marie de *la Grâce de Dieu* tient chez M. de Chilly l'emploi des gouvernantes anglaises avec talent et esprit.

Le temps change, et les comédiennes aussi. Bouffé, l'excellent Bouffé, le Pauvre Jacques, qui a fait pleurer et rire tant de fois, a fait ses adieux au public dans une représentation que l'Opéra a donnée à son bénéfice. On dit que le cher artiste a encaissé une vingtaine de mille francs dont il avait le plus grand besoin. Fatigué par l'âge et le travail, Bouffé a renoncé depuis longtemps au théâtre; il ne revient qu'à de longs intervalles, quand il ne peut pas faire autrement, et il nous rapporte chaque fois ce talent si fin que l'âge n'a pas pu entamer.

Qu'y a-t-il de neuf dans nos théâtres lyriques? La Patti, la Patti et toujours la Patti; cette adorable enfant, cette charmante femme épuise les éloges et a tous les succès. Que de grâce et de charme, quelle voix et quelle intuition de son art; je n'ose pas parler d'elle dans les quelques lignes qui me restent encore.

A un autre pour le théâtre Italien.

Avant de signer, je recommande à nos lecteurs un nouveau journal qui vient de paraître; il s'appelle *le Club*, et se dit avec raison le journal des gens du monde. Ses premiers numéros ont été enlevés des kiosques et chez les libraires en peu d'heures; le succès a dépassé toutes les prévisions et nécessité des tirages supplémentaires. Les meilleurs et plus aimés des rédacteurs ont concouru à la fondation de cette heureuse feuille, dont la direction est confiée à M. Aurélien Scholl, qui — soit dit en passant, — vient d'écrire une très-remarquable préface à un livre fort intéressant qui a pour titre : *Bivouacs de Vera-Cruz à Mexico*, par un zouave.

Albert Wolff.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 466. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 3 Décembre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

CROQUIS D'HIVER, — par H. Daumier.



Un coup de vent non prédit par Mathieu (de la Drôme)



— Encore complet!... je crois qu'ils le font exprès!

CROQUIS D'HIVER, — par H. Daumier.



— Et dire qu'il y a des gens qui voyagent pour leur plaisir pendant l'hiver!


22707



Comme quoi la propreté elle-même peut avoir ses inconvénients.

22708

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22709

— Le soleil peut avoir des taches; la tenue d'un grenadier français doit être immaculée..... retournez changer de culotte.



22710

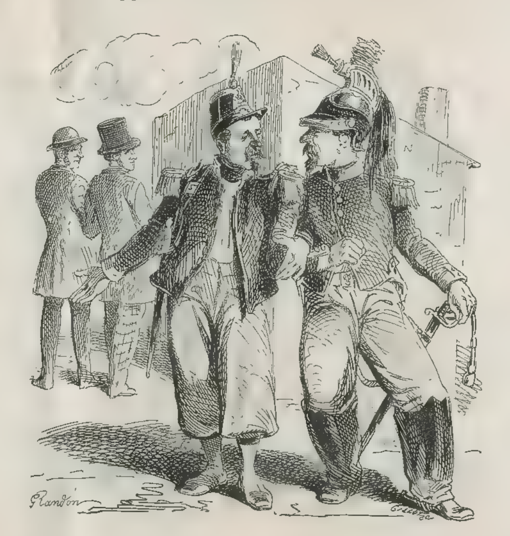
— Un régiment qui aurait rien que des chefs de files comme ces dames, c'est moi qui m'y rengagerais tout de suite, et à perpétuité!

— Et moi donc! que je leur demanderais même la faveur de fricoter-z-avec elles ma prime de rengagement.



22711

— Portez-en pour deux sous à cette demoiselle, et dites-lui que c'est de la part d'un militaire qu'il est susceptible de faire bien d'autres sacrifices... dont il sollicite l'honneur de lui en donner le détail... en personne... Allez, et tâchez moyen qu'elle s'aperçoive que c'est moi.



22712

— Ces civils... à quoi ça peut-il être bon?... ça ne sait pas seulement marcher au pas!

— C'est dégoûtant... parole d'honneur.

NOUS AVONS UN CABINET DE BAIN CHEZ NOUS.

Vraiment?

Je vous le montrerai quand vous viendrez à la n.

Ce doit être bien commode.

Vous comprenez, nous n'avons plus à sortir, à nous er au froid ; chez nous, à deux pas de la cheminée, prenons notre bain tranquillement.

— Je vous envie.

— Oh! il y a de quoi.

— M. Verdelet doit toujours être dans l'eau?

— Il n'en use pas encore autant que moi.

— Tiens, pourquoi?

— Vous savez, des idées d'homme.

— Adieu, chère madame, je vous quitte pour aller tout bêtement aux bains Vigier.

— Ah! je vous plains.

— Que voulez-vous! à la guerre comme à la guerre.

Ce bout de conversation devra laisser entrevoir au lecteur intelligent que M. Verdelet n'est pas aussi enthousiaste que sa femme de son cabinet de bain; son esprit routinier a peine à se faire aux améliorations que madame Verdelet introduit incessamment dans leur intérieur.

Le cabinet de bain, dernière innovation, dernière victoire remportée par l'épouse sur l'époux, n'excite chez ce dernier qu'une admiration factice, voisine même du dénigrement.

— Tu ne te décideras donc jamais à te baigner? lui demande un jour madame Verdelet.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22713

— Regarde donc, derrière la vitre, ce vieux Chinois... faut croire qu'il nous reconnaît, puisqu'il nous salue.
— Merci! ce n'est pas moi qui le saluerai, ni lui ni quiconque se serait permis de venir mécaniser le sol de ma patrie.



22714

— Qu'est-ce que c'est?... il me semble qu'on se permet des observations, au rez-de-chaussée?



22715

— Pardon, brigadier, si c'était un effet de votre complaisance de nous dire ce que c'est qu'une épopée?
— Une épopée?... parbleu! une épopée... c'est un terme technique... dont l'étrymologie dérive du hébreu... d'abord, connaissez-vous le hébreu?... non, eh bien, alors, pourquoi vous permettez-vous de m'interloquer pour des choses dont vous n'êtes pas susceptible de comprendre?



22716

LE CANTINIER.

— Bon! voilà encore l'adjudant en train de *raser* ma pauvre femme.
— Même qu'on peut dire qu'il la *rase* d'assez près.

— Si, à l'instant même.

— A la bonne heure! tu deviens gentil.

— Je prends mon chapeau, ma canne, et j'y cours.

Madame Verdelet fronce les sourcils.

— Tu me ferais cette injure d'aller prendre ailleurs le bain que je puis te préparer ici?

— Puisque je m'en méfie.

— Victor, si tu faisais cela, je ne te le pardonnerais jamais, tu m'entends.

— Mais c'est de la tyrannie.

— Je vous conseille de vous plaindre! je ne pense qu'à votre bonheur, et vous ne vous plaisez qu'à me contrarier.

— Mon Dieu, si tu y tiens, je le veux bien, prépare ton système.

— Tout est prêt : nous avons mis le pot-au-feu aujourd'hui, l'eau du réservoir doit être bouillante; dans un instant, M. Victor sera au bain-marie.

M. Victor se résigne et, en attendant son infusion, termine la lecture des annonces de son journal.

Sa femme vient l'arracher aux douceurs de la *Be-zine Collas* et de l'*Eau écarlate*.

— Le bain est déjà prêt?

— Non, mon ami, pas encore. Viens nous aider un peu; nous ne sommes pas assez fortes, Marie et moi, pour mettre la baignoire en place.

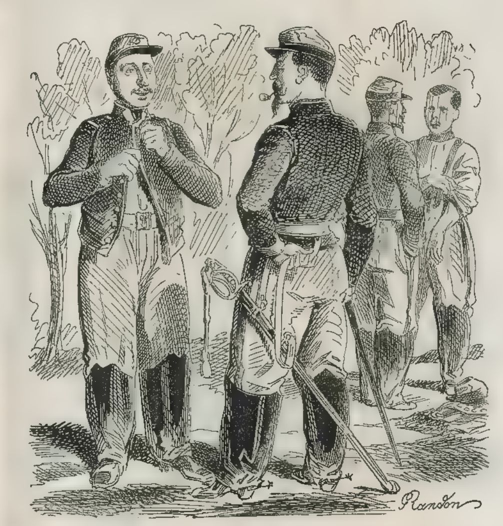
— Pourquoi ne la laisses-tu pas à poste fixe.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22717

— M'offrir une mèche de sa crinière! en voilà un drôle de souvenir!
— Ingrate! sachez donc que si j'avais voulu en accorder seulement un crin à toutes celles qui m'ont offert leur cœur, il y a longtemps que mon casque serait aussi chauve que celui d'un prussien.



22718

— Le fait est que je ne sais seulement pas pourquoi je vais me battre.
— Ni l'autre non plus, naturellement; mais ça ne fait rien, entre troupiers c'est un détail; il n'y a que des clampins, des vilains soldats qui marchandent à un camarade le plaisir de s'aligner-z-avec lui.

— Elle tient trop de place; on ne pourrait plus se bouger dans le cabinet.

— Allons!

Après une gymnastique assez laborieuse, la baignoire est installée, et madame Verdelet ouvre le robinet d'eau chaude d'un air triomphant.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie le baigneur en voyant un liquide roussâtre tomber dans la piscine.

— Ne fais pas attention.

— Comment que je ne fasse pas attention?

— Le réservoir est resté vide pendant quelque temps et la rouille s'y est mise.

— C'est que ton bain ne me paraît pas propre du tout.

— Plains-toi donc, il sera ferrugineux.

— Ferrugineux tant que tu voudras, je le préférerais moins fortifiant et plus clair.

— Tu n'es jamais content.

— Il n'y a pas de ça aux bains Vigier.

— Victor, si tu me parles encore du bain Vigier, je me fâche sérieusement. Voyons, deshabille-toi.

M. Verdelet quitte ses vêtements et revêt chastement une longue chemise de nuit.

— Allons, lui dit sa femme, fourre-toi dans l'eau, tu vas voir comme c'est bon.

L'époux prend son parti en brave et se plonge les yeux fermés dans son eau ferrée.

— Dis donc, Eugénie.

— Quoi?

— Il n'est pas assez chaud, ton bain.

— Quelle plaisanterie!

— Quand je te le dis.

— Mais c'est tout au plus si je peux y tenir la main.

— Va chercher le thermomètre.

Le petit instrument marque à grand'peine vingt-cinq degrés.

— Eh ben, est-ce assez?

— Certainement, c'est assez.

— Comment! vingt-cinq degrés.

— Les bains froids sont chauds à cette température.

— Mais les bains chauds sont froids quand ils n'ont pas plus de degrés que cela.

— Pourtant, à la main...

— Aux bains Vigier...

— Victor!...

— Je vais essayer de le réchauffer.

La soupape est levée et laisse échapper de l'eau; le robinet d'eau chaude fonctionne à son tour.

Le baigneur pousse un cri.

— Oh! Eugénie!...

— Qu'y a-t-il encore?

— L'eau du robinet est glacée.

— Un peu de patience; celle qui coule s'est refroidie dans les tuyaux.

— Je te dis qu'elle devient de plus en plus froide.

— C'est impossible.

— Mets ta main plutôt.

— En effet... voilà qui est singulier...

— Je ne sais pas si c'est singulier, mais j'affirme que c'est joliment froid.

Madame Verdelet pousse un cri à son tour.

— Ah! j'y suis.

— Eh! bien?

— Le réservoir se sera rempli. C'est ennuyeux, ordinairement l'eau ne vient que le soir.

— Eugénie, je grelotte. Va me chercher le peignoir.

Nouvelle exclamation poussée encore par madame Verdelet.

— L'eau coule partout!

— C'est ma foi, vrai. Le siphon n'est donc pas ouvert?

— Il se sera refermé tout seul.

— Marie! Marie! vite, une éponge! des torchons! vite, vite!

— Donne-moi mon peignoir auparavant.

— Il s'agit bien de votre peignoir! est-ce que vous ne voyez pas l'eau qui court sous tous les meubles?

— Sapristi! que je suis donc fâché!

— De l'accident?

— Non, de n'avoir pas été aux bains Vigier.

— Victor, vous n'êtes qu'un ingrat.

— Et un ingrat gelé surtout.

A grand renfort d'éponges, de torchons et de cuvettes on parvient à arrêter l'inondation; mais le mal qu'elle a fait ne laisse pas que d'être considérable et la bonne ménagère constate avec douleur ses ravages.

— Ah! mon pauvre tapis!

— Eugénie!

— Et mes peaux de renard!

— Eugénie!

— Ma descente de lit ressemble à une lavette.

— Eugénie!

— Quoi?

— Mon peignoir, je t'en supplie.

— Vous ne pensez qu'à vous.

— A qui, diable! veux-tu que je pense dans ce moment-ci?

— Vous ne voyez donc pas les dégâts que vous avez causés?

— Bon! c'est moi à présent.

— Sans doute, vous êtes si lourd! Vous aurez forcé le fond de la baignoire, qui, à son tour, aura pesé sur le siphon.

— Il fallait me laisser aller aux bains Vigier.

— Vous ne savez me dire que des choses désagréables.

— Mon peignoir! mon peignoir! je grelotte dans ton eau sale.

Madame Verdelet se décide à apporter le linge.

— Voyons, dépêchez-vous, il ne sera plus chaud.

— Je ne peux pas retirer cette bête de chemise, on dirait qu'elle est collée sur ma peau... Ah! ce n'est pas malheureux. Il est joli, ton peignoir! c'est à croire qu'il t'a servi à éponger le parquet. Ah! si mes rhumatismes ne profitent pas de l'occasion pour revenir, ils seront joliment maladroits!

Le malheureux transi va s'accroupir devant le feu.

— Quel est ce bruit que vous faites? lui demande sa femme.

— Ne fais pas attention, répond la victime résignée, ce sont mes dents qui claquent.

— Dépêchez-vous de vous réchauffer.

— J'y fais mon possible.

— Quand vous aurez fini de vous prélasser devant le feu, je vous donnerai quelque chose à faire.

— Voudrais-tu me condamner à un second bain?

— Mauvais plaisant.

— De quoi s'agit-il alors?

— D'aider Marie.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22719

— Ah! vous êtes dé Condé-sur-Vire?... moi zé suis dé Pézénas... ça résulte qué nous né sommés pas tout à fait payss, mais c'est comme si nous en étionss, vu que l'amour il est comme l'élétricité, qu'il rapproce les distances.



22720

— Mademoiselle Françoise est occupée; que lui voulez-vous?
— Oh! rien... ze venais seulement... en passant... m'informer de sa santé... qu'il m'avait paru sancelante la dernière fois que z'eus l'honneur de la rencontrer.

— A mettre le couvert? Volontiers, j'ai une faim de loup.

— Il s'agit bien de cela! Il faut vider la baignoire avant de dîner.

— Rien de plus simple, ouvre la soupape.

— Et le siphon? Vous oubliez donc qu'il est fermé?

— Satané Siphon!

— Êtes-vous prêt?

— Hélas!... comment allons-nous vider cette baignoire?

— Avec le pot à l'eau.

— Laissez-moi prendre le seau.

— Pour inonder tout encore.

— Mais avec ton pot nous en aurons pour trois heures.

— Au moins ce sera fait proprement.

Il est huit heures et quart quand les époux se mettent à table. M. Verdelet dévore tout ce que sa femme lui présente avec un appétit de dogue.

— Vois-tu, Victor, comme c'est bon de pouvoir se mettre à table en sortant de l'eau.

— Oui... en sortant de l'eau.

— Sois franc, regrettes-tu maintenant tes bains Vigier?

— Oh! non!

— J'en étais sûre; tu verras, à l'avenir, tu ne pourras plus prendre de bain ailleurs que chez toi. D'abord je divorce si tu fais une infidélité à ma baignoire.

— Eugénie.

— Victor.

— Sais-tu combien de temps un homme peut vivre sans se baigner?

— Ma foi, non.

— Je le regrette pour toi.

— Pourquoi?

— Parce que tu aurais su au juste l'époque de ton veuvage.

Louis Leroy.

SCÈNES PARISIENNES.

Nous empruntons l'article suivant à l'*Almanach comique* pour 1865, spirituel petit volume qui justifie parfaitement son titre.

LA BONNE AVENTURE, O GAI!

(*Un cercle nombreux entoure, sur le boulevard Mont-Parnasse, un individu vêtu de jaune et coiffé d'un feutre gris, sur lequel se balance un papillon de papier planté au bout d'un fil de fer.*)

Le pître avec émotion débite son boniment à la société.

— ... Si bien qu'un jour, papa me dit comme ça : Bêtinet, tu vas t'en aller à Paris, parce que je ne veux pas que tu fasses comme moi, et que tu restes garçon. Tu vas aller à Paris, où tu trouveras à te marier. — Bon, papa!... Me voilà parti avec sa benédiction, enveloppé dans un cornet de papier... J'arrive à Paris par la rue Mouffetard...

(*A cet endroit du récit du pître, que l'aimable assistance boit avec recueillement, un monsieur vêtu d'un paletot, coiffé d'un chapeau noir et tenant une canne à la main, fend la foule et s'avance au milieu du cercle.*)

LE PÎTRE. — Oh! la! la!... Le patron.

(*Il fait mine de se sauver.*)

LE PATRON, *le retenant par le bras.* — Où vas-tu, vaurien?

(*Il lui applique un soufflet simulé.*)

LE PÎTRE. — Hi! hi! hi!... Vous m'avez lézardé le plafond. (*On rit.*)

LE PATRON. — Ah, c'est comme cela que tu t'attardes sur les places publiques, quand nous avons à la maison la clientèle qui s'impatiente!

LE PÎTRE. — C'est pas vrai... Il n'est venu depuis hier que le portier, qui est monté onze fois pour réclamer les trente-sept termes que vous lui devez.

LE PATRON. — Comment trente-sept termes!... maroufle.

(*Il lui donne un soufflet.*)

LE PÎTRE. — Une bonne place que j'ai là!... Le patron a toujours la main ouverte.

LE PATRON. — Plaît-il, drôle?

LE PÎTRE. — Merci!... Si vous trouvez ça drôle, je ne suis pas de votre avis. (*On rit.*)

LE PATRON. — Assez causé!

LE PÎTRE. — Je ne cause pas. Je me parle à moi-même.

LE PATRON. — Encore!

LE PÎTRE. — Ne bougez pas! ne bougez pas! (*Il feint de lui attraper une mouche sur le nez. L'auditoire se tord dans des convulsions de joie.*)

LE PATRON *prenant tout à coup l'air digne d'un docteur en droit et saluant avec componction.* — Tenez, mesdames et messieurs, trêve de plaisanteries.... Ce que nous en avons fait jusqu'à présent, c'était pour rassembler autour de nous une belle société comme celle dont nous avons l'honneur de nous trouver environné de part et d'autre...

(*Il sourit à droite et à gauche.*)

Tenez, mesdames et messieurs, je suis moralement convaincu qu'en me voyant, beaucoup d'entre vous ont déja formé des *hypothèques* téméraires sur mon compte... Car, messieurs, on empêcherait plutôt la terre de tourner que les langues de parler.

(*Sensation, surtout parmi l'élément féminin.*)

Les uns se sont dit : C'est un charlatan... Les autres : C'est un paillasse!... Quelques personnes, plus portées à la bienveillance, se sont contentées de dire : C'est un malheureux qui vient recourir à la bienfaisance en montrant quelque animal *redressé*, quelque chien savant!... Non, messieurs, je ne vends rien, je ne montre rien (*se frappant la poitrine avec émotion*), et, Dieu merci! je n'en suis pas encore réduit à demander mon pain.

Albert de Paris est trop fier pour cela, Albert de Paris n'a pas le caractère *entiché* d'assez d'indélicatesse pour s'abaisser jusqu'à vivre aux dépens de tout un chacun.

Tenez, mesdames et messieurs, je ne suis pas un inconnu.

Il y a quinze ans que je pratique les sciences telles que *magnétisse*, *négromancie*, somnambulisme... Je suis le même dont les papiers publics ils ont fait avantageusement mention, le même qu'il a été admis à donner des séances devant l'Académie de Belgique, *d'Hollande*, de Savoie et de Maroc.

(*Un léger frisson parcourt l'assemblée.*)

Mesdames et messieurs,

Chez moi, dans mon cabinet de consultations, je ne donne jamais de séance à moins de *cinque* francs.

Mais ici, pour me faire connaître, à titre d'échantillon, et afin que le nom d'Albert de Paris se propage dans votre quartier, j'ai résolu de donner une *espécimen* de mon savoir.

Affaires d'intérêt, affaires de cœur, si vous attendez

CROQUIS, — par DENOUE.



22721

— Est-ce que tu n'es pas comme moi, Elphège? il y a des moments où je voudrais m'en aller dans les étoiles!
— Mais, ma bonne amie, c'est complétement insensé ce que tu dis-là!... M. Gay-Lussac n'a jamais pu s'élever seulement à sept mille mètres au-dessus du niveau de la mer; et c'était cependant un homme très-fort, M. Gay-Lussac, ma bonne amie!



22722

— Maintenant que nous voilà bien seuls, et dans un endroit écarté de toute espèce d'habitation, vous allez me dire, Freluquet, ce que c'est que ces trente-deux portraits de créatures que j'ai trouvés hier dans votre secrétaire!

une lettre, si vous attendez de l'argent; objets perdus, fût-ce depuis un espace de temps *indélébile*, si vous aurez un bon numéro, à quel âge vous vous marierez, bref, tout ce qui peut vous préoccuper, tout le passé, le présent et l'avenir, Albert de Paris ici présent vous le dira, sans omettre un détail *technique* et comme s'il avait vécu à vos côtés depuis que la Providence s'est complu à vous placer sur la surface du globe.

Mais, me direz-vous, sans doute, si vous avez tous les talents que vous vous en parez, vous allez nous prendre des prix *nébuleux*.

Non, mesdames! Non, messieurs!

(*Mouvement de satisfaction.*)

Je vous le réitère, ce n'est qu'un *espécimen*, à seule fin de me faire connaître... Je dépose, si je dis quelque chose contre la vérité, cent francs au profit des pauvres de l'arrondissement... cent francs.

Mais si, contents et satisfaits, vous proclamez après m'avoir consulté le mérite qui compose mes exercices, si vous reconnaissez que vous avez *réillement* eu affaire à un homme *sciencé*, alors vous ne regretterez pas la bagatelle de dix centimes, deux sous, que je vais demander à chaque personne qui me prendra une carte.

Les premières cartes prises seront les premières servies...

Haut les mains!... Lorsque l'âme vous battra dans l'estomac vous vous souviendrez d'Albert de Paris!!!...

(*Le public idolâtre se précipite avec voracité sur les cartes que lui tend Albert de Paris, et verse ses cuivres dans son sein. Les deux sous se succèdent avec rapidité. Albert de Paris emmène en dehors du cercle la première personne qui a pris une carte.*)

— Mon enfant (*c'est à une cuisinière qu'il s'adresse*), vous n'avez pas toujours mangé votre pain sous le même toit.

Vous avez des ennemis, mais, Dieu merci, vous avez des amis aussi.

Il y a en ce moment une chose qui vous préoccupe. Vous ne réussirez pas sans peine, mais vous réussirez.

Votre naturel est porté à la confiance. Prenez garde, vous avez fait des ingrats et vous en ferez encore.

Si vous voulez le grand jeu, allez m'attendre chez le liquoriste en face et remettez-moi quarante sous.

La cuisinière ne coupant pas dans les deux francs, Albert de Paris passe à un caporal.

— Mon enfant, vous n'avez pas toujours mangé votre pain sous le même toit.

Vous avez des ennemis, mais, Dieu merci, vous avez des amis aussi.

Il y a en ce moment...

..... Mais vous réussirez...

. . . .

Votre naturel est porté à la confiance...

Des ingrats...

Si vous voulez le grand jeu, allez m'attendre chez le liquoriste en face, et remettez-moi quarante sous.

Le caporal étant réfractaire, il passe à un allumeur de gaz :

— Mon enfant, vous n'avez pas toujours...

. . . .

...., et remettez-moi quarante sous!....

Ce genre de divertissement se prolonge sans variante pendant trois quarts d'heure, après quoi, la dernière carte ayant été appelée, le pître et le patron procèdent au réemballage de l'établissement.

LE PÎTRE. — Combien que t'as fait?

LE PATRON. — Six cinquante.

LE PÎTRE. — Tu n'as donc pas pu allumer personne pour le grand jeu?

LE PATRON. — Ils n'étaient pas en voix. Impossible de chanter.

LE PÎTRE. — Faut-il tout de même qu'ils soient crétins! Quand je pense que depuis cinq ans que tu leur répètes la même chose...

LE PATRON *beau de solennité*. — On a bien représenté trois cents fois de suite *le Pied de mouton*. Eh bien, vois-tu, Ugène, l'explication des cartes c'est *le Pied de mouton* de l'espérance.

LE PÎTRE. — Assurée avec la bêtise.

PIERRE VÉRON.

LA PARTITION DU REFUSÉ.

M. Boniface Dubémol a été à Rome pour composer un opéra qu'il aurait pu tout aussi bien faire à Batignolles ou à Boulogne-sur-Seine.

Seulement il a eu l'avantage d'attraper les fièvres qui lui ont fait garder le lit pendant trois mois.

Après avoir travaillé avec ardeur dans la ville Éternelle, il en revient avec une belle collection de morceaux de musique.

Il s'est empressé de concourir pour avoir un ouvrage joué au Théâtre-Lyrique.

Il fait des vœux pour que ses nombreux travaux soient couronnés de succès.

Au concours, sa partition n'a pas été choisie; elle est cependant bonne, mais il y en a d'autres qui sont déclarées meilleures que la sienne.

— Hélas! s'écria-t-il avec désespoir, si tous les chemins mènent à Rome, en quittant Rome toutes les routes ne conduisent pas à un théâtre de musique!

***

Puis Dubémol se mit à réfléchir à sa fâcheuse position.

— Me voilà, se dit-il, avec une pièce en trois actes sur les bras. Je n'ai absolument que cela pour vivre et quelques leçons de piano à deux francs le cachet que je donne en ville.

Il m'est impossible de payer mes créanciers avec des fragments de ma partition.

Les fournisseurs ne se payent pas avec des notes, ils en présentent, mais ils n'en acceptent pas.

Puisque mon ouvrage n'est pas joué au Théâtre-Lyrique, il m'est peu donné d'espérer qu'il sera représenté à l'Opéra-Comique.

Ah! il me vient une idée. Je vais diviser ma partition en trois parties pour en faire trois opérettes que je présenterai au théâtre des Folies-Marigny. Ces trois opérettes me feront vivre pendant quelques mois.

***

Dubémol rentra chez lui en toute hâte, et passa plusieurs semaines à diviser son opéra et à faire les raccords nécessités par cette scission.

Puis il se rendit au théâtre des Folies-Marigny.

— Ma foi, se dit-il, j'aime autant être joué dans ce petit théâtre que pas du tout. Je suis curieux de savoir l'effet que produira ma musique sur le public.

Le directeur prit connaissance de son œuvre, et lui rit au nez.

— Je vois, lui dit-il, qu'il faut vingt violons, quatre contre-basses, six violoncelles, et le reste à l'avenant. Je ne puis mettre à votre disposition que trois violons et un piano.

— Vous ne voulez pas ajouter dix-sept violons?

— Merci, je serais obligé de les installer aux fauteuils d'orchestre, et je n'aurais plus de place pour le public : mon théâtre n'est pas grand.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

— Retranchez des instruments.

— Je ne le puis, ma musique perdrait tout son charme.

— Ensuite, elle est trop sérieuse pour mon théâtre.

***

Boniface Dubémol rentra chez lui de plus en plus désespéré.

— Personne n'entendra donc ma musique, murmura-t-il, si on ne m'accorde pas d'audition; je ne pourrai jamais me faire connaître.

Tout à coup il bondit sur son fauteuil, une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit.

— Je connais madame Duroseau, dit-il, elle a l'intention de représenter cet hiver une comédie de société. Je vais lui proposer mon opéra; on l'exécutera au piano, mais tant pis. Madame Duroseau connaît quelques chroniqueurs, on parlera de moi dans les journaux.

Dubémol courut faire sa proposition : elle fut acceptée.

Mais au moment de jouer la pièce, le premier ténor attrapa une pleurésie, et pas moyen de le suppléer.

L'opéra de Dubémol fut remplacé par un proverbe de Méry.

A. Marsy.

FANTASIAS.

Nous devenons d'un méthodisme!... mais d'un méthodisme!...

Nous organisons nos plaisirs comme une société en commandite. Nous tenons des livres pour nos distractions comme pour nos négoces.

Ne voilà-t-il pas que la mode, — à ce qui se répète dans tous les journaux, — a adopté l'usage de demander maintenant aux personnes qu'on désire inviter dans le cours de l'hiver, la liste exacte de leur famille, avec nombre de têtes, âge et tout le reste.

Ceux qui ont imaginé cette mauvaise plaisanterie assurent que la mesure n'a d'autre but que d'éviter toute espèce d'oubli. Toutefois la vérité est qu'on désire se renseigner afin de ne pas inviter des inutiles; c'est-à-dire des matrones qui ne dansent plus, ou des jouvenceaux qui ne dansent pas.

Nous applaudirions si l'innovation devait nous délivrer de ces salons qui font, pour les tapisseries, une si féroce concurrence aux Gobelins.

Mais.....

Il ne faudrait pas s'imaginer, du reste, que le système d'annotations individuelles soit complétement inédit.

J'ai connu jadis une dame très-avare qui avait pressenti et devancé cette réforme.

Elle avait, en effet, rédigé elle-même un petit calepin qu'on trouva, après son décès, dans ses paperasses, et que son neveu, mien ami, a conservé à titre de curiosité.

La brave dame avait intitulé cela : *Le Carnet des invités.*

Chacune des personnes qui étaient venues, ne fût-ce qu'une fois, chez elle, avait sa page et son dossier d'observation.

Rien n'était plus étrangement plaisant et philosophique en ses enseignements que ce défilé.

On y lisait, par exemple :

M. DE B....— Fourchette terrible. Redemande deux fois de toutes les primeurs, ce qui peut mettre dans l'embarras, quand on n'en a acheté qu'une quantité restreinte. Ne l'inviter qu'en été, quand les asperges et les petits pois sont à quarante sous.

MADAME A....— Toilettes écrasantes. Impossible d'être remarquée à côté d'elle. Se refroidir peu à peu et arriver à l'éloigner tout à fait.

MADEMOISELLE C.... — Trop jeune et trop jolie. Toutes les femmes sont ternes auprès de ses seize ans et de sa fraîcheur insolente. Même observation et même conclusion que pour la précédente.

LE PETIT VICOMTE DE M....— Bon danseur, jolie tenue, pas de conversation. Excellent pour le cotillon. L'inviter à tous les bals.

MONSIEUR H....— De l'esprit, mais fait des calembours. A recevoir en petit comité.

MONSIEUR H.... — Polkeur remarquable; mais a toujours des gants nettoyés qui empestent la benzine. Ne l'inviter que pour les simples soirées où ses gants n'ont pas le temps de s'échauffer.

MADEMOISELLE U ...— Fait danser; mais absorbe tant de sirops, qu'il y aurait peut-être économie à louer une pianiste à la nuit. L'étudier........

La place me manquant, j'abrége les extraits du *Carnet des invités*, mais ils suffisent pour prouver que la tante de mon ami était une forte femme.

***

Vous connaissez bien X...?

Le plus jaloux, le plus méchant, le plus injurieux des hommes de lettres passés, présents et futurs.

X... qui ne sait que déclamer des apostrophes bilieuses.

Un de ses confrères l'a défini, l'autre jour, en trois mots.

— X..., a-t-il dit, c'est une plume qui crache.

***

C'était sur l'Esplanade des Invalides.

Lui et elle se querellaient.

— Comme çà, glapissait-elle, tu ne veux plus avoir soin de ta toilette.

— Des bêtises, répondait-il.

— Au moins achète-toi un autre œil de verre. C'est pas du luxe ça.

— Pas besoin. Je veux être aimé pour moi-même.

***

M. Capefigue poursuit son travail.

On sait que ce littérateur a uniquement voué ses veilles, depuis nombre d'années, à publier de petits bouquins dans lesquels il raconte toutes les intrigues galantes des rois de France.

On annonce encore en ce moment même *la Vie amoureuse de Henri IV* ou quelque chose d'approchant.

Quelqu'un rencontre l'autre jour ledit lettré.

— Ah! çà, mon cher, lui dit le quelqu'un, prenez garde.

— A quoi?

— Si vous continuez à traiter toujours ces sujets-là vous finirez par ne plus pouvoir écrire que de la main gauche.

Pierre Véron.

Avez-vous besoin d'argent? Sous ce titre original, notre collaborateur Pierre Véron publie un livre qui est appelé à un succès assuré. C'est la plus actuelle, la plus palpitante des questions, traitée avec une verve et une philosophie humoristiques qui ne se démentent pas. *Avez-vous besoin d'argent?* aura autant d'éditions que *Paris s'amuse*, *Maison Amour* et toutes les autres œuvres du même auteur. Nous en rendrons compte prochainement.

L'*Almanach prophétique* de cette année se recommande par ses piquants contrastes à l'intérêt des innombrables amateurs du merveilleux, dans le monde métaphysique et dans le monde naturel. D'un côté, nous y voyons l'explication du spiritisme et de toutes ses œuvres incompréhensibles basée sur la surexcitation des forces nerveuses de l'homme; et de l'autre, M. Desbarrolles, suivant la route indiquée par le docteur Gall, nous démontre *physiologiquement* (par les correspondances nerveuses de la *main* et du cerveau, et par la signification des formes de la *main* dans leurs rapports avec les passions et les instincts des hommes) la possibilité des *divinations* de la chiromancie; puis il y fait l'application de son système sur les mains moulées de l'assassin Dumolard. L'*Almanach prophétique* de cette année, sans négliger en rien le côté agréable qui a contribué à son immense popularité, restera sur les rayons de plus d'une bibliothèque sérieuse.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 467. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 10 Décembre 1864.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LA NOUVELLE MARINE, — ÉTUDES PAR CHAM.



Ce pauvre Neptune finissant par donner contre une machine sous-marine.

LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (suite).



Aspect d'une flotte ennemie après le passage du vaisseau à éperon *le Taureau*.

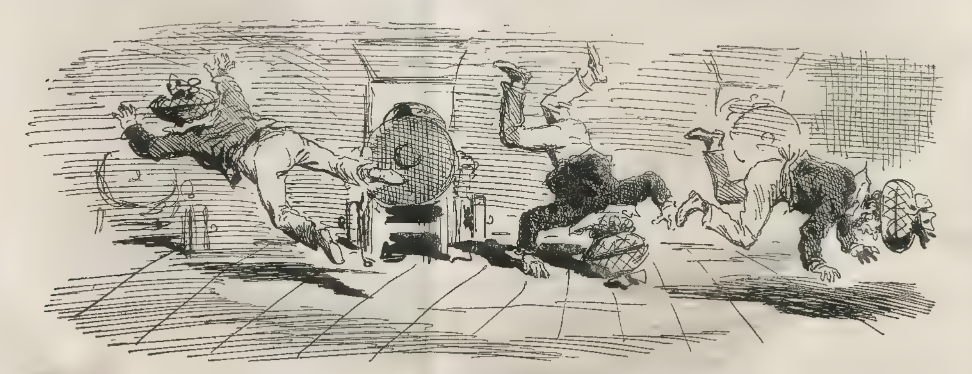
22724

Avantage d'habiter le bord de la mer le jour où le *Taureau* sera poussé à la côte par un coup de vent.



— Farceur de boulet, il ne s'effraye pas du prix des loyers! il se loge tout de même.

— Le *Taureau*, en voilà un de communiste! un crâne partageux, celui-là! 22725



22726

L'équipage du *Taureau* muni de bourrelets, afin que les matelots ne se cassent pas la tête au moment de la secousse imprimée par l'entrée de l'éperon dans le navire ennemi.

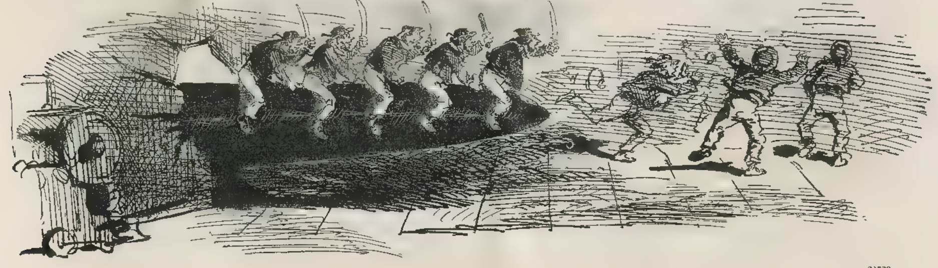
LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (suite).



Le vieux Neptune s'habillant désormais en picador pour lutter contre les taureaux qui se permettent de combattre dans son empire.

22727

— C'te bêtise! les vaisseaux qui vont avoir des éperons à c'te heure!
— Faut bien, puisqu'il paraît que c'est un navire de six cents chevaux.



22728

L'équipage du *Taureau* profite de son éperon pour s'introduire en même temps que lui dans l'intérieur du vaisseau ennemi.

RENOUVELLEMENT DU 1ER JANVIER 1863.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

AYANT DÉPLU A SA CONCIERGE.

A son réveil, un gentil rayon de soleil avait frappé ses yeux et donnait un air de fête à sa chambre haut perchée; les oiseaux sur les toits poussaient de petits cris joyeux...

Mais il était triste.

Et ayant plongé son visage dans une onde pure, il s'accouda, sans achever sa toilette, sur sa table de travail.

Il demeura longtemps dans la même attitude.

Il était bien triste et bien abattu, je vous assure, le jeune Alcide Bellamy.

Mais voici que brusquement il se redresse et se lève, et arpentant la chambre à pas fiévreux :

— Corneille de malheur! s'écrie-t-il,
Sibylle venimeuse,
Arche de discorde,
Miroir d'injustice,
Porte de prison,
Digitale non mystique,
Vase abominable,
Croix des pauvres locataires!...

— Ah çà! que déclames-tu donc là avec tant d'énergie? demande l'ami Dellac s'introduisant.

— Ce sont les litanies de ma concierge.

— Et quel nouveau meschief a-t-elle commis à ton égard?

— Le couronnement de tous ses forfaits.

— Diable!

— Un soir de la semaine dernière, je rentrais tranquillement, sans songer à mal... Il faut te dire que la mégère me faisait depuis quelque temps la meilleure mine que je lui eusse jamais vue... Je rentrais donc léger et allègre : — Mossieu, me dit-elle, il y a quelque chose pour vous. — Donnez. Ce quelque chose, c'était du papier timbré... commandement de payer dans vingt-quatre heures pour tout délai le dernier terme échu. Coût du commandement, cinq francs quatre-vingts centimes. Or, il y a cinq ans déjà que j'habite cet immeuble; jamais je n'avais eu la moindre difficulté avec mon propriétaire. Souvent il m'était arrivé de payer mon terme avant l'échéance, quelquefois après... je ne m'occupais nullement de la date exacte. Cette fois, je n'étais en retard que de six jours... je m'en doutais à peine. J'eus donc tout lieu de m'étonner d'un procédé si nouveau et si mal gracieux.

— Évidemment le propriétaire avait agi sous l'influence de quelque insinuation perfide.

— N'est-ce pas? Autrement, après cinq ans de bonne entente, il ne m'aurait pas comme cela décoché du papier timbré sans crier gare!

— Non, sans doute.

— Mais c'est un caractère faiblot... il règne de loin, et la portière gouverne. Du reste, il se nomme Anténor La Moule.

— Ce nom explique tout.

— Le lendemain, d'assez bonne heure, j'allai verse

LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (suite).



22729

L'équipage du *Taureau* placé sur deux trains lancés à toute vapeur l'un contre l'autre, à seule fin de le familiariser avec le choc de l'éperon entrant dans le vaisseau ennemi.



Le capitaine du *Taureau* étudiant le genre d'évolutions auquel doit se livrer son bâtiment.

22730

Les poissons portant désormais des lunettes pour éviter les machines sous-marines.

ès mains de l'huissier le montant du terme échu, plus cinq francs quatre-vingts centimes que je regrettais de tout mon cœur.

— Et tu signifias immédiatement congé à ton mollusque de propriétaire?

— N...on, je n'en eus pas la force. Vois-tu, sans s'en douter, on se laisse prendre à mille liens. Pendant cinq ans j'ai souffert, travaillé, ri, espéré dans cette chambre, et je l'aime en raison de toutes mes souffrances, de tous mes efforts, de toutes mes gaietés, de tous mes espoirs. J'aime l'aspect provincial de ce quai... j'ai besoin de voir couler la Seine et passer ces lourds bateaux informes qui me rappellent comme ils peuvent les cleapers et les paquebots de ma ville natale. Je n'ai pas eu le courage de donner congé.

— Tant pis!

— Oui, tant pis! D'autant plus....

— Eh bien?

— D'autant plus que je l'ai reçu trois jours après, toujours par ministère d'huissier.

— C'est bien fait.

— Ordre de vider ces lieux le huit janvier prochain, sous peine.... d'être guillotiné, je crois, et même disséqué après la décollation.

— Oui, messieurs les huissiers ont un style.... riche.

— Oh! cette portière! non contente de mon humiliation, il lui a fallu me faire chasser comme un paria et m'exposer aux plus cruelles rigueurs du Code. Mais d'où lui est venu tant de fiel? Quel prétexte a-t-elle donc trouvé?...

— Mon cher....

— Quand il pleut, avant de toucher l'escalier, j'essuie mes pieds jusqu'à en user les semelles; j'ôte toujours mon chapeau et je souris agréablement en passant devant sa loge; elle porte à l'eau-de-vie une affection toute spéciale, je lui offre souvent un flacon de cognac.. . J'écoute ses histoires vingt fois rabâchées.... Je me range de son avis chaque fois qu'un procès brûlant fait fermenter les têtes.... Pourquoi donc me chasse-t-elle? En quoi ai-je pu lui déplaire à ce point? Je comprends qu'elle me vexe, qu'elle me taquine, pour le plaisir d'exercer son autorité, mais me chasser!... Pourquoi? Le cœur d'une portière est un abîme.

— Peut-être a-t-elle conçu pour toi une de ces passions à la Putiphar....

— Oh!!

— Dans sa poitrine sexagénaire elle nourrissait peut-être d'estivales espérances.... et c'était l'Amour guetteur qui chaque soir te tirait le cordon.

— Assez, assez!

— Tu mériterais bien pourtant que je te montasse cette scie. Quoi! naïf jeune homme, tu me racontes toutes tes lâchetés, tu me confesses ton long aplatissement, et tu me demandes après cela comment il se fait qu'on te traite comme un nègre blanc! Encore si tu étais une exception! mais . . Singulier peuple que nous sommes! Je connais un héros de juillet, qui a même, je crois, une oreille enterrée sous la colonne.... Ce brave homme raffole du théâtre, surtout des grands drames en quinze ou vingt tableaux; eh bien, depuis près de douze ans il se résigne à jouer simplement le soir au café quelques parties de dominos ou à n'assister qu'à des commencements de pièces, parce que son portier *désire* qu'on soit rentré avant onze heures. Voilà! on renverse un trône, et l'on n'ose pas mécontenter un portier grincheux. Triste, triste!

— Oh! oui, très-triste.

— Enfin ton écrou se trouve levé, malgré toi. J'espère que maintenant tu choisiras une habitation d'homme libre. As-tu quelque chose en vue?

— Non, pas encore. Je me suis livré à quelques investigations.... Quel supplice, mon cher! quels calices à boire! Mais il est cent mille fois plus facile de faire un beau mariage que de trouver un logement! Il n'y a pas de prêtres ni de médecins qui vous confessent comme ces portiers. Vos penchants, vos habitudes, vos infirmités, ils demandent brutalement à tout connaître.

« Monsieur a-t-il des dettes ou est-il susceptible d'en

LA RÉAPPARITION DES PIERROTS, HIRONDELLES D'HIVER.



22731

— Toi, tu n'es pas beau, et tu as de la chance d'être pierrot, sans ça on se servirait de toi l'été sur les cerisiers pour épouvanter les moineaux.



22732

— Tiens!... ma bonne fortune de l'année dernière... voilà un carnaval qui s'annonce comme devant être bien monotone.

faire? Nous n'aimons pas à voir des créanciers dans la maison. »

« Monsieur s'enrhume-t-il facilement l'hiver? Nous n'aimons pas entendre tousser dans les escaliers. »

« Monsieur a-t-il été vacciné? »

« Monsieur quitte-t-il Paris pendant la belle saison? Nous tenons à ce que nos locataires aient du genre. »

— Tu pourrais aller comme cela jusqu'à demain. Et dire que nous avons supprimé notre antique aristocratie pour subir tête basse une pareille zoocratie! Parbleu! ils ont raison, messieurs les portiers....

— Et avec cela, on exige que je paye un terme à l'avance, quels que soient l'état et la quantité de mes meubles.

— Pourquoi n'exigerait-on pas que les locataires payassent une année à l'avance et ne se permissent jamais de pendre la crémaillère?

— Tu vois toute l'horreur de ma situation : d'une part, un logement à chercher; de l'autre.... Voici bientôt l'époque des étrennes, n'est-ce pas?

— Hélas!

— Dans l'attente de ses étrennes, ma concierge va modérer son humeur acariâtre et se montrer autant que possible aimable envers ses administrés. Naturellement elle se dédommagera de cette contrainte sur moi.... dont elle n'espère plus rien. Je serai le bouc émissaire de la maison.

— Pauvre agnelet innocent métamorphosé en vilain bouc!

— Par exemple, je voudrais bien pouvoir me métamorphoser en gorille.

— Pour étrangler ta concierge et ton propriétaire?

— Mon Dieu, non...; mais pour faire ici concurrence à celui qui vient d'arriver ou qui doit arriver prochainement à Londres. On me logerait magnifiquement au Jardin des Plantes.... Je serais choyé par les savants, entouré de soins et de prévenances.... Les huissiers deviendraient pour moi comme s'ils n'étaient pas.... Ah! que ne puis-je me changer en gorille!

J.-B. Boredon.

LES RÉSULTATS DE LA LIBERTÉ DES THÉATRES EN 1964.

On lit en tête de *l'Entr'acte*, programme des spectacles :

« Le dernier théâtre qui restait venant d'être vendu à un fabricant de lits de fer qui va changer cette salle de spectacle en vaste magasin, notre journal n'a plus de raison de paraître. »

Le lendemain, le directeur de ce dernier théâtre donne un grand dîner à tous ses amis en l'honneur de cette vente.

— Enfin, dit-il avec joie, me voilà débarrassé de mon théâtre, et ce n'est pas sans peine. Figurez-vous que personne n'en voulait. Il me venait de mon père, qui l'avait eu de mon grand-père. Il paraît que ce dernier avait été très-heureux naguère d'en obtenir le privilége.

— N'était-ce pas à l'époque où la liberté théâtrale n'existait pas encore?

— Justement. Il fallait alors avoir un privilége, et chacun faisait des vœux pour en obtenir un.

— Comme les choses sont changées!

— Ah! oui, car pour moi cet héritage était le plus cruel tourment de ma vie.

— Votre troupe vous coûtait-elle cher?

— Presque rien. Je donnais dix-huit cents francs à mon premier ténor.

— Dix-huit cents francs par mois?

— Non, par an. Comme il ne trouvait pas à se caser ailleurs, il était bien aise de gagner cela.

— Et que donniez-vous à votre jeune premier qui jouait les Berton?

— Je le nourrissais.

— Voilà tout?

— Certainement, et encore je lui faisais faire maigre le vendredi.

— Alors vous deviez gagner de l'argent?

— Beaucoup. Mais si vous vous doutiez comme cette vie de directeur est assommante! Tout le monde le sait bien, car on s'est empressé de renoncer à ce métier.

— Les critiques ne vous ennuyaient-ils pas?

— Oh! si. Comme les directeurs des journaux ne les conservaient que pour parler de mon théâtre, ils voulaient gagner loyalement leur argent. Chaque lundi paraissait un feuilleton théâtral dont je fournissais toute la matière. Depuis la première ligne jusqu'à la dernière j'étais en scène.

— Au moins on s'occupait de vous.

— Comme c'est agréable de voir éplucher tout ce que vous faites! Mais, grâce au ciel, me voilà sorti de tous ces ennuis.

— Que vont devenir les critiques?

— Ils vivront de leurs rentes.

— Mais ceux qui n'en ont pas?

— Ils chercheront une autre position.

Et on porte de nombreux toasts à l'ex-directeur pour le féliciter d'avoir cessé ses fonctions.

Cependant le besoin d'un théâtre se fait impérieusement sentir.

Les Parisiens ne savent comment passer leurs soirées.

Les critiques des théâtres réunis aux acteurs sans emploi forment un parti pour forcer le gouvernement à élever une salle de spectacle.

L'autorité s'émeut de ce mouvement, et elle se décida à s'occuper de la création d'un théâtre.

L'avis suivant paraît dans tous les journaux, il est placardé sur toutes les murailles de la capitale :

« Celui qui consentira à prendre la direction d'un » théâtre aura tous ses frais garantis.

» De plus, il touchera par an un traitement de cin- » quante mille francs.

» Il sera exempté d'impôts et de contributions. Il sera » logé, chauffé, éclairé et blanchi.

» Il n'aura qu'à s'habiller.

» Les demandes seront reçues tous les jours à la di- » rection des Beaux-Arts.

» Le premier inscrit aura droit à ces faveurs excep- » tionnelles. »

LA RÉAPPARITION DES PIERROTS, HIRONDELLES D'HIVER (suite).



Le tabac est comme l'amour, il rapproche les distances.



— Qu'est-ce que t'as fricoté dans ta casserole?...
— Ma fortune!
— Alors t'es pas une connaissance à faire.

Trois mois après pas une seule personne n'a postulé ces fonctions.

Alors on est obligé de prendre les mesures rigoureuses que voici :

« Vu la nécessité de construire un théâtre pour distraire les Parisiens et les nombreux étrangers de passage dans la capitale;

» Vu les difficultés que l'on a pour trouver une personne qui veuille bien diriger cette exploitation théâtrale;

« On a décidé que :

» Tout individu qui aura commis un délit politique, au lieu d'être envoyé dans une colonie pénitentiaire, sera condamné à diriger un théâtre pendant un minimum d'une année et un maximum de six.

» Paris, le 1er septembre 1964. »

Voilà ce qui se passera dans un siècle, en 1964.

A. Marsy.

CANCANS.

Une chose parfaitement convenue et établie, c'est que tout poëte qui débute doit recevoir une lettre de félicitations de chacun des trois hommes illustres de cette époque.

L'auteur de *Monte-Cristo* dirait, — pour les nommer, Victor Hugo, Lamartine et moi.

Et en effet ce sont ceux-là.

Ces messieurs sont à ce point accoutumés à l'écrire, cette fameuse lettre, que je suis convaincu qu'ils en tiennent de toutes préparées dans leurs tiroirs, et qu'au besoin ils les font autographier par avance.

Je n'ai point l'intention de blâmer cette facilité à adresser des encouragements de cette nature à ceux qui en sont encore à leurs premiers sonnets; mais ce que je veux constater, c'est le bizarre effet que cela fait dans l'album de ces commençants précités, une fois qu'ils ont renoncé à caresser les Muses.

Cas heureusement plus fréquent qu'on ne le suppose.

Actuellement, je connais tel et tel de ces débutants qui, par suite de revers poétiques, se sont faufilés dans la vie réelle, et sont devenus l'un tailleur, l'autre photographe, celui-ci bombeur de verre.

Alors, rien de plus étrangement cocasse que de découvrir un beau jour dans le tiroir le plus oublié de ces messieurs une épître signée Lamartine, Victor Hugo ou Alexandre Dumas, et laquelle jure que :

— Le nommé Petermann — est une étoile du firmament prosodique! une des futures gloires de la France! une des colonnes de l'avenir du temple de Mémoire!

Il faut avouer, du reste, que Petermann, une fois *rangé*, n'en est pas plus fier, et la preuve c'est qu'il me disait l'autre jour :

— Monsieur, j'ai fait des vers pendant trois années de ma vie, et tout ce que cela m'a rapporté, ç'a été de vendre trois francs un autographe que j'avais reçu de M. Lamartine!

***

Alexandre Dumas, le grand, le très-illustre Dumas, — lui, — n'y va pas, — dans les cas exposés plus haut, — aussi doucereusement que ses deux confrères.

Un poëte lui envoie-t-il son volume de vers, qu'immédiatement il tombe dans le plus profond enthousiasme et qu'il écrit au néophyte :

— « Jeune et nouvelle lumière! venez me voir.... Je ne veux pas repartir pour Naples sans vous avoir embrassé. » — Le néophyte ému court à la demeure d'Alexandre Dumas et n'est reçu que par le concierge.

Et encore lorsqu'il ne lui arrive point le désagrément que je vais narrer, et lequel, — profondément historique, — est survenu ces jours-ci à l'un de mes amis, — peut-il se tenir pour très-heureux.

Mon ami avait reçu la lettre que vous savez.

L'auteur des *Mousquetaires* était à Enghien.

Mon ami passe son habit, bourre ses poches de manuscrits, convaincu que son célèbre protecteur va lui en demander la lecture, prend le chemin de fer et arrive à Enghien.

Une fois devant la grille de la maison de Dumas, il sonne, non sans une forte émotion; mais au même moment quatre chiens énormes sortent de leurs niches, se précipitent sur mon ami en aboyant comme des furieux, et lui mettent les pans de son habit en pièces. Mon ami d'appeler au secours, de crier à la garde.

Le concierge survient.

— Monsieur, monsieur, fait le jeune poëte, enchaînez vos chiens, ils vont me dévorer.

— Je n'y peux rien, répond le portier, et c'est certainement la faute de monsieur.

— Comment?

— Je parie que monsieur a des manuscrits sur lui?

— En effet, j'en ai.

— Eh bien, il faut que monsieur les retire, s'il veut entrer, ou sans ça les chiens ne le laisseront pas passer. Ils sont dressés à cela.

Mon ami, qui tenait encore plus à ses manuscrits qu'à l'accolade d'Alexandre Dumas, salua et reprit la route de Paris, non sans admirer fortement l'ingéniosité du grand romancier.

***

Un bourgeois, l'autre jour, devisait de la façon suivante avec madame son épouse.

Ils étaient tous deux arrêtés en contemplation devant la vitrine d'un rôtisseur, laquelle exposait un splendide poulet rôti.

— Un poulet comme cela, disait la femme, vaut au moins dix francs chez Brebant.

Ce à quoi le mari répondit :

— Moi, je me suis laissé dire que deux poulets comme celui-là, chez Bonnefoy, coûtent vingt francs.

— Et, reprit la femme, mon cousin Jules, qui a été l'autre jour d'un grand dîner à la Maison-d'Or, m'a raconté qu'on en avait servi six comme cela sur la table, et qu'ils avaient coûté soixante francs.

— Fichtre! fit le mari..., soixante francs! Alors il vaut encore mieux aller chez Brebant; c'est moins cher.

CROQUIS PARISIENS, — par A. Grévin.



22735

AU CAFÉ-CONCERT (DEPUIS QU'ON NE RENOUVELLE PLUS).

— Monsieur serait bien aimable de prendre sa petite dame sur ses genoux : ça nous ferait toujours gagner une petite place.



22736

22737

Nouvelles coiffures parisiennes.

* * *

Deux amis se disputent dans un café.

Les autres abonnés se divisent en deux camps, prennent parti pour l'un ou pour l'autre des disputeurs.

Bientôt la querelle devient générale, et, en querelle bien élevée, dégénère en batterie.

Un consommateur entre au même moment, tombe dans un groupe qui se lance des giffles à la tête, en reçoit une et se sauve.

— Tiens, s'écrie quelqu'un, cet autre qui fait Charlemagne!

Ernest Blum.

FANTASIAS.

O temps! ô mœurs!

Quoique je ne sois pas un Cicéron, l'exclamation n'en a pas moins d'à-propos pour cela.

Car enfin, je vous le demande, savez-vous ce que j'ai lu, pas plus tard que ce matin, en ouvrant un journal anglais?

Un fait divers commençant par ces mots en pittoresques majuscules :

ENLÈVEMENT D'UN PHARMACIEN!

Puis au-dessous une foule de détails racontant qu'une jeune et jolie miss vient de s'enfuir en compagnie d'un clerc en pharmacie, chez lequel elle allait souvent à Londres acheter du cold-cream avec sa maman.

De Musset a demandé ce qu'on pourrait faire du nez d'un marguillier.

Et du cœur de cet innocent apothicaire, quel usage veut-elle en faire, la miss audacieuse?

O vous, ses confrères, méfiez-vous!

Si une dame à allures tant soit peu étranges se présente chez vous sous prétexte d'acheter deux sous de pommade de concombre, ne la laissez pas passer de l'autre côté du comptoir.

Il doit y avoir au coin de la rue voisine une chaise de poste qui attend!

* * *

Ils ne sont du reste pas drôles à moitié en Angleterre :

Un de leurs *adapteurs* est tout simplement en train de faire répéter un drame intitulé *Les deux docteurs.*

Ces deux docteurs, savez-vous qui ils sont?

La Pommerais et Demme, dont on a fondu la double histoire dans une intrigue corsée.

Il faut bien rire un peu!

* * *

Alphonse Karr reparaît.

Tous les cinq ou six ans, l'écrivain-jardinier, repris par la nostalgie de la littérature, nous revient pour quelques jours, puis retourne à ses fleurs, l'ingrat! — qui a joliment raison, par parenthèse.

Sa comédie a pour titre : *Les Roses jaunes.*

Charles de Bernard n'a-t-il pas une délicieuse nouvelle sous ce titre?

En même temps, on annonce une grande pièce de M. Ponsard : *Le Lion amoureux.*

Frédéric Soulié n'a-t-il pas un exquis petit roman sous ce nom?

Simples rappels bons à noter : on a si peu de mémoire aujourd'hui!

* * *

Un bon livre.

Fréron, par Charles Monselet.

Monselet est sans conteste un des talents les plus finement aiguisés de notre époque, un des lettrés les plus épris des délicatesses de la langue et de la pensée.

Et connaissant son dix-huitième siècle!

Cette étude sur Fréron est un bijou ciselé avec une légèreté de main rare et charmante.

Mais pourquoi ce malheureux Voltaire est-il si rudement maltraité par Monselet?

Entre gens d'esprit on se doit des égards, et Monselet est sans pitié...

* * *

Comme Dumas fils pour les imbéciles qui le harcèlent.

Cette semaine encore, Dumas fils rencontre un de ceux-ci.

— Bonjour, monsieur Dumas.

— Bonjour.

— Eh bien, quoi de neuf?

— Rien.

— Vous ne préparez pas quelque œuvre nouvelle?

— Non.

— Vous avez tort.

— Ah!

— Mais oui; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt. Vous n'écrivez pas, alors le public s'éloigne de vous.

— Que voulez-vous, mon cher, on est bien embarrassé comment s'y prendre; car le public vous en fait autant, juste pour le motif contraire.

* * *

On vendait récemment chez une célébrité du demi-monde.

Calino était à la vente, lisant le catalogue.

— Quatorze bracelets.

— Six parures.

— Huit colliers.

— Seize bagues.

Seize bagues!... Je vous demande un peu à quoi ça pouvait lui servir d'avoir plus de bagues que de doigts.

* * *

A propos de bagues, cela ne vaut pas la naïveté qui avait été commise dans le catalogue de la vente d'une autre notabilité aux camélias.

On y voyait cette nomenclature bizarre :

— Six paires de boucles d'oreilles.

— *Huit alliances.*

Pierre Véron.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22738

— La première fois qu'il vous rarrivera de vous permettre de m'appeler *mossieu*, je vous flanquerai une corvée de *thomas*, pour vous apprendre à osserver les principes de la civilité militaire.



22739

— Je me demande pourquoi la plupart des invalides prisent au lieu de fumer.
— Ah dame! c'est qu'en prenant de l'âge on devient économe... dans la pipe le tabac ne sert qu'une fois, tandis que dans la tabatière... en usez-vous?

Ouverture des bals masqués de l'Opéra.

Samedi 10 décembre 1864, premier bal masqué, paré et travesti. — L'orchestre, dirigé par Strauss, exécutera le nouveau répertoire pour le carnaval 1864-65.

Nota. — Les cavaliers ne seront reçus qu'en toilette de bal (habit et pantalon noirs) ou costumés. Les dames costumées en dominos.

On délivre des billets d'avance à la location, 3, rue Drouot.

ÉTRENNES DE 1865.

Grand choix d'Albums comiques pour cadeaux du Jour de l'an.
CHAQUE ALBUM SE VEND 6 FRANCS, CHEZ M. E. PHILIPON,
20, *rue Bergère.*

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, par G. Doré.
LES FOLIES GAULOISES, par G. Doré.
AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par G. Randon.
L'ÉCOLE DU CAVALIER, par G. Randon.
LA VIE DU TROUPIER, par G Randon.
LES PETITES MISÈRES, par G. Randon.
M. VERJUS, HISTOIRE D'UN MONSIEUR TRÈS-IRRITABLE, par G. Randon
MESSIEURS NOS FILS ET MESDEMOISELLES NOS FILLES, par G. Randon.
LES ZOUAVES, par Cham.
LES TATONNEMENTS DE JEAN BIDOUX DANS LA CARRIÈRE MILITAIRE, par Cham.
LES TORTURES DE LA MODE, par Cham.
AU BIVOUAC, par Cham.
AU BAL MASQUÉ, par Ed. de Beaumont.
COMMENT ON DÉBUTE AU THÉATRE, par Baric.
LES PLAISIRS DE BADE, par Darjou.
VOYAGE PITTORESQUE EN BRETAGNE, par A. Darjou.
LES PROUESSES DE MAITRE RENARD, par Collette, d'après Wilhelm de Kaulback.
LES TRIBULATIONS DE LA VIE ÉLÉGANTE, par Girin.
LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, par Girin.
LE TABAC ET LES FUMEURS, par Marcelin.
Etc., etc., etc.

Le prix de chaque Album rendu *franco* en province est de 7 francs. — Toute personne qui nous demandera cinq Albums les recevra *franco* au même prix qu'achetés dans nos bureaux, — c'est-à-dire pour **30** fr. au lieu de 35 francs.

Tous ces Albums sont dessinés par les artistes les plus aimés du public parisien. On peut à bon marché faire le bonheur des enfants et des parents, qui placeront ces amusants petits ouvrages sur la table de leur salon. Adresser un bon de poste de 7 francs par chaque Album que l'on désire acquérir à M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère, à Paris.

En ajoutant 2 fr. au prix de chaque Album, on le reçoit relié en toile anglaise, avec plaque à froid et titre doré.

UNE ANNÉE, 5 FR. **LA TOILETTE DE PARIS,** journal de modes, paraissant tous les quinze jours, et contenant des gravures coloriées, des patrons, des broderies, etc. On envoie un numéro d'essai contre 20 centimes en timbres-poste.

Ecrire *franco* à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.



FEMME DE TARASCON.

Notre collection compte dès aujourd'hui **443** costumes. Nous expédions une feuille coloriée (à titre d'échantillon) et le Catalogue détaillé des costumes déjà publiés à toute personne qui nous en fait la demande *franco*, et qui joint à cette demande 50 centimes en timbres-poste. — Adresser les lettres à M. E. Philipon, 20, rue Bergère.

Nous ne pouvons donner dans le journal qu'une idée de la bonne exécution de nos costumes. Chaque feuille de notre collection est imprimée en taille-douce sur un très-beau papier, et coloriée avec soin.

N° 468. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 17 Décembre 1864.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

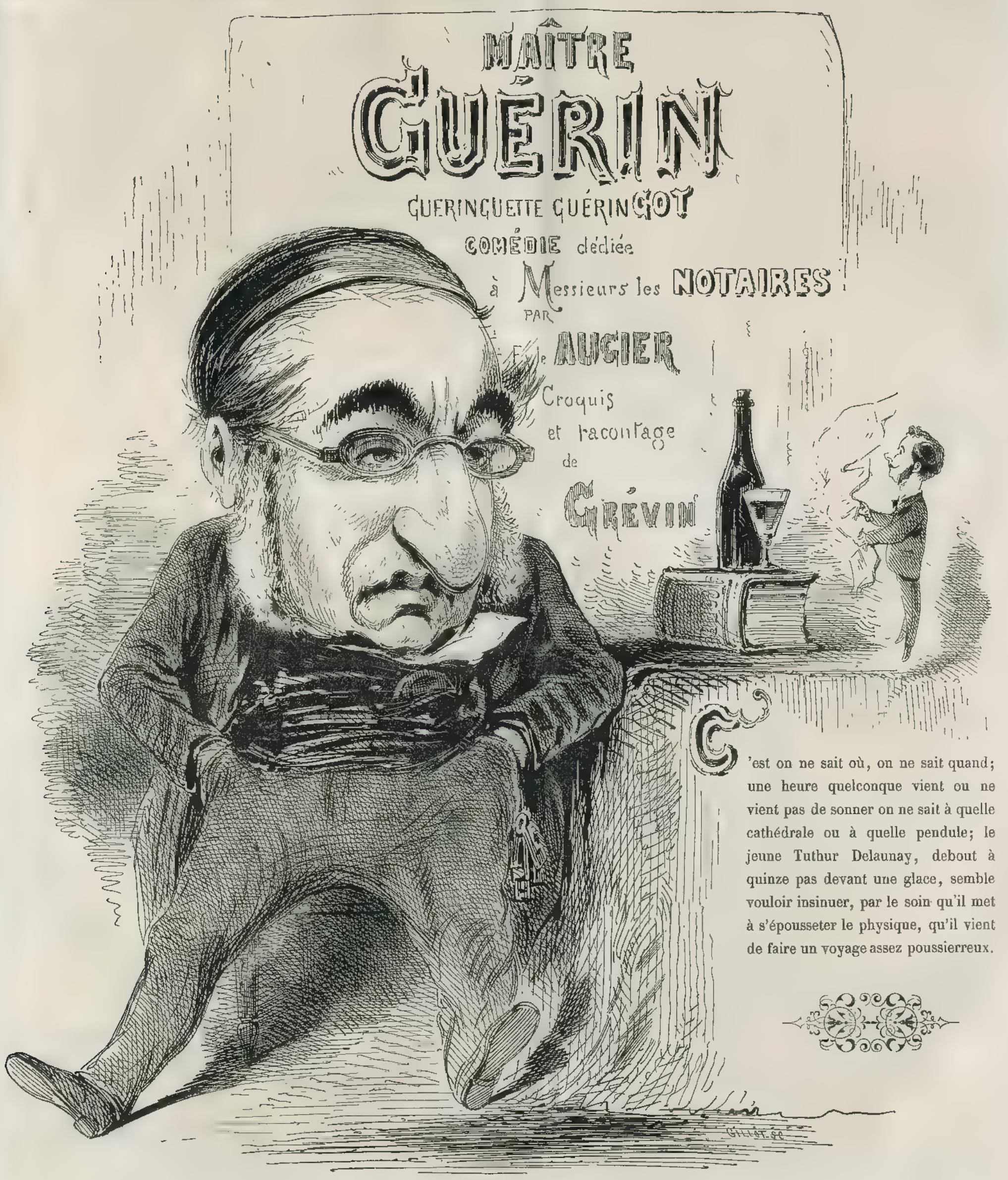
ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

TOUS LES ABONNEMENTS datent du 1er de chaque mois.



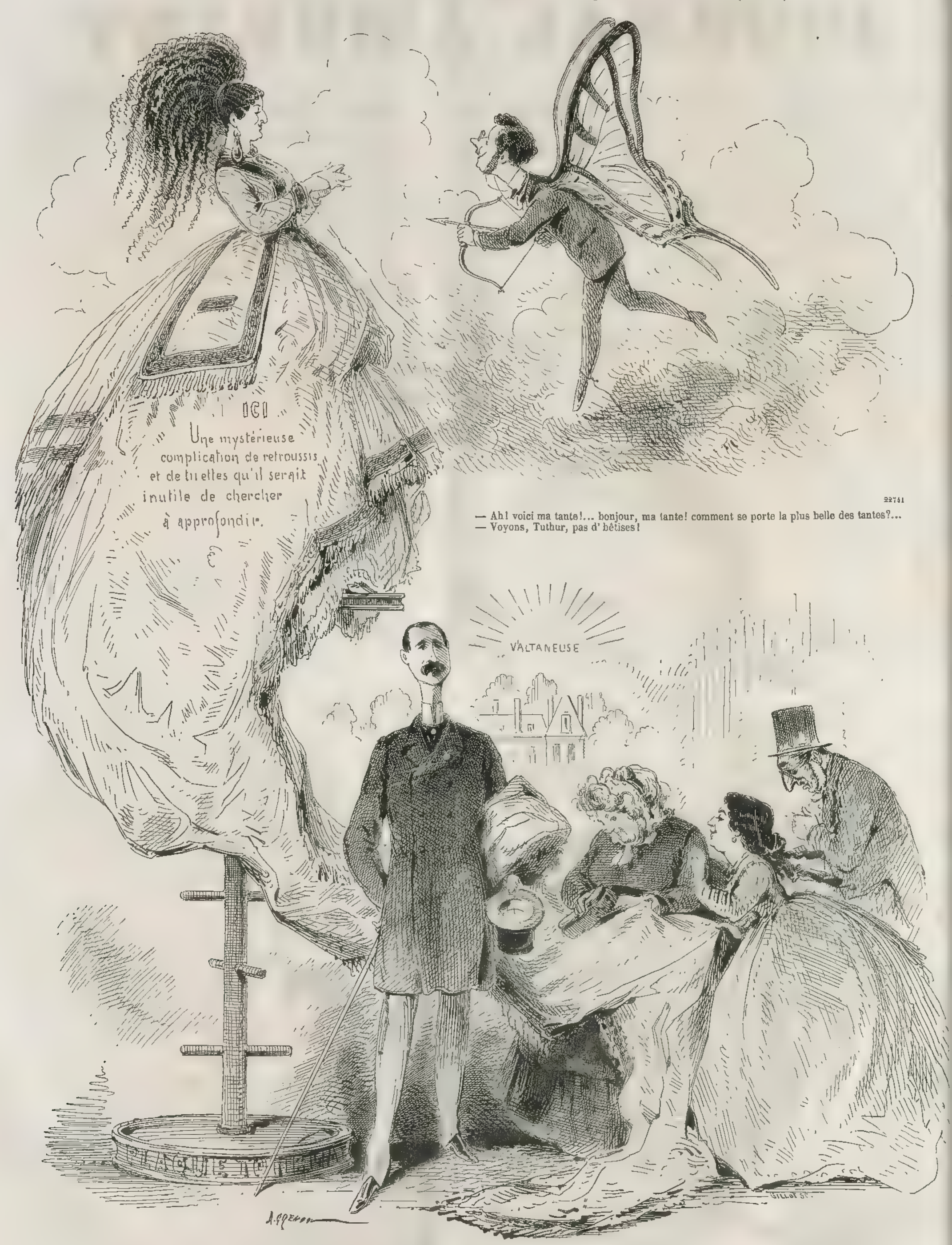
C'est on ne sait où, on ne sait quand; une heure quelconque vient ou ne vient pas de sonner on ne sait à quelle cathédrale ou à quelle pendule; le jeune Tuthur Delaunay, debout à quinze pas devant une glace, semble vouloir insinuer, par le soin qu'il met à s'épousseter le physique, qu'il vient de faire un voyage assez poussierreux.

MAÎTRE GUÉRIN-GOT.

A partir de ce jour, tout abonné au *Journal amusant* se trouve naturellement à la tête d'une *charge de notaire*.

22740

MAITRE GUERIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. Grévin (suite).



22741

— Ah! voici ma tante!... bonjour, ma tante! comment se porte la plus belle des tantes?...
— Voyons, Tuthur, pas d' bêtises!

MADAME PLESSY-LECOUTELLIER.

— Vous n'ignorez pas que je suis née de Valtaneuse?
— Ah! belle tante, il faudrait pour cela ne pas avoir vu jouer du tout la pièce de *Maître Guérin*.

LE COLONEL GUÉRIN-LAFONTAINE.

— Faire une déclaration d'amour à une femme mariée, c'est la même insulte que proposer a un soldat d'abandonner son drapeau!
— Vous exagérez peut-être un peu?
— Non, madame!!!

MADAME NATHALIE-GUÉRIN.

— Je sais bien que je ne suis propre à rien, c'est pourquoi je cherche à me rendre utile à ma façon.

Mlle FAVART-DESRONCERETS.

— Cette robe est de la femme aimée de votre fils. Ah! madame, laissez-la-moi brosser avec vous.

MAÎTRE GUÉRIN-GOT.

Imbéciles!!!

MAITRE GUÉRIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. GRÉVIN (suite).



— Je suis monsieur Desroncerets. ce bon monsieur Desroncerets (Geffroy). J'ai inventé la statilégie. Figurez-vous que je vends bêtement Valtaneuse, pour avoir cent malheureux mille francs, quand je les ai sur la tête !

Effet de narines et de semelle de botte par Tuthur Delaunay. (Acte II, scène v.)

— Moi, je suis le contrat de vente à réméré, sans en avoir l'air, la principale ficelle de la pièce.



V'là Brenu! le vieux coquin de Brenu! le châtiment, désormais, des notaires sans entrailles. Il sortira de leur tabatière, dînera avec eux, et leur demandera sans cesse des nouvelles de Françoise! Brrrrrr"; ils sauront bien ce que ça voudra dire!



— Moi, je suis l'humble et discrète feuille de vigne qui permet à la mère d'y accompagner sa fille.



— Sur ce, mes trois plus gracieuses révérences !

MAITRE GUÉRIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. GRÉVIN (suite).



22744

— Tu ne sais donc pas, imbécile, que ton conseiller général est mort, et que tu vas être appelé à exercer les droits de citoyen. Je te demande ta voix.
— Oh! patron, vous voulez rire .. je n'oserai jamais.
— Puisque je te le permets, animal!

(Acte Ier, scène Ire.)



22745

— Oui, mon cher, je me marie; à preuve, c'est que j'ai celui de te présenter ma future épouse ci-dessus présente.
— Tâchez, au moins, de faire bon ménage.
— Bath! si elle m'embête, je me fais chloroformer.

(Acte Ier, scène II.)

RENOUVELLEMENT DU 1ER JANVIER 1863.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

LA GLOIRE EN GROS SOUS.

Dans une chambre meublée avec une modestie voisine de la gêne, Victor Bricolet, installé devant un miroir accroché à la fenêtre, est en train de faucher les quelques poils blonds qui lui servent de barbe.

— Prenons garde de nous couper, murmure-t-il sous la mousse non parfumée d'un savon de pacotille; Frivolette ne me le pardonnerait pas. Elle tient à mon physique, et je comprends bien ça.

Le défrichement opéré, Bricolet brosse avec soin quelques vêtements surmenés, et se dispose à aller faire un tour sur les boulevards.

Le coquet n'est pas fâché de s'offrir aux regards enthousiastes de ses concitoyens; regards que le lecteur s'expliquera facilement quand il saura que depuis huit jours on joue au nouveau *Théâtre de la Foire* un drame mêlé de couplets, de ballets, de lumière électrique, etc., de ce jeune auteur de si peu d'avenir.

Au moment où il va pour sortir, on frappe et l'on entre.

C'est le portier.

— Monsieur Bricolet?

— Que me voulez-vous, père Labrique?

— Encore une lettre pour vous; jamais vous n'en avez tant reçu; c'est la troisième depuis le commencement de la semaine, et nous ne sommes qu'à jeudi.

— Oui, mon courrier se corse.

— Vous avez pris un courrier à votre service, monsieur Bricolet?

— Non, courrier est ici pour... mais voyons cette lettre.

Victor veut d'abord ne jeter qu'un coup d'œil distrait sur la missive, mais l'étrangeté des caractères et la fantaisie de l'orthographe appellent un examen sérieux.

— J'en étais sûr, encore une demande de billets; cela devient fatigant.

— Vous en donnez beaucoup?

— Le moins possible. Ce n'est pas au moment où une pièce fait *cent soixante-dix* tous les jours que je puis jeter des places par la fenêtre.

— Cent soixante-dix? mâtin!

— Je parle des recettes en semaine; dimanche nous avons dépassé *deux cents*.

— Eh! ben, à ce jeu-là vous pourrez devenir propriétaire avant peu.

— Peuh! l'argent glisse entre mes doigts.

— Alors vous n'allez pas envoyer de billets à la personne?

— Si, il me serait difficile de faire autrement : on doit des égards à sa blanchisseuse.

— Ah! c'est de votre...?

— La brave femme est pleine d'égards pour moi; elle raccommode *ma* chemise avec une sollicitude vraiment maternelle; seulement elle me demande dix-sept places et cela ne laisse pas que d'être embarrassant.

— Elle y va gaiement la blanchisseuse.

— Je suppose qu'elle a l'intention d'emmener tout Clamart au Théâtre de la Foire; je verrai à arranger cela.

— Vous êtes un dieu pour vos connaissances, monsieur Bricolet. A propos, ma fille Eudoxie m'a chargé de vous dire d'entrer dans la loge en sortant, elle a un secret à vous demander.

— A me confier?

— Non, il s'agit de son avenir, vous verrez ça. Moi, j'vas baliyer mon escalier.

Bricolet descend légèrement ses cinq étages et entre dans le retiro de mademoiselle Eudoxie.

Une jolie fille que mademoiselle Eudoxie; brune, la taille fine, le corsage rondelet et des yeux à mettre le feu aux poudres les plus éventées.

— Me voici, mademoiselle. Votre père m'a dit que vous aviez quelque chose à me demander.

Mademoiselle Labrique rougit, paraît émue et pose gracieusement la main sur son cœur.

— Tiens, tiens, se dit Bricolet, est-ce que?... Remet-

MAITRE GUÉRIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. GRÉVIN (suite).



22746

— Dis-moi, petite, tu n'es pas coquette?
— Oh! non; et madame?
— Oh! moi, quand j'ai mon casque, je le suis, sans miséricorde!
(Acte Ier, scène III.)

22747

— Connaissez-vous rien de plus navrant qu'un chemin où il ne passe personne?
(Acte Ier, scène IV.)

tez-vous, chère enfant, ajoute-t-il d'un air protecteur, je serai si heureux de vous être agréable en tout!

La belle enfant relève ses longues paupières et fixe sur Victor un regard humide qui semble l'implorer.

— C'est que, monsieur Victor...

— C'est que... quoi? réplique l'auteur assez ému à son tour.

— Voilà... je voudrais... ah! je n'oserai jamais.

— Osez, je vous en conjure. Un roi lui-même ne saurait rien refuser à vos charmes.

Cette phrase, bien que d'une fraîcheur équivoque, incite Eudoxie à ouvrir son écrin emperlé; en français moins brillant, la jeune fille sourit à Bricolet.

— Monsieur Victor, je vous demande à genoux de m'aider à faire mon chemin au théâtre.

— Vous voulez vous livrer à l'art dramatique? Eh! eh! pourquoi pas?

— Écrivez pour moi un rôle superbe, et vous verrez comme je m'en tirerai.

— Au moins... serez-vous reconnaissante? demande l'auteur applaudi...

— Oh oui, oh oui! s'écrie la future artiste; car si vous saviez...

— Quoi?

— Je vous le dirai si vous êtes bon pour moi; j'ai tant de confiance en vous! Je sais que vous êtes incapable de trahir le secret d'un pauvre cœur qui s'ouvre à l'espérance, n'est-ce pas?

— Vous m'avez deviné, parole d'honneur!

— Merci! oh! merci; mais allez-vous-en, la bonne du second nous mouchardе. Seulement à bientôt, dites?

— Au plus tôt possible. Je sors pour faire semblant, et je reviens tout de suite. Monsieur votre père prend son absinthe sur le coup de cinq heures, je serai ici à cette époque bénie.

Bricolet évacue la loge en proie à une émotion — que je ne puis m'empêcher de partager, moi, simple narrateur, — et, le cœur bondissant, se lance sur les boulevards.

Pendant sa promenade, il est salué respectueusement tour à tour par un machiniste de son théâtre, deux comparses, une ouvreuse et un second violon de l'orchestre.

— Quelle popularité! se dit-il; Dumas père est moins connu que moi. C'est bon la gloire! Il faudra que j'écrive à madame Sand un de ces jours. Qu'est-ce que je lui demanderai?.. Parbleu! des nouvelles de sa santé; entre gens connus ça se fait; elle me répondra et j'aurai un autographe. Tiens, voilà Paulin Ménier. Je vais lui ôter mon chapeau, il me rendra peut-être ma politesse.

L'acteur rend le salut, et Victor ne peut s'empêcher de s'écrier : — Décidément, je suis trop connu.

A ce moment, un homme mal mis l'aborde familièrement; sa voix est rauque et il paraît légèrement aviné; c'est tout simplement le premier rôle du Théâtre de la Foire, le célèbre Pontorson.

— Bonjour, mon petit homme, dit-il à Bricolet. Tu vas bien, ma vieille?

— Comme tu vois, pas mal.

— Offres-tu une absinthe?

— Si tu y tiens!

— Énormément.

On entre au café. Pontorson fait bonneur à *son* invitation en se prodiguant outre mesure les flots de la naïade aux yeux verts.

— Tu sais, dit-il à Bricolet, ça ne va plus.

— Qu'est-ce qui ne va plus?

— Ta pièce.

— Allons donc, farceur!

— Il n'y a pas d'allons donc; hier on a fait trente-sept francs, et si nous allons à vingt-huit aujourd'hui, nous aurons de la chance.

— C'est cet animal de *Roland à Roncevaux* qui nous fait du tort.

— Je crois plutôt que c'est un phoque savant qui est venu s'installer à côté de notre boui-boui.

— Trente-sept francs!

— Comme tu dis. Ça te fait dans les trente-sept sous de droits. Offres-tu une quatrième absinthe?

— Merci, en voilà assez.

— Brrrat! Je te quitte alors; je vas chercher de la boisson ailleurs.

L'ingrat interprète abandonne son auteur; heureusement une compensation est offerte à celui-ci : trois garçons de café viennent lui demander des places pour voir sa pièce.

Ces faveurs octroyées, Bricolet éperonné par le dieu d'Amathonte retourne au gîte en entendant sonner le quart moins de cinq heures.

En route, il rêve à Eudoxie. — Au moins, se dit-il, si cette charmante fille me distingue... Que dis-je? Et pourquoi ce doute blessant sur un cœur véritablement épris? Je calomnie cet ange; elle m'aime, je l'aime, nous nous aimons; voilà qui peut me consoler de mes trente-sept sous de droits d'auteur.

Il entre dans la loge. O bonheur! mademoiselle Labrique est seule; son gérant responsable est chez le liquoriste. Les joues de la belle enfant se colorent d'une jolie teinte rose à la vue de l'arbitre de sa destinée, et cette émotion, qui ajoute encore à ses grâces naturelles, provoque un violent tic-tac dans la poitrine de Bricolet. — Allons, la gloire est bonne à quelque chose, pense-t-il

MAITRE GUERIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. Grévin (suite).



22748

UN JEUNE HOMME QUI A VU JOUER *Maître Guérin*.

— Petite mère ! le jour où tout le monde en France saurait lire, il n'y aurait plus de gouvernement possible.

(Acte II, scène v.)

22749

— Mais regardez-vous donc, jolie femme que vous êtes, et dites-moi s'il n'est pas plusss' facile de vous adorer que de vous z'haïr?...

— Cependant vous m'haïssiez tout à l'heure.

— Eh bien ! qui peut le plusss', il peut le moinsss''.

(Acte II, scène iv.)

en s'asseyant dans le fauteuil de cuir du père Labrique.

— Me voici, ma chère Eudoxie, me voici, tout prêt à vous entendre. Parlez sans détour; la franchise est une des plus rares vertus de la femme.

— Je m'expliquerai sans rien dissimuler, cher monsieur Victor; vous connaissez le cœur humain et ses faiblesses, n'est-ce pas ?

— Oh! oui.

— Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que...

— Que...?

— Que j'aime.

Ces deux mots sont murmurés sur un air de pudeur enivrant.

— Vous aimez? O bonheur!

— Oh! oui. Allez, je suis bien pincée.

— Et quand cela vous a-t-il pris?

— Le soir où j'ai vu la première de votre pièce.

— Merci Thalie! s'écrie Bricolet planant dans le bleu le plus pur.

— Vous dites? fit mademoiselle Labrique.

— Ne faites pas attention; c'est une invocation à la muse. Continuez.

— Eh bien, en écoutant ce soir-là votre drame si merveilleusement interprété, je me suis dit : Et moi aussi je jouerai dans les pièces de notre grand Victor Bricolet! Et moi aussi je pourrai donner la réplique à l'éblouissant artiste chargé du rôle de Pietro!

— Vous la lui donnerez.

— Car voyez-vous, je l'aime!

— Merci, ange.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Victor.

— Comment il n'y a pas de quoi? mais c'est-à-dire que si je ne me roule pas à vos pieds, c'est la porte vitrée qui en est cause!

— Vous l'aimez donc bien aussi, vous?

— Si je m'aime?

— Non, lui?

— Qui lui?

— Je vous l'ai dit... Pontorson.

— Il s'agit de Pontorson, de cet abominable cabot à l'absinthe?

— Ah! je vous trouve sévère pour lui.

— Et moi qui croyais...

— Quoi donc?

— Mademoiselle Labrique, je vous prie de ne plus user ma bougie, comme vous le faites tous les soirs; autrement je me plaindrais au propriétaire!

Louis Leroy.

LA CAUSERIE D'ALEXANDRE DUMAS.

— Eh bien, mon cher Alexandre, c'est donc ce soir que nous causons?

— Ce soir même, mon bon ami, et vous me voyez en train de rassembler mes souvenirs sur ce cher et grand Eugène Delacroix.

— Vous l'avez beaucoup connu?

— C'était mon ami le plus cher : je me rappelle comme si j'y étais le jour où je l'ai rencontré pour la première fois; je vois encore son front chauve, ses yeux enfoncés dans leur orbite; il était à cheval lorsqu'on me présenta à lui, car, vous le savez, il aimait beaucoup les chevaux; j'étais entré depuis huit jours dans les bureaux du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, et il venait d'exposer son fameux *Naufrage de la Méduse*.

— Vous voulez parler de Géricault?

— C'est vrai, je n'y songeais pas; mais pourvu que l'on cause, qu'importe que ce soit sur Delacroix ou sur Géricault? je ne puis cependant pas m'empêcher de dire quelques mots sur ce dernier; revenons pour le moment à Eugène.

Par un beau jour d'été de l'année 1832, désireux de me distraire de mes travaux, je m'étais donc rendu au Louvre pour assister à l'ouverture du Salon; j'avais alors sur le chantier une comédie pour le Théâtre-Français, un drame pour la Porte-Saint-Martin, une tragédie pour l'Odéon, un libretto pour l'Opéra-comique, et j'étais venu chercher au Salon une distraction que je n'y trouvais pas; tout à coup je pousse un cri d'admiration!

J'étais devant une magnifique peinture représentant un vieillard à la barbe vénérable, les yeux voilés de larmes qui tombent lentement dans une coupe d'or; c'était le *Larmoyeur*, le fameux *Larmoyeur!*

Pendant que je contemplais ce chef-d'œuvre en murmurant tout bas la ballade :

Il était un roi de Thulé....

je sens quelqu'un qui me frappe sur l'épaule; je me retourne, et je reconnais Eugène Delacroix.

Je me précipite dans ses bras en versant des larmes; en m'écriant : C'est Gœthe, mais plus complet!

C'est là une petite anecdote qui, bien contée, doit faire, ce me semble, un certain effet sur le public.

MAITRE GUÉRIN D'ÉMILE AUGIER, — par A. GRÉVIN (fin).



22750

QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT (*pas moi, maître Guérin*).
— Pan pan!
— Qui est là?
— C'est moi; voulez-vous mon cœur?... Non... n'en parlons plus!
(Acte II, scène VIII.)

— Des moustaches! qué... malheur! mais j'en aurais plus que ça, s'il m'en était poussé.
(Acte V, scène VI.)

— Surtout sur les admirateurs d'Ary Scheffer.

— Le *Larmoyeur* n'est pas de Delacroix?

— Du tout.

— En y réfléchissant, vous pourriez bien avoir raison.

— J'en suis sûr.

— En effet, c'est moi qui me trompe : c'est Mignon qui est de Delacroix, Mignon aspirant au ciel, Mignon regrettant son pays :

Connais-tu la contrée où sous un vert feuillage
Brille comme un fruit d'or le fruit des citronniers?...

Ce chant me conduit à Gœthe et à l'analyse des deux *Faust*; de Gœthe je passe à Schiller; parallèle entre mon théâtre et celui de Schiller; tableau de la cour de Weimar; Napoléon à Weimar; campagne d'Allemagne, de Russie, campagne de France, la première Restauration, les cent jours, Waterloo, la seconde Res......

— Pardon si je vous arrête, mais vous oubliez une chose.

— Laquelle?

— C'est que les deux *Mignon* ne sont pas de Delacroix.

— Vous m'étonnez.

— Rien de plus certain cependant.

— Mais les *Marguerite!* Voilà vraiment où éclate le génie poétique de mon pauvre ami; j'étais dans son atelier un jour qu'il peignait la *Marguerite au rouet*. Alexandre, me dit-il, Marguerite c'est la muse, ce rouet c'est l'art : que sommes-nous tous, peintres et dramaturges?... des fileurs!

Après ce mot, je reviens à ce grand fileur qui s'appelle Gœthe, et à cet autre fileur qui a nom Schiller : Parallèle, tableau, Napoléon, campagne d'Alle.......

— J'en suis fâché, mais il vous faudra chercher une autre transition.

— Pourquoi cela?

— Parce que Delacroix a peint *Juliette* et non pas *Marguerite*.

— Vous avez mille fois raison : je laisse là Gœthe et Schiller, et je m'empare de Shakspeare.

Shakspeare, un géant.

Hamlet, un abîme.

Juliette, une aurore.

Parallèle entre mon drame et le drame de Shakspeare; ce que Shakspeare m'a prêté, ce que je lui ai rendu.

Le livre de Victor Hugo sur Shakspeare.

Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, trilogie.

C'est par là que je compte finir ma causerie. Que dites-vous de cette péroraison? Comme épisode du milieu, j'ai l'expédition de Grèce tout entière à raconter à propos des *Femmes souliotes*.

— Voulez-vous dire du *Massacre de Scio?*

— Pourvu qu'il y ait des Grecs, le titre ne fait rien à l'affaire; quel beau récit que celui du siége de Missolonghi!

Canaris! Canaris! nous t'avons oublié!

— Il y a aussi quelqu'un que vous oubliez un peu, ce me semble, dans tout ceci.

— Qui donc?

— Eugène Delacroix.

— Nous y reviendrons dans ma prochaine causerie sur Ingres.

— Vous comptez donc causer sur tous les peintres modernes?

— Sur tous.

— Alors, voulez-vous que je vous donne un conseil Lisez le *Dictionnaire des contemporains*.

— Ce n'est pas une mauvaise idée : on n'a pas mis encore le *Dictionnaire des contemporains* en causerie, j'y songerai.

Mais il est midi, mon cher, et je n'ai pas encore rédigé mon traité.

— Quel traité?

— Le traité pour mes *Causeries;* tous les journaux veulent les avoir.

Le Siècle m'en offre cinquante mille francs.

Les Débats soixante mille.

Le Constitutionnel quatre-vingt mille.

La Presse quatre-vingt-dix mille.

Mais je crois que je me déciderai pour *le Petit Journal* qui m'en donne cent mille francs, droits de traduction réservés.

A propos, n'oubliez pas de venir m'entendre ce soir : personne ne connaît Eugène Delacroix comme moi, ce sera une résurrection.

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

— Plus de serpent de mer! m'écriais-je chaque matin avec désespoir, en ouvrant le *Constitutionnel*. Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

Car c'était le frère du bon journal que ce reptile nous avait appris à aimer.

D'où venait donc ce refroidissement subit entre deux êtres si bien faits pour se comprendre?

Nul ne l'a jamais su et ne le saura jamais probablement. Mais le serpent de mer a un remplaçant. Tout n'est pas perdu.

Ce remplaçant, c'est une adorable histoire que le même *Constitutionnel* publiait l'autre jour avec sa candeur des meilleurs temps.

Un habitant d'une de nos communes que j'oserai qualifier de suburbaines, rencontrant sur la route de Saint-Denis un bataillon de rats, qui, chef en tête, émigraient de province à Paris.

— Toujours la centralisation! s'est écrié avec amertume un abonné en lisant cette nouvelle.

***

Mais moi je me suis demandé, en curieux, quel pouvait être le motif qui avait poussé ces rongeurs à abandonner les départements où les loyers sont moins chers.

Et pensif, avoir trouvé le mot du problème.

Un beau matin, le chef du régiment à quatre pattes aura fait former le bataillon carré à ses bêtes et leur aura tenu à peu près ce langage :

— Mes amis!

Nous végétons ici depuis trop longtemps. Assez de marasme.

Ce n'est que sur un plus grand théâtre que nous pourrons exercer nos talents.

A Paris, mes frères.

C'est la ville des détritus par excellence.

On nous y a percé des boulevards collecteurs où on est logé comme des princes. La nourriture y est à discrétion.

Rien qu'avec les vieilles affiches annonçant des succès tombés dans l'eau et les vieux bouquets symbolisant des amours tombées en oubli, nous aurons un bon ordinaire assuré.

A l'égout d'Asnières!... Par le flanc droit! droit!! Une acclamation immense salua ce discours, et les rats emboîtèrent le pas.

Des philosophes, quoi!

***

Télégraphe, c'est la Providence qui t'a envoyé aux hommes.

Surtout aux hommes de lettres.

Voyez plutôt quelle ingénieuse application en fait M. Carvalho, l'intelligent directeur du Lyrique.

Il devait jouer *Faust*.

Michot tombe malade.

Une dépêche prévient toute la critique à domicile, et personne ne se dérange.

C'est admirable.

Mais ce qui le serait encore bien davantage, ce pourquoi je sollicite la bienveillance des directeurs, ce serait la substitution du service télégraphique à certaines premières représentations où il faut payer de sa personne.

Qu'on déplace les journalistes pour des solennités intéressantes, à merveille!

Toutefois, ce déplacement devient un abus criant lorsqu'il ne s'agit que d'un mélodrame absurde ou d'un vaudeville idiot.

Pourquoi ne pas tout simplement laisser les critiques au coin de leur feu ces soirs-là? Pourquoi ne pas se contenter de leur expédier d'acte en acte un télégramme résumant véridiquement la situation?

Par exemple, à huit heures :

« Public tiède. Mélingue avec un *merci mon Dieu* réussi. Enfant volé par une bohémienne. Mère devenant folle. »

A neuf heures :

« Bravos rares. Mélingue a manqué son second *merci mon Dieu*. Mère toujours folle. Enfant devenue grande et aimée d'un hercule qui veut l'épouser, une fille des comtes de Cascadello! »

A dix heures...

Vous devinez le reste.

De la sorte on serait prévenu.

Il y aurait désormais deux sortes de pièces : les pièces pour de bon, et les pièces à télégraphe.

Quand la Gaîté aurait un *Château de Pontalec* sur la planche, elle préviendrait les journaux que c'est une pièce à télégraphe, — et bien des souffrances seraient épargnées.

***

Madame Ristori revient.

Elle va jouer une tragédie.

Généralement, on a peur pour elle.

— Moi, disait hier un connaisseur, je n'aime pas le macaroni réchauffé.

***

A propos de cette tragédie en perspective, il y a une circonstance terriblement aggravante.

Le sujet est cette *Agnès de Méranie* qui fut si lourde sur la conscience de l'Odéon.

Ponsard avait pourtant crié : *Casse cou!*

***

Courbet et Victor Hugo.

Qui se serait jamais attendu à un accouplement possible entre ces deux noms-là!

Et pourtant, il n'y a plus à s'en dédire.

L'illustre poëte a consenti à laisser faire son portrait par le peintre d'Ornans.

La légende assure qu'en lui confiant sa tête il a murmuré tout bas :

— Monsieur le bourreau, ne me faites pas trop souffrir!

PIERRE VÉRON.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT?

(1 vol., par PIERRE VÉRON. *Librairie centrale*.)

Avez-vous besoin d'argent?

Comme chacun, sans hésiter, s'empresse de répondre : Oui!

En effet, tout le monde a besoin de ce vil métal, qui fait le bonheur et le malheur de bien des gens, ainsi que le prouve notre collaborateur Pierre Véron dès les premiers chapitres.

Il est bon quand il sert à faire la charité; il est méchant quand il pousse à la débauche, au vol, à l'assassinat!

La chasse à la pièce de cent sous dure toute l'année, et c'est un gibier bien difficile à poursuivre : on le vise avec soin, mais on le rate souvent.

Le financier, la biche, l'inventeur, l'industriel, tous chasseurs d'argent.

Dans le nombre il y a beaucoup de braconniers : ce sont les usuriers et les guetteurs d'héritages : ceux-là abattent quelquefois les plus grosses pièces.

Pierre Véron vous fait passer en revue, avec sa verve ordinaire, tout ce dont l'argent peut être cause.

On trouve dans ce livre les études de mœurs les plus piquantes : *L'Ecole*, *le Créancier*, *la Graine de carotte*, *le Gros lot*, *l'Argent de la crédulité*.

Je m'arrête, car je vois que je citerais tous les chapitres les uns après les autres.

Ce livre arrive dans un bon moment, juste à l'époque des étrennes, quand tout le monde a besoin d'argent.

Malheureusement, l'auteur n'a pas trouvé la pierre philosophale; mais s'il ne vous donne pas une recette pour vous enrichir, il vous en donne une pour vous amuser : lisez son livre.

A. MARSY.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 469. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 24 Décembre 1864.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

CROQUIS DE CARNAVAL.



22751
— Tiens, mors à ma pomme... ça te coûtera moins cher qu'au père Adam !
— Non, merci... ça me coûterait peut-être un souper, c'est encore trop cher.



22752
— Je vous unis et vous bénis !... je ne vois pas d'inconvénient à ça... un Turc ça se marie autant de fois qu'il veut !...



22753
— Madame, permettez-moi de vous offrir mes hommages.
— Offre-moi plutôt ta peau, au moins je pourrai m'en faire une fourrure.



22754
— C'est singulier... je ne trouve pas que ce soit si amusant que ça le bal masqué, moi !...

CROQUIS D'HIVER, — par H. Daumier.



[illegible]



Mais la neige offre encore moins de charmes.

LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (suite).



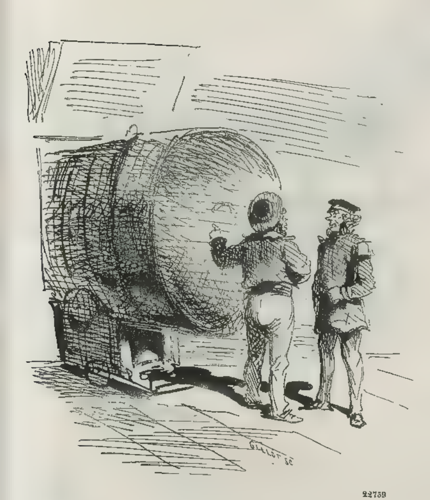
22757

Lime à vapeur pour l'attaque des vaisseaux en fer.



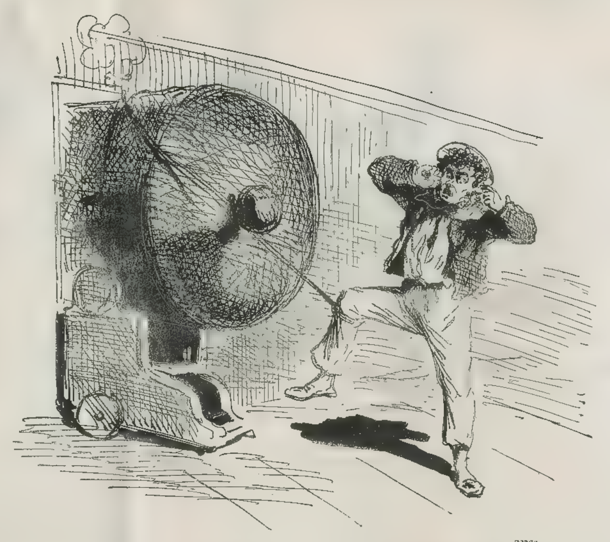
22758

— Mais si vous voyiez seulement nos nouvelles pieces! ça des canons? allons donc! ce sont des cure-dents.



22759

— Capitaine, ça doit faire joliment mal aux oreilles?
— Mais non! on n'entend que le premier coup. Les autres, on n'entend plus rien du tout.



22760

Manière de tirer les nouvelles pièces si l'on ne veut pas devenir complétement sourd.

RENOUVELLEMENT DU 1er JANVIER 1865.

Ce renouvellement étant de beaucoup le plus important de l'année, nous prions instamment ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au 31 décembre de vouloir bien nous adresser, le plus tôt possible, le montant de leur réabonnement en MANDAT DE POSTE à l'ordre du directeur du JOURNAL AMUSANT, afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.

Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS pour trois mois, — et en payant une année entière DIX-SEPT FRANCS seulement.

LE MANDARIN NÉNUPHAR-BLEU.

Le mandarin de première classe Nénuphar-Bleu appela son serviteur et lui dit :

— Ouvre cette armoire, tires-en le cercueil que j'ai fait confectionner dernièrement, avec du pur bois de cèdre, et mets-le au milieu de cet appartement.

Quand le serviteur eut fait ce qui lui était commandé, Nénuphar-Bleu, après s'être couché dans le cercueil, reprit :

— Place ce sabre à mon côté, et va prévenir ma femme et mes enfants qu'ils aient à se rendre ici.

Au bout de quelques minutes, sa femme et ses enfants étant entrés, Nénuphar-Bleu ajouta :

— Maintenant, ouvrez les portes et les fenêtres, afin que la foule voie ce qui va se passer ici; mais auparavant allumez des petits bâtons odoriférants autour de mon cercueil, afin que tout ait lieu selon les rites.

On fit ce qu'il désirait, et bientôt une odorante fumée de benjoin se répandit dans l'atmosphère.

Ayant éternué, Nénuphar-Bleu se leva à moitié sur son séant.

— Ma femme!

Mes enfants!

LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (suite).



22761

APRÈS TROIS MOIS DE NAVIGATION SOUS-MARINE.

— Nom d'un chien! voilà qu'il m'a poussé des coquillages et du lichen sur la figure.



22762

Le capitaine du *Taureau* expliquant à chaque homme de son équipage la façon dont chaque bâtiment doit combattre.



22763

FLOTTE SOUS-MARINE.

— As-tu monté en grade?
— Au contraire! j'étais marin, me voilà sous-marin.



22764

Officier de marine surveillant l'ennemi.

Peuple de cette cité!

Ces paroles sont les dernières qui sortiront jamais de ma bouche; écoutez-les.

Un grand silence se fit dans l'appartement et dans la rue. Nénuphar-Bleu continua :

— Je suis décidé à en finir avec la vie.

Une voix hardie s'éleva du côté de la fenêtre, et se hasarda à demander : Pourquoi?

Nénuphar-Bleu répondit :

— Parce qu'on veut m'arracher mes boutons.

Nénuphar-Bleu avait toujours passé pour un esprit bizarre et sujet aux vapeurs; mais on voyait bien, à l'air d'étonnement qui régnait sur tous les visages, que cette dernière bizarrerie paraissait un peu forte, et qu'on ne comprenait pas qu'un homme voulût mourir pour quelques boutons arrachés, qu'il est si aisé de remplacer et de recoudre.

Sans paraître s'apercevoir de l'étonnement général, Nénuphar-Bleu reprit la parole.

— Oui, mes amis, on veut m'enlever mes boutons, et les remplacer par un ordre de chevalerie. Savez-vous ce que c'est que la chevalerie?

Tous les Chinois présents hochèrent la tête en signe de négation.

— La chevalerie est une croix, ou une médaille, ou une jarretière, ou un éléphant, que les barbares attachent à ce qu'ils appellent leur boutonnière, ou qu'ils suspendent à leur cou, ou qu'ils nouent autour de leur genou.

Un éclat de rire parcourut l'assemblée.

— Vous riez, mes amis, mais cela n'a rien de risible; les ambassadeurs des barbares, que, par une tolérance contraire à toutes nos lois, on laisse résider à Pekin, ont persuadé au maître du Céleste-Empire, au fils aîné de la lumière, qu'il était indispensable de créer en Chine un ordre de chevalerie.

Et l'ordre du Dragon a été institué.

Nénuphar-Bleu poussa un long soupir, et leva les bras au ciel.

— Vous me connaissez, mes amis; vous savez avec quel éclat j'ai subi tous les examens institués depuis vingt-deux mille trois cent quatre-vingt-dix-sept ans que l'empire du Milieu existe.

A vingt ans j'avais obtenu le bouton de verre.

A trente ans je portais le bouton de cristal.

Maintenant mon bonnet est orné du bouton de jade, et j'ai le droit d'y ajouter trois plumes de paon.

Bouton de jade, plumes de paon, tout cela va être remplacé par un dragon d'argent ou d'or que je serai obligé d'attacher avec un ruban à ma poitrine.

On me souillera de je ne sais quelle dénomination em-

LA NOUVELLE MARINE, ÉTUDES par CHAM (fin).



22765

Tenue d'un amiral allant inspecter la flotte sous-marine.



22766

Officier sous-marin mettant son chapeau de liége pour remonter prendre les instructions de son amiral.

pruntée aux barbares, et dans quelque temps vous direz en me voyant : Voilà M. le commandeur Nénuphar-Bleu qui passe.

La même voix qui s'était fait entendre tout à l'heure, s'écria : Eh bien! pourquoi pas?

— Malheureux, répondit Nénuphar-Bleu, ne vois-tu pas où nous allons, et ce que nous présage l'ordre du Dragon? Les ambassadeurs barbares ne s'en tiendront pas là : Sublime empereur, diront-ils à notre maître, ne vous semble-t-il pas que le moment est venu de faire couper la longue queue qui orne la tête de vos sujets?

Les assistants portèrent la main à leur bonnet.

— Cette queue est contraire à toutes les idées de civilisation et de progrès. Votre queue coupée, ils reviendront à la charge : Sublime empereur, ne trouvez-vous pas qu'il est temps que vos sujets renoncent à la robe pour le paletot? Cette robe met une barrière entre l'Europe et votre glorieux empire.

L'empereur, qui a besoin de sabres, de fusils, de révolvers et de canons rayés, répondra : Vous avez raison.

Attendez-vous, avant cinq ou six lunes, à porter ce tuyau de poêle dont les barbares sont si fiers, et qu'ils nomment un chapeau.

Il n'y aura plus en Chine ni hommes, ni femmes, ni Mongols, ni Chinois, ni Tai-pings; tous barbares.

Pour moi, je n'assisterai pas à un tel spectacle; je ne flétrirai pas ma poitrine de l'ordre du Dragon; on m'enterrera avec mon bouton et mes trois plumes.

Rallumez les petits bâtons.

Voici mon sabre; je vais m'ouvrir le ventre en votre présence comme un simple Japonais; attention!

Déjà Nénuphar-Bleu brandissait l'arme fatale, lorsque madame Nénuphar, suivie des petits Nénuphar, qui n'avaient rien dit jusqu'alors, se pendent à son bras, et appellent la foule à leur secours; on entre de tous côtés, on se jette sur Nénuphar-Bleu, on le désarme, on le porte en triomphe dans son cercueil par toutes les rues, carrefours et places publiques de la ville, en criant : A bas le dragon!

Ce dont l'empereur ayant été informé, il a fait marcher sur la susdite ville un régiment de ses tigres.

Les tigres ont commencé par saccager les maisons; après quoi ils se sont emparés du mandarin coupable et l'ont envoyé, pieds et poings liés, à la résidence impériale.

A l'heure qu'il est, Nénuphar-Bleu est promené de ville en ville dans une cage au-dessus de laquelle sont écrits ces mots :

« Il a blasphémé le Dragon,
» Et il est en cage.
» Qu'on se le dise et qu'on tremble! »

PAUL GIRARD.

FANTASIAS.

On assure que dans le courant de cette semaine onze pétitions ont été adressées à des proviseurs divers par des élèves de troisième et de seconde non bifurqués.

Toutes les pétitions commençaient ainsi :

« Monsieur le proviseur,

» Les soussignés, désirant se pénétrer plus intimement des beautés homériques, vous seraient infiniment reconnaissants de leur faciliter l'étude des chefs-d'œuvre de ce maître, en les envoyant voir la traduction inédite qui vient d'en être faite aux Variétés sous le titre de *la Belle Hélène.* »

Malins les collégiens de 64!

***

Et les marchands aussi!

J'en pleure de joie!

Ce matin, en ouvrant *la Presse,* — aussi pourquoi ouvrir *la Presse?* — j'ai lu ceci :

FÊTES DE NOËL.

La Compagnie des chaussures à vis met en vente à cette occasion un grand nombre de souliers défraîchis!!!

Pourquoi Noël?

Pourquoi défraîchis?

Pourquoi à cette occasion?

Quelles vis?

Quel défraîchissement?

Un médecin, mon Dieu! un médecin! je sens que je me congestionne!

***

C'était chez M. de Girardin :

Il avait convié une assemblée d'élite à l'audition intime de sa nouvelle pièce : *le Supplice d'une femme.*

Dès le second acte les crampes d'estomac commençaient.

Au troisième, toutes les dames bâillaient à se luxer la mâchoire en s'abritant derrière l'éventail.

M. X... se pencha vers son voisin, et lui dit tout bas!

— Il me semblait que le titre ne nous avait annoncé que le supplice d'une seule femme.

***

Elle va bien, *l'Africaine*...

Tous les jours que Dieu fait il lui faut sa réclame, — et elle l'a.

— M. Fétis s'est mouché de telle façon à la répétition d'hier.

— Mademoiselle Sax est restée en conférence une heure avec le costumier pour savoir si elle se mettrait ou ne se mettrait pas un anneau dans le nez.

— M. Naudin a déchiffré ce matin onze mesures du premier acte, et acheté une paire de bottes qu'il portera au troisième.

— On a commencé à noter avec le chef de claque les passages à applaudir.

Et patati, patata, patati, patata.

— C'est drôle, a dit quelqu'un, un opéra qui a pour ouverture un solo de grosse caisse.

***

Un projet vague, — mais terrifiant.

Chaque année, à la suite de l'exposition de peinture et de sculpture, on décernait *à titre de récompense* — je souligne avec amertume — à titre de récompense à deux ou trois artistes remarqués un brevet de membre de l'Institut.

Une terreur facile à concevoir s'est répandue à cette nouvelle dans tous les ateliers.

Les plus braves frémissent devant cette perspective.

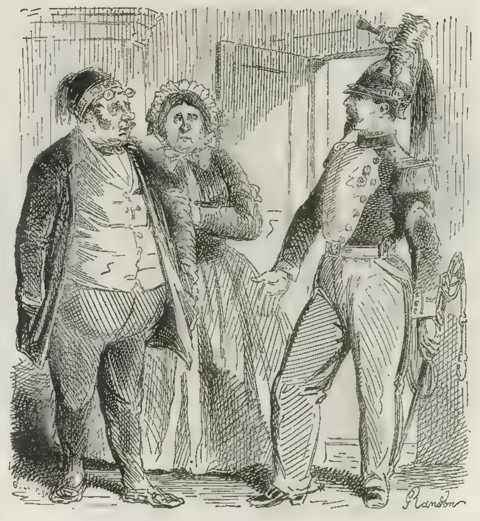
Comme on sympathise à leur inquiétude!

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22767

— Ceux qui n'ont jamais entendu sonner tout à coup le boute-selle au milieu de la nuit, ne peuvent pas s'imaginer l'impression que ça produit, même sur les anciens.
— Ça se peut, mais moi, ce qui me ferait encore bien plus d'effet, ça serait d'entendre sonner la soupe.



22768

— Je viens au sujet de mademoiselle Victoire que vous vous êtes permis de renvoyer, n'étant pas fautive, vu que c'est moi qui l'ai retardée... donc, par conséquent, je viens vous en rendre raison... pointe, contrepointe, latte, bancal, n'importe ce qui vous fera plaisir.

***

Ceci est un livre de haut talent.

On lit sur la couverture :

Voyages d'un critique à travers la vie et les livres, par Philarète Chasles.

Cet ouvrage, que publie la librairie Didier avec son soin et son goût habituels, demanderait une étude approfondie, que le cadre de ce journal ne nous permet pas.

Mais ce que nous pouvons constater, c'est la valeur hors ligne de ces pages à la fois érudites, attrayantes et profondes.

Que de révélations sur le monde oriental, car c'est à l'Orient qu'est consacré le premier volume de la série.

La Chine, l'Inde, la Grèce y défilent tour à tour, étudiées, observées, analysées.

Puis ce sont...

Mais à quoi bon ces détails? Il faut lire le livre.

M. Philarète Chasles est resté l'un des plus jeunes, des plus vivaces écrivains de ce temps. Cela après trente années de succès.

On pressent déjà la seconde édition de sa nouvelle œuvre.

***

Les bals de l'Opéra sont ouverts.

L'élégance et l'esprit y dansent le même *la* que devant.

Faut-il échantillonner le style de ces dames.

Voici le dialogue que j'ai recueilli entre la dixième et la quinzième marche du grand escalier.

Un monsieur *à un domino qui monte*. — Madame veut-elle m'accepter pour cavalier?

Le domino. — As-tu fini, mon bon. Quand j'ai envie d'huîtres, il m'en faut au moins une douzaine.

Dorat! Dorat!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La liberté des théâtres qui a eu pour premier résultat l'apparition du nom de Molière sur toutes les affiches du boulevard, nom qui a bien vite disparu pour faire place à d'Ennery et Dugué, qui, seuls, ont le secret de faire de l'argent, la liberté des théâtres qui permet aux directeurs de choisir le genre de spectacle qui leur convient, a permis à la direction du théâtre des Variétés d'abandonner pour quelque temps le vaudeville, et de transformer son bataillon de comiques en une troupe d'opéra-comique.

Jacques Offenbach se trouvait sans ouvrage; une querelle avec les Bouffes-Parisiens, querelle dont je n'ai pas à étudier les causes et les effets, l'avait rendu libre; les directeurs des Variétés ont cherché Offenbach et sa partition, et les répétitions ont commencé.

Nous avons enfin vu cette *Belle Hélène* qui a tant fait parler d'elle depuis trois mois; c'est un grand et franc succès.

Aimez-vous la bonne musique bien gaie, bien spirituelle?

En voici!

Voulez-vous rire, vous distraire, vous amuser?

Vous rirez, vous vous amuserez!

Aimez-vous à voir en scène un bataillon de jolies femmes?

Allez encore aux Variétés!

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, *la Belle Hélène* aura ses cent représentations, sans lesquelles il n'y a plus de fête au théâtre.

Ne me demandez pas de vous raconter le poëme; on voit ces choses-là, on ne les analyse point; c'est la Grèce antique avec les calembredaines modernes, ce sont de grandes figures esquissées par le crayon de Daumier. On entend prononcer de grands noms, et l'on voit en scène de gigantesques grotesques.

MM. Meilhac et Halévy, qui ont fait cette folie en trois actes, ont mis ce jour-là leur meilleure plume de côté et tracé le scenario avec une brosse de peintre en décor. C'est dire que vous chercherez en vain dans *la Belle Hélène* le fin dialogue des *Brebis de Panurge;* d'ailleurs, ce dialogue n'avait que faire dans une bouffonnerie pure. Pour des œuvres de ce genre, il faut trouver d'abord un cadre heureux, puis des prétextes à décors et à musique; ensuite l'on songe au dialogue, qui tient une mince place dans cet opéra.

Que d'autres crient au sacrilége, à la profanation de l'histoire.

Moi, quand j'entre au théâtre des Variétés où l'on joue *la Belle Hélène*, je n'exige pas qu'on me fasse un cours d'histoire ancienne; je n'en ai nullement besoin d'abord, et ensuite ce serait fort ennuyeux. Je pense qu'aucun des spectateurs de la première représentation n'a cru assister à une lecture sur la Grèce antique faite par mademoiselle Schneider. Je ne demande pas que M. Dupuis instruise les masses, je n'exige pas que MM. Couder et Grenier fassent une concurrence aux professeurs de la Sorbonne; je savais parfaitement que M. Kopp n'avait trouvé aucun document nouveau, et que M. Guyon nous parlerait l'argot parisien.

Aussi je me suis beaucoup amusé, j'ai beaucoup ri, et j'ai applaudi la musique qui est tour à tour gracieuse, légère, agréable ou purement bouffe. Je n'ai pas de parti pris en musique, et cependant j'ai la prétention de la comprendre; j'aime la musique et je l'apprécie suivant le plaisir qu'elle me procure. Je maintiens qu'un homme intelligent peut parfaitement entendre le dimanche le septuor de Beethoven aux concerts populaires, et trouver infiniment de charme à écouter le lundi une partition d'Offenbach.

Jacques Offenbach est une personnalité; sa musique est bien à lui, et il n'a jamais imité personne; il a son genre, il a sa forme; sa forme est légère, soit! mais elle est bien à lui.

On retrouve dans la partition de *la Belle Hélène* toutes les qualités d'Offenbach : la grâce, la mélodie, l'abandon, l'excentricité, la gaîté et l'esprit!

C'est vous dire que *la Belle Hélène* est un très-grand et très-réel succès.

Une bonne part de ce succès revient aux interprètes : mademoiselle Schneider nous est revenue plus belle, plus entraînante que jamais; elle est tout à fait adorable en *Belle Hélène;* elle dit ses couplets avec beaucoup de charme et un grand instinct musical. Tous les comiques du théâtre des Variétés paraissent dans cet opéra : le sympathique Dupuis, Brididi-Couder, Hopp et Guyon.

J'ai gardé pour la fin M. Grenier, à qui je n'ai peut-être pas toujours rendu justice.

Depuis quelque temps M. Grenier est évidemment en grand progrès; il a trouvé sa vraie voie, et il est franchement comique; il commence à se faire un public à lui, et je ne serais pas étonné que ce comédien devînt un de nos premiers grotesques au théâtre.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22769

— Est-ce que par hasard le camarade serait aussi un cousin à mademoiselle?



22770

— Non, non, tous les hommes ne sont pas égaux : on ne me fera jamais entrer dans la boule qu'un particulier, qu'un avorton qui nous passerait sous l'aisselle *fusse* notre égal... allons donc!

Les costumes sont charmants; j'ai remarqué surtout ceux que portent très-gracieusement mesdemoiselles Céline Renault et Gabrielle, deux jolies et intelligentes actrices.

Quelques jours avant cette petite fête de l'intelligence, le théâtre des Bouffes-Parisiens, qui prépare une revue de MM. Clairville, Siraudin et Blum, a joué une fantaisie d'un des hommes d'esprit de ce temps : j'ai nommé Cham, l'inépuisable dessinateur du *Charivari* et du *Journal amusant*.

Ce n'est pas la première fois que Cham dépose son crayon et s'empare de la plume de vaudevilliste; le théâtre est une de ses grandes préoccupations. Quand il a crayonné les adorables caricatures que vous connaissez tous, il se repose en faisant de petites pièces dans lesquelles il dépense plus de fantaisie et d'esprit qu'il n'en faut pour faire réussir d'ouvrages plus importants.

Le *Serpent à plumes* est une excentricité comme Cham seul sait les trouver. Comment se fait-il qu'on prenne une femme sauvage pour un reptile à plume? Rien ne paraît plus étrange, et rien n'est pourtant plus naturel. Cela se voit chaque soir aux Bouffes du passage Choiseul, et le public y prend un plaisir extrême.

La musique de cette bouffonnerie est de M. Léo Delibes, un jeune musicien qui donne des espérances depuis longtemps, et qui ne demande qu'à donner une partition importante à l'Opéra comique.

Patience! Son tour viendra.

Albert Wolff.

La librairie Hachette annonce aujourd'hui sa belle collection d'étrennes, qui comprend la série la plus complète qu'on puisse trouver, depuis l'humble volume in-18 jésus jusqu'aux ouvrages in-folio édités avec le plus grand luxe. Nous remarquerons comme publications nouvelles : *le Monde de la mer*, par A. Frédol, et *le Ciel*, par A. Guillemin, magnifiques volumes ornés de planches tirées en couleur; l'*Histoire des plantes*, par L. Figuier; *les Sources du Nil*, journal de voyage du capitaine Speke; l'année 1864 du *Tour du monde*, ainsi que les années de plusieurs autres publications périodiques; un *Album Trim;* deux nouvelles bibliothèques : la *Bibliothèque des jeunes filles de quatorze à dix-huit ans* et la *Bibliothèque des merveilles*, qu'inaugurent différentes œuvres; et, enfin, trois volumes nouveaux de la *Bibliothèque rose*. Ces publications se sont ajoutées à un fonds bien riche déjà, dans lequel on distingue, en première ligne, les grands ouvrages illustrés par G. Doré : *l'Enfer*, *Atala* et *Don Quichotte;* puis viennent les quatre premières années du *Tour du Monde*, les livres de L. Figuier, une collection de grands dictionnaires, différents albums pour les enfants, une série d'œuvres in-4° et in-8°, illustrées par G. Doré; des ouvrages divers, et enfin les soixante et quelques volumes de la *Bibliothèque rose*.

Cette simple et rapide énumération suffit pour recommander la librairie Hachette aux personnes qu'embarrasse la délicate question des étrennes.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 470. — 1864. Prix du numéro : 35 centimes. 31 Décembre 1864.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant, 16.*

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PETITE REVUE DE L'ANNÉE 1864, — par BERTALL.



22771

Bon petit blanc du Nord et bon petit blanc du Sud continuant à se piocher, bon petit noir continue à fumer tranquillement sa pipe.



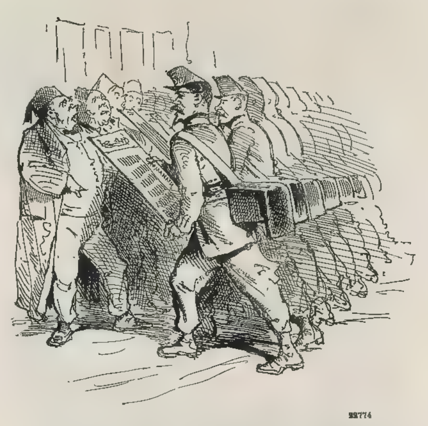
22772

MODES. — Suppression du bavolet. Il est remplacé avantageusement par des cheveux à cinquante francs le demi-kilo.



22773

MODES DE L'ANNÉE. — MODES ÉCLECTIQUES.
Chapeau de Séville, veste castillane, boucle et ceinture à la Crispin, jupe Louis XV, jupon hongrois, bottes à la Souwaroff, habit de général mexicain.



22774

Les facteurs ayant souvent à porter des lettres chargées, on a pris naturellement le parti de les costumer en militaires.
Manœuvres militaires à l'occasion du jour de l'an.



22775

Les noms de trois mille rues ayant été changés, MM. les cochers de fiacre sont obligés de prendre des répétitions pour se tenir au courant, et pouvoir passer leurs examens.



22776

— Cocher, 8, rue Éginhard.
— Madame, je ne sais pas où c'est, je vais demander à l'hôtel de ville.

PETITE REVUE DE L'ANNÉE 1864, — par BERTALL (suite).



22777

THÉATRE-FRANÇAIS.

Maître Guérin, comédie en cinq actes notariés, et en plusieurs soufflés.

1er acte, cent mille francs *soufflés* à l'inventaire; — 2e acte, soufflé au marasquin, par madame Guérin; — 3e acte, le château soufflé, par Me Guérin; — 4e acte, le mariage soufflé; — 5e acte, soufflet au notaire..... et soufflé final aux pommes.



22778

LE FAMEUX INVENTEUR DES CORDONS DE SONNETTES.

Celui qui eut la gloire de dépenser cent mille francs et un château par mois pour retrouver les assises de la méthode Jacottot.



UN AVOCAT DE STRASBOURG.

— Si Guérin eût été eine afoué, la pièce aurait marché comme sur des roulèdes.



22779

CHŒUR DE NOTAIRES.

— Ah! si son notaire eût été un avoué, quelle bonne pièce!



Le plus grand succès de l'année.



22780

Mais les hommes les plus connus de Paris sont en ce moment les postillons du *Petit journal*.



22781

COMPTEUR-CASELLI.

— Monsieur Ducoux, puisque vous prenez cette machine-là pour embêter les pauvres cochers, voilà notre fouet, conduisez vous-même vos fiacres, c'est un état où il n'y a plus rien à faire.



22782

LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par AYLIE LENGLÉ.

M. Lenglé l'a saisi au moment où il se rend en Hollande avec Sophie.



22783

— Mais, cocher, nous ne marchons pas?

— Eh bien, merci, vous êtes à l'heure. Croyez-vous pas que j'vais vous mener comme *le Petit journal*? Excusez!...

PETITE REVUE DE L'ANNÉE 1864, — par Bertall (suite).



GRAND CONCOURS DES VOLAILLES GRASSES. — Ces poulardes de Bresse ressemblent à s'y tromper à des gigots de mouton. On a bien fait de leur donner le prix d'honneur, la ressemblance est si difficile à attraper!

Grand prix des canards, ou le canard violon, remporté par un élève de M. Delamarre.

Boulet gras du Mans.

Oie de la race du Capitole, brodée au point d'Alençon, par M. Le Gay.

22784

— Le magnifique dindon, mon ami! je parie qu'il est aussi gros qu'Adolphe.



22785

LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.

Élevées à Paris pour la satisfaction des indigènes et de l'étranger. — Régime : Truffes, champagne, dîners et soupers fins, café Riche ou Maison d'or. Nature peu sauvage, entraînement facile et coûteux. Il n'est pas nécessaire d'écrire *franco*.



22786

— Désolé, monsieur, de ne pouvoir vous offrir que cette graine de brome, M. Barral m'a défendu d'être plus prodigue. Il y a cent vingt mille personnes qui en demandent, et je n'en ai plus que soixante-dix-sept.



22787

CONFÉRENCES SCIENTIFIQUES DE LA RUE DE BUFFON. — Cherchant à démontrer l'inutilité des hannetons.



22788

CONFÉRENCES DE LA SALLE VALENTINO. — Causeries de mademoiselle Rigolette sur la manière de plumer les pigeons, nettoyer les banquiers, et ratisser les princes russes.



22789

CONFÉRENCES DU BOULEVARD DES ITALIENS. — Causeries de M. Bignon sur les filets de sole truffés et les coulis aux écrevisses.

PETITE REVUE DE L'ANNÉE 1864, — par BERTALL (suite).



L'Enlèvement d'Hélène.

22 90

— C'est la faute du *Marquis de Villemer*, vois tu, mon pauvre vieux Vaudeville. Quand comme nous on n'en a pas l'habitude, c'est bien lourd!



22791

LES CRISES DU COTON. — Le coton est haut. Le coton est bas.



22792

SIGNES DE BAISSE A LA BOURSE. — Cocottes en retrait d'emploi, ou en demi solde.

UNE BOITE AUX LETTRES LA SEMAINE DU JOUR DE L'AN.

PLUSIEURS LETTRES. — C'est une infamie, on est trop pressé ici!

PREMIÈRE LETTRE. — J'étouffe.

DEUXIÈME LETTRE. — Je suffoque.

PREMIÈRE LETTRE. — Tout le monde s'écrit donc cette semaine?

DEUXIÈME LETTRE. — Oui.

TROISIÈME LETTRE. — Pourquoi?

DEUXIÈME LETTRE. — C'est une habitude qui est devenue une manie. Puis il y a un échange de cartes; ce sont elles qui nous gênent dans cette boîte.

UNE CARTE DE VISITE. — Insolente!

DEUXIÈME LETTRE. — De quelle utilité croyez-vous donc être? On vous dépose chez des gens que vous ne connaissez pas, chez lesquels vous n'allez jamais. Celui qui vous reçoit s'écrie :

— Est-il ennuyeux cet être-là de m'envoyer sa carte; je vais être obligé de lui expédier la mienne!

LA CARTE DE VISITE. — Ceux qui crient le plus contre cet échange de cartes sont souvent les plus susceptibles.

DEUXIÈME LETTRE. — Vous êtes un prétexte à étalage de dignités, et, tenez, je lis sur vous :

BONAVENTURE MARSOUIN,
Chevalier de l'ordre du Hibou noir, ancien maire,
Président de la Société des fabricants de pavés
en caoutchouc, etc., etc.

LA CARTE DE VISITE. — Mon maître est fier de m'envoyer à ses amis et connaissances; aussi voit-il arriver le jour de l'an avec plaisir!

QUATRIÈME LETTRE. — On ne nous lèvera donc pas!

LA CARTE DE VISITE. — Vous êtes bien pressée.

QUATRIÈME LETTRE. — Certainement : je contiens une invitation à dîner. Celui qui m'a écrite a dit à sa femme : « Ma bonne amie, je vais inviter Dubedon; en venant dîner chez nous le lendemain du jour de l'an, il sera bien obligé de t'apporter une boîte de bonbons. — C'est une idée, répondit la dame, car j'adore les sucreries. Un moment, ma bonne amie, ajouta l'époux; cette bonbonnière, je la donnerai à madame Furet, qui nous a fait cette année beaucoup de politesses. »

LA CARTE DE VISITE. — Toujours la comédie des étrennes. Mais M. Dubedon s'empressera de répondre qu'il ne peut accepter.

LA LETTRE D'INVITATION. — Pourquoi?

LA CARTE DE VISITE. — Parce qu'il tiendra à faire des économies.

CINQUIÈME LETTRE. — Moi, j'ai été écrite par un jeune collégien à son parrain; et je dis :

« Mon cher parrain,

« Je profite du 1er janvier pour te renouveler mes vœux de bonne année et... »

LA CARTE DE VISITE. — Et te demander un joli cadeau. Elle est connue celle-là.

SIXIÈME LETTRE. — Moi, c'est à un oncle que je suis adressée, un oncle très-riche qui n'a qu'un neveu. Écoutez comme nous mentons avec effronterie :

« Mon excellent oncle,

« Je fais les vœux les plus ardents et les plus sincères

PETITE REVUE DE L'ANNÉE 1864, — par BERTALL (fin).



22794

— Je ne te dis que ça, avec ce petit tableau-là je pince le prix de cent mille francs à l'exposition prochaine. On parlera de nous à Asnières.



22794

— Décidément le *Serpent a plumes*, de Cham et De ibes, fait courir bien du monde aux Bouffes-Parisiens.



22795

THÉATRE DU FOUR SAINT-GERMAIN.

On ne s'y bouscule en aucune façon.



22796

Saint-Germain n'a pas de chance. Rue du Four Saint-Germain on s'y presse, on s'y bouscule et on s'y assomme.



22797

Au Vaudeville seulement Saint-Germain a grand succès, et encore c'est par une *erreur de Jean*, n'en déplaise à M. Vercousin.



22798

PALAIS-ROYAL. — *Le Chapeau de paille d'Italie du voisin*, par Sardou. Que cet homme est généreux, il n'a rien à lui!

pour que vous passiez une année aussi bonne que celle qui vient de s'écouler.

» En effet, votre goutte ne vous a pas fait souffrir, et vous avez marché comme un jeune homme de vingt ans. J'ai été bien heureux, car... »

LA CARTE DE VISITE. — Assez!

LA LETTRE. — Je vais vous dire maintenant, mais pour vous seules, l'arrière-pensée de celui qui m'a écrite :

« Mon cher oncle,

» Je fais les vœux les plus ardents et les plus sincères pour que vous ne passiez pas l'année. Je me plais à croire que votre goutte remontera une bonne fois pour ne plus descendre. Alors vous me laisserez toute votre fortune, et je saurai un peu mieux en profiter que vous. »

LA CARTE DE VISITE. — Bravo! voilà du moins la vérité.

LA LETTRE. — Mais elle n'est pas toujours bonne à dire.

LA CARTE DE VISITE. — Quelle est donc celle d'entre vous qui répand une si forte odeur?

LA LETTRE PARFUMÉE. — C'est moi.

LA CARTE DE VISITE. — Je parie qu'elle a été écrite par une femme.

LA LETTRE PARFUMÉE. — Je m'en flatte. Je vais trouver un méchant qui nous a quittée le 15 décembre.

LA CARTE DE VISITE. — Il a eu bon nez.

LA LETTRE PARFUMÉE. — Voici ce que je dis :

« Mon gros loulou,

» Je ne puis vivre sans toi.

» Reviens à ta petite Fanny qui t'adore.

» Je reconnais que tous les torts sont de mon côté, bien que ce soit toi qui m'aies cherché chicane pour une niaiserie. Nous étions à table, je t'ai lancé le pain à la tête, tu m'as coiffée du saladier; nous sommes quittes.

» Reviens, je t'en supplie, je ne veux pas commencer l'année sans toi; ça me porterait malheur, j'en suis certaine. »

LA CARTE DE VISITE. — Le loulou chéri ne reviendra pas.

LA LETTRE PARFUMÉE. — Par bonheur, nous avons un boursier sur la planche.

LA CARTE DE VISITE. — Quelle est cette lettre grossièrement cachetée qui vient de tomber au milieu de nous?

LA LETTRE. — Respectez-moi, pékins et bourgeoises, j'ai été écrite par un sapeur. Écoutez-moi ça :

« Françoise de mon cœur,

» Que je t'envoie ci-joint pour tes étrennes un cadeau qui te fera plus de plaisir qu'un coffret en bois de rose ou qu'un collier en diamants; que c'est la partie inférieure de ma barbe que j'ai coupée, et que même ce matin le sapeur chef, en passant l'inspection, a dit : « Lamazou, que je m'aperçois que votre barbe ne descend pas sur votre tablier au niveau ordinaire. » Dans l'impossibilité de nier que j'ai avoué et que j'ai été condamné à quatre jours de salle de police, et que, nonobstant, voilà pourquoi je vous envoie ce cadeau par la présente, à seule fin de ne pas passer le premier de l'an sans vous la souhaiter. »

LA CARTE DE VISITE. — Celui-là n'aura pas à dépenser beaucoup d'argent.

LA LETTRE DU SAPEUR. — Néanmoins, son cadeau lui coûte cher, quatre jours de salle de police!

PREMIÈRE LETTRE. — Nous avons toutes fait notre confession et les cartes n'ont rien avoué.

LES CARTES EN CHŒUR. — Nous ne faisons pas de mystère.

PREMIÈRE CARTE. — Je suis adressée à un personnage influent pour lui rappeler qu'il a oublié de nous nommer chevalier de la Légion d'honneur, on a eu le soin de dessiner une petite croix à l'encre sous le nom.

DEUXIÈME CARTE. — La croix que je porte est parfaitement gravée. Mon maître est un nouveau chevalier, et il n'est pas fâché de le faire savoir à tout le monde; il m'adresse même à des gens qui ne le connaissent pas; il a pris l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses.*

TROISIÈME CARTE. — Comme mon maître.

DEUXIÈME CARTE. — Il est aussi fraîchement décoré?

TROISIÈME CARTE. — Non, il enlève les cors; en un mot, il est pédicure, et il profite du 1er de l'an pour envoyer sa carte et son adresse à une multitude de gens; il n'y a pas de meilleur prospectus!

QUATRIÈME CARTE. — Moi, je représente un coffret.

TOUTES. — Comment cela?

QUATRIÈME CARTE. — Mon maître m'a fourrée dans une enveloppe en disant : « J'ai dîné une dizaine de fois chez les Legrand; la demoiselle s'attend à recevoir des bonbons, mais comme les dîners de ces gens-là sont toujours détestables, je me borne à leur envoyer ma carte. C'est déjà bien gentil; s'ils ne sont pas contents, ils ne m'inviteront plus.

TROISIÈME CARTE. Êtes-vous au moins affranchie?

QUATRIÈME CARTE. — Ah! fichtre! non; mon maître a oublié de mettre un timbre...

TROISIÈME CARTE. — Les Legrand seront bien contents de payer dix centimes pour recevoir le nom d'un pingre!

CINQUIÈME CARTE. — Moi, je suis une carte bien curieuse; je vais vous raconter mon histoire.

TOUTES. — Écoutons.

CINQUIÈME CARTE. — Figurez-vous que...

(*Au même moment le facteur vient faire la levée.*)

A. BRÉMOND.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



22799

— Désormais, Clarisse, vous pouvez vous dire que c'est comme si le notaire y avait passé.



22800

LE JUGEMENT D'HÉLÈNE.

Tâchez moyen qu'on vous en fournisse des comme ça, dans la cavalerie.

FANTASIAS.

ÉTRENNES (en latin *strenæ*). Présents que l'on fait le premier jour de l'année. On fait remonter l'origine des étrennes jusqu'au temps du roi Latius; ce prince ayant reçu comme un bon augure des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strena* ou la *Force*, et qu'on lui présenta le premier jour de janvier comme signe de paix et de . . . .

Vous en avez assez.

Et moi donc!

Ce que j'en faisais, c'était uniquement dans le but de vous montrer comme quoi l'érudition n'est pas la chose du monde la plus simple.

Ils sont là-bas, dans les collections de l'Institut, des douzaines de cravates blanches qui se sont créé des rentes avec des rengaines de ce calibre-là.

Mais rassurez-vous, je n'ai pas envie d'en faire ma profession; il n'aurait qu'à me pousser des lunettes d'or sur le nez!

Reprenons donc paisiblement le cours de nos exercices habituels.

***

L'actualité est précisément cette abominable chose qu'on appelle le jour de l'an.

Comme je passais devant la porte cochère voisine de la mienne, le Pipelet de cet immeuble causait avec le mien.

C'était lundi dernier.

Mon Cloporte, en galant chevalier, me tira au passage sa casquette.

Mais comme je m'éloignais, je pus saisir le dialogue suivant :

— Comment! vous saluez déjà vos locataires? faisait le concierge voisin.

— Oui, à partir de Noël, répondit le mien.

— Eh bien, moi, je ne commence que le 30! C'est bien assez comme ça.

***

Nestor Roqueplan est et sera toujours un des esprits es plus fins de ce temps, un des plus ingénieux conteurs d'invraisemblances charmantes.

Mais jamais il n'avait poussé si loin que dans son dernier feuilleton l'amour du paradoxe.

Vous savez de quoi il y parlait?

Du bon sens de M. Émile de Girardin!

***

Pardon.

Ici j'ouvre une parenthèse et je laisse la plume pour additionner le chiffre des cadeaux que j'ai à donner.

Il me semble qu'il me manquera cent francs.

Bigre!

***

J'ai refermé la parenthèse.

Je m'étais trompé. Les cent francs ne manquent pas!

Donc je respire et puis poursuivre.

On annonce pour l'année 1865 douze expositions diverses.

Parmi celles-ci figurerait une exposition des *produits des biches parisiennes.*

Une collection qu'on dit sans pareille de gandins ruinés, déjetés, avariés.

On dit que ce sera drôle.

***

Pas plus que la naïveté de ces bons Germains — prononcer *Allemands*, pour les personnes dont les études géographiques ont été négligées.

Pas plus que ces bons Germains à qui un industriel vendait depuis dix ans à des prix fous des autographes de Schiller, fabriqués dans une usine à vapeur qu'il avait établie dans la banlieue de Francfort-sur-le-Mein.

On ne pouvait plus entrer dans une maison habitée sans que le maître de ladite maison vous apportât un papier soigneusement enveloppé en vous disant :

— Regardez-moi cela. Une magnifique lettre de Schiller que j'ai achetée cent francs. C'est pour rien...

Et chacun de se demander comment, même sans boire, manger ni dormir, Schiller avait pu trouver le temps de suffire à une correspondance semblable.

Le secret est éventé.

L'usine est mise sous séquestre.

Encore de braves ouvriers sur le pavé!...

***

Sapristi, j'ai beau ne pas vouloir y penser...

Pour sûr il doit me manquer cent francs.

Puis ensuite je vous en supplie pour...

***

Non. Le compte est juste.

Reprenons.

Un livre amusant et preste.

Nos petits journalistes par M. Léon Rossignol.

C'est enlevé — et par l'auteur et par le public.

A la bonne heure! Voilà qui repose des biographies diffamatoires.

De l'esprit sans fiel. Une rareté!

***

A une représentation de la *Belle Hélène*, j'avais près de moi un monsieur et son épouse, assis à la première galerie.

On en était arrivé à la scène où tout le monde envoie Ménélas voir en Crète si la fidélité conjugale y est.

— Par exemple! exclama le monsieur, à sa place c'est moi qui ne serais pas assez bête pour m'en aller!

L'épouse ne répondit rien; mais elle eut un regard et un mouvement d'épaules.

Pauvre monsieur, va!

***

Une aventure d'un célèbre virtuose, connu pour l'imprévu de ses fantaisies.

Il avait aussi fait entendre son talent à la cour d'un principicule allemand.

Le principicule, le lendemain, remet à l'artiste une épingle grotesque, comme gage de son admiration.

L'artiste accepte; mais huit jours après il adressait de France à l'avare Altesse une épître ainsi conçue :

« Altesse,

» La vie artistique a, vous le savez, de dures épreuves. J'en traverse une et j'ai été obligé d'engager au Mont-de-Piété l'épingle que vous avez eu la munificence de me donner.

» Craignant que ce ne fût un objet qui fût un souvenir de famille, et sentant que je serai dans l'impossibilité de la retirer moi-même, je vous envoie ci-jointe la reconnaissance qui vous attestera qu'on m'a prêté dessus dix-neuf francs cinquante.

» Agréez, etc.... »

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



22801

— Avec le kolbach, encore! ça me paraît un peu rude; qu'en dites-vous, major?
— Peuh! c'est de ces petitesses qui ne peuvent pas nous atteindre.



22802

— Et surtout soignez bien ma pose :... que j'aie l'air de dire que je suis toujours prêt à verser mon sang pour la France, ma noble patrie, dont celle que j'aime est la plus belle ornement... et que mademoiselle soit censée avoir l'air de me rendre la réciproque.

***

Autre chose.

Les......

Ah! mais non, décidément il me manque cent francs pour mes étrennes.

Dans cette situation, vous concevez que l'on n'a pas le cœur à la musique, et vous trouverez bon que je remette à huitaine.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

A l'approche du 1er janvier, qui, au dire des sages des coulisses, apporte les plus formidables recettes de l'année, il se fait un mouvement extraordinaire dans nos théâtres.

Toute pièce qui n'est pas de nature à faire le maximum des recettes disparaît de l'affiche; les directeurs renouvellent leur exposition comme les marchands d'étrennes.

A l'heure où paraîtra ce journal, l'Opéra-Comique aura donné *le Capitaine Henriot*, de MM. Sardou et Gevaers.

Le théâtre de l'Ambigu aura servi à son public un grand drame historique de MM. d'Ennery et Dugué.

Les Bouffes-Parisiens auront joué leur revue de fin d'année de MM. Siraudin, Clairville et Ernest Blum.

Les autres théâtres ont déjà changé leurs affiches. A la Porte-Saint-Martin, l'illustre d'Artagnan-Mélingue est revenu avec sa bonne rapière; M. Lacressonnière joue Charles Ier avec le talent que vous savez; le poétique Athos c'est M. Clarence, et M. Vernet fait toujours le colossal Porthos, à qui il doit sa réputation. La misérable ouvrière des *Drames du cabaret*, mademoiselle Duverger, s'est transformée en Henriette de France, et nous avons revu avec un plaisir extrême ce grand et intéressant drame.

Le théâtre de la Gaîté a repris *le Fils de la nuit*, un des meilleurs drames de Victor Séjour, et il s'en trouve fort bien. J'ai pour le talent de M. Séjour une bien vive et très-réelle sympathie; M. Séjour n'est pas toujours heureux au boulevard, mais quand il réussit, il réussit bien. Otez du *Fils de la nuit* la corvette majestueuse et le combat naval, et il restera quand même une pièce très-mouvementée, très-intéressante et écrite avec un soin que nous recommanderons volontiers à ceux qui savent charmer le titi.

Le théâtre du Palais-Royal a, lui aussi, voulu renouveler son affiche : le public avait assez mangé de *pommes du voisin;* il demandait un autre menu, et on lui a servi dans la même soirée deux pièces nouvelles!

La première s'appelle l'*Histoire d'une patrouille*, et tandis que les acteurs faisaient des calembredaines sur la scène du Palais-Royal, l'un des auteurs, Édouard Martin, un homme d'esprit, un cœur excellent, gisait dans une maison de santé en proie à une horrible maladie qui laisse peu d'espoir à ses nombreux amis!

Le Vaudeville, malgré ses couplets, malgré les folâtres travestissements des acteurs, malgré ses situations fort gaies, nous a profondément attristé.

Notre pensée était ailleurs; elle était là-bas dans le grand et triste hospice Dubois, où le pauvre Edouard Martin se débat contre la mort. Nous avons donc à peine écouté ce qui se disait sur la scène; M. Berthelier a voulu nous faire rire, et nous avions envie de pleurer; nous avons vu des comiques sur la scène, se démenant pour faire réussir un vaudeville, et nous pensions à ce drame navrant qui se joue là-bas, et dont le pauvre Édouard Martin est le principal personnage. On comprendra donc que nous n'étions pas dans une disposition d'esprit qui nous permît de bien juger toutes les drôleries de ce vaudeville nouveau, qui a d'ailleurs parfaitement réussi.

La seconde pièce nouvelle s'appelle *le Photographe;* elle est des auteurs du *Brésilien*, MM. Meilhac et Halevy, deux intrépides travailleurs qui manient fort bien la comédie, l'opérette et le vaudeville. Le photographe n'est qu'un faux photographe, un gandin des boulevards qui, pour attirer chez lui une jolie baronne allemande, a transformé son salon en une succursale de la maison Nadar. Ce photographe c'est Gil Perez, un des plus spirituels comédiens du Palais-Royal; le succès ne pouvait donc être douteux un instant. La baronne allemande c'est mademoiselle Ferraris, une belle transfuge du théâtre des Variétés, et Sassouche est bien le cuirassier allemand le plus grotesque qu'on puisse voir.

Le théâtre des Folies dramatiques a remonté pour le jour de l'an une ancienne féerie des frères Cogniard, *la Fille de l'air;* cette pièce charmante a une réputation établie depuis vingt-cinq ans, et, à son retour sur l'affiche, elle a retrouvé le succès des anciens jours. On n'imaginera rien de plus gracieux que cette histoire des amours d'un paysan breton.

Mais sommes-nous bien aux Folies dramatiques? Quel luxe de décors! quelle réunion de jolies femmes et de gracieuses actrices! Voici mademoiselle Martine, voilà Zulma Bouffar, qu'on est allé chercher au théâtre des Variétés et aux Bouffes-Parisiens; et puis Hortense Neveu, la blonde Leininger, et toute la compagnie de M. Harel. Il y a bien aussi quelques morceaux inédits d'Offenbach; mais quel singulier orchestre que celui de M. Harel; on lui défendrait assurément de jouer dans les cours avant dix heures du matin; on devrait aussi lui faire défense de jouer dans les théâtres passé sept heures du soir.

Albert Wolff.

LES CONTES DE PERRAULT,
CONTINUÉS
PAR TIMOTHÉE TRIMM.

Tous les enfants auxquels on raconte *le Petit Poucet* disent, après l'avoir écouté, ce mot charmant : *Encore!*

Ils veulent une suite, comme on a fait une suite aux romans de Balzac, au *Don Quichotte* de Cervantes, aux *Contes arabes*, à *Grandisson*, à *Faust* et au *Paradis perdu*.

Ils demandent sans cesse à leur mère, à leur nourrice, à leur bonne, ce que sont devenus *Riquet à la houppe* et *le Chat botté*.

Pour satisfaire leur curiosité, Timothée Trimm (Léo Lespès) a écrit *les Contes de Perrault continués*, et ce volume, richement illustré par Henry de Montaut de belles gravures dans le texte, comme celle que nous offrons à nos lecteurs, et de grandes planches imprimées à part, vient de paraître pour les étrennes à la *Librairie du Petit Journal*, 21, boulevard Montmartre.

La *Gazette des Étrangers* (journal quotidien), *Chronique de la Cour, de la ville et du théâtre*, publie *tous les jours*



LES CONTES DE PERRAULT, CONTINUÉS PAR TIMOTHÉE TRIMM, ILLUSTRÉS PAR HENRY DE MONTAUT.

RIQUET A LA HOUPPE.

un article : critique, chronique ou fantaisie de son rédacteur en chef H. de Pène. En tête de chaque numéro : emploi de la journée, indications précises données heure par heure, programme détaillé des spectacles. La devise du journal est : *Information partout*. Principaux collaborateurs : MM. G. Maillard, F. Silas, Ernest Fillonneau, H. Delaage, R. de Navery, Armand Gouzien, G. de Saint-Valry, Dorante, X. Aubryet, Édouard Fournier, J. de Carné, Louis Énault, etc., etc... *Coulisses du Palais*, par Arnold ; *Croquis d'artistes* (acteurs et actrices de tous les théâtres), par F. Savard ; *Sport*, par Olivier Pichat ; bulletin quotidien et raisonné de la Bourse, par W. C.....

La *Gazette des Étrangers*, que le Grand Hôtel, l'hôtel du Louvre, etc., ont pris le parti, depuis un an, de distribuer tous les jours à tous leurs voyageurs, est un guide unique et singulièrement précieux pour les étrangers qui réclamaient depuis longtemps un organe qui leur fût spécialement dévoué. (*On reçoit avec empressement leurs communications*.)

La *Gazette des Étrangers* est en même temps le plus parisien et le plus mondain des journaux quotidiens. Elle a un pied dans les salons, l'autre dans les coulisses ; l'œil et l'oreille partout. — Bureaux : 19, rue de Provence. — Abonnement : 6 francs par mois. — 15 francs par trimestre.

LE CLUB, JOURNAL DES GENS DU MONDE.

L'Angleterre a perdu le privilége des journaux de luxe à bon marché.

Le Club reçoit les communications officielles et officieuses du monde élégant de Paris. C'est le seul journal qui ait pu réunir et qui offre à ses lecteurs la rédaction suivante : *Chronique des théâtres*, par Auguste Villemot ; *Courrier de Paris*, par Henri de Pène ; *les Parisiens pris sur le fait*, par Jules Noriac. — Rédaction régulière de Méry, Charles Monselet, Francisque Sarcey, Eugène Chavette. — *Échos de Paris*, par Albert Wolff ; *Propos du boulevard*, par Théodore de Langeac ; *Racontars du Club* et *les Coulisses*, par Aurélien Scholl.

Sous presse : *Lettres de Giulia*, *les Ennoblis*, *Nécrologie des vivants*.

Deux numéros par semaine, grand format, 4 colonnes. — Impression de luxe, vignettes de Morin. — Tout Paris. — Anecdotes. — Nouvelles à la main. — Portraits du jour.

Directeur : Aurélien Scholl. — Bureaux : 9, rue Lepeletier, 9, au premier étage.

Abonnements : Paris, un an, 20 francs. — Six mois, 11 francs. — Trois mois, 6 francs. — Départements, un an, 25 francs. — Six mois, 13 francs. — Trois mois, 7 francs.

Un numéro d'essai est envoyé *gratuitement* à toute personne des départements qui en fait la demande par lettre affranchie.

La conférence de M. Desbarrolles sur la chiromancie, dans les salons de la rue de la Paix, avait attiré une affluence extraordinaire. Le célèbre chiromancien a développé son système avec une verve et un accent de conviction qui ont électrisé l'assemblée. Le succès a été très-brillant. Nous rappellerons à cette occasion à nos lecteurs que M. Desbarrolles a publié dans l'*Almanach prophétique* pour 1865 une partie de cette remarquable conférence.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

